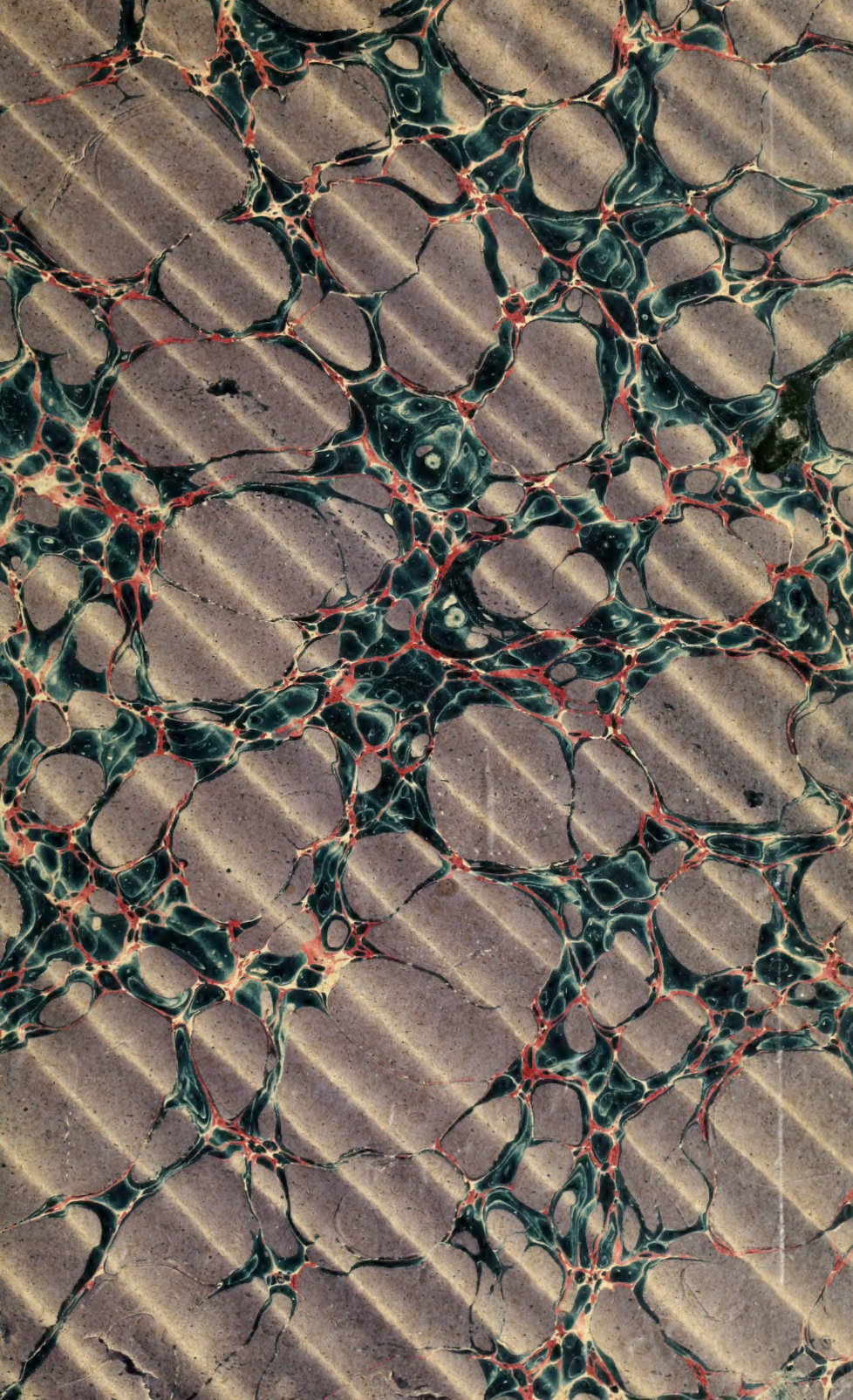


Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/revuedesdeuxmo3403pariuoft

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME TROISIÈME.

TROISIÈME SÉRIE.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE DES BEAUX-ARTS, 6.

LONDRES,

CHEZ BAILLIERE, 219, REGENT STREET.

1834.

AP
20
R5
sér. 3
t. 3

17086

UN

VAISSEAU A LA VOILE.

DE LA NAVIGATION

DANS L'ORIENT,

DANS L'ANTIQUITÉ, DANS LE MONDE MODERNE.

Voyez ce vaisseau surgissant tout à coup aux extrémités de l'horizon, où pendant quelques instans il apparaît suspendu entre le ciel et la terre; voyez-le déployer au vent ses larges voiles, bondir sur la vague écumeuse, et tracer dans l'espace un large et blanc sillage.

Existe-t-il un autre spectacle qui, autant que celui-là, parle à l'imagination, qui soit une plus féconde source d'impressions et de réflexions diverses, qui nous en dise davantage sur les destinées humaines, qui nous emporte et plus vite et plus loin dans le monde de la rêverie?

Un assemblage informe de quelques troncs d'arbres a été l'ori-

gine de ce vaisseau. Comme la nature sait tirer le chêne du gland caché en terre, le génie de l'humanité a su le tirer de cet humble germe, immense et magnifique, tel que nous le voyons à cette heure. Mais aussi que d'efforts, que de découvertes, que d'inventions successives se sont enchaînés les uns aux autres pendant la durée des siècles, pour que ce résultat fût produit! Tous les arts, depuis les plus naturels à l'homme, jusqu'aux plus exquis, jusqu'aux plus raffinés, toutes les sciences, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus sublimes, ont mis tour à tour et tout à la fois la main à la construction de ce navire. Dans l'innombrable multitude de parties diverses dont il est formé, toutes jusqu'au moindre clou, jusqu'à la plus imperceptible cheville, ont été scrupuleusement mesurées, rigoureusement calculées par rapport à l'ensemble. Chacune des phases du développement de cette grande œuvre a été de la sorte comme le résumé complet et le dernier mot d'un siècle, d'une époque du monde. A lui seul ce vaisseau nous raconte, par conséquent, l'histoire entière de l'intelligence humaine. Il est comme une vaste épopée, où se trouvent glorifiés et les travaux de l'humanité sur la terre et ses triomphes successifs dans sa grande lutte avec la nature extérieure, sur laquelle elle est appelée à régner un jour en souveraine absolue.

Expression complète, éclatante manifestation de la toute-puissance terrestre de l'homme, n'est-il pas déjà comme le symbole anticipé de cette glorieuse et définitive victoire?

Par le commerce, unissant ensemble les nations du globe les plus éloignées les unes des autres, il va semant çà et là les germes féconds de la civilisation. Il est l'agent le plus actif de ces fréquentes et faciles communications au moyen desquelles tous les peuples semblent de jour en jour tendre à se confondre en un seul peuple. Il est le théâtre et l'instrument des combats les plus terribles que l'homme puisse livrer à l'homme. Heurte-t-il de sa proue quelque rivage inculte et désert jusque-là, de ce choc ne tarderont pas à naître de nombreuses cités destinées à devenir riches et florissantes. Loin de tout rivage, vogue-t-il comme perdu au sein de l'immensité, on le voit, par les savantes évocations de ses pilotes, arracher, pour ainsi dire, de la voûte du ciel les astres étincelans, et les contraindre à devenir ses guides au milieu des déserts de l'Océan.

Avant la génération où se rencontra le premier navigateur, bien des générations humaines durent probablement passer sur la terre. L'homme qui, le premier, se hasarda loin du rivage, au sein de la vaste mer, sur un frêle esquif, devait posséder une de ces ames fermes, un de ces cœurs haut placés qui ne se peuvent rencontrer fréquemment dans la foule. L'impression que nous éprouvons à la vue de l'Océan est en effet solennelle, religieuse, mêlée d'une sorte de vague terreur. A l'aspect de cette immensité sans limites, image et reflet de l'infini, nous nous sentons comme accablés de la conscience de notre petitesse et de notre infirmité.

Aux époques primitives du monde, l'homme ne donnait d'ailleurs encore aucune prise aux nombreux aiguillons qui plus tard le précipitèrent et l'excitèrent au sein de cette orageuse carrière.

La terre, dont six mille ans n'ont point encore épuisé la fécondité, naguère vierge encore, fournissait abondamment à tous les besoins de ses nouveaux habitans; elle semblait se plaire à épancher presque sans culture tous les trésors de son sein. Le spectacle qu'elle étalait aux yeux de l'homme, nouveau pour lui, suffisait à ces instincts de curiosité, à ces désirs de l'inconnu, l'un des plus nobles instincts de sa nature. La science, dédaigneuse d'expérience et de voyages, s'enfermait dans la sainte solitude des temples; on ne la voyait point aller çà et là, s'efforçant de peser, de mesurer, de décrire la terre, qu'elle ne foulait aux pieds qu'avec une sorte de dédain. Le mystère de la nature et de la destinée de l'homme, elle le demandait aux échos encore retentissans de la grande parole de la révélation primitive. Avant de s'attacher à la poussière où il venait d'être condamné à ramper pour tant de siècles, l'homme devait en appeler ainsi pendant long-temps de la terre au ciel, de la nature extérieure à un monde d'amour et d'intelligence, d'où peut-être il arrivait, dont il lui restait peut-être quelques vagues souvenirs.

Des multitudes d'hommes possédés de l'inspiration des combats ne tardent pas à se mouvoir en tous sens. On entend comme un grand bruit de chevaux, de chariots, de machines de guerre. Du sein des époques, pour ainsi dire, cosmogoniques, les héros primitifs de l'Inde nous apparaissent à la tête de leurs innombrables armées. A l'aurore des temps historiques, d'autres héros, d'autres conquérans, non moins merveilleux, se montrent encore, roulant

çà et là, du nord au midi, de l'est à l'ouest, déracinant, emportant peuples, nations et races, et les laissant ensuite accumulés au hasard les uns sur les autres : masse informe, bloc immense, d'où le législateur sait pourtant retirer aussitôt ces magnifiques empires de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, qui, à la distance des siècles, nous étonnent encore de leurs étranges et colossales proportions. Il les façonne sur un type, sur un modèle en dehors de nos propres conceptions. Il les pose, pour l'éternité, sur la base de ces institutions de granit, auxquelles tient encore de nos jours le peu de leurs débris que le temps n'a pas encore achevé de dévorer.

A ces siècles appartiennent encore les plus grands, les plus imposans monumens de l'art. C'est Babylone avec ses prodigieuses murailles revêtues de fantastiques et merveilleuses peintures, avec ses jardins suspendus, avec ses portes et ses ponts innombrables ; c'est Ninive avec ses quinze cents tours, qui s'en vont porter jusque dans les nues des murailles assez larges pour donner passage à trois chariots de guerre dont le roulement imitera celui du tonnerre ; ou bien Persépolis, qui se balancera sur d'innombrables colonnes de marbre blanc au sein de la plaine d'où elle est sortie ; ou bien encore Bactres, qui au sommet de sa montagne apparaîtra comme un diadème artistement taillé ; ce sera encore la vallée du Nil, qui, avec ses pyramides, ses obélisques, ses labyrinthes, ses lacs creusés de mains d'hommes, le grand nombre de ses villes industrieuses, peuplées, florissantes, apparaîtra elle-même comme une seule cité, comme un magnifique palais. La surface de la terre se couvre en tous lieux des œuvres de l'homme ; ce domaine où il vient d'entrer, on dirait qu'il se hâte de l'orner et de l'embellir, comme pour en mieux assurer sa prise de possession.

Dans cet empressement, il exécute de ses mains d'enfant des œuvres devant lesquelles pâliront et s'effaceront à jamais les œuvres des siècles suivans, en dépit de leurs arts savans et de la puissance de leurs machines. Le granit et la pierre semblent dociles et légers pour ses doigts encore novices, la nature n'a point encore appris à désobéir à ce souverain qui vient de lui être donné. Les pyramides s'élèvent dans une plaine de sable, loin de toute carrière, loin de tout rivage qui puisse fournir des pierres ou des rochers ;

c'est comme une création, une œuvre sortie d'une parole. Babylone se trouve-t-elle quelque peu gênée du fleuve immense qui gronde et se joue au milieu de ses immenses travaux, des ponts et des quais qu'elle se propose de bâtir, elle se baisse, le prend dans ses bras, et s'en va le porter dans ce lac qu'elle vient de creuser, et où il pourra désormais mugir et se débattre à son aise sans plus l'interrompre, tout puissant, tout impétueux qu'il soit. On dirait une prévoyante nourrice allant porter à quelques pas l'enfant mutin dont elle veut réparer ou orner à loisir la couche habituelle.

Tout entier à ces travaux, l'homme ne se hasarde point sur l'Océan. Si de temps à autre, et de loin en loin, l'histoire fait mention de quelques flottes, elles ne sont nullement en rapport avec les grands monumens, les gigantesques entreprises que nous avons cités. Ces flottes, en général, à la suite des armées, n'ont guère d'autre destination que celle de remonter les rivières et d'en favoriser le passage. La flotte de Darius, celle même d'Alexandre, se bornent à suivre les côtes, ouvrant des chemins qui doivent se refermer promptement derrière elles; le sillage qu'elles ont tracé, bien vite effacé, ne deviendra point un fertile sillon destiné à se couvrir plus tard d'une riche moisson de nombreuses flottes et de hardis navigateurs. La flotte d'Alexandre, Alexandre lui-même, que sont-ce d'ailleurs, sinon de véritables, mais passagères apparitions du génie de l'Europe dans le monde de l'Orient?

Quant à la pirogue même de l'Indou, c'est là un germe tombé dans un terrain où il ne doit pas prospérer. C'est un mot dont la signification, sublime peut-être, n'est comprise d'aucun de ceux qui l'écoutent. Aucune oreille n'entend cette voix qui, dans le bruissement des flots sur le rivage, appelle le navigateur vers d'autres rives encore inconnues, l'exhorte à prendre hardiment possession du vaste Océan.

La cosmographie des Indous trahit à chaque ligne toute l'ignorance, ou, pour mieux dire peut-être, toute l'indifférence de ces premiers habitans du monde sur la vraie forme de la terre, sur la situation respective de ses parties diverses. Faisant d'une montagne merveilleuse, qu'elle appelle le mont Merou, la base et le soutien du monde, elle divise ce mont en plusieurs zones ou étages, qu'elle suppose habités par des êtres de différentes natures. L'homme oc-

cupe le sommet du mont; au-dessous de lui se trouvent des créatures inférieures à lui dans l'échelle de la création; au-dessus, des créatures supérieures, des dieux et des demi-dieux. Autour du mont Merou sont d'autres montagnes habitées aussi par des héros ou demi-dieux, et toutes surchargées de palais où éclatent à l'envi l'or, les perles, les pierres précieuses. De côté et d'autre, des îles, des mers, des continens, sont jetés dans l'espace d'une façon tout arbitraire, toute fantastique, par rapport à leurs positions réciproques, mais qui, toujours habités par de saints brames, par des guerriers tout puissans, n'en réfléchissent pas moins avec la dernière exactitude la civilisation indoue, ou du moins l'idéal de cette civilisation : naïve démonstration que l'expérience et les voyages n'entrent pour rien dans ce bizarre échafaudage du monde; qu'il n'était et ne pouvait être qu'une sorte de symbolisme encore inexplicable pour nous, et qui peut-être le sera toujours.

Le fond de ces idées ne s'est jamais complètement effacé de l'esprit oriental. Les Chinois, dont la civilisation a subi un développement de plusieurs siècles, sans jamais s'altérer par l'admission d'élémens étrangers, les Chinois, aujourd'hui même, placent encore le céleste empire au centre du monde. Les Persans ne se font pas des idées beaucoup plus justes de la forme de la terre. Tous ces peuples de l'Orient, au bord de leurs mers incessamment sillonnées par les vaisseaux de l'Europe, n'en ont pas moins une sorte d'horreur instinctive de l'eau; le génie ne les appelle pas sur mer. La Providence réservait cette carrière à la bouillante activité des Européens que n'auraient pu contenir les limites resserrées de leur territoire, et qui, par ces mille chemins toujours ouverts, s'est épanchée sur le monde entier.

Le germe demeuré stérile au bord des mers de l'Orient, devait donc croître et se développer rapidement sur les rivages de la Méditerranée. De ce mot, de cette parole demeurée incomprise du monde oriental, devait sortir tout un poème merveilleux où brilleraient les plus nobles facultés de l'intelligence humaine.

Le plus ancien historien nous a conservé le nom de celui qui le premier, bégayant cette parole, se risqua sur mer : « Des ouragans, dit Sanchoniaton, ayant tout à coup fondu sur des arbres de la forêt de Tyr, ils prirent feu. Or, dans ce trouble, Ousoïs, s'étant

saisi d'un tronc d'arbre, le dépouilla de ses branches, et osa le premier se hasarder sur mer. » La crainte du feu aurait ainsi aidé à la hardiesse du premier navigateur. La navigation des Phéniciens, c'est-à-dire leur civilisation tout entière, mœurs, arts, richesse, industrie, institutions, tout cela serait, ainsi, sorti du moment d'effroi éprouvé par Ousoüs au retentissement de la foudre. Vico, le grand philosophe napolitain, assigne la même cause à l'origine de la société chez les hommes, qui, depuis le déluge, auraient vécu dispersés. Dans tous les ordres d'idées et de spéculations, celui qui veut remonter jusqu'à ce commencement obscur des choses, où nul œil d'homme ne saurait pénétrer, ne se trouve-t-il pas toujours obligé d'avoir recours à quelque fait mystérieux et inattendu, tout semblable à ce coup de tonnerre de Vico et de Sanchoniaton? Ou, pour mieux dire, ne faut-il pas toujours finir par en appeler à la main cachée qui lança ce tonnerre!

De nombreux imitateurs se précipitèrent bientôt sur les traces d'Ousoüs, perfectionnant son œuvre de jour en jour, Au lieu d'un seul tronc d'arbre, ils en mirent plusieurs ensemble, ils les surmontèrent plus tard d'un plancher, et le radeau fut créé; radeau que le navigateur put alléger ou appesantir à son gré, selon qu'il espaçait ou rapprochait davantage les poutres grossièrement équarries qui étaient comme le fondement de l'édifice. Nous assistons dans Homère à la construction d'un de ces radeaux. « Calypso fait « présent à Ulysse de divers instrumens pour construire le vais- « seau qui devait le conduire à Ithaque. Elle lui donne une grande « hache à deux tranchans : un morceau d'olivier travaillé avec « beaucoup d'art servait à la manier avec facilité. Elle fit aussi don « à ce héros d'une scie très parfaite, et le conduisit à la forêt située « à l'extrémité de son île où croissaient les plus grands arbres. On « y voyait des aulnes, des peupliers, des sapins, dont la tête sem- « blait se perdre dans le ciel; ils étaient d'une grande beauté et « très propres à la construction des navires légers. La déesse, les « ayant fait voir à Ulysse, le quitta et retourna dans son palais. « Ulysse alors, commençant à travailler avec ardeur, coupa promp- « tement les arbres. Il en abattit vingt en tout, dressa leurs faces à « la règle et à l'équerre, et les rendit parfaitement lisses.... Il les « perce tous avec une tarière, les unit par des chevilles et par des « liens; puis, par la largeur qu'il donne à son radeau, en rend le

« contour semblable à celui qu'un savant constructeur donne au « fond d'un vaisseau de charge.... Il pose ensuite les planches, et « les attache aux longues poutres placées d'espace en espace. » Ulysse se hasarde sur cette frêle embarcation pour revoir sa chère Ithaque; mais le courroux de Neptune la brise et la disperse. C'est un magnifique navire phéacien, conduit par cinquante rameurs, qui ramène Ulysse aux foyers paternels; le génie de l'humanité n'en était pas demeuré long-temps à l'informe radeau sur lequel s'était d'abord hasardé le fils de Laërte dans son impatience d'échapper à Calypso.

L'invention de l'aviron aplati par le bout, qui donna une facilité nouvelle à guider ces premières embarcations, celle de l'hameçon et de la ligne, qui donna un but d'utilité à ces courses maritimes, attirèrent de jour en jour, sur mer, un plus grand nombre de navigateurs encore novices. Tyr s'essayait de la sorte à prendre possession de l'élément où elle devait dominer, de cette mer qu'elle devait couvrir un jour de ses flottes. Ce sont les premiers efforts du jeune aigle aux environs de son aire.

Les troncs d'arbres équarris du radeau que nous venons de décrire étant sujets à se disjoindre, pour remédier à cela, on les lie plus fortement entre eux au moyen d'un second plancher, plancher inférieur et plongeant dans l'eau; on unit ensuite les deux planchers par des planches et des bordages, dans le but de rendre la marche du radeau plus facile, en empêchant l'eau de pénétrer entre les poutres qui le forment. On a dès lors une masse flottante, où les vides et les pleins se combinent en proportions diverses; on l'arrondit, on l'effile par les extrémités, pour lui donner la facilité de fendre les flots avec plus de rapidité. Plus tard, on supprime le plancher supérieur, dont l'élévation ne défendait qu'imparfaitement le pilote contre la vague, et le navigateur fut porté par le plancher du fond. Relevez alors quelque peu par la pensée les côtés de cette informe embarcation; recourbez, à leurs extrémités, celles des poutres qui se trouvent perpendiculaires à l'axe du bateau, et vous aurez construit, dans ses parties essentielles, le navire de l'antiquité; vous aurez sous les yeux ce vaisseau qui lui sembla trop merveilleux pour être sorti des mains et du génie de l'homme, et dont elle attribua l'invention aux Dioscures.

Les radeaux et les navires ne servirent pas tout d'abord à des usages bien distincts, ne se différencièrent pas des uns les autres par des propriétés essentiellement différentes. L'historien déjà cité nous apprend qu'avant que cela fût, bien des années durent s'écouler. « Dans la treizième génération, dit-il, les descendans des « Dioscures, ayant construit des navires et des radeaux, naviguè- « rent. » Sans mâture et sans voilure, le navire ne pouvait encore beaucoup différer, en effet, du radeau, dont il venait à peine de sortir. Avant de s'élancer dans les airs, brillant et radieux, le papillon rampe ainsi pendant quelques instans sous les débris de la grossière chrysalide qui naguère l'enveloppait tout entier.

Le premier navire de grande dimension qui apparaît dans les mers de la Grèce est monté par Sésostris; le conquérant se rendait en Thrace. Des multitudes d'autres vaisseaux, construits sur ce modèle, ne tardent pas à sortir des industrieuses mains des Hellènes; mais dans leurs mains il devient en même temps plus rapide, plus léger, plus propre à fendre rapidement les flots, pour fondre à l'improviste sur les riches vaisseaux marchands de l'Égypte et de la Phénicie. Dès son enfance, la Grèce trahissait ces instincts de guerre et d'aventures maritimes qu'après tant de siècles nous retrouvons en elle aussi vifs, aussi indomptables qu'aux premiers jours du monde. Les compagnons d'Ulysse, d'Achille et de Ménélas ne diffèrent guère, sous ce rapport, de ceux de Miaulis et de Canaris; tant cette sorte de guerre, si remplie d'aventures et de périls, a plu de tout temps aux hommes de cette contrée! Dans le palais de Ménélas, l'or, l'argent, l'ivoire, la pourpre, brillent avec une profusion dont s'étonne Télémaque sorti depuis peu de sa pauvre Ithaque: « O fils de Nestor! dit-il à « l'oreille de son compagnon, ô toi le plus cher de mes amis! quel « éclat! quelle magnificence! Ainsi brille sans doute dans l'Olympe « le palais où Jupiter assemble les dieux. » Mais la naïve exclamation du jeune homme a été entendue de Ménélas; il se hâte de lui apprendre que c'est au prix de mille fatigues, de mille périls, de mille courses sur mer, qu'ont été conquis tous ces trésors.

A cette époque, douze cents vaisseaux de construction grecque vont aborder aux pieds de la cité d'Hector et de Priam. Les plus petits de ces vaisseaux, ceux de Philoctète, portent cinquante

hommes, et les plus grands, ceux des Béotiens, cent vingt; le le reste tombe entre ces limites extrêmes. Cinquante rameurs font mouvoir les navires de cette seconde espèce, et le nombre des rameurs exprimera pendant long-temps les plus grandes dimensions qu'il soit possible de donner à aucune sorte de navire. Alcinoüs ordonne-t-il qu'on prépare pour Ulysse le meilleur et le plus grand de ceux qui se trouvent dans ses ports, ce sera cinquante rameurs que nous verrons s'asseoir sur les bancs de ce navire. Le poète n'en aura pas moins recours à toute la magnificence de ses comparaisons, pour nous peindre la vitesse et la rapidité de sa marche. « Tels, dans la vaste arène, quatre coursiers généreux excités par l'aiguillon partent à la fois, et, dressant leurs têtes altières, emportent rapidement un char au terme de sa course; tel le vaisseau d'Ulysse court sur la plaine liquide, la proue élevée, tandis que derrière la poupe roulent et bouillonnent les flots écumeux avec un mugissement sonore. L'aigle lui-même est moins rapide dans les plaines de l'air. » Plus merveilleux encore devait être sans doute le vaisseau des Argonautes, monté qu'il fut par tant de héros, célèbre par tant de glorieuses aventures, chanté d'âge en âge par tant de poètes aux harmonieuses paroles; mais à la construction de ce navire, le mythe et le symbole ont tellement mis du leur, qu'on ne saurait plus faire la part à la vérité historique. On ne sait trop comment, sous quelles formes se le représenter : on est plus disposé à le chercher dans les plaines azurées du ciel qu'au milieu des vagues qui bruissent contre nos rivages. Dans la guerre de Troie, au contraire, l'histoire, la réalité, bien qu'encore revêtue de la brillante robe du mythe, se laissent pourtant déjà voir assez distinctement.

Dans les siècles suivans, les rivages de la Méditerranée tout entière deviennent tributaires des hardis navigateurs de la Phénicie. Les premiers, franchissant les colonnes d'Hercule et pénétrant dans le grand Océan, ils s'en vont semer çà et là leurs colonies sur les rivages éloignés. Dans une de ces excursions, leurs vaisseaux se trouvent tellement surchargés de métaux et d'étoffes précieuses, qu'ils imaginent, dit-on, d'attacher à leurs ancres des lingots d'or et d'argent qu'ils ne savent plus où mettre ailleurs. Les premiers ils font le tour de l'Afrique, partant de la mer Rouge et revenant

par les colonnes d'Hercule, après avoir vu le soleil se lever à leur droite. Après Tyr, Athènes, dont la démocratie turbulente devait se plaire sur ces flots agités, son emblème éternel et toujours vrai; Corinthe, située entre deux mers dont elle était le lien, ouvrant tout à la fois un port à l'Asie et un autre à l'Europe; Rhodes, à qui, du temps d'Homère, le commerce prodiguait déjà tellement ses richesses, que le poète les croit amoncelées par les mains de Jupiter lui-même; la molle Ionie, tout inspirée du génie d'Athènes; Samos et Syracuse, sous des hommes de génie qu'elles appellent leurs tyrans; Marseille, qui a été implanter au sein de la Gaule encore barbare toutes les élégances de la civilisation grecque: toutes ces villes, toutes ces colonies, se montrent tour à tour ou bien à la fois sur les eaux de la Méditerranée. Mais entre toutes, et toutes les effaçant, domine superbement Carthage, qui a reçu de Tyr, dont elle est née, le sceptre de la mer, sceptre qu'elle eût étendu sur le monde entier, s'il ne lui était arrivé de le heurter contre l'épée romaine.

A l'époque de la deuxième guerre des Perses, on voit apparaître sur les mers de la Grèce une espèce de vaisseau nouvelle, ou du moins peu connue: les trirèmes. Long-temps avant cette époque, un charpentier de Corinthe, du nom d'Aminoclès, avait imaginé de substituer trois rangs de rameurs à l'unique rang qui jusqu'alors mettait la galère en mouvement. Le moyen employé était fort simple: il consistait à étager les nouveaux rangs les uns au-dessus des autres. Sur chaque navire la force d'impulsion se trouvait ainsi tout à coup triplée. Deux siècles s'étaient écoulés avant que l'importance et l'utilité de cette invention, qui apparemment avait devancé de trop loin les besoins de son époque, fussent appréciées. Mais Thémistocle, qui, après la victoire de Marathon, n'en lisait pas moins dans l'avenir de terribles dangers pour la patrie; Thémistocle, qui, dans les longues nuits que les *trophées* de Miltiade changeaient pour lui en *cruelles insomnies*, méditait sur les moyens de soustraire la Grèce au joug toujours menaçant des barbares; Thémistocle eut assez d'adresse, se servit assez habilement de son crédit sur l'esprit de la multitude, pour lui persuader de faire construire, d'un seul coup, cent trirèmes du modèle inventé par Aminoclès, trirèmes que nous voyons combattre à Salamine.

La flotte des Perses, composée de douze cents gros vaisseaux, surpassait de cinq ou six fois celle des Grecs. Le peu de largeur de la passe préservait ces derniers du danger d'être enveloppés; mais, au moment où les deux flottes vont s'aborder, un vent de mer soulève les vagues avec impétuosité à l'entrée du détroit. Les galères grecques, longues et faciles à manœuvrer, se jouent de la tempête, glissent avec agilité sur les flots amoncelés, et voltigent à l'entour des lourds vaisseaux des Perses qui demeurent immobiles, ou bien, roulant, tanguant au gré des vents et de la mer, ne peuvent se dérober par la moindre manœuvre à la grêle de traits dont l'ennemi les accable, à l'éperon d'acier qui sans cesse menace leurs flancs. Ils se heurtent, s'embarrassent, se brisent les uns contre les autres, laissant aux Grecs cette victoire que Simonide appelle la plus éclatante qui ait jamais été remportée. Xercès n'aura gravi une montagne élevée qu'afin d'apercevoir mieux, et de plus haut, toute l'étendue de son désastre; les quatre secrétaires dont il s'est entouré n'auront servi qu'à enregistrer plus exactement toute la honte de sa défaite. Mais dans la balance où ont été pesées les destinées de l'Orient et celles de l'Europe, qui l'a emporté sur la puissance du grand roi entraînant à sa suite l'Asie tout entière? Le génie de Thémistocle, et plus encore peut-être le génie d'un obscur charpentier de Corinthe!

Toutefois, qu'il s'en faut que les galères d'Aminoclès aient atteint les dernières limites du perfectionnement des constructions navales! Elles ne sont bientôt elles-mêmes qu'un point de départ pour de nouveaux perfectionnemens; elles ne sont qu'un germe dont la fécondité se développe presque immédiatement.

Chacune des rames donnant le mouvement à la galère corinthienne, n'était maniée que par deux bras, que par un seul rameur. Thucydide, en rendant compte d'une opération de la guerre du Péloponèse, en fournit une irrécusable preuve : « On résolut, dit-il, que chaque matelot, prenant sa rame, irait par terre de Corinthe jusqu'à la mer qui regarde Athènes. » Or, en raison de leur longueur et de leur poids, les rames de l'étage supérieur devaient être difficilement maniables, dans les gros temps surtout, par la force qui leur était appliquée; d'autres rames, plus longues et

plus lourdes eussent entièrement cessé de l'être. Pour remédier à cet inconvénient, on imagina de mettre plusieurs rameurs sur les bancs de l'étage supérieur; puis on arriva bientôt à ce principe général, qu'il fallait proportionner le nombre des bras à la longueur et au poids des rames à manœuvrer, ce qui permettait de se servir de rames beaucoup plus allongées qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et aussi d'augmenter le nombre des étages de rames jusque-là borné à trois. On vit bientôt des galères qui en eurent quatre, cinq, six, sept, et jusqu'à huit et même dix; nouveaux navires dont la capacité intérieure, la rapidité de marche, le tirant d'eau, les proportions de toutes sortes, se trouvaient tout-à-fait supérieures à ce qui avait existé jusque-là. C'était une révolution nautique tout entière. On avait trouvé le moyen de multiplier presque à volonté, presque à l'infini, la force motrice du vaisseau jusque-là resserrée dans d'étroites limites. L'inventeur de cette nouvelle espèce de navires fut, suivant toute apparence, Denis le tyran; ce fut lui, du moins, qui le premier fit sortir du port de Syracuse des galères où se trouvaient combinées pour la première fois sa propre découverte et celle du républicain de Corinthe. Ainsi se bâtit incessamment sous nos yeux ce grand vaisseau de l'état dont nous sommes à la fois les constructeurs et les passagers. Ouvriers animés de passions, de volontés, de désirs, d'idées diverses, aristocrates, peuples et rois y travaillent incessamment; mais dirigés par une invisible main, tous ces efforts épars et confus n'en concourent pas moins à un but commun, n'en tendent pas moins de jour en jour à la réalisation d'un seul et même plan.

Carthage montre la première au monde le phénomène d'une puissance uniquement maritime. Elle n'est, à vrai dire, qu'une immense flotte amarrée au rivage de l'Afrique. A quelques pas d'elle est le désert; autour de ses murailles roulent çà et là, dans toute leur indépendance native, des tribus qui ne parlent ni n'entendent sa langue; le désert la presse de ses sables stériles qu'elle dédaigne de féconder. Et pourquoi se courberait-elle péniblement sur le sillon, cette reine orgueilleuse des mers? Pourquoi se dévouerait-elle à recueillir les fruits et les moissons de la terre, à force de sueurs, de douloureux travaux? Les rivages du monde entier ne sont-ils pas ses tributaires? Parmi eux, n'est-ce pas à qui

sera le plus empressé de déposer à ses pieds ce qu'il produit de plus rare, ce qu'il possède de plus précieux? Les mains de ses enfans ne seront pas davantage chargées d'armes pesantes; elle ne prodiguera pas leur sang précieux au milieu des combats; les hasards de la mer, les périls des tempêtes, sont les seuls dangers qu'ils seront appelés à braver. La mer ne lui fournit-elle pas assez d'or pour solder tout le sang de tous ces peuples qu'elle précipite sur les champs de bataille sans relâche et sans pitié! Sa destinée, à elle, c'est de régner sur les flots, de porter le sceptre des mers, qui eût été celui du monde, si Rome ne lui eût fait face sur le rivage opposé.

Au moment où pour la première fois ces deux villes, jusqu'alors presque inconnues l'une à l'autre, se trouvèrent en présence, toutes prêtes à se prendre corps à corps, Rome n'avait pas un seul navire en mer, la mer elle-même était pour elle chose nouvelle. Elle n'hésite pas cependant à se confier à cet autre élément; il lui apparaît comme un champ de bataille. A peine a-t-elle trouvé sur le rivage une galère carthaginoise poussée par la tempête, qu'elle transforme ses légionnaires en charpentiers, en constructeurs, en charrons. Les vieilles forêts sont abattues : leurs arbres roulent sur le rivage où, bientôt dégrossis, équarris, sciés, courbés de mille façons, travaillés en tous sens, ils se transforment en nombreuses galères. Dans l'intervalle de leurs travaux les guerriers se sont faits marins, comme ils venaient de se faire charpentiers et constructeurs; au commandement d'un chef, placés sur le rivage dans le même ordre que le sont les rameurs dans une galère, ils s'étaient exercés à la manœuvre, au maniement de l'aviron. A peine en mer, on rencontre la flotte des Carthaginois, commandée par Annibal. La légèreté des vaisseaux de ces derniers, l'habileté de leurs marins, semblent d'abord leur donner la victoire; mais elle reste en définitive aux Romains, qui prennent ou coulent cinquante galères ennemies, parmi lesquelles se trouve celle d'Annibal, et mettent le reste en fuite. Trois mois après, c'est-à-dire quatre mois environ après la publication du décret des consuls ordonnant la construction des galères, cent quarante mille Romains remportent une nouvelle victoire navale sur cent cinquante mille Carthaginois. On peut douter que la volonté de l'homme se soit

jamais et nulle part manifestée avec plus de puissance et d'énergie que dans cet épisode de l'histoire romaine.

Disons encore qu'à ses premiers pas sur mer le génie de Rome avait débuté par se montrer inventeur. A la mise en mer des galères, les consuls remarquèrent que, lourdes, pesantes, difficiles à manier, elles ne pourraient tenir contre la rapidité des manœuvres des vaisseaux ennemis. Pour remédier à cela, ils imaginèrent une sorte de machine consistant en une poutre placée à la proue, se mouvant sur des charnières mobiles, et qui, se terminant par un crochet, saisissait tout à coup l'ennemi comme avec une main de fer, et le retenait immobile auprès du navire romain. Le combat dégénérait dès-lors en une mêlée sur un terrain solide où le légionnaire se retrouvait dans son élément. Les peuples, comme les hommes, mettent leur génie à toutes choses, aux plus petites comme aux plus grandes.

Alexandre aussi se tourna vers la marine. A l'époque où la mort le surprit, il méditait, comme on sait, de porter la guerre à Carthage, de longer le rivage nord de l'Afrique pour passer de là en Espagne, soumettre les Gaules et l'Italie, et revenir en Grèce. La Phénicie devait lui fournir pour cette expédition mille vaisseaux, construits sur un modèle de sa propre invention : c'était une galère à trois étages de rames, dont celles de l'étage inférieur étaient manœuvrées par deux rameurs, celles de l'étage du milieu par quatre, celles de l'étage supérieur par six. On les appelait dodécadères. Le projet d'Alexandre aboutissait à faire vraiment de la Méditerranée un lac européen, comme de nos jours le voulut Napoléon. Napoléon avait-il entrepris de réaliser la pensée d'Alexandre demeurée inaccomplie? Alexandre avait-il eu, à travers les siècles, le pressentiment et comme la révélation anticipée de la pensée de Napoléon? On ne sait que croire, que penser, quand il s'agit de tels hommes. Les empêchemens ordinaires du temps et l'espace peuvent-ils être appliqués à ceux qui remplissent le monde et l'éternité?

Les galères d'Alexandre étaient montées par trois cent cinquante à quatre cent cinquante rameurs. Mais il en parut plus tard de bien autrement considérables : des navires de construction égyptienne en employèrent jusqu'à neuf cents; toutefois, trop longues,

trop lourdes, trop difficiles à manier, objet de luxe, d'ostentation, de curiosité, ces galères ne valurent pas pour la guerre la dodécadère d'Alexandre. Celle-ci, ne subissant plus que des changemens peu importans, ne recevant que des perfectionnemens de détail, marque, à peu de chose près, la dernière limite de l'art des constructions navales dans l'antiquité.

Imaginez un navire beaucoup plus bas ponté que nos frégates, mais de longueur à peu près égale, terminé en poupe et en proue par deux dunettes élevées qui dominent le pont; les rameurs, assis sur des bancs rangés les uns au-dessus des autres, de l'arrière à l'avant du navire, comme des gradins dans un amphithéâtre, sont au-dessous du pont; deux ou trois mâts, grêles et petits, s'élèvent au-dessus de ce pont, dégarnis de cordages et de gréemens, car la voilure était une chose accessoire et presque inutile; à Actium, les pilotes d'Antoine remarquent, comme un présage de sinistre augure, l'injonction qu'il leur fait d'emporter les voiles : tel est le navire des anciens. Grace à l'impulsion vigoureuse donnée par leurs nombreux rameurs, ces antiques galères n'en manœuvraient pas moins avec une facilité, une rapidité extrême, pour changer de direction ou pour virer de bord. Tantôt escaladant la vague écumeuse, tantôt se précipitant de son sommet au milieu d'un éclatant sillage, elles apparaissaient avec leurs éperons d'acier étincelant au soleil, semblables au serpent qui se tord, se roule sur lui-même, ou bien dresse fièrement sa tête altière, prêt à s'élancer.

L'imagination ne les trouve point au-dessous de leur rôle, lorsque nous nous les représentons combattant à Salamine pour la liberté de la Grèce, ou bien à Actium pour l'empire du monde.

A Actium, les soldats romains s'indignent cependant que le dénouement du grand drame commencé à Pharsale se fasse sur mer. Au moment où Antoine, sur le point de s'embarquer, parcourt une dernière fois les rangs de son armée de terre, un vieux centurion, tout couvert de blessures, l'apostrophe de son rang : « O « Antoine! pourquoi, vous défiant de nos blessures et de nos épées, « allez-vous mettre votre confiance sur un bois pourri? Que les « Égyptiens et les Phéniciens combattent sur mer, mais à nous « donnez-nous la terre, à nous qui savons combattre de pied ferme,

« vaincre et mourir. » Le génie de Rome antique parlait une dernière fois par la bouche du vétéran.

Ses sinistres pressentimens n'étaient que trop fondés. Les vaisseaux d'Antoine, construits sur de gigantesques proportions, brillaient de toute la magnificence de l'Orient; mais, dégarnis de rameurs et de marins expérimentés, ils ne pouvaient lutter avec succès contre ceux d'Auguste. Ceux-ci, de moindres dimensions, en étaient plus rapides et plus faciles à manœuvrer, avantages que ne pouvait contrebalancer le courage des vétérans d'Antoine. Aussi chacun des vaisseaux de ce dernier, pendant qu'il demeure presque immobile, est entouré de ceux d'Auguste, qui, autour de lui, décrivent mille cercles et voltigent rapidement en tous sens, l'inondant, l'accablant d'une grêle de traits, de flèches, de piques, de pieux enflammés, de pots de feu; on dirait un corps d'archers assiégeant une citadelle. Les soldats de l'amant de Cléopâtre soutiennent bravement le choc; loin que le cœur leur défaille, ils tiennent la victoire indécise en dépit du désavantage de leur position. Mais soixante vaisseaux égyptiens, sous les ordres de la reine, prenant tout à coup la fuite, s'éloignèrent à toutes voiles du lieu du combat. « Et Antoine, faisant manifestement voir, nous dit Plutarque, qu'il « n'avait ni la prudence d'un général, ni le courage d'un homme, « Antoine n'eut pas plus tôt vu la galère de l'Égyptienne s'éloigner, « qu'oubliant tout et s'oubliant lui-même, que trahissant et aban- « donnant ceux qui combattaient et se faisaient tuer pour lui, il « monta sur une galère à cinq rangs de rames, et suivit celle qui « l'avait déjà ruiné et qui allait achever de le perdre. » Brave et joyeux compagnon pourtant, en faveur duquel s'élève, au fond du cœur, une pitié qui n'est pas dénuée de toute sympathie, quand nous le voyons, au milieu de ses amoureuses orgies, descendre au tombeau dans les bras de Cléopâtre, laissant le monde aux mains du froid, de l'impassible Octave.

De ce moment la marine prit un essor de plus en plus étendu. Les eaux de la Méditerranée furent incessamment sillonnées par d'innombrables galères. Des liens de commerce et des relations d'amitié ne tardèrent pas à s'établir entre les peuples les plus étrangers les uns aux autres, entre les rivages les plus éloignés. La facilité des communications s'accrut de jour en jour. Diodore, se

plaisant à noter les différens climats qu'un navire peut traverser en un petit nombre de jours, en suivant une route alors fréquentée, s'exprime ainsi : « Des Palus Méotides, où habitent les Scythes, « parmi les glaces, il vient souvent à Rhodes, en dix jours, des « navires de charge, poussés par un bon vent ; quatre jours leur « suffisent pour se rendre de là à Alexandrie, d'où ils peuvent arri- « ver en Ethiopie au bout de dix autres jours. En moins de vingt- « cinq jours ils ont donc passé des régions les plus froides aux plus « brûlans climats. » Et aussi que de peuples, que de nations, que de races, que de civilisations diverses, avaient traversé le vaisseau arrivé au terme d'un tel voyage !

Par ces faciles communications, beaucoup des fausses idées qu'on s'était faites sur la situation respective de certaines contrées, sur les mœurs et les usages de leurs habitans, furent successivement rectifiées. Le nord, et peut-être une partie de l'intérieur de l'Afrique, furent aussi bien connus, mieux même qu'ils ne le sont aujourd'hui. Il en fut de même de la plus grande portion de l'Europe et de l'Asie. Mais au-delà, cependant, d'une certaine limite, partout se retrouvait la confusion des idées, partout reparaissait l'empire des fables. Au midi, à l'est de l'Afrique, les géographes plaçaient toute une multitude de peuples aux mœurs, aux usages les plus bizarres, les uns ne vivant que de poisson, d'autres que de tortues, d'autres que d'éléphans, d'autres que de sauterelles, ceux-ci étranglant annuellement leurs vieillards, à heure et à jour fixes, ceux-là périssant inévitablement à un âge donné, par la génération d'une foule d'insectes ailés qui naissaient tout à coup de leur propre sang. Au nord de l'Asie, c'étaient les Scythes, dont l'histoire était toute pleine de prodiges et de merveilles; plus au nord encore, les Amazones, femmes guerrières, efféminant les hommes, et dont l'histoire tout entière n'était peut-être elle-même qu'un mythe ; au-delà, dans la même direction, l'île des Hyperboréens, tous prêtres du soleil, visités tous les dix-neuf ans par Apollon en personne ; puis, au midi, une île découverte par un nommé Yambule, et dont les habitans, presque immortels, se trouvaient doués, d'après les récits de ce voyageur, des plus étranges facultés : leur langue, fendue en deux, de la racine à la pointe, leur donnant, par exemple, la possibilité de parler deux langages divers à la fois, de soutenir en

même temps deux conversations distinctes. On faisait de même de non moins bizarres récits ou de l'Éthiopie, ou des Amazones de l'Afrique, ou de cette Atlantide immortalisée par le génie de Platon, tout engloutie qu'elle fût, suivant la tradition, en un seul jour et une seule nuit, avec ses nombreuses villes et ses florissans royaumes.

A mesure qu'on s'éloignait de la Méditerranée, dont les rivages opposés se trouvaient au dedans des limites de l'empire romain, les fictions des premiers âges reprenaient ainsi leur empire. La science n'avait pas été au-delà des limites où s'était arrêtée l'aigle des légions; elle s'était contentée de décrire et de mesurer le champ des conquêtes fauché par l'épée romaine.

De là une grande incertitude, une grande ignorance chez les géographes et les philosophes des derniers siècles de l'empire, sur la forme générale de la terre. La terre, surface plane et unie, suivant Homère, était une île dont la Grèce faisait le centre, et qu'entourait de toutes parts le fleuve Océan. Ces idées durent se rectifier en partie par les voyages, les guerres, les conquêtes, mais elles ne furent jamais complètement abandonnées de l'antiquité. A la fin de la république romaine, on prêtait à la terre une forme demi-sphérique; puis on concevait le firmament comme une autre demi-sphère, creuse, tournant sur elle-même par un mouvement de rotation continue, et emportant, dans ce mouvement, étoiles, planètes et soleil. On supposait que tous ces astres, s'éteignant en traversant l'Océan dont étaient couvertes les parties inférieures de la terre, se rallumaient le lendemain au côté opposé : Strabon, cité en cet endroit par Bailly, nomme des peuples qui entendaient, du moins prétendaient entendre fort distinctement le pétillement ou le bouillonnement que faisait l'eau au moment où la masse enflammée se trouvait en contact avec elle. Beaucoup de philosophes, dans les derniers siècles de Rome, n'admettaient qu'avec difficulté la rotondité de la terre. Long-temps on l'avait supposée plus longue que large, assez peu épaisse, et flottant dans l'espace, à la façon d'une planche qui se balancerait sur les eaux d'un lac, ou d'un ruban se jouant dans les airs et flottant au hasard. La possibilité qu'elle fût habitée dans toutes ses parties n'était nullement admise, même des philosophes. Cicéron dit positivement que deux zones seulement de la terre sont habitables; et Pline, énonçant la même

opinion, affirme, bien des années après, qu'on ne saurait pénétrer dans la zone torride à cause de l'incendie qui règne perpétuellement dans le ciel de ces contrées. Quant à l'idée des antipodes, c'est-à-dire, au point de vue vulgaire, de gens vivant, comme on le disait bien des siècles après, la tête en bas et les pieds en haut, elle ne pouvait alors se présenter à l'imagination de personne. Et, encore une fois, la science s'était renfermée dans les mêmes limites que la conquête.

Dans cette pensée devait se trouver pour le Romain une source inépuisable de vives et poignantes émotions! Voyez-le à la proue d'un rapide vaisseau emporté sur les eaux bleuâtres de la Méditerranée : aucun cap, aucun rivage, aucun rocher ne pouvait se montrer du sein des flots où les aigles de Rome n'eussent abordé victorieuses; au-delà de cet horizon qui se déroulait à ses yeux, partout, en tout sens, à l'est, à l'ouest, au nord, au midi, c'était toujours Rome. Que lui importait de ne pas connaître le gisement ni l'apparence d'une terre, d'un rivage où le jetait peut-être le caprice des vents et des flots? Cette terre ne lui en appartenait pas moins par le droit de la conquête; ses ancêtres ne l'avaient pas moins foulée en vainqueurs; leur gloire consacrée élevait sur son passage comme des arcs de triomphe sous lesquels il pouvait hardiment s'avancer. Notre imagination ose à peine se représenter ces souverains du monde, accablés que nous sommes de leur grandeur et de leur majesté.

Et pourtant de plus magnifiques conquêtes n'en étaient pas moins réservées à la civilisation moderne. La croix du Christ, symbole de cette civilisation née à ses pieds, devait aller plus loin encore que l'aigle de Romulus. Si la civilisation antique avait fleuri tout autour de la Méditerranée, il appartenait à notre Europe de régner sur cet Océan immense et terrible qui couvre la plus grande partie du monde, et auprès duquel la mer intérieure ne semble qu'un magnifique lac de plaisance.

Au moyen-âge, après que l'invasion des barbares eut mêlé, broyé, pétri ensemble races, peuples et nations, il se fit au sein de cette masse un grand travail intellectuel. Ce travail, consistant dans l'assimilation à un principe uniforme et dans le classement respectif des élémens divers mis en contact les uns avec les autres,

absorbait les forces matérielles et morales de l'Europe ; il ne lui en restait plus à consacrer à de lointaines et hasardeuses entreprises. Gênes, Venise, couvrirent la Méditerranée de leurs flottes, attirèrent à elles les richesses d'une partie du monde, rouvrirent avec les Indes les communications des Romains ; mais elles se contentèrent de suivre les chemins tracés par ceux-ci. Ce n'est guère qu'à la suite des croisades, ces grandes et poétiques guerres où vingt peuples vinrent se combattre autour du tombeau de Christ, que les relations nouées par les chrétiens avec l'intérieur de l'Asie mirent les imaginations sur la voie de découvertes nouvelles. Les récits d'un Vénitien, Marco Polo, qui s'était aventuré jusqu'en Chine, firent naître chez beaucoup d'esprits aventureux le désir de pénétrer dans les pays du Levant. Ses récits merveilleux enflammaient toutes les imaginations. Mille bruits circulaient en outre sur ce fabuleux empire du prêtre Jean ; c'était à qui raconterait le plus de choses étranges de ce mystérieux royaume dont aucun voyageur ne pouvait déterminer la position géographique, et qui flottait, pour ainsi dire, au gré du caprice de chacun, de l'extrémité de l'Afrique aux murs de la Chine. Mais ce vague même, ce manque de notions positives, était un attrait tout-puissant pour entraîner les esprits de ce côté. Aussi dès la fin du XIIIe siècle, un grand mouvement commercial et industriel se dirigeait déjà vers l'Orient.

A cette époque, à une date demeurée incertaine, et dans une petite ville d'Italie, un phénomène singulier était observé. On remarqua qu'une aiguille aimantée, placée sur un pivot de manière à demeurer mobile, se tournait vers le nord ; l'écartait-on de cette direction, elle y revenait aussitôt qu'elle se trouvait de nouveau abandonnée à elle-même. Mille fois répétée, l'expérience amena mille fois le même résultat. La boussole était découverte. L'œil de l'observateur avait surpris quelque chose de ces innombrables affinités, de ces sympathies secrètes qui unissent par des liens invisibles toutes les parties de l'univers matériel ; l'une des plus grandes lois de la nature, l'un de ses mystères les plus cachés, les plus féfonds, venait de nous être révélé. Un fil d'Ariadne se trouvait tout à coup placé dans la main de l'homme, au moyen duquel il pouvait se hasarder, sans crainte de s'égarer, dans les détours les plus compliqués du labyrinthe du monde. Une voix s'élevait qui, jusqu'à

la fin des siècles, ne cessant de s'écrier : *Nord! nord!* devait enseigner sa route au navigateur, au milieu de l'obscurité des nuits, des vagues en fureur et des vents déchaînés.

La puissance de ce merveilleux instrument n'en devait pas moins demeurer long-temps méconnue ; l'usage n'en commença à devenir quelque peu général, dans les voyages de long cours, que cinquante à soixante ans après la date présumée de sa découverte, à l'époque des grandes entreprises maritimes inspirées par le génie de l'infant de Portugal, don Henri. Le désir de s'illustrer dans la postérité, celui de répandre au loin la foi catholique, préoccupait l'esprit du jeune prince et l'enflammait d'une noble ardeur. Les mathématiques, l'astronomie, la navigation, étaient devenues l'objet de ses études pendant de longues années. Du milieu de son observatoire de Sagres, il conçut la pensée hardie d'exécuter le projet inachevé d'Hannon, et de se frayer un chemin par mer aux Indes orientales. De nombreux navigateurs, inspirés de son esprit, se livrant avec persévérance à l'exécution de ce vaste plan, s'avancent le long de la côte occidentale de l'Afrique, de cap en cap, de rivière en rivière, de station en station : après le cap Bojador, le cap Chevalier; après le cap Chevalier, le cap Blanc ; après le cap Blanc, le cap Vert, d'où furent envoyés à Lisbonne quelques nègres, les premiers qui parurent en Europe ; ils y furent comblés de caresses et de présens : amère ironie de la destinée, qui datait de ce moment même la ruine et l'esclavage de leur race infortunée. Henri vit encore découvrir deux ou trois caps, les Açores s'étaient déjà montrées depuis long-temps ; mais il ne vit rien de plus de l'exécution de son projet, car les grands hommes n'assistent que bien rarement à la réalisation complète de leur pensée ; une loi fatale le veut ainsi. Heureusement que cette pensée n'en porte pas moins tous ses fruits. Après Henri, le mouvement qu'il avait imprimé à son peuple n'en continua pas avec moins d'activité que si lui-même l'eût encore dirigé. L'extrémité méridionale de l'Afrique fut bientôt reconnue. Le terrible cap des Tempêtes apparut armé de tous ses ouragans, défendu par le redoutable génie évoqué par Camoëns. Gama s'avance pour tenter l'aventure, une grande attente se manifeste, une sorte de religieux silence se fait dans le monde qui se livre pourtant à l'espérance.

Le cap des Tempêtes échange son nom contre le nom de meilleur augure qu'il a conservé; des ambassadeurs de Jean Ier partent de Lisbonne pour se rendre, par terre, à la cour de ce mystérieux prêtre Jean dont on veut s'assurer l'amitié; et déjà, sous les voiles épais qui depuis tant de siècles l'ont cachée aux yeux de l'Europe, se laisse entrevoir l'Inde mystérieuse, avec ses productions colossales, ses antiques traditions, et sa sagesse si renommée. Les adorateurs du soleil ne tournent pas les yeux avec plus d'anxiété vers le lieu où il se lève que ne le fait en ce moment l'Europe tout entière.

Les premiers navigateurs qui abordèrent à l'île de Corvo, la plus occidentale des Açores, avaient pourtant trouvé, suivant la tradition, une statue, qui, tournant le dos à l'orient, étendait les bras vers le soleil couchant. Au milieu de l'agitation générale des esprits, personne ne songeait à pénétrer la signification de ce geste; le sens des hiéroglyphes qui couvraient la base de la statue demeurait de même voile pour des yeux et des imaginations préoccupés de toute autre chose, et cependant un homme que le lecteur a déjà nommé, Christophe Colomb, regardait aussi du même côté que cette statue, que cet homme de pierre des Açores.

Occupé, comme tous les hommes importans de ce temps, de la grande œuvre de l'époque, c'est-à-dire de la découverte d'un chemin par mer aux Indes orientales, l'esprit et l'imagination incessamment tendus vers ce but commun, il n'en tournait pas moins le dos, dans ses spéculations pour l'atteindre, à la route où se précipitait la foule de ses contemporains.

Les excursions des pirates ou des pêcheurs de la Norwège, poussés, dit-on, par la tempête, dans le nord de l'Amérique, étaient-elles connues de Colomb? Avait-il confiance dans ces traditions grecques et romaines qui plaçaient à l'occident du monde une terre immense et inconnue, dont Platon fit son Atlantide? Avait-il eu connaissance des pièces de bois curieusement travaillées, mais empreintes d'un art étranger à l'Europe, et portées, dit-on, par le vent et les courans, des rivages de l'Amérique à celui des Açores? Les géographes anciens, à force de reculer vers l'est les Indes orientales, en étaient venus à les placer à l'ouest, presque au lieu où se trouve en réalité le continent de l'Amérique; cette monstrueuse erreur fut-elle la base du projet de Colomb? Le geste et le

langage de l'homme de pierre des Açores, inintelligibles pour tous, eurent-ils un sens pour lui seul? L'histoire n'a pour tout cela que des conjectures appuyées de plus ou moins de probabilité; mais ce qui semble en avoir davantage encore, c'est que toutes ces circonstances ne devaient être aux yeux de Colomb qu'autant d'incidens d'assez peu d'importance, propres sans doute à le confirmer dans sa résolution une fois prise, nullement à la lui inspirer. La source d'où découlait cette résolution appartenait à un tout autre ordre de faits, d'idées ou de sentimens. Colomb se disait que la terre étant bien réellement ronde, ainsi que la science l'enseignait, il n'y avait nul doute à faire qu'en naviguant à l'Occident, on ne finît par arriver aux contrées de l'Orient; il se disait encore qu'avec le secours de l'aiguille aimantée, le navigateur cessait d'être astreint à ne pas s'écarter des côtes, et que cette indication perpétuelle du nord ne pouvait manquer de lui enseigner la route à suivre au milieu des mers désertes et inexplorées, aussi bien que si ces mers eussent été sillonnées par des milliers de navires. Ces choses, tout le monde les savait sans doute, mais nul que Colomb n'avait eu jusqu'alors l'audacieuse pensée de tenter de les faire descendre de la sphère spéculative où elles étaient reléguées dans celle de l'expérience et de la pratique. Cette pensée ne pouvait venir qu'à l'un de ces hommes dont l'intelligence habite un ordre d'idées et de sentimens singulièrement élevé. Il fallait aussi que cet homme pût apporter dans les régions de la science humaine ce don merveilleux de la foi qui, dans un ordre de choses, fait croire non pas seulement ce que l'on voit et ce que l'on touche, mais bien, au contraire, ce qui confond notre raison et ne tombe sous aucun de nos sens; sublime et toute puissante faculté, qui fut l'un des traits distinctifs du génie de Colomb, et qui donne à tout son caractère une majestueuse et magnifique unité. On sait qu'en Colomb la foi religieuse ne le cédait point en ardeur et en sincérité à la foi scientifique.

Ce Colomb, que le XVIIIe siècle se représentait comme une espèce d'esprit fort et de philosophe, dans la grande entreprise qu'il conçut, se proposait, avant toutes choses, la gloire et la propagation de la religion catholique. S'il se montrait impatient de débarquer en Orient, c'est qu'il l'était réellement d'ouvrir au zèle des missionnaires une carrière et des chemins nouveaux. Faisant aux peuples

des deux presqu'îles indiennes l'application de ce que plusieurs voyageurs racontaient des nations tartares du centre de l'Asie, il écrivait à Isabelle : « Quelle misère! ces pauvres gens n'ont cessé de demander au pape des missionnaires, et ils n'en ont point encore. » L'or et l'argent, les richesses provenant des pays découverts ou conquis, il les consacrait, au fond de sa pensée, à solder une nouvelle croisade; il se voulait mettre en quête d'un monde dans l'espérance de délivrer un tombeau.

Que d'obstacles avant de faire un seul pas, avant seulement de descendre dans cette glorieuse carrière! La pauvreté presse de ses plus rudes étreintes celui qui devait quadrupler la quantité d'or et d'argent qui alors existait en Europe. C'est en copiant, en coloriant des cartes de géographie, qu'il gagne long-temps son pain au jour le jour, celui qui a placé tout un monde sur nos cartes actuelles. Les savans, quand ils daignent lui répondre, combattent par mille et mille objections, qu'un de ses historiens, Herrera, nous a transmises, les plans qu'il obtient parfois de soumettre à leur jugement. Occupés du siège de Grenade, ce dernier et superbe épisode de la domination européenne des Maures, les ministres, les hommes d'état n'ont pas un moment à donner à des projets d'avance déclarés chimériques. Les guerriers, les marins surtout, peuvent-ils prêter l'oreille à un obscur et pauvre pilote qui, loin de vouloir s'avancer timidement, comme il lui conviendrait, sur les pas de tant de navigateurs qui marchent au levant en côtoyant l'Afrique, commence par émettre la bizarre prétention de suivre une route précisément contraire à celle où tant d'illustres amiraux marchent depuis tant d'années de découvertes en découvertes, d'exploits en exploits? Au milieu de ce délaissement général, de cette réprobation universelle, il arrive cependant qu'une femme, la reine de Castille, la grande, la noble Isabelle, comprend seule tout le génie de Colomb; seule elle a pour cela l'esprit assez ouvert, l'intelligence assez vaste. Mille témoins en déposent, dont nous ne citerons qu'un seul : « Observons, dit le père Charleroy, que la couronne d'Aragon n'entra pour rien dans cette entreprise, quoique tout parût se faire également au nom du roi et de la reine. » Écoutons encore ce cri sublime, cet alleluia de Colomb : « Et tous s'étaient montrés incrédules, et le Seigneur daigna donner à la reine ma mai-

tresse l'esprit d'intelligence. » Le bruit du canon battant en brèche les murs de Grenade n'avait point empêché Isabelle de prêter une oreille favorable à la parole de Colomb. A peine les portes de cette dernière citadelle des Maures ont-elles été ouvertes aux chrétiens, à peine de solennelles actions de graces ont-elles été rendues au ciel dans la principale mosquée conquise à la foi catholique, qu'Isabelle, élevant Colomb à la dignité de grand amiral, met à sa disposition trois caravelles qui se trouvaient armées dans le port de Palos. On aime à se la représenter du sein des appartemens et des bosquets de cet Alhambra si nouvellement conquis, suivant d'une inquiète pensée le navire de Colomb au milieu des mers inconnues où il vient de s'aventurer.

Des Açores, où il avait à peine touché, Colomb s'était hâté de se précipiter dans la carrière qu'il venait de s'ouvrir. Sous la proue de son vaisseau se déroulait un océan immense, sans limites, tout rempli de l'accablante majesté de l'inconnu, de l'infini. Pendant bien des jours, toujours le ciel et l'eau, toujours des flots qui, se brisant au flanc du navire, ne lui apportent aucune nouvelle de la terre. Les eaux, la lumière, le ciel, se revêtent d'apparences nouvelles pour les plus vieux matelots, et qui leur semblent de mauvais présages; des tempêtes et des ouragans pareils à ceux qu'ils avaient déjà bravés, leur auraient paru moins terribles. Chose étrange! de ces marins, ceux qui par hasard ont quelque teinture des sciences physiques, quelques notions de la géographie de l'époque, sont précisément les plus effrayés de tous. Parmi eux, les uns affirment qu'en raison de l'étendue de la terre, trois ans et demi au moins sont nécessaires à l'exécution du voyage commencé; d'autres, renchérissant sur ces idées, prétendent que le monde est infini, sans limites; d'autres expriment des terreurs plus bizarres encore: selon eux, la terre ferme n'occuperait qu'une petite portion du globe du monde, le reste serait couvert par l'Océan, et ils croient qu'une fois certaines limites dépassées, il leur deviendra également impossible ou de revenir sur leurs pas ou d'achever le tour du globe; dans les deux cas, il leur semble qu'il s'agit d'escalader à la voile une gigantesque montagne d'eau, et ils se voient par avance se consumant, périssant inévitablement dans ces efforts sans résultat. C'est là le sujet de toutes les conversations, aux heures où la manœuvre des

vaisseaux cesse d'employer tous les bras, où l'on peut causer librement de la grande, de l'immense entreprise commencée. Les fables populaires, les effrayans prodiges dont l'imagination des peuples a rempli ces mers éloignées, se représentent à tous les esprits. Les vieilles cartes du monde plaçaient à l'ouest, au-delà de certaines limites, une main noire, celle de Satan, qui, suivant certaines traditions, se saisissait des navires, les fracassait, les entraînait au fond. Les yeux de tous les marins, errant sur l'immensité, cherchent partout cette main terrible qu'ils s'imaginent à chaque instant voir sortir de l'abîme.

Pendant ce temps, à la proue de sa caravelle, dans sa cabine isolée, au milieu du silence de la nuit, à la lueur de sa lampe solitaire, Colomb fait, refait mille fois dans son esprit tous les calculs qui ont occupé sa vie. Leur infaillibilité lui apparaît long-temps hors de doute. Il s'est pourtant trompé sur l'évaluation des distances, plus de possibilité de se le dissimuler; la terre qu'il cherche, si vraiment elle existe, se trouve être bien au-delà du lieu où il la supposait. Long-temps aussi il s'en est fié sans réserve à la boussole; n'est-ce pas le guide dont la parole lui a donné l'audace de se hasarder sur l'immensité? Mais un moment arrive où ce guide, jusque-là si fidèle, se trouble tout à coup; son langage cesse d'être intelligible, il cesse de crier : *Nord! nord!* La pointe de l'aiguille aimantée dévie d'un degré, d'un degré et demi, plus tard de cinq et de six degrés à l'ouest. Au moyen d'un mensonge ingénieux, Colomb expliquera bien ce phénomène étrange à ses marins; lui-même n'en est pas moins troublé jusque dans l'intimité de sa pensée. Dans ses équipages, des murmures on est passé aux complots, et pour passer des complots à l'exécution, on n'attend plus que l'occasion; des menaces de mort lui sont incessamment redites par quelques bouches restées fidèles. Les plus fiers courages sont ébranlés, il n'est personne qui conserve quelque espérance. Au milieu de tous ces obstacles qu'aucune prudence humaine ne pouvait prévoir, Colomb seul demeure inébranlable. Au plus fort de leur découragement, il s'efforce de rendre quelque espoir à ses compagnons; il réveille leur énergie, il leur affirme que trois jours ne s'écouleront pas avant que la terre soit découverte. Qui ne sait le reste?

Avant l'expiration de ces trois journées, la terre nouvelle émer-

geait peu à peu du sein des flots, à la vue de Colomb debout sur le pont de son vaisseau. Ses marins naguère mutinés, maintenant agenouillés autour de lui, croyaient voir un dieu dans celui dont ils avaient si long-temps machiné la mort. Le but de sa vie entière, il l'avait atteint, il le touchait pour ainsi dire déjà. Cette terre qui surgissait de l'abîme, il en était comme le créateur; la vaste pensée qu'il avait si long-temps méditée, il la voyait tout à coup prendre corps et se réaliser dans le monde extérieur. Colomb ressentit peut-être alors quelque chose de ce qu'éprouva Dieu lui-même, lorsqu'au son de sa toute puissante parole, l'univers nouvellement créé s'élevait à ses yeux des profondeurs de l'abîme.

Les rivages de San-Salvador, où l'on était abordé, se montrent bientôt tout couverts de vastes forêts, d'arbres chargés de fruits, d'eaux transparentes, tout embaumés de parfums, étalant comme à plaisir toutes les beautés de la luxurieuse végétation de ces climats. Ils se peuplent d'indigènes qui, d'abord effrayés, se sont retirés dans les forêts, d'où ils sortent peu à peu maintenant pour contempler de plus près les merveilleux étrangers qui viennent les visiter. Colomb descend dans sa chaloupe, et se dirige vers la côte, accompagné des commandans des deux autres navires de l'expédition. Il s'est revêtu d'un riche habit de couleur écarlate, et porte en main l'étendard royal. Arrivé à terre, il se jette à genoux, embrasse le rivage, rend à Dieu de ferventes actions de graces; en se relevant, il tire son épée, déploie l'étendard royal, et, remplissant les formalités alors en usage, prend solennellement possession du nouveau continent. On était au 11 octobre 1492; le 2 janvier de la même année, ce même étendard royal avait été arboré sur la tour de l'Alhambra, en présence de Ferdinand et d'Isabelle, et de leur armée triomphante. Quelle époque! et quelles choses accomplies! Les hommes de ce temps et ceux d'aujourd'hui appartiennent-ils bien réellement à la même race?

De hardis aventuriers, d'intrépides marins, se lancent incessamment sur les traces de Colomb. Jean de la Cosa, Ojedo, célèbre dans toutes les relations de ce temps par sa force et son adresse prodigieuses; Américo Vespuce, qui, par un singulier caprice de la fortune, devait laisser son nom à la conquête de Colomb; bien d'autres encore, se précipitent sur le nouveau continent. L'un des

frères Pinçon, compagnon de Colomb dans son premier voyage, est le premier Castillan qui passe la ligne équinoxiale, il aborde au Brésil. C'est néanmoins un Portugais, Alvarès de Cabral, qui prend définitivement possession de cette vaste contrée, asile futur de la maison de Bragance. D'autres explorateurs se dirigent vers le midi, d'autres veulent continuer à cheminer sur la terre dans la direction qu'a suivie Colomb; ils s'avancent vers le couchant; quelques-uns, mais en plus petit nombre, remontent déjà vers le nord: d'autres errent çà et là, et il y a place pour tous; car cette terre semble s'étendre au gré des insatiables désirs de ceux qui viennent de l'envahir. Sous leurs pas elle se déroule longuement et comme à plaisir, avec ses royaumes du Mexique et du Pérou, avec ses antiques civilisations dont l'histoire devait nous demeurer inconnue, avec ses mines d'or et d'argent, avec sa fécondité qui devait se trouver infatigable; puis elle apparaît tout à coup non plus seulement comme une île isolée dans la mer des Indes, ou bien une portion des terres orientales, mais comme tout un continent, comme tout un monde. C'est Nunez de Balboa, qui, du haut des montagnes de Panama, découvre le premier ce mystère. Presque au sommet de ces montagnes qu'il a gravies à la tête d'une bande d'aventuriers, comme lui en quête d'or et d'argent, il fait faire halte à sa troupe, s'élance au dernier sommet qui lui cache encore ce qui se trouve de l'autre côté, et de là, seul et palpitant, il contemple à loisir les forêts, les savannes, les plaines immenses, les fleuves majestueux qui se déroulent à ses pieds en un immense tableau, en un gigantesque amphithéâtre, et au-delà l'Océan pacifique apparaissant aux limites de l'horizon dans sa sombre majesté.

Aux rivages opposés à ceux découverts par Balboa, cet Océan voyait en ce même moment d'autres prodiges. Devant les vaisseaux de Gama s'était enfui le génie des tempêtes, laissant un nom de meilleur augure au cap qu'il défendait. L'Orient s'ouvrait comme une arène immense devant les Portugais. Les royaumes de Mozambique, de Melinde, les côtes de la mer Rouge, celles du golfe Persique; Ceylan, théâtre des primitives et gigantesques épopées de l'Orient; ces deux presqu'îles de l'Inde, si renommées dans l'antiquité, école, berceau, patrie de toute poésie, de toute histoire, de toute philosophie; cette presqu'île de Malaca, dont les peuples

semblent avoir épuisé leur génie à former leurs poignards, et où se rencontraient alors tous les navires de l'Orient; cette Chine, qui apparaît dans nos temps, garrottée des mille liens d'une civilisation qui lui ôte tout mouvement, et semble plutôt une momie de peuple qu'un peuple animé et vivant; toutes ces contrées si distinctes les unes des autres, tous ces climats si divers, toutes ces nations de mœurs, d'histoires, de destinées si peu semblables, devenaient tributaires et sujets d'une petite et pauvre province, jetée à l'extrémité de l'Europe, et qui elle-même ne devait briller que d'un éclair de gloire avant de rentrer à jamais dans son obscurité primitive. La péninsule ibérienne semblait vouloir embrasser le monde entier en étendant à la fois ses bras à l'est et à l'ouest, et en se saisissant en même temps, par l'Espagne et le Portugal, et des Amériques et des Indes-Orientales : Carthage était ressuscitée.

Des espaces qu'aucune main n'avait encore mesurés s'étendaient entre ces deux continens. Dans son vol le plus hardi, la pensée osait à peine planer sur ces effrayans abîmes; c'étaient comme deux univers reposant sur les bords opposés d'un gouffre infranchissable.

Mais un jour vint pourtant où les voiles des vaisseaux de Magellan se déployèrent dans ces immenses solitudes. Après avoir traversé le détroit qu'il a immortalisé, Magellan se hasarde le premier sur cette mer qu'il salua du nom si peu mérité depuis lors d'Océan pacifique. Aucun moyen n'existait, pour ce navigateur, d'apprécier, même approximativement, l'étendue de la masse d'eau qui se déroulait devant ses vaisseaux; les flots sur lesquels ils se balançaient, battaient à la fois et les côtes de la Chine et celles de l'Amérique. Cet abîme inconnu, absolument inconnu, ne pouvait-il pas receler d'effroyables tempêtes? N'avait-il pas des rochers, des bas-fonds, des courans, des trombes, des ouragans? Ne recélait-il pas encore grand nombre d'autres périls inconnus, mais, par cela même, plus terribles à l'imagination? Entreprise inférieure en sublimité de génie, mais nullement en hardiesse d'esprit, en courage de cœur, à celle de Colomb, et qui, malgré mille obstacles, obtint un succès complet. Après avoir surmonté d'innombrables difficultés, des quatre vaisseaux de Magellan, un seul, après quatre ans et demi de navigation, un seul revit les côtes d'Espagne; et celui-là, placé aussi-

tôt dans un bassin creusé pour le recevoir, chargé d'inscriptions qui racontaient son glorieux voyage, fut consacré à en perpétuer le souvenir. Ce vaisseau était la preuve physique, irrécusable, palpable, et, pour ainsi dire, vivante de la rotondité de la terre. Magellan avait fait entrer dans le monde extérieur et visible cette même vérité que Colomb avait été chercher dans un autre ordre de choses et d'idées.

Par ce navigateur avaient été unis, liés, rattachés ensemble et le monde découvert par Colomb, et le monde retrouvé par Vasco de Gama ; de sa main puissante il avait sillonné mille chemins l'un à l'autre ; il avait jeté comme un pont sur l'abîme qui les séparait.

Aussi des Anglais, Drack et Thomas Cavendrich ; des Hollandais, Olivier de North, Lemaire et Schonton ; d'autres encore, ne tardèrent pas à suivre la route qu'il venait de leur ouvrir.

Les communications de l'est à l'ouest devinrent de jour en jour plus fréquentes. Aucun moyen n'exista bientôt plus d'assigner aux peuples de l'Europe les limites où devaient se renfermer leurs conquêtes. La fameuse ligne de séparation tracée par le pape, pour livrer le couchant aux Espagnols, l'orient aux Portugais, n'avait pas tardé à être brisée, franchie sur tous les points. Les Espagnols allèrent visiter aux Indes les Portugais, qui, eux-mêmes, les étaient d'abord venus chercher en Amérique : Espagnols, Portugais, Anglais, Français, Hollandais, se trouvèrent mêlés, confondus sur tous les points du globe, enveloppant dans leurs intérêts d'autres nations situées aux extrémités de la terre, et dont elles ne savaient pas les noms peu de jours avant de décider de leur sort. Des phénomènes politiques, étranges et nouveaux, apparurent au monde. Le principe, l'élément de la force et de la prospérité d'un état, purent exister parfois à des milliers de lieues de la contrée qu'occupait cet état. L'or et l'argent du Mexique et du Pérou rendirent l'Espagne le plus riche état du monde. La puissance, la prépondérance maritime de la Hollande, eurent leur source dans ses possessions des Philippines ; quelques milliers de girofliers, de caneliers, de poivriers, situés aux extrémités de terre, furent peut-être les seules causes du salut de la république et de l'humiliation du grand roi. Aujourd'hui encore, la grande puissance de l'Angleterre repose sur ses possessions dans l'Inde. De toutes parts

tomberent ainsi, et s'effacerent à jamais les barrières géographiques au-dedans desquelles les peuples avaient été contraints de renfermer jusque-là leur activité industrielle, commerciale et politique. Ils prirent possession de l'espace; ils cessèrent de puiser nécessairement, comme la plante, leur nourriture au lieu même où ils étaient nés; comme l'animal, comme l'homme, ils purent, pour ainsi dire, se transporter, en tant que peuples, sur le globe entier.

Enfermée dans les limites de la conquête romaine, la civilisation antique avait eu, pour théâtre de son développement, les rivages de la Méditerranée; mais un théâtre bien autrement vaste fut nécessaire à celui de la civilisation moderne. Les colonies européennes couvrirent le continent et les îles de l'Amérique; sur le rivage occidental de l'Afrique d'autres colonies prirent pied, au milieu même de cette race noire dont le sang et les sueurs devaient inonder toutes ces conquêtes de l'Europe. Le Cap, Calcutta, Benarès, Bombey, Batavia, devinrent des capitales qui n'eurent plus rien à envier à Londres, à Paris, à Amsterdam; sous des mains industrieuses, les déserts du Nouveau-Monde se couvrirent de riches moissons, de villes commerçantes et libres; cent vingt millions d'Indous passèrent sous la domination de quelques milliers d'Anglais; la terre de Van-Diemen semble aspirer à reproduire sous nos yeux ces prodiges des temps antiques, où l'on voyait de grands et puissans états sortir de l'association fortuite de quelques malfaiteurs. Les vaisseaux de l'Europe ne courent pas avec moins d'activité ni en moindre nombre sur les immenses abîmes de l'Océan, que ne le faisaient les galères anciennes sur les vagues moins terribles de la Méditerranée. La facilité et la fréquence des communications ont annullé les distances; les points les plus éloignés du globe se sont trouvés en contact. Dans les grands centres du commerce, toutes les races, toutes les nations, toutes les contrées, incessamment en présence par l'organe de leurs représentans, participent déjà à un même mouvement de civilisation, obéissent à une même impulsion sociale; et de quelque côté que vous tourniez les yeux, du milieu de la mer de Magellan, partout vous retrouvez la civilisation, ou en germe, ou déjà développée. On a déjà comme une vue anticipée de l'état futur de l'univers, lorsqu'au terme de son développement définitif, l'humanité, ayant achevé de prendre

complète possession de la terre, se reposera au sein d'une civilisation toute remplie d'harmonie et d'une majestueuse unité, ne formant vraiment plus qu'un peuple, qu'une nation, qu'une cité.

Instrument principal de ce grand développement social, le navire moderne a dû subir de nombreuses transformations pour se trouver en harmonie avec le rôle qu'il avait à remplir. La galère perfectionnée des derniers siècles du monde antique ne surpassait pas plus les informes radeaux dont elle était sortie, qu'il ne surpasse cette galère elle-même. Ce navire s'est dépouillé de ses rames trop fragiles pour lutter contre les vagues montagneuses de l'Océan; ses flancs épaissis sont devenus de puissantes murailles; des canons, savamment combinés, le défendent par une double et triple ceinture de feux; ses batteries et ses entreponts se sont élargis de manière à pouvoir recéler dans leurs nombreux compartimens de quoi suffire aux besoins, jusqu'aux recherches d'une civilisation perfectionnée; jadis bas et rapproché du niveau de l'eau, le pont s'élève fièrement aujourd'hui au-dessus des plus hautes lames et des plus menaçantes; la cale s'est en même temps plus profondément enfoncée sous l'eau, ainsi que doivent le faire en terre les fondemens d'un édifice, à mesure que les parties supérieures en sont plus élevées; la mâture basse et presque dégarnie de gréemens de l'ancienne galère s'en va maintenant jusque dans le voisinage des nues, toute chargée d'un labyrinthe de cordages où se meut un peuple entier de matelots; des voiles immenses, ailes rapides et infatigables, se ployant et se déployant avec un art infini, font voler le navire à la surface de l'Océan avec plus de vitesse que ne le fait l'aigle dans les plaines de l'air, pour parler la langue d'Homère. C'est tout à la fois une citadelle, une grande ville, un palais; c'est un magnifique instrument de science et de civilisation, c'est un instrument de guerre et de destruction non moins magnifique, permettant aux hommes de se combattre sur des champs de bataille de plusieurs lieues d'étendue, en dépit des flots soulevés et des vents déchaînés. Déjà l'imagination s'étonnait et se troublait à vouloir saisir dans son ensemble et ses détails cette œuvre merveilleuse; mais voilà que tout à coup un nouveau *fiat* de la toute-puissance humaine vient de la transformer, sous nos yeux, en un être vraiment doué d'intelligence et de volonté, et lui a donné

comme une ame, ou l'emplissant de la vapeur motrice? A ce spectacle, ne se trouve-t-on pas tenté de se rappeler Jehovah animant de son souffle le limon que sa main vient de pétrir?

Les notions bizarres que s'était faites l'antiquité sur la forme de la terre, ne pouvaient persister dans les esprits, après ce grand mouvement d'exploration et de colonisation; elles furent promptement rectifiées. Les populations fantastiques dont les géographes couvraient certaines contrées lointaines et alors inconnues, se sont enfuies au grand jour de la science, comme font les fantômes de la nuit à l'approche du soleil. Le globe entier n'a plus maintenant un seul rivage où nous n'ayons abordé, un seul coin de la terre qui ne porte la trace de nos pas, un seul grain de sable que nous n'ayons en quelque sorte décrit et mesuré. Et bien plus, cette même terre que nous foulons aux pieds, ne l'avons-nous pas, pour ainsi dire, créée nous-mêmes et de nos propres mains? La nature nous l'avait livrée sous la forme d'une surface plane, limitée en tous sens; nous l'avons courbée à ses extrémités; nous l'avons arrondie en un globe qui, construit pour ainsi dire pièce à pièce, partie par partie, dégagé des trompeuses apparences sous lesquelles il se montrait à nous, est devenu notre propre ouvrage, tout aussi bien que la statue tirée du bloc de marbre par le ciseau du sculpteur, ou le navire savamment et péniblement construit sur nos chantiers.

Puis voilà qu'à son tour cette terre, ne suffisant déjà plus à l'immensité de nos desirs, ne devient bientôt plus dans nos mains qu'un instrument de découvertes nouvelles, ainsi que l'avait déjà été ce navire auquel nous venons de la comparer. A peine sa surface a-t-elle été connue et mesurée, qu'il nous a fallu connaître non moins exactement la courbe de son évolution autour du soleil; nous en avons saisi les moindres détails, les plus légères inflexions. Le chemin parcouru par les autres planètes a été décrit de même, avec un égal degré de précision. Les passagères apparitions de quelques fugitives comètes, qui semblaient errer au hasard dans l'espace et ne reconnaître aucune loi, n'ont point échappé elles-mêmes aux sevères investigations de la science. Armés de leurs savans instrumens, nos astronomes voient s'amoindrir, s'effacer devant eux les espaces du ciel, ainsi que, sous les pas de nos navi-

gateurs, se sont effacés et amoindris les espaces de notre globe terrestre. Un telescope de récente invention (1), et de puissance vraiment prodigieuse, vient de nous montrer la lune à une distance qui, même sur la terre, ne serait pas fort considérable, celle d'Athènes à Constantinople. Encore un pas, et nous pourrons toucher ses montagnes de nos mains, et nous plongerons à loisir nos regards au sein de ses profondes vallées, de ses volcans enflammés. Les taches dont se trouve souillée la splendeur du soleil ne nous sont pas moins visibles que les légers nuages flottant dans notre propre atmosphère; son poids, sa densité, ses dimensions de toutes sortes nous sont aussi familières que celles du caillou qui roule sous nos pieds. Les étoiles semées dans l'immensité, comme le sable sur nos rivages, ont été nommées et comptées. Du sein des profondeurs de l'espace, où les va chercher notre avide curiosité, d'où elle les a, pour ainsi dire, arrachées, elles nous ont d'abord apparu comme autant de faibles points lumineux, à peine visibles, presque imperceptibles. Mais à l'aide de l'instrument déjà cité, ces étoiles qui naguère n'étaient encore que de simples points lumineux, à leur tour nous les décomposons : chacune d'elles se brise en plusieurs autres étoiles, qui doivent être, suivant toute probabilité, autant de soleils, autant de centres de systèmes planétaires semblables à celui auquel appartient notre terre : à cet appel de la science humaine, soleils et mondes sortent incessamment de l'abîme, en myriades aussi nombreuses qu'ils en jaillirent autrefois au son tout-puissant de la parole créatrice.

Ce n'est pas moins vainement toutefois que s'élargissent ainsi presque indéfiniment les limites de l'univers matériel. Tout vaste, tout immense qu'il soit, il ne saurait emprisonner nos désirs et nos pensées. De notre globe, navire emporté çà et là par un souffle inconnu dans l'océan de la création, nous ne cessons de chercher d'un œil inquiet, d'appeler de nos ardens désirs, ces rivages de l'infini et de l'éternité où nous savons qu'il nous sera donné d'aborder un jour.

BARCHOU DE PENHOËN.

(1) Le télescope dont il est ici question, construit à Leipzig, surpasse en grandeur et en puissance les plus grands telescopes connus jusqu'à présent : il grandit les objets plus de mille fois.

ON NE BADINE PAS

AVEC L'AMOUR

Proverbe.

PERSONNAGES.

LE BARON
PERDICAN, son fils.
Maître BLAZIUS, gouvern^r de Perdican.
Maître BRIDAINE, curé.
CAMILLE, nièce du baron.
Dame PLUCHE, sa gouvernante.
ROSETTE, sœur de lait de Camille.
PAYSANS, VALETS, etc.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

Une place devant le château.

—

LE CHŒUR.

Doucement bercé sur sa mule fringante, messer Blazius s'avance dans les bluets fleuris, vêtu de neuf, l'écritoire au côté. Comme un poupon sur l'oreiller, il se ballotte sur son ventre rebondi, et les yeux à demi fermés, il marmotte un *Pater noster* dans son triple menton. Salut, maître Blazius; vous arrivez au temps de la vendange, pareil à une amphore antique.

MAITRE BLAZIUS.

Que ceux qui veulent apprendre une nouvelle d'importance, m'apportent ici premièrement un verre de vin frais.

LE CHŒUR.

Voilà notre plus grande écuelle; buvez, maître Blazius, le vin est bon; vous parlerez après.

MAITRE BLAZIUS.

Vous saurez, mes enfans, que le jeune Perdican, fils de notre seigneur, vient d'atteindre à sa majorité, et qu'il est reçu docteur à Paris. Il revient aujourd'hui même au château, la bouche toute pleine de façons de parler si belles et si fleuries, qu'on ne sait que lui répondre les trois quarts

du temps. Toute sa gracieuse personne est un livre d'or; il ne voit pas un brin d'herbe à terre, qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en latin; et quand il fait du vent ou qu'il pleut, il vous dit tout clairement pourquoi. Vous ouvririez des yeux grands comme la porte que voilà, de le voir dérouler un des parchemins qu'il a coloriés d'encres de toutes couleurs, de ses propres mains et sans en rien dire à personne. Enfin, c'est un diamant fin des pieds à la tête, et voilà ce que je viens annoncer à M. le baron. Vous sentez que cela me fait quelque honneur, à moi, qui suis son gouverneur depuis l'âge de quatre ans; ainsi donc, mes bons amis, apportez une chaise, que je descende un peu de cette mule-ci sans me casser le cou; la bête est tant soit peu rétive, et je ne serais pas fâché de boire encore une gorgée avant d'entrer.

LE CHŒUR.

Buvez, maître Blazius, et reprenez vos esprits. Nous avons vu naître le petit Perdican, et il n'était pas besoin, du moment qu'il arrive, de nous en dire si long. Puissions-nous retrouver l'enfant dans le cœur de l'homme!

MAITRE BLAZIUS.

Ma foi, l'écuelle est vide; je ne croyais pas avoir tout bu. Adieu; j'ai préparé en trottant sur la route deux ou trois phrases sans prétention qui plairont à monseigneur; je vais tirer la cloche. (Il sort.)

LE CHŒUR.

Durement cahotée sur son âne essoufflé, dame Pluche gravit la colline; son écuyer transi gourdine à tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête, un chardon entre les dents. Ses longues jambes maigres trépignent de colère, tandis que, de ses mains osseuses, elle égratigne son chapelet. Bonjour donc, dame Pluche; vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois.

DAME PLUCHE.

Un verre d'eau, canaille que vous êtes; un verre d'eau et un peu de vinaigre.

LE CHŒUR.

D'où venez-vous, Pluche ma mie? vos faux cheveux sont couverts de poussière; voilà un toupet de gâté, et votre chaste robe est retroussée jusqu'à vos vénérables jarretières.

DAME PLUCHE.

Sachez, manans, que la belle Camille, la nièce de votre maître, arrive aujourd'hui au château. Elle a quitté le couvent, sur l'ordre exprès de monseigneur, pour venir en son temps et lieu recueillir, comme faire se

doit, le bon bien qu'elle a de sa mère. Son éducation, Dieu merci, est terminée, et ceux qui la verront auront la joie de respirer une glorieuse fleur de sagesse et de dévotion. Jamais il n'y a rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe que cette chère nonnain; que le Seigneur Dieu du ciel la conduise. Ainsi soit-il. Rangez-vous, canaille; il me semble que j'ai les jambes enflées.

LE CHŒUR.

Défripez-vous, honnête Pluche, et quand vous prierez Dieu, demandez de la pluie; nos blés sont secs comme vos tibias.

DAME PLUCHE.

Vous m'avez apporté de l'eau dans une écuelle qui sent la cuisine; donnez-moi la main pour descendre; vous êtes des butors et des mal appris. (Elle sort.)

LE CHŒUR.

Mettons nos habits du dimanche, et attendons que le baron nous fasse appeler. Ou je me trompe fort, ou quelque joyeuse bombance est dans l'air d'aujourd'hui. (Ils sortent.)

—

SCÈNE II.

Le salon du baron.

Entrent le BARON, maître BRIDAINE, et maître BLAZIUS.

LE BARON.

Maître Bridaine, vous êtes mon ami; je vous présente maître Blazius, gouverneur de mon fils. Mon fils a eu hier matin, à midi huit minutes, vingt et un ans comptés; il est docteur à quatre boules blanches; maître Blazius, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse; c'est mon ami.

MAITRE BLAZIUS, saluant.

A quatre boules blanches, seigneur; littérature, botanique, droit romain, droit canon.

LE BARON.

Allez à votre chambre, cher Blazius, mon fils ne va pas tarder à paraître; faites un peu de toilette, et revenez au coup de la cloche.

(Maître Blazius sort.)

MAITRE BRIDAINE.

Vous dirai-je ma pensée, monseigneur? le gouverneur de votre fils sent le vin à pleine bouche.

LE BARON.

Cela est impossible.

MAITRE BRIDAINE.

J'en suis sûr comme de ma vie; il m'a parlé de fort près tout-à-l'heure; il sentait le vin à faire peur.

LE BARON.

Brisons là; je vous répète que cela est impossible.

(Entre dame Pluche.)

Vous voilà, bonne dame Pluche? Ma nièce est sans doute avec vous?

DAME PLUCHE.

Elle me suit, monseigneur, je l'ai devancée de quelques pas.

LE BARON.

Maître Bridaine, vous êtes mon ami. Je vous présente la dame Pluche, gouvernante de ma nièce. Ma nièce est depuis hier, à sept heures de nuit, parvenue à l'âge de dix-huit ans. Elle sort du meilleur couvent de France; dame Pluche, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse; c'est mon ami.

DAME PLUCHE, saluant.

Du meilleur couvent de France, seigneur, et je puis ajouter : la meilleure chrétienne du couvent.

LE BARON.

Allez, dame Pluche, réparer le désordre où vous voilà; ma nièce va bientôt venir, j'espère; soyez prête à l'heure du dîner.

(Dame Pluche sort.)

MAITRE BRIDAINE.

Cette vieille demoiselle paraît tout-à-fait pleine d'onction.

LE BARON.

Pleine d'onction et de componction, maître Bridaine; sa vertu est inattaquable.

MAITRE BRIDAINE.

Mais le gouverneur sent le vin; j'en ai la certitude.

LE BARON.

Maître Bridaine! il y a des momens où je doute de votre amitié. Prenez-vous à tâche de me contredire? Pas un mot de plus là-dessus. J'ai formé le dessein de marier mon fils avec ma nièce; c'est un couple assorti; leur éducation me coûte six mille écus.

MAITRE BRIDAINE.

Il sera nécessaire d'obtenir des dispenses.

LE BARON.

Je les ai, Bridaine; elles sont sur ma table, dans mon cabinet. O mon ami, apprenez maintenant que je suis plein de joie. Vous savez que j'ai eu de tout temps la plus profonde horreur de la solitude. Cependant la place que j'occupe, et la gravité de mon habit, me forcent à rester dans ce château pendant trois mois d'hiver, et trois mois d'été. Il est impossible de faire le bonheur des hommes en général, et de ses vassaux en particulier, sans donner parfois à son valet de chambre l'ordre rigoureux de ne laisser entrer personne. Qu'il est austère et difficile, le recueillement de l'homme d'état! et quel plaisir ne trouverai-je pas à tempérer, par la présence de mes deux enfans réunis, la sombre tristesse à laquelle je dois nécessairement être en proie depuis que le roi m'a nommé receveur!

MAITRE BRIDAINE.

Ce mariage se fera-t-il ici, ou à Paris?

LE BARON.

Voilà où je vous attendais, Bridaine; j'étais sûr de cette question. Eh bien! mon ami, que diriez-vous, si ces mains que voilà (oui, Bridaine, vos propres mains, ne les regardez pas d'une manière aussi piteuse) étaient destinées à bénir solennellement l'heureuse confirmation de mes rêves les plus chers? Hé?

MAITRE BRIDAINE.

Je me tais; la reconnaissance me ferme la bouche.

LE BARON.

Regardez par cette fenêtre; ne voyez-vous pas que mes gens se portent en foule à la grille? Mes deux enfans arrivent en même temps; voilà la combinaison la plus heureuse. J'ai disposé les choses de manière à tout prévoir. Ma nièce sera introduite par cette porte à gauche, et mon fils par cette porte à droite. Qu'en dites-vous? Je me fais une fête de voir comment ils s'aborderont, ce qu'ils se diront; six mille écus ne sont pas une bagatelle, il ne faut pas s'y tromper. Ces enfans s'aimaient d'ailleurs fort tendrement dès le berceau. — Bridaine, il me vient une idée.

MAITRE BRIDAINE.

Laquelle?

LE BARON.

Pendant le dîner, sans avoir l'air d'y toucher, — vous comprenez, mon ami, — tout en vidant quelques coupes joyeuses, — vous savez le latin, Bridaine?

MAITRE BRIDAINE.

Ita edepol: pardieu, si je le sais!

LE BARON.

Je serais bien aise de vous voir entreprendre ce garçon, — discrètement, s'entend, — devant sa cousine; cela ne peut produire qu'un bon effet; — faites le parler un peu latin, — non pas précisément pendant le dîner, — cela deviendrait fastidieux, et quant à moi, je n'y comprends rien, — mais au dessert, — entendez-vous?

MAITRE BRIDAINE.

Si vous n'y comprenez rien, monseigneur, il est probable que votre nièce est dans le même cas.

LE BARON.

Raison de plus; ne voulez-vous pas qu'une femme admire ce qu'elle comprend? D'où sortez-vous, Bridaine? Voilà un raisonnement qui fait pitié.

MAITRE BRIDAINE.

Je connais peu les femmes; mais il me semble qu'il est difficile qu'on admire ce qu'on ne comprend pas.

LE BARON.

Je les connais, Bridaine; je connais ces êtres charmans et indéfinissables. Soyez persuadé qu'elles aiment à avoir de la poudre dans les yeux, et que plus on leur en jette, plus elles les écarquillent, afin d'en gober davantage.

(Perdican entre d'un côté, Camille de l'autre.)

Bonjour, mes enfans; bonjour, ma chère Camille, mon cher Perdican! embrassez-moi, et embrassez-vous.

PERDICAN.

Bonjour, mon père, ma sœur bien-aimée! quel bonheur! que je suis heureux!

CAMILLE.

Mon père et mon cousin, je vous salue.

PERDICAN.

Comme te voilà grande, Camille! et belle comme le jour.

LE BARON.

Quand as-tu quitté Paris, Perdican?

PERDICAN.

Mercredi, je crois, ou mardi. Comme te voilà métamorphosée en femme! Je suis donc un homme, moi? Il me semble que c'est hier que je t'ai vue pas plus haute que cela.

LE BARON.

Vous devez être fatigué; la route est longue, et il fait chaud.

PERDICAN.

Oh! mon Dieu, non. Regardez donc, mon père, comme Camille est jolie!

LE BARON.

Allons, Camille, embrasse ton cousin.

CAMILLE.

Excusez-moi.

LE BARON.

Un compliment vaut un baiser; embrasse-la, Perdican.

PERDICAN.

Si ma cousine recule quand je lui tends la main, je vous dirai à mon tour : Excusez-moi; l'amour peut voler un baiser, mais non pas l'amitié.

CAMILLE.

L'amitié ni l'amour ne doivent recevoir que ce qu'ils peuvent rendre.

LE BARON, à maître Bridaine.

Voilà un commencement de mauvais augure; hé?

MAITRE BRIDAINE, au baron.

Trop de pudeur est sans doute un défaut; mais le mariage lève bien des scrupules.

LE BARON, à maître Bridaine.

Je suis choqué, — blessé. — Cette réponse m'a déplu. — *Excusez-moi!* Avez-vous vu qu'elle a fait mine de se signer? — Venez ici, que je vous parle. — Cela m'est pénible au dernier point. Ce moment qui devait m'être si doux est complètement gâté. — Je suis vexé, — piqué. — Diable! voilà qui est fort mauvais.

MAITRE BRIDAINE.

Dites-leur quelques mots; les voilà qui se tournent le dos.

LE BARON.

Eh bien! mes enfans, à quoi pensez-vous donc? Que fais-tu là, Camille, devant cette tapisserie?

CAMILLE, regardant un tableau.

Voilà un beau portrait, mon oncle. N'est-ce pas une grand' tante à nous?

LE BARON.

Oui, mon enfant, c'est ta bisaïeule, — ou du moins, — la sœur de ton bisaïeul, — car la chère dame n'a jamais concouru, — pour sa part, je crois, autrement qu'en prières, — à l'accroissement de la famille. — C'était, ma foi, une sainte femme.

CAMILLE.

Oh! oui, une sainte! c'est ma grand' tante Isabelle; comme ce costume religieux lui va bien!

LE BARON.

Et toi, Perdican, que fais-tu là, devant ce pot de fleurs?

PERDICAN.

Voilà une fleur charmante, mon père. C'est un héliotrope.

LE BARON.

Te moques-tu? elle est grosse comme une mouche.

PERDICAN.

Cette petite fleur grosse comme une mouche a bien son prix.

MAITRE BRIDAINE.

Sans doute! le docteur a raison; demandez-lui à quel sexe, à quelle classe elle appartient; de quels élémens elle se forme, d'où lui viennent sa sève et sa couleur; il vous ravira en extase en vous détaillant les phénomènes de ce brin d'herbe, depuis la racine jusqu'à la fleur.

PERDICAN.

Je n'en sais pas si long, mon révérend. Je trouve qu'elle sent bon, voilà tout.

—

SCÈNE III.

Devant le château.

Entre LE CHOEUR.

Plusieurs choses me divertissent et excitent ma curiosité. Venez, mes amis, et asseyons-nous sous ce noyer. Deux formidables dineurs sont en ce moment en présence au château, maître Bridaine et maître Blazius. N'avez-vous pas fait une remarque? c'est que lorsque deux hommes à peu près pareils, également gros, également sots, ayant les mêmes vices et les mêmes passions, viennent par hasard à se rencontrer, il faut nécessairement qu'ils s'adorent ou qu'ils s'exècrent. Par la raison que les contraires s'attirent, qu'un homme grand et desséché aimera un homme petit et rond, que les blonds recherchent les bruns, et réciproquement, je prévois une lutte secrète entre le gouverneur et le curé. Tous deux sont armés d'une égale impudence; tous deux ont pour ventre un tonneau; non-seulement ils sont gloutons, mais ils sont gourmets; tous deux se disputeront à dîner, non-seulement la quantité, mais la qualité. Si le poisson

est petit, comment faire? et dans tous les cas une langue de carpe ne peut se partager, et une carpe ne peut avoir deux langues. *Item*, tous deux sont bavards; mais à la rigueur ils peuvent parler ensemble sans s'écouter ni l'un ni l'autre. Déjà maître Bridaine a voulu adresser au jeune Perdican plusieurs questions pédantes, et le gouverneur a froncé le sourcil. Il lui est désagréable qu'un autre que lui semble mettre son élève à l'épreuve. *Item*, ils sont aussi ignorans l'un que l'autre; *item*, ils sont prêtres tous deux; l'un se targuera de sa cure, l'autre se rengorgera dans sa charge de gouverneur. Maître Blazius confesse le fils, et maître Bridaine le père. Déjà, je les vois accoudés sur la table, les joues enflammées, les yeux à fleur de tête, secouer pleins de haine leurs triples mentons. Ils se regardent de la tête aux pieds, ils préludent par de légères escarmouches; bientôt la guerre se déclare; les cuistreries de toute espèce se croisent et s'échangent; et, pour comble de malheur, entre les deux ivrognes s'agite dame Pluche, qui les repousse l'un et l'autre de ses coudes affilés.

Maintenant que voilà le dîner fini, on ouvre la grille du château. C'est la compagnie qui sort; retirons-nous à l'écart. (Ils sortent.)

Entrent le baron et dame Pluche.

LE BARON.

Vénérable Pluche, je suis peiné.

DAME PLUCHE.

Est-il possible, monseigneur?

LE BARON.

Oui, Pluche, cela est possible. J'avais compté depuis long-temps, — j'avais même écrit, noté, — sur mes tablettes de poche, — que ce jour devait être le plus agréable de mes jours, — oui, bonne dame, le plus agréable. — Vous n'ignorez pas que mon dessein était de marier mon fils avec ma nièce; — cela était résolu, — convenu, — j'en avais parlé à Bridaine, — et je vois, je crois voir, que ces enfans se parlent froidement; — ils ne se sont pas dit un mot.

DAME PLUCHE.

Les voilà qui viennent, monseigneur. Sont-ils prévenus de vos projets?

LE BARON.

Je leur en ai touché quelques mots en particulier. Je crois qu'il serait bon, puisque les voilà réunis, de nous asseoir sous cet ombrage propice, et de les laisser ensemble un instant. (Il se retire avec dame Pluche.)

Entrent Camille et Perdican.

PERDICAN.

Sais-tu que cela n'a rien de beau, Camille, de m'avoir refusé un baiser ?

CAMILLE.

Je suis comme cela; c'est ma manière.

PERDICAN.

Veux-tu mon bras, pour faire un tour dans le village ?

CAMILLE.

Non, je suis lasse.

PERDICAN.

Cela ne te ferait pas plaisir de revoir la prairie ? Te souviens-tu de nos parties sur le bateau ? Viens, nous descendrons jusqu'aux moulins; je tiendrai les rames, et toi le gouvernail.

CAMILLE.

Je n'en ai nulle envie.

PERDICAN.

Tu me fends l'ame. Quoi ! pas un souvenir, Camille ? pas un battement de cœur pour notre enfance, pour tout ce pauvre temps passé, si bon, si doux, si plein de niaiseries délicieuses ? Tu ne veux pas venir voir le sentier par où nous allions à la ferme ?

CAMILLE.

Non, pas ce soir.

PERDICAN.

Pas ce soir ! et quand donc ? Toute notre vie est là.

CAMILLE.

Je ne suis ni assez jeune pour m'amuser de mes poupées, ni assez vieille pour aimer le passé.

PERDICAN.

Comment dis-tu cela ?

CAMILLE.

Je dis que les souvenirs d'enfance ne sont pas de mon goût.

PERDICAN.

Cela t'ennuie ?

CAMILLE.

Oui, cela m'ennuie.

PERDICAN.

Pauvre enfant ! je te plains sincèrement. (Ils sortent chacun de leur côté.)

LE BARON, rentrant avec dame Pluche.

Vous le voyez, et vous l'entendez, excellente Pluche; je m'attendais à

la plus suave harmonie, et il me semble assister à un concert où le violon joue *mon cœur soupire* pendant que la flûte joue *vive Henri IV*. Songez à la discordance affreuse qu'une pareille combinaison produirait. Voilà pourtant ce qui se passe dans mon cœur.

DAME PLUCHE.

Je l'avoue; il m'est impossible de blâmer Camille, et rien n'est de plus mauvais ton, à mon sens, que les parties de bateau.

LE BARON.

Parlez-vous sérieusement?

DAME PLUCHE.

Seigneur, une jeune fille qui se respecte ne se hasarde pas sur les pièces d'eau.

LE BARON.

Mais observez donc, dame Pluche, que son cousin doit l'épouser, et que dès lors...

DAME PLUCHE.

Les convenances défendent de tenir un gouvernail, et il est malséant de quitter la terre ferme seule avec un jeune homme.

LE BARON.

Mais je répète... Je vous dis...

DAME PLUCHE.

C'est là mon opinion.

LE BARON.

Êtes-vous folle? En vérité, vous me feriez dire... Il y a certaines expressions... que je ne veux pas... qui me répugnent... Vous me donnez envie... en vérité, si je ne me retenais... Vous êtes une pécore, Pluche! Je ne sais que penser de vous. (Il sort.)

SCÈNE IV.

Une place.

LE CHOEUR, PERDICAN.

PERDICAN.

Bonjour, amis. Me reconnaissez-vous?

LE CHŒUR.

Seigneur, vous ressemblez à un enfant que nous avons beaucoup aimé.

PERDICAN.

N'est-ce pas vous qui m'avez porté sur votre dos pour passer les ruisseaux de vos prairies, vous qui m'avez fait danser sur vos genoux, qui m'avez pris en croupe sur vos chevaux robustes, qui vous êtes serrés quelquefois autour de vos tables pour me faire une place au souper de la ferme ?

LE CHŒUR.

Nous nous en souvenons, seigneur. Vous étiez bien le plus mauvais garnement et le meilleur garçon de la terre.

PERDICAN.

Et pourquoi donc alors ne m'embrassez-vous pas, au lieu de me saluer comme un étranger ?

LE CHŒUR.

Que Dieu te bénisse, enfant de nos entrailles! chacun de nous voudrait te prendre dans ses bras; mais nous sommes vieux, monseigneur, et vous êtes un homme.

PERDICAN.

Oui, il y a dix ans que je ne vous ai vus, et en un jour tout change sous le soleil. Je me suis élevé de quelques pieds vers le ciel, et vous vous êtes courbés de quelques pouces vers le tombeau. Vos têtes ont blanchi, vos pas sont devenus plus lents; vous ne pouvez plus soulever de terre votre enfant d'autrefois. C'est donc à moi d'être votre père, à vous qui avez été les miens.

LE CHŒUR.

Votre retour est un jour plus heureux que votre naissance. Il est plus doux de retrouver ce qu'on aime, que d'embrasser un nouveau-né.

PERDICAN.

Voilà donc ma chère vallée! mes noyers, mes sentiers verts, ma petite fontaine; voilà mes jours passés encore tout pleins de vie, voilà le monde mystérieux des rêves de mon enfance. O patrie! patrie! mot incompréhensible! l'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre, pour y bâtir son nid et pour y vivre un jour?

LE CHŒUR.

On nous a dit que vous êtes un savant, monseigneur.

PERDICAN.

Oui, on me l'a dit aussi. Les sciences sont une belle chose, mes enfans; ces arbres et ces prairies enseignent à haute voix la plus belle de toutes, l'oubli de ce qu'on sait.

LE CHŒUR.

Il s'est fait plus d'un changement pendant votre absence. Il y a des filles mariées et des garçons partis pour l'armée.

PERDICAN.

Vous me conterez tout cela. Je m'attends bien à du nouveau, mais en vérité je n'en veux pas encore. Comme ce lavoir est petit! autrefois il me paraissait immense; j'avais emporté dans ma tête un océan et des forêts, et je retrouve une goutte d'eau et des brins d'herbe. Quelle est donc cette jeune fille qui chante à sa croisée derrière ces arbres?

LE CHŒUR.

C'est Rosette, la sœur de lait de votre cousine Camille.

PERDICAN, s'avançant.

Descends vite, Rosette, et viens ici.

ROSETTE, entrant.

Oui, monseigneur.

PERDICAN.

Tu me voyais de ta fenêtre, et tu ne venais pas, méchante fille? donne-moi vite cette main-là, et ces joues-là, que je t'embrasse.

ROSETTE.

Oui, monseigneur.

PERDICAN.

Es-tu mariée, petite? on m'a dit que tu l'étais.

ROSETTE.

Oh! non.

PERDICAN.

Pourquoi? Il n'y a pas dans le village de plus jolie fille que toi. Nous te marierons, mon enfant.

LE CHŒUR.

Monseigneur, elle veut mourir fille.

PERDICAN.

Est-ce vrai, Rosette?

ROSETTE.

Oh! non.

PERDICAN.

Ta sœur Camille est arrivée. L'as-tu vue?

ROSETTE.

Elle n'est pas encore venue par ici.

PERDICAN.

Va-t'en vite mettre ta robe neuve, et viens souper au château.

SCÈNE V.

Une salle.

Entrent le BARON et maître BLAZIUS.

MAITRE BLAZIUS.

Seigneur, j'ai un mot à vous dire; le curé de la paroisse est un ivrogne.

LE BARON.

Fi donc! cela ne se peut pas.

MAITRE BLAZIUS.

J'en suis certain. Il a bu à dîner trois bouteilles de vin.

LE BARON.

Cela est exorbitant.

MAITRE BLAZIUS.

Et en sortant de table, il a marché sur les plates-bandes.

LE BARON.

Sur les plates-bandes? — Je suis confondu. — Voilà qui est étrange, — boire trois bouteilles de vin à dîner! marcher sur les plates-bandes! c'est incompréhensible. Et pourquoi ne marchait-il pas dans l'allée?

MAITRE BLAZIUS.

Parce qu'il allait de travers.

LE BARON, à part.

Je commence à croire que Bridaine avait raison ce matin. Ce Blazius sent le vin d'une manière horrible.

MAITRE BLAZIUS.

De plus, il a mangé beaucoup; sa parole était embarrassée.

LE BARON.

Vraiment, je l'ai remarqué aussi.

MAITRE BLAZIUS.

Il a lâché quelques mots latins; c'étaient autant de solécismes. Seigneur, c'est un homme dépravé.

LE BARON, à part.

Pouah! ce Blazius a une odeur qui est intolérable. — Apprenez, gouverneur, que j'ai bien autre chose en tête, et que je ne me mêle jamais de ce qu'on boit ni de ce qu'on mange. Je ne suis point un majordome.

MAITRE BLAZIUS.

A Dieu ne plaise que je ne vous déplaise, monsieur le baron; votre vin est bon.

LE BARON.

Il y a de bon vin dans mes caves.

MAITRE BRIDAINE, entrant.

Seigneur, votre fils est sur la place, suivi de tous les polissons du village.

LE BARON.

Cela est impossible.

MAITRE BRIDAINE.

Je l'ai vu de mes propres yeux. Il ramassait des cailloux pour faire des ricochets.

LE BARON.

Des ricochets? ma tête s'égare; voilà mes idées qui se bouleversent. Vous me faites un rapport insensé, Bridaine. Il est inouï qu'un docteur fasse des ricochets.

BRIDAINE.

Mettez-vous à la fenêtre, monseigneur, vous le verrez de vos propres yeux.

LE BARON, à part.

O ciel, Blazius a raison; Bridaine va de travers.

MAITRE BRIDAINE.

Regardez, monseigneur, le voilà au bord du lavoir. Il tient sous le bras une jeune paysanne.

LE BARON.

Une jeune paysanne? Mon fils vient-il ici pour débaucher mes vassales? Une paysanne sous son bras! et tous les gamins du village autour de lui! Je me sens hors de moi.

MAITRE BRIDAINE.

Cela crie vengeance.

LE BARON.

Tout est perdu! — perdu sans ressource! — Je suis perdu; — Bridaine va de travers, Blazius sent le vin à faire horreur, et mon fils séduit toutes les filles du village en faisant des ricochets. (Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un jardin.

Entrent maître BLAZIUS et PERDICAN.

MAITRE BLAZIUS.

Seigneur, votre père est au désespoir.

PERDICAN.

Pourquoi cela?

MAITRE BLAZIUS.

Vous n'ignorez pas qu'il avait formé le projet de vous unir à votre cousine Camille.

PERDICAN.

Eh bien? — Je ne demande pas mieux.

MAITRE BLAZIUS.

Cependant le baron croit remarquer que vos caractères ne s'accordent pas.

PERDICAN.

Cela est malheureux; je ne puis refaire le mien.

MAITRE BLAZIUS.

Rendrez-vous par là ce mariage impossible?

PERDICAN.

Je vous répète que je ne demande pas mieux que d'épouser Camille. Allez trouver le baron et dites-lui cela.

MAITRE BLAZIUS.

Seigneur, je me retire : voilà votre cousine qui vient de ce côté.

(Il sort.)

Entre Camille.

PERDICAN.

Déjà levée, cousine ! J'en suis toujours pour ce que je t'ai dit hier : tu es jolie comme un cœur.

CAMILLE.

Parlons sérieusement, Perdican; votre père veut nous marier. Je ne sais ce que vous en pensez; mais je crois bien faire en vous prévenant que mon parti est pris là-dessus.

PERDICAN.

Tant pis pour moi si je vous déplais.

CAMILLE.

Pas plus qu'un autre; je ne veux pas me marier; il n'y a rien là dont votre orgueil doive souffrir.

PERDICAN.

L'orgueil n'est pas mon fait; je n'en estime ni les joies ni les peines.

CAMILLE.

Je suis venue ici pour recueillir le bien de ma mère; je retourne demain au couvent.

PERDICAN.

Il y a de la franchise dans ta démarche; touche là, et soyons bons amis.

CAMILLE.

Je n'aime pas les attouchemens.

PERDICAN, lui prenant la main.

Donne-moi ta main, Camille, je t'en prie. Que crains-tu de moi? tu ne veux pas qu'on nous marie? Eh bien! ne nous marions pas; est-ce une raison pour nous haïr? ne sommes-nous pas le frère et la sœur? Lorsque ta mère a ordonné ce mariage dans son testament, elle a voulu que notre amitié fût éternelle, voilà tout ce qu'elle a voulu; pourquoi nous marier? voilà ta main et voilà la mienne; et pour qu'elles restent unies ainsi jusqu'au dernier soupir, crois-tu qu'il nous faille un prêtre? Nous n'avons besoin que de Dieu.

CAMILLE.

Je suis bien aise que mon refus vous soit indifférent.

PERDICAN.

Il ne m'est point indifférent, Camille. Ton amour m'eût donné la vie, mais ton amitié m'en consolera. Ne quitte pas le château demain; hier,

tu as refusé de faire un tour de jardin, parce que tu voyais en moi un mari dont tu ne voulais pas. Reste ici quelques jours; laisse-moi espérer que notre vie passée n'est pas morte à jamais dans ton cœur.

CAMILLE.

Je suis obligée de partir.

PERDICAN.

Pourquoi?

CAMILLE.

C'est mon secret.

PERDICAN.

En aimes-tu un autre que moi?

CAMILLE.

Non; mais je veux partir.

PERDICAN.

Irrévocablement?

CAMILLE.

Oui, irrévocablement.

PERDICAN.

Eh bien! adieu. J'aurais voulu m'asseoir avec toi sous les marronniers du petit bois, et causer de bonne amitié une heure ou deux. Mais si cela te déplaît, n'en parlons plus; adieu, mon enfant. (Il sort.)

CAMILLE, à dame Pluche qui entre.

Dame Pluche, tout est-il prêt? Partirons-nous demain? Mon tuteur a-t-il fini ses comptes?

DAME PLUCHE.

Oui, chère colombe sans tache. Le baron m'a traitée de pécore hier soir, et je suis enchantée de partir.

CAMILLE.

Tenez; voilà un mot d'écrit que vous porterez avant dîner, de ma part, à mon cousin Perdican.

DAME PLUCHE.

Seigneur mon Dieu! est-ce possible? Vous écrivez un billet à un homme!

CAMILLE.

Ne dois-je pas être sa femme? Je puis bien écrire à mon fiancé.

DAME PLUCHE.

Le seigneur Perdican sort d'ici. Que pouvez-vous lui écrire? Votre fiancé, miséricorde! Serait-il vrai que vous oubliez Jésus?

CAMILLE.

Faites ce que je vous dis, et disposez tout pour notre départ.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

La salle à manger. — On met le couvert.

Entre maître BRIDAINE.

Cela est certain; on lui donnera encore aujourd'hui la place d'honneur. Cette chaise que j'ai occupée si long-temps à la droite du baron sera la proie du gouverneur. O malheureux que je suis! Un âne bâté, un ivrogne sans pudeur, me relègue au bas bout de la table! Le majordome lui versera le premier verre de Malaga, et lorsque les plats arriveront à moi, ils seront à moitié froids, et les meilleurs morceaux déjà avalés; il ne restera plus autour des perdreaux ni choux ni carottes. O sainte église catholique! Qu'on lui ait donné cette place hier, cela se concevait; il venait d'arriver, c'était la première fois, depuis nombre d'années, qu'il s'asseyait à cette table. Dieu! comme il dévorait! non, rien ne me restera, que des os et des pattes de poulet. Je ne souffrirai pas cet affront. Adieu, vénérable fauteuil où je me suis renversé tant de fois, gorgé de mets succulens! Adieu, bouteilles cachetées, fumet sans pareil de venaisons cuites à point! Adieu, table splendide, noble salle à manger; je ne dirai plus le *benedicite!* Je retourne à ma cure; on ne me verra pas confondu parmi la foule des convives, et j'aime mieux, comme César, être le premier au village que le second dans Rome. (Il sort.)

—

SCÈNE III.

Un champ devant une petite maison.

Entrent ROSETTE et PERDICAN.

PERDICAN.

Puisque ta mère n'y est pas, viens faire un tour de promenade.

ROSETTE.

Croyez-vous que cela me fasse du bien, tous ces baisers que vous me donnez?

PERDICAN.

Quel mal y trouves-tu? Je t'embrasserais devant ta mère. N'es-tu pas la sœur de Camille? ne suis-je pas ton frère comme je suis le sien?

ROSETTE.

Des mots sont des mots, et des baisers sont des baisers. Je n'ai guère

d'esprit, et je m'en aperçois bien sitôt que je veux dire quelque chose. Les belles dames savent leur affaire, selon qu'on leur baise la main droite ou la main gauche; leurs pères les embrassent sur le front, leurs frères sur la joue, leurs amoureux sur les lèvres; moi, tout le monde m'embrasse sur les deux joues, et cela me chagrine.

PERDICAN.

Que tu es jolie, mon enfant!

ROSETTE.

Il ne faut pas non plus vous fâcher pour cela. Comme vous paraissez triste ce matin! Votre mariage est donc manqué?

PERDICAN.

Les paysans de ton village se souviennent de m'avoir aimé; les chiens de la basse-cour et les arbres du bois s'en souviennent aussi; mais Camille ne s'en souvient pas. Et toi, Rosette, à quand le mariage?

ROSETTE.

Ne parlons pas de cela, voulez-vous? parlons du temps qu'il fait, de ces fleurs que voilà, de vos chevaux et de mes bonnets.

PERDICAN.

De tout ce qui te plaira, de tout ce qui peut passer sur tes lèvres sans leur ôter ce sourire céleste, que je respecte plus que ma vie.

(Il l'embrasse.)

ROSETTE.

Vous respectez mon sourire, mais vous ne respectez guère mes lèvres, à ce qu'il me semble. Regardez donc; voilà une goutte de pluie qui me tombe sur la main, et cependant le ciel est pur.

PERDICAN.

Pardonne-moi.

ROSETTE.

Que vous ai-je fait pour que vous pleuriez? (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Au château.

Entrent maître BLAZIUS et le BARON.

MAITRE BLAZIUS.

Seigneur, j'ai une chose singulière à vous dire. Tout-à-l'heure j'étais par hasard dans l'office, je veux dire dans la galerie; qu'aurais-je été faire

dans l'office? J'étais donc dans la galerie. J'avais trouvé par accident une bouteille, je veux dire une carafe d'eau; comment aurais-je trouvé une bouteille dans la galerie? J'étais donc en train de boire un coup de vin pour passer le temps, et je regardais par la fenêtre, entre deux vases de fleurs qui me paraissaient d'un goût moderne, bien qu'ils soient imités de l'étrusque.

LE BARON.

Quelle insupportable manière de parler vous avez adoptée, Blazius! vos discours sont inexplicables.

MAITRE BLAZIUS.

Ecoutez-moi, seigneur, prêtez-moi un moment d'attention. Je regardais donc par la fenêtre. Ne vous impatientez pas, au nom du ciel, il y va de l'honneur de la famille.

LE BARON.

De la famille! voilà qui est incompréhensible. De l'honneur de la famille, Blazius! Blazius! savez-vous que nous sommes trente-sept mâles, et presque autant de femmes, tant à Paris qu'en province?

MAITRE BLAZIUS.

Permettez-moi de continuer. Tandis que je buvais un coup de vin, je veux dire un verre d'eau, pour chasser la digestion tardive, imaginez que j'ai vu passer sous la fenêtre dame Pluche hors d'haleine.

LE BARON.

Pourquoi hors d'haleine, Blazius? ceci est insolite.

MAITRE BLAZIUS.

Et à côté d'elle, rouge de colère, votre nièce Camille.

LE BARON.

Qui était rouge de colère, ma nièce, ou dame Pluche?

MAITRE BLAZIUS.

Votre nièce, seigneur.

LE BARON.

Ma nièce rouge de colère! Cela est inouï; et comment savez-vous que c'était de colère? Elle pouvait être rouge pour mille raisons; elle avait sans doute poursuivi quelques papillons dans mon parterre.

MAITRE BLAZIUS.

Je ne puis rien affirmer là-dessus, cela se peut; mais elle s'écriait avec force : Allez-y! trouvez-le! faites ce qu'on vous dit! vous êtes une sotte! je le veux! et elle frappait avec son éventail sur le coude de dame Pluche, qui faisait un soubresaut dans la luzerne à chaque exclamation

LE BARON.

Dans la luzerne! et que répondait la gouvernante aux extravagances de ma nièce? car cette conduite mérite d'être qualifiée ainsi.

MAITRE BLAZIUS.

La gouvernante répondait : Je ne veux pas y aller! Je ne l'ai pas trouvé! Il fait la cour aux filles du village, à des gardeuses de dindons! Je suis trop vieille pour commencer à porter des messages d'amour; grace à Dieu, j'ai vécu les mains pures jusqu'ici. — Et tout en parlant, elle froissait dans ses mains un petit papier plié en quatre.

LE BARON.

Je n'y comprends rien; mes idées s'embrouillent tout-à-fait. Quelle raison pouvait avoir dame Pluche pour froisser un papier plié en quatre en faisant des soubresauts dans une luzerne! Je ne puis ajouter foi à de pareilles monstruosités.

MAITRE BLAZIUS.

Ne comprenez-vous pas clairement, seigneur, ce que cela signifiait?

LE BARON.

Non, en vérité, non, mon ami, je n'y comprends absolument rien. Tout cela me paraît une conduite désordonnée, il est vrai, mais sans motif comme sans excuse.

MAITRE BLAZIUS.

Cela veut dire que votre fille a une correspondance secrète.

LE BARON.

Que dites-vous? Songez-vous de qui vous parlez? Pesez vos paroles, monsieur l'abbé.

MAITRE BLAZIUS.

Je les péserais dans la balance céleste qui doit peser mon ame au jugement dernier, que je n'y trouverais pas un mot qui sente la fausse monnaie. Votre nièce a une correspondance secrète.

LE BARON.

Mais songez donc, mon ami, que cela est impossible.

MAITRE BLAZIUS.

Pourquoi aurait-elle chargé sa gouvernante d'une lettre? Pourquoi aurait-elle crié : *Trouvez-le!* tandis que l'autre boudait et rechignait?

LE BARON.

Et à qui était adressée cette lettre?

MAITRE BLAZIUS.

Voilà précisément le *hic*, monseigneur, *hic jacet lepus*. A qui était

adressée cette lettre? à un homme qui fait la cour à une gardeuse de dindons. Or, un homme qui recherche en public une gardeuse de dindons, peut être soupçonné violemment d'être né pour les garder lui-même. Cependant il est impossible que votre nièce, avec l'éducation qu'elle a reçue, soit éprise d'un pareil homme; voilà ce que je dis, et ce qui fait que je n'y comprends rien non plus que vous, révérence parler.

LE BARON.

O ciel! ma nièce m'a déclaré ce matin même qu'elle refusait son cousin Perdican. Aimerait-elle un gardeur de dindons? Passons dans mon cabinet; j'ai éprouvé depuis hier des secousses si violentes, que je ne puis rassembler mes idées. (Ils sortent.)

—

SCÈNE V.

Une fontaine dans un bois.

Entre PERDICAN, lisant un billet.

« Trouvez-vous à midi à la petite fontaine... » Que veut dire cela? tant de froideur, un refus si positif, si cruel, un orgueil si insensible, et un rendez-vous par-dessus tout! Si c'est pour me parler d'affaires, pourquoi choisir un pareil endroit? Est-ce une coquetterie? Ce matin, en me promenant avec Rosette, j'ai entendu remuer dans les broussailles, et il m'a semblé que c'était un pas de biche. Y a-t-il ici quelque intrigue?

Entre Camille.

CAMILLE.

Bonjour, cousin; j'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, que vous me quittiez tristement ce matin. Vous m'avez pris la main malgré moi; je viens vous demander de me donner la vôtre. Je vous ai refusé un baiser, le voilà. (Elle l'embrasse.) Maintenant, vous m'avez dit que vous seriez bien aise de causer de bonne amitié. Asseyez-vous là, et causons.

(Elle s'assoit.)

PERDICAN.

Avais-je fait un rêve, ou en fais-je un autre en ce moment?

CAMILLE.

Vous avez trouvé singulier de recevoir un billet de moi, n'est-ce pas? Je suis d'humeur changeante; mais vous m'avez dit ce matin un mot très juste : « Puisque nous nous quittons, quittons-nous bons amis. » Vous ne savez pas la raison pour laquelle je pars, et je viens vous la dire : je vais prendre le voile.

PERDICAN.

Est-ce possible? Est-ce toi, Camille, que je vois dans cette fontaine, assise sur les marguerites, comme aux jours d'autrefois?

CAMILLE.

Oui, Perdican, c'est moi. Je viens revivre un quart d'heure de la vie passée. Je vous ai paru brusque et hautaine; cela est tout simple, j'ai renoncé au monde. Cependant, avant de le quitter, je serais bien aise d'avoir votre avis. Trouvez-vous que j'aie raison de me faire religieuse?

PERDICAN.

Ne m'interrogez pas là-dessus, car je ne me ferai jamais moine.

CAMILLE.

Depuis près de dix ans que nous avons vécu éloignés l'un de l'autre, vous avez commencé l'expérience de la vie. Je sais quel homme vous êtes, et vous devez avoir appris beaucoup en peu de temps avec un cœur et un esprit comme les vôtres. Dites-moi, avez-vous eu des maîtresses?

PERDICAN.

Pourquoi cela?

CAMILLE.

Répondez-moi, je vous en prie, sans modestie et sans fatuité.

PERDICAN.

J'en ai eu.

CAMILLE.

Les avez-vous aimées?

PERDICAN.

De tout mon cœur.

CAMILLE.

Où sont-elles maintenant? Le savez-vous?

PERDICAN.

Voilà, en vérité, des questions singulières. Que voulez-vous que je vous dise? Je ne suis ni leur mari ni leur frère; elles sont allées où bon leur a semblé.

CAMILLE.

Il doit nécessairement y en avoir une que vous ayez préférée aux autres. Combien de temps avez-vous aimé celle que vous avez aimée le mieux?

PERDICAN.

Tu es une drôle de fille; veux-tu te faire mon confesseur?

CAMILLE.

C'est une grace que je vous demande, de me répondre sincèrement.

Vous n'êtes point un libertin, et je crois que votre cœur a de la probité. Vous avez dû inspirer l'amour, car vous le méritez, et vous ne vous seriez pas livré à un caprice. Répondez-moi, je vous en prie.

PERDICAN.

Ma foi, je ne m'en souviens pas.

CAMILLE.

Connaissez-vous un homme qui n'ait aimé qu'une femme?

PERDICAN.

Il y en a certainement.

CAMILLE.

Est-ce un de vos amis? Dites-moi son nom.

PERDICAN.

Je n'ai pas de nom à vous dire; mais je crois qu'il y a des hommes capables de n'aimer qu'une fois.

CAMILLE.

Combien de fois un honnête homme peut-il aimer?

PERDICAN.

Veux-tu me faire réciter une litanie, ou récites-tu toi-même un catéchisme?

CAMILLE.

Je voudrais m'instruire, et savoir si j'ai tort ou raison de me faire religieuse. Si je vous épousais, ne devriez-vous pas répondre avec franchise à toutes mes questions, et me montrer votre cœur à nu? Je vous estime beaucoup, et je vous crois, par votre éducation et par votre nature, supérieur à beaucoup d'autres hommes. Je suis fâchée que vous ne vous souveniez plus de ce que je vous demande; peut-être en vous connaissant mieux, je m'enhardirais.

PERDICAN.

Où veux-tu en venir? parle; je répondrai.

CAMILLE.

Répondez donc à ma première question. Ai-je raison de rester au couvent?

PERDICAN.

Non.

CAMILLE.

Je ferais donc mieux de vous épouser?

PERDICAN.

Oui.

CAMILLE.

Si le curé de votre paroisse soufflait sur un verre d'eau, et vous disait que c'est un verre de vin, le boiriez-vous comme tel ?

PERDICAN.

Non.

CAMILLE.

Si le curé de votre paroisse soufflait sur vous, et me disait que vous m'aimerez toute votre vie, aurais-je raison de le croire?

PERDICAN.

Oui et non.

CAMILLE.

Que me conseilleriez-vous de faire, le jour où je verrais que vous ne m'aimez plus?

PERDICAN.

De prendre un amant.

CAMILLE.

Que ferai-je ensuite, le jour où mon amant ne m'aimera plus?

PERDICAN.

Tu en prendras un autre.

CAMILLE.

Combien de temps cela durera-t-il ?

PERDICAN.

Jusqu'à ce que tes cheveux soient gris, et alors les miens seront blancs.

CAMILLE.

Savez-vous ce que c'est que les cloîtres, Perdican? Vous êtes-vous jamais assis un jour entier sur le banc d'un monastère de femmes?

PERDICAN.

Oui, je m'y suis assis.

CAMILLE.

J'ai pour amie une sœur qui n'a que trente ans, et qui a eu cinq cent mille livres de revenu à l'âge de quinze ans. C'est la plus belle et la plus noble créature qui ait marché sur terre. Elle était pairesse du parlement, et avait pour mari un des hommes les plus distingués de France. Aucune des nobles facultés humaines n'était restée sans culture en elle, et, comme un arbrisseau d'une sève choisie, tous ses bourgeons avaient donné des ramures. Jamais l'amour et le bonheur ne posèrent leur couronne fleurie sur un front plus beau; son mari l'a trompée; elle a aimé un autre homme, et elle se meurt de désespoir.

PERDICAN.

Cela est possible.

CAMILLE.

Nous habitons la même cellule, et j'ai passé des nuits entières à parler de ses malheurs; ils sont presque devenus les miens; cela est singulier, n'est-ce pas? Je ne sais trop comment cela se fait. Quand elle me parlait de son mariage, quand elle me peignait d'abord l'ivresse des premiers jours, puis la tranquillité des autres, et comme enfin tout s'était envolé, comme elle était assise le soir au coin du feu, et lui auprès de la fenêtre, sans se dire un seul mot, comme leur amour avait langui, et comme tous les efforts pour se rapprocher n'aboutissaient qu'à des querelles; comme une figure étrangère est venue peu à peu se placer entre eux, et se glisser dans leurs souffrances, c'était moi que je voyais agir tandis qu'elle parlait. Quand elle disait : Là j'ai été heureuse, mon cœur bondissait; et quand elle ajoutait : Là j'ai pleuré, mes larmes coulaient. Mais figurez-vous quelque chose de plus singulier encore; j'avais fini par me créer une vie imaginaire; cela a duré quatre ans; il est inutile de vous dire par combien de réflexions, de retours sur moi-même, tout cela est venu. Ce que je voulais vous raconter, comme une curiosité, c'est que tous les récits de Louise, toutes les fictions de mes rêves portaient votre ressemblance.

PERDICAN.

Ma ressemblance, à moi?

CAMILLE.

Oui, et cela est naturel : vous étiez le seul homme que j'eusse connu. En vérité, je vous ai aimé, Perdican.

PERDICAN.

Quel âge as-tu, Camille?

CAMILLE.

Dix-huit ans.

PERDICAN.

Continue, continue; j'écoute.

CAMILLE.

Il y a deux cents femmes dans notre couvent; un petit nombre de ces femmes ne connaîtra jamais la vie, et tout le reste attend la mort. Plus d'une parmi elles sont sorties du monastère comme j'en sors aujourd'hui, vierges et pleines d'espérances. Elles sont revenues peu de temps après, vieilles et désolées. Tous les jours il en meurt dans nos dortoirs, et tous les jours il en vient de nouvelles prendre la place des mortes sur les matelas de crin. Les étrangers qui nous visitent, admirent le calme et l'ordre

de la maison; ils regardent attentivement la blancheur de nos voiles; mais ils se demandent pourquoi nous les rabaissons sur nos yeux. Que pensez-vous de ces femmes, Perdican? ont-elles tort, ou ont-elles raison?

PERDICAN.

Je n'en sais rien.

CAMILLE.

Il s'en est trouvé quelques-unes qui me conseillent de rester vierge. Je suis bien aise de vous consulter. Croyez-vous que ces femmes-là auraient mieux fait de prendre un amant, et de me conseiller d'en faire autant?

PERDICAN.

Je n'en sais rien.

CAMILLE.

Vous aviez promis de me répondre.

PERDICAN.

J'en suis dispensé tout naturellement; je ne crois pas que ce soit toi qui parles.

CAMILLE.

Cela se peut, il doit y avoir dans toutes mes idées des choses très ridicules. Il se peut bien qu'on m'ait fait la leçon, et que je ne sois qu'un perroquet mal appris. Il y a dans la galerie un petit tableau qui représente un moine courbé sur un missel; à travers les barreaux obscurs de sa cellule glisse un faible rayon de soleil, et on aperçoit une locanda italienne, devant laquelle danse un chévrier. Lequel de ces deux hommes estimez-vous davantage?

PERDICAN.

Ni l'un ni l'autre et tous les deux. Ce sont deux hommes de chair et d'os; il y en a un qui lit, et un autre qui danse; je n'y vois pas autre chose. Tu as raison de te faire religieuse.

CAMILLE.

Vous me disiez non tout-à-l'heure.

PERDICAN.

Ai-je dit non? Cela est possible.

CAMILLE.

Ainsi vous me le conseillez?

PERDICAN.

Ainsi tu ne crois à rien?

CAMILLE.

Lève la tête, Perdican; quel est l'homme qui ne croit à rien?

PERDICAN, se levant.

En voilà un ; je ne crois pas à la vie immortelle. Ma sœur chérie, les religieuses t'ont donné leur expérience ; mais, crois-moi, ce n'est pas la tienne ; tu ne mourras pas sans aimer.

CAMILLE.

Je veux aimer, mais je ne veux pas souffrir ; je veux aimer d'un amour éternel, et faire des sermens qui ne se violent pas. Voilà mon amant.

(Elle montre son crucifix.)

PERDICAN.

Cet amant-là n'exclut pas les autres.

CAMILLE.

Pour moi du moins, il les exclura. Ne souriez pas, Perdican! Il y a dix ans que je ne vous ai vu, et je pars demain. Dans dix autres années, si nous nous revoyons, nous en reparlerons. J'ai voulu ne pas rester dans votre souvenir comme une froide statue ; car l'insensibilité mène au point où j'en suis. Écoutez-moi : retournez à la vie, et tant que vous serez heureux, tant que vous aimerez comme on peut aimer sur la terre, oubliez votre sœur Camille ; mais, s'il vous arrive jamais d'être oublié ou d'oublier vous-même, si l'ange de l'espérance vous abandonne, lorsque vous serez seul avec le vide dans le cœur, pensez à moi qui prierai pour vous.

PERDICAN.

Tu es une orgueilleuse ; prends garde à toi.

CAMILLE.

Pourquoi ?

PERDICAN.

Tu as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour !

CAMILLE.

Y croyez-vous, vous qui parlez? Vous voilà courbé près de moi avec des genoux qui se sont usés sur les tapis de vos maîtresses, et vous n'en savez plus le nom. Vous avez pleuré des larmes de joie et des larmes de désespoir ; mais, vous saviez que l'eau des sources est plus constante que vos larmes, et qu'elle serait toujours là pour laver vos paupières gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez quand on vous parle de femmes désolées ; vous ne croyez pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vivez et qui avez aimé. Qu'est-ce donc que le monde? Il me semble que vous devez cordialement mépriser les femmes qui vous prennent tels que vous êtes, et qui chassent leur dernier amant, pour vous attirer dans leurs bras avec les baisers d'un autre sur

les lèvres. Je vous demandais tout à-l'heure si vous aviez aimé; vous m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait : Oui, j'y ai été; puis qui penserait à aller en Suisse, ou dans le premier pays venu. Est-ce donc une monnaie que votre amour, pour qu'il puisse passer ainsi de mains en mains jusqu'à la mort? Non, ce n'est pas même une monnaie; car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et dans quelques mains qu'elle passe, elle garde son effigie.

PERDICAN.

Que tu es belle, Camille, lorsque tes yeux s'animent!

CAMILLE.

Oui, je suis belle, je le sais. Les complimenteurs ne m'apprendront rien : le froide nonne qui coupera mes cheveux pâlira peut-être de sa mutilation; mais ils ne se changeront pas en bagues et en chaînes pour courir les boudoirs; il n'en manque à pas un seul sur ma tête, lorsque le fer y passera; je ne veux qu'un coup de ciseau, et quand le prêtre qui me bénira me mettra au doigt l'anneau d'or de mon époux céleste, la mèche de cheveux que je lui donnerai pourra lui servir de manteau.

PERDICAN.

Tu es en colère, en vérité.

CAMILLE.

J'ai eu tort de parler; j'ai ma vie entière sur les lèvres. O Perdican! ne raillez pas; tout cela est triste à mourir.

PERDICAN.

Pauvre enfant, je te laisse dire, et j'ai bien envie de te répondre un mot. Tu me parles d'une religieuse qui me paraît avoir eu sur toi une influence funeste; tu dis qu'elle a été trompée, qu'elle a trompé elle-même, et qu'elle est désespérée. Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui tendre la main à travers la grille du parloir, elle ne lui tendrait pas la sienne?

CAMILLE.

Qu'est-ce que vous dites? J'ai mal entendu.

PERDICAN.

Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non?

CAMILLE.

Je le crois, je le crois.

PERDICAN.

Il y a deux cents femmes dans ton monastère, et la plupart ont au fond du cœur des blessures profondes; elles te les ont fait toucher, et elles ont

coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang. Elles ont vécu, n'est-ce pas? et elles t'ont montré avec horreur la route de leur vie; tu t'es signée devant leurs cicatrices, comme devant les plaies de Jésus; elles t'ont fait une place dans leurs processions lugubres, et tu te serres contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer un homme. Es-tu sûre que si l'homme qui passe était celui qui les a trompées, celui pour qui elles pleurent et elles souffrent, celui qu'elles maudisent en priant Dieu, es-tu sûre qu'en le voyant, elles ne briseraient pas leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés, et pour presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a meurtries? O mon enfant! sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver? Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente? Elles qui s'asseoient près de toi avec leurs têtes branlantes pour verser dans ton oreille leur vieillesse flétrie, elles qui sonnent dans les ruines de ta jeunesse le tocsin de leur désespoir, et qui font sentir à ton sang vermeil la fraîcheur de leurs tombes, sais-tu qui elles sont?

CAMILLE.

Vous me faites peur; la colère vous prend aussi.

PERDICAN.

Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme? Ah! comme elles t'ont fait la leçon! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante! Tu voulais partir sans me serrer la main; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine, qui nous regarde tout en larmes; tu reniais les jours de ton enfance, et le masque de plâtre que les nonnes t'ont plaqué sur les joues me refusait un baiser de frère; mais ton cœur a battu, il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien! Camille, ces femmes ont bien parlé; elles t'ont mise dans le vrai chemin; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE.

Ni pour moi, n'est-ce pas?

PERDICAN.

Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstans, faux, bavards, hypocrites, or

gueilleux et lâches, méprisables et sensuels; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et depravées; le monde n'est qu'un égoût sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois; mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. (Il sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant le château.

Entrent le BARON et maître BLAZIUS.

LE BARON.

Indépendamment de votre ivrognerie, vous êtes un bélitre, maître Blazius. Mes valets vous voient entrer furtivement dans l'office, et quand vous êtes convaincu d'avoir volé mes bouteilles de la manière la plus pitoyable, vous croyez vous justifier en accusant ma nièce d'une correspondance secrète.

MAITRE BLAZIUS.

Mais, monseigneur, veuillez vous rappeler....

LE BARON.

Sortez, monsieur l'abbé, et ne reparaissez jamais devant moi; il est déraisonnable d'agir comme vous faites, et ma gravité m'oblige à ne vous pardonner de ma vie. *Il sort, maître Blazius le suit.*

Entre Perdican.

PERDICAN.

Je voudrais bien savoir si je suis amoureux. D'un côté, cette manière d'interroger est tant soit peu cavalière, pour une fille de dix-huit ans; d'un autre, les idées que ces nonnes lui ont fourrées dans la tête auront de

la peine à se corriger. De plus, elle doit partir aujourd'hui. Diable, je l'aime, cela est sûr. Après tout, qui sait? peut-être elle répétait une leçon, et d'ailleurs il est clair qu'elle ne se soucie pas de moi. D'une autre part, elle a beau être jolie, cela n'empêche pas qu'elle n'ait des manières beaucoup trop décidées et un ton trop brusque. Je n'ai qu'à n'y plus penser; il est clair que je ne l'aime pas. Cela est certain qu'elle est jolie; mais pourquoi cette conversation d'hier ne veut-elle pas me sortir de la tête? En vérité j'ai passé la nuit à radoter. Où vais-je donc? — Ah! je vais au village.

(Il sort.)

—

SCÈNE II.

Un chemin.

Entre maître BRIDAINE.

Que font-ils maintenant? Hélas! voilà midi. — Ils sont à table. Que mangent-ils? que ne mangent-ils pas? J'ai vu la cuisinière traverser le village, avec un énorme dindon. L'aide portait les truffes, avec un panier de raisin.

Entre maître Blazius.

MAITRE BLAZIUS.

O disgrace imprévue, me voilà chassé du château, par conséquent de la salle à manger. Je ne boirai plus le vin de l'office.

MAITRE BRIDAINE.

Je ne verrai plus fumer les plats; je ne chaufferai plus au feu de la noble cheminée mon ventre copieux.

MAITRE BLAZIUS.

Pourquoi une fatale curiosité m'a-t-elle poussé à écouter le dialogue de dame Pluche et de la nièce? Pourquoi ai-je rapporté au baron ce que j'avais vu?

MAITRE BRIDAINE.

Pourquoi un vain orgueil m'a-t-il éloigné de ce dîner honorable où j'étais si bien accueilli? Que m'importait d'être à droite ou à gauche?

MAITRE BLAZIUS.

Hélas! j'étais gris, il faut en convenir, lorsque j'ai fait cette folie.

MAITRE BRIDAINE.

Hélas! le vin m'avait monté la tête quand j'ai commis cette imprudence.

MAITRE BLAZIUS.

Il me semble que voilà le curé.

MAITRE BRIDAINE.

C'est le gouverneur en personne.

MAITRE BLAZIUS.

Oh! oh! monsieur le curé, que faites vous-là?

MAITRE BRIDAINE.

Moi! je vais dîner. N'y venez-vous pas?

MAITRE BLAZIUS.

Pas aujourd'hui. Hélas! maître Bridaine, intercédez pour moi; le baron m'a chassé. J'ai accusé faussement Mlle Camille d'avoir une correspondance secrète, et cependant Dieu m'est témoin que j'ai vu, ou que j'ai cru voir dame Pluche dans la luzerne. Je suis perdu, monsieur le curé.

MAITRE BRIDAINE.

Que m'apprenez-vous là?

MAITRE BLAZIUS.

Hélas! hélas! la vérité! Je suis en disgrace complète pour avoir volé une bouteille.

MAITRE BRIDAINE.

Que parlez-vous, messire, de bouteilles volées à propos d'une luzerne et d'une correspondance?

MAITRE BLAZIUS.

Je vous supplie de plaider ma cause. Je suis honnête, seigneur Bridaine. O digne seigneur Bridaine, je suis votre serviteur.

MAITRE BRIDAINE, à part.

O fortune! est-ce un rêve? Je serai donc assis sur toi, ô chaise bienheureuse!

MAITRE BLAZIUS.

Je vous serai reconnaissant d'écouter mon histoire, et de vouloir bien m'excuser, brave seigneur, cher curé.

MAITRE BRIDAINE.

Cela m'est impossible, monsieur, il est midi sonné, et je m'en vais dîner. Si le baron se plaint de vous, c'est votre affaire. Je n'intercède point pour un ivrogne. (A part.) Vite, volons à la grille; et toi, mon ventre, arrondis-toi. (Il sort en courant.)

MAITRE BLAZIUS (seul.)

Misérable Pluche! c'est toi qui paieras pour tous; oui, c'est toi qui es la cause de ma ruine, femme éhontée, vile entremetteuse. C'est à toi que

je dois cette disgrace; ô sainte université de Paris! on me traite d'ivrogne! Je suis perdu si je ne saisis une lettre, et si je ne prouve au baron que sa nièce a une correspondance. Je l'ai vue ce matin écrire à son bureau. Patience! voici du nouveau. (Passe dame Pluche portant une lettre.)

MAITRE BLAZIUS.

Pluche, donnez-moi cette lettre.

DAME PLUCHE.

Que signifie cela? C'est une lettre de ma maîtresse que je vais mettre à la poste au village.

MAITRE BLAZIUS.

Donnez-la-moi, ou vous êtes morte.

DAME PLUCHE.

Moi, morte! morte! Marie, Jésus, vierge et martyr!

MAITRE BLAZIUS.

Oui, morte, Pluche; donnez-moi ce papier.

(Ils se battent; entre Perdican.)

PERDICAN.

Qu'y a-t-il? Que faites-vous, Blazius? Pourquoi violenter cette femme?

DAME PLUCHE.

Rendez-moi la lettre. Il me l'a prise, seigneur, justice!

MAITRE BLAZIUS.

C'est une entremetteuse, seigneur, cette lettre est un billet doux

DAME PLUCHE.

C'est une lettre de Camille, seigneur, de votre fiancée.

MAITRE BLAZIUS.

C'est un billet doux à un gardeur de dindons.

DAME PLUCHE.

Tu en as menti, abbé. Apprends cela de moi.

PERDICAN.

Donnez-moi cette lettre; je ne comprends rien à votre dispute; mais en qualité de fiancé de Camille, je m'arroge le droit de la lire. (Il lit.)

« A la sœur Louise, au couvent de *** »

(A part.)

Quelle maudite curiosité me saisit malgré moi? Mon cœur bat avec force, et je ne sais ce que j'éprouve.— Retirez-vous, dame Pluche, vous êtes une digne femme, et maître Blazius est un sot. Allez dîner; je me charge de mettre cette lettre à la poste.

(Sortent maître Blazius et dame Pluche.)

PERDICAN (seul.)

Que ce soit un crime d'ouvrir une lettre, je le sais trop bien pour le faire. Que peut dire Camille à cette sœur? Suis-je donc amoureux? Quel empire a donc pris sur moi cette singulière fille, pour que les trois mots écrits sur cette adresse me fassent trembler la main? Cela est singulier; Blazius, en se débattant avec dame Pluche, a fait sauter le cachet. Est-ce un crime de rompre le pli? Bon, je n'y changerai rien.

(Il ouvre la lettre et lit.)

« Je pars aujourd'hui, ma chère, et tout est arrivé comme je l'avais « prévu. C'est une terrible chose; mais ce pauvre jeune homme a le poi- « gnard dans le cœur, il ne se consolera pas de m'avoir perdue. Cepen- « dant j'ai fait tout au monde pour le dégoûter de moi. Dieu me pardon- « nera de l'avoir réduit au désespoir par mon refus. Hélas! ma chère, que « pouvais-je y faire? Priez pour moi; nous nous reverrons demain, et pour « toujours. Toute à vous du meilleur de mon ame.

« CAMILLE. »

Est-il possible? Camille écrit cela? C'est de moi qu'elle parle ainsi? Moi au désespoir de son refus? Eh! bon Dieu! si cela était vrai, on le verrait bien; quelle honte peut-il y avoir à aimer? Elle a fait tout au monde pour me dégoûter, dit-elle, et j'ai le poignard dans le cœur? Quel intérêt peut-elle avoir à inventer un roman pareil? Cette pensée que j'avais cette nuit, est-elle donc vraie? O femmes! Cette pauvre Camille a peut-être une grande piété; c'est de bon cœur qu'elle se donne à Dieu, mais elle a résolu et décrété qu'elle me laisserait au désespoir. Cela était convenu entre les bonnes amies, avant de partir du couvent. On a décidé que Camille allait revoir son cousin, qu'on le lui voudrait faire épouser, qu'elle refuserait, et que le cousin serait désolé. Cela est si intéressant, une jeune fille qui fait à Dieu le sacrifice du bonheur d'un cousin! Non, non, Camille, je ne t'aime pas; je ne suis pas au désespoir. Je n'ai pas le poignard dans le cœur, et je te le prouverai. Oui, tu sauras que j'en aime une autre, avant que de partir d'ici. Holà! brave homme!

(Entre un paysan.)

Allez au château, dites à la cuisine qu'on envoie un valet porter à Mlle Camille le billet que voici.

(Il écrit.)

LE PAYSAN.

Oui, monseigneur. (Il sort.)

PERDICAN.

Maintenant, à l'autre. Ah! je suis au désespoir! (Il frappe à une porte.) Holà! Rosette, Rosette!

ROSETTE, ouvrant.

C'est vous, monseigneur? Entrez, ma mère y est.

PERDICAN.

Mets ton plus beau bonnet, Rosette, et viens avec moi.

ROSETTE.

Où donc?

PERDICAN.

Je te le dirai; demande la permission à ta mère, mais dépêche-toi.

ROSETTE.

Oui, monseigneur. (Elle rentre dans la maison.)

PERDICAN.

J'ai demandé un nouveau rendez-vous à Camille, et je suis sûr qu'elle y viendra; mais, par le ciel! elle n'y trouvera pas ce qu'elle y comptera trouver. Je veux faire la cour à Rosette, devant Camille elle-même.

—

SCÈNE III.

Le petit bois.

Entrent CAMILLE et le PAYSAN.

LE PAYSAN.

Mademoiselle, je vais au château porter une lettre pour vous; faut-il que je vous la donne, ou que je la remette à la cuisine, comme me l'a dit le seigneur Perdican?

CAMILLE.

Donne-la-moi.

LE PAYSAN.

Si vous aimez mieux que je la porte au château, ce n'est pas la peine de m'attarder.

CAMILLE.

Je te dis de me la donner.

LE PAYSAN.

Ce qui vous plaira. (Il donne la lettre.)

CAMILLE.

Tiens, voilà pour ta peine.

LE PAYSAN.

Grand'merci; je m'en vais, n'est-ce pas?

CAMILLE.

Si tu veux.

LE PAYSAN.

Je m'en vais, je m'en vais. (Il sort.)

CAMILLE, lisant.

Perdican me demande de lui dire adieu avant de partir, près de la petite fontaine où je l'ai fait venir hier. Que peut-il avoir à me dire? Voilà justement la fontaine, et je suis toute portée. Dois-je accorder ce second rendez-vous? Va! (Elle se cache derrière un arbre.)

Voilà Perdican qui approche avec Rosette, ma sœur de lait. Je suppose qu'il va la quitter; je suis bien aise de ne pas avoir l'air d'arriver la première.

Entrent PERDICAN et ROSETTE, qui s'asseoient.

CAMILLE, cachée, à part.

Que veut dire cela? Il la fait asseoir près de lui! Me demande-t-il un rendez-vous pour y venir causer avec une autre? Je suis curieuse de savoir ce qu'il lui dit.

PERDICAN, à haute voix, de manière que Camille l'entend.

Je t'aime, Rosette; toi seule au monde tu n'as rien oublié de nos beaux jours passés, toi seule tu te souviens de la vie qui n'est plus; prends ta part de ma vie nouvelle; donne-moi ton cœur, chère enfant; voilà le gage de notre amour. (Il lui passe une chaîne au bras.)

ROSETTE.

Vous me donnez votre chaîne d'or?

PERDICAN.

Regarde à présent cette bague. Lève-toi, et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux, dans la source, appuyés l'un sur l'autre? Vois-tu tes beaux yeux près des miens, ta main dans la mienne? Regarde tout cela s'effacer. (Il retire sa bague dans l'eau.)

Regarde comme notre image a disparu; la voilà qui revient peu à peu; l'eau qui s'était troublée reprend son équilibre; elle tremble encore; de grands cercles noirs courent à sa surface; patience, nous reparaissons; déjà je distingue de nouveau tes bras enlacés dans les miens; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton joli visage; regarde! c'était une bague que m'avait donnée Camille.

CAMILLE, à part.

Il a jeté ma bague dans l'eau.

PERDICAN.

Sais-tu ce que c'est que l'amour, Rosette? Ecoute! Le vent se tait; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles sechées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil que voilà, je t'aime. Tu veux bien de moi, n'est-ce pas? On n'a pas flétri ta jeunesse? on n'a pas infiltré dans ton sang vermeil les restes d'un sang affadi? Tu ne veux pas te faire religieuse; te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme; ô Rosette, Rosette, sais-tu ce que c'est que l'amour?

ROSETTE.

Hélas! monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai.

PERDICAN.

Oui, comme tu pourras; et tu m'aimeras mieux, tout docteur que je suis, et toute paysanne que tu es, que ces pâles statues fabriquées par les nonnes, qui ont la tête à la place du cœur, et qui sortent des cloîtres pour venir répandre dans la vie l'atmosphère humide de leurs cellules; tu ne sais rien; tu ne lirais pas dans un livre la prière que ta mère t'apprend, comme elle l'a apprise de sa mère; tu ne comprends même pas le sens des paroles que tu répètes, quand tu t'agenouilles au pied de ton lit; mais tu comprends bien que tu pries, et c'est tout ce qu'il faut à Dieu.

ROSETTE.

Comme vous me parlez, monseigneur!

PERDICAN.

Tu ne sais pas lire; mais tu sais ce que disent ces bois et ces prairies, ces tièdes rivières, ces beaux champs couverts de moissons, toute cette nature splendide de jeunesse. Tu reconnais tous ces milliers de frères, et moi pour l'un d'entr'eux; lève-toi; tu seras ma femme, et nous prendrons racine ensemble dans la sève du monde tout-puissant.

(Il sort avec Rosette.)

—

SCÈNE IV.

Entre le CHOEUR.

Il se passe assurément quelque chose d'étrange au château; Camille a refusé d'épouser Perdican; elle doit retourner aujourd'hui au couvent dont elle est venue. Mais je crois que le seigneur son cousin s'est consolé avec Rosette. Hélas! la pauvre fille ne sait pas quel danger elle court, en écoutant les discours d'un jeune et galant seigneur.

DAME PLUCHE, entrant.

Vite, vite, qu'on selle mon âne.

LE CHŒUR.

Passerez-vous comme un songe léger, ô vénérable dame? Allez-vous si promptement enfourcher de rechef cette pauvre bête qui est si triste de vous porter?

DAME PLUCHE.

Dieu merci, chère canaille, je ne mourrai pas ici.

LE CHŒUR.

Mourez au loin, Pluche ma mie; mourez inconnue dans un caveau malsain. Nous ferons des vœux pour votre respectable résurrection.

DAME PLUCHE.

Voici ma maîtresse qui s'avance. (A Camille qui entre.) Chère Camille, tout est prêt pour notre départ; le baron a rendu ses comptes, et mon âne est bâté.

CAMILLE.

Allez au diable, vous et votre âne; je ne partirai pas aujourd'hui.

(Elle sort.)

LE CHŒUR.

Que veut dire ceci? Dame Pluche est pâle de terreur; ses faux cheveux tentent de se hérisser, sa poitrine siffle avec force, et ses doigts s'allongent en se crispant.

DAME PLUCHE.

Seigneur Jésus! Camille a juré. (Elle sort.)

—

SCÈNE V.

Entrent le BARON et maître BRIDAINE.

MAITRE BRIDAINE.

Seigneur, il faut que je vous parle en particulier. Votre fils fait la cour à une fille du village.

LE BARON.

C'est absurde, mon ami.

MAITRE BRIDAINE.

Je l'ai vu distinctement passer dans la bruyère en lui donnant le bras; il se penchait à son oreille, et lui promettait de l'épouser.

LE BARON.

Cela est monstrueux.

MAITRE BRIDAINE.

Soyez-en convaincu; il lui a fait un present considerable que la petite a montré à sa mère.

LE BARON.

O ciel! considérable, Bridaine? En quoi considérable?

MAITRE BRIDAINE.

Pour le poids et pour la conséquence. C'est la chaîne d'or qu'il portait à son bonnet.

LE BARON.

Passons dans mon cabinet; je ne sais à quoi m'en tenir.

(Ils sortent.)

—

SCÈNE VI.

La chambre de Camille.

Entrent CAMILLE et dame PLUCHE.

CAMILLE.

Il a pris ma lettre, dites-vous?

DAME PLUCHE.

Oui, mon enfant, il s'est chargé de la mettre à la poste.

CAMILLE.

Allez au salon, dame Pluche, et faites-moi le plaisir de dire à Perdican que je l'attends ici. (Dame Pluche sort.)

CAMILLE.

Il a lu ma lettre, cela est certain; sa scène du bois est une vengeance, comme son amour pour Rosette. Il a voulu me prouver qu'il en aimait une autre que moi, et jouer l'indifférent malgré son dépit. Est-ce qu'il m'aimerait, par hasard? (Elle lève la tapisserie.) Es-tu là, Rosette?

ROSETTE, entrant.

Oui; puis-je entrer?

CAMILLE.

Écoute-moi, mon enfant; le seigneur Perdican ne te fait-il pas la cour?

ROSETTE.

Hélas! oui.

CAMILLE.

Que penses-tu de ce qu'il t'a dit ce matin?

ROSETTE.

Ce matin? Où donc?

CAMILLE.

Ne fais pas l'hypocrite. — Ce matin à la fontaine, dans le petit bois.

ROSETTE.

Vous m'avez donc vue?

CAMILLE.

Pauvre innocente! Non, je ne t'ai pas vue. Il t'a fait de beaux discours, n'est-ce pas? Gageons qu'il t'a promis de t'épouser.

ROSETTE.

Comment le savez-vous?

CAMILLE.

Qu'importe comment je le sais? Crois-tu à ses promesses, Rosette?

ROSETTE.

Comment n'y croirais-je pas? il me tromperait donc? Pourquoi faire?

CAMILLE.

Perdican ne t'épousera pas, mon enfant.

ROSETTE.

Hélas! je n'en sais rien.

CAMILLE.

Tu l'aimes, pauvre fille; il ne t'épousera pas, et la preuve, je vais te la donner; rentre derrière ce rideau, tu n'auras qu'à prêter l'oreille et à venir quand je t'appellerai. (Rosette sort.)

CAMILLE, seule.

Moi qui croyais faire un acte de vengeance, ferais-je un acte d'humanité? La pauvre fille a le cœur pris. (Entre Perdican.) Bonjour, cousin, asseyez-vous.

PERDICAN.

Quelle toilette, Camille! A qui en voulez-vous?

CAMILLE.

A vous, peut-être; je suis fâchée de n'avoir pu me rendre au rendez-vous que vous m'avez demandé; vous aviez quelque chose à me dire?

PERDICAN, à part.

Voilà, sur ma vie, un petit mensonge assez gros, pour un agneau sans tache; je l'ai vue derrière un arbre écouter la conversation. (Haut.) Je n'ai rien à vous dire, qu'un adieu, Camille; je croyais que vous partiez; cependant votre cheval est à l'écurie, et vous n'avez pas l'air d'être en robe de voyage.

CAMILLE.

J'aime la discussion; je ne suis pas bien sûre de ne pas avoir eu envie de me quereller encore avec vous.

PERDICAN.

A quoi sert de se quereller, quand le raccommodement est impossible? Le plaisir des disputes, c'est de faire la paix.

CAMILLE.

Êtes-vous convaincu que je ne veuille pas la faire?

PERDICAN.

Ne raillez pas; je ne suis pas de force à vous répondre.

CAMILLE.

Je voudrais qu'on me fît la cour; je ne sais si c'est que j'ai une robe neuve, mais j'ai envie de m'amuser. Vous m'avez proposé d'aller au village, allons-y, je veux bien; mettons-nous en bateau; j'ai envie d'aller dîner sur l'herbe, ou de faire une promenade dans la forêt. Fera-t-il clair de lune, ce soir? Cela est singulier; vous n'avez plus au doigt la bague que je vous ai donnée.

PERDICAN.

Je l'ai perdue.

CAMILLE.

C'est donc pour cela que je l'ai trouvée; tenez, Perdican, la voilà.

PERDICAN.

Est-ce possible? Où l'avez-vous trouvée?

CAMILLE.

Vous regardez si mes mains sont mouillées, n'est-ce pas? En vérité, j'ai gâté ma robe de couvent pour retirer ce petit hochet d'enfant de la fontaine. Voilà pourquoi j'en ai mis une autre, et je vous dis, cela m'a changée; mettez donc cela à votre doigt.

PERDICAN.

Tu as retiré cette bague de l'eau, Camille, au risque de te précipiter? Est-ce un songe? La voilà; c'est toi qui me la mets au doigt! Ah! Camille, pourquoi me le rends-tu, ce triste gage d'un bonheur qui n'est plus? Parle, coquette et imprudente fille, pourquoi pars-tu, pourquoi restes-tu? Pourquoi, d'une heure à l'autre, changes-tu d'apparence et de couleur, comme la pierre de cette bague à chaque rayon du soleil!

CAMILLE.

Connaissez-vous le cœur des femmes, Perdican? Êtes-vous sûr de leur inconstance, et savez-vous si elles changent réellement de pensée en chan-

geant quelquefois de langage? Il y en a qui disent que non. Sans doute, il nous faut souvent jouer un rôle, souvent mentir; vous voyez que je suis franche; mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme, lorsque sa langue ment? Avez-vous bien réfléchi à la nature de cet être faible et violent, à la rigueur avec laquelle on le juge, aux principes qu'on lui impose? Et qui sait si, forcée à tromper par le monde, la tête de ce petit être sans cervelle ne peut pas y prendre plaisir, et mentir quelquefois par passe-temps, par folie, comme elle ment par nécessité?

PERDICAN.

Je n'entends rien à tout cela, et je ne mens jamais. Je t'aime, Camille, voilà tout ce que je sais.

CAMILLE.

Vous dites que vous m'aimez, et vous ne mentez jamais.

PERDICAN.

Jamais.

CAMILLE.

En voilà une qui dit pourtant que cela vous arrive quelquefois.

(Elle lève la tapisserie. Rosette paraît dans le fond, évanouie sur une chaise.)

Que répondrez-vous à cette enfant, Perdican, lorsqu'elle vous demandera compte de vos paroles? Si vous ne mentez jamais, d'où vient donc qu'elle s'est évanouie en vous entendant me dire que vous m'aimez? Je vous laisse avec elle; tâchez de la faire revenir. (Elle veut sortir.)

PERDICAN.

Un instant, Camille, écoute-moi!

CAMILLE.

Que voulez-vous me dire? c'est à Rosette qu'il faut parler. Je ne vous aime pas, moi; je n'ai pas été chercher par dépit cette malheureuse enfant au fond de sa chaumière, pour en faire un appât, un jouet; je n'ai pas répété imprudemment devant elle des paroles brûlantes adressées à une autre; je n'ai pas feint de jeter au vent pour elle le souvenir d'une amitié chérie; je ne lui ai pas mis ma chaîne au cou; je ne lui ai pas dit que je l'épouserais.

PERDICAN.

Écoute-moi, écoute-moi.

CAMILLE.

N'as-tu pas souri tout-à-l'heure, quand je t'ai dit que je n'avais pu aller à la fontaine? Eh bien! oui, j'y étais, et j'ai tout entendu; mais, Dieu m'en est témoin, je ne voudrais pas y avoir parlé comme toi. Que feras-tu de cette fille-là, maintenant, quand elle viendra avec tes baisers ardens

sur les lèvres, te montrer en pleurant la blessure que tu lui as faite ? Tu as voulu te venger de moi, n'est-ce pas, et me punir d'une lettre écrite à mon couvent ? Tu as voulu me lancer à tout prix quelque trait qui pût m'atteindre, et tu comptais pour rien que ta flèche empoisonnée traversât cette enfant, pourvu qu'elle me frappât derrière elle. Je m'étais vantée de t'avoir inspiré quelque amour, de te laisser quelque regret. Cela t'a blessé dans ton noble orgueil ? Eh bien ! apprends-le de moi, tu m'aimes, entends-tu, mais tu épouseras cette fille, ou tu n'es qu'un lâche.

PERDICAN.

Oui, je l'épouserai.

CAMILLE.

Et tu feras bien.

PERDICAN.

Très bien, et beaucoup mieux qu'en l'épousant toi-même. Qu'y a-t-il, Camille ? Qui t'échauffe si fort ? Cette enfant s'est évanouie; nous la ferons bien revenir; il ne faut pour cela qu'un flacon de vinaigre; tu as voulu me prouver que j'avais menti une fois dans ma vie; cela est possible, mais je te trouve hardie de décider à quel instant. Viens, aide-moi à secourir Rosette. (Ils sortent.)

—

SCÈNE VII.

Entrent le BARON et CAMILLE.

LE BARON.

Si cela se fait, je deviendrai fou.

CAMILLE.

Employez votre autorité.

LE BARON.

Je deviendrai fou, et je refuserai mon consentement, voilà qui est certain.

CAMILLE.

Vous deviez lui parler, et lui faire entendre raison.

LE BARON.

Cela me jettera dans le désespoir pour tout le carnaval, et je ne paraîtrai pas une fois à la cour. C'est un mariage disproportionné. Jamais on n'a entendu parler d'épouser la sœur de lait de sa cousine; cela passe toute espèce de bornes.

CAMILLE.

Faites-le appeler, et dites-lui nettement que ce mariage vous déplaît. Croyez-moi, c'est une folie, et il ne résistera pas.

LE BARON.

Je serai vêtu de noir cet hiver, tenez-le pour assuré.

CAMILLE.

Mais parlez-lui, au nom du ciel. C'est un coup de tête qu'il a fait; peut être n'est-il déjà plus temps; s'il en a parlé, il le fera.

LE BARON.

Je vais m'enfermer pour m'abandonner à la douleur. Dites-lui, s'il me demande, que je suis enfermé, et que je m'abandonne à ma douleur de le voir épouser une fille sans nom. (Il sort.)

CAMILLE.

Ne trouverai-je pas ici un homme de cœur? En vérité, quand on en cherche, on est effrayé de sa solitude.

Entre Perdican.

Eh bien! cousin, à quand le mariage?

PERDICAN.

Le plus tôt possible; j'ai déjà parlé au notaire, au curé, et à tous les paysans.

CAMILLE.

Vous comptez donc réellement que vous épouserez Rosette?

PERDICAN.

Assurément.

CAMILLE.

Qu'en dira votre père?

PERDICAN.

Tout ce qu'il voudra; il me plaît d'épouser cette fille; c'est une idée que je vous dois, et je m'y tiens. Faut-il vous répéter les lieux communs les plus rebattus sur sa naissance et sur la mienne? Elle est jeune et jolie, et elle m'aime. C'est plus qu'il n'en faut pour être trois fois heureux. Qu'elle ait de l'esprit ou qu'elle n'en ait pas, j'aurais pu trouver pire. On criera et on raillera; je m'en lave les mains.

CAMILLE.

Il n'y a rien là de risible; vous faites très bien de l'épouser. Mais je suis fâchée pour vous d'une chose : c'est qu'on dira que vous l'avez fait par dépit.

PERDICAN.

Vous êtes fâchée de cela. Oh! que non!

CAMILLE.

Si, j'en suis vraiment fâchée pour vous. Cela fait du tort à un jeune homme, de ne pouvoir résister à un moment de dépit.

PERDICAN.

Soyez-en donc fâchée; quant à moi, cela m'est bien égal.

CAMILLE.

Mais vous n'y pensez pas; c'est une fille de rien.

PERDICAN.

Elle sera donc de quelque chose, lorsqu'elle sera ma femme.

CAMILLE.

Elle vous ennuiera avant que le notaire ait mis son habit neuf et ses souliers pour venir ici; le cœur vous lèvera au repas de noces, et le soir de la fête, vous lui ferez couper les mains et les pieds, comme dans les contes arabes, parce qu'elle sentira le ragoût.

PERDICAN.

Vous verrez que non. Vous ne me connaissez pas; quand une femme est douce et sensible, franche, bonne et belle, je suis capable de me contenter de cela, oui, en vérité, jusqu'à ne pas me soucier de savoir si elle parle latin.

CAMILLE.

Il est à regretter qu'on ait dépensé tant d'argent pour vous l'apprendre; c'est trois mille écus de perdus.

PERDICAN.

Oui, on aurait mieux fait de les donner aux pauvres.

CAMILLE.

Ce sera vous qui vous en chargerez, du moins pour les pauvres d'esprit.

PERDICAN.

Et ils me donneront en échange le royaume des cieux, car il est à eux.

CAMILLE.

Combien de temps durera cette plaisanterie?

PERDICAN.

Quelle plaisanterie?

CAMILLE.

Votre mariage avec Rosette.

PERDICAN.

Bien peu de temps; Dieu n'a pas fait de l'homme une œuvre de durée, trente ou quarante ans, tout au plus.

CAMILLE.

Je suis curieuse de danser à vos noces.

PERDICAN.

Écoutez-moi, Camille, voilà un ton de persiflage qui est hors de propos.

CAMILLE.

Il me plaît trop pour que je le quitte.

PERDICAN.

Je vous quitte donc vous-même, car j'en ai tout-à-l'heure assez.

CAMILLE.

Allez-vous chez votre épousée?

PERDICAN.

Oui, j'y vais de ce pas.

CAMILLE.

Donnez-moi donc le bras; j'y vais aussi.

Entre Rosette.

PERDICAN.

Te voilà, mon enfant? viens, je veux te présenter à mon père.

ROSETTE, se mettant à genoux.

Monseigneur, je viens vous demander une grace. Tous les gens du village à qui j'ai parlé ce matin, m'ont dit que vous aimiez votre cousine, et que vous ne m'avez fait la cour que pour vous divertir tous deux; on se moque de moi quand je passe, et je ne pourrai plus trouver de mari dans le pays, après avoir servi de risée à tout le monde. Permettez-moi de vous rendre le collier que vous m'avez donné, et de vivre en paix chez ma mère.

CAMILLE.

Tu es une bonne fille, Rosette; garde ce collier, c'est moi qui te le donne, et mon cousin prendra le mien à la place. Quant à un mari, n'en sois pas embarrassée, je me charge de t'en trouver un.

PERDICAN.

Cela n'est pas difficile en effet. Allons, Rosette, viens, que je te mène à mon père.

CAMILLE.

Pourquoi? Cela est inutile.

PERDICAN.

Oui, vous avez raison, mon père nous recevrait mal; il faut laisser passer le premier moment de surprise qu'il a éprouvé. Viens avec moi, nous

retournerons sur la place. Je trouve plaisant qu'on dise que je ne t'aime pas quand je t'épouse. Pardieu! nous les ferons bien taire.

(Il sort avec Rosette.)

CAMILLE.

Que se passe-t-il donc en moi? Il l'emmène d'un air bien tranquille. Cela est singulier; il me semble que la tête me tourne. Est-ce qu'il l'épouserait tout de bon? Holà! dame Pluche, dame Pluche! N'y a-t-il donc personne ici?

Entre un valet.

Courez après le seigneur Perdican; dites-lui vite qu'il remonte ici; j'ai à lui parler.

Le valet sort.

Mais qu'est-ce donc que tout cela? Je n'en puis plus, mes pieds refusent de me soutenir. (Rentre Perdican.)

PERDICAN.

Vous m'avez demandé, Camille?

CAMILLE.

Non, — non. —

PERDICAN.

En vérité, vous voilà pâle; qu'avez-vous à me dire? Vous m'avez fait rappeler pour me parler.

CAMILLE.

Non, non. — Oh! seigneur Dieu! (Elle sort.)

—

SCÈNE VIII.

Un oratoire.

Entre CAMILLE; elle se jette au pied de l'autel.

CAMILLE.

M'avez-vous abandonnée, ô mon Dieu? Vous le savez, lorsque je suis venue, j'avais juré de vous être fidèle; quand j'ai refusé de devenir l'épouse d'un autre que vous, j'ai cru parler sincèrement, devant vous et ma conscience; vous le savez; mon père, ne voulez-vous donc plus de moi? Oh! pourquoi faites-vous mentir la vérité elle-même? Pourquoi suis-je si faible? Ah! malheureuse, je ne puis plus prier. (Entre Perdican.)

PERDICAN.

Orgueil, le plus fatal des conseillers humains, qu'es-tu venu faire entre

cette fille et moi? La voilà pâle et effrayée, qui presse sur les dalles insensibles son cœur et son visage. Elle aurait pu m'aimer, et nous étions nés l'un pour l'autre; qu'es-tu venu faire sur nos lèvres, orgueil, lorsque nos mains allaient se joindre?

CAMILLE.

Qui m'a suivie? Qui parle sous cette voûte? Est-ce toi, Perdican?

PERDICAN.

Insensés que nous sommes! nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait, Camille? Quelles vaines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux? Lequel de nous a voulu tromper l'autre? Hélas! cette vie est elle-même un si pénible rêve; pourquoi encore y mêler les nôtres? O mon Dieu, le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste, tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau; et nous, comme des enfans gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet; le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon! Il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser! Il a bien fallu que nous nous fissions du mal, car nous sommes des hommes. O insensés! nous nous aimons.

(Il la prend dans ses bras.)

CAMILLE.

Oui, nous nous aimons, Perdican; laisse-moi le sentir sur ton cœur; ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas; il veut bien que je t'aime; il y a quinze ans qu'il le sait.

PERDICAN.

Chère créature, tu es à moi!

(Il l'embrasse, on entend un grand cri derrière l'autel.)

CAMILLE.

C'est la voix de ma sœur de lait.

PERDICAN.

Comment est-elle ici! Je l'avais laissée dans l'escalier, lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi, sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE.

Entrons dans cette galerie; c'est là qu'on a crié.

PERDICAN.

Je ne sais ce que j'éprouve; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMILLE.

La pauvre enfant nous a sans doute épiés; elle s'est encore évanouie; viens, portons-lui secours; hélas! tout cela est cruel.

PERDICAN.

Non, en vérité, je n'entrerai pas; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener. (Camille sort.)

PERDICAN.

Je vous en supplie, mon Dieu! ne faites pas de moi un meurtrier! Vous voyez ce qui se passe; nous sommes deux enfans insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort; mais notre cœur est pur; ne tuez pas Rosette, Dieu juste! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute; elle est jeune, elle sera riche, elle sera heureuse; ne faites pas cela, ô Dieu, vous pouvez bénir encore quatre de vos enfans. Eh bien! Camille, qu'y a-t-il?

(Camille rentre.)

CAMILLE.

Elle est morte. Adieu, Perdican.

ALFRED DE MUSSET.

LEIPZIG

ET

LA LIBRAIRIE ALLEMANDE.

Le temps n'est plus, me disait il y a quelques jours un vieux marchand de Leipzig, un homme qui a plus additionné de chiffres dans sa vie qu'un astronome ne peut énumérer d'étoiles au ciel, et qui, reportant toutes ses sensations dans l'étroite enceinte de son comptoir, pourrait faire l'histoire de son ame avec son livre de recettes et de dépenses; le temps n'est plus où notre foire de Leipzig se montrait toute resplendissante d'or et d'argent. Alors on n'avait pas besoin, comme aujourd'hui, de ces belles boutiques établies à grands frais, de ces larges enseignes qui attirent de si loin les yeux du passant. Les plus grandes affaires se traitaient dans de misérables échoppes dont une marchande de harengs ne voudrait pas aujourd'hui, et des monceaux d'or se comptaient sur un tonneau dressé dans la rue.

Hélas! le Temps n'a pas des ailes pour les laisser dormir, et une faux si tranchante pour la laisser s'émousser! Hélas! tout passe, tout s'en va, les grands empires comme les grandes foires. Au moyen-âge, quand les

communications étaient si difficiles, quand les marchands n'avaient point encore de malle-poste pour porter rapidement leurs dépêches d'une ville à l'autre, et de roulage accéléré pour amener à heure fixe les lourds ballots devant la porte de leurs magasins, les foires étaient alors de grands événemens. Les foires de Leipzig et de Francfort occupaient toute l'Allemagne; on s'y rendait en caravanes; les fabricans d'Augsbourg et de Nuremberg y accouraient étaler les nouveaux produits de leur industrie; les bons bourgeois y venaient comme à une fête, avec leurs femmes et leurs enfans; les princes y venaient aussi, puis les chevaliers, puis les joueurs de mystères qui enfiaient tout le public avec la passion de Notre Seigneur, ou le martyre de sainte Catherine; puis les physiciens, hommes de science étrange, qui se faisaient, aux yeux de tout le monde, nettement couper la tête, et reparaissaient un instant après pleins de vie comme devant. Mais voilà que les canaux, les bateaux à vapeur, les chemins de fer arrivent. Bientôt chaque marchand pourra traiter ses plus grandes entreprises, les pieds sur les chenets, sans se déranger. Bientôt il n'y aura plus de foires, plus de ces réunions tumultueuses de curieux et d'industriels; masse confuse d'habillemens de toutes les nations, véritable tour de Babel, pour le mélange des langues, si tout le monde ne parlait pas naturellement cette langue universelle, cette langue de l'intérêt et de l'argent; grand et bizarre spectacle où l'enfant s'amuse avec un pain d'épices et un polichinelle, où le jeune homme s'amuse à observer, où le vieillard croit encore mieux s'amuser en comptant ses pièces d'or. Hélas! cette belle civilisation n'avait-elle pas commis assez de méfaits? Ne pouvait-elle par pitié, dites-moi, respecter au moins nos foires?

Grâce au ciel cependant, Leipzig n'est pas encore soumis à cet effrayant niveau qui a déjà gagné les populations les plus industrieuses. Il n'y a point encore de canal qui traverse la Saxe, point de chemin de fer qui détruise par sa célérité l'esprit d'ordre et de méthode avec lequel on traite ici les affaires. Leipzig a encore ses foires, ses trois foires d'automne, de Noël et de Pâques, ses trois belles époques dans son calendrier. Voici que mai revient; voici que les arbres se couvrent de feuilles : c'est le printemps des marchands et celui des poètes; tandis que ceux-ci s'en vont dans la forêt de Rosenthal épier une fleur, un bourgeon, sourire à la Muse, pour que la Muse leur sourie, et glaner quelques hexamètres dans ces sentiers tant de fois fréquentés par Goethe et Schiller, ceux-là emploient leur inspiration à mettre en ordre leurs livres de compte; le ciel, qui se montre si riant et si bleu, leur annonce une bonne récolte; le rossignol leur parle d'argent, et les arbres qui se balancent imitent pour eux le doux murmure d'une sacoche pleine d'écus. Donc, le grand jour approche; les

petits bourgeois désertent leur demeure habituelle, et vont se réfugier dans un coin de maison, au grenier, pour céder la place aux étrangers qui arrivent, et paient comptant. Les riches négocians au contraire décorent leurs salons, remettent à neuf la livrée de leurs domestiques, remplissent le buffet de leur salle à manger. Les petits marchands font repeindre le devant de leur boutique et rafraîchir leur enseigne. La carte du restaurateur s'enfle de tous les mets qui peuvent flatter l'appétit d'un homme du nord et d'un homme du midi, et les paysans, qui doivent aussi faire leur foire, triplent le prix de leurs denrées. De toutes parts le bruit, le mouvement, la vie. Le commerce, que M. Ch. Fourier appelle le sang des nations, circule dans toutes les veines de cette grande population, anime tous ses membres, donne à tous ceux qui la composent une nouvelle force et une nouvelle activité. Les boutiques étrangères se dressent sur deux lignes parallèles dans les rues; la grande place, inondée de tentes, ressemble à un port où toutes les voiles se pressent l'une contre l'autre. Là, le Français court avec sa badine en main; l'Allemand poursuit avec flegme ce qu'il a entrepris; le juif polonais se promène gravement avec sa longue barbe noire et sa soutane en soie nouée par une large ceinture; l'Anglais arrive avec les basques étroites de son habit; le Grec, avec sa longue pipe au tuyau d'ambre et son beau turban; l'Arménien, avec ses bottes brodées et sa pelisse couverte de riches fourrures. Puis, la foire s'ouvre; puis le tumulte et la fête commencent, et, comme en Allemagne il ne peut y avoir de fête sans musique, voici la musique qui résonne dès le matin, traverse toutes les rues, entre dans les cafés, se pose au bout des tables d'hôte. Ici la pauvre petite chanteuse, avec sa romance de guerre ou d'amour, sa harpe mal sonnante et sa robe crottée; là les chanteurs tyroliens avec leur veste étroite, leur gilet rouge, leur chapeau couronné de fleurs, et de toutes parts des groupes de trois ou quatre musiciens qui se partagent les opéras de l'année dernière; Rossini, Meyer beer, Boyeldieu, Aubert, Bellini, musique allemande, italienne ou française, peu leur importe.

Dans un des faubourgs de la ville, sur le Rossmarkt, se passe un autre spectacle non moins étrange : c'est là que le peuple a son refuge; c'est là que les boutiques à quelques sous, les ménageries, les tavernes, les chiens savans vont établir leur siège. Ce sont là les Champs-Élysées de Leipzig. Les soldats et les ouvriers, les paysannes et les nourrices y apportent leurs économies de six mois. On y entend du matin au soir une musique à vous rendre la musique effroyable pour toute votre vie. On y prépare une cuisine de gauffres, de harengs et de petites saucisses à faire trembler. Cette fois surtout, il y avait pour le peuple un nouveau spec-

tacle qui lui causait une grande émotion. C'était entre toutes les choses merveilleuses qui viennent ordinairement exciter sa curiosité, une galerie de figures en cire, *bibliques et plastiques*. On y voyait toute la Genèse, toute l'histoire du monde, tout le déluge. Mais n'admirez-vous pas comme le peuple allemand se sert familièrement de l'expression poétique? Jamais chez nous un faiseur de figures en cire se serait-il avisé de peindre sur son enseigne ces deux grands mots : *bibliques* et *plastiques?*

Un autre quartier de la ville mérite encore d'appeler l'attention, c'est celui où se réunissent les marchands juifs qui vendent en détail. Ils occupent deux longues lignes de boutiques rangées le long de la promenade. Les pauvres juifs sont ici, comme à peu près dans tout le reste de l'Allemagne, traités avec une grande sévérité. Tandis que pour les autres marchands, la foire est ouverte pendant un grand mois, elle ne l'est pour eux que pendant huit jours. Ils doivent arriver un jeudi, et le jeudi suivant, partir tous sans exception. A Leipzig, il ne doit point y avoir de juifs. On en tolère cependant quelques-uns qui y demeurent depuis long-temps, mais ils ne sont pas citoyens. Ils ne jouissent d'aucun droit de bourgeoisie; la police peut les renvoyer, quand bon lui semble, sans autre forme de procès. Ces jours derniers, on agitait dans la ville une grande question : cinq marchands juifs ont demandé à s'établir à Leipzig, et pour première garantie, ils apportent avec eux une réputation intacte dans le commerce, et une fortune de dix millions de thalers (environ quarante millions de francs). La question a d'abord été soumise au sénat de la ville, qui, considérant le bon renom de ces juifs, et probablement aussi leurs quarante millions, n'a pas trouvé d'inconvénient à ce qu'ils fussent admis provisoirement à Leipzig. Elle a été ensuite portée devant le gouvernement qui a donné les mêmes conclusions, et maintenant on la discute à la chambre des députés. On pense que le permis de séjour leur sera accordé, à condition qu'en cas de faillite ils se rendent solidaires l'un de l'autre. Singulière chose cependant que ces préjugés plus forts que l'esprit de civilisation, ces idées d'intolérance dans la Saxe, dans le pays qui le premier a demandé la tolérance et proclamé la liberté religieuse.

Les foires de Leipzig ont beaucoup perdu de leur importance depuis que l'entrée des produits des fabriques étrangères a été interdite en Russie et en Pologne. Autrefois, les Russes et les Polonais y arrivaient comme acheteurs, avec des sommes énormes; maintenant ils n'y viennent plus, ou y viennent comme vendeurs, ce qui n'est nullement la même chose. Ces foires (si l'on en excepte celle de Noël) sont cependant encore les premières de l'Allemagne. Leipzig l'emportera toujours sur les autres villes, par sa position centrale, par sa grande facilité de communications, par l'es-

pace resserré, mais commode, où toutes les affaires se condensent, et par les priviléges et les mesures d'ordre qui entourent ici les marchands étrangers. Sa principale branche de commerce est celle des soieries et de ses relations avec le Levant. Il n'est pas rare de voir ici une maison de soieries faire dans une seule foire pour trois millions d'affaires, et l'année dernière une maison de banque fit dans l'espace d'un mois pour plus de quinze millions d'opérations de change et d'escompte. Le traité de douane qui réunit maintenant la Prusse, la Saxe, et la plus grande partie des autres états de l'Allemagne, donnera sans doute à ces foires une nouvelle vie, puisque toutes les marchandises pourront y aborder librement, et retourner librement dans les états soumis à ce traité.

La foire de Pâques présente un intérêt particulier que les autres n'offrent pas. C'est à cette époque que les comptes de librairie se règlent, c'est à Leipzig que les libraires se réunissent. On sait que le commerce de la librairie se fait en Allemagne tout autrement que chez nous; mais peut-être ne sera-t-il pas inutile de donner là-dessus quelques explications.

Ce commerce se fait tout entier par commissions, et par là, il est d'un grand avantage pour les libraires marchands, mais très chanceux pour les éditeurs. Les livres nouveaux qui paraissent sont envoyés dans toutes les parties de l'Allemagne; et Leipzig est le point central où ces livres se réunissent d'abord, le réservoir d'où la littérature allemande s'en va par petits filets se répandre dans les autres villes et villages. Chaque libraire allemand a son commissionnaire à Leipzig; ce commissionnaire recueille les livres, demandes, avis qui lui sont adressés pour son correspondant, et quand il a de quoi en faire un ballot assez considérable, il l'expédie. Ce moyen de correspondance est lent, mais sûr et invariable. Étant à Berlin, je voulus un jour adresser un livre à Copenhague; il fallut d'abord que le livre allât à Leipzig, chez le commissionnaire du libraire de Copenhague, pour revenir ensuite à Berlin, et de là poursuivre sa route.

Les ouvrages nouvellement publiés arrivent ainsi de la petite province, de la petite ville où ils paraissent, s'arrêtent à Leipzig, et de là se rendent à leur destination, et circulent pendant un an et quelquefois plus. En y réfléchissant un peu, on voit que ce commerce ne pourrait pas être établi d'une autre manière dans un pays où il n'y a aucun point central, où de toutes parts on imprime et l'on édite, où le plus obscur libraire du bourg le plus inconnu peut mettre au jour parfois des ouvrages tout aussi recommandables que ceux qui paraissent à Berlin. Comment ferait cet éditeur pour envoyer son livre dans toute l'Allemagne, et combien lui en coûterait-il pour expédier ainsi partiellement six ou cent exemplaires, s'il n'a-

vait un bassin où il les dépose, et où chacun va les prendre, à mesure qu'il en a besoin ?

Les crédits en librairie sont très longs. Ils s'étendent toujours au moins d'une année à l'autre, et très souvent ils vont jusqu'à dix-huit mois. Ainsi, par exemple, le compte des livres expédiés à partir de janvier 1834, ne sera réglé qu'à la foire de Pâques 1835. A la foire de Pâques donc, tous les éditeurs, libraires, marchands, arrivent du nord et du midi, de l'Autriche et de la Bavière, des grandes et petites villes. Chacun apporte son carnet, ce qu'il a reçu, ce qu'il a expédié; le nom de ceux qui lui doivent, et de ceux à qui il doit. Les livres qu'il a vendus, il les paie, ceux qu'il n'a pas vendus, il les renvoie, et l'éditeur doit les reprendre (1). La bourse s'ouvre. Les libraires se rassemblent. C'est un calcul d'addition et de soustraction. On échange le prix d'un ouvrage que l'on a vendu contre celui d'un autre que l'on a édité; on emballe d'un côté son argent, de l'autre ses *écrevisses*, et en voilà pour une année. Cette fois, après leurs heures de travail, les libraires et écrivains allemands et étrangers, ayant à leur tête le savant Boettiger, le doyen actuel de tous les littérateurs, se réunissaient dans les salons de M. Brockhaus; et ces soirées, ouvertes par la libéralité de l'un des plus riches et des plus actifs libraires de l'Allemagne, et où la science se mariait gaîment au commerce de la science, présentaient sans doute l'un des coups-d'œil les plus curieux que l'on eût vus depuis long-temps à Leipzig.

Après avoir expliqué quelle grande place le commerce de la librairie occupe dans cette ville, on concevra sans peine que le nombre des libraires y soit plus considérable qu'ailleurs. Et ce nombre est en effet hors de proportion avec ce que l'on retrouve dans les autres villes, hors de proportion surtout avec ce qui existe en Autriche et en Bavière, où la torpeur de la librairie semble accuser celle de l'esprit.

L'année dernière, à	LEIPZIG . . .	83 libraires publièrent	886 articles.
	BERLIN . . .	45	553
	VIENNE. . .	15	207
	STUTTGARDT	12	292

(1) On a, pour désigner ces livres qui marchent ainsi à reculons, un nom très caractéristique : *krebse* (écrevisses). Les *écrevisses* littéraires, romans, nouvelles, brochures, etc., sont ordinairement mises en maculature peu après leur rentrée au logis; les *écrevisses* de science restent encore quelque temps en magasin, après quoi, si elles ne marchent pas mieux, on les dépèce aussi pour en faire des enveloppes.

MUNICH. . .	9	141
FRANCFORT.	16	144
DRESDE. . .	4	100
HAMBOURG .	7	118

Ainsi Leipzig, qui n'a que quarante mille habitans, publie quatre fois autant de livres que Vienne, qui en a trois cent mille, et sept fois autant que Munich, qui en a soixante mille.

En 1833, la SAXE, ce petit royaume d'un million et demi d'habitans, publia.	1110 articles.
L'AUTRICHE proprement dite, qui renferme dix millions d'habitans.	290
LA PRUSSE.	1758
LA BAVIÈRE.	778
LE WURTEMBERG.	415
LA VILLE DE FRANCFORT	144
LE DUCHÉ DE BADE	190

Mais, du reste, qui pourrait dire si c'est un mal ou un bien que cette inondation de livres qui débordent ainsi régulièrement en Allemagne? Tous les six mois, on publie ici un catalogue des publications nouvelles, un catalogue à faire reculer d'effroi les bibliophiles les plus intrépides, et chaque année il va en s'augmentant. En 1831, il présentait cinq mille cinq cent huit articles; en 1833, cinq mille six cent cinquante-trois, et le catalogue de la moitié de cette année en renferme déjà plus de trois mille. Qui pourrait dire où ce déluge moderne s'arrêtera, et quels fruits il laissera sur son passage? L'Allemagne littéraire, si fière de sa décentralisation, a dans cette décentralisation même une autre plaie non moins redoutable que celle dont nous nous plaignons: c'est que de toutes parts on édite, c'est que dans chaque petit état le libraire sans discernement qui cherche à se faire un nom, publie souvent le premier manuscrit qui lui tombe sous la main.

Des éditeurs riches et jouissant de quelque influence savent presque toujours se réserver le privilége des bons ouvrages. Le baron Cotta, de Stuttgardt, possède la propriété des œuvres complètes de Goëthe, Schiller, Herder; le libraire Reimer, de Berlin, publie les œuvres de Schleiermacher; le libraire Brockhaus, celles de M. de Raümer, et quelques-unes des plus jolies nouvelles de Tieck; le libraire Duncker, celles de Hegel; le libraire Gerold, de Vienne, la plupart des meilleurs ouvrages qui parais-

sont en Autriche. Quant à la masse des libraires, ils doivent, comme tous ceux qui n'arrivent pas les premiers dans ce monde, se contenter des restes du festin.

Deux causes doivent encore porter parfois de rudes échecs à la librairie allemande. C'est le pouvoir absolu que les gouvernemens exercent envers elle; la censure, qui la met à l'étroit, et souvent la proscription qui la frappe. C'est ainsi qu'en Autriche pas un sujet de l'empire ne peut faire imprimer un livre, dans le pays même ou ailleurs, sans avoir d'abord soumis, non pas seulement son livre, mais son manuscrit, à l'examen des nouveaux inquisiteurs. C'est ainsi qu'en Prusse, une ordonnance du ministère vient de frapper de proscription tous les ouvrages publics par le libraire Campe, de Hambourg, quels que soient ces ouvrages, parce qu'il est l'éditeur de M. Heine. L'autre danger, non moins redoutable pour les éditeurs, c'est la contrefaçon. Chez nous, nous avons bien aussi la contrefaçon; mais du moins elle doit, pour s'exercer librement, passer les frontières et transporter ses presses à Bruxelles, d'où les ouvrages contrefaits peuvent s'en aller par milliers en Angleterre, en Allemagne et en Russie, mais ne reviennent pas en France, ou du moins n'y reviennent que par contrebande, en sorte que si elle paralyse le débit de nos livres à l'étranger, elle ne l'entrave du moins presque pas dans le pays.

Mais ici la contrefaçon se pose où bon lui semble, dans la province, dans la ville même où les ouvrages à contrefaire ont leur légitime éditeur. Pour peu que l'auteur eût de complaisance, il pourrait corriger à la fois les épreuves de ses deux éditions. Par là il est aisé de comprendre quels en sont les funestes résultats. Les ouvrages contrefaits marchent en concurrence directe avec les éditions originales, et ceux-là sont à si bas prix, et celles-ci sont toujours si chères! Les poésies de Novalis, publiées par Tieck, coûtent sept francs; le même livre, imprimé à Stuttgardt par Macklau, coûte quinze sous. Ce n'est pas que l'on n'ait déjà voulu plusieurs fois remédier à ce vol manifeste; ce n'est pas qu'il n'y ait eu mainte belle ordonnance de la part de la diète contre les contrefacteurs, mais jusqu'ici le mal est à peu près resté le même. On a contrefait à Stuttgardt, à Vienne, à Carlsruhe, à Gotha, à Hildhaughausen, les meilleures productions de la littérature allemande. Dans ce moment-ci, le poète Uhland discute avec son ami Menzell, à la chambre des députés de Wurtemberg, une nouvelle loi contre les corsaires de la librairie, et l'on contrefait en même temps ses poésies à Cannstadt, c'est-à-dire à trois quarts de lieue de lui. Le mal vient de ce que la police allemande est moins sévère pour les livres contrefaits que pour les livres politiques; si elle voulait prêter à la plaie dont se plaint journellement la bonne librairie la moitié de l'attention

qu'elle donne à une brochure libérale, les contrefaçons ne feraient pas long-temps fortune.

Ce qui sauve pourtant les libraires allemands de tous ces accidens de censure, de contrefaçon et de mauvaises éditions, ce sont d'abord les longs crédits, le bas prix auquel ils achètent un manuscrit (1), et la cherté de leurs livres; puis leur mode de relations peu coûteux, et par-dessus tout le besoin inconcevable de lecture qui domine les Allemands. En Allemagne, tout le monde lit. Le commis marchand sait deux ou trois langues; le bourgeois peut vous réciter les plus belles odes de Schiller; l'enfant apprend de bonne heure les fables de Gellert, et le vieillard vous parle encore du temps où paraissaient les œuvres de Wieland. Dans ce pays de repos et de réflexion, il n'y a pas un ouvrier, pas un paysan, pas une pauvre fille de village qui ne se soit fait un petit royaume littéraire, si petit qu'il soit, et quand ils ne liraient que leurs livres de prières, ce serait encore beaucoup, car là se trouvent les plus beaux morceaux de poésie

1 Il n'y a certainement point de balance à établir entre le prix que l'on met aux ouvrages de nos bons écrivains, et celui que l'on accorde aux écrivains allemands. Un homme qui s'est acquis une haute considération par ses travaux, un professeur d'université, me disait un jour : « Pour gagner cinq mille francs par an, il me faudrait travailler jour et nuit. »

L'homme qui est aujourd'hui le plus célèbre de l'Allemagne, et dont les œuvres sont sans doute le plus chèrement payées, ne reçoit pas dix louis par feuille pour ses meilleures nouvelles.

Il en est de même pour les journaux littéraires. 20, 30 fr. la feuille est le prix ordinaire. Je n'en connais pas beaucoup qui paient jusqu'à 40 et 50 fr.

En France, où on lit moins qu'en Allemagne, les recueils littéraires paient quatre fois plus cher leurs collaborateurs. A la vérité nos recueils ont beaucoup de peine à se soutenir, et prospéreront difficilement : il n'y a pas de proportion entre le nombre de leurs abonnés et le prix de leur rédaction. En Angleterre, les *Revues* mensuelles et trimestrielles, qui comptent plusieurs milliers de souscripteurs, et qui contiennent des feuilles beaucoup plus compactes et plus larges, ne paient cependant pas plus cher que les *Revues* françaises. Depuis quelque temps surtout, il s'est formé chez nous une *littérature marchande* qui trouve moyen, et cela au détriment de la saine et grande littérature, d'avoir carrosse et train de maison. Il arrive bien que ces *honnêtes industriels* ruinent assez souvent leurs éditeurs; mais qu'est la ruine d'un pauvre diable de libraire auprès de l'inexprimable satisfaction de jeter à la tête des gens, avec la plus charmante fatuité, qu'on ne sait pas le *nombre de ses valets* ? Peut-être ferons-nous quelque jour l'histoire de cette *littérature marchande* et voir ce que l'on y [illegible] les plus grands noms de l'époque.

religieuse, les plus belles odes que l'Allemagne possède, à partir de Luther jusqu'à Novalis. Ce besoin de lecture est surtout extrêmement développé en Prusse, en Saxe, et dans les autres parties protestantes de l'Allemagne. Là, il faut qu'un village soit bien pauvre pour n'avoir pas au moins un cabinet de lecture, et un cabaret bien dépourvu de clientelle pour ne pas recevoir un ou deux journaux. Ainsi il arrive que dans cette masse de livres niais ou insignifians qui se publient ici chaque année, une bonne partie s'écoule toujours dans les échoppes d'artisans et les chaumières, et qu'au bout du compte l'éditeur ne perd pas autant qu'on pourrait le croire; et il faut bien que cela soit, car on ne saurait se faire une idée, si on ne l'a vue soi-même, de l'étrange monotonie que présentent ces millions d'articles d'un catalogue de foire : livres de contes, livres pour les enfans, livres de cuisine, d'agriculture, d'économie, de calcul, etc., etc. Je ne sache pas une chose au monde sur laquelle les Allemands n'aient trouvé le moyen de publier quelques bons ou mauvais livres.

Après cette large et invariable nomenclature d'ouvrages indigènes, arrivent les livres étrangers que les Allemands recherchent avec avidité. Il n'est pas besoin qu'un livre soit mentionné trois fois de suite honorablement dans nos journaux pour qu'il se réimprime bientôt en Allemagne. Il a paru en même temps, de Bruxelles à Berlin, cinq éditions et trois traductions de cette méchante agrégation appelée *Livre des Cent-et-Un*. Qui pourrait dire le parti que l'on tire ici de nos bons journaux littéraires depuis Bruxelles qui les répète si promptement, jusqu'aux gazettes allemandes qui les épluchent, les scindent, les commentent, les dispersent par échantillons et par parcelles? Qui pourrait dire à combien de graves méditations Ch. Nodier expose l'esprit consciencieux d'un journaliste allemand, avec ses idées de palingénésie, et quelle rumeur soulève dans ce camp pacifique, ou l'annonce des Mémoires de M. de Châteaubriand, ou le livre de M. de La Mennais? Ce qui arrive pour les journaux arrive également pour les romans. On les reçoit par la poste, on les lit avec avidité. Un jour je me trouvais dans une société avec une jeune personne de dix-sept à dix-huit ans, qui me parlait de notre littérature actuelle. — On fait maintenant de si mauvais livres en France, me disait-elle. Le compliment n'était pas des plus agréables à entendre.— Des livres si immoraux ?... Immoraux ! Le mot était dur, mais je ne pouvais pourtant pas discuter la moralité de quelques-unes de nos nouvelles productions avec une jeune fille allemande, qui, en me parlant, baissait si modestement les yeux. Donc j'acceptai l'épithète d'immoraux avec la plus grande résignation, et elle continua : Un homme peut à peine les lire, une femme n'ose pas y songer. — Ainsi, mademoiselle, vous n'avez sans doute pas

lu tel et tel roman. — Oh! je vous demande pardon, lorsque l'on entend parler si souvent de ces ouvrages, il faut cependant bien les connaître. — Mais sans doute, vous n'aurez pas lu les livres de MM....., et toujours en m'enhardissant, je lui énumérais les degrés de diablerie que notre littérature de désespoir, comme l'appelait Goëthe, a parcourus depuis quelques années. — Je les ai lus, répondit-elle. Bref, il se trouva qu'elle avait tout lu, jusqu'au dernier roman de M. Paul de Kock dont elle n'osait pourtant pas articuler le titre (1).

A la suite de ces réimpressions d'ouvrages arrivent les traductions! Les traductions! cette autre industrie que nous ne pratiquons encore qu'à demi. En Allemagne, ce sont de véritables fabriques. On a traduit tout ce qui a un nom depuis l'un des pôles à l'autre. L'Allemagne est le vaste foyer où les œuvres littéraires des autres nations se décomposent, et se transforment comme les métaux dans un laboratoire. Il y a tel homme ici qui agrandit son patrimoine, achète une maison, donne des fêtes, vit en rentier, n'a jamais fait de sa vie autre chose que traduire. Et savez-vous combien on le paie? Deux thalers (2), trois thalers la feuille, cinq au plus, s'il a de la réputation. Mais il a un atelier, et dans cet atelier une vingtaine d'apprentis auxquels il partage la copie, comme on le fait aux compositeurs dans une imprimerie. Il rassemble ensuite le tout, le revoit, et comme il a beaucoup d'ouvrage, et qu'il ne paie que très peu ses ouvriers, il arrive, au bout de l'année, à s'arrondir encore un assez joli revenu. La célérité avec laquelle ces fabriques livrent le travail qu'on leur commande, ne peut être comparée qu'à celle d'un tailleur du Palais-Royal qui a peur de perdre l'occasion de vendre. Un jour un libraire de Leipzig reçoit *les Écorcheurs* de M. d'Arlincourt, 2 vol. in-8°. Il les porte à un de ces chefs d'atelier : « Monsieur, lui dit-il, c'est aujourd'hui mardi, je désirerais avoir la traduction complète de cet ouvrage pour jeudi soir; » et le jeudi soir la traduction était livrée au libraire (3).

(1) Je n'ai rapporté cette double accusation intentée à notre littérature actuelle en général, et justifiée en quelque sorte par les écarts et les tentatives ridicules de quelques-uns de ses enfans perdus, que comme un exemple des opinions fausses et erronées répandues à l'étranger et même encore en France par un journal dont la critique littéraire ne mérite pas une discussion sérieuse. La jeune personne dont il s'agit ici lisait quelquefois *le Constitutionnel*, qui lui avait sans doute fourni son argument d'immoralité contre quelques-uns de nos écrivains, tout en lui recommandant les romans obscènes de M. Paul de Kock.

(2) Le thaler vaut trois francs soixante-quinze centimes.

(3) Je ne connais qu'un exemple de contrefaçon à donner pour pendant à ce fait.

J'aurais tort pourtant de disséquer ainsi le catalogue de livres, si je ne devais en même temps faire remarquer les grands noms qui s'y trouvent, et les ouvrages importans qu'il annonce. Le caractère de la nation allemande est trop grave et trop consciencieux, son ame trop généreuse et trop poétique pour se perdre tout entière dans de vaines entreprises. La haute science, la haute littérature, occupent toujours une grande place dans la vie de ce peuple dévoué aux études sérieuses; et après avoir parcouru avec ennui tant d'articles insignifians, il suffit qu'un nom tombe sous nos yeux pour nous rappeler tout ce que nous devons déjà à l'Allemagne.

Parmi les ouvrages qui se trouvent inscrits sur le catalogue de cette foire, je citerai entre autres : La Grammaire critique du sanscrit de Bopp; les Œuvres posthumes de Fichte, 3 vol.; les tomes 54 et 55 des Œuvres complètes de Goëthe; la savante Histoire de l'empire des Ottomans, de M. de Hammer, 10 vol.; le 1er vol. des Œuvres complètes de M. Krug, le professeur de philosophie; l'Histoire d'Europe depuis la fin du XVe siècle, tomes 3 et 4, de M. de Raümer; la 2e édition de l'Histoire du droit romain au moyen-âge, par M. de Savigny; l'Histoire de l'ame, par le professeur Schubert, de Munich; l'Histoire des Allemands, de M. Menzel, qu'on traduit en français à Paris; l'Histoire d'Autriche, de M. le comte de Mailath; et un ouvrage dont on s'est déjà occupé en France, mais peut-être pas encore autant qu'il le méritait : ce sont les lettres de Mme de Varnhagen, recueillies après sa mort, et publiées sous le titre de *Rahel*; puis, la 7e édition des poésies d'Uhland; le Recueil long-temps désiré de Rückert; les Voix du temps, de M. Stieglitz; parmi les romans, ceux de Beckstein, Munch, Scheffer, Spindler, Tieck, et quelques pièces de théâtre de Raupach et Zedlitz.

Un volume in-8° de M. V. Hugo arrive à Bruxelles par la poste. Le libraire le reçoit à huit heures du matin, le distribue aux ouvriers; dans la journée même, il est composé, corrigé et mis sous presse. Le lendemain on le distribue, et cinq jours après il arrive avec le courrier à Leipzig, avant qu'aucun exemplaire de l'édition originale pût y être parvenu.

Qu'on juge d'après cela du tort énorme que peut faire à la librairie française l'*industrie* des pirates belges. Si le gouvernement français s'inquiétait tant soit peu de cette branche si importante de notre commerce, lui qui a donné un roi et une existence politique à la Belgique, ne pourrait-il pas lui imposer le respect de la propriété la plus sacrée peut-être, celle de l'écrivain pauvre et laborieux? Pourquoi un traité de commerce, qui s'étendrait à la Belgique et aux divers états de l'Allemagne, ne mettrait-il un terme à ce vol de grand chemin?

Maintenant la librairie allemande s'est jetée, avec la librairie française, sur un nouveau terrain avec les *Pefny-Magazine*, qui, par l'instruction primaire répandue dans les basses classes, obtiennent encore plus de succès que chez nous. Est venu d'abord le *Pefny-Magazine*, de M. Bossange, qui a gagné en peu de temps 60,000 mille abonnés, et dont on fait une seconde édition pour la Pologne; puis le *Musée des familles*, traduit en allemand par le libraire Peeters; puis le *Heller-Magazine*, de Baumgartner, et à Berlin, et à Prague, et partout, des publications périodiques à bas prix, qui, si elles duraient, pourraient bouleverser en Allemagne tous les rangs inférieurs de la librairie, et rétrécir de beaucoup les catalogues des livres semestriels.

Sans doute on ne saurait trop encourager ce genre de publications qui peuvent exercer une heureuse influence sur les masses, lorsqu'elles sont vraiment faites dans leur intérêt. Mais on commence à apprécier à leur juste valeur ces spéculations prétendues bon marché, qui coûtent beaucoup plus cher que les ouvrages faits avec talent et conscience, deux choses qui manquent essentiellement à ces sortes d'entreprises, que nos journaux quotidiens colportent avec une complaisance qu'ils n'accordent pas toujours au vrai mérite. Déjà la plupart chez nous menacent ruine, et, si on en excepte le *Magasin pittoresque* et l'*Encyclopédie à 2 sous*, qui sont dirigés dans une voie estimable par des hommes distingués, le reste ne survivra guère à la fièvre du moment.

X. Marmier.

IMPRESSIONS

DE VOYAGES.

XI.

LE MONT GEMMI.[1]

Nous devions partir à cinq heures du matin d'Interlaken, dans une petite calèche qui devait nous conduire jusqu'à Kandersteg, lieu auquel la route cesse d'être praticable pour les voitures; c'était toujours la moitié du chemin épargné à nos jambes, et comme nous avions quatorze lieues à faire ce jour-là pour aller coucher aux bains de Louëche, et dans la dernière partie du chemin, l'une des plus rudes montagnes des Alpes à franchir, ces sept lieues de rabais sur notre étape n'étaient pas chose à dédaigner. Aussi fûmes-nous d'une exactitude militaire. A six heures, nous étions engagés dans la vallée de la Kander dont nous remontâmes la rive pendant l'espace de trois ou quatre lieues; enfin à dix

(1) Prononcez Ghemmi.

heures et demie, nous prenions autour d'une table assez bien servie, à l'auberge de Kandersteg, des forces pour l'ascension que nous allions entreprendre; à onze heures, nous réglâmes nos comptes avec notre voiturier, et dix minutes après nous étions en route avec notre brave Willer qui ne devait me quitter qu'à Louëche.

Pendant une lieue et demie, à peu près, nous côtoyâmes, par un chemin assez facile, la base de la Blumlis-Alp, cette sœur colossale de la Yugfrau, qui a reçu maintenant, en échange de son nom de Montagne des Fleurs, celui plus expressif, et plus en harmonie surtout avec son aspect, de *Wild-Frau* (femme sauvage). Cependant si près que je fusse du *Wild-Frau*, j'oubliais la tradition qui s'y rattache, et dont une malédiction maternelle forme le dénoûment, pour penser à une autre légende et à une autre malédiction, bien autrement terrible, d'après laquelle Werner a fait son drame du *24 Février*. L'auberge que nous allions atteindre dans une heure était l'auberge de Schwarrbach.

Connaissez-vous ce drame moderne dans lequel Werner a transporté le premier la fatalité des temps antiques, cette famille de paysans que la vengeance de Dieu poursuit comme si elle était une famille royale; ces pâtres Atrides, qui, pendant trois générations, à jour et heure fixes, vengent les uns sur les autres, fils sur pères, pères sur fils, les crimes des fils et des pères; ce drame qu'il faut lire à minuit, pendant l'orage, à la lueur d'une lampe qui finit, si, n'ayant jamais rien craint, vous voulez sentir pour la première fois courir dans vos veines les atteintes frissonnantes de la peur; ce drame enfin que Werner a jeté sur la scène, sans oser le regarder jouer peut-être, non pour s'en faire un titre de gloire, mais pour se débarrasser d'une pensée dévorante, qui, tant qu'elle fut en lui, le rongeait incessamment, comme le vautour Prométhée.

Ecoutez ce que Werner en dit lui-même dans son prologue aux fils et aux filles d'Allemagne :

« Quand je viens de me purifier devant le peuple, réveillé par « la confession sincère de mes erreurs (1) et de mes fautes envers « lui, je veux encore me détacher de ce poème d'horreur qui,

(1) Werner, de luthérien qu'il était, venait de se faire catholique.

« avant que ma voix le chantât, troublait comme un nuage orageux « ma raison obscurcie, et qui, lorsque je le chantais, retentissait « à mes propres oreilles comme le cri aigu des hiboux..... de ce « poème qui a été tissu dans la nuit, semblable au retentissement « du râle d'un mourant, qui, bien que faible, porte la terreur jus- « que dans la moelle des os. »

Maintenant voulez-vous savoir ce que c'est que ce poème? je vais vous le dire en deux mots.

Un paysan suisse habite avec son père une des cimes les plus hautes et les plus sauvages des Alpes : le besoin d'une compagne se fait sentir au jeune Kuntz, et malgré le vieillard, il épouse Trude, fille d'un pasteur du canton de Berne, qui n'a rien laissé en mourant que de vieux livres, de longs sermons, et une belle fille.

Le vieux Kuntz voit avec regret entrer une maîtresse dans la maison dont il est le maître; de là des querelles intérieures entre le beau-père et la bru, querelles dans lesquelle le mari, blessé dans la personne de sa femme, s'aigrit de jour en jour contre son père.

Un soir, c'était le 24 février, il revient joyeux d'une fête donnée à Louëche. Il rentre, la gaîté au front, la chanson à la bouche. Il trouve le vieux Kuntz qui gronde et Trude qui pleure. Le malheur intérieur veillait à la porte, dont il vient de franchir le seuil.

Plus il avait de joie dans le cœur, plus il a maintenant de colère. Cependant son respect pour le vieillard lui ferme la bouche; l'eau lui coule du front; il mord ses poings serrés; son sang s'allume, et pourtant il se tait. Le vieillard s'emporte de plus en plus.

Alors le fils le regarde en riant de ce rire amer et convulsif de damné, prend une faux pendue à la muraille : — L'herbe va bientôt croître, dit-il, il faut que j'aiguise cet instrument. Le cher père n'a qu'à continuer de gronder, je vais l'accompagner en musique. — Puis tout en aiguisant sa faux à l'aide d'un couteau, il chantait une jolie chansonnette des Alpes fraîche et naïve, comme une de ces fleurs qui s'ouvrent aux pieds d'un glacier :

Un chapeau sur la tête,
De petites fleurs dessus,
Une chemise de berger,
Avec de jolis rubans.

Pendant ce temps, le vieillard écumait de rage, trépignait, menaçait. Le fils chantait toujours. Alors le vieillard, hors de lui, jeta à la femme une de ces lourdes injures qui soufflètent la face d'un mari. Le jeune Kuntz se releva, furieux, pâle et tremblant. Le couteau, le couteau maudit avec lequel il aiguisait sa faux, lui échappa des mains; et, conduit sans doute par le démon qui veille à la perte de l'homme, il alla frapper le vieillard. Le vieillard tombe, se relève pour maudire le parricide, puis retombe et meurt.

Depuis ce moment, le malheur entra dans la chaumière, et s'y établit comme un hôte qu'on ne peut chasser. Kuntz et Trude continuèrent de s'aimer cependant, mais de cet amour sauvage, triste et morne sur lequel il a passé du sang. Six mois après la jeune femme accoucha. Les dernières paroles du mourant avaient été frapper l'enfant dans le sein de sa mère; comme Caïn, il portait avec lui le signe du maudit : une faux sanglante sur le bras gauche.

Quelque temps après, la ferme de Kuntz brûla, la mortalité se mit dans ses troupeaux ; la cime du Rinderhorn s'écroula, comme poussée par une main vengeresse; un éboulement de neige couvrit la terre sur une surface de deux lieues, et sous cette neige étaient engloutis les champs les plus fertiles et les alpages les plus riches du parricide. Kuntz, n'ayant plus ni grange ni terres, de fermier qu'il était, se fit hôtelier. Enfin cinq ans après être accouchée d'un garçon, Trude accouche d'une fille. Les époux crurent la colère de Dieu désarmée, car cette fille était belle, et n'avait aucun signe de malédiction sur le corps.

Un soir, c'était le 24 février, la petite fille avait alors deux ans, et le garçon sept, les deux enfans jouaient sur le seuil de la porte avec le couteau qui avait tué leur aïeul; la mère venait de couper le cou à une poule, et le petit garçon, avec cette volupté de sang si particulière à la jeunesse chez laquelle l'éducation ne l'a point encore effacée, l'avait regardée faire. — Viens, dit-il à sa sœur, nous allons jouer ensemble ; je serai la cuisinière, et toi la poule.— L'enfant prit le couteau maudit, entraîna sa petite sœur derrière la porte de l'auberge; cinq minutes après, la mère entendit un cri, elle accourut : la petite fille était baignée dans son sang, son frère venait de lui couper le cou. Alors Kuntz maudit son fils, comme son père l'avait maudit.

L'enfant se sauva. Nul ne sut ce qu'il devint.

A compter de ce jour, tout alla de mal en pis pour les habitans la chaumière. Les poissons du lac moururent, les récoltes cessèrent de germer; la neige, qui ordinairement fondait aux plus grandes chaleurs de l'été, couvrit la terre comme un linceul éternel; les voyageurs qui alimentaient la pauvre hôtellerie devinrent de plus en plus rares, parce que le chemin devint de plus en plus difficile. Kuntz fut forcé de vendre le dernier bien qui lui restait, cette petite cabane, devint le locataire de celui à qui il l'avait vendue, et vécut plusieurs années du prix de cette vente; puis un jour il se trouva si denué, qu'il ne put payer le loyer de ces misérables planches, que le vent et la neige avaient lentement disjointes, comme pour arriver jusqu'à la tête du parricide.

Un soir, c'était le 24 février, Kuntz rentra revenant de Louëche; il s'était mis en route le matin pour aller supplier le propriétaire qui le poursuivait, de lui accorder du temps. Celui-ci l'avait renvoyé au bailli, et le bailli l'avait condamné à payer dans les vingt-quatre heures. Kuntz avait été chez ses amis riches; il les avait priés, implorés, conjurés, au nom de tout ce qu'il y avait de sacré dans le monde, de sauver un homme du désespoir. Pas un ne lui avait tendu la main. Il rencontra un mendiant qui partagea son pain avec lui. Il rapporta ce pain à sa femme, le jeta sur la table, et lui dit : Mange le pain tout entier, femme; j'ai dîné là-bas, moi.

Cependant il faisait un ouragan terrible, le vent rugissait autour de la maison comme un lion autour d'une étable; la neige tombait toujours plus épaisse, comme si l'atmosphère allait finir par se condenser; les corneilles et les hiboux, oiseaux de mort, que la destruction réjouit, se jouaient au milieu du désordre des élémens, comme les démons de la tempête, et venaient, attirés par la clarté de la lampe, frapper de l'extrémité de leurs lourdes ailes, les carreaux de la cabane où veillaient les deux époux, qui, assis en face l'un de l'autre, osaient à peine se regarder, et qui, lorsqu'ils se regardaient, détournaient aussitôt la vue, épouvantés des pensées qu'ils lisaient sur le front l'un de l'autre.

En ce moment un voyageur frappa. Les deux époux tressaillirent.

Le voyageur frappa une seconde fois. Trude alla ouvrir.

C'était un beau jeune homme de vingt à vingt-quatre ans, vêtu d'une veste de chasseur, ayant une gibecière et un couteau de chasse au côté, une ceinture à mettre de l'argent autour du corps, et deux pistolets dans cette ceinture; il portait d'une main une lanterne près de s'éteindre, et de l'autre un long bâton ferré.

En apercevant cette ceinture, Kuntz et Trude échangèrent un regard rapide comme l'éclair.

— Soyez le bien-venu, dit Kuntz, et il tendit la main au voyageur. — Votre main tremble? ajouta-t-il.

— C'est de froid, répondit celui-ci en le regardant avec une expression étrange.

A ces mots il s'assit, tira de son sac du pain, du kirchenwaser, du pâté et une poule rôtie, et offrit à ses hôtes de souper avec lui.

— Je ne mange pas de poule, dit Kuntz.

— Ni moi, dit Trude.

— Ni moi, dit le voyageur.

Et tous trois soupèrent avec le pâté seulement. Kuntz but beaucoup.

Le souper fini, Trude alla dans le cabinet voisin, étendit une botte de paille sur le plancher, et revint dire à l'étranger : Votre lit est prêt.

— Bonne nuit, dit le voyageur.

— Dormez en paix, répondit Kuntz.

Le voyageur entra dans sa chambre, en poussa la porte, et se mit à genoux pour faire sa prière....

Trude alla s'étendre sur son lit.

Kuntz laissa tomber sa tête entre ses deux mains.

Au bout d'un instant, le voyageur se releva, détacha sa ceinture, dont il se fit un traversin, et accrocha ses habits à un clou. Le clou était mal scellé; il tomba, entraînant les habits qu'il devait soutenir.

Le voyageur essaya de le fixer de nouveau dans la muraille en frappant dessus avec son poing. L'ébranlement causé par cette tentative fit tomber un objet suspendu de l'autre côté de la cloison. Kuntz tressaillit, chercha craintivement des yeux l'objet dont la chute venait de le tirer de sa rêverie. C'était le couteau deux fois

maudit qui avait tué le père par la main du fils, et la sœur par la main du frère. Il était tombé près de la porte de la chambre qu'occupait l'étranger.

Kuntz se leva pour l'aller ramasser. En se baissant, son regard plongea par le trou de la serrure dans la chambre de son hôte. Celui-ci dormait, la tête appuyée sur sa ceinture. Kuntz resta l'œil sur la serrure, la main sur le couteau. La lampe s'éteignit dans la chambre de l'étranger.

Kuntz se retourna vers Trude, pour voir si elle dormait.

Trude était appuyée sur son coude, les yeux fixes; elle regardait Kuntz. — Lève-toi et éclaire-moi, puisque tu ne dors pas, dit Kuntz.

Trude prit la lampe; Kuntz ouvrit la porte; les deux époux entrèrent.

Kuntz mit la main gauche sur la ceinture. Il tenait le couteau de la main droite.

L'étranger fit un mouvement. Kuntz frappa. Le coup était si sûrement donné, que la victime n'eut la force que de dire ces deux mots : Mon père!

Kuntz venait de tuer son fils.

Le jeune homme s'était enrichi à l'étranger et revenait partager sa fortune avec ses parens.

Voilà le drame de Werner, et la légende du Schwarrbach.

On peut juger jusqu'à quel point un pareil souvenir me préoccupait. Le désir de voir l'auberge qui avait été le théâtre de ces terribles événemens m'avait surtout déterminé à prendre le chemin du mont Gemmi. Il y avait bien, une lieue au-delà de l'auberge, certaine descente que les gens du pays eux-mêmes regardent comme un des plus effrayans cols des Alpes; ce qui ne promettait pas à ma tête, si disposée aux vertiges, une grande liberté d'esprit pour admirer le travail des hommes qui ont pratiqué cette descente, et le caprice de Dieu qui a dressé là les rochers contre lesquels elle rampe. Mais à force de penser à l'auberge et au chemin facile qui y conduit, j'avais fini par m'étourdir sur le chemin infernal par lequel on en sort.

Pendant que je repassais dans mon esprit tout ce drame, nous avions gravi la montagne. En arrivant sur son plateau, un

vent froid nous prit tout à coup. Tant que nous avions monté, il passait au-dessus de notre tête, et nous ne l'avions pas senti. Parvenus au sommet, rien ne nous garantissait plus, et il descendait par bouffées terribles des pics de l'Altels et du Gemmi, comme pour garder à lui le domaine de la mort et repousser les vivans dans la vallée où ils peuvent vivre.

Il était d'ailleurs impossible d'inventer une décoration plus en harmonie avec le drame. Derrière nous, la délicieuse vallée de la Kander (Kander-thal), jeune, joyeuse et verte; devant nous, la neige glacée et les rochers nus; puis, au milieu de ce désert, comme une tache sur un drap mortuaire, l'auberge maudite qui vit se passer la scène que nous venons de raconter.

A mesure que j'approchais, l'impression était plus vive. J'en voulais au ciel qui était d'un bleu d'azur transparent, et au soleil joyeux qui éclairait cette chaumière : j'aurais voulu voir l'atmosphère épaissie par les nuages; j'aurais voulu entendre les sifflemens de la tempête, faisant rage autour de cette cabane. Rien de tout cela. Du moins, sans doute, la mine sauvage de nos hôtes allait s'harmonier avec les souvenirs qui les entouraient. Point : deux beaux enfans, blancs et roses, un petit garçon et une petite fille, jouaient sur le seuil de la porte, creusant des trous dans la neige avec un couteau. Un couteau! comment leurs parens étaient-ils assez imprudens pour laisser encore un couteau aux mains de leur fils! Je le lui arrachai vivement; le pauvre petit me laissa faire, et se mit à pleurer.

J'entrai dans la cabane; l'hôte vint à moi : c'était un gros homme, de trente-cinq à quarante ans, bien gras et bien gai. — Tenez, lui dis-je, voilà un couteau que j'ai repris à votre fils, qui jouait avec sa sœur. Ne lui laissez plus une pareille arme entre les mains, vous savez ce qu'il en pourrait résulter? — Merci, monsieur, me dit-il en me regardant avec étonnement. — Mais il n'y a pas de danger. — Pas de danger, malheureux! Et le 24 février?

L'hôte fit un geste marqué d'impatience.

— Ah! dis-je, vous comprenez?

En même temps je jetai les yeux autour de moi; la disposition intérieure de la cabane était bien la même que du temps de Kantz. Nous étions dans la première chambre; en face de nous, dans un

enfoncement, était non plus le grabat de Trude, mais un bon lit suisse aussi large que long ; à gauche était le cabinet où le voyageur avait été assassiné. J'allai à la porte de ce cabinet, je l'ouvris, une table était servie, attendant les hôtes qui passent journellement : je regardai le plancher, il me semblait que j'allais y retrouver les traces du sang.

— Que cherchez-vous, monsieur, me dit l'hôte, avez-vous perdu quelque chose?

— Comment, dis-je, répondant à ma pensée et non à sa demande, avez-vous eu l'idée de faire de ce cabinet une salle à manger?

— Pourquoi pas? fallait-il y mettre un lit comme l'avait fait mon prédécesseur? Un lit est chose inutile ici, où peu de voyageurs s'arrêtent pour passer la nuit.

— Je le crois bien, après l'événement affreux dont cette cabane a été témoin....

— Allons! encore un, grommela l'hôte entre ses dents, avec une expression de mauvaise humeur qu'il ne cherchait pas même à cacher.

— Mais vous, continuai-je, comment avez-vous eu le courage de venir habiter cette maison?

— Je ne suis pas venu l'habiter, monsieur, elle a toujours été à moi.

— Mais avant d'être à vous?

— Elle était à mon père.

— Vous êtes le fils de Kuntz?

— Je ne me nomme pas Kuntz, je me nomme Hantz.

— Oui, vous avez changé de nom, et vous avez bien fait.

— Je n'ai pas changé de nom, et Dieu merci, j'espère n'en changer jamais.

— Je comprends, me dis-je à moi-même, Werner n'aura pas voulu.....

— Tenez, monsieur, expliquons-nous, me dit Hantz.

— Je suis bien aise que vous alliez au-devant de mes désirs, je n'aurais pas osé vous demander de détails sur des évènemens qui paraissent vous toucher de si près, tandis que maintenant vous allez me dire..... n'est-ce pas?

— Oui, je vais vous dire ce que j'ai dit vingt fois, cent fois,

mille fois ; je vais vous dire ce qui depuis quinze ans me fait damner, moi et ma femme, ce qui finira un beau jour par me faire faire quelque mauvais coup.

— Ah! des remords! me dis-je à demi-voix.

— Car, continua-t-il avec désespoir, une persécution pareille lasserait la patience de Calvin lui-même. Il n'y a ni 24 février, ni Kuntz, ni assassinats; cette auberge est aussi sûre pour le voyageur que le sein de la mère pour l'enfant; et il le sait mieux que personne, le brigand qui est cause de tout cela, puisqu'il est resté quinze jours ici.

— Kuntz?

— Et mon Dieu non, je vous dis qu'il n'y a jamais eu à vingt lieues à la ronde un seul homme du nom de Kuntz, mais un misérable qu'on appelait Werner.

— Comment! le poète?

— Oui, monsieur, le poète, car c'est comme cela qu'ils l'appellent tous; — eh bien! monsieur, le poète est venu chez mon père, il aurait mieux valu, pour son repos dans l'autre monde et pour le nôtre dans celui-ci, qu'il se rompît le cou en grimpant le rocher que vous allez descendre. Il est donc venu; c'était en 1815, je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui: une honnête et digne figure, monsieur; impossible de rien soupçonner. Aussi quand il a demandé à mon pauvre père de rester huit ou dix jours avec nous, mon père n'a pas fait d'objection, il lui a dit seulement : — Dame, vous ne serez pas bien; je n'ai que ce cabinet-là à vous donner. L'autre, qui avait son coup à faire, a répondu : C'est bon. — Alors nous l'avons installé là, là où vous êtes. — Nous aurions dû nous douter de quelque chose cependant; car, dès la première nuit, il s'est mis à parler tout haut comme un fou. Je crus qu'il était malade, je me levai pour regarder par le trou de la serrure, c'était à faire peur; il était pâle, il avait les cheveux rejetés en arrière, les yeux tantôt fixes, tantôt égarés; par momens il restait immobile comme une statue, tout à coup il gesticulait comme un possédé, et puis il écrivait, il écrivait..... des pattes de mouches, voyez-vous, ce qui est toujours mauvais signe, si bien que cela dura quinze jours ou plutôt quinze nuits, parce que dans le jour il se promenait tout autour de la maison. C'est moi qui le conduisais

Enfin après quinze jours, il nous dit : — Mes braves gens, j'ai fini, je vous remercie. — Il n'y a pas de quoi, répondit mon père, vu que je ne vous ai pas beaucoup aidé, je crois. — Plus que vous ne pensez, répondit-il. — Alors il paya, je dois le dire, il paya même bien, et puis il partit.

Un an se passa tranquillement sans que nous entendissions parler de lui. Un matin, c'était en 1815, je crois, deux voyageurs entrèrent, regardèrent attentivement l'intérieur de notre auberge. — Tiens, dit l'un, voilà la faux. — Tiens, dit l'autre, voilà le couteau. — C'était une belle faux toute neuve que je venais d'acheter au Kandersteg, et un vieux couteau de cuisine, qui n'était plus bon qu'à casser du sucre, et qui était accroché à un clou près de la porte du cabinet... Nous les regardions avec étonnement, mon père et moi, lorsque l'un d'eux s'approcha, et me dit : — N'est-ce pas ici, mon petit ami, qu'a eu lieu le 24 *février*, cet horrible assassinat? — Nous restâmes, mon père et moi, comme deux hébétés. — Quel assassinat? dis-je... — L'assassinat commis par Kuntz sur son fils.— Alors je leur répondis ce que je viens de vous répondre.

— Connaissez-vous M. Werner, continua le voyageur?

— Oui, monsieur, c'est un brave et digne homme qui a passé quinze jours ici, il y a deux ans, je crois, et qui n'avait qu'un défaut : c'était d'écrire et de parler toute la nuit, au lieu de dormir.

— Eh bien! tenez, mon ami, voilà ce qu'il a écrit dans votre auberge et sur votre auberge.

Alors il nous donna un mauvais petit livre en tête duquel il y avait 24 *Février*. Jusque-là pas de mal, le 24 février est un jour comme un autre, et je n'ai rien à en dire; mais je n'eus pas lu trente pages, que ce livre me tomba des mains. C'étaient des mensonges, et puis encore des mensonges, et tout cela sur notre pauvre hôtellerie, et tout cela pour ruiner de malheureux aubergistes. Si nous lui avions pris trop cher pour son séjour ici, il pouvait nous le dire, n'est-ce pas? on n'est pas des Turcs pour s'égorger; mais non, il ne dit rien, il paie, il donne un pour-boire même, et puis, le sournois qu'il est, il va écrire que notre maison... ça fait frémir, quoi! c'est une indignité, une infamie. Aussi,

qu'il revienne un poète ici, que j'en retrouve un, qu'il m'en passe un entre les mains, ah! il paiera pour son camarade.

— Comment! rien de ce que raconte Werner n'est arrivé!

— Mais rien du tout, c'est-à-dire pas la moindre chose. — Mon hôte trépignait.

— Mais alors, je conçois que les questions que l'on vous fait là-dessus doivent être fort ennuyeuses pour vous. — Ennuyeuses, monsieur! dites..... Il prit ses cheveux à deux mains..... Dites, il n'y a pas de mots, voyez-vous. C'est au point qu'il ne passe pas une ame vivante, qu'elle ne nous répète la même chanson. Faut que la faux et le couteau sont restés là : — Tenez, disait-on, voilà la faux et le couteau. — Mon père les a enlevés un jour, parce qu'à la fin ça l'embêtait d'entendre toujours répéter la même chose. Alors ç'a été une autre antienne. — Ah! ah! disaient les voyageurs, ils ont retiré la faux et le couteau; mais voilà encore le cabinet. — Diable! — Oui. — Oui, ma foi, c'est vrai. — Ah! monsieur, c'était à se manger le cœur, ils en ont abrégé la vie de mon père de plus de dix ans. Entendre dire de pareilles choses sur la maison où l'on est né, l'entendre dire par tout le monde, et cela chaque jour que Dieu fait, et plutôt deux fois qu'une encore, c'est à n'y plus tenir; je donnerai la baraque pour cent écus. Oui, je ne m'en dedis pas, voulez-vous me l'acheter cent écus? je vous la donne, et le mobilier avec, et je m'en irai, et je n'entendrai plus parler ni de Werner, ni de Kuntz, ni de la faux, ni du couteau, ni du 24 février, ni de rien.

— Voyons, voyons, mon hôte, calmez-vous, et faites-nous à dîner, cela vaudra mieux que de vous désespérer.

— Qu'est-ce que vous voulez manger? répondit notre homme, se calmant tout à coup, et levant le coin de son tablier qu'il passa dans sa ceinture.

— Une volaille froide.

— Ah! oui, une volaille! cherchez-en une ici. C'était bien autre chose quand on voyait des poules. Il a mis une poule dans son affaire; je vous demande un peu, une poule!... faut croire qu'il ne les aimait pas, ou bien alors c'était une rage.

— Tout ce que vous voudrez, peu m'importe; vous me préparerez cela pendant que j'irai faire un tour dans les environs.

— Dans une demi-heure vous trouverez votre dîner prêt.

Je sortis, partageant bien sincèrement le désespoir de ce pauvre homme; car telle est en effet la puissance de la parole du poëte, que, dans quelque lieu qu'il la sème, ce lieu se peuple à sa fantaisie de souvenirs heureux ou malheureux, et qu'il change les êtres qui l'habitent en anges ou en démons.

Je me mis en course aussitôt, mais l'explication de Hantz avait fait un singulier tort à son paysage. L'aspect en était toujours gigantesque et sauvage, mais le principe vivifiant était détruit; mon hôte avait soufflé sur le fantôme du poëte et l'avait fait évanouir. C'était une nature terrible, mais déserte et inanimée; c'était la neige, mais sans tache de sang; c'était un linceul, mais ce linceul ne couvrait plus de cadavre.

Ce désenchantement abrégea d'une bonne heure au moins ma course topographique sur le plateau où nous étions parvenus. Je me contentai de jeter un coup-d'œil à l'orient sur le double sommet auquel la montagne doit son nom de *Gemmi*, dérivé probablement de *Geminus*, et à l'ouest, sur le vaste glacier de Lammern, toujours *mort* et *bleu*, comme l'a vu Werner. Quant au lac de la Daube (*Dauben see*), et à l'éboulement du Renderhorn, j'avais vu l'un en venant, et j'allais être obligé de côtoyer l'autre en m'en allant. Je rentrai donc au bout d'une demi-heure à peu près, et trouvai mon hôte exact et debout près d'une table passablement servie.

En partant, je promis à ce brave homme d'aider de tout mon pouvoir à détruire la *calomnie* dont il était victime. Je lui ai tenu parole, et si quelqu'un de mes lecteurs s'arrête jamais à l'auberge du Schwarrbach, je lui serai fort obligé de dire à Hantz que j'ai, dans un livre dont sans cela il ignorerait probablement à tout jamais l'existence, rétabli les faits dans leur plus exacte vérité.

Nous n'avions pas fait vingt minutes de chemin que nous nous trouvâmes sur les bords du petit lac de la Daube. C'est, avec celui du Saint-Bernard et celui du Faulhorn, l'un des plus élevés du monde connu. Aussi, comme les deux autres, est-il inhabité; aucun hôte ne peut supporter la température de ses eaux, même pendant l'été.

Le lac dépassé, nous nous engageâmes dans un petit défilé, au bout duquel nous aperçûmes un châlet abandonné. Willer me

dit que c'était au pied de cette cabane que commençait la descente. Curieux de voir ce passage extraordinaire, et retrouvant mes jambes, fatiguées par trois heures de mauvais chemin, je hâtai le pas à mesure que j'avançais, si bien que j'arrivai en courant à la cabane.

Je jetai un cri, et fermant les yeux, je me laissai tomber en arrière.

Je ne sais si quelques-uns de mes lecteurs ont jamais connu cette épouvantable sensation du vertige, si, mesurant des yeux le vide, ils ont éprouvé ce besoin irrésistible de se précipiter; je ne sais s'ils ont senti leur cheveux se dresser, la sueur couler sur leur front, et tous les muscles de leur corps se tordre et se raidir alternativement, comme ceux d'un cadavre au toucher de la pile de Volta; s'ils l'ont éprouvé, ils savent qu'il n'y a pas d'acier tranchant dans le corps, de plomb fondu dans les veines, de fièvre courant dans les vertèbres, dont la sensation soit aussi aiguë, aussi dévorante que celle de ce frisson, qui, dans une seconde, fait le tour de tout votre être; s'ils l'ont éprouvé, dis-je, je n'ai besoin, pour leur tout expliquer, que de cette seule phrase : J'étais arrivé en courant jusqu'au bord d'un rocher perpendiculaire, qui s'élève à la hauteur de seize cents pieds au-dessus du village de Louëche; un pas de plus, j'étais précipité.

Willer accourut à moi; il me trouva assis, écarta mes mains que je serrais sur mes yeux, et me voyant près de m'évanouir, il approcha de ma bouche un flacon de kirchenwaser dont j'avalai une large gorgée; puis, me prenant sous le bras, il me conduisit ou plutôt me porta sur le seuil de la cabane.

Je le vis si effrayé de ma pâleur, que, réagissant à l'instant même par la force morale sur cette sensation physique, je me mis à rire pour le rassurer, mais c'était d'un rire dans lequel mes dents se heurtaient les unes contre les autres, comme celles des damnés qui habitent l'étang glacé de Dante.

Cependant, au bout de quelques instans, j'étais remis. J'avais éprouvé ce qui m'est habituel en pareille circonstance, c'est-à-dire un bouleversement total de toutes mes facultés, suivi presque aussitôt d'un calme parfait. C'est que la première sensation appartient au physique qui terrasse instinctivement le moral, et la seconde

au moral, qui reprend sa puissance raisonnée sur le physique; il est vrai que parfois ce second mouvement est chez moi plus douloureux que le premier, et que je souffre plus encore du calme que du bouleversement.

Je me levai donc d'un air parfaitement tranquille, et je m'avançai de nouveau vers le précipice dont la vue avait produit en moi l'effet que j'ai essayé de décrire. Un petit sentier, large de deux pieds et demi, se présentait, je le pris d'un pas en apparence aussi ferme que celui de mon guide; seulement, de peur que mes dents ne se brisassent les unes contre les autres, je mis dans ma bouche un coin de mon mouchoir replié vingt fois sur lui-même.

Je descendis deux heures en zig-zag, ayant toujours, tantôt à ma droite, tantôt à ma gauche, un précipice à pic, et j'arrivai sans avoir prononcé une seule parole au village de Louëche.

— Eh bien! me dit Willer, vous voyez bien que ce n'est rien du tout.

Je tirai mon mouchoir de ma bouche et je le lui montrai; le tissu était coupé comme avec un rasoir.

ALEX. DUMAS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1834.

Il était facile de prévoir les élections qui viennent d'éclore. Pour un œil attentif, il était évident que l'opposition paierait, dans une réélection générale, les fautes sans nombre qu'elle a commises, les imprudences et les folles théories de son avant-garde, les préjugés, les vieilles et aveugles routines de ses traîneurs. Ce n'est pas non plus la première fois qu'ayant à opter entre la probité politique et la rouerie la plus scandaleuse et la plus avérée, les électeurs se soient empressés de voter pour ceux qu'ils estimaient le moins. Pareille chose arriva aux élections de 1824, où les collèges soutinrent si vigoureusement le ministère de M. de Villèle. Alors, comme aujourd'hui, on était avide de paix et de repos; mais il n'est pas dans la nature des roués politiques de procurer la paix et le repos à ceux qui leur confient la direction des affaires.

Ce qui a fait surtout la force du pouvoir dans les élections, c'est que les électeurs savent très bien que l'opposition n'a pas en ses mains les remèdes aux maux que cause le ministère. Si l'opposition avait nettement formulé ses projets d'économies, indiqué les moyens qu'elle croit propres à maintenir la paix tout en faisant respecter la France, si les députés qui siégeaient sur les bancs de la gauche dans la dernière session avaient saisi plus souvent l'occasion d'énoncer avec franchise leurs projets d'avenir, on

pourrait s'étonner avec raison de l'insouciance que viennent de leur témoigner la plupart des collèges électoraux ; mais aujourd'hui l'opposition en est arrivée à ce point d'abandon de soi-même où l'on a besoin de se retremper par les fautes de ses adversaires. C'est au pouvoir maintenant à la remettre en honneur et en lumière, et l'on peut s'en fier au pouvoir de ce soin-là. Il est en bonne route, et il n'y manquera pas.

Aussi la partie sensée du ministère éprouve-t-elle plutôt de l'embarras que de la joie de la victoire qui vient d'être remportée, et tandis que M. Thiers, le grand faiseur électoral de 1834, s'applaudit de toutes ses forces, géantise et se gonfle du succès de ses circulaires, de ses flatteries, de ses menaces, de ses promesses, qui ne seront jamais tenues, et se fait fort de triompher des obstacles à venir par tous ces subterfuges de bas aloi qu'il a mis en œuvre auprès de la France électorale, M. Guizot gémit en secret de la situation où il se trouve, lui et ses collègues. De leur côté, mus par la même pensée, M. de Broglie et M. Royer-Collard, que leur situation ne force pas à étaler une satisfaction officielle, vont se plaignant tout haut à leurs amis de l'empressement inhabile avec lequel on use ce régime, qui en est déjà venu, après quatre ans d'existence, aux remèdes héroïques qui ont déterminé l'agonie de la restauration, à toutes les ruses, à toutes les honteuses manœuvres qui ont été vainement employées à prolonger l'existence de la dernière royauté. C'est que, pour de tels esprits, les majorités ne sont pas des signes infaillibles de durée, pas plus qu'une grosse fortune remise aux mains d'un dissipateur n'annonce qu'il échappera à sa ruine.

La pensée qui occupe uniquement la partie sérieuse du cabinet, celle qui ne consent pas à vivre au jour le jour et à esquiver une difficulté par une pirouette, c'est de ne pas gaspiller cette majorité qu'on vient de trouver si à propos, et dont le vote complaisant est plutôt un acte de charité qu'une marque de confiance. La fraction du cabinet que nous désignons sent confusément qu'il y a beaucoup d'exigences futures et prochaines sous tous ces suffrages; elle voit que le pays a voulu en finir de la crainte et de la peur, de ce système d'anxiété et d'effroi à l'aide duquel on gouverne depuis trois années, qu'il a résolu cette fois de s'en débarrasser sans retour par une immense démonstration en faveur de ce pouvoir qui se montrait toujours tremblant pour la France et pour lui-même, et que, privé de ce grand levier, il faudra désormais au ministère un peu de sollicitude pour les intérêts généraux, un peu de franchise, un peu de capacité, de génie même, et peut-être aussi un peu de probité, si l'on veut rester en place. En conséquence ceux qui pensent ainsi ont résolu, dit-on, de se débarrasser de quelques-uns de leurs collègues.

D'abord, il va sans dire que les élections, toutes ministérielles qu'elles soient, ne constituent pas une approbation absolue de la conduite du ministère, et que les électeurs qui ont envoyé aux chambres les députés que, par un étrange abus de mot, on nomme constitutionnels, n'ont entendu ratifier ni les marchés scandaleux, ni les pots-de-vin, ni les actes arbitraires, ni les abus, ni les désordres de toute espèce qui ont été signalés dans ces derniers temps. Tôt ou tard viendra le jour d'apurer tous ces comptes scandaleux, et le ministre qui ne pourra les justifier, aura beau lever les mains au ciel et s'écrier qu'il a sauvé la patrie, nous doutons que la chambre et les électeurs le suivent au Capitole! Il serait donc plus prudent de les apurer en famille, c'est-à-dire, grace à la non-responsabilité ministérielle établie par la charte-vérité, de pourvoir quelques collègues d'une pairie ou d'une ambassade, peut-être de ces deux choses à la fois, et de les remplacer par d'autres qui puissent venir, le front levé, se placer à la tête de cette majorité qui ne connaît pas encore bien le nom de ses chefs. Hâtons-nous de dire que ce ne sont encore là que des bruits qui courent, des projets qui transpirent à peine, et que se murmurent à l'oreille les esprits clairvoyans qui ont osé les concevoir. Tel qu'on félicite et que l'on congratule comme l'unique auteur de la grande victoire électorale, ne se doute pas que les mains qui pressent la sienne, s'unissent pour le repousser, et que, tout en louant son habileté, on blâme assez ouvertement les moyens qu'elle emploie pour réussir.

Quels moyens, en effet! On a conservé les pamphlets de la ligue et de la fronde, les sales productions de la régence; mais ce serait une source bien plus curieuse, et bien instructive pour l'historien futur du régime actuel, que la collection des biographies scandaleuses et des écrits diffamatoires lancés sur tous les points de la France contre les candidats libéraux, à l'occasion des dernières élections. En regard de cette volumineuse collection, il serait bon de placer la liste des concessions et des faveurs faites ou promises pour soutenir les candidats ministériels. On y verrait, ici des ordres donnés à des régimens de cavalerie pour aller tenir garnison dans une ville, comme il arriva pour l'élection de M. Humann, à Schelestadt, qu'on leurra de l'espoir de posséder un régiment de dragons; à Vendôme, et dans tout le pays où le 4e régiment de hussards se montra de ville en ville pour allécher partout les électeurs. Là, un administrateur des ponts-et-chaussées promettait un pavé magnifique à la ville, et Mortain eut ainsi à se décider entre des pierres neuves et un mandataire usé. Ailleurs, ce n'était ni de la cavalerie, ni des pavés, mais un pont ou une route; point de député ministériel, point de pont, ni de route, on n'en faisait pas mystère, et les lettres du ministre étaient expresses. En d'autres lieux, à

l'aval par exemple, la nomination ministérielle entraînait une faveur plus marquante. On consentait à accorder deux pièces de canon de quatre à la compagnie d'artillerie de la garde nationale. Il est des communes où l'on promettait même, à ce prix, de donner des fusils aux gardes nationaux; mais ce n'était là sans doute qu'une promesse. A Valenciennes, où le ministère demandait pour député M. d'Haubersaert, M. Thiers s'était engagé à envoyer en échange trois étalons. A Béziers, pour obtenir M. Viennet, on se contentait de donner des dessins, des plâtres et des livres à la bibliothèque, peut-être les œuvres de M. Viennet! A Strasbourg, au moins l'appât était plus grand. Une dépêche télégraphique, transmise la veille des élections, annonça que le ministre de l'intérieur avait accordé 10,000 francs pour terminer les travaux de curage de l'Ill, depuis Strasbourg jusqu'à l'embouchure du Rhin, afin que les bateaux à vapeur pussent arriver de Cologne. En d'autres localités moins importantes, on se borna à envoyer ou à promettre des statues, quelques fonds pour l'instruction publique, l'autorisation d'élever une fontaine, ou d'abattre quelques arbres qui encombraient la voie publique. On sait ce que M. Thiers avait promis pour sa propre nomination aux électeurs du cinquième arrondissement. C'est tout au plus si l'on peut dire de l'élection de M. Thiers ce que disait Vespasien du produit net d'un certain impôt.

A ces causes, encore bien inaperçues d'un changement dans le cabinet, se joint une question particulière qui embarrasse le ministère. On a beaucoup traité de l'affaire d'Alger, dans le conseil, pendant cette semaine. On se souvient, et nous avons déjà parlé d'une promesse verbale qui avait été emportée par M. de Talleyrand, au sujet d'Alger, lors de son premier départ pour son ambassade. M. de Talleyrand n'avait pu emporter que la promesse bien vague d'évacuer Alger, et cela, grace à M. Molé, alors ministre des affaires étrangères. M. Molé, homme calme et posé, qui apporte avant tout dans les affaires le coup-d'œil d'une saine expérience, ne s'était pas enflammé d'ardeur pour une colonie si mal administrée jusqu'à ce jour, et à charge à la France, sans doute par le fait même de cette mauvaise administration. Cependant, M. Molé déclara qu'il donnerait sa démission plutôt que de consentir à l'évacuation d'Alger, demandée formellement par M. de Talleyrand, au nom de l'Angleterre. M. Molé se fondait avec raison sur la défaveur qui rejaillirait pour le gouvernement de l'abandon d'une conquête qu'il n'avait pas faite, et qui lui avait été léguée par la restauration. « Si le ciel vous envoie quelques occasions d'acquérir de la gloire militaire, disait M. Molé, alors, alors seulement, vous pourrez songer à abandonner Alger; mais jusque-là il est impossible d'y penser. Ce qui serait alors peut-être un acte de sagesse, ne serait aujour-

d'hui qu'une lâcheté. » Mais depuis ce temps, le gouvernement de juillet s'est tellement illustré à Lyon et à Paris, au cloître Saint-Méry, au pont d'Arcole et dans la rue Transnonain, qu'il se prétend arrivé à l'époque que lui montrait en perspective M. Molé. Il est donc fortement question d'abandonner Alger. Toutefois, un gouvernement aussi habile que le nôtre ne pouvait avouer l'abandon d'Alger, même en le commettant. Il a donc fallu trouver un biais, une rouerie, et voici ce qui a été proposé au conseil, disent des personnes bien informées. Alger deviendrait une colonie européenne, c'est-à-dire que le pavillon anglais et celui des grandes puissances flotteraient sur la Cashauba, près du nôtre. Les frais de l'occupation seraient supportés par les puissances alliées ou associées, c'est-à-dire que les troupes d'occupation seraient anglaises, allemandes et françaises. Le gouverneur de la colonie serait élu, à la majorité, par les puissances, et l'on pense bien que ce n'est pas la France qui l'emporterait. Enfin, nous ouvririons le port d'Alger à toutes les nations, c'est-à-dire à l'Angleterre, qui navigue le plus sur cette route, et nous nous acheminerions tout doucement à une transaction dans laquelle l'Angleterre resterait maîtresse de notre conquête, et agrandirait à nos dépens ses établissemens d'Afrique. Tel sera le premier résultat bien positif de la quadruple alliance.

Il se peut que cette combinaison ne l'emporte pas; mais elle a été conçue, et, si on n'ose pas la risquer, c'est uniquement parce qu'il a fallu s'avouer, au milieu même du triomphe des élections, qu'on n'est ni assez fort, ni assez stable pour supporter le fardeau d'impopularité qui s'attacherait à cette mesure, et parce que pas un des ministres n'a eu le courage de se mettre au cou cette lourde pierre. Nous nous trompons : un ministre, un seul, et on peut facilement se nommer, se trouvait assez grand pour tenter cette entreprise, assez puissant pour la faire réussir, assez éloquent et assez habile pour en démontrer aux chambres l'avantage et l'opportunité. Nous ne doutons pas en effet qu'il eût trouvé facilement des flots de paroles à verser du haut de la tribune, pour prouver que nous gagnerions de l'influence, de l'argent et de la gloire, en abandonnant la conquête de Charles X; mais ses collègues du ministère se sont montrés peu disposés à le soutenir et à l'aider dans son dévouement excessif aux projets d'en haut. La question a donc été reportée à quelques jours, et le projet de colonisation européenne va mûrir dans les cerveaux ministériels, avec le projet non moins embarrassant des forts détachés.

Le parti prudent du ministère ne se dispose pas à entrer aussi légèrement que le ministre dont nous parlons dans la session qui va s'ouvrir. Cette session pourrait bien être semée de quelques embarras, et en pre-

parer d'autres plus grands encore. La conduite demi-hardie, demi-habile du parti légitimiste est bien faite pour faire naître quelques réflexions parmi les soutiens du pouvoir. Ce premier pas fait dans l'esprit de l'époque et dans la discipline prouve déjà un grand progrès dans ses idées. C'est grâce à son intervention que quelques-unes des parties les plus gangrenées du cancer ministériel ont été retranchées de la chambre. M. Mahul, M. Madier-Montjau, et quelques autres énergumènes sans talent ont été écartés par le concours du parti royaliste, qui a presque partout voté pour des capacités, tandis que le ministère, qui est composé d'hommes de talent et d'esprit, on ne peut le nier, portait dans toutes les localités les hommes les plus nuls et les moins propres à remplir leur mandat. De tous les revirémens, de tous les changemens de rôles que nous avons vus depuis plusieurs années, celui-ci n'est ni le moins triste, ni le moins déplorable. Des hommes qui, pendant quinze ans, poussèrent en avant la restauration avec une vivacité inouie, qui la démolirent en la montrant au pays comme un gouvernement ennemi des lumières et des progrès, et que toute amélioration sociale faisait trembler, n'ont rien trouvé de mieux, une fois parvenus eux-mêmes au pouvoir, que d'arrêter tout progrès, et de faire aussi la guerre à tout ce qui porte la lumière à son front. La restauration voulait rétrograder, ceux-ci veulent rester stationnaires; tâche encore plus difficile que l'autre, ou du moins tout aussi impossible à accomplir, surtout aujourd'hui que les débris de la restauration eux-mêmes marchent en avant, et, quels que soient leurs desseins d'ailleurs, se jettent en éclaireurs sur les routes. Ce fait est important. Il prouve que rien ne peut plus s'accomplir aujourd'hui que par la popularité, et que le seul, l'unique moyen de créer un pouvoir, ou d'en détruire un autre, c'est de servir la cause du progrès social. Mais le parti légitimiste ne s'en tiendra pas, à ce qu'il paraît, à l'essai qu'il vient de faire. Il lui a fallu trois années pour lever la grande difficulté du serment; on assure qu'il se prépare déjà à jouer un grand rôle dans les élections prochaines. On sait que ce parti se compose surtout de grands propriétaires. Des délégations seront faites par eux à tous leurs parens, à tous ceux qui les approchent, afin de les faire figurer dans les colléges. Telle propriété de la Provence, de la Franche-Comté ou de la Normandie qui a donné cette année un électeur, en produira vingt dans les élections prochaines. Cette tactique est adroite et profonde, et le ministère le plus roué, fût-il présidé par M. Thiers, aura beaucoup de peine à la contreminer.

En attendant, le petit noyau légitimiste qui va figurer dans la chambre, offrira trois nuances bien distinctes. La première est celle que représentent M. de Balzac, l'ancien secrétaire-général de M. de Martignac,

M. Blin de Bourdon, l'ancien préfet du Pas-de-Calais et de l'Oise, qui travailla si fort en 1824 les élections dans ce dernier département, et M. Jacquinot de Pampelune, dont le nom se rattache aux plus tristes souvenirs qu'ait laissés la restauration; cette nuance est la plus active, la plus envahissante des trois. Quelques pas encore dans la route qu'il poursuit, et le ministère se trouvera au niveau du banc où siégeront ces nouveaux membres; M. de Balzac pourra bien alors, sans trop d'efforts, devenir secrétaire-général de M. Thiers, M. Blin de Bourdon passer préfet, et M. Jacquinot de Pampelune reprendre sa place de procureur-général, qu'il remplirait aussi convenablement que M. Persil et M. Martin (du Nord). Qu'a fait M. Jacquinot de Pampelune que n'aient fait ou que ne feront ces messieurs? Il a vanté les cours prévotales comme M. Persil vante les conseils de guerre; il a voté pour tous les projets ministériels contre la liberté de la presse, comme ferait demain M. Martin, s'il y avait lieu; il a demandé que non-seulement les auteurs, mais les libraires et les imprimeurs fussent responsables, comme le demandent tous les gens du roi de juillet; il a voulu que les prévenus arrêtés fussent privés de toute communication avec leurs avocats et leurs défenseurs, comme le procureur-général près de la cour des pairs vient de faire pour M. Marrast; il s'est opposé constamment à ce que le jury fût investi de la connaissance des délits de la presse; il s'est montré, toute sa vie, l'ennemi cruel de toute liberté, de toute publicité; en vérité, c'est un homme qui manque essentiellement à ce ministère.

Le parti légitimiste, en qui l'on ne peut méconnaître quelquefois des lueurs de cet esprit de finesse et d'ironie qui caractérise les salons du faubourg Saint-Germain, a tellement reconnu cette identité, qu'il s'est hâté d'expédier à la chambre et M. de Balzac, et M. Blin de Bourdon, et surtout M. Jacquinot de Pampelune, avec la double mission de se rallier au pouvoir, de le ruiner comme ils ont ruiné celui qu'ils servaient autrefois avec tant de zèle, et aussi d'ouvrir la porte des affaires à leurs amis, qui porteront la sape dans l'intérieur de l'édifice. On peut prévoir avec quelque certitude que cette nuance de l'opposition royaliste votera souvent avec le ministère : non pas qu'elle se propose absolument d'aller à lui, mais parce qu'infailliblement le ministère se rapprochera d'elle par la seule force des choses.

M. Berryer et ses amis, peu nombreux à la chambre, mais énergiques et éloquens, hâteront ce moment par la vivacité et la nature de leur opposition. Ceux-là représentent le parti légitimiste que se refuse à représenter légalement M. de Chateaubriand; celui qui n'a conservé de l'ancien régime que ses affections personnelles, et qui ne prétend gouverner

qu'en créant une monarchie plus populaire, non pas seulement que la royauté citoyenne, mais encore que la république. Cette utopie n'est peut-être pas réalisable, mais elle est généreuse, et elle portera quelques fruits. La nuance qui l'a conçue se trouvera souvent sur le terrain de l'opposition, comme elle s'est trouvée près d'elle dans les élections; des efforts communs qui seront faits dans un but différent sortiront quelquefois des résultats utiles. Cette fusion momentanée sera toujours dans l'intérêt des améliorations, et le pouvoir, comprimé qu'il sera par ces deux oppositions, dépassé, assailli de réclamations et de nécessités de tout genre, se verra un jour forcé de s'unir ouvertement au parti rétrograde ou de passer dans les rangs du parti national. Dans tous les cas, il lui faudra mettre fin à ce système de rouerie qui consiste à ameuter les partis les uns contre les autres, à pêcher en eau trouble, et à s'engraisser à la faveur des haines et des discordes qu'il entretient.

La troisième nuance légitimiste de la chambre, qu'on pourrait nommer la seconde, et que représentent M. de Lamartine et quelques autres, a pris pour bannière les améliorations matérielles; mais il se pourrait que ce ne fût là qu'une bannière : peut-être un jour sera-t-elle appelée à jouer le rôle du parti Agier, en faveur d'une des fractions légitimistes que nous venons d'indiquer. Par une singularité remarquable, M. Agier, élu à Parthenay, figurera peut-être dans ce parti.

L'opposition libérale se divise aussi en plusieurs nuances bien marquées, qui répondent assez fidèlement à celles que nous avons montrées. Nous les esquisserons plus tard, ainsi que l'ensemble de la nouvelle chambre. On verra qu'elle n'est pas aussi complètement dévolue au pouvoir qu'on pourrait le penser, et que rien n'était plus sensé que l'anxiété du haut et suprême personnage, qui, loin de partager la joie de ses partisans, s'écriait le 22 juin, avec douleur : « Je répondrais d'un règne de vingt ans, si j'avais eu seulement quinze jours de plus pour travailler les élections! » Mais ces quinze jours ont manqué, et à cette habileté à laquelle nous rendons hommage, se joindrait celle de M. de Villèle, qu'on ne pourrait se refuser encore bien long-temps à éluder des promesses que la nation s'apprête à réclamer avec une énergie qui n'admettra ni détours ni ruses.

Nous ne parlerons point de la chambre des pairs qui ne change pas, et qui ne se recrute que des fruits pourris tombés de l'arbre ministériel, vastes et silencieuses gémonies formées de tous les cadavres des centres, rejetés sur les champs de bataille parlementaires. Mais si la chambre des pairs ne donne pas signe de vie, en revanche la cour des pairs fait beaucoup parler d'elle. C'est un curieux spectacle qu'offre celui de cette *chambre ardente*, de ce tribunal étoilé, au milieu du repos, de la paix et de l'in-

différence générale, que cette passion de recherches inutiles, nous le pensons, que ces rigueurs d'un autre temps, que ces arrestations, ces incarcérations légèrement ordonnées, plus légèrement révoquées, que ce luxe de police, ce faste d'arbitraire, dont le corps aristocratique couvre la France au nom de l'ordre et de la liberté. Quoi! plusieurs milliers d'individus languissent dans les prisons, les uns depuis plusieurs mois, les autres depuis plusieurs semaines, un grand nombre sans avoir été interrogés, d'autres sous le poids de simples préventions, et cela dans un temps où l'esprit de calme et de tranquillité est si grand, qu'on n'a pas même assez de mouvement dans les idées pour se livrer à l'indignation que causent ces mesures. Il a fallu qu'un journal de Saint-Pétersbourg se chargeât de cette tâche. La *Gazette Impériale* fait remarquer que la révolution qui a éclaté dans les rues de la capitale à la mort d'Alexandre n'a pas autant encombré les prisons russes que le sont les prisons de Paris et de Lyon, par suite des affaires d'avril, et elle demande si c'est bien la peine de faire tant de bruit du régime constitutionnel et de la liberté qui produisent de tels résultats. Pour notre part, nous renonçons à répondre. Nous parlions tout-à-l'heure du parti de la restauration qui était appelé à rentrer aux affaires; mais c'est ici la restauration en masse qui tient la hache levée sur le cou de la révolution. Ce sont les divers ministères de Louis XVIII et de Charles X qui jugent les fauteurs des troubles de juillet 1830, les coupables écrivains opposés à M. de Polignac, les criminels signataires de la protestation. Comment expliquer autrement la rigueur inouïe du secret appliquée à M. Guinard, les horribles traitemens exercés contre tant d'autres? Il y a peu de jours, l'avocat de M. Marrast a vainement intercédé auprès de la commission de la chambre des pairs, pour conférer avec lui sur ses intérêts privés. Une lettre de change de 2.000 fr., tirée par M. Marrast, pour ses besoins journaliers, cruellement augmentés par sa détention, a été protestée parce que la commission refusait l'autorisation de lever les scellés apposés sur une somme pareille trouvée chez M. Marrast. Je vous le demande, qu'eût fait de mieux en son temps M. Jacquinot de Pampelune ?

Au reste, quoique lentement, l'instruction se poursuit. On nous dit qu'il n'a pas été possible de rattacher les arrestations de Lunéville et de Nancy, aux affaires de Paris et de Lyon, et bien difficile de lier ces deux dernières l'une à l'autre. Il est beaucoup question d'embauchage. Il paraît certain qu'un assez grand nombre de sous-officiers de cavalerie, en garnison à Lunéville, s'étaient donné rendez-vous le soir sur une promenade, pour aviser aux moyens de faire monter à cheval le régiment sans ordres, et qu'une fille publique qui rôdait à quelques pas de là, alla dénoncer ce pro-

jet aux autorités. A Saint-Cyr, on n'a pas trouvé traces d'embauchage, dit-on; dix-neuf malheureux jeunes gens de cette école, détenus quelque temps à l'Abbaye, ont été envoyés comme soldats dans les régimens de ligne, mesure qui ne servira qu'à les aigrir et à répandre de nouveaux fermens dans l'armée, tandis qu'une conduite paternelle bien permise, et toute tracée à l'égard de ces enfans, les eût ramenés à coup sûr. Le véritable embauchage à l'insoumission, celui qui s'exerce chaque jour ouvertement, et dans l'armée et dans le peuple, c'est le pouvoir qui le pratique par ses actes toujours malheureux et révoltans, soit qu'il se livre à la rigueur ou à de lâches faiblesses.

L'arrivée de don Carlos en Angleterre, le départ de don Miguel, et la publication du traité de la quadruple alliance, ont beaucoup ému la vieille diplomatie. On a surtout blâmé le mot *chassé*, introduit pour la première fois dans le langage diplomatique, qui paraît destiné à subir la même révolution que le langage poétique, et à nommer désormais les choses par leur nom. Ce traité, auquel on se plaît à attribuer peu d'importance, en a une réelle, et ses résultats sont déjà fort grands pour le Portugal et pour l'Espagne, qu'il a débarrassés de deux prétendans. Il paraît que don Pédro, qui n'a pas perdu un seul instant de vue le trône du Brésil, et qui songe plus que jamais à y remonter depuis qu'il a reconnu combien sa situation personnelle est précaire à Lisbonne, enrôle en ce moment pour une expédition. Des bureaux d'enrôlement secret ont été ouverts à Paris par les soins d'un personnage qui tient de fort près au gouverneur du jeune Pédro II, et des négociations ont été entamées avec le ministère français pour libérer les navires portugais qui se trouvent à Brest, et qui ont été capturés sur don Miguel. Mais ces bâtimens sont le gage de l'indemnité fixée et due par le gouvernement portugais à la famille du malheureux Sauvinet, incarcéré et ruiné par don Miguel, et le ministre qui livrerait ce gage sans qu'il ait été libéré s'exposerait aux conséquences d'une grave responsabilité devant les chambres et devant l'opinion. A cette époque de pots-de-vin et de marchés, le ministère ne saurait être trop circonspect dans les démarches de ce genre qu'il sera tenté de faire.

On s'occupe encore de l'embarquement mystérieux qui s'est effectué à Brest, et sur lequel le ministère sera bien forcé de s'expliquer. On assure que cet embarquement forcé de trois personnages inconnus ne se rattache pas à une affaire politique, mais à une intrigue du château. On dit en outre que le principal personnage, celui qui a fait le plus de résistance au moment de l'embarquement, n'est pas une femme, comme on l'avait cru, mais un homme, un homme très obscur d'ailleurs, qui aurait porté ses vues trop haut, et qu'on a jugé à propos de punir à la manière de Louis XIV

envers le Masque de Fer. Or, comme ce n'est pas sous ce rapport qu'il est permis au gouvernement actuel de se rapprocher de la glorieuse monarchie du grand roi, le ministère fera bien d'éclaircir cette affaire devant le public, avant que ces conjectures prennent plus de consistance.

Les élections nous ont éloignés pendant quelque temps des théâtres, mais non pas le public, qui se porte avec empressement à l'extrémité des boulevards, pour voir le fameux acteur Frédérick, dans la *Robert Macaire*, comédie d'une bouffonnerie et d'une verve sans exemple. On court aussi au théâtre des Variétés, où un mauvais vaudeville, composé par vingt ou trente auteurs, et intitulé *Tour de Babel*, attire la foule. C'est que dans ce mauvais vaudeville se trouve une joyeuse parodie où *le Constitutionnel* est mis en scène avec ses nombreux *désabonnés*. Cette plaisante satire contre *le Constitutionnel* a été jugée très diversement; les uns en rient, les autres la blâment et en rient aussi; quant à nous, cette attaque nous semble dans le droit commun. *Le Constitutionnel* a de nombreuses plumes et de longues colonnes pour se défendre. Qu'il oppose le bon sens à l'esprit, le talent à l'ironie, et le public, qui est excellent juge, lui donnera gain de cause; mais il paraît que *le Constitutionnel* est en pénurie de ces moyens-là, car il a préféré les moyens de police et de censure qu'il avait déjà employés sous Charles X, quand il adressa une pétition à ce monarque si lettré pour le supplier de sévir contre le romantisme. Le vieux roi de France se montra plus spirituel que le vieux monarque des journaux; de ces deux caducités ce fut la moins arriérée, la moins absolue, la moins entichée des vieilles choses. Charles X répondit qu'en fait de littérature dramatique il n'avait que sa place au parterre, et *le Constitutionnel* fut réduit à accepter le fâcheux régime de liberté qui depuis quinze ans donnait trente mille livres de rentes à chacun de ses actionnaires. Cette fois, *le Constitutionnel* s'est montré plus avisé, il s'est dit avec raison que la liberté était bien plus facile à comprimer aujourd'hui que sous Charles X, et il est venu trouver M. Thiers, qui est de trop haute naissance pour se contenter d'une simple place au parterre. Le directeur des Variétés a été mandé près du ministre et rudement admonesté. On lui a dit en propres termes qu'on n'était pas *victorieux* dans les élections pour se laisser baffouer soi et ses amis les constitutionnels, et on lui a intimé l'ordre de châtrer la scène en question, sous peine de voir fermer son théâtre. Charles X n'en eût pas fait autant. Il est vrai que Charles X, le despote, n'était pas un ancien rédacteur du *Constitutionnel*.

— Notre prochaine chronique renfermera une revue d'un grand nombre de livres nouveaux dont le défaut d'espace a retardé l'examen.

L'ESPAGNE, SOUVENIRS DE 1823 ET DE 1833 etc. (1). M. Adolphe de Bourgoing ayant fait la guerre pacifique et légitime de 1823 et l'année dernière une promenade d'agrément en Espagne, a estimé que, vu la situation où se trouve cette contrée, il ne pouvait convenablement nous priver des souvenirs qu'il a recueillis sur elle en sa double qualité de militaire et de voyageur.

C'est chose toute simple que M. Adolphe de Bourgoing, qui a cueilli sa part des lauriers que moissonnèrent les vainqueurs du *Trocadero*, s'exalte et se ravisse lui-même à nous conter les moindres de leurs faits d'armes dans la Péninsule. Ainsi, ne croyez pas, je vous prie, qu'il veuille rire et s'amuser quand il compare aux guerriers d'Ossian le prince généralissime et son état-major assistant au passage de la *Bidassoa*, à demi voilés par les vapeurs humides de la rivière et de l'aube naissante.

« La cavalerie était à cheval, s'écrie M. Adolphe de Bourgoing, — et nul, par parenthèse, ne s'avisera de lui contester l'exactitude de ce détail; la cavalerie était donc à cheval; le soleil commençait à paraître et réfléchissait ses premiers rayons rougeâtres dans les plaques de cuivre des bonnets d'ours des vieux soldats;.... c'était noble, c'était grand. »

Vous voyez que l'auteur a su élever son style au niveau des exploits qu'il raconte. Je vous parle de son style, parce qu'en vérité je ne saurais autrement que vous dire à propos de son livre. Il n'y faut en effet chercher ni faits nouveaux, ni révélations piquantes, ni observation, ni pensée. M. Adolphe de Bourgoing n'y a voulu lui-même évidemment rien mettre de tout cela.

Je présume qu'à la lecture de quelques-uns des chefs-d'œuvre des acrobates les plus distingués de notre prose nouvelle, se sentant soudainement épris d'un violent amour pour l'expression chatoyante et le mot bondissant, il n'aura pu résister au désir de danser aussi sur la phrase tendue. De cette émulation seront résultés ces *Souvenirs d'Espagne* dans lesquels un mépris surhumain de la langue a trouvé moyen de s'allier à une allure lyrique tout-à-fait divertissante.

Nous ne blâmons pas assurément un militaire d'employer ainsi ses loisirs; mais de pareils essais, plus utiles encore aux délassemens de leur auteur qu'aux jouissances du public, gagneraient peut-être infiniment à rester en portefeuille.

(1) 1 vol. in-8°, chez Dufart, libraire, rue du Bac.

F. BULOZ.

NOUVELLES LETTRES

SUR

L'HISTOIRE DE FRANCE.

Scènes du sixième Siècle.

TROISIÈME LETTRE.[1]

HISTOIRE DE MEROWIG, FILS DU ROI HILPERIK. — LES ASILES RELIGIEUX. — GONTHRAMN-BOSE.

576 — 578.

Depuis le départ du roi Sighebert, Brunehilde, restée seule à Paris, avait vu chaque jour grandir ses espérances ambitieuses; elle se croyait reine de Neustrie et déjà maîtresse du sort de ses ennemis, lorsqu'elle apprit la mort de Sighebert, événement qui de la plus haute fortune la faisait tomber tout à coup dans un danger extrême et imminent. Hilperik, victorieux par un fratricide, s'avançait vers Paris pour s'emparer de la famille et des trésors de son frère. Non-seulement tous les Neustriens revenaient à lui

(1) Voir la livraison du 15 décembre 1833.

sans exception, mais les principaux des Austrasiens commençaient à être gagnés, et, se rendant sur son passage, ils lui juraient fidélité, soit pour obtenir en retour des terres du fisc, soit pour s'assurer une protection dans le désordre qui menaçait leur pays. Un seigneur, nommé Godin ou Godewin, reçut, pour prix de sa défection, de grands domaines dans le voisinage de Soissons; et le gardien de l'anneau royal ou du grand sceau d'Austrasie, le référendaire Sig ou Sigoald, donna le même exemple, qui fut suivi par beaucoup d'autres (1).

Atterée par son malheur et par ces tristes nouvelles, Brunehilde ne savait que résoudre, et ne pouvait se fier à personne; le vieux palais impérial qu'elle occupait au bord de la Seine était devenu une prison pour elle et pour ses trois enfans; quoiqu'elle n'y fût pas gardée à vue, elle n'osait en sortir et reprendre le chemin de l'Austrasie, de peur d'être arrêtée ou trahie dans sa fuite, et d'aggraver encore une situation déjà si périlleuse (2). Convaincue de l'impossibilité de fuir avec sa famille et ses bagages, elle conçut l'idée de sauver au moins son fils, qui, tout enfant qu'il était, faisait trop d'ombrage à l'ambition de Hilperik pour que sa vie fût épargnée. L'évasion du jeune Hildebert fut préparée dans le plus grand secret par le seul ami dévoué qui restât à sa mère; c'était le duc Gondobald, le même qui, deux ans auparavant, avait si mal défendu le Poitou contre l'invasion des Neustriens. L'enfant, placé dans un grand panier qui servait aux provisions de la maison, fut descendu par une fenêtre et transporté de nuit hors de la ville. Gondobald, ou, selon d'autres récits, un homme moins capable que lui d'inspirer des soupçons, un simple serviteur,

(1) Godinus autem, qui à sorte Sigiberti se ad Chilpericum transtulerat, et multis ab eo muneribus locupletatus est... Villas verò quas ei rex à fisco in territorio suessionico indulserat... *Greg. Turon.* Hist., lib. V; apud Script. rerum francic., tom. II, pag. 233. — Siggo quoque referendarius, qui annulum regis Sigiberti tenuerat, et ab Chilperico rege provocatus erat... Multi autem et alii de his qui se de regno Sigiberti ad Chilpericum tradiderant... *Ibid.*, pag. 234. — *Sig* est un diminutif familier.

(2) Igitur, interempto Sigiberto rege, Brunichildis regina cum filiis Parisius residebat. Quod factum cùm ad eam perlatum fuisset, et, conturbata dolore et luctu, quid ageret ignoraret... *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 233.

voyagea seul avec le fils du roi Sighebert, et le conduisit à Metz, au grand étonnement et à la grande joie des Austrasiens. Son arrivée inattendue changea la face du pays; la défection cessa, et les Franks orientaux s'empressèrent de relever leur royauté nationale. Il y eut à Metz une grande assemblée des seigneurs et des guerriers de l'Austrasie; Hildebert II, à peine âgé de cinq ans, y fut proclamé roi, et un conseil choisi parmi les grands et les évêques prit le gouvernement en son nom (1).

A cette nouvelle qui lui enlevait toute espérance de réunir sans guerre à son royaume le royaume de son frère, Hilperik, furieux de voir échouer le projet qui lui était le plus cher, fit diligence pour arriver à Paris et s'assurer au moins de la personne et des trésors de Brunehilde (2). La veuve du roi Sighebert se trouva bientôt en présence de son mortel ennemi, sans autre protection que sa beauté, ses larmes et sa coquetterie féminine. Elle avait à peine vingt-huit ans; et quelles que fussent à son égard les intentions haineuses du mari de Fredegonde, peut-être la grace de ses manières, cette grace que les contemporains ont vantée, eût-elle fait sur lui une certaine impression, si d'autres charmes, ceux du riche trésor dont la renommée parlait aussi, ne l'avaient d'avance préoccupé. Mais l'un des fils du roi de Neustrie, qui accompagnaient leur père, Merowig, le plus âgé des deux, fut vivement touché à la vue de cette femme si attrayante et si malheureuse, et ses regards de pitié et d'admiration n'échappèrent pas à Brunehilde.

Soit que la sympathie du jeune homme fût pour la reine prisonnière une consolation, soit qu'avec le coup-d'œil d'une femme habile en intrigues elle y entrevît un moyen de salut, elle em-

(1) Gondobaldus dux adprehensum Childebertum filium ejus parvulum furtim abstulit : ereptumque ab imminenti morte, collectisque gentibus super quas pater ejus regnum tenuerat, regem instituit, vix lustro ætatis uno jàm peracto. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 233. — Sed factione Gondoaldi ducis, Childebertus in perâ positus, per fenestram à puero acceptus est, et ipse puer singulus cum Mettis exhibuit. *Fredegarii* hist. Francor. epitom.; apud Script. rerum francic., tom. II, pag. 407.

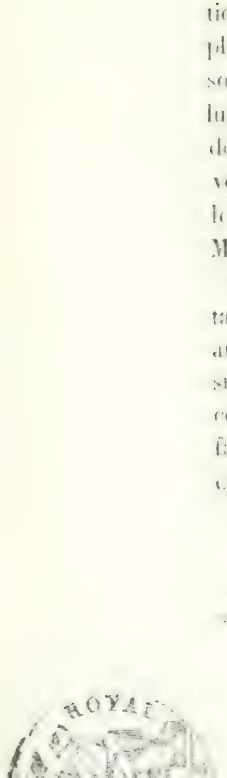
(2) Chilpericus rex Parisius venit, adprehensamque Brunichildem... thesaurosque ejus quos Parisius detulerat, abstulit. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 233

ploya tout ce qu'elle avait d'adresse à flatter cette passion naissante, qui devint presqu'aussitôt de l'amour le plus aveugle et le plus emporté. En s'y abandonnant, Merowig allait devenir l'ennemi de sa propre famille, l'instrument d'une haine implacable contre son père et contre tous les siens. Peut-être ne se rendait-il pas bien compte de ce qu'il y aurait de criminel et de dangereux pour lui dans cette situation violente; peut-être, prévoyant tout, s'obstina-t-il, en dépit du danger et de sa conscience, à suivre sa volonté et son penchant. Quoi qu'il en soit, et quelle que fût l'assiduité de Merowig auprès de la veuve de son oncle, Hilperik ne s'aperçut de rien, tout occupé qu'il était à faire compter et inventorier les sacs d'or et d'argent, les coffres de joyaux et les ballots d'étoffes précieuses (1). Il se trouva que leur nombre allait au-delà de ses espérances, et cette heureuse découverte, influant tout à coup sur son humeur, le rendit plus doux et plus clément envers sa prisonnière. Au lieu de tirer une vengeance cruelle du mal qu'elle avait voulu lui faire, il se contenta de la punir par un simple exil, et lui abandonna même, avec une sorte de courtoisie, une petite portion du trésor dont il venait de la dépouiller. Brunchilde, traitée plus humainement qu'elle-même n'eût osé l'espérer en consultant son propre cœur, partit sous escorte pour la ville de Rouen qui lui était assignée comme lieu d'exil; la seule épreuve vraiment douloureuse qu'elle eut à subir après tant de crainte, fut de se voir séparée de ses deux filles, Ingonde et Chlodoswinde, que le roi Hilperik, on ne sait pourquoi, fit conduire et garder à Meaux (2).

Ce départ laissa le jeune Merowig tourmenté d'un chagrin d'autant plus vif qu'il n'osait le confier à personne; il suivit son père au palais de Braine, séjour assez triste pour lui, et qui maintenant surtout devait lui paraître insupportable. Fredegonde nourrissait contre les enfans de son mari une haine de belle-mère, qui, à défaut de tout autre exemple, aurait pu devenir proverbiale. Tout ce que leur père avait pour eux de tendresse ou de complaisance

(1) *Gregorii Turon.* Hist., lib. V, pag. 245.

(2) Brunichildem apud Rothomagensem civitatem in exilium trusit... Filias vero ejus Meldis urbe teneri præcepit. *Ibid.*, pag. 233.



excitait sa jalousie et son dépit. Elle désirait leur mort ; et celle de Theodebert, tué l'année précédente, lui avait causé une grande joie (1). Merowig, comme chef futur de la famille, était maintenant le principal objet de son aversion et des persécutions sans nombre qu'elle avait l'art de susciter contre ceux qu'elle haïssait. Le jeune prince aurait voulu quitter Braine et aller retrouver à Rouen celle dont les regards et peut-être les paroles lui avaient fait croire qu'elle l'aimait; mais il n'avait ni moyens ni prétexte pour tenter sûrement ce voyage. Son père lui-même, sans se douter de ce qu'il faisait, lui en fournit bientôt l'occasion.

Hilperik, peu fertile en projets nouveaux, mais d'une ténacité imperturbable pour ceux qu'il avait une fois résolus, après avoir réglé de son mieux les affaires de la Neustrie, songea à faire une quatrième tentative sur les villes qui avaient été le sujet d'une guerre de cinq années entre son frère et lui. Ces villes, reprises par les généraux austrasiens un peu avant la mort de Sighebert, venaient toutes de reconnaître l'autorité de son fils, à l'exception de Tours, dont les habitans, séduits par les manœuvres de leur ancien comte, Leudaste, Gaulois d'origine et partisan dévoué du roi Hilperik, avaient prêté serment à ce roi. Il s'agissait donc d'entreprendre encore une fois cette campagne si souvent recommencée contre Poitiers, Limoges, Cahors et Bordeaux. Entre les deux fils qui lui restaient depuis la mort de Theodebert, Hilperik choisit, pour commander la nouvelle expédition, celui qui ne s'était pas encore fait battre : c'était Merowig. Son père lui confia une petite armée, et lui ordonna de prendre, à sa tête, le chemin du Poitou (2).

Cette direction n'était pas celle que le jeune homme aurait suivie de préférence, s'il eût été libre de marcher à sa fantaisie ; car il avait dans le cœur une tout autre passion que celle de la gloire et des combats. En cheminant à petites journées vers le cours de la Loire avec ses cavaliers et ses piétons, il pensait à Brunchilde, et

(1) Cujuscod Guadefrannus Fredegundis regina octavo anno postquam perpetratum est Theodeberti. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. [illegible]

(2) Chilpericus vero filium suum Merovechum cum exercitu [illegible] *Ibid.*, pag. [illegible]

regrettait de ne pas se trouver sur une route qui pût au moins le rapprocher d'elle. Cette idée l'occupant sans cesse lui fit bientôt perdre de vue l'objet de son voyage et la mission dont il était chargé. Parvenu à Tours, au lieu d'une simple halte, il fit dans cette ville un séjour de plus d'une semaine, prétextant le désir de célébrer les fêtes de Pâques à la basilique de Saint-Martin (1). Durant ce temps de repos, il s'occupait, non de préparer à loisir son plan de campagne, mais d'arranger des projets d'évasion, et de se composer, par tous les moyens possibles, avec des objets de grand prix et d'un volume peu considérable, un trésor facile à transporter. Pendant que ses soldats couraient les environs de la ville, pillant et ravageant tout, il rançonna jusqu'au dernier écu l'ami de son père, le comte Leudaste, qui l'avait accueilli dans sa maison avec toutes sortes de respects (2). Après avoir dépouillé cette maison de ce qu'elle renfermait de plus précieux, se trouvant maître d'une somme suffisante pour l'exécution de ses desseins, il sortit de Tours, feignant d'aller voir sa mère qui était religieuse au Mans depuis que Hilperik l'avait répudiée pour épouser Fredegonde. Mais au lieu d'accomplir ce devoir filial et de rejoindre ensuite son armée, il passa outre et prit la route de Rouen par Chartres et par Évreux (3).

Soit que Brunehilde s'attendît à un pareil témoignage d'affection, soit que l'arrivée du fils de Hilperik fût pour elle une cause de surprise, elle en eut tant de joie, et l'amour entre eux alla si vite, qu'au bout de quelques jours la veuve de Sighebert avait entièrement oublié son mari et consentait à épouser Merowig (4). Le degré d'affinité rangeait ce mariage dans la classe des unions

(1) At ille, relictâ ordinatione patris, Turonis venit, ibique et dies sanctos Paschæ tenuit. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 233.

(2) Multùm enim regionem illam exercitus ejus vastavit. *Ibid.*, — Adveniente autem Turonis Merovecho, omnes res ejus (Merovechus) usquequàque diripuit. *Ibid.* pag. 261.

(3) Ipse verò simulans ad matrem suam ire velle, Rothomagum petiit. *Ibid.*, pag. 233.

(4) Et ibi Brunichildi regina conjungitur, eamque sibi in matrimonio sociavit. *Ibid.*

prohibées par les lois de l'église ; et bien que le scrupule religieux eût peu de prise sur la conscience des deux amans, ils risquaient de se voir contrariés dans leur désir, faute de trouver un prêtre qui voulût exercer son ministère en violation des règles canoniques. L'église métropolitaine de Rouen avait alors pour évêque Prætextatus, Gaulois d'origine, qui, par une singulière rencontre, était le parrain de Merowig, et qui, en vertu de cette paternité spirituelle, conservait pour lui, depuis le jour de son baptême, une véritable tendresse de père (1). Cet homme, d'un cœur facile et d'un esprit faible, ne put résister aux vives instances et peut-être aux emportemens fougueux du jeune prince qu'il appelait son fils, et, malgré les devoirs de son ordre, il se laissa entraîner à bénir le mariage du neveu avec la veuve de l'oncle. Dans ce déclin de la Gaule vers la barbarie, l'impatience et l'oubli de toute règle étaient la maladie du siècle ; et pour tous les esprits, même les plus éclairés, la fantaisie individuelle ou l'inspiration du moment tendait à remplacer l'ordre et la loi. Les indigènes suivaient trop bien en cela l'exemple des conquérans germains, et la mollesse des uns concourait au même but que la brutalité des autres. Obéissant en aveugle à un mouvement de sympathie, Prætextatus célébra secrètement la messe du mariage pour Merowig et Brunehilde, et tenant, selon les rites de l'époque, la main de chacun des deux époux, il prononça les formules sacramentelles de la bénédiction conjugale, acte de condescendance qui devait un jour lui coûter la vie, et dont les suites ne furent pas moins fatales au jeune imprudent qui le lui avait arraché (2).

Hilperik se trouvait à Paris, plein d'espérance pour le succès de l'expédition d'Aquitaine, lorsqu'il reçut l'étrange nouvelle de la fuite et du mariage de son fils. Au violent accès de colère qu'il éprouva se joignaient des soupçons de trahison et la crainte d'un complot ourdi contre sa personne et son pouvoir. Afin de le dé-

(1) Proprium mihi esse videbatur, quod filio meo Merovecho erat, quem de lavacro regenerationis excepi. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 245.

(2) — Quid tibi visum est, o episcope, ut inimicum meum Merovechum, qui filius esse debuerat, cum amita suâ, id est patrui sui uxore, conjungeres ? An ignarus eras, quæ pro hâc causâ canonum statuta sanxissent ? *Ibid.*, pag. 243.

jouer, s'il en était temps encore, et de soustraire Merowig à l'influence et aux mauvais conseils de Brunehilde, il partit aussitôt pour Rouen, bien résolu de les séparer l'un de l'autre et de faire rompre leur union (1). Cependant les nouveaux époux, tout entiers aux premières joies du mariage, n'avaient encore songé qu'à leur amour, et malgré son esprit actif et plein de ressources, Brunehilde se vit prise au dépourvu par l'arrivée du roi de Neustrie. Pour ne pas tomber entre ses mains dans le premier feu de sa colère, et gagner du temps s'il était possible, elle imagina de se réfugier avec son mari dans une petite église de saint Martin, bâtie sur les remparts de la ville. C'était une de ces basiliques de bois, communes alors dans toute la Gaule, et dont la construction élancée, les pilastres formés de plusieurs troncs d'arbres liés ensemble, et les arcades nécessairement aiguës à cause de la difficulté de cintrer avec de pareils matériaux, ont fourni, selon toute apparence, le type originel du style à ogives, qui, plusieurs siècles après, fit invasion dans la grande architecture (2).

Quoiqu'un pareil asile fût très incommode à cause de la pauvreté des logemens, qui, attenant aux murs de la petite église et participant à ses priviléges, servaient d'habitation aux réfugiés, Merowig et Brunehilde s'y établirent, décidés à ne point quitter ce lieu tant qu'ils se croiraient en péril. Ce fut vainement que le roi de Neustrie mit en usage toutes sortes de ruses pour les attirer dehors; ils n'en furent point dupes : et comme Hilperik n'osait employer la violence, craignant d'attirer sur sa tête la redoutable vengeance de saint Martin, force lui fut d'entrer en capitulation avec son fils et sa belle-fille; ils exigèrent, avant de se rendre, que le roi leur promît, sous le serment, de ne point user de son autorité pour les séparer l'un de l'autre. Hilperik fit cette promesse, mais d'une manière adroitement perfide, qui lui laissait toute liberté

(1) Hæc audiens Chilpericus, quòd scilicet contra fas legemque canonicam uxorem patrui accepisset, valdè amarus, dicto citiùs ad suprà memoratum oppidum dirigit. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 233.

(2) At illi cum hæc cognovissent, quod eosdem separare decerneret, ad basilicam sancti Martini, quæ super mœnia civitatis lignis tabulis fabricata est, confugium faciunt. *Ibid.*

d'agir comme bon lui semblerait. Il jura que, si telle était la volonté de Dieu, il ne les séparerait point (1). Quelqu'ambigus que fussent les termes de ce serment, les réfugiés s'en contentèrent, et, moitié par lassitude, moitié par persuasion, ils sortirent de l'enceinte privilégiée à laquelle l'église de Saint-Martin de Rouen communiquait son droit d'asile. Hilperik, un peu rassuré par la contenance soumise de son fils, retint prudemment sa colère et ne laissa rien deviner de ses soupçons; il embrassa même les deux époux et se mit à table avec eux, affectant à leur égard un air de bonhomie paternelle. Après avoir passé de la sorte deux ou trois jours dans une parfaite dissimulation, il emmena subitement Merowig, et prit avec lui le chemin de Soissons, laissant Brunehilde à Rouen sous une garde plus sévère (2).

A quelques lieues en avant de Soissons, le roi de Neustrie et son jeune compagnon de voyage furent arrêtés par les nouvelles les plus sinistres. La ville était assiégée par une armée d'Austrasiens; Fredegonde, qui y séjournait en attendant le retour de son mari, avait à peine eu le temps de prendre la fuite avec son beau-fils Chlodowig et son propre fils encore au berceau. Des récits de plus en plus positifs ne laissèrent aucun doute sur les circonstances de cette attaque inattendue. C'étaient les transfuges d'Austrasie, et à leur tête Godewin et Sigoald, qui, abandonnant Hilperik pour le jeune roi Hildebert II, sur le point de rentrer dans leur pays, signalaient cet acte de résipiscence par un coup de main audacieux contre la capitale de la Neustrie. Leur armée peu nombreuse se composait surtout d'habitans de la campagne remoise, gens turbulens qui, au premier bruit d'une guerre avec les Neustriens, passaient la frontière pour aller faire du butin sur le territoire

(1) Rex verò advenens, cum in multis ingenus eos exinde auferre niteretur, ei illi dolose cum putantes facere, non crederent, juravit eis dicens : *Si*, inquit, *voluntas Dei fuerit, ipse hos separare non conaretur.* *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 233.

(2) Hæc illi sacramenta audientes, de basilica egressi sunt, osculatisque et dignanter acceptis, epulavit cum eis. Post dies verò paucos, adsumto secum rex Merovecho, Suessionas venit. *Ibid.*

ennemi (1). Le roi Hilperik n'eut pas de peine à rassembler entre Paris et Soissons des forces plus considérables. Il marcha sur-le-champ au secours de la ville assiégée ; mais toujours circonspect, au lieu d'attaquer vivement les Austrasiens, il se contenta de leur montrer ses troupes et de leur envoyer un message, espérant qu'ils se retireraient sans combat. Godewin et ses compagnons répondirent qu'ils étaient là pour se battre. Mais ils se battirent mal ; et Hilperik, vainqueur pour la première fois, entra joyeux dans la capitale de son royaume (2).

Cette joie fut pour lui de courte durée, et de graves réflexions ne tardèrent pas à le rendre inquiet et soucieux. Il lui vint à l'esprit que la tentative des Austrasiens contre Soissons était le résultat d'un complot tramé par les intrigues de Brunehilde, que Merowig en avait eu connaissance, qu'il y avait trempé, et que son air de soumission et de bonne foi n'était qu'un masque d'hypocrisie (3). Fredegonde saisit le moment pour envenimer par des insinuations perfides la conduite imprudente du jeune homme. Elle lui prêta de grands desseins dont il était incapable, l'ambition de détrôner son père, et de régner sur toute la Gaule avec la femme qui venait de s'unir à lui par un mariage incestueux. Grace à ses adroites manœuvres, les soupçons et la défiance du roi s'accrurent au point de devenir une sorte de terreur panique. S'imaginant que sa vie était en péril par la présence de son fils, il lui fit enlever ses armes, et

(1) Collecti aliqui de Campania, Suessionas urbem adgrediuntur, fugatâque ex eâ Fredegonde reginâ, atque Chlodovecho filio Chilperici, volebant sibi subdere civitatem... Godinus autem caput belli istius fuit... *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 233.—Siggo quoque referendarius... ad Childebertum regem Sigiberti filium relicto Chilperico transivit. *Ibid.* pag. 234.

(2) Quod ut Chilpericus rex comperit, cum exercitu illuc direxit, mittens nuntios ne sibi injuriam facerent... Illi autem hæc negligentes, præparantur ad bellum, commissoque prælio invaluit pars Chilperici... Fugatisque reliquis, Suessionas ingreditur. *Ibid.*

(3) Quæ postquam acta sunt, rex propter conjugationem Brunichildis, suspectum habere cœpit Merovechum filium suum dicens, hoc prælium ejus nequitiâ surexisse. *Ibid.*

ordonna qu'il fût gardé à vue jusqu'à ce qu'une résolution définitive eût été prise à son égard (1).

Quelques jours après, une ambassade, envoyée par les seigneurs qui gouvernaient l'Austrasie au nom du jeune Hildebert, et chargée de désavouer la tentative de Godewin comme un acte de guerre privée, se rendit auprès de Hilperik. Le roi affecta un si grand amour de la paix et tant d'amitié pour son neveu, que les envoyés ne craignirent pas de joindre à leurs excuses une demande dont le succès était fort douteux, celle de la mise en liberté de Brunehilde et de ses deux filles. Dans toute autre circonstance, Hilperik se fût bien gardé de relâcher, à la première requête, un ennemi tombé en son pouvoir; mais frappé de l'idée que l'épouse de Merowig bouleverserait son royaume, et saisissant l'occasion de faire avec bonne grace un acte de prudence, il accorda sans peine ce qu'on lui demandait (2). A cette révocation inespérée des ordres qui la retenaient en exil, Brunehilde s'empressa de quitter Rouen et la Neustrie au plus vite, comme si la terre eût tremblé sous ses pieds. Dans la crainte du moindre retard, elle brusqua ses préparatifs de voyage, et résolut même de partir sans son bagage, qui, malgré l'énorme diminution qu'il avait subie, était encore d'une grande valeur. Plusieurs milliers de pièces d'or et plusieurs ballots renfermant des bijoux et des tissus de prix furent confiés par son ordre à l'évêque Prætextatus, qui, en acceptant ce riche dépôt, se compromit une seconde fois et encore plus gravement que la première pour l'amour de son filleul Merowig (3). Partie de Rouen, la mère

(1) Spoliatumque ab armis, datis custodibus, liberè custodiri præcepit, tractans quid de eo in posterum ordinaret. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 233. — *Adriani Valesii* Rerum francic. lib. X, pag. 73.

(2) Tunc quoque Chilpericus legationem suscepit Childeberti junioris, nepotis sui, petentis matrem suam sibi reddi Brunichildem. Cujus ille non aspernatus preces, eam cum munere pacis poscenti remisit filio. *Aimoini monachi Floriac.*, de Gestis Franc.; apud Script. rerum francic., tom. III, pag. 73.

(3) Duo volucra speciebus et diversis ornamentis referta quæ adpreciabantur amplius quàm tria millia solidorum. Sed et sacculum cum numismatis auri pondere tenentem quasi millia duo... quia res ejus, id est quinque sarcinas, commendatas haberem. *Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 235.

de Hildebert II alla trouver à Meaux ses deux filles; puis évitant l'approche de Soissons, elle se dirigea vers l'Austrasie où elle arriva sans obstacle. Sa présence, vivement désirée dans ce pays, ne tarda pas à y causer de grands troubles, en excitant la jalousie des chefs puissans et ambitieux qui voulaient rester seuls chargés de la tutelle du jeune roi.

Le départ de Brunehilde ne mit fin ni aux défiances du roi Hilperik ni à ses mesures de rigueur contre son fils aîné. Merowig, privé de ses armes et de son baudrier militaire, ce qui, selon les mœurs des Germains, était une sorte de dégradation civique, continua d'être tenu aux arrêts sous une garde sûre. Dès que le roi se fut remis de l'agitation que tant d'événemens coup sur coup lui avaient causée, il revint à son éternel projet de conquête sur les cinq villes d'Aquitaine, dont une seule, celle de Tours, était en sa possession. N'ayant plus à choisir entre ses deux fils, il remit à Chlodowig, en dépit de son ancienne mésaventure, le commandement de cette nouvelle expédition. Le jeune prince eut ordre de se diriger sur Poitiers, et de rassembler autant d'hommes qu'il le pourrait dans la Touraine et dans l'Anjou (1). Ayant levé une petite armée, il s'empara de Poitiers sans résistance, et y fit sa jonction avec des forces beaucoup plus considérables que lui amenait du Midi un grand seigneur d'origine gauloise, appelé Desiderius.

C'était un homme de haute naissance, possesseur de grands biens aux environs d'Alby, turbulent et ambitieux, sans aucun scrupule, comme on l'était alors, mais ayant, de plus que ses concurrens d'origine barbare, quelque largeur dans les vues et d'assez grands talens militaires. Gouverneur d'un district voisin de la frontière des Goths, il s'était rendu redoutable à cette nation ennemie des Gallo-Franks, et avait acquis par ses actions d'éclat beaucoup de renom et d'influence parmi les Gaulois méridionaux (2). Le grand

(1) Chilpericus rex Chlodovechum filium suum Turonis transmisit. Qui congregato exercitu, in terminum Turonicum et Andegavum... *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 239.

(2) *Greg. Turon.* Hist., lib. VIII, pag. 359. — Desiderius Francorum dux, Gothis satis infestus. [illegible], apud Script. rerum francic., tom. II, pag. [illegible]

nombre d'hommes bien équipés qui vinrent, sous ses ordres, se joindre aux troupes neustriennes, était dû à cette influence; et du moment que les deux armées n'en firent plus qu'une, ce fut Desiderius qui en prit le commandement. Jugeant en homme de guerre et en politique l'idée mesquine d'aller surprendre une à une quatre villes séparées par des distances considérables, il substitua aux projets de Hilperik un plan de conquête de tout le pays compris entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées et les Cevennes. Ce projet d'invasion territoriale n'admettant aucune distinction entre les villes qui dépendaient de l'Austrasie et celles qui appartenaient au royaume de Gonthramn, Desiderius n'épargna point ces dernières, et commença par s'emparer de Saintes qui lui ouvrait le chemin de Bordeaux (1).

A la nouvelle de cette agression qu'il n'avait nullement prévue, le roi Gonthramn sortit pour la seconde fois de son inaction habituelle; il fit partir en grande hâte, avec des forces suffisantes, le célèbre Eonius Mummolus, patrice de Provence, qui avait alors dans toute la Gaule la réputation d'être invincible. Mummolus, s'avançant à grandes journées par la plaine d'Auvergne, entra sur le territoire de Limoges, et força Desiderius à abandonner la contrée de l'ouest pour se porter à sa rencontre (2). Les deux armées, commandées par deux hommes de race gauloise, furent bientôt en présence; il se livra entre elles une bataille rangée, une de ces batailles qu'on ne voyait plus en Gaule depuis que la tactique romaine avait fait place à la guerre d'escarmouche et de partisans, la seule que comprissent les barbares. La victoire fut vivement disputée; mais elle resta, comme toujours, à Mummolus, qui contraignit son adversaire à la retraite, après un carnage effroyable. Les chroniques parlent de cinq mille hommes tués d'un côté et de vingt-quatre mille de l'autre. La chose est difficile à croire; mais cette exagération montre à quel point fut frappée l'imagination des contempo-

(1) Usque Santonas transiit, eamque pervasit. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 239.

(2) Mummolus vero patricius Guntchramni regis, cum magno exercitu usque Lemnovicinum transiit, et contra Desiderium, ducem Chilperici regis, bellum gessit. *Ibid.*

rains. Voyant l'armée neustrienne totalement détruite, Mummolus retourna en arrière, soit que telles fussent ses instructions, soit qu'il crût avoir assez fait (1). Quoique victorieux, il conçut une grande estime pour l'habileté de l'homme qui venait de se mesurer avec lui; et plus tard cette opinion servit à les réunir tous deux dans une entreprise qui ne tendait à rien moins qu'à fonder un royaume gaulois. Desiderius se retrouva en peu de temps à la tête d'une nouvelle armée, et aidé par la sympathie de race et par son crédit personnel sur l'esprit des Gallo-Romains, il reprit ses opérations militaires avec un succès que rien ne vint plus interrompre. Cinq ans après, d'Agen à Poitiers et d'Alby à Limoges, toutes les villes appartenaient au roi de Neustrie; et le Romain, auteur de cette conquête, installé dans Toulouse, l'ancienne capitale des Visigoths, exerçait, avec le titre de duc, une sorte de vice-royauté (2).

Merowig avait déjà passé plusieurs mois dans un état de demi-captivité, lorsque son arrêt fut prononcé par le tribunal domestique où la voix de sa belle-mère Frédégonde était la voix prépondérante. Cet arrêt sans appel le condamnait à perdre sa chevelure, c'est-à-dire à se voir retranché de la famille des Merowings. En effet, d'après une coutume antique et probablement rattachée autrefois à quelque institution religieuse, l'attribut particulier de cette famille et le symbole de son droit héréditaire à la dignité royale étaient une longue chevelure conservée intacte depuis l'instant de la naissance et que les ciseaux ne devaient jamais toucher. Les descendans du vieux Merowig se distinguaient par là entre tous les Franks; sous le costume le plus vulgaire, on pouvait toujours les reconnaître à leurs cheveux, qui tantôt serrés en natte, tantôt flottant en liberté, couvraient les épaules et descendaient jusqu'au milieu des reins (3). Retrancher la moindre partie de cet ornement,

(1) In quo prælio cecidère de exercitu ejus quinque millia; de Desiderii verò vigenti quatuor millia. Ipse quoque Desiderius fugiens vix evasit. Mummolus verò particis per Arvernum rediit. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 239.

(2) Vid. *Greg. Turon.* Hist., pag. 281, 282, 296, 303, etc.

(3) Solemne enim est Francorum regibus nunquam tonderi : sed à pueris intonsi manent : cæsaries tota decenter eis in humeros propendet : anterior coma è fronte discrimata in utrumque latus deflexa... Idque velut insigne quoddam eximiaque

c'était profaner leur personne, lui enlever le privilège de la consécration, et suspendre ses droits à la souveraineté; suspension que l'usage limitait par tolérance au temps nécessaire pour que les cheveux croissant de nouveau eussent atteint une certaine mesure. Un prince Merowingien pouvait subir de deux façons cette déchéance temporaire; ou ses cheveux étaient coupés à la manière des Franks, c'est-à-dire à la hauteur du col, ou bien on le tondait très court, à la mode romaine, et ce genre de dégradation, plus humiliant que l'autre, était ordinairement accompagné de la tonsure ecclésiastique. Telle fut la décision sévère prise par le roi Hilperik à l'égard de son fils; le jeune homme perdit du même coup le droit de porter les armes et le droit de régner. Il fut ordonné prêtre malgré lui, au mépris des canons de l'église, et contraint de se dépouiller de toutes les pièces de son costume national pour revêtir l'habit romain de couleur noire qui était le costume du clergé (1). Merowig reçut l'ordre de monter à cheval dans cet accoutrement si peu d'accord avec ses goûts, et de partir aussitôt pour le monastère de Saint-Calais près du Mans, où il devait se former, dans une complète réclusion, aux règles de la discipline ecclésiastique. Escorté par des cavaliers armés, il se mit en route sans espoir de fuite ou de délivrance, mais consolé peut-être par ce dicton populaire fait pour les membres de sa famille victimes d'un sort pareil au sien : « Le bois est encore vert, les feuilles repousseront (2). »

Il y avait alors dans la basilique de Saint-Martin de Tours, le plus respecté des asiles religieux, un refugié que le roi Hilperik cherchait à en faire sortir, afin de mettre la main sur lui. C'était l'Austrasien Gonthramn-Bose, accusé par le bruit public d'avoir

honoris prærogativa regio generi apud eos tribuitur. Subditi enim orbiculatim tondentur. Ex *Agathæ historiâ* ; apud Script. rerum francic., tom. II, pag. 49.

(1) Post hæc Merovechus, cùm in custodiâ à patre retineretur, tonsuratus est, mutatâque veste, quâ clericis uti mos est, presbyter ordinatur. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 239.

(2) Et ad monasterium Cenomannicum, quod vocatur Aninsula, dirigitur, ut ibi sacerdotali erudiretur regulâ. *Ibid.* — In viridi ligno hæ frondes succisæ sunt, nec omninò arescunt, sed velociter emergent ut crescere queant. *Ibid.* lib. II, pag. 185.

tue de sa propre main le jeune Theodebert, ou tout au moins de l'avoir laissé massacrer par ses soldats, lorsqu'en ennemi généreux il pouvait lui accorder la vie (1). Surpris au centre de l'Aquitaine par la terrible nouvelle du meurtre de Sighebert, et craignant, non sans motif, de tomber entre les mains du roi de Neustrie, il était venu se mettre en sûreté sous la protection de saint Martin. A cette sauvegarde mystérieuse se joignait, pour assurer au duc Gonthramn une complète sécurité, l'intervention plus visible, mais non moins efficace, de l'évêque de Tours, Georgius Florentius Gregorius, qui veillait avec fermeté au maintien des droits de son église et surtout du droit d'asile. Quelque péril qu'il y eût alors, au milieu de la société bouleversée, à défendre la cause des faibles et des proscrits contre la force brutale et la mauvaise foi des hommes puissans, Grégoire montrait, dans cette lutte sans cesse renouvelée, une constance que rien ne pouvait lasser et une dignité prudente mais intrépide.

Depuis le jour où Gonthramn-Bose s'était installé avec ses deux filles dans l'une des maisons qui formaient le parvis de la basilique de Saint-Martin, l'évêque de Tours et son clergé n'avaient plus un seul moment de repos. Il leur fallait tenir tête au roi Hilperik, qui, altéré de vengeance contre le réfugié et n'osant le tirer par violence hors de son asile, voulait, pour s'épargner le crime et les dangers d'un sacrilège, contraindre les clercs eux-mêmes à le faire sortir de l'enceinte privilégiée. D'abord ce fut de la part du roi une invitation amicale, puis des insinuations menaçantes, puis enfin, comme les messages et les paroles demeuraient sans effet, des mesures comminatoires, capables d'agir par la terreur non-seulement sur le clergé de Tours, mais sur la population entière. Un duc neustrien appelé Rokkolen vint camper aux portes de la ville, avec une troupe d'hommes levés sur le territoire du Mans. Il établit ses quartiers dans une maison qui appartenait à l'église métropolitaine de Tours, et de là fit partir ce message adressé à l'évêque : « Si vous ne faites sortir le duc Gonthramn de la basilique, je brûlerai la ville et ses faubourgs. » L'évêque répondit avec calme que

(1) Ut scilicet Guntchramnum, qui tunc de morte Theodeberti impetebatur, à basilicâ sanctâ deberemus extrahere. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 235.

la chose était impossible. Mais il reçut bientôt un second message encore plus menaçant : « Si vous n'expulsez aujourd'hui même l'ennemi du roi, je vais détruire tout ce qu'il y a de verdoyant à une lieue autour de la ville, si bien que la charrue pourra y passer » (1). L'évêque Grégoire ne fut pas moins impassible que la première fois ; et Rokkolen qui, selon toute apparence, avait trop peu de monde avec lui pour tenter quelque chose de sérieux contre la population d'une grande ville, se contenta, après tant de jactance, de piller et de démolir la maison qui lui servait de logement. Elle était construite en pièces de bois réunies et fixées par des chevilles de fer que les soldats manceaux emportèrent, avec le reste du butin, dans leurs havresacs de cuir (2). Grégoire de Tours se félicitait de voir finir ainsi cette rude épreuve, lorsque de nouveaux embarras lui survinrent, amenés par une complication d'évènemens impossible à prévoir.

Gonthramn-Bose présentait dans son caractère une singularité remarquable. Germain d'origine, il surpassait en habileté pratique, en talent de ressources, en instinct de roublerie, si ce mot peut être employé ici, les hommes les plus déliés parmi la race gallo-romaine. Ce n'était pas la mauvaise foi tudesque, ce mensonge brutal accompagné d'un gros rire (3) ; c'était quelque chose de plus raffiné et de plus pervers en même temps, un esprit d'intrigue universel, et en quelque sorte nomade, car il allait s'exerçant d'un bout à l'autre de la Gaule. Personne ne savait mieux que cet Austrasien pousser les autres dans un pas dangereux et s'en tirer à propos. On disait

(1) Quod si non faceremus, et civitatem, et omnia suburbana ejus juberet incendio concremari. Quo audito mittimus ad eum legationem, dicentes : hæc ab antiquo facta non fuisse, quæ hic fieri deposcebat... Sed [Roccolenus] mandata aspera remittit dicens : nisi hodie projeceritis Guntchramnum ducem de basilicâ, ità cuncta virentia quæ sunt circà urbem atteram, ut dignus fiat aratro locus ille. *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag. 235.

(2) Cùm in domo ecclesiæ ultrà Ligerim resideret, domum ipsam quæ clavis adfixa erat, disfixit. Ipsos quoque clavos Cenomannici, qui tunc cum eodem advenerant, impletis follibus portant, annonas evertunt et cuncta devastant. *Greg. Turon., ibid.*

(3) Ipsis prodentibus Francis, quibus familiare est ridendo fidem frangere. Ex *Flavio Vopisco*, apud script. rerum francic., tom. I, pag. 541.

de lui que jamais il n'avait fait de serment à un ami, sans le trahir aussitôt après; et c'est de là probablement que lui venait son surnom germanique (1). Dans l'asile de Saint-Martin de Tours, au lieu de mener la vie habituelle d'un refugié de distinction, c'est-à-dire de passer le jour à boire et à manger sans s'occuper d'autre chose, le duc Gonthramn était à l'affût de toutes les nouvelles, et s'informait du moindre événement pour tâcher de le mettre à profit. Il apprit d'une manière aussi prompte qu'exacte les mésaventures de Merowig, son ordination forcée et son exil au monastère de Saint-Calais. L'idée lui vint de bâtir sur ce fondement un projet de délivrance pour lui-même, d'inviter le fils de Hilperik à venir le joindre pour partager son asile, et s'entendre avec lui sur les moyens de passer tous deux en Austrasie. Gonthramn-Bose comptait par là augmenter ses propres chances d'évasion, de celles beaucoup plus nombreuses que pourrait trouver le jeune prince dans le prestige de son rang et le dévouement de ses amis. Il confia son plan et ses espérances à un diacre d'origine franke, nommé Rikulf, qui se chargea, par amitié pour lui, d'aller à Saint-Calais, et d'avoir, s'il était possible, une entrevue avec Merowig (2).

Pendant que le diacre Rikulf s'acheminait vers la ville du Mans, Gailen, jeune guerrier frank, attaché à Merowig par le lien du vasselage et par la fraternité d'armes, guettait aux environs de Saint-Calais l'arrivée de l'escorte qui devait remettre le nouveau reclus aux mains de ses supérieurs et de ses geôliers. Dès qu'elle parut, une troupe de gens postés en embuscade fondit sur elle avec l'avantage du nombre, et la contraignit à prendre la fuite en abandonnant le prisonnier confié à sa garde (3). Merowig, rendu à la liberté, quitta avec joie l'habit clérical pour reprendre le cos-

(1) *Bose*, en allemand moderne *Bœse*, signifie malin, méchant. *Voy.* la 2e lettre. — Verumtamen nulli amicorum sacramentum dedit, quod non protinùs omisisset. *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag 241.

(2) Hæc audiens Guntchramnus Boso, qui tunc in basilicâ Sancti-Martini, ut diximus, residebat, misit Riculfum subdiaconum, ut ei consilium occultè præberet expetendi basilicam Sancti-Martini. *Greg. Turon.*, pag. 239.

(3) Ab aliâ parte Gailenus puer ejus advenit. Cùmque parvum solatium qui eum ducebant haberent, ab ipso Gaileno in itinere excussus est. *Greg. Turon.* hist., *ibid.*

tume tout militaire de sa nation, la chaussure de cuir préparé avec le poil, la tunique à manches courtes et le juste-au-corps doublé de fourrures, sur lequel passait le baudrier d'où pendait l'épée (1). C'est dans cet équipage que le messager de Gonthramn-Bose le rencontra, incertain de la direction qu'il devait suivre pour se mettre tout-à-fait en sûreté. La proposition de Rikulf fut accueillie sans beaucoup d'examen; et le fils de Hilperik, escorté cette fois par ses amis, prit aussitôt la route de Tours. Un manteau de voyage, dont le capuchon se rabattait sur sa tête, lui servit de préservatif contre l'étonnement et les risées qu'aurait excités la vue de cette tête de clerc sur les épaules d'un soldat. Arrivé sous les murs de Tours, il mit pied à terre; et, la tête toujours enveloppée dans le capuchon de son manteau, il marcha vers la basilique de Saint-Martin, dont, en ce moment, toutes les portes étaient ouvertes (2).

C'était un jour de fête solennelle, et l'évêque de Tours qui officiait pontificalement venait de donner aux fidèles la communion sous les deux espèces. Les pains qui s'étaient trouvés de reste après la consécration de l'eucharistie couvraient l'autel, rangés sur des nappes à côté du grand calice à deux anses qui contenait le vin. L'usage voulait qu'à la fin de la messe ces pains, non consacrés et simplement bénis par le prêtre, fussent coupés en morceaux et distribués entre les assistans : on appelait cela donner les eulogies. L'assemblée entière, à l'exception des personnes excommuniées,

(1) Quorum pedes primi perone setoso talos ad usque vinciebantur; genua, crura, suræque sine tegmine. Præter hoc vestis alta, stricta, versicolor, vix appropinquans poplitibus exertis : manicæ sola brachiorum principia velantes... Pendulî ex humero gladii balteis supercurrentibus strinxerant clausa bullatis latera rhenonibus. Ex *Apollinari Sidonio*, apud script. rerum francic., tom. I, pag. 793.

(2) Opertoque capite, indutusque veste sæculari, beati Martini templum expetit. *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag. 239 — Ces mots : *opertoque capite*, se trouvent éclaircis dans le sens que je leur attribue par le passage suivant du même auteur : *et tecto capite ne agnoscaris silvam pete.... et ille accepto consilio, dùm obtecto capite fugere niteretur, extracto quidam gladio caput ejus cum cucullo decidit.* Lib. VII, pag. 310. — L'usage des manteaux à capuchon avait passé des Gaules à Rome. *Voy.* les satires de Juvenal *passim*, et le père Montfaucon, *antiquité expliquée*.

avait part à cette distribution faite par les diacres, comme celle de l'eucharistie était faite par le prêtre ou l'évêque officiant (1). Après avoir parcouru la basilique, en donnant à chacun sa portion de pain béni, les diacres de Saint-Martin virent près des portes un homme qui leur était inconnu, et dont le visage à demi enveloppé semblait indiquer de sa part l'intention de ne pas se faire connaître. Ils passèrent devant lui avec méfiance et sans lui rien offrir. L'humeur du jeune Merowig, naturellement violente, s'était encore échauffée par les soucis et par la fatigue de la route. En se voyant privé d'une faveur que tous les assistans avaient obtenue, il tomba dans un accès de dépit furieux. Traversant la foule qui remplissait la nef de l'église, il pénétra jusque dans le chœur, où se trouvait Grégoire avec un autre évêque, Ragbenemod, Frank d'origine, qui venait de succéder à saint Germain dans la métropole de Paris. Parvenu en face de l'estrade où siégeait Grégoire, dans ses habits pontificaux, Merowig lui dit d'un ton brusque et impérieux : « Évêque, pourquoi ne me donne-t-on pas des eulogies, comme au reste des fidèles? Dis-moi si je suis excommunié (2)? » A ces mots, il rejeta en arrière le capuchon de son manteau, et découvrit aux regards des assistans son visage rouge de colère et l'étrange figure d'un soldat tonsuré.

L'évêque de Tours n'eut pas de peine à reconnaître le fils aîné du roi Hilperik, car il l'avait vu souvent et savait déjà toute son histoire. Le jeune fugitif paraissait devant lui chargé d'une double infraction aux lois ecclésiastiques, le mariage à l'un des degrés prohibés et la renonciation au caractère sacré de la prêtrise, faute si grave, que les casuistes rigides lui donnaient le nom d'apostasie. Dans l'état de culpabilité flagrante où le plaçaient le costume sécu-

(1) Nobis autem missas celebrantibus in sanctam basilicam, aperta reperiens ostia, ingressus est. *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag. 239. — Præfatio D. Theod. Ruinart ad *Greg. Turon.* hist. pag. 95.

(2) Petiit, ut ei eulogias dare deberemus. Erat autem tunc nobiscum Ragnemodus Parisiacæ sedis episcopus, qui sancto Germano successerat. *Greg. Turon.* hist. lib. V, pag. 239 — En rendant le discours direct j'ai employé une formule l'allocution très commune dans l'histoire de Grégoire de Tours : *Quid tibi visum est, episcope*, etc. *Turon.* plus haut pag. 139.

lier et les armes qu'il avait sur lui, Merowig ne pouvait, sans passer par l'épreuve d'un jugement canonique, être admis ni à la communion du pain et du vin consacrés, ni même à celle du pain simplement béni, qui était comme une figure de l'autre. C'est ce que répondit l'évêque Grégoire avec son calme et sa dignité ordinaires. Mais sa parole à la fois grave et douce ne réussit qu'à augmenter l'emportement du jeune homme, qui, perdant toute mesure et tout respect pour la sainteté du lieu, s'écria : « Tu n'as pas le pouvoir de me suspendre de la communion chrétienne sans l'aveu de tes frères les évêques, et si, de ton autorité privée, tu me retranches de ta communion, je me conduirai en excommunié et je tuerai quelqu'un ici (1). » Ces mots, prononcés d'un ton farouche, épouvantèrent l'auditoire et firent sur l'évêque une impression de tristesse profonde. Craignant de pousser à bout la frénésie de ce jeune barbare et d'amener ainsi de grands malheurs, il céda par nécessité ; et après avoir, pour sauver au moins les formes légales, délibéré quelque temps avec son collègue de Paris, il fit donner à Merowig les eulogies qu'il réclamait (2).

Dès que le fils de Hilperik, avec Gaulen son frère d'armes, ses jeunes compagnons et de nombreux serviteurs, eut pris un logement dans le parvis de la basilique de Saint-Martin, l'évêque de Tours se hâta de remplir certaines formalités qu'exigeait la loi romaine, et dont la principale consistait pour lui à déclarer au magistrat compétent et à la partie civile l'arrivée de chaque nouveau réfugié (3). Dans la cause présente, il n'y avait d'autre juge et d'autre partie intéressée que le roi Hilperik. C'était donc à lui que la déclaration devait être faite, quelle que fût d'ailleurs la nécessité d'adoucir par

(1) Quod cùm refutaremus, ipse clamare cœpit et dicere, quòd non recte eum a communione sine fratrum conniventiâ suspendereamus..... Minabatur enim aliquos de populo nostro interficere, si communionem nostram non meruisset. *Greg. Turon.* hist., lib. V pag. 239.

(2) Illo autem hæc dicente, cum consensu fratris qui præsens erat, contestatâ causâ canonicâ, eulogias à nobis accepit. Veritus autem sum, ne dùm unum à communione suspendebam, in multos existerem homicida. *Greg. Turon.* hist., *ibid.*

(3) Loi de l'empereur Léon pour les asiles (466). — *Voir*, histoire ecclésiastique de Fleury, tome VI, pag. 562.

des actes de déférence l'aigreur de son ressentiment. Un diacre de l'église métropolitaine de Tours partit pour Soissons, ville royale de Neustrie, avec la mission de faire un récit exact de tout ce qui venait d'avoir lieu. Il eut pour compagnon, dans cette ambassade, un parent de l'évêque, appelé Nicetius, qui se rendait à la cour de Hilperik pour des affaires personnelles (1).

Arrivés au palais de Soissons et admis ensemble à l'audience royale, ils commençaient à exposer les motifs de leur voyage, lorsque Fredegonde survint et dit : « Ce sont des espions, ils viennent s'informer ici de ce que fait le roi, afin d'aller ensuite le rapporter à Merowig. » Ces paroles suffirent pour mettre en émoi l'esprit soupçonneux de Hilperik. L'ordre fut donné aussitôt d'arrêter Nicetius et le diacre porteur du message. On les dépouilla de tout l'argent qu'ils avaient sur eux, et on les conduisit aux extrémités du royaume, d'où ils ne revinrent l'un et l'autre qu'après un exil de sept mois (2). Pendant que le messager et le parent de Grégoire de Tours se voyaient traités d'une si rude manière, lui-même reçut de la part du roi Hilperik une dépêche conçue en ces termes : « Chassez l'apostat hors de votre basilique, sinon j'irai brûler tout le pays. » L'évêque répondit simplement qu'une pareille chose n'avait jamais eu lieu, pas même au temps des rois goths qui étaient hérétiques, et qu'ainsi elle ne se ferait pas dans un temps de véritable foi chrétienne. Obligé par cette réponse de passer de la menace à l'effet, Hilperik se décida, mais avec mollesse; et grâce à l'instigation de Fredegonde qui n'avait aucune peur du sacrilège, il fut résolu que des troupes seraient rassemblées, et que le roi lui-même se mettrait à leur tête pour aller châtier la ville de Tours et forcer l'asile de Saint-Martin (3).

(1) Nicetius vir neptis meæ, propriam habens causam, ad Chilpericum Regem abiit cum Diacono nostro, qui regi fugam Merovechi narraret. *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag. 239.

(2) Quibus visis, Fredegundis regina ait : « Exploratores sunt, et ad sciscitandum « quid agat rex advenerunt, ut sciant quid Merovecho renuntient. » Et statim exspoliatos in exilium retrudi præcepit, de quo mense septimo expleto relaxati sunt. *Greg. Turon.* *ibid.*

(3) Igitur Chilpericus nuntios ad nos direxit, dicens : « ejicite apostatam illum

En apprenant la nouvelle de ces préparatifs, Merowig fut saisi d'une terreur dont l'expression se colorait d'un certain sentiment religieux. « A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que la sainte basilique de mon seigneur Martin subisse aucune violence, ou que son pays soit désolé à cause de moi ! » Il voulait partir sur-le-champ avec Gonthramn-Bose et tâcher de gagner l'Austrasie, où il se flattait de trouver auprès de Brunehilde un asile sûr, du repos, des richesses et toutes les jouissances du pouvoir ; mais rien n'était prêt pour ce long voyage : ils n'avaient encore ni assez d'hommes autour d'eux, ni assez de relations au dehors. L'avis de Gonthramn fut qu'il fallait attendre et ne pas se jeter par crainte du péril dans un péril beaucoup plus grand (1). Incapable de rien tenter sans le concours de son nouvel ami, le jeune prince cherchait un remède à ses anxiétés dans des actes de dévotion fervente qui ne lui étaient pas ordinaires. Il résolut de passer tout une nuit en prières dans le sanctuaire de la basilique, et faisant apporter avec lui ses effets les plus précieux, il les déposa comme offrande sur le tombeau de saint Martin ; puis, s'agenouillant près du sépulcre, il pria le saint de venir à son secours, de lui accorder ses bonnes graces, de faire que la liberté lui fût promptement rendue et qu'un jour il devînt roi (2).

Ces deux souhaits, pour Merowig, n'allaient guère l'un sans l'autre, et le dernier, à ce qu'il semble, jouait un assez grand rôle dans ses conversations avec Gonthramn-Bose et dans les projets qu'ils faisaient en commun. Gonthramn, plein de confiance dans les ressources de son esprit, invoquait rarement l'appui des saints ;

« de basilicâ, sin autem, totam regionem illam igni succindam. » Cumque nos rescripsissemus, impossibile esse quod temporibus hæreticorum non fuerat, Christianorum nunc temporibus fieri, ipse exercitum commovet. *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag. 239.

(1) Cùm videret Merovechus patrem suum in hâc deliberatione intentum, adsumto secum Guntchramno duce ad Brunichildem pergere cogitat, dicens : « Absit « ut propter meam personam basilica Domini Martini violentiam perferat, aut « regio ejus per me captivitati subdatur. » *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag. 240.

(2) Et ingressus basilicam, dùm vigilias ageret, res quas secum habebat, ad sepulchrum beati Martini exhibuit, orans ut sibi sanctus succureret, atque ei concederet gratiam suam, ut regnum accipere posset. *Greg. Turon. ibid.*, pag. 241.

mais en revanche il avait recours aux diseurs de bonne aventure, afin d'éprouver par leur science la justesse de ses combinaisons. Laissant donc Merowig prier seul, il dépêcha l'un de ses serviteurs vers une femme très habile, à ce qu'il disait, qui lui avait prédit, entr'autres choses, l'année, le jour et l'heure où devait mourir le roi Haribert (1). Interrogée au nom du duc Gonthramn, sur l'avenir qui lui était réservé à lui et au fils de Hilperik, la sorcière, qui probablement les connaissait bien tous deux, donna cette réponse adressée à Gonthramn lui-même : « Il arrivera que le roi Hilperik trépassera dans l'année, et que Merowig, à l'exclusion de ses frères, obtiendra la royauté; toi, Gonthramn, tu seras pendant cinq ans duc de tout le royaume; mais, à la sixième année, tu recevras, par la faveur du peuple, la dignité épiscopale dans une ville située sur la rive gauche de la Loire, et enfin tu sortiras de ce monde vieux et plein de jours (2). »

Gonthramn-Bose, qui passait sa vie à faire des dupes, était dupe lui-même de la friponnerie des sorciers et des devineresses. Il ressentit une grande joie de cette prophétie extravagante, mais conforme sans aucun doute à ses rêves d'ambition et à ses désirs les plus intimes. Pensant que la ville indiquée si vaguement n'était autre que celle de Tours, et se voyant déjà en idée le successeur de Grégoire sur le trône pontifical, il eut soin de lui faire part, avec une satisfaction maligne, de sa bonne fortune à venir, car le titre d'évêque était fort envié des chefs barbares. Grégoire venait d'arriver à la basilique de Saint-Martin pour y célébrer l'office de la nuit, lorsque le duc austrasien lui fit son étrange confidence, en homme convaincu du savoir infaillible de la prophétesse. L'évêque

(1) Tunc direxit Guntchramnus puerum ad mulierem quamdam, sibi jam cognitam à tempore Chariberti regis, habentem spiritum Pythonis ut ei quæ erant eventura narraret. *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag. 240.

(2) Quæ hæc ei per pueros mandata remisit : « Futurum est enim ut rex Chil-« pericus hoc anno deficiat, et Merovechus rex exclusis fratribus omne capiat reg-« num. Tu vero ducatum totius regni ejus annis quinque tenebis. Sexto verò anno in « unâ civitatum, quæ super Ligeris alveum sita est in *dextrâ* ejus parte, favente « populo, episcopatûs gratiam adipisceris..... » *Greg. Turon.* hist., *ibid.* — Il faut entendre ici par les mots *dextrâ parte* la droite du fleuve en remontant son cours. Voy. *Adriani Valesii notitiam Galliarum.*

répondit : « C'est à Dieu qu'il faut demander de pareilles choses, » et ne put s'empêcher de rire (1). Mais cette vanité, aussi folle qu'insatiable, ramena douloureusement sa pensée sur les hommes et les misères de son temps. De tristes réflexions le préoccupèrent au milieu du chant des psaumes; et lorsqu'après l'office des vigiles, voulant prendre un peu de repos, il se fut mis au lit dans un appartement voisin de l'église, les crimes dont cette église semblait devoir être le théâtre, dans la guerre contre nature allumée entre le père et le fils, tous les malheurs qu'il prévoyait, sans pouvoir les conjurer, le poursuivirent en quelque sorte jusqu'au moment où il s'endormit. Durant le sommeil, les mêmes idées, traduites en images terribles, se présentèrent encore à son esprit. Il vit un ange qui traversait les airs, planant au-dessus de la basilique et criant d'une voix lugubre : « Hélas! hélas! Dieu a frappé Hilperik et tous ses fils! pas un d'eux ne lui survivra et ne possédera son royaume (2). » Ce songe parut à Grégoire une révélation de l'avenir bien autrement digne de foi que les réponses et tous les prestiges des devins.

Merowig, léger et inconséquent par caractère, eut bientôt recours à des distractions plus d'accord avec ses habitudes turbulentes, que les veilles et les prières auprès du tombeau des saints. La loi qui consacrait l'inviolabilité des asiles religieux voulait que les réfugiés fussent pleinement libres de se procurer toute espèce de provisions, afin qu'il fût impossible à ceux qui les poursuivaient de les prendre par la famine. Les prêtres de la basilique de Saint-Martin se chargeaient eux-mêmes de pourvoir des choses nécessaires à la vie leurs hôtes pauvres et sans domestiques. Le service des riches était fait tantôt par leurs gens qui allaient et venaient en

(1) Statim ille vanitate elatus, tanquam si jam in cathedrâ Turonicæ ecclesiæ resideret, ad me hæc detulit verba. Cujus ego inridens stultitiam, dixi : « A Deo hæc poscenda sunt.... » Illo quoque cum confusione discedente, valdè inridebam hominem, qui talia credi putabat. *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag. 240.

(2) Vigiliis in basilicâ sancti Antistitis celebratis, dùm lectulo decubans obdormissem, vidi angelum per aerâ volantem : cùmque super sanctam basilicam præteriret, voce magnâ ait : « Heu! heu! percussit Deus Chilpericum, et omnes « filios ejus, nec superabit de his qui processerunt ex lumbis ejus qui regat regnum « illius in æternum. » *Greg. Turon. ibid.*

toute liberté, tantôt par des hommes et par des femmes du dehors, dont la présence occasionait souvent de l'embarras et du scandale. A toute heure, les cours du parvis et le péristyle de la basilique étaient remplis d'une foule affairée ou de promeneurs oisifs et curieux. A l'heure des repas, un bruit d'orgie, couvrant parfois le chant des offices, allait troubler les prêtres dans leurs stalles et les religieux au fond de leurs cellules. Quelquefois aussi les convives, pris de vin, se querellaient jusqu'à en venir aux coups, et des rixes sanglantes avaient lieu aux portes et même dans l'intérieur de l'église (1).

Si de pareils désordres ne venaient point à la suite des festins où Merowig cherchait à s'étourdir avec ses compagnons de refuge, la joie bruyante n'y manquait pas; des éclats de rire et de grossiers bons mots retentissaient dans la salle et accompagnaient surtout les noms de Hilperik et de Fredegonde. Merowig ne les ménageait pas plus l'un que l'autre. Il racontait les crimes de son père et les débauches de sa belle-mère, traitait Fredegonde d'infâme prostituée, et Hilperik de mari imbécille, persécuteur de ses propres enfans. « Quoiqu'il y eût en cela beaucoup de vrai, dit l'historien contemporain, je pense qu'il n'était pas agréable à Dieu que de telles choses fussent divulguées par un fils (2). » Cet historien, Grégoire de Tours lui-même, invité un jour à la table de Merowig, entendit de ses oreilles les scandaleux propos du jeune homme. A la fin du repas, Merowig, resté seul avec son pieux convive, se sentit en veine de dévotion et pria l'évêque de lui faire quelque lecture pour l'instruction de son ame. Grégoire prit le livre de Salomon, et l'ayant ouvert au hasard, il tomba sur le verset suivant : « L'œil qu'un fils tourne contre son père lui sera arraché de la tête

(1) Nam sæpè cædes intra ipsum atrium, quod ad pedes beati extat, exegit (Eberulfus), exercens assiduè ebrietates ac vanitates.... Introeuntes puellæ, cum reliquis pueris ejus, suspiciebant picturas parietum, rimabanturque ornamenta beati sepulchri : quod valdè facinorosum religiosis erat..... hæc ille cùm post cœnam vino madidus advertisset..... Furibundus ingreditur.... *Greg. Turon.* hist., lib. VII, pag. 300.

(2) Merovechus verò de patre atque novercâ multa crimina loquebatur : quæ cum ex parte vera essent, credo acceptum non fuisse Deo, ut hæc per filium vulgarentur. *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag. 240.

par les corbeaux de la vallée. » Cette rencontre faite si à propos fut prise par l'évêque pour une seconde révélation de l'avenir, aussi menaçante que la première (1).

Cependant Fredegonde, plus acharnée dans sa haine et plus active que son mari, résolut de prendre les devans sur l'expédition qui se préparait et de faire assassiner Merowig au moyen d'un guet-à-pens. Leudaste, comte de Tours, qui tenait à s'assurer des bonnes graces de la reine, et qui d'ailleurs avait à se venger du pillage commis dans sa maison l'année précédente, s'offrit avec empressement pour exécuter ce meurtre. Comptant sur l'imprévoyance de celui qu'il voulait tuer par surprise, il essaya différens stratagèmes pour l'attirer hors des limites où s'arrêtait le droit d'asile; mais il n'y réussit pas. Soit par un dépit sauvage, soit pour exciter la colère du jeune prince, jusqu'au point de lui faire perdre tout sentiment de prudence, il fit attaquer à main armée ses serviteurs dans les rues de la ville (2). La plupart furent massacrés; et Merowig, saisi de fureur à cette nouvelle, serait allé tête baissée dans le piège, si le prudent Gonthramn ne l'eût retenu. Comme il s'emportait outre mesure, disant qu'il n'aurait de repos qu'après avoir châtié d'une manière sanglante le complaisant de Fredegonde, Gonthramn lui conseilla de diriger ses représailles d'un côté où le danger fût nul et le profit considerable, et de faire payer le coup, non à Leudaste, qui était sur ses gardes, mais à un autre, n'importe lequel, des amis du roi Hilperik ou des familiers de sa maison (3).

(1) Quâdam enim die ad convivium ejus adscitus dùm pariter sederemus, suppliciter petiit aliqua ad instructionem animæ legi. Ego vero reserato Salomonis libro, versiculum qui primus occurrit accipui, qui hæc continebat : « Oculum qui « adversùs adspexerit patrem, effodiant eum corvi de convallibus. » Illo quoque non intelligente, consideravi hunc versiculum à domino præparatum. *Greg. Turon* hist., lib. V, pag. 240.

(2) Leudastes tunc comes cùm multas ei in amore Fredegundis insidias tenderet, ad extremum pueros ejus, qui in pago egressi fuerant, circumventis dolis gladio trucidavit, ipsumque interimere cupiens si reperire loco opportuno potuisset. *Greg. Turon.* hist., *ibid.*

(3) Sed ille consilio usus Guntchramni, et se ulcisci desiderans.... *Greg. Turon.* hist., *ibid.*

Marileif, premier médecin du roi, homme très riche et d'un naturel peu belliqueux, se trouvait alors à Tours, venant de Soissons et se rendant à Poitiers, sa ville natale. Il avait avec lui très peu de gens et beaucoup de bagages; et pour les jeunes guerriers, compagnons de Merowig, rien n'était plus facile que de l'enlever dans son hôtellerie. Ils y entrèrent en effet à l'improviste, et battirent cruellement le pacifique médecin, qui, heureusement pour lui, parvint à s'échapper, et se réfugia presque nu dans la cathédrale, laissant aux mains des assaillans son or, son argent et le reste de son bagage (1). Tout cela fut regardé comme de bonne prise par le fils de Hilperik, qui, satisfait du tour qu'il venait de jouer à son père et se croyant assez vengé, voulut montrer de la clémence. Sur la prière de l'évêque, il fit annoncer au pauvre Marileif, qui n'osait plus sortir de son asile, qu'il était libre de continuer sa route (2). Mais au moment où Merowig s'applaudissait d'avoir pour compagnon de fortune et pour ami de cœur un homme aussi avisé que Gonthramn-Bose, celui-ci n'hésitait pas à vendre ses services à la mortelle ennemie du jeune homme inconsidéré qui plaçait en lui toute sa confiance.

Loin de partager la haine que le roi Hilperik vouait au duc Gonthramn, à cause du meurtre de Theodebert, Fredegonde lui savait gré de ce meurtre qui l'avait débarrassée d'un de ses beaux-fils, comme elle souhaitait de l'être des deux autres. Son intérêt en faveur du duc austrasien était devenu encore plus vif, depuis qu'elle entrevoyait la possibilité de le faire servir d'instrument pour la perte de Merowig. Gonthramn-Bose se chargeait peu volontiers d'une commission périlleuse; mais le mauvais succès des tentatives du comte Leudaste, homme plus violent qu'adroit, détermina la reine à tourner les yeux vers celui qui pourrait, non pas exécuter de sa propre main, mais rendre infaillible par son astuce l'assassi-

(1) Redeunte Marileifo archiatro de præsentiâ regis, (eum) comprehendi præcepit : casumque gravissimè, ablato auro argentoque ejus, et reliquis rebus quas secum exhibebat, nudum reliquit. Et interfecisset utique, si non, inter manus cædentium elapsus, ecclesiam expetisset. *Greg. Turon.*, hist. lib. V, pag. 240.

(2) Quem nos postea indutum vestimentis, obtentâ vitâ, Pictavum remisimus. *Ibid.*

nat qu'elle méditait. Elle envoya donc près de Gonthramn une personne affidée qui lui remit de sa part ce message : « Si tu parviens à faire sortir Merowig de la basilique, afin qu'on le tue, je te ferai un magnifique présent (1). » Gonthramn-Bose accepta de grand cœur la proposition. Persuadé que l'habile Fredegonde avait déjà pris toutes ses mesures et que des meurtriers apostés faisaient le guet aux environs de Tours, il alla trouver Merowig, et lui dit du ton le plus enjoué : « Pourquoi menons-nous ici une vie de lâches et de paresseux, et restons-nous tapis comme des hébétés autour de cette basilique ! Faisons venir nos chevaux, prenons avec nous des chiens et des faucons, et allons à la chasse nous donner de l'exercice, respirer le grand air et jouir d'une belle vue (2). »

Le besoin d'espace et d'air libre que ressentent si vivement les emprisonnés parlait au cœur de Merowig, et sa facilité de caractère lui faisait approuver sans examen tout ce que proposait son ami. Il accueillit avec la vivacité de son âge cette invitation attrayante. Les chevaux furent amenés sur-le-champ dans la cour de la basilique, et les deux réfugiés sortirent en complet équipage de chasse, portant leurs oiseaux sur le poing, escortés par leurs serviteurs et suivis de leurs chiens tenus en laisse. Ils prirent pour but de leur promenade un domaine appartenant à l'église de Tours et situé au village de Jocundiacum, aujourd'hui Jouay, à peu de distance de la ville. Ils passèrent ainsi tout le jour, chassant et courant ensemble, sans que Gonthramn donnât le moindre signe de préoccupation et parût songer à autre chose qu'à se divertir de son mieux. Ce qu'il attendait n'arriva point. Ni durant les courses de la journée, ni dans le trajet de retour, aucune troupe armée ne se présenta pour fondre sur Merowig, soit que les émissaires

(1) Misit ad Gunthramnum Bosonem Fredegundis regina, quæque ei jam pro morte Theodoberti patrocinabatur, occultè dicens : Si Merovechum ejicere potueris de basilicâ ut interficatur, magnum de me munus accipies. — *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag. 240.

(2) At ille præsto putans esse interfectores, aut ad Merovechum : « Ut quid hic « quasi segnes et timidi residemus, et ut hebetes circà basilicam hanc occulimur ? « veniant enim equi nostri, et acceptis accipitribus, cum canibus exerceamur « venatione, spectaculisque patulis jocundemur. » Hoc enim agebat callidè, ut eum à sancta basilicâ separaret. — *Greg. Turon.* hist., *ibid.*

de Fredegonde ne fussent pas encore arrivés à Tours, soit que ses instructions eussent été mal suivies. Merowig rentra donc paisiblement dans l'enceinte qui lui servait d'asile, joyeux de sa liberté de quelques heures et ne se doutant nullement qu'il eût été en danger de périr par la plus insigne trahison (1).

L'armée qui devait marcher sur Tours était prête; mais quand il s'agit de partir, Hilperik devint tout à coup indécis et timoré; il aurait voulu savoir jusqu'à quel point allait en ce moment la susceptibilité de saint Martin contre les infracteurs de ses priviléges, et si le saint confesseur était en veine d'indulgence ou de colère. Comme personne au monde ne pouvait donner là-dessus la moindre information, le roi conçut l'étrange idée de s'adresser par écrit au saint lui-même, en sollicitant de sa part une réponse nette et positive. Il rédigea donc une lettre qui énonçait en manière de plaidoirie ses griefs paternels contre le meurtrier de son fils Theodebert et faisait contre ce grand coupable un appel à la justice du saint. La requête avait pour conclusion cette demande péremptoire : « M'est-il permis ou non de tirer Gonthramn hors de la basilique (2)? » Une chose encore plus bizarre, c'est qu'il y avait là-dessous un stratagème, et que le roi Hilperik voulait ruser avec son correspondant céleste, se promettant bien, si la permission lui était donnée pour Gonthramn, d'en user également pour s'emparer de Merowig dont il taisait le nom, de peur d'effaroucher le saint. Cette singulière missive fut portée à Tours par un clerc de race franke, nommé Baudeghisel, qui la déposa sur le tombeau de saint Martin, et mit à côté une feuille de papier blanc pour que le saint pût écrire sa réponse. Au bout de trois jours, le messager revint, et trouvant sur la pierre du sépulcre la feuille blanche telle qu'il l'y avait mise,

(1) Egressi itaque, ut diximus, de basilicâ ad Jocundiacensem domum civitati proximam progressi sunt : sed à nemine Merovechus nocitus est. *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag. 241.

(2) Et quia impetebatur tunc Guntchramnus de interitu, ut diximus, Theodoberti, misit Chilpericus rex nuntios et epistolam scriptam ad sepulchrum Sancti-Martini, quæ habebat insertum, ut ei beatus Martinus rescriberet, utrùm liceret extrahi Guntchramnum de basilicâ ejus, an non. *Greg. Turon.* hist., lib. V. *ibid.*

sans le moindre signe d'écriture, il jugea que saint Martin refusait de s'expliquer et retourna vers le roi Hilperik (1).

Ce que le roi craignait par-dessus tout, c'était que Merowig n'allât rejoindre Brunchilde en Austrasie, et qu'aidé de ses conseils et de son argent, il ne réussît à se créer un parti nombreux parmi les Franks neustriens. Cette crainte l'emportait même dans l'esprit de Hilperik sur sa haine contre Gonthramn-Bose, envers lequel il se sentait des velléités de pardon, pourvu qu'il ne favorisât en rien le départ de son compagnon d'asile. De là naquit un nouveau plan, où Hilperik se montre encore avec le même caractère de finesse lourde et méticuleuse. Ce plan consistait à tirer de Gonthramn, sans lequel Merowig, faute de ressources et de décision, était incapable d'entreprendre son voyage, la promesse sous le serment de ne point sortir de la basilique sans en donner avis au roi. Le roi Hilperik comptait de cette manière être averti assez à temps pour pouvoir intercepter les communications entre Tours et la frontière d'Austrasie. Il envoya des émissaires parler secrètement à Gonthramn; et dans cette lutte de fourbe contre fourbe, celui-ci ne recula pas. Se fiant peu aux paroles de réconciliation que lui envoyait Hilperik, mais trouvant qu'il y avait là peut-être une dernière chance de salut, si toutes les autres venaient à lui manquer, il prêta le serment qu'on lui demandait, et jura dans le sanctuaire même de la basilique, une main sur la nappe de soie qui couvrait le maître-autel (2). Cela fait, il ne mit pas moins d'activité qu'auparavant à tout préparer dans le plus grand mystère pour une évasion inopinée.

Depuis le coup de fortune qui avait fait tomber entre les mains des réfugiés l'argent du médecin Marileif, ces préparatifs marchaient rapidement; des braves de profession, classe d'hommes

(1) Sed Baudegiselus diaconus, qui hanc epistolam exhibuit, chartam puram cum eâdem quam detulerat, ad sanctum tumulum misit. Cùmque per triduum expectasset, et nihil rescripti reciperet, redivit ad Chilpericum. *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag. 241.

(2) Ille verò misit alios, qui à Guntchramno sacramenta exigerent, ut sine ejus scientiâ basilicam non relinqueret. Qui ambienter jurans pallam altaris fidejussorem dedit, nunquam se exinde sine jussione regiâ egressurum. *Greg. Turon.* hist., *ibid.*

que la conquête avait créée, s'offraient en foule pour servir d'escorte jusqu'au terme du voyage. Leur nombre s'éleva bientôt à plus de cinq cents. Avec une pareille force, l'évasion était facile et l'arrivée en Austrasie extrêmement probable. Gonthramn-Boso jugea qu'il n'y avait plus de motif pour différer davantage, et se gardant bien, malgré son serment, de faire donner au roi le moindre avis, il dit à Merowig qu'il fallait songer au départ. Merowig, faible et irrésolu, lorsque la passion ne le soulevait pas, sur le point de risquer cette grande aventure, fléchit et retomba de nouveau dans ses anxiétés. « Mais, lui dit Gonthramn, est-ce que nous n'avons pas pour nous les prédictions de la devineresse? » Le jeune prince ne fut pas rassuré, et, pour faire diversion à ses tristes pressentimens, il voulut chercher à une meilleure source des informations sur l'avenir (1).

Il y avait alors un procédé de divination religieuse prohibé par les conciles, mais pratiqué en Gaule, malgré cette défense, par les hommes les plus sages et les plus éclairés; Merowig s'avisa d'y recourir. Il se rendit à la chapelle où était le tombeau de saint Martin, et posa sur le sépulcre trois des livres saints : celui des Rois, le Psautier et les Évangiles. Durant toute une nuit, il pria Dieu et le saint confesseur de lui faire connaître ce qui allait arriver, et s'il devait espérer ou non d'obtenir le royaume de son père (2). Ensuite il jeûna trois jours entiers; et le quatrième, revenant près du tombeau, il ouvrit les trois volumes l'un après l'autre. D'abord ce fut le livre des Rois qu'il avait surtout hâte d'interroger. Il tomba sur une page en tête de laquelle se trouvait le verset suivant : « Parce que vous avez abandonné le Seigneur votre Dieu pour suivre des dieux étrangers, le Seigneur vous a livrés aux mains de vos ennemis. » En ouvrant le livre des Psaumes, il rencontra ce passage : « Tu les as renversés au moment où ils s'élevaient. Oh! comment sont-

(1) Merovechus verò non credens Pythonissæ... *Greg. Turon.* hist., lib. V, pag. 241.

(2) Tres libros super Sancti sepulchrum posuit, id est, psalterii, regum, evangeliorum : et vigilans totâ nocte, petiit ut sibi beatus confessor quid eveniret ostenderet, et utrùm possit regnum accipere, an non, ut Domino indicante cognosceret. *Greg. Turon.* hist., *ibid.*

ils tombés dans la désolation! » Enfin, dans le livre des Évangiles il lut ce verset : « Vous savez que la pâque se fera dans deux jours et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié (1). » Pour celui qui dans chacune de ces paroles croyait voir une réponse de Dieu même, il était impossible de rien imaginer de plus sinistre, et il y avait là de quoi ébranler une ame plus forte que celle du fils de Hilperik. Sous le poids de cette triple menace de trahison, de ruine et de mort violente, il resta comme accablé et pleura longtemps à chaudes larmes auprès du tombeau de saint Martin (2).

Gonthramn-Bose, qui s'en tenait à son oracle, et qui d'ailleurs ne trouvait là aucun sujet de crainte pour lui-même, persista dans sa résolution. A l'aide de cette influence que les esprits décidés exercent d'une manière qu'on pourrait dire magnétique sur les caractères faibles et impressionnables, il raffermit si bien le courage de son jeune compagnon, que le départ eut lieu sans le moindre délai, et que Merowig monta à cheval d'un air tranquille et assuré. Gonthramn, dans ce moment décisif, avait à se faire une autre espèce de violence; il allait se séparer de ses deux filles, réfugiées avec lui dans la basilique de Saint-Martin, et qu'il n'osait emmener à cause des hasards d'un si long trajet. Malgré son égoïsme profond et son imperturbable fourberie, on ne pouvait pas dire qu'il fût absolument dépourvu de bonnes qualités, et parmi tant de vices il avait au moins une vertu, celle de l'amour paternel (3). La compagnie de ses filles lui était chère au plus haut degré. Pour les rejoindre, quand il se trouvait loin d'elles, il n'hésitait pas à exposer sa personne; et s'il s'agissait de les garantir de quelque danger, il devenait batailleur et hardi jusqu'à la témérité. Contraint de les laisser dans un asile que le roi Hilperik, devenu

(1) Post hæc continuato triduo in jejuniis, vigiliis atque orationibus, ad beatum tumulum iterùm accedens, revolvit librum, qui erat Regum: versus autem primus paginæ quam reseravit, hic erat... *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 241. — V. Rois, liv. 3, chap. 9, v. 9. — Ps. 72, v. 18. — Ev. selon saint Matthieu, chap. 26, v. 2.

(2) In his responsionibus ille confusus flens diutissimè ad sepulchrum beati antistitis... *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 241.

(3) Guntchramnus verò aliàs sanè bonus. Nam ad perjuria nimiùm præparatus erat... *Greg. Turon. ibid.*

furieux, pouvait cesser de respecter, il se promit de venir les chercher lui-même, et ce fut avec cette pensée, la seule bonne qui pût germer dans son ame, qu'il franchit les limites consacrées, galoppant à côté de Merowig (1).

Près de six cents cavaliers, recrutés selon toute apparence parmi les aventuriers et les vagabonds du pays, soit Franks, soit Gaulois d'origine, accompagnaient les deux fugitifs. Longeant, du sud au nord, la rive gauche de la Loire, ils firent route en bon ordre sur les terres du roi Gonthramn. Arrivés près d'Orléans, ils tournèrent vers l'est pour éviter de passer par le royaume de Hilperik, et parvinrent sans obstacle jusqu'aux environs de la ville d'Auxerre, mais là s'arrêta leur bonne fortune. Erp ou Erpoald, comte de cette ville, refusa le passage, soit qu'il eût reçu quelque dépêche du roi Hilperik, réclamant son assistance amicale, soit qu'il agît de son propre mouvement pour maintenir la paix entre les deux royaumes. Il paraît que ce refus donna lieu à un combat, dans lequel la troupe des deux proscrits eut complètement le dessous. Merowig, que la colère avait sans doute poussé à quelque imprudence, tomba entre les mains du comte Erpoald; mais Gonthramn, toujours habile à s'esquiver, battit en retraite avec les débris de sa petite armée (2).

N'osant plus s'aventurer du côté du nord, il prit le parti de retourner sur ses pas, et de gagner l'une des villes d'Aquitaine qui appartenaient au royaume d'Austrasie. Les approches de Tours étaient pour lui extrêmement dangereuses. Il devait craindre que le bruit de sa fuite n'eût décidé Hilperik à faire marcher ses troupes, et que la ville ne fût remplie de soldats. Mais toute sa prudence ne prévalut point contre l'affection paternelle; au lieu de passer au large avec sa bande de fuyards, peu nombreuse et mal armée, il alla droit à la basilique de Saint-Martin : elle était gardée; il y entra par force et en sortit aussitôt, emmenant ses filles qu'il voulait met-

(1) Adsumto secum Guntchramno duce, cum quingentis aut eo amplius viris discessit. Egressus autem basilicam sanctam..... *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 241.

(2) Cùm iter ageret per Autisiodorense territorium, ab Erpone duce Guntchramni regis comprehensus est. *Greg. Turon. ibid.*

tre en sûreté hors du royaume de Hilperik. Après ce coup de main audacieux, Gonthramn prit le chemin de Poitiers, ville qui était redevenue austrasienne depuis la victoire de Mummolus. Il y arriva sans aucun accident, installa ses deux compagnes de voyage dans la basilique de Saint-Hilaire, et les quitta pour aller voir ce qui se passait en Austrasie (1). De crainte d'une seconde mésaventure, il fit cette fois un long détour, et se dirigea vers le nord par le Limousin, l'Auvergne et la route de Lyon à Metz.

Avant que le comte Erpoald eût pu avertir le roi Gonthramn et recevoir ses ordres relativement au prisonnier, Merowig parvint à s'échapper du lieu où il était retenu. Il se réfugia dans la principale église de la ville d'Auxerre, dédiée à saint Germain, l'apôtre des Bretons, et s'y établit en sûreté comme à Tours, sous la protection du droit d'asile (2). La nouvelle de sa fuite arriva au roi Gonthramn presqu'aussitôt que celle de son arrestation. C'était plus qu'il n'en fallait pour mécontenter au dernier point ce roi timide et pacifique, dont le soin principal était de se tenir en dehors de toutes les querelles qui pouvaient naître autour de lui. Il craignait que le séjour de Merowig dans son royaume ne lui suscitât une foule d'embarras, et aurait voulu de deux choses l'une, ou qu'on laissât passer tranquillement le fils de Hilperik ou qu'on le retînt sous bonne garde. Accusant à la fois Erpoald d'excès de zele et de maladresse, il le manda sur-le-champ auprès de lui; et lorsque le comte voulut répondre et justifier sa conduite, le roi l'interrompit en disant : « Tu as arrêté celui que mon frère appelle son ennemi; mais si ton intention était sérieuse, il fallait m'amener le prisonnier sans perdre de temps, sinon tu ne devais pas toucher un homme que tu ne voulais pas garder (3). »

(1) Guntchramnus Boso Turonis cum paucis armatis veniens, filias suas, quas in basilicâ sanctâ reliquerat, vi abstulit, et eas usque Pictavis civitatem, quæ erat Childeberti regis, perduxit. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 249.

(2) Cùmque ab eo detineretur, casu nescio quo dilapsus, basilicam sancti Germani ingressus est. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 241.

(3) « Retinuisti, ut ait frater meus, inimicum suum : quòd si hoc facere cogitabas, « ad me eum debuisti priùs adducere : sin autem aliud, nec tangere debueras, « quem tenere dissimulabas. » *Greg. Turon. ibid.*

L'expression ambiguë de ces reproches prouvait de la part du roi Gonthramn autant de répugnance à prendre parti contre le fils que de crainte de se brouiller avec le père : il fit tomber sur le comte Erpoald le poids de sa mauvaise humeur; et, non content de le destituer de son emploi, il le condamna de plus à une amende de sept cents pièces d'or (1). Il paraît qu'en dépit des messages et des instances de Hilperik, Gonthramn ne prit aucune mesure pour inquiéter le réfugié dans son nouvel asile, et que bien loin de là, sans se compromettre et en sauvant les apparences, il agit de façon que Merowig trouvât promptement l'occasion de s'évader et de continuer son voyage. En effet, après deux mois de séjour dans la basilique d'Auxerre, le jeune prince partit accompagné de son fidèle Gaïlen; et cette fois les routes lui furent ouvertes. Il mit enfin le pied sur la terre d'Austrasie, où il espérait trouver le repos, des amis, les joies du mariage et tous les honneurs attachés au titre d'époux d'une reine, mais où l'attendaient seulement de nouvelles traverses et des malheurs qui ne devaient finir qu'avec sa vie (2).

Le royaume d'Austrasie, gouverné au nom d'un enfant par un conseil de seigneurs et d'évêques, était alors le théâtre de troubles continuels et de dissensions violentes. L'absence de tout frein légal et le déchaînement des volontés individuelles s'y faisaient sentir plus fortement que dans aucune autre portion de la Gaule. Il n'y avait à cet égard aucune distinction de race ni d'état; Barbares ou Romains, prélats ou chefs militaires, tous les hommes qui se croyaient forts par le pouvoir ou la richesse, luttaient à qui mieux mieux de turbulence et d'ambition. Divisés en factions rivales, ils ne s'accordaient qu'en une seule chose, leur haine acharnée contre Brunehilde, à qui ils voulaient enlever toute influence sur le gouvernement de son fils. Cette aristocratie redoutable avait pour principaux chefs l'évêque de Reims Ægidius, notoirement vendu au roi de Neustrie, et le duc Raukhing, le plus riche des Austrasiens,

(1) Guntchramnus rex in irâ commotus Erponem septingentis aureis damnat, et ab honore removet. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 241.

(2) Merovechus propè duos menses ad ante dictam basilicam residens, fugam iniit, et ad Brunichildem reginam usque pervenit. *Greg. Turon.* Hist. *ibid.*

caractère typique, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui faisait le mal par goût, comme les autres Barbares le faisaient par passion ou par intérêt (1). On racontait de lui des traits d'une cruauté vraiment fabuleuse, comme ceux que la tradition populaire impute à quelques châtelains des temps féodaux, et dont le souvenir reste attaché aux ruines de leurs donjons. Lorsqu'il soupait, éclairé par un esclave qui tenait à la main une torche de cire, un de ses jeux favoris était de forcer le pauvre esclave à éteindre son flambeau contre ses jambes nues, puis à le rallumer et à l'éteindre encore plusieurs fois de la même manière. Plus la brûlure était profonde, plus le duc Raukhing s'amusait et riait des contorsions du malheureux soumis à cette espèce de torture (2). Il fit enterrer vifs, dans la même fosse, deux de ses colons, un jeune homme et une jeune fille, coupables de s'être mariés sans son aveu, et qu'à la prière d'un prêtre il avait juré de ne point séparer. « J'ai tenu mon serment, disait-il avec un ricanement féroce; ils sont ensemble pour l'éternité (3). »

Cet homme terrible, dont l'insolence envers la reine Brunchilde passait toute mesure et dont la conduite était une rébellion permanente, avait, pour acolytes ordinaires, Bertefred et Ursio, l'un Germain d'origine, l'autre fils d'un Gallo-Romain, mais imbu à fond de la rudesse et de la violence des mœurs germaniques. Dans leur opposition sauvage, ils s'attaquaient non-seulement à la reine, mais à quiconque tâchait de s'entendre avec elle pour le maintien

(1) Rauchingus vir omni vanitate repletus, superbiâ tumidus, elatione protervus : qui se ità cum subjectis agebat, ut non cognosceret in se aliquid humanitatis habere, sed ultrà modum humanæ malitiæ atque stultitiæ in suos desœviens nefanda mala gerebat. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 233.

(2) Nam si ante eum, ut adsolet, convivio urentem puer cereum tenuisset, nudari ejus tibias faciebat, atque tamdiù in his cereum comprimi, donec lumine privaretur: iterùm cum inluminatus fuisset, similiter faciebat, usque dùm totæ tibiæ famuli tenentis exurerentur; fiebatque ut, hoc flente, iste magnâ lætitiâ exsultaret. *ibid.*, pag. 234.

(3) Sepelivitque eos viventes dicens : « Quia non frustravi juramentum meum, « ut non separarentur hi in sempiternum... » In talibus enim operibus valdè nequissimus erat, nullam aliam habens potus utilitatem, nisi in cachinnis ac dolis. *ibid.*

de l'ordre et de la paix publique. Ils en voulaient surtout au Romain Lupus, duc de Champagne ou de la campagne rémoise, administrateur sevère et vigilant, nourri des vieilles traditions du gouvernement impérial (1). Presque chaque jour, les domaines de Lupus étaient dévastés, ses maisons pillées et sa vie menacée par la faction du duc Raukhing. Une fois, Ursio et Bertefred, suivis d'une troupe de cavaliers, fondirent sur lui et sur ses gens, aux portes même du palais où le jeune roi logeait avec sa mère. Attirée par le tumulte, Brunehilde accourut, et, se jetant avec courage au milieu des cavaliers armés, elle cria aux chefs des assaillans : « Pourquoi attaquer ainsi un homme innocent? Ne faites point ce mal, n'engagez pas un combat qui serait la ruine du pays. » — « Femme, lui répondit Ursio avec un accent de fierté brutale, retire-toi; qu'il te suffise d'avoir gouverné du vivant de ton mari; c'est ton fils qui règne maintenant, et c'est notre tutelle et non la tienne qui fait la sûreté du royaume. Retire-toi donc, ou nous allons t'écraser sous les pieds de nos chevaux (2). »

Cette situation des choses en Austrasie répondait mal aux espérances dont s'était bercé Merowig. Son illusion ne fut pas de longue durée. A peine arrivé à Metz, capitale du royaume, il reçut du conseil de régence l'ordre de repartir sur-le-champ, si toutefois même il lui fut permis d'entrer dans la ville. Les chefs ambitieux qui traitaient Brunehilde comme une étrangère sans droit et sans pouvoir, n'étaient pas gens à supporter la présence d'un mari de cette reine, qu'ils craignaient en feignant de la mépriser. Plus elle fit d'instances et de prières pour que Merowig fût accueilli avec hospitalité et pût vivre en paix auprès d'elle, plus ceux qui gou-

(1) Illis consulibus romana potentia fulsit;
Te duce, sed nobis hic modò Roma redit.
Justitiâ florente, favent, te judice, leges,
Causarumque æquo pondere libra manes.....
(*Fortunati Pictav. episc.* carmen de Lupo duce; apud Script. rerum francic., tom. II, pag. 514.

(2) Hæc illâ loquente, respondit Ursio : « Recede à nobis, ô mulier : sufficiat tibi sub viro tenuisse regnum. Nunc autem filius tuus regnat, regnumque ejus non tuâ, sed nostrâ tuitione salvatur. Tu verò recede à nobis, ne te ungulæ equorum nostrorum cum terrâ confodiant. » *Greg. Turon.* Hist., lib. VI, pag. 267.

vernaient au nom du jeune roi se montrèrent durs et intraitables. Ils avaient pour prétexte le danger d'une rupture avec le roi de Neustrie; ils ne manquèrent pas de s'en prévaloir; et leur condescendance pour les affections de la reine se borna à congédier simplement le fils de Hilperik, sans lui faire de violence ou le livrer à son père (1). Privé de son dernier espoir de refuge, Merowig reprit le chemin qu'il venait de suivre; mais avant de passer la frontière du royaume de Gonthramn, il s'écarta de la grande route et se mit à errer de village en village à travers la campagne rémoise. Il allait à l'aventure, marchant de nuit et se cachant le jour, évitant surtout de se montrer aux gens de haute condition qui auraient pu le reconnaître, craignant la trahison, exposé à toutes sortes de misères, et n'ayant pour l'avenir d'autre perspective que celle de regagner sous un déguisement l'asile de Saint-Martin de Tours. Dès qu'on eut perdu sa trace, on pensa qu'il avait pris ce dernier parti, et le bruit en courut jusqu'en Neustrie (2).

Sur ce bruit, le roi Hilperik fit aussitôt marcher son armée pour occuper la ville de Tours et garder l'abbaye de Saint-Martin. L'armée parvenue en Touraine se mit à piller, à dévaster et même à incendier la contrée, sans épargner le bien des églises. Toutes sortes de rapines furent commises dans les bâtimens de l'abbaye, où une garnison était cantonnée; des postes de soldats bivouaquaient à toutes les issues de la basilique. De jour comme de nuit, les portes en restaient closes, à l'exception d'une seule par laquelle un petit nombre de clercs avaient la permission d'entrer pour chanter les offices; le peuple était exclu de l'église et privé du service divin (3).

(1) Sed ab Austrasiis non est collectus. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 241 — *Adriani Valesii*, Rerum francic. lib. X, pag. 83.

(2) Merovechus verò dum in Remensi campaniâ latitaret, nec palam se Austrasiis crederet. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, 246. — Post hæc sonuit, quòd Merovechus iterùm basilicam sancti Martini conaretur expetere. *Ibidem.*

(3) Exercitus autem Chilperici regis usque Turonis accedens, regionem illam in prædas mittit, succendit atque devastat : nec rebus sancti Martini pepercit. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 241. — Chilpericus verò custodiri basilicam jubet, et omnes claudi aditus. Custodes autem unum ostium, per quod pauci clerici ad officium ingrederentur, relinquentes, reliqua ostia clausa tenebant, quod non sine tædio populis fuit. *Ibid.* pag. 246.

En même temps que ces dispositions s'exécutaient pour couper la retraite au fugitif, le roi Hilperik, probablement avec l'aveu des seigneurs d'Austrasie, passa la frontière en armes, et fouilla tout le territoire où il était possible que Merowig se tînt caché. Traqué comme une bête fauve que des chasseurs poursuivent, le jeune homme réussit pourtant à échapper aux recherches de son père, grâce à la commisération des gens de bas étage, Franks ou Romains d'origine, à qui seuls il pouvait se confier. Après avoir inutilement battu le pays et fait une promenade militaire le long des forêts des Ardennes, Hilperik rentra dans son royaume, sans que la troupe qu'il conduisait à cette expédition de maréchaussée eût commis contre les habitans aucun acte d'hostilité (1).

Pendant que Merowig se voyait réduit à mener la vie de proscrit et de vagabond, son ancien compagnon de fortune, Gonthramn-Bose, revenant de Poitiers, arriva en Austrasie. Il était, dans ce royaume, le seul homme de quelque importance dont le fils de Hilperik pût réclamer le secours; et sans doute il ne tarda pas à connaître la retraite et tous les secrets du malheureux fugitif. Une fortune si complètement désespérée n'offrait à Gonthramn que deux perspectives entre lesquelles il n'avait pas coutume d'hésiter : un dévouement onéreux et les profits d'une trahison; ce fut pour la trahison qu'il se décida. Telle fut du moins l'opinion générale; car, selon son habitude, il évita de se compromettre ouvertement, travaillant sous main, et jouant un rôle assez équivoque pour qu'il lui fût possible de nier avec assurance, si le complot ne réussissait pas. La reine Fredegonde, qui ne manquait jamais d'agir pour son compte, dès qu'il arrivait, ce qui n'était pas rare, que l'habileté de son mari fût en défaut, voyant le peu de succès de la chasse donnée à Merowig, résolut de recourir à d'autres moyens moins bruyans, mais plus infaillibles. Elle communiqua son projet à Ægidius, évêque de Reims, qui était avec elle en relation d'amitié et d'intrigues politiques; et par l'entremise de ce dernier, Gonthramn-Bose reçut encore une fois de brillantes

(1) Pater verò ejus exercitum contra Campanenses commovit, putans eum ibidem occultari : sed nihil nocuit, nec eum potuit reperire. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 241.

promesses et les instructions de la reine. Du concours de ces deux hommes avec l'implacable ennemie du fils de Hilperik, résulta contre lui une machination artistement combinée pour l'entraîner à sa perte, en le prenant par son plus grand faible, sa folle ambition de jeune homme et son impatience de régner (1).

Des hommes du pays de Térouane, le pays du dévouement à Fredegonde, se rendirent en Austrasie d'une manière mystérieuse pour avoir une entrevue avec le fils de Hilperik. Parvenus jusqu'à lui dans la retraite où il se cachait, ils lui remirent le message suivant au nom de leurs compatriotes : « Puisque ta chevelure a grandi, nous voulons nous soumettre à toi, et nous sommes prêts à abandonner ton père si tu viens au milieu de nous (2). » Merowig saisit avidement cette espérance; sur la foi de gens inconnus, mandataires suspects d'un simple canton de la Neustrie, il se crut assuré de détrôner son père. Il partit sur-le-champ pour Térouane, accompagné de quelques hommes dévoués en aveugles à sa fortune, Gaïlen, son ami inséparable dans les bons et dans les mauvais jours, Gaukil, comte du palais d'Austrasie sous le roi Sighebert et maintenant tombé en disgrâce, enfin Grind et plusieurs autres que le chroniqueur ne nomme pas, mais qu'il qualifie du titre de braves (3). Ils s'aventurèrent sur le territoire neustrien, sans songer que, plus ils avançaient, plus la retraite devenait difficile. Aux confins du district sauvage qui s'étendait au nord d'Arras vers les côtes de l'océan, ils trouvèrent ce qu'on leur avait promis, des troupes d'hommes qui les accueillirent en saluant de leurs cris le roi Me-

(1) Loquebantur etiam tunc homines, in hâc circumventione Egidium episcopum et Guntchramnum Bosonem fuisse maximum caput, eò quòd Guntchramnus Fredegundis reginæ occultis amicitiis potiretur pro interfectione Theodoberti; Egidius verò, quòd ei jam longo tempore esset carus. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 246.

(2) Merovechus verò, à Tarabennensibus circumventus est, dicentibus, quòd, relicto patre ejus Chilperico, ei se subjugarent, si ad eos accederet. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 246. — Danihelem quondam clericum, cæsarie capitis crescente, regem Franci constituunt. *Erchanberti* fragmentum; apud Script. rerum francic. tom. II, pag. 690.

(3) Qui velociter, adsumtis secum viris fortissimis, ad eos venit. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 246.

rowig. Invités à se reposer dans une de ces fermes qu'habitait la population franke, ils y entrèrent sans défiance; mais aussitôt les portes furent fermées sur eux, des gardes occupèrent toutes les issues, et des postes armés s'établirent autour de la maison comme autour d'une ville assiégée. En même temps des courriers montèrent à cheval et firent diligence vers Soissons, pour annoncer au roi Hilperik que, ses ennemis ayant donné dans le piége, il pouvait venir et disposer d'eux (1).

Au bruit des portes barricadées et à la vue des dispositions militaires qui rendaient la sortie impossible, Merowig, saisi par le sentiment du danger, demeura pensif et abattu. Cette imagination d'homme du Nord, triste et rêveuse, qui formait le trait le plus saillant de son caractère, s'exalta peu à peu jusqu'au délire; il fut obsédé par des pensées de mort violente et d'horribles images de tortures et de supplices. Une profonde terreur du sort qui lui était réservé s'empara de lui avec de telles angoisses, que, désespérant de tout, il ne vit de recours que dans le suicide (2). Mais le courage lui manquait pour se frapper lui-même; il eut besoin d'un autre bras que le sien, et, s'adressant à son frère d'armes : « Gaïlen, dit-il, jusqu'à présent nous n'avons eu qu'une ame et qu'une pensée; ne me laisse pas, je t'en conjure, à la merci de mes ennemis; prends une épée et tue-moi. » Gaïlen, avec l'obéissance d'un vassal, tira le couteau qu'il portait à la ceinture, et frappa le jeune prince d'un coup mortel. Le roi Hilperik, qui arrivait en grande hâte pour s'emparer de son fils, ne trouva de lui qu'un cadavre (3).

Gaïlen fut pris avec les autres compagnons de Merowig; il avait tenu à la vie par un reste d'espérance ou par une faiblesse inex-

(1) Hi præparatos detegentes dolos, in villam eum quamdam concludunt, et circumsæptum cum armatis, nuntios patri dirigunt. Quod ille audiens, illùc properare destinat. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 246.

(2) Sed hic cùm in hospitiolo quodam retineretur, timens ne ad vindictam inimicorum multas lueret pœnas.... *Greg. Turon. ibid.*

(3) Vocato ad se Gaileno familiari suo, ait : « Una nobis usque nunc et anima et consilium fuit : rogo ne patiaris me manibus inimicorum tradi; sed accepto gladio inruas in me. » Quod ille nec dubitans, eum cultro confodit. Adveniente autem rege, mortuus est repertus. *Ibid.*

plicable. Il y eut des personnes qui mirent en doute la vérité de quelques-uns de ces faits, et crurent que Fredegonde, allant droit au but, avait fait poignarder son beau-fils et supposé un suicide pour ménager les scrupules paternels du roi. Au reste, les traitemens affreux que subirent les compagnons de Merowig semblèrent justifier ses pressentimens pour lui-même et ses terreurs anticipées. Gaïlen périt mutilé de la manière la plus barbare; on lui coupa les pieds, les mains, le nez, les oreilles; Grind eut les membres brisés sur une roue qui fut élevée en l'air et où il expira. Gaukil, le plus âgé des trois, fut le moins malheureux; on se contenta de lui trancher la tête (1).

Ainsi Merowig porta la peine de sa déplorable intimité avec le meurtrier de son frère, et Gonthramn-Bose devint pour la seconde fois l'instrument de cette destinée de mort qui pesait sur les fils de Hilperik. Il ne sentit pas sa conscience plus chargée qu'auparavant, et comme l'oiseau de proie qui revient au nid après avoir terminé sa chasse, il s'inquiéta de ses deux filles qu'il avait laissées à Poitiers. En effet, cette ville venait de retomber au pouvoir du roi de Neustrie; le projet de conquête suspendu par la victoire de Mummolus avait été repris après un an d'interruption; et Desiderius, à la tête d'une armée nombreuse, menaçait de nouveau toute l'Aquitaine. Ceux qui s'étaient le plus signalés par leur fidélité au roi Hildebert, ou contre lesquels le roi Hilperik avait quelques griefs particuliers, étaient arrêtés dans leurs maisons et dirigés sous escorte vers le palais de Braine. On avait vu passer ainsi, sur la route de Tours à Soissons, le Romain Ennodius, comte de Poitiers, coupable d'avoir voulu défendre la ville, et le Frank Dak, fils de Dagarik, qui avait essayé de tenir la campagne comme chef de partisans (2). En de pareilles circonstances, un retour à Poitiers

(1) Exstiterunt tunc qui adsererent verba Merovechi, quæ superiùs diximus, à reginâ fuisse conficta; Merovechum verò ejus fuisse jussu clàm interemptum. Gailenum verò adprehensum, abscissis manibus et pedibus, auribus et narium summitatibus, et aliis multis cruciatibus adfectum, infeliciter necaverunt. Grindionem quoque, intextum rotæ, in sublime sustulerunt. Gucilionem, qui quondam comes palatii Sigiberti regis fuerat, abscisso capite interfecerunt. *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 246.

(2) Chilpericus quoque rex Pictavum pervasit, atque nepotis sui homines ab

était pour Gonthramn-Bose une entreprise singulièrement périlleuse; mais il ne calcula pas cette fois, et résolut de mettre à tout prix ses filles hors du danger d'être enlevées de leur asile. Accompagné de quelques amis, car il en trouvait toujours malgré ses trahisons multipliées, il prit le chemin du midi par la route la plus sûre, parvint à Poitiers sans accident, et réussit avec non moins de bonheur à faire sortir ses deux filles de la basilique de Saint-Hilaire. Ce n'était pas tout, il fallait s'éloigner au plus vite et gagner promptement un lieu où nulle poursuite ne fût plus à craindre: Gonthramn et ses amis, sans perdre de temps, remontèrent à cheval, et sortirent de Poitiers par la porte qui s'ouvrait sur le chemin de Tours (1).

Ils marchaient près du chariot couvert qui portait les deux jeunes filles, armés de poignards et de courtes lances, équipage ordinaire des voyageurs les plus pacifiques. A peine avaient-ils fait quelques centaines de pas sur la route, qu'ils aperçurent des cavaliers qui venaient au-devant d'eux. Les deux troupes firent halte afin de se reconnaître, et celle de Gonthramn-Bose se mit en défense, car les gens qu'elle voyait en face d'elle étaient des ennemis (2). Ces gens avaient pour chef un certain Drakolen, partisan très actif du roi de Neustrie, et qui justement revenait du palais de Braine, où il avait conduit le fils de Dagarik et d'autres captifs les mains liées derrière le dos. Gonthramn sentit qu'il fallait se battre; mais, avant d'en venir aux mains, il essaya de parlementer. Il détacha vers Drakolen un de ses amis, en lui donnant les instructions suivantes: « Va, et dis-lui ceci en mon nom: Tu sais qu'autrefois il y a eu alliance entre nous, je te prie donc de me laisser le passage libre;

ejus sunt hominibus effugati. Ennodium ex comitatu ad regis præsentiam perduxerunt... Cùm Dacco, Dagarici quondam filius, relicto rege Chilperico, hùc illùcque vagaretur, à Dracoleno duce, qui dicebatur industrius, fraudulenter adprehensus est, quem vinctum ad Chilpericum regem Brennacum deduxit..... *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 249.

(1) His diebus Guntchramnus Boso filias suas à Pictavo auferre conabatur. *Greg. Turon. ibid.*

(2) Dracolenus se super eum objecit: sed illi, sicut erant parati, resistentes, se defensare nitebantur. *ibid.*

prends ce que tu voudras de mes effets, je t'abandonne tout jusqu'à rester nu; mais que je puisse me rendre avec mes filles où j'ai l'intention d'aller (1). » En entendant ces paroles, Drakolen, qui se croyait le plus fort, fit un éclat de rire, et montrant un paquet de cordes suspendu à l'arçon de sa selle, il dit au messager : « Voici la corde avec laquelle j'ai lié les autres coupables que je viens de mener au roi, elle servira pour lui (2). » Aussitôt, donnant de l'éperon à son cheval, il courut sur Gonthramn-Bose et lui porta un coup de lance; mais ce coup fut mal dirigé, et le fer de la lance se détachant du bois tomba à terre. Gonthramn saisit le moment avec résolution, et frappant Drakolen au visage, il le fit chanceler sur les arçons; un autre le renversa et l'acheva d'un coup de lance à travers les côtes. Les Neustriens, voyant leur chef mort, tournèren bride, et Gonthramn-Bose se remit en route, non sans avoir soigneusement dépouillé le cadavre de son ennemi (3).

Après cette aventure, le duc Gonthramn chemina tranquillement vers l'Austrasie. Arrivé à Metz, il reprit la vie de grand seigneur frank, vie d'indépendance farouche et désordonnée, qui n'avait rien de la dignité du patriciat romain, rien des mœurs chevaleresques des cours féodales. L'histoire dit peu de choses de lui durant un intervalle de trois années; puis, tout d'un coup, on le voit à Constantinople, où il paraît avoir été conduit par son humeur inquiète et vagabonde. Il ne revient de ce long voyage que pour prendre

(1) Guntchramnus verò misit unum de amicis suis ad eum, dicens : « Vade et dic ei : scis enim quòd fœdus inter nos initum habemus, rogo ut te de meis removeas insidiis. Quantumvis de rebus tollere non prohibeo : tantum mihi etsi nudo liceat cum filiabus meis accedere quò voluero. » *Greg. Turon.* Hist., lib. V, pag. 249.

(2) « Ecce, inquit, funiculum, in quo alii culpabiles ad regem, me ducente, directi sunt : in quo et hic hodie ligandus illùc deducetur vinctus. *Greg. Turon. ibid.*, pag. 250.

(3) Elevatoque conto, Dracolenum artat in faucibus. Suspensumque de equo sursùm, unus de amicis suis eum lanceâ latere verberatum finivit. Fugatisque sociis, ipsoque spoliato, Guntchramnus cum filiabus liber abscessit *Greg. Turon. ibid.*

part à la grande intrigue du siècle, une intrigue qui remua la Gaule entière, et dans laquelle l'esprit de rivalité des Franks-Austrasiens contre leurs frères de l'ouest fit alliance avec la haine nationale des Gaulois méridionaux, pour la destruction des deux royaumes dont Soissons et Châlons-sur-Saône étaient les capitales.

AUGUSTIN THIERRY.

LETTRES

D'UN

VOYAGEUR.

III.[1]

Je t'ai raconté bien des fois un rêve que je fais souvent et qui m'a toujours laissé, après le réveil, une impression de bonheur et de mélancolie. Au commencement de ce rêve, je me vois assis sur une rive déserte, et une barque, pleine d'amis qui chantent des airs délicieux, vient à moi sur le fleuve rapide. Ils m'appellent, ils me tendent les bras, et je m'élance avec eux dans la barque. Ils me disent : « Nous allons à... (ils nomment un pays inconnu), hâtons-nous d'arriver. On laisse les instrumens, on interrompt les chants. Chacun prend la rame. Nous abordons... à quelle rive enchantée? Il me serait impossible de la décrire; mais je l'ai vue vingt fois, je la connais; elle doit exister quelque part sur la terre ou dans quelqu'une de ces planètes dont tu aimes à contempler la pâle lumière dans les bois au coucher de la lune. — Nous sautons à terre; nous nous elan

(1) Voyez la première lettre, livraison du 15 mai 1835.

çons, en courant et en chantant, à travers les buissons embaumés. Mais alors tout disparaît, et je m'éveille. J'ai recommencé souvent ce beau rêve, et je n'ai jamais pu le mener plus loin.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces amis qui me convient et qui m'entraînent, je ne les ai jamais vus dans la vie réelle. Quand je m'éveille, mon imagination ne se les représente plus. J'oublie leurs traits, leurs noms, leur nombre et leur âge. Je sais confusément qu'ils sont tous beaux et jeunes; hommes et femmes sont couronnés de fleurs, et leurs cheveux flottent sur leurs épaules. La barque est grande et elle est pleine. Ils ne sont pas divisés par couples, ils vont pêle-mêle sans se choisir, et semblent s'aimer tous également, mais d'un amour tout divin. Leurs chants et leurs voix ne sont pas de ce monde. Chaque fois que je fais ce rêve, je retrouve aussitôt la mémoire des rêves précédens où je les ai vus. Mais elle n'est distincte que dans ce moment-là; le réveil la trouble et l'efface.

Lorsque la barque paraît sur l'eau, je ne songe à rien. Je ne l'attends pas; je suis triste, et une des occupations où elle me surprend le plus souvent, c'est de laver mes pieds dans la première onde du rivage. Mais cette occupation est toujours inutile. Aussitôt que je fais un pas sur la grève, je m'enfonce dans une fange nouvelle, et j'éprouve un sentiment de détresse puérile. Alors la barque paraît au loin; j'entends vaguement les chants. Puis ils se rapprochent, et je reconnais ces voix qui me sont si chères. Quelquefois après le réveil, je conserve le souvenir de quelques lambeaux des vers qu'ils chantent; mais ce sont des phrases bizarres et qui ne présentent plus aucun sens à l'esprit éveillé. Il y aurait peut-être moyen, en les commentant, d'écrire le poème le plus fantastique que le siècle ait encore produit. Mais je m'en garderai bien, car je serais désespéré de composer sur mon rêve, et de changer ou d'ajouter quelque chose au vague souvenir qu'il me laisse. Je brûle de savoir s'il y a dans les songes quelque sens prophétique, quelque révélation de l'avenir, soit pour cette vie, soit pour les autres. Je ne voudrais pourtant pas qu'on m'apprît ce qui en est, et qu'on m'ôtât le plaisir de chercher.

Quels sont ces amis inconnus qui viennent m'appeler dans mon sommeil et qui m'emmènent joyeusement vers le pays des chimères? D'où vient que je ne peux jamais m'enfoncer dans ces perspectives enchantées que j'aperçois du rivage? D'où vient aussi que ma mémoire conserve si bien l'aspect des lieux d'où je suis parti et de ceux où j'arrive, et qu'elle est impuissante à se retracer la figure et les noms des amis qui m'y conduisent? Pourquoi ne puis-je soulever, à la lumière du jour, le voile magique qui me les cache? Sont-ce les ames des morts qui m'apparaissent? Sont-ce les spectres de ceux que je n'aime plus? Sont-ce les formes con-

fuses où mon cœur doit puiser de nouvelles adorations? Sont-ce seulement des couleurs mêlées sur une palette par mon imagination qui travaille encore dans le repos des nuits?

Je te l'ai dit souvent, le matin, tout fraîchement débarqué de mon île inconnue, tout pâle encore d'émotion et de regret : rien dans la vie réelle ne peut se comparer à l'affection que m'inspirent ces êtres mystérieux, et à la joie que j'éprouve à les retrouver. Elle est telle que j'en ressens l'impression physique après le réveil, et que pour tout un jour je n'y puis songer sans palpitations. Ils sont si bons, si beaux, si purs, à ce qu'il me semble! Je me retrace, non pas leurs traits, mais leur physionomie, leur sourire et le son de leur voix. Ils sont si heureux, et ils m'invitent à leur bonheur avec tant de tendresse! Mais quel est-il, leur bonheur?

Je me souviens de leurs paroles : — « Viens donc, me disent-ils; que fais-tu sur cette triste rive? Viens chanter avec nous; viens boire dans nos coupes. Voici des fleurs; voici des instrumens. — » Et ils me présentent une harpe d'une forme étrange, et que je n'ai vue que là. Mes doigts semblent y être habitués depuis long-temps; j'en tire des sons divins, et ils m'écoutent avec attendrissement. — O mes amis! ô mes bien-aimés! leur dis-je, d'où venez-vous donc, et pourquoi m'avez-vous abandonné si long-temps? — C'est toi, me disent-ils, qui nous abandonnes sans cesse. Qu'as-tu fait, où as-tu été depuis que nous ne t'avons vu? Comme te voilà vieux et fatigué! comme tes pieds sont couverts de boue! Viens te reposer et rajeunir avec nous. Viens à..... où la mousse est comme un tapis de velours où l'on marche sans chaussure..... Non! ce n'est pas comme cela qu'ils disent. Ils disent des choses bien belles, et que je ne peux pas me rappeler assez pour les rendre. Moi, je m'étonne d'avoir pu vivre loin d'eux, et c'est ma vie réelle qui alors me semble un rêve à demi effacé. Je vais leur demandant aussi où ils étaient pendant ce temps-là. — Comment se fait-il, leur dis-je, que j'aie vécu avec d'autres êtres, que j'aie connu d'autres amis? Dans quel monde inaccessible vous étiez-vous retirés? et comment la mémoire de notre amour s'était-elle perdue? Pourquoi ne m'avez-vous pas suivi dans ce monde où j'ai souffert; d'où vient que je n'ai pas songé à vous y chercher? — C'est que nous n'y sommes pas; c'est que nous n'y allons jamais, me répondent-ils en souriant. Viens par ici, par ici avec nous. — Oui, oui! et pour toujours, leur dis-je, ne m'abandonnez pas, ô mes frères chéris! ne me laissez pas emporter par ce flot qui m'entraîne toujours loin de vous; ne me laissez plus remettre le pied sur ce sol mouvant où je m'enfonce jusqu'à ce que vous ayez disparu à mes yeux, jusqu'à ce que je me trouve dans une autre vie, avec

d'autres amis qui ne vous valent pas. — Fou et ingrat que tu es! me disent-ils, en me raillant tendrement, tu veux toujours y retourner, et, quand tu en reviens, tu ne nous reconnais plus. — Oh! si, je vous reconnais! A présent il me semble que je ne vous ai jamais quittés. Vous voilà toujours jeunes, toujours heureux. — Alors, je les nomme tous, et ils m'embrassent en me donnant un nom que je ne me rappelle pas, et qui n'est pas celui que je porte dans le monde des vivans.

Cette apparition d'une troupe d'amis dont la barque me porte vers une rive heureuse, est dans mon cerveau depuis les premières années de ma vie. Je me souviens fort bien que dans mon berceau, dès l'âge de cinq ou six ans, je voyais en m'endormant une troupe de beaux enfans couronnés de fleurs, qui m'appelaient et me faisaient venir avec eux dans une grande coquille de nacre, flottante sur les eaux, et qui m'emmenaient dans un jardin magnifique. Ce jardin était différent du rivage imaginaire de mon île. Il y a entre eux la même disproportion qu'entre les amis enfans et les amis de mes rêves d'aujourd'hui. Au lieu des hauts arbres, des vastes prairies, des libres torrens et des plantes sauvages que je vois maintenant, je voyais alors un jardin régulier, des gazons taillés, des buissons de fleurs à la portée de mon bras, des jets d'eau parfumée dans des bassins d'argent, et surtout des roses bleues dans des vases de la Chine. Je ne sais pourquoi les roses bleues me semblaient les fleurs les plus surprenantes et les plus désirables. Du reste, mon rêve ressemblait aux contes de fées dont j'avais déjà la tête nourrie, mais aux souvenirs desquels je mêlais toujours un peu du mien. Maintenant il ressemble à la terre libre et vierge que je vais cherchant, et que je peuple d'affections saintes et de bonheur impossible.

Eh bien! il m'est arrivé, l'autre soir, de me trouver en réalité dans une situation qui ressemblait un peu à mon rêve, mais qui n'a pas fini de même.

J'étais au jardin public vers le coucher du soleil. Il y avait, comme à l'ordinaire, très peu de promeneurs. Les Vénitiennes élégantes craignent le chaud et n'oseraient sortir en plein jour, mais en revanche elles craignent le froid et ne se hasardent guère dehors la nuit. Il y a trois ou quatre jours faits exprès pour elles dans chaque saison où elles font lever la couverture de la gondole, mais elles mettent rarement les pieds à terre; c'est une espèce à part, si molle et si délicate, qu'un rayon de soleil ternit leur beauté, et qu'un souffle de la brise expose leur vie. Les hommes civilisés cherchent de préférence les lieux où ils peuvent rencontrer le beau sexe. Le théâtre, les *conversazioni*, les cafés et l'enceinte abritée de la Piazzetta à sept heures du soir. Il ne reste donc aux jardins que

quelques vieillards grognons, quelques fumeurs stupides, et quelques bilieux mélancoliques. Tu me classeras dans laquelle des trois espèces il te plaira.

Peu à peu je me trouvai seul, et l'élégant café qui s'avance sur les lagunes, éteignait ses bougies plantées dans des iris et dans des algues de cristal de Murano. Tu as vu ce jardin bien humide et bien triste la dernière fois! Moi, je n'y allais pas chercher de douces pensées, et je n'espérais pas m'y débarrasser de mon spleen. Mais le printemps! comme tu dis, qui pourrait résister à la vertu du mois d'avril? A Venise, mon ami, c'est bien plus vrai. Les pierres même reverdissent, les grands marécages infects que fuyaient nos gondoles il y a deux mois, sont des prairies aquatiques couvertes de cressons, d'algues, de joncs, de glayeuls et de mille sortes de mousses marines d'où s'exhale un parfum tout particulier, cher à ceux qui aiment la mer, et où nichent des milliers de goëlands, de plongeons et de cannes petières. De grandes hirondelles toutes noires rasent incessamment ces prés flottans où chaque jour le flux et le reflux font passer les flots de l'Adriatique, et apportent des milliers d'insectes, de madrépores et de coquillages.

Je trouvai, au lieu de ces allées glaciales que nous avions fuies ensemble, la veille de ton départ, et où je n'avais pas encore eu le courage de retourner, un sable tiède et des tapis de paquerettes, des bosquets de sumacs et de sycomores fraîchement éclos au vent de la Grèce. Le petit promontoire planté à l'anglaise est si beau, si touffu, si riche de fleurs, de parfums et d'aspects, que je me demandai si ce n'était pas là le rivage magique que mes rêves m'avaient fait pressentir. Mais non, la terre promise est vierge de douleurs, et celle-ci est déjà trempée de mes larmes.

Le soleil était descendu derrière les monts Vicentins. De grandes nuées violettes traversaient le ciel au-dessus de Venise. La tour de Saint-Marc, les coupoles de Sainte-Marie, et cette pépinière de flèches et de minarets qui s'élève de tous les points de la ville, se dessinaient en aiguilles noires sur le ton étincelant de l'horizon. Le ciel arrivait, par une admirable dégradation de nuances, du rouge cerise au bleu de smalt; et l'eau, calme et limpide comme une glace, recevait exactement le reflet de cette immense irisation. Au-dessous de Venise, elle avait l'air d'un grand miroir de cuivre rouge. Jamais je n'avais vu Venise si belle et si féerique. Cette noire silhouette jetée entre le ciel et l'eau ardente, comme dans une mer de feu, était alors une de ces sublimes aberrations d'architecture que le poëte de l'Apocalypse a dû voir flotter sur les grèves de Patmos, quand il rêvait sa Jérusalem nouvelle, et qu'il la comparait à une belle épousée de la veille.

Peu à peu les couleurs s'obscurcirent, les contours devinrent plus massifs, les profondeurs plus mystérieuses. Venise prit l'aspect d'une flotte immense, puis d'un bois de hauts cyprès où les canaux s'enfonçaient comme de grands chemins de sable argenté. Ce sont là les instans où j'aime à regarder au loin. Quand les formes s'effacent, quand les objets semblent trembler dans la brume; quand mon imagination peut s'élancer dans un champ immense de conjectures et de caprices; quand je peux, en clignant un peu la paupière, renverser et bouleverser une cité, en faire une forêt, un camp ou un cimetière; quand je peux métamorphoser en fleuves paisibles les grands chemins blancs de poussière, et en torrens rapides, les petits sentiers de sable qui descendent en serpentant sur la sombre verdure des collines, alors je jouis vraiment de la nature, j'en dispose à mon gré, je règne sur elle, je la traverse d'un regard, je la peuple de mes fantaisies.

Quand j'étais adolescent, et que je gardais encore les troupeaux dans le plus paisible et le plus rustique pays du monde, je m'étais fait une grande idée de Versailles, de Saint-Cloud, de Trianon, de tous ces antiques palais dont ma grand'mère me parlait sans cesse comme de ce qu'il y avait de plus beau à voir dans l'univers. J'allais par les chemins au commencement de la nuit, ou à la première blancheur du jour, et je me créais à grands traits Trianon, Versailles et Saint-Cloud dans la vapeur qui flottait sur nos champs. Une haie de vieux arbres mutilés par la coignée, au bord d'un fossé, devenait un peuple de tritons et de nayades de marbre enlaçant leurs bras armés de conques marines. Les taillis et les vignes de nos coteaux étaient les parterres d'ifs et de buis, les noyers de nos guérets, les majestueux ombrages des grands parcs royaux; et le filet de fumée qui s'élevait du toit d'une chaumière cachée dans les arbres, et dessinait sur la verdure une ligne bleuâtre et tremblante, devenait à mes yeux le grand jet d'eau que le plus simple bourgeois de Paris avait le privilége de voir jouer aux grandes fêtes, et qui était pour moi alors une des merveilles du monde fantastique.

C'est ainsi qu'à grands frais d'imagination je me dessinais dans un vaste cadre le modèle exagéré des petites choses que j'ai vues depuis. C'est grace à cette manie de faire de mon cerveau un microscope, que j'ai trouvé d'abord le vrai si petit et si peu majestueux. Il m'a fallu du temps pour l'accepter sans dédain, et pour découvrir enfin en lui des beautés particulières et des sujets d'admiration autres que ceux que j'y avais cherchés. Mais dans le vrai, quelque beau qu'il soit, j'aime à bâtir encore. Cette méthode n'est ni d'un artiste, ni d'un poète, je le sais. C'est le fait d'un fou. Tu m'en as souvent raillé, toi qui aimes les grandes

lignes pures, les contours hardiment dessinés, la lumière riche et splendide. Tu veux aborder franchement dans le beau, voir et sentir ce qui est, savoir pourquoi et comment la nature est digne de ton admiration et de ton amour. J'expliquais cela à notre ami, un de ces soirs, comme nous passions ensemble en gondole sous la sombre arcade du pont des Soupirs. Tu te souviens de cette petite lumière qu'on voit au fond du canal et qui se reflète et se multiplie sur les vieux marbres luisans de la maison de Bianca Capello. Il n'y a pas dans Venise un canaletto plus mystérieux et plus mélancolique. Cette lumière unique qui brille sur tous les objets et qui n'en éclaire aucun, qui danse sur l'eau et semble jouer avec le remous des barques qui passent, comme un follet attaché à les poursuivre, me fit souvenir de cette grande ligne de réverbères qui tremble dans la Seine et qui dessine dans l'eau des zig-zags de feu. Je racontai à Pietro comme quoi j'avais voulu un soir te faire *goûter* cette illumination aquatique, et comme quoi, après m'avoir ri au nez, tu m'embarrassas beaucoup avec cette question : — En quoi cela est-il beau? — Et qu'y trouviez-vous de beau en effet, me dit notre ami? — Je m'imaginais, répondis-je, voir dans le reflet de ces lumières des colonnes de feu et des cascades d'étincelles qui s'enfonçaient à perte de vue dans une grotte de cristal. La rive me paraissait soutenue et portée par ces piliers lumineux, et j'avais envie de sauter dans la rivière, pour voir quelles étranges sarabandes les esprits de l'eau dansaient avec les esprits du feu dans ce palais enchanté. — Le docteur haussa les épaules, et je vis qu'il avait un profond mépris pour ce galimatias. Je n'aime pas les idées fantastiques, dit-il, cela nous vient des Allemands, et cela est tout-à-fait contraire au vrai beau que cherchaient les arts dans notre vieille Italie. Nous avions des couleurs; nous avions des formes dans ce temps-là. Le fantastique a passé sur nous une éponge trempée dans les brouillards du Nord. Pour moi, je suis comme notre ami, continua-t-il, j'aime à contempler. Amusez-vous à rêver si cela vous plaît.

Je te demande, une fois pour toutes, une licence en bonne forme pour le chapitre des digressions, et je reviens à la soirée du jardin public.

J'étais absorbé dans mes fantaisies accoutumées, lorsque je vis sur le canal de Saint-Georges, au milieu des points noirs dont il était parsemé, un point noir qui filait rapidement, et qui laissa bientôt tous les autres en arrière. C'était la nouvelle et pimpante gondole du jeune Catullo. Quand elle fut à la portée de la vue, je reconnus la fleur des gondoliers en veste de nankin. Cette veste de nankin avait été le sujet d'une longue discussion *a casa* dans la matinée. Le docteur, voulant la mettre à la réforme, sous prétexte d'une augmentation d'embonpoint dans sa personne, l'avait

destinée à son jeune frère Giulio. Mais Catullo, étant survenu, sollicita le pourpoint avec une grace irresistible. Ma gouvernante Cattina, qui ne voit pas d'un mauvais œil le scapulaire suspendu au cou blanc et ramassé du gondolier, observa que le seigneur Jules avait beaucoup grandi cette année, et que la veste lui serait trop courte. En conséquence Catullo, qui est quatre fois grand et gros comme les deux frères ensemble, se fit fort d'endosser un vêtement trop court pour l'un, trop étroit pour l'autre. Je ne sais par quel procédé miraculeux le Minotaure en vint à bout sans le faire craquer; mais il est certain que je le vis apparaître sur la lagune dans le propre vêtement d'été du docteur. A la vérité, ce riche équipage nuisait un peu à la souplesse de ses mouvemens, et il ne se balançait pas sur la poupe avec toute l'élégance accoutumée. Mais avant d'enfoncer la rame dans le tranquille miroir de l'onde, il jetait de temps en temps un regard de satisfaction sur son image resplendissante, et charmé de sa bonne tenue, pénétré de reconnaissance pour l'ame généreuse de son patron, il enlevait la gondole d'un bras vigoureux et la faisait bondir sur l'eau comme une sarcelle.

Giulio était à l'autre bout de la gondole, et le secondait avec toute l'aisance d'un enfant de l'Adriatique. Notre ami Pietro était couché indolemment sur le tapis, et sa belle Beppa, assise sur les coussins de maroquin noir, livrait au vent ses longs cheveux d'ébène, qui se séparent sur son noble front et tombent en rouleaux souples et nonchalans jusque sur son sein. Nos mères appelaient, je crois, ces deux longues boucles *repentirs*. Je m'en suis rappelé le nom précieux en les voyant autour du visage triste et passionné de Beppa. La barque se ralentit tandis que l'un des rameurs prenait haleine, et quand elle fut près de la rive ombragée, elle se laissa couler mollement avec l'eau qui caressait les blancs escaliers de marbre du jardin. Alors Pierre pria Beppa de chanter. Giulio prit sa guitare, et la voix de Beppa s'éleva dans la nuit comme l'appel d'une syrène amoureuse. Elle chanta une strophe de romance que Pierre a composée pour je ne sais quelle femme, pour Beppa peut-être :

Con lei sull' onda placida
Errai della laguna,
Ella gli sguardi immobili
In te fissava, o luna!
E a che pensava allor?
Era un morrente palpito!
Era un nascente amor?

—Te voila, Zorzi, me cria-t-elle en m'apercevant au-dessus de la rampe.

Que fais-tu là tout seul, vilain boudeur? Viens avec nous prendre le café au Lido. — Et fumer une belle pipe de caroubier, dit le docteur. — Et prendre un peu la rame à ma place, dit Giulio. — Ah! pour cela, je te remercie, répondis-je; quant au docteur, toutes ses pipes ne valent pas une de mes cigarettes; mais pour toi, aimable Beppa, quelle excuse pourrai-je trouver? — Viens donc, dit-elle. — Non, repris-je, j'aime mieux confesser que je suis un butor et rester où je suis. — Fi! le vilain caractère, dit-elle, en me jetant son bouquet à demi effeuillé à la figure. Est-ce que tu ne deviendras jamais plus aimable que cela, mio Zorzi benedetto? Et pourquoi ne veux-tu pas venir avec nous? — Que sais-je? répondis-je. Je n'en ai nulle envie, et pourtant j'ai le plus grand plaisir du monde à vous rencontrer. — Catullo, qui est sujet, comme tous les animaux domestiques de son espèce, à se mêler de la conversation, et à donner son avis, haussa les épaules et dit à Giulio, d'un air fin et entendu : *Foresto*! — Oui, precisement, répondit Giulio, entends-tu, Zorzi, voilà Catullo qui te traite de malade extravagant. — Peu m'importe, repris-je, je ne suis pas des vôtres. Tu es trop belle ce soir, ô Beppa; le docteur est trop ennuyeux, le justaucorps de Catullo m'est insupportable à voir, et Giulio est trop fatigué. Au bout d'un quart-l'heure de bien-être, les yeux de Beppa me feraient extravaguer, et il m'arriverait peut-être de faire pour elle des vers aussi mauvais que ceux du docteur; le docteur en serait jaloux. Catullo doit nécessairement crever d'apoplexie avant d'arriver au Lido, et Jules me forcerait de ramer. Bonsoir donc, ô mes amis; vous êtes beaux comme la lune et rapides comme le vent, votre barque est venue à moi comme une douce vision. Allez-vous-en bien vite avant que je m'aperçoive que vous n'êtes pas des spectres.

— Qu'a-t-il mangé aujourd'hui? dit Beppa à ses compagnons. — *Erba*, répondit gravement le docteur. — Tu as deviné juste, ô mon grand Esculape, lui dis-je. Pois, salade et fenouil. J'ai fait ce que tu appelles un dîner pythagorique. — Régime très sain, répondit-il, mais trop peu substantiel. Viens avec moi manger un riz aux huîtres et boire une bouteille de vin de Samos à la Quintavalle. — Va au diable! empoisonneur, lui dis-je. Tu voudrais m'abrutir par des digestions laborieuses et m'affadir le caractère par de liquoreuses boissons, pour me voir étendu ensuite sur ce tapis comme un vieux épagneul au retour de la chasse, et pour n'avoir plus à rougir de ton intempérance et de ton inertie, Vénitien que tu es. — Et que prétends-tu faire à Venise, si ce n'est le *far niente?* dit Beppa. — Tu as raison, benedetta, lui répondis-je; mais tu ne sais pas que mon *far niente* est délicieux là où je suis à te regarder? Tu ne sais pas quel plaisir j'ai à voir courir cette gondole sans me donner la moindre peine

pour la faire aller. Il me semble alors que je dors, et que je fais un rêve qui m'est bien cher, ô ma Beppa, et dans lequel de mystérieuses créatures m'apparaissent dans une barque et passent comme toi en chantant. — Quelles sont ces mystérieuses créatures? demanda-t-elle. — Je l'ignore, repondis-je; ce ne sont pas des hommes, ils sont trop bons et trop beaux pour cela, et pourtant ce ne sont pas des anges, Beppa, car tu n'es pas avec eux. — Viens me raconter cela, dit-elle, j'aime les rêves à la folie. — Demain, lui dis-je, aujourd'hui rends-moi un peu l'illusion du mien. Chante, Beppa, chante avec ce beau timbre guttural qui s'éclaircit et s'épure jusqu'au son de la cloche de cristal, chante avec cette voix indolente qui sait si bien se passionner, et qui ressemble à une odalisque paresseuse qui lève peu à peu son voile et finit par le jeter pour s'élancer blanche et nue dans son bain parfumé, ou plutôt à un sylphe qui dort dans la brume embaumée du crépuscule, et qui déploie peu à peu ses ailes pour monter avec le soleil dans un ciel embrasé. Chante, Beppa, chante, et éloigne-toi. Dis à tes amis d'agiter les rames comme les ailes d'un oiseau des mers, et de t'emporter dans ta gondole comme une blanche Léda sur le dos brun d'un cygne sauvage. Va, romanesque fille, passe et chante, mais sache que la brise soulève les plis de ta mantille de dentelle noire, et que cette rose mystérieusement cachée dans tes cheveux par la main de ton amant va s'effeuiller, si tu n'y prends garde. Ainsi s'envole l'amour, Beppa, quand on le croit bien gardé dans le cœur de celui qu'on aime. — Adieu, maussade, me cria-t-elle, je te fais le plaisir de te quitter, mais pour te punir, je chanterai en dialecte, et tu n'y comprendras rien. Je souris de cette prétention de Beppa d'ériger son patois en langue inintelligible à des oreilles françaises. J'écoutai la barcarole, qui vraiment était écrite dans les plus doux mots de ce gentil parler vénitien, fait, à ce qu'il semble, pour la bouche des enfans.

Coi pensieri maninconici
No te star a tormentar.
Vien con mi, montemo in gondola
Andaremo in mezo al mar.

Pasaremo i porti e l'isole
Che contorna la cita :
El sol more senza nuvole
E la luna nascara.

. . . . .

Co, spandendo el lume palido
Sora l'aqua inarzentada
La se specia e la se cocola
Come dona inamorada.

Sta baveta che te zogola
Sui coveli sinbovolai,
No xe torbia della polvere
Dele rode e dei cavai.

Sto remeto che ne dondola
Insordirne no se sente

Come i sciochi de le scurie
Come i urli de la zente.

In un stato al too consimile
Mo trovà cinquani indrio,
Co sto semplice rimedio
Dal to mal me son guario.

Ti xe bella, ti xe zovene,
Ti xe fresca come un fior,
Vien per tuti le so lagreme
Ridi adeso e fa l'amor.

. . . . . .

In conchiglia i greci, Venere,
Se sognava un altro dì;
Forse, visto i aveva in gondola
Una bela come ti.

La nuit était si calme et l'eau si sonore, que j'entendis la dernière strophe distinctement, quoique les sons n'arrivassent plus à mon oreille que comme l'adieu mystérieux d'une ame perdue dans l'espace. Quand je n'entendis plus rien, je regrettai de ne pas être avec eux. Mais je m'en consolai en me disant que si j'y étais allé, je serais déjà en train de m'en repentir.

Il y a des jours où il est impossible de vivre avec son semblable : tout porte au spleen, tout tourne au suicide; et il n'y a rien de plus triste au monde, et surtout de plus ridicule qu'un pauvre diable qui tourne autour de sa dernière heure et qui parlemente avec elle pendant des semaines et des années, comme l'homme de Shakspeare avec la vengeance. Les gens s'en moquent. Ils sont autour de lui à le regarder et à crier comme les spectateurs d'un saltimbanque maladroit qui hésite à crever le tremplin. — Il sautera! Il ne sautera pas! — Les hommes ont raison de rire au nez de celui qui ne sait ni les quitter ni les supporter, qui ne veut pas renoncer à la vie et qui ne veut pas l'accepter comme elle est. Ils le punissent ainsi de l'ennui impertinent qu'il éprouve et qu'il avoue. Mais leur justice est dure. Ils ne savent pas ce qu'il a fallu de souffrances et de déboires pour amener à ce point de préoccupation inconvenante un caractère tant soit peu orgueilleux et ferme.

Je conseille donc à tous ceux qui se trouveront, soit par habitude, soit par accident, dans une semblable disposition, de faire des repas légers pour éviter l'irritation cérébrale de la digestion, et de se promener seuls au bord de l'eau, les mains dans les poches, un cigarre à la bouche, pendant un certain nombre d'heures, proportionné à la force et à la ténacité de leur mauvaise humeur.

Je rentrai à minuit, et je trouvai Pierre et Beppa qui chantaient dans la *galerie*; c'est Giulio qui l'a décorée de ce titre pompeux en attachant aux murailles quatre paysages peints à l'huile où le ciel est vert, l'eau rousse, les arbres bleus, et la terre couleur de rose. Le docteur prétend faire sa

fortune en les vendant à quelque Anglais imbecille, et Giulio prétend faire inscrire le nom de notre palais dans la nouvelle édition du Guide du voyageur à Venise. Pour s'inspirer, sans doute, de la vue des bois et des montagnes, le docteur a fait placer le petit piano qui lui sert à improviser, sous le plus enfumé de ces paysages. Les heures où le docteur improvise sont les plus béates de notre journée à tous. Beppa s'assied au piano et exécute lentement avec une main un petit thème musical qui sert à l'improvisateur pour suivre son rhythme lyrique, et ainsi éclosent dans une matinée des myriades de strophes pendant lesquelles je m'endors profondément dans le hamac; Giulio roule à cheval sur la rampe du balcon, au grand risque de tomber dans quelque barque, et de se réveiller à Chioggia ou à Palestrine. Beppa elle-même laisse ses grands cils noirs s'abaisser sur ses joues pâles, et sa main continue l'action mécanique du doigter, tandis que son imagination fait quelque rêve d'amour à travers les nuages du sommeil, et que le chat roulé en pelotte sur les cahiers de musique exhale de temps en temps un miaulement plein d'ennui et de mélancolie.

Ce soir-là, Beppa était seule avec Pierre et Vespasiano (c'est le nom du chat).—Miracle, docteur! dis-je en entrant; comment as-tu fait pour veiller si tard? Nous étions inquiets, me dit-il d'un ton grondeur, tandis que sa dernière rime expirait encore *amorosa* sur ses lèvres, et vous savez que nous ne dormons pas quand vous n'êtes pas rentré. — Ah çà! mes amis, répondis-je, votre tendresse est une persécution. Me voilà obligé d'avoir des remords de votre insomnie, quand j'ai cru faire la promenade la plus innocente du monde. — Mon cher enfant, me dit Beppa en me prenant les mains, nous avons une prière à te faire. — Qui est-ce qui pourrait te refuser quelque chose, Beppa? Parle. — Donne-moi ta parole d'honneur de ne plus sortir seul après la nuit tombée. — Voilà encore tes folles sollicitudes, ma Beppa, tu me traites comme un enfant de quatre ans, quand je suis plus vieux que ton grand-père. — Tu es environné de dangers, me dit Beppa avec ce petit ton de déclamation sentimentale qui lui sied si bien; celle qui te poursuit est capable de tout. Si tu aimes un peu la vie à cause de nous, Zorzi, enferme-toi à la maison, ou quitte le pays pour quelque temps.

— Docteur, répondis-je, je te prie de tâter le pouls de notre Beppa. Certainement elle a la fièvre et un peu de délire.

— Beppa s'exagère le danger, dit-il; d'ailleurs ce danger, quel qu'il fût, ne saurait commander à un homme une chose aussi ridicule que de fuir devant la colère d'une femme. Pourtant il ne faut pas trop rire dans ce pays-ci de certaines menaces de vengeance, et il serait prudent de ne

pas tant courir seul à des heures indues, et par les quartiers les plus déserts et les plus dangereux de Venise.

— Dangereux ! lui dis-je en haussant les épaules, allons ! voilà de la prétention. Mes pauvres amis ! vous vous battez les flancs, pour soutenir l'antique réputation de votre patrie ; mais vous avez beau faire, vous n'êtes plus rien, pas même assassins ! Vous n'avez pas une femme capable de toucher à un poignard sans tomber évanouie ni plus ni moins qu'une petite maîtresse parisienne, et vous chercheriez long-temps avant de trouver un bravo pour seconder un projet semblable, eussiez-vous à lui offrir tout le trésor de Saint-Marc en récompense.

Le docteur fit un petit mouvement du doigt par lequel les Vénitiens expriment beaucoup de choses, et qui piqua ma curiosité. — Voyons, lui dis-je, qu'avez-vous à répondre? — Je réponds, dit-il, de vous trouver avant douze heures, pour la modique somme de cinquante francs tout au plus, un bon spadassin, capable de donner à qui bon vous semblera une *coltellata* d'aussi solide qualité que si nous étions en plein moyen âge.

— Grand merci, mon maître ! répondis-je. Cependant une *coltellata* me paraît une chose si romantique et tellement adaptée à la mode nouvelle, que je voudrais en recevoir une, dût-elle me retenir trois jours au lit.

— Les Français se moquent de tout, reprit-il, et ils ne sont pas plus terribles que les autres en présence du danger. Pour nous, nous sommes heureusement très dégénérés dans l'art du couteau ; cependant il y a encore des amateurs qui le cultivent, et il n'y a pas de danger qu'il se perde comme les autres arts.

— Vous ne me ferez pas croire que cela entre dans l'éducation de vos dandies ?

— Cela n'entre dans celle de personne, répondit-il d'un air un peu suffisant. Cependant il y a dans la main d'un Vénitien une certaine adresse naturelle, qui le rend capable de devenir habile en peu de temps. Tenez, essayons cela ensemble. — Il alla prendre sur son bureau un vieux petit couteau de mauvaise mine, et ouvrant la porte de ma chambre, il se ménagea une distance de dix pas, et plaça les bougies de manière à éclairer un pain à cacheter collé au but pour point de mire. Il tenait le couteau d'un air négligé et sans paraître songer à mal. — Voyez-vous, dit-il, on fait comme cela, on a une main dans sa poche, on regarde le temps qu'il fait, on siffle un air d'opera, on passe à distance de son homme, et sans que personne s'en aperçoive, sans presque mouvoir le bras, on lance le harpon. Regardez ! avez-vous vu ?

— Je vois, docteur, lui dis-je, que ta perruque est tombée sur les ge-

noux de Beppa, et que le chat s'enfuit épouvanté ; quand tu voudras jouer au couteau tout de bon, il faudra tâcher de ne pas te trahir par des incidens aussi burlesques. — Mais le couteau ! dit-il, sans se déconcerter et sans songer à relever sa perruque, où est le couteau, je vous prie ? — Je regardai le but. Le couteau était certainement planté dans le pain à cacheter.

— Tudieu ! lui dis-je, est-ce ainsi que tu saignes tes malades, cher docteur ?

Il est vrai que j'ai perdu ma perruque, dit-il d'un air triomphant, mais remarquez que j'avais affaire à une porte de plein chêne, incontestablement plus difficile à pénétrer que le sternum, l'épigastre ou le cœur d'un homme. — Quant aux femmes, ajouta-t-il, méfiez-vous de celles qui sont blanches, courtes et blondes. Il y a un certain type qui n'a pas dégénéré. Quand le bleu de l'œil est foncé, et le coloris du visage changeant, tâchez qu'elles n'aient pas de ressentiment contre vous, ou bien n'allez pas faire le gentil sous leurs balcons. . . . . .

. . . Tu ne te doutes pas, mon ami, de ce que c'est que Venise. Elle n'avait pas quitté le deuil qu'elle endosse avec l'hiver, quand tu as vu ses vieux piliers de marbre grec, dont tu comparais la couleur et la forme à celle des ossemens desséchés. A présent, le printemps a soufflé sur tout cela comme une poussière d'émeraude. Le pied de ces palais, où les huîtres se collaient dans la mousse croupie, se couvre d'une mousse vert tendre, et les gondoles coulent entre deux tapis de cette belle verdure veloutée où le bruit de l'eau vient s'amortir languissamment avec l'écume du sillage. Tous les balcons se couvrent de vases de fleurs, et les fleurs de Venise, nées dans une glaise tiède, closes dans un air humide, ont une fraîcheur, une richesse de tissu et une langueur d'attitudes qui les font ressembler aux femmes de ce climat, dont la beauté est éclatante et éphémère comme la leur. Les ronces doubles grimpent autour de tous les piliers, et suspendent leurs guirlandes de petites rosaces blanches aux noires arabesques des balcons. L'iris à odeur de vanille, la tulipe de Perse si purement rayée de rouge et de blanc, qu'elle semble faite de l'étoffe qui servait au costume des anciens Vénitiens, les roses de Grèce et des pyramides de campanules gigantesques s'entassent dans les vases dont la rampe est couverte ; quelquefois un berceau de chèvrefeuille à fleurs de grenat couronne tout le balcon d'un bout à l'autre, et deux ou trois cages vertes cachées dans le feuillage renferment les rossignols qui chantent jour et nuit comme en pleine campagne. Cette quantité de rossignols apprivoisés est un luxe particulier à Venise. Les femmes ont un talent remarquable pour mener à bien la difficile éducation de ces pauvres chanteurs prisonniers,

et savent, par toutes sortes de délicatesses et de recherches, adoucir l'ennui de leur captivité. La nuit, ils s'appellent et se répondent de chaque côté des canaux. Si une sérénade passe, ils se taisent tous pour écouter, et, quand elle est partie, ils recommencent leurs chants, et semblent jaloux de surpasser la mélodie qu'ils viennent d'entendre.

A tous les coins de rue, la madone abrite sa petite lampe mystérieuse sous un dais de jasmins, et les *tragnetti*, ombragés de grandes treilles, répandent le long du grand canal le parfum de la vigne en fleur, le plus suave peut-être parmi les plantes.

Ces tragnetti sont les places de station pour les gondoles publiques. Ceux qui sont établis sur les rives du canalazo sont le rendez-vous des *fachini* qui viennent causer et fumer avec les gondoliers. Ces messieurs sont groupés là d'une manière souvent théâtrale. Tandis que l'un, couché sur sa gondole, bâille et sourit aux étoiles, un autre debout sur la rive, débraillé, l'air railleur, le chapeau retroussé sur une forêt de longs cheveux crépus, dessine sa grande silhouette sur la muraille. Celui-là est le matamore du tragnetto. Il fait souvent des courses de nuit du côté de Canaregio dans une barque où les passagers ne se hasardent guère, et il rentre quelquefois le matin avec la tête fendue d'un coup de rame, qu'il prétend avoir reçu au cabaret. Il est l'espoir de sa famille, et sa poitrine est chargée d'images, de reliques, et de chapelets que sa femme, sa mère et ses sœurs ont fait bénir pour le préserver des dangers de sa profession nocturne. Malgré ses exploits, il n'est ni vantard, ni insolent. La prudence n'abandonne jamais un Vénitien. Jamais le plus hardi contrebandier ne laisse échapper un mot de trop, même devant son meilleur ami; et quand il rencontre le garde-finance dont il a supporté le feu la veille, il parle avec lui des événemens de la nuit avec autant de sang-froid et de présence d'esprit que s'il les avait appris par la voix publique. — Auprès de lui, on peut voir souvent un vieux sournois qui en sait plus long que les autres, mais dont la voix s'est enrouée à crier sur les canaux ces paroles d'une langue inconnue, dérivée peut-être du turc ou de l'arménien, qui servent de signaux aux rameurs de Venise, pour s'avertir et s'éviter dans l'obscurité ou au détour d'un angle du canal. Celui-ci, couché sur le pavé, dans l'attitude d'un chien rancuneux, a vu les fastes de la république; il a conduit la gondole du dernier doge, il a ramé sur le Bucentaure. Il raconte longuement, quand il trouve des auditeurs, des histoires de fêtes qui ressemblent à des contes de fées; mais quand il craint de n'être pas entendu avec recueillement, il s'enferme dans son mépris du temps présent et contemple avec philosophie les trous nombreux de sa casaque, en se rappelant qu'il a porté la veste de soie bariolée, l'écharpe

flottante et la barette emplumée. Trois ou quatre autres se pressent face à face devant la madone. Ils semblent avoir un secret d'importance à se confier. On dirait presque d'un groupe de bandits méditant un assassinat sur la route de Terracine. Mais ils vont se livrer à la plus innocente de leurs passions, celle de chanter en chœur. Le *tenore*, qui est en général un gros rejoui à la voix grasse et grêle, commence en fausset du haut de sa tête et du fond de son nez. Celui-là, selon leur expression énergique, *gante* la note, et chante seul le premier vers. Peu à peu les autres le suivent, et la basse-taille, plus rauque qu'un bœuf enrhumé, s'empare des trois ou quatre notes dont se compose sa partie, mais qu'elle place toujours bien, et qui certainement sont d'un grand effet. La baisse-taille est d'ordinaire un grand jeune homme sec, bronzé, à physionomie grave et dédaigneuse, un des quatre ou cinq types physiques dont à Venise comme partout la population se compose. Celui-là est peut-être le plus rare, le plus beau et le moins national. Le pur sang insulaire des lagunes produit le type que décrit ainsi Gozzi : *Bianco, biondo e grassotto.* — Robert va sans doute rassembler, dans le cadre qu'il remplit à présent à Venise, les plus beaux modèles de ces diverses variétés, et nous donner de cette race caractérisée une idée à la fois poétique et vraie. Sa couleur, broyée aux ardens rayons du soleil de l'Italie méridionale, pâlira sans doute à Venise et se teindra d'une chaleur moins âpre et moins éblouissante. Heureux l'homme qui peut faire de ses impressions et de ses souvenirs, des monumens éternels!

Les chants qui retentissent le soir dans tous les carrefours de cette ville sont tirés de tous les opéras anciens et modernes de l'Italie, mais tellement corrompus, arrangés, adaptés aux facultés vocales de ceux qui s'en emparent, qu'ils sont devenus tous indigènes, et que plus d'un compositeur serait embarrassé de les réclamer. Tout est bon, rien n'embarrasse ces improvisateurs de pots-pourris. Une cavatine de Bellini devient sur-le-champ un chœur à quatre parties. Un chœur de Rossini s'adapte à deux voix au milieu d'un duo de Mercadante, et le refrain d'une vieille barcarole d'un maestro inconnu, ralentie jusqu'à la mesure grave du chant d'église, termine tranquillement le thème tronqué d'un cantique de Mozart. Mais l'instinct musical de ce peuple sait tirer parti de tant de monstruosités le plus heureusement possible, et lier les fragmens de cette mutilation avec une adresse qui rend souvent la transition difficile à apercevoir. Toute musique est simplifiée et dépouillée d'ornemens par leur procédé, ce qui ne la rend pas plus mauvaise. Ignorans de la musique écrite, ces dilettanti passionnés vont recueillant dans leur mémoire les bribes d'harmonie qu'ils peuvent saisir à la porte des théâtres ou sous le

balcon des palais. Ils les cousent à d'autres portions éparses qu'ils possèdent d'ailleurs, et les plus exercés, ceux qui conservent les traditions du chant à plusieurs parties, règlent la mesure de l'ensemble. Cette mesure est un impitoyable adagio auquel doivent se soumettre les plus brillantes fantaisies de Rossini, et vraiment cela me range à l'avis de ceux qui pensent que la musique n'a pas de caractère par elle-même, et se ploie à exprimer toutes les situations et tous les sentimens possibles, selon le mouvement qu'il plaît aux exécutans de lui donner. C'est le champ le plus vaste et le plus libre qui soit ouvert à l'imagination, et bien plus que le peintre, le musicien crée pour les autres des effets opposés à ceux qu'il a créés pour lui. La première fois que j'ai entendu la symphonie pastorale de Beethoven, je n'étais pas averti du sujet, et j'ai composé dans ma tête un poème dans le goût de Milton sur cette admirable harmonie. J'avais placé la chute de l'ange rebelle et son dernier cri vers le ciel précisément à l'endroit où le compositeur fait chanter la caille et le rossignol. Quand j'ai su que je m'étais trompé, j'ai recommencé mon poème à la seconde audition, et il s'est trouvé dans le goût de Gessner, sans que mon esprit fît la moindre résistance à l'impression que Beethoven avait eu dessein de lui donner.

L'absence de chevaux et de voitures et la sonorité des canaux font de Venise la ville la plus propre à retentir sans cesse de chansons et d'aubades. Il faudrait être bien enthousiaste pour se persuader que les chœurs de gondoliers et de fachini sont meilleurs que ceux de l'Opéra de Paris, comme je l'ai entendu dire à quelques personnes d'un heureux caractère. Mais il est bien certain qu'un de ces chœurs, entendu de loin sous les arceaux des palais moresques que blanchit la lune, fait plus de plaisir qu'une meilleure musique exécutée sous les chassis d'une colonnade en toile peinte. Les grossiers dilettanti beuglent dans le ton et dans la mesure. Les froids échos de marbre prolongent sur les eaux ces harmonies graves et rudes comme les vents de la mer. Cette magie des effets acoustiques, et le besoin d'entendre une harmonie quelconque dans le silence de ces nuits enchantées, font écouter avec indulgence, je dirais presque avec reconnaissance, la plus modeste chansonnette qui arrive, passe et se perd dans l'éloignement.

Quand on arrive à Venise, et qu'un gondolier bien tenu vient vous attendre à la porte de l'auberge, avec sa veste de drap et son chapeau rond, il est impossible de retrouver en lui la plus légère trace de cette élégance qu'ils avaient aux temps féeriques de Venise. On la chercherait en vain sous les guenilles de ceux qui abandonnent leurs vêtemens à un désordre plus pittoresque. Mais l'esprit incisif, pénétrant et subtil de cette classe

célèbre n'est pas encore tout-à fait perdu. Leurs physionomies ont généralement ce caractère de finesse mielleuse qu'on pourrait prendre au premier coup-d'œil pour de la gaîté bienveillante, mais qui cache une mordante causticité et une astuce profonde. Le caractère de cette race et celui de la nation vénitienne est encore ce qu'il a été de tout temps, la prudence. Nulle part il n'y a plus de paroles et moins de faits, plus de querelles et moins de rixes. Les *barcaroles* ont un merveilleux talent pour se dire des injures, mais il est bien rare qu'ils en viennent aux mains. Deux barques se rencontrent et se heurtent à l'angle d'un mur, par la maladresse de l'un et l'inattention de l'autre. Les deux barcaroles attendent en silence le choc qu'il n'est plus temps d'éviter; leur premier regard est pour la barque; quand ils se sont assurés l'un et l'autre de ne s'être point endommagés, ils commencent à se toiser pendant que les barques se détachent et se séparent. Alors commence la discussion. — Pourquoi n'as-tu pas crié, *siastali?* — J'ai crié. — Non. — Si fait. — Je gage que non, *corpo di Bacco.* — Je jure que si, *sangue di Diana.* — Mais avec quelle diable de voix? — Mais quelle espèce d'oreilles as-tu pour entendre? — Dis-moi dans quel cabaret tu t'éclaircis le gosier de la sorte. — Dis-moi de quel âne ta mère a rêvé quand elle était grosse de toi. — La vache qui t'a conçu aurait dû t'apprendre à beugler. — L'ânesse qui t'a enfanté aurait dû te donner les oreilles de ta famille. — Qu'est-ce que tu dis, race de chien? — Qu'est-ce tu dis, fils de guenon? — Alors la discussion s'anime, et va toujours s'échauffant à mesure que les champions s'éloignent. Quand ils ont mis un ou deux ponts entre eux, les menaces commencent. — Viens donc un peu ici, que je te fasse savoir de quel bois sont faites mes rames. — Attends, attends, figure de marsouin, que je fasse sombrer ta coque de noix en crachant dessus. — Si j'éternuais auprès de ta coquille d'œuf, je la ferais voler en l'air. — Ta gondole aurait bon besoin d'enfoncer un peu pour laver les vers dont elle est rongée. — La tienne doit avoir des araignées, car tu as volé le jupon de ta maîtresse pour lui faire une doublure. — Maudite soit la madone de ton tragnet pour n'avoir pas envoyé la peste à de pareils gondoliers! — Si la madone de ton tragnet n'était pas la concubine du diable, il y a long-temps que tu serais noyé. — Et ainsi de métaphore en métaphore, on en vient aux plus horribles imprécations; mais heureusement au moment où il est question de s'égorger, les voix se perdent dans l'éloignement, et les injures continuent encore long-temps après que les deux adversaires ne s'entendent plus.

. . . . . .

Les gondoliers des particuliers portent dans ce temps-ci des vestes

rondes de toile anglaise imprimée à grands ramages de diverses couleurs. Une veste fond blanc à dessins perses, un pantalon blanc, un ceinturon rouge ou bleu, et un bonnet de velours noir dont le gland de soie tombe sur l'oreille à la manière des Chioggiottes, composent un costume de gondolier très élégant et très frais. Il y a encore quelques jeunes gens de bon ton qui l'endossent et qui se donnent le divertissement de conduire une petite barque sur les canaux. Autrefois c'était pour les dandies de Venise ce que l'exercice du cheval est pour ceux de Paris. Ils s'exerçaient particulièrement dans les petits canaux où le rapprochement des croisées permettait aux belles d'admirer leur grace et leur bonne mine. Cela se voit encore quelquefois. Tous les soirs deux de ces élégans viennent sillonner notre canaletto avec une rapidité et une force remarquables. Je crois bien qu'ils sont un peu attirés sous notre balcon par les beaux yeux de Beppa, et que l'un des deux a quelque prétention de lui plaire. Il est perché sur la poupe, le poste le plus perilleux et le plus honorable, et la barque ne s'éloigne guère de l'espace que peut embrasser le regard de la belle. Il y a vraiment peu de gondoliers de profession capables d'en remontrer à ces deux dilettanti. Ils lancent leur esquif comme une flèche, et je doute qu'un cavalier bien monté pût les suivre sur un rivage parallèle. Le grand tour de force, et celui que l'amateur et ceux-ci exécutent très bravement, est de lancer la barque à pleines rames, de l'amener jusqu'à l'angle d'un pont, et de s'arrêter là tout à coup au moment où la proue va toucher le but. C'est un jeu adroit et courageux, et je m'afflige plus de le voir tomber en désuétude que de la perte du luxe et des richesses de Venise. Si l'énergie du corps et de l'esprit ne s'était pas perdue, il ne faudrait désespérer de rien. Et en outre ce n'est pas un trop mauvais moyen pour attirer l'attention des femmes. Je ne m'étonnerais pas que Beppa vit avec un certain intérêt ce grand blond aux vives couleurs, qui, en équilibre sur la pointe de sa mince barchetta, semble à chaque instant près de se briser avec elle, et vingt fois en un quart d'heure triomphe d'un danger auquel il s'expose pour avoir un regard de Beppa. Beppa prétend qu'elle ne sait pas seulement de quelle couleur sont les yeux de ce jeune homme. Hum! Beppa!

Tous les amateurs ne sont pas aussi heureux que ceux-ci. Malheur à ceux qui échouent en présence des dames placées aux fenêtres et des gondoliers groupés sur les ponts pour juger! L'autre jour, deux braves bourgeois, âgés chacun d'un demi-siècle et retranchés depuis dix ans au moins dans la douce occupation de cultiver leur obésité, se sont, on ne sait comment, défiés à la regata. Chacun apparemment s'était avisé de vanter les prouesses de son jeune temps, et l'amour-propre s'était mêlé

de la partie. Quoi qu'il en soit, ces deux honnêtes célibataires avaient ouvert un pari à leurs amis. A l'heure dite, les gondoles se groupent sur le lieu du combat. Les parieurs et une foule de dilettanti et d'oisifs s'attroupent sur les rives et sur les ponts voisins. Les deux barques rivales s'avancent, et les deux champions s'élèvent chacun sur sa poupe avec la lente majesté que réclame le volume de leur abdomen. Ser Ortensio s'élance avec gloire et saisit la rame d'un bras vigoureux. Mais avant que ser Demetrio eût le temps d'en faire autant, soit par hasard, soit par malice, une des barques spectatrices heurta légèrement la sienne : le digne homme perdit l'équilibre et tomba lourdement dans les flots comme un saule déraciné par la tempête. Heureusement le fossé n'était pas profond. Ser Demetrio se trouva jusqu'au cou dans l'eau tiède et jusqu'aux genoux dans la vase. Juge des rires et des huées des assistans parmi lesquels étaient bon nombre de caustiques gondoliers. Les amis du malheureux Demetrio s'empressèrent de le retirer : on le nettoya, on le mit dans un lit bien chaud, et sa gouvernante passa la journée à lui faire avaler des cordiaux, tandis que son adversaire, déclaré vainqueur à l'unanimité, allait, au restaurant de Sainte-Marguerite, faire un dîner splendide avec l'argent de la collecte et les convives des deux partis.

Quant au gondolier indépendant, il ne possède que son pantalon, sa chemise et sa pipe, quelquefois un petit caniche noir qui nage à côté de la gondole avec l'agilité infatigable d'un poisson. Le gondolier porte la madone de son tragnet tatouée sur la poitrine avec une aiguille rouge et de la poudre à canon. Il a son patron sur un bras et sa patrone sur l'autre. Il n'est point jour et nuit, comme nos cochers de fiacre, aux ordres du premier venu. Il n'obéit qu'au chef de son tragnet qui est un simple gondolier comme lui, élu par un libre vote, approuvé de la police, et qui désigne à chacun de ses administrés le jour où il est de service au tragnet. Le reste du temps, le gondolier gagne librement sa journée, et quand une ou deux courses dans la matinée ont assuré l'entretien de son estomac et de sa pipe jusqu'au lendemain, il s'endort le ventre au soleil, sans se soucier que l'empereur passe, et sans se laisser tenter par aucune offre qui mettrait de nouveau ses bras en sueur. Il est vrai que son office est plus pénible que celui de conduire deux paisibles coursiers du haut d'un siège de voiture. Mais son caractère est aussi plus insouciant et plus indépendant. Souple, flatteur et mendiant à jeun, il se moque de celui qui lui marchande son salaire comme de celui qui l'outrepasse. Il est ivrogne, facétieux, bavard, familier et fripon à certains égards, c'est-à-dire qu'il respectera scrupuleusement votre foulard, votre parapluie, tout paquet scellé, toute bouteille cachetée; mais si vous le laissez en compagnie de quelque bou-

feille entamée ou de quelque pipe, vous le retrouverez occupé à boire votre marasquin et à fumer votre tabac, avec la tranquillité d'un homme qui se livre aux plus légitimes opérations.

. . . . . .

On ne nous avait certainement pas assez vanté la beauté du ciel et les délices des nuits de Venise. La lagune est si calme dans les beaux soirs, que les étoiles n'y tremblent pas. Quand on est au milieu, elle est si bleue, si unie, que l'œil ne saisit plus la ligne de l'horizon, et que l'eau et le ciel ne font plus qu'un voile d'azur, où la rêverie se perd et s'endort. L'air est si transparent et si pur, que l'on découvre au ciel cinq cent mille fois plus d'étoiles qu'on n'en peut apercevoir dans notre France septentrionale. J'ai vu ici des nuits étoilées au point que le blanc argenté des astres occupait plus de place que le bleu de l'air dans la voûte du firmament. C'était un semis de diamans qui éclairait presque aussi bien que la lune à Paris. Ce n'est pas que je veuille dire du mal de notre lune. C'est une beauté pâle dont la mélancolie parle peut-être plus à l'intelligence que celle-ci. Les nuits brumeuses de nos tièdes provinces ont des charmes que personne n'a goûtés mieux que moi et que personne n'a moins envie de renier. Ici, la nature, plus vigoureuse dans son influence, impose peut-être un peu trop de silence à l'esprit. Elle endort la pensée, agite le cœur et domine les sens. Il ne faut guère songer, à moins d'être un homme de génie, à écrire des poèmes durant ces nuits voluptueuses : il faut aimer ou dormir.

Pour dormir, il y a un endroit délicieux, c'est le perron de marbre blanc qui descend des jardins du vice-roi au canal. Quand la grille dorée est fermée du côté du jardin, on peut se faire conduire par la gondole sur ces dalles chaudes encore des rayons du couchant et n'être dérangé par aucun importun piéton, à moins qu'il n'ait pour venir à vous la foi qui manqua à saint Pierre. J'ai passé là bien des heures tout seul sans penser à rien, tandis que Catullo et sa gondole dormaient au milieu de l'eau, à la portée du sifflet. Quand le vent de minuit passe sur les tilleuls et en secoue les fleurs sur les eaux; quand le parfum des géraniums et des girofliers monte par bouffées, comme si la terre exhalait, sous le regard de la lune, des soupirs passionnés; quand les coupoles de Sainte-Marie élèvent dans les cieux leurs demi-globes d'albâtre et leurs minarets couronnés d'un turban, quand tout est blanc, l'eau, le ciel et le marbre, les trois élémens de Venise, et que du haut de la tour de Saint-Marc une grande voix d'airain plane sur ma tête, je commence à ne plus vivre que par les pores, et malheur à qui viendrait faire un appel à mon ame! Je végète, je me repose, j'oublie. Qui n'en ferait autant à ma place? Comment voudrais tu que je pusse me tourmenter pour savoir si monsieur un tel a fait

un article sur mes livres, si monsieur un autre a déclaré mes principes dangereux, et mon cigare immoral!... Tout ce que je puis dire, c'est que ces messieurs sont bien bons de s'occuper de moi, et que si je n'avais pas de dettes, je ne quitterais pas le perron du vice-roi, pour leur préparer du scandale à mon bureau. *Ma la fama?* dit l'orgueilleux Alfieri. *Ma la fame?* répond Gozzi joyeusement.

Je défie qui que ce soit de m'empêcher de dormir agréablement quand je vois Venise si appauvrie, si opprimée et si misérable, défier le temps et les hommes de l'empêcher d'être belle et sereine. Elle est là autour de moi qui se mire dans ses lagunes d'un air de sultane; et ce peuple de pêcheurs qui dort sur le pavé à l'autre bout de la rive, hiver comme été, sans autre oreiller qu'une marche de granit, sans autre matelas que sa casaque tailladee, lui aussi n'est-il pas un grand exemple de philosophie? Quand il n'a pas de quoi acheter une livre de riz, il se met à chanter un chœur pour se distraire de la faim; c'est ainsi qu'il défie ses maîtres et sa misère, accoutumé qu'il est à braver le froid, le chaud et la bourrasque. Il faudra bien des années d'esclavage pour abrutir entièrement ce caractère insouciant et frivole, qui, pendant tant d'années, s'est nourri de fêtes et de divertissemens. La vie est encore si facile à Venise! la nature si riche et si exploitable! La mer et les lagunes regorgent de poisson et de gibier; on pêche en pleine rue assez de coquillages pour nourrir la population. Les jardins sont d'un immense produit: il n'est pas un coin de cette grasse argile qui ne produise généreusement en fruits et en légumes plus qu'un champ en terre ferme. De ces milliers d'isolettes dont la lagune est semée, arrivent tous les jours des bateaux remplis de fruits, de fleurs et d'herbages si odorans, qu'on en sent la trace parfumée dans la vapeur du matin. La franchise du port apporte à bas prix les denrées étrangères; les vins les plus exquis de l'Archipel coûtent moins cher à Venise que le plus simple ordinaire à Paris. Les oranges arrivent de Palerme avec une telle profusion, que le jour de l'entrée du bateau sicilien dans le port, on peut acheter dix des plus belles pour quatre ou cinq sous de notre monnaie. La vie animale est donc le moindre sujet de dépense à Venise, et le transport des denrées se fait avec une aisance qui entretient l'indolence des habitans. Les provisions arrivent par eau jusqu'à la porte des maisons; sur les ponts et dans les rues pavées, passent les marchands en détail. L'échange de l'argent avec les objets de consommation journalière se fait à l'aide d'un panier et d'une corde. Ainsi, toute une famille peut vivre largement, sans que personne, pas même le serviteur, sorte de la maison. Quelle différence entre cette commode existence et le laborieux travail qu'une famille, seulement à demi pauvre, est forcée d'accomplir chaque jour à Paris pour

parvenir à dîner plus mal que le dernier ouvrier de Venise! Quelle différence aussi entre la physionomie préoccupée et sérieuse de ce peuple qui se heurte et se presse, qui se crotte et se fait jour avec les coudes dans la cohue de Paris, et la démarche nonchalante de ce peuple vénitien qui se traîne en chantant et en se couchant à chaque pas sur les dalles lisses et chaudes des quais! Tous ces industriels, qui chaque jour apportent à Venise leur fonds de commerce dans un panier, sont les esprits les plus plaisans du monde, et débitent leurs bons mots avec leur marchandise. Le marchand de poissons, à la fin de sa journée, fatigué et enroué d'avoir crié tout le matin, vient s'asseoir dans un carrefour ou sur un parapet; et là, pour se débarrasser de son reste, il décoche aux passans et aux fumeurs des balcons les invitations les plus ingénieuses. — Voyez, dit-il, c'est le plus beau de ma provision! Je l'ai gardé jusqu'à cette heure, parce que je sais qu'à présent les gens de bien dînent les derniers. Voyez quelles jolies sardines, quatre pour deux centimes! Un regard de la belle camérière sur ce beau poisson, et un autre par-dessus le marché pour le pauvre *pescaor*. — Le porteur d'eau fait des calembours en criant sa denrée : *Aqua fresca e tenera.* — Le gondolier stationné au tragnet invite le passager par des offres merveilleuses : Allons-nous ce soir à Trieste, monseigneur? voici une belle gondole qui ne craint pas la bourrasque en pleine mer, et un gondolier capable de ramer sans s'arrêter jusqu'à Constantinople.

Notre ami le docteur, malgré la gravité qu'il se pique de posséder, est bien le meilleur type de Vénitien qu'on puisse examiner sous ce point de vue. Il passe sa vie à échanger des gasconnades avec son peuple (comme il dit), pour le seul plaisir de s'exercer. Les croisées de son pandémonium, qu'il décore du nom de salon, parce que c'est là qu'il nous offre le café quatre ou cinq fois par jour, sont positivement au niveau d'un de ces petits ponts où la canaille tient cour plénière. De son balcon, comme du haut d'une chaire d'éloquence, il appelle et attaque tous les passans, et trouve mille prétextes dignes d'un écolier pour les retenir et les engager dans de longues discussions. Il marchande toutes les oranges d'un pauvre diable, sans en acheter une seule; il dénigre le poisson de l'un et goûte à poignées les fraises d'un autre. Le marchand de fleurs lui-même grimpe sur le parapet pour lui faire flairer ses bouquets, tant il semble de bonne foi dans ses demandes. S'il faisait de pareilles gentillesses à Paris, on déracinerait les pavés pour le lapider; mais ces braves Vénitiens sont charmés de trouver l'occasion de se battre avec la langue. Le docteur soutient avec gloire un feu roulant de railleries aigre-douces qui vont crescendo insensiblement, et auquel il riposte avec autant de courage et de sang-

froid qu'en peuvent déployer à Paris vingt-cinq gardes nationaux chargés d'arrêter un vagabond en béquilles endormi à la porte d'un cabaret! Ici, les amateurs en guenilles se groupent sur le lieu du combat comme les pâtres de Virgile autour des lutteurs lyriques, et cet auditoire imposant tient long-temps en respect la fureur du provoqué qui ne veut pas laisser au provocateur les avantages de la présence d'esprit, et qui met le sien à la torture pour lui fermer la bouche par un trait au-dessus de toute réplique. Quand le docteur voit que son antagoniste commence à l'emporter, il se retire brusquement et lui ferme sa fenêtre au nez, en lui disant : Mon bon ami, pendant que tu perds le temps à babiller sur l'excellence de ta marchandise, ma cuisinière l'a trouvée meilleure et à plus bas prix. Mon dîner est prêt; tâche d'être plus raisonnable demain, si tu veux que nous restions amis, et que je te conserve ma protection. . . . . .

Les plaisirs inattendus sont les seuls plaisirs de ce monde. Hier je voulais aller voir lever la lune sur l'Adriatique; jamais je ne pus décider Catullo le père à me conduire au rivage du Lido. Il prétendait, ce qu'ils prétendent tous quand ils n'ont pas envie d'obéir, qu'il avait l'eau et le vent contraires. Je donnais de tout mon cœur le docteur au diable, pour m'avoir envoyé cet asthmatique qui rend l'ame à chaque coup de rame, et qui est plus babillard qu'une grive quand il est ivre. J'étais de la plus mauvaise humeur du monde, quand nous rencontrâmes, en face de la Salute, une barque qui descendait doucement vers le grand canal, en répandant derrière elle, comme un parfum, les sons d'une sérénade délicieuse. — Tourne la proue, dis-je au vieux Catullo, tu auras au moins, j'espère, la force de suivre cette barque.

Une autre barque, qui flanait par là, imita mon exemple, puis une seconde, puis une autre encore, puis enfin toutes celles qui humaient le frais sur le canalazo, et même plusieurs qui étaient vacantes, et dont les gondoliers se mirent à cingler vers nous en criant : *Musicæ! musicæ!* d'un air aussi affamé que les Israélites appelant la manne dans le désert. En dix minutes une flotille s'était formée autour des dilettanti. Toutes les rames faisaient silence, et les barques se laissaient couler au gré de l'eau. L'harmonie glissait mollement avec la brise, et le haut-bois soupirait si doucement, que chacun retenait sa respiration de peur d'interrompre les plaintes de son amour. Le violon se mit à pleurer d'une voix si triste, et avec un frémissement tellement sympathique, que je laissai tomber ma pipe et que j'enfonçai ma casquette jusqu'à mes yeux. La harpe fit alors entendre deux ou trois gammes de sons harmoniques, qui semblaient descendre du ciel et promettre aux ames souffrantes sur la terre les consolations et les caresses des anges. Puis le cor arriva comme du fond des bois, et chacun

de nous crut voir son premier amour venir du haut des forêts du Frioul et s'approcher avec les sons joyeux de la fanfare. Le haut-bois lui adressa des paroles plus passionnées que celles de la colombe qui poursuit son amant dans les airs. Le violon exhala les sanglots d'une joie convulsive, la harpe fit vibrer généreusement ses grosses cordes comme les palpitations d'un cœur embrasé; et les sons des quatre instrumens s'étreignirent comme des ames bienheureuses qui s'embrassent avant de partir ensemble pour les cieux. Je recueillis leurs accens, et mon imagination les entendit encore après qu'ils eurent cessé. Leur passage avait laissé dans l'atmosphère une chaleur magique, comme si l'amour l'avait agitée de ses ailes.

Il y eut quelques instans de silence que personne n'osa rompre. La barque mélodieuse se mit à fuir comme si elle eût voulu nous échapper. Mais nous nous élançâmes sur son sillage. On eût dit d'une troupe de pétrels se disputant à qui saisira le premier une dorade. Nous la pressions de nos grandes scies d'acier, qui brillaient au clair de la lune comme les dents embrasées des dragons de l'Arioste. La fugitive se délivra à la manière d'Orphée : quelques accords de la harpe firent tout rentrer dans l'ordre et le silence. Au son des légers harpèges, trois gondoles se rangèrent à chaque flanc de celle qui portait la symphonie, et suivirent l'adagio avec une religieuse lenteur. Les autres restèrent derrière comme un cortége, et ce n'était pas la plus mauvaise place pour entendre. Ce fut un coup d'œil fait pour réaliser les plus beaux rêves, que cette file de gondoles silencieuses que le vent poussait doucement sur le large et magnifique canal de Venise. Au son des plus suaves motifs d'*Oberon* et de *Guillaume Tell*, chaque ondulation de l'eau, chaque léger bondissement des rames, semblaient répondre affectueusement au sentiment de chaque phrase musicale. Les gondoliers, debout sur la poupe, dans leur attitude hardie, se dessinaient dans l'air bleu, comme de légers spectres noirs, derrière les groupes d'amis et d'amantes qu'ils conduisaient. La lune s'élevait peu à peu et commençait à montrer sa face curieuse au-dessus des toits; elle aussi avait l'air d'écouter et d'aimer cette musique. Une des rives de palais du canal, plongée encore dans l'obscurité, découpait dans le ciel ses grandes dentelles mauresques, plus sombres que les portes de l'enfer. L'autre rive recevait le reflet de la pleine lune, large et blanche alors comme un bouclier d'argent, sur ses façades muettes et sereines. Cette fête immense de constructions féeriques, que n'éclairait pas d'autre lumière que celle des astres, avait un aspect de solitude, de repos et d'immobilité vraiment sublime. Les minces statues qui se dressent par centaines dans le ciel, semblaient des volées d'esprits mystérieux chargés de

proteger le repos de cette muette cité, plongée dans le sommeil de la belle au bois dormant, et condamnée comme elle à dormir cent ans et plus.

Nous voguâmes ainsi près d'une heure. Les gondoliers étaient devenus un peu fous. Le vieux Catullo lui-même bondissait à l'allegro et suivait la course rapide de la petite flotte. Puis sa rame retombait *amoroso* à l'andante, et il accompagnait ce mouvement gracieux d'une espèce de grognement de béatitude. L'orchestre s'arrêta sous le portique du Lion-Blanc. Je me penchai pour voir milord sortir de sa gondole. C'était un enfant spleenatique, de dix-huit à vingt ans, chargé d'une longue pipe turque, qu'il était certainement incapable de fumer tout entière sans devenir phthysique au dernier degré. Il avait l'air de s'ennuyer beaucoup; mais il avait payé une sérénade dont j'avais beaucoup mieux profité que lui, et dont je lui sus le meilleur gré du monde.

Je remontai le canal, et, au moment où nous nous arrêtions devant la Piazzetta où j'avais donné rendez-vous à mes amis pour aller prendre le sorbet ensemble, je rencontrai une gondole chargée de plusieurs gondoliers en goguette qui me crient : Monsiou, faites donc chanter le Tasse à votre gondolier. — C'était une épigramme adressée au vieux Catullo qui a une maladie chronique de la trachée-artère et une extinction de voix perpétuelle. — Il paraît qu'on te connaît ici, vechio, lui dis-je. — Ah! *lustrissimo!* répondit-il, *É gnente, semo Nicoloti.* — Tu es Nicoloto, toi, avec cette tournure-là? lui demandai-je. — Nicoloto, reprit-il, et des bons. — Noble, peut-être? — Comme dit votre seigneurie. — As-tu par hasard un doge dans ta famille? — Lustrissimo, j'ai trois premiers prix de régate, trois portraits à la maison avec la bannière d'honneur, et le dernier était mon père, un *grand homme*, savez-vous, mon maître? deux fois plus grand et plus gros que mon fils. Moi, je suis une pauvre araignée, toute tordue par accident; mais *mio fio* prouve bien que nous sommes de bonne lignée. Si l'empereur avait la bonté de nous ordonner une régate, on verrait si le sang des Catulle est dégénéré. — Diable! lui dis-je. Auriez-vous la complaisance, lustrissimo Catullo, de me mettre à la rive et de ne pas me voler mon tabac, pendant une heure que vous aurez à m'attendre? — Il n'y a pas de danger, mon maître, répondit-il, le tabac me fait mal à la gorge.

Est-ce qu'il y a encore des Nicoloti et des Castellani, demandai-je à mes amis qui m'attendaient au pied de la colonne du Lion. — Que trop, répondit Pierre; il y a en ce moment-ci une rumeur sourde dans la ville, et une certaine agitation à la police, parce qu'il est question parmi les gondoliers de renouveler les vieilles querelles. — Je pense bien, dit

Beppa, qu'on peut les laisser faire, de l'humeur pacifique dont ils sont, leurs divisions ne feront de mal à personne, et tout se passera en paroles burlesques. — Il ne faut pas encore trop s'y fier, reprit le docteur; nous ne sommes pas déjà si loin de la dernière tentative qu'ils ont faite de réveiller l'esprit de parti, et leurs coups d'essai s'annonçaient bien. — C'était, je crois, en 1817, dit Beppa, et tu sauras, Zorzi, toi qui méprises tant les petits couteaux de Venise, qu'il y eut en quatre ou cinq jours de si bonnes coltellata échangées entre les deux factions, qu'il y eut plus de cent personnes blessées grièvement, dont beaucoup ne se relevèrent pas. — A la bonne heure, répondis-je. Pourrais-tu me dire, docteur érudit, l'origine de ces dissensions, toi, qui sais dans quel goût était taillée la barbe du doge Orseolo? — Cette origine se perd dans la nuit des temps, répondit-il; elle est aussi ancienne que Venise. Ce que je puis te dire, c'est que cette division partageait en deux les nobles aussi bien que la plèbe. Les Castellani habitaient l'île de Castello, c'est-à-dire l'extrémité orientale de Venise jusqu'au pont de Rialto. Les Nicoloti occupaient l'île de san Nicolo, l'extrémité orientale, où sont situés la place Saint-Marc, la rive des Esclavons, etc. Le grand canal servait de confins aux deux camps. Les Castellani, plus riches et plus élégans que les autres, représentaient la faction aristocratique. Les nobles avaient les premiers emplois de la république, et le peuple était employé aux travaux de l'arsenal. Il fournissait les pilotes pour les vaisseaux de guerre, et les rameurs du doge dans le Bucentaure. Les Nicoloti formaient le parti démocratique. Leurs gentilshommes étaient envoyés dans les petites villes de la terre ferme, comme gouverneurs, ou occupaient dans les armées les emplois secondaires. Le peuple était pauvre, mais brave et indépendant. Il était spécialement occupé de la pêche, et avait son doge particulier, plebéien et soumis à l'autre doge, mais investi de droits magnifiques, entre autres celui de s'asseoir à la droite du grand doge dans les assemblées et fêtes solennelles. Ce doge était d'ordinaire un vieux marinier expérimenté, et portait le titre de *Gastaldo dei Nicoloti*; son office était de présider à l'ordre des pêches et de veiller à la tranquillité de ses administrés, dont il était à la fois le supérieur et l'égal. C'est ce qui faisait dire aux Nicoloti, s'adressant à leurs rivaux : — Tu rames pour le doge, et nous ramons avec le doge. *Ti, ti voghi el dose, e mi vogo col dose.* — La république maintenait cette rivalité et protégeait scrupuleusement les privilèges des Nicoloti, sous le prétexte de tenir vivante l'énergie physique et morale de la population, mais plus certainement pour contrebalancer, par un sage équilibre, la puissance patricienne.

Le gouvernement ne perdait aucune occasion de flatter l'amour-propre

de ces braves plebeiens, et leurs donnait des fêtes où ils étaient appelés à montrer la vigueur de leurs muscles et leur habileté à conduire la barque. Les tours de force des Nicoloti sont encore d'interminables sujets de vanterie et d'orgueil chez les enfans de cette race herculéenne, et tu as pu voir, dans les bouges où nous allons quelquefois panser des blessés ensemble, ces grossiers tableaux à l'huile qui représentent le grand jeu de la pyramide humaine, et les portraits des vainqueurs de la régate avec leur bannière brodée et frangée d'or fin, au milieu de laquelle était brodée l'image d'un porc; le don d'un porc véritable accompagnait ce prix qui n'était que le troisième, mais qui n'était pas le moins envié. Les Nicoloti s'exerçaient aussi à la lutte, et leurs femmes avaient leurs régates, où elles ramaient à l'envi avec une force et une dextérité incontestables. Jugez de ce qu'eût été cette population en colère, si par ces adroites flatteries à sa vanité, et par une administration scrupuleusement équitable, le gouvernement ne l'eût tenue en joie et belle humeur! — Le gouvernement étranger, dis-je, se sert d'autres moyens, il jette en prison et punit sévèrement le moindre témoignage ostensible de courage et de force. — Il faut avouer, reprit-il, qu'il n'eut pas absolument tort de réprimer les excès de 1817; mais il aurait dû trouver en outre un moyen de prévenir le retour de ces fureurs. — Les croyez-vous bien éteintes? A la manière dont Catullo parlait de sa noblesse plébéienne tout-à-l'heure, je croirais assez que les Castellani ne sont pas encore très liés avec les Nicoloti. — Si peu, me répondit le docteur, qu'une conspiration des Nicoloti vient d'être découverte, et qu'il est question de s'assurer de la personne de quarante ou cinquante d'entre eux.

Quand nous eûmes pris le sorbet, nous retrouvâmes Catullo tellement endormi, que le docteur ne vit rien de mieux que de remplir d'eau la pomme de sa main et de l'épancher doucement sur la barbe grise (*le oneste piume*, comme aurait dit Dante) du gondolier centenaire. Il ne se fâcha nullement de cette plaisanterie et se mit courageusement à l'ouvrage. — N'étais-tu pas, lui dit, chemin faisant, le docteur, de ce fameux repas à Saint-Samuel, la semaine dernière? — Qui, moi, *paron?* répondit le vieillard hypocrite. Pourquoi cela? — Je te demande, reprit le docteur, si tu en étais, ou si tu n'en étais pas. — *Mi son Nicoloto, Paron.* — Je ne parle pas de cela, dit le docteur en colère. Voyez s'il répondra droit à une question? me prends-tu pour un mouchard, vieux sournois? — Non certainement, illustrissime, mais qu'est-ce que vous voulez demander à un pauvre homme, moitié sourd, moitié imbécile? — Dis donc moitié ivrogne, moitié vénitien, lui dis-je. — Il n'y a pas de danger que ces drôles-là répondent, sans savoir pourquoi on les interroge. Eh bien! puisque tu ne

veux pas parler, je parlerai, moi; je t'avertis, mon vieux renard, que tu vas aller en prison. — *In preson! mi! parchè, lustrissimo?* — Parce que tu as dîné à Saint-Samuel, dit le docteur. — Et quel mal y a-t-il à dîner à Saint-Samuel, *paron?* — Parce que tu as conspiré contre la sûreté de l'état, lui dis-je. — *Mi! Cristo!* quel mal peut faire un pauvre homme comme moi à l'état? — N'es-tu pas Nicoloto? dit le docteur. — *Mi si!* je suis né Nicoloto. — Eh bien! tous les Nicoloti sont accusés de conspiration, repris-je, et toi comme les autres. — *Santo Dio!* je n'ai jamais fait de conspiration. — Ne connais-tu pas un certain Gambierazi? dit le docteur. — Gambierazi! dit le prudent vieillard d'un air émerveillé; quel Gambierazi? — Parbleu! Gambierazi, ton compère. On dirait que tu ne l'as jamais vu. — *Lustrissimo*, je n'ai pas entendu le nom que vous disiez, Gamba.. Gambierazi? Il y a beaucoup de Gambierazi! — Eh bien! tu répondras demain plus catégoriquement à la police, dit le docteur. Voyez-vous cet animal que j'ai sauvé vingt fois de la corde, et qui devrait croire en moi comme en Dieu : le voilà qui joue au plus fin avec moi et qui se méfie de moi comme d'un suppôt de police! qu'il aille au diable! Si je m'intéresse à lui dans cette affaire, je consens à être pendu moi-même.

Ce matin, comme nous prenions le café sur le balcon, nous vîmes passer dans une gondole Catulus pater et Catulus filius, accompagnés de quatre sbires. — Fort bien! dit le docteur, je ne croyais pas deviner si juste; mais qu'est-ce que veut ce vieux bavard avec sa voix de grenouille enrhumée et ses signes d'intelligence? — Catulus pater faisait en effet des efforts incroyables pour se faire entendre de nous, mais son enrouement chronique ne le lui permettant pas, il eut un colloque conciliatoire avec un sbire, qui consentit à faire arrêter la gondole et à accompagner son prisonnier jusqu'à nous. — Ah! ah! dit le docteur, que viens-tu faire ici? ne sais tu pas que c'est moi qui t'ai dénoncé?

— Oh! je sais bien que non, lustrissime! Je viens me recommander à *su protezion*. — Mais qu'as-tu fait, malheureux scélérat? dit le docteur d'un air terrible. Quand je te disais que tu avais trempé dans quelque infâme conspiration. — L'infortuné prisonnier baissa la tête d'un air si piteux, et le sbire posé sur le seuil de la porte, dans une attitude tragique, prit une expression de visage si terrible, que Beppa et moi partîmes d'un éclat de rire sympathique. — Mais enfin quel crime as-tu commis, damné vieillard? dit Giulio. — *Gnente, paron!* — Toujours la même chose! dit Pierre, de quoi diable veux-tu que je te justifie, si je ne sais pas de quoi tu es accusé? — *Gnente, lustrissimo, altro che gavemo fato un Nicoloto.* — Qu'est-ce que cela veut dire? demandai-je. — Ma foi! je n'en sais rien, répondit Giulio. Qu'est ce que tu entends par là, *vechio birbo?* — Nou-

avons fait un Nicoloto, repeta Catullo. — Et comment s'y prend-on, demanda le docteur en fronçant le sourcil, pour faire un Nicoloto? — Avec le Christ, avec quatre torches et avec le bouillon de seppia. — Ma foi, c'est trop mystérieux pour moi, dit le docteur. Explique tes sorcelleries, reprouve! car je suis chrétien, et n'entends rien au culte du diable! — *E nu anca! semo cristiani!* s'écria le vieillard désolé. Mais il n'y a pas de mal à cela, *paron!* c'est une coutume de tous les temps; nos pères l'observaient et nous l'avons pratiquée sans y rien ajouter de mal. Nous avons élu notre chef et nous l'avons baptisé. — Ah! je comprends. Vous avez voulu faire un doge. — *Sior, si!* — Et vous l'avez baptisé avec l'encre de seppia, parce que le noir est la couleur des Nicoloti? — *Sior, si!* — Bravo, canaglia! Et vous lui avez fait jurer sur le Christ de défendre les droits et privilèges des Nicoloti? — *Sior, si!* — Et d'égorger une vingtaine de Castellani tous les matins? — *Sior, nò!* — Et ce doge, c'est l'illustrissime gondolier Gambierazi? — *Sior, si, me compare, Gambierazi.* — Que tu ne connaissais pas hier soir? — *Sior, si.* — Et ton fils a pris part aussi à cette farce sacrilège? — *Ancà mio fio.* — Et que veux-tu que je fasse pour toi, quand tu te mets sur le dos de semblables accusations? Songes-tu que tu me compromets moi-même, et que je serai peut-être soupçonné de t'avoir soudoyé pour exciter tes pareils à la révolte? — Ce mot de *soudoyer*, dans la bouche de Pietro, fit tellement rire Beppa, que le docteur perdit sa gravité, et que le sbire, qui avait bien la meilleure figure de sbire qu'on puisse imaginer, se laissa gagner par le rire sans savoir pourquoi. Mais, craignant d'avoir dérogé à la dignité de son rôle, il fit aussitôt une grimace épouvantable; et, montrant la porte à Catullo : Allons! dit-il, en voilà assez. Catullo partit après avoir baisé les mains du docteur, en le conjurant d'aller chez le commissaire. — Va-t-en bien vite, chien maudit! lui dit le docteur, qui, commençant à se sentir attendri, redoublait de manières bourrues selon sa coutume. Je veux être damné si je m'occupe de toi! — Et aussitôt que le criminel fut hors de la chambre, il prit son chapeau et courut chez le commissaire. Là, il apprit que l'affaire était plutôt comique que sérieuse; qu'on avait arrêté une quarantaine de Nicoloti, et parmi eux tous les gondoliers du tragnet de la Madonetta, dont faisaient partie Catulus pater et filius; mais qu'après les avoir tenus quatre à cinq jours sous les verroux pour les effrayer, on les laisserait aller en paix à leurs affaires.

GEORGE SAND.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

—

XIII.

C. A. SAINTE-BEUVE.

VOLUPTÉ.[1]

Le roman que je viens de lire est bien ce que j'attendais; le poète et le critique sont résumés dans ce livre et transformés sans altération notable. La connaissance des choses humaines y est plus complète et plus à nu, mais poursuivie et systématisée d'après les mêmes principes. Les sentimens et les opinions sur l'ordre social où nous vivons s'y révèlent plus nettement, mais sans troubler la continuité harmonieuse de la vie littéraire de l'auteur.

(1) Chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

Oui, nous sommes heureux de le reconnaître, et ce bonheur est assez rare pour qu'on prenne la peine de le signaler, le roman de Sainte-Beuve ne dément pas une seule des espérances qu'il donnait il y a dix ans, à l'époque de ses débuts. C'est une conclusion logique et glorieuse dans la série des tentatives intellectuelles qu'il a courageusement abordées depuis 1824.

Aussi, pour bien comprendre et pour expliquer le sens intime de ce roman, il faut rappeler sommairement les travaux et les volontés de l'auteur. Envisagé de cette sorte, *Volupté* n'a plus rien d'obscur ni de mystérieux : c'est dans l'ordre humain et dans l'ordre littéraire une œuvre inévitable et prévue; c'est, sous la forme du récit, l'expression plus familière et plus vive, plus abondante et plus accessible, des idées révélées déjà sous la forme dialectique et sous la forme lyrique. Détaché de l'unité à laquelle il se rapporte, ce livre court le danger d'être mal compris. Rapproché des prémisses dont il est le complément, il s'éclaire d'un jour lumineux et paisible.

Je répugne volontiers à publier ce que je sais des contemporains. Quand je posséderais toute la vie privée des hommes dont le nom est aujourd'hui célèbre, je me garderais bien de la révéler. Mais je crois qu'en de certaines circonstances l'homme importe à l'explication de l'artiste : et, par exemple, à moins de supposer à Sainte-Beuve un caractère spécial, choisi, exceptionnel, il est impossible de comprendre ses pélerinages et ses dévotions. Il y a en lui un mélange heureux d'enthousiasme et de curiosité qui se renouvellent à mesure qu'ils s'apaisent, et qui enrôlent son esprit et ses études au service de toutes les gloires naissantes ou méconnues. Ce n'est pas tout : cette singularité d'intelligence ne dénouerait qu'à demi le problème de ses travaux. Il est doué d'une abnégation bien rare en ce temps-ci. Quoiqu'il ait pratiqué bien des amitiés passagères et qu'il croyait durables, quoiqu'il ait foulé aux pieds bien des cendres qu'il ne prévoyait pas, il ne recule, Dieu merci, devant aucune ingratitude. Il ne perd pas son temps à supputer les oublis dont il a peuplé sa mémoire. Il dit la vérité pour le plaisir de la dire. Il popularise les noms dédaignés par l'ignorance ou la frivolité, sans trop se soucier du destin réservé à son dévouement. Le témoignage qu'il se rend à lui-même d'avoir bien fait, et cou-

rageusement, suffit à le contenter et à le soutenir dans les luttes nouvelles. Chaque fois qu'il agrandit pour la foule curieuse, moins prodigue de louanges que de railleries, le cercle de la famille littéraire, il s'applaudit et se repose, sans réclamer un prix plus glorieux et plus pur, sans demander aux disciples qu'il initie, aux dieux nouveaux qui n'avaient pas d'autels avant ses prédications, une longue reconnaissance, une solide amitié.

Il marche par le chemin qu'il a choisi, et se fait une gloire involontaire de toutes les gloires qu'il a révélées. Quand il rencontre sur sa route un poète dont la voix est à peine entendue, il s'applique sans relâche à grossir son auditoire, il construit de ses mains un théâtre, il place lui-même les vases d'airain qui doivent enfler le son et le porter aux oreilles les plus rétives. Puis, quand le peuple s'est assis pour écouter, il épie d'un œil vigilant sur les figures étonnées l'intelligence ou l'inattention, et, comme le chœur de la tragédie antique, il moralise la foule et déroule devant elle le sens mystérieux des symboles poétiques dont elle se laisse éblouir sans les comprendre.

Comptez parmi nous ceux qui se résignent au rôle du chœur antique; comptez ceux qui suivent l'histoire et ne s'y mêlent pas; comptez ceux qui expliquent la chute et l'élévation des trônes, et ne prétendent pas à la royauté! et pourtant le rôle du chœur est un rôle grave et sérieux, plein d'ampleur et de majesté, mais qui va mal aux égoïsmes hâtés de notre temps. Chacun pour soi et Dieu pour tous, c'est là ce qui se lit au fond des amitiés les plus bruyantes. Triste vérité! mais qu'il ne faut pas nier. D'ordinaire, le blâme ou l'éloge départis aux contemporains ne sont guère que des contrats passés avec la vanité. En élevant sur un piedestal ceux qui gisaient dans le sable, le plus grand nombre songe à soi et se promet bien de monter au même rang; ceux qui chantent Hosannah sans espérer pour eux-mêmes la divinité sont rares et peuvent se nombrer.

Or, parmi les désintéressemens littéraires je n'en sais pas de plus éclatant que celui de Sainte-Beuve; depuis dix ans, il n'a pas écrit une page qui ne rende témoignage pour lui, et malheureusement aussi contre bien d'autres. Il a tendu à bien des grandeurs chancelantes une main fraternelle dont l'étreinte s'est relâchée

sans qu'il y eût de sa faute. Il a secouru bien des naufragés qui ont oublié le nom de leur sauveur en touchant le rivage. Il a couvert de la pourpre impériale bien des soldats obscurs avant son acclamation, et qui se sont éloignés de lui en disant comme un des Césars à son lit de mort : *Je sens que je deviens dieu.*

Mais à chaque nouvelle défaite son courage grandissait pour tenter un nouveau pélerinage, et marcher à de nouvelles découvertes. Avant lui, la critique française, lorsqu'elle n'était pas savante ou acrimonieuse, n'était guère qu'un blutage assez vulgaire de préceptes et de formules dont le sens était perdu. C'est à Sainte-Beuve qu'il faut rapporter l'honneur d'avoir mis la poésie dans la critique. C'est lui qui le premier a fait de l'analyse des œuvres littéraires quelque chose de vivant et d'animé, capable d'intéresser par soi-même, en dehors de l'œuvre qui avait servi de point de départ. Son Tableau du XVIe siècle et ses *Portraits* prouvent assez, quoique diversement, ce que j'avance. Bien que la partie plastique de la poésie occupe, dans le premier de ces ouvrages, une place importante et presque souveraine, pourtant il est facile de deviner à chaque page que si l'auteur estime si haut la naïveté de l'expression, ce n'est pas de sa part un caprice puéril, et qu'il poursuit sous la simplicité du mot la simplicité du sentiment. D'ailleurs, lorsque parut ce premier livre, en 1828, toutes les questions de plastique poétique étaient encore flagrantes. On se battait pour des droits encore mal définis. La querelle était bariolée de blasons inexpliqués ; à ces obscures généalogies qui s'échauffaient à l'orgueil sans produire leurs titres, il fallait un d'Hosier pour les mettre d'accord. Cette tâche était réservée à Sainte-Beuve. Il a retrouvé les origines de notre poésie; il a dressé l'arbre généalogique de nos franchises, que le temps et les commentaires avaient enfouies; il a nommé les aïeux inconnus d'André Chénier et de Molière; il a franchi Malherbe pour atteindre Régnier.

Il s'est chargé de légitimer historiquement l'école poétique de la restauration, que la foule prenait pour une invasion d'usurpateurs ; il a tiré de la poudre de nos bibliothèques les chartes oubliées, les constitutions méconnues de la vieille France; il a réconcilié les novateurs avec les amis du passé, en distribuant à chacune de ces

têtes plebéiennes les perles et les fleurons qui manquaient à leurs couronnes de fer.

Ce premier travail achevé, il s'agissait de juger le passé d'après les principes aujourd'hui reconnus. Après avoir rattaché le XIXe siècle au XVIe, il fallait estimer les deux siècles intermédiaires d'après leur parenté plus ou moins prochaine avec les premiers ou les derniers noms de la famille française, et surtout, ce qui était plus important et plus difficile, d'après le rang qu'ils occupaient dans la grande famille humaine. Cette seconde moitié de la tâche n'a pas été moins glorieusement accomplie que la première. Une fois résolu à chercher constamment l'homme sous l'artiste en même temps qu'à préciser la généalogie de tous les noms, Sainte-Beuve a courageusement pratiqué le double devoir qu'il s'était imposé. Chacune des individualités qu'il a choisies lui devient pour quelques semaines un monde de prédilection, une atmosphère préférée où il respire à pleins poumons, un paysage chéri dont il étudie curieusement les moindres ondulations, un fleuve bienheureux dont il suit le cours dans ses sinuosités les plus capricieuses. Chacune de ces études est un véritable voyage. Il nous revient de ses lectures aventureuses comme d'une course lointaine; il secoue de ses pieds le sable des rivages ignorés; il rapporte à sa main la tige des plantes inconnues qu'il a cueillies sur sa route. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, comme tous les voyageurs lointains, il s'imprègne des mœurs et des passions des peuples qu'il a visités, s'il lui arrive de vanter tour à tour les temples de Bombay, de Memphis et d'Athènes, et de confesser tant de religions, qu'on le prendrait pour un impie.

Non, cette perpétuelle mobilité n'est qu'une bonne foi constante. Sainte-Beuve ne perd jamais de vue, dans chacune de ses initiations, les paroles de François Bacon : *Oportet discentem credere.* Il croit à Saint-Martin et à Lamartine; il croit à Chateaubriand et à La Mennais; il croit à Diderot et à l'abbé Prevost; mais croire, pour lui ce n'est qu'une manière de comprendre. Il croit pour savoir; il étudie avec le cœur comme les femmes; il se livre comme elles pour obtenir. La foi nouvelle qu'il accepte n'a rien de factice ni d'irrésolu; à force de contempler son nouvel ami, il se transforme en lui; il se met à vivre de sa vie; il évoque les ombres d'une société qui n'est plus; il réveille les passions éteintes; il reconstruit

les caractères et les volontés impossibles aujourd'hui, et tout cela de si bonne grâce, avec un naturel si parfait, que nous cédons à l'illusion comme lui. Chacun des modèles qu'il fait poser devant nous gagne notre affection en révélant à nos yeux des mérites inattendus.

Il se peut que des intelligences plus sévères et moins expansives répudient quelques-unes des admirations de Sainte-Beuve. Il y a des âmes sérieuses, pleines de candeur et d'austérité tout à la fois, qui ne se résignent pas à la sympathie aussi facilement que lui; mais il désarme le blâme par la sincérité de ses opinions. Il est heureux d'admirer, comme d'autres sont heureux de comprendre.

C'est pourquoi je m'explique sans peine qu'il ait omis jusqu'ici dans ses études les natures trop distantes de la sienne, celles surtout qui se sont produites au milieu du bruit et des pompeux spectacles; s'il lui arrive presque toujours d'aimer pour comprendre, on peut dire avec une égale vérité qu'il ne comprend guère que ceux qu'il aime.

Dans la poésie lyrique, Sainte-Beuve a eu pareillement deux moments bien distincts, mais non pas contradictoires. Dans les morceaux publiés sous le pseudonyme de Joseph Delorme, comme dans le Tableau du XVIe siècle, il semble plutôt préoccupé du mécanisme de la versification que du fond même des pensées. Il s'applique, avec une curiosité amoureuse, à reproduire tous les rhythmes essayés au temps de la renaissance par Baïf, Ronsard et Dubellay. L'esprit tiède encore de cette laborieuse exploration qu'il vient d'achever, il s'empresse de consigner les résultats de ses études dans une lutte assidue avec les modèles qu'il a quittés tout-à-l'heure. C'est ainsi que faisait Warton, en étudiant l'histoire de la poésie anglaise.

Que si l'on veut pénétrer sérieusement le caractère intérieur des poésies de Joseph Delorme, on s'aperçoit bien vite que l'auteur a surtout cherché à traduire sous une forme naïve et harmonieuse le journal de ses impressions personnelles. Si l'on excepte en effet l'ode à la rime, qui, par la prestesse des évolutions et la variété des similitudes, ressemble volontiers à une gageure, on retrouve presque à chaque page le retentissement d'une pensée qui étonne d'abord par sa nudité, mais qui bientôt, lorsque les yeux sont façon-

nes à ce nouveau spectacle, nous attache et nous intéresse par sa nudité même.

C'est une révélation franche et hardie, dédaigneuse des réticences, pleine de mépris pour la périphrase, préférant le mot vrai aux images les plus élégantes; c'est une causerie domestique.

Dans les *Consolations*, l'élément humain s'est complétement dégagé des questions de rhythme, de césure et de rime. L'artiste est sûr de l'instrument qu'il manie; il choisit volontiers les plus simples mélodies. Il ne paraît guère songer qu'à lui-même. Ce qu'il dit, ce n'est pas pour plaire, car s'il voulait plaire, il le dirait autrement. Il connaît tous les manèges de la coquetterie poétique. Il s'est rompu de bonne heure aux ruses les plus difficiles de l'expression. S'il procède avec une austérité continue, c'est qu'il a subi depuis un an une métamorphose irrésistible; c'est que, livré à lui-même, loin du monde qu'il a toujours mal connu, en société de ses livres chéris qu'il devait bientôt épuiser, las de mordre au fruit de la science, il est monté jusqu'à Dieu pour lui demander compte de sa misère et de son impuissance; c'est qu'il s'est réfugié dans les mystiques entretiens pour échapper au doute qui le rongeait.

Si j'insiste délibérément sur le caractère religieux des *Consolations*, c'est que ce livre contient le germe entier de *Volupté*; c'est qu'on y voit déjà le cœur se débattre sous les sens, et se révolter contre l'avilissement du plaisir.

Envisagées poétiquement, les *Consolations*, malgré l'empreinte personnelle qui les distingue en ce temps d'imitation et de prosélytisme, sont unies à *l'école des lacs* et en particulier à Wordsworth par une étroite parenté. Sainte-Beuve, comme le poète anglais, ennoblit par la pensée qu'il y mêle, plutôt que par l'expression dont il les décore, les sujets les plus vulgaires, les accidens les plus indifférens de la vie quotidienne.

Je sais qu'on a reproché aux *Consolations* de ressembler trop directement à la prose. Je sais qu'à de certains esprits habitués dès long-temps à la pompe de l'alexandrin ces confidences familières ont paru presque triviales. Mais ceci, je crois, est plutôt l'effet de la surprise que le symptôme d'un réel mécontentement. Le même dédain pourrait se manifester en présence d'un Hobbema, chez un homme qui n'aurait vu jusque-là que des Claude Lorrain.

Et puis, dans son amour pour les simples paysages de l'école flamande, Sainte-Beuve ne s'interdit pas l'essor d'une pensée plus élevée. Il y a dans les *Consolations* deux pièces qui se distinguent entre toutes par la naiveté du début, le progrès lent et mesuré des premières pensées, et aussi, je dois le dire, par la magnificence et la sublimité de la conclusion; je veux parler des premières amours d'Alighieri et de Beatrice, et de la monodie désespérée de Michel-Ange. A coup sûr il est impossible de commencer plus familièrement que ne le fait Sainte-Beuve dans ces deux morceaux. Il traduit presque littéralement un sonnet de Buonarroti, une page de la *Vie nouvelle*. Il épele le thème qu'il a placé sur son pupitre, il le commente et le décompose nonchalamment, on dirait qu'il promène au hasard ses doigts sur le clavier. Mais peu à peu il s'exalte, il s'enivre de sa pensée, le son grandit et monte jusqu'au faîte, le murmure qui tout-à-l'heure chuchotait à nos oreilles s'enfle jusqu'à la menace; nous étions dans une prairie, au bord d'un limpide ruisseau, et voici que nous sommes transportés sur la crête d'un rocher, au bord d'un fleuve écumant. Ceci, qu'on y prenne garde, est une grande habileté, et très rare, je vous assure. C'est le procédé familier aux grands symphonistes de l'Allemagne.

Il y a dans ces deux morceaux assez de poésie pour défrayer bien des poèmes. Quant au caractère mystique du recueil entier, qui a paru à quelques personnes plutôt découragé que fervent, il n'y a qu'une réponse à faire, c'est que les plus fermes espérances, qu'elles s'adressent à Dieu ou bien à un cœur préféré, ont leurs défaillances et leurs abattemens, c'est qu'il n'y a pas de prière possible dans une perpétuelle glorification.

Des *Consolations* au roman la transition est toute naturelle. Le sujet, qui d'abord ne se révèle pas en plein, mais qui se dessine et se précise au bout de quelques pages, n'est autre que la lutte des sens et de la volonté; c'est le duel du plaisir et de l'intelligence, de la mollesse et de la réflexion, du corps et de l'ame, et enfin le combat acharné de la volupté contre l'amour. — Ceci pourra sembler singulier aux esprits inattentifs; mais, avec un peu de complaisance, et surtout de bonne foi, on se convaincra bien vite de la

réalité de la guerre que Sainte-Beuve a choisie comme sujet d'étude poétique.

Qu'est-ce à dire en effet? Croyez-vous que l'amour pour le poète, pour l'artiste, pour le philosophe, pour le prêtre, pour l'homme qui pense et qui veut, pour l'homme enfin qui est vraiment un homme, se réduise au plaisir et à l'efféminatiou des sens? Croyez-vous que l'ivresse et l'oubli, l'exaltation et l'épuisement, l'entraînement et la prostration suffisent à réaliser l'amour tel que l'ont conçu, tel que l'ont éprouvé Pétrarque et saint Augustin, ces deux grands maîtres dans la science d'aimer? Oh que non pas! la tâche n'est pas si facile.

Loin de là, et pour peu qu'on ait vécu pour son compte ou qu'on ait seulement regardé vivre autour de soi, on ne tarde pas à le reconnaître, les plaisirs trop hâtés, le gaspillage des sens, les ivresses trop rapides et mal choisies, avilissent l'ame, l'épuisent et l'endorment; et quand vient l'heure d'aimer sérieusement, quand il s'agit d'engager sur un nom le reste de ses années, ce n'est qu'à grand' peine que l'ame se réveille pour essayer cette vie nouvelle et glorieuse, cette vie d'épreuve et de dévouement. Le plus souvent le courage lui manque à moitié chemin. En vue du port qu'elle aperçoit, elle ralentit la manœuvre et se laisse démâter, elle retourne paresseusement aux vagues tumultueuses de ses plaisirs.

Sans doute il y a des voluptueux qui se purifient dans un amour sérieux; sans doute il y a des ames qui, après s'être long-temps flétries dans le plaisir, se rajeunissent et se renouvellent dans le dévoûment et l'abnégation. Mais combien, au lieu de se transformer et de dépouiller le vieil homme, flétrissent à leur image l'ame qu'ils ont choisie, qui devait les régénérer, et qui devient leur proie!

C'est qu'en effet la métamorphose est laborieuse, c'est qu'au-delà de certaines limites elle est tout-à-fait impossible. C'est que la volupté, analysée dans ses intimes élémens, n'est qu'un monstrueux égoisme, une perpétuelle immolation aux sens inapaisables; c'est que le plaisir irrité à toute heure, impuissant à contenter sa colère, éteint une à une toutes les facultés généreuses de notre ame; c'est qu'il supprime d'un coup les deux tiers de notre vie, l'avenir

auquel il n'a pas le temps de songer, le passé dont le souvenir troublerait sa joie au lieu de l'aviver.

Il est donc naturel que le voluptueux recule devant la tâche imposée à l'amant, qu'il pâlisse et trébuche devant l'abîme de résignation et de lutte ouvert à ses pieds. S'il tremble à la seule pensée de frayer la route à celle qu'il a choisie, c'est que ses pieds amollis dans le repos ne sont pas de force à saigner impunement, c'est qu'il craint pour ses pas chancelans les cailloux et les ronces, c'est que ses yeux baignés dans l'ombre d'une alcove enivrée ne supporteraient pas la lumière éblouissante de la plaine, c'est que ses bras brisés dans les étreintes furieuses soutiendraient mal la femme préférée.

J'ai connu des caractères singuliers, d'une paix austère et permanente, à peine au seuil de leurs années, dédaigneux de la jeunesse qui s'agitait autour d'eux, empressés à vieillir avant l'âge, ambitieux de sentir sous les tresses dorées de leur chevelure les pensées qui d'ordinaire ne mûrissent que sous les fronts chauves et ridés; ceux-là prenaient la volupté par son côté impitoyable et terrible. Ils tuaient leurs sens pour dégager leur ame. Ils déchiraient le corps pour ouvrir à l'intelligence des horizons plus larges, de plus lointaines perspectives. Au-delà du plaisir qu'ils se prescrivaient et qu'ils menaient à bout, ils apercevaient l'atmosphère sereine de la réflexion. Quand ils ont voulu se mettre à aimer, quand ils ont compris que l'intelligence livrée à elle-même, abreuvée de vérité, ne suffisait pas à remplir la vie, ils ont trouvé dans l'amour une vie nouvelle et qu'ils avaient prévue. Ils avaient mesuré la tâche, ils avaient l'œil paisible, et leur paupière ne s'est pas abaissée convulsivement. Ils avaient compris que la volupté a deux sens, l'un grossier, vulgaire, qui se révèle au plus grand nombre, c'est le plaisir des sens; l'autre idéal, poétique, supérieur à la vie commune, c'est la volupté dans l'amour. Ils avaient pressenti que le plaisir acheté par le dévoûment et le sacrifice, préparé par la persévérance et les mutuels épanchemens, acquiert une saveur nouvelle, et que les voluptueux ne soupçonnent pas. Aussi quand ils ont essayé l'amour, ils l'avaient devine, et sans peine ils ont triomphé de leurs sens avilis. Ils avaient conservé soigneusement l'étincelle précieuse qui devait rallumer les cendres

de leur jeunesse. Au jour du réveil ils ont retrouvé ce qu'ils avaient dédaigné dans leur folie orgueilleuse, la faculté d'aimer.

Mais ce n'est pas à cette volupté réfléchie que s'en est pris Sainte-Beuve; il sait bien que le plaisir ainsi accepté plutôt que poursuivi n'est qu'une cruelle initiation, qui mérite plus de compassion que de colère.

Amaury, le héros du roman de Sainte-Beuve, placé entre trois femmes, toutes trois dignes d'être aimées, les perd toutes trois par son irrésolution et ses caprices. Livré de bonne heure aux faciles plaisirs, il s'y amollit et s'y énerve, et lorsqu'il cherche en lui-même la force de vouloir et d'aimer, il ne la retrouve plus, il entame la destinée de trois femmes sans compléter la sienne. Tout le roman est là. De la volupté à l'impuissance d'aimer, de l'irrésolution à la nullité, la transition est logique, irrésistible. — Les trois caractères qui se dévouent à l'amour d'Amaury, et qu'il n'accepte pas, parce qu'une fois avili par l'effémination il tremble de s'engager et de vouloir, sont tracés habilement, simples, vrais et bien distincts. La première, Amélie de Linier, est une jeune fille candide et pure, attachée à ses devoirs, résignée à l'obéissance, soumise à la destinée que Dieu lui a faite, qui suivrait Amaury dans ses plus hardies entreprises, mais qui souhaite un rôle à l'homme qu'elle aime, parce qu'elle ne conçoit pas la dignité virile sans la volonté; son ambition ne va pas jusqu'à surprendre à son profit toutes les facultés d'Amaury. Elle veut la première place dans son cœur; mais dans le monde elle ne veut pour elle-même que le second rang. Elle est libre, elle pourrait devenir la femme d'Amaury. Mais le voluptueux demande deux années de répit. Deux ans dans la vie d'un homme sans volonté, sans prévoyance, c'est un monde pour l'oubli et les mauvais desseins. Bientôt Amélie est détrônée par Mme de Couaën. Cette nouvelle figure pour l'achèvement de laquelle le poète a dépensé le meilleur de ses forces est plus grande, plus idéale que la première. Sa mélancolie est pleine de superstitions et de pressentimens. Elle se laisse aller à aimer Amaury sans craindre un seul instant que cette nouvelle affection puisse troubler la paix de ce qui l'entoure. Elle aime saintement, pour le bonheur d'aimer; ce qu'elle offre et ce qu'elle demande, c'est un dévoûment sans réserve, mais chaste,

mais religieux, mais contenu dans les limites austères du devoir. Elle ne connaît pas l'entraînement des sens et ne songe pas à le redouter. La troisième figure, moins poétique peut-être que les deux autres, Mme de R., intéresse pourtant par la franchise même de sa légèreté. Elle est d'une coquetterie naïve, incapable d'un amour sérieux, mais capable cependant de pleurer l'abandon. Son amour, on le comprend sans peine, est plutôt dans sa tête que dans son cœur; c'est un type qui se rencontre assez souvent, et que Sainte-Beuve a fidèlement reproduit d'après nature. Sans doute Mme de R. n'est pas digne de lutter dans le cœur d'Amaury avec Amélie ou Mme de Couaën. Mais pour l'irrésolu voluptueux c'est une occasion naturelle d'oublier son second amour comme il avait oublié le premier; et c'est pourquoi il faut remercier l'auteur de l'avoir placée près des deux autres.

Amélie, pour un homme familier aux secrets de l'amour, représente le bonheur paisible, sans lutte, sans péripétie, l'amitié dans l'amour, la sérénité des jours pareils et prévus. Mme de Couaën résume idéalement l'amour romanesque, mêlé de larmes sanglantes et de célestes sourires; la possession de Mme de R... ne serait tout au plus qu'une aventure de quelques semaines.

Entre ces trois amours, Amaury, on le voit bien, préfère le second, le plus grand, le plus difficile. Mais il recule devant le danger et n'offre pas le combat. Le cœur d'Amélie se laisse trop facilement pénétrer et n'offre pas à son avide curiosité assez d'éléments d'excitation. Et puis pour l'obtenir il faudrait s'engager sans retour, et le voluptueux ne veut pas même engager le lendemain. Mme de R... ne refuse pas de se livrer. Mais elle veut être dignement gagnée et s'accommoderait mal d'un cœur partagé. Elle surprend dans le cœur d'Amaury deux images rivales de la sienne, et qui rendraient son règne impossible. Elle ne peut pas se méprendre sur les vrais sentimens de l'homme qu'elle a distingué. Elle devine son hésitation et ses lâchetés. Elle serait folle vraiment de céder à des attaques si mal conçues et si mal poursuivies.

Ces trois amours sont décrits dans le roman de Sainte-Beuve avec une exquise délicatesse.

Un jour ces trois femmes se rencontrent, et sans plaintes, sans récriminations, sans aveu, elles comprennent la secrète rivalité qui

les sépare; ce jour-là est un jour décisif pour Amaury. Témoin de ces trois douleurs qu'il a faites, il s'afflige et s'apitoie sur lui-même, il maudit sa misère et son infirmité. Il s'éloigne avec un effroi religieux de ces trois plantes flétries au souffle de son amour impuissant. Il se retire de la vie où il n'a plus de rôle à jouer, il se réfugie en Dieu; et pour que rien ne manque au châtiment de sa lâcheté, à peine a-t-il été ordonné prêtre, qu'il assiste aux derniers momens de Mme de Couaën; il récite sur sa dépouille la prière des morts et renvoie au ciel cette ame dont il n'a pas voulu.

Il y a dans tout ceci une haute moralité. Cette histoire très simple aboutit à une conclusion lumineuse, à un enseignement sévère, à une leçon évidente : Amaury manque sa destinée faute d'avoir voulu.

Aimer, savoir, qu'est-ce après tout sans la volonté? Une occasion de vivre, mais non pas la vie elle-même. Vérité simple, et que beaucoup pourtant révoquent en doute ou ne soupçonnent pas.

Si j'ai négligé dans cette rapide analyse toute la partie locale et historique du roman; si j'ai omis le portrait de M. de Couaën, celui de Mme de Cursy, celui de George Cadoudal, c'est que ces trois figures ne sont pas sur le premier plan du tableau, c'est qu'elles servent plutôt à l'encadrement de l'action qu'à l'action elle-même, c'est que dans la destinée d'Amaury ces trois noms sont plutôt des accidens que des ressorts.

L'épilogue tout entier est magnifique d'élévation, d'abondance et de verve. Dès qu'Amaury, en expiation de sa jeunesse livrée aux vents capricieux de la volupté, pour racheter ses années perdues, a choisi la prière comme un dernier et inviolable asile, comme un rocher inexpugnable, et que les flots du monde baignent incessamment sans jamais l'ébranler, il se régénère et se relève, il se renouvelle et se transfigure; le voluptueux redevient homme.

Le style de ce roman participe des qualités habituelles à l'auteur. La grace, la pureté qui lui sont familières se retrouvent dans ce livre. Mais il y a lieu, je crois, à faire quelques remarques techniques sur la trame intérieure du langage appliqué au récit et en particulier au roman.

La forme choisie par l'auteur admet, je le sais, toutes les variétés, toutes les nuances du style, depuis le familier jusqu'au lyrique,

depuis le simple et le nu jusqu'à l'épique et au pittoresque. Mais ne convient-il pas de ménager soigneusement la transition d'une nuance à l'autre? Dans la succession même des nuances n'y a-t-il pas une loi? Et cette loi, quelle est-elle? N'est-ce pas la sobriété? La nuance lyrique en particulier ne doit-elle pas se produire avec une avarice réfléchie? Et s'il arrive qu'elle se répande avec une abondance luxuriante, n'entache-t-elle pas de mesquinerie et de nudité les nuances voisines et plus simples? Pour le récit, par exemple, ne serait-il pas utile de s'interdire les images fréquentes et vivement accusées? Ne faut-il pas réserver les similitudes pour la peinture du paysage, les symboles pour la révélation du monde intérieur, qui, sans le secours de la poésie, ne pourrait jamais s'éclairer que d'un jour incomplet?

Chacune de ces questions est grave et ne se résout pas à la course. Aussi, en les faisant, nous éprouvons le besoin de les justifier. Parfois il nous a semblé que les pages les plus belles de ce livre gagneraient singulièrement à se simplifier. Il y a dans une œuvre de longue haleine une perspective poétique dont il faut tenir compte. La condensation, utile dans une ode, et qui s'accommode volontiers du mouvement des strophes, ne convient pas toujours à la prose du roman; souvent le style trop chargé d'images plie sous le faix et ralentit la pensée. La diffusion, en atténuant la crudité des couleurs, ajoute à l'harmonie de la composition, et rend la lecture à la fois plus rapide et plus facile.

Mais s'il est nécessaire au romancier d'apporter dans l'emploi des images d'infinis ménagemens, il doit éviter avec un soin pareil de les briser en les variant, de les obscurcir en les superposant. Or je dois déclarer franchement que Sainte-Beuve a plusieurs fois mérité ce reproche. Il lui arrive de choisir des images dans des ordres de pensées souvent très distans l'un de l'autre, et de mettre une comparaison abstraite à côté d'une comparaison visible; de cette sorte la première perd son autorité, et la seconde sa grâce.

Et puis il répugne généralement à continuer, à soutenir la similitude qu'il a choisie; on dirait qu'il craint de la puériliser en la déroulant. Les nombreux exemples qu'il a sous les yeux expliquent sa frayeur, mais ne la justifient pas; sans doute il est arrivé de nos jours à des artistes éminens d'abuser du style visible, et de parfiler

leur pensée au point de la rendre insaisissable. C'était de leur part une grande faute d'entamer le tissu à force de l'amincir pour l'étendre; mais le danger peut être évité, et Sainte-Beuve mieux que personne connaît le moyen de n'y pas succomber.

Cette brièveté volontaire dans les similitudes, en multipliant les facettes et les tons du style, lui ôte une partie de son unité. La prose prend alors un aspect chatoyant qui fatigue l'œil et déroute l'attention. Au lieu d'un métal poli qui réfléchirait la lumière en la brisant sous des angles simples et prévus, nous avons un métal capricieusement taillé, où les rayons se croisent en mille routes.

Ces reproches que nous croyons sérieux s'expliquent par une disposition particulière à l'esprit de Sainte-Beuve. En présence de sa pensée comme devant les caractères qu'il étudie, sa curiosité tient du tressaillement; il aperçoit du même coup plusieurs faces diverses, également éblouissantes, et qui le séduisent avec une égale puissance; tantôt c'est le côté sensuel, tantôt c'est le côté idéal. Dans son ardeur mobile, il ne choisit pas assez délibérément le côté qu'il veut peindre, et comme un enfant placé entre deux fruits également dorés, il va de l'un à l'autre, sans se décider pour l'idée à l'exclusion de l'image, ou pour l'image à l'exclusion de l'idée. Cette disposition est, dans l'ordre intellectuel, quelque chose qui correspond assez bien au chatoyement du style, dans l'ordre littéraire.

Malgré ces chicanes, qui sans doute sembleront niaises au plus grand nombre, à force d'être subtiles et procédurièrement déduites, *Volupté* est un beau livre, et comme il s'en fait peu dans ce temps-ci, un livre plein de substance, nourri de pensées et surtout de sentimens vrais, surpris sur la nature, étudiés avec une précision médicale; c'est un livre *humain* où ruisselle le sang des blessures, où l'artiste a laissé les lambeaux de son cœur, comme la brebis les lambeaux de sa toison dans la haie qu'elle franchit.

GUSTAVE PLANCHE.

DERNIÈRE

RÉVOLUTION DU PÉROU.

Vous m'avez souvent prié, mon ami, de tenir la *Revue* au courant des affaires politiques de ce pays, et depuis bientôt huit ans que je l'habite, c'est la première fois que je réponds à vos désirs. Depuis ces huit ans, en effet, sauf quelques démêlés avec nos voisins de la Colombie et de Bolivia, démêlés qui n'altéraient en rien notre repos à l'intérieur, nous avons joui d'une tranquillité passable. L'apathique Lima, engourdie sous son ciel toujours serein, tout entière à ses jouissances sensuelles qui en ont fait la Gomorrhe de l'Amérique, pouvait, à la distance où vous en êtes, paraître sage et heureuse en comparaison de ses sœurs les autres républiques. Mais aujourd'hui son tour est venu : le démon de l'anarchie, qui a élu son domicile à Buenos-Ayres et au Mexique, est en ce moment au milieu de nous, et Dieu sait quand il nous quittera. En vous racontant nos exploits, je ne crains qu'une chose, c'est que vous n'y preniez nul plaisir : nos héros sont de très chétifs personnages ; ils n'ont rien à s'envier les uns aux autres en fait de talens et de patriotisme, et vous ignorez probablement jusqu'à leurs noms. Nos armées et leur valeur sont aussi à la taille de nos héros,

et la masse de la nation à celle de nos armées. Mais dussiez-vous siffler au lieu d'applaudir, j'entre en matière, et je serai aussi bref que possible.

En 1829, nous étions en guerre avec la Colombie au sujet de nos frontières dans le nord, et la présidence, occupée par le général Lamar, allait être vacante aux termes de la constitution; le général Gamarra, qui commandait l'armée, entrevit la possibilité d'atteindre à ce poste élevé en sacrifiant sa patrie à l'ennemi. Par un traité secret, il s'engagea à livrer l'armée péruvienne à Bolivar, sous la condition que celui-ci, maître une seconde fois de la destinée du Pérou, l'éleverait au pouvoir suprême. Ce marché infame fut exécuté fidèlement des deux côtés. Un traité de paix honteux ayant mis le congrès du Pérou sous l'influence colombienne, Gamarra fut élu président le 20 décembre de la même année, et en même temps le poste de vice-président fut confié au général La Fuente.

Le premier n'était pas, comme vous devez bien penser, d'humeur à se dessaisir paisiblement, après trois années de jouissance, d'un pouvoir qu'il avait acheté au prix de l'honneur. Dès son installation, il forma le projet de rendre son autorité viagère en dépit de l'opinion publique pour laquelle il affectait le plus profond mépris. Son premier soin fut de s'assurer du dévoûment absolu de l'armée en peuplant ses rangs d'officiers disposés à obéir à ses moindres caprices. Tout ce qu'il y avait d'hommes recommandables par leur moralité et leurs anciens services fut renvoyé dans ses foyers et remplacé par des Espagnols dont la présence était à peine tolérée dans le pays, et par des individus choisis dans une classe d'hommes très nombreuse à Lima, classe sans honneur, perdue de dettes et de débauches, et prête à tous les crimes. Gamarra trouvait au besoin des sicaires parmi ses officiers. Un imprimeur lui ayant déplu, cinq *colonels*, déguisés en gens du peuple, l'arrachent de son domicile, l'entraînent hors des murs de la ville et le poignardent de sang-froid. Par cette manière d'exercer la censure, jugez du reste. Pour s'assurer encore davantage de ses créatures, Gamarra avait organisé une espèce de loge maçonnique où chacun des affiliés s'engageait par serment à le maintenir au pouvoir, moyennant quoi le président devait, son autorité affermie,

leur distribuer les emplois les plus élevés de l'administration et de l'armée. Non content de cela, et craignant l'opposition des habitans de la ville, il dirige sur Cuzco tout le matériel de la république et en fait une espèce d'arsenal, destiné à lui servir de centre d'opérations dans le cas où il faudrait défendre son usurpation future à main armée.

Gamarra était admirablement secondé par sa femme, qui à elle seule en faisait autant que tous ses partisans ensemble pour le maintenir à son poste. Doña Francisca Subiaga, ou simplement Doña Panchita, comme on l'appelle ici, est une jeune et jolie femme qui, dans des temps moins prosaïques, eût fourni matière à plus d'un roman. Irritable et nerveuse à l'excès, au point, dit-on, d'être sujette à des attaques du mal caduc, cette infirmité donne à sa physionomie une expression de langueur qui séduit tous les jeunes officiers, dont les hommages ne l'entourent pas toujours en pure perte. Malgré son rang, il n'est pas rare de la rencontrer à pied dans les rues, vêtue de la saya qui presse sa taille flexible, et la figure coquettement voilée du rebozo, à l'exception d'un œil dont elle joue avec un charme tout particulier. Dans ce costume agaçant, elle aime à attacher à ses pas l'étranger novice qui ne sait encore reconnaître les femmes de Lima à leur seule démarche; elle l'entraîne sur ses traces jusqu'au palais qu'elle habite, découvre tout à coup sa figure, et rentre dans ses appartemens en riant aux éclats du malheureux mystifié. Doña Panchita est en outre une écuyère intrépide; elle n'a point de rival à Lima pour le tir du pistolet, la danse du huachambe et la guitare; enfin, en fait de révolutions, voici un échantillon de son savoir-faire : elle avait à se plaindre du vice-président La Fuente qui ne secondait pas ses projets comme elle l'eût désiré. Au mois d'avril 1831, elle profite de l'absence de son mari qui était alors dans l'intérieur, se met en personne à la tête d'un régiment dont le colonel lui était entièrement dévoué, et marche sur le palais du gouvernement où La Fuente ne s'attendait à rien. Le pauvre vice-président est pris, conduit à bord d'un brick de guerre en rade du Callao, et doña Panchita s'installe en son lieu et place. Pendant quelques jours, la république eut la satisfaction d'avoir une présidente au lieu d'un président.

Je reviens à Gamarra. Tous les actes ostensibles et secrets de son administration mettaient de plus en plus en évidence ses projets ambitieux. L'époque de l'expiration de son pouvoir approchait; mais avant d'employer la violence, il crut devoir recourir aux formes légales pour se maintenir en place. Une première tentative de séduction sur les colléges electoraux ayant échoué, quoique tous les moyens imaginables eussent été mis en jeu, il feignit tout à coup d'être las de la présidence, et fit mettre en avant par ses journaux le général Bermudez comme le seul homme capable de lui succéder. Cette manœuvre trompa d'abord quelques esprits peu clairvoyans; mais on apprit bientôt que ce general, satisfait du vain titre de président, s'engageait à abandonner à son patron le commandement de toute l'armée, c'est-à-dire en réalité le pouvoir tel que l'avait exercé Bolivar pendant son séjour au Pérou. Bermudez, qui jusque-là avait été assez bien vu du public, devint sur-le-champ aussi impopulaire que Gamarra. Tous deux néanmoins, trompés par leurs flatteurs, parurent ne pas douter du succès de leurs projets, et attendirent, sans commettre de violences, la réunion de la convention, qui eut lieu au mois de decembre de l'année dernière.

Plusieurs des membres de cette assemblée ayant à leur tête M. Luna-Pizarro, qui la présidait et était en même temps le chef de l'opposition, ayant montré des sentimens d'independance, Gamarra alarmé crut d'abord prudent de restreindre ses attributions au pouvoir de reviser la constitution, ce qui lui permettait de rejeter toute nomination contraire à ses intérêts; mais auparavant il sonda le terrain. Les députés, de leur côté, dissimulerent et promirent tout ce qu'il voulut, en ayant soin d'informer M. Luna-Pizarro des manœuvres dont ils étaient l'objet. Gamarra, trompé par ces promesses mensongères, crut la majorité assurée à Bermudez. Par une dépêche officielle, il reconnut à la convention le droit de lui désigner un successeur, et l'invita à procéder à cette nomination. Tout se passa avec ordre et dignité; l'assemblée s'entoura de toutes les formes légales, afin d'enlever jusqu'au moindre prétexte à la malveillance, et le 20 décembre, le général Obregoso fut élu à une majorité considérable.

Se voyant ainsi joués, Gamarra et ses amis devinrent furieux :

les plus déterminés de ceux-ci voulaient s'opposer à l'installation du nouveau président; mais l'indécision de leur chef s'y opposa. Il crut possible de faire accepter à Obregoso les mêmes conditions qu'il avait imposées à Bermudez, et qu'effrayé des dangers de sa position, il consentirait à se contenter de l'ombre du pouvoir. Obregoso s'étant montré récalcitrant, sa mort fut résolue, et l'exécution du complot fixée au 5 janvier de cette année. La situation du nouveau président était des plus critiques; il avait pour lui la partie la plus saine de la population et la convention; mais la majeure partie de l'armée était à ses adversaires, qui occupaient en outre le Callao qu'on peut regarder comme la clef de Lima. Obregoso usa de ruse : le jour même où les conjurés devaient l'assassiner, il invite à dîner le colonel commandant la garnison du Callao, et sous prétexte de lui parler d'affaires en particulier, l'engage, au sortir de table, à faire une promenade en voiture. Arrivés à moitié chemin du Callao, dont le cocher avait pris la route suivant les habitudes de son maître, Obregoso tire un pistolet de sa poche et menace le colonel de lui brûler la cervelle, s'il ne lui livre à l'instant la forteresse et ne le fait reconnaître par les troupes de la garnison. Le colonel, tremblant de frayeur, fit tout ce qu'il voulut. Obregoso, maître de la place, changea sur-le-champ tous les officiers dévoués aux conjurés, et attendit les évènemens de la nuit.

Lorsque la nuit fut venue, les conjurés se rendirent au palais pour accomplir leurs projets, et apprirent là ce qui venait de se passer. Comptant encore sur les troupes du Callao, ils espérèrent qu'elles leur livreraient le président; mais ils furent détrompés le lendemain, et ils résolurent d'entreprendre le siège de la forteresse.

Bermudez prit le titre de chef suprême de l'état; la convention fut chassée; plusieurs de ses membres furent poursuivis, toutes les presses mises sous séquestre, et la calomnie, s'ouvrant un champ libre, accusa le général Obregoso d'avoir voulu livrer le Pérou à l'étranger.

Le peuple de Lima protesta par son silence contre une aussi flagrante violation des lois du pays, et partout l'opinion publique se montra unanime en faveur du général Obregoso.

Celui-ci, maître de la mer, arma quelques bâtimens marchands et déclara en état de blocus tous les points de la côte où l'autorité de Bermudez et de Gamarra était reconnue : les hommes actifs et entreprenans s'échappèrent de la capitale pour se joindre au nouveau président, et bientôt il se vit en état d'envoyer sur la côte un détachement, afin d'y lever un corps de troupes et gêner de ce côté les communications de Lima avec l'intérieur.

Gamarra partit aussitôt à la tête de quatre cents hommes de ses meilleurs soldats, pour dissiper cet orage et faire sa jonction avec une compagnie d'infanterie exposée à être surprise par l'ennemi. L'opinion publique se prononça partout contre la révolte, des guerillas s'organisèrent sur toutes les routes dans le voisinage de la capitale, et les communications de Gamarra avec Bermudez se trouvèrent ainsi interceptées. Le 27 janvier, le bruit se répandit en ville que le premier, trahi par un de ses officiers, avait été livré au général commandant les forces constitutionnelles à Huacho. Bermudez était depuis plusieurs jours sans nouvelles de son complice. Le 28 au matin, une désertion considérable a lieu du camp des insurgés à la citadelle du Callao ; vers deux heures, le fort se pavoise et fait un salut; ne sachant comment expliquer ces signes de réjouissance, Bermudez ne doute plus du malheur de Gamarra, et craignant sans doute de partager son sort, ou de se voir entièrement abandonné par ses troupes, il se résout brusquement à lever le siège, à évacuer la capitale et à se retirer dans l'intérieur.

Il se rend au camp pour donner ses ordres et faire les préparatifs de son départ : le chef d'état-major reste au palais avec une trentaine d'hommes à la garde des équipages. Vers cinq heures du soir, la foule, attirée par la curiosité, se pressait devant la porte : plusieurs mécontens manifestaient par des huées et des sifflets l'impopularité des troupes et de leurs chefs. Fatigué de ces cris importuns, l'officier de garde croit les étouffer par un coup de fusil : il ordonne de faire feu sur le peuple, et un enfant tombe grièvement blessé. L'exaspération arrive à son comble, et chacun s'anime pour repousser une aussi brutale agression. Je me trouvais alors avec cinq compatriotes près de la fontaine de la place : les soldats, montés sur le toit du palais, dirigeaient leur feu de tous côtés. Nous crûmes le moment venu de nous armer pour notre propre sûreté; je fus

oblige de descendre le pont et de le remonter avec mon fusil, sans autre munition qu'une seule cartouche, sous le feu du balcon du palais; heureusement j'en fus quitte pour le bruit des balles qui me sifflèrent aux oreilles. Deux Français arrivèrent les premiers sur la place avec un Américain du Nord, et répondirent au feu que les soldats continuaient du haut du palais. Les Liméniens, excités par l'exemple d'étrangers, qui exposaient leurs jours pour les défendre, volèrent aux armes, et la fusillade devint plus vive. La résistance, à laquelle il manqua un chef pour l'organiser, s'établit sur les toits, sur les balcons, et la division de Bermudez, forte de six cents hommes, eut à soutenir un feu roulant pour traverser la ville, prendre ses équipages et repartir. L'obscurité de la nuit et le défaut d'ordre rendirent cette petite guerre plus bruyante que meurtrière; néanmoins il y eut une vingtaine de morts et plus de cent blessés. Les Liméniens, tout fiers du bruit que nous avons fait, se croient autant de héros; il n'est point d'éloges qu'ils ne donnent à notre courage et à notre dévouement; les chaires, les journaux, les places publiques, tout retentit d'actions de graces en faveur des étrangers. Mais je crains bien qu'une fois le danger et la peur évanouis, le naturel ne revienne au galop, et que nous ne soyons, comme auparavant, que des étrangers entachés du vice originel pour lequel le Péruvien ne connaît pas d'eau lustrale. Quoi qu'il en soit, une aussi forte secousse développa, chez cette population sans énergie, un enthousiasme dont le gouvernement aurait pu tirer les plus grandes ressources. Au lieu d'en profiter, le général Obregoso, entouré de peureux, ne se crut en sûreté à Lima qu'après que Bermudez et Gamarra, tous deux échappés, furent arrivés de l'autre côté de la Cordillère, le premier à Tarma et le second au Cerro de Pasco, qu'il frappa d'une contribution extraordinaire de 100,000 fr. et d'une réquisition considérable de draps.

Au lieu de poursuivre l'ennemi avec vigueur, tout retomba ici dans la tranquillité la plus profonde; sans la paralysation du commerce, sans l'interruption de nos relations avec l'intérieur, nous aurions cru, à l'attitude du gouvernement, que la paix régnait dans le pays. Il n'en était malheureusement pas ainsi : chaque jour apportait la nouvelle de la défection des troupes sur tous les points

de la république; ce plan de révolte ou plutôt de domination, combiné depuis plusieurs années, était tellement bien arrêté, qu'à l'exception de trois cents hommes de cavalerie, toute l'armée s'est prononcée en faveur de la rébellion, et le général Nieto est le seul de l'immense état-major du Pérou qui ait entrepris de défendre les lois de son pays sans arrière-pensée et sans ménagement.

Le Cuzco, où existe le matériel de la république, Puno, Ayacucho, Truxillo, tout le pays se déclarait contre l'autorité légale, et le gouvernement paraissait attendre que le ciel fît un nouveau miracle en sa faveur, lorsque heureusement le général Miller arriva. Il ne voulut point s'arrêter à Lima, et se mit aussitôt en route, à la recherche de l'ennemi, avec une compagnie d'infanterie forte de cent sept hommes et de vingt-cinq chevaux; il fallut bien alors songer à soutenir le général Miller, et les opérations du gouvernement devinrent plus actives. Par un bonheur inespéré, une partie des troupes qui marchaient pour s'incorporer avec Gamarra se rangèrent sous les ordres d'un officier fidèle, qui les conduit au général Miller, au moment où je vous écris. Enfin, c'est entre les mains de cet officier-général, dont le corps d'armée s'élèvera bientôt à sept cents hommes, que se trouvent aujourd'hui les destinées du pays. L'opinion publique se prononce partout en faveur du général Obregoso; mais les ressources de Gamarra sont trop considérables pour que cette lutte, à moins d'un évènement extraordinaire, se termine avant six mois. Il est à craindre au contraire que la guerre civile n'étende ses ravages sur ce malheureux pays, appelé par le caractère de ses habitans à ne jamais devoir connaître un aussi terrible fléau. L'Indien n'abandonne jamais son toit paternel, la force seule peut l'en arracher; traînant après lui sa femme et ses enfans, il ne s'attache jamais à son drapeau, il ne renonce point à ses habitudes domestiques, et lorsque le jour du licenciement arrive, il rentre chez lui sans y porter le moindre souvenir de la vie des camps. Soldat intrépide, il sert à son poste sans que rien puisse le lui faire abandonner; si son officier, en mourant ou en prenant la fuite, ne change pas sa consigne ou ne l'entraîne point avec lui, il meurt où il a reçu l'ordre de rester : d'une sobriété enfin sans exemple, il supporte sans murmures des privations et des fatigues auxquelles nul soldat européen ne pourrait ré-

sister. Vous jugerez, d'après ce portrait fidèle, si de pareils hommes, entre les mains d'officiers devoués, ne sont pas les meilleurs instrumens d'un despote, comme ils seraient aussi les citoyens les plus paisibles et les plus faciles à gouverner, sous un chef fidèle executeur des lois de son pays. Ce n'est donc pas sur la population que doit peser la responsabilité de toutes ces révolutions qui nous agitent; des generaux sans gloire comme sans morale sont les uniques auteurs des désordres du pays, et, par un hasard étrange, les partisans les plus chauds, les plus ardens avocats, les plus fougueux prédicans du despotisme militaire, sont des Espagnols liberaux, d'anciens membres des Cortès, des employés du régime constitutionnel, qui, renonçant en Amérique à leur foi politique, donnent à penser que le libéralisme, en Espagne, est encore une opinion de circonstance plutôt qu'une conviction profonde, tel qu'il commence à se propager parmi nous.

Nous autres étrangers, nous sommes au milieu de tout ceci dans la position la plus fausse et la plus fâcheuse : les deux partis en ce moment aux prises ne nous pardonneront pas, l'un de l'avoir attaqué, l'autre de l'avoir défendu. Si le premier triomphe, nous avons mille vexations à craindre de sa part, sans compter les vengeances privées. Si c'est le second, ces services qu'on exalte aujourd'hui seront oubliés demain, et la jalousie invincible qui anime les habitans contre nous, reprendra sa violence accoutumée. Ceux d'entre nous, et le nombre en est bien petit, qui, ayant acquis quelque aisance à force de travail et d'industrie, entrevoyaient le moment de revoir leur patrie, ne savent plus aujourd'hui quand ils pourront partir.

Lima, 8 mars 1834.

L. A.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

15 juillet 1834.

Depuis quelques jours, toute la France a les yeux tournés sur l'Angleterre. Pour les esprits observateurs, la démission et la retraite de lord Grey étaient prévues depuis long-temps. On avait même pressenti que la discussion au sujet de l'Irlande motiverait le parti qu'il vient de prendre, et serait pour lui une occasion de sortir des embarras qu'il lui est impossible de surmonter. On se souvient sans doute du fameux *meeting* qui eut lieu après la promulgation du bill de réforme et que présida sir Fr. Burdett. Là, en présence d'une immense multitude d'électeurs, il fut juré que le bill ne serait pas, comme tant d'autres, une simple feuille de parchemin, et les contractans se promirent solennellement de ne prendre ni paix ni relâche, et de n'en pas laisser au parlement et au ministère jusqu'à l'abolition radicale et complète des dîmes, des lois sur les céréales, de tous les impôts qui pèsent le plus directement sur le peuple, jusqu'à la diminution de la liste civile, des pensions, etc. Ce parti, qui n'est pas le parti radical, poursuit vivement sa tâche. Les populations anglaises, activement travaillées depuis quelques années, deviennent chaque jour plus impatientes et plus exigeantes, et sans un élan de prospérité et de bien-être tout-à-fait inattendu, qui a eu lieu en Angleterre vers l'époque de la promulgation du bill, la révolution qui marche d'une manière si rationnelle et si graduée, ne se fût pas opérée aussi pacifiquement. On peut s'étonner

toutefois que lord Grey se retire du ministère au moment où la conclusion de la quadruple alliance semble préparer pour l'Angleterre une position plus influente à l'extérieur que celle qu'elle a occupée dans ces dernières années. On a fait beaucoup d'honneur en France à lord Grey de l'empressement qu'il a mis à se démettre de ses fonctions, dès qu'il a entrevu la possibilité d'être contredit par la chambre des communes au sujet du bill de coërcition de l'Irlande; mais, comme l'a dit lui-même lord Grey, sa détermination part d'un motif plus grave encore. Il est vieux et épuisé, accablé des dégoûts qu'on lui suscite, las de lutter chaque jour avec les affections personnelles et les habitudes politiques du roi; il sent d'ailleurs que le moment inévitable de traiter les grandes questions populaires approche avec une rapidité effrayante, et peut-être la main lui tremble-t-elle en voyant quels sacrifices il lui faudrait faire; car il faut bien se rappeler que parmi les whigs, lord Grey n'est pas un homme avancé, qu'il est dépassé dans son propre ministère, et que ses opinions politiques n'ont pas changé depuis le jour où, répondant en plein parlement au roturier Canning, il s'écriait : « Je n'oublierai jamais que je suis un noble d'Angleterre, je ne cesserai jamais de me glorifier de l'ordre auquel j'appartiens, et de défendre ses intérêts contre tous les autres. » L'esprit de justice qui anime lord Grey, son noble caractère, l'ont fait sortir avec honneur d'une position vraiment inouie; si l'aristocratie d'Angleterre, si le parti tory pouvaient être sauvés, ils l'eussent été par lord Grey, qui s'est interposé avec tant de sincérité et de loyauté entre ce parti et le peuple; mais en face de ce parti tory si violent, si hautain, si aveugle, il fallait échouer ou s'armer à son tour d'une violence et d'une brutalité dont lord Grey est incapable. Il a préféré abandonner la place, avec douleur sans doute, avec une douleur profonde, qui s'est manifestée par des signes non équivoques dans la chambre des lords, douleur noble et élevée qui s'appliquait non à lui-même, mais au pays dont l'avenir lui paraît si menaçant. La séance de la chambre des lords où le premier ministre n'eut pas la force d'annoncer sa détermination, et laissa retomber sa tête dans ses mains, fournira un jour une des pages les plus mémorables de l'histoire d'Angleterre, et le parti tory ne saura peut-être que trop tôt sur qui tombaient les larmes qui s'échappaient involontairement des yeux de lord Grey.

Il paraît certain maintenant que le cabinet anglais ne se disloquera pas entièrement après la retraite de lord Grey, et que le chancelier de l'échiquier lui-même consentira à demeurer. On avait pensé d'abord que lord Melbourne avait été appelé près du roi pour former un cabinet nouveau, et M. de Talleyrand avait même annoncé cette nouvelle par voie télégra-

phique; mais personne mieux que M. de Talleyrand ne pouvait savoir que lord Melbourne, en sa qualité de secrétaire d'état de l'intérieur, était l'agent direct et naturel du souverain pour toutes les affaires, et que d'ailleurs l'affection personnelle que lui porte le roi l'a toujours admis à une intimité dont les conséquences politiques ne sont pas grandes. On sait en Angleterre que lord Melbourne, ainsi que sir Ch. Lamb, envoyé à Vienne, est neveu du roi actuel, par George IV et lady Lamb, sa mère. Sir Peniston Lamb, père du secrétaire d'état de l'intérieur, ne fut créé lord et gentilhomme de la chambre du prince de Galles qu'en 1781, et n'entra qu'en 1815 à la chambre des pairs. Lord Melbourne restera sans doute dans le ministère où il est plus spécialement l'homme du roi; mais ne possédant pas un de ces grands talens qui aplanissent tout, sa situation n'est pas assez élevée pour qu'il soit appelé à composer un cabinet.

On a dû remarquer que le nom de lord Brougham n'a pas même été prononcé dans toutes les combinaisons qu'on a faites. Lord Brougham a cependant modifié d'une manière sensible les opinions politiques qu'il avait professées, lorsqu'il n'était que simple membre du barreau. Le contact des hautes affaires a diminué, non pas sa rudesse, mais l'exigence de son whigisme et de ses vues de réforme; toutefois lord Brougham a conservé, sur le ballot de laine, l'esprit étroit de la robe; sa violence y a en quelque sorte augmenté, et sa haine contre la noblesse, dont il a voulu pourtant faire partie, y a éclaté avec plus de force. On n'admettra donc jamais lord Brougham comme membre dirigeant du cabinet; ce serait déclarer une guerre à mort à la chambre des lords sans satisfaire le parti populaire, qui, en Angleterre, a assez de bon sens pour sentir qu'il ne fera jamais ses affaires en les confiant aux avocats. Aussi les hommes d'état anglais ne pouvaient-ils assez témoigner leur étonnement, en apprenant qu'il avait été sérieusement question de confier la présidence du conseil à M. Dupin, qui ressemble tant à lord Brougham. C'est une idée qui nous fait peu d'honneur chez nos voisins.

Sir Robert Peel, homme fort estimé en Angleterre, en dépit de ses variations, ne recueillera pas non plus la succession de lord Grey, grâce à la franchise de lord Melbourne, qui a déclaré au roi que le cabinet se retirerait en masse, s'il persistait à faire un tel choix. Une autre raison a été donnée sans doute au roi d'Angleterre : c'est que ce serait perdre la partie devant le pays que d'ouvrir trop largement la porte aux tories. Il est bien convenu dans les hautes sphères qu'on leur doit toutes sortes de ménagemens, que les intérêts de la couronne sont inséparables des leurs, qu'il faut les consulter souvent, que les membres du cabinet eux-mêmes doivent être choisis exclusivement parmi ceux qui ont des liens et

des intérêts communs avec eux, mais que le gouvernement deviendrait bientôt impossible, s'ils maniaient les affaires. Lord Althorp, qui réunit toutes ces qualités, remplacera sans doute lord Grey, avec qui il a cru devoir prendre sa retraite; mais il y a lieu de penser qu'on parviendra à vaincre sa répugnance, et à le ramener à la direction des affaires.

Le spectacle que vient de donner l'Angleterre n'a pas été perdu pour la France, et notre ministère en a subi un triste reflet. Après avoir lu la déclaration si droite et si honnête de lord Grey, les explications franches et ouvertes de ses collègues, après avoir vu tous ces hommes d'état si fidèles à leurs principes, si peu acharnés à se maintenir en place, si tôt prêts à rendre compte de leurs actes, de leur conduite, appelant avec tant de probité l'attention du parlement sur les résultats de leur gestion, on s'est trouvé bien humilié, bien profondément blessé dans son patriotisme, en reportant les yeux sur nos pantins politiques, sans vergogne et sans foi, cramponnés à leur titre et à leurs appointemens, épaississant l'ombre autour de leurs affaires, restant à leur place à tout prix, essuyant toutes les hontes, tous les échecs dans les chambres, abandonnant toutes leurs prétentions et leurs demandes pour peu qu'on leur résiste, reprenant à la dérobée ce qu'on leur refuse, dépassant sans conscience les crédits qu'ils avaient eux-mêmes fixés, implorant ensuite grace à genoux quand on les menace de leur demander compte de leurs scandaleux marchés, bafoués, souffletés, humiliés, et en même temps fiers et insolens, contens surtout, pourvu qu'ils restent, et résolus à rester jusqu'à ce qu'on les chasse. Cette comparaison a été faite par toute la France, et la France entière en a rougi de pudeur. La France, qui paie, qui se bouche les oreilles, qui ferme les yeux, qui se résigne à tout ce qu'on lui fait faire depuis quatre ans, qui donne les mains à tout pourvu qu'on la laisse reposer et dormir, la France en a eu tout à coup un tressaillement, comme un mouvement de réveil, et elle a fait signe qu'elle n'est pas morte, dussent en pâlir ses habiles gouvernans.

Il faut cependant qu'elle s'arme encore de patience et de courage, si elle veut connaître ses affaires et la manière dont elles sont dirigées. Celle d'Alger n'est pas la moins curieuse et la moins déplorable. Depuis quinze jours, Alger est sur le tapis du conseil. On le donne, on le reprend, on le redonne encore à ses créatures et à ses amis, on se l'arrache, on se le dispute; c'est un gros morceau sur lequel se portent toutes les mains, mais qui échappera à toutes, pour rester entre les doigts si tenaces du maréchal Soult, qui ne se laisse pas prendre facilement ce qu'il tient.

On sait qu'il a été beaucoup question de M. Decazes. Il avait pour concurrens, le maréchal Molitor, dont le roi ne veut pas, le maréchal Clau-

sel, dont ne voulaient ni le roi ni les ministres, et le duc de Bassano, qui, au dire même de son seul soutien, le maréchal Soult, est d'un âge trop avancé pour soutenir un pareil poids. La seule raison que donnait le maréchal pour motiver sa préférence pour le duc de Bassano, c'est, disait-il en propres termes, qu'il voulait déposer une couronne sur une tombe, raison un peu poétique, on en conviendra, pour un homme aussi positif que l'est M. le maréchal Soult. Au reste, le maréchal voulait, avant tout, un gouvernement militaire à Alger. Dans un pays où la présidence du conseil est soumise à un maréchal, il est tout naturel, disait-il, de confier les grands emplois à des officiers. Qui eût osé contredire le maréchal? Tout le système actuel ne tend-il pas au despotisme militaire?

M. Decazes était surtout un épouvantail pour le maréchal Soult. Pourquoi? Nous ne saurions le dire; mais le président du conseil alléguait, entre autres raisons, que M. Decazes ayant fait arrêter quelques généraux en 1815, pas un général ne voudrait servir sous ses ordres. A quoi M. Thiers répondit fort à propos, que de toutes les arrestations de cette époque, la plus scandaleuse avait été certainement celle du général Excelmans, et que si c'était là un motif pour les généraux de ne pas obéir aux auteurs de pareils actes, le maréchal Soult, qui l'avait ordonnée, trouverait de grands obstacles au ministère de la guerre. Le maréchal ne se tint pas pour battu. Il s'écria avec humeur que M. Decazes n'avait pas seulement fait arrêter des généraux, mais qu'il en avait exilé. A quoi un autre ministre répondit que les listes d'exil avaient été signées, non par M. Decazes, mais par MM. Pasquier, Jaucourt et Louis; que M. Decazes ne s'était mêlé de ces affaires d'exil qu'une seule fois, et que ce fut pour rappeler le maréchal Soult, contre l'avis du duc de Richelieu, alors à Aix-la-Chapelle, qui se plaignit vivement de cette amnistie. La discussion se prolongea long-temps sur ce ton, et devint si vive et si personnelle, qu'il sembla qu'on allait en venir aux voies de fait. Le maréchal, repoussé sur tous les points, à son grand désavantage, et se sentant tout meurtri de cette discussion, finit par déclarer qu'il ne confierait jamais un poste aussi important que celui d'Alger à un homme de la restauration; mais les plus jeunes collègues du vieux maréchal ne le laissèrent pas même respirer dans ce dernier retranchement. Ils le prièrent de se rappeler que la révolution de juillet avait divisé la restauration en deux catégories, l'une comprenant le règne de Louis XVIII, et l'autre celui de Charles X; et que, pour mieux les établir, la Charte de 1830 avait reconnu les pairs créés sous le premier de ces règnes, tandis qu'elle avait expulsé ceux qui avaient été nommés sous le second, à l'exception d'un seul qui avait su rentrer dans la chambre, à l'exception du maréchal Soult, à qui l'affaire de la souscription de Quiberon, des

promenades processionnelles le cierge à la main, et nombre d'actes passablement royalistes, avaient fait conférer cette dignité par Charles X. On le conjura donc de se montrer moins dur aux hommes de cette restauration, parmi lesquels il avait trouvé des amis zélés à des époques si différentes. Ainsi battu, le maréchal eut recours à son argument ordinaire, il offrit sa démission *qui fut acceptée*. Nous ne savons par quel détour il se la fit rendre; mais ce qui est certain, c'est que pour la première fois, depuis qu'il existe un conseil et des ministres, un seul a ainsi tenu en échec tous les autres et l'a emporté sur eux, sans daigner leur donner une raison valable, et en fondant son opinion et ses exigences sur son bon plaisir. N'avions-nous pas raison de dire que nous devions nous voiler le visage en comparant ce qui se passe en France et ce qui a lieu en Angleterre ?

Ce n'est pas que, politiquement, la question personnelle nous touche. Nous rendons toute justice au caractère privé de M. Decazes, nous pensons même que ses talens administratifs et son esprit conciliateur eussent produit de bons résultats à Alger, mais une question plus importante s'élève dans cette affaire : celle de la domination du maréchal Soult, et de la tendance de cette domination. Cet homme qu'une vie reprochable en tous points, il faut avoir le courage de le dire, à force de servilités de tous genres, de revirémens inouis, de dévouemens déposés aux pieds de tant de gouvernemens, qu'une administration sur laquelle planent tant de bruits déplorables, qu'une ignorance si complète de l'état de l'Europe et de la France, qu'une absence totale de notions politiques, semblent devoir éloigner du ministère, y domine de tout son poids par on ne sait quelle puissante volonté, et par la lâcheté de ceux qui siègent avec lui au conseil, tout en faisant des efforts inouis pour l'éloigner. La présidence du maréchal Soult et sa suprématie ne peuvent s'expliquer que par un plan que nous avons signalé depuis long-temps, par l'espoir et le projet bien arrêté d'user en France le gouvernement représentatif, et d'y substituer un pouvoir militaire; système imaginé d'abord par les historiens du ministère, qui voudraient nous faire passer successivement par le 13 vendémiaire, le 18 fructidor et le 18 brumaire, comme unique moyen d'échapper à un 10 août et à ses suites. Mais les auteurs de ce projet eux-mêmes paraissent déjà avoir reconnu qu'ils y périraient, ou qu'ils y joueraient un triste rôle; c'est ce qui expliquerait l'opposition faite au maréchal Soult, dans cette circonstance, par MM. Thiers et Guizot. Cette opposition ira plus loin sans doute, car le motif qui l'a fait naître se reproduit dans presque toutes les questions, vu que le plat de l'épée du vieux maréchal commence à se faire sentir très rudement sur le dos de ses collègues. Si, comme nous le pensons, la poignée de cette épée est en d'autres mains

que celles du maréchal Soult, et que celui-ci ne soit qu'un instrument qui se laisse docilement manier d'en haut, tout en tombant si rudement sur ce qui se trouve au-dessous de lui, l'opposition ministérielle aura peu d'effet, et c'est aux chambres que sera réservé l'honneur de débarrasser le pays de ce dispendieux despote.

L'époque de la réunion des chambres approche. Cette session singulière, qui a fait naître de part et d'autre tant de discussions, ne sera pas aussi nulle et aussi factice qu'on l'avait cru d'abord. Le ministère, craignant que l'opposition ne se rende tout entière à son poste, et qu'elle n'annulle un grand nombre d'élections véritablement scandaleuses, a envoyé de tous côtés des agens dans les départemens, pour engager ses amis de la chambre à ne pas laisser le terrain libre à ses adversaires. Il paraît donc que la chambre sera en nombre au 31 juillet, et qu'elle ne se séparera pas immédiatement. Les événemens extérieurs peuvent d'ailleurs y amener des discussions importantes.

En attendant, on s'occupe de destituer ceux des préfets et des sous-préfets qui n'ont pas bien rempli leur devoir dans les élections, comme on dit au ministère, c'est-à-dire qui n'ont pas su lutter avec avantage contre les candidats de l'opposition. On dit que la nomination de M. de Cormenin surtout fera une sous-préfecture vacante. Ce travail doit paraître prochainement.

Pour compléter le système, la censure dramatique vient d'être rétablie, mais poltronne, honteuse, et n'avançant que timidement sa main déjà teinte de l'infame encre rouge et armée des ignobles ciseaux. La circulaire ministérielle qui a annoncé cette bonne nouvelle aux directeurs de théâtres, est trop caractéristique pour ne pas la reproduire; la voici :

Paris, le — juillet 1834.

« MONSIEUR,

« L'article 11 du décret du 8 juin 1806, encore en vigueur aujourd'hui, donne à l'administration le droit d'interdire les représentations théâtrales. Depuis quatre ans, elle s'est trouvée dans l'obligation d'appliquer cet article et de défendre la représentation de plusieurs pièces. Les manuscrits ne lui étant pas communiqués, elle n'a pu, le plus souvent, prendre ce parti que lorsque les directeurs avaient fait les frais de la mise en scène. Il en est résulté des dommages pour eux et des demandes en indemnités qui n'ont pu être admises. Les plaintes des directeurs ont fait sentir le besoin de régulariser cet état de choses. C'est pour arriver à ce but que je vous ai averti verbalement, et que, *sur votre demande*, je vous avertis par écrit de ce qui a été arrêté par M. le ministre de l'intérieur, pour l'exécution du décret du 8 juin 1806.

« Vous avez la faculté d'éviter tout dommage en soumettant d'avance les manuscrits des ouvrages nouveaux à la division des beaux arts et des théâtres. Les pièces qui n'auront pas été soumises seront interdites purement et simplement, lorsque par leur contenu elles mériteront l'application du décret, et vous ne pourrez imputer qu'à vous seul les dommages qui résulteront d'une mise en scène devenue inutile.

« Agréez, etc., le chef de la division des beaux arts et des théâtres.

« CAVÉ. »

La charte de 1830, la charte-vérité, a eu beau déclarer que la censure ne pourrait être rétablie sous aucune forme, voici un simple chef de division qui ne craint pas d'apposer son nom à une telle mesure. La censure n'est pas rétablie, mais les manuscrits seront communiqués par complaisance aux agens du ministère, qui en bifferont tout ce qui leur déplaira. On peut s'en rapporter à ceux qui rempliront ce honteux office du soin de causer des embarras sans nombre aux directeurs qui ne se soumettront pas à envoyer leurs pièces de théâtre au ministère. Ne fût-ce que le besoin de se rendre nécessaires, leur activité et leur zèle seraient stimulés suffisamment. En vérité, la censure de la restauration était plus tolérable que celle-ci, et on veut la faire regretter sans doute. Celle-là était franche du moins, ceux qui l'exerçaient ne se masquaient pas le visage, et livraient leur face au mépris public. Ils avaient le courage de leur vil métier, et ils ont supporté avec une sorte d'intrépidité la fatale publicité qui s'est attachée à leur personne. On peut dire que de toutes les tentatives de censure qui ont été faites, celle-ci est la plus honteuse, et nous plaignons sincèrement M. Cavé d'y avoir accolé son nom. M. Cavé n'était pas sorti assez glorieusement des récentes affaires de l'Opéra pour se permettre une telle fredaine. Nous doutons qu'elle lui soit pardonnée, même par ceux qui lui portent le plus d'intérêt; mais nous doutons encore plus que cette tentative puisse réussir. Quelles que soient les turpitudes de ce régime, celle-ci est trop forte pour avoir son cours. Au reste, on doit remarquer comme une singularité que le chef de division qui a signé cette circulaire, par laquelle on remet en vigueur un des plus tristes décrets de l'empire, et qui porte un si rude coup à l'art dramatique, est l'un des auteurs des *Soirées de Neuilly*, où le despotisme de l'empire a été si bien tourné en ridicule, et qu'il est en même temps un auteur dramatique peu connu, il est vrai, peu digne de l'être, mais ayant après tout produit quelques ouvrages, entre autres les paroles du ballet de *la Tentation*.

On a eu enfin quelques détails sur l'embarquement mystérieux de Brest, nous pouvons les compléter. L'homme qu'on a embarqué avec sa

femme est un ancien sous-officier, nommé Sporon. Il paraît qu'une de nos trois polices l'avait employé dernièrement comme agent provocateur et meneur principal dans une affaire de conspiration qu'on arrangeait alors. Il s'agissait d'entraîner quelques pauvres diables à tenter une entreprise d'assassinat à Neuilly, qu'on eût exploitée comme on exploite toutes choses. Sporon, surveillé lui-même, se serait laissé dominer, dit-on, par ceux qu'il avait été chargé d'entraîner; on l'arrêta à temps, et comme la mission qu'il avait acceptée le mettait dans une situation exceptionnelle, on l'obligea de signer l'engagement de se rendre au Sénégal. Il consentit à tout, et demanda seulement comme une faveur d'emmener avec lui sa femme. C'est elle qui a fait à Brest, au moment de s'embarquer, cette belle résistance dont il a été question dans les journaux. Cette affaire de basse police est, on le voit, à la hauteur de toutes les autres.

On parle aussi, parmi les gens bien informés, de l'affaire du réfugié italien Narzini, qui appartenait à l'association de la Jeune Italie, et que l'Autriche réclame avec une grande persévérance. Le cabinet anglais s'est complètement refusé aux recherches qu'on a exigées de lui, mais il n'en a pas été ainsi de notre ministère. On dit qu'après s'être assuré que Narzini n'était pas en France, il a fait mander à M. de Rumigny d'aider M. de Bombelles dans tous ses efforts pour le trouver en Suisse. C'est sans doute un petit dédommagement que notre ministère accorde à l'Autriche pour la calmer sur la quadruple alliance.

Dans notre prochaine livraison, nous donnerons de nouveaux détails sur les hommes de la chambre qui va s'assembler.

—

FADIÈZE, PAR M. ALPHONSE KARR (1). — Le baron Conrad Krumpholtz avait trente ans et paraissait bien en avoir cinquante, non que sa vie eût été en proie à de violentes secousses, mais il s'était ennuyé beaucoup, et c'était bien sa faute. Né pauvre, il avait voulu être riche et diplomate. Or les richesses et les ambassades ne sont pas choses que l'on acquiert impunément. Le baron avait obtenu les unes et les autres, mais en revanche il avait perdu la faculté de sentir. Son cœur s'était desséché à la poursuite de ses ambitions. Il n'avait plus d'âme!

Le baron végétait ainsi avec un semblant d'existence. Un jour que, plongé en l'un de ses plus sombres découragemens, il feuilletait le journal de sa jeunesse de dix-huit ans, il y tomba sur les pages où il s'était naïvement raconté lui-même l'histoire de sa première passion. Il revit au loin dans le passé Blanche, une douce et pure jeune fille qu'il avait aimée

(1) Un vol. in 8°, chez Ledoux, 97, rue de Richelieu.

et qu'il n'eût tenu qu'à lui d'épouser de préférence à la fortune et aux honneurs. Ce fut comme un reflet de bonheur pour lui que la lecture de ce journal. Espérant respirer mieux encore le parfum de cet amour aux lieux où il s'était jadis allumé, il voulut revoir *Ober Wesel* et la maison qu'avait habitée Blanche.

Il s'en fut donc à Ober Wesel. Mais là le reprirent les désappointemens. La maison de Blanche n'existait plus. Il en fit bien rebâtir une dans le parc d'un château qu'il acheta, mais on lui fabriqua une maison toute neuve avec un chaume tout neuf.

Il avait ordonné qu'on plantât autour de ces aubépines, où il se piquait autrefois à cueillir des bouquets pour sa maîtresse, et qu'on semât par les jardins de ces pâquerettes et de ces barbeaux bleus qu'il lui avait tant de fois tressés en couronnes.

Mais, grâce à l'habileté de son jardinier, l'aubépine se trouva sans épines. Au lieu de pâquerettes blanches, il fleurit des pâquerettes roses doubles; les barbeaux étaient de toutes les couleurs, mais il n'y en eut pas un bleu.

Conrad fut plus malheureux que jamais. Il allait se casser la tête quand il se rappela soudain un commencement d'air qu'il avait entendu chanter par Blanche. Pour le coup il se crut près de revivre? Mais ce lui fut là encore une sensation incomplète comme toutes celles qu'il avait évoquées! Cet air, il ne pouvait l'achever! Il en restait toujours au milieu de la cinquième mesure, au *Fa Dieze*. Oh! s'il allait plus loin! s'il finissait cette mélodie, sa jeunesse, ses dix-huit ans, sa Blanche, son ame, tout lui serait rendu! Il n'épargna rien pour ressaisir ces notes qui s'étaient enfuies de sa mémoire. Il les demanda à prix d'or à celle de tous les habitans du pays.

Il abandonna sa maison d'Ober Wesel afin de s'en aller courir le monde à la recherche de son air et compulser toutes les collections de musique de l'Allemagne. Ce fut en vain. En ces impuissans efforts il usa seulement le peu de vie qui lui restait. Enfin, sentant la mort venir, il fit un testament par lequel il instituait Blanche sa légataire universelle si elle existait encore; puis, couché dans son lit, à moitié pris déjà par le râle, il s'avisa de prier Athanase, son domestique, de lui chanter une chanson en guise de *requiem* ou de *de profundis*.

Athanase psalmodia en pleurant un air qui était justement celui que le baron n'avait pu jamais finir.

— Sais-tu donc cet air? dit Conrad.

— Oui, monsieur le baron, reprit Athanase.

— Alors chante-le au nom du ciel et presse la mesure pour cause, cria le baron!

Athanase continua, mais le baron avait cessé d'exister avant que son domestique fût allé au-delà du *Fa Dieze*.

Qui avait appris cependant cet air à Athanase? c'était la Blanche même de son maître, dont il avait long-temps aussi délaigné l'amour et qu'il consent à épouser, maintenant qu'elle est enrichie par le testament du baron.

De tout cela l'auteur tire cette conclusion, qu'au fond de nos peines et de nos joies même les plus intimes, il n'y a rien.

Je regrette vraiment que M. Alphonse Karr ait placé là cette moralité que je ne comprends point peut-être, mais qui n'a, ce me semble, rien de commun avec son livre. Je sais bien que ce livre n'est qu'une de ces débauches d'imagination où la critique est mal venue à demander compte à l'auteur de son caprice. Mais on a beau mettre dans ces fantaisies tout l'esprit que M. Alphonse Karr a mis dans la sienne, il ne messied pas d'y laisser quelque raison. Une idée grave planait d'ailleurs d'elle-même sur tout ce roman si léger, et c'était bien par elle qu'il eût convenu de le résumer.

C'est une maladie fréquente de nos jours, que cet ennui qui tue le baron Conrad, mais elle n'atteint guère que ceux qui, jeunes, ont comme lui vendu leur ame aux mauvaises passions; pour ceux-là, en effet, l'âge une fois venu, il n'y a plus rien dans la vie! Mais qu'ils n'accusent qu'eux seuls du néant où ils sont tombés! Nul ne les a poussés dans cet abîme; ils s'y sont bien précipités d'eux-mêmes. Puisque M. Alphonse Karr pensait que son ouvrage, si frivole qu'il fût, pouvait offrir quelque enseignement, n'était-ce donc point cette pensée morale qu'il en devait tout naturellement dégager?

Et puis, il faut bien le dire aussi, trop de précipitation se trahit dans l'exécution de ce roman. On voit que l'auteur en a laissé tomber insoucieusement de sa plume les divers chapitres comme d'indifférens articles de journaux qu'il eût écrits sans les relire. C'est cependant en ces œuvres légères que la forme et les détails demandent, selon nous, le plus de précision et de fini.

Mais M. Alphonse Karr a fait un épilogue pour nous déclarer qu'au mois d'avril, bien que l'esprit soit peu porté au travail, il a voulu nous raconter le *Fa dieze* avant de nous donner un autre récit auquel il attache plus d'importance.

Assurément, nous lui savons gré d'avoir pris ainsi sur son printemps, à l'intention de nos plaisirs; mais, non moins patiens que désintéressés, pour peu que le *Fa dieze* y eût dû gagner ce qui lui manque, nous l'eussions attendu volontiers, comme l'*autre récit*, quelques mois de plus.

CORRESPONDANCE D'ORIENT, PAR MM. MICHAUD ET POUJOULAT.

A moins qu'il ne soit un de ces érudits qui, commissionnés ou non par les gouvernemens, s'en vont courir le monde comme géographes, antiquaires ou naturalistes, et au retour ne nous doivent pas moins qu'une histoire grave et méthodique de leurs recherches, un voyageur, s'il veut se borner à nous conter ses impressions, ne saurait, je crois, les traduire plus fidèlement que par les lettres écrites à ses amis, des lieux même qu'il a vus.

C'est le parti qu'ont pris MM. Michaud et Poujoulat pour nous conduire avec eux en Orient, et ils nous en ont ainsi rendu le pèlerinage facile et plein d'attrait.

Dans les trois premiers volumes de leur Correspondance, sur leurs pas, nous avions visité déjà la Grèce et les ruines de Troie, puis des rives de l'Hellespont nous les avions suivis à Constantinople, où ils nous avaient fait séjourner avec eux, sans que nous nous fussions plaints de la longueur de cette halte; voici maintenant que leur quatrième volume nous remet en chemin et nous emmène à Jérusalem.

Ayant encore une fois traversé l'Archipel, nous descendons d'abord à Rhodes. Arrêtons-nous un instant avec nos voyageurs chez le bey de l'île qu'ils vont visiter; nous y assisterons à une petite scène fort plaisante. Son Excellence s'était fait servir à déjeûner et mangeait un *pilaw* et des œufs sur le plat, portant tour à tour ses grosses mains sur l'un et l'autre mets, et se tournant de temps à autre vers M. Michaud pour lui dire en italien : *A la turca! à la turca!* Puis, comme tous les agens de la Porte avaient reçu l'ordre d'accueillir les Francs de leur mieux, après son déjeûner le bey crut devoir mettre la conversation sur la situation de l'Europe. Il parla de la révolution française, et s'imaginant nous être fort agréable, observe M. Michaud, il nous répéta plusieurs fois en italien : — *Constituzione bona, bona constituzione!* — Cet honnête bey avait trouvé là vraiment un singulier moyen d'être agréable à l'auteur de l'*Histoire des Croisades* et au fondateur de la *Quotidienne*.

Nous voudrions continuer la route jusqu'à Jérusalem en la compagnie de MM. Michaud et Poujoulat, et les accompagner en toutes leurs étapes, tant leur commerce est aimable et distingué, tant leur causerie a de charme et d'intérêt; mais il nous faudrait alors les laisser parler eux-mêmes plus souvent que ne le permettent les bornes étroites dans lesquelles ce court aperçu de leur livre est tenu de se circonscrire.

Ce qui manque peut-être aux récits d'ailleurs toujours amusans et spirituels de nos voyageurs, c'est, selon nous, un peu de foi vive. Certes, je

les vois partout vrais croyans et bons chrétiens; mais en Palestine et surtout dans la ville sainte, je les voudrais plus naïvement catholiques; je les voudrais un peu superstitieux même.

C'est cette candide dévotion qui donne des charmes infinis à la relation d'un pareil voyage qu'un pélerin de Salamanque a publiée en espagnol il y a quelques années. Cet écrit ne semble pas en vérité de ce siècle, et je ne puis résister au désir d'en traduire ici quelques lignes.

« Nous étions encore à une demi-lieue de Jérusalem, dit le pélerin, lorsque nous commençâmes à la distinguer dans le lointain. Sa vue me jeta dans un contentement inexprimable. J'allais descendre de mon cheval afin de baiser la terre et de gagner l'indulgence plénière accordée en ce cas; mais les religieux avec lesquels je venais m'en empêchèrent, m'avertissant que les Turcs qui nous escortaient me couperaient infailliblement la tête, si je donnais en leur présence de telles marques de piété. »

Assurément, MM. Michaud et Poujoulat vous montrent bien mieux, bien plus complètement la ville sainte et ses environs que ne l'a fait le pauvre pélerin; mais leur religion éclairée et intelligente ne touche pas comme son ignorante simplicité.

Il termine son itinéraire par une sorte d'instruction destinée à ceux qui entreprendront après lui le pélerinage de la terre sainte.

« Ceux-là, dit-il, devront se pénétrer d'abord profondément de la lecture du Nouveau-Testament, et l'apprendre même par cœur.

« Avant de se mettre en route, ils feront une confession générale de tous les péchés de leur vie. S'ils ont quelques biens et quelque fortune, ils feront aussi leur testament, et légueront aux églises et aux couvens le plus qu'ils pourront d'argent à employer en messes.

« Ils ne s'arrêteront nulle part à voir des objets de curiosité, comme monumens ou choses d'art qui les pourraient détourner de leur but pieux.

« Fussent-ils fort riches, ils ne devront emmener avec eux aucun domestique, ni se pourvoir de plus de six mille réaux et de quatre chemises.

« Durant toute la navigation, comme on ne voit rien que le ciel et l'eau, ils passeront leur temps en prières et en oraisons mentales. »

Nous laissons là le surplus des conseils de notre bon pélerin. Nous en avons dit assez pour ceux qui seront tentés de s'en aller en pélerinage comme lui à Jérusalem, et le nombre n'en sera pas grand parmi nous, j'en ai peur.

Quant aux simples voyageurs, à ceux qui voudront visiter la terre sainte seulement en curieux, soit de leur propre personne, soit sans se déranger du coin de leur feu, à ceux-là nous recommanderons les lettres de MM. Michaud et Poujoulat; ils ne sauraient trouver pour leurs explorations

un manuel plus complet et plus instructif, un guide plus sûr et mieux informé.

TABLEAU DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'EUROPE, DEPUIS 1814 JUSQU'EN 1830 (1).

C'est une critique exigeante au-delà de ses droits que celle qui prétend, au lieu de juger un livre, le refaire et le reconstruire de fond en comble sur un nouveau plan. M. Edouard Alletz nous présente le sien comme un simple résumé de faits et une analyse de documens publics. Ce sont uniquement les actes des cabinets, les opérations de guerre et les stipulations des traités qu'il s'est proposé de classer à leur date et par époques. Il faut reconnaître qu'il s'est consciencieusement acquitté de cette tâche aride et ingrate, et si nous trouvons quelque chose à blâmer de son ouvrage, ce n'en sera guère que le titre. Ce titre promet en effet beaucoup trop, car l'avant-propos qui le suit se charge d'abord de le démentir; ce n'est point le tableau de l'histoire de la restauration, c'en est simplement la table des matières raisonnée que M. Edouard Alletz a voulu faire, et il n'a pas effectivement fait autre chose.

Cette table est au moins excellente. Les faits y sont rappelés avec ordre, précision et exactitude, et en même temps avec l'étendue convenable. Leur division est lucidement tracée.

Qui écrira maintenant l'histoire de ces seize années dont M. Alletz nous a donné une si juste analyse? Ce sera, certes, un digne monument à élever! Mais M. Alletz qui en a rassemblé laborieusement les matériaux, se bornera-t-il à cet humble travail? N'aura-t-il donc pas l'ambition d'être lui-même l'architecte?

DES DEVOIRS DES HOMMES, PAR SILVIO PELLICO (2). — C'est un livre qui vient bien après celui des prisons, — *le mie Prigioni*, — que ce traité des devoirs de Silvio Pellico, car il y avait mis une digne préface dans le récit de ses souffrances si chrétiennement patientes durant les dix années de sa captivité. Vous qui voulez que le prédicateur vous prêche aussi d'exemple, vous ne récuserez pas au moins celui-ci. Oui, sa parole est dure et sévère! C'est bien toute l'inflexibilité du devoir que vous prescrit ce moraliste inexorable. Ce n'est pas lui qui veut des accommodemens avec le ciel. Son évangile est plus rigoureux peut-être que celui de Jésus-Christ. Écoutez-le pourtant avec respect, et si vous n'acceptez point toute la rigueur de ses principes, si vous jugez que la leçon ne vaut rien pour le

(1) Chez Vimont, 95, rue de Richelieu.

(2) Un vol. in-8°, chez Fournier, 14, rue de Seine.

siècle ou pour vous, n'accusez pas ce missionnaire de la foi d'hypocrisie, ni même d'inconséquence! Il n'est pas en effet de ces apôtres de notre temps qui ont tenté de réhabiliter le christianisme si commodément, c'est-à-dire sans se déranger le moins du monde eux-mêmes de leur indifférence irréligieuse. Non! sa vie entière est là, derrière ses paroles, qui témoigne pour elles et les fortifie.

Mais ce n'est pas seulement cette incontestable loyauté de conviction qui recommande hautement le nouveau livre de *Silvio Pellico* : il y faut reconnaître aussi et admirer ce calme profond qui y règne ainsi que dans *les Prisons*. — Ne semble-t-il pas que cette voix grave et paisible sort du fond d'un cloître? Oui, la voix de Silvio Pellico, c'est bien une voix du cloître comme celle de Manzoni. L'austère et tranquille solennité du chant d'église est bien le caractère de cette école italienne moderne si à part, si glorieusement créée et représentée par ces deux poètes.

Aussi, quelle surprise ne devait pas causer leur poésie du Midi apparaissant toute blanche, toute religieuse, toute soumise au milieu de nos poésies actuelles du Nord, sombres, désordonnées, ivres de punch et de vin de Champagne, et, dans leur ivresse, s'en prenant à tous les dieux! N'eût-on pas dit un beau cygne s'abattant parmi des troupes d'aigles et de vautours?

LIVRES ANGLAIS.

Vous me demandez quelles nouveautés assez piquantes ont triomphé de nos discussions politiques, de nos combats pour et contre la réforme, et de l'intérêt excité par la grande procession des unionistes. Le nombre de ces heureux ouvrages n'est pas très grand. Ici, comme chez vous, l'édition à bon marché domine. Le *penny* envahit la librairie. Le public est persuadé qu'en déboursant un millier de *penny*, l'un après l'autre et de semaine en semaine, ces *penny* ne font plus tard ni des schellings, ni des guinées.

Les éditions à bon marché tombent dru comme grêle : c'est Walter Scott, c'est Crabbe, c'est Robert Burns que l'on publie ainsi tour à tour. L'édition de Crabbe est ornée d'une assez bonne vie de Crabbe, par son fils. Celle de Burns, par Allan Cuningham, mérite d'être distinguée des nombreuses éditions de ce poète qui ont été publiées jusqu'ici. Allan Cuningham a plus d'un point de ressemblance avec Burns; il sympathise avec lui; il a long-temps habité le comté illustré par ce douanier-poète; il a de l'élégance dans le style; son anecdote est toujours vive, bien narrée, bien colorée, sans exagération et sans emphase.

Il y a moins d'habitude et de métier chez le révérend M. Crabbe, éditeur des œuvres complètes de son père. Les faits s'entassent sans ordre sous sa plume prolixe : avec un peu plus d'art, quel délicieux ouvrage il aurait fait! Quelle vie intéressante et triste que celle de ce ministre protestant, venant à Londres sans autre ressource que son talent; long-temps apprenti chez un apothicaire; n'ayant qu'un pauvre habit déchiré; forcé de rester dans son grenier, et de descendre emprunter une aiguillée de soie noire à sa propriétaire pour raccommoder cet habit; frappant à toutes les portes des grands seigneurs et repoussé par eux; ayant confiance en Dieu et disant sa prière après avoir écrit ses beaux vers et mangé le seul morceau de pain de la journée! Lorsque Burke, l'homme de génie déjà illustre, prend en pitié l'homme de génie inconnu, le présente à ses amis, le tire de la misère et lui procure une petite prébende, comme on l'aime, ce Burke! Puis vient le récit de l'existence du ministre évangélique, cette existence toute rurale, toute provinciale, tout obscure, mais qui n'a rien de misanthropique, de chagrin, ni d'envieux. Crabbe est fort occupé dans son presbytère. Il analyse et décrit dans ses poèmes les matelots et les bourgeois qu'il prêche le dimanche et qu'il assiste au lit de mort : c'est une vie bien complète, bien une, bien d'ensemble; et tous les matériaux, un peu confus, que nous offre M. Crabbe fils, sont admirablement caractéristiques.

Rogers (Samuel), ce poète si riche, ce banquier qui écrit de si agréables vers, s'occupe aujourd'hui d'une édition complète de ses œuvres; les premiers peintres et les premiers graveurs de l'Angleterre doivent contribuer à l'embellir. Vous n'avez pas oublié cet admirable volume de l'*Italie* (ITALY), l'un des chefs-d'œuvre de l'art moderne, avec les vignettes de Turner et ses monumens d'après Prout. Rogers veut que toutes ses œuvres soient imprimées avec le même luxe. Les dessins et les planches qui lui ont été apportés ne l'ayant pas satisfait, il a exigé que l'on recommençât tout le travail. Chaque volume lui coûtera cent soixante-quinze mille francs de votre monnaie.

Jamais nous ne manquerons de romans, et l'urgence des circonstances politiques n'a pas empêché que la presse anglaise ne nous donnât récemment cinq ou six œuvres de ce genre, qui sont fort dignes de remarque. Théodore Hook, l'éditeur responsable de *John Bull* (journal spirituellement et vigoureusement écrit), vient de reparaître avec son roman intitulé : *Amour et Orgueil*. Nos ridicules n'ont pas de meilleur peintre que Théodore Hook; exclusifs, corinthiens, dandies, demi-dandies, quart de dandies, bourgeois singeant l'aristocratie, aristocrates se faisant populaires, affectations vaniteuses du West End et de la Cité, voilà ce que Théodore

Hook saisit avec un merveilleux talent; mais sa verve humoristique est si anglaise, les travers auxquels il fait allusion nous appartiennent si exclusivement, que je ne sais si ses œuvres ne seraient pas des énigmes pour vous : vous n'êtes pas initiés aux mystères de l'école nommée *École de la fourchette d'argent* (*Silver-fork-school*). Horace Smith, homme d'esprit, qui a concouru à la rédaction des piquantes parodies intitulées *Rejected Adresses*, vient de publier un assez bon roman, *Gale Middleton*, et M. Andrew Picken, l'un des nombreux imitateurs de Walter Scott, *the Black Watch*, ouvrage assez distingué.

Mais le grand succès, en fait de romans nouveaux, appartient sans contredit à *Trevelyan*. Le but en est moral; il s'agit de prouver la nécessité de principes fixes et d'une bonne éducation pour les femmes. Tout le monde convient de cela; mais dans une société comme la nôtre, le difficile est d'inculquer ces principes et de donner cette éducation.

Quoi qu'il en soit, Trevelyan, homme à la fleur de l'âge et très honorable, reçoit d'un de ses amis, qui meurt dans ses bras, le soin de veiller sur une fille naturelle de cet ami. Tuteur de la jeune fille, il devient amoureux de sa pupille; rien de plus naturel; sa pupille l'aime, ce qui est encore fort ordinaire. Un plus jeune amant se présente, un amant moins grave, moins penseur, moins grondeur, qui se fait aimer à son tour, et que l'héroïne épouse. Tout cela est dans l'ordre des choses communes.

Delaissée par son mari, assez mauvais sujet, elle pense bientôt à la vengeance, arme favorite des femmes; et, pour que cette vengeance soit éclatante, elle se laisse enlever. Mais à peine la chaise de poste a-t-elle roulé pendant l'espace de quarante milles, le repentir la saisit : elle se sauve, se réfugie dans une auberge isolée; et bientôt, abandonnée du monde entier, elle a recours à la générosité de son tuteur. Trevelyan s'est marié. Il occupe dans le monde une place honorable. Il reçoit le message de l'héroïne, vole à son secours, parvient à lui ramener son mari qui lui pardonne et prend son parti, comme cela arrive quelquefois. Mais ce qui n'arrive pas toujours, c'est que la jeune personne meurt de chagrin dans une auberge. Vous voyez que cette fabulation ne se distingue ni par une grande nouveauté, ni par une énergie bien dramatique. L'auteur s'est sauvé par les détails : on s'intéresse à la lutte de Trevelyan contre lui-même; il n'a pas cessé un instant d'aimer sa pupille, et sa passion, ses combats, le danger de la première entrevue qu'il a avec elle après son mariage, tout cela est peint de main de maître. L'auteur est une femme qu'il ne m'est point permis de nommer. Le temps soulèvera bientôt sans doute le voile sous lequel se cache sa modestie.

Walter-Savage Landor, homme de talent que vous connaissez peu

en France, et dont je ne crois pas qu'aucun ouvrage ait été traduit, a publié pendant ces dernières années, trois volumes, intitulés : *Conversations imaginaires*. Il met en scène, à l'exemple de Fontenelle, mais avec plus de gravité, et souvent avec éloquence, des personnages célèbres qui expriment leurs opinions sur les grands événemens de l'histoire, sur les progrès de la société, etc., etc. On vient de publier un ouvrage du même genre, sous le titre de : *Hampden au* XIX*e siècle*. C'est une revue complète de la plupart des écrivains et des hommes politiques du siècle : œuvre d'un homme qui a beaucoup vu et beaucoup pensé.

La littérature de l'art a fait la conquête d'un bon ouvrage, et vous savez qu'en ce genre les bons ouvrages sont rares. Les *Leçons* de M. Phillips, dernier professeur de peinture de l'académie royale, sur l'histoire et les principes de cet art, méritent les plus grands éloges. L'ame du poète et le talent de l'artiste ont présidé à cette œuvre consciencieuse. Les premières leçons embrassent l'histoire de l'art; les autres donnent les règles de la composition, de l'invention, du coloris et du dessin. M. Phillips a beaucoup voyagé, et voyagé avec fruit. Ses souvenirs d'Italie et de Flandres, ses descriptions brillantes des chefs-d'œuvre que ces contrées ont offerts à son admiration, ajoutent beaucoup à l'originalité et à l'intérêt de son œuvre.

Notre art dramatique se trouve toujours dans la même situation de décadence et de décrépitude que vous savez. Nous vivons sur les pièces françaises. Votre *Bertrand et Raton*, assez habilement adapté à notre scène, n'a eu qu'un demi-succès. La comédie, quand elle n'est pas nationale, ne frappe pas les intelligences populaires, et ces vives et piquantes allusions politiques dont le spectateur parisien est charmé, n'arrivent pas jusqu'aux intelligences obtuses de nos classes moyennes. Quant à la *Révolte au Sérail*, elle a été un désappointement pour nous, et nous n'avons pas compris tout le fracas avec lequel cette pièce a été annoncée et accueillie chez vous. Nos femmes y ont trouvé trop de nudités, et nos gentilshommes pas assez. D'ailleurs Mlle Taglioni n'était pas là pour autoriser l'enthousiasme. M. Jerrold, auteur dramatique assez connu, vient d'obtenir un succès. Sa *Robe de noces* a fait courir toute la ville de Londres. C'est une comédie intime assez intéressante où les jeunes personnes vont chercher l'espérance et l'instruction, les femmes des souvenirs, et les maris des regrets. Le théâtre de Vittoria s'est enrichi d'un ouvrage de Sheridan Knowles, notre meilleur auteur dramatique; je vous en rendrai compte plus tard.

Quant à la poésie, elle n'a rien produit de remarquable, si ce n'est le *Jugement du déluge*, poème miltonique d'une grande originalité, d'un style harmonieux et énergique, et *Philip van Artevelde*, poème dramatique de M. Henri Taylor, qui a paru tout récemment avec assez d'éclat.

DEUX MOTS A LA REVUE BRITANNIQUE

Nous nous plaignions, dans nos dernières livraisons, d'emprunts, d'autres diraient larcins, faits à la *Revue des deux Mondes* par divers journaux, entr'autres par la *Revue Britannique*, qui, récemment, avait donné comme traduction de l'anglais un conte français original, publié par nous sous ce titre : *les Deux Capidji*. A ce propos nous exhortions ces divers journaux à se tenir un peu mieux au courant de la littérature indigène, afin de ne plus s'exposer à donner pour anglais ce qui est français.

Pour n'avoir pas tenu compte de nos exhortations amicales, M. le directeur de la *Revue Britannique* vient de tomber dans la même faute; son dernier n°. (juin 1834) contient un article de philosophie historique évidemment emprunté à notre *Revue* par le *Foreign Quarterly Review*, d'où l'a traduit la *Revue Britannique*. Il a paru pour la première fois dans notre livraison du 15 février dernier, sous ce titre : *Dante était-il hérétique?* L'auteur est M. E. J. Delécluze. Mais il faut rendre à la *Revue Britannique* cette justice qu'elle a dissimulé l'identité en changeant le titre original, et en tronquant et morcellant sans pitié le travail de notre collaborateur. Le nouveau titre substitué à l'ancien est celui-ci : *de l'Esprit d'opposition au moyen âge, et spécialement en Italie;* mais le nom seul est changé, la chose est parfaitement la même.

Aussi bien ne sommes-nous pas les seuls qui servions à défrayer l'anglomane Revue. Nous savons que la *Revue Encyclopédique* a servi comme nous d'arsenal à M. le directeur de la *Revue Britannique*. On lit dans son n°. de novembre 1833 un morceau de voyage intitulé : *Excursion dans les Abruzzes et dans le comté de Molise*. Or, ce morceau avait paru l'année d'avant (juillet 1832) dans la *Revue Encyclopédique* sous le titre des *Samnites anciens et modernes*. L'auteur est M. Charles Didier. Son travail fut traduit à Londres par le *Monthly Magazine*, d'où la *Revue Britannique* l'avait retraduit en français avec de grossières erreurs et une confusion complète de lieux et de noms.

Ce n'était du reste pas la première fois que M. Didier était soumis à cette rude épreuve. Il publia en 1831, dans la *Revue Encyclopédique* (janvier et février), un *Coup d'œil sur la statistique morale et politique de l'Italie*, d'où il arrivait alors; ce travail eut le même destin que ceux qui suivirent, il fut traduit par le journal anglais le *Metropolitan*, et reproduit l'année suivante par la *Revue Britannique* (mars 1832), sous ce titre : *l'Italie en* 1832; retraduit gauchement de l'anglais en français, le travail original n'est pas sorti, comme il est aisé de le deviner, de cette double torture sans de cruelles mutilations.

Mais ce ne sont pas seulement les *Revues* françaises que la *Revue Britannique* exploite et traduit de l'anglais, ce sont les premiers écrivains de la langue; elle a poussé l'étourderie ou l'ignorance jusque là qu'elle a donné, il y a environ deux ans, un roman de Diderot pour une nouvelle anglaise; c'est prendre le Pirée pour un homme.

Le roman original se trouve dans les opuscules que Diderot appelait les *petits papiers*: c'est l'*Histoire du médecin Gardeil et de Mlle La Chaux*. Les noms avaient été changés, et quelques faits secondaires altérés; mais la fable est identique.

Certes voilà plus de faits qu'il n'en faut, et en cherchant nous en trouverions sans doute beaucoup d'autres; en voilà bien assez, disons-nous, pour faire con

naître de quelle façon procède la *Revue Britannique*, et comment elle en use avec son crédule public. Elle fit, il y a quelques années, un grand procès au journal qui s'appelle *le Voleur* (car dans ce temps de pillage littéraire il existe un journal qui n'a pas craint de prendre ce titre), pour contrefaçon d'articles; or, nous nous rappelons qu'à ce propos elle se divertit fort aux dépens de tous ces boutiquiers littéraires qui font des journaux avec des ciseaux. Mais elle, ne fait-elle pas pis? Pour tailler dans la littérature, il faut la connaître, et c'est un mérite que n'a p[illegible] M. le directeur de la *Revue Britannique*, puisqu'il s'en va bravement pour [illegible] au-delà du détroit les lettres françaises. Encore est-ce là la supposition la [illegible] bénigne, car de deux choses, l'une : ou bien il retraduit de l'anglais nos articles et les autres sans les connaître, et dans ce cas il est coupable du seul fait d'ignorance; ou bien il les reproduit sciemment, et alors il y a dol et larcin. Or, M. le directeur, qui a été préfet de police, qui est préfet, et qui d'ailleurs a fait naguère un procès de ce genre au *Voleur*, ne doit pas ignorer que dans ce dernier cas il est coupable de contrefaçon, et qu'il y a des tribunaux qui connaissent de ces affaires-là.

Nous voulons bien convenir qu'un ex-préfet de police n'est pas rigoureusement tenu de lire; mais enfin quand on s'institue jurande littéraire, il faudrait, ce nous semble, savoir quelque peu de littérature, afin de ne pas prendre Diderot pour un romancier anglais, et les *Revues* françaises pour des *Revues* d'outre-mer. En conscience, est-ce en demander trop?

Et puis si la *Revue Britannique* voulait absolument traduire de l'anglais nos articles français, que ne nous en prévenait-elle? Nous lui aurions charitablement communiqué l'original, et nous aurions ainsi épargné à elle des frais de traduction, à ses abonnés d'énormes contre-sens. Que ne s'adressait-elle aussi à nous lorsqu'elle pressa si fort ses correspondans de Londres, de lui trouver cette curieuse *West-End-Review*, où elle espérait butiner quelques-unes de nos *Lettres sur les hommes d'état de la France?* Nous lui aurions communiqué cette *Revue* inédite qui ne se trouve que dans nos cartons, comme les plus ignorans le savent maintenant. Elle voit bien que c'était tout profit.

A vrai dire, tout ce négoce-là nous semble bien peu littéraire et bien peu loyal. Nous avons dû le dénoncer et nous en expliquer nettement afin de mettre un frein à ce pillage et de montrer à la partie crédule et mal informée du public ce que les paperassiers ont fait des lettres et des idées. C'est un trafic étrange; en vérité, si la presse indépendante n'y met ordre au plus tôt, la république des lettres, comme on dit, menace de devenir une caverne, un coupe-gorge.

Nous savons bien que la république des lettres, puisque république il y a, ne passa jamais pour être un Eldorado, mais quand l'anarchie y fut-elle plus flagrante? la cupidité plus insatiable? les haines plus vénéneuses? les égoïsmes plus exorbitans? les amours-propres plus gigantesques? Tombées de l'autel dans la boutique, les idées ont perdu leur sainteté; elles sont soumises à l'agio comme les fonds, et déchus de leur sacerdoce antique, les grands-prêtres de la société, les enseigneurs du peuple ont échangé le plectrum d'or de Pythagore et le stylus austère, intègre, de Tacite contre la plume d'oie des agens de change et des banquiers.

F. BULOZ.

DE L'ENSEIGNEMENT

DES LÉGISLATIONS

COMPARÉES.

L'homme ne peut garder long-temps les ivresses et les heureuses ignorances de la première jeunesse; il ne saurait rester longues années la proie de cette crédulité du cœur qu'on appelle un premier amour; pas davantage il ne peut croire long-temps à la facilité du bonheur qu'il désire et du chemin qu'il veut se frayer à travers les hommes et le monde. Un jour il reconnaît que la vie est dure, la destinée sévère; et il découvre avec douleur qu'au milieu de cette société qui l'entraîne impérieusement à sa suite et à son service, il est laborieux d'espérer. Le moment est critique, et il va dépendre de la résolution que l'homme prendra, qu'il soit jusqu'à ce qu'il meure grand ou vulgaire. Des voix ne manqueront pas pour lui crier : « Erreur et mensonge, on nous avait trompés : la vérité n'est pas; et rien n'est faux parce que tout est vrai; il n'y a pas d'idées puissantes, il n'y a pas de causes saintes; toutes les pensées humaines se confondent dans une indifférente égalité. Vivons pour

les railler et nous soustraire à leur joug; immolons dans une ironique orgie tous les sentimens et toutes les conceptions de l'homme, et poussons autour de ce bûcher des espérances humaines d'effroyables ricanemens. » Cela peut se faire, mais ne suppose pas une grande énergie. Lâcheté fanfaronne, découragement qui a l'hypocrisie de la force, et qui imprime à tous ceux qu'il atteint une uniformité vulgaire! Mais si, après avoir reconnu l'âpreté des conjonctures et de la vie, l'homme s'y entête noblement, s'il accepte la lutte, s'il consent à mettre son effort du côté du bien contre le mal, de la lumière contre l'ignorance, de la liberté contre l'oppression; s'il se dévoue à quelque chose, après y avoir songé; si, connaissant l'humanité dans ses mérites et dans ses faiblesses, il se décide à la servir, voilà de la force : ce n'est plus l'emportement passager d'un jeune courage qui peut venir se briser contre une première déception; l'homme agit parce qu'il a voulu; il a voulu parce qu'il a pensé; il est inspiré parce qu'il a réfléchi.

L'humanité prépare aujourd'hui ses actions en mûrissant ses idées; elle s'étudie de plus en plus, et elle goûte la satisfaction et la gloire de s'estimer toujours en se connaissant davantage.

La science est donc le fondement des choses humaines, elle l'a toujours été, mais long-temps à l'insu de la majorité du genre humain; les hommes étaient conduits par la pensée sans la soupçonner : leur progrès est de la reconnaître aujourd'hui pour maîtresse et pour guide. En vain quelques clameurs se font encore entendre; laissons à certains adorateurs du passé la consolation impuissante de maudire la science au moment où elle leur enlève le monde en le changeant. Ces plaintes dénotent d'ailleurs une incurable faiblesse, des cerveaux vieillis et épuisés, des imaginations débiles et malades. Qui proteste donc contre le mouvement de l'esprit humain? Quelques vieillards désespérés, quelques enfans étourdis, cris d'esclaves derrière le char du triomphe.

Contemplez les destinées de l'humanité, ses succès, ses chutes, ses fautes et ses grandeurs, et vous trouverez dans les oscillations de la science les causes de sa bonne et de sa mauvaise fortune. On peut dire que la science, quelles que soient ses applications, est toujours sociale, car ses particularités les plus détournées en apparence du bonheur des peuples y concourent : quand elle s'applique

directement aux affaires et aux intérêts des sociétés, elle s'appelle la politique.

Appeler la science qui dirige les sociétés science politique, c'est parler avec exactitude et propriété; et l'expression antique (πόλις, πολιτεία, τὰ πολιτικά), reste juste : elle embrasse le fond et la forme des choses. Depuis quelque temps on semble préférer le mot *social*; c'est une variante qui n'a pas d'inconvéniens.

La science politique ou sociale, ou la science de la législation, c'est la même chose; c'est la recherche des lois philosophiques de l'humanité, c'est l'intelligence de ses destinées historiques : la science de la législation repose donc sur un système et sur une histoire.

On ne vit véritablement dans son siècle qu'à la condition d'en trouver la raison et la loi : cette étude a ses degrés et ses phases et ne peut aboutir à un système qu'après un temps marqué. Les principes dirigeans du système nouveau ne sont pas lents à paraître quand la méthode est bonne et la tête ferme : mais le temps leur est nécessaire pour se constituer et mûrir, pour trouver des appuis et des témoignages tant dans la vie de l'homme et du siècle même que dans les destinées précédentes de l'humanité, c'est-à-dire dans l'histoire.

Il est impossible d'écrire l'histoire des idées et des lois sans l'intervention de principes dirigeans, par la raison qui veut que l'histoire des mathématiques soit écrite par un mathématicien. Mais dans l'ordre moral les principes ayant moins de certitude logique que les vérités mathématiques, gagnent davantage à l'épreuve de l'histoire; en même temps qu'ils la rendent possible et féconde, ils en reçoivent leur confirmation et quelquefois leur redressement; échange utile entre l'expérience des faits et les lois de la raison.

Sitôt qu'il fut de mon devoir et de ma destinée d'enseigner l'histoire des législations comparées, je trouvai sur-le-champ l'idée à produire la première sur la scène; toute unité se conçoit d'un seul coup; certains principes dirigeans ne tardèrent pas non plus à poindre dans ma tête et à s'y préciser progressivement; peu à peu ils rallièrent à eux mes recherches historiques, ils me servirent de soutiens dans l'étude des faits, et puis eux-mêmes grandirent par cette étude. J'enseignai l'histoire du pouvoir législatif; l'unité

était excellente et forte, elle me protégea; six nations, trois dans l'antiquité, trois chez les modernes, furent interrogées; et l'histoire ne tourna pas en confusion de nos idées et de nos espérances.

Cependant, après cette évolution impétueuse et directe qui dura deux ans, les principes constitutifs du système naissant avaient acquis plus d'étendue et de fermeté. Sachant mieux les faits, j'étais plus obstiné dans la philosophie, et les enchantemens dramatiques de l'histoire avaient redoublé pour moi la rigueur de la logique. Alors je pus aborder de plus près la comparaison des législations, et j'exposai cette année *les principes historiques du droit public européen, en les comparant aux principes des sociétés antiques*. L'ordre chronologique avait disparu, et l'ordre systématique lui succédait; les idées, les institutions et les hommes étaient pris du sein de leur siècle et de leur pays pour être confrontés; la comparaison ne s'opérait plus par la succession; elle s'effectuait par la juxta-position.

Aujourd'hui nous voyons s'approcher de plus en plus pour nous l'opportunité d'écrire l'histoire : l'unité primitivement décrétée n'a pas défailli dans l'examen, et c'est toujours l'*histoire du pouvoir législatif* que nous nous proposons de tracer. Les principes et les destinées de l'humanité peuvent se développer à l'ombre de cette idée assez puissante dans sa majesté pour les contenir en les dominant. Mais, je l'avoue, je ne me précipite pas sur la plume de l'histoire; j'attends encore, j'attends que la maturité de l'œuvre me soit intérieurement révélée. Écrire l'histoire est un ministère humain et public pour lequel on ne saurait rassembler trop de forces et de ressources; pour raconter le passé du monde, il faut sentir ce monde dans tous ses sentimens et le comprendre dans toutes ses idées; la tâche est rude : de plus il faut savoir la vie, connaître les hommes, les pénétrer, passer de la solitude au milieu de son siècle, le voir, l'accepter, le servir, puisqu'on ne peut en changer, se donner tous les spectacles, s'ouvrir à toutes les impressions, marcher dans la vie tantôt calme et seul, tantôt ardent et poudreux dans les flots du peuple, soldat de l'humanité, et l'aimant beaucoup, pour mieux l'écrire et la peindre.

En attendant, j'estime qu'il n'est pas inutile de consigner ici quelques-uns des principes dirigeans qui nous animent et nous

guident dans nos cours et dans nos écrits ; la discussion pourra les répandre en les améliorant. Le haut enseignement doit toujours avoir un caractère initiateur, et même, s'il le faut, aventureux ; il n'est pas établi pour répéter ce que tout le monde sait. Il ne peut éclairer les esprits qu'en les devançant un peu, devoir laborieux, mais dont la difficulté même doit servir d'aiguillon. Je vais donc donner une esquisse légère de quelques principes et de quelques résultats de l'enseignement de 1854. Je commence.

I.

Au premier regard que nous jetons sur le monde moral, nous ne pouvons méconnaître les agitations internes qui travaillent les esprits. Les problèmes religieux sont remués, et dans cette vaste controverse le christianisme est à la fois chéri et critiqué : ses mérites sont appréciés avec tendresse, ses ellipses commencent à être notées, et il est juste de dire que derrière le christianisme, il se prépare quelque chose.

La philosophie vient de faire une dernière revue de ses travaux et de ses résultats dans le cercle du réalisme dialectique de la pensée allemande ; cela fait, elle aspire à tirer du présent et de la vie même de l'homme, de son organisme moral et physique directement observé, quelques principes énergiques et simples qui servent de fondement à des nouveautés fécondes, et il est juste de dire qu'après l'éclectisme germanique, il se prépare quelque chose.

En législation, les élémens de la sociabilité commencent à être étudiés ; on cherche les moyens de remettre un jour la gestion des affaires de l'humanité à sa raison même, et de triompher progressivement de la fatalité du passé, de ses irrégularités et de ses inconséquences ; aussi il est juste de dire que sous les formes de la constitution anglaise qui couvrent la moitié de l'Europe, il se prépare quelque chose.

Dans l'histoire comparée des législations nous ne saurions séparer la métaphysique de la politique, puisque nous devons confronter perpétuellement les idées et les faits. Les idées en elles-mêmes sont universelles, étendues et carrées ; les faits, dans leur

développement historique, sont partiels, inégaux, irrégulièrement progressifs; l'échelle des idées et l'échelle des faits doivent être constamment sous nos yeux dans le parallélisme de leurs différences :

Il n'y a de positif que ce qui est idéal,
Il n'y a qu'un droit,

Deux propositions que l'histoire justifiera : colonnes du monde moral.

II.

Les traditions de l'humanité sont foncièrement vraies. Écrites et rédigées, quand les sociétés sont assises, elles associent la naïveté et la réflexion, l'allégorie et la réalité, les illusions poétiques des premiers âges, et cette autre poésie, sœur de la philosophie, poésie qui comprend et anime tout, trouvant la puissance d'unir étroitement le symbole et la pensée. Il faut donc se servir avec discernement des traditions pour reconstruire l'histoire de l'humanité.

Les traditions hébraïques plus nouvelles, moins compliquées et plus simples que les traditions indostanes et égyptiennes, concordent avec les sentimens des autres peuples, en nous montrant l'homme et le monde débutant par l'innocence. Quand cet âge d'or se fut laissé ternir, le règne de la force brutale commença, époque des géans (1). Le châtiment ne tarda pas à suivre, époque du déluge. Voilà les préludes de l'histoire du genre humain, voilà comment il s'est représenté ses premiers jours, voilà ce qu'il prend pour des souvenirs.

Mais l'histoire commence sur la terre encore trempée des eaux

(1) Quelques auteurs, entre autres Boulanger (*Antiquité dévoilée*), ont considéré la gigantomachie comme un emblème des révolutions subies par la nature. Sans répudier entièrement cette explication, nous préférons de notre côté voir dans la fable des géans le règne de la force brutale avant l'intervention du droit.

du déluge, et la vie de l'humanité s'ouvre réellement. La chasse fut, selon la tradition, la première action de l'homme; et Nemrod au pays de Chinar était fort chasseur devant le Seigneur. Dans l'exercice rude et grossier de la vie chasseresse, l'homme était violent, vorace, imprévoyant. Cependant cette existence était un commencement d'action, un commencement d'emploi des facultés humaines, un commencement des notions du droit. Cette chasse, qui ne servait pas alors de délassement, mais devait pourvoir à la subsistance même, demandait du courage, de la patience, de l'intelligence dans le commandement, de la docilité dans la conduite. De plus, le prix de la chasse une fois conquis, la proie ne pouvait être partagée sans que les idées constitutives du droit parussent : les parts devaient être égales, tous avaient couru les mêmes dangers; notion et principe de l'égalité. Mais un des chasseurs avait guidé les autres et avait montré à leur tête le talent de mener les hommes, on lui décernait volontairement une part plus opulente : notion et principe de la supériorité morale.

Le progrès de la vie chasseresse fut de se transformer dans la vie nomade. Les hommes ne se contentèrent plus de poursuivre les animaux et de les tuer; ils les distinguèrent, et reconnaissant les uns moins redoutables, doux et disposés à devenir familiers, ils se les assujétirent, réservant leurs flèches à ceux dont la férocité leur parut incorrigible. Un chariot grossier portant toute une famille fut traîné par des animaux étonnés de leur joug; les hommes poussaient des troupeaux devant eux, et cette société nomade, changeant de lieux, de destinées et d'aventures, faisait proprement de la vie un voyage (1). Dans cette vie, les hommes étaient moins intempérans que lorsqu'ils se livraient uniquement à la chasse; moins fatigués, ils prenaient avec moins d'excès la nourriture et la boisson; entr'eux leurs relations étaient plus fréquentes, les liens de la paternité et du mariage plus formés; comme dans leurs campemens ils observaient la germination et la venue des fruits de la terre, ils soupçonnaient les premières notions de l'agriculture; les peuples n'égorgeaient plus leurs prisonniers, mais les tenaient en esclavage; ils n'écrivaient pas encore, mais ils

(1) Voyez sur la vie nomade, Hérodote, liv. IV. — Justin., liv. XLI.

se racontaient les uns aux autres certaines traditions ; ils ignoraient la monnaie, mais ils connaissaient l'échange ; enfin chez eux la vie morale avait fait des progrès qui en attendaient d'autres. La vie pastorale est un passage naturel à l'état agricole et à l'établissement positif des sociétés. La tradition hébraïque nous présente convenablement la suite de ces développemens successifs, l'âge d'or, les géans, le déluge, Nemrod, la tour de Babel, cette unité précoce, l'état pastoral, l'émigration en Égypte, Moïse. Mais chez certains peuples la vie nomade n'a pas été suivie d'autres progrès et le mouvement s'est arrêté. La Syrie a ses peuples pasteurs et ses tribus errantes que rien n'a pu fixer : sur ces Arabes amans du désert, et qui le parcourent sur le dos de leur chameau, cette maison mobile, la parole de Mahomet est tombée en vain ; ils ne veulent pas enfermer Dieu dans la mosquée de la Mecque, et ils s'opiniâtrent à la liberté sauvage. Mais en repoussant Mahomet, l'Arabe du désert a repoussé l'avenir, l'intelligence et la gloire ; il s'est condamné à n'être rien dans la vie de l'humanité ; il devait suivre le prophète, car il faut toujours suivre les idées.

La terre se préparait à prendre dans les destinées de l'homme le rôle important que lui assignait la nature des choses, et cette mère du genre humain provoquait ses enfans à la déchirer pour devenir mieux féconde. L'homme se détermina à la culture du théâtre immobile qu'il foulait aux pieds, il se fit en même temps sédentaire et laborieux, et il doubla sa puissance en lui donnant une application dure et persévérante.

Avec l'agriculture se développèrent abondamment toutes les notions de l'ordre moral et juridique ; la famille put s'asseoir sur le sol, et se préciser dans ses rapports ; le mariage devint plus affectueux et plus sacré, les enfans plus obéissans et plus tendres ; les représentations que l'homme se faisait de la Divinité, tant dans la vie chasseresse que dans la vie pastorale, devinrent plus positives et plus pures ; enfin l'activité de l'homme s'appesantissant sur la terre et la pénétrant comme un soc tranchant, éprouva avec une force jusqu'alors sans exemple le sentiment de la propriété et en conçut le droit.

C'est ici qu'il faut considérer le langage des traditions humaines : elles s'accordent toutes à attribuer à l'agriculture la création de la

société même. Isis, qui enseigna aux Égyptiens l'usage du froment et de l'orge, leur donnna aussi leurs premières lois, leur montra la justice et les détourna de la violence par la crainte du châtiment (1). Cérès est en possession de la même gloire. Nul écrivain n'a plus exactement que Macrobe (2) exprimé l'opinion de l'antiquité en la commentant : *Leges Ceres dicitur invenisse ; nam et sacra ipsius themisferia vocantur. Sed hoc ideo fingitur, quia ante inventum frumentum à Cerere, passim homines sine lege vagabantur. Quæ feritas interrupta est invento usu frumentorum. Itaque ex agrorum divisione inventa sunt jura.* Macrobe se trompe en pensant qu'avant l'usage du blé les hommes ne connaissaient aucune loi; la notion du droit a paru avec la première action humaine : mais cette erreur est précieuse puisqu'elle était l'opinion de l'humanité. Et cette phrase : *Itaque ex agrorum divisione inventa sunt jura*, nous montre la confusion qui se faisait du droit même de propriété avec la propriété foncière considérée comme la source et l'occasion de toutes les transactions civiles.

Le genre humain tomba donc dans cette illusion d'attribuer à l'agriculture l'origine même des lois et des droits dont seulement elle provoqua le plus grand développement : il commit encore la méprise, fort naturelle alors, de faire de la terre l'incarnation par excellence du droit de propriété. Et cette dernière opinion de l'humanité fut si forte qu'elle constitua le droit féodal, après avoir constitué le droit romain.

Quand les premières notions du droit civil et de l'agriculture eurent été trouvées et suivies, l'homme sembla ne vouloir plus rien reconnaître qui vînt troubler le cours ordinaire de ses connaissances et de ses habitudes, et la terre resta soumise à la double immobilité de l'art et du droit.

Le dix-neuvième siècle doit opérer deux révolutions, l'une dans l'agriculture, l'autre dans le droit civil. L'agriculture doit devenir un art systématique, une industrie scientifique qui dispose des ressources et des procédés de la grande culture : la législation civile doit abandonner les principes du droit romain et du droit féo-

(1) Diodori Siculi, Bibli. hist., lib. I, cap. [illegible], p. [illegible] Tom. I, édit. Bipontine.

(2) Saturnalior., lib. III, cap. [illegible].

dal pour s'appuyer sur les fondemens de la philosophie moderne.

Le droit de propriété est le résultat naturel de l'intelligence et de la force de l'homme, et toujours il faut ramener comme cause souveraine l'activité humaine. Rien de plus juste sur le droit de propriété que cette pensée de Thucydide : *Souvenez-vous que ce ne sont pas les choses qui possèdent les hommes, mais les hommes qui possèdent les choses* (1).

La propriété foncière n'est qu'une des innombrables propriétés qu'enfante la force humaine. Ces autres propriétés demandent aujourd'hui à leur sœur aînée non pas le combat, mais le partage. Gardez vos mottes de terre, laboureurs et propriétaires, vos frères n'en sont point jaloux ; ils ne convoitent point vos biens, ils désirent l'habileté de la vie sociale. Pour Dieu ! ni le poète, ni le savant, ni le philosophe, ni le mécanicien, ni le statuaire ne veulent déserter leur cabinet, leur atelier, leur laboratoire où se développent leurs œuvres et leurs idées chéries pour courir enfoncer une charrue dans un chétif morceau de terre : mais ils réclament le droit de cité pour prix de leurs études et de leur génie. Alors l'égalité pleinement satisfaite n'aura plus souci de morceler à l'infini le sol de la patrie ; l'art développera ses procédés toujours plus puissans sur l'étendue de vastes territoires (2), et la France pourra ressembler à un riant et fertile jardin où tous ses enfans auront les fruits de l'égalité, ceux de la terre, et se trouveront heureux tant par les lois que par la nature.

III.

Tous les principes de l'humanité ont commencé à se développer dans le même point du temps, et depuis ce moment cette simultanéité n'a jamais été brisée.

Dans la vie chasseresse tous les élémens et toutes les notions de

(1) Périclès aux Athéniens.

(2) Le Code civil recommande d'éviter de morceler les héritages et de diviser les exploitations ; art. 832.

la sociabilité étaient, mais infimes et débiles : la vie pastorale et nomade ne fut possible que par leur développement, et de nouveaux progrès amenèrent la vie agricole.

Comme à cette troisième époque les pensées et les actes de l'homme sont plus sensibles, cette époque commence proprement l'histoire chez tous les peuples, mais l'homme chasseur et l'homme pasteur avaient tous les sentimens et toutes les idées.

Le droit et la religion furent conçus, compris et sentis par l'homme dès ses premiers pas sur la terre, mais grossièrement. Quand l'agriculture eut rendu plus certaine et plus abondante la nourriture du genre humain, cette sécurité de la vie matérielle favorisa l'essor des facultés idéales.

La religion a suivi tous les progrès et toutes les fortunes de l'esprit humain : tantôt, comme chez les Perses, elle n'a pas voulu de temples, d'autels et de simulacres; elle portait ses sacrifices sur le haut des montagnes, et n'enfermait Dieu que dans la nature : les astres étaient adorés, les grands fleuves étaient révérés (1); tantôt, comme en Egypte, la religion s'identifiait avec l'art, avec l'industrie, l'agriculture, la science, la politique, envahissant pour les constituer tout l'homme et toute la société. De cette Egypte qui a nourri le monde par ses croyances et ses idées, comme elle nourrissait les Romains par ses moissons, sortirent Cécrops et Moïse, l'un portant dans l'Attique la notion de Jupiter ὕπατος, l'autre entraînant la race d'Heber à la suite de Jéhovah.

Il est une différence fondamentale qui sépare la religion chrétienne des religions antiques : ces dernières sont nées avec la société même et les premiers développemens historiques du genre humain; au contraire, le christianisme est une idée pure qui s'est développée au milieu des sociétés vieillies et du genre humain constitué. Le christianisme est une conséquence; la ruine complète de l'antiquité lui donna l'air d'un commencement.

Avec l'unité religieuse, l'homme conçoit l'unité politique de l'état. La conception est absolue, le développement est inégal. Historiquement l'état est sorti de la famille.

Qu'est-ce que la famille? C'est l'homme qui se fait deux pour

(1) A[illegible] Herodot. Clio. §. 138.

devenir trois. Le père et la mère sont deux termes qui, par leur pénétration, en posent un troisième destiné à les surpasser. Le but de l'éducation est de rendre l'enfant supérieur à ses parens; elle se fait ainsi l'ouvrière des progrès du monde.

La famille ne peut exister sans s'appuyer sur des principes qui lui sont proprement étrangers. Le mariage ne peut se passer de la sanction de la religion, et voilà l'intervention de l'unité religieuse : il réclame la protection de l'état, et voilà l'intervention de l'unite politique : le père et la mère n'ont point assez de leurs connaissances pour instruire leur enfant; l'éducation a besoin de la science dont dispose la société, et voilà l'intervention de l'unité philosophique.

Donc la famille ne saurait être son but à elle-même; sa loi est de se mettre en rapport avec les sphères supérieures de la religion, de l'état et la science. Il y a vice et douleur dans la société où les familles affectent un égoïsme anarchique.

L'histoire nous montre des familles primitives qui, s'arrêtant dans leurs développemens, n'ont pu se transformer en sociétés puissantes; tribus errantes, clans sauvages et misérables.

La vie nous enseigne que souvent l'homme a besoin de lutter contre l'inepte égoïsme de la famille pour servir la religion, l'état et la science.

Donc la législation doit définir les rapports de la famille avec ce qui n'est pas elle, faire la part de son indépendance domestique et de sa subordination sociale.

Dans la nature des choses les femmes sont le lien entre la famille et l'état. Elles ressentent profondément les influences sociales : elles reçoivent la vérité avec amour, elles la répandent avec enthousiasme. Prêtresses de Bacchus, elles déchirent Orphée; elles le couronneraient si elles croyaient en lui. L'unité de Lycurgue les trouve dociles et fanatiques. Dans Athènes, quand Anaxagoras eut commencé à remuer les esprits, elles semblèrent vouloir sortir de leurs gynecées : Aristophane nous montre les femmes parodiant l'assemblée populaire et réclamant une part aux affaires publiques. Le christianisme fut embrassé par elles avec empressement; elles n'eurent garde de ne pas courir à ce baptême d'amour, de mystère et d'inspiration; vierges ardentes et pures, néophytes opiniâtres et

hardies, elles firent du martyre une volupté nouvelle. La chevalerie moderne les mit sur le trône en les prenant pour juges et récompenses de ses combats. Dans l'âge de Louis XIV, elles étaient influentes, aimées et respectées; pleines de zèle pour la religion et la gloire, elles assiégeaient la chaire de Bossuet et de Bourdaloue, et poussaient leurs amans dans l'église et dans l'armée. Molière se moqua de quelques femmes qui s'occupèrent trop tôt de science et de philosophie; l'hôtel de Rambouillet fut puni de cette précipitation et de quelques ridicules personnels à celles et à ceux qui le hantaient, il fut joué; mais cinquante ans plus tard, Mmes du Châtelet, du Deffant, Mlle de l'Espinasse, philosophaient, écolières amoureuses de la philosophie, et parfois des philosophes. La révolution française eut le malheur de décontenancer les femmes et de les glacer d'effroi. Elles revinrent aux habitudes et aux idées de l'ancien culte; elles furent partagées sous l'empire entre la douleur de perdre leurs enfans et la joie de voir tomber sur eux un regard de l'empereur. La restauration les émut en sens contraire. Aujourd'hui la politique les divertit fort peu; c'est la faute de la politique. Que les idées sociales soient neuves et belles, les femmes retrouveront pour elles leurs passions et leur enthousiasme.

L'état est la plus haute expression de la sociabilité; il est l'association harmonique de tous les élémens de la nature humaine : il a été lent à se former dans sa généralité; se modelant sur la famille dont il sortait, il a été patriarcal, il a été monarchique. Il est remarquable que l'idée d'unité politique a surtout été provoquée par le besoin qu'avaient les hommes de se défendre et d'être justes. Si les Hébreux veulent un roi, c'est pour qu'il les mène à la guerre et leur rende la justice. Le Mède Dejocès est choisi par ses égaux pour être leur juge; il se fait leur roi, s'entoure de soldats, bâtit Ecbatane, s'enferme dans son palais qu'environnent des forteresses (1).

Le travail de la raison moderne est de dégager l'état des traditions historiques pour l'élever graduellement à la vérité philosophique. L'état doit être la forme progressive et pure de la civilisation; c'est le *moi* social.

(1) Hérodote, Clio, 98.

IV.

Désormais pour nous le droit social est possible, et nous sommes arrivés à cette notion méthodiquement. Désormais nous pouvons indiquer comment nous concevons l'évolution complète du droit, et marquer ses divisions fondamentales.

Le droit social et public est le centre générateur, l'expression la plus haute des rapports de la sociabilité, quand cette sociabilité s'est développée et limitée dans la forme harmonique d'un état constitué.

Du centre il est méthodique d'aller à la circonférence qui est tracée par les rapports extérieurs des sociétés entre elles, rapports qui constituent le droit des gens ou international.

Le centre et la circonférence connus, il est nécessaire de définir les rapports entre l'ordre politique proprement dit et l'ordre religieux, de prendre parti sur leurs différences ou leur identité; c'est le droit religieux, ou canonique, suivant l'expression du moyen-âge.

C'est alors qu'il est légitime de considérer les rapports de la vie civile, ses transactions, la famille, la propriété; c'est le droit civil qui dépendra naturellement du droit social. Les transactions qu'amènent l'industrie et le commerce trouveront leur place auprès du droit civil, qui ainsi aura pour terme parallèle le droit commercial.

Les idées morales d'une société se réfléchissent tout entières dans son droit pénal; elle ne peut punir sans juger, elle ne peut juger sans un système complet qui règle sa conscience : aussi le droit pénal venant dans l'ordre que nous lui avons assigné reproduit et résume tous les principes de la sociabilité.

La législation ainsi constituée doit soutenir des rapports déterminés avec une science qui étudie et cherche à satisfaire les besoins physiques de l'homme, et qu'on appelle ordinairement *économie politique*. La science économique est la base positive de la science sociale, puisqu'elle a pour objets les conditions matérielles de la vie même. Il importe de définir nettement les rapports de la législation et de l'économie politique, de la vie morale et de la vie physique :

c'est seulement alors que pourront être entièrement résolus les problèmes de la population et de la propriété.

A l'autre extrémité de la chaîne des idées humaines est la science de la vie spirituelle des peuples, qu'on appelle ordinairement la science de Dieu, *la théologie*. L'homme conçoit Dieu d'un seul coup et le comprend progressivement. Ces progrès théologiques doivent être appréciés et régulièrement exprimés par la législation ; et les rapports vrais et philosophiques de la législation et de la théologie seront le corollaire de la double histoire des religions et des législations.

Alors, avec la connaissance de l'homme même, physique et moral, avec l'évolution complète du droit dans l'histoire, avec la définition des rapports soutenus par la législation, avec l'économie politique et la théologie, il sera possible de jeter les bases d'un système social. Ainsi nous disons :

Connaissance de l'homme dans sa constitution physique et morale.
Droit social ou public.
Droit des gens ou international.
Droit religieux ou canonique.
Droit civil. — Droit commercial.
Droit pénal.
Rapports de la législation avec l'économie politique.
Rapports de la législation avec la théologie.
Système social (1).

(1) Il serait à désirer que l'enseignement du droit en France fût renouvelé dans les principes mêmes de sa méthode. Ici une réforme fondamentale serait nécessaire. Le système d'enseignement conçu par la législation impériale est trop vicieux pour qu'on puisse attendre de quelques amendemens partiels des résultats satisfaisans. Cet état de choses nous a rendu plus impérieux que jamais le devoir d'élever notre enseignement à sa plus haute généralité, afin que les grandes lignes de la science fussent au moins tracées, et pussent servir d'indication aux jeunes talens qu'une vocation sérieuse convierait à l'étude de la législation. La haute instruction doit provoquer tous les progrès, et ne faire obstacle à aucune ambition de l'intelligence.

V.

Le droit public proprement dit fut inauguré dans la science par Grotius. Son traité *De la paix et de la guerre* est un vaste assemblage de toutes les notions du droit sur toutes les matières, droit public, droit des gens, droit civil, droit pénal, droit canonique : rien n'est distingué, tout est confusément réuni. Hugues de Groot écrivit le premier sur ces matières; il mit la main sur tout; son œuvre fut grande, utile, et rendit possibles tous les développemens ultérieurs. Le devoir des successeurs immédiats de Grotius était de distinguer ce qu'il avait nécessairement mêlé; Puffendorf au contraire embrouilla plus que jamais les choses; esprit indigeste, faux, étroit, brut. Wolf noya le droit dans les généralités vagues et les maximes arbitraires. Kant fut profond, clair et nouveau; il partit de la subjectivité abstraite, et n'arriva au droit public qu'après avoir traversé le droit réel et le droit personnel. Il est remarquable que Hegel a le même point de départ et le même aboutissement : sa philosophie du droit, plus favorable à l'histoire par son réalisme, diffère peu du droit naturel de Kant dans la méthode et les résultats purement spéculatifs.

Pascal a dit : « La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instrumens sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai. » Cela est vrai, lorsqu'on s'attache exclusivement à l'étude de la notion abstraite. L'abstraction est une opération utile de l'esprit, à la condition de n'être qu'une méthode passagère; mais si l'abstraction dure toujours, et ne se perd pas dans les objets concrets et vivans, l'esprit, par ses efforts, n'aboutit plus qu'à des résultats faux ou stériles.

Les dangers de l'engouement pour l'abstraction seront évités par l'étude de l'homme, mais de l'homme complet, corps et ame, le tempérament comme le caractère, les nerfs et le sang comme les idées et le génie. Cette étude de l'homme naturel et concret commence à prévaloir de nos jours sur les tourmentes inutiles de l'abstraction tournoyant sur elle-même.

L'histoire nous montre l'homme en action, et sa compréhension vivace nous préserve aussi des subtilités et du scepticisme de la spéculation uniquement abstraite. Dans l'histoire nous ne trouvons jamais l'homme abstrait, mais l'homme société, et dans la vie de l'humanité homme et société sont même chose.

Il suit que l'association est l'humanité même dans sa forme essentielle : il suit encore que les droits et les intérêts de l'association humaine sont supérieurs à tout, à toutes les formes relatives, éphémères, dont la valeur est empruntée à la forme essentielle et constante de l'association même. Donc avant l'examen de toute institution politique, il faut chercher les conditions véritables de l'association.

L'association humaine veut une règle, une action, des rapports justes entre ses membres, le développement progressif de ses générations : en d'autres termes l'association repose sur ces quatre points cardinaux, le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif, la justice, l'éducation.

L'association établie, on peut entrer dans l'examen des formes historiques : les quatre formes principales que nous livre l'histoire sont la théocratie, la monarchie, l'aristocratie, la démocratie. C'est que l'humanité a été successivement préoccupée de quatre idées principales qui chacune ont, à une époque déterminée, dominé les autres et les ont contraintes à tourner autour d'elle en satellites obéissantes : l'humanité a cherché tour à tour à représenter dans ses institutions Dieu, l'unité politique, la supériorité morale, le peuple.

THÉOCRATIE. . .	Dieu.
MONARCHIE. . .	Unité politique.
ARISTOCRATIE . .	Supériorité morale.
DÉMOCRATIE. . .	Peuple.

L'histoire connue, on peut chercher à déterminer les principes constitutifs de la sociabilité humaine, non pas seulement d'après les leçons du passé, mais encore avec la connaissance de l'homme, la conscience du siècle, et le pressentiment de l'avenir : on peut chercher comment la société sera pénétrée par la pensée même,

et quelles sont les conditions du gouvernement des affaires humaines par l'intelligence, gouvernement que nous qualifierons par un mot nouveau, *noocratie* (1).

VI.

La société est un fait primitif, au-dessus de toutes les explications arbitraires; elle est. L'homme est social non parce qu'il est convenu avec lui-même et les autres de l'être; mais naturellement social, il a fait certaines conventions avec ses semblables. Les anciens avaient un sentiment profond de la sociabilité; nous n'avons trouvé nulle part mieux exprimé que par Cicéron le caractère sociable et la destinée sociale de l'homme. Et Tullius n'est pas ici un écrivain isolé, mais le traducteur immortel de toutes les traditions antiques. « Les abeilles, dit-il, ne s'assemblent pas dans le dessein de faire du miel; mais portées par la nature à s'assembler, elles forment leurs rayons : de même les hommes, unis plus encore par la nature, mettent en commun leurs actions et leurs pensées. » *Atque ut apum examina non fingendorum favorum causâ congregantur, sed quum congregabilia natura sint, fingunt favos; sic homines, ac multo etiam magis, naturâ congregati, adhibent agendi cogitandique solertiam.* Et encore : *Nec verum est, quod dicitur à quibusdam, propter necessitatem vitæ, quod ea, quæ natura desideraret, consequi sine aliis, atque efficere non possemus, idcircò istam esse cum hominibus communitatem et societatem....* Il n'est pas vrai, comme quelques-uns le prétendent, que la société humaine ne doive son existence qu'à la nécessité, et à l'impossibilité où nous aurions été de nous procurer, sans le secours d'autrui, ce que demande la nature : Non, continue Cicéron, quand même tout ce dont l'homme a besoin lui serait fourni comme par la puissance magique d'une baguette divine, il n'abandonnerait pas les affaires et les hommes pour se livrer à la spéculation abstraite; non, mais il fuirait la solitude, chercherait un compagnon d'étude, il voudrait tantôt enseigner, tantôt apprendre, tantôt écouter, tantôt parler : *Non est*

(1) Ce mot n'est produit ici que comme une forme d'abréviation.

ita, nam et solitudinem fugeret, et socium studii quæreret; tum docere, tum discere vellet, tum audire, tum dicere. Tant il est vrai que tout devoir social est préférable à la science solitaire! *Ergo omne officium, quod ad conjunctionem hominum et ad societatem tuendam valet, anteponendum est illi officio, quod cognitione et scientia continetur* (1).

La société est la vie même de l'homme; c'est seulement quand l'homme est société, qu'il peut satisfaire ses plus nobles instincts et ses plus hautes idées, la religion, la science, l'art, et les aventures d'une navigation qui civilise le monde.

Le droit public élargi par l'idée du droit social repose sur les points fondamentaux qui constituent l'association même, le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif, la justice et l'éducation.

La religion identifiée avec la science est le commencement historique de ces quatre faces de la sociabilité; la science d'accord avec la religion en est le dénouement nécessaire.

L'association ainsi reconnue, qu'est-ce que le gouvernement? pas autre chose que la forme extérieure du corps social, qui sort du fond, comme la forme d'une plante sort de son germe. Cette forme dépend principalement des lois constitutives de la nature humaine, de l'intelligence et de la volonté de l'homme; elle dépend aussi des influences extérieures de la nature physique; elle dépend encore du temps où elle se développe. La nature de l'homme, les qualités de l'espace (*climat*), et les degrés du temps (*chronologie*), sont donc les causes efficientes des changemens des formes sociales; mais la nature humaine est la cause supérieure.

Les sociétés ont commencé par l'initiative de l'intelligence et de la volonté; ces deux puissances de l'homme ont rencontré dans leur action des conditions extérieures de climat qui les ont favorisées, contrariées, ralenties ou précipitées; la réaction de la nature a répondu à l'action de l'homme qui a répliqué à son tour par toutes les ressources de l'art et de l'industrie: de telle façon que l'homme met toujours la nature entre l'initiative et le triomphe ultérieur de son génie.

Les sociétés ne restent pas stationnaires, le temps coule et leurs

(1) *De Officiis*, lib. I, §. 44.

idées se développent ; il se fait une transformation lente qui amène au jour un progrès long-temps caché, comme un grain déposé dans la terre pointe et finit par s'élancer sous la forme d'une tige svelte et délicate.

Les sociétés humaines ont donc le droit de se développer et de changer leurs formes extérieures, c'est-à-dire leurs gouvernemens. Il serait aussi impie d'interdire les développemens progressifs aux sociétés, que l'éducation à l'individu.

Puisque les sociétés sont douées de la force d'agir et de se développer dans toutes les grandes directions de la nature humaine, elles en ont le droit. Ici la puissance contient le droit.

Mais le changement de forme doit être non pas arbitraire, mais nécessaire, c'est-à-dire être la manifestation indispensable d'un renouvellement complet du fond. Une société ne saurait avoir un gouvernement nouveau, que lorsqu'elle est renouvelée elle-même.

Nous pouvons maintenant apprécier cette philosophie politique qui donne aux gouvernemens des droits contre la société; cette doctrine stipule des droits pour tous les pouvoirs de fait qu'elle rencontre, et des concessions pour les gouvernés; suivant elle, on doit s'accepter, se tolérer, se supporter : c'est traduire en aphorismes politiques les accidens de la féodalité où le pouvoir était morcelé entre les grands et les petits seigneurs, où les communes avaient leurs privilèges, où les chartres et les *droits* variaient de province à province, de ville à ville. Sortez donc de ces notions étroites, et de ces mauvaises habitudes de concevoir les rapports de la société et des gouvernemens : élevez-vous un peu à ce droit humain que Dieu tient immobile et éternel au haut des cieux, et que le peuple rend mobile et progressif par son travail sur la terre.

VII.

La théocratie s'est assise sur l'Égypte comme un sphinx mystérieux, et Dieu s'est emparé de cette terre avec une insatiable domination. Tout y est divin : les émanations célestes l'abreuvent de toutes parts, et la nature n'a pas un phénomène qui puisse se refuser à la divinité. Tout cela n'est qu'un voile de l'éternelle unité;

mais cette unité ne peut encore se montrer aux hommes : elle les foudroierait par son apparition, et sa manifestation la plus élevée sera le dualisme.

Trois époques distinguent l'égyptianisme : l'époque divine, l'époque sacerdotale, l'époque politique.

Les dieux ont régné d'abord : Isis et Osiris, couple divin, établissent l'empire d'une nature bienfaisante et cultivée. Mais des obstacles ne tardèrent pas à se produire, et Typhon, principe du mal, lutta contre Osiris. Ces obstacles de la nature un peu aplanis, les déchirements de la société commencèrent. Busiris immola Hercule, Busiris, nom qu'il était défendu de nommer (*Illaudatus*) (1), époque obscure et cruelle des commencemens d'une théocratie qui veut s'enfermer chez elle, sacrifie les étrangers, garde les côtes de la mer, et verse du sang pour féconder ses racines. Cependant des jours plus doux commencèrent à luire, et voici venir Hermès, le trois fois grand Hermès, dieu des idées et de la civilisation, dieu de l'écriture et de la pensée, de l'intelligence et de la société gouvernée par elle, de l'humanité mise sous l'œil de la raison divine.

Après les hommes-dieux, vinrent les prêtres-rois. Menès fonda Thèbes, inaugurant, par ces magnificences de pierre et d'airain, l'époque sacerdotale. On dit qu'après lui régnèrent trois cent vingt-neuf rois dont on ne sait pas les noms, serviteurs inconnus de la théocratie, prêtres obscurs et couronnés, esclaves déifiés présentés à l'adoration des peuples. Les prêtres règnent, car ils font les rois : ils les choisissent parmi eux ou parmi les guerriers ; mais le guerrier choisi devient prêtre sur-le-champ, car, s'il n'était pas prêtre, comment pourrait-il être roi? La vie de ces rois n'était pas commode, et ils ne disposaient pas de leur temps à leur convenance et à leur guise; l'heure de leurs audiences était marquée, ils écoutaient tous les jours la lecture des livres sacrés; certains momens étaient destinés au bain, à leurs relations avec la reine ils ne pouvaient se nourrir que de la chair du veau et du canard, et le vin leur était sévèrement mesuré. Le roi n'était jamais seul; il

(1) Voyez Virgile et Macrobe.

n'avait d'autre refuge que les pratiques du sanctuaire et l'exaltation du fanatisme sacerdotal.

On se lasse de tout, même de régner servilement, et les rois s'émancipèrent. Alors commença l'époque politique avec la fondation de Memphis. L'élection sacerdotale disparut, et les guerriers devinrent héréditaires sur le trône. Sésostris fut l'homme de cette époque, conquérant dont Hérodote s'est complu à peindre l'orgueil; qui passa en Europe, répandit le nom de l'Égypte par le monde, outrageait les vaincus par l'insolence de son glaive et de ses inscriptions : *c'est moi*, écrivait-il, *qui, avec ces puissantes épaules, ai conquis ces pays*; qui entreprit après ses conquêtes des travaux immenses, sillonnant l'Égypte par des canaux, et faisant du sol un nouveau partage à ses habitans. La théocratie entrait dans ses jours de disgrace; Cheops passe pour avoir fermé les temples, du moins les prêtres l'ont dit à Hérodote. Enfin, après une invasion éthiopienne et un gouvernement fédératif de douze chefs, la royauté tomba entre les mains d'Amasis, homme du peuple, soldat aventurier et habile, ayant peu de souci des traditions sacerdotales, nouant des relations avec la Grèce, aimant les étrangers, prenant une femme chez les Cyrénéens, se partageant entre les affaires et les festins; disant qu'il faut détendre l'arc, et que la préoccupation continuelle d'une même pensée devient tôt ou tard une cause de folie et de stupidité; aimable convive, diseur de bons mots, et ne permettant pas à la royauté de lui infliger l'ennui sur le trône. La voilà, cette théocratie antique, si péniblement fondée par les sévices de Busiris, par Hermès, par Menès, qui montra pendant tant de siècles ses prêtres couronnés à l'Égypte; la voilà qui, après avoir été opprimée par le génie politique de Sésostris et persécutée par Cheops, subit pour dernier outrage les railleries d'un soldat aviné, et vient expirer au milieu des gaîtés de la table d'Amasis, *inter pocula et scyphos!*

Dans la terre d'Égypte, la loi était la religion même : elle régnait sur les peuples comme un dogme sacré qu'écrivait la sagesse sacerdotale; le pouvoir exécutif était soumis à la loi comme le bras à la tête; et, seulement au jour où les rois se révoltèrent contre la théocratie, le pouvoir exécutif a pu primer le législatif. La justice était revêtue de toute la majesté de la religion : trente prêtres choisis

d'Héliopolis, de Thèbes et de Memphis siégeaient; ils choisissaient leur président qui portait au cou une chaîne d'or à laquelle était suspendue une image de la Vérité. Les livres de la loi étaient ouverts. Le demandeur ou l'accusateur présentait une plainte écrite; le défendeur répondait par écrit qu'il n'avait pas fait ce dont on l'accusait, ou qu'il avait bien fait, ou bien encore qu'il ne méritait pas la sévérité de la peine demandée contre lui : l'accusateur répliquait; l'accusé se défendait encore : les juges délibéraient; enfin, le chef de la justice touchait avec la figure de la Vérité le demandeur ou le défendeur qui avait gagné sa cause. Point de discours et d'orateurs : l'écriture vulgaire suffit aux plaideurs; l'écriture sacrée est réservée aux lois, et la sentence est rendue symboliquement, sans phrases et sans motifs. Comment la discuter? comment ne pas la révérer à l'égal de la Vérité dont l'image était présente? La Justice suivait l'homme après sa mort. Quarante juges s'assemblent et vont s'asseoir en demi-cercle à l'extrémité d'un lac. Sur ce lac est une barque conduite par un nocher qui s'appelle Caron et qui est destinée à porter le corps de l'Égyptien que la vie terrestre a quitté. Mais avant que la barque reçoive le cercueil, il est loisible à tous d'accuser le mort. L'accusation est discutée; si victorieuse, les juges refusent la sépulture; si confondue, la joie est grande parmi les parens qui dépouillent leurs vêtemens de deuil, et entament avec transport l'oraison funèbre du glorieux défunt. Les rois n'échappent pas à cette justice : ils sont soumis après leur mort à l'accusation commune, et il est arrivé parfois que sur le cri de l'indignation populaire, de royales dépouilles n'ont pas été descendues dans les tombeaux qui les attendaient. C'est l'esprit de la théocratie d'étendre sur toutes les têtes l'égalité de la loi. Ainsi les Égyptiens ne connaissaient pas les différences aristocratiques du sang, ou plutôt ils se disaient tous nobles; ils ne se trompaient pas; tout homme est noble et doit faire valoir ses titres de noblesse. L'éducation se distribuait aux prêtres, aux guerriers, aux laboureurs, aux pasteurs et aux artisans; les prêtres étaient imbus de la grande instruction, ils apprenaient la théologie, la médecine, la morale, la géométrie, l'histoire, l'astronomie. Héliopolis était, au dire d'Hérodote, la métropole de la science égyptienne. Les guerriers recevaient sur les mêmes choses des notions moins profondes :

de plus, ils s'exercaient assiduement au maniement des armes, des chevaux et des chars, et leur dextérité était célèbre parmi les Grecs. L'éducation des laboureurs, des pasteurs et des artisans était spéciale; on les formait à leurs professions qu'il leur était interdit de jamais abandonner. Les enfans des classes populaires se nourrissaient d'herbages et de légumes grossiers; ils marchaient nus jusqu'à quinze ans, et jusqu'à cet âge leur entretien ne coûtait guère plus de vingt drachmes.

Les caractères de la théocratie égyptienne sont l'étendue, la profondeur, le mystère et l'immobilité. L'émanation divine s'étend sur cette terre et l'y pénètre en tous sens; l'Égypte est peuplée des représentations de Dieu. Bossuet se trompe quand il dit qu'en Égypte tout était Dieu, excepté Dieu lui-même; non, mais il y avait une foule de dieux, et au-dessus de tous ces dieux, un Dieu. Dans les profondeurs mélancoliques de son imagination, l'Égypte se représentait les ames comme destinées à des migrations successives, et à un circuit de trois mille ans; elle appelait les habitations des vivans des hotelleries, mais les sépulcres des morts étaient des demeures éternelles; des traditions aussi vieilles que le monde, des symboles innombrables voilaient une philosophie dont les lueurs ardentes éclairaient seulement quelques initiés. Le mystère cachait majestueusement la vérité, exerçant sur les esprits la puissance de ses terreurs et de ses charmes, et puis tout était immobile; le temps semblait sur les bords du Nil renoncer à la puissance de changer vite les hommes et les choses, et consentir quelque peu à leur immobilité pour les mieux donner en exemple au reste de la terre. Pyramide étendue et carrée dans sa base, infinie dans ses profondeurs, mystérieuse dans ses tombeaux, s'élançant dans les cieux par une aiguille immobile, telle est l'Égypte dans l'histoire, terre initiatrice et nourricière de l'humanité, terre féconde en moissons et en idées, où le symbole enferme la pensée, où le voile est jeté sur la nature, où le sphinx se tient à la porte du temple.

L'unité de Dieu ne devait pas rester confinée dans Thèbes et dans Memphis, et Moïse la tira d'Égypte avec la race d'Héber, sublime voleur qui emportait aux Égyptiens non-seulement leurs vases sacrés, mais leurs idées. La théocratie hébraïque repose sur

un homme et n'a jamais pu durer chez le peuple que cet homme a fait. La loi s'incarne dans Moïse, et le peuple est constitué par Moïse. Je développerai cet homme plus tard dans un espace plus digne de lui, et personne sans doute ne me reprochera de différer un sujet qui donna long-temps à réfléchir à Michel-Ange. Pour son peuple, Moïse fut et fit tout; il le tire d'Égypte, il lui apprend Dieu, lui donne une loi, un culte, une justice, un gouvernement : il est général, prophète, médecin, poëte, puissant meneur d'hommes : il est patient, il est impétueux, il est doux, il est cruel, il est réfléchi, il est inspiré; il est sans pareil au milieu de son peuple, il le bénit avant d'expirer, en chantant Jehovah, et il meurt, l'homme le plus vivant de l'humanité. La nation qu'il avait si péniblement ralliée à l'unité divine fut toujours agitée par des changemens, ne connut jamais le repos, et l'on peut dire que le peuple juif a toujours été le Juif errant. Il n'a pas vécu pour lui dans l'histoire, mais pour nous, pour nous transmettre, au prix de mille souffrances, l'unité de Dieu et la fraternité des hommes. Mon Dieu! ce peuple a la tête dure, et il lui coûte de se déshabituer de Moloch; mais il sera durement ramené à Jehovah : il sera châtié; il aura des rois; il se déchirera; il outragera par son schisme Jérusalem, à peine posée la dernière pierre du temple; il sera envahi, exilé, errant, avili; cependant Isaïe, Jérémie, Ezechiel et Daniel chanteront ses malheurs, en célébrant le Seigneur; ils ne trahiront pas l'idée persévérante et fixe de Jehovah; ils en auront la monomanie divine; ils assourdiront leur peuple de leurs sublimes prophéties, et ce peuple, amené à Dieu par Moïse, fortifié par Samuel, que David abreuva d'amour et de poésie, que Salomon enseigna par l'architecture, à qui ses prophètes crient Dieu nuit et jour, mettra sur la croix un des siens, né dans Nazareth, pour avoir annoncé le même Dieu que Moïse, mais plus saint encore, plus pur et plus tendre.

Le christianisme est l'idée pure, s'élevant à la passion; il héritait de l'Égypte et de la Judée les trois principes de l'unité de Dieu, de l'égalité fraternelle des hommes entr'eux, de l'immortalité de l'ame; il leur donnait un développement nouveau, et de plus il inspirait aux hommes le désir de mourir pour les défendre. Il est curieux d'observer comment de cet idéalisme passionné sortit une théocratie nouvelle.

Les mœurs des barbares étaient indépendantes, âpres, diverses entr'elles, peu dociles à l'uniformité des règles religieuses, et menaçant toujours de défigurer le christianisme par d'irrégulières pratiques. Les opinions n'étaient pas moins divergentes que les mœurs; et les choses de la foi devenaient l'objet des commentaires les plus différens. Ce conflit de mœurs et d'idées rendait nécessaires la conception et l'établissement d'une unité morale; aussi, rien de plus naturel et de plus grand que l'élévation successive de la papauté. Mais le problème était grave à résoudre : fonder et maintenir en Europe une magistrature spirituelle qui se fît obéir dans les choses divines des barbares et des docteurs, des clercs et des rois, qui pût ramener à la règle les licences de la féodalité et les écarts de la théologie et procurer à l'unité une domination mystique, voilà le thème légitime des prêtres qui se succédèrent au Vatican. Mais tout s'altéra dans l'exécution : de l'empire spirituel, on conclut à l'empire politique; cette théocratie, qui devait être si idéale et si pure, fabriqua de fausses pièces pour devenir propriétaire; les passions débordèrent; le génie, l'audace, la licence, la ruse, l'ambition, la perfidie, se mêlèrent par d'étranges combinaisons, et de grandes comédies furent données au monde. La papauté romaine fut une magnifique tentative vaincue à la fois par les obstacles qu'elle rencontra, par l'indépendance des nationalités et des mœurs, par la liberté des opinions et de l'esprit humain, par ses propres erreurs, ses prétentions fausses, ses ambitions indignes et temporelles, par les rébellions intestines de ses propres enfans, par des révoltes d'idées qui furent la gloire du génie moderne. Cette théocratie eut d'ailleurs à compter avec une représentation démocratique qui la gênait, je veux parler des conciles. Là on débattit au quatrième siècle tout ce qui peut intéresser l'humanité. La foi et la raison combattirent, parce qu'alors on vivait dans cette illusion de les croire ennemies; la foi l'emporta à une faible majorité. L'esprit grec aima les conciles; le génie romain les redouta; il les convoquait irrégulièrement, contestait leurs prérogatives, disputait contre eux la souveraineté; les papes semblaient prévoir que ces parlemens ou plutôt ces conventions du christianisme les déposeraient un jour et les décapiteraient de la tiare. Quels sont donc les résultats laissés par la théocratie romaine? Sa législation canonique fut

peu puissante; elle régla seulement les rapports civils et les intérêts temporels du clergé, et encore avec le secours et le patronage du droit romain dont elle imita servilement les formes; mais elle ne changea ni les idées ni les mœurs de l'Europe, inférieure à l'efficacité de la philosophie moderne. L'éducation du clergé fut dirigée par elle; mais l'éducation des laïcs lui échappa, et la milice des jésuites vint offrir trop tard son dévouement et sa médiocrité. Qu'a donc fait la théocratie romaine? Elle a fait le prêtre, elle a séparé le ministre de l'église des affections et des liens de la famille, et ne lui a plus permis que la charité du genre humain; elle l'a contraint de rester vierge pour qu'il soit plus ardent, célibataire pour qu'il soit plus libre; elle l'a fait l'homme du pape, de l'Église et de Dieu, elle l'a marqué d'un signe indélébile et fatal qui le rend au milieu de ses semblables solitaire et sacré.

Le génie de la théocratie est de mettre Dieu dans les choses humaines : il est grand, il affecte les hauteurs de la spéculation et de la pensée, et il exige de l'homme un pénible effort pour s'élever au ciel. Il a commencé l'histoire du monde, il en a été l'enveloppe et le sanctuaire et il a failli y étouffer la liberté; mais la liberté plus forte a contraint la théocratie de se rasseoir immobile sur son autel; elle est sortie du temple et s'est montrée aux hommes.

VIII.

La monarchie repose sur une idée moins générale que la théocratie : imitation des formes de la famille, elle eut quelque chose de domestique même dans les plus grands empires; son esprit fut d'imprimer aux sociétés l'unité politique, de rendre le pouvoir exécutif stable, perpétuel, et de lui tout attribuer. L'intérieur des monarchies asiatiques de l'antiquité nous est peu connu : nous y distinguons néanmoins la confusion du pouvoir législatif, du pouvoir exécutif, de la justice et de l'éducation (1) dans la même main. Le despotisme y est absolu en principe et n'est éludé que par l'ine-

(1) Voyez les conseils que Crésus donne à Cambyse pour amollir les Lydiens : il lui indique les moyens de changer leur éducation.

vitable liberté des mœurs. Quand les Grecs se furent mis en commerce avec l'Asie par leurs triomphes, ils écrivirent sur leurs ennemis; mais souvent ils leurs prêtèrent leurs opinions et leurs idées. Ainsi Hérodote fait discuter Otane, Mégabyse et Darius sur les mérites de la démocratie, de l'oligarchie, et de la monarchie, altérant cette fois la naïveté de son récit, par je ne sais quelles prétentions de rhéteur et de sophiste qui ne lui vont pas. La Grèce vainquit les invasions de l'Asie par ses républiques ardentes, promptes à la guerre comme à la liberté, lestes, et venant s'offrir au combat et à la mort avec la gaîté d'un jeune homme : elle reporta sur l'Asie l'insolence de la conquête en se recueillant elle-même dans les formes de la phalange et de la monarchie macédonienne à laquelle Dieu avait préposé Alexandre. Rome n'a pas un jour de fête sans un roi vaincu, et les monarques d'Asie s'estiment heureux de faire leur cour à ses patriciens et à ses démocrates, jusqu'au jour où Rome elle-même, prenant, non pas un roi, mais un empereur, devienne une monarchie étrange, sans proportions, sans formes, où la servitude et le mépris de la nature humaine dépassent les dimensions connues; monstre dans l'histoire.

Quand les races modernes eurent commencé les sociétés nouvelles, la forme monarchique sortit du fief. La royauté féodale de la France ne tarda pas de s'élever à quelque chose d'intelligent et de systématique qui la fit grande entre les états européens : elle fut l'unité sociale dans l'action et dans la pensée; elle fut la source et l'exercice de toute souveraineté : le roi était la loi. Jamais le principe du droit n'eut un représentant mieux obéi et plus révéré. La vieille royauté de France fut marquée d'un caractère mystique et sacré; depuis Philippe-Auguste à Bovines jusqu'à Louis XIV avant Hochstaedt, elle reposa sur la foi des peuples; mais un jour la société se trouvant plus intelligente que la monarchie, le droit passa du roi au peuple.

Pendant que Louis XV préparait avec Mme de Pompadour les funérailles de sa dynastie, se réservant uniquement de n'y pas assister, une monarchie s'élevait dans le nord, nouvelle, despotique, militaire, démocratique, accueillant Voltaire après avoir suivi Luther, recevant la vie, la gloire, et pour ainsi dire l'antiquité de Frédéric, un de ces hommes singuliers et forts, que Dieu tient en

réserve pour fonder des empires. La monarchie prussienne s'éleva pour représenter en Europe le génie du protestantisme et du rationalisme germanique.

Napoléon à bout de sa destinée, une partie de l'Europe dans les occupations de la paix se mit à l'école de la constitution anglaise. Les monarchies constitutionnelles qui se sont élevées en France, en Bavière, à Stuttgard, à Lisbonne, à Madrid, à Cassel, à Dresde, à Carlsruhe, à Darmstadt, à Hanovre, expriment un état intermédiaire entre les établissemens irréguliers du moyen âge et les théories générales que médite et mûrit l'esprit moderne. Les intérêts positifs ont servi de premier fondement à cette transaction, et l'argent a provoqué l'association des peuples au pouvoir législatif et à la gestion des affaires. Dans cette transaction, les aristocraties ont gardé leurs prééminences ; les royautés, l'initiative de la puissance dont elles ont octroyé et mesuré le partage. Les monarchies et les principautés constitutionnelles du XIXe siècle sortent naturellement du jeu des affaires européennes, et il est insensé de les maudire comme une violation illégitime de l'antiquité : il ne serait pas plus juste de les considérer comme un exemplaire parfait et définitif de la sociabilité moderne : leur origine est dans les mœurs barbares, dans les pratiques et les instincts du moyen âge, leur caractère est un mélange du passé et du présent avec une intention de priorité pour le passé ; leur loi est une gravitation à quelque chose de plus général et de plus philosophique.

IX.

Les hommes ont toujours estimé juste et naturel de donner la direction de leurs affaires à la supériorité morale : mais ils ont varié dans l'appréciation des signes de cette supériorité.

La naissance, le sang et la race se sont d'abord concilié leur respect et leur foi. Une race est un système vivant, une succession héréditaire de qualités naturelles qui, par sa cohésion et sa continuité, devait, dans les premiers âges des sociétés, s'attirer la puissance. Les Germains demandèrent leurs rois à la noblesse du sang, *reges*

et nobilitate. La Grèce primitive nous montre le gouvernement livré aux races antiques; en Crète les hauts emplois n'appartinrent long-temps qu'aux plus vieilles familles; les Basilides furent puissantes à Erythrée; les Bacchiades à Corinthe; les Myletides à Syracuse; les Alcmaïdes et les Scopades en Thessalie.

Mais les races s'épuisent (1), et plus elles sont antiques, plus elles deviennent incapables du siècle qui assiste à leur décrépitude. De leur côté, les sociétés changent le signe de la supériorité morale et passent de la naissance aux intérêts positifs, aux prospérités du présent, à l'argent. C'est, suivant l'expression antique, la timocratie. Vous la trouvez puissante à Carthage : l'époque de Solon, celle de Servius Tullius à Rome lui sont favorables. Enfin, il se fait un mélange de la naissance, de la fortune et d'une certaine valeur personnelle qui constitue proprement l'aristocratie politique.

Le principe aristocratique a été le début légitime des sociétés; sa gloire est de les commencer, mais son tort est de vouloir les arrêter. Le patriciat jette les fondemens de Rome, puis il fait obstacle à ses progrès; il lutte, il est vaincu : sa défaite est nécessaire à la marche de l'humanité.

La noblesse moderne, sortie des mœurs germaniques, glorieuse par la guerre, puissante par la terre, instaure les origines de la moderne Europe; mais dès que les généralités de l'esprit humain commencent à se produire, elle y devient hostile, incapable elle-même de généralité : son ignorance porte aux idées une haine incurable; elle pressent dans la science son héritière.

Partout où le principe aristocratique a régné seul, l'état qu'il a gouverné a promptement péri, semblable à un homme qui manque d'air et dont la vie ne peut trouver une issue. A l'embouchure de la Brenta, quelques nobles d'Aquilée s'étaient réfugiés dans un petit groupe d'îles pour échapper aux barbares; c'était au ve siècle, ils commencèrent Venise : elle fut long-temps une modeste municipalité sous le protectorat de Constantinople dont elle s'empara plus tard dans la compagnie des Français. Dès le VIIe siècle un doge gouverna Venise; il était général et juge; il pouvait associer son fils à son au-

(1) Quemadmodum urbium imperiorumque, ità gentium nunc florere fortunam, nunc senescere, nunc interire. — VELLEIUS PATERCULUS, lib. II, cap. 11.

torité et ménager ainsi dans sa maison un pouvoir héréditaire. Mais vers 1052 on obligea le doge, désormais électif, à prendre l'avis d'un conseil formé des plus illustres citoyens qu'il convoquait lui-même. C'était le principe aristocratique qui commençait à prévaloir contre l'unité ducale : le siècle suivant vit des innovations nouvelles, l'érection du grand conseil, composé de quatre cent quatre-vingts citoyens, pris en nombre égal dans tous les quartiers de la ville et renommés tous les ans : le peuple ne les élisait pas, mais douze électeurs appelés tribuns. Au commencement du XIIIe siècle, le grand conseil nomma lui-même les électeurs qui devaient le renouveler ; il approuvait aussi ou rejetait ses successeurs désignés. Alors le doge gouvernait avec six conseillers à robe rouge qui formaient la seigneurie et le conseil des *pregadi*. Désormais l'aristocratie travaillait ouvertement à tout concentrer dans ses mains. Cependant le peuple s'avisa qu'il n'était pas libre ; il se révolta : sa défaite riva sa servitude. L'aristocratie victorieuse rendit le grand conseil héréditaire entre les familles qui y avaient séance dès l'origine ; elle ouvrit le livre d'or, condamnant à l'inhabileté politique tous les nobles qui n'y seraient pas inscrits ; enfin elle créa le conseil des Dix (1). L'autorité du nouveau conseil était dictatoriale, il cassait les décisions du sénat, traitait avec les puissances étrangères, enlevait à la *quarantie* criminelle les jugemens des affaires d'état, et de quelques grands crimes. L'aristocratie estima que sa puissance n'était pas encore assez formidable, elle imagina les inquisiteurs d'état. Ces hommes étaient trois : ils avaient partout des espions, on les appelait des observateurs, dans la noblesse, les citadins, les populaires et les ordres religieux : ils s'assemblaient le lendemain des élections des magistrats par le grand conseil ; ils examinaient la réputation de chaque magistrat, sa fortune : ils faisaient tendre des pièges à ceux qu'ils estimaient suspects. Jamais d'exécution publique. Le condamné était noyé de nuit dans le canal Orfano. Si quelque noble parlant dans le grand conseil ou le sénat, abordait

(1) Le conseil des Dix était composé de dix-sept membres :

Les Dix proprement dits ;

Le doge ;

Les six conseillers du doge.

un sujet étranger à la discussion, on lui ôtait la parole; s'il discutait l'autorité du conseil des Dix, on le laissait parler; après la séance, il était arrêté, jugé, mis à mort. Le noble mécontent était averti deux fois d'être plus circonspect; s'il exhalait encore son mécontentement, on le noyait comme incorrigible. Un banni pour crime d'état pouvait obtenir sa grâce, s'il dénonçait ou s'il livrait un autre criminel. La délation est la vertu de Venise. Fra Paolo, consulté par le gouvernement de Saint-Marc, conseillait de concentrer de plus en plus l'autorité dans le sénat et surtout dans le conseil des Dix; le grand conseil sent le peuple, disait-il : il voulait encore qu'on affaiblît la juridiction des quaranties : les nobles ne devaient jamais être condamnés à mort, surtout publiquement. La prison perpétuelle valait mieux, ou du moins la mort secrète. Qu'est-ce que la justice, sinon ce qui est utile à l'état (1)? Par une admirable justice de l'histoire, cette hideuse machine fut broyée par un mouvement de la révolution française, et le lion valétudinaire de Saint-Marc (2) vint expirer aux pieds du général Bonaparte. Que Venise soit chantée par les romanciers et les poètes, qu'elle offre encore à l'étranger les mystérieuses folies de son carnaval; mais qu'elle n'espère pas désarmer la sévérité du genre humain qui n'a rencontré nulle part plus de corruption et de cruauté.

La vieille aristocratie recule en grondant devant l'esprit humain :

(1) La constitution de Venise était ainsi organisée :

Le grand conseil,

Le sénat,

Le collége des sages. — Vingt-six personnes, doge et six conseillers : les trois présidens des quaranties : les seize sages.

La seigneurie.

Le doge.

Les trois quaranties, composée chacune de quarante juges :

Civile nouvelle,

Civile vieille,

Criminelle.

Conseil des Dix.

Inquisiteurs d'état.

(2) Expression du général Bonaparte.

après avoir été en Angleterre plus habile qu'ailleurs, elle y médite peut-être aujourd'hui des résistances insensées. En France, Robespierre et Napoléon se sont mal conduits envers elle; l'un a voulu l'exterminer, l'autre s'est efforcé de la flatter : double erreur. N'ayons pour le passé ni proscriptions ni bassesses. Le siècle n'est-il pas assez fort pour attirer tout à lui par une attraction naturelle? Qu'il n'attribue plus la supériorité politique et morale à l'antiquité de la race, mais au mérite du présent, au talent, à la vertu, au génie; et il éprouvera qu'un jour tous les enfans de la France l'estimeront d'assez bonne maison pour le servir avec dévoûment.

X.

Où commence réellement l'intérêt de l'histoire? Avec le commencement de l'homme même et de la société. La solidarité de la sociabilité humaine ne comporte pas les morcellemens arbitraires des destinées du genre humain; et cet héritage est vraiment indivisible. Rien de plus pauvre et de plus stérile que de scinder l'histoire en déclarant que seulement à telle époque, à une ère donnée, ont commencé pour le genre humain la grandeur et la vérité. Les idées sont contemporaines du monde même, et constituent tant par le synchronisme de leur existence que par la succession de leur développement la trame indestructible de l'humanité.

Il est remarquable que les grands mouvemens de l'histoire se produisent sur des points différens presque à la même époque : pendant que Moïse cherche la Palestine, Cécrops tend vers l'Attique, Deucalion s'établit sur le Parnasse, Cadmus arrive de Phénicie à Thèbes, Danaüs aborde à Argos et Dardanus est sur l'Hellespont (1); migrations aventureuses et héroïques préparant des nations illustres et sédentaires.

(1) Voyez Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*. Il y a dans cet admirable morceau, en ce qui touche l'histoire, un singulier mélange de justesse et de timidité d'esprit. *Il n'y a nulle raison*, dit Cuvier, *pour ne pas attribuer la rédaction de la Genèse à Moïse lui-même*. Nous en demandons pardon à ce grand homme, mais il y a pour cela d'excellentes raisons que nous donnerons un jour.

Ainsi s'élevait lentement à la vie dans une laborieuse obscurité cette Grèce qui devait briller si vite et qui devait tirer les idées de leur enveloppe, comme des fleurs de leur calice pour en montrer à l'humanité l'épanouissement radieux et complet. Elle aura tout cette Grèce; elle vous défraiera de tous les sentimens, de toutes les idées et de toutes les fantaisies. Aimez-vous mieux la raison pratique que la spéculative? Elle vous offre des hommes graves s'occupant de la société, qu'elle appelle sages parce qu'ils sont sensés et utiles, Bias, Périandre, Solon et Cléobule. Si les abstractions et les idées de l'intelligence vous émeuvent, suivez Pythagore, Parménide, Anaxagoras, Platon et Aristote; prosternez-vous devant Socrate, ce martyre de la raison qui pouvait dire au monde, comme le Prométhée d'Eschyle, ce Christ révolté du polythéisme :

Ἐσορᾷς μ' ὡς ἔκδικα πάσχω. (1)

Tu vois quelle injuste passion on me fait souffrir.

La religion recèle toutes les profondeurs de la tradition et de la pensée sous l'apparence de ses pompes si riantes et si ouvertes. L'éloquence n'est pas indigne d'ériger sa tribune près des flots de la mer. La poésie ravit aux modernes par Simonide la priorité de la tristesse et de la mélancolie; elle fait les premiers chants de l'épopée de l'humanité; elle élève l'ode à une hauteur qui depuis est demeurée inaccessible; elle ouvre le théâtre comme une école de la vie dont les maîtres ont à peine trouvé quelques rivaux depuis deux mille ans. L'histoire ordonne à Thucydide d'égaler par sa gravité la gravité des choses humaines. Callimaque, Myron, les Polyclète et Phidias élèvent des temples qui abritent convenablement les dieux, et des statues qui divinisent les hommes. Quels sont donc ces Grecs? Quel est ce peuple de Dieu? Quelle est cette terre privilégiée? Cette terre promise? Pourquoi là plus qu'ailleurs tant de génie, de bonheur et de beauté?

C'est là, c'est là que je voudrais mourir. (2)

(1) Dernier vers du Prométhée.

(2) Béranger.

L'Attique, baignée de deux côtés par la mer et liée au Péloponèse par l'isthme de Corinthe, offrait à l'activité humaine un théâtre à la fois ouvert et resserré qui, pas trop distant de l'Asie, échappait à l'esprit fanatique des sociétés grecques du nord. Trois époques marquent son antique histoire, l'époque pélasgique, l'époque cécropienne, et l'époque ionienne. L'époque pélasgique fut occupée par des déluges et des migrations que nous ne pouvons que soupçonner. La tradition raconte que Cécrops vint de Saïs apportant aux Athéniens les principes de la sociabilité, le respect des dieux, le respect des morts, la monogamie et la justice. Il enseigna Jupiter, c'était l'unité; Neptune, c'était la mer; Minerve, c'était la pensée. Erechthée, qui vint après Cécrops, fut, suivant une tradition, l'inventeur de l'agriculture. Ainsi les hommes avaient à la même époque du pain et des lois : époque où l'Attique se débrouillait elle-même avec le secours de quelques inspirations égyptiennes, où sa vie indigène recevait une impulsion exotique; voilà pourquoi Cécrops passait pour avoir une double nature διφυής; c'étaient l'Egypte et la Grèce, l'Orient et l'Europe commençant cette union que nous poursuivons aujourd'hui. Thésée est le titulaire de l'époque ionienne, temps d'émancipation et de liberté, où l'Attique commence à se distinguer hostilement du Péloponèse. A l'époque de Cécrops les habitans de l'Attique étaient partagés en prêtres, nobles, artisans et laboureurs; à l'époque de Thesée, les prêtres ont disparu : c'est le temps pour les Athéniens de l'unité politique et nationale (1).

Dès lors, les institutions cherchent à s'approprier au développement de la société même; après Dracon, qui ne trouva pas de génie dans la cruauté, vint un homme aimable et intelligent, faisant fort bien les lois et les vers, esprit heureux et étendu, d'une modération naturelle et d'une grandeur facile. Solon détruisit l'empire de l'aristocratie de race, et sans fonder une démocratie pure, il établit une sorte de régime tempéré que Clisthène fit pencher du côté du peuple.

Après Solon et Clisthène, la démocratie athénienne constituée a trois représentans : Thémistocle, Périclès et Alcibiade. Thémis-

(1) Voyez Thucydide, livre Ier.

tocle conçut de procurer l'empire de la mer à Athènes, il lui devina son génie maritime, il la contraignit d'abandonner ses murailles pour se promener sur les flots, il la reprit du sein des mers et la rendit à de nouveaux remparts, qui s'élevèrent en dépit de Lacédémone, donnant deux fois la gloire et la vie à sa chère et ingrate patrie. Périclès conçut de ne rien conquérir et de tout conserver, de réduire Sparte au second rang par l'heureuse sagesse d'une guerre persévérante, et de mettre la gloire acquise sous la tutelle d'une modération qui ne se démentirait pas. Alcibiade ne conçut rien; il courait à la gloire comme à un divertissement, sans plan et sans réflexion, le plus aimable et le plus étourdi des adolescens, jouissant avec insolence des faveurs de la nature et du peuple, idolâtré des Athéniens, condamné par eux, voulant s'en venger, les aimant toujours, réduit par leur folie à ne pouvoir les sauver après les avoir poussés dans une entreprise folle, succombant avec courage sous la flèche perfide du Perse; il traversa la célébrité sans trouver la vraie gloire, trop léger pour être assez grand.

A Athènes l'influence aristocratique était exercée par l'aréopage, qui étendait une censure morale sur l'éducation, la religion et les mœurs; l'influence timocratique par le sénat, composé de cinq cents membres élus tous les ans, qui administrait et gouvernait; l'influence démocratique, par l'assemblée du peuple, qui se réunissait quatre fois en trente-six jours, examinait la conduite des généraux et des magistrats, adoptait les lois proposées par ses hommes d'état et ses orateurs.

Faut-il s'étonner si la démocratie athénienne fit des fautes et dura peu? Pour la première fois, la liberté se montrait; elle put tâtonner et s'égarer; c'était un essai : et l'esprit humain se déborda lui-même dans l'ardeur de son activité. La philosophie produisit les sophistes, l'éloquence accoucha des rhéteurs, la démocratie eut ses démagogues : tristes enfantemens : mais il n'a été donné ni aux rhéteurs, ni aux sophistes, ni aux démagogues de déconsidérer et de perdre l'éloquence, la philosophie et la liberté.

L'Italie n'eut pas assez dans l'histoire d'être le théâtre de Marius et de Sylla, elle se mêla puissamment aux premiers mouvemens de la démocratie moderne. Dans le moyen âge, proprement

tit, la vie républicaine des villes de Lombardie et de Toscane tient à la fois de l'état moderne et de quelques réminiscences de l'antiquité. L'idée représentative est absente de leurs constitutions; Milan, Pise, Gênes ont des consuls et des sénats. Rome, vers le milieu du XIVe siècle, vit apparaître, au milieu de son forum, encombré de ruines sacrées, l'image de la vieille république. Le fils d'un cabaretier et d'une blanchisseuse qu'échauffa la lecture de Tite-Live, fit passer dans l'ame du peuple la flamme qui le dévorait; il fonda ce qu'il appelait *le bon état*, gouverna Rome sous le nom de tribun, et fut chanté par Pétrarque. Mais Colas Rienzi était une ame vulgaire qu'avaient embrasée par hasard de nobles ardeurs: tourmenté par une vanité ridicule, il se fit créer par les nobles chevalier; sans courage et sans cœur, il se laissa chasser de Rome par les Colonne et les Ursin; il erra en Italie, en Allemagne, en Bohême; prisonnier du pape à Avignon, il ne reçut pas la mort de l'adroit Innocent VI, mais le titre de sénateur; que manquait-il à ce démocrate? Il était déjà chevalier : il mourut sous le mépris et le poignard du peuple.

La constitution de Florence était fondée sur le commerce et l'industrie (1); elle fut au 13e siècle le triomphe de la démocratie : les

(1) Les commerçans étaient divisés en compagnies, ou arts. Il y eut d'abord douze arts : sept grands arts et cinq inférieurs. Mais ceux-ci vinrent successivement au nombre de quatorze. Les sept grands arts étaient :

Les gens de loi et notaires,
Les négocians en tissus étrangers,
Les banquiers ou changeurs,
Les drapiers,
Les médecins et pharmaciens,
Les marchands de soierie,
Les fourreurs.

Les cinq inférieurs étaient :

Les marchands de toile,
Les bouchers,
Les serruriers,
Les cordonniers,
Les maçons.

Europe au moyen âge. Hallam, tome III.

nobles étaient obligés de s'incorporer dans les *arts* pour acquérir l'habileté politique. Le siècle suivant vit s'élever à Florence une nouvelle aristocratie timocratique dont l'insolence précipita le peuple dans le désir d'une dictature, et les Médicis furent poussés au pouvoir absolu par le flot de la multitude. L'esprit humain profita d'une puissance noblement exercée et poursuivit ses progrès sur les ruines du moyen âge. Quel est ce tribun qui s'emporte, et qui, contemporain de Machiavel, se croit encore au temps de Dante? C'est un moine, car les moines sont d'excellens tribuns, c'est un religieux de l'ordre de saint Dominique qui prêche dans les églises de Florence la crainte de Dieu, l'amour de la liberté et l'égalité des droits : Alexandre VI, digne pontife, s'irrite de ces cris de réforme; les Florentins défendent leur Savonarola. Mais un moine franciscain fut piqué de l'éclat jeté par le prédicateur sur l'ordre de saint Dominique, et pour convaincre le dominicain de la fausseté de ses doctrines, il lui proposa d'entrer tous les deux dans un bûcher ardent. Cette proposition plut singulièrement au peuple de Florence curieux de voir comment Savonarola se tirerait de cette affaire. Un disciple fervent releva le défi pour son maître et promit d'entrer dans un bûcher, à un jour convenu; il s'y présenta en effet, l'eucharistie à la main, opposant Dieu à la mort. Les franciscains crièrent au sacrilège; on disputa tout le jour; vers le soir, par une faveur singulière du ciel, il tomba une épouvantable averse qui dispersa tout le monde, et renvoya chez eux les Florentins mécontens et trempés. Cependant Savonarola abandonné du peuple fut brûlé quelque temps après.

Le temps a fait un pas, le moyen âge n'existe plus que dans la mémoire des hommes, tout s'agrandit, les idées et les empires; et la liberté, venant à la suite de la philosophie, passe les mers pour s'étendre sur de vastes territoires. Le gouvernement représentatif n'est plus uniquement anglais, il se fait américain, il ne se contente plus de modifier une monarchie; il veut constituer une république. Il n'a trouvé à détruire ni royauté, ni noblesse féodale, ni vieille église; il ne rencontre d'autre difficulté que l'immensité du théâtre sur lequel il doit se déployer; et il fonde laborieusement une unité idéale au milieu de vingt-quatre états qu'il déclare moralement unis. On a beaucoup admiré l'unité de la théocratie ita-

bienne au sein de l'Europe; si l'unité américaine persiste, cette durée méritera plus de gloire. Nous ne saurions parler pertinemment de l'Amérique; elle est trop loin; seulement il paraît que l'aristocratie de l'argent l'oppresse, et qu'il y a lutte entre les ambitions corruptrices d'une richesse immodérée, et la fierté laborieuse de la démocratie; il paraît encore que la démocratie a pour elle la supériorité du talent et des services rendus au pays : Jackson est venu troubler l'uniformité du caractère américain par des passions obstinées, brillantes et fortes; l'Amérique trouvera dans ses agitations les originalités et les grandeurs qui lui manquent encore.

La démocratie moderne, anglaise, américaine ou française se fonde sur l'intelligence et le travail : elle n'est pas comme la démocratie antique une minorité pesant par l'esclavage et la force sur les hommes qui n'étaient pas citoyens; elle a pour loi l'égalité; elle est universelle comme la pensée, infinie comme la mer, invincible comme l'avenir; elle est l'humanité même, dans ce que l'humanité a de plus vivant, de plus pur et de plus sacré.

XI.

Puisque nous avons pris soin de ne nous engager dans l'histoire que munis de certains principes dirigeans qui pouvaient nous y guider, l'esprit de la même méthode nous conseille de nous recueillir après la course de nos explorations historiques, pour rechercher quelles peuvent être au siècle où nous sommes les notions les plus exactes touchant la sociabilité humaine qui demande à l'intelligence la règle de sa conduite et de sa destinée. Nous avons pour abréger appelé *noocratie* ce gouvernement de l'intelligence. Qu'on se rassure, nous ne ferons ici ni constitution ni catéchisme; nous cherchons seulement quelques-unes des conditions les plus nécessaires de la vie sociale.

Le droit a sa manifestation la plus vivante dans la société même, il a sa source dans l'intelligence de l'homme; nous ne saurions admettre une distinction réelle entre le droit social, et le droit naturel;

cette distinction peut être élevée par une abstraction passagère; mais si on en fait une entité, elle est fausse et funeste à la recherche du vrai.

La loi du droit social est le mouvement. Pourquoi échapperait-il à la loi universelle de ce qui vit et de ce qui est? Cette notion bien comprise est le commencement d'une nouvelle théorie du droit.

Le droit humain, social ou naturel, a l'unité et la mobilité de l'humanité. L'intelligence humaine élève des méthodes qu'elle abandonne plus tard; elle embrasse des formes d'idées qu'elle rejette ensuite; les méthodes et les formes d'idées meurent; l'intelligence humaine ne meurt pas. De même les droits, ces formes historiques du droit humain, meurent, mais le droit ne meurt pas. Quand meurent-ils ces droits? quand l'intelligence les abandonne; quand l'idée vivante ne les habite plus. *Les dieux sont sortis*, et les hommes n'ont plus de raison pour obéir.

Les révolutions ne sont pas autre chose que des proclamations bruyantes de la mort de certains droits: les révolutions ne disparaîtront que devant des institutions exprimant la mobilité naturelle du droit humain.

Les lois sortent des mœurs et des idées. La société doit comme l'homme se connaître elle-même: elle a besoin d'institutions qui l'instruisent de ses mœurs; dans les empires modernes nous nous ignorons les uns les autres; nous vivons dans la méconnaissance réciproque de nous-mêmes: pourquoi donc ne pas organiser la conscience du pays?

Les idées ne sauraient être trop élaborées avant d'arriver à la direction des sociétés: pourquoi n'auraient-elles pas une représentation, une tribune où elles seraient débattues avant de devenir des lois: je ne parle pas de ces académies stériles qui échappent à la critique par le silence, et pour qui le mouvement, la lumière et la vie sont des nouveautés coupables. Il faut que la nation assiste par la publicité aux débats de l'intelligence, à ces conciles de la pensée; elle sera à la fois leur disciple et leur juge; de cette façon serait organisée la philosophie du pays.

Alors les mœurs connues et les idées élaborées, la loi est possible: plus sa préparation aura été lente, plus sa facture pourra être simple et une: il faut la frapper d'un seul coup, comme une

médaille immortelle. La loi n'échappe pas aux conditions des autres productions du génie humain ; elle a besoin d'unité. Le législateur doit être un, non pas double ; intelligent, et représenter surtout la valeur morale. La féodalité et le moyen âge nous ont laissé nombre de préjugés parmi lesquels il faut compter l'habitude de prendre la propriété foncière pour le signe unique de l'habileté législative.

Le législateur doit n'avoir que des égaux, et n'apercevoir au-dessus de lui que la loi qu'il a faite.

Les lois doivent être puissantes, mais mobiles : elles ne doivent pas trouver les raisons du respect qu'elles inspirent dans un entêtement d'éternité, mais dans leur mobilité perfectible. Un peuple ne peut pas plus renoncer à perfectionner sa constitution, qu'un homme à améliorer sa conduite.

Pour considérer le pouvoir exécutif, on peut se placer dans l'histoire et dans la philosophie. Historiquement, le pouvoir exécutif dans les états européens est le résultat d'habitudes invétérées que le temps seul peut affaiblir et corriger, et qu'une attaque directe irriterait plutôt en les fortifiant. D'ailleurs dans l'évolution naturelle des progrès, d'autres réformes ont sur cette difficulté une priorité légitime. Philosophiquement, le pouvoir exécutif n'est autre chose que la volonté humaine soumise à l'intelligence, le bras à la tête ; il suit qu'il doit être élu, dépendant en principe, indépendant dans la sphère de l'action, fort, obéi, intelligent, glorieux, responsable, temporaire. La société doit honorer son chef ; elle doit aussi le placer dans des conditions faciles de moralité ; elle ne doit ni le corrompre, ni le fatiguer outre mesure. Napoléon lui-même a passé la dernière moitié de sa vie à s'égarer et à tomber. Laissez rentrer dans l'obscurité l'homme qui a servi son pays, n'a-t-il pas droit de se recueillir avant la mort dans la dignité du repos?

Où donc est la souveraineté? dans la raison de la société même, dans l'esprit du peuple. Une nation, comme un artiste, dispose de ses idées et n'en répond qu'à Dieu ; elle confie sa destinée à son intelligence, et elle sent qu'il n'y a qu'un droit parce qu'il n'y a qu'une vérité.

La justice a commencé par la religion et doit se perfectionner aujourd'hui par la science. L'esprit de l'homme a toujours cherché

à donner une forme concise et claire aux prescriptions de la justice. Le Décalogue, le Pentateuque, surtout dans le Deutéronome, les douze tables, la compilation de Justinien, les codes modernes, les travaux de Frédéric, de Catherine, de Napoléon, de Bacon, de Bentham, manifestent cet effort continu de l'humanité.

La société qui a des codes peut chercher plus facilement la bonne administration de la justice. Pour appliquer la loi, comme pour la faire, toutes les précautions préalables doivent être prises; ainsi l'indestructible distinction du fait et du droit doit précéder la décision même du droit; le bon sens discerne le fait; la science applique le droit. Le juge doit être un, responsable, souverain. Un sénat de jurisconsultes, dont nous avons en France une image qui s'affaiblit, examinera d'office toutes les décisions rendues; il appréciera aussi les conséquences sociales des lois appliquées et transmettra des avis au législateur.

La société consciencieuse de sa supériorité morale sera toujours calme et charitable; elle ne menacera jamais un de ses citoyens de sa vengeance; elle ne suspendra la liberté d'un homme que durant le temps strictement nécessaire pour constater son innocence ou sa faute, préservant la justice de la contagion des irritations impures. Le châtiment ne sera dans ses mains qu'une forme de correction; il sera temporaire. La religion chrétienne a surtout consolé le coupable par la pensée de l'immortalité : *l'Église abhorre le sang*, mais elle laisse le champ libre à la justice temporelle; la philosophie moderne s'est occupée de la destinée terrestre de l'homme déchu et condamné; elle a contesté la légitimité des peines irréparables; elle a inventé des systèmes pénitentiaires pour corriger les délinquans et les coupables; elle a conçu que la justice sociale devait être un mode de l'éducation.

La langue allemande a, pour désigner l'éducation, un mot d'une force particulière, *die erziehung* : c'est la mise en dehors de la force humaine. La force humaine est centrale et spirituelle; elle veut être provoquée à se produire; l'éducation consiste dans cette provocation intelligente et volontaire; elle est le triomphe et le développement de l'idée même, de la nature vivante; elle abolit les influences et les supériorités d'antiquité et de race; par elle l'homme ne relève que de lui-même, il s'élève; l'éducation est une élévation.

La famille donne les premiers soins à l'enfant qui à côté de son berceau trouve sa mère, ange gardien mis par Dieu aux portes de la vie. Ne craignez rien pour cet homme qui naît; il n'y a ni difformité, ni malheur qui pourront décourager sa mère; pour triompher de toutes les disgraces de la nature et de tous les coups de la destinée, Dieu, dans ses conseils, a trouvé la maternité.

La société doit l'éducation aux enfans qui lui viennent : seule elle peut transmettre aux générations un système de vérités sociales et morales qui puissent les sustenter et les nourrir; les individus et les familles ont une instruction trop inégale et peuvent fausser ces vérités : l'état doit posséder une science publique qu'il distribue par un mouvement continu de diffusion, et qu'il renouvelle par un mouvement de conception. Les méthodes d'enseignement et d'invention doivent être soumises à une révision périodique.

L'art ne restera pas en dehors de l'éducation sociale; il s'unira à la science pour agrandir les idées, pour élever les passions en les purifiant. Il aura des statues à montrer aux ambitions qui ne dorment pas; il abreuvera d'harmonie la religion, le courage et l'amour; il continuera l'épopée de l'humanité; il arrachera au drame des profondeurs inconnues, et il ira briser le char du poète lyrique contre les marches du trône de Dieu.

L'instruction, cette initiation de l'homme et des sociétés, doit être vigoureuse et inspiratrice quand elle s'adresse aux jeunes gens, ces conscrits de l'humanité. Pour le peuple, cette substance du genre humain, elle doit être claire et nourrissante.

Elle ne doit pas s'abaisser, en s'adressant aux femmes, surtout aujourd'hui, où se déclarent parmi elles de vives agitations. Dans l'enfance du christianisme les femmes étaient aussi fort remuées : saint Paul, quand il écrit aux Corinthiens, aux Ephésiens, aux Colossiens, à son disciple Tite, n'oublie jamais de recommander aux femmes de garder le silence dans les églises; donc elles parlaient; d'être soumises à leurs maris, donc elles n'étaient pas obéissantes. Evidemment il y avait chez les femmes un mouvement insurrectionnel. Aujourd'hui l'insurrection est plus sensible encore : mais nous donnerons aux insurgées un conseil contraire à celui de saint Paul; nous ne leur dirons pas de se taire, mais de parler, de parler beaucoup, éloquemment. On ne peut mieux s'émanciper que par

le génie, par le dévouement aux idées, par ces élans victorieux qui ne vous laissent pas en arrière dans la marche du genre humain.

Dieu nous regarde au sein de l'infini, qui est à la fois son vêtement et son ame, infini, dont nous avons le sentiment, l'amour et le désir. L'humanité a conçu Dieu d'un seul coup comme unité; elle l'a successivement adoré dans les différentes représentations de la vie. Par l'émanation elle a peuplé les cieux et la terre des images de la Divinité; par l'apothéose elle a fait l'homme dieu; par l'incarnation elle a fait Dieu homme.

Nous concevons Dieu dans le temps. Dieu, immobile dans l'Éternité, nous voit arriver à lui par le mouvement : il assiste à toutes les traductions que nous faisons de lui, à toutes les religions que l'on met à ses pieds. Il est toujours le même; c'est son essence; nous changeons toujours, c'est notre vertu. Bossuet a crié : *Sortez du temps, aspirez à l'Éternité.* Il fallait dire : *Marchez dans le temps, vous comprendrez mieux l'Éternité.*

Nous avons toujours, depuis l'origine des sociétés, changé, en les agrandissant, nos représentations de Dieu. Le christianisme en est la preuve; il a été préparé par l'antiquité si savante dans la théologie : mouvement moral, pur et enthousiaste élan de dévouement, de tristesse et de mélancolie, il s'est assimilé les choses humaines, et il a dit qu'il les constituait; successeur de l'antiquité, il s'est souvent irrité contre elle; continué par la philosophie moderne, pourquoi donc s'est-il quelquefois fâché contre la philosophie? Mais malgré ces préoccupations un peu iniques, malgré la décadence pontificale et catholique, malgré l'immobilité de sa lettre, le christianisme est debout au milieu des justes respects du monde.

Cependant l'élaboration humaine se poursuit, et trois principes qui grandissent incessamment demanderont un jour à passer dans la religion de l'humanité : la science, le droit, le bonheur. L'humilité d'esprit sera remplacée dans les devoirs religieux par le désir de connaître, la soumission aveugle aux puissances par l'idée réfléchie du droit, le désir du bonheur terrestre se joindra à l'attente de l'immortalité dans les cieux. L'humanité veut être entretenue dans le sentiment de sa force; elle a le droit et le devoir de s'élever toujours, puisqu'elle doit arriver à Dieu.

Que Dieu soit donc présent dans les institutions sociales. On peut dire que Dieu, dans les sociétés, est tout ensemble ancien et nouveau, puisqu'une partie des hommes ne peut le distinguer et le sentir qu'à travers des symboles qui ont duré long-temps, tandis que d'autres, plus ardens et plus clairvoyans, le cherchent dans des voies nouvelles. Pourquoi des institutions vraiment religieuses ne satisferaient-elles pas un jour cette soif de l'avenir et de l'infini, ce mysticisme invincible et secret qui nous pousse vers l'inconnu? De cette façon, disparaîtraient les luttes entre la religion et la philosophie, et les peuples pourraient comprendre que la révélation et l'idéalisme ne font qu'un. Au moins ne nous refusons pas de nous élever par la pensée à une époque future du monde, où l'humanité, devant à ses travaux une vision plus claire de la vérité, honorera dans un même panthéon les grandes époques de sa vie et de sa destinée, les hommes qui successivement lui auront révélé à elle-même ses idées et sa loi, où elle saluera le christianisme comme un point lumineux de sa religion, où resplendira la croix de Jésus-Christ, sainte et pure, au milieu des symboles qui lui auront succédé. Qui est plus religieux de celui qui limite Dieu ou de celui qui croit à son inépuisable immensité?

Qu'on nous laisse remplir nos ames du sentiment de l'infini pour y puiser la force de porter le poids de notre siècle; et afin d'être positifs avec efficacité, ne nous abstenons pas trop de l'idéal. Siècle de l'infini, siècle de grandeur et de faiblesse, d'audace et d'indécision, curieux du passé, aspirant à l'avenir, pusillanime dans le présent, égoïste et dévoué, ambitieux de toutes les jouissances et de tous les droits, comment te supporter et te servir sans le culte de la science et des idées, sans la force de te marquer ta place dans la vie de l'humanité? Seulement ainsi, nous garderons notre foi, car des illusions, nous n'en avons plus; il faudrait des crédulités bien vigoureuses pour en conserver encore, des illusions, à la face de certaines choses et de certains hommes. Mais la foi ne meurt pas; elle a d'inextinguibles ardeurs, et poursuit sans relâche la réforme sociale par la puissance et la médiation des idées.

LERMINIER.

DE L'ABSOLUTISME

ET

DE LA LIBERTÉ.

DIALOGHETTI.

Deux doctrines, deux systèmes se disputent aujourd'hui l'empire du monde, la doctrine de la liberté et la doctrine de l'absolutisme; le système qui donne à la société le droit pour fondement, et celui qui la livre à la force brutale. Les destinées futures de l'humanité dépendront du triomphe de l'un ou de l'autre. Si la victoire reste à la force brutale, courbés vers la terre comme les animaux, mornes, muets, haletans, les hommes, hâtés par le fouet du maître, s'en iront mouillant de leur sueur et de leurs larmes les rudes sillons qu'il leur faudra creuser, sans autre espérance que d'enfouir sous la dernière glèbe le sanglant fardeau de leur misère. Si, au contraire, le droit l'emporte, le genre humain marchera dans ses

voies, la tête haute, le front serein, l'œil fixé sur l'avenir, sanctuaire radieux où la Providence a déposé les biens promis à ses efforts persévérans. La lutte engagée entre ces deux systèmes devient chaque jour plus vive. D'un côté, sont les peuples épuisés de souffrance et de patience, ardens de désir et d'espoir, émus jusqu'au fond des entrailles par l'instinct long-temps endormi de tout ce qui fait la dignité et la grandeur de l'homme, puissans de leur foi en la justice, de leur amour pour la liberté, qui, bien comprise, est l'ordre véritable, de leur volonté ferme de la conquérir; de l'autre, sont les pouvoirs absolus avec leurs soldats et leurs agens de toute sorte, les ressources publiques, l'or, le crédit, et les innombrables avantages d'une organisation dont les élémens se tiennent, s'enchaînent, s'appuient les uns les autres, tandis qu'en dehors d'elle et par elle tout est isolé, comprimé, n'a de mouvement qu'entre les sabres de deux gendarmes, de parole qu'entre les oreilles de deux espions.

Rien, au premier coup d'œil, ne semble plus inégal que les forces respectives de ces camps opposés. Mais il faut observer, d'une part, que plus les armées sont nombreuses, plus elles sortent immédiatement du peuple et ont de pensées, de vœux, de sympathies communes avec lui; peuple enfin elles-mêmes, en très grande partie, et, quoi qu'on essaie de leur persuader, n'ayant en définitive d'autres intérêts que les siens, il est impossible qu'elles soient long-temps encore un instrument passif entre les mains de ses oppresseurs; tandis que, d'une autre part, les excessives dépenses qu'exige l'entretien de ces armées, amenant tôt ou tard la banqueroute universelle qui menace chaque jour de plus près tous les états européens, le moment viendra où ces énormes masses d'hommes, rassemblées dans le but d'étayer la tyrannie, devront nécessairement être dissoutes, faute de pouvoir les maintenir sur pied. L'expérience d'ailleurs prouve que, dans la lutte entre deux forces, l'une matérielle, l'autre morale, celle-ci à la longue triomphe toujours; or, la force morale est tout entière du côté des peuples. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer en eux-mêmes le système de liberté que les peuples défendent, et le système d'absolutisme que les souverains ont entrepris de faire prévaloir à leur profit.

Le premier, qui a sa racine dans les plus saintes et les plus imprescriptibles lois de la nature humaine, représenterait l'ordre parfait, s'il était possible de le réaliser pleinement sur la terre. Mais si cette perfection est maintenant interdite à l'homme, à cause de la maladie interne qui le travaille, elle n'en demeure pas moins le terme auquel il doit tendre, le but vers lequel il est de son devoir de se diriger incessamment. Car il en est des peuples comme des individus: ni les uns ni les autres ne seront jamais complètement délivrés durant la vie présente des infirmités qui en sont inséparables à un certain point; mais les uns et les autres peuvent et doivent avancer perpétuellement dans la guérison, qui commence ici et s'achève ailleurs. D'où il suit que la société, progressive par sa nature, implique de continuels changemens, des révolutions successives. On s'effraie de ce mot de révolution, et l'on a raison de s'en effrayer, si l'on entend par là les désordres que produisent, au sein d'une nation où fermentent des idées et des espérances nouvelles, les intérêts et les passions vivement exaltés. Mais les révolutions qui marquent un pas fait dans la vraie civilisation, et ouvrent ainsi une ère plus heureuse, les révolutions nées du développement de la notion du droit dans les intelligences, ont certes, en résultat, un tout autre caractère, et doivent être, quelques souffrances qui les accompagnent, non pas redoutées, mais bénies comme des bienfaits de la Providence et des preuves éclatantes de l'action qu'elle exerce sur les destinées générales de l'humanité. Elles sont, pour ainsi parler, Dieu présent à nos yeux dans le monde: car évidemment ces transformations qui changent, en l'élevant, l'état du genre humain, ces soudaines brises qui le poussent, quoique à travers bien des écueils, vers de plus fortunés rivages, renferment quelque chose de divin. La plus profonde révolution que, sous tous les rapports, il ait en effet subie, fut, sans aucune comparaison, l'établissement du christianisme, et celle qui, depuis cinquante ans, s'opère en Europe, n'en est que la continuation. Qui ne voit pas cela est totalement incapable de rien voir, et plus incapable de rien comprendre aux événemens contemporains. Dix-huit siècles de labeur social ont à peine suffi pour les préparer. Car de quoi s'agit-il? de modifier les formes du pouvoir, de réformer quelques abus, d'introduire dans les lois quelques améliorations générale-

ment jugées nécessaires? Non certes, ce n'est pas là ce qui agite les peuples et les émeut si puissamment. Il s'agit pour eux de substituer, dans les bases même de la société, un principe à un autre principe, l'égalité de nature à l'inégalité de race, la liberté de tous à la domination native et absolue de quelques-uns. Et cela, qu'est-ce autre chose que le christianisme s'épandant au dehors de la société purement religieuse, et animant de sa vie puissante le monde politique, après avoir perfectionné, au-delà de toute mesure jadis espérable, le monde intellectuel et moral?

Il posa pour principe fondamental de sa doctrine, sous le point de vue où nous la considérons en ce moment, l'égalité des hommes devant Dieu, ou l'égalité de droit de tous les membres de la famille humaine. Et à ce sujet nous remarquerons que cette importante doctrine n'a de valeur historique et philosophique qu'en admettant l'unité de race, sans quoi évidemment une race pourrait être naturellement supérieure aux autres, ainsi qu'Aristote l'a soutenu parmi les anciens. La doctrine chrétienne, selon laquelle, conformément aux antiques traditions, le genre humain provient d'une seule tige, est donc sans contestation la plus favorable à l'humanité, et doit être gardée soigneusement comme la base même de toute justice réciproquement égale et de toute société équitable. A cet égard la science, qui s'est quelquefois trop livrée à la hardiesse de ses conjectures physiologiques, a de grands devoirs à remplir.

Le principe de l'égalité des hommes devant Dieu devait nécessairement en enfanter un autre qui n'en est que le développement ou plutôt l'application, savoir : l'égalité des hommes entre eux, ou l'égalité sociale; car s'il existait, sous ce rapport, une inégalité essentielle et radicale relative au droit, cette inégalité les rendrait primitivement inégaux devant Dieu. L'égalité religieuse tend donc à produire, comme sa conséquence et son complément, l'égalité politique et civile. Or, l'égalité politique et civile a pour forme la liberté; car elle exclut originairement tout pouvoir de l'homme sur l'homme, et oblige dès-lors à concevoir la société temporelle, la cité, sous l'idée d'association libre, dont le but est de garantir les droits de chacun de ses membres, c'est-à-dire encore sa liberté, son indépendance native.

Ces droits garantis par l'association sont de deux ordres : 1° les

droits spirituels de la conscience et de la pensée, lesquels ne relèvent que de Dieu, considéré soit comme auteur de la loi morale qui unit entre eux tous les êtres intelligens, et à laquelle tous sont obligés d'obéir librement, soit comme source primitive de toute vertu, de toute raison; 2° les droits secondaires de l'ordre, pour ainsi parler, matériel, relatifs au corps ou à l'organisme, et qui se réduisent, dans leur essence, au droit de conservation de la vie, c'est-à-dire de l'organisme même et des choses extérieures nécessaires à la conservation de l'organisme. Ces choses extérieures constituent ce qu'on appelle propriété.

Il suit de là que l'objet direct de la société véritable, étant la garantie du droit, est par là même de garantir à tous et à chacun de ses membres, dans l'ordre extérieur, la liberté de conscience et de pensée, et, secondairement, la liberté de vivre et d'agir, ou la liberté de la personne et des propriétés.

La liberté de conscience et de pensée, simultanément unie à la reconnaissance d'une loi spirituelle morale, qui seule rend l'homme sociable, précède l'association libre ou l'institution de la cité, et en est l'indispensable condition. Cette loi dès-lors, non plus que la liberté qui y correspond, la liberté civile de conscience et de pensée, ne peut en aucune manière dépendre du pacte social, ni devenir l'objet des délibérations préalables, explicites ou implicites, qu'il suppose; et par conséquent la loi politique et civile, ne pouvant statuer sur ce droit primitif, qu'elle ne saurait ni créer ni détruire, et qu'elle défend seulement contre les attaques qui tendraient de fait à l'altérer, le respecte comme au-dessus d'elle, interdit et punit comme anti-sociaux certains actes qui y sont contraires, mais ne l'établit point par ses prescriptions.

La liberté personnelle, ou le droit de vivre et d'agir librement, implique l'absence de toute volonté, de tout pouvoir qui imposerait des bornes arbitraires à cette liberté même, c'est-à-dire implique la coopération de chaque membre de la société à la loi qui régit la société.

L'élément naturel de la société relative à l'organisme humain ou de la cité n'est pas l'individu, mais la famille, parce que l'élément de la société doit se perpétuer comme la société; parce que l'individu meurt et que la famille est immortelle.

La famille se compose du père qui en est le principe générateur, de la femme qui est le moyen de la génération, et de l'enfant qui en est le terme. Ces trois ensembles constituent l'homme organique complet, l'homme reproduit, perpétué, l'homme qui ne meurt point.

D'où il suit que le mariage, sans lequel nulle famille, est en ce sens la base première de la société.

La propriété en est la seconde base, car sans elle nulle vie possible. Or, la vie ne s'arrêtant point dans sa transmission, la propriété non plus ne s'arrête point dans sa transmission : elle est héréditaire comme elle, parce qu'elle est inséparable d'elle. Et puisque l'homme ne peut vivre sans une propriété quelconque, permanente ou transitoire, il ne peut non plus être libre, indépendant de sa personne, si sa propriété est dépendante, s'il n'est pas souverainement maître de son champ, de sa maison, de son industrie, de son travail.

La liberté de la propriété et la propriété même peuvent être attaquées de trois façons : la première, en attribuant soit à l'état, soit au chef de l'état, un droit primitif de haut domaine, qui ne serait au fond qu'un pouvoir indirect et arbitraire de vie et de mort sur tous ses membres ; la seconde, en attribuant soit à l'état, soit à son chef, le droit de prélever à titre d'impôt une partie quelconque des revenus de la propriété, sans le consentement des propriétaires; car ce droit, auquel il serait impossible d'assigner aucune limite déterminée, impliquerait celui de s'emparer de la totalité des revenus, ou la confiscation pure et simple ; la troisième est d'attribuer, à quelque degré que ce soit, à l'état ou à son chef, le droit d'administrer les propriétés de ses membres, car le droit pour chacun d'administrer sa propriété est inhérent au droit de propriété, qui sans cela devient purement fictif.

On doit maintenant comprendre comment le mouvement que partout on remarque chez les nations chrétiennes, n'est que l'action sociale du christianisme même, qui tend incessamment à réaliser, dans l'ordre politique et civil, les libertés que contient en germe la maxime fondamentale de l'égalité des hommes devant Dieu, et par conséquent à affranchir pleinement l'homme spirituel de tout contrôle du pouvoir humain, et la propriété de toute dépendance arbitraire du même pouvoir. Or, ce but ne peut être

atteint que par une organisation sociale dont le double caractère soit l'exclusion de toute contrainte dans l'ordre spirituel, et de toute intervention du gouvernement dans l'administration des propriétés ou des intérêts particuliers, soit individuels, soit collectifs. A cet égard, le gouvernement, simple exécuteur de la loi faite par tous ou par les délégués de tous, veille seulement à ce que nul, dépassant les bornes de son droit, ne blesse le droit ou la liberté d'autrui.

La liberté spirituelle a pour expression la liberté de religion ou de culte, la liberté d'enseignement, la liberté de la presse et la liberté d'association. Lorsque l'une d'elles n'est pas complète, et surtout la dernière, les autres ne sont qu'un vain nom. Ne demandez pas alors sous quelle forme de société vit le peuple ainsi privé de ses droits naturels; demandez sous quelle tyrannie.

La liberté des personnes et des propriétés a pour fondement l'élection, coordonnée à un système d'administrations libres dans les limites qu'on vient de fixer. Point de liberté possible en effet sans la responsabilité du pouvoir, et point d'hérédité s'il existe une responsabilité véritable. L'une ne peut être réelle que l'autre ne soit fictive, et réciproquement.

Dans l'hypothèse de l'hérédité, on ne saurait proposer pour remède à ses abus que la maxime supposée admise de l'amissibilité du pouvoir. Mais le pouvoir peut être amissible de deux façons, l'une régulière, l'autre violente, par élection ou par insurrection. Comment hésiter entre ces deux modes? Et organiser une société, n'est-ce pas précisément établir un ordre de moyens qui, autant que le peuvent les prévisions humaines, la dispensent de recourir, pour sauver ses droits attaqués, au hasard dangereux de l'insurrection?

Tels sont les principes qu'instinctivement les peuples cherchent à réaliser et qu'ils réaliseront, sans aucun doute, dans un temps plus ou moins prochain; car un droit connu est un droit conquis.

L'homme ne renonce jamais à ce qui lui est une fois apparu comme juste; il le voudrait qu'il ne le pourrait pas : sa nature s'y oppose, et c'est là cette force morale à qui la victoire reste toujours dans ses luttes contre la force matérielle.

Aux doctrines de la liberté comparons maintenant les doctrines

de l'absolutisme. Nous puiserons celles-ci dans des documens d'une incontestable authenticité. Les deux premiers sont des catéchismes publiés par l'ordre exprès de l'empereur de Russie et de l'empereur d'Autriche. Le troisième est un écrit semi-officiel qui produisit, il y a trois ans, une assez vive sensation en Italie, où les gouvernemens prirent soin de le répandre à un grand nombre d'exemplaires. Parlons d'abord des catéchismes.

Sa Majesté Apostolique enseigne dans le sien, aux petits enfans, que les personnes ainsi que les biens de ses sujets lui appartiennent, qu'elle en est le maître absolu et peut en disposer comme il lui semble bon. Cette doctrine, si elle trouve croyance, a au moins l'avantage de simplifier singulièrement l'administration. L'empereur a-t-il besoin d'argent ou de soldats? il dit à l'un : Donne-moi ta bourse; à l'autre : Donne-moi tes fils. Tout est à lui, tout, sans exception : c'est là son Évangile, la *bonne nouvelle* qu'il veut qu'on annonce à ses peuples au nom de Jésus-Christ. Et de peur apparemment que, par mégarde ou mauvais vouloir, quelque imprudent n'altère la pureté de ces maximes dans la chaire chrétienne, en certains lieux, à Milan par exemple, des prêtres seront contraints de soumettre leurs sermons, avant de les prononcer, aux lumières supérieures de la police. Il faut que les esprits soient bien corrompus et les cœurs aussi, pour que les Italiens particulièrement ne bénissent pas un pareil régime! Lorsque les peuples sont si ingrats envers les souverains, qu'attendre, sinon les vengeances du ciel et la fin de ce monde coupable?

On vient de voir que l'empereur d'Autriche a une assez haute idée de lui-même et de ses droits. Ce n'est rien cependant près du czar Nicolas. Chef d'une religion étrangère au catholicisme, il a cru néanmoins, tant le zèle de la vérité le dévore! devoir s'occuper de l'instruction religieuse de ses sujets catholiques; et dans un catéchisme imprimé à Wilna et enseigné officiellement dans toutes les églises et toutes les écoles, il leur apprend comment ils doivent *adorer* l'autocrate; il leur explique avec onction le *culte* qu'ils sont en conscience obligés de lui rendre. N'est-il pas en effet pour eux, non-seulement l'image, mais encore une incarnation réelle de la Divinité? A genoux donc! sa volonté est le souverain ordre, son commandement la loi! Biens, vie, l'on doit tout prodiguer, tout

sacrifier au premier signe du Tartare-Dieu : on doit le chérir du fond du cœur, lui obéir, quoi qu'il ordonne, et jamais ne se permettre une plainte même secrète, à l'exemple de Jésus-Christ *qui se soumit sans murmurer au jugement de mort prononcé contre lui par l'autorité légitime!* La plume tombe des mains. Il était réservé à cet homme de reculer les bornes du blasphème!

Ce qui rend surtout remarquable l'écrit dont il nous reste à parler (1), c'est que, sous des formes tantôt grossièrement burlesques, tantôt naïvement atroces, il résume avec une fidélité et une franchise que l'on chercherait vainement ailleurs, le système entier de l'absolutisme. Ici, point de réticences, point d'hypocrisies, tout est à nu. On dirait un candide procès-verbal des conseils du pandæmonium. L'auteur, en plus d'un endroit, paraît même s'indigner qu'une politique timide juge quelquefois à propos de voiler, modifier, affaiblir, par des considérations de prudence, les doctrines qui au fond forment sa règle invariable. Pour nous, qui aimons par-dessus tout un langage net, exempt de fausseté, d'ambages et d'équivoques, loin de blâmer le fougueux défenseur du despotisme de son mépris pour ces cauteleux et pusillanimes ménagemens, nous lui savons gré, au contraire, de la sincérité brutale de ses convictions et de ses paroles. Le mot que d'autres retiennent sur leurs lèvres, il le profère à haute et intelligible voix. Cela vaut mieux.

Nous passerons assez rapidement sur les premiers *dialogues*, pour arriver plus tôt à la conclusion où l'auteur expose l'ensemble des moyens qu'à son avis les princes doivent employer indispensablement, s'ils veulent raffermir leurs trônes ébranlés. C'est la partie la plus curieuse et la plus importante du livre. Toutefois, pour qu'on ait une idée exacte des projets, des vœux, des sentimens et des maximes de ceux dont il est comme le manifeste, il est bon de citer quelques passages d'un dialogue entre l'*Europe*, la *Justice*, la *France* et la *Restauration*. L'auteur y établit sa théorie du pouvoir; elle est courte. Dieu a donné les peuples aux rois; ils leur appartiennent comme votre troupeau vous appartient; ils sont leur

(1) *Dialoghetti sulle materie correnti nell' anno* 1831.

propriété, leur patrimoine; voilà tout. De conditions, de pactes, de chartes, il n'y faut pas songer, cela est par trop clair.

L'Europe. — Qui vous a réduite à un si misérable état?

La Restauration. — La Charte.

L'Europe. — Qu'est-ce que cette Charte qui fait tant de bruit?

La Restauration. — On prétend que c'est un contrat entre le peuple et le roi.

L'Europe. — Un contrat entre le peuple et le roi! Par le char du bouvier! peut-on rien imaginer de pis? La France est peut-être une boutique à louer, ou le roi de France, un cocher qu'on prend à son service à tant par mois?

La France. — Bonne maman, comment les rois pourraient-ils régner sans pactes?

L'Europe. — Comme ils ont toujours fait avant qu'on songeât à ces sottises de chartes. Ma fille, l'autorité des rois ne vient point des peuples, elle vient directement de Dieu, qui, ayant fait les hommes pour vivre en société, a rendu nécessaire un chef qui les gouverne, et en conséquence a ordonné que les peuples obéissent aux rois. Le roi doit procurer le bien du peuple; le peuple doit obéir à tous les commandemens du roi. Et c'est là la grande charte écrite de la main de Dieu et imprimée par la nature.

La France. — Maman trois fois chère, et si le roi voulait le mal du peuple, comment ferait-on sans une charte?

L'Europe. — Ma fille, les rois ne veulent jamais et ne peuvent vouloir le mal du peuple, parce que le peuple est la famille et le *patrimoine du roi*, et personne ne veut le dommage de sa propre famille et la ruine de son patrimoine. —

Cependant, bonne ou mauvaise, la France avait une charte, une charte jurée. Oui, mais qui, malgré ses sermens, n'obligeait nullement le prince, et que l'Europe armée aurait dû détruire en démembrant la France pour plus de sûreté. Ecoutez bien.

L'Europe. — Le roi Louis XVIII l'avait peut-être accordée spontanément.

La Restauration. — Vous pouvez vous figurer si le pauvre brave homme était satisfait de revenir chez lui pieds et mains liés, culottes bas, de sorte que chacun se pût divertir à lui donner des

claques. Ils la lui ont fourrée dans le gosier, et il lui a fallu l'avaler de force. La Charte ou rien.

L'Europe. — Quel motif a donc induit mes bons fils à commettre cette énorme faute? N'ont-ils donc point considéré que la cause d'un roi est la cause de tous les rois, et que si on laisse croître les ongles d'un peuple, les ongles de tous les autres croissent aussi?

La Restauration. — C'est tout juste ce que disaient l'Expérience et la Sagesse, mais la Politique n'a pas permis qu'on les écoutât.

L'Europe. — Et quelles raisons alléguait cette *crache-sentences?*

La Restauration. — Qu'il faut adoucir les bêtes féroces, ne les point irriter, et qu'on ne peut soumettre la France par la force.

L'Europe. — A merveille, vraiment! Ils ont combattu vingt-cinq ans, et à présent qu'ils lui tiennent sur le corps un million de baïonnettes allemandes et russes, et que la route est ouverte pour en amener trois fois autant, ils hésitent à la dompter de force.

La France. — Diable! maman, la force envers la France!

L'Europe. — Oui, madame, la force. Rend-on le jugement aux fous et aux mauvais sujets autrement qu'à coups de bâton?

La France. — Dans les quatre parties du monde il n'y aurait pas assez de force pour tenir asservie la grande nation.

L'Europe. — Eh bien! qu'on en eût fait une petite nation, et tout était fini.

La France. — Quoi! un démembrement?

L'Europe. — Certainement, un démembrement...., un bon coup de ciseau à ses frontières (*una buona tosata ai confini*); un morceau à l'Angleterre, un autre à l'Espagne, un à l'Autriche, à la Prusse, à la Hollande, à la Bavière, au Piémont, avec quelques échanges pour maintenir l'équilibre et pour satisfaire la Suisse et la Russie, tout était accommodé; et vous, ma belle dame, vous seriez demeurée avec l'ours du montagnard en laisse, et la grande nation, devenue une petite nation, aurait cessé de troubler, pendant deux ou trois siècles, la tranquillité du monde.

La France. — Ah! maman, vous êtes bien cruelle.

La Restauration. — Pardonnez-moi, madame l'Europe, mais briser le trône de saint Louis, disperser l'héritage des Bourbons...

L'Europe. — Ma chère dame, quand les fils de saint Louis vi-

vent comme les fils des scélérats, il faut les châtier, comme Dieu châtia les anges prévaricateurs; et quant à vos bons et dignes Bourbons, ils auraient été satisfaits de régner tranquilles sur une petite France, plutôt que d'être poignardés et décapités dans une France plus grande (1). —

Ces aveux sont précieux en ce qu'ils montrent à ceux qui se feraient encore illusion sur ce point quel serait le sort de la France vaincue par une nouvelle coalition. Il n'y a pas à s'y tromper, on ferait d'elle une seconde Pologne. Que chacun donc se demande si c'est là ce qu'il souhaite à sa patrie. Honte au traître ou au lâche qui, la voyant menacée, aurait dans ses veines une goutte de sang qui ne fût pas pour elle!

Vient ensuite, à propos de l'insurrection de la Grèce, une solennelle apologie de la légitimité du Grand-Turc. En vain la *Liberté* soutient-elle que « les Grecs avaient raison de se soulever, au moins à cause de la religion, puisqu'on ne saurait supporter qu'un peuple chrétien soit esclave des Musulmans; » le *Jugement* lui répond : « Il vous sied bien de faire la bigotte et de parler de religion! Quoi qu'il en soit, le christianisme commande la fidélité et l'obéissance, condamne toujours la révolte, et l'Evangile des chrétiens veut qu'on rende à César ce qui appartient à César. Le César des Grecs est le Grand-Turc, et en se révoltant contre leur prince, ils ont violé la loi chrétienne (2). »

Le dernier dialogue, composé de neuf scènes, est intitulé : *Le Voyage de Polichinelle.* Polichinelle, persuadé par le Docteur, part de Naples avec lui, après la révolution de juillet, pour venir jouir en France des douceurs de la liberté. On se doute bien de ce qu'ils y trouvent, et nous savons encore mieux ce qu'ils y auraient trouvé trois ans plus tard. L'auteur est à l'aise dans ce sujet, et si l'ironie est amère, elle est juste ici; elle est juste, car lorsqu'un peuple se résigne à souffrir certaines indignités, lorsque, après avoir tout risqué, bravé tout pour s'affranchir, il passe le lendemain la tête dans le joug, se décore de ses fers comme d'un emblème de l'ordre, s'agenouille devant un gouvernement de police, se laisse bâter,

(1) Pages 11-14.

(2) Page 9.

brider, bâtonner; ce peuple mérite d'être la risée des autres nations, et il n'est point de moquerie si méprisante, de sarcasmes si aigus, que le dernier des esclaves et le plus lâche n'ait le droit de lui adresser.

Enfin, dégoûtés de ce qu'ils voient, et l'on serait dégoûté à moins, le Docteur et Polichinelle concluent qu'ils n'ont rien de mieux à faire que de retourner au plus vite chez eux. Ils rencontrent en route une vieille femme; le Docteur lui demande qui elle est. « Je suis, répond-elle, l'*Expérience*, et j'ai toujours voulu du bien aux rois absolus et légitimes, parce que j'ai vu qu'on vit mal sans eux, et que ces ordures de chartes constitutionnelles ne servent qu'à mettre le feu à la maison et à la salir. Et précisément parce que je leur veux du bien, je leur écris quatre mots; car, entre nous, ils sont un peu hors de leur chemin, et s'ils n'écoutent point les conseils de l'Expérience, ils s'en iront faire compagnie à Charles X. Portez-leur donc cette lettre.

Le Docteur. — Devons-nous la porter à tous les rois de l'Europe?

L'Expérience. — Il se peut que deux ou trois n'en aient pas besoin, mais remettez-la cependant à tous, elle ne fera de mal à aucun.

Le Docteur. — Ecoutez, bonne vieille, nous vous rendrons volontiers ce service, mais il ne faut pas en user trop librement avec les rois. Vous êtes une femme résolue : qui sait ce que vous avez écrit? Vous ne voudriez pas que vos messagers eussent à pâtir de leur message.

L'Expérience. — N'appréhendez aucune indiscrétion; mais, pour mieux vous rassurer, lisez ma lettre, j'y consens.

Le Docteur. — Lisons donc, et puis nous ferons ce que vous désirez de nous.

L'Expérience aux rois de la terre.

« Princes, que faites-vous? Le monde se précipite, le feu brûle sous vos trônes, la gangrène corrompt toute la masse sociale, et vous vous battez les flancs, et vous vous contentez d'appliquer quelques insignifians topiques sur les profondes plaies de la so-

cité, et vous n'avez recours à aucuns moyens séveres et efficaces! Secouez cette mortelle léthargie, songez que les libéraux ne raillent point, qu'ils entendent bien vous rayer entièrement de l'almanach, et souvenez-vous qu'à votre cause est liée celle des peuples, qui, selon les décrets de la Providence, doivent être guidés, défendus et sauvés par les rois. Consultez la vérité, suivez les impulsions de votre cœur, et ne vous laissez point séduire par les grimaces perfides de cette prostituée de Politique. Enfin lisez les leçons de l'histoire, et pour ramener dans la droite voie une génération égarée, employez les remèdes que vous enseigne l'Expérience. »

Polichinelle. — Jusqu'ici il n'y a rien à dire, et les rois ne sauraient se fâcher.

L'Expérience. — Comment a-t-il pu jamais vous passer par l'esprit que je voulusse offenser les rois? Je leur parle avec confiance, parce que je suis leur maîtresse, et parce qu'ils agréent, eux aussi, lorsqu'on le leur adresse en secret, un langage cordial et sincère. Du reste, l'Expérience enseigne à respecter ceux que Dieu a placés à la tête des nations, parce que là où finit le respect pour le roi commence la ruine du peuple. Continuez de lire la lettre.

Le Docteur. — « Quand on voit de mauvaises actions, la première chose est d'élever la voix et de crier contre les malfaiteurs. Elevez donc la voix du haut de vos trônes, avertissez, reprenez, menacez, et ne vous contentez point de quelque misérable petit édit donné de temps en temps et tout emmiellé de paroles doucereuses; mais parlez en roi qui a le droit de commander et de se faire obéir. En outre encouragez les bons, et faites qu'eux aussi parlent et élèvent la voix contre les méchans. Le monde est rempli de petits livres, de journaux, de feuilles qui répandent la contagion : faites qu'on le remplisse d'écrits salutaires qui soient un antidote contre la corruption des esprits. Employez les armes de vos ennemis; si les rebelles font rire aux dépens de la fidélité, que les bons fassent rire aux dépens de la révolution. Si le poison se vend à bas prix par la propagande, que la souveraineté fournisse gratuitement le contre-poison. Aujourd'hui, le genre humain veut lire, et une feuille de papier écrite judicieusement a plus de force qu'un bataillon de grenadiers. Les hommes d'esprit

et de cœur, capables de vous aider dans cette guerre, ne manquent point; mais il faut les chercher, les encourager, les récompenser quelquefois. Qui est celui de vous qui ait dépensé, en faveur des écrivains défenseurs des trônes, le quart de ce qu'il paie aux professeurs des universités avec la certitude qu'ils poussent la jeunesse au renversement des trônes? Croyez-moi, princes, parlez et faites parler, et soyez certains que chaque voix trouvera la route d'un cœur. »

Polichinelle. — Savez-vous que vous dites fort bien? Ces messieurs les libéraux arrangent nos têtes à leur façon, parce qu'ils parlent quasi seuls; mais si l'on montrait aux pauvres gens la chemise du libéralisme dans toute sa saleté, les cervelles humaines ne seraient plus le jouet des fabricateurs de glorieuses journées. Si nous avions lu plus tôt le journal de Modène intitulé *la Voix de la Vérité*, nous ne nous serions pas ennuyés de notre roi, et nous n'aurions point couru après cette folie de la souveraineté du peuple.

L'Expérience. — Mes enfans, le duc de Modène, quoique ses états tiennent peu de place sur la carte, a fait une œuvre grande en établissant ce journal. Il a prouvé qu'il possède un cœur vraiment royal, il a bien mérité de la société entière, et soyez certains qu'à l'heure qu'il est la feuille modenoise a opéré nombre de conversions; mais revenez à ma lettre.

Le Docteur. — « Lorsque, pour contenir les méchans, il ne suffit pas d'élever la voix, il faut lever la main et punir, mais les châtimens doivent être et certains et sévères. Ceux qui méditaient le bouleversement du monde ont pris leurs mesures de loin; ils ont préparé l'impunité, pour eux et pour les leurs, *en prêchant l'humanité et la modération des peines*. Depuis un certain temps, vous vous êtes laissé séduire par ces *chansons*, et afin d'être doux et clémens, vous avez cessé d'être justes. Ainsi la voie a été ouverte à toutes les iniquités; la certitude du pardon a rompu le frein de la crainte, et pour chaque félon absous, cent sujets fidèles sont devenus félons. Retournez sur les traces antiques, et si vous voulez que votre justice ait peu à condamner, faites qu'elle condamne inexorablement. L'épreuve de la tolérance a été faite, elle n'a produit que du mal; *venez-en à l'épreuve du sang*, et vous verrez que se déclarer rebelle ne sera plus la mode du jour. Commencez par

les petits délits, lesquels conduisent aux grands, et *que les punitions de votre justice soient sévères et terribles*. Les ames féroces des scélérats ne s'effraient point des peines enfantines conseillées par une niaise philosophie. Dieu, qui est le père des miséricordes, a créé un enfer pour punir le péché, et *la création de l'enfer sert merveilleusement à peupler le ciel*. Épargnez le sang innocent en vous persuadant bien que LE MEILLEUR PRINCE EST CELUI QUI A LE BOURREAU POUR PREMIER MINISTRE. Maintenez ce code en vigueur, et vous verrez que les chemins de votre royaume seront aussi sûrs que les casernes des soldats, que votre trésor ne devra plus entretenir dans les prisons un peuple de criminels, et que les scélérats ne songeront plus à renverser votre trône. »

LE DOCTEUR. — Il me semble, ma bonne petite vieille, que vous êtes en ceci un peu sévère.

POLICHINELLE. — Au contraire, il me semble à moi qu'elle parle très bien, et que sur cela les lazzaroni en savent plus que les docteurs. Quand on usait de la corde et de la potence, on tremblait au nom de la justice, et on retenait ses mains, de peur de la prison : mais à présent les procès font rire, parce qu'on sait que tout finit par des bagatelles. Pour les grands crimes la grace est presque sûre, et pour les délits moindres *un peu de prison, un peu de travaux forcés, voilà tout*. Personne ne craint ces peines, parce que, *nous autres pauvres gens, nous sommes mieux en prison que chez nous, et qu'un condamné aux travaux gagne le double d'un ouvrier et fatigue moitié moins*.

L'EXPÉRIENCE. — Mes enfans, croyez aux paroles de l'Expérience, et assurez-vous que le monde est devenu plus mauvais, depuis qu'on ne punit plus sévèrement les méchans. Si les rois refusent de le croire, qu'ils compulsent les registres de leurs greffes criminels : en comparant ceux des temps appelés barbares avec ceux des temps présens, ils pourront apprendre *lequel vaut le mieux, pour la morale publique, de l'humanité philosophique, ou de la potence et de la corde*. Continuez de lire cependant.

LE DOCTEUR. — « Un bon père doit éloigner de ses enfans les compagnons pervers, afin que ceux-ci ne les gâtent point par leurs mauvais discours ; et aussi le prince sage doit empêcher qu'on ne corrompe ses sujets fidèles, et que ceux qui déjà sont corrompus

deviennent pires par la lecture des écrits nuisibles et séditieux. Je sais que vous reconnaissez maintenant les désastres produits par la presse, mais on ne voit cependant pas que vous y opposiez une digue solide et suffisante. On veut guérir les empoisonnés et on laisse au poison un libre cours. Mettez la politique d'accord avec la religion, et que l'une et l'autre veillent jour et nuit et soient inexorables envers la peste imprimée qui se propage sous toutes les formes. Sur toutes choses, gardez-vous de cette peste légère qui passe de main en main, et, pour un certain temps au moins, *bannissez de vos états presque tous les journaux et gazettes étrangères.* La plupart de ces feuilles sont vendues au parti de la révolte, ou le flattent tout au moins, afin d'obtenir plus de debit, et il n'est pas une seule de ces gazettes qui n'introduise quelque once de poison; *en fait de révolution, même les simples récits offrent du danger, lorsqu'ils ne sont pas modifiés par la prudence.* Les esprits sont, comme les corps, sujets à la contagion, et l'histoire des scandales est toujours vénéneuse. Détournez les regards de vos sujets de certaines scènes, et *persuadez-vous bien que personne n'éprouve l'envie d'imiter ce qu'il ignore.* »

Polichinelle. — Que feraient les oisifs, s'ils n'avaient plus de gazettes?

L'Expérience. — Que faisaient-ils il y a cent cinquante ans, lorsqu'il n'existait pas de gazettes?

Le Docteur. — Il me semble, ma chère dame, que vous êtes encore trop sévère en cela.

L'Expérience. — Mes amis, quand les enfans sont malades, il faut les tenir à la diète, il vaut mieux les laisser pleurer que de les faire mourir d'indigestion. Tant que durera le choléra de la révolte, la diète de la presse doit être très rigoureuse, et *l'on ne doit absolument permettre d'autres feuilles que celles qui servent ouvertement le parti de la justice.* Je voudrais dans chaque état une bonne gazette nationale, un bon journal littéraire, dans lesquels, *avec la prudence requise*, on publierait les nouvelles des pays étrangers et on rendrait compte de leur littérature.

Le Docteur. — Ainsi vous voudriez faire des journaux même un monopole royal?

L'Expérience. — Si, pour l'avantage des finances, on a établi

le monopole du sel et le monopole du tabac, combien plus devrait-on établir le monopole de la presse, pour l'avantage de la religion, de la politique et de la bonne morale. Continuez de lire ma lettre.

Le Docteur. — « En outre, qui veut que ses enfans restent tranquilles, doit leur laisser leurs amusemens, qui les retiendront dans leurs chambres et les empêcheront de mettre tout sens dessus dessous dans la maison. Ainsi on doit laisser aux peuples l'occupation et le désennui de leurs affaires domestiques et municipales, de peur qu'oisifs chez eux ils n'en sortent pour troubler les affaires de la nation. En cela, princes, vous avez commis une erreur très grande, et pas un de vos hommes d'état ne s'aperçoit encore que le bouleversement du monde provient de cette faute en majeure partie; par un zele mal entendu de la souveraineté, vous avez enlevé à vos sujets tous leurs priviléges, tous leurs droits, toutes leurs franchises, toutes leurs libertes, et concentré dans le gouvernement tous les fils du pouvoir, tout mouvement, tout souffle de vie. Par là vous avez rendu les hommes étrangers dans leur propre pays; simples habitans de leurs villes, ils n'en sont plus citoyens; et de l'abolition de l'esprit communal est né l'esprit national, lequel a agrandi dans des proportions gigantesques l'orgueil et les vœux des peuples. Par la destruction des intérêts privés de tous les municipes, vous avez formé de toutes les volontés une seule masse, laquelle doit se mouvoir suivant une seule tendance, et maintenant vous vous trouvez impuissans à arrêter le mouvement de cette masse énorme et terrible. *Divide et impera.* Vous avez mis en oubli cette maxime gravée sur la base des trônes; vous avez prétendu diriger le monde avec une seule rêne, et cette rêne s'est rompue dans vos mains. *Divide et impera.* Divisez les uns des autres, les peuples, les provinces, les villes (1), laissant à chacun ses intérêts, ses statuts, ses priviléges, ses droits et ses franchises. *Faites que les citadins se persuadent être quelque chose chez eux; permettez que le peuple se divertisse aux jeux innocens des manéges, des ambitions et des brigues municipales*; ressuscitez l'esprit local par l'émancipation des communes, et le fantôme de l'esprit national cessera d'être le démon qui enivre toutes les têtes. Chers princes, écoutez-

(1) Dividete popolo da popolo, provincia da provincia, città da città.

moi. *Si vous voyiez tous les chevaux refuser soudain de porter la somme et de traîner la charette; si tous les bœufs ne voulaient plus souffrir le joug et labourer la terre, vous obstineriez-vous à croire que la nature de ces bêtes est changée*, et ne chercheriez-vous pas plutôt la cause de leur indocilité dans le désordre des harnais et l'imperitie des conducteurs? Et aujourd'hui que tous les peuples se révoltent contre le frein des rois, pourquoi vous obstineriez-vous à supposer que la nature des hommes a changé, au lieu de reconnaître quelque défaut dans la manière de les gouverner? Pesez bien ces paroles; tournez vos regards sur le passé, et si vous voulez que les générations présentes soient dociles comme les anciennes, gouvernez-les comme vos pères gouvernaient les anciennes. »

Polichinelle. — Tout cela peut être fort beau, mais je n'y comprends rien.

L'Expérience. — Je sais bien que certains discours ne sont pas entendus du vulgaire, et toutes les classes ont leur vulgaire. Ma lettre n'est pas adressée à la populace, mais aux rois. Poursuivez et ne perdez pas le temps.

Le Docteur. — « Une cause principale du bouleversement du monde est la trop grande diffusion des lettres et cette démangeaison de littérature qui a pénétré jusque dans les os des poissonniers et des palefreniers. Il faut sans doute dans le monde des lettres et des savans; mais il faut aussi des cordonniers, des tailleurs, des forgerons, des laboureurs et des artisans de toute sorte; il y faut une grande masse de gens bons et tranquilles qui se contentent de vivre sur la foi d'autrui, et trouvent bon que le monde soit guidé par les lumières des autres, sans prétendre le guider par les leurs propres. *Pour tous ces gens-ci, la lecture est dangereuse, parce qu'elle stimule des intelligences que la nature a destinées à se remuer dans une sphère étroite, fait naître des doutes que la médiocrité de leurs connaissances ne leur permet pas de résoudre, accoutume aux plaisirs de l'esprit, lesquels rendent insupportable le travail monotone et ennuyeux du corps, éveille des désirs disproportionnés à la bassesse de la condition, et en rendant le peuple mécontent de son sort, le dispose à tenter de s'en procurer un autre.* C'est pourquoi, au lieu de favoriser démesurément l'instruction et la civilisation (*civiltà*), vous devez

avec prudence y imposer des bornes : *considérant que, s'il se trouvait un maître qui pût, en une seule leçon, rendre tous les hommes aussi savans qu'Aristote et aussi polis que le grand chambellan du roi de France, il faudrait sur-le-champ assommer ce maître, afin que la société ne fût pas détraite. Réservez les livres et les études aux classes distinguées et à quelque génie extraordinaire qui se sera fait jour à travers l'obscurité de sa condition, et faites en sorte que le cordonnier se contente de son alène, le paysan de son hoyau, sans aller se gâter le cœur et la tête à l'école de l'alphabet. Par suite d'une diffusion mal entendue et disproportionnée de la culture, une race innombrable de manans et de gagne-deniers ont porté le trouble dans la société, en voulant, au mépris de la nature, s'associer aux classes élevées*, et vous êtes contraint d'enlever la peau à la moitié de votre peuple pour en faire des culottes à l'autre moitié, qui, née pour gagner son pain avec la bêche et la cognée, demande des emplois et des pensions et prétend tirer de sa plume de quoi vivre et bien vivre. Tous ces petits sages sans aucune base solide d'étude et de jugement, tous ces petits seigneurs sans patrimoine suffisant pour faire bouillir la marmite, portent naturellement dans le cœur le mécontentement et l'envie, et sont des matières toujours prêtes à s'enflammer au souffle de la révolution. L'imprévoyante propagation des lettres a rassemblé cette masse dangereuse de combustibles, et par une adroite et discrète diminution de la culture, vous devez abaisser les flammes de la soi-disante philosophie et écarter la mine de vos trônes. »

Polichinelle. — Je ne suis qu'un pauvre lazzarone; mais je comprends que vous dites bien. Si Mme Polichinelle, ma mère, n'avait pas fait la polichinellerie de m'envoyer à l'école, je serais, un peu plus, un peu moins, un âne comme je le suis maintenant; mais j'aurais appris un métier, je me trouverais heureux d'être Polichinelle, et je pourrais me tirer d'affaire honorablement. Justement parce qu'ils m'ont appris à écrire, je me suis rempli la tête d'un monde de sottises, *je ne sais plus me contenter d'une paillasse et de la polenta*, et je suis venu chercher fortune dans le pays de la constipation (constitution).

L'Expérience. — Mes amis, tout n'est pas fait pour tous. Si tous les animaux étaient des éléphans, on ne trouverait plus ni

ames ni poules. Les armes dans les mains des soldats servent à la défense et à la sûreté de l'état; mettez-les dans les mains du peuple, qu'en advient-il? des insultes, des rixes, des meurtres. Terminez la lecture.

Le docteur. — « Surtout si vous voulez assurer le repos de vos peuples, raffermir vos trônes, et remédier aux désordres du monde, ramenez le respect pour la religion, qui, méprisée et repoussée de tous, ne trouve aujourd'hui aucun asile sûr, pas même dans les temples. Les ministres des autels sont devenus la balayure du peuple, et leur nom même sert vulgairement à désigner toutes les folies et toutes les turpitudes (1)..... Cette haine et ce mépris de la religion sont l'œuvre de la révolution alliée à l'impiété, et vous savez que les coups portés à la religion ont ébranlé vos trônes et les menacent de ruine. Qu'avez-vous fait cependant pour rétablir dans le cœur des peuples cette protectrice des trônes? Et où est le roi dont le zèle se soit enflammé pour la cause de Dieu. Vous êtes, princes, religieux et bons; mais est-ce la religion et la bonté des rois qui gouvernent toujours les états? N'arrive-t-il jamais que la religion commande dans le cœur des rois, et serve les intérêts et la politique dans les cabinets? Posez la main sur la poitrine, jetez les yeux sur les annales de vos empires, et répondez-moi sincèrement. Quel est celui de vos royaumes où l'on ne puisse recueillir un volume d'édits et d'ordonnances royales opposés aux canons de l'église? Quel est celui de vos palais où il ne se trouve point quelque salle ornée des dépouilles du sanctuaire? Quel est celui de vos gouvernemens qui n'ait point fait verser quelque larme au pasteur du Vatican? Tandis que la religion, frappée par les rois, tremblera devant leur trône, comment pourra-t-elle recouvrer son autorité sur le cœur des peuples? et tandis que les peuples ne respecteront point le frein de la religion, comment pourront-ils se soumettre à l'empire des rois? Princes, comprenez, pesez, espérez, alliez-vous de bonne foi avec le sacerdoce, et sans vous placer sous ses pieds, cédez-lui la main, parce que si vous êtes les premiers nés dans l'église, vous êtes aussi les enfans de l'église. D'accord avec cette mère sage, discrète et pieuse, employez la voix, l'exemple, l'a-

(1) *E le azzioni pazze e degne di scherno si chiamano volgarmente fratate.*

dresse, la clémence et la rigueur, pour remédier aux plaies de la religion. Relevez les pierres de l'autel, et la solidité de l'autel sera l'affermissement de vos trônes.»

Polichinelle. — La lettre est un peu longuette, mais il n'y a pas de mal à cela.

Le Docteur. — Elle est écrite avec beaucoup de liberté.

L'Expérience. — Mes amis, toute la vérité, ou rien; si l'on veut que les peuples écoutent la réprimande, il faut leur persuader que la vérité ne fait acception de personne, et qu'elle parle franchement même aux rois. Autrement ils croiront que la plume qui écrit est vendue, et les paroles de la vérité ne feront aucune impression.

Le Docteur. — Comment ferons-nous pour présenter cette lettre à tous les rois de l'Europe?

L'Expérience. — Si vous voulez épargner le voyage, faites-la imprimer.

Le Docteur. — Diable! qui donnera la permission de la publier?

Polichinelle. — Et pourquoi non? il se trouve de viles et sales presses pour publier toute sorte d'iniquités, et il ne se trouverait pas une presse noble et généreuse pour publier les paroles de l'Expérience et de la Vérité, écrites dans le seul but de soutenir la cause des rois et d'aider à rétablir l'ordre dans le monde!

L'Expérience. — Si vous ne parvenez pas à l'imprimer ouvertement, faites-la imprimer en secret.

Le Docteur. — Serait-ce bien de publier un écrit sans la permission des supérieurs?

L'Expérience. — Vous avez raison, ce ne serait pas agir en honnête homme. *Mais montrez-la en particulier* (a quattr' occhi) *à un supérieur éclairé et sage; vous verrez que par des considérations de prudence on n'y mettra pas l'imprimatur, mais on sera bien aise que vous la fassiez imprimer secrètement.*

Le docteur. — Eh bien! nous irons et ferons comme vous dites.

Ce qu'on vient de lire n'est donc que l'exposition exacte et franche de la pensée *secrète* de ceux qui gouvernent aujourd'hui le monde : et que font-ils en effet partout qui n'y soit entièrement conforme? Ainsi, l'on sait quel est leur but et comment ils espè-

rent l'atteindre. Ce qui nous frappe surtout dans cette théorie du despotisme, c'est ce qu'elle a de profondément vrai. Essayez de la modifier en quelque point, et tout le système s'écroule. Les conseils en apparence les plus exagérés, les plus atroces maximes sont des conséquences rigoureuses du principe dont on veut assurer le triomphe. Nul moyen de les atténuer. La logique inflexible des choses, l'invincible nécessité, mènent jusque là ; et lorsque je vois les princes ou leurs agens mettre partout en pratique ces exécrables iniquités, j'accuse moins encore les hommes que les doctrines qui dominent les hommes. Esclaves de leur propre tyrannie, elle les contraint à abjurer tout sentiment de justice, de pitié, d'amour fraternel, à se dépouiller de la forme humaine pour revêtir celle de je ne sais quel fantôme infernal. Marqués au front d'un signe effroyable, Dieu a voulu que leur seul aspect épouvantât la terre, afin que l'horreur qu'ils inspirent fût dès ici-bas le commencement de leur supplice.

Et considérez un peu le système qu'on vous présente comme le plus parfait modèle d'organisation sociale. Au sommet le prince dont la volonté absolue peut tout ; à côté de lui le bourreau. Tout ce qui vient après, hommes et biens, est son *patrimoine*. Mais y aura-t-il au moins égalité de servitude, égalité de misère? Non. Au-dessous du prince, deux races distinctes, éternellement séparées. A l'une, les propriétés, l'instruction, les lumières ; à l'autre, le travail et l'ignorance, *la paillasse et la polenta*, la privation entière et perpétuelle *des plaisirs dangereux de l'esprit*, une misère sans fin, un irrévocable abrutissement. Celle-ci, on la compare, et justement, aux bêtes de somme : *la nature l'a faite cela*, qu'elle reste cela. Mais les bêtes de somme ont la nourriture en abondance, de la paille fraîche pour reposer dessus. La plèbe n'en mérite pas tant. Dans la société que l'on confie à la garde du bourreau, *le forçat est plus heureux que l'ouvrier, la prison est plus douce que le foyer domestique*. C'est, il est vrai, une anomalie : mais que doit-on faire pour qu'elle disparaisse? Améliorer le sort de l'ouvrier? laisser pénétrer quelques jouissances sous le toit de chaume du pauvre? Que dites-vous donc? Ce sont là *des niaiseries philosophiques*. Ce qu'on doit faire? Consultez l'*Expérience* ; elle vous dira que pour remettre toutes choses en ordre, pour ramener la félicité monar-

chique des anciens temps, il faut augmenter l'horreur des prisons et les tortures du forçat ; il faut créer un enfer sur la terre.

Nous ne pensons pas qu'un pareil système soit destiné désormais à prévaloir dans le monde, et qu'il étouffe au fond des cœurs les doctrines de la liberté. Vous aurez beau abuser de la force, emprisonner, tourmenter, tuer; ni les gourdins de vos assommeurs, ni les fers de vos geôles, ni le plomb de vos mousquets, n'atteindront les lois éternelles de Dieu et de l'humanité. Vous direz et ferez dire qu'en luttant contre votre despotisme, en réclamant l'affranchissement politique et civil du peuple, en s'occupant d'adoucir ses maux, de soulager ses inexprimables souffrances, d'élever sa condition sociale, on ébranle la base de toute société, on provoque au désordre, on viole les préceptes chrétiens; il est trop tard, ces moyens sont usés maintenant. On vous demandera ce que c'est donc pour vous que la société, l'ordre, le christianisme. On vous demandera de montrer l'acte de cession que Dieu et le Christ vous ont fait du genre humain. On vous demandera enfin d'expliquer vos propres paroles, car votre langage, nous nous en souvenons, n'a pas été toujours le même, il a varié avec vos intérêts.

Au commencement de la guerre de Russie, en 1812, il y eut des deux côtés des proclamations. Alexandre terminait la sienne par ces mots : « Guerriers! vous défendez la religion, la patrie et « la liberté! » Dans une proclamation postérieure, appelant aux armes la nation entière, il disait : « Partout où dans cet empire il « portera ses pas, il sera assuré de trouver nos sujets natifs riant « de sa fourberie, dédaignant sa flatterie et ses mensonges, foulant « aux pieds son or avec l'indignation de la vertu offensée, et pa- « ralysant, par le sentiment du véritable honneur, *ses légions* « *d'esclaves.* » Un peu plus tard les princes d'Allemagne adressaient à leurs sujets des paroles semblables. Faisant de la liberté leur cri de guerre, promettant des institutions qui seraient une garantie contre le despotisme, ils exaltèrent au plus haut degré le sentiment patriotique et l'énergie nationale. Dans ce temps-là, les souverains ayant besoin des peuples, parlaient le langage des peuples. Maîtres aujourd'hui et plus absolus que jamais, après avoir trahi leurs promesses, ils maudissent, ils exècrent cette liberté au nom de laquelle ils soulevèrent d'innombrables populations, confiantes en leur

sincérité, et nul crime plus grand, plus irrémissible à leurs yeux, que de répéter ce qu'ils disaient alors. Cependant le vrai et le faux, le bien et le mal ne changent pas ainsi de nature, selon l'intérêt et la position de ceux qui gouvernent les hommes. Ou donc, à l'époque dont nous parlons, les souverains firent près de leurs peuples l'office de tentateurs, de révolutionnaires impies, ou ils font aujourd'hui le métier de tyrans.

F. DE LA MENNAIS (1).

(1) Les pages qu'on vient de lire devaient paraître dans notre livraison du 15 juillet; la publication en a été retardée jusqu'à ce jour, faute d'espace.

(*N. du D.*)

NAPOLÉON[1].

I

Sur sa frégate de haut-bord,
Un capitaine d'Angleterre,
Dans la tempête, loin du port,
Depuis dix ans cherche la terre;
Depuis dix ans l'éclair le suit,
Quand il est près, la terre fuit,
Et le flot lui crie en colère :
— Beau capitaine, où courez-vous?

(1) On lira avec intérêt cette tentative poétique hardie du jeune écrivain qui occupe déjà un rang si élevé dans la prose. Le morceau que nous publions n'est qu'un fragment d'un grand poème que l'auteur achève en ce moment. On remarquera dans les vers de huit syllabes une espèce d'essai pour ramener la poésie à un récitatif naïf, libre et assez négligé; c'est comme une réminiscence des rimes de nos vieux poèmes épiques chevaleresques. Mais le poète reprend et garde toute la sévérité rhythmique dans le grand vers alexandrin.

(*N. du D.*)

Où courez-vous, dites-le nous?
Par le mistral, par la bonasse,
Votre frégate est déjà lasse,
Lasse sa rame de ramer,
Lasse sa trace d'écumer.
Comme une femme qui palpite,
Quand son amant la fait pleurer,
Son sein sous sa voile s'agite
Et dit : « Je veux me déchirer. »
Sur ce chemin qui vous emporte,
Il n'est point de banc pour s'asseoir;
Point d'hôtelier près de sa porte,
Qui vous attende vers le soir.
Par notre rampe il faut descendre,
Vous coucher loin du gouvernail,
Sur le côté, sans plus attendre,
Dans nos lits d'algue et de corail.
La frégate, que porte-t-elle
Pour cargaison sous ses haubans?
Que porte-t-elle dans ses flancs?
Sous son poids la vague chancelle.
Tout-à-l'heure, par un sabord,
J'ai vu briller comme une étoile
Qui s'endormait dans la grand'voile,
Pour naviguer jusqu'à son port.
Sont-ce des pans de fine toile?
Est-ce un collier de durs rubis?
Sont-ce des vieux mâts de frégates?
Des ananas ou des patates?
Des peaux de tigre ou de brebis?
Est-ce une belle esclave noire
Qui regarde, en pensant mourir,
Tout le jour sans manger, ni boire,
Si l'on voit son dattier fleurir,
Ou son champ de maïs mûrir,
Dans notre champ semé d'orages?
— Dans mon vaisseau sans équipages,
Il n'est point de riches rubis,
De peaux de tigre ou de brebis,
Point de colliers et point de femmes

Point de vieux mâts et point de rames,
Et point de palmier qui verdit.
Celui qui le remplit sans peine,
C'est l'empereur de Sainte-Hélène.
— Un empereur! avez-vous dit?
Je veux le voir, et ce soir même,
Son empire et son diadème,
Son sceptre et son manteau de roi.
Pour m'amuser pendant l'orage,
Dans ma maison de coquillage,
Sur son trône montrez-le moi.
— Mon empereur n'a point d'empire,
Point d'or, point d'encens, point de myrrhe,
Point de sceptre ni de manteau.
Il n'a rien qu'un petit chapeau
Avec une capote grise,
Puis une courte épée encor
De fer, qui jamais ne se brise.
Sur son tranchant, en encre d'or,
Une N est écrite et gravée.
— S'il porte une N à son épée,
Je vais me cacher dans mon puits.
Ne lui dites pas où je suis,
Quelle est la source d'où j'arrive,
Ni mon nom, ni quelle est ma rive.
S'il me rencontrait par hasard,
Il me tarirait d'un regard.
Je me blottis dans mon abîme;
Pendant mille ans j'y resterai,
Et de frayeur je me tairai.
Sous ses pas je courbe ma cime
Comme l'herbe sous le faucheur.
Courez, courez au bout du monde;
Pour enfermer votre empereur,
La mer n'est pas assez profonde.

Sur sa frégate de haut-bord,
Un capitaine d'Angleterre,
Dans la tempête, loin du port,
Depuis dix ans cherche la terre

A l'étoile qui brille il dit :
— Menez mon vaisseau, belle étoile ;
Jusqu'au ciel ma vergue grandit ;
D'un souffle de géant, ma voile
Se gonfle et se remplit d'orgueil ;
Faites-moi traverser l'écueil
De ma fortune et de ma gloire.
Mes ballots rangés sur le pont,
Sont Lodi, Marengo, l'Alpont
Et cent noms encor de victoire.
Il n'est point de port assez beau
Pour y faire entrer mon vaisseau,
De grand bazar, de ville sûre,
Pour y déposer ma capture.
— Voguez! forban, vers cet îlot,
Là-bas, là-bas, où va le flot;
Vous trouverez dans l'herbe verte,
Sous le tronc d'un saule pleureur,
Une petite tombe ouverte,
Vous y mettrez votre empereur,
Votre empereur avec sa gloire,
Et cent noms encor de victoire.—

Une île sort du fond de l'eau
Qui porte à sa cîme une tombe :
A ses pieds s'arrête un vaisseau,
Et sa grande voile retombe.

II.

Ne pleurez pas, mes généraux;
De mon lit ouvrez les rideaux.
Venez, pendant que je respire,
Je veux faire mon testament.
Qu'il soit rempli sans changement,
Selon ce que je vais vous dire :
Je lègue à l'ombre mon empire,
A mes soldats leurs cheveux blancs.

Puis à mon cheval la poussière
De mon trône pour sa litière,
Et pour lui peigner sa crinière
De mon naufrage les autans.
Je lègue à mes champs de batailles
Des sillons gras pour les semailles,
De blonds épis dans la saison;
De plus sa fumée à la gloire,
Son lendemain à la victoire,
A l'espérance son poison,
A la lance son aiguillon.
Au casque je lègue sa rouille,
Au sabre d'acier son fourreau,
Puis à la foudre son carreau,
Puis au triomphe sa dépouille.
A l'écho je donne mon nom,
Et ma fortune à l'aquilon,
Mon étoile au plus haut nuage,
A l'Océan l'altier rivage
De mon esprit qui touche au ciel,
A l'éclair mon sabre immortel,
A la tempête ma colère,
Au flot qui gronde mon écueil,
Au mont sourcilleux mon orgueil,
Et mon royaume au ver de terre;
De mon manteau s'habilleront
Tous les pompeux rêves de fêtes
Des conquérans et des poètes;
Sur mon chevet ils dormiront.
Mais à mon fils né dans l'orage,
Je lui laisse avec son berceau
Le meilleur lit dans mon tombeau
A choisir pour son héritage.
Là, quand les bras je croiserai,
Que sur le flanc je m'appuirai
Pour voir s'il est bien dans son gîte,
S'il veille, ou dort, ou se dépite,
Je veux que tout le char des cieux,
Penche et tremble sur ses essieux,
Et que chaque roi de sa cime

Dise : « Il rêve de notre abîme ;
« Allons-nous-en chez nos aïeux. »
Avec mon vieux drapeau d'Arcole,
Jurez-moi, sur votre parole,
De coudre céans mon linceul.
Vous me mettrez dans mon cercueil
Auprès de moi, pour épitaphe,
Ma bonne épée et son agraffe,
Mes éperons me chausserez,
De mon chapeau me coifferez ;
Pour que plus tôt je ressuscite,
Et que de ma noire guérite,
Si le vieux monde passe là,
Tout le premier je crie : Holà !
C'est tout. Fermez-moi la paupière.

Et, sans lever les yeux de terre,
Trois généraux ont tant pleuré,
Et tant aussi leurs dures armes,
Qu'ils ont fait une mer de larmes ;
Et l'ilot en est entouré.

III.

Et la nuit a dit aux étoiles,
L'étoile au mât, le mât aux voiles,
La voile au flot, le flot au bord :
Est-il vrai, dites, qu'il est mort ?

Et le bord aussi sur la cîme
L'a dit à l'oiseau de l'abîme.
L'oiseau répond : Mon aile d'or
M'a porté sur un roc sauvage ;
En me baissant sous le nuage,
J'ai vu passer quatre chevaux,
Qui, pleurant, par monts et par vaux
Vont chercher une tombe vide,
Pour y jeter loin à l'écart
Leur maître endormi dans le char.

Le vent les mène par la bride.
L'orage avec eux emporté
De ses talons les éperonne,
De son fouet les aiguillonne.
Jamais, couché sur le côté,
Leur maître n'ouvre la paupière
Pour regarder si dans l'ornière
L'essieu n'est pas trop cahoté.
La feuille du chêne en automne
Suit son cortège impérial,
Et de loin le lion royal
Ote de son front sa couronne.
Sous leurs voiles, près du cercueil,
Plus de cent batailles gagnées
Sortent de terre prosternées,
Comme des veuves tout en deuil.
Et mille fameuses journées,
Debout sur le bord du chemin,
Comme des sœurs abandonnées,
Chantent pour lui leur chant d'airain.
En roulant sa vague profonde
Pour voir défiler son convoi,
La mer de l'autre bout du monde
S'avance et crie : Attendez-moi

Et trois généraux ont de larmes
Au lieu de sang trempé leurs armes;
Et le tombeau répète encor :
Est-il vrai, dites, qu'il est mort?

IV.

Mais une musique guerrière
Qui derrière eux comptait leurs pas.
Disait ce qu'eux ne disaient pas.
Le casque agite sa crinière,
Le sabre aiguise son tranchant,
Et l'épée écoute ce chant :

LES CYMBALLES.

Qui m'a frappée?
Est-ce une épée?
Est-ce une fée?
Est-ce un géant?
Est-ce le vent?
Est-ce la brise?

Moi, je me brise
Avec éclat,
Comme un empire
Qui se déchire
Dans un combat.

LES TROMPETTES.

Je n'irai plus en Italie
Demain sous l'orange fleurie
D'Arcole éveiller le soleil
Dans son manteau fait de vermeil,
Pour mûrir l'épi des batailles
Et le raisin des funérailles.

Je n'irai plus jamais hennir
A Damiette, Alep, Aboukir,
Ni chercher demain pour y boire
Dans le désert un puits de gloire,
Comme une cavale d'aga
Une source près de Jaffa.

Je n'irai plus en Moscovie,
A l'endroit où finit l'Asie,
Au pied des coupoles d'étain,
Chanter mon chant jusqu'au matin
Dans l'incendie et le carnage,
Comme une veilleuse à l'ouvrage.

Sous un saule je resterai
Près d'une tombe en pierre dure;
Et si le vent passe et murmure,
En tressaillant j'appellerai
Toute la nuit dans sa poussière
Celui qui me mène à la guerre.

LES CLAIRONS.

Et moi, plus vite que l'éclair
Mon chant ailé déchire l'air.
Il a déjà passé la terre,
Laissé sa fumée en arrière,
Passé la mer, les cieux heurté,
Et cent abîmes visité.
Mais en retenant son haleine,
Le monde a dit : « Ce beau clairon,
« De son combat si fanfaron,
« C'est le clairon de Sainte-Hélène.

« C'est Lui! c'est Lui! c'est l'Empereur!
« C'est son cheval qui m'a fait peur!
« Il reprend le chemin de France;
« Par là, le voilà qui s'avance.
« Le plus pâle, ici, voyez-vous?
« Le plus mal habillé de tous.
« Muet, il ferme sa paupière
« Pour rêver à son plan de guerre.
. . . . . .
. . . . . .

LES ÉPÉES.

Assez! je ne peux plus me taire,
Un crêpe noir sur moi descend;
Je veux pleurer mon pleur de sang.
Que cette larme de colère,
Qu'aucun soleil ne doit tarir,
Poison qui brûle et fait mourir,
Souille ton front, vile Angleterre!

Vile Angleterre, en ton îlot,
Garde-toi bien avec ton flot.
De tes trois mers prends toute l'onde
Pour te laver devant le monde.
Prends dans ta main tout l'Océan,
Avec tout les flots du Bosphore,
Tous ceux qui dorment à Ceylan,
Tous ceux qu'ombrage un sycomore,
Tous ceux de l'Indien ou du Maure :
Ma tache à ton front restera,
Jamais rien ne l'effacera.

LES CASQUES.

Comme mon aigrette à ma cime,
Ainsi sur toi reluit ton crime;
Comme sur moi par grands flocons
A tous les vents pend ma crinière,
Ainsi sur toi pend la colère
De mille et mille nations.
Comme je baisse ma visière,
Ainsi, toi, dans ton jour de deuil,
Va! tu baisseras ton orgueil.

LES CYMBALLES.

Sous sa noire tente,
Il dort dans l'attente
D'un grand lendemain.
Il a mis sa main
Sur sa bonne épée
Dans le sang trempée.
Son rêve de roi,
France, il est pour toi.
Fais auprès de moi
Bruire ta colère;
Comme un cavalier,
Son long sabre à terre;
Comme un cymballier,
Sa cymballe, en guerre.

LES TROMPETTES.

A ma voix, si mes vieux soldats
Pouvaient renaître sous mes pas,
Je lui referais cent royaumes
D'hommes pâles et de fantômes:
Et s'il les menait aux combats,
Rien qu'en regardant leur poussière,
Devant eux s'enfuirait la terre.

LES ÉPÉES.

Et moi, Seigneur, si mon tranchant
Était d'or fin, de diamant,
Sur le bronze de ses années
J'effacerais maintes journées,
Afin que son nom, au soleil,
Après toi, luise sans pareil.

CHOEUR.

Marchons plus lentement le pas des funérailles,
Comme fait la pleureuse appuyée aux murailles;
Nous voilant jusqu'aux pieds du lin d'un plus long vers,
Comme d'un crêpe noir entourons l'univers.

Nous sommes, nous, l'écho de toute voix puissante,
Du bruit de la ruine au fond du bois croulante,
De l'ombre et de l'empire après qu'ils sont passés,
L'écho des longs regrets dans le cœur amassés,
De tout ce qui vous laisse une grande fumée,
De la tombe surtout après qu'elle est fermée.

Ni trompette ou clairon, ni cymballe d'acier,
Dont l'accord, en plein air, en vapeur se disperse,
Ne sont notre vrai nom; ni casque, ni cimier.
Une invisible main à sa guise nous berce.
Un enfant, en soufflant sur notre faîte altier,
De tout notre édifice efface la mémoire.
Nous sommes ce que l'homme avait nommé la gloire.

Nous sommes, nous, la mer d'harmonie et de bruit,
Qui, comme un vaisseau d'or à trois ponts, dans la nuit,
Sous les cieux résonnans, emporte au loin le monde,
Et toujours dans son flot se baigne, écume et gronde,
Jusqu'à la ville sainte où, pour baiser le bord,
Tout, au pied de son roc, devient silence et mort.

V.

Non, la nouvelle avait menti,
Le clairon trop tôt retenti.
Non, la tombe s'était trompée
Avec le casque, avec l'épée.
Il n'est pas mort! il n'est pas mort!
Il demeure en un château fort,
Tout de fer bâti jusqu'au faîte.
Toute entière la salle est faite
Avec le bronze du canon;
Et sa colonne, qui se lève
Debout sur le seuil comme un rêve,
Est aussi haute que son nom.
Comme l'hôte sur le balcon,
L'orage avec sa froide haleine,
Va, vient, se penche et se promène.
Tous les cent ans, quand dort l'écho,
La nuit, son sabre de bataille,
Qui pend tout nu sur la muraille,
Frappe l'heure de Marengo;
Et de vautours une nuée,
En voletant autour du bord,
Pensent entre eux : Voilà l'épée;
Voyez! Mais où donc est le mort?

Le mort? il vit dans son armée
Sous le toît de sa renommée.
Autour de lui ses maréchaux
Font caracoler leurs chevaux.
Ses vieux soldats des Pyramides
Sortent de leurs tombes humides,
Et par des chemins inconnus
Jusqu'à son camp ils sont venus.
Chaque soir sous la pâle nue,
Des morts il passe la revue.
Les vieux étendards il salue,

Et les déroule de sa main.
Le regard qui s'était éteint,
De son regard il le rallume;
Au sabre rouillé dans la brume
Il donne, rien qu'en le touchant,
De sa colère le tranchant;
Aux chevaux qui mordent leurs brides
De ses pensers les pieds rapides :
Et son aigle aux ailes d'airain,
Il le réchauffe sur son sein.

En le voyant ses soldats disent :
— Je vais où ses pieds me conduisent
Ma blessure de Waterloo
Me gêne trop dans le tombeau.
Plus que le sable d'Arabie,
Plus que le soleil de Syrie,
Le cœur me brûle en y pensant,
Et le chagrin tarit mon sang.

— Écoutez! la trompette sonne.
Je suis ses pas sans savoir où.
Ah! dans ma tombe de Moscou,
Il fait trop froid quand vient l'automne,
Mon fusil à mon bras glacé
M'a trop dans ma fosse lassé;
Et comme une neige nouvelle
Mon rêve sur moi s'amoncelle.

— Je pars, j'ai repris mon fusil.
Cette fois, où me mène-t-il?
Ah! dans ma tombe d'Allemagne
Il fait trop sombre et trop de vent;
Trop noir dans ma tombe d'Espagne,
Et le muletier trop souvent,
En sifflant une barcarole,
Y vient charger son espingole. —

Pendant qu'il passe dans les rangs,
Il parle aux morts comme aux vivans :

— Pourquoi tous êtes-vous si pâles?
Avez-vous peur, mes vieux soldats,
Des biscayens ou bien des balles?
Avez-vous soif? êtes-vous las?

— Oui, soif de ce vin de l'épée
Dont la terre est encor trempée;
Si nos pieds étaient trop usés,
La mort nous a bien reposés.

— Avez-vous assez fait la guerre,
Mes lieutenans, êtes-vous las?
Sur vos pieds blanchit la poussière!
Pourquoi ne l'essuyez-vous pas?

— Sire, soufflez sur nos fantômes.
Ou fantassins, ou cavaliers,
Cette poussière à nos souliers,
C'est la poussière des royaumes.

— Êtes-vous las, mes généraux,
Mes officiers, mes maréchaux?
Jurez-moi là, si je succombe,
Fidélité jusqu'à la tombe.

— Le bras levé nous le jurons,
Et le serment nous le tiendrons,
Devant le ciel, devant Dieu, sire,
De bien défendre votre empire. —

Depuis le soir jusqu'à minuit,
Des morts a duré la revue;
Et l'étoile à l'étoile a dit:
De votre ciel l'avez-vous vue?

VI.

Un jour il dit: — Grand-maréchal,
Allez seller votre cheval.

Comme sur un sommet d'ivoire
Montez au sommet de ma gloire.
Dites-moi du haut de mon nom
Ce que l'on voit dans mon vallon ;
Que je dicte mon plan de guerre
A Berthier, au bruit du tonnerre.

— Au loin, là-bas, sire, je vois
Près de son seuil, au coin du bois,
Comme une femme échevelée,
La France de honte habillée.
Son puits est un puits de douleurs,
Et son seau se remplit de pleurs.
Son toit n'est fait que de chaumine,
Dans ses songes croît une épine.

Elle mêle et mêle en chemin
Son peuple brouillé dans sa main,
Comme son lin la filandière,
A tous les coins de la bruyère ;
Et rien que son nom lui fait peur
Quand il retentit dans son cœur,
Comme un trophée à ses murailles
Sous le vent du soir des batailles.

Elle n'a plus à son côté,
Sire, son fusil enchanté.
Elle n'a plus sa grande épée
D'honneur et de gloire trempée.
Elle n'a plus son grand renom,
Ni son courage de lion.
Quand on lui brise sa quenouille,
Jusqu'à terre elle s'agenouille.

— Arrêtez! a dit l'empereur,
Mon aigle m'a mordu le cœur.

— Sur la montagne, je vois, sire,
Les rois debout dans leur empire.
Dessous la pierre de leur seuil

Ils ont ramassé leur orgueil.
Las dans leur chûte de descendre,
Ils ont retrouvé sous leur cendre
De leurs vengeances les charbons,
Et de leurs sceptres les tronçons.

Que faisaient-ils dans la poussière
A votre porte assis par terre,
Tremblans hier, sous leur manteau?
Ils mendiaient le pain et l'eau.
A présent ils boivent sans peine
De faux sermens leur coupe pleine,
Et disent en léchant le bord :
Mon échanson, j'en veux encor.

— C'est bien! c'est bien! mais de colère
Mon cheval creuse sa litière.

— Comme un malade sans veilleur
Je vois, dans la nuit de son cœur,
Le monde troublé dans son rêve.
Il cherche en sa main votre glaive,
Il ne trouve rien que ses pleurs;
Il cherche à son front vos lueurs,
Au fond de son cœur qui murmure
Il ne trouve que sa blessure.

Il songe tout haut quand il dort :
Amusons-nous puisqu'Il est mort;
Régnons sur nous comme Lui-même,
Et coiffons-nous du diadème.
Gardons-le bien dans son tombeau,
A la pierre mettons un sceau.
Si ses cendres étaient semées,
Il en renaîtrait mille armées.

— Assez, assez; il faut partir,
Et tout l'univers conquérir.

Ney, vous marcherez sur l'Afrique,

Et vous, Murat, sur l'Amérique,
Que ma bataille de géant
Hurle du levant au couchant.
Quand tous les peuples de la terre
Ensemble vous feront la guerre,
N'ayez pas peur, mes lieutenans;
Ce n'est que le bruit des vivans.

Écoutez bien mon ordonnance,
Mes douze maréchaux de France.
Dans les lieux hauts, dans les lieux bas,
Contre le monde et ses combats,
Vous-mêmes rangez en batailles
Mes soldats morts sans funérailles,
Et dans le fond de mon tombeau
Pressez mon linceul pour drapeau.

Si je m'endors, las de l'attente,
Ou dans ma tombe, ou dans ma tente,
Montrez au monde mon manteau,
Ou rien que mon petit chapeau,
Ou ma cocarde tricolore,
Ou ma capote grise encore;
Et l'univers reculera,
Et votre gloire doublera. —

Comme un tison quand il pétille,
En l'entendant le sabre brille.
Ses maréchaux ont obéi;
Devant eux les villes ont fui.
Rien qu'en regardant la crinière
De son pâle cheval de guerre,
Les tours tremblent sous leurs créneaux.
Les rois morts vont cacher leurs os.

Ah! que ses soldats courent vite!
Ah! qu'ils vont loin sans s'arrêter!
Ils n'ont que leur ombre à porter,
Et l'éclair se met à leur suite.
Ils n'ont jamais faim, ni sommeil,

Ni chaud, ni soif, sous le soleil.
Plus de mille et mille royaumes
Ouvrent leur porte à leurs fantômes...

Il a fait trois pas devant lui;
Toute la terre a rebondi.
Il fait trois pas pour disparaître;
La terre pense : C'est mon maître.
Et comme un bœuf sous l'aiguillon,
Muet, retourne à son sillon,
Ainsi le monde, sans rien dire,
Rentre au sillon de son empire.

VII.

Du haut faîte de sa ruine,
Les bras croisés sur sa poitrine,
Il regarde au loin tout le jour
Le monde et le ciel à l'entour.
Et mainte larme de colère
Sous ses pieds a creusé la terre.
— Qu'avez-vous pour pleurer du sang,
Grand empereur, a dit Bertrand?

— Je pleure, quand je vois, sur le mont qu'elle dore,
Cette étoile où mon nom n'est pas écrit encore.
Je pleure, quand le vent apporte dans les bois
Tout ce bruit qui n'est pas le bruit que fait ma voix;
Je pleure, quand je compte, au-dessus de ma tête,
Ces mondes où jamais n'a monté ma conquête.

Que la terre m'ennuie en son chétif enclos!
Et que vaut son empire avec tous ses tombeaux?
Trop vite mon esprit arrive à sa barrière;
En trois bonds mon cheval va laver sa crinière
Dans chacun de ses flots et les tarit soudain.
L'Elbe est trop près du Nil, le Tage du Jourdain.

L'Alhambra du Kremlin, le Wolga de la Seine,
Le levant du couchant, Toulon de Sainte-Hélène.
Le désert a trop peu de sable et de ciments
Pour me bâtir ma gloire en tous ses fondements,
Et trop peu l'Océan d'écume et de fumée
Pour porter haut son faîte avec ma renommée.

Au gré de mon esprit, ah! si ces vastes cieux
Se courbaient sous mes pas, et lisaient dans mes yeux!
Comme des bataillons qui versent l'épouvante,
Si les orages noirs me prenaient sous leur tente!
Comme d'un étendard, ah! si l'éternité
M'entourait de sa nue et de l'immensité!

Si j'avais l'infini pour lancer mon génie,
Ainsi qu'un cavalier en une plaine unie!
Si, pour me sacrer roi, chaque étoile à mon nom,
En me parlant tout bas, attachait son rayon,
Alors, je serais roi... roi, comme il le faut être,
Plus que l'homme et que l'ange... et satisfait peut-être.

Mais le néant m'obsède et ne me quitte pas:
Est-ce la sentinelle attachée à mes pas?
Si je veux avancer où mon esprit m'envoie,
Toujours il est debout pour me fermer la voie.
Arcole, Marengo, Lodi, Wagram, Iéna,
Ces pesans noms de bronze, il les use déjà.

J'ai suivi jusqu'au bout le chemin de la guerre;
J'ai monté le sommet le plus haut de la terre;
J'ai passé l'espérance et quitté le désir.
Que trouve-t-on plus loin? Si je pouvais gravir
Le penchant de mon rêve et m'asseoir à sa cime,
Sur son autre penchant que voit-on dans l'abîme?

Pour passer cette nuit qui ne finit jamais,
Dans quelle capitale établir mon palais?
Il faut trop me baisser sous la porte de Vienne,
Et de l'Escurial la tour est trop ancienne;

A Rome l'herbe croît; dans mon creuset d'airain
J'ai fondu de Moscou la coupole d'étain.

Je n'aime plus au Caire à voir sous la tempête
Les minarets nouer leurs turbans sur leur tête.
De Naple et de Madrid la feuille d'oranger
M'empêche de dormir mon sommeil trop léger.
L'obélisque du Nil, pour compter mes journées,
Raccourcit trop son ombre et trop mes destinées.

Je voudrais que ma ville, avec son bastion,
Entourât l'univers et lui donnât son nom,
Et qu'elle eût sur sa place une arche triomphale
Faite d'un pan du ciel, tout d'azur et d'opale,
Afin que mon armée eût le temps d'y passer,
Avant que l'Éternel commence à s'affaisser.

. . . . . .

Mais que cette heure est longue! Est-ce une heure immortelle?
Que cette nuit est noire! et quand finira-t-elle?
Par ici, suivez-moi, vous, maréchal Bertrand,
La terre est trop petite et mon orgueil trop grand.

VIII

Le soir la colonne Vendôme
Se tint debout comme un fantôme
Sur le tombeau d'un peuple mort,
Comme la tour d'un château fort
De pur granit bâtie en France
Sur le tertre de sa vaillance;
Comme l'escalier éternel
Qui monte à la voûte du ciel.

Les soldats de fer qu'elle abrite
Sont tous sortis de leur guérite.
Ils ont pris leurs habits d'airain
Et dans leurs sacs mis leur butin.

Les chevaux de bronze hennissent
Et leurs étriers retentissent.
Sur le fer de lance qui luit,
L'aigle sans peur a fait son nid.

Le tambour bat; le clairon sonne;
Sous les pas tremble la colonne.
Où vont ces fantassins de fer
Qui dans leurs yeux ont un éclair?
Où vont ces cavaliers sans brides
Qui les autans ont pris pour guides?
Leur maître a dit : « C'est le matin
De Marengo sans lendemain. »

Où vont ces lances, ces trophées?
Où vont ces casques, ces épées?
Où vont ces canons ciselés
Qui roulent sans être attelés,
Et ces capitaines que souille
De cent mille siècles la rouille?
Ils montent, montent jusqu'aux cieux;
La tour aussi monte avec eux.

Elle grandit avec l'espace,
Et sur elle-même s'entasse.
Plus que Babel haute cent fois,
Elle a sur les rêves des rois
Mis son pied et bâti sa cime;
Sa porte est ouverte à l'abîme;
Ses balcons dans l'air sont dressés
Sur tous les projets renversés.

Son créneau que l'éclair sillonne,
Chancelle comme une couronne
Sur une tête de géant.
Sur son perron il pleut du sang.
Ainsi qu'un sabre de bataille,
La foudre pend à sa muraille;
Les peuples ont bâti son seuil
De la pierre de leur orgueil.

Les cavaliers couverts d'écume
Sont montés déjà dans la brume.
En s'asseyant, les fantassins
Ont tous pleuré leurs pleurs d'airains :
« Ah ! qu'elle est longue cette route !
« Ah ! qu'elle est haute cette voûte !
« Ah ! que j'ai soif ! ah ! que j'ai faim !
« Grenadier, donnez-moi la main.

« Je suis allé pendant ma vie
« En Allemagne, en Moscovie,
« Jusqu'à Saragosse et Berlin,
« Et sur le perron du Kremlin ;
« J'ai marché long-temps dans la pluie
« Et dans le sable d'Arabie ;
« Et jamais, ou sain ou blessé,
« Le chemin ne m'a tant lassé. »

Mais leur empereur, à leur tête,
Le front levé comme à la fête,
Porte à sa main un vieux lambeau ;
C'est du pont d'Arcole un drapeau ;
Devant les cieux il le déplie,
Comme aux anciens jours d'Italie,
Pour courir d'un pas plus hâté
Sur le pont de l'éternité.

Toute la terre s'est émue ;
Une voix déchire la nue :
« Viens dans mes cieux, sous les autans,
Je les ai faits partout si grands,
Pour que tu suives leur ornière
Sans jamais trouver de barrière. »

IX.

Et l'on dit qu'une fois, après cette nuit-là,
Un ange tout puissant que sa gloire voila

Qui lorsque le Très-Haut voulait frapper la terre,
Portait à son côté son glaive de colère,
S'approcha de l'endroit où l'univers finit.
Il regarda le bord et le fond, et sourit.
Ses yeux étaient d'un aigle, et son pâle visage
Lui-même s'entourait d'un éternel nuage.
Autour de sa poitrine, une cuirasse d'or
Contre ses souvenirs le défendait encor.
Il était couronné de sa propre pensée.
Son aile était d'airain jusqu'à terre baissée.
Il l'ouvrit; puis il dit à l'abîme béant :
Le ciel est trop petit, et mon esprit trop grand!

EDGAR QUINET.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XIV.

BENJAMIN CONSTANT.

ADOLPHE.

Si Benjamin Constant n'avait pas marqué sa place au premier rang parmi les orateurs et les publicistes de la France, si ses travaux ingenieux sur le développement des religions ne le classaient pas glorieusement parmi les écrivains les plus diserts et les plus purs de notre langue, s'il n'avait pas su donner à l'érudition allemande une forme élégante et populaire, s'il n'avait pas mis au service de la philosophie son élocution limpide et colorée, son nom serait encore sûr de ne pas périr : car il a écrit *Adolphe*.

Or il y a dans ce livre une vertu singulière et presque magnétique qui nous attire et nous rappelle chaque fois que nous sommes témoins ou acteurs dans une crise morale de quelque importance. Il n'y a pas une page de ce roman, si toutefois c'est un roman, et

pour ma part j'ai grand'peine à le croire, qui ne donne lieu à une sorte d'examen de conscience. Qu'il s'agisse de nous ou de nos amis les plus chers, ce n'est jamais en vain que nous consultons cette histoire si simple et d'une moralité si douloureuse. Les applications et les souvenirs abondent. Chacune des pensées inscrites dans ce terrible procès-verbal est si nue, si franche, si finement analysée, et dérobée avec tant d'adresse aux souffrances du cœur, que chacun de nous est tenté d'y reconnaître son portrait ou celui de ses intimes.

C'est là, il faut le dire, un privilège inappréciable et qui n'est devolu qu'aux œuvres du premier ordre. Comme il n'y a pas dans ce tableau mystérieux un seul trait dessiné au hasard, comme tous les mouvemens, toutes les attitudes des deux figures qui se partagent la toile, sont étudiés avec une sévérité scrupuleuse et inflexible, d'année en année nous découvrons dans cette composition un sens nouveau et plus profond, un sens multiple et variable malgré son évidente unité, qui ne se révèle pas au premier regard, mais qui s'épanouit et s'éclaire à mesure que notre front se dépouille et que notre sang s'attiédit.

Adolphe est comme une savante symphonie qu'il faut entendre plusieurs fois, et religieusement, avant de saisir et d'embrasser l'inspiration et la volonté de l'artiste. La première fois l'oreille est frappée du gracieux andante, ou du solennel adagio. Mais elle ne saisit pas bien la transition des parties. La seconde fois elle distingue dans le rondo le chant d'un hautbois ou le dialogue alterné des violons et de la flûte. Plus tard elle s'éprend d'une mélodie élégante et simple qu'elle n'avait pas d'abord aperçue, et chaque jour elle fait de nouvelles découvertes. Elle s'étonne de sa première ignorance, et sa curiosité se rajeunit à mesure que sa pénétration se développe.

Il n'y a dans le roman de Benjamin Constant que deux personnages; mais tous deux, bien que vraisemblablement copiés, sont représentés par leur côté général et typique; tous deux, bien que très peu idéalisés, selon toute apparence, ont été si habilement dégagés des circonstances locales et individuelles, qu'ils résument en eux plusieurs milliers de personnages pareils.

Adolphe et Ellenore ne sont pas seulement *réels*, ils sont *vrais*

dans la plus large acception du mot. Sans doute il eût été facile à une imagination plus active et plus exercée d'encadrer le sujet de ce roman dans une fable plus savante et plus vive, de multiplier les incidens, de nouer plus étroitement la tragédie. Mais à quoi bon? Qui sait si le livre n'eût pas perdu à ce jeu dangereux l'autorité lumineuse de ses enseignemens?

Adolphe est ennuyé, comme tous les hommes de son âge qui ont entremêlé leurs études vagabondes de loisirs nombreux et indéfinis. Il sait, il a réfléchi, il a rêvé pour l'avenir bien des voyages dont il ne voudrait plus maintenant, bien des gloires qu'il dédaigne aujourd'hui comme s'il les avait usées; il a vu passer dans ses songes des femmes adorées qui se dévouaient à son amour, dont il buvait les larmes, et qui de leurs cheveux dénoués essuyaient la sueur de son front. Il a dévoré dans ses ambitions solitaires plusieurs destinées dont une seule suffirait à remplir sa vie; il a vécu des siècles dans sa mémoire, et il n'est encore qu'au seuil de ses années.

Habitué dès long-temps à converser avec lui-même, familier aux grandes choses qu'il n'a pas faites, il est tout simple qu'il dédaigne la société réelle, qu'il n'a pas étudiée, et qui ne peut le deviner. L'ennui, chez les ames élevées, chez celles surtout qui ont vingt ans, est presque toujours accompagné d'une exorbitante vanité. Comme elles aperçoivent en dedans un monde supérieur, plus grand, plus beau, plus varié, comme elles ont peuplé leur conscience des souvenirs d'une vie imaginaire, comme elles comparent incessamment le spectacle de leurs journées au spectacle de leurs rêveries, le dédain et l'impertinence ne sont chez elle qu'une plainte franche et douloureuse.

Adolphe est las de lui-même et de sa puissance inoccupée; il aspire à vouloir, à dominer, à parler pour être compris, à conduire pour être suivi, à aimer pour mettre à l'ombre de sa puissance une volonté moins forte que la sienne, et qui se confie en obéissant.

S'il avait choisi de bonne heure une route simple et droite, si, au lieu de promener sa rêverie sur le monde entier qu'il ne peut embrasser, il avait mesuré son regard à son bras; s'il s'était dit chaque jour en s'éveillant : Voilà ce que je peux, voilà ce que je voudrai; s'il avait marqué sa place au-dessous de Newton, de Condé ou de Saint-Preux; s'il avait préféré délibérément la science, l'ac-

tion ou l'amour ; s'il avait épié d'un œil vigilant le premier réveil de ses facultés, s'il avait démêlé nettement sa destinée, s'il avait tendu d'un pas sûr et persévérant vers la paix sereine de l'intelligence, l'énergique ardeur de la volonté ou le bonheur aveugle et crédule, il ne serait pas vain, il ne dédaignerait pas.

Une fois engagé dans la voie préférée, l'emploi légitime de ses forces suffirait à l'occuper. L'œil attaché sur l'horizon lointain, mais sûr d'arriver, il ne détournerait pas la tête pour regarder en arrière ; il se résignerait de bonne grâce à la continuité harmonieuse de ses efforts. Si haut que fût placé le fruit doré de ses espérances, le courage ne lui défaudrait pas avant de le cueillir.

Mais comme il n'a pas mesuré sa volonté à sa puissance, comme il a tout désiré sans rien vouloir, il s'ennuie, il dédaigne, il ne prévoit pas.

Ellenore a déjà aimé. Elle a déjà connu toutes les angoisses et tous les égaremens de la passion. Elle s'est isolée du monde entier pour assurer le bonheur de celui qu'elle a préféré. Elle a renoncé volontairement à tous les avantages de la fortune et de la naissance ; elle a déserté sa famille et son pays ; dans l'ardeur de son dévouement elle aurait voulu pouvoir renouveler autour d'elle ce qu'elle venait de détruire, afin d'agrandir à toute heure le domaine de son abnégation.

Elle croyait, la pauvre femme, que son enthousiasme ne s'éteindrait jamais. Elle espérait que le cœur en qui elle s'était confiée ne méconnaîtrait jamais la grandeur de ses sacrifices. Elle avait joué hardiment sa vie entière sur un coup de dé, elle avait gagné, elle avait conquis l'amour d'un homme, elle avait posé sa tête sur son épaule, et dans ses rêves elle avait surpris le murmure de son nom ; elle était fière et glorieuse, et ne soupçonnait pas que la chance pût tourner contre elle.

L'hostilité assidue, la vigilance envieuse de la société qui la désignait du doigt aux railleries et au dédain, n'avaient pas ébranlé son courage. Elle s'était dit : « J'ai fait un serment, je le tiendrai. La religion de la foi jurée n'est pas moins grande et moins sainte que la religion de la prière. Si ma promesse a été imprévoyante, si j'ai follement engagé mon avenir, c'est à Dieu seul qu'il appartient de me relever de mon serment en m'infligeant l'abandon. Si

la malédiction paternelle m'a dégradée, me réhabiliterai-je par l'infidélité? Si l'image menaçante des larmes qui sillonnaient la joue du vieillard vient chaque nuit troubler mon sommeil, la désertion de mon amour serait-elle un digne moyen de fléchir l'ombre indignée, et le pardon si obstinément dénié à la douleur échevelée sera-t-il plus facile à l'inconstance insoucieuse?

Non. J'irai jusqu'au bout. Je boirai jusqu'au fond cette coupe d'amertume. Je subirai sans détourner la tête les affronts et le mépris de ce monde qui me conviait à ses fêtes et que j'ai quitté. Ma paupière ne s'abaissera pas devant ces mères orgueilleuses qui parlent bas à l'oreille de leurs filles en me voyant passer. Je marcherai près d'elles d'un pas ferme, je sentirai la rougeur monter à mon front; mais je retiendrai mes larmes et je les accumulerai pour les verser à flots dans le cœur de mon bien-aimé.

Tous ces biens dont le mouvant spectacle s'agite autour de moi, je les dédaignerai pour ne plus voir qu'un seul bien, qu'un trésor unique, le trésor que j'ai choisi. Les joies paisibles de la famille, les caresses naïves des enfans, les flatteries enivrées, recueillies par les filles florissantes et rapportées fidèlement au cœur de l'orgueilleuse mère, rien de tout cela ne m'appartiendra plus. La foule ignorante comptera mes regrets par ses désirs, et je triompherai de sa méprise.

Je m'enfermerai dans mon amour comme dans une tour fortifiée, et je regarderai s'enfuir sur la route lointaine les rêves dorés de ma jeunesse, si splendides aux premiers jours, et maintenant pâlissans et confus. Je suivrai d'un œil assuré les feuilles dispersées de mes espérances, si vertes et si humides au matin, et si rapidement séchées avant l'heure du soir.

Chaque fois que je verrai se fermer devant moi les portes d'une maison joyeuse, loin de pleurer sur mon isolement, je m'applaudirai dans le silence de ma pensée du choix glorieux de mon cœur, et comparant le mensonge de cette fête à la fête perpétuelle de mon amour, je les plaindrai sincèrement de n'avoir pas comme moi le vrai bonheur.

Tous les soirs, en me souvenant de la journée accomplie, en prévoyant la journée prochaine, je bénirai la sérénité harmonieuse de ma destinée, et sur les plaisirs tumultueux des autres femmes

j'abaisserai un regard de pitié. Car ma vie se partage entre la prière et le dévoûment. Et la vie leur est si facile et si bien frayée qu'elles vous oublient, ô mon Dieu!

Permettez seulement que je lui sois présente à chaque heure du jour; permettez qu'il ne souhaite rien au-delà de mon amour, et qu'il ne regarde pas en arrière. Faites qu'il vive tout en moi comme je vis toute en lui. »

Mais un jour la mesure du sacrifice était comblée. Elle a douté de la reconnaissance qu'elle avait méritée. L'inquiétude a rongé le fruit de son amour.

Elle a pleuré, et ses larmes n'ont pas été essuyées. Elle s'est affligée de l'ingratitude, et l'accusé ne s'est pas défendu.

Alors il s'est fait un grand désert autour de son cœur, et chacun de ses soupirs s'est perdu dans le silence. Elle était forte et défiait le danger; elle était confiante et résignée, et ne demandait au ciel que des jours pareils aux jours évanouis, et voilà que tout à coup la vaillance de cette femme s'est affaissée; voici que son espérance a fléchi comme le peuplier sous le vent qui passe.

Elle était jeune et ne savait pas le nombre de ses années, et voici qu'elle a vieilli en un jour. Elle avait l'œil splendide et superbe, et sur son front rayonnaient en caractères éclatans ses pensées heureuses et sereines, et voici que son regard s'est voilé, et que les rides anguleuses ont inscrit sur son front sa plainte et sa douleur.

Serait-il vrai que la destinée humaine répudie comme un rêve de jeune fille les dévouemens illimités? Serait-il vrai que l'amour se nourrit d'inquiétudes et d'angoisses, que les tortures de la jalousie lui sont une sève généreuse et féconde, et que sa tige se flétrit dans l'atmosphère paisible et sereine de la fidélité? Je ne veux pas le croire, car à ce compte l'amour serait le plus cruel des supplices, la plus odieuse déception, et l'égoïsme habile et désintéressé serait la première des vertus, le plus raisonnable des devoirs.

Arrivée à cette crise douloureuse, il faut qu'Ellenore meure ou se rajeunisse. Courbée sous le poids de l'ingratitude, elle n'a plus qu'à s'endormir du sommeil éternel, si elle ne se réveille pour un nouvel amour. Elle n'a plus assez de clairvoyance pour s'interroger sérieusement. Elle n'est plus capable de justice ou d'amnistie. Celui qu'elle a condamné dans son cœur, fût-il moins coupable, ne sau-

rait imposer silence à l'acharnement de ses soupçons. S'il n'a pas vraiment méconnu son amour, s'il n'a pas oublié ses sacrifices, s'il a seulement négligé de la bénir et de la remercier chaque jour comme il devait le faire, peu importe à celle qui souffre; il y a des larmes que nulle prière ne peut sécher. Quand ces douleurs et ces larmes sont venues, l'amour s'éteint et se réduit en cendres.

Quand Ellenore et Adolphe se rencontrent, chacun des deux est préparé à l'enthousiasme et au dévouement. Le découragement et la vanité, qui sembleraient devoir s'exclure, se rapprochent et s'apprivoisent rapidement. Adolphe choisit Ellenore entre toutes les femmes, non pas pour la relever et la soutenir, car il ne la connaît pas assez pour sympathiser avec son chagrin, mais parce qu'elle a tenu tête à l'orage, parce qu'elle a lutté contre l'envie et la médisance, parce que les yeux sont fixés sur elle, parce que sa fidélité permanente a déjoué bien des ambitions injurieuses, parce que son dédain a humilié bien des jactances.

Ce qu'il faut au cœur d'Adolphe, ce n'est pas un amour mystérieux et timide; si toute la terre devait ignorer qu'il est aimé, si son bonheur devait rester dans l'ombre, il n'en voudrait pas. Ce qu'il souhaite, ce qu'il appelle de ses vœux et de ses larmes, c'est une lutte publique, un triomphe éclatant, un amour qui puisse lui tenir lieu de gloire.

Or, pour réaliser le vœu d'Adolphe, pour étancher la soif de cette vanité qui le dévore, une femme belle et jeune, vivant dans le secret de la famille, élevée dans les doctrines de l'obéissance et du devoir, épargnée de la calomnie, nourrie dans un bonheur paisible, et défiant les tempêtes qu'elle ne prévoit pas, ne peut dignement lutter avec Ellenore.

Si Adolphe cédait naïvement au besoin d'aimer, il ne marquerait pas si haut le but de ses espérances. Il choisirait près de lui un cœur du même âge que le sien, un cœur nouveau, épargné des passions, où son image pût se réfléchir à toute heure sans avoir à craindre une image rivale. Il comprendrait de lui-même, il devinerait cette vérité douloureuse et qui n'est jamais impunément méconnue, c'est que l'avenir ne suffit pas à l'amour, et que le cœur le plus indulgent ne peut se défendre d'une jalousie acharnée contre le passé. Il ne s'exposerait pas à essuyer sur les lèvres de sa

maîtresse les baisers d'une autre bouche. Il tremblerait de lire dans ses yeux une pensée qui retournerait en arrière et qui s'adresserait à un absent.

Mais comme sa tête a voulu avant que son cœur désire, c'est Ellenore qu'il attaque, et qu'il préfère à toutes les autres.

Il y a dans la possession de cette femme un aliment magnifique pour sa vanité. Il sera envié par ceux-là même qui médisent d'elle, et qui se vengent de ses dédains en redoublant son isolement. Il sera montré au doigt par la ville comme un lutteur adroit, comme un rusé jouteur; chaque fois qu'il entrera dans un salon, il entendra autour de lui le chuchottement glorieux de ses rivaux.

Il ne tremblera pas à la vue de ces convoitises empressées, qui, pour un cœur vraiment épris, sont un supplice de tous les instans. Il ne frémira pas devant cette profanation insultante qui ternit les plus chastes voluptés. Il ne rougira pas de honte et de colère en écoutant ces propos tenus à demi-voix, qui font du bonheur une nouvelle, où les secrets du foyer se discutent comme la marche d'une armée.

Non; il s'applaudira de son choix et lèvera fièrement la tête.

Ellenore verra dans Adolphe un amour jeune et confiant. Déjà fléchissante et ridée, elle sera fière d'avoir été distinguée par un homme destiné à tous les succès du monde. Plus folle et plus imprévoyante qu'une jeune fille, égarée par l'isolement, elle ira jusqu'à espérer de cette aventure une réhabilitation jusqu'ici vainement essayée. Dans la crédulité de son cœur, elle attendra de ce nouvel engagement la paix et la sécurité qui ont manqué au premier. Elle croira que les autres femmes, humiliées de son triomphe, se rallieront autour d'elle.

L'intervalle des années s'effacera. L'entraînement de ces deux cœurs, si différens et si mal connus l'un de l'autre, deviendra peu à peu irrésistible. A force de penser à Ellenore et de publier partout son admiration, Adolphe se convaincra, ou croira se convaincre de la réalité de son amour; et Ellenore tombera dans le même piège.

Mais après le dernier abandon le réveil sera terrible. A peine maître de la place, qu'il a si vivement assiégée, il ne saura que faire de sa victoire. Après avoir sanctionné par la possession un

amour si ardemment désiré, il tremblera devant la durée de son engagement. En vue des années qui vont suivre, il sentira défaillir son courage et regrettera l'extase qu'il avait à peine espérée.

Ellenore, après la confusion de la défaite, ouvrira les yeux et cherchera vainement autour d'elle les félicitations respectueuses sur lesquelles elle avait compté. Au fond de son cœur, elle rougira de son inconstance, et doutera d'un bonheur si facile à changer.

Peu à peu, entre ces deux ames trompées, mais toutes deux trop fières pour l'avouer, il s'établira une intimité douloureuse et résignée, intimité de mensonge et d'hypocrisie, habile en subterfuges et en flatteries, prodigue de caresses et de baisers, cherchant à se distraire en affirmant sans cesse ce qu'elle ne croit pas.

Aucun des deux ne voudra être vaincu en générosité, et pour ne pas laisser entrevoir son désabusement, il redoublera de prévenance et d'entraînement. Il parlera de l'avenir avec de célestes espérances. Il traitera le reste du monde avec un dédain fastueux, il cachera ses larmes sous l'ironie et la jactance; il fera de la ruse le premier de ses devoirs.

Par compassion pour sa victime, Adolphe déguisera son ennui et forcera son regard à sourire. Il étudiera ses moindres paroles pour épargner à sa maîtresse la honte d'un regret. Il s'imposera l'enjouement et la sérénité par délicatesse.

A son tour Ellenore, si elle surprend sur le visage de son amant la trace de l'ennui, craindra de se plaindre et se résignera silencieusement. De jour en jour, elle s'affermira dans cette réserve douloureuse et grimacera l'enthousiasme;

Jusqu'au jour où tous les deux, las enfin de cette pitoyable comédie, jetteront le masque et se verront face à face.

Mais comme ils s'étaient choisis par fierté, ils ne prononceront pas encore le mot d'abandon. Ils renonceront à leur rôle, mais ils trembleront de se dégrader par une franchise trop hâtée. Ils n'exalteront plus leur bonheur, mais ils accepteront la satiété comme une expiation, et ils commenceront une nouvelle épreuve, celle de l'intimité sans amour et sans mensonge.

Et quand les choses en sont venues à ce point, quand l'amour, d'épreuve en épreuve, est arrivé à la satiété, l'enfer alors a commencé sur la terre. Les amitiés qui se dénouent, les promesses

qui mentent, les reconnaissances oublieuses, les dévouemens admirés qui se flétrissent, tout cela n'est rien près de la satiété dans l'amour.

L'enthousiasme où l'ame s'est laissé emporter dans les premiers jours de l'engagement, a métamorphosé à leur insu toutes les facultés. La vie entière est changée et ne peut revenir à ses premières émotions sans d'horribles tortures. Tout ce qui se passe autour de nous avait pris un aspect nouveau, un sens imprévu. Habitués que nous sommes à écouter dans un autre cœur le retentissement de nos souffrances et de nos joies, quand cette intime fraternité, épuisée de lassitude, fléchit et s'affaisse, l'ennui fond sur nous comme un oiseau de proie.

Chaque jour, les deux forçats rivés à cette chaîne qu'ils pourraient briser, mais qu'ils gardent par ostentation et par entêtement, s'éveillent en maudissant. Chacun entrevoit la vérité et rougirait de la dire. Chose étrange! ils s'étaient promis une mutuelle confiance, une franchise assidue, et voilà qu'ils persévèrent dans le mensonge et qu'ils se glorifient dans l'hypocrisie. Ils avaient juré de ne jamais voiler aucune de leurs pensées, et voilà qu'au-devant de leurs cœurs ils placent une triple haie de sourires, de regards et de sermens; voilà qu'ils commandent aux yeux et aux lèvres de jouer le bonheur absent.

S'il arrive à l'un des deux d'oublier un instant la servitude où il s'est cloué, au premier mouvement de liberté, le bruit de sa chaîne le réveille en sursaut. Il se remettait en marche et commençait un nouveau pèlerinage : il sent tout à coup se poser sur son épaule une main autrefois amie, qu'à peine il eût sentie, tant elle était légère, et qui aujourd'hui lui pèse et l'accable.

Mieux vaudrait cent fois la solitude avec ses découragemens et ses défaillances. Car dans l'intimité rassasiée toute la vie se ternit et se désenchante, toutes les heures de la journée contiennent des supplices prévus et inévitables. Il n'y a plus de jalousie; car chacun des deux captifs aspire à l'affranchissement. Mais il s'établit entre ces deux colères honteuses d'elles-mêmes une sorte d'émulation; c'est à qui inventera pour l'autre une question injurieuse, un soupçon insultant. Comme si elle se repentait d'avoir obéi, la femme donne à toutes ses prières la forme d'un comman-

dement. Si elle surprend dans le regard qu'elle épie un projet où elle ne soit pas de moitié, elle s'empresse aux larmes comme à une vengeance, elle lui inflige comme un châtiment ses caresses menteuses. Pour justifier son ennui et son abattement, elle interroge comme un juge toutes les actions qu'autrefois elle approuvait sans contrôle. Dès qu'il fait un pas, il trouve devant lui un œil curieux qui attend sa réponse; s'il s'échappe un instant, il trouve au retour une bouche impérieuse dont chaque baiser est un ordre sans réplique. Elle voudrait lui trouver des torts pour éviter ses reproches, et dans l'espérance de surprendre une faute, elle veut savoir toutes les minutes de sa journée.

Au moins dans la solitude, après les défaillances désespérées, après les renoncemens éplorés, il arrive à l'ame de refleurir et de relever sa tige. Elle aspire librement l'air qui l'environne, elle s'épanouit sous la chaude haleine qui ride l'eau en passant, et lui porte une vapeur féconde.

Mais dans l'intimité sans amour, rien de pareil n'est possible. Il n'y a pas une heure d'abandon et de rêverie. Le silence est une plainte et la parole une querelle. Chaque mot renferme un regret ou une invective. S'il pleure, elle l'accusera de faiblesse et de lâcheté. Si, face à face avec l'horrible vérité, il retient sur ses lèvres l'aveu prêt à lui échapper, si sa voix, suffoquée par les sanglots, balbutie une bénédiction impuissante, elle s'emporte, elle implore sa colère. Elle s'irrite de cette douleur si peu virile et lui souhaiterait de l'orgueil afin de le combattre.

Que faire contre les larmes? Quelle défense opposer à cette affliction qui se confesse? Quand les larmes ne se mêlent pas à des larmes amies, quand une bouche adorée ne vient pas les boire dans nos yeux et rafraîchir de ses baisers la paupière enflammée, l'homme s'avilit aux yeux de sa maîtresse. Il se dégrade, il abdique sa grandeur; le nuage grossit et devient un orage. Si elle eût pleuré, il était sauvé. Mais elle a vu sa douleur sans la partager, elle l'a jugé, elle a mesuré sa force : il est perdu.

Après le premier apaisement, le mensonge recommence. Car il faudrait une haute sagesse, un courage bien rare pour céder sans autre combat un sol si long-temps défendu. Mais le mensonge d'abord si ingénieux à se parer, si riche en métamorphoses, si habile à se déguiser, si fécond en ressources, devient de jour en jour

plus maladroit et plus facile à surprendre : il n'est plus qu'une habitude et se passe de volonté.

Le qui-vive perpétuel de cette intimité vigilante épuise enfin les dernières forces des deux adversaires. Ils n'ont plus besoin de s'interroger pour deviner leur mutuelle pensée. Ils se disent adieu dans chacun de leurs embrassemens.

Heureux, trois fois heureux ceux qui n'ont pas attendu trop tard pour se deviner, et qui se sont quittés à temps! car ils ont au moins, pour se consoler pendant le reste de la route, le souvenir du bonheur passé! Ils peuvent se rappeler dans une amitié durable un amour évanoui. Ils assistent muets aux funérailles de leur enthousiasme et en parlent, sans amertume, comme d'un fils emporté par la guerre.

Mais combien rompent au lieu de dénouer! combien, s'acharnant à leur amour, bâtissent des haines implacables sur des intimités obstinées!

Si elle se séparait de lui le jour où elle est sûre de son abandon, elle pourrait encore espérer sur la terre des jours sereins et paisibles. Si elle acceptait franchement la destinée qu'elle s'est faite, si elle ouvrait les yeux et mesurait froidement la route parcourue, il y aurait encore pour elle des chances de salut. Mais elle sait qu'elle n'est plus aimée, et elle pardonne. Au lieu de réhabiliter celui qui la trompait, elle devient pour lui un objet de pitié.

S'il aimait une autre femme, s'il s'était laissé prendre à une affection passagère, je concevrais le pardon. Ce serait générosité pure, et la reconnaissance pourrait assurer la fidélité à venir. Mais pardonner l'abandon, pardonner le délaissement qui n'a pas un autre amour pour excuse, pardonner l'hypocrisie, c'est une folie sans remède, c'est s'avilir pour quelques jours de répit, c'est appeler sur soi le mépris, c'est mériter l'oubli.

Or il n'y a pas une de ces austères vérités qui ne soit écrite dans *Adolphe* en caractères ineffaçables. C'est un livre plein d'enseignemens et de conseils pour ceux qui aiment et qui souffrent. Quand on est jeune, on croit à peine à la moitié de ces conseils. A mesure qu'on vieillit, on s'aperçoit qu'il y en a beaucoup d'oubliés.

Et pourtant je ne suis pas sûr qu'il y ait dans notre langue trois poèmes aussi vrais que celui-là.

GUSTAVE PLANCHE.

STATISTIQUE

PARLEMENTAIRE.

I.

LA NOUVELLE CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Le gouvernement représentatif soumet tous les pouvoirs au haut examen de l'opinion, noble censure qui, même dans ses sévérités, maintient les faibles dans la bonne voie, flétrit les mauvais hommes et les mauvaises choses. Quand une chambre finit, elle appartient à l'histoire; quand une chambre commence, elle appartient aux espérances, aux illusions de chaque parti. Nous avons cette chambre nouvelle avec ses nuances, ses affections, ses antipathies. Le parlement qui vient de finir était marqué d'un je ne sais quoi de terne et de monotone; point de passions neuves; peu d'hommes nouveaux. Par une circonstance assez bizarre, la plupart des jeunes députés de la chambre s'étaient affublés d'un costume de résistance et de ministérialisme; il n'y avait dans aucune de ces ames, cette générosité imprudente de la jeunesse et de la force qui va toujours en avant dans la

perfectibilité humaine, sans prendre garde à droite et à gauche aux erreurs, aux dangers, aux grandes ruines. Têtes chauves en politique, nos députés de trente ans s'étaient donné la mission de défendre le pouvoir, mot élastique qui signifie, pour les uns, la satisfaction de leur petite vanité, pour les autres une position de monde et de fortune, un sourire de grande dame ou les fonds secrets. Ce sera une partie saillante et curieuse du parlement qui vient de finir que cette petite coterie de l'*ordre social*, ce club de lamentations et de prophéties sur la décadence de l'autorité; quand on relira ces belles harangues de MM. Jaubert et Mahul, on ne pourra croire que les *jeunes* de l'assemblée se soient ainsi posés comme d'inébranlables colosses soutenant la société de leurs larges épaules. C'est encore de l'orgueil doctrinaire; on avait sauvé la liberté sous la restauration; on a prétendu sauver le pouvoir sous la révolution. M. Dupin n'a pas épuisé le rôle de sauveur!

Par contre, les effervescences de la liberté, les cris de marche en avant, en dehors de l'ordre constitutionnel et régulier, quel cœur faisaient-ils vibrer dans la chambre? Était-ce une puissante représentation de jeunesse, de têtes chaudes encore des théories de république? Le progrès brûlant, indéfini, si l'on excepte M. Garnier-Pagès, avait pour organes dans la chambre des hommes vieillis, fatigués, des figures monumentales, glacés par le temps, affaiblis par les secousses, par les désenchantemens, ne prêtant qu'une énergie factice à cette vie de perfectibilité, voulant imposer à un avenir, tout d'espérance, un passé de fautes, de faiblesses, et surtout de niaiseries politiques.

Ce déplacement de conditions, cette situation d'une vieillesse qui veut courir à des destinées qui ne sont plus pour elle, de cette jeunesse qui veut arrêter la société dans un cercle d'immobilité qu'elle lui a tracé, a jeté sur la chambre qui vient de finir un caractère de nullité et de contradiction, souvent un ridicule ineffaçable; et puis, ce tiers parti, coterie *mesquine*, inexplicable sous le régime régulier du parlement. En Angleterre on est pour ou contre un ministère, parce qu'un ministère a un système, qu'il l'annonce et que dès lors chacun peut juger s'il doit s'y associer ou le combattre; mais que peut être un tiers parti en présence d'un scrutin? Ne se convertit-il pas toujours en boules blanches ou noires, en majorité ou minorité?

Il n'y aurait qu'une manière d'expliquer ce tiers parti, et la voici : s'il y avait une coterie qui voulût avoir le profit des places, sans subir l'impopularité du ministérialisme, qui, sachant bien que le pouvoir n'aura pas la force de rompre avec elle, gardât par exemple, dans sa personnification la plus sincère, la double position d'une présidence de chambre à dix mille

francs par mois et des fonctions si largement rétribuées de procureur-général à la cour de cassation; si, non moins avide de bruits de bureaux, d'une popularité d'études de procureurs, on se livrait à des boutades sans goût, d'un esprit aussi commun, pour me servir de l'expression de l'un de mes collègues, qu'un dîner d'*avocat au Veau qui tette*, cette position n'aurait-elle pas son agrément, son utilité pratique? On déclamerait contre les grands seigneurs; on protesterait de son dévouement à l'auguste dynastie; puis on se vanterait d'aller à la cour en gros souliers et de parler au roi le langage austère du ministre Roland.

En résultat, quelle résolution peut empêcher le tiers parti? Quel rôle politique a-t-il joué? Où sont les ministres de son choix, les actes de son inspiration? « Nous ne sommes pas ministériels, ont-ils dit aux électeurs! » Et dans quelle circonstance avez-vous osé l'avouer hautement? Oui, sur de petites questions de détail, vous avez servi les petites passions d'une fraction du ministère contre l'autre; vous avez servi M. Thiers contre M. Guizot ou contre le maréchal Soult; vous avez fait renvoyer M. de Broglie: mais un rôle, mais une position, vous n'avez pas pu le jouer parce que vous n'avez aucune couleur, et c'est ce qui jette sur le parlement dominé par le tiers parti, cette pauvreté d'opinion, cette absence de toute puissance politique, de toute destinée historique.

La chambre nouvelle n'est pas bonne dans le sens des intérêts et des opinions de la France qu'elle représente très imparfaitement; nos lois électorales l'ont ainsi voulu. Nous avons nos bourgs pourris, et peut-être faut-il bien dire, nos classes pourries. Notre législation électorale, au lieu d'appeler les intelligences, au lieu de multiplier les catégories, de chercher dans une multitude de combinaisons différentes les élémens d'une représentation réelle, appropriée à nos destinées et à nos besoins, s'est adressée aux terreurs d'ordre public d'une seule classe. Il ne peut arriver rien de généreux et de décisif d'une telle législature; c'est toujours la peur qui la fait agir; en 1828, elle n'envoya une chambre d'opposition que par la terreur des jésuites, crainte aussi exagérée que la terreur des émeutes, que la soif d'ordre public à tout prix. Avec des élémens plus variés, le sentiment dominant des électeurs propriétaires et industriels serait neutralisé par la capacité, l'intelligence, l'instinct populaire, le courage des masses, utile secours pour agrandir et encourager les classes intermédiaires!

Telle qu'elle est, la chambre pourtant sera plus unie, plus dramatique, plus fortement nuancée que le parlement qui vient de finir. Lorsque les élections ont été bien connues, tous les partis ont naturellement cherché au fond des urnes électorales leurs craintes et leurs espérances. Ils ont là leur intérêt légitime; il y a eu des joies folles, des applaudissemens de

triomphe. Le ministère d'abord a parlé de sa majorité. C'était dans l'ordre; il l'avait promise, il fallait tenir ses engagemens. De là ces classifications subitement inventées, ces divisions de constitutionnels et de l'opposition, définition arbitraire, maladroite et insolente, qui place en dehors de la constitution tout ce qui ne vote pas pour le ministère. En posant les calculs sur cette base, rien n'était plus constant que le ministère avait la majorité. Peu après, la fierté s'est abattue. Avec cette immense majorité, on n'a rien osé, ce qui fait voir qu'on n'en était rien moins que sûr. On voulait de grandes mesures d'ordre, ce qu'on appelait une large réorganisation sociale, des lois contre le jury, contre la caricature et la presse; le *Journal des Débats* l'avait annoncé dans ses larmoiemens prophétiques; on ne voulait pas même un simulacre de session pour juillet : eh bien! il n'est plus question de toutes ces lois; le ministère ne pense plus à attaquer, il ne veut que se défendre. Il ne menace plus la constitution, pourvu qu'on le laisse en paix; il sue pour se réorganiser; il vient de se débarrasser du maréchal Soult; la lutte s'engage entre M. Guizot et M. Thiers, entre l'austérité puritaine et absolue, et la duplicité de l'intrigue, des pots-de-vin et de la bourse; puis, entre M. Thiers et M. Persil, personnages incompatibles, parce que l'un apporte cet esprit d'insolence pratique qui n'hésite jamais, même dans les affaires où la délicatesse est intéressée, tandis que le second n'a jamais eu qu'une conviction mal éclairée, furieuse souvent, mais toujours probe, et qui en est aujourd'hui au repentir. Vous avez vu successivement tous les noms un peu haut placés, Molé, de Broglie, etc., se retirer des affaires; il faut que le ministère se personnifie en M. Thiers; c'est sa destinée!

Le cabinet n'a plus devant lui la même chambre. Dans un parlement nouveau, les mêmes hommes prennent une autre couleur; les partis s'offrent eux-mêmes dans d'autres combinaisons; on dépouille la vieille peau; et que sera-ce si ce parlement a vu renouveler presque la moitié de son personnel? Nous y aurons des partis plus francs, des opinions plus tranchées; on saura où l'on va, ce que l'on veut; le tiers parti verra surtout s'effacer cette influence de médiocrité couarde, de boules cachées; les ministériels seront francs comme l'opposition sera franche; chacun aura sa responsabilité. Puis, enfin une somme plus forte de talens, de capacité, et c'est une bonne fortune pour le pays que des gens qui savent ce dont ils parlent, et qui peuvent parler à la tribune de ce qu'ils savent. C'était pitié dans la dernière chambre que cette outrecuidance ministérielle de M. Thiers, babillant de tout, soutenu par un centre extasié devant des non-sens, noyé sous un flux de paroles vides. Maintenant M. Thiers trouvera d'autres hommes que des hurleurs de majorité ou d'ignares ennemis; on

saura saisir corps à corps cette érudition sans conscience, ces citations improvisées, ces riens insolens qui, cliquetant dans un discours de plusieurs heures, saisissaient de tendresse et d'enthousiasme une coterie de lustre et d'admirateurs à gages.

Arrière ces triomphes! la pudeur publique n'en veut plus; une autre scène demande une autre langue; il faudra arriver aux questions vitales, au fond des choses sur lesquelles l'opposition s'est prononcée. J'entends parler des économies, nécessité impérieuse admise par les deux tiers de la chambre, et de la réforme parlementaire, champ de bataille choisi par deux nuances d'opinions bien différentes, mais qui s'entendraient dans une lutte où elles ont un commun intérêt.

Les économies surtout, voilà le mandat impératif des électeurs. Il est une crainte que je dois hautement exprimer, c'est que l'on pousse trop loin ce besoin d'économie. Le budget de l'état est un lourd fardeau; si vous voulez marcher aux véritables économies, c'est l'ensemble du système administratif qu'il faut remanier, et c'est chose difficile. Mais que voulez-vous? quand un scandale a été poussé trop loin, il s'opère une véritable réaction; chaque contribuable a les yeux fixés sur le budget, on veut des retranchemens à tout prix. Ce sera l'esprit de la nouvelle majorité. Rien ne pourra le changer. On multipliera les manœuvres parlementaires, les petites séductions intimes et privées, il y a des temps où tout cela est impuissant. Lorsqu'un certain esprit domine une majorité, il faut que cet esprit s'imprime au pouvoir, se grave sur ses actes. Or, ce besoin profondément senti d'économie est précisément ce qui va tuer le régime du 7 août. Sur quoi repose ce régime? sur la force militaire puissamment organisée; la première condition de l'économie, c'est d'atteindre l'immense *pied de paix* de l'armée. Vous voyez qu'on a déjà sacrifié le maréchal Soult à cette pensée. Après le maréchal, il faudra bien qu'on arrive aux crédits supplémentaires; la lutte sera vive, mais l'esprit d'économie l'emportera. La police est aussi une force pour le régime du 7 août; la nouvelle majorité sera-t-elle bien disposée à voter les fonds secrets après les singuliers usages qu'on en a faits? M. Thiers viendra-t-il encore nous vanter sa loyauté et surtout l'habileté de la police? La chose sera plus difficile qu'on ne pense.

J'ai peint l'esprit général de la nouvelle majorité qui se résume par ce seul mot : *Économie* : nécessité incompatible avec l'existence du nouveau pouvoir. J'ai besoin maintenant de classer chacune des nuances de la chambre et de les grouper autour de leurs opinions pour dessiner le vote. Je suivrai ensuite ces fractions parlementaires une à une dans leur per-

sonnel afin d'apprécier au juste le caractère et le développement de la session qui va s'ouvrir.

La nouvelle chambre comptera comme la dernière un ministérialisme nuancé par plusieurs espèces.

1° L'espèce des fonctionnaires publics, assez nombreux, liés au pouvoir par position, inébranlables au vote, et sur lesquels le ministère peut invariablement compter; 2° l'espèce des trembleurs, innocentes victimes des terreurs, exploités au moyen de l'émeute, du pillage, de la guillotine et de tant d'autres nouveautés politiques, gens singuliers qui se sont mêlés à des révolutions pour rester immobiles, et qui, au milieu d'une explosion soudaine et forte des sentimens populaires, ne voudraient songer qu'au bien-être de leurs familles, à la sécurité de leurs intérêts, à croiser les bras pour exploiter une position faite. La vie politique est un travail, elle a ses sueurs comme la vie intellectuelle et morale. 3° L'espèce doctrinaire liée à M. Guizot, et qui cette année s'est un peu manifestée par l'organe de M. Royer-Collard. Il y a ici de l'esprit, de la portée; une certaine manière de classer les faits, de systématiser les évènemens, de sorte qu'elle a maintenant jugé qu'il fallait s'arrêter; elle craint le mouvement d'une réaction trop forte. Il y a un an qu'elle poussait le ministère dans des voies de violence. Au nouveau parlement elle s'arrêtera; elle deviendra douce, modérée; elle se fera une situation à part, tout en soutenant le pouvoir de ses votes.

J'ai dit que le tiers parti verrait heureusement diminuer son importance politique; il le sait lui-même, car s'il était puissant dans une chambre sans opinions bien dessinées, sans esprit de conduite, il doit s'effacer dans des opinions plus franches, au milieu d'un parlement mieux coloré, plus nettement dessiné en partis, où s'élèveront naturellement des chefs habiles, des conducteurs menant au vote des soldats bien disciplinés. Aussi il faut voir combien les hommes de paroles de cette nuance se sont essoufflés pour se donner de l'importance! Je ne parle pas seulement de M. Dupin, intriguant partout, sollicitant les votes ministériels pour sa présidence, s'attirant par quelques mots durs ou ingrats contre les ministres, la réputation d'une indépendance salariée; mais M. Etienne! M. Viennet! que vont-ils faire? quel rôle vont-ils jouer? Ils en ont un tout trouvé. Ils sentent que leur popularité est finie. Pour réparer cette grande brèche dans leur puissance, on attaquera les carlistes, disent-ils, et comme il faut à M. Viennet des phrases toutes dramatiques, il s'écrie devant qui veut l'entendre: Sur un hécatombe de républicains, nous immolerons le parti légitimiste! La phrase est sonore sans doute dans la bouche du grand-prêtre; mais la tâche est plus difficile: on n'efface pas aussi facilement des

faits, des partis existans et vivaces; M. Viennet, pas plus que ses amis, n'a tué les républicains; son bras n'est pas assez fort pour arracher une opinion du cœur et de la tête de jeunes hommes qui sont peut-être une espérance et un pouvoir d'avenir; M. Viennet ne frappera pas davantage le parti carliste, en pleine possession de la terre, de la grande propriété, de l'influence d'argent, de salon et d'aristocratie. Un gouvernement sage chercherait à vivre avec chacun de ces partis; un pouvoir de la capacité de M. Viennet se heurte la tête contre des convictions et des intérêts puissans!

Si l'opposition Mauguin, Odilon Barrot, a perdu en nombre, elle a gagné en tactique et en situation parlementaire. Il faut bien le dire, dans le dernier parlement cette opposition, déroutée, battue, ne savait plus sa ligne; elle balbutiait ses doctrines, demandait grace pour les objections; elle ignorait les faits, se jetait souvent en étourdie dans les discussions : une réponse ministérielle la mettait en désordre; les événemens du mois de juin et du 14 avril avaient dépassé ses prévisions; elle en était aux désaveux, aux protestations, elle se disait continuellement monarchique et dynastique; elle suppliait qu'on la séparât de ses amis trop ardens dans la chambre même; elle était à côté des puritains de son parti, des hommes à tête dure, des Voyer-d'Argenson, Audry de Puyraveau; elle n'osait leur dire en face qu'ils la compromettaient. On ménageait tout, on craignait tout. Aujourd'hui on se groupera mieux autour des chefs connus dévoués; MM. Laffitte, Odilon Barrot, Mauguin, doivent s'unir dans une communauté de sentimens et d'intérêts, s'ils veulent arriver à un résultat parlementaire. M. Odilon Barrot doit sacrifier quelques-unes de ses ambitions de cour comme M. Mauguin a sacrifié dans la dernière session quelques-unes de ses longues déclamations parlementaires pour mieux se nourrir des faits et des choses. M. Laffitte mérite une première position sans doute; mais il sait que dans la chambre il n'a pas de parti à lui; unité honorable et saluée, il ne peut prétendre qu'à un partage d'influence. Il fera sagement de ne vouloir rien au-delà. Du reste, l'opposition de gauche doit bien se tenir, si elle ne veut être éclipsée par cette vive opposition de droite et légitimiste, nouveauté qui arrive dans la chambre et tendra naturellement à acquérir de l'importance. Je la place en première ligne dans cette statistique; comme elle apporte des projets, des idées, des talens presque tout nouveaux, je m'y arrêterai d'abord. Les autres nuances de la chambre viendront ensuite.

§. Ier. — LE PARTI LÉGITIMISTE.

Depuis la révolution de juillet, c'est pour la première fois que nous voyons un parti légitimiste s'avouant dans un pouvoir de l'état. Cela devait ainsi arriver après le mouvement des passions politiques. Les partis s'essaient d'abord dans les rues, dans les conspirations; puis, quand les tentatives échouent, ils se circonscrivent dans la constitution, agissent dans la liberté qu'elle leur laisse; ils en usent à leur profit et pour leurs desseins.

Cette première apparition d'une opposition royaliste dans la chambre a été saluée par des excès de joie du parti légitimiste; c'était chose naturelle. Lorsqu'un parti long-temps en dehors des affaires y trouve sa place, quand il peut envoyer ses hommes d'élite, les suivre à la tribune, proclamer leurs doctrines, propager leurs opinions, c'est pour lui satisfaction et triomphe. Telle a été la condition du parti légitimiste; il a bruyamment parlé de sa victoire, il a exagéré son succès, groupé dans ses rangs quelques convictions incertaines; il a pu dire : Je suis une force!

Alors ont commencé les calculs; bien des illusions ont été amoncelées; de beaux rêves d'or sont venus égayer la triste condition d'un parti vaincu, il y a quelques années, par une force si bruyante, si populaire. Les calculs ont varié : quelques journaux se sont donné trente, trente-cinq voix; d'autres, plus exacts, vingt-cinq. Je crois pouvoir affirmer que le parti légitimiste n'ira pas au-delà de ce chiffre en réunissant toutes les nuances.

Ces nuances existent déjà, elles se développeront avec plus de souplesse et d'intensité, à mesure que chacune d'elles recevra par les élections nouvelles les renforts qu'elles ne peuvent manquer d'obtenir. J'en vois quatre déjà, et je me trouverai d'accord sur ce point avec la conscience des hommes habiles du parti.

1° Les jacobites purs sous la direction de MM. Berryer, Hennequin, ne trouvant aucune alliance possible avec la dynastie; luttant corps à corps avec elle jusqu'à ce que celle-ci succombe, ou que le parti qu'ils représentent soit politiquement anéanti;

2° Les tories, opinion que M. de Lamartine voudrait créer, et qui n'existe jamais que faiblement dans les premiers temps de révolutions et de passions publiques, où tout marche vers les choses et les hommes absolus. Ce parti grandira sans doute avec le temps, et si la dynastie et l'ordre actuel se maintiennent, il se changera en parti conservateur, en cette aristocratie de pairie et de parlement qui domine la Grande-Bretagne. Mais pour cela il faut du temps, du calme. Jusqu'à cette époque, si M. de

Lamartine veut exercer une influence, grouper autour de lui des votes de quelque importance, la force des choses lui impose de se dire jacobite;

3° Les fonctionnaires royalistes destitués, tel que M. Jacquinot Pampelune, et j'irai même jusqu'à M. Blin de Bourdon; je ne crois pas à ceux-ci une telle énergie de vie politique, qu'ils se jettent corps et biens dans une opposition de renversement. Presque toujours liés au pouvoir dans ses phases diverses, ils n'ont pas la tête brûlante des jacobites; un ministère habile leur tendrait la main, et qui sait s'ils la refuseraient toujours? Peut-être la chose ne se fera pas la première année, mais la seconde, mais la troisième; on ne résiste pas aussi long-temps à un pouvoir qui vient à vous, quand on a long-temps participé au pouvoir. Il y a là aptitude au ministérialisme;

4° Les incertains : et je ne sais si les royalistes peuvent bien compter sur MM. Sauzet et Janvier. Sans doute le rôle d'une opposition fondée sur les bases établies par le parti royaliste, la réforme parlementaire et les économies, doit plaire à tous les talens et à tous les patriotismes; mais comme toute question politique se réduit en définitive à des questions de personnes, quand viendra l'heure d'agir pour la dynastie de la révolution ou de la restauration, je ne pense pas que les incertains se prononcent aussi nettement dans les intérêts jacobites.

Un fait constant, c'est que toutes ces nuances ne suivront pas une commune direction; les deux ou trois tories de M. de Lamartine ne voudront pas s'associer aux idées démocratiques, à l'extrême fraction des jacobites. Ils se poseront conservateurs; aussi le ministère ne les voit-il pas entrer avec déplaisir dans la chambre; il n'a pas repoussé leur élection, et pourquoi? c'est que ce parti conservateur, quoique avec des affections et des souvenirs d'un doux et harmonieux dévouement, prêtera secours au pouvoir, en quelque main qu'il se trouve, et c'est ce qui le rend suspect à la fraction royaliste qui vise au renversement. Les légitimistes font des progrès, et l'on entend les plus habiles s'écrier que la politique d'un parti, même hostile au principe du gouvernement, est de se nuancer de telle sorte qu'une de ses fractions seconde le pouvoir afin de l'envahir un jour, tandis que l'autre le bat en brèche par sa violence. Comment agit le parti libéral sous la restauration? ajoutent-ils. Eut-il répugnance d'entrer au pouvoir toutes les fois qu'on le lui offrit. Tandis que Manuel, Benjamin Constant conservaient leur répugnance dynastique, Casimir Périer se rapprochait; il eût accepté un ministère avec empressement, et ses amis politiques ne l'en eussent pas blâmé; on fait mieux les affaires de son parti dans un ministère que dehors. Pour ouvrir la porte, il vaut mieux avoir la clé que

d'enfoncer les verrous. Mais pour arriver là, il a fallu dix ans d'expérience au parti libéral; nous ne sommes encore qu'à la quatrième année de la révolution de juillet. Les royalistes sont à l'école; ils marchent, mais comme les partis marchent toujours, à pas de fourmis. Voyez combien il a fallu de temps pour comprendre une vérité si simple : à savoir qu'un parti ne doit pas s'annuler pour arriver à ses fins, et qu'il fallait aller aux élections pour donner signe de vie. On avait repoussé le serment avec indignation d'abord, maintenant on le prête. On s'assouplit à toutes les nécessités; il le faut bien si l'on veut avoir une action quelconque dans les affaires. Plus tard, on se fera tory pour le triomphe des intérêts jacobites; et *semper heae*.

J'ai rappelé quelles seraient les nuances diverses du parti royaliste; je dois esquisser quelques-uns des personnages principaux qui paraîtront à la tribune et au vote. Le parti légitimiste a envoyé l'élite de ses orateurs. Il n'en est pas encore à la seconde période, où il enverra ses hommes d'action. Il faut faire passer les doctrines avant d'arriver aux actes. Dans les élections prochaines, nous aurons les généraux, les débris de la garde; nous n'avons encore que les orateurs. Vous connaissez la suavité de cette parole de M. Berryer, vide de grandes pensées, de fortes conceptions, mais qui pénètre par le charme de la voix, la facilité et le choix de l'expression, le geste animé et cicéronien, et cette tête belle de son large front, de sa douceur spirituelle et expressive. M. Berryer est jeune encore. Sa carrière politique est toute récente; elle a commencé dans le parlement qui se réunit sous M. de Polignac; il n'était connu jusque-là que par des improvisations brillantes de palais; sans étude, sans dossier, il allait au barreau par inspiration, disait avec sentiment des plaidoyers chaleureux, et l'on se souvient de cette parole ardente qui sauva la propriété de M. Michaud dans *la Quotidienne*. M. Berryer est depuis quinze ans lié à la fraction royaliste qui conduisait M. de Polignac, ennemie de M. de Villèle, trouvant sa politique tiède, étroite, égoïste; voulant aller droit et fort dans les idées d'une rénovation aristocratique et religieuse. Homme du monde, agréable dans un salon, M. Berryer était cher à la congrégation et aux jésuites; il avait obtenu ce que M. Dupin cherchait à mériter en tenant certain cordon à Saint-Acheul, cette confiance d'un parti éclairé, qui sait deviner les talens et préparer les services. La première fois que M. Berryer prit la parole dans la chambre, ce fut à l'occasion de l'adresse des 221; il la combattit d'une manière brillante, mais sans succès. L'éclat de sa parole le fit remarquer du cabinet d'alors, qui lui fit offrir par M. de Chabrol le poste de sous-secrétaire d'état, ou une direction générale. M. Berryer répondit avec esprit : Je vaux moins ou plus

que cela : essayez-moi. En effet, il fallait un ministère au seul orateur de cette triste et fatale administration. Depuis la révolution, vous avez vu et apprécié M. Berryer. Ce n'est point un esprit d'affaires, mais un talent facile qui disserte et parle sur tout avec une élégance et une merveilleuse aptitude, sans blesser personne à droite ou à gauche. M. Berryer ne sera jamais chef de parti, mais il a un don merveilleux de manier les esprits, de les assouplir à sa pensée.

Il faut s'attendre à moins d'effet de la parole de M. Hennequin : c'est un homme d'affaires, plus avocat, un phrasier de première instance et de cour d'appel, un beau diseur de mur mitoyen et de questions de divorce ; l'homme politique, l'orateur de tribune, se distingue essentiellement de l'avocat dans le parlement ; souvent une grande réputation de barreau est venue échouer à la tribune, et comment en serait-il autrement ! Cette habitude d'envisager toutes les questions sous un point de vue étroit et d'intérêt privé, se concilie difficilement avec cette instruction grave, générale, large, qui embrasse les intérêts sociaux. Ce n'est pas ici un paradoxe ; je pose en fait que sur vingt avocats d'intérêts privés, défenseurs de petites questions, il ne se trouvera pas un orateur de tribune, et que dans vingt orateurs de tribune il ne se trouvera pas un avocat de petites affaires. Ce que je cite n'est pas sans exception ; mais je crois M. Mauguin un très pauvre défenseur de droits successoriaux, de difficultés privées ; et M. Dupin, qui était un bon chicaneur, même en écrivant le *Traité des apanages d'Orléans*, a-t-il tout-à-fait dépouillé à la tribune cet esprit paradoxal qui va à droite, à gauche, et voit toutes les questions terre à terre, sans élévation de pensées et sans conviction politique ? Je crains donc que M. Hennequin n'échoue à la tribune. C'est un théâtre trop vaste pour sa parole à historiettes et à calembourgs. Pourtant l'esprit se modifie ; peut-être le contact des grandes affaires, des questions générales, lui évitera-t-il une chute toujours pénible à ceux qui sont placés haut dans une opinion.

Dans ce poste avancé des jacobites, le parti compte encore un avocat, jeune député de Marseille : M. de Laboulie. La révolution l'avait trouvé avocat-général à Riom ; il se conduisit avec fermeté et donna sa démission. M. de Laboulie se retira à Aix, où son père était procureur-général, démissionnaire aussi à la révolution. L'un et l'autre avaient quitté les fonctions publiques pour revenir à ce que les anciens appelaient la dignité d'avocat. M. de Laboulie se mêla à toutes les questions royalistes dans le midi. C'est un cœur chaud, un esprit méridional, vif, plein de saillie, auquel l'accent de la Provence donne je ne sais quoi de piquant. Son parti aura à craindre à la tribune cet entraînement de paroles, cette franchise de sentiments, de projets d'avenir qu'une jeune et imprévoyante

conviction laisse toujours percer. M. de Laboulie s'est posé à Marseille comme le représentant de la réforme électorale. Cette profession de foi est large, facile; elle ne peut compromettre personne.

M. de Lamartine n'ira pas si loin. L'Europe connaît ce beau talent poétique, et peut-être l'observation que j'ai faite sur l'incompatibilité de l'avocat et de l'homme politique s'applique-t-elle avec une égale justesse à l'incompatibilité du poète et de l'orateur homme d'état. Le début de M. de Lamartine l'a bien prouvé. Son projet sur l'Orient a été l'objet de quelques moqueries dans ce monde d'affaires, en Autriche, en Russie, dont la *Gazette d'Augsbourg* est le représentant. Depuis, M. de Lamartine s'est mieux posé; l'avenir du parti royaliste sage, intelligent, lui appartient; de la patience, et l'on reconnaîtra que le rôle *conservateur* est le seul qui puisse se créer une opinion qui veut rester monarchique. Il faudra que M. de Lamartine se pénètre profondément de ce rôle; qu'il sache subir les sarcasmes, réduire sa politique à des proportions positives, à des appréciations de faits et d'actes. Plus tard on viendra à lui. Ses amis qui ont mis quatre ans pour apprendre qu'une représentation dans une chambre est une force, apprendront encore qu'un rapprochement avec le pouvoir n'est point une trahison, et qu'on peut saisir un portefeuille avec espérance d'être utile à son parti.

Cette vérité sera, je crois, mieux sentie par ceux des légitimistes qui déjà ont exercé des fonctions publiques ou administratives. Vous vous rappelez sans doute le nom de M. Blin de Bourdon, l'ancien préfet du Pas-de-Calais. C'est un vieux député que la chambre retrouve, ami de M. de Villèle et de M. de Corbière, sachant tous les secrets d'administration et de fraudes électorales, et qui pourrait fort bien s'entendre avec M. Thiers, sinon dans les opinions, au moins dans les moyens. Je ne conseillerai pas au parti légitimiste d'aller ainsi prendre toute la responsabilité des souvenirs de M. de Villèle. S'il veut se présenter avec quelque chance de popularité, il doit se faire parti neuf, et désavouer un passé, mauvaise garantie de l'avenir. Que dirai-je de M. Jacquinot Pampelune? Je crois à l'ex-procureur-général, au successeur de M. Bellard, au précurseur de M. Persil, une raison assez droite pour ne pas trop se montrer le défenseur de la réforme électorale et des libertés populaires. Je ne dis pas que le régime actuel soit meilleur, qu'il ne doive pas être attaqué; je soutiens seulement qu'il ne peut pas l'être, qu'il ne doit pas l'être par de tels noms. Que dirait-on en Angleterre si lord Eldon avec sa large perruque s'était levé contre M. Brougham au nom des intérêts populaires? Il n'y aurait pas assez de sarcasmes dans le parlement.

Les royalistes se rattachent MM. Janvier et Sauzet, parce que, disent

ils, leurs voix leur ont été données dans les élections. L'assertion n'est pas complètement exacte; M. Janvier a reçu des voix de toutes les opinions, et les ministériels eux-mêmes ont porté M. Sauzet; d'ailleurs, ce ne serait pas la première fois qu'un candidat aurait accepte des voix auxiliaires d'un parti, sans prendre d'engagemens positifs avec lui; je le répète, les talens remarquables se rangeront toujours dans les rangs d'une opposition éclatante, et si l'opinion légitimiste tient ses promesses, si elle se jette pleinement dans la question de la réforme électorale et des économies, il n'est pas douteux que MM. Janvier et Sauzet ne la suivent; ils sont jeunes tous deux, tous deux ont un passé brillant, un avenir parlementaire plus brillant encore; que feraient-ils sur ces bancs du centre derrière tant de médiocrités timides et intéressées? doubleraient-ils le rôle des jeunes doctrinaires? se feraient-ils défenseurs du budget, de la police et des fonds secrets? Les grandes carrières politiques se constatent d'abord par une haute indépendance; le rôle de défenseurs de l'ordre public et du budget est usé; il faut s'associer désormais au progrès, si l'on veut se préparer un avenir d'honneur et de gloire, une fortune politique.

Le ministère ne se dissimule pas que l'opposition légitimiste sera pour lui un embarras, et il se prépare à l'attaquer de face, en rappelant ses antécédens, sa triste période de 1815 surtout; mais à cela les légitimistes répondront qu'ils n'étaient pas alors au pouvoir, et que M. Guizot, ministre sur les bancs, a été mêlé plus qu'eux aux sanglantes exécutions de cette époque. Tout cela sera scandaleux, dramatique; l'histoire y prendra des enseignemens, les penseurs politiques, des leçons. La liberté y gagnera, car c'est beaucoup pour elle que de voir les partis les plus extrêmes se réunir pour reconnaître et saluer les principes, flétrir les mauvais actes, et désavouer les excès!

UN PAIR DE FRANCE (1).

(1) Nous publierons prochainement l'autre partie de cette statistique parlementaire, qui traitera de l'opposition Barrot, du tiers parti Dupin, des doctrinaires Royer-Collard, et du banc ministériel.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 juillet 1834.

La retraite du maréchal Soult n'a pas tardé à confirmer le récit que nous faisions de toutes les intrigues qui avaient eu lieu parmi ses collègues pour l'expulser du ministère. Trois jours après la publication de notre *Revue*, on lisait dans le journal ministériel : « La santé du maréchal Soult, épuisée par quatre années de travaux et d'importans services, exigeait qu'il prît du repos. Il a présenté hier sa démission, que le roi n'a acceptée qu'avec le plus vif regret. » Cette démission, nous l'avions déjà dit, avait été déjà acceptée huit jours avant, pendant la scandaleuse discussion du conseil, au sujet d'Alger, dont nous avons fidèlement rapporté les détails. Mais l'affaire d'Alger n'a été que la goutte de trop qui a fait déborder le vase déjà plein depuis long-temps.

La présidence du maréchal Soult, bien que fictive, représentait tout un système : le pays comprimé par une armée de quatre cent mille hommes, qu'on se proposait d'augmenter à chaque émeute, et cette armée elle-même, comprimée par une inflexible doctrine d'obéissance passive. Le ministère ne s'était fait nul scrupule d'avouer hautement ce système. On l'a vu, après les derniers événemens d'avril, venir demander aux chambres une augmentation de soldats et de subsides, pour renforcer l'armée d'occupation qu'il a levée contre le pays, pour assurer son régime

de conquête intérieure; et, d'un autre côté, tous les actes du maréchal Soult envers l'armée témoignent, de reste, de sa rigueur envers elle. Ce double système a-t-il cessé à la retraite du maréchal Soult? Il n'est pas possible de le croire. Depuis quatre années que le vieux maréchal était censé diriger les affaires de la France, rien n'avait pu ébranler son pouvoir et son crédit, rien, ni le scandale de ses marchés, ni les fautes que lui faisaient faire si souvent sa dureté et sa colère, ni l'ignorance complète des questions politiques qu'il étalait à tout propos à la tribune. D'où vient donc qu'un souffle de M. Thiers ait pu renverser si facilement ce colosse? Le nain David a terrassé le géant Goliath, sans avoir même eu la peine de prendre une fronde. Mais on s'en étonnera moins quand on saura que depuis long-temps M. Thiers minait le terrain sur lequel marchait le maréchal Soult. Au château, on ne voulait d'abord rien entendre contre le maréchal, tant on était convaincu que le trône reposait entièrement sur le vainqueur de Toulouse. C'était le maréchal Soult qui avait organisé cette armée sur laquelle on compte, non pas seulement pour se défendre contre les factions, mais pour terrasser ses adversaires politiques, s'ils parvenaient à conquérir la majorité dans les chambres. Cette armée avait marché à Lyon, à Paris, sous les ordres du maréchal, elle eût marché partout; le maréchal était son chef naturel et son créateur, lui seul pouvait la manier. On n'eût pas dormi une heure de bon sommeil si l'on n'avait senti près de soi le maréchal Soult, cette vieille et solide épée de chevet, dont la seule présence écartait tout danger. Cependant M. Thiers travaillait chaque jour à détruire cette idée; chaque jour, sa voix grêle s'insinuait plus profondément dans l'oreille royale. Il y glissa avec une rare persévérance des lamentations perpétuelles sur les embarras que la prodigalité du maréchal Soult causait au ministère; il parla, sans rire et sans se troubler, du mauvais effet que produisait le mystère des pots-de-vin et des fournitures; il montra l'impossibilité de créer un nombre d'émeutes suffisant pour répondre aux innombrables demandes de crédit que traînait à sa suite le ministère de la guerre; et enfin, un jour qu'en réponse à toutes ses plaintes, on lui opposa la nécessité de se conserver, à tout prix, l'appui d'un homme dont la défection eût entraîné celle de l'armée, M. Thiers s'engagea à prouver, dans les vingt-quatre heures, que l'armée était lasse du régime violent et brutal auquel l'avait mise le maréchal Soult, et que si ce régime continuait encore quelque temps, des régimens entiers finiraient par se révolter. M. Thiers avait ses preuves toutes prêtes. La police du ministère de l'intérieur avait été chargée de les recueillir dans toutes les garnisons, dans toutes les places de guerre. Il fut reconnu que le régime d'administration militaire du maréchal, qu'on

regardait comme le beau idéal de la discipline, était un intolérable et dangereux despotisme. Les pièces étaient si abondantes, si concluantes, qu'il fallut bien se rendre. La reconnaissance a peu de cours en certains lieux, comme on sait. Dès qu'on vit que le maréchal n'était pas indispensable, dès qu'on se fut assuré qu'on pouvait dormir et régner sans lui, il fut sacrifié. On n'attendit plus que l'occasion, et l'occasion ne se fit pas attendre.

Quelques journaux ont donné une explication très nette et très exacte de la conduite du maréchal Soult dans l'affaire d'Alger. Il est très vrai que le maréchal Soult songeait uniquement à placer à la tête du gouvernement d'Alger, en qualité de gouverneur civil, son fils, le marquis de Dalmatie, et qu'il ne cherchait qu'à créer des obstacles aux autres candidats, lorsqu'il appuyait le maréchal Molitor, dont le roi combattait secrètement la nomination, ce que le maréchal Soult savait mieux que personne. Ce n'est qu'un peu tard, et après la retraite du maréchal Soult, que cette découverte fut faite au ministère qui en a tressailli de joie. On nous assure que c'est un des anciens collègues du maréchal, qui a dicté lui-même à un écrivain de l'opposition la note qui a paru dans plusieurs journaux à ce sujet, note où l'on s'attache surtout à prouver que le maréchal Soult était bien loin d'avoir à cœur les intérêts de l'armée, comme le supposaient quelques belles ames. Les intérêts qui ont occupé constamment, exclusivement le maréchal Soult, ce sont les siens propres; sa vie est une suite de dévoûmens à cette sainte cause, la seule qu'il n'ait jamais trahie et qu'il ne trahira jamais.

On continuera donc de menacer le pays par le moyen de l'armée, comme on faisait du temps du maréchal Soult, mais pour l'armée on se relâchera un peu de la rigueur avec laquelle on la tenait en bride. Le choix du maréchal Gérard est fort bien approprié à ce système. D'un naturel conciliateur et bienveillant, le maréchal Gérard votera toujours, dans les limites de la justice, pour les mesures de douceur et d'accommodement, et en même temps, on compte sur la faiblesse de son caractère, pour l'entraîner malgré lui, quand on sera décidé à porter de rudes coups.

Ces deux traits de caractère que nous signalons, ont déjà eu l'occasion d'éclater dans le peu de jours que le maréchal Gérard a passés au ministère depuis la retraite du maréchal Soult. D'abord, dans la première circulaire du ministre de la guerre où le maréchal Gérard tient un peu le langage du maréchal Soult, ou pour mieux dire de M. Persil, lettre peureuse, hargneuse, hostile contre la nation, peu digne de celui qui l'a signée, et qui lui a été évidemment arrachée par les hommes qui se sont déjà mis en train d'exploiter le laisser-aller de son esprit. En revanche, le beau côté du nouveau ministre s'est montré

dans la mesure qui vient d'être arrêtée au conseil, à l'égard des sous-officiers de l'armée, et qui reçoit déjà un commencement d'exécution. Dans le portefeuille que le maréchal Soult remit aux mains du maréchal Gérard, se trouvait un rapport sur les sous-officiers de l'armée, et particulièrement sur les sous-officiers de cavalerie qui ont été arrêtés récemment en Lorraine, et traduits devant la cour des pairs. Dans ce rapport, on rappelait que la plupart des sous-officiers, aujourd'hui en activité, sont des jeunes gens entrés comme simples soldats au service en 1830, immédiatement après la révolution de juillet, et qui étaient alors, les uns avocats ou étudians en droit, les autres commis ou voués à des professions libérales. A cette époque, une guerre semblait inévitable, et tous ces jeunes gens s'étaient enrôlés dans l'espoir d'un avancement rapide; leur éducation les éleva bientôt, en effet, au grade de sous-officier que la paix les a empêchés de franchir.

C'est parmi eux que fermentent surtout les idées républicaines, qui, pour un grand nombre, se résument dans la pensée d'obtenir une épaulette. Le rapport concluait à la mise en retraite de toutes ces jeunes têtes dangereuses pour l'armée, et cette conclusion était fortement approuvée par le maréchal Soult. Le maréchal Gérard a pensé, au contraire, que le retour de tous ces sous-officiers dans leurs familles ne ferait que répandre le mal au lieu de l'éteindre, et il a décidé qu'un certain nombre de promotions au grade de sous-lieutenant seraient faites dans cette classe qu'on voulait proscrire; ce travail paraîtra très prochainement.

Au reste, la présidence du maréchal Gérard ne changera rien à la direction qui avait été précédemment donnée aux affaires. Les négociations diplomatiques ne seront pas plus soumises à M. de Rigny qu'elles ne l'étaient à M. de Broglie; M. Thiers ne continuera pas moins de tourner les lois, faute de courage pour les violer; M. Persil ne sera pas moins acharné contre la presse, et le télégraphe ne jouera pas moins à la bourse pour les ministres, que par le passé. Tous les changemens qui pourraient encore survenir dans le ministère n'auraient pas plus d'importance que celui-ci, à moins qu'ils ne fussent provoqués d'une manière immédiate par la chambre; ce n'est qu'un ministère sorti de la volonté d'une chambre indépendante qui pourrait avoir lui-même assez d'indépendance pour n'être pas une simple assemblée de commis à qui l'on délaisse les affaires secondaires, et dont on recueille seulement l'approbation assurée d'avance, pour les grandes décisions qui se prennent dans une autre sphère. Certes le maréchal Gérard est un homme plein de dignité et d'honneur, qui ne se laisserait pas réduire de propos délibéré au rôle de mannequin politique; sa présence au conseil et surtout au ministère de la guerre est même un

sûr garant contre toutes les choses honteuses qu'on se serait tenté de proposer ou de faire; mais on a compté sur la fidélité de son ami, sur son dévouement, et il faut bien le dire, sur sa paresse, pour le détourner de toutes ses grandes résolutions. Le maréchal a posé, comme avait fait Casimir Perier, certaines conditions de gouvernement, nous n'en doutons pas; mais ce n'est pas tout que de faire ses conditions, il faut apporter comme Perier, la volonté et l'énergie nécessaires pour les faire exécuter et c'est là justement ce qui manque au maréchal Gérard.

Lord Melbourne, qui est arrivé de son côté, et contre notre attente au poste de premier ministre, est un homme d'honneur et d'un noble caractère ainsi que le maréchal Gérard, et si celui-ci était réellement président du conseil et ministre dirigeant, il leur serait facile de s'entendre. Mais lord Melbourne, qui a un singulier trait de conformité avec le maréchal Gérard, nous voulons dire un penchant décidé à l'indolence et au repos, ne gouvernera peut-être pas plus l'Angleterre que le maréchal Gérard ne gouvernera la France. Il faut avoir vu, dans l'intimité, lord Melbourne étendant sans cesse les bras comme au sortir du sommeil, et s'interrompant à chaque mot par un demi-bâillement qui ferait honneur à un nabab, pour être bien convaincu que sous son ministère, c'est lord Brougham, l'homme le plus actif du royaume, qui sera l'ame et le bras du cabinet anglais. Lord Brougham, whig modéré, a cependant de intérêts communs avec la démocratie, ce que n'avait pas lord Grey, et il trouvera plus de facilité que le dernier ministre à faire passer certaines mesures désagréables au roi, si lord Melbourne, que sa naissance rattache de si près au souverain, se charge d'être son éditeur responsable.

La quadruple alliance, à peine naissante, a reçu un rude échec par le départ de don Carlos pour l'Espagne. On a beaucoup accusé M. Gisquet de négligence en cette affaire; mais la police de M. de Talleyrand était seule en défaut dans cette circonstance. C'était à l'ambassadeur de France de prévenir son gouvernement que don Carlos avait quitté l'Angleterre, et non pas au préfet de police à Paris. M. de Talleyrand n'en était cependant pas à son apprentissage, et l'on devait croire qu'il avait appris depuis long-temps à garder les rois d'Espagne.

M. Pozzo di Borgo était mieux instruit, dit-on, et l'on assure, mais peut-être nous trompons-nous, que dans le petit nombre de visites rendues à Paris par don Carlos, l'ambassadeur de Russie a eu la sienne. Mais comme on ne pouvait arrêter un membre du corps diplomatique, dans la colère qu'on a éprouvée en haut lieu, on s'est vu forcé de se borner à l'arrestation de M. Jaage. M. Jaage était coupable, il est vrai, d'avoir ouvert publiquement un emprunt en faveur d'un gouvernement en in

surnommé, opposé à un gouvernement reconnu par la France et l'on avait pour soi l'arrestation de M. Rougemont de Lowenberg, motivée en 1825 par une pareille demande d'emprunt, faite au nom de la junte apostolique; mais il paraît certain que c'est la baisse des cortès que nos ministres ont voulu emprisonner dans la personne de M. Jauge. On parle de pertes considérables faites par l'un d'eux qui aurait voulu suivre de trop près les opérations de M. de Rothschild. Un receveur général qui reçoit de droit les confidences du ministre, est aussi fortement engagé dans ce désastre. Il est question de très grosses sommes, ce qui prouverait que le télégraphe a été souvent favorable à ceux qu'il traite aujourd'hui si rudement.

Quant aux affaires d'Espagne, nous pouvons affirmer que les légitimistes de France en sont, à cette heure, uniquement aux conjectures sur la situation de don Carlos, et que le ministère n'est guère plus avancé. Les nominations des cortès annoncent une représentation qui laissera loin derrière elle les dernières cortès d'Espagne, et il est impossible de prévoir quels seront ses premiers actes. Ils seront peut-être tels qu'un jour nous aurons le curieux spectacle du gouvernement de juillet, intervenant comme la restauration en Espagne, pour maintenir le principe monarchique et s'opposer à la propagation des doctrines libérales qui pourraient lui venir des Pyrénées. Les troubles de Madrid ont déjà cause beaucoup d'inquiétude à notre ministère, et l'on s'est demandé si un gouvernement qui n'a pas le pouvoir de réprimer de pareilles scènes dans sa capitale offre de sûres garanties. Le gouvernement de la régente en est à ses journées de décembre; on travaille ici à le faire arriver à son 13 mars; mais la tâche est bien difficile.

A l'intérieur, peu de faits nouveaux, grace au ciel; la dissolution de la garde nationale de Strasbourg, trentième ou quarantième répétition d'une mesure dangereuse et impolitique qui se répète depuis deux années sur tous les points de la France; la célébration des fêtes de juillet, remarquable par l'empressement que le peuple a mis à honorer ses morts, et par la manière tout impériale dont la royauté des barricades a festoyé ses sujets, et enfin l'ouverture des chambres, qui a lieu aujourd'hui, ont attiré successivement l'attention. La chambre nous occupera particulièrement, mais elle est à peine ouverte, et nous remettons à en parler plus au long jusqu'après ses premiers actes.

P. S. Nous sortons de la séance d'ouverture. Le discours du roi a produit peu d'impression; mais en revanche, ce qui en produisait beaucoup, c'est que, dans les couloirs bien informés de la chambre, il était question

d'une modification ministérielle assez grave. Le parti doctrinaire du cabinet se retirerait devant la coterie de police et de château de M. Thiers, unie à la fraction du tiers-parti personnifiée en M. Dupin.

On proposait à M. Guizot de lui laisser l'instruction publique, avec le titre de grand-maître de l'Université. Jusqu'ici M. Guizot refusait.

M. de Rigny quitterait également les affaires étrangères, et M. Persil les sceaux.

Le maréchal Gérard conserverait la présidence du conseil. Ces changemens se feraient sous son influence.

Quoi qu'il en soit des résultats, voici les faits:

Il y a guerre avouée entre M. Persil et M. Thiers.

Rivalité sourde entre M. Thiers et M. Guizot; incompatibilité entre M. Guizot et la coterie Dupin;

Et au-dessus de tout cela une présidence occulte, dominant de son action inconstitutionnelle tous les actes, toutes les démarches du cabinet.

Il faut qu'une telle situation ait un terme.

— M. Damiron vient de publier une nouvelle édition de son *Histoire de la philosophie française au* XIXe *siècle*. Le morceau le plus important, ajouté à ces deux volumes, est une défense étendue du système d'éclectisme adopté par l'auteur. Les trois doctrines qui se partagent aujourd'hui le domaine de la philosophie, à savoir : le sensualisme, le spiritualisme et l'école théologique, sont résumées avec une grande netteté et attaquées avec une impartialité remarquable. Ces deux volumes, ainsi complétés, forment une digne introduction à la Psychologie et à la Morale du même auteur.

— Nous avons sous les yeux les dernières livraisons de l'*Histoire parlementaire de la révolution française* (1), publiée par MM. Buchez et Roux. C'est toujours, comme au début de l'entreprise, le même désintéressement et la même conscience. Tous les documens originaux, puisés aux sources les plus diverses, composent un tableau animé des opinions et des partis. C'est sans contredit l'ouvrage le plus sérieux et le plus instructif qui ait paru jusqu'ici, entre toutes les histoires qui traitent de la même époque, et le seul qui dispense de toute autre lecture. Nous lui consacrerons prochainement un article étendu.

(1) Chez Paulin, place de la Bourse.

L. BULOZ

LES AMES

DU PURGATOIRE.

Cicéron dit quelque part, c'est, je crois, dans son traité *de la nature des Dieux*, qu'il y a eu plusieurs Jupiter, — un Jupiter en Crète, un autre à Olympie, — un autre ailleurs; — si bien qu'il n'y a pas une ville de Grèce un peu célèbre qui n'ait eu son Jupiter à elle. De tous ces Jupiter on en a fait un seul à qui l'on a attribué toutes les aventures de chacun de ses homonymes. C'est ce qui explique la prodigieuse quantité de bonnes fortunes qu'on prête à ce dieu.

La même confusion est arrivée à l'égard de don Juan, personnage qui approche de bien près de la célébrité de Jupiter. Séville seule a possédé plusieurs don Juan, sans compter ceux qui ont vécu ou qui vivent ailleurs. Chacun avait autrefois sa légende séparée. Elles se sont fondues en une seule.

Pourtant, en y regardant de près, il est facile de faire la part

de chacun, ou du moins de distinguer deux de ces héros, savoir : don Juan Tenorio, qui, comme chacun sait, a été emporté par une statue de pierre, et don Juan de Marana dont la fin a été toute différente.

On conte de la même manière la vie de l'un et de l'autre; le dénouement seul les distingue. Il y en a pour tous les goûts, comme dans les pièces de Ducis, qui finissent bien ou mal, suivant la sensibilité des personnes.

Quant à la vérité de cette histoire ou de ces deux histoires, elle est incontestable, et on offenserait grandement le patriotisme d'antichambre des Sevillans, si l'on revoquait en doute l'existence de ces garnemens qui ont rendu suspecte la généalogie de leurs plus nobles familles. On montre aux étrangers la maison de don Juan Tenorio, et tout homme ami des arts n'a pu passer à Séville sans visiter l'église de la Charité. Il y aura vu le tombeau du chevalier Marana avec cette inscription dictée par son humilité, ou si l'on veut son orgueil : *Aqui yace el peor hombre que fue en el mundo*. Le moyen de douter après cela? Il est vrai qu'après vous avoir conduit à ces deux monumens, votre cicerone vous racontera comment don Juan (on ne sait lequel) fit des propositions étranges à la Giralda, cette figure de bronze qui surmonte la tour moresque de la cathédrale, et comment la Giralda les accepta; — comment don Juan, se promenant, chaud de vin, sur la rive gauche du Guadalquivir, demanda du feu à un homme qui passait sur la rive droite en fumant un cigarre, et comment le bras du fumeur (qui n'était autre que le diable en personne) s'allongea tant et tant qu'il traversa le fleuve et vint présenter son cigarre à don Juan, qui alluma le sien sans sourciller et sans profiter de l'avertissement, tant il était endurci...

J'ai tâché de faire à chaque don Juan la part qui lui revient dans leur fonds commun de méchancetés et de crimes. Faute de meilleure méthode, je me suis appliqué à ne conter du don Juan Marana, mon héros, que des aventures qui n'appartinssent pas par droit de prescription à don Juan Tenorio, si connu parmi nous par les chefs-d'œuvre de Molière et de Mozart.

Le comte don Carlos Marana était l'un des seigneurs les plus riches et les plus considérés qu'il y eût à Séville. Sa naissance était

illustre, et, dans la guerre contre les Morisques révoltés, il avait prouvé qu'il n'avait pas dégénéré du courage de ses aïeux. Après la soumission des Alpuxarres, il revint à Séville avec balafre sur le front et bon nombre d'enfans pris sur les infidèles qu'il fit baptiser avec soin, et qu'il vendit avantageusement dans des maisons chrétiennes. Ses blessures, qui ne le défiguraient point, ne l'empêchèrent pas de plaire à une demoiselle de bonne maison, qui lui donna la préférence sur un grand nombre de prétendans à sa main. De ce mariage naquirent d'abord plusieurs filles dont les unes se marièrent par la suite, et les autres entrèrent en religion. Don Carlos Marana se désespérait de n'avoir pas d'héritier de son nom, lorsque la naissance d'un fils vint le combler de joie, et lui fit espérer que son antique majorat ne passerait pas à une ligne collatérale.

Don Juan, ce fils tant désiré, et le héros de cette véridique histoire, fut gâté par son père et par sa mère, comme devait l'être l'unique héritier d'un grand nom et d'une grande fortune. Tout enfant il était maître à peu près absolu de ses actions, et dans le palais de son père personne n'aurait eu la hardiesse de le contrarier. Seulement, sa mère voulait qu'il fût dévot comme elle; son père voulait que son fils fût brave comme lui. L'une, à force de caresses et de friandises, obligeait l'enfant à apprendre les litanies, les rosaires, enfin toutes les prières obligatoires et non obligatoires. Elle lui racontait la légende. D'un autre côté, son mari lui apprenait les romans du Cid et de Bernard de Carpio, lui contait la révolte des Morisques, et l'encourageait à s'exercer toute la journée à lancer le javelot, à tirer de l'arbalète ou même de l'arquebuse contre un mannequin vêtu en maure qu'il avait fait construire au bout de son jardin.

Il y avait dans l'oratoire de la comtesse de Marana un tableau dans le style dur et sec de Moralès, qui représentait les tourmens du purgatoire. Tous les genres de supplices que l'imagination du peintre avait pu inventer s'y trouvaient représentés avec toute l'exactitude qu'aurait pu donner le tortionnaire de l'inquisition. Les ames en purgatoire étaient dans une espèce de grande caverne au haut de laquelle on voyait un soupirail. Un ange, placé sur le bord du soupirail, tendait la main à une ame qui sortait du séjour de douleurs, tandis qu'à côté de lui un homme âgé tenant un cha-

pelet dans ses mains jointes, paraissait prier avec beaucoup de ferveur. Cet homme était le donataire du tableau, qui l'avait fait faire pour une église de Huesca. Les Morisques mirent le feu à la ville: l'église fut détruite; mais, par miracle, le tableau fut conservé. Le comte Marana l'avait rapporté et en avait décoré l'oratoire de sa femme. Le petit Juan, toutes les fois qu'il entrait chez sa mère, demeurait long-temps immobile en contemplation devant ce tableau qui l'effrayait et le captivait à la fois. Il ne pouvait surtout détacher ses yeux d'un homme dont un serpent paraissait ronger les entrailles, pendant qu'il était suspendu au-dessus d'un gril ardent au moyen d'hameçons de fer qui l'accrochaient par les côtes. Il tournait les yeux avec anxiété du côté du soupirail, et semblait demander au donataire des prières pour l'arracher à tant de souffrances. La comtesse ne manquait jamais d'expliquer à son fils que ce malheureux subissait ce supplice, parce qu'il n'avait pas bien su son catéchisme, parce qu'il s'était moqué d'un prêtre, ou qu'il avait été distrait à l'église. L'ame qui s'envolait vers le paradis, c'était l'ame d'un parent de la famille de Marana, qui avait sans doute quelques peccadilles à se reprocher; mais le comte Marana avait prié pour lui, il avait beaucoup donné au clergé pour le racheter du feu et des tourmens, et il avait eu la satisfaction d'envoyer au paradis l'ame de son parent sans lui laisser le temps de beaucoup s'ennuyer en purgatoire. — « Pourtant, Juanito, ajoutait la comtesse, je souffrirai peut-être un jour comme cela, et je resterais des millions d'années en purgatoire si tu ne pensais pas à faire dire des messes pour m'en tirer! Comme il serait mal de laisser là la mère qui t'a nourri! » Alors l'enfant pleurait, et s'il avait quelques réaux dans sa poche, il s'empressait de les donner au premier quêteur qu'il rencontrait porteur d'une tirelire pour les ames du purgatoire.

S'il entrait dans le cabinet de son père, il voyait des cuirasses faussées par des balles d'arquebuse, un casque que le comte Marana portait à l'assaut d'Alméria, et qui gardait l'empreinte du tranchant d'une hache d'armes musulmane; des lances, des sabres mauresques, des étendards pris sur les infidèles décoraient cet appartement.

— Ce cimeterre, disait le comte, je l'ai enlevé au cadi de Vejer.

qui m'en frappa trois fois avant que je lui ôtasse la vie. — Cet étendard était porté par les rebelles de la montagne d'Elvire. Ils venaient de saccager un village chrétien; j'accourus avec vingt cavaliers. Quatre fois j'essayai de pénétrer au milieu de leur bataillon pour enlever cet étendard; quatre fois je fus repoussé. A la cinquième, je fis le signe de la croix, je criai : « Saint Jacques! » et j'enfonçai les rangs de ces païens. — Et vois-tu ce calice d'or que je porte sur mes armes? Un alfaqui des Morisques l'avait volé dans une église où il avait commis mille horreurs. Ses chevaux avaient mangé de l'orge sur l'autel, et ses soldats avaient dispersé les ossemens des saints. L'alfaqui se servait de ce calice pour boire du sorbet à la neige. Je le surpris dans sa tente comme il portait à ses lèvres le vase sacré. Avant qu'il eût dit : « Allah! » pendant que le breuvage était encore dans sa gorge, de cette bonne épée je frappai la tête rasée de ce chien, et la lame entra jusqu'aux dents. Le roi, pour rappeler cette sainte vengance, m'a permis de porter un calice d'or dans mes armes. Je te dis cela, Juanito, pour que tu le racontes à tes enfans, et qu'ils sachent pourquoi tes armes ne sont pas exactement celles de ton grand-père, don Diego, que tu vois peintes au-dessous de son portrait.

Partagé entre la guerre et la dévotion, l'enfant passait ses journées à fabriquer de petites croix avec des lattes, ou bien, armé d'un sabre de bois, à s'escrimer dans le potager contre des citrouilles de Rota, dont la forme ressemblait beaucoup, suivant lui, à des têtes de Maures couvertes de leurs turbans.

A dix-huit ans, don Juan expliquait assez mal le latin, servait fort bien la messe, et maniait la rapière, ou l'épée à deux mains, mieux que ne faisait le Cid. Son père, jugeant qu'un gentilhomme de la maison de Marana devait encore acquérir d'autres talens, résolut de l'envoyer à Salamanque. Les apprêts du voyage furent bientôt faits. Sa mère lui donna force chapelets, scapulaires et médailles bénites. Elle lui apprit aussi plusieurs oraisons d'un grand secours dans une foule de circonstances de la vie. Don Carlos lui donna une épée dont la poignée, damasquinée d'argent, était ornée des armes de sa famille; il lui dit : « Jusqu'à présent tu n'as vécu qu'avec des enfans, tu vas maintenant vivre avec des hommes. Souviens-toi que le bien le plus précieux d'un gentilhomme, c'est

son honneur; et ton honneur, c'est celui des Marana. Perisse le dernier rejeton de cette maison plutôt qu'une tache soit faite à son honneur! Prends cette épée, elle te défendra si l'on t'attaque. Ne sois jamais le premier à la tirer, mais rappelle-toi que tes ancêtres n'ont jamais remis la leur dans le fourreau que lorsqu'ils étaient vainqueurs et vengés. » Ainsi muni d'armes spirituelles et temporelles, le descendant des Marana monta à cheval et quitta la demeure de ses pères.

L'université de Salamanque était alors dans toute sa gloire. Ses étudians n'avaient jamais été plus nombreux, ses professeurs plus doctes; mais aussi jamais les bourgeois n'avaient eu tant à souffrir des insolences de la jeunesse indisciplinable qui demeurait, ou plutôt regnait dans leur ville. Les sérénades, les charivaris, toute espèce de tapage nocturne, tel était leur train de vie ordinaire, dont la monotonie était de temps en temps diversifiée par des enlèvemens de femmes ou de filles, par des vols ou des bastonnades. Don Juan, arrivé à Salamanque, passa quelques jours à remettre des lettres de recommandation aux amis de son père, à visiter ses professeurs, à parcourir les églises, et à se faire montrer les reliques qu'elles renfermaient. D'après la volonté de son père, il remit à l'un des professeurs une somme assez considérable, pour être distribuée entre les étudians pauvres. Cette libéralité eut le plus grand succès, et lui fit aussitôt de nombreux amis.

Don Juan avait un grand désir d'apprendre. Il se proposait bien d'écouter comme paroles d'évangile tout ce qui sortirait de la bouche de ses professeurs, et pour n'en rien perdre, il voulut se placer aussi près que possible de la chaire. Lorsqu'il entra dans la salle où devait se faire la leçon, il vit qu'une place était vide aussi près du professeur qu'il eût pu le désirer. Il s'y assit. Un étudiant sale, mal peigné, vêtu de haillons, comme il y en a tant dans les universités, détourna un instant les yeux de son livre pour les porter sur don Juan avec un air d'étonnement stupide. « Vous vous mettez à cette place, dit-il d'un ton presque effrayé, ignorez-vous que c'est là que s'assied d'ordinaire don Garcia Navarro? »

Don Juan répondit qu'il avait toujours entendu dire que les places appartenaient au premier occupant, et que trouvant celle-ci vide,

il croyait pouvoir la prendre, surtout si le seigneur don Garcia n'avait pas chargé son voisin de la lui garder.

« Vous êtes étranger ici à ce que je vois, dit l'étudiant, et arrivé depuis bien peu de temps, puisque vous ne connaissez pas don Garcia. Sachez donc que c'est un des hommes les plus... » Ici l'étudiant baissa la voix, et parut éprouver la crainte d'être entendu des autres étudians. « Don Garcia est un homme terrible. Malheur à qui l'offense ! Il a la patience courte et l'épée longue ; et soyez sûr que si quelqu'un s'assied à une place où don Garcia s'est assis deux fois, c'en est assez pour qu'une querelle s'ensuive, car il est fort chatouilleux et susceptible. Quand il querelle, il frappe, et quand il frappe, il tue. Or donc, je vous ai averti ; vous ferez ce qui vous semblera bon. »

Don Juan trouvait fort extraordinaire que ce don Garcia prétendît se réserver les meilleures places sans se donner la peine de les gagner par son exactitude. En même temps il voyait que plusieurs étudians avaient les yeux sur lui, et il sentait combien il serait mortifiant de quitter son siége après s'y être assis. D'un autre côté, il ne se souciait pas du tout d'avoir une querelle dès son arrivée, et surtout avec un homme aussi dangereux que paraissait l'être don Garcia. Il était dans cette perplexité, ne sachant à quoi se déterminer, et restant toujours machinalement à la même place, lorsqu'un étudiant entra et s'avança droit vers lui. « Voici don Garcia, » lui dit son voisin.

Ce don Garcia était un jeune homme large d'épaules, bien découplé, le teint hâlé, l'œil fier et la bouche méprisante. Il avait un pourpoint qui avait pu être noir, et un manteau troué ; par-dessus tout cela pendait une longue chaîne d'or. On sait que de tout temps les étudians de Salamanque et des autres universités d'Espagne ont mis une espèce de point d'honneur à paraître déguenillés, voulant probablement montrer par là que le véritable mérite sait se passer des ornemens empruntés à la fortune.

Don Garcia s'approcha du banc où don Juan était encore assis, et le saluant avec beaucoup de courtoisie : « Seigneur étudiant, dit-il, vous êtes nouveau venu parmi nous ; pourtant, votre nom m'est bien connu. Nos pères ont été grands amis, et si vous voulez le permettre, leurs fils ne le seront pas moins. » En parlant ainsi,

il tendait la main à don Juan de l'air le plus cordial. Don Juan, qui s'attendait à un tout autre début, reçut avec beaucoup d'empressement les politesses de don Garcia, et lui répondit qu'il se tiendrait pour très honoré de l'amitié d'un cavalier tel que lui.

« Vous ne connaissez point encore Salamanque, poursuivit don Garcia; si vous voulez bien m'accepter pour votre guide, je serai charmé de vous faire tout voir, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, dans le pays où vous allez vivre. » Ensuite, s'adressant à l'étudiant assis à côté de don Juan : « Allons, Périco, tire-toi de là. Crois-tu qu'un butor comme toi doive faire compagnie au seigneur don Juan Marana? » En parlant ainsi, il le poussa rudement, et se mit à sa place, que l'étudiant se hâta d'abandonner.

Lorsque le cours fut fini, don Garcia donna son adresse à son nouvel ami, et lui fit promettre de venir le voir. Puis l'ayant salué de la main d'un air gracieux et familier, il sortit en se drapant avec grace de son manteau rapiécé.

Don Juan, tenant ses livres sous son bras, s'était arrêté dans une galerie du collége pour examiner les vieilles inscriptions qui couvraient les murs, lorsqu'il s'aperçut que l'étudiant qui lui avait d'abord parlé s'approchait de lui comme s'il voulait examiner les mêmes objets. Don Juan, après lui avoir fait une inclination de tête pour lui montrer qu'il le reconnaissait, se disposait à sortir; mais l'étudiant l'arrêta par son manteau. « Seigneur don Juan, dit-il, si rien ne vous presse, seriez-vous assez bon pour m'accorder un moment d'entretien? — Volontiers, répondit don Juan, et il s'appuya contre un pilier; je vous écoute. » Périco regarda de tous côtés d'un air d'inquiétude, comme s'il craignait d'être observé, et se rapprocha de don Juan pour lui parler à l'oreille, ce qui paraissait une précaution inutile, car il n'y avait personne qu'eux deux dans la vaste galerie gothique où ils se trouvaient.— Après un moment de silence : — « Pourriez-vous me dire, seigneur don Juan, demanda l'étudiant d'une voix basse et presque tremblante, pourriez-vous me dire si votre père a réellement connu le père de don Garcia Navarro? »

Don Juan fit un mouvement de surprise. — Vous avez entendu don Garcia le dire à l'instant même.

— Oui, répondit l'étudiant, baissant encore plus la voix; mais

enfin avez-vous jamais entendu dire à votre père qu'il connût le seigneur Navarro?

— Oui, sans doute; et il était avec lui à la guerre contre les Morisques.

— Fort bien; mais avez-vous entendu dire de ce gentilhomme qu'il eût... un fils?

— En vérité, je n'ai jamais fait beaucoup d'attention à ce que mon père pouvait en dire.... Mais à quoi bon ces questions? Don Garcia n'est-il pas le fils du seigneur Navarro?... Serait-il bâtard?

— J'atteste le ciel que je n'ai rien dit de semblable, s'écria l'étudiant effrayé, en regardant derrière le pilier contre lequel s'appuyait don Juan; je voulais vous demander seulement si vous n'aviez pas connaissance d'une histoire étrange que bien des gens racontent sur ce don Garcia?

— Je n'en sais pas un mot.

— On dit..., remarquez bien que je ne fais que répéter ce que j'ai entendu dire..., on dit que don Diego Navarro avait un fils qui, à l'âge de six ou sept ans, tomba malade d'une maladie grave et si étrange, que les médecins ne savaient quel remède y apporter. Sur quoi le père, qui n'avait pas d'autre enfant, envoya de nombreuses offrandes à plusieurs chapelles, fit toucher des reliques au malade, le tout en vain. Désespéré, il dit un jour, m'a-t-on assuré..., il dit un jour, en regardant une image de saint Michel : Puisque tu ne peux pas sauver mon fils, je veux voir si celui qui est là sous tes pieds n'aura pas plus de pouvoir.

— C'était un blasphème abominable! s'écria don Juan, scandalisé au dernier point.

— Peu après l'enfant guérit..., et cet enfant..., c'était don Garcia!

— Si bien que don Garcia a le diable au corps depuis ce temps-là, dit en éclatant de rire don Garcia, qui se montra au même instant, et qui paraissait avoir écouté cette conversation caché derrière un pilier voisin. En vérité, Perico, dit-il d'un ton froid et méprisant à l'étudiant stupéfait, si vous n'étiez pas un poltron, je vous ferais repentir de l'audace que vous avez eue de parler de moi. — Seigneur don Juan, poursuivit-il en s'adressant à Marana, quand vous nous connaîtrez mieux, vous ne perdrez pas votre temps à

écouter ce bavard. Et tenez, pour vous prouver que je ne suis pas un méchant diable, faites-moi l'honneur de m'accompagner de ce pas à l'église de Saint-Pierre; lorsque nous y aurons fait nos dévotions, je vous demanderai la permission de vous faire faire un mauvais dîner avec quelques camarades.

En parlant ainsi, il prenait le bras de don Juan, qui, honteux d'avoir été surpris à écouter l'étrange histoire de Périco, se hâta d'accepter l'offre de son nouvel ami, pour lui prouver le peu de cas qu'il faisait des médisances dont il était l'objet.

En entrant dans l'église de Saint-Pierre, don Juan et don Garcia s'agenouillèrent devant une chapelle autour de laquelle il y avait un grand concours de fidèles. Don Juan fit sa prière à voix basse; et bien qu'il demeurât un temps convenable dans cette pieuse occupation, il trouva, lorsqu'il releva la tête, que son camarade paraissait encore plongé dans une extase dévote; il remuait doucement les lèvres; l'on eût dit qu'il n'était pas à la moitié de ses méditations. Un peu honteux d'avoir si tôt fini, il se mit à réciter tout bas les litanies qui lui revinrent en mémoire. Les litanies dépêchées, don Garcia ne bougeait pas davantage. Don Juan expédia encore avec distraction quelques menus suffrages; puis, voyant son camarade toujours immobile, il crut pouvoir regarder un peu autour de lui pour passer le temps et attendre la fin de cette éternelle oraison. Trois femmes agenouillées sur des tapis de Turquie attirèrent son attention tout d'abord. L'une, à son âge, à ses lunettes, et à l'ampleur vénérable de ses coiffes, ne pouvait être autre qu'une duègne. Les deux autres étaient jeunes et jolies, et ne tenaient pas leurs yeux tellement baissés sur leurs chapelets qu'on ne pût voir qu'ils étaient grands, vifs, et bien fendus. Don Juan éprouva beaucoup de plaisir à regarder l'une d'elles, plus de plaisir même qu'il n'aurait dû en avoir dans un saint lieu. Oubliant la prière de son camarade, il le tira par la manche et lui demanda tout bas quelle était cette demoiselle qui tenait un chapelet d'ambre jaune.

— C'est, répondit Garcia, nullement scandalisé de son interruption, c'est dona Teresa de Ojeda, et celle-ci, c'est dona Fausta, sa sœur aînée, toutes les deux filles d'un auditeur au conseil de Castille. Je suis amoureux de l'aînée; tâchez de le devenir de la cadette.

Tenez, ajouta-t-il, elles se lèvent et vont sortir de l'église; hâtons-nous, afin de les voir monter en voiture; peut-être que le vent soulevera leurs jupes, et que nous apercevrons une jolie jambe ou deux.

Don Juan était tellement ému par la beauté de dona Teresa, que sans faire attention à l'indécence de ce langage, il suivit don Garcia jusqu'à la porte de l'église, et vit les deux nobles demoiselles monter dans leur carrosse et quitter la place de l'église pour entrer dans une des rues les plus fréquentées. Lorsqu'elles furent parties, don Garcia, enfonçant son chapeau de travers sur sa tête, s'écria gaiement :

— Voilà de charmantes filles! Je veux que le diable m'emporte si l'aînée n'est pas à moi avant qu'il soit dix jours! Et vous, avez-vous avancé vos affaires avec la cadette?

— Comment? avancé mes affaires! répondit don Juan d'un air naïf, mais voilà la première fois que je la vois!

— Bonne raison! vraiment, s'écria don Garcia. Croyez-vous qu'il y ait beaucoup plus long-temps que je connais dona Fausta. Aujourd'hui pourtant je lui ai remis un billet qu'elle a fort bien pris.

— Un billet! Mais je ne vous ai pas vu écrire?

— J'en ai toujours de tout écrits sur moi, et pourvu qu'on n'y mette pas de nom, ils peuvent servir pour toutes. Ayez seulement l'attention de ne pas employer d'épithètes compromettantes sur la couleur des yeux ou des cheveux. Quant aux soupirs, aux larmes et aux alarmes, brunes ou blondes, filles ou femmes, les prendront également en bonne part.

Tout en courant de la sorte, don Garcia et don Juan se trouvèrent à la porte de la maison, où le dîner les attendait. C'était une chère d'étudians, plus copieuse qu'élégante et variée : force ragouts épicés, viandes salées, toutes choses provoquant la soif. D'ailleurs il y avait abondance de vins de la Manche et de l'Andalousie. Quelques étudians, amis de don Garcia, attendaient son arrivée. On se mit immédiatement à table, et pendant quelque temps on n'entendit d'autre bruit que celui des machoires et des verres heurtant les flacons. Bientôt, le vin mettant les convives en belle humeur, la conversation commença et devint des plus bruyantes. Il ne fut question que de duels, d'amourettes et de tours d'écoliers.

L'un racontait comment il avait dupé son hôtesse en déménageant la veille du jour qu'il devait payer son loyer. L'autre avait envoyé demander chez un marchand de vin quelques jarres de *val de Penas* de la part d'un des plus graves professeurs de théologie, et il avait eu l'adresse de détourner les jarres, laissant le professeur payer le mémoire s'il voulait. Celui-ci avait battu le guet; celui-là, au moyen d'une échelle de cordes, était entré chez sa maîtresse malgré les précautions d'un jaloux. D'abord don Juan écoutait avec une espèce de consternation le récit de tous ces désordres. Peu à peu, le vin qu'il buvait, ou la gaîte des convives désarma sa pruderie. Les histoires que l'on racontait le firent rire, et même il en vint à envier la réputation que donnaient à quelques-uns leurs tours d'adresse ou d'escroquerie. Il commença à oublier les sages principes qu'il avait apportés à l'université, pour adopter la règle de conduite des étudians; règle simple et facile à suivre qui consiste à tout se permettre envers les *pillos*, c'est-à-dire toute la partie de l'espèce humaine qui n'est pas immatriculée sur les registres de l'université. L'étudiant au milieu des *pillos* est en pays ennemi, et il a le droit d'agir à leur égard comme les Hébreux à l'égard des Cananéens. Seulement monsieur le corregidor ayant malheureusement peu de respect pour les saintes lois de l'université et ne cherchant que l'occasion de nuire à ses sectateurs, ils doivent être unis comme frères, s'entr'aider et surtout se garder un secret inviolable.

Cette édifiante conversation dura aussi long-temps que les bouteilles. Lorsqu'elles furent vides, toutes les judiciaires étaient singulièrement embrouillées, et chacun éprouvait une violente envie de dormir. Le soleil étant encore dans toute sa force, chacun se sépara pour aller faire la sieste. Don Juan accepta un lit chez don Garcia. Il ne se fut pas plus tôt étendu sur un matelas de cuir que la fatigue et les fumées du vin le plongèrent dans un profond sommeil. Pendant long-temps, ses rêves furent si bizarres et si confus, qu'il n'éprouvait d'autre sentiment que celui d'un malaise vague sans avoir la perception d'une image ou d'une idée qui pût en être la cause. Peu à peu il commença à voir plus clair, si l'on peut s'exprimer ainsi, et il rêva avec suite. Il lui semblait qu'il était dans une barque sur un grand fleuve, plus large et plus trouble qu'il

n'avait jamais vu le Guadalquivir en hiver. Il n'avait ni voiles, ni rames, ni gouvernail, et la rive du fleuve était déserte. La barque était tellement ballottée par le courant qu'au malaise qu'il éprouvait, il se crut à l'embouchure du Guadalquivir, au moment où les badauds de Séville qui vont à Cadiz commencent à ressentir les premières atteintes du mal de mer. Bientôt il se trouva dans une partie de la rivière beaucoup plus resserrée, en sorte qu'il pouvait facilement voir et même se faire entendre sur les deux bords. Alors parurent en même temps sur les deux rives deux figures lumineuses qui s'approchèrent chacune de son côté comme pour lui porter secours. Il tourna d'abord la tête à droite, et vit un vieillard d'une figure grave et austère, pieds nus, n'ayant pour vêtement qu'un sayon épineux. Il semblait tendre la main à don Juan. A gauche, où il regarda ensuite, il vit une femme d'une taille élevée et de la figure la plus noble et la plus attrayante, tenant à sa main une couronne de fleurs qu'elle lui présentait. En même temps il remarqua que sa barque se dirigeait à son gré, sans rames, mais par le seul fait de sa volonté. Il allait prendre terre du côté de la femme, lorsqu'un cri, parti de la rive droite, lui fit tourner la tête et se rapprocher de ce côté. Le vieillard avait l'air encore plus austère que la première fois. Tout ce que l'on voyait de son corps était couvert de meurtrissures livides et teint de sang caillé. D'une main il tenait une couronne d'épines, de l'autre un fouet, garni de pointes de fer. Ce spectacle le saisit d'horreur; il revint bien vite à la rive gauche. L'apparition qui l'avait tant charmé s'y trouvait encore; les cheveux de la femme flottaient au vent, ses yeux étaient animés d'un feu surnaturel, et au lieu d'une couronne de fleurs, elle tenait en main une épée. Don Juan s'arrêta un instant avant de prendre terre, et alors, regardant avec plus d'attention, il s'aperçut que la lame de l'épée était rouge de sang, et que la main de la nymphe était rouge aussi. Il fut saisi d'horreur et se réveilla en sursaut. En ouvrant les yeux, il ne put retenir un cri à la vue d'une épée nue qui brillait à deux pieds du lit. Mais ce n'était pas une belle nymphe qui tenait cette épée. Don Garcia allait réveiller son ami, et voyant auprès de son lit une épée d'un travail curieux, il l'examinait de l'air d'un connaisseur. Sur la lame était cette devise : « Garde loyauté. » Et la poignée, comme

nous l'avons déjà dit, portait les armes, le nom et la devise des Marana.

— Vous avez là une belle épée, mon camarade, dit don Garcia. — Vous devez être reposé maintenant. — La nuit est venue. Promenons-nous un peu, et quand les honnêtes gens de cette ville seront rentrés chez eux, nous irons, s'il vous plaît, donner une sérenade à nos divinités.

Don Juan et don Garcia se promenèrent quelque temps au bord de la Tormes, regardant passer les femmes qui venaient respirer le frais ou lorgner leurs amans. Peu à peu les promeneurs devinrent plus rares, ils disparurent tout-à-fait.

— Voici le moment, dit don Garcia, voici le moment où la ville tout entière appartient aux étudians. Les pillos n'oseraient nous troubler dans nos innocentes récréations; quant au guet, si par aventure nous avions quelque démêlé avec lui, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est une canaille qu'il ne faut pas ménager. Mais si les drôles étaient trop nombreux et qu'il fallût jouer des jambes, n'ayez aucune inquiétude; je connais tous les détours, ne vous mettez en peine que de me suivre, et soyez sûr que tout ira bien.

En parlant ainsi, il jeta son manteau sur son épaule gauche de manière à se couvrir la plus grande partie de la figure, mais à se laisser le bras droit libre. Don Juan en fit autant, et tous les deux se dirigèrent vers la rue qu'habitaient dona Fausta et sa sœur. En passant devant le porche d'une église, don Garcia siffla, et son domestique parut tenant une guitare à la main. Don Garcia la prit et le congédia.

— Je vois, dit don Juan en entrant dans la rue de Valladolid, je vois que vous voulez m'employer à protéger votre sérénade; soyez sûr que je me conduirai de manière à mériter votre approbation. Je serais renié par Séville ma patrie, si je ne savais pas garder une rue contre les fâcheux!

— Je ne prétends pas vous poser en sentinelle, répondit don Garcia. J'ai mes amours ici, mais vous avez aussi les vôtres. A chacun son gibier. Chut, voici la maison. Vous à cette jalousie, moi à celle-ci, et alerte!

Don Garcia, ayant accordé la guitare, se mit à chanter d'une voix assez agréable une romance, où, comme à l'ordinaire, il était

question de larmes, de soupirs et de tout ce qui s'ensuit. Je ne sais s'il en était l'auteur.

A la troisième ou quatrième seguidille, les jalousies de deux fenêtres se soulevèrent légèrement, et une petite toux se fit entendre. Cela voulait dire qu'on écoutait. Les musiciens, dit-on, ne jouent jamais lorsqu'on les en prie ou qu'on les écoute. Don Garcia déposa sa guitare sur une borne et entama la conversation à voix basse avec une des femmes qui l'écoutaient.

Don Juan, en levant les yeux, vit à une fenêtre au-dessus de lui une femme qui paraissait le considérer attentivement. Il ne doutait pas que ce ne fût la sœur de dona Fausta, que son goût et le choix de son ami lui donnaient pour dame de ses pensées. Mais il était timide encore, sans expérience, et il ne savait par où commencer. Tout à coup un mouchoir tomba de la fenêtre et une petite voix douce s'écria : « Ah! Jésus! mon mouchoir est tombé! » Don Juan le ramassa aussitôt, le plaça sur la pointe de son épée et le porta à la hauteur de la fenêtre. C'était un moyen d'entrer en matière. La voix commença par des remerciemens, puis demanda si le seigneur cavalier qui avait tant de courtoisie n'avait pas été dans la matinée à l'église de Saint-Pierre. Don Juan répondit qu'il y avait été et qu'il y avait perdu le repos. — Comment? — En vous voyant. — La glace était brisée. Don Juan était de Séville et savait par cœur toutes les romances morisques dont la langue amoureuse est si riche. Il ne pouvait manquer d'être éloquent. La conversation dura environ une heure. Enfin dona Teresa s'écria qu'elle entendait son père et qu'il fallait se retirer. Les deux galans ne quittèrent la rue qu'après avoir vu deux petites mains blanches sortir de la jalousie et lui jeter à chacun une branche de jasmin. Don Juan alla se coucher la tête remplie d'images délicieuses. Pour don Garcia, il entra dans un cabaret où il passa la plus grande partie de la nuit.

Le lendemain les soupirs et les sérénades recommencèrent. Il en fut de même les nuits suivantes. Après une résistance convenable, les deux dames consentirent à donner et à recevoir des boucles de cheveux, opération qui se fit au moyen d'un fil qui descendit et rapporta les gages échangés. Don Garcia, qui n'était pas homme à se contenter de bagatelles, parla d'une échelle de cordes ou bien

de fausses clefs; mais on le trouva hardi, et sa proposition fut sinon rejetée, du moins indéfiniment ajournée.

Depuis un mois à peu près, don Juan et don Garcia roucoulaient assez inutilement sous les fenêtres de leurs maîtresses; une nuit très sombre ils étaient à leur faction ordinaire, et la conversation durait depuis quelque tems à la satisfaction de tous les interlocuteurs, lorsqu'à l'extrémité de la rue parurent sept à huit hommes en manteaux, dont la moitié portait des instrumens de musique.

— Juste ciel! s'écria dona Teresa, voici don Christoval qui vient nous donner une sérénade. Éloignez-vous pour l'amour de Dieu, ou il arrivera quelque malheur!

— Nous ne cédons à personne une si belle place, s'écria don Garcia, et élevant la voix : Cavalier, dit-il au premier qui s'avançait, la place est prise, et ces dames ne se soucient guère de votre musique; donc, s'il vous plaît, cherchez fortune ailleurs.

— C'est un de ces faquins d'étudians qui prétend nous empêcher de passer! s'écria don Christoval. Je vais lui apprendre ce qu'il en coûte pour s'adresser à nos amours! A ces mots il mit l'épée à la main. Celles de deux de ses compagnons en même temps brillèrent hors du fourreau; Don Garcia, avec une prestesse admirable, roulant son manteau autour de son bras, mit flamberge au vent et s'écria : A moi, les étudians! Mais il n'y en avait pas un seul aux environs. Les musiciens, craignant sans doute de voir leurs instrumens brisés dans la bagarre, prirent la fuite en appelant la justice, pendant que les deux femmes à la fenêtre invoquaient à leur aide tous les saints du paradis.

Don Juan, qui se trouvait au-dessous de la fenêtre la plus proche de don Christoval, eut d'abord à se défendre contre lui. Son adversaire était adroit, et en outre il avait à la main gauche une targe en fer dont il se servait pour parer tandis que don Juan n'avait que son épée et son manteau. Vivement pressé par don Christoval, il se rappela fort à propos une botte du seigneur Uberti, son maître d'armes. Il se laissa tomber sur sa main gauche, et de la droite, glissant son épée sous la targe de don Christoval, il la lui enfonça au défaut des côtes avec tant de force, que le fer se brisa après avoir pénétré de la longueur d'une palme. Don Christoval poussa un cri et tomba baigné dans son sang. Pendant cette opération, qui

dura moins à faire qu'à raconter, don Garcia se défendait avec succès contre ses deux adversaires qui n'eurent pas plus tôt vu leur chef sur le carreau qu'ils prirent la fuite à toutes jambes.

— Sauvons-nous maintenant, dit don Garcia, ce n'est pas le moment de s'amuser. Adieu, mes belles! et il entraîna avec lui don Juan tout effaré de son exploit. A vingt pas de la maison, don Garcia s'arrêta pour demander à son compagnon ce qu'il avait fait de son épée.

— Mon épée? dit don Juan, s'apercevant alors seulement qu'il ne la tenait plus à la main... Je ne sais... je l'aurai probablement laissé tomber.

— Malédiction! s'écria don Garcia, et votre nom qui est gravé sur la garde!

Dans ce moment on voyait des hommes avec des flambeaux sortir des maisons voisines et s'empresser autour du mourant. D'un autre côté de la rue, une troupe d'hommes armés s'avançaient rapidement. C'était évidemment une patrouille attirée par les cris des musiciens et par le bruit du combat.

Don Garcia rabattant son chapeau sur ses yeux, et se couvrant de son manteau le bas du visage, pour n'être pas reconnu, s'élança, malgré le danger, au milieu de tous ces hommes rassemblés, espérant retrouver cette épée qui aurait indubitablement fait reconnaître le coupable. Don Juan le vit frapper de droite et de gauche, éteignant les lumières et culbutant tout ce qui se trouvait sur son passage. Il reparut bientôt courant de toutes ses forces et tenant une épée de chaque main : toute la patrouille le poursuivait.

— Ah! don Garcia, s'écria don Juan en prenant l'épée qu'il lui tendait, que de remerciemens je vous dois!

— Fuyons, fuyons! s'écria don Garcia. Suivez-moi, et si quelqu'un de ces coquins vous serre de trop près, piquez-le comme vous venez de faire à l'autre.

Tous deux alors se mirent à courir avec toute la vitesse que pouvait leur prêter leur vigueur naturelle augmentée de la peur de M. le corregidor, magistrat qui passait pour plus redoutable aux étudians qu'aux voleurs.

Don Garcia, qui connaissait Salamanque comme son *Deus dei*,

était fort habile à tourner rapidement les coins de rues et à se jeter dans les allées étroites, tandis que son compagnon, plus novice, avait grand'peine à le suivre. L'haleine commençait à leur manquer, lorsqu'au bout d'une rue, ils rencontrèrent un groupe d'étudians qui se promenaient en chantant et jouant de la guitare. Aussitôt que ceux-ci se furent aperçus que deux de leurs camarades étaient poursuivis, ils se saisirent de pierres, de bâtons et de toutes les armes possibles. Les archers, tout essoufflés, ne jugèrent pas à propos d'entamer l'escarmouche. Ils se retirèrent prudemment, et les deux coupables allèrent se refugier et se reposer un instant dans une église voisine.

Sous le portail, don Juan voulut remettre son épée dans fourreau, ne trouvant pas convenable, ni chrétien, d'entrer dans la maison de Dieu une arme à la main. Mais le fourreau résistait, la lame n'entrait qu'avec peine; bref, il reconnut que l'épée qu'il tenait n'était pas la sienne. Don Garcia, dans sa précipitation, avait saisi la première épée qu'il avait trouvée à terre, et c'était celle du mort ou d'un de ses acolytes. Le cas était grave; don Juan en avertit son ami qu'il avait appris à regarder comme de bon conseil.

Don Garcia fronça le sourcil, se mordit les lèvres, tordit les bords de son chapeau, se promena quelques pas, pendant que don Juan, tout étourdi de la fâcheuse découverte qu'il venait de faire, était en proie à l'inquiétude autant qu'aux remords. Après un quart d'heure de réflexion, pendant lequel don Garcia eut le bon goût de ne pas dire une seule fois : « Pourquoi laissiez-vous tomber votre épée? » don Garcia prit don Juan par le bras et lui dit : « Venez avec moi, je tiens votre affaire. »

Dans ce moment un prêtre sortait de la sacristie de l'église et se disposait à gagner la rue; don Garcia l'arrêta.

— N'est-ce pas au savant licencié Gomez que j'ai l'honneur de parler? lui dit-il en s'inclinant profondément.

— Je ne suis pas encore licencié, répondit le prêtre évidemment flatté de passer pour un licencié. Je m'appelle Manuel Tordoya, fort à votre service.

— Mon père, dit don Garcia, vous êtes précisément la personne à qui je désirais parler; c'est d'un cas de conscience qu'il s'agit, et, si la renommée ne m'a pas trompé, vous êtes auteur de ce fa-

meux traité *de casibus conscientiæ* qui a fait tant de bruit à Madrid?

Le prêtre, se laissant aller au péché de vanité, répondit en balbutiant qu'il n'était pas l'auteur de ce livre (lequel, à vrai dire, n'avait jamais existé), mais qu'il s'était fort occupé de semblables matières. Don Garcia, qui avait ses raisons pour ne pas l'écouter, poursuivit de la sorte : « Voici, mon père, en trois mots, l'affaire sur laquelle je désirais vous consulter. Un de mes amis, aujourd'hui même, il y a moins d'une heure, est abordé dans la rue par un homme qui lui dit : « Cavalier, je vais me battre à deux pas d'ici, mon adversaire a une épée plus longue que la mienne, veuillez me prêter la vôtre pour que les armes soient égales. » Et mon ami a changé d'épée avec lui. Il attend quelque temps au coin de la rue que l'affaire soit terminée. N'entendant plus le cliquetis des épées, il s'approche, que voit-il? un homme mort, qui avait été percé par l'épée même qu'il venait de prêter. Depuis ce moment, il est désespéré, il se reproche sa complaisance, et il craint d'avoir fait un péché mortel. Moi, j'essaie de le rassurer. Je crois le péché véniel, en ce que s'il n'avait pas prêté son épée, il aurait été la cause que deux hommes se seraient battus à armes inégales. Qu'en pensez-vous, mon père? N'êtes-vous pas de mon sentiment? »

Le prêtre, qui était apprenti casuiste, dressa les oreilles à cette histoire, et se frotta quelque temps le front comme un homme qui cherche une citation. Don Juan commençait à comprendre le dessein de don Garcia; mais il n'ajouta rien, craignant de faire quelque gaucherie.

— Mon père, poursuivit don Garcia, la question est fort ardue, puisqu'un aussi grand savant que vous hésite à la résoudre. Demain, si vous le permettez, nous reviendrons savoir votre sentiment. En attendant, veuillez, je vous prie, dire ou faire dire quelques messes pour l'âme du mort. Il déposa, en disant ces mots, deux ou trois ducats dans la main du prêtre, ce qui acheva de le disposer favorablement pour des jeunes gens si dévots, si scrupuleux et surtout si généreux. Il les assura que le lendemain au même lieu, il leur donnerait son opinion par écrit. Don Garcia fut prodigue de remerciemens; puis, il ajouta d'un ton dégagé et comme une observation de peu d'importance : « Pourvu que la justice n'aille pas

nous rendre responsables de cette mort! Nous espérons en vous pour nous réconcilier avec Dieu.

— Quant à la justice, dit le prêtre, vous n'avez rien à en craindre. Votre ami, n'ayant fait que prêter son épée, n'est point légalement complice.

— Oui, mon père, mais le meurtrier a pris la fuite. On examinera la blessure, on trouvera peut-être l'épée ensanglantée... que sais-je? Les gens de lois sont terribles, dit-on.

— Mais, dit le prêtre, vous étiez témoin que l'épée a été empruntée?

— Certainement, dit don Garcia. Je l'affirmerai devant toutes les cours du royaume. D'ailleurs, poursuivit-il du ton le plus insinuant, vous, mon père, vous seriez là pour rendre témoignage de la vérité. Nous nous sommes présentés à vous long-temps avant que l'affaire fût connue, pour vous demander vos conseils spirituels. Vous pourriez même attester l'échange... En voici la preuve. — Il prit alors l'épée de don Juan. — Voyez plutôt cette épée, dit-il, quelle figure elle fait dans ce fourreau!

Le prêtre inclina la tête comme un homme convaincu de la vérité de l'histoire qu'on lui racontait. Il soupesait sans parler les ducats qu'il avait dans la main, et il y trouvait toujours un argument sans réplique en faveur des deux jeunes gens.

— Au surplus, mon père, dit don Garcia d'un ton fort dévot, que nous importe la justice? c'est avec le ciel que nous voulons être réconciliés.

— A demain, mes enfans, dit le prêtre en se retirant.

— A demain, répondit don Garcia; nous vous baisons les mains, et nous comptons sur vous.

Le prêtre partit; don Garcia fit un saut de joie. Vive la simonie! s'écria-t-il, nous voilà dans une meilleure position, je l'espère. Si la justice s'inquiète de vous, ce bon père, pour les ducats qu'il a reçus et ceux qu'il espère tirer de nous, est prêt à attester que nous sommes aussi étrangers à la mort du cavalier que vous venez d'expédier, que l'enfant qui vient de naître. Rentrez chez vous maintenant, soyez toujours sur le qui-vive, et n'ouvrez votre porte qu'à bonnes enseignes; moi, je vais courir la ville et savoir un peu les nouvelles.

Don Juan rentra dans sa chambre, et se jeta tout habillé sur son

lit. Il passa la nuit sans dormir, ne pensant qu'au meurtre qu'il venait de commettre et surtout à ses conséquences. Chaque fois qu'il entendait dans la rue le bruit des pas d'un homme, il s'imaginait que la justice venait l'arrêter. Cependant, comme il était fatigué et qu'il avait encore la tête lourde par suite d'un dîner d'étudians auquel il avait assisté, il s'endormit au moment où le soleil se levait.

Il reposait déjà depuis quelques heures, quand son domestique l'éveilla en lui disant qu'une dame voilée demandait à lui parler. Au même moment une femme entra dans la chambre. Elle était enveloppée de la tête aux pieds d'un grand manteau noir, qui ne lui laissait qu'un œil découvert. Cet œil, elle le tourna vers le domestique, puis vers don Juan, comme pour demander à lui parler sans témoins. Le domestique sortit aussitôt. La dame s'assit regardant don Juan de tout son œil avec la plus grande attention. Après un assez long silence, elle commença de la sorte :

— Seigneur cavalier, ma démarche a de quoi surprendre, et vous devez sans doute concevoir de moi une médiocre opinion : mais si l'on connaissait les motifs qui m'amènent ici, sans doute, on ne me blâmerait pas. Vous vous êtes battu hier avec un cavalier de cette ville.....

— Moi, madame! s'écria don Juan en pâlissant ; je ne suis pas sorti de cette chambre.....

— Il est inutile de feindre avec moi, et je dois vous donner l'exemple de la franchise. — En parlant ainsi, elle écarta son manteau, et don Juan reconnut dona Teresa. — Seigneur don Juan, poursuivit-elle en rougissant, je dois vous avouer que votre bravoure m'a intéressée pour vous au dernier point. J'ai remarqué, malgré le trouble où j'étais, que votre épée s'était brisée, et que vous l'aviez jetée à terre auprès de notre porte. Au moment où l'on s'empressait autour du blessé, je suis descendue et j'ai ramassé la poignée de cette épée. En la considérant, j'ai lu votre nom, et j'ai compris combien vous seriez exposé si elle tombait entre les mains de vos ennemis. La voici, je suis bien heureuse de pouvoir vous la rendre.

Don Juan tomba, comme de raison, à ses genoux, lui dit qu'il lui devait la vie, mais que c'était un présent inutile, puisqu'elle allait le faire mourir d'amour. Dona Teresa était pressée et voulait

se retirer sur-le-champ, cependant elle écoutait don Juan avec tant de plaisir qu'elle ne pouvait se décider à s'en retourner. Une heure à peu près se passa de la sorte toute remplie de sermens d'amour éternel, baisemens de main, prières d'une part, faibles refus de l'autre. Don Garcia, qui entra tout à coup, interrompit le tête-à-tête. Il n'était pas homme à se scandaliser. Son premier soin fut de rassurer doña Teresa. Il loua beaucoup son courage, sa présence d'esprit, et finit par la prier de s'entremettre auprès de doña Fausta, afin de lui ménager un accueil plus humain. Doña Teresa promit tout ce qu'il voulut, s'enveloppa hermétiquement dans son manteau, et partit après avoir promis de se trouver le soir même avec sa sœur dans une partie de la promenade qu'elle désigna.

— Nos affaires vont bien, dit don Garcia aussitôt que les deux jeunes gens furent seuls. Personne ne vous soupçonne. Le corrégidor, qui ne me veut pas de bien, m'avait d'abord fait l'honneur de penser à moi. Il était persuadé, disait-il, que c'était moi qui avais tué don Christoval. Savez-vous ce qui lui a fait changer d'opinion? C'est qu'on lui a dit que j'avais passé toute la soirée avec vous, et vous avez, mon cher, une si grande réputation de sainteté, que vous en avez à revendre pour les autres. Quoi qu'il en soit, on ne pense pas à nous. L'espiéglerie de cette brave petite Teresa nous rassure pour l'avenir; ainsi n'y pensons plus, et ne songeons qu'à nous amuser.

Ah! don Garcia, s'écria tristement don Juan, c'est une bien triste chose que de tuer un de ses semblables!

— Il y a quelque chose de plus triste, répondit don Garcia, c'est qu'un de nos semblables nous tue, et une troisième chose qui surpasse les deux autres en tristesse, c'est un jour passé sans dîner. C'est pourquoi je vous invite à dîner aujourd'hui avec quelques bons vivans qui seront charmés de vous voir. En disant ces mots, il sortit.

L'amour faisait déjà une puissante diversion aux remords de don Juan. La vanité acheva de les étouffer. Les étudians avec lesquels il dîna chez don Garcia, avaient appris par lui quel était le véritable meurtrier de don Christoval. Ce don Christoval était un cavalier fameux par son courage et par son adresse; il était redouté

des étudians : aussi sa mort ne pouvait qu'exciter leur gaîté, et son heureux adversaire fut accablé de complimens. Il était l'honneur, la fleur, le bras de l'université. Sa santé fut bue avec enthousiasme, et un étudiant de Murcie improvisa un sonnet à sa louange dans lequel il le comparait au Cid et à Bernard de Carpio. En se levant de table, don Juan sentait bien encore quelque poids sur son cœur; mais s'il avait eu le pouvoir de ressusciter don Christoval, je ne crois pas qu'il en eût fait usage, pour ne pas perdre la considération et la renommée que sa mort lui avait acquises dans toute l'université de Salamanque. Le soir venu, des deux côtés, on fut exact au rendez-vous qui eut lieu sur les bords de la Formes. Dona Teresa prit la main de don Juan (on ne donnait pas encore le bras), et dona Fausta celle de don Garcia. Après quelques tours de promenade, les deux couples se séparèrent fort contens, avec la promesse de ne pas laisser échapper une seule occasion de se revoir.

En quittant les deux sœurs, ils rencontrèrent quelques bohémiennes qui dansaient avec des tambours de basque, au milieu d'un groupe d'étudians. Ils se mêlèrent à eux. Les danseuses plurent à don Garcia qui résolut de les emmener souper. La proposition fut aussitôt faite et aussitôt acceptée. Don Juan, en sa qualité de *fidus Achates*, était de la partie. Piqué de ce qu'une des bohémiennes lui avait dit qu'il avait l'air d'un moine novice, il s'étudia à faire tout ce qu'il fallait pour prouver que ce surnom était mal appliqué. Il jura, dansa, joua, et but autant à lui seul que deux étudians de seconde année auraient pu faire. On eut beaucoup de peine à le ramener chez lui après minuit, un peu plus qu'ivre et dans un tel état de fureur, qu'il voulait mettre le feu à Salamanque et boire toute la Formes pour l'empêcher d'éteindre l'incendie.

C'est ainsi que don Juan perdait l'une après l'autre toutes les heureuses qualités que la nature et son éducation lui avaient données. Au bout de trois mois de séjour à Salamanque, sous la direction de don Garcia, il avait tout-à-fait séduit la pauvre dona Teresa; son camarade avait réussi de son côté huit à dix jours plus tôt. D'abord don Juan aima sa maîtresse avec tout l'amour qu'un enfant de son âge porte à la première femme qui se donne à lui; mais don Garcia lui démontra sans peine que la constance était une vertu chimérique, et que s'il se conduisait autrement que ses camarades

dans les orgies auxquelles il prenait part, il serait cause que la réputation de dona Teresa en recevrait des atteintes, car, disait-il, il n'y a qu'un amour très violent et satisfait qui se contente d'une seule femme. En outre, la mauvaise compagnie dans laquelle don Juan était plongé ne lui laissait pas un moment de repos. Il paraissait à peine dans les classes, ou bien, affaibli par les veilles et la débauche, il s'assoupissait aux doctes leçons des plus illustres professeurs. En revanche, il était toujours le premier et le dernier à la promenade, et quant à ses nuits, il passait régulièrement au cabaret ou en pire lieu celles que dona Teresa ne pouvait lui consacrer.

Un matin il avait reçu un billet de cette dame, qui lui exprimait le regret qu'elle avait de ne pouvoir le recevoir la nuit. Une vieille parente venait d'arriver à Salamanque, et on lui donnait la chambre de dona Teresa; elle devait coucher dans celle de sa mère. Ce désappointement affecta très médiocrement don Juan, qui trouva bientôt le moyen d'employer sa soirée. Au moment qu'il sortait dans la rue, préoccupé de ses projets, une femme voilée lui remit un billet; il était de dona Teresa. Elle avait trouvé moyen d'avoir une autre chambre, et avait tout arrangé avec sa sœur pour un rendez-vous. Don Juan montra la lettre à don Garcia. Ils hésitèrent quelque temps; puis enfin, machinalement, et comme par habitude, ils escaladèrent le balcon de leurs maîtresses et passèrent la nuit avec elles.

Dona Teresa avait à la gorge un signe assez apparent. Ce fut une immense faveur que reçut don Juan la première fois qu'il eut la permission de le regarder. Pendant quelque temps il continua à le considérer comme la plus ravissante chose du monde. Il le comparait tantôt à une violette, tantôt à une anémone, tantôt à la fleur de l'alfalfa. Mais bientôt ce signe, qui était réellement fort joli, cessa, par la satiété, de lui paraître tel. — C'est une grande tache noire, voilà tout, se disait-il en soupirant. C'est dommage qu'elle se trouve là. Parbleu, c'est que cela ressemble à une couenne de lard. Le diable emporte le signe! — Un jour même il demanda à dona Teresa si elle n'avait pas consulté un médecin sur les moyens de le faire disparaître. A quoi la pauvre fille répondit en rougissant jusqu'au blanc des yeux qu'il n'y avait pas un seul homme, excepté

lui, qui eût vu cette tache; qu'au surplus sa nourrice avait coutume de lui dire que de tels signes portaient bonheur.

Le soir que j'ai dit, don Juan étant venu au rendez-vous d'assez mauvaise humeur, revit le signe en question, qui lui parut encore plus grand que les autres fois. — C'est parbleu la représentation d'un gros rat, se dit-il à lui-même, en le considérant. En vérité, c'est une monstruosité! C'est un signe de réprobation comme celui dont fut marqué Caïn. Il faut avoir le diable au corps pour faire sa maîtresse d'une pareille femme! — Il fut maussade au dernier point. Il querella sans sujet la pauvre Teresa, la fit pleurer, et sortit enfin à l'aube sans vouloir l'embrasser. Don Garcia, qui sortait avec lui, marcha quelque temps sans parler; puis, s'arrêtant tout d'un coup :

— Convenez, don Juan, dit-il, que nous nous sommes bien ennuyés cette nuit. Pour moi, j'en suis encore excédé, et j'ai bien envie d'envoyer une bonne fois la princesse à tous les diables!

— Vous avez tort, dit don Juan, dona Fausta est une charmante personne, blanche comme un cigne, et elle est toujours de bonne humeur. Et puis elle vous aime tant; en vérité vous êtes bien heureux.

— Blanche, à la bonne heure; je conviens qu'elle est blanche, mais elle n'a pas de couleurs; et à côté de sa sœur elle semble un hibou auprès d'une colombe. C'est vous qui êtes bien heureux.

— Comme cela, répondit don Juan. La petite est assez gentille, mais c'est un enfant, et il n'y a pas à causer raisonnablement avec elle. Elle a la tête farcie de romans de chevalerie, et elle s'est fait sur l'amour les opinions les plus extravagantes. Vous ne vous faites pas d'idée de son exigence.

— C'est que vous êtes trop jeune, don Juan, et vous ne savez pas dresser vos maîtresses. Une femme, voyez-vous, est comme un cheval. Si vous lui laissez prendre de mauvaises habitudes, si vous ne lui persuadez pas que vous ne lui pardonnez aucun caprice jamais vous n'en pourrez rien obtenir.

— Dites-moi, don Garcia, traitez-vous vos maîtresses comme vos chevaux? Employez-vous souvent la gaule pour leur faire passer leurs caprices?

— Rarement, mais je suis trop bon. Tenez, don Juan, voulez

vous me céder dona Teresa? je vous promets qu'au bout de quinze jours elle sera souple comme un gant. Je vous offre dona Fausta en échange. Vous faut-il du retour?

— Le marché serait assez de mon goût, dit don Juan en souriant, si ces dames de leur côté y consentaient. Mais dona Fausta ne voudrait jamais vous céder. Elle perdrait trop à l'échange.

— Vous êtes trop modeste; mais rassurez-vous. Je l'ai tant fait enrager hier, que le premier venu lui semblerait auprès de moi comme un ange de lumière pour un damné. Savez-vous, don Juan, poursuivit don Garcia, que je parle très sérieusement. — Et don Juan rit plus fort du sérieux avec lequel son ami débitait ces extravagances.

Cette édifiante conversation fut interrompue par l'arrivée de plusieurs étudians qui donnèrent un autre cours à leurs idées. Mais le soir venu, les deux amis étant assis devant une bouteille de vin de Montilla accompagnée d'une petite corbeille remplie de glands de Valence, don Garcia se remit à se plaindre de sa maîtresse. Il venait de recevoir une lettre de dona Fausta, pleine d'expressions tendres et de doux reproches, au milieu desquels on voyait percer son esprit enjoué et son habitude de saisir le côté ridicule de chaque chose.

— Tenez, dit don Garcia, tendant la lettre à don Juan et bâillant outre mesure, lisez ce beau morceau. Encore un rendez-vous pour ce soir! Mais le diable m'emporte si j'y vais!

Don Juan lut la lettre qui lui parut charmante.

— En vérité, dit-il, si j'avais une maîtresse comme la vôtre, toute mon étude serait de la rendre heureuse.

— Prenez-la donc, mon cher, s'écria don Garcia, prenez-la et traitez-la à votre fantaisie. Je vous abandonne mes droits. Faisons mieux, ajouta-t-il en se levant, comme éclairé par une inspiration soudaine, jouons nos maîtresses. Voici des cartes. Faisons une partie d'hombre. Dona Fausta est mon enjeu; vous, mettez sur table dona Teresa.

Don Juan, riant aux larmes de la folie de son camarade, prit les cartes et les mêla. Quoiqu'il ne mît presque aucune attention à son jeu, il gagna. Don Garcia, sans paraître fort chagrin de la perte de sa partie, demanda ce qu'il fallait pour écrire, et fit une espèce

de billet à ordre, tiré sur dona Fausta, à laquelle il enjoignait de se mettre à la disposition du porteur, absolument comme il eût écrit à son intendant de compter cent ducats à un de ses créanciers.

Don Juan riait toujours, et offrait à don Garcia de prendre sa revanche. Mais celui-ci refusa. Si vous avez un peu de courage, dit-il, prenez mon manteau, allez à la petite porte que bien vous connaissez. Vous ne trouverez que dona Fausta, puisque la Teresita ne vous attend pas. Suivez-la sans dire un mot; une fois dans sa chambre, il se peut fort bien qu'elle éprouve un moment de surprise, qu'elle verse même une larme ou deux; mais que cela ne vous arrête pas. Soyez sûr qu'elle n'osera pas crier. Montrez-lui alors ma lettre; dites-lui que je suis un horrible scélérat, un monstre, tout ce que vous voudrez; qu'elle a une vengeance facile et prompte; et cette vengeance, soyez certain qu'elle la trouvera bien douce.

A chacune des paroles de don Garcia le diable entrait plus avant dans le cœur de don Juan, et lui démontrait que ce qu'il n'avait jusqu'à présent regardé que comme une plaisanterie sans but pouvait se terminer pour lui de la manière la plus agréable. Il cessa de rire, et le rouge du plaisir commença à lui monter au front.

— Si j'étais assuré, dit-il, que dona Fausta consentît à cet échange....

— Si elle consentait! s'écria don Garcia. Quel blanc-bec êtes-vous, mon camarade, pour croire qu'une femme puisse hésiter entre un amant de six mois et un amant d'un jour! Allez, vous me remercierez tous les deux demain, je n'en doute pas, et la seule récompense que je vous demande, c'est de me permettre de faire la cour à la Teresita pour me dédommager. — Puis, voyant que don Juan était plus qu'à moitié convaincu, il lui dit : — Décidez-vous, car pour moi je ne veux pas voir Fausta ce soir; si vous n'en voulez pas, je donne ce billet au gros Fadrique, et c'est lui qui en aura l'aubaine.

— Ma foi! arrive que pourra, s'écria don Juan, saisissant le billet, et pour se donner du courage, il avala d'un trait un grand verre de Montilla.

L'heure approchait. Don Juan, qu'un reste de conscience retenait encore, buvait coup sur coup pour s'étourdir. Enfin l'hor-

loge sonna. Don Garcia jeta son manteau sur les épaules de don Juan et le conduisit jusqu'à la porte de sa maîtresse; puis, ayant fait le signal convenu, il lui souhaita une bonne nuit, et s'éloigna sans le moindre remords de la mauvaise action qu'il venait de commettre.

La porte s'ouvrit. Dona Fausta attendait depuis quelque temps.

— Est-ce vous, don Garcia? demanda-t-elle à voix basse.

— Oui, répondit don Juan encore plus bas et la figure cachée sous les plis d'un large manteau. Il entra; la porte se referma aussitôt, et don Juan commença à monter un escalier obscur avec son guide.

— Prenez le bout de ma mantille, dit-elle, et suivez-moi le plus doucement que vous pourrez.

En peu d'instans il se trouva dans la chambre de Fausta. Une lampe seule y jetait une médiocre clarté. Don Juan n'ôta ni son manteau ni son chapeau, et se tint debout, le dos près de la porte, n'osant encore se découvrir. Dona Fausta le considéra quelque temps sans rien dire; puis, ouvrant les bras, elle s'avança vers lui pour l'embrasser. Don Juan laissa alors tomber son manteau et lui tendit les bras.

— Quoi! c'est vous, seigneur don Juan! s'écria-t-elle. Est-ce que don Garcia est malade?

— Malade? Non, dit don Juan.... Mais il ne peut venir. Il m'a envoyé auprès de vous....

— Oh! que j'en suis fâchée! Mais, dites-moi, ce n'est pas une autre femme qui l'empêche de venir?

— Vous le croyez donc bien libertin?....

— Que ma sœur va être contente de vous voir! La pauvre enfant! elle croyait que vous ne viendriez pas?

— Laissez-moi passer, je vais l'avertir.

— C'est inutile.

— Vous avez un air singulier, don Juan.... Vous avez une mauvaise nouvelle à m'apprendre.... parlez, il est arrivé quelque malheur à don Garcia?

Don Juan, pour s'épargner une réponse embarrassante, tendit à la pauvre fille l'infame billet de don Garcia. Elle le lut avec précipitation et ne le comprit pas d'abord. Elle le relut et n'en put croire

ses yeux. Don Juan l'observait avec attention : il la voyait tour à tour s'essuyer le front, se frotter les yeux ; ses lèvres tremblaient, une pâleur mortelle couvrait son visage, et elle était obligée de tenir à deux mains le papier, pour qu'il n'échappât pas de ses mains. Enfin elle se leva par un effort désespéré, et s'écria : Tout cela est faux ! c'est une horrible fausseté. Don Garcia n'a jamais écrit cela.

Don Juan répondit : — Vous connaissez son écriture. Il ne savait pas le prix du trésor qu'il possédait.... et moi j'ai accepté, parce que je vous adore.

Elle jeta sur lui un regard du plus profond mépris et se mit à relire la lettre avec l'attention d'un avocat qui soupçonne une falsification dans un acte. Ses yeux étaient démesurément ouverts et fixés sur le papier. De temps en temps une grosse larme s'en échappait sans qu'elle clignât la paupière, et tombait en glissant sur ses joues. Tout à coup elle sourit d'un sourire de fou et s'écria : C'est une plaisanterie, n'est-ce pas? c'est une plaisanterie? Don Garcia est là, il va venir.

— Ce n'est point une plaisanterie, dona Fausta. Il n'y a rien de plus vrai que l'amour que j'ai pour vous. Je serais bien malheureux si vous ne me croyiez pas.

— Misérable ! s'écria dona Fausta ; mais si tu dis vrai, tu es un plus grand scélérat encore que don Garcia.

— L'amour excuse tout, belle Faustita. Don Garcia vous abandonne. Prenez-moi pour vous consoler. Je vois peint sur ce panneau Bacchus et Ariane ; laissez-moi être votre Bacchus.

Sans répondre un mot, elle saisit un poignard suspendu à la muraille, et s'avança vers don Juan en le tenant élevé au-dessus de sa tête. Mais il avait vu le mouvement, il lui saisit le bras, la désarma sans peine, et se croyant autorisé à la punir de ce commencement d'hostilité, il l'embrassa trois ou quatre fois, et voulut l'entraîner vers un petit lit de repos. Dona Fausta était une femme faible et délicate ; mais la colère lui donnait des forces, elle résistait à don Juan, tantôt s'attachant aux meubles, tantôt se défendant des mains, des pieds et des dents. Don Juan avait d'abord reçu quelques coups en souriant, mais bientôt la colère fut chez lui aussi forte que l'amour. Il étreignait fortement Faustita sans craindre de froisser sa peau délicate. C'était un lutteur irrité qui voulait à tout

prix triompher de son adversaire, prêt à l'étouffer, s'il fallait, pour le vaincre. Fausta eut alors recours à la dernière ressource qui lui restait. Un sentiment de pudeur féminine l'avait empêchée d'appeler à son aide; mais alors, se voyant sur le point d'être vaincue, elle fit retentir la maison de ses cris.

Don Juan sentit qu'il ne s'agissait plus pour lui de posséder sa victime, et qu'il devait, avant tout, songer à sa sûreté. Il voulut repousser Fausta et gagner la porte; mais elle s'attachait à ses habits, et il ne pouvait s'en débarrasser. En même temps le bruit alarmant de portes qui s'ouvraient se faisait entendre, des pas et des voix d'hommes s'approchaient, il n'y avait pas un instant à perdre. Il fit un effort pour rejeter loin de lui dona Fausta; mais elle se cramponnait à son pourpoint avec tant de force, qu'il tourna sur lui-même avec elle sans avoir gagné autre chose que de changer de position. Fausta était alors du côté de la porte qui s'ouvrait en dedans. Elle continuait ses cris. Tout d'un coup la porte s'ouvre; un homme tenant une arquebuse à la main paraît à l'entrée. Il laisse échapper une exclamation de surprise, et une détonation suit aussitôt. La lampe s'éteignit, et don Juan sentit que les mains de dona Fausta se desserraient et que quelque chose de chaud et d'humide coulait sur les siennes. Elle glissa ou plutôt tomba sur le plancher, la balle venait de lui fracasser l'épine du dos; son père l'avait tuée au lieu de son ravisseur. Don Juan, se sentant libre, s'élança vers l'escalier, au milieu de la fumée de l'arquebuse. Il reçut d'abord un coup de crosse du père et un coup d'épée d'un laquais qui le suivait. Mais ni l'un ni l'autre ne lui fit beaucoup de mal. Il mit l'épée à la main et chercha à se frayer un passage. Le laquais eut peur de son air résolu, et se retira en arrière. Mais don Alonso d'Ojeda, homme ardent et intrépide, se précipita sur lui; don Juan para quelques bottes, et sans doute il n'avait d'abord que l'intention de se défendre; mais l'habitude de l'escrime fait qu'une riposte, après une parade, n'est plus qu'un mouvement machinal et presque involontaire. Au bout d'un instant, le père de dona Fausta poussa un grand soupir et tomba mortellement blessé. Don Juan, trouvant le passage libre, s'élança comme un trait sur l'escalier, de là vers la porte, et en un clin d'œil il fut dans la rue, sans être poursuivi des domestiques, qui s'empressaient autour de leur

maître expirant. Dona Teresa, accourue au bruit du coup d'arquebuse, avait vu cette horrible scène, et était tombée évanouie à côté de son père. Elle ne connaissait encore que la moitié de son malheur.

Don Garcia achevait la dernière bouteille de Montilla, lorsque don Juan, pâle, couvert de sang, les yeux égarés, son pourpoint déchiré et son rabat sortant d'un demi-pied de ses limites ordinaires, entra précipitamment dans sa chambre et se jeta tout haletant sur un fauteuil sans pouvoir parler. Don Garcia comprit à l'instant que quelque accident grave venait d'arriver. Il laissa don Juan respirer péniblement deux ou trois fois, puis il lui demanda des détails; en deux mots il fut au fait. Don Garcia ne perdait pas facilement son flegme habituel. Il écouta sans sourciller le récit entrecoupé que lui fit son ami. Puis, remplissant un verre et le lui présentant : Buvez, dit-il, vous en avez besoin. C'est une mauvaise affaire! ajouta-t-il après avoir bu lui-même. Tuer un père est grave..... Il y a bien des exemples pourtant, à commencer par le Cid. Le pire, c'est que vous n'avez pas cinq cents hommes tout habillés de blanc pour vous défendre des archers de Salamanque et des parens du défunt; occupons-nous d'abord du plus pressé..... Il fit deux ou trois tours dans la chambre comme pour recueillir ses idées.

Rester à Salamanque, reprit-il, après une semblable esclandre, ce serait folie. Ce n'est pas un hobereau que don Alonso Ojeda, et d'ailleurs les domestiques ont dû vous reconnaître. Admettons pour un moment que vous n'ayez pas été reconnu; vous vous êtes acquis maintenant à l'université une réputation si avantageuse, qu'on ne manquera pas de vous imputer un méfait anonyme. Tenez, croyez-moi, il faut partir, et le plus tôt, c'est le mieux. Vous êtes devenu ici trois fois plus savant qu'il ne sied à un gentilhomme de bonne maison. Laissez là Minerve, et essayez un peu de Mars; cela vous réussira mieux, car vous avez des dispositions. On se bat en Flandres. Allons tuer des protestans; rien n'est plus propre à racheter nos peccadilles en ce monde et dans l'autre. Amen! Je finis comme au sermon.

Le mot de Flandres opéra comme un talisman sur don Juan. Quitter l'Espagne, il croyait que c'était s'échapper à lui-même. Au milieu des fatigues et des dangers de la guerre, il n'aurait pas de

loisir pour ses remords! — En Flandres, en Flandres! s'écria-t-il, jetons ces guenilles et montrons que l'étude ne nous a pas amollis.

— De Salamanque à Bruxelles, il y a loin, reprit gravement don Garcia, et dans votre position vous ne pouvez partir trop tôt. Songez que si M. le corregidor vous attrape, il vous sera bien difficile de faire une campagne autre part que sur les galères de Sa Majesté.

Don Juan, après s'être concerté quelques instans avec son ami, se dépouilla promptement de son habit d'étudiant. Il prit une veste de cuir brodé telle qu'en portaient alors les militaires, un grand chapeau rabattu, et n'oublia pas de garnir sa ceinture d'autant de doublons que don Garcia put la charger. Tous ces apprêts ne durèrent que quelques minutes. Il se mit en route, à pied, sortit de la ville sans être reconnu, et marcha toute la nuit et toute la matinée suivante jusqu'à ce que la chaleur du soleil l'obligeât à s'arrêter. A la première ville où il arriva, il acheta un cheval, et s'étant joint à une caravane de voyageurs, il parvint sans obstacle à Saragosse. Là il demeura quelques jours sous le nom de don Juan Carrazo. Don Garcia, qui avait quitté Salamanque le lendemain de son départ, et qui avait pris un autre chemin, le rejoignit à Saragosse. Ils n'y firent pas un long séjour. Après avoir accompli fort à la hâte leurs dévotions à Notre-Dame du Pilier, avoir lorgné quelques beautés aragonaises, et s'être pourvu chacun d'un bon domestique, ils se rendirent à Barcelonne où ils s'embarquèrent pour Civita Vecchia. La fatigue, le mal de mer, la nouveauté des sites, et la légèreté naturelle de don Juan, tout se réunissait pour qu'il oubliât vite les horribles scènes qu'il laissait derrière lui. Les plaisirs que les deux amis trouvèrent en Italie leur firent négliger pendant quelques mois le but principal de leur voyage; mais l'argent commençant à leur manquer, ils se joignirent à un certain nombre de leurs compatriotes, braves comme eux et légers d'argent, et se mirent en route pour l'Allemagne.

Arrivés à Bruxelles, chacun s'enrôla dans la compagnie du capitaine qui lui plut. Les deux amis voulurent faire leurs premières armes dans celle du capitaine don Manuel de Gomare, d'abord parce qu'il était Andaloux, ensuite parce qu'il passait pour n'exiger de ses soldats que du courage, et des armes bien polies et en bon état.

Le capitaine Gomare, charmé de leur bonne mine, les traita bien et selon leurs goûts, c'est-à-dire qu'il les employa dans toutes les occasions périlleuses. La fortune leur fut favorable, et là où beaucoup de leurs camarades trouvèrent la mort, ils ne reçurent pas une blessure et se firent remarquer des généraux. Ils obtinrent chacun une enseigne le même jour. Dès ce moment, se croyant sûrs de l'estime et de l'amitié de leurs chefs, ils avouèrent leurs véritables noms et reprirent leur train de vie ordinaire, c'est-à-dire qu'ils passaient le jour à jouer ou à boire, et la nuit à donner des sérénades aux plus belles dames des villes où ils se trouvaient en garnison pendant l'hiver. Ils avaient reçu de leurs parens leur pardon, ce qui les toucha médiocrement, et des lettres de crédit sur des banquiers d'Anvers. Ils en firent bon usage. Jeunes, riches, braves et entreprenans, leurs conquêtes furent nombreuses et rapides. Je ne m'arrêterai pas à les décrire; qu'il suffise au lecteur de savoir que lorsqu'ils voyaient une jolie femme, tous les moyens leur étaient bons pour l'obtenir. Promesses, sermens, n'étaient qu'un jeu pour ces indignes libertins; et si des frères ou des maris trouvaient à redire à leur conduite, ils avaient pour leur répondre de bonnes épées et des cœurs impitoyables.

La guerre recommença avec le printemps. Dans une escarmouche qui fut malheureuse pour les Espagnols, le capitaine Gomare fut mortellement blessé. Don Juan, qui le vit tomber, accourut auprès de lui et appela quelques soldats pour l'emporter; mais le bon capitaine, rassemblant ce qui lui restait de forces, lui dit : Laissez-moi mourir ici. Je sens que je n'irai pas loin. Autant vaut mourir ici qu'une demi-lieue plus loin. Gardez vos soldats; ils vont être assez occupés, car je vois les Hollandais qui s'avancent en force. — Enfans, ajouta-t-il en s'adressant aux soldats qui s'empressaient autour de lui, serrez-vous autour de vos enseignes et ne vous inquiétez pas de moi.

Don Garcia survint dans ce moment, et lui demanda s'il n'avait pas quelque dernière volonté qui pût être exécutée après sa mort.

— Que diable voulez-vous que je veuille dans un moment comme celui-ci?... Il parut se recueillir quelques instans. — Je n'ai jamais beaucoup songé à la mort, reprit-il, et je ne la croyais pas si prochaine... Je ne serais pas fâché d'avoir auprès de moi quelque

prêtre... Mais tous nos moines sont aux bagages... Il est dur pourtant de mourir sans confession!

— Voici mon livre d'heures, dit don Garcia en lui présentant un flacon de vin. Prenez courage.

Les yeux du vieux soldat devenaient de plus en plus troubles. La plaisanterie de don Garcia ne fut pas remarquée par lui; mais les vieux soldats qui l'entouraient en furent scandalisés.

— Don Juan, dit le moribond, approchez, mon enfant. Tenez, je vous fais mon héritier. Prenez cette bourse. Elle contient tout ce que je possède. Il vaut mieux qu'elle soit à vous qu'à ces excommuniés. La seule chose que je vous demande, c'est de faire dire quelques messes pour le repos de mon ame.

Don Juan promit en lui serrant la main, tandis que don Garcia lui faisait observer tout bas quelle différence il y avait entre les opinions d'un homme faible quand il meurt et celles qu'il professe assis devant une table couverte de bouteilles. Quelques balles venant à siffler à leurs oreilles leur annoncèrent l'approche des Hollandais. Les soldats reprirent leurs rangs. Chacun dit adieu à la hâte au capitaine Gomare, et on ne s'occupa plus que de faire retraite en bon ordre. Cela était assez difficile avec un ennemi nombreux, un chemin malaisé et des soldats fatigués d'une longue marche. Pourtant les Hollandais ne purent les entamer, et abandonnèrent la poursuite à la nuit, sans avoir pris un drapeau ou fait un seul prisonnier qui ne fût blessé.

Le soir, les deux amis, assis dans une grange avec quelques officiers, devisaient de l'affaire à laquelle ils venaient d'assister. On blâma, comme cela se pratique, les dispositions du commandant du jour, et l'on trouva après coup tout ce qu'il aurait fallu faire. Puis on en vint à parler des morts et des blessés.

— Pour le capitaine Gomare, dit don Juan, je le regretterai long-temps. C'était un brave officier, bon camarade, un véritable père pour ses soldats.

— Oui, dit don Garcia, mais je vous avouerai que jamais je n'ai été si surpris que lorsque je l'ai vu tant en peine pour n'avoir pas une robe noire à ses côtés. Cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'il est plus facile d'être brave en paroles qu'en actions. Tel se moque d'un danger éloigné, qui pâlit quand il s'approche. A propos, don

Juan, puisque vous êtes son héritier, dites-nous ce qu'il y a dans la bourse qu'il vous a laissée. Don Juan l'ouvrit alors pour la première fois, et vit qu'elle contenait environ soixante pièces d'or.

— Puisque nous sommes en fonds, dit don Garcia qui était habitué à regarder la bourse de son ami comme la sienne, pourquoi ne ferions-nous pas une partie de pharaon au lieu de pleurnicher ainsi en pensant à nos amis morts?

La proposition fut goûtée de tous; on apporta quelques tambours que l'on couvrit d'un manteau. Ils servirent de table de jeu. Don Juan joua le premier, conseillé par don Garcia; mais avant de ponter, il tira de sa bourse dix pièces d'or qu'il enveloppa dans son mouchoir et qu'il mit dans sa poche.

— Que diable voulez-vous en faire? s'écria don Garcia. Un soldat thésauriser! et la veille d'une affaire!

— Vous savez, don Garcia, que tout cet argent n'est pas à moi. Don Manuel m'a fait un legs *sub pœnæ nomine*, comme nous disions à Salamanque.

— La peste soit du fat! s'écria don Garcia. Je crois, le diable m'emporte, qu'il a l'intention de donner ces dix écus au premier curé que nous rencontrerons!

— Pourquoi pas? Je l'ai promis.

— Taisez-vous, par la barbe de Mahomet!... vous me faites honte, et je ne vous reconnais pas.

Le jeu commença; les chances furent d'abord variées; bientôt elles tournèrent décidément contre don Juan. En vain, pour rompre la veine, don Garcia prit les cartes, au bout d'une heure tout l'argent qu'ils possédaient avec les cinquante écus du capitaine Gomare étaient passés dans les mains du banquier. Don Juan voulait aller dormir; mais don Garcia était échauffé, il prétendait avoir sa revanche et regagner ce qu'il avait perdu.

— Allons, M. Prudent, dit-il, voyons ces derniers écus que vous avez si bien serrés. Je suis sûr qu'ils vous porteront bonheur.

— Songez, don Garcia, que j'ai promis!...

— Allons, allons, enfant que vous êtes! il s'agit bien de messes à présent. Le capitaine, s'il était ici, aurait plutôt pillé une église que de laisser passer une carte sans ponter.

— Voilà cinq écus, dit don Juan. Ne les exposez pas d'un seul coup.

— Point de faiblesse! dit don Garcia. Et il mit les cinq écus sur une carte. Il gagna, fit paroli, mais perdit le second coup. — Voyons les cinq derniers! s'écria-t-il pâlissant de colère. Don Juan fit quelques objections, mais don Garcia insista plus fortement. Il céda et donna quatre écus. Ils suivirent les premiers. Don Garcia jeta les cartes au nez du banquier, et se leva furieux. Il dit à don Juan :

— Vous avez toujours été heureux, vous, et j'ai entendu dire qu'un dernier écu a un grand pouvoir pour conjurer le sort.

Don Juan était pour le moins aussi furieux que lui. Il ne pensa plus aux messes, ni à sa promesse. Il mit sur un roi le seul écu restant et le perdit aussitôt.

— Au diable l'ame du capitaine Gomare! s'écria-t-il. Je crois que son argent était ensorcelé...

Le banquier leur demanda s'ils voulaient jouer encore; mais comme ils n'avaient plus d'argent et qu'on fait difficilement crédit à des gens qui s'exposent tous les jours à se faire casser la tête, force leur fut de quitter le jeu et de chercher à se consoler avec les buveurs. L'ame du pauvre capitaine fut tout-à-fait oubliée.

Deux jours après, les Espagnols, ayant reçu des renforts, reprirent l'offensive et marchèrent en avant. Ils traversèrent les lieux où l'on s'était battu. Les morts n'étaient pas encore enterrés. Don Garcia et don Juan se hâtaient de marcher pour échapper à ces cadavres qui choquaient à la fois la vue et l'odorat, lorsqu'un soldat qui les précédait fit un grand cri à la vue d'un corps gisant dans un fossé. Ils s'approchèrent et reconnurent le capitaine Gomare. Il était pourtant tout défiguré. Ses traits s'étaient déformés, et raidis dans d'horribles convulsions; il était évident que ses derniers momens avaient été accompagnés de douleurs atroces. Don Juan ne put s'empêcher de frémir, en voyant ce cadavre, dont les yeux ternes et remplis de sang caillé semblaient se diriger sur lui avec un air de menace. Il se rappela les dernières recommandations du pauvre capitaine, et comment il avait négligé de les faire exécuter. La dureté factice dont il était parvenu à remplir son cœur le délivra bientôt de ces remords; il fit promptement creuser une fosse pour ensevelir le capitaine. Un capucin

qui se trouvait là, par hasard, récita à la hâte quelques prières. Le cadavre, aspergé d'eau bénite, fut recouvert de pierres et de terre, et les soldats poursuivirent leur route plus silencieux que de coutume; mais don Juan remarqua un vieil arquebusier, qui, après avoir long-temps fouillé dans ses poches, y trouva enfin un écu, qu'il donna au capucin, en lui disant : « Voilà pour dire des messes au capitaine Gomare. » Ce jour-là don Juan donna des preuves d'une bravoure extraordinaire, et s'exposa au feu de l'ennemi avec si peu de ménagement, qu'on eût dit qu'il voulait se faire tuer.

Peu de temps après la mort du capitaine Gomare, un jeune soldat fut admis comme recrue dans la compagnie où servaient don Juan et don Garcia; il paraissait décidé et intrépide, mais d'un caractère sournois et mystérieux. Jamais on ne le voyait boire ni jouer avec ses camarades; il passait des heures entières assis sur un banc dans le corps-de-garde, occupé à regarder voler les mouches, ou bien à faire jouer la détente de son arquebuse. Les soldats, qui le raillaient de sa réserve, lui avaient donné le sobriquet de *Modesto*. C'était sous ce nom qu'il était connu dans la compagnie, et ses chefs même ne lui en donnaient pas d'autre.

La campagne finit par le siége de Berg-op-Zoom, qui fut, comme on le sait, un des plus meurtriers de cette guerre, les assiégés s'étant défendus avec le dernier acharnement. Une nuit les deux amis se trouvaient ensemble de service à la tranchée; elle était tellement rapprochée des murailles de la place, que le poste était des plus dangereux. Les sorties des assiégés étaient fréquentes, et leur feu vif et bien dirigé.

La première partie de la nuit se passa en alertes continuelles; ensuite assiégés et assiégeans parurent céder également à la fatigue. De part et d'autre, on cessa de tirer, et un profond silence s'établit dans toute la plaine, ou s'il était interrompu, ce n'était que par de rares décharges, qui n'avaient d'autre but que de prouver que si l'on avait cessé de combattre, on continuait néanmoins à faire bonne garde. Il était environ quatre heures du matin; c'est le moment où l'homme qui a veillé éprouve une sensation de froid pénible, accompagnée d'une espèce d'accablement sourd, produit par la lassitude physique et l'envie de dormir. Il n'est aucun

homme de bonne foi qui ne convienne qu'en de pareilles dispositions d'esprit et de corps, il s'est senti capable de faiblesses dont il a rougi après le lever du soleil.

— Morbleu! s'écria don Garcia en piétinant pour se réchauffer et serrant son manteau autour de son corps, je sens ma moelle se figer dans mes os; je crois qu'un enfant hollandais me battrait avec une cruche à bière pour toute arme. En vérité, je ne me reconnais plus. Voilà une arquebusade qui vient de me faire tressaillir. Ma foi! si j'étais dévot, il ne tiendrait qu'à moi de prendre l'étrange état où je me trouve pour un avertissement d'en haut.

Tous ceux qui étaient présens, et don Juan surtout, furent extrêmement surpris de l'entendre parler du ciel, car il ne s'en occupait guère, ou s'il en parlait, c'était pour s'en moquer. Il s'aperçut que plusieurs souriaient en l'entendant, et ranimé par un sentiment de vanité, il s'écria :

— Que personne, au moins, n'aille s'aviser de croire que j'ai peur des Hollandais, de Dieu ou du diable, car nous aurions à la garde montante nos comptes à régler ensemble!

— Passe pour les Hollandais, mais pour Dieu et l'autre, il est bien permis de les craindre, dit un vieux capitaine à moustaches grises, qui portait un chapelet suspendu à côté de son épée.

— Quel mal peuvent-ils me faire? demanda-t-il, le tonnerre ne porte pas aussi juste qu'une arquebuse protestante.

— Et votre ame? dit le vieux capitaine en se signant à cet horrible blasphême.

— Ah! pour mon ame.... il faudrait avant tout que je fusse bien sûr d'en avoir une. Qui m'a jamais dit que j'eusse une ame? Les prêtres. Or, l'invention de l'ame leur rapporte de si beaux revenus, qu'il n'est pas douteux qu'ils n'en soient les auteurs, de même que les pâtissiers ont inventé les tartes pour les vendre.

— Don Garcia, vous finirez mal, dit le vieux capitaine. Ces propos-là ne doivent pas se tenir à la tranchée.

— A la tranchée comme ailleurs je dis ce que je pense. Mais je me tais, car voici mon camarade don Juan dont le chapeau va tomber, tant ses cheveux se dressent sur sa tête. Lui ne croit pas seulement à l'ame; il croit encore aux ames du purgatoire.

— Je ne suis point un esprit fort, dit don Juan en riant, et j'envie

parfois votre sublime indifférence pour les choses de l'autre monde; car, je vous l'avouerai, dussiez-vous vous moquer de moi, il y a des instans où ce que l'on raconte des damnés me donne des rêveries désagréables.

— La meilleure preuve du peu de pouvoir du diable, c'est que vous êtes aujourd'hui debout dans cette tranchée. Sur ma parole, messieurs, dit don Garcia en frappant sur l'épaule de don Juan, s'il y avait un diable, il aurait déjà emporté ce garçon-là. Tout jeune qu'il est, je vous le donne pour un véritable excommunié. Il a mis plus de femmes à mal et plus d'hommes en bière que deux cordeliers et deux braves de Valence n'auraient pu faire.

Il parlait encore quand un coup d'arquebuse partit du côté de la tranchée qui regardait le camp espagnol. Don Garcia porta la main sur sa poitrine, et s'écria : Je suis blessé. Il chancela, et tomba presque aussitôt. En même temps on vit un homme prendre la fuite, mais l'obscurité le déroba bientôt à ceux qui le poursuivaient.

La blessure de don Garcia parut mortelle. Le coup avait été tiré de très près, et l'arme était chargée de plusieurs balles. Mais la fermeté de ce libertin endurci ne se démentit pas un instant. Il renvoya bien loin ceux qui lui parlaient de se confesser. Il disait à don Juan : — Une seule chose me fâche dans ma mort, c'est que les capucins vous persuaderont que c'est un jugement de Dieu contre moi. Convenez avec moi qu'il n'y a rien de plus naturel qu'une arquebusade qui tue un soldat. Ils disent que le coup a été tiré de notre côté, c'est sans doute quelque jaloux rancuneux qui m'a assassiné. Faites-le pendre haut et court si vous l'attrapez. Écoutez, don Juan, j'ai deux maîtresses à Anvers, trois à Bruxelles, et d'autres ailleurs que je ne me rappelle guère,... ma mémoire se trouble... Je vous les lègue... faute de mieux... prenez encore mon épée... et surtout n'oubliez pas la botte que je vous ai apprise... Adieu... et au lieu de messes, que mes camarades se réunissent dans une glorieuse orgie après mon enterrement.

Telles furent à peu près ses dernières paroles. De Dieu, de l'autre monde, il ne s'en souciа pas plus qu'il ne l'avait fait étant plein de vie et de force. Il mourut le sourire sur les lèvres, la vanité lui donnant la force de soutenir jusqu'au bout le rôle détestable

qu'il avait si long-temps joué. Modesto ne reparut plus. Toute l'armée fut persuadée qu'il était l'assassin de don Garcia, mais on se perdait en vaines conjectures sur les motifs qui l'avaient poussé à ce meurtre.

Don Juan regretta don Garcia plus qu'il n'aurait fait son frère. Il se disait, l'insense! qu'il lui devait tout. C'était lui qui l'avait initié aux mystères de la vie, qui avait détaché de ses yeux l'écaille épaisse qui les couvrait. Qu'étais-je avant de le connaître? se demandait-il, et son amour-propre lui disait qu'il était devenu un être supérieur aux autres hommes. Enfin tout le mal qu'en réalité lui avait fait la connaissance de cet athée, il le changeait en bien, et en était aussi reconnaissant qu'un disciple doit l'être à l'égard de son maître.

Les tristes impressions que lui laissa cette mort si soudaine demeurèrent assez long-temps dans son esprit pour l'obliger à changer pendant plusieurs mois son genre de vie. Mais peu à peu il revint à ses anciennes habitudes. Elles étaient maintenant trop enracinées en lui pour qu'un accident pût le changer. Il se remit à jouer, à boire, à courtiser les femmes et à se battre avec les maris. Tous les jours il avait de nouvelles aventures. Aujourd'hui le premier à un assaut, le lendemain escaladant un balcon, le matin ferraillant avec un mari, le soir buvant avec des courtisanes.

Au milieu de ces honteuses occupations, il apprit que son père venait de mourir : sa mère ne lui avait survécu que de quelques jours, en sorte qu'il reçut les deux nouvelles à la fois. Les hommes d'affaires, d'accord avec son propre goût, lui conseillaient de retourner en Espagne et de prendre possession du majorat et des grands biens dont il venait d'hériter. Il avait depuis long-temps obtenu sa grace pour la mort de don Alonso d'Ojeda, le père de dona Fausta, et il regardait cette affaire comme entièrement terminée. D'ailleurs il avait envie de s'exercer sur un plus grand théâtre. Il pensait aux délices de Séville et aux nombreuses beautés qui n'attendaient sans doute que son arrivée pour se rendre à discrétion. Quittant donc la cuirasse, il partit pour l'Espagne. Il séjourna quelque temps à Madrid; se fit remarquer dans une course de taureaux par la richesse de son costume et son adresse à piquer; il y fit quelques conquêtes, mais il ne s'y arrêta pas long-

temps. Arrivé à Séville, il éblouit petits et grands par son faste et sa magnificence. Tous les jours il donnait des fêtes nouvelles où il invitait les plus belles dames de l'Andalousie. Il n'y avait sorte de plaisirs qu'on ne trouvât dans son magnifique palais; il était devenu le roi d'une foule de libertins qui, désordonnés et indisciplinables avec tout le monde, lui obéissaient avec cette docilité qui se trouve trop souvent dans les associations des méchans. Enfin il n'y avait pas de débauche dans laquelle il ne se plongeât, et comme un riche vicieux n'est pas seulement dangereux pour lui-même, son exemple pervertissait la jeunesse andalouse qui l'élevait aux nues et le prenait pour modèle. Nul doute que si la Providence eût souffert plus long-temps ces excès, il n'eût fallu une pluie de feu pour faire justice des désordres et des crimes de Séville. Une maladie qui retint don Juan dans son lit pendant quelques jours, ne lui inspira pas de retour en lui-même. Au contraire, il ne demandait à son médecin de lui rendre la santé qu'afin de courir à de nouveaux excès.

Pendant sa convalescence, il s'amusa à dresser une liste de toutes les femmes qu'il avait séduites et de tous les maris qu'il avait trompés. La liste était divisée en deux colonnes. Dans l'une étaient les noms des femmes et leur signalement sommaire, à côté le nom de leurs maris et leur profession. Il eut beaucoup de peine à retrouver dans sa mémoire les noms de toutes ces malheureuses, et il est à croire que ce catalogue était loin d'être complet. Il le montra un jour à un de ses amis qui était venu lui rendre visite; et comme en Italie il avait eu les faveurs d'une femme qui osait se vanter d'avoir été la maîtresse d'un pape, la liste commençait par son nom, et celui du pape figurait dans la liste des maris. Venait ensuite un prince régnant, puis des ducs, des marquis, enfin jusqu'à des artisans.

— Vois! mon cher, dit-il à son ami; vois, nul n'a pu m'échapper depuis le pape jusqu'au cordonnier : il n'y a pas une classe qui ne m'ait fourni sa quote part.

Don Torribio, c'était le nom de cet ami, examina le catalogue, et le lui rendit en disant d'un ton de triomphe : Il n'est pas complet!

— Comment! pas complet? Qui manque donc à ma liste des maris?

— Dieu, répondit don Torribio.

— Dieu? C'est vrai, il n'y a pas de religieuse. Morbleu! je te remercie de m'avoir averti. Eh bien! je te jure ma foi de gentilhomme qu'avant qu'il soit un mois il sera sur ma liste, avant le pape, et que je te ferai souper ici avec une religieuse. Dans quel couvent de Seville y a-t-il de jolies nonnes?

Quelques jours après, don Juan était en campagne. Il se mit à fréquenter les églises, s'agenouillant fort près des grilles qui séparent les épouses du Seigneur des autres fidèles. Là il jetait ses regards effrontés sur ces vierges timides, comme un loup entré dans une bergerie cherche la brebis la plus grasse pour l'immoler la première. Il eut bientôt remarqué, dans l'église de N. D. du Rosaire, une jeune religieuse d'une beauté ravissante, que relevait encore un air de mélancolie répandu sur tous ses traits. Jamais elle ne levait les yeux, ni ne les tournait à droite ou à gauche; elle paraissait entièrement absorbée par le divin mystère qu'on célébrait devant elle. Ses lèvres remuaient doucement, et il était facile de voir qu'elle priait avec plus de ferveur et d'onction que toutes ses compagnes. Sa vue rappela à don Juan d'anciens souvenirs. Il lui sembla qu'il avait vu cette femme ailleurs, mais il lui était impossible de se rappeler en quel lieu et en quel temps. Tant de portraits étaient plus ou moins bien gravés dans sa mémoire, qu'il lui était impossible de ne pas faire de confusion. Il revint deux jours de suite dans l'église et se plaça toujours au même lieu, sans pouvoir parvenir à faire lever les yeux à la sœur Agathe. Il apprit que tel était son nom.

La difficulté de triompher d'une personne si bien gardée par sa position et sa modestie ne servit qu'à irriter les désirs de don Juan. Le plus important, et il semblait aussi le plus difficile, c'était d'être remarqué. Sa vanité lui persuadait que s'il pouvait seulement attirer l'attention de la sœur Agathe, la victoire était plus qu'à demi gagnée. Voici l'expédient dont il s'avisa pour faire lever les yeux de cette belle personne. Il se plaça aussi près d'elle qu'il lui fut possible, et profitant du moment de l'élévation, où tout le monde se prosterna, il passa la main entre les barreaux de la grille et répandit devant la sœur Agathe le contenu d'une fiole d'essence qu'il avait apportée. L'odeur pénétrante qui se développa subite-

ment obligea la jeune religieuse à lever la tête; et comme don Juan était placé précisément en face d'elle, elle ne put manquer de l'apercevoir. D'abord un vif étonnement se peignit sur tous ses traits, puis elle devint d'une pâleur mortelle; elle poussa un faible cri et tomba évanouie sur les dalles. Ses compagnes s'empressèrent autour d'elle et l'emportèrent dans sa cellule. Don Juan, en se retirant très content de lui-même, se disait : Cette religieuse est vraiment charmante, mais plus je la vois, plus il me semble qu'elle figure dans mon catalogue !

Le lendemain, il fut exact à se trouver auprès de la grille à l'heure de la messe. Mais la sœur Agathe n'était pas à sa place ordinaire, sur le premier rang des religieuses; elle était au contraire presque cachée derrière ses compagnes. Néanmoins, don Juan remarqua qu'elle regardait souvent à la dérobée. Il en tira un augure favorable pour sa passion. La petite me craint, pensa-t-il;.. elle s'apprivoisera bientôt. La messe finie, il observa qu'elle entrait dans un confessionnal; mais pour y arriver, elle passa près de la grille, et laissa tomber son chapelet comme par mégarde. Don Juan avait trop d'expérience pour se laisser prendre à cette prétendue distraction. Il pensait bien qu'il était important pour lui d'avoir ce chapelet, mais il était de l'autre côté de la grille, et il sentit que pour le ramasser, il fallait attendre que tout le monde fût sorti de l'église. Pour attendre ce moment, il s'adossa contre un pilier, dans une attitude méditative, une main placée sur ses yeux, mais les doigts légèrement écartés, en sorte qu'il ne perdait rien des mouvemens de la sœur Agathe. Quiconque l'eût vu dans cette posture l'eût pris pour un bon chrétien absorbé dans une pieuse rêverie.

La religieuse sortit du confessionnal et fit quelques pas pour rentrer dans l'intérieur du couvent; mais elle s'aperçut bientôt ou plutôt elle feignit de s'apercevoir que son chapelet lui manquait. Elle jeta les yeux de tous côtés, et vit qu'il était auprès de la grille. Elle revint et se baissa pour le ramasser. Dans le même moment don Juan observa quelque chose de blanc qui passait sous la grille. C'était un très petit papier plié en quatre. Aussitôt la religieuse se retira.

Le libertin, surpris de réussir plus vite qu'il ne s'y était attendu,

éprouva une espèce de regret de ne pas rencontrer plus d'obstacles. Tel est à peu près le regret d'un chasseur qui poursuit un cerf, comptant sur une longue et pénible course. Tout à coup l'animal tombe à peine lancé, enlevant ainsi au chasseur le plaisir et le mérite qu'il s'était promis de la poursuite. Toutefois il ramassa promptement le billet, et sortit de l'église pour aller le lire à son aise. Voici ce qu'il contenait.

« C'est vous, don Juan! Est-il donc vrai que vous ne m'avez point oubliée. J'étais bien malheureuse, mais je commençais à m'habituer à mon sort. Je vais être maintenant une fois plus malheureuse. Je devrais vous haïr....; vous avez versé le sang de mon père..., mais je ne puis vous haïr ni vous oublier. Ayez pitié de moi. Ne revenez plus dans cette église; vous me faites trop de mal. Adieu, adieu, je suis morte au monde.

TERESA DE OJEDA. »

— Ah! c'est la Teresita! se dit don Juan. Je savais bien que je l'avais vu quelque part. Puis il relut encore le billet. — *Je devrais vous haïr.* — C'est-à-dire je vous adore. — *Vous avez versé le sang de mon père!...* — Chimène en disait autant à Rodrigue... — *Ne revenez plus dans cette église.* — C'est-à-dire je vous attends demain. Fort bien! elle est à moi. Il alla dîner là-dessus.

Le lendemain il fut ponctuel à se trouver à l'église avec une lettre toute prête dans sa poche, mais sa surprise fut grande de ne pas voir paraître la sœur Agathe. Jamais une messe ne lui sembla plus longue. Il était furieux. Après avoir maudit cent fois les scrupules de Teresa, il alla se promener sur les bords du Guadalquivir pour chercher quelque expédient, et voici celui auquel il s'arrêta :

Le couvent de Notre-Dame du Rosaire était renommé parmi tous ceux de Séville pour les excellentes confitures que les sœurs y préparaient. Il alla au parloir, demanda la tourière, et se fit donner la liste de toutes les confitures qu'elle avait à vendre. N'auriez-vous pas des citrons à la Marana? demanda-t-il de l'air le plus naturel du monde.

— Des citrons à la Marana, seigneur cavalier? Voici la première fois que j'entends parler de ces confitures-là.

— Rien n'est plus à la mode pourtant, et je m'étonne que dans une maison comme la vôtre on n'en fasse pas beaucoup.

— Citrons à la Marana?

— A la Marana, répéta don Juan en pesant sur chaque syllabe. Il est impossible que quelqu'une de vos religieuses ne sache pas la recette pour les faire. Demandez, je vous prie, à ces dames si elles ne connaissent pas ces confitures-là. Demain je repasserai.

Quelques minutes après, il n'était question dans tout le couvent que des citrons à la Marana. Les meilleures confiseuses n'en avaient jamais entendu parler. La sœur Agathe seule savait le procédé. Il fallait ajouter de l'eau de rose, des violettes, etc., à des citrons ordinaires. Elle se chargeait de tout. Don Juan, lorsqu'il revint, trouva un pot de citrons à la Marana; c'était à la vérité un mélange abominable au goût, mais sous l'enveloppe du pot se trouvait un billet de la main de Teresa. C'étaient de nouvelles prières de renoncer à elle et de l'oublier. La pauvre fille cherchait à se tromper elle-même. La religion, la piété filiale et l'amour se disputaient le cœur de cette infortunée; mais il était aisé de s'apercevoir que l'amour était le plus puissant. Don Juan envoya un de ses pages au couvent avec une caisse contenant des citrons qu'il voulait faire confire et qu'il recommandait particulièrement à la religieuse qui avait préparé les confitures achetées la veille. Au fond de la caisse était adroitement cachée une réponse aux lettres de Teresa. Il lui disait : « J'ai été bien malheureux. C'est une fatalité qui a conduit mon bras. Depuis cette nuit funeste je n'ai cessé de penser à toi. Je n'osais espérer que tu ne me haïrais pas. Enfin je t'ai retrouvée. Cesse de me parler des sermens que tu as prononcés. Avant de t'engager au pied des autels, tu m'appartenais. Tu n'as pu disposer de ton cœur qui était à moi. Je viens réclamer un bien que je préfère à la vie. Je périrai ou tu me seras rendue. Demain j'irai te demander au parloir. Je n'ai pas osé m'y présenter avant de t'avoir prévenue. J'ai craint que ton trouble ne nous trahît. Arme-toi de courage. Dis-moi si la tourière peut être gagnée. » Deux gouttes d'eau adroitement jetées sur le papier figuraient des larmes répandues en écrivant.

Quelques heures après, le jardinier du couvent lui apporta une réponse et lui fit offre de ses services. La tourière était incorrup-

tible. La sœur Agathe consentait à descendre au parloir, mais à condition que ce serait pour dire et recevoir un adieu éternel.

La malheureuse Teresa parut au parloir plus morte que vive. Il fallut qu'elle tînt la grille à deux mains pour se soutenir. Don Juan, calme et impassible, savourait avec délices le trouble où il la jetait. D'abord, et pour donner le change à la tourière, il parla d'un air dégagé des amis que Teresa avait laissés à Salamanque, et qui l'avaient chargé de lui porter leurs complimens. Puis, profitant d'un moment où la tourière s'était éloignée, il dit très bas et très vite à Teresa.

— Je suis résolu à tout tenter pour te tirer d'ici. S'il faut mettre le feu au couvent, je le brûlerai. Je ne veux rien entendre. Tu m'appartiens. Dans quelques jours tu seras à moi, ou je périrai; mais bien d'autres périront avec moi.

La tourière revint. Dona Teresa suffoquait et ne pouvait articuler un mot. Don Juan cependant, d'un ton d'indifférence, parlait des confitures, des travaux d'aiguille qui occupaient les religieuses, promettait à la tourière de lui envoyer des chapelets bénis à Rome, et de donner au couvent une robe de brocard pour habiller la sainte patrone du couvent le jour de sa fête. Après une demi-heure de semblable conversation, il salua Teresa d'un air respectueux et formel, et la laissa dans un état d'agitation et de désespoir impossible à décrire. Elle courut s'enfermer dans sa cellule, et sa main, plus obéissante que sa langue, traça une longue lettre de reproches, de prières et de lamentations. Mais elle ne pouvait s'empêcher d'avouer son amour, et elle s'excusait de cette faute par la pensée qu'elle l'expiait bien en refusant de se rendre aux prières de son amant. Le jardinier qui se chargeait de cette correspondance criminelle apporta bientôt une réponse. Don Juan menaçait toujours de se porter aux dernières extrémités. Il avait cent braves à son service. Le sacrilége ne l'effrayait pas. Il serait heureux de mourir, pourvu qu'il eût serré encore une fois son amie entre ses bras. Que pouvait faire cette faible enfant habituée à céder à un homme qu'elle adorait? Elle passait les nuits à pleurer, et le jour elle ne pouvait prier, l'image de don Juan la suivait partout; et même quand elle accompagnait ses compagnes dans leurs exercices de piété, son corps faisait machinalement les gestes d'une

personne qui prie, mais son cœur était tout entier à sa funeste passion.

Au bout de quelques jours, elle n'eut plus la force de résister. Elle annonça à don Juan qu'elle était prête à tout. Elle se voyait perdue de toute manière, et elle sentait que mourir pour mourir il valait mieux avoir auparavant un instant de bonheur. Don Juan, au comble de la joie, prépara tout pour l'enlever. Il choisit une nuit sans lune. Le jardinier porta à Teresa une échelle de soie qui devait lui servir à franchir les murs du couvent. Un paquet contenant des habits de femme serait caché dans un endroit convenu du jardin, car il ne fallait pas songer à sortir dans la rue avec des vêtemens de religieuse. Don Juan l'attendrait au pied du mur. Une litière attelée de mules vigoureuses serait préparée à quelque distance, et l'emmènerait rapidement dans une maison de campagne. Là elle serait soustraite à toutes les poursuites, elle vivrait tranquille et heureuse avec son amant. Tel était le plan que don Juan traça lui-même. Il fit faire des habits convenables, essaya l'échelle de cordes, joignit une instruction sur la manière de l'attacher, enfin il ne négligea rien de ce qui pouvait assurer le succès de son entreprise. Le jardinier était sûr, et il avait trop à gagner à être fidèle pour qu'on pût douter de lui. Au surplus, des mesures étaient prises pour qu'il fût assassiné la nuit d'après l'enlèvement. Enfin il semblait que cette trame était si habilement ourdie, que rien ne pouvait la rompre.

Pour éviter les soupçons, don Juan partit pour son château deux jours avant celui qu'il avait fixé pour l'enlèvement. C'était dans ce château qu'il avait passé la plus grande partie de son enfance; mais depuis son retour à Séville il n'y était pas entré. Il y arriva à la nuit tombante, et son premier soin fut de bien souper. Ensuite il se fit déshabiller et se mit au lit; il avait fait allumer dans sa chambre deux grands flambeaux de cire, et sur sa table était un livre de contes libertins. Il lut quelques pages, et se sentant sur le point de s'endormir, il ferma le livre et éteignit un des flambeaux. Avant d'éteindre le second, il promena avec distraction ses regards par toute la chambre, et tout d'un coup il avisa dans son alcove le tableau qui représentait les tourmens du purgatoire, tableau qu'il avait si souvent considéré dans son enfance involontairement; ses

yeux se reportèrent sur l'homme dont un serpent dévorait les entrailles, et bien que cette représentation lui inspirât alors encore plus d'horreur qu'autrefois, il ne pouvait s'en détacher. En même temps, il se rappela la figure du capitaine Gomare, et les effroyables contorsions que la mort avait gravées sur ses traits. Cette idée le fit tressaillir, et il sentit ses cheveux se hérisser sur sa tête. Cependant, rappelant son courage, il éteignit la dernière bougie, espérant que l'obscurité le délivrerait des images hideuses qui le persécutaient. L'obscurité augmenta encore sa terreur. Ses yeux se dirigeaient toujours vers le tableau qu'il ne pouvait voir; mais il lui était tellement familier, qu'il se peignait à son imagination aussi nettement que s'il eût été grand jour. Parfois même il lui semblait que les figures s'éclairaient et devenaient lumineuses, comme si le feu du purgatoire que le peintre avait tracé eût été une flamme réelle. Enfin son agitation fut si grande, qu'il appela à grands cris ses domestiques pour faire enlever le tableau qui lui causait tant de frayeur. Eux entrés dans sa chambre, il eut honte de sa faiblesse. Il pensa que ses gens se moqueraient de lui s'ils venaient à savoir qu'il avait peur d'une peinture. Il se contenta de dire du son de voix le plus naturel qu'il put prendre, que l'on rallumât les bougies et qu'on le laissât seul. Il se remit alors à lire, mais ses yeux seuls parcouraient le livre, son esprit était au tableau. Il passa ainsi une nuit sans sommeil, en proie à une agitation indicible.

Aussitôt que le jour parut, il se leva à la hâte et sortit pour aller chasser. L'exercice et l'air frais du matin le calmèrent peu à peu, et les impressions excitées par la vue du tableau avaient disparu lorsqu'il rentra dans son château. Il se mit à table et but beaucoup. Il était un peu étourdi lorsqu'il alla se coucher. Par son ordre, un lit lui avait été préparé dans une autre chambre, et l'on pense bien qu'il n'eut garde d'y faire porter le tableau. Mais il en avait gardé le souvenir, et il fut assez puissant pour le tenir encore éveillé pendant une partie de la nuit.

Au reste, ces terreurs ne lui inspirèrent pas de repentir pour sa vie passée. Il s'occupait toujours de l'enlèvement qu'il avait projeté, et après avoir donné tous les ordres nécessaires à ses domestiques, il partit seul pour Séville par la grande chaleur du jour, afin de n'y arriver qu'à la nuit. Effectivement il était nuit noire quand il

passait près de la tour del Lloro, où un de ses domestiques l'attendait. Il lui remit son cheval, s'informa si la litière et les mules étaient prêtes, et si elles allaient suivant ses ordres l'attendre dans une rue assez voisine du couvent pour qu'il pût s'y rendre promptement à pied avec Teresa, et cependant pas assez près pour exciter les soupçons de la ronde, si elle venait à les rencontrer. Tout était prêt, ses instructions avaient été exécutées à la lettre. Il vit qu'il avait encore une heure à attendre avant de pouvoir donner le signal convenu à Teresa. Son domestique lui jeta un grand manteau brun sur les épaules, et il entra seul dans Séville par la porte de Triana, se cachant la figure de manière à n'être pas reconnu. La chaleur et la fatigue le forcèrent de s'asseoir sur un banc dans une rue déserte. Là il se mit à siffler et à fredonner les airs qui lui revinrent à la mémoire. De temps en temps il consultait sa montre et voyait avec chagrin que l'aiguille n'avançait pas au gré de son impatience. Tout à coup une musique lugubre et solennelle vint frapper son oreille. Il distingua sans peine les chants que l'église a consacrés aux enterremens. Bientôt une procession tourna le coin de la rue, et s'avança vers lui. Deux longues files de pénitens, portant des cierges allumés, précédaient une bière couverte de velours noir, et portée par plusieurs figures habillées à la mode antique, la barbe blanche et l'épée au côté; la marche était fermée par deux autres files de pénitens en deuil et portant des cierges comme les premiers. Tout ce convoi s'avançait lentement et gravement. On n'entendait pas le bruit des pas sur le pavé, et on eût dit que chaque figure glissait plutôt qu'elle ne marchait. Les plis raides et longs des robes et des manteaux semblaient aussi immobiles que les vêtemens de marbre des statues.

Don Juan, à ce spectacle, éprouva d'abord cette espèce de dégoût que l'idée de la mort inspire à un épicurien. Il se leva et voulut s'éloigner, mais le nombre des pénitens et la pompe du cortège le surprit et piqua sa curiosité; il se dirigeait vers une église voisine dont les portes venaient de s'ouvrir avec bruit. Don Juan arrêta par la manche une des figures qui portaient des cierges, et lui demanda poliment quelle était la personne qu'on allait enterrer. Le pénitent leva la tête; sa figure était pâle et décharnée comme celle d'un homme qui sort d'une longue et douloureuse

maladie, il dit d'une voix sépulcrale : C'est le comte don Juan Marana.

Cette étrange réponse fit dresser les cheveux à la tête de don Juan, mais l'instant d'après il reprit son sang-froid et se mit à sourire. J'aurai mal entendu, dit-il, ou peut-être ce vieillard se sera trompé. Il entra dans l'église en même temps que la procession; les chants funèbres recommencèrent, accompagnés par le son éclatant de l'orgue, et des prêtres vêtus de chappes de deuil entonnèrent le *de profundis*. Don Juan, malgré ses efforts pour paraître calme, sentit son sang se figer. Il s'approcha d'un autre pénitent et lui dit : Quel est donc le mort que l'on enterre? — Le comte don Juan Marana, répondit le pénitent d'une voix creuse et effrayante. Don Juan s'appuya contre une colonne pour ne pas tomber. Il se sentait défaillir, et tout son courage l'avait abandonné. Cependant le service continuait et les voûtes de l'église grossissaient encore les éclats de l'orgue et des voix qui chantaient le terrible *dies iræ*. Il lui semblait entendre les chœurs des anges au jugement dernier. Enfin, faisant un effort, il saisit la main d'un prêtre qui passait près de lui. Cette main était froide comme du marbre.

— Au nom du ciel! mon père, s'écria-t-il, pour qui priez-vous ici, et qui êtes-vous?

— Nous prions pour le comte don Juan Marana, répondit le prêtre en le regardant fixement avec une expression de douleur. Nous prions pour son ame qui est en péché mortel, et nous sommes des ames que les messes et les prières de sa mère ont tirées des flammes du purgatoire. Nous payons au fils la dette de la mère; mais cette messe, c'est la dernière qu'il nous est permis de dire pour l'ame du comte don Juan Marana.

En ce moment l'horloge de l'église sonna un coup : c'était l'heure fixée pour l'enlèvement de Teresa.

— Le temps est venu, s'écria une voix qui partait d'un angle obscur de l'église, le temps est venu! est-il à nous?

Don Juan tourna la tête, et vit une apparition horrible. Don Garcia, pâle et sanglant, s'avançait avec le capitaine Gomare, dont les traits étaient encore agités d'horribles convulsions. Ils se dirigèrent tous deux vers la bière, et don Garcia, en jetant le couvercle à terre avec violence, répéta : Est-il à nous? En même temps

un serpent gigantesque s'éleva derrière lui, et le dépassant de plusieurs pieds, semblait prêt à s'élancer dans la bière.... — Don Juan s'écria : Jésus ! et tomba évanoui sur la pierre.

La nuit était fort avancée, lorsque la ronde qui passait aperçut un homme étendu sans mouvement à la porte d'une église. Les archers s'approchèrent, croyant que c'était le cadavre d'un homme assassiné. Ils reconnurent aussitôt le comte Marana et ils essayèrent de le ranimer en lui jetant de l'eau fraîche au visage ; mais voyant qu'il ne reprenait pas connaissance, ils le portèrent à sa maison. Les uns disaient qu'il était ivre, d'autres qu'il avait reçu quelque bastonnade d'un mari jaloux. Personne, ou du moins pas un homme ne l'aimait à Séville, et chacun disait un mot sur son état. L'un bénissait le bâton qui l'avait si bien étourdi, l'autre demandait combien de bouteilles pouvaient tenir dans cette carcasse sans mouvement. Les domestiques de don Juan reçurent leur maître de leurs mains et coururent chercher un chirurgien. On lui fit une abondante saignée, et il ne tarda pas à reprendre ses sens. D'abord, il ne fit entendre que des mots sans suite; des cris inarticulés, des sanglots et des gémissemens. Peu à peu, il parut considérer avec attention tous les objets qui l'environnaient. Il demanda où il était, puis ce qu'était devenu le capitaine Gomare, don Garcia et la procession. Ses gens le crurent fou. Cependant, après avoir pris un cordial, il se fit apporter un crucifix et le baisa quelque temps, en répandant un torrent de larmes. Ensuite il ordonna qu'on lui amenât un confesseur. La surprise fut générale, tant son impiété était connue. Plusieurs prêtres, appelés par ses gens, refusèrent de se rendre auprès de lui, persuadés qu'il leur préparait quelque méchante plaisanterie. Enfin un moine dominicain consentit à le voir. On les laissa seuls, et don Juan s'étant jeté à ses pieds, lui raconta la vision qu'il avait eue. Puis il se confessa. Après le récit de chacun de ses crimes, il s'interrompait pour demander s'il était possible qu'un aussi grand pécheur que lui obtînt jamais le pardon céleste. Le religieux répondait que la miséricorde de Dieu était infinie. Après l'avoir exhorté à persévérer dans son repentir, et lui avoir donné les consolations que la religion ne refuse pas aux plus grands criminels, le dominicain se retira, en lui promettant de revenir le soir. Don Juan passa toute la journée en prières.

Lorsque le dominicain revint, il lui déclara que sa résolution était prise de se retirer d'un monde où il avait donné tant de scandale, et de chercher à expier, dans les exercices de la pénitence, les crimes énormes dont il s'était souillé. Le moine, touché de ses larmes, l'encouragea de son mieux, et pour reconnaître s'il aurait le courage de suivre sa détermination, il lui fit un tableau effrayant des austérités du cloître. Mais à chaque supplice qu'il décrivait, don Juan s'écriait que ce n'était rien, et qu'il méritait des traitemens bien plus rigoureux.

Dès le lendemain il fit don de la moitié de sa fortune à ses parens, qui étaient pauvres; il en consacra une autre partie à fonder un hôpital et à bâtir une chapelle; il distribua des sommes considérables aux pauvres, et fit dire un grand nombre de messes pour les ames du purgatoire, surtout pour celles du capitaine Gomare et des malheureux qui avaient succombé en se battant en duel contre lui. Enfin il assembla tous ses amis, et s'accusa devant eux des mauvais exemples qu'il leur avait donnés si long-temps; il leur peignit d'une manière pathétique les remords que lui causait sa conduite passée, et les espérances qu'il osait concevoir pour l'avenir. Plusieurs de ces libertins furent touchés, et s'amendèrent: d'autres, incorrigibles, le quittèrent avec de froides railleries.

Avant d'entrer dans le couvent qu'il avait choisi pour retraite, don Juan écrivit à dona Teresa. Il lui avouait ses projets honteux, lui racontait sa vie, sa conversion, et lui demandait son pardon, l'engageant à profiter de son exemple et à chercher son salut dans le repentir. Il confia cette lettre au dominicain après lui en avoir montré le contenu.

La pauvre Teresa avait long-temps attendu dans le jardin du couvent le signal convenu; après avoir passé plusieurs heures en proie à une indicible agitation, voyant que l'aube allait paraître, elle rentra dans sa cellule, en proie à la plus vive douleur. Elle attribuait l'absence de don Juan à mille causes toutes bien éloignées de la vérité. Plusieurs jours se passèrent de la sorte, sans qu'elle reçût de ses nouvelles, et sans qu'aucun message vînt adoucir son désespoir. Enfin le moine, après avoir conféré avec l'abbesse, obtint la permission de la voir, et lui remit la lettre de son séducteur repentant. Tandis qu'elle la lisait, on voyait son

front se couvrir de grosses gouttes de sueur : tantôt elle devenait rouge comme le feu, tantôt pâle comme la mort. Elle eut pourtant le courage d'achever cette lecture. Le dominicain alors essaya de lui peindre le repentir de don Juan, et de la féliciter d'avoir échappé au danger affreux qui les attendait tous les deux, si leur projet n'eût pas avorté par une intervention évidente de la Providence. Mais, à toutes ces exhortations, dona Teresa s'écriait : « Il ne m'a jamais aimée ! » Une fièvre ardente s'empara de cette malheureuse; en vain lui prodigua-t-on les secours de l'art et de la religion. Elle repoussa les uns et parut insensible aux autres. Elle expira au bout de quelques jours en répétant toujours : « Il ne m'a jamais aimée ! »

Don Juan, ayant pris l'habit de novice, montra que sa conversion était sincère. Il n'y avait pas de mortifications ou de pénitences qu'il ne trouvât trop douces; le supérieur du couvent était souvent obligé de lui ordonner de mettre des bornes aux macérations dont il tourmentait son corps. Il lui représentait qu'ainsi il abrégerait ses jours, et qu'en réalité il y avait plus de courage à souffrir longtemps des mortifications modérées, qu'à finir tout d'un coup sa pénitence, en s'ôtant la vie. Le temps du noviciat expiré, don Juan prononça ses vœux, et continua, sous le nom de frère Ambroise, à édifier toute la maison par sa régularité et sa dévotion. Il portait une haire de crin de cheval par-dessous sa robe de bure; une espèce de boîte étroite, moins longue que son corps, lui servait de lit. Des légumes cuits à l'eau composaient toute sa nourriture, et ce n'était que les jours de fête, et sur l'ordre exprès de son supérieur, qu'il consentait à manger du pain. Il passait la plus grande partie des nuits à veiller et à prier, les bras étendus en croix; enfin il était l'exemple de cette dévote communauté, comme autrefois il avait été le modèle des libertins de son âge. Une maladie épidémique, qui s'était déclarée à Séville, lui fournit l'occasion d'exercer les vertus nouvelles que sa conversion lui avait données. Les malades étaient reçus dans l'hôpital qu'il avait fondé; il soignait les pauvres, passait les journées auprès de leurs lits, les exhortant, les encourageant et les consolant. Le danger de la contagion était tel, que l'on ne pouvait trouver, à prix d'argent, des hommes qui voulussent ensevelir les morts. Don Juan remplissait ce minis-

tere; il allait dans les maisons abandonnées, et donnait la sépulture aux cadavres en dissolution, qui souvent s'y trouvaient depuis plusieurs jours. Partout on le bénissait, et comme pendant cette terrible épidémie il ne fut jamais malade, quelques gens crédules assurèrent que Dieu avait fait un nouveau miracle en sa faveur.

Déjà, depuis plusieurs années, don Juan ou le frère Ambroise habitait le cloître, et sa vie n'était qu'une suite non interrompue d'exercices de piété et de mortifications. Le souvenir de sa vie passée était toujours présent à sa mémoire, mais ses remords étaient déjà tempérés par la satisfaction de conscience que lui donnait son changement.

Un jour, après midi, au moment où la chaleur se fait sentir avec le plus de force, tous les frères du couvent goûtaient quelque repos, suivant l'usage. Le seul frère Ambroise travaillait dans le jardin, tête nue, au soleil; c'était une des pénitences qu'il s'était imposées. Courbé sur sa bêche, il vit l'ombre d'un homme qui s'arrêtait auprès de lui. Il crut que c'était un des moines qui était descendu au jardin, et tout en continuant sa tâche, il le salua d'un *Ave Maria*. Mais on ne répondit pas. Surpris de voir cette ombre immobile, il leva les yeux et aperçut debout devant lui un grand jeune homme couvert d'un manteau qui tombait jusqu'à terre, et la figure à demi cachée par un chapeau ombragé d'une plume blanche et noire. Cet homme le contemplait en silence avec une expression de joie maligne et de profond mépris. Ils se regardèrent fixement tous les deux pendant quelques minutes. Enfin l'inconnu, avançant d'un pas et relevant son chapeau pour montrer ses traits, lui dit : Me reconnaissez-vous?

Don Juan le considéra avec plus d'attention, mais ne le reconnut pas.

— Vous souvenez-vous du siége de Berg-op-Zoom? demanda l'inconnu. Avez-vous oublié un soldat nommé Modesto?...

Don Juan tressaillit. L'inconnu poursuivit froidement...

— Un soldat nommé Modesto, qui tua d'un coup d'arquebuse votre digne ami don Garcia, au lieu de vous qu'il visait?... Modesto! c'est moi. J'ai encore un autre nom, don Juan; je me nomme don Pedro Ojeda, je suis le fils de don Alfonse Ojeda que vous avez

tué; — je suis le frère de dona Fausta Ojeda que vous avez tuée; — je suis le frère de dona Teresa Ojeda que vous avez tuée.

— Mon frère, dit don Juan, en s'agenouillant devant lui, je suis un misérable couvert de crimes. C'est pour les expier que je porte cet habit, et que j'ai renoncé au monde. S'il est quelque moyen d'obtenir de vous mon pardon, indiquez-le-moi. La plus rude pénitence ne m'effraiera pas, si je puis obtenir que vous ne me maudissiez pas.

Don Pedro sourit amèrement. Laissons là l'hypocrisie, seigneur de Marana; je ne pardonne pas. Quant à mes malédictions, elles vous sont toutes acquises. Mais je suis trop impatient pour en attendre l'effet. Je porte sur moi quelque chose de plus efficace que des malédictions. —

A ces mots il jeta son manteau et montra qu'il portait sous son bras deux longues rapières de combat. Il les tira du fourreau et les planta en terre toutes les deux. Choisissez, don Juan, dit-il. On dit que vous êtes un grand spadassin, je me pique un peu d'être adroit à l'escrime. Voyons ce que vous savez faire.

Don Juan fit le signe de la croix et dit : — Mon frère, vous oubliez les vœux que j'ai prononcés. Je ne suis plus le don Juan que vous avez connu. Je suis le frère Ambroise.

— Eh bien! frère Ambroise, vous êtes mon ennemi, et sous quelque nom que vous portiez, je vous hais, et je veux me venger de vous.

Don Juan se mit de nouveau à genoux. — Si c'est ma vie que vous voulez prendre, mon frère, elle est à vous. Châtiez-moi comme vous le désirez.

— Lâche hypocrite! crois-tu que je suis ta dupe? Si je voulais te tuer comme un chien enragé, me serais-je donné la peine d'apporter ces armes? Allons! choisis promptement et défends ta vie!

— Je vous le répète, mon frère, je ne puis combattre. Mais je puis mourir.

— Misérable! s'écria don Pedro en fureur, on m'avait dit que tu avais du courage. Je vois que tu n'es qu'un vil poltron!

— Du courage, mon frère! je demande à Dieu qu'il m'en donne pour ne pas m'abandonner au désespoir où me jetterait, sans son secours, le souvenir de mes crimes. Adieu, mon frère. Je me retire.

car je vois bien que ma vue vous aigrit. Puisse mon repentir vous paraître un jour aussi sincère qu'il l'est en réalité !

Il faisait quelques pas pour quitter le jardin, lorsque don Pedro l'arrêta par la manche. — Vous ou moi, s'écria-t-il, nous ne sortirons pas vivans d'ici. Prenez une de ces épées, car le diable m'emporte si je crois un mot de toutes vos jérémiades !

Don Juan lui jeta un regard suppliant, et fit encore un pas pour s'éloigner; mais don Pedro, le saisissant avec force et le tenant par le collet : — Tu crois donc, meurtrier infâme, que tu pourras te tirer de mes mains? Non! je vais mettre en pièces ta robe hypocrite qui cache ta queue de diable, et alors peut-être te sentiras-tu assez de cœur pour te battre avec moi. — En parlant ainsi, il le poussait rudement contre une muraille.

— Seigneur Pedro Ojeda, s'écria don Juan, tuez-moi si vous le voulez, mais je ne me battrai pas. — Et il croisa les bras, regardant fixement don Pedro d'un air calme, quoique assez fier.

— Oui, je te tuerai, misérable! Mais avant je te traiterai comme un lâche que tu es. — Et il lui donna un soufflet, le premier que don Juan eût jamais reçu. La figure de don Juan devint d'un rouge pourpre. La fierté et la fureur de sa jeunesse rentrèrent dans son ame. Sans dire un mot, il s'élança vers une des épées et s'en saisit. Don Pedro prit l'autre et se mit en garde. Tous les deux s'attaquèrent avec fureur, et fondirent l'un sur l'autre à la fois et avec la même impétuosité. L'épée de don Pedro se perdit dans la robe de laine de don Juan et glissa à côté du corps sans le blesser, tandis que celle de don Juan s'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine de son adversaire. Don Pedro expira sur-le-champ. Don Juan, voyant son ennemi étendu à ses pieds, demeura quelque temps immobile à le contempler d'un air stupide. Peu à peu il revint à lui et reconnut la grandeur de son nouveau crime. Il se précipita sur le cadavre et essaya de le rappeler à la vie. Mais il avait vu trop de blessures pour douter un instant que celle-là ne fût mortelle. L'épée sanglante était à ses pieds, et semblait s'offrir à lui pour qu'il se punît lui-même ; mais il écarta bien vite cette nouvelle tentation du démon. Il courut chez le supérieur et se précipita tout effaré dans sa cellule. Là, prosterné à ses pieds, il lui raconta cette terrible scène en versant un torrent de larmes. D'abord le supérieur

ne voulut pas le croire, et sa première idée fut que les grandes mortifications que s'imposait le frère Ambroise lui avaient fait perdre la raison. Mais le sang qui couvrait la robe et les mains de don Juan ne lui permit pas de douter plus long-temps de l'horrible vérité. C'était un homme rempli de présence d'esprit. Il comprit aussitôt tout le scandale qui rejaillirait sur le couvent, si cette aventure venait à se répandre. Personne n'avait vu le duel. Il s'occupa de le cacher aux habitans mêmes du couvent. Il ordonna à don Juan de le suivre, et, aidé par lui, transporta le cadavre dans une salle basse dont il prit la clé. Ensuite il enferma don Juan dans sa cellule, et sortit pour aller prévenir le corrégidor.

On s'étonnera peut-être que don Pedro, qui avait déjà essayé de tuer don Juan en trahison, ait rejeté la pensée d'un second assassinat, et cherché à se défaire de son ennemi dans un combat à armes égales; mais ce n'était de sa part qu'un calcul de vengeance infernale. Il avait entendu parler des austérités de don Juan et sa réputation de sainteté était si répandue, que don Pedro ne doutait point que s'il l'assassinait, il ne l'envoyât tout droit dans le ciel. Il espéra qu'en le provoquant et l'obligeant à se battre, il le tuerait en péché mortel, et perdrait ainsi son corps et son ame. On a vu comment ce dessein diabolique tourna contre son auteur.

Il ne fut pas difficile d'assoupir l'affaire. Le corrégidor s'entendit avec le supérieur du couvent pour détourner les soupçons. Les autres moines crurent que le mort avait succombé dans un duel avec un cavalier inconnu, et qu'il avait été porté blessé dans le couvent, où il n'avait pas tardé à expirer. Quant à don Juan, je n'essaierai de peindre ni ses remords ni son repentir. Il accomplit avec joie toutes les pénitences que le supérieur lui imposa. Pendant toute sa vie, il conserva suspendue au pied de son lit l'épée dont il avait percé don Pedro, et jamais il ne la regardait sans prier pour son ame et pour celles de sa famille. Afin de matter le reste d'orgueil mondain qui demeurait encore dans son cœur, l'abbé lui avait ordonné de se présenter chaque matin au cuisinier du couvent, qui devait lui donner un soufflet; après l'avoir reçu, le frère Ambroise ne manquait jamais de tendre l'autre joue, en remerciant le cuisinier de l'humilier ainsi. Il vécut encore dix années dans ce cloître, et sa pénitence ne fut plus interrompue par un nouveau retour aux

passions de sa jeunesse. Il mourut vénéré comme un saint, même par ceux qui avaient connu ses premiers déportemens. Sur son lit de mort, il demanda comme une grace qu'on l'enterrât sous le seuil de l'église, afin que chacun le foulât aux pieds. Il voulut encore que sur son tombeau on gravât cette inscription : *Ci gît le pire homme qui fut au monde.* Mais on ne jugea pas à propos d'exécuter toutes les dispositions que son excessive humilité lui avait dictées. Il fut enseveli auprès du maître-autel de la chapelle qu'il avait fondée. On consentit, il est vrai, à graver sur la pierre qui couvre sa dépouille mortelle l'inscription qu'il avait composée; mais on y ajouta un récit et un éloge de sa conversion. Son hôpital, et surtout la chapelle où il est enterré, sont visités par tous les étrangers qui passent à Séville. Murillo a décoré la chapelle de plusieurs de ses chefs-d'œuvre. Le Retour de l'Enfant prodigue et la Piscine de Jéricho, qu'on admire maintenant dans la galerie de M. le maréchal Soult, ornaient autrefois les murailles de l'hôpital de la Charité.

PROSPER MÉRIMÉE.

UNIVERSITÉS

ALLEMANDES.

GOETTINGUE.

Une petite ville de dix mille ames, aux frontières du royaume de Hanovre, jadis riche et puissante, s'il faut en croire les anciennes chroniques, mais au dix-huitième siècle, complètement déchue et oubliée. George II, roi d'Angleterre, s'avisa d'y établir une université, et Goettingue est devenue une des villes les plus importantes de l'Allemagne. Pour bien comprendre quels furent pour le pays les résultats de cet établissement, il faut se reporter à l'époque même où il vint dans la pensée du monarque de le créer. Un des professeurs appelés, en 1754, à faire partie de la nouvelle université, nous a lui-même tracé un récit très curieux de son arrivée dans cette ville. Goettingue était alors entièrement ignoré, et quand la nouvelle se répandit qu'une université devait y être formée, beaucoup de savans eurent à se demander d'abord où cette ville était située. Il n'y avait pas moitié de la population qui y existe aujourd'hui; pas un imprimeur, pas un libraire, à peine quelques mauvaises

auberges. Haller, le célèbre naturaliste, ne put y arriver sans briser sa voiture sur les mauvais chemins qui y conduisaient; et pour donner les soins nécessaires à sa femme qui s'était blessée grièvement dans cette chûte, il fallut envoyer chercher un médecin à Cassel.

Avec l'université, Goettingue reprend un nouveau lustre, une nouvelle existence, et n'est-ce pas une chose de haut intérêt que de voir ces conquêtes opérées par l'esprit, ces beaux fruits que la science porte à la fois et dans la vie intellectuelle et dans la vie purement matérielle de tout un peuple? Avec les professeurs, arrivent les habitudes nobles, les travaux sérieux, la haute magistrature du savoir et de la pensée; avec les cours universitaires, la troupe joyeuse d'étudians, le recueillement et le plaisir, les livres et les courses à cheval, les libraires et les cafés. De nouvelles maisons s'élèvent pour recevoir cette colonie, de nouvelles rues se forment. L'or du gouvernement et l'or des nouveaux venus afflue dans cette petite ville, qui, naguère encore, se traînait dans les minuties de son commerce de détail. L'aisance passe des hauts degrés de la bourgeoisie aux plus pauvres artisans; l'activité règne de toutes parts, et cette activité ne demeure plus infructueuse. On dirait d'un beau jour de printemps qui vient réveiller cette ville long-temps engourdie, d'une nouvelle sève qui circule dans tous ses membres, et leur rend la force et la chaleur. L'université est là entée sur cette pauvre ville de Goettingue, comme une plante aux longs et verts rameaux sur un pan de muraille à demi brisé. On regarde ces ruines noircies par le temps, et l'on s'étonne de voir grandir sur ce sol ingrat un arbre dont un coup de vent apporta la semence, et qui pousse ses racines entre les pierres mal jointes, tandis qu'avec ses larges branches, il couronne si bien un reste de créneaux.

L'université fut établie au mois d'octobre 1734, d'après un privilége de l'empereur Charles VI, et reçut, en mémoire de son fondateur, le nom de Georgia Augusta. On y appela de toutes les parties de l'Allemagne les professeurs qui s'étaient fait un nom par leurs écrits, ou leur manière d'enseigner. Il en vint de Leipzig, d'Iéna, de Wurtemberg et de la Suisse. Le gouvernement hanovrien leur assurait de grands avantages, et l'honneur de poser les bases d'une nouvelle université était pour ces apôtres de la science un puissant motif d'émulation. Là vint le bon Hollmann, qui a si bien dépeint l'ancien état d'appauvrissement intellectuel où se trouvait Goettingue; Cursius, le professeur de théologie; Buttner, le botaniste; un peu plus tard, Tobie Meyer, l'astronome, et en tête de tous, le grand Haller, bien digne de présider à la formation d'un tel établissement. Quelques-uns de ces noms que les annales de Goettingue mentionnent avec orgueil, se sont un peu effacés, il est vrai, derrière les

progrès que la science a faits depuis un siècle; mais alors ils étaient environnés de tout leur prestige, et ils ralliaient autour d'eux une foule d'élèves studieux. Plusieurs de ces professeurs eurent la gloire d'arriver à Goettingue avec un cortége d'étudians qui avaient déjà assisté à leurs cours dans une autre université, et qui voulaient, comme de braves soldats, suivre jusqu'au bout la bannière de leur premier maître.

Une fois installés à Goettingue, les professeurs se mirent avec ardeur à défricher le terrain qui leur était confié. On vit alors ce qui arrive toujours au commencement d'une entreprise difficile quand il s'offre à la volonté de l'homme beaucoup d'obstacles, et très peu de moyens de les surmonter; on vit toute cette petite colonie de savans rivaliser de zèle et d'efforts pour mener à bon port la barque qui leur était confiée. Il n'y avait pas dans Goettingue assez de caractères d'imprimerie pour imprimer quelques affiches, on en fit venir d'Erfurt. On fonda un journal scientifique, le doyen des journaux allemands, qui a passé à travers toutes les révolutions et subsiste encore aujourd'hui dans la même simplicité de forme qu'il apparut il y a un siècle. L'un des professeurs en prit la rédaction suprême, les autres se firent compositeurs, correcteurs, selon que le besoin l'exigeait. En même temps, on organisait une académie des sciences, qui, depuis le jour de sa création jusqu'à présent, a su rallier à elle les hommes célèbres de tous les pays; l'académie allemande, destinée à seconder les progrès et le perfectionnement de la langue nationale, et une académie historique. Le gouvernement secondait à merveille ces nobles tentatives, et le ministre chargé spécialement de la direction spéciale de l'université, Münchhaüsen, semblait avoir été envoyé exprès par le bon génie de l'université pour lui prêter l'appui de son crédit, de son pouvoir et de ses lumières. L'œuvre scientifique s'opérait ainsi avec persévérance; les professeurs enrichissaient chaque jour, comme de diligentes abeilles, leur ruche de miel, et, un beau jour, Goettingue se réveilla grande ville de pauvre bourg ignoré qu'elle était; cette fois il fallut lui donner une place distinguée dans les dictionnaires de géographie et les livres de voyage. Il fallut que le savant tournât ses regards de ce côté, et que l'étranger jaloux de connaître les merveilles de l'Allemagne vînt y faire une halte, car Goettingue avait pris rang parmi les universités protestantes allemandes; elle était devenue, comme on la nomme encore, la perle du royaume de Hanovre.

Elle avait son journal qui rendait compte des découvertes les plus importantes, ses sociétés savantes qui tenaient des assemblées régulières, publiaient des traités, distribuaient des prix; elle eut bientôt son jardin botanique, son observatoire, ses cabinets de physique et d'histoire natu-

relle. Il lui manquait encore une bibliothèque ; mais le même zèle qui avait déjà opéré des prodiges dans d'autres occasions devait en produire ici de nouveaux. On avait environ neuf mille volumes, dont un M. de Bulow avait fait un legs en mourant. Le gouvernement en ajouta deux mille deux cents ; on en trouva sept cent quatre-vingts dans la bibliothèque du gymnase, et tout cela réuni forma la première base. On en appela à la générosité des nobles et des professeurs ; on prélevа sur la taxe payée par les étudians un fonds particulier pour acheter des livres ; on imposa aux professeurs et aux libraires l'obligation de remettre à cette bibliothèque un exemplaire de chacun des livres qu'ils publieraient. Puis il arriva une foule de dons gratuits de la Saxe, de la Prusse, de l'Angleterre et de la France même, qui s'empressaient d'enrichir cette jeune université, comme les bonnes fées d'autrefois apportaient leurs présens au berceau d'un enfant. A mesure que les dons se multipliaient, on se hâtait d'élaguer les exemplaires doubles, et de les vendre pour acheter les ouvrages essentiels qui manquaient encore. Il y avait dans cette administration un dévouement entier, un ordre admirable qui devait en peu de temps servir à tripler ses richesses. En 1765, cette bibliothèque, formée d'un si petit noyau, comptait déjà soixante mille volumes. En 1789, elle en avait cent vingt mille ; en 1802, deux cent mille. Aujourd'hui, elle en compte plus de trois cent mille. C'est la première bibliothèque de l'Allemagne. Outre une grande quantité de manuscrits précieux, de livres rares des premiers temps de l'imprimerie, ou d'éditions classiques, elle renferme une collection très nombreuse d'ouvrages de mathématiques et de sciences positives, et une foule de documens historiques qui n'existe peut-être nulle part en Allemagne aussi complète. Les Anglais ont été forcés de reconnaître que Goettingue possédait, sur l'histoire particulière de leurs comtés et de leurs provinces, plus de sources authentiques, de livres rares que l'Angleterre même. Cette bibliothèque est établie en partie dans une grande église disposée avec un tact parfait. C'est le coup-d'œil le plus imposant que j'aie jamais vu, et peut-être la plus belle salle de bibliothèque qui existe. Les livres ne sont point entassés rayon sur rayon contre les murailles, mais placés sur des tablettes qui partagent symétriquement la salle, et rangés dans un tel ordre, que pour trouver l'ouvrage qu'on leur demande, les bibliothécaires n'ont jamais besoin d'avoir recours au catalogue. Ils maintiennent sans doute cet avantage, en se chargeant eux-mêmes de tout le travail de placement et de déplacement et en n'employant jamais le secours d'aucun domestique. Ce qui est surtout admirable à observer dans cette bibliothèque, c'est la libéralité, et en même temps l'esprit d'ordre avec lequel elle fait usage de ses richesses.

Elle est ouverte chaque jour au public, mais chaque jour, hors des heures déterminées, un professeur peut avoir les ouvrages qu'il désire, et sur la signature d'un homme un peu connu, un étudiant peut emporter chez lui autant de livres que bon lui semble. Il arrive souvent même que des professeurs de Leipzig, de Berlin, ou d'autres villes encore plus éloignées, se font envoyer des livres jusque chez eux, et je ne sache pas que l'on en ait jamais perdu. On peut croire aussi que les trésors de cette bibliothèque doivent être soigneusement conservés, quand on trouve parmi les savans préposés à leur garde des hommes tels que Reuss, Benecke, et les deux frères Grimm, inscrits comme second et troisième bibliothécaires.

L'un des grands avantages de l'université de Goettingue, et l'on pourrait dire celui d'où découlent tous les autres, c'est d'avoir été placée sous la protection d'un gouvernement qui a su comprendre ce qu'elle valait, et qui a sans cesse pris à tâche de lui donner plus de relief. Dès le jour où elle fut créée, elle devint l'objet particulier de l'attention de George II, et ses successeurs n'ont jamais démenti ce noble sentiment. Le roi d'Angleterre est encore aujourd'hui son recteur *magnificentissimus*, ses fils viennent ici faire une partie de leurs études, et il n'ignore rien de ce qui peut élever plus haut une des branches de la science, récompenser le mérite d'un professeur. Mais un demi-siècle après sa fondation, cette université s'était déjà acquise une telle célébrité qu'elle pouvait se soutenir elle-même, et passer impunément à travers les révolutions. En 1792, le général Custine se hâtait de lui envoyer une sauve-garde. En 1803, Berthier écrivait à Heine : « Le premier consul sait apprécier les services que l'université de Goettingue a rendus aux lettres, et les droits qu'elle s'est acquis à la reconnaissance des savans. Que le bruit des armes n'interrompe pas vos paisibles et utiles travaux ! L'armée française accordera une protection spéciale à vos établissemens. Son général en a reçu l'ordre et aura un grand plaisir à l'exécuter. Vous pouvez en donner l'assurance à tous les membres de votre université que le premier consul honore d'une grande estime. »

Goettingue obtint la même distinction du gouvernement westphalien ; Jérôme respecta les privilèges de l'université, et son ministre Jean de Müller n'était pas homme à les restreindre.

De cette faveur des gouvernemens, de cet esprit éclairé qui veillait à son administration, résulta pour Goettingue le grand, le vrai principe de vie. L'enseignement jouit d'une liberté complète, les étudians eurent leurs privilèges, les professeurs eurent aussi les leurs, et il faut compter, entre autres, celui d'être exempts, pour les livres qu'ils publient, de toute

espèce de censure, ce que l'on ne retrouverait pas facilement dans le reste de l'Allemagne. Rien ne coûte au gouvernement hanovrien pour attirer ou conserver à Goettingue les hommes capables de donner à la science qu'ils enseignent un nouveau lustre. Aussi les professeurs, une fois arrivés là, n'en sortent guère. Ils y suivent paisiblement leur carrière, deviennent conseillers, puis conseillers privés, reçoivent deux ou trois décorations, quelque pension, et s'endorment un jour, en sortant de leur auditoire, pour ne plus se réveiller. On place leur buste dans la bibliothèque; on imprime leur panégyrique; on fait une nouvelle édition de leurs œuvres, et leur nom inscrit avec honneur dans les annales de l'université, vénéré par leurs élèves, respecté par leurs successeurs, s'en va d'année en année jeter encore un doux reflet sur la tête de leurs neveux et petits neveux. C'est comme un idéal de vie paisible, studieuse, réfléchie, que les troubles révolutionnaires et les orages de notre époque n'ont pas encore pu ternir.

Goettingue s'est toujours distinguée par la haute réputation des hommes attachés à son université, et plus d'un écrivain célèbre a ambitionné l'honneur d'être admis au nombre de ses professeurs. En remontant à son origine, nous trouvons une suite non interrompue de savans que non seulement le pays de Hanovre, mais l'Allemagne entière ne peut cesser de vénérer : ainsi, Meyer, l'inventeur des tables lunaires; Heine, le philologue; Haller, le naturaliste; Schlozer, qui tour à tour professa l'histoire, la politique, la statistique; Martens, qui a vu venir à lui toute la jeune noblesse allemande qui se destinait à la diplomatie; de Villers notre compatriote, dont Mme de Staël a fait l'éloge; Rœderer de Strasbourg; Busching; Sartorius; Eichhorn; Bouterweck, etc.

Là, la science a marché d'un pas rapide par toutes les voies qui lui étaient ouvertes, toujours secondant le progrès général et quelquefois le devançant. Il y aurait un livre curieux à faire sur tout ce que cette université a produit dans l'espace d'un siècle, sur les tentatives hardies dont elle a été le théâtre, les recherches profondes auxquelles elle s'est livrée, et les diverses théories qu'elle a jetées de par le monde. Il y a surtout deux grandes époques dans l'histoire de Goettingue, c'est celle où Bürger, Holty, Leisewitz, Holberg, se réunissaient ici pour publier leurs vers, et où l'Allemagne regardait poindre avec surprise cette nouvelle ère littéraire annoncée par l'almanach des Muses de cette confrérie de poètes; c'est celle où une société de savans se formait pour publier une suite d'ouvrages dans laquelle Eichhorn apportait son histoire d'Europe, et Bouterweck sa belle histoire des littératures.

En observant séparément les diverses branches scientifiques que l'université de Goettingue a dû embrasser, on ne peut s'empêcher de recon-

naître pourtant qu'elle ne s'est pas illustrée dans toutes également. La philosophie, la théologie, la philologie ont jeté ailleurs un plus grand éclat, mais elle s'est élevée très haut dans les mathématiques, dans la jurisprudence, dans l'histoire naturelle, et je ne sache pas qu'aucune université présente comme celle-ci tant de beaux, larges et continus développemens dans l'histoire.

Aujourd'hui, Goettingue a donné une nouvelle importance à ses établissemens; la bibliothèque s'est agrandie; le cabinet public d'histoire naturelle, fondé par Blumenbach, et celui où le vénérable professeur a recueilli avec tant de soin des crânes d'hommes de toutes les nations, pour établir sa théorie sur les races humaines, ont reçu de nouvelles richesses : le jardin botanique est plus étendu et plus complet; on a bâti un nouvel observatoire, une superbe salle d'anatomie; on parle maintenant de construire un nouvel édifice pour l'université. Ne sont-ce pas là tout autant de signes de prospérité?

Le nombre des étudians a diminué, il est vrai. Il ne s'élève guère à présent qu'à huit cent cinquante à neuf cents. Il a été autrefois de quinze cents; mais cette diminution s'est fait sentir dans la plupart des universités allemandes. Cela tient à la jalouse autorité que certains gouvernemens exercent envers les universités, à la censure odieuse qui s'immisce jusque dans les leçons que le professeur devrait pouvoir faire librement et d'après sa conscience. Cela tient aux examens si rigoureux que doivent subir ceux qui se présentent pour prendre leurs inscriptions universitaires; et puis il faut observer que le nombre des jeunes gens qui ont fait leurs études est déjà plus que suffisant pour occuper tous les emplois, et que la perspective de se traîner long-temps dans une inaction forcée à la suite des autres décourage ceux qui seraient tentés de prendre la même route.

Du reste, Goettingue conserve toujours le privilège d'avoir les étudians riches et étrangers. Plus de la moitié de ceux qui s'y trouvent aujourd'hui viennent de l'Angleterre, de la France et de la Suisse.

Quant aux professeurs, je ne crois pas que jamais l'université ait présenté une réunion d'hommes distingués en tout genre, d'hommes dévoués à la science, plus complète que celle qu'elle nous offre aujourd'hui. Il y a quarante et un professeurs ordinaires, quatre pour la théologie, sept pour la faculté de jurisprudence, neuf pour celle de médecine, vingt et un pour celle de philosophie, qui embrasse à la fois les sciences mathématiques et physiques, les lettres, l'histoire, la diplomatie, la statistique, la technologie, les arts mécaniques, l'architecture, et la philosophie proprement dite. On compte en outre onze professeurs extraordinaires et quarante professeurs faisant des cours libres et portant le titre de *Privat-docent*.

C'est là, parmi ces professeurs, que se trouvent Hugo, le doyen des jurisconsultes allemands; Heeren, l'historien couronné deux fois par l'Institut de France; Gauss, que l'on regarde comme le plus grand mathématicien de l'Allemagne; Ottfried Müller, qui, à l'âge où les autres ne font encore qu'étudier, s'est élevé au premier rang des archéologues; les deux frères Grimm, deux nobles hommes qui ont resserré par l'étude, par une admirable association de travaux les liens de la nature; Amédée Wendt, l'auteur de l'Histoire de l'art, et l'éditeur du célèbre ouvrage philosophique de Tennemann; le vénérable Blumenbach, que ses quatre-vingt-cinq ans n'empêchent pas encore de continuer ses cours; Giessler, qui semble partager avec Neander le domaine de l'histoire ecclésiastique; Langenbeck l'anatomiste, etc.

Ce qu'il y a surtout de beau à observer, c'est le caractère simple et modeste de ces hommes qui ont passé une vie si laborieuse, qui ont fait germer tant de beaux fruits dans le champ de la science; c'est la facilité avec laquelle ils se communiquent à ceux qui sont placés loin d'eux dans la hiérarchie littéraire, et les relations d'amitié et de confiance qu'ils conservent l'un envers l'autre. Ce n'est plus cette gêne qui pèse sur les professeurs des universités catholiques, toujours restreints par la censure, toujours poursuivis par l'espionnage des prêtres ou du gouvernement; c'est le laissez-aller des hommes qui peuvent dire franchement et loyalement ce qu'ils pensent, c'est la noble liberté de la science qui passe dans les relations privées. Jamais je n'ai si bien compris l'image d'une république des lettres qu'en voyant cette réunion de professeurs, unis l'un à l'autre par des liens d'estime, travaillant avec le même amour au même but, et s'encourageant mutuellement dans la route qu'ils ont à suivre, dans les obstacles qu'ils ont à vaincre.

J'ai assisté un jour à l'une de leurs fêtes. Peu de choses m'ont autant frappé. On célébrait la cinquantième année de doctorat du savant Heeren. C'était un jour de vacance et de joie pour toute l'université. Dès le matin, une députation des diverses facultés était allée offrir au noble professeur un nouveau diplôme de docteur, imprimé en lettres d'or sur parchemin; après midi, les professeurs ordinaires et extraordinaires, les magistrats de la ville et quelques étrangers se réunirent à la même table. Nous étions tous assis, lorsque Heeren arriva conduit par deux professeurs, et je ne saurais rendre le sentiment de respect avec lequel tout le monde se leva spontanément à son approche, et l'émotion qui nous saisit en voyant cette belle tête blanche de vieillard. Les mœurs modernes semblaient retourner aux mœurs antiques; Lacédémone eût applaudi à ce tableau. Heeren s'assit dans le fauteuil qui lui était destiné, sous les branches de

feuillage qui lui formaient une couronne. Le premier toast était pour le roi, recteur de l'université, le second pour lui. Le professeur Wendt lui apporta des vers qu'il lut avec des yeux pleins de larmes. Puis il voulut parler, nous remercier, et l'émotion arrêta sa voix. Noble et digne vieillard! avec son large front, sa chevelure blanche comme l'argent, son regard encore vif et hardi, il était là comme un de ces anciens héros dont l'art et la poésie nous dépeignent la force et la majesté. Quand la première rumeur que le toast avait fait naître fut passée, il se tourna du côté de ses voisins, et se mit à leur raconter sa vie; il dit comment il était devenu docteur, quels voyages il avait entrepris, et quelle année il avait commencé à professer (1). C'était aussi une épopée, mais l'épopée toute pacifique d'un Nestor d'université. Qu'elles sont belles ces fêtes de la science où l'on célèbre ainsi la première entrée d'un professeur dans sa longue carrière, et où lui-même recueille avec tant de joie ses souvenirs, et dit à ses amis quels furent ses travaux et ses paisibles conquêtes !

A la fin du dîner, Heeren fut reconduit chez lui par la même députation qui était allée le prendre le matin, et le soir les étudians se rassemblaient sous ses fenêtres et chantaient des hymnes en son honneur.

Dans trois ans on célébrera à la fois sa cinquantième année de professorat et l'anniversaire séculaire de l'université; ne sera-ce pas une admirable fête ?

Il me reste encore à parler de la ville. Elle est située au pied d'une colline, dans une plaine large et fertile, et les arbres fruitiers, les jar-

(1) Heeren est né à Brême, le 27 octobre 1760. Il vint en 1779 faire ses études à Goettingue, et reçut en 1784 le grade d'assesseur auprès de la société des sciences. En 1785, il fit un voyage à Vienne, Venise, Florence; visita la Sicile, le Milanais, le Piémont, la France, la Belgique, la Hollande, revint à Goettingue en 1787, et y fut nommé professeur de philosophie. Depuis il n'a plus quitté la ville où il avait été élevé, où il était devenu maître. En 1793, il écrivit ses *Idées sur la politique*, que l'on retrouve aujourd'hui traduites dans toutes les langues de l'Europe; en 1803, son essai sur la réformation; en 1808, son ouvrage sur l'influence des croisades, que l'Institut de France couronna, et d'année en année une quantité d'essais historiques qu'il composa pour l'académie des sciences de Goettingue, et d'autres ouvrages d'une plus grande étendue qui tous mériteraient une longue et sérieuse analyse. En 1801, il fut nommé professeur d'histoire et successivement membre de l'académie des sciences de Munich, Copenhague, Berlin, Paris, etc.

On publie maintenant à Goettingue une édition complète de ses œuvres, en dix volumes in-8°. Les neuf premiers volumes ont paru.

dins, les champs de blé et les verts enclos qui l'entourent lui donnent assez l'air d'une petite ville de Normandie. Ses rues sont élégantes et bien bâties; les monumens publics qui les décorent ne sont pas splendides, mais presque tous d'un très bon goût. Elle a la physionomie jeune et riante, mais peut-être aurait-on le droit de regretter qu'elle se soit dépouillée avec tant de soin de ses vieux édifices pour prendre la légèreté de structure et le badigeonnage des temps modernes. Goettingue est l'une des plus anciennes villes d'Allemagne. Plusieurs historiens font dériver son nom de Goth, et remonter son origine jusqu'au VIIIe siècle. Elle passa, non sans y jouer quelquefois un rôle important, à travers les diverses phases du moyen âge; d'abord ville impériale, ville féodale, ville libre, ville anséatique, puis ville réformée, la rupture du lien anséatique lui porta le premier échec, et la guerre de trente ans, si fatale à toute l'Allemagne, appauvrit ses bourgeois, et jeta son industrie dans un état de misère dont elle ne se releva plus. On n'y trouve aujourd'hui que très peu de monumens de son ancienne histoire : une vieille tour d'église que l'on voit s'élever de loin comme une haute colonne, et qui appartient sans doute aux premiers temps d'architecture gothique; une maison dont les murailles sont couvertes de sculptures en bois qui portent le caractère naïf des artistes du XVIe siècle, et des remparts au pied desquels on dessine maintenant un jardin anglais.

Les vrais monumens sont dans les environs de la ville, sur ces montagnes où les anciens seigneurs allaient construire leur forteresse. Là étaient les troupes de guerriers aventureux, vivant d'exactions et de rapines, les véritables ennemis contre lesquels la bourgeoisie avait à combattre sans cesse, ou pour son territoire, ou pour ses libertés. Là sont les deux châteaux de *Gleichen*, situés sur deux montagnes parallèles (d'où vient leur nom de *gleichen*, pareilles), et appartenant à deux frères qui s'étaient juré une haine mortelle, et se tuèrent tous deux à la fois, en se tirant l'un contre l'autre un coup d'arquebuse; le vieux château de Hardenberg, qui remonte jusqu'au IXe siècle; les grandes et magnifiques ruines du château de Plesse, au pied duquel les étudians et les jeunes filles de Goettingue vont maintenant danser le dimanche. De ces anciens remparts de la féodalité, il ne reste plus que d'informes débris; le pauvre paysan s'en va prendre les pierres du donjon pour se bâtir son humble cabane, et l'enfant joue dans cette salle où se rassemblaient les vieux guerriers.

Là, revivent encore ces anciennes traditions, ces bons vieux contes transmis d'âge en âge par la crédulité populaire, ces récits de géans et de nains de la montagne, comme on les retrouve dans le Tyrol et dans le

Hartz, et ces chroniques locales comme l'esprit poétique des Allemands en a créé pour chaque pays.

De jeunes filles s'en vont par un soir d'été chercher des fleurs au sommet de la montagne. L'obscurité vient. Minuit sonne; elles s'égarent dans la forêt. Une porte d'airain s'ouvre devant elles; elles entrent, et aperçoivent une troupe de géans avec la massue en main, qui gardent des vases remplis de pièces d'or. L'effroi les saisit, elles veulent fuir; mais l'une d'entre elles, moins agile que les autres, reste en arrière, et la porte d'airain se referme sur elle, et la dérobe à ses compagnes.

Un étudiant s'asseoit au milieu des ruines de Plesse. Le sommeil le prend, la nuit tombe, un orage éclate. Il se réveille par une pluie effroyable, au bruit de la foudre, au sillonnement des éclairs. Pas un refuge ne s'offre à ses yeux, pas un gui le n'est là pour lui montrer son chemin. Il s'effraie, il appelle les esprits à son secours. Tout à coup, il voit briller de loin une lumière; elle s'approche, elle arrive près de lui, et un joli petit homme, un nain de la montagne, lui demande ce qu'il préfère, ou de s'en retourner immédiatement à Goettingue, ou de venir passer la nuit dans sa demeure. Le pauvre étudiant, mouillé jusqu'aux os, ayant faim et soif, accepte avec joie ce gîte inattendu, bien que le petit homme lui semble d'une nature assez singulière. Mais il se rappelle avoir lu dans Paracelse que Dieu, après avoir créé Adam et Ève, avait aussi créé des êtres intelligens qui n'ont ni chair, ni os, et tiennent le milieu entre l'ange et l'homme. Ainsi, il se résout à avoir bon courage, et arrive, en suivant les pas de son guide, au sein d'une grotte profonde taillée dans le cristal et étincelante d'or et de diamans; là, se trouve réunie toute la famille du nain, sa femme, ses frères et sœurs, et une jolie jeune fille, qui n'a pas plus d'un pied et demi de hauteur, mais qui est charmante à voir. On s'asseoit à table, une table de roi, couverte des plus fins services de vermeil et d'un linge d'amiante damassé, blanc comme la neige. On y trouve des mets d'une saveur exquise, qu'aucun cuisinier royal n'indique, et l'on y sert une boisson délicieuse qui se recueille entre ciel et terre, mais dont les hommes ne connaissent malheureusement pas la source. Cette famille de nains a toutes les vertus simples et hospitalières des temps antiques. Quand les jeunes filles ont fait à l'étranger les honneurs de leur habitation, quand l'esprit de la montagne lui a porté un salut amical avec sa coupe d'or, on se jette à genoux, on prie, on rend grace à Dieu de ses dons, et les deux fils du nain conduisent eux-mêmes l'étudiant à la couche qui lui a été préparée. Le lendemain matin, l'étudiant songe à sa pauvre petite chambre de Goettingue, à sa mauvaise pension, à son fatras de livres

et de cahiers, et en regardant autour de lui, il ne peut s'empêcher de faire une triste comparaison entre ce qu'il a connu jusqu'alors et la vie douce et splendide de ces habitans des montagnes. Hélas! il voudrait bien pouvoir rester, mais il est d'une nature trop grossière pour habiter avec de purs esprits. Son hôte le lui dit à regret, il faut qu'il parte. On lui prépare un dernier repas, on remplit une cassette d'or et de diamans; la jeune fille lui dit adieu en rougissant; le père lui donne quelques bons conseils; puis deux petits nains le conduisent au bas de la montagne, lui remettent la cassette, et il arrive à Goettingue avec un trésor que les bijoutiers de la ville n'estimèrent pas moins de 40,000 thalers.

La chronique de Gleichen rentre dans le cycle romanesque des croisades.

Le comte de Gleichen a épousé une jeune femme qu'il aime beaucoup. Mais de longues années se passent, et Dieu n'a point exaucé les prières ardentes qu'il lui adressait pour obtenir des enfans de ce mariage. Après avoir long-temps en vain ordonné des messes, fait des neuvaines, et doté maint couvent, il se résout, en brave chevalier du moyen âge, à s'en aller en terre sainte avec les croisés. Dans une bataille où il combat pour sa foi avec une intrépidité héroïque, il est pris par les Sarrazins et livré au sultan. La fille du sultan le voit et en devient amoureuse. Elle l'aime avec toute l'ardeur d'une enfant du midi; elle le dévore des regards, elle se lève au milieu de la nuit, et s'avance doucement dans sa chambre pour le contempler dans son sommeil et baiser les vêtemens qu'il a portés pendant le jour. Tout ce qu'elle a de pouvoir, elle l'emploie à adoucir sa captivité, c'est elle dont il sent la main invisible et bienfaisante chaque fois qu'une nouvelle faveur lui est accordée, chaque fois que la vie lui devient plus riante. Enfin elle lui avoue son amour, et lui offre de le délivrer, de le suivre, de se faire chrétienne s'il s'engage à l'épouser. Le pauvre chevalier se trouve alors placé dans une pénible perplexité. La jeune fille est belle, belle de ses grands yeux noirs, de sa coupe de figure orientale, belle aussi de sa passion. Ce serait pour lui une grande joie de l'épouser, surtout s'il songe qu'en la rendant chrétienne il s'acquerrait encore un nouveau mérite devant Dieu. Mais quand il pense à sa jeune femme à laquelle il a juré une fidélité éternelle, il ne croit pas qu'il lui soit permis de violer ses sermens, et il se résout à terminer sa vie dans sa prison. De longs jours se passent ainsi dans ces souffrances d'ame, dans ces combats interminables entre le désir de revoir sa patrie, son château, sa femme bien-aimée, et la crainte de manquer aux lois de Dieu. Cependant la jeune païenne ne se décourage pas; plus les obstacles que lui op-

pose la loyauté du chevalier sont grands, plus elle trouve de force dans son amour. Elle redouble ses sollicitations, elle lui peint sous les couleurs les plus sombres les tristesses de la captivité, sous les images les plus riantes le bonheur de retourner librement en Allemagne. Le chevalier cède enfin, part avec sa bienfaitrice, court à Rome, se jette aux genoux du pape, et lui raconte son histoire. Le pape lui-même, tout bon casuiste qu'il était, ne put refuser sa sanction au serment que le chevalier avait fait d'épouser la jeune païenne. Elle fut baptisée et mariée le même jour, puis elle s'en vint avec le comte au château de Gleichen, où la comtesse la reçut comme une sœur.

A Erfurt, on raconte le dénouement d'une autre manière; on dit que le chevalier, revenant chez lui avec la jeune fille qui l'avait sauvé, la présenta à sa femme en lui disant : Voilà celle à qui je dois la liberté et la vie, et que sa femme, se tournant vers l'étrangère, lui dit : J'aime mon mari de toute mon ame, mais vous avez fait pour lui plus que jamais je n'ai fait, je ne puis m'acquitter qu'en vous cédant mes droits sur lui; et elle se retira dans un couvent.

Dans une autre partie des environs de Goettingue, il existe une ancienne chronique à laquelle la réformation n'a pas dû laisser beaucoup de partisans, mais qui n'en mérite pas moins d'être recueillie comme l'expression naïve du temps où l'on y ajoutait foi.

L'empereur Henri II, surnommé le Saint, fit présent à une église d'un vase d'or du poids de vingt livres. Quelque temps après il mourut, et à l'heure même où le monarque expirait, un pieux ermite, qui avait passé de longues années dans les exercices d'une rigoureuse dévotion, entendit tout à coup dans sa paisible cellule un grand bruit. Il courut sur le seuil de sa porte, et en regardant autour de lui il aperçut dans les airs une légion de diables qui s'en allaient en toute hâte s'emparer de l'ame de l'empereur.

L'ermite en appela un, et le pria de venir lui raconter le résultat de cette expédition. Or, comme le diable n'avait rien à refuser à un saint homme, qui vivait de prières et de bonnes œuvres, il revint à point nommé, mais hélas! il avait l'air bien triste, l'air d'un diable qui vient de perdre une belle proie. D'abord, à l'aide de ses compagnons, il s'était hâté de prendre l'ame de Henri, et en rassemblant de ci, de là, quelques vieilles fautes mal expiées, mainte injustice non réparée, maint crime d'empereur que les courtisans pardonnent trop facilement, il en était venu à former, malgré la sainteté du sujet, une assez bonne somme d'iniquités qui, mises en bloc dans la balance, la faisaient pencher de beaucoup vers l'enfer, lors

que tout à coup un ange arrive, jette dans l'autre bassin de la balance le vase d'or que Henri a donné à l'église, et l'ame de l'empereur échappe aux griffes des démons, et s'élance joyeusement vers le ciel.

Ainsi le sol de Goettingue présente à la fois l'intérêt historique et romanesque, et les professeurs de l'université l'ont si bien exploité en tout sens, qu'il n'est besoin que d'y venir pour trouver auprès d'eux ou des pages de science, ou des contes populaires du moyen âge.

X. Marmier.

FRANÇOIS MALHERBE.

L'auteur de cette biographie s'était arrêté à Caen au mois de septembre 1853. Il n'oublia pas la maison de Malherbe. « Cette maison est un de nos trésors, lui dit un amateur du pays; mais au premier jour nous la verrons démolie : elle gêne l'alignement de la rue. »

Un peu plus de deux ans auparavant, au mois de février 1851, l'auteur passait devant Saint-Germain-l'Auxerrois; la veille, une colère du peuple avait dévasté cette église, et depuis elle a conservé l'aspect délaissé des monumens qui tombent sans que le siècle prenne souci de les relever. Dans cette église reposent depuis deux cents ans les cendres de Malherbe.

Hâtons-nous donc d'écrire son histoire, tandis qu'il nous est encore donné de toucher la tombe du poète, et de lire au front d'une petite maison de Basse-Normandie : *Ici naquit Malherbe.*

François Malherbe naquit à Caen, vers 1556, d'une famille noble, mais pauvre. Son père remplissait alors le simple office d'assesseur. Il se consolait de l'état où sa maison était tombée depuis deux siècles, en allant visiter dans une salle de l'abbaye de

Saint-Etienne les armes des Malherbe Saint-Aignan, qui suivirent le duc Guillaume à la conquête. Il faut voir de quel air leur descendant renvoyait ses ennemis à ces titres de sa noblesse. « Si mes parties s'en veulent éclairer, écrivait-il au roi Louis XIII, qu'elles aillent sur le lieu : leur propre vue leur apprendra ce qui en est. »

Son père, qui lui réservait la survivance de sa charge, l'envoya d'abord à l'université de Caen, puis à Heidelberg et à Bâle, où il suivit les leçons des plus habiles professeurs. Du reste, aucun souvenir de cette époque dans le peu que les contemporains nous apprennent de la jeunesse de Malherbe. On ne doit pas s'émerveiller davantage que ses œuvres n'aient pas gardé trace de cette éducation lointaine. Son génie tout français devait sympathiser médiocrement avec les nonchalantes habitudes de la rêverie allemande. Insensible d'ailleurs à cette magnifique nature du Rhin, qui laisse à toutes les ames une sorte de mal du pays, Malherbe quitta sans peine la charmante cité d'Heidelberg. Nous ne voyons pas non plus qu'il ait reçu des riches aspects de sa patrie normande une impression bien vive. Seulement vers 1604 (il avait alors plus de quarante ans), la mort d'un ami, et, à ce qu'il semble, d'un compatriote, lui rappela, sous le ciel de Provence, les rives de l'Orne que, si jeune, il avait quittées; et on retrouve dans des vers qu'il écrivait alors quelque chose qui ressemble au regret de la terre natale :

L'Orne, comme autrefois, nous reverrait encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas et nos discours,
Et, couchés sur les fleurs comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébats les heures consumées,
Que les soleils nous seraient courts.

Il revint à Caen. Un coup imprévu l'y attendait : son père avait quitté la religion catholique, on ne sait pour quelle raison. C'était peut-être une de ces ames honnêtes, mais faibles, que le spectacle de la Saint-Barthélemy jeta brusquement dans le parti huguenot. Quel que fût le motif de ce changement, le jeune François le vit avec douleur, sans doute, il faut bien le dire, parce qu'il y voyait une atteinte à la foi jurée, digne de blâme en un gentilhomme. Il

continua quelque temps encore à suivre les écoles publiques, mais l'épée au côté, et comme prêt à se joindre à l'armée catholique pour laver de son propre sang ce qu'il regardait comme une tache à son nom.

Il atteignit ainsi sa dix-septième année.

La Provence était alors gouvernée par un fils que Henri II avait eu d'une fille d'honneur de l'infortunée Marie Stuart, lequel était grand-prieur de France avec le titre de duc d'Angoulême. Malherbe alla le rejoindre, pour ne le quitter plus. Ce fut auprès de lui et sur lui qu'il commença son apprentissage de critique réformateur : car le grand-prieur se mêlait de faire des vers. Si les vers étaient mauvais, Malherbe n'était pas courtisan. Aussi le grand-prieur n'osait-il directement lui demander son avis. Un jour, content d'un sonnet qu'il avait fait, il s'en vint trouver Duperrier et lui dit : « Montrez ce sonnet à Malherbe, et le donnez pour vôtre. » Malherbe entra, qui lut le sonnet. « Bah ! dit-il, c'est tout comme si c'était monsieur le grand-prieur qui l'eût fait. » Il donnait noblement pour raison à la sévérité de ses jugemens qu'il ne convenait pas à un prince de faire un ouvrage médiocre.

La première passion qui inspira des vers à Malherbe eut pour objet une jeune et belle Provençale que le poète a quelque part appelée Nérée, anagramme sous lequel il est aisé de retrouver ce nom de Renée, si commun en Provence. Il l'aima vainement, et, quoiqu'il ne fût pas homme, c'est lui qui parle, à courtiser longtemps qui ne le payait de retour, il soupira pendant quatre années. Lorsqu'il se sentit enfin la force de rompre sa chaîne, il jeta pour adieu à la femme qu'il avait aimée quelques stances assez fières, mais dont le dépit éloquent décèle encore la passion.

. . . Et vos jeunes beautés flétriront comme l'herbe
Que l'on a trop foulée, et qui ne fleurit plus.

Si je passe en ce temps dedans votre province,
Vous voyant sans beautés, et moi rempli d'honneur,
Car peut-être qu'alors les bienfaits d'un grand prince
Marieront ma fortune avecque le bonheur.

Ayant un souvenir de ma peine fidèle,
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'ai d'ennuis,
Je dirai : Autrefois cette femme fut belle,
Et je fus autrefois plus sot que je ne suis.

Mais quelque dédaigneuse fierté que respirent ces vers, dix-huit ans après, c'est-à-dire en 1604, Malherbe trouvait encore dans le souvenir de Nérée quelque chose des inspirations de sa jeunesse.

La protection du grand-prieur le rendit plus heureux auprès d'un président du parlement d'Aix, Coriolis, dont il épousa la fille, déjà veuve d'un conseiller. Rien dans les mémoires contemporains, rien dans les œuvres de Malherbe, sur cette époque de sa vie. Malherbe est de tous les poètes le moins intime, le moins fécond en épanchemens personnels. Il aima tendrement les siens, mais de cette affection austère qui supprime comme indignes de l'homme les signes extérieurs des sentimens les plus légitimes. Pendant une maladie de sa femme, il promit à Dieu, s'il la lui conservait, d'aller à pied et la tête nue l'en remercier à la Sainte-Baume. On sait comment il ressentit la mort cruelle de son fils, et s'il a mis tant de pathétique dans les stances à Duperrier, c'est qu'en les écrivant il croyait sans doute pleurer encore sa jeune fille, morte de la peste entre ses bras.

Au mois de juin 1586, un évènement tragique lui enleva son protecteur. Un gentilhomme italien, d'autres disent marseillais, nommé Philippe Altoviti, capitaine de galère, avait écrit en cour contre le fils de Henri II. Ce dernier le sut, et s'en plaignit violemment. L'Italien nia le fait. Le prince irrité tira son épée et l'en frappa. Altoviti tomba sur ses deux genoux, et mourut aux pieds du grand-prieur, mais non sans lui porter au ventre un coup de dague dont il mourut lui-même sept heures après. Un fils illégitime de Charles IX hérita de tous les biens et de tous les honneurs du bâtard de Henri II. C'était alors, à ce qu'il semble, le sort de la Provence.

Cependant Malherbe s'était fait une famille de celle de sa femme; on peut le croire du moins en le voyant rester en Provence, au lieu de revenir en Normandie. Il suivit quelque temps le parti des armes, et Racan nous a conservé quelques traits de sa vie militaire.

Pendant la ligue, un jour qu'il se trouvait à la tête d'un corps de troupes avec un nommé Larroque, poète comme lui, et plus tard attaché au service de la reine Marguerite, ils poussèrent si vertement Sully, qu'ils le firent reculer lui et les siens, l'espace de deux ou trois lieues. Malherbe aimait à raconter que Sully ne le lui avait jamais pardonné. Mais il s'en consolait sans doute en songeant que deux poètes avaient mené le hautain ministre de manière à lui ôter à jamais le droit de parler du bouclier d'Horace.

Quelque temps après, la peste s'étant déclarée à Martigues, les Espagnols bloquèrent la ville par mer, et les Provençaux envoyèrent deux cents des leurs pour la tenir fermée du côté de la terre. Malherbe, choisi pour mener cette troupe contre la peste, ne se retira pas qu'il n'eût vu le dernier vivant arborer le drapeau noir sur les murailles.

C'était là une merveilleuse école pour Malherbe, et on ne peut douter que l'aspect de ces calamités, presque toujours inséparables des guerres civiles, n'ait contribué à lui enseigner ce langage inexorable qui, dans les rudes conseils donnés plus tard à Louis XIII, a pu passer quelquefois pour du fanatisme religieux.

Ce serait étrangement se méprendre que de regarder Malherbe comme un fanatique. Le spectacle des guerres de religion le ramène, il est vrai, par momens au souvenir de la croisade, et son imagination parfois se préoccupe de l'Orient. Mais c'était la pensée de gentilhomme qui ne veut pas oublier que ses aïeux ont vu la Terre-Sainte, pensée de poète qui cherche dans les grandeurs du passé de brillantes analogies qui couvrent les tristesses du présent. Ce n'était nullement ferveur de catholique et renaissante furie de vieux ligueur. Loin de là, Malherbe semble n'avoir rapporté des expériences de sa jeunesse qu'une sorte d'indifférence religieuse. C'est le malheur des guerres de religion de laisser le doute et l'indifférence après elles. Il en fut ainsi pour Malherbe; nous citerons en témoignage quelques anecdotes de sa vie.

Lorsqu'en 1614 s'ouvrirent à Paris ces états-généraux qui, tout impuissans qu'ils furent, essayèrent à plusieurs reprises de poser les prémisses de ceux de 1789, les évêques ayant menacé de mettre la France en interdit, comme M. de Bellegarde faisait mine de trembler : « Eh bien! lui dit Malherbe, tant mieux pour vous!

quand vous serez noir comme les excommuniés, vous n'aurez plus besoin de vous peindre la barbe et les cheveux. »

Un jour, de compagnie avec Racan, il était allé voir aux Chartreux un certain père Chazerey. On voulut, avant de les introduire, que chacun d'eux dit un *Pater*, et cela fait, le père vint leur dire lui-même qu'il ne pouvait les entretenir. — Eh! rendez donc au moins le *Pater*! s'écria Malherbe.

Certain jour il prit envie à un huguenot de le convertir. Malherbe le laissa discourir tout à son aise, et quand notre homme se fut bien échauffé: « Dites-moi, lui répliqua-t-il froidement, boit-on de meilleur vin à La Rochelle, et mange-t-on de meilleur blé qu'à Paris? »

C'est qu'impatient des agitations auxquelles la France était en proie, Malherbe s'était de bonne heure réfugié dans l'idée du pouvoir, pensant y trouver quelque repos. Aussi lui arrivait-il souvent de dire qu'un bon sujet ne doit avoir de religion que celle de son prince, ajoutant d'ailleurs qu'il ne fallait point se mêler de la conduite d'un vaisseau où l'on n'est que simple passager.

Ces deux mots donnent à la fois la mesure de sa conviction religieuse et le secret de sa conduite politique. Cependant il accomplissait avec régularité ses devoirs de chrétien, ne pensant pas, disait-il, que Dieu fît un paradis tout exprès pour lui, et voulant aller où les autres allaient.

Le recueil de Malherbe ne nous offre qu'un petit nombre de pièces qui datent de son séjour en Provence. Il ne faut cependant pas compter parmi ses coups d'essai le poème des *Larmes de Saint-Pierre*, quoiqu'il remonte jusqu'à l'année 1587. Il y a là une fermeté de versification, une franchise d'allure qui accuse un talent long-temps exercé; il y a là aussi de ces vers dont la grace mélancolique trahit l'ame blessée du père sous les patientes études de l'écrivain:

Ce furent de beaux lis qui...
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

En 1599, un ami de Malherbe, François Duperrier, perdit sa

fille unique; la mort de cette jeune fille mit en émoi les poètes de la Provence. De tous les chants qu'elle inspira, un seul nous est venu, ces admirables stances de Malherbe. Voici plus de deux siècles que les étrangers vont visiter à Aix la maison, encore debout, où Marguerite Duperrier ne vécut que *l'espace d'un matin, ce que vivent les roses!*

L'année suivante, 1600, Marie de Médicis vint régner en France. Duperrier se souvint alors de celui qui avait fait ses larmes immortelles; il présenta son ami à la jeune reine, et celui-ci célébra la bienvenue de Marie par de magnifiques strophes, desquelles date, il faut le dire, le véritable avénement de notre poésie lyrique. Toute la France du midi s'émut en écoutant cette langue, déjà plus française qu'elle-même.

Le nom de Malherbe était grand de ce côté, mais il était encore inconnu à la France du nord : elle vint d'elle-même au-devant de sa renommée. Dans un voyage que Henri IV fit à Lyon, il demanda au cardinal Duperron s'il ne faisait plus de vers. Le cardinal répondit qu'il ne fallait point que personne s'en mêlât après un certain gentilhomme de Normandie, habitué en Provence.

Ce gentilhomme, c'était Malherbe.

Comment Henri IV ignorait-il encore le nom de celui qui, dès 1596, lui avait adressé, sur la prise de Marseille, une ode animée certes d'une tout autre inspiration que les vers chantés à Paris? Peut-être à cette époque, la rancune de Sully empêcha-t-elle le nom du poète d'arriver aux oreilles de Henri IV. Malherbe d'ailleurs ne venait que rarement à Paris, et seulement lorsque ses affaires l'y appelaient. Ces affaires, c'était un procès qu'il eut avec son frère, et qui dura toute sa vie. Comme on le lui reprochait un jour? « Et avec qui voulez-vous que je plaide? » répondit-il: « Avec les Turcs et les Moscovites? Je n'ai rien à partager avec eux. » Molière, qui prenait son bien partout, a pourtant oublié ce mot-là.

Cette fois Henri IV retint le nom de Malherbe. Il en parla à Désivetaux, qui, à plusieurs reprises, offrit de le faire venir; mais Henri IV sentait que c'était une pension à donner, et il avait peur de Sully. Il s'inquiétait bien un peu de laisser si loin de lui une des renommées de son règne. Le roi gascon aimait la gloire, et il savait bien que les belles actions deviennent plus belles en passant

par la bouche des poètes. Pour alléger les impôts, il avait Sully qui mettait l'ordre en ses finances; Sully suffisait au roi, mais au héros il fallait aussi le poète. Et puis, hélas! faut-il le dire, Henri, qui n'était plus jeune, se serait volontiers accommodé d'un courtisan qui, ayant des vers prêts en toute rencontre, tout haut servirait sa gloire, tout bas ses amours.

En 1605, Malherbe vint à Paris. Désivetaux le dit au roi qui le voulut voir; l'entrevue fut favorable à l'un et à l'autre. Il y avait de l'Henri IV dans Malherbe. Lui aussi il venait, après des guerres civiles littéraires, pacifier les intelligences; il venait annoncer Corneille, comme Henri IV Louis XIV. Ces deux hommes eurent l'air de se comprendre au premier coup d'œil, et, comme les qualités étaient communes entre le roi et le poète, l'égalité bannit l'étiquette, la royauté gasconne devina la royauté normande.

Le roi de France allait partir pour le Limousin, où quelque chose remuait. Ce voyage fut le premier sujet qu'il offrit à la verve de Malherbe. Celui-ci s'en acquitta si bien, que le roi le retint à son service; mais craignant encore Sully, il chargea de sa reconnaissance son écuyer, le duc de Bellegarde : celui-ci fit bonne mine au protégé du roi, le prit chez lui, lui entretint un domestique et un cheval, et lui donna 1,000 fr. d'appointemens. Malherbe prit le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre; ce ne fut qu'à la mort de Henri IV qu'ayant reçu de la reine une pension de cinq cents écus, il cessa d'être à la charge du duc de Bellegarde. Ce fut aussi, je crois, tout ce que lui valut la faveur des grands; car il se plaignait souvent de n'être pas riche, et Désivetaux avait coutume de dire qu'il demandait l'aumône le sonnet à la main. Si le mot était piquant, le reproche n'était pas juste. « Si je n'ay autre avantage, écrit Malherbe à Racan, pour le moins ay-je celuy de n'être point venu à la cour demander si l'on avait affaire de moi. » — Il avait écrit plus haut : « J'ai le courage d'un philosophe pour les choses superflues; pour les nécessaires, je n'ay autre sentiment que d'un crocheteur. Il est aisé de se passer de confitures, mais de pain il en faut avoir ou mourir. »

Henri IV fit son entrée à Paris en 1594, Malherbe en 1605.

Henri IV avait mis la paix dans la société, il restait à l'établir dans les mots; ce fut l'œuvre de Malherbe. Ses amis se divertirent

a le surnommer le tyran des mots et des syllabes ; il en fut plutôt le législateur. Comme poète, sa place est belle encore ; comme organisateur de la langue, elle est plus haute.

Au bon sens pratique du génie gaulois, Henri IV était venu mêler la vivacité gasconne, et de ce mélange était né, après l'apaisement de la guerre civile, ce qu'aujourd'hui nous appelons l'esprit français. Malherbe essaya de le naturaliser dans les livres.

Lorsqu'il vint se fixer à Paris, le désordre était grand au pays de poésie. L'école de Ronsard, avec la généreuse imprévoyance de l'innovation, avait jeté dans la langue littéraire une foule d'expressions grecques et latines, de tours nouveaux, d'allures inaccoutumées. Régnier, libre écolier de cette réforme poétique, avait bien senti le besoin, pour rester Français, de retremper son génie satirique aux sources limpides du gaulois de Marot ; mais le genre dans lequel il s'exerçait ne tenait pas en poésie un rang assez haut pour avoir sur le mouvement des esprits une assez vaste influence. Régnier serait demeuré une merveilleuse exception dans l'histoire de notre littérature, et l'école de Ronsard, prolongeant son règne, eût ajourné long-temps encore l'avènement de la véritable langue de France.

Malherbe *vint* donc fort à propos pour discipliner à la française cette armée de mots de tout âge et de toute contrée. Par un heureux hasard qui rendit sa réforme décisive, il porta cette limpidité de la pensée et cette propriété de l'expression dans le genre le plus élevé, dans celui où le poète, échappant par le droit de l'inspiration aux conditions de l'idiome vulgaire, a plus de facilité à corrompre une langue qui vient de naître. Il se rencontra un poète lyrique, assez maître de son enthousiasme pour rompre brusquement avec toute forme qui lui parut hostile au génie de notre langue. C'est plaisir de le voir faire, il met en pièces la grande phrase latine où s'émoussait la vivacité de l'esprit français ; il revise, il exclut, il admet. N'ayez crainte ; le génie des écrivains originaux saura bien où retrouver les bons épis que le souffle de Malherbe disperse pêle-mêle avec la paille stérile. Molière et La Fontaine ne seront pas en peine de savoir où reprendre le mot naïf et le tour gaulois. Saint-Simon ne perdra pas beaucoup de temps à chercher le secret perdu de cette admirable phrase qui

embrasse si largement, et revêt, pour ainsi dire, avec tant de richesse et d'ampleur, tous les membres de la pensée. Ce qu'il fallait à l'époque de Malherbe, ce n'était pas une langue pour les hommes de génie qui ne sont jamais embarrassés pour se créer la leur : ce qu'il fallait, c'était une langue pour tous, une langue pour la France, et si Malherbe a voulu la faire claire, limpide et concise, convenons qu'il y a merveilleusement réussi. Cette langue une fois faite, il l'appliqua à la poésie, mais à la façon de ces dialecticiens habiles qui, peu soucieux de la vérité en elle-même, n'abordent la métaphysique que pour essayer leur méthode. Quand Malherbe s'avise d'être poète, béni soit Dieu ! Mais sa grande affaire, c'est la langue; il y mit tout son génie. C'était faire le titre de grammairien presque aussi beau que celui de poète; car c'était fonder en Europe la royauté de la langue française.

Malherbe se dévoua donc à cette œuvre de réforme avec la même ferveur d'enthousiasme qu'un autre eût fait à la poésie. Un autre idéalise ses passions, ou met son ame aux prises avec elles; un autre cherche dans l'inspiration un refuge contre les désolantes réalités de la vie : Malherbe, grammairien indépendant et chevaleresque, faisait métier de poésie. Henri IV n'eût rien obtenu de lui contre le droit du langage; mais des vers pour ses amours, Malherbe ne lui en refusa jamais. Il pouvait tout à son aise, pour me servir de la spirituelle expression d'une femme, envoyer ses pensées au rimeur. Elles prenaient entre les mains de Malherbe une grace vraiment royale. C'est pitié de voir un poète prêter ainsi la poésie aux passions de son maître; c'était bien assez déjà que le fol amour de Henri IV pour la princesse de Condé fût une tache à la mémoire du bon roi, sans que pareil souvenir vînt souiller aussi le nom de Malherbe.

On voit par là quelle idée peu élevée il se faisait de la poésie. Elle lui semblait bonne tout au plus *pour le plaisir des oreilles*, et pour lui un poète n'était pas plus utile à l'état qu'*un joueur de quilles*.

Henri IV avait fait de la cour de France une cour gasconne; Malherbe, le mot est de lui, essaya de la *dégasconner*.

Ses façons quelque peu hautaines et sentant leur gentilhomme, le mépris superbe qu'il avait apporté de Provence pour les disci-

ples de Ronsard, et qu'il manifestait en toute occasion, lui attirerent peu à peu la haine de l'école. On se demandait quel était ce nouveau-venu qui s'en venait ainsi censurer les plus hautes renommées, et insensiblement il se formait une sorte de *ligue* contre ce huguenot de la poésie. Régnier lui-même, que l'élévation de son génie avait fait d'abord l'ami de Malherbe, passa dans le camp de ses ennemis, et voici à quelle occasion :

Régnier, neveu de Desportes, un de ces poètes continuant Ronsard avec une decence et une retenue qui laissaient trop souvent regretter la fougue et la hardiesse du maître, mena certain jour le lyrique dîner avec lui chez son oncle. On était à table, et le potage était servi. L'abbé se leva et offrit galamment à Malherbe d'aller lui chercher dans sa chambre un exemplaire de ses Psaumes. — Laissez, dit Malherbe, je les connais, et j'aime mieux votre potage. — Desportes reprit sa place sans mot dire. Le repas s'acheva en silence; on se sépara froidement, et Régnier s'en alla faire la belle satire qui commence par ce vers :

Rapin, le favori d'Apollon et des Muses, etc.

C'est une éloquente invective contre Malherbe et son école; c'est en même temps le tableau le plus animé que nous ayons de la situation des deux écoles rivales, et un commentaire de cette satire serait l'histoire complète de la poésie de l'époque.

Pour résister à la ligue qui le menacait, Malherbe, de son côté, se mit à compter ses disciples.

Mais avant d'assembler les élèves autour de lui, entrons un moment chez le maître. Il avait alors cinquante ans. C'était un homme grand et bien fait, l'œil fier et la moustache retroussée, quelque chose d'impérieux dans sa parole et de brusque dans ses mouvemens, un air de puritain dans toute sa personne. Peu prodigue de phrases, il avait d'ailleurs la voix sourde et articulait mal. Je suis, disait-il gaiement dans la langue de Rabelais, je suis de *balbat ou balbutie*. Mais il ne voulait pas qu'autre que lui le remarquât. Racan, s'excusant un jour de n'avoir pas entendu ses vers, parce que, disait-il, il en avait mangé la moitié : — Mordieu! ils sont bien à moi, dit Malherbe, et si vous me fâchez, je les mangerai tous.

Son logis était simple et austère comme lui; c'était d'ordinaire une pauvre chambre, assez mal meublée. Le nombre des chaises était petit; lorsqu'elles étaient toutes occupées et qu'il survenait un visiteur : « Attendez, criait-il sans ouvrir la porte, il n'y a plus de chaises ! » Ainsi délabré, ce petit logis lui plaisait. « Pour l'hiver, écrivait-il à Racan, je suis d'avis que nous le passions à Paris, c'est un lieu où toutes choses me rient. Mon quartier, ma rue, mon voisinage, m'y appellent et m'y proposent un repos que je ne pense point trouver ailleurs. » Sa manière de vivre répondait à merveille à tout cela. Rien de plus frugal que son ordinaire. Patrix lui étant arrivé un soir à l'heure du souper : « Monsieur, lui dit-il, j'ai toujours eu de quoi dîner, jamais de quoi rien laisser au plat. » Un autre jour il avait invité sept de ses amis; il leur fit servir sept chapons bouillis, parce que les aimant tous également, il ne voulait pas, disait-il, servir à l'un la cuisse, à l'autre l'aile.

S'il lui arrivait de souper de jour, il faisait fermer les volets et allumer les bougies : « Autrement, disait-il, je croirais dîner deux fois. » Il avait pris à son service un valet auquel il donnait dix sous par jour et vingt écus de gage; lui arrivait-il de le prendre en faute, il lui disait : « Mon ami, offenser son maître, c'est offenser Dieu, et quand on offense Dieu, il faut, pour en obtenir pardon, jeûner et faire l'aumône. C'est pourquoi je retiendrai cinq sous sur votre dépense que je donnerai aux pauvres à votre intention, pour l'expiation de vos péchés. » Ses habitudes avaient la même originalité. Le froid, disait-il, est pour les pauvres et les sots, et comme il n'était ni l'un ni l'autre, il s'affublait d'une telle quantité de paires de bas, que, pour ne pas en mettre à une jambe plus qu'à l'autre, à chaque bas qu'il chaussait, il jetait un jeton dans une écuelle. Racan, l'ayant un jour surpris à cette besogne, lui conseilla de placer à ses bas une lettre de soie de couleur différente, et de se chausser par ordre alphabétique. L'expédient plut à Malherbe, qui le mit aussitôt en œuvre; et le lendemain, jour assez froid, ayant quelque part rencontré son disciple, du plus loin qu'il l'aperçut : Ah ! mon ami, s'écria-t-il, j'en ai jusqu'à l'*L* ! Il se chargeait aussi de chemisettes, puis il mettait sur sa fenêtre quelques aunes de frise verte, et disait : « Il m'est avis que ce froid s'imagine que je n'ai plus assez de frise pour faire encore des chemisettes; je lui mon-

trerai bien que si. » Et quand le froid devenait trop vif, il ôtait du feu avec colère ses chenêts, surmontés de satyres barbus, en disant : « Voyez un peu ces gros joufflus qui se chauffent là tout à leur aise, tandis que je meurs de froid ! »

Quels étaient maintenant les bienheureux disciples admis à ces conférences que chaque jour Malherbe tenait dans sa petite chambre? Plusieurs d'entre eux échangèrent depuis l'humble chaise qu'ils y occupaient contre le fauteuil de l'Académie.

C'était d'abord un jeune page que Malherbe trouva chez le duc de Bellegarde, où *il se mêlait de rimailler*, Honorat de Beuil, marquis de Racan, né en 1589, sur un rocher de Touraine, dont le souvenir le fit une fois grand poète;

C'était le peintre Dumoutier, le même, je crois, à qui nous devons tant de portraits historiques;

C'était Yvrande, gentilhomme breton, page de la grande écurie, dont la renommée tout entière est restée ensevelie dans le recueil des *Ana* du temps;

C'était encore de Touvant, qui n'était pas *grand'chose*, disent les Mémoires, mais que Malherbe jugeait propre à la poésie.

Il ne faut pas oublier Colomby, un Normand, parent de Malherbe, qui recevait, tous les ans, douze cents écus, pour exercer la charge singulière d'orateur du roi pour les affaires d'état. N'oublions pas surtout Maynard, esprit facile et délicat, dont les sonnets, pour avoir de la grace, ne valent pas toutefois de longs poèmes.

Un grand critique de nos jours a représenté avec cette verve pittoresque qu'on lui connaît les derniers disciples de Ronsard groupés ou plutôt rangés en bataille autour de la gigantesque édition de Mlle de Gournay. Ce fut aussi autour d'un Ronsard que Malherbe convoquait ses élèves; mais ce Ronsard, il en avait effacé la moitié, et comme on lui demandait s'il approuvait ce qu'il n'avait pas effacé : « Pas plus que le reste, répondait-il. — On pourrait le croire après votre mort, dit Colomby. — C'est vrai! » dit Malherbe, et tout fut effacé. Pauvre Ronsard! il ne lui manquait plus que d'aller tomber des mains de Malherbe dans celles de Boileau. Aujourd'hui que la nationalité de notre langue est sauvée, remer-

cions M. Sainte-Beuve d'avoir été pieusement recueillir les belles inspirations de Ronsard jusque sous les ratures de Malherbe.

Veut-on savoir jusqu'à quel point Malherbe était jaloux de l'autorité qu'il exerçait dans son école? Un bonhomme d'Aurillac, ou Maynard était président, s'en vint un soir frapper à la porte du cénacle, demandant si monsieur le président n'y était pas. « De quel président me parlez-vous? dit brusquement le maître en se levant, il n'y a que moi qui préside ici. »

Pour rendre plus docile à ses leçons l'esprit de ces honnêtes gentilshommes, il leur disait que c'était folie de vanter sa noblesse, et de peur que le marquis de Racan ne fût tenté de lui remontrer quelque chose, et de l'interpeller du haut de son donjon de Touraine, il ajoutait, s'adressant à lui, que plus cette noblesse était ancienne, plus douteuse elle était.

Il serait ridicule de voir dans l'école de Malherbe une sorte de sénat souverain institué pour fonder une constitution grammaticale et poétique, une Sorbonne littéraire établie pour résoudre les cas de conscience en poésie. Non, c'était simplement une réunion d'esprits sages et éclairés, assemblés pour deviser entre eux du droit d'initiative de l'écrivain en fait de langage, et de l'autorité constitutionnelle du génie. L'œuvre linguistique de Malherbe n'est pas un ensemble de lois et d'ordonnances, et à ceux qui lui conseillaient d'écrire une grammaire, il répondait fièrement qu'on n'avait qu'à lire sa traduction du trente-troisième livre de Tite-Live. Ses oracles se formulaient au hasard, selon le moment, en critiques ou en conseils, le plus souvent en brusques saillies et en bons mots. Lui demandait-on son avis sur la légitimité de quelque mot, il renvoyait aux crocheteurs du Port-au-Foin. A part le tour comique du conseil, Malherbe, par cette boutade, ne traçait-il pas nettement à la langue qui pliait sous le poids des stériles conquêtes de Ronsard, la voie toute nationale qu'elle devait suivre? N'était-ce pas aussi la défendre des funestes importations du pédantisme, que de proscrire les vers latins dont les érudits de l'époque inondaient le Parnasse, comme on dit?—« Ah! disait souvent Malherbe, si Virgile et Horace revenaient, comme ils donneraient le fouet à Bourbon et à Sirmond! » Ne croyez pas cependant qu'il eût les anciens en grande vénération. L'inspiration pindarique n'était pour

lui que du galimatias. Ronsard lui avait gâté Pindare, et je crois, Dieu me pardonne! que son dédain pour les vers latins atteignait Virgile lui-même, derrière Sirmond. Stace lui plaisait mieux. Il s'indignait de s'entendre objecter sans cesse les vieilles renommées. Si on lui reprochait d'avoir altéré le sens de quelque passage de David : « Suis-je donc, répondait-il, le valet de David? J'ai bien fait parler le bonhomme autrement qu'il n'avait fait. » Son mépris pour l'érudition allait jusqu'à la moquerie. « M. Gaumin a retrouvé la langue punique, lui dit quelqu'un un matin, et il a traduit le *Pater* en carthaginois. — Le *Pater!* dit Malherbe, eh bien! voici le *Credo* ; » et il se mit à proférer des mots sans suite.

« Lisez les livres imprimés, disait-il encore à Chapelain, et ne dites rien de ce qu'ils disent. » Il y a dans ce mot quelque chose de mieux qu'une boutade ; il y a le sentiment profond de l'originalité individuelle ; et qu'on ne s'y trompe pas, Malherbe a bien aussi son originalité comme écrivain. Elle est, si on le compare aux poètes qui l'ont précédé, dans la clarté de son langage. Il était arrivé à cette pureté de l'expression à force d'étude et de labeur. « Quand on a fait cent vers et deux feuilles de prose, disait-il, il faut se reposer dix ans. » On raconte qu'il employa une demi-rame de papier à corriger une seule stance. C'est celle qui commence par ce vers :

Comme en cueillant une guirlande, etc.

Il lui arriva certain jour qu'ayant composé une ode pour consoler le président de Verdun de la mort de sa femme, lorsqu'il lui porta son ode, il le trouva remarié. Le président était un homme grave et qui avait religieusement attendu la fin de son deuil. Mais le poète avait mis trois ans à faire son ode. Certes, ce n'est pas nous qui prêcherons aux poètes le mépris des longues veilles ; nous savons tout ce que le style emprunte à la correction de grace élégante et de durable fermeté. Mais à côté, mais avant l'art qui achève l'œuvre, il y a, surtout dans la poésie lyrique, l'inspiration qui la produit d'un jet libre et spontané. L'art, c'est le héros barbare qui, pour le rendre plus fort, plonge dans l'eau glacée du fleuve l'enfant qui vient de naître ; l'inspiration, c'est la mère qui l'enfante dans un moment de sublime douleur.

Malherbe composait rarement. Il fallait, pour l'arracher à sa paresse, quelque grande et tragique aventure. Louis XIII s'apprête-t-il à partir pour La Rochelle, Malherbe, aussitôt se souvenant qu'il a été ligueur, trouvera dans son humeur guerrière ces fermes et héroïques strophes qui sont dans toutes les mémoires. Le couteau d'un misérable s'est-il brisé sur les dents de Henri IV, Malherbe s'écrie avec une sainte colère :

Que direz-vous, races futures? etc.;

et son ode, répétée par toute la France, où elle ajoute encore à l'indignation publique, s'en va dans Château-Thierry éveiller le génie de La Fontaine. Le bonhomme, en l'écoutant, se crut un moment poète lyrique : *Il pensa me gâter*, écrivait-il plus tard; puis il retournait à ses fables.

Ce Malherbe avait de piquans procédés de composition. Vous savez la charmante élégie qui commence par ce vers :

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses!

Je vais peut-être vous la gâter. Mais voici ce qu'à ce sujet les contemporains ont raconté : Racan entra un matin chez son maître et le trouva qui comptait cinquante sous. Il mettait ensemble dix sous, puis dix, puis cinq, puis dix encore, et encore dix et cinq encore. — Qu'est ceci, dit Racan étonné? — C'est, dit Malherbe, que j'avais certaine stance dans la tête, où il y a deux grands vers et un petit, puis deux alexandrins encore, et un autre demi-vers. — Et le bonhomme traçait tout simplement le plan stratégique de sa stance. Je ne m'étonne plus que Balzac ait dit quelque part que Malherbe traitait les affaires du gérondif et du participe comme celles de deux puissans peuples.

On demandait un jour à Malherbe pourquoi il ne faisait pas d'élégies. — « C'est, répondit-il, que je fais des odes. » S'il se fût arrêté là, la réponse était d'un critique et d'un poète. Mais il ajouta par malheur : « Et on doit croire que qui saute bien pourra bien marcher. » Ceci n'est plus que ridicule. La critique véritable ne reconnaît pas d'hiérarchie parmi les genres et croit à la fatalité des vocations spéciales.

Toutes ces anecdotes expliquent à merveille le caractère du talent de Malherbe, et font admirablement comprendre à combien de titres il était fait pour la mission qu'il s'imposa. La voie qu'il s'était tracée à lui-même, il y poussait avec ardeur tous ses disciples.

Celui de tous qu'il préférait, c'était Racan. Il le nommait son fils, et Racan appelait Malherbe son père. Mais Racan, génie facile et négligé, se souciait peu de la correction sévère de son maître qui souvent le traitait d'hérétique. Il y avait alors par le monde un autre jeune homme qui, aussi bien que Racan, eût mérité d'être le disciple bien-aimé de Malherbe; Malherbe avait dit de lui : « Ce jeune homme ira plus loin pour la prose que personne n'a encore été en France. » Je veux parler de Balzac, le Malherbe de la prose. Deux hommes ont mérité de rester debout sur le seuil du grand siècle : Balzac et Malherbe.

J'ai dit que l'autorité de Malherbe ne fléchissait devant aucune volonté. En voici des exemples : Il nommait le pays d'*Adiousias* les contrées situées au-delà de la Loire, où l'on se servait de ce mot pour dire adieu, et celui d'en-deçà, il le nommait par la même raison le pays de *Dieu vous conduise*. Or, entre gens des deux pays s'émut le débat de savoir s'il fallait dire un cuiller, comme les uns, ou une cuillère comme les autres. Le mot est féminin, disaient ceux-ci ; donc il lui faut une terminaison féminine. Mais, répliquaient les autres, *perdrix* est aussi féminin, et sa terminaison est néanmoins masculine. Henri IV et le duc de Bellegarde, tous deux du pays d'*Adiousias* et tenant pour cuillère, s'en vinrent trouver Malherbe. Malherbe recommença comme d'habitude par les envoyer au Port-au-Foin. Mais comme Henri ne paraissait pas se rendre de bonne grace : « Sire, ajouta Malherbe, vous êtes le plus absolu roi qui ait jamais gouverné la France, et avec tout cela vous ne sauriez faire dire de deçà la Loire une cuillère, à moins que de faire défense, à peine de cent livres d'amende, de la nommer autrement. » Le panache d'Ivri recula en cette rencontre. Mais ce qu'il y a de piquant, c'est qu'entre le poète et le roi, la postérité semble avoir décidé en faveur du roi.

A quelques jours de là, Bellegarde eut son tour : il s'avisa un beau matin d'envoyer demander à Malherbe quel était le meilleur

de *dépensé* ou de *dépendu*. *Dépensé* est plus français, répondit-il, mais *pendu* et ses composés vont beaucoup mieux aux Gascons.

Il ne s'épargnait pas lui-même dans ses critiques. Lorsqu'il lisait à ses amis quelque production imparfaite de sa jeunesse, ici, disait-il, je *ronsardisais*. Mlle de Gournay reprochait plus tard à Racan de *malherbiser*. Le maître ne voulait pas cependant qu'on s'autorisât toujours de son exemple, et un jour que Racan le citait lui-même. « Eh bien! dit-il, si je fais une sottise, est-il juste que vous en fassiez une autre? »

Cette verve mordante de Malherbe ne se bornait pas à ses amis. Henri IV étant venu un jour lui montrer tout triomphant la première lettre que le dauphin lui eût écrite, Malherbe, qui cependant aimait assez ses enfans pour comprendre la joie d'Henri IV, se contenta de demander si le prince avait nom Loys, car c'était ainsi qu'il avait signé. Il lui fallut désormais signer Louis, et notre homme allait disant partout que si le roi se nommait Louis XIII, c'était à lui qu'on le devait.

Voyez un peu jusqu'où le menait ce dévouement à la bonne langue. Si quelque pauvre lui disait: *Mon noble gentilhomme*, au lieu de mettre plus vite la main à sa poche : « Si je suis gentilhomme, je suis noble, » répondait-il brusquement, et il continuait son chemin, croyant sans doute que sa leçon pouvait passer pour une aumône.

Sa justice était quelquefois peu obligeante. Un président ayant fait placer au-dessus de sa cheminée je ne sais quelle sotte devise : « Que vous en semble, dit-il au poète? — Il ne fallait, dit l'autre, que la mettre un peu plus bas. »

Cette dureté de ses jugemens littéraires, il la portait trop souvent aussi dans ses relations avec le monde. Il s'en revenait un soir de chez M. de Bellegarde. Saint-Paul, un de ses parens, l'arrêta pour lui conter quelque misère. — Adieu, adieu, lui dit-il, vous me faites brûler là pour cinq sous de flambeau, et ce que vous me dites ne vaut pas un carolus. »

Un sot lui fit avec emphase l'éloge d'une dame qui était présente, et finit par dire en la désignant de la main : « Voilà, monsieur, ce qu'a fait la vertu. » Malherbe promena les yeux sur la compagnie, et apercevant la connétable de Lesdiguières : — « Voilà,

dit-il, ce qu'a fait le vice. » Ce mot résume avec un laconisme effrayant le chapitre de Tallemant des Réaux qui porte en tête le nom de cette dame.

La misanthropie de Malherbe n'allait pas seulement aux vices de son temps, elle embrassait l'humanité tout entière : « Ne voilà-t-il pas un beau début? disait-il après avoir raconté la mort d'Abel, ils ne sont que trois ou quatre au monde, et ils s'entre-tuent déjà. Après cela que pouvait espérer Dieu des hommes pour se donner tant de peine à les conserver? »

On doit bien penser que le ligueur se trahissait encore par momens sous cette rude écorce de courtisan. Il y a de lui des mots qui le décèlent. Cette princesse de Condé si ridiculement aimée par Henri IV accoucha de deux enfans morts au bois de Vincennes où elle était allée s'enfermer avec son mari. Beaucoup s'en affligeaient. « Ne vous souciez que de bien servir, leur disait Malherbe, les maîtres ne vous manqueront pas. »

Il y avait aussi chez lui de cette haine que les aristocraties ont toujours eue pour les favoris de bas lieu. Mme de Bellegarde se trouvant à la messe un jour que Malherbe venait la voir : « Eh! qu'a-t-elle à demander à Dieu, s'écria-t-il, après qu'il a délivré la France du maréchal d'Ancre? »

Il ne traita pas mieux le duc de Luynes; au moins ne fallait-il pas lui offrir en termes si magnifiques la traduction d'un livre retrouvé de Tite-Live.

Jeté au milieu d'une cour galante, et ayant, lui aussi, sa cour qu'il rudoyait à la Henri IV, il voulut, comme le roi, avoir des maîtresses. Il ne portait d'ailleurs dans l'amour ni délicatesse, ni poésie, et s'il enviait quelque chose au vieux duc de Bellegarde, ce n'était pas, disait-il, sa duché-pairie. Ses mots les plus gracieux, en fait de galanterie, ont un arrière-goût de volupté sensuelle : « Dieu, disait-il, qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme. » Il a écrit quelque part : « Il est malaise que je n'ay dit devant vous ce que j'ay dit en toutes les bonnes compagnies de la cour, que je ne trouvais que deux belles choses au monde, les femmes et les roses, et deux bons morceaux, les femmes et les melons. » Voici un mot qui a plus de délicatesse : c'est Tallemant qui le rapporte :

Il était allé rendre visite à Mme de Rambouillet. Ne l'ayant pas trouvée, il s'arrêta un moment à causer avec une jeune fille qui se trouvait là par hasard. Je ne sais comment il arriva qu'un coup de mousquet ayant été tiré du dehors, la balle passa près de Malherbe. Le lendemain, Mme de Rambouillet lui fit quelque compliment à ce sujet : « Je voudrais, répondit-il, avoir reçu la balle ; je suis vieux, j'ai assez vécu, et puis on m'eût peut-être fait l'honneur de croire que M. de Rambouillet l'aurait fait faire. » Ce fut lui qui donna à la marquise ce fameux surnom d'Artémise. Qui l'eût dit cependant que Malherbe serait le parrain de tout l'hôtel de Rambouillet?

Cette réunion se formait dès cette époque. Malherbe y parut rarement. Ce dut être une chose piquante que le spectacle du vieux Malherbe assistant à la naissance de cette *précieuse* académie que Molière heurta si rudement le jour où il la rencontra sur son chemin. Je ne serais pas éloigné de croire que le héros du *bon parler* vit sans déplaisir se former une société qui, par la pureté de son langage, semblait devoir transmettre au siècle qui naissait les pures traditions de sa dictature grammaticale.

Cependant il fallut à ce dictateur une maîtresse en titre : il jeta les yeux sur la vicomtesse d'Auchy. C'était une jeune femme d'une beauté assez peu remarquable, mais qui avait du goût pour les lettres, et le désir de plaire à ceux qui les cultivaient. Elle eut aussi plus tard son hôtel de Rambouillet. On sait tout ce que Malherbe a écrit de vers pour la belle Calixte. Calixte, c'est la vicomtesse d'Auchy. Le poète, dans ses lettres, lui *baise les pieds* en toute humilité. Mais il faut se défier de ces belles assurances. Il lui écrivait un jour : « J'ai failli, madame, j'ai failli, et failli si extraordinairement que, si j'avais trahi mon roi, vendu mon pays et généralement violé toutes sortes de lois divines et humaines, je ne penserais pas être coupable comme je suis, etc. » Cela ne ressemble pas mal à la langue que Mlle de Scudéry va enseigner aux beaux esprits du XVIIe siècle. Mais ce qui sent assez peu le *Cyrus*, c'est le fait pour lequel Malherbe a demandé grâce dans sa lettre. On raconte qu'ayant soupçonné la vicomtesse d'Auchy de quelque infidélité, il alla la voir, et que l'ayant trouvée seule sur son lit, il lui prit les deux mains dans l'une des siennes et s'emporta jusqu'à la frapper.

on comprend sans peine maintenant pourquoi Malherbe goûtait si peu la délicieuse poésie de Pétrarque.

Malherbe était déjà vieux lorsqu'il perdit sa mère. Pourquoi faut-il que nous apprenions ce fait de ses contemporains, et que rien dans son livre ne nous laisse voir la trace profonde que ce coup lui laissa au cœur? Il trouva cependant de belles et graves paroles pour répondre au gentilhomme que lui envoya la reine-mère : « Dites à la reine que je ne puis me revancher de sa bonté qu'en priant Dieu que le roi pleure sa mort, aussi vieux que je pleure celle de ma mère. » Il avait alors plus de cinquante-huit ans. Lorsqu'on lui parlait de prendre le deuil : « Je suis en propos de n'en rien faire, disait-il, car regardez le gentil orphelin que je ferais. » Il le prit pourtant. Je raconte à ce sujet ce triste bon mot. Après de pareilles anecdotes on éprouve le besoin de relire dans les *Harmonies poétiques* la pathétique élégie qui a pour titre : *Le tombeau d'une mère*.

Malherbe n'avait guère l'instinct de la famille. Sa femme lui survecut de quelques années. Nulle part dans ses vers il n'est parlé de sa femme. Loin de là, toutes les anecdotes que nous avons rapportées décèlent dans sa manière d'être les habitudes d'une vie solitaire. Il ne semble pas qu'il ait jamais eu besoin d'une douce compagne qui tremble à l'idée de le savoir damné comme l'humble femme de Jean Racine, ou comme le curé de campagne d'une bonne sœur qui l'empêche de tout donner au pauvre, et qui l'aide à vivre comme tout le monde, ou si sa rêverie va aussi loin que celle de La Fontaine, d'une aimable La Sablière qui ait presque autant d'attention pour lui que pour son chat. Malherbe, après tout, aimait les siens. A la mort de son fils, sa douleur fut éclatante et désespérée.

Ce fils se nommait Marc-Antoine. C'était un jeune homme de mérite et dont les vers avaient du feu. Il avait alors vingt-neuf ans, et était conseiller au parlement d'Aix. Pour que ce père souffrît ce qu'il regardait comme une dérogation à sa noblesse, il avait fallu lui prouver que M. de Foix, archevêque de Toulouse, et allié à tous les souverains de l'Europe, était conseiller au parlement de Paris. Le jeune homme fut tué en duel. Tallemant dit qu'il périt assassiné dans une querelle. Malherbe voulut se battre contre le meurtrier, et comme Balzac lui représentait que de Piles n'avait

pas vingt-cinq ans, et qu'il en avait, lui, soixante et douze : « C'est bien pour cela, répondit-il; je ne hasarde qu'un sou contre une pistole. » La famille de Piles lui offrit de l'argent pour l'apaiser. Il refusa d'abord avec opiniâtreté; mais ses amis lui persuadèrent enfin qu'il devait accepter les dix mille écus qu'on lui offrait : « Je prendrai cet argent, puisqu'on m'y force, dit-il, mais je n'en garderai par un teston pour moi; j'emploierai le tout à faire bâtir un *mausolée* à mon fils. » C'était un mot nouveau qu'il donnait à la poesie. Il faut croire que ces conventions ne furent pas exécutées; car, en envoyant sa belle ode à Louis XIII, qui assiégeait alors La Rochelle, il écrivit à ce prince une longue lettre pour éloigner le pardon royal des meurtriers de son fils. Il fallait aussi prévenir le roi contre les menées d'un conseiller de Provence qui prêchait en tout lieu *la vertu de ses pistoles*. Cette lettre, c'est Malherbe tout entier, avec cette fierté de naissance contre laquelle il avait si souvent conseillé à Racan de se prémunir. Qu'est-ce en effet que ce Cauvet qui ose comparer la noblesse de sa maison à celle d'un descendant des conquérans de l'Angleterre? « Le fils et le neveu de deux hommes que beaucoup de gens ont vus arriver à Marseille, petits marchands, avec des balles de canelle, poivre, gingembre, raisins et autres denrées. » Puis, après un long exposé de l'affaire, et un pathétique tableau de tout le peuple d'Aix se pressant autour du corps de la victime, et demandant à la voir une dernière fois dans son cercueil, il termine par cette pensée touchante : « Je ne crois pas qu'il y ait chose au monde que vous désiriez, et qui vous soit si désirable, comme d'être père; vous le serez, sire, par beaucoup de raisons; mais ce ne sera pas une des moindres que la compassion que vous aurez eue d'un père affligé comme je le suis. » Ces dernières paroles sont belles et grandes. On voudrait croire que ce vœu d'un père a été pour quelque chose dans la naissance de Louis XIV?

Malherbe se rendit lui-même à La Rochelle. Mais Richelieu ne lui était guère plus favorable que Sully. Le poète, ayant voulu louer le cardinal, n'avait trouvé rien de mieux que de rajuster en son honneur deux strophes qu'il avait commencées il y avait trente ans. Corneille touche à Malherbe dans la haine de Richelieu.

Malherbe donc, ne trouvant pas bon accueil auprès du roi, en

revint à l'idée de se battre. Comme il le disait tout haut à de Neste dans la cour du logis du roi, et que les pages en riaient, Racan le prit à part pour le calmer; mais il n'en put tirer autre que la réponse déjà faite à Balzac. Le vieux poète, mal accueilli de la jeune cour, s'en revint tristement à Paris, ayant au cœur le germe de la maladie dont il devait mourir cette même année, 1628. Sa fin ressembla au reste de sa vie. Plus d'une fois ses yeux mourans cherchèrent Racan à ses côtés. Mais il l'avait laissé à La Rochelle où il commandait les gendarmes du maréchal d'Effiat.

Lorsqu'on lui parla de se confesser (c'est Yvrande qui le racontait à Racan), il répondit qu'il n'avait l'habitude de le faire qu'à la Toussaint, et comme on lui représenta qu'il avait toujours fait comme les autres, et que les autres se confessaient avant de mourir : — « Je veux donc aussi me confesser, répliqua-t-il, je veux aller où vont les autres. » Il envoya quérir le vicaire de Saint-Germain l'Auxerrois.

Une heure avant de mourir, il se réveilla tout à coup en sursaut. Il n'avait pas entendu, comme Mirabeau, le canon qui annonçait les funérailles d'Achille; c'était tout simplement sa garde qui se servait d'un mot impropre. On lui recommanda de se tenir en repos : « Laissez, dit-il, je maintiendrai jusqu'au bout la pureté de la langue française. » Ce furent à peu près ses dernières paroles. Elles résument toute sa vie.

Placé entre les aventureux disciples de l'école de Ronsard et les pacifiques créateurs du grand siècle, Malherbe parut comprendre qu'à cette littérature qui allait naître d'une ère moins orageuse dans sa grandeur que l'âge qu'il voyait finir, il fallait une langue. Ce fut sa gloire d'avoir créé cette langue. Son tort fut de croire qu'une langue était à elle seule toute une poésie. Mais ainsi va l'esprit humain. On n'est fondateur qu'à la condition d'abaisser toute idée devant celle que l'on édifie, et de ne reconnaître à l'édifice d'autre base que la pierre que l'on a posée. Né à une époque où il y avait encore quelque chevalerie dans les ames, il semble que Malherbe ait cherché autour de lui, en l'honneur de qui il ferait la veille des armes, et que, voyant cette pauvre langue de France en proie aux téméraires innovations de Ronsard, il en ait eu pitié, et se soit dévoué à la servir.

Si l'avenir revise avec quelque sévérité la gloire poétique de Malherbe, du moins fera-t-il immense la part de son heureuse influence sur la langue. Après lui et par lui, les grands poètes de l'âge suivant ont pu impunément oser les hardiesses de leur génie. Il y a plus : de nos jours où l'esprit humain a si justement revendiqué sa liberté, que de fois les limites posées à la langue par Malherbe ont défendu contre leurs propres excès de nobles imaginations qui, si elles n'eussent rencontré cette digue, au lieu de féconder le champ de l'art, auraient stérilement jeté aux vents de précieuses facultés?

ANTOINE DE LATOUR.

STATISTIQUE PARLEMENTAIRE.

III.

LA NOUVELLE CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

§. II. — Tiers-parti.

Tous les salons retentissent de la grande attaque du tiers-parti contre le ministère; qui sait? nous aurons peut-être le tiers-parti au pouvoir. Est-ce là un progrès dans la marche des idées? Toutes ces attaques sont-elles bien réelles; ne sont-elles pas un petit jeu joué comme l'année dernière; se prolongeront-elles bien long-temps? Quel en sera le résultat? L'alliance de M. Guizot et de M. Thiers contre le parti Dupin est-elle bien naturelle? Deux têtes aussi antipathiques persisteront-elles dans une commune voie, et si l'orage gronde un peu violemment, M. Thiers n'abandonnera-t-il pas M. Guizot pour serrer la main au parti triomphant et le faire arriver aux affaires?

Au reste, il est facile de suivre l'histoire d'un parti, parce qu'il a sa bannière, ses intérêts vifs et pressans, sa langue forte et passionnée. Un parti peut se tromper, opprimer un pays, ensanglanter une cause:

mais il est lui ; il conserve son type, sa personnalité : jamais il ne descend à l'intrigue ; il s'élève ou il tombe avec sa sincérité instinctive.

Mais qu'est-ce qu'un tiers-parti? Comment suivre et définir ce mouvement de quelques hommes dénués de passions fortes et généreuses, cette cabale politique qui a son but intéressé, y marche tortueusement, oppressive pour les faibles, s'abaissant devant les forts? Que peut créer un tiers-parti dans la marche générale des faits? Quelles ont été ses conceptions, et quels résultats d'avenir a-t-il obtenus? Prenez l'histoire : ce fut un tiers-parti qui enfanta le ridicule cardinal de Bourbon roi de France; les petitesses parlementaires de la Fronde, ce dénouement d'archevêchés et de ruelles, à qui faut-il l'attribuer, si ce n'est encore à un tiers-parti? En 1789, dans ces grandes scènes d'agitations et de force populaire, il se personnifie en Sièyes et meurt dans son parlage constitutionnel. Voici venir la puissante Convention! alors il barbotte dans le *Marais :* par peur, il s'associe à Robespierre; il vote avec tous et pour tous sous le Directoire, proscrivant au 18 fructidor, saluant la révolution militaire de Bonaparte. Les époques d'influence pour les tiers-partis ont été toujours mesquines; jamais de grandes entreprises n'ont été accomplies sous leur impulsion; jamais un sentiment élevé; jamais un éclair de gloire ne brillera dans ces ames terre à terre, qui prennent la société dans ses instincts les plus grossiers pour la conduire. Vous aurez une vie bourgeoise, une vie étroite, petite, commode même; mais ces périodes de peuple qui marquent dans l'histoire comme de nobles souvenirs et de belles phases historiques, n'en attendez jamais de ces opinions tierces qui demandent un passeport de sûreté à tous les évènemens, et qui s'évanouissent à toutes les crises, pour reparaître ensuite sur tous les horizons de repos et de paix publique, comme pour les exploiter à leur bénéfice.

Il ne faut pas croire que les hommes se posent chefs de parti capricieusement. Ce n'est point une bizarrerie de fortune qui les place à la tête d'une opinion, mais une sorte de mariage mystérieux qui s'opère, parce que le cœur de l'homme se trouve au fond du parti, et l'esprit du parti se trouve au fond du cœur de l'homme. Ceci vous explique toute la puissance de M. Dupin sur cette fraction de la chambre qu'on appelle le tiers-parti; c'est qu'il y a là sympathie profonde. Prenez M. Dupin, mettez-le dans toutes les positions possibles; il reviendra dans cette place que la nature même lui a faite. Tout est type dans la société; on se demande souvent comment on court à tels hommes ou à telles choses, c'est que ces hommes et ces choses sont le type d'un certain ordre social qui alors domine les esprits. Ainsi, ce n'est point capricieusement que la foule s'est pressée à *Robert Macaire*. C'est que, dans *Robert Macaire*, elle y reconnaissait l'image de

ses gouvernans, ce système de cynisme, cette manière de faire sauter la carte et de mystifier le public dont les roués politiques se glorifient; il serait ingénieux de suivre cette comparaison, et, dans l'histoire des choses du 7 août, de trouver plus d'un point de ressemblance avec les plus sublimes traits de scène de Frédéric Lemaître.

Je vous avais dit que dans la nouvelle chambre, par la force même des faits, le tiers-parti serait obligé de se prononcer entre le ministère et l'opposition. Dans cette chambre renouvelée, où par conséquent les partis doivent se dessiner avec sincérité, l'existence d'une opinion tierce était une anomalie; ce tiers-parti devait passer au ministère ou à la gauche. Soyez-en sûr; dans tous les votes décisifs où il ne s'agira pas de simples phrases, mais d'actes et de votes positifs, le tiers-parti sera ministériel : quand il aura en face une opinion indépendante avec quelque générosité dans l'ame, une opposition avec ses justes griefs, sa marche dessinée et parlementaire; de l'autre côté, un ministérialisme dévoué aux coups de police, aux fonds secrets, aux ignobles choses, aux tristes hommes du pouvoir, aux massacres de la rue Transnonain comme aux humiliations de la Pologne, il n'hésitera pas un moment; le tiers-parti deviendra ministériel. S'il a à opter entre M. Thiers et M. Laffitte, entre M. Odilon Barrot et M. Persil, un doute ne sera jamais possible. Il pourra bouder un moment M. Thiers, mais c'est son homme de prédilection; M. Thiers qui secoue si bien la poussière de ses bottes sur le front humilié des centres; M. Thiers qui méprise tant les hommes et qui ne comprend que cette partie de caractère qui va droit à toute son histoire politique; M. Thiers que le temps présent a placé si haut, parce que lui aussi est un type comme ceux dont nous avons parlé tout-à-l'heure, et qu'une certaine portion de la société, telle que l'a faite et flétrie la tristesse d'une époque de désordres et d'humiliations, se personnifie en lui.

Vainement le tiers-parti veut-il faire croire à son indépendance par quelques mots et quelques boutades qui ressemblent aux mauvaises humeurs passagères des domestiques de grande maison; il fera peut-être insérer quelques phrases dans l'adresse. Mais comme le ministère, à tout prendre, met l'adresse dans sa poche, n'en tient compte qu'autant qu'il le veut; comme en définitive tout se réduit à des boules, et que les boules viennent aux budgets, aux lois martiales, aux actes arbitraires, aux bills d'indemnité pour toutes les extorsions comme pour toutes les violations de principes, qu'importent quelques phrases de légalité, ce tocsin sonne pour un feu qu'on ne veut pas éteindre? M. Dupin fera de beaux discours sur la liberté de la presse, protestera de sa vive tendresse pour les journaux; mais quand il s'agira d'empêcher la suppression d'une de ces grandes

tribunes publiques, lorsqu'il y aura violation de la liberté individuelle ou de la liberté de domicile, le président de la chambre entraînera-t-il son parti à voter pour les principes, à détruire par un refus de fonds secrets l'abus monstrueux que le ministre de l'intérieur en a fait? Déclamateur de barreau, porteur de toasts, M. Dupin, au milieu d'abondantes libations, se posera comme un champion ardent des libertés publiques; mais au sortir du *Veau qui tette*, ira-t-il dénoncer un ministère qui a fait arrêter préventivement plus de quinze cents personnes dans une triste affaire qui se résumera en un délit de la presse?

Le tiers-parti n'offre pas qu'une seule nuance; j'en distinguerai plusieurs, afin de bien faire comprendre ce mouvement si petit, si étroit qu'il exerce dans la sphère des affaires publiques.

La première nuance se compose des commensaux de la dynastie, gens qui vont chaque soir au château, et qui en sortent pour vanter sentimentalement les vertus d'un prince, les graces d'un autre, qui vous rapportent minutieusement combien d'écharpes a brodées telle princesse, avec quelle aptitude telle autre monte à cheval; tout cela couronné par les bienfaits de l'excellente famille. A une époque sérieuse où l'on ne doit aux princes que le respect et la vérité, ces poètes des Tuileries voudraient reconstituer ces traditions de race, cette tendresse demi-féodale et demi-religieuse qui poussait une chevalerie à mourir pour son souverain. Seulement, il ne s'agit plus de chevalerie, de tournois, mais de scrutin et de voix à la chambre des députés; on donne une boule pour son roi comme on brisait autrefois une lance pour sa dame; on prend la livrée ministérielle comme on prenait les couleurs du prince; Bouvine, Ivri, ce sont les budgets et les fonds secrets; et quand, couvert de sueur et de poussière, on revient de la place Louis XV, quel honneur de dire à son roi : Nous avons ajouté un million à la liste civile, et nous nous sommes sacrifiés pour donner quelques mille arpens de bois à votre majesté!

A côté de ces héros chevaleresques, viennent les formalistes. Les voyez-vous furieux, parce que la cour des comptes n'a pas vérifié quarante-quatre francs sur un budget de quelques millions d'un chapitre de ministère; ils respecteront scrupuleusement l'immense fardeau des contribuables; ils laisseront arrêter des masses de citoyens, ils verront flétrir de coups de bâton une population civilisée; mais qu'un huissier ait manqué à une formalité, alors ils s'élancent à la tribune; ils jettent à pleines mains des déclamations populaires, et se proclament les défenseurs des droits et des immunités des citoyens.

Troisième nuance. — Ceux-ci se donnent une mission de patience et d'espoir; ce que les ministres n'ont pas fait cette année, ils le feront l'an

prochain. Ne fallait-il pas vaincre les factions, faire une hécatombe, comme je l'ai dit, *des carlistes sur le tombeau des républicains!* Plus tard on s'occupera des lois fondamentales. De l'ordre, de la patience, de la sagesse, et nous viendrons à bout de tout; votons encore ce budget cette année, l'an prochain, et ainsi de suite.

Quatrième nuance. — Celle-ci, je la considère comme la plus ignoble et la plus misérable; c'est celle qui, indépendante de parole, déclamant contre les ministres, brutalisant leurs actes, lançant la foudre aux coins des cheminées et dans les collèges électoraux, s'agenouille ensuite devant la volonté du moindre des conseils de la couronne. C'est un triste caractère que cette liberté salariée, cette double admiration d'un ministère qui paie et d'une popularité qui élit; mauvaise conscience dans de mauvais hommes : il a fallu un temps de désenchantement et de décadence sociale, pour que ces cœurs-là aient trouvé une position politique et se soient groupés avec tous les honneurs d'une opinion.

Dans cette statistique du tiers-parti, je n'ai cité personne, parce que dans chacune des catégories que j'ai posées, les souvenirs parlementaires de tous peuvent grouper certains noms propres; peut-il être nécessaire d'écrire la biographie de M. Dupin, de faire connaître les antécédens de M. Etienne, de célébrer enfin l'indépendance de M. Viennet, type qui domine tous les autres dans l'histoire poétique du tiers-parti, dans cet élancement de toutes les idées dévouées à la dynastie? Il serait difficile d'apercevoir en quoi tous ces hommes diffèrent aujourd'hui des ministériels; ils se sont posés nettement dans la vérification des pouvoirs, ils ont dit ce qu'ils voulaient et dans quelle ligne ils marcheraient. Qu'ils cessent donc une fois pour toutes de prendre cette dénomination de tiers-parti qui ne signifie plus rien, qui n'a aucune portée, aucun sens dans la langue politique, et doit être rayée désormais du dictionnaire de la chambre; que M. Dupin devienne ministre, qu'il reste président, il est au pouvoir corps et ame; qu'il s'épargne donc ces déclamations de journaux, ces confidences de colère et de mauvaise humeur; il n'a pas fait de programme cette année, et il a bien fait; il a évité un ridicule de plus.

§. III. — Opposition Odilon Barrot.

Je personnifie toute l'opposition libérale, ou pour être plus exact, l'opposition de gauche dans M. Odilon Barrot; ce n'est pas que M. Odilon Barrot exprime parfaitement toutes les nuances plus saillantes de ce côté de la chambre; il y a bien des unités insubordonnées

d'une assez grande importance par elles-mêmes, pour ne point vouloir se grouper autour d'un seul homme; M. Pagès, M. Laffitte, M. Mauguin, pourraient tout aussi bien prétendre à un premier rôle. D'ailleurs, en pénétrant profondément dans le caractère de M. Odilon Barrot, tout en lui reconnaissant des formes et des conditions parlementaires, une certaine manière de formuler convenablement les idées et les convictions politiques de son parti, il faut aussi constater une incertitude de caractère, un besoin de ménager avant toute chose la source de tous les honneurs, les Tuileries que l'ancien préfet de la Seine s'est trop habitué à considérer comme l'unique origine de toutes les fortunes parlementaires. M. Odilon Barrot ne doit pas se le dissimuler à lui-même, il est courtisan; dans un temps où les illusions politiques sont un peu désappointées, un homme de la portée de M. Barrot ne devrait plus s'exagérer l'idée de la force et de l'éclat de la royauté à ce point de l'avoir comme pensée fixe et d'être préoccupé d'elle seule dans ses convictions. Pourtant quand on a fait un roi, on devrait ne point trop adorer les prestiges d'un trône; le 7 août est trop rapproché de nous pour qu'on puisse déjà en faire un temps héroïque, temps de nuages et de fables divines où tous les pouvoirs apparaissent comme la foudre des dieux qui éclate. C'est un défaut dont M. Odilon Barrot doit le plus vivement se défendre; s'il arrive, ce doit être par le parlement. Il a vu, cette année, la conduite de ce tiers-parti sur lequel il prétendait à une action; ce tiers-parti l'a délaissé complètement, et par là il fait à M. Barrot une position très nette à la hauteur de laquelle il doit désormais se placer; il serait trop malheureux de voir une scission s'établir entre lui et M. Laffitte. Le côté gauche de l'opposition n'a plus à sa queue quelques-unes de ces unités trop violentes qui dans la dernière session brusquaient les évènemens qu'une opposition ne doit pas désirer par des vœux trop ardens de tribune, mais qu'elle doit prendre et adopter, quand ils arrivent, comme des faits de providence, contre lesquels il ne faut pas se raidir. Dans l'état d'indifférence où en sont venues les opinions, les républicains fougueux comme les dynastiques écumans sont de véritables têtes à contre-sens. On supporte le gouvernement qui existe comme on supporterait également tout autre système à venir, s'il se présentait avec des conditions d'ordre et de durée. N'excluons rien; c'est par ce moyen que M. Odilon Barrot réunira autour de lui un grand nombre de convictions qui ne rentreraient pas toutes précisément dans son système de cour et dans ses habitudes de palais; le chemin sera plus long sans doute, mais il sera plus sûr. Il est surtout important que le côté gauche ne fasse pas de fautes dès l'origine de la session; une faute, surtout au commencement d'une vie parlementaire, peut reculer un parti indéfiniment. Vous voyez com-

bien les légitimistes se sont fourvoyés dans cette vaine protestation contre une formalité de séance royale; c'est ainsi qu'ils ont perdu la question de la présidence d'âge. Certes, la chambre des députés a commis ici un monstrueux abus de pouvoir; elle a violé la loi qu'elle s'était faite à elle-même, ce réglement, barrière imposée aux caprices des majorités. Le serment est chose absurde en droit sous un régime de souveraineté populaire; le parti légitimiste s'y soumet comme à une nécessité, et il a raison; et puis voilà qu'il s'efface pour une simple formalité, pour ne point parader devant un trône. A quoi tout cela peut-il aboutir? à s'isoler dans la chambre, à n'avoir aucune influence sur la majorité, à rapprocher du ministère certaines convictions qui seraient restées dans l'opposition et qui s'effraient d'une attitude si bruyamment hostile. On se crée des inimitiés gratuites; on se divise, on se morcelle; si le parti légitimiste commet encore une ou deux fautes semblables, rien ne pourra le sauver dans le parlement; il aura des talens isolés; il ne sera point une force. Il est important que le côté gauche ne se perde pas par de ces grosses fautes dont le ministère sait profiter avec assez d'habileté; il faut qu'il abandonne toutes ces déclarations pour ou contre la dynastie, tous ces larmoiemens pour la royauté ou toutes ses aigreurs contre elle. En Angleterre, le parlement ne comprendrait pas que dans les discussions graves d'intérêt public on y mêlât des expressions de dévouement envers la maison de Hanovre, ou des plaintes contre elle; la nation, ses intérêts généraux, l'utilité publique, voilà les objets dont s'occupent la majorité et la minorité. Dans le moment solennel où arrive le vote par divisions, jamais un membre du parlement ne se décide par son amour ou par ses haines contre la royauté; elle est une abstraction qu'on secouerait au besoin, sans que le moins du monde le pays en fût affecté.

Le caractère et le talent qui se rapproche le plus de M. Odilon Barrot est celui de M. Pagès (de l'Arriège). C'est un orateur plein d'études classiques, avec une affectation imitatrice de la manière des anciens et du parlement d'Angleterre. La prétention de M. Pagès paraît être de jouer, sous la révolution de juillet, le même rôle qui éleva haut sous la restauration M. Royer-Collard, c'est-à-dire, cette manière de prophétie, ces plaintes plus philosophiques que matérielles, retentissant à la tribune pour flétrir de ses mépris les hommes et les actes qui polluent la révolution de juillet. Cette solennité d'un talent d'ailleurs remarquable, ces formes sentencieuses sont de nature à jeter quelque impression sur l'assemblée qui écoute; comme M. Pagès se tient dans les régions très élevées où les personnalités se rencontrent difficilement, comme sa phrase est toujours étudiée et réfléchie, il est rare que ce talent blesse la majo-

rite, même la plus prévenue ; c'est en quoi M. Pagès peut rendre des services à la cause qu'il a embrassée. Se faire écouter d'une assemblée prévenue, c'est un triomphe, et si le député de l'Arriège daigne quelquefois pénétrer dans l'empire des faits, s'il étudie plus profondément les caractères généraux de l'administration, il embarrassera évidemment un ministère si malheureusement posé en face du pays.

La position de M. Laffitte le place défavorablement au milieu de la chambre ; rien ne pèse plus sur le cœur de l'homme que la reconnaissance : or, comme il est constant aux yeux de tous que M. Laffitte a pétri la royauté nouvelle, que cette royauté a été oublieuse, ingrate peut-être, la majorité de la chambre s'identifiant avec la couronne est importunée de la parole de celui qui la mit sur la tête alors abaissée de la maison d'Orléans. J'éprouve toujours un profond dégoût lorsque j'entends ces députés dévoués à la dynastie actuelle déclamer contre M. Laffitte, ses infortunes, son caractère ou son talent. Il y a dans cette courtisannerie basse, dans cette manière de déprécier un homme qu'on voudrait oublier et faire oublier, je ne sais quoi d'ignoble ; on exprime une pitié affectée ; on parle des bienfaits multipliés que M. Laffitte a reçus des mains de celui qui disait naguère tous les services rendus à sa famille par l'homme de la révolution de 1830. On blesse par de fausses calomnies un caractère honorable, et tout cela au profit d'une parcimonie qu'on voudrait déifier. Certes, M. Laffitte n'est point un caractère complet ; unité honorable, trop pleine d'elle-même pour jamais aller aux autres, et se grouper comme une force, M. Laffitte est pour un parti plutôt un embarras qu'un auxiliaire. Il abuse d'un grand flux de paroles ; il arrive à la tribune avec des notions imparfaites, des systèmes mal arrêtés, de sorte qu'il est vulnérable sous presque tous les rapports. Sa courte administration fut gaspilleuse et désordonnée ; le sentiment de sa propre capacité, un besoin de se montrer toujours lui, l'immense défaut pour un homme politique de ne jamais écouter, atténuent dans M. Laffitte l'aptitude pratique aux matières de finances et d'administration. Plein d'excellentes idées, il a toujours eu la main malheureuse pour les mettre à exécution ; avec un peu moins de vanité, même sur les choses puériles, il aurait pu se faire une position plus haute. Il est à craindre qu'il ne s'isole dans les scrutins, qu'il ne cherche à se faire une position personnelle, laquelle n'aurait pas une grande portée. Si l'on a été ingrat envers M. Laffitte, M. Laffitte, à son tour, a conservé peut-être un sentiment trop profond du service qu'il a rendu ; et ce service étant la couronne de France, il est sans doute naturel que M. Laffitte se pose haut dans le mouvement des affaires auxquelles il a contribué d'une manière si décisive ; mais cela nuit à l'action

reelle qu'il pourrait exercer sur les destinées actuelles du pays. On ne marche pas avec des souvenirs et des ressentimens; on peut bien flétrir l'ingratitude; toutefois une nation ne s'identifie pas tellement avec la position d'un homme, qu'elle se preoccupe exclusivement des plaintes qu'il peut justement élever et des désappointemens qu'il a éprouvés.

Je place M. Mauguin dans une position plus largement parlementaire; c'est, à mon avis, l'orateur qui a le plus grandi depuis la révolution de juillet, et dans la dernière session surtout. M. Mauguin avait débuté par un talent de déclamation facile et peu profitable pour un parti. Se jetant sans notions bien précises dans les affaires étrangères, il parcourait l'Europe avec une facilité qu'on peut toujours acquérir avec l'intelligence matérielle d'une carte. Rien de plus aisé que de refaire les démarcations des états, de grouper les peuples, ou de parquer les nations. Aussi très souvent M. Mauguin s'était vu justement démenti par les faits; un ministre habile pouvait toujours répondre à ses argumens dénués de preuves visibles et entièrement puisés dans cette connaissance superficielle des affaires que tout homme d'esprit possède. Depuis, M. Mauguin a pris une attitude plus réfléchie; dans la dernière session il a été remarquable non seulement de verve, ce que personne ne lui a jamais contesté, mais encore par l'intelligence parfaite des questions dont il parlait; c'est le député qui, de l'aveu de tous les bons esprits, a le plus embarrassé les ministres. Et pourquoi? C'est que M. Mauguin est l'homme qui s'effraie le moins de ces petites impertinences ministérielles, qui viennent secouer l'enthousiasme des centres, dominant de leur *hourra* les observations de la minorité; il ose regarder M. Thiers en face, et c'est quelque chose au milieu d'une majorité qui ne comprend pas une haute et forte indépendance. Il y a aussi un côté qui me plaît dans le talent de M. Mauguin, c'est qu'il a renoncé une fois pour toutes à ses protestations de dévouement envers la dynastie et la charte, formes sociales qu'on ne s'est pas indéfiniment imposées et qui peuvent passer comme toute chose, sans pour cela affecter le moins du monde la société, seule éternelle, seule souveraine sur elle-même. M. Mauguin dit et fait les affaires indépendamment de cette phraséologie; après M. Berryer, je crois que c'est l'orateur qui possède la voix et le geste le plus puissant sur l'assemblée. Je ne sais pas ce que M. Mauguin ferait dans un ministère, s'il aurait une aptitude de cabinet comme une faculté de tribune, mais je le place au-dessus de tous ses collègues, parce que c'est le talent le plus parlementaire, le plus en dehors de toutes les petites considérations, de toutes les petites intrigues. Encore quelques études de fait, quelques connaissances plus sérieuses des hommes et des choses, et M. Mauguin n'aura pas de second.

En somme, le côté gauche pur ne sera pas nombreux dans le nouveau parlement. Il ne dépassera pas cinquante membres dans ses votes les plus décisifs; mais il aura fait un immense progrès; il se sera détaché tout à la fois du tiers-parti qui amollissait ses doctrines et flétrissait son enthousiasme patriotique, et de ces déclamateurs extrêmes qui compromettaient l'avenir, en menaçant le présent. Parce qu'on est sans affection pour un ordre de choses, il n'est pas nécessaire à chaque instant d'exprimer ses haines, lorsque ces haines surtout s'appliquent à un pouvoir de fait qui existe dans sa plénitude. Il y avait puérilité à venir parler sans cesse de son amour pour la république en face d'institutions toutes monarchiques; cela n'avançait en rien la cause qu'on voulait populariser. Les orateurs qui parleraient de république en pleine tribune avec l'organisation constitutionnelle telle qu'on nous l'a faite, seraient aussi imprudens que les légitimistes qui viendraient pleurer sur Henri V. Le terrain est simple pour les deux oppositions; jamais il ne pourrait être mieux choisi : *la réforme parlementaire et les économies du budget*. Point d'autre intérêt, point de phrases incidentes; avec ces deux mots vous parlez aux masses; toutes les oppositions s'entendent sur cette ligne commune. Vous refoulez les ministériels et le tiers-parti dans leur couardise; vous les démasquez au pays pour les montrer tels qu'ils sont; vous leur dites: Voilà le privilège, il faut le détruire, et vous en avez la faculté par de bonnes élections. Tôt ou tard la victoire appartiendra à la réforme; on résistera une ou deux années, à la troisième on sera forcé de subir la loi de l'opposition, et c'est le moyen d'arriver aux affaires, d'échapper à ces interpellations ridicules que le ministère adresse sans cesse au côté gauche : N'êtes-vous pas complices des révolutionnaires? ne secondez-vous pas les émeutiers? — Et qu'importe cela? Depuis quand une opposition peut-elle être traduite à la barre, elle qui n'a d'autre responsabilité que celle de son mandat aux yeux du pays? Quand on interpelle un ministre, c'est qu'il a un portefeuille, une responsabilité tracée dans la loi; mais une opposition saisie corps à corps, traduite à la tribune, est la plus singulière de toutes les innovations de ces temps d'insolence ministérielle.

§. IV. — Les Ministériels.

C'est encore une singularité de la position parlementaire que nous a faite le système du 7 août, que celle d'un parti ministériel qui n'est point compacte, et qui est uni plutôt à la personne de tel ou tel ministre qu'à un système unique fermement arrêté. Ainsi, il y a dans la chambre

des ministériels de M. Thiers, d'autres de M. Guizot, des ministériels de M. Persil, marchant les uns et les autres sans unité de vues, votant comme le ministre auquel ils sont dévoués, secondant les petites révolutions d'intérieur, espèce de vassaux convoqués par un seigneur spécial, siégeant à portefeuille sur le banc de la couronne. Et dans ce pêle-mêle, je dois me hâter de dire que M. Thiers exerce la plus haute influence : ce n'est pas seulement parce qu'il a la direction des fonds secrets, et que ces fonds ont toujours eu une action puissante sur les votes et la conscience des centres, mais encore parce que M. Thiers est la figuration la plus parfaite des opinions et de la vie publique des hommes qui votent avec lui. J'ai déjà dit que dans un type venaient se réfléchir tous les esprits et toutes les consciences qui s'y formulaient, d'où la conclusion naturelle qu'à l'aide de cette majorité, M. Thiers doit reconstituer le ministère, pour en prendre la présidence nominative ou de fait; le premier rôle lui appartient. Quant aux nuances que j'ai signalées comme inféodées à tel ou tel ministre, dans un vote général ou decisif, elles suivent une commune impulsion; il n'y a que dans les circonstances intimes, dans les petites intrigues d'interieur que chaque nuance se prononce pour ses affections particulières et sert avec dévouement une coterie ministérielle contre une autre.

Indépendamment de ces nuances morales et qui ne sont perceptibles que pour les initiés dans le système parlementaire, il est d'autres catégories plus saisissables. Je les ai déjà signalées dans leurs formes générales, je dois pénétrer plus avant dans l'esprit et dans les mobiles divers qui les font agir.

Il faut placer en tête la coterie des *marche-en-avant*, de ces hommes sans intelligence, vieux militaires de l'empire, déroutés dans leurs habitudes absolues par le système représentatif. Dans toute administration impopulaire se produit toujours cette coterie de fiers à bras qui, méprisant le siècle dans lequel elle vit, les lumières acquises, les libertés arrachées au pouvoir à la sueur du front, ne rêve qu'une domination de force. Sous la restauration, la congrégation et les jésuites avaient cette ambition belliqueuse; il y a plus d'une ressemblance entre les sabres émoussés des vieux généraux de l'empire et l'épée rouillée des champions foudroyans de l'émigration, ou même l'encensoir et les excommunications des jésuites. Ce n'est point ici un jeu d'esprit, un sophisme de mots. Les jésuites et les émigrés se trompaient sur leur temps; ils rêvaient une vieille époque, une influence décrepite : que font de plus ou moins les généraux ministériels qui occupent maintenant la tribune avec un geste si menaçant? Ne se trompent-ils pas également d'époque? N'ont-ils pas pour les souvenirs

de l'empire les mêmes illusions que les autres pour l'ancien régime? Les forces dont ils veulent disposer et abuser sont-elles bien complètement à leur disposition? L'esprit du siècle ne bouleverse-t-il pas toutes leurs belles théories répressives? Qu'importe? il faut effrayer à la tribune. Depuis que M. Bugeaud a été heureux ou malheureux dans un triste duel, on ne se tient plus de violence; on est duelliste; on est bien fort; on sait placer une balle juste dans le crâne de ses collègues. Voyez-vous quelle puissance d'opinion! comment hésiter encore dans la demande des lois d'exception, comment ménager une opposition qu'on pourrait décimer toutes les semaines par un duel? Cette coterie agressive s'étend de la chambre au château, du château aux feuilles périodiques dévouées au pouvoir. Mais que le gouvernement y prenne bien garde, les imprudences de ses amis jettent de l'odieux sur sa politique; ces paroles du sabre échappées aux deux tribunes peuvent réussir un jour, mais elles s'écrivent en caractères de sang dans l'esprit de la nation, qui commence déjà à comprendre le joug qu'on veut lui faire subir. Nous en sommes aux désaveux, tant la puissance de l'opinion est grande! les mots horribles ont du retentissement, et le comte Lobau lui-même se hâte de les désavouer.

La seconde fraction qui vote avec le ministère se compose des fonctionnaires publics, et par là il faut entendre aussi bien ceux qui exercent un emploi public et salarié, que ceux qui reçoivent un traitement ou une indemnité sur les fonds secrets, sous une dénomination quelconque. La doctrine du vote nécessaire des fonctionnaires publics qu'on avait quelque temps hésité à proclamer sous la révolution de juillet, est maintenant invariablement admise, de sorte que, sauf quelques rares exceptions, tout fonctionnaire est inféodé à l'administration ministérielle; et comment s'en écarteraient-ils? la plupart de ces fonctionnaires ont été improvisés sans antécédens, sans services, jetés comme M. Edmond Blanc, par exemple, d'une position obscure à un poste élevé. De là ce servilisme qui passe des bureaux à la chambre des députés; de là surtout ce mépris profond d'une conscience haute et indépendante que certains hommes ne comprennent pas. Vous ne pouvez concevoir à combien de choses humiliantes s'abaissent certains de ces parvenus fonctionnaires, pour complaire aux ministres, et particulièrement à M. Thiers, qui, sous ce rapport, rend quelque service au pays, en méprisant si profondément ceux qui sont si méprisables en politique. Un jour on écrira l'histoire de cette longue liste de courtisans qui prêtent leur volonté, leur conscience, leur honneur, à l'amour-propre politique et jusqu'aux voluptés sensuelles de quelques-uns des membres du cabinet; et comment attendre de l'indépendance dans la chambre de ces ames à pots-de-vin et à marchés de travaux publics?

Quant aux députés inscrits sur les fonds secrets, ç'a été une plaie de tous les temps, mais qui s'est profondément agrandie depuis le système du 7 août. La corruption a fait d'immenses progrès, et un ministre qui aime à badiner avec tous les désordres du cœur et toutes les flétrissures de l'ame, disait haut : « Les députés sont à trop bon marché, nous n'en voulons plus. » M. Thiers a la disposition de ces faveurs, c'est lui qui est chargé de ce trafic des voix à chaque ouverture de session; mille francs par mois, c'est le taux. Il y a un homme qui pourrait un jour faire un triste tableau de toutes ces corruptions : c'est M. Gérin, le payeur des fonds secrets, et qui reçoit les quittances de ces mendians parlementaires.

La troisième coterie se compose des jeunes hommes du pouvoir. J'ai déjà signalé cette tendance des *jeunes* dans le dernier parlement. Faire du pouvoir est aujourd'hui une prétention; avec cela on se donne l'air d'hommes de gouvernement à pensées fortes; on veut renouveler un bonapartisme au petit pied; Napoléon n'avait-il pas 30 ans, lorsqu'il se donna la mission de rétablir l'ordre par le consulat? Voyez-vous comme cela serait beau! le consulat de M. Saint-Marc Girardin, de M. Jaubert, de M. Mahul, s'il était encore dans la chambre! — Fi donc! faire de la liberté, c'est trop commun! comment pourrait-on se poser dans un salon en avouant cette malheureuse faiblesse pour les garanties politiques? Faisons du pouvoir, reconstituons la société; qui sait même? régénérons les mœurs publiques, en créant pour nous une aristocratie de collége et d'instruction publique; Bonaparte avait la puissance des victoires; nous avons celle de l'intelligence. — Ces petits hommes forment une nouvelle congrégation; ils s'exaltent, se glorifient les uns les autres; ils sont les forts, ils sont les grands; la société ne vit que par eux et ne se sauvera qu'avec eux; nés dans la classe plébéienne, ils se laissent aller aux éloges de quelques femmes titrées qui, ayant apostasié leurs vieux titres et leurs vieux noms pour s'unir au gouvernement de juillet, renégats à jupons, font de l'ordre public pour protéger ce pouvoir du 7 août, en qui reposent toute leur fortune et leurs espérances.

La dernière nuance ministérielle se compose des trembleurs parlementaires qui se font nommer députés pour représenter à la chambre la terreur bourgeoise et la poltronnerie des émeutes; ce sont la plupart des gens honnêtes, probes, excellens pères de famille, généraux ou officiers supérieurs dans la garde nationale, succombant d'orgueil sous leurs vastes épaulettes; comment ne se pâmeraient-ils pas d'amour et de reconnaissance envers un pouvoir qui les élève à la hauteur des vieux soldats, eux les représentans de ce que la société a de plus épouvanté? Ensuite on fait tant de caresses aux généraux Delessert et Delaborde, à ces braves chefs

de la garde bourgeoise, si brillans aux jours de revues et de visites royales; ne faut-il pas reprimer l'émeute de tribune comme l'émeute de la rue, et l'ordre public ne doit-il pas régner dans un vote de majorité comme dans les rues de Paris?

§. V. — Les Doctrinaires.

L'avenir des doctrinaires, ils ne peuvent pas se le dissimuler, n'est plus dans la révolution de juillet. Un cri de réprobation s'élève contre eux : M. Thiers l'exploite; le tiers-parti en profitera, et, d'ici à un terme prochain, M. Guizot sera forcé de se retirer des affaires. La position qu'il sera alors obligé de prendre dans la chambre sera difficile, et dussé-je être accusé de hardiesse, je dirai franchement aux doctrinaires que leur seule ressource d'avenir, avec leurs théories de pouvoir et de puissance de principes, est tout entière dans une alliance, sinon publique, du moins instinctive, avec le parti qui, dans la chambre, représente la restauration. Ce n'est pas sans réflexion que les voix des légitimistes se sont portées sur M. Royer-Collard; M. Royer-Collard les a acceptées sans engagement; plus tard, cet engagement viendra. Or, maintenant je le demande, quelle différence distingue M. Guizot de M. Royer-Collard? La quasi-légitimité qu'ils ont posée n'est-elle pas en bonne logique la reconnaissance d'un autre principe renversé dans la tempête publique? Cette révolution, M. Guizot ne l'a-t-il pas qualifiée à la chambre des pairs de *grand malheur* (1)? que fait d'ailleurs ce ministre dans chacune de ses phrases de tribune? ne cherche-t-il pas à justifier les hommes et les choses de la révolution, et à rejeter toute la faute sur un manquement de foi de la dynastie déchue? Tous ces ménagemens ne sont pas loin d'une réconciliation; elle sera longue sans doute à s'effectuer complètement. M. Guizot a été trop vivement engagé dans l'ordre de choses actuel pour l'abandonner tout à coup et sans scrupule; d'un autre côté, les légitimistes ont trop de haines contre les doctrinaires, pour les admettre sans repentir dans leur sein. Mais deux ou trois années après que M. Guizot sera sorti des affaires, quand le parti légitimiste sera mieux assoupli et plus discipliné, alors, soyez-en sûrs, l'alliance se fera toute seule, parce qu'elle est dans la nature des choses, dans les souvenirs et dans les espérances. Quand les doctrinaires, produit du pouvoir du 7 août, seront tout-à-fait en dehors des affaires, il faudra bien qu'ils trouvent une place;

(1) Si ce mot de *grand malheur* n'a pas été expressément proféré, il ressort de tout le discours du ministre.

ils ont trop de talens, ils se prêtent un appui mutuel trop puissant, ils ont un besoin d'activité trop décisif pour ne pas chercher un rôle haut placé; et si déjà aujourd'hui ils sont incertains dans leurs convictions pour le système de juillet, que sera-ce lorsque, rejetés brusquement en dehors des affaires ils joindront leur dépit à la prévoyance, lorsqu'ils se verront délaissés par le principe nouveau qu'ils croient avoir contribué à établir?

Par cela seul qu'elle est école, la coterie doctrinaire est plus unie que toutes les fractions ministérielles; il y a là un fonds commun de principes que tous les adeptes professent également. On ne peut contester une science profonde des faits, une manière précise de les juger, une élévation de pensées qu'on chercherait difficilement dans les autres fractions de la majorité. Je distinguerai pourtant trois nuances : l'école historique, l'école pratique, et l'école à principes, qui composent l'opinion politique connue sous le nom de doctrinaire.

L'école historique se perd dans un fait invariable qui est placé là devant elle comme modèle de conduite et avertissement pour l'avenir. La révolution anglaise de 1688, voilà ce qu'elle étudie, ce qu'elle applique sans détourner les yeux à droite ni à gauche. Va-t-elle chercher un exemple? c'est là qu'elle le trouve; un mobile de conduite? c'est là qu'elle va le justifier. La révolution de 1688 a eu son arbitraire, ses prescriptions inflexibles; elle a eu son aristocratie hautaine, ses parlemens corrompus; pourquoi la révolution de juillet ne subirait-elle pas les mêmes phases, ne serait-elle pas soumise aux mêmes chances? Point de distinctions entre les âges, les peuples et les deux constitutions, entre les faits dominant les deux révolutions, si diverses par leur caractère. Dans l'une, le pouvoir populaire faisant table rase en juillet de tout un passé; dans l'autre, un mouvement de mauvaise humeur de l'aristocratie et de l'église chassant la vieille race de ses rois; l'expulsion des Stuart ne modifia point le principe de la souveraineté : aristocratique elle était, aristocratique elle demeura; seulement le chef de l'état fut changé; et comment comparer deux faits si dissemblables, comment rapprocher deux évènemens qui se séparent violemment l'un de l'autre?

C'est cette comparaison perpétuelle qui égare l'école pratique des doctrinaires représentée aujourd'hui aux affaires par M. Guizot; tant que ses comparaisons sont restées dans le domaine de l'histoire ou des méditations philosophiques, elles ont pu fausser les idées, tromper les esprits méditatifs, mais les résultats applicables n'ont point remué les masses et tourmenté le pays; quand il s'est agi de convertir en lois, en mesures de gouvernement, ces principes spéculatifs de philosophie, quand on a voulu conduire une nation avec des similitudes, des comparaisons fausses,

il s'est élevé des réclamations, et de là cette vive opposition contre les doctrinaires. M. Guizot, homme supérieur à tout ce qui l'entoure, passe des théories de l'histoire à la pratique des affaires, a le défaut de cette école, d'adopter tous ses principes comme des articles de foi; il frappe, c'est avec conscience, et c'est en cela qu'il est plus dangereux, parce qu'il entre dans la condition des esprits convaincus de ne jamais s'arrêter.

L'école à principes me paraît avoir pour chef spécial M. Royer-Collard. Elle ne se laisse pas préoccuper à ce point par les nécessités et les faits, qu'elle oublie jamais certaines maximes générales d'humanité et de liberté, qui forment son code de morale; il est dans l'esprit de M. Royer-Collard un instinct merveilleux pour deviner le point où le pouvoir et les factions doivent s'arrêter; quand ce point est dépassé, sa voix grave s'élève et se fait entendre comme un retentissement de la voix publique effrayée de la tendance de son gouvernement ou des partis; c'est une mission honorable: mais M. Royer-Collard s'arrête là; il fait retentir sa voix comme un tocsin funèbre, sans oser porter remède au mal. Il est des époques où il le faut pourtant, si l'on ne veut être accusé de pusillanimité. M. Royer-Collard a voté toutes les lois d'exception, et ce n'est que dans un coin de son collége électoral qu'il a osé proclamer les lois imprescriptibles d'humanité et de gouvernement qui viennent de relever sa popularité.

Maintenant, reprenant toutes les fractions diverses de la chambre, je dirai: L'immense majorité est au ministère; l'union du tiers-parti avec lui, quels que soient les petits manèges et les petites intrigues, est complète; l'opposition de toutes les couleurs ne s'élèvera pas au-delà de quatre-vingts à cent membres; mais au moins elle sera pure de toute alliance avec le tiers-parti; elle ne dépendra plus d'une boutade de M. Dupin; elle deviendra elle-même, sans récriminer contre le passé, en désirant un autre avenir; elle se posera sur le terrain tout populaire de la réforme du parlement et de la réforme du budget: deux mots qui doivent formuler la politique de l'opposition, devenir le principe de toute alliance et répondre à tous les besoins du pays.

UN PAIR DE FRANCE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1834.

L'adresse est votée, et la session qui s'ouvrit il y a quinze jours sans espérance est aujourd'hui finie sans résultat; car est-ce bien un résultat que ce petit commérage de doctrinaires et de tiers-parti, que cet échange de gros mots suivi de boules blanches et d'adhésion ministérielle? Il y a des gens qui s'imaginent encore que l'adresse est quelque chose, que ce qui s'est passé dans la chambre et en dehors produira un résultat; il n'en sera rien. Le ministère restera tel qu'il était; la session est finie, son travail l'est également; la chambre des députés va être ajournée pour quatre ou cinq mois; elle ne sera réunie qu'en décembre. Dès-lors qu'a-t-on besoin de s'occuper le moins du monde d'une adresse qui meurt en naissant; et d'ailleurs cette adresse est-elle tellement significative que le ministère doive s'en alarmer? Elle n'est pas même à la hauteur de celle des 221, qui cependant fut lancée sous un régime qui ne reconnaissait pas la souveraineté populaire. Pourquoi, si le tiers-parti voulait repousser le ministère, ne pas le dire hautement, comme dans l'adresse des 221? Pourquoi ne pas constater l'incompatibilité du système suivi par les doctrinaires avec les opinions de la chambre? Quelle est donc cette manière de s'envelopper dans les phrases vagues et de ne jamais aller droit au but?

Il faut dire ici le dessous des cartes. Toute cette affaire de l'adresse est machinée depuis long-temps; le roi, qui préside en réalité son cabinet, a pris depuis quelque temps en plus vive affection les doctrines de M. Guizot sur l'esprit de la révolution de juillet. Louis-Philippe n'a jamais considéré son avènement que comme une nécessité en vertu du principe de

la quasi-légitimité, posée par M. Guizot. Il n'a point d'amitié personnelle pour le ministre; la morgue doctrinaire n'est point de ses goûts, mais cette théorie conservatrice qui le rapproche tant des souverains de l'Europe, lui plaît; il la caresse avec complaisance, d'où il résulte que la puissance de M. Guizot a grandi dans son esprit. M. Thiers, qui, à l'origine, avait songé à sacrifier M. Guizot en se rattachant à M. Dupin, voyant cette faveur toute nouvelle, cet accroissement de pouvoir dans les mains de son collègue, s'est rapproché de lui, parce qu'il a vu qu'il serait impossible de le démolir. S'éloignant dès-lors du tiers-parti, il a fait cause commune avec M. Guizot, et de là cette fureur et cette violence, cette expression de *parti eunuque* lancée contre la colère de M. Dupin. D'un autre côté, le tiers-parti désappointé, voyant qu'il ne pouvait pas entrer actuellement au ministère, a éclaté en colère; mais comme toutes ces colères ne produisent à la fin que des phrases, comme il est véritablement *eunuque*, et qu'il s'est laissé escamoter une discussion d'adresse en une séance, M. Thiers et M. Guizot s'en sont moqués, et ils ont traversé en commune intelligence cette courte session.

Ce qui se passe maintenant dans le conseil est chose assez curieuse. Toutes les nuances entourent le maréchal Gérard, pour le faire servir de pivot à toutes les combinaisons; toutes ont des espérances en lui, et le plus faible des caractères, l'indolence la mieux constatée est prônée par tous les partis; et pourquoi? C'est que, personnification de l'honneur et de la franchise militaire, le maréchal peut seconder tout le monde sans que personne soit blessé par lui. Tout intrigue cherche un homme de considération pour drapeau; quand elle l'a trouvé, elle le montre pour se justifier et se laver. Au milieu de toutes ces dissidences du conseil, de ces disputes d'intérieur de M. de Rigny qui boude, de M. Guizot qui endoctrine, de M. Thiers qui tripote, de l'amiral Jacob qui sommeille, de M. Duchâtel qui écrit, de M. Humann qui murmure, de M. Persil, nouvel Achille, qui s'est retiré sous sa tente, le roi travaille, agit avec une persévérance remarquable. Si le principe constitutionnel est blessé par cette action directe du roi dans les affaires, l'histoire impartiale lui tiendra compte des sueurs, des soucis de la royauté. Louis-Philippe jouit d'une haute réputation de capacité active et vigilante en Europe. Les ambassadeurs ont ordre de traiter surtout avec lui des grandes négociations. Le roi serait très fâché qu'il y eût unité de vues dans le ministère, avec une présidence de capacité et de volonté; comment pourrait-il alors en effet dominer son système, gouverner et régner dans le sens le plus puissant de ce mot? Ces divisions lui plaisent; il les nourrit, les fortifie; et quand il se trouve un homme de fermeté et de consistance dans le cabinet, son premier soin est de le briser, pour lui substituer un complaisant; sous ce rapport, il est aujourd'hui parfaitement servi: il n'a pas sous sa main une volonté capable de résistance, c'est une admirable collection de caractères souples et obéissans.

Au reste, le roi attend M. de Talleyrand à Paris, si des événemens imprévus ne redonnent notre ambassadeur à Londres; on sait que Louis-Philippe a une très haute considération pour le diplomate qui lui conseilla

de prendre la couronne et qui présida à la première direction diplomatique de la révolution de juillet. M. de Talleyrand a vieilli d'esprit autant que de corps; peu importe, il sera consulté sur la direction nouvelle à imprimer aux affaires, et peut-être, sur une modification ministérielle, si elle est indispensable. M. de Talleyrand arrive ici porteur de paroles des whigs pour deux ou trois questions importantes, et particulièrement sur l'intervention d'Espagne et sur les affaires d'Orient; il vient surtout expliquer intimement au roi la position des whigs en Angleterre qui commence à se compliquer singulièrement. Le parti conservateur, qui s'était jusqu'ici borné à des intrigues, semble prendre en Angleterre dès ce moment une attitude hostile et décisive dans la chambre des lords; le roi d'Angleterre ne paraît pas décidé, d'un autre côté, à prêter aux whigs l'appui dont ils auraient besoin, c'est-à-dire à consentir à une création de pairs qui seule peut rétablir l'harmonie entre les deux branches de la législature. Deux bills ont déjà été rejetés par les lords; si cette lutte se prolonge, et que par un concours de circonstances surtout, une crise soit amenée en Portugal et en Espagne, le parti conservateur aurait dès-lors d'immenses élémens de succès pour la formation d'un ministère Peel, c'est-à-dire de tories modérés. M. de Talleyrand vient donc exposer les chances diverses que pourrait subir l'alliance avec l'Angleterre, et la nécessité de soutenir par un appui franc et sincère les mesures que pourrait prendre le ministère anglais pour raffermir sa popularité parlementaire chancelante. Par la force des choses, lord Melbourne est obligé de chercher appui dans les whigs exaltés, et ces whigs, comme parti, exigent des sacrifices que la position de lord Melbourne à l'égard de la couronne ne lui permet pas de faire.

L'arrivée de M. de Talleyrand à Paris, si elle s'effectue, ne sera pas de nature à grandir le crédit de M. Dupin. On sait que, bien que M. de Talleyrand ait servi de cornac à M. Dupin dans son voyage triomphal en Angleterre, cependant le vieux diplomate a pris une très mauvaise opinion de la capacité générale et des manières surtout du président de la chambre des députés qu'il aimait à appeler *le représentant du mauvais ton de la France*. Louis-Philippe est, de son côté, très mal disposé pour celui qui se vante pourtant d'avoir refusé plusieurs fois des ministères; le roi élu de la révolution de juillet a conservé les formes et les habitudes des gentilshommes; il n'aime pas toutes ces rudesses dont M. Dupin se fait gloire auprès de ses amis; ce serait l'homme dont il subirait la présence au conseil avec le plus de mauvaise humeur. M. Dupin ne se persuade pas assez cette vérité, et, parce qu'il est bien accueilli au château comme commensal, parce que petits et grands ont ordre de l'accabler de poignées de main, il se croit très avant dans les amitiés et dans la confiance royale. — Les deux questions spéciales sur lesquelles M. de Talleyrand sera consulté et sur lesquelles lui-même vient s'expliquer avec le roi sont l'intervention en Espagne et la question d'Orient. L'Angleterre veut savoir le dernier mot de la France au cas où les évènemens, prenant un certain caractère de gravité, il faudrait appliquer activement les principes posés par le traité de la quadruple alliance. M. de Talleyrand n'est pas pour le

guerre; une fois déjà, il a empêché toute espèce d'intervention active dans la question d'Orient; maintenant il vient pour le même objet et afin de chercher à préparer un nouvel arrangement à ces affaires. Au reste, M. de Talleyrand ne demeurera que quelques jours à Paris. Son dessein est d'habiter la campagne; on croit que Mme de Dino l'accompagnera. On agitera surtout, dans les conférences avec M. de Talleyrand, la question espagnole qui prend une tournure singulière. Nous ne croyons pas que don Carlos réussisse. Dès que la Péninsule ne s'est pas soulevée tout d'abord pour saluer le prétendant; dès que Burgos, Pampelune et Vittoria n'ont point encore ouvert leur portes, il est évident que la guerre de la Biscaye, du Guipuscoa et de la Navarre n'est plus qu'une guerre de guérillas qui se prolongera plus ou moins long-temps, mais qui ne peut avoir de succès décisifs à moins qu'elle ne change de nature. Le blocus de fait des côtes d'Espagne a soulevé déjà de vives réclamations de la part du corps diplomatique. Il va bientôt en faire naître de plus sérieuses, car voici ce qui est certain : dix navires hollandais, une frégate à vapeur russe, un certain nombre de bâtimens américains sont partis chargés d'armes et de munitions pour les insurgés espagnols; seront-ils arrêtés sur la côte? et, s'ils sont arrêtés, n'est-ce pas là une formelle déclaration de guerre qu'en aucune circonstance ces puissances ne voudront souffrir? C'est un point du droit des gens qui offrira plus d'une difficulté. — Quand il s'est agi dernièrement d'enlever don Carlos, M. Thiers avait fait déguiser une brigade de sûreté en carlistes espagnols, en soldats de Zumala-Carreguy avec des scapulaires et des scopettes bénies; qu'est-il arrivé? C'est que la ruse a été découverte, et que M. Thiers en a été pour ses frais de grande invention. La brigade est revenue à Bayonne désappointée et poursuivie par les guérillas navarrois.

Il n'est pas vrai que M. Pozzo ait déclaré qu'il demanderait ses passeports au cas d'une intervention effective; d'abord il n'a jamais été question officiellement auprès du corps diplomatique d'une telle démarche, et par conséquent personne n'a pu répondre sur une communication qui n'a pas été faite.

Le maréchal Maison écrit de Saint-Pétersbourg qu'il est partout fort bien accueilli, et que l'empereur a pour lui toutes sortes d'égards. Ceci a fait la joie des Tuileries. Mais la manière gracieuse dont le maréchal est reçu à Saint-Pétersbourg tient à plusieurs circonstances personnelles, soit au maréchal Maison, soit à la situation du comte Pozzo di Borgo à Paris. Quand les étrangers arrivèrent à Paris en 1814, le maréchal Maison en était gouverneur; il eut là occasion de parfaitement accueillir l'empereur Alexandre, et de contribuer de tout son pouvoir à la restauration des Bourbons que souhaitait le czar. Dans ses conférences il connut le grand duc Constantin et son frère Nicolas, fort jeune, qui s'est bien souvenu du bon accueil du maréchal. Il faut ajouter que la préoccupation de l'empereur est en ce moment de séparer la France de l'alliance avec l'Angleterre, et que le meilleur moyen d'arriver à ce résultat est d'accabler de prévenances l'ambassadeur d'une puissance qu'on a frappé jusqu'ici de dédains et d'humiliations. La Russie veut essayer jusqu'à quel point ira

la condescendance du cabinet français; non seulement elle a agi avec la Pologne ainsi qu'elle l'a voulu et sans consulter personne, mais elle vient en ce moment de réclamer auprès de la France d'anciennes indemnités pour le royaume de Pologne, en même temps qu'elle a conseillé à la Porte une ambassade pour reclamer Alger, non pas qu'elle croie jamais qu'il soit fait droit à ses réclamations; mais elle pense par ce moyen écarter tous les griefs personnels que la France pourrait invoquer contre elle pour sa conduite ambitieuse dans le Levant. C'est une manière de détourner l'attention des questions principales qui l'occupent en ce moment.

— La courte session de la chambre des pairs a été plus insignifiante encore que celle de la chambre des députés; aucun intérêt dramatique, point d'observations, si ce n'est le discours de M. de Dreux-Brézé qui a fait une grande sensation parce, qu'il était dans le vrai, et que le vrai, dans la bouche de quelque parti que ce soit, trouve toujours un grand écho.

Il faut savoir l'historique du fameux discours de M. Guizot où il a désavoué la révolution de juillet; M. Guizot sait bien que les principes de cette révolution sont antipathiques à la grande majorité de la pairie; dès-lors il se trouve à l'aise dans cette chambre, et ainsi qu'il arrive quand il y a sympathie dans une assemblée pour un orateur, celui-ci se laisse toujours aller à des mots ou à des déclarations imprudentes; M. Guizot a trop suivi ce torrent, et en entrant au château, il a été vivement blâmé, non pas pour avoir exprimé des principes qui sont dans la tête et le cœur de la chambre des pairs, mais pour les avoir dits dans un lieu qui avait son retentissement au dehors par la publicité donnée aux délibérations de cette chambre; de-là le désaveu qui a paru dans le *Journal des Débats*, désaveu qui ne veut pas dire qu'on se repent des paroles qu'on a prononcées, mais qu'on regrette qu'elles aient reçu une publicité qui compromettait le ministère avec le tiers-parti de la chambre des députés!

L'instruction du procès sur les évènemens du 14 avril offre à peine des charges suffisantes pour un procès de presse; il est impossible d'en faire résulter, un complot quelque peine que l'on prenne, quelque soin qu'on se donne; dès-lors s'élevera une première et fondamentale question, celle de la compétence; un délit de la presse n'est pas de la juridiction de la chambre des pairs; il appartient à la cour d'assises. La cour des pairs cherchera à donner de l'importance à la réapparition de la *Tribune*. Mais cela ne change pas la nature du délit; là où il n'y a pas complot contre la sûreté de l'état; il ne peut y avoir de juridiction extraordinaire.

Suites a Buffon (1). — A une époque où l'intensité de la vie politique est telle que tout intérêt scientifique et littéraire paraît en être absorbé, il est consolant de voir surgir des entreprises de la nature de celle-ci. Elles indiquent qu'au milieu de ce mouvement gigantesque qui emporte les hommes et les choses, la science reste toujours grande et vivace. N'est-ce pas même une des conditions de notre temps, que cette existence simultanée de deux forces capables l'une et l'autre de soulever le monde sans pouvoir s'entre-détruire? Et par science j'en ends non-seulement

(1) Chez Roret, rue Hautefeuille, 10 bis.

celle qui mesure le cours des astres, creuse des canaux, sillonne un pays de chemins de fer, et applique à tout la vapeur; mais aussi celle qui dissèque la corolle d'une fleur ou compte les nervures de l'aile d'un moucheron. Cette dernière, malgré d'injustes dédains, est aussi une puissance; l'aile d'un moucheron est un livre, où se lisent plus de choses que n'en voudrait croire le vulgaire, si elles lui étaient racontées.

En fait d'entreprises scientifiques, il n'en est peut-être pas de plus vastes que de continuer les ŒUVRES DE BUFFON. Il ne s'agit pas moins que de faire l'histoire des poissons, des reptiles, des insectes, des mollusques, de cette multitude innombrable d'animalcules qui peuplent la terre et les eaux; de toutes les plantes, c'est-à-dire en un seul mot des dix-neuf vingtièmes des êtres qui composent la création animée. Buffon n'a décrit que quelques centaines d'entre eux et y a employé sa vie et une quarantaine de volumes; chaque animal lui a fourni quelques pages éloquentes qu'aucun naturaliste n'a encore égalées, et il ne faut pas s'en étonner : à l'époque où Buffon écrivait, il pouvait procéder ainsi, quoique Linné eût déjà introduit dans l'histoire naturelle des formules rigoureuses à peine entrevues avant lui. Ne connaissant que trois cents mammifères, treize cents oiseaux, et le reste à proportion, Buffon pouvait se flatter que sa vie lui suffirait pour prendre chacun d'eux à part, peindre en détail ses formes et nous séduire par le récit de ses mœurs, de ses ruses, de ses amours, etc. Chacun d'eux entre ses mains devenait en quelque sorte tout un petit monde, dont il expliquait à loisir les merveilles. Où en serions-nous aujourd'hui si nous voulions suivre une pareille marche? Ce n'est plus par centaines, mais par milliers, par dixaines de mille, que nous comptons les êtres accumulés dans nos muséums. 1,500 mammifères, au lieu de 300; 7,000 oiseaux, au lieu de 1,300; 6,000 poissons, au lieu de 800; 100,000 insectes, au lieu de 1,500; enfin 80,000 plantes, au lieu de 8,000 : telle est la proportion effrayante qui existe entre le catalogue des espèces de notre époque et celui du temps de Linné et de Buffon. Que serait-ce si nous comptions celles dont le microscope a révélé l'existence voisine du néant?

Le procédé scientifique de Buffon a donc dû être changé et la formule linnéenne prévaloir, sous peine de voir l'histoire naturelle devenir une seconde Babel, qui eût surpassé la première en confusion. En même temps, l'instruction morale qu'elle renferme en elle a subi une modification dans sa base; nous admirons moins la nature dans l'individu et plus dans la masse des êtres: celle-ci menace même de nous écraser, et un jour peut-être la science s'arrêtera vaincue devant l'infini; mais, par cela seul qu'elle est la science, elle ne doit pas plus reculer devant l'immensité du nombre qu'elle ne l'a fait devant l'immensité de l'espace. Le monde lui a été livré, et elle luttera contre lui jusqu'à la fin, dût-elle périr étouffée dans les étreintes de cet esclave vigoureux et rebelle.

Néanmoins, lorsqu'on lit ces immortelles pages de Buffon, surtout celles où, s'élevant à des considérations générales, il plane sur le monde matériel comme Bossuet sur le monde historique dans son *Histoire universelle*, on se prend à regretter que pour avoir fouillé trop avant dans le sanctuaire, l'histoire naturelle ait perdu cette allure naïve de son premier âge; on se laisserait même aller à de lâches pensées de repos et de temps d'arrêt, si l'on ne savait que connaître est la destinée de l'homme, et que la science, pour être plus sévère, n'en témoigne que mieux du progrès qu'elle accomplit chaque jour.

Pour continuer Buffon, il fallait plus d'une condition difficile à remplir: d'abord un éditeur qui eût assez de confiance dans notre temps, pour ne pas reculer devant une entreprise qui exigera plusieurs années pour arri-

ver à son terme; ensuite une réunion de savans spéciaux qui consentissent à se répartir entre eux un fardeau qui eût été au-dessus des forces d'un seul homme. Tout cela s'est trouvé réuni à souhait. Lorsqu'on jette les yeux sur la liste des collaborateurs de cette collection, et qu'on y voit des noms tels que ceux de MM. Frederic Cuvier, Blainville, Decandolle, Dejean, Lesson, Desmarets, Walckenaër, Duméril, autour desquels se groupent ceux de quelques-uns de ces jeunes gens studieux, espoir de l'avenir, et qui comptent déjà dans le présent, que faut-il attendre de cette union de la maturité et de l'ardeur juvénile, du savoir dans sa plénitude et de celui plein d'une sève vigoureuse, sinon une de ces œuvres qui ne paraissent qu'à de longs intervalles, et qui prennent rang parmi les monumens d'une époque?

Les cinq volumes de cette collection déjà livrés au public ne démentent pas les espérances qu'avaient fait concevoir les noms des savans qui précèdent. Deux sont consacrés à la botanique, et sont l'ouvrage de M. Spach, jeune botaniste dont le mérite était enfoui au Jardin des Plantes, et qui vient, par ce travail, de prendre place parmi les plus habiles. A la nomenclature, indispensable, mais un peu aride de sa nature, M. Spach a joint des renseignemens complets sur les propriétés salutaires ou malfaisantes des végétaux qu'il a décrits, leurs usages domestiques et le mode de culture de ceux qui sont l'objet de nos soins; en un mot, il a fait un traité où les plantes exotiques et européennes sont envisagées sous le double point de vue scientifique et économique. Près de 1,800 plantes sont décrites dans ces deux volumes, parmi lesquelles aucune de celles qui embellissent nos jardins ou qui sont de quelque utilité dans les arts et la médecine n'a été omise. Je ne connais aucun livre de botanique qui en renferme autant dans un si petit espace.

M. Duméril a soutenu son ancienne réputation dans un premier volume sur la classe des reptiles; il a trouvé le moyen d'être neuf même après les travaux de Cuvier. Ses considérations générales sur l'organisation de ces animaux sont empreintes de ce bon sens et de cette extrême lucidité qui caractérisent tout ce qui est sorti de sa plume. M. Duméril a eu du reste à sa disposition des matériaux tels qu'aucun savant étranger à la France ne pourrait en recueillir de pareils. Le muséum d'histoire naturelle possède aujourd'hui environ 900 espèces de reptiles. C'est trois fois plus que du temps de Lacépède, qui, dans son grand travail sur ces animaux, n'en a mentionné que 292; et quarante ans se sont à peine écoulés depuis que Lacépède écrivait leur histoire! Qu'on juge par ce seul fait de l'impulsion prodigieuse qu'ont reçue dans cet intervalle les recherches des naturalistes!

Un autre volume traite des crustacés, c'est-à-dire de ces animaux dont le homard, l'écrevisse, les crabes font partie. Linné en avait à peine connu une centaine qu'il avait classés parmi les insectes. Aujourd'hui nos collections en contiennent près de 1,500, et chaque jour on en découvre de nouveaux et infiniment petits, partout où il existe des eaux stagnantes ou qui forment des ruisseaux. La manière dont l'auteur de ce volume, M. Milne-Edwards, a traité son sujet est un modèle d'analyse en fait d'anatomie et de physiologie. Cet éloge est d'autant moins hasardé, qu'il est d'accord avec la mention très honorable que l'Institut a déjà faite de ce travail.

Un premier volume sur les insectes, par M. Macquart, et qui traite de ceux qui composent l'ordre des diptères, c'est-à-dire qui n'ont que deux ailes, tels que nos mouches communes, les taons, les cousins, que tout le monde ne connaît que trop, ne peut que donner l'idée la plus avantageuse dont l'entomologie sera traitée dans la collection. Les animaux dont cette

science fait son objet sont si nombreux, qu'ils nécessiteront de nombreux volumes pour être décrits d'une manière complète. Les noms des hommes éminens dans cette partie que nous voyons inscrits sur le prospectus nous rassurent à cet égard. L'éditeur a senti que l'entomologie est avec la botanique la science la plus populaire de notre époque, et il l'a traitée en conséquence.

Au commencement de ce siècle, Sonnini, naturaliste qui n'a reculé en rien les bornes de la science, mais homme de savoir et de bonne volonté, conçut l'idée d'une entreprise pareille à celle-ci. Il appela à son aide les savans de son époque, et mit au jour une collection qui fut reçue avec reconnaissance du public, et qui, pendant quelques années, a satisfait aux besoins de la science d'alors. A peine aujourd'hui la consulte-t-on de temps à autre, tant le champ des découvertes s'est agrandi. J'ose prédire que tel ne sera pas de long temps le sort de la collection actuelle. Rien n'annonce un mouvement scientifique pareil à celui qui signala la fin du dernier siècle, lorsque, subitement et pressées les unes sur les autres, des découvertes inattendues bouleversèrent les anciennes notions et renouvelèrent la face du monde savant. Les hommes illustres qui donnent l'impulsion et qui l'ont soutenue si long-temps sont partis pour la plupart, Cuvier à leur tête; les autres, leurs rivaux de gloire et de génie, sont pleins de jours, et quoiqu'ils laissent derrière eux une génération héritière de leur ardeur, il est évident que celle-ci est réduite à ramasser laborieusement des épis là où ils ont fait la moisson. Nous sommes donc dans un de ces momens de repos qu'une loi éternelle a imposés à la nature morale comme à la nature physique. Sans doute un nouvel élan aura lieu; la science, après s'être ralentie pendant un intervalle plus ou moins long, comme pour rassembler ses forces, fera tout à coup quelque pas de géant; elle a toujours procédé ainsi, témoin Aristote, Linné et Cuvier, trois noms qui réunissent en eux les trois points culminans qu'elle a successivement atteints en vingt siècles. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle doit profiter de ces momens d'inertie relative où des filons moins riches ont succédé à la veine abondante qu'elle exploitait, pour se recueillir en elle-même, dresser l'inventaire de ses richesses, et s'encourager à les accroître. Un livre bien fait devient alors l'expression d'un passé brillant et d'un présent plein d'avenir; il demeure long-temps, et dépose contre le dédain des générations suivantes en faveur de l'époque qui l'a vu naître. Nous n'assignons pas un moindre rôle aux *Suites à Buffon* actuelles, si elles persistent dans la voie qu'elles ont suivie jusqu'à ce jour. L.

F. BULOZ.

— Nous appelons l'attention de nos lecteurs désireux de se faire une bibliothèque à bon marché, sur le catalogue des libraires Tétot joint à notre livraison de ce jour.

LES

Excentriques.

§ I.

POSTSCRIPTUM.

Presque toujours chacun suit son caprice.
Heureux est le mortel que les destins amis
Ont partagé d'un caprice permis !

(Mme de Villedieu.)

O lecteur bénévole (ainsi disait ce bon XVIe siècle), vous qui allez parcourir les pages frivoles consacrées dans mes loisirs aux *Excentriques* (1), ou gens bizarres de l'Angleterre; — si ces bizarreries vous étonnent, ne me les imputez pas. — C'est de l'histoire. — L'invention n'a point fait les frais de mon œuvre. La voilà, pure de tout alliage romanesque. — Est-ce ma faute si

(1) *Eccentric*, *Eccentricity*, mot emprunté à l'astronomie, — l'ellipse irrégulière des comètes, — une conduite en dehors de toutes les regles reçues, et du système général.

l'humanité est ainsi? — De ces anecdotes, pas une qui ait le moindre degré de vraisemblance, et pas une qui ne soit attestée, contrôlée, paraphée par bons et solides témoins.

Voulez-vous que je traîne à la suite de ce livret sans conséquence, une armée d'annotations, ou que je cloue au pied de mes pages, un monde de citations? Tant de pédantisme pour si peu! Des poids de plomb dans une gaze? Il ne tiendrait qu'à moi de vous dérouler les autorités sur lesquelles cet article repose, de montrer les colonnes, froissées et salies par mes doigts curieux, de l'*Annual Register* (soixante-dix volumes!), du *Wonderful Magazine*, de l'*Omniana*, du *Retrospective Review*, du *Newgate Calendar* (trente volumes), des vieux journaux, des *Repositories of Knowledge*, des *Diaries* et des *Reminiscences*, des anecdotes de *Miss Seward*, de *Spence*, de *Cibber*, d'*Aikin*, de *Jonah Barrington*, de *Bubb Doddington*, de *Cumberland*, et de cent autres. — Vous ouvrir des sources inconnues, entourées de vieux lichens ou couvertes de sable : à quoi bon et quel gré m'en sauriez-vous?

Voici l'eau de la source. Bonne ou mauvaise, — buvez frais — et riez!

Dans ce *postscriptum*, — dont la seule place était ici — hors de sa place, — il me suffira d'affirmer que le fait peu important qui concerne le narrateur est vrai dans tous ses détails, et que ni les personnages que j'introduis, ni les noms des acteurs qui peuplent mes chapitres — baroques, fous, pathétiques, burlesques, hétéroclites, — de deux lignes, de trois pages, — ne s'écartent de la vérité pure et simple. Ces hommes ont vécu; les uns, je les ai vus, et je l'atteste; les autres vivent encore; quelques-uns sont historiques comme Louis XV, comme Marlborough, comme Alberoni. J'invoque pour eux les dates, les attestations contemporaines, les témoignages des écrivains de leur temps. L'histoire sérieuse a-t-elle d'autres preuves et une plus haute certitude? — Et que peut faire de mieux cette humble et mienne histoire, pauvre petite, bateleuse et grotesque, ramassant çà et là les miettes des folies humaines, si ce n'est d'imiter sa grave sœur, l'histoire des grandes folies, — l'histoire des empires.... ?

. . . . . .

Je voudrais qu'on ajoutât foi à ces modestes récits, par exemple

à mon cher *Jemmy Cower*, que je crois voir encore et qu'un incrédule reléguera peut-être, à ma grande peine, parmi les fictions.

§. II.

Le Voleur de New-Road.

> Vous voyez en moi l'Alexandre du grand chemin!
>
> (*Chœur des Gueux*, par R. Burns.)

(1819.)

New-Road est une pauvre imitation de nos boulevards. Aussi, dans nulle ville d'Europe vous ne retrouvez les boulevards de Paris, ceinture verte, zône admirable de la grande Babylone, ornement et signe distinctif de la capitale du plaisir autrefois, métropole éternelle de l'intelligence et de la sensation, Paris! Cette ceinture de feuillage et de lumière, de poussière ondoyante et de riches clartés, ne va-t-elle pas bien à la prostituée des temps modernes, à la folle ville qui dissout et éparpille la vie, sans vous laisser le temps (qui que vous soyez, quelque larges que soient votre esprit et votre ame) ou d'aimer, ou de penser? Voici des arbres, mais qui n'ont pas d'ombre, et des feuilles aux fibres desséchées, usées et raccornies, comme l'esprit et l'ame de ceux qui se promènent sous ce menteur abri! Le soir vient, et mille clartés fantasques sortent de ces boutiques, pointent au loin, se croisent sous ces arcades, percent la verdure jaunâtre, flamboient autour de Paris, éclairent ce fragment de forêt toujours mourante et cette foire perpétuelle de marchandises, de promeneurs, de plaisirs sans joie, d'agitation sans résultat et d'oisiveté sans repos. Ils sont beaux d'irréguiarité, nos boulevards! Ils montent, ils descendent, ils s'élargissent, ils se rétrécissent, ils s'abaissent, ils tournent, ils rampent, ils cessent tout à coup, ils reprennent ensuite; théâtres, palais, bouges, estaminets, portes triomphales sous lesquelles le bourgeois se carre; fontaines sans eau, cascades murmurantes, tréteaux infects, repaires dramatiques, bazars, tavernes, temples aux mille colonnes, ils ont tout; ils étaient plus beaux encore il y a dix ans, quand le

niveau, la toise, l'alignement, la contagion de la régularité américaine, n'avaient pas gâté leur pittoresque fantaisie.

En 1819, le boulevard nain de New-Road me semblait triste. Je n'apercevais là qu'une percée bien droite de vingt pieds de large; un double rang de petits arbres de six pieds, au tronc cacochyme, à la tête décharnée et tombante; de hautes grilles monotones et noires, placées des deux côtés du chemin; un vaste carré de gazon devant chaque édifice; une grande cage de briques noires, en face de chaque carré de gazon; voilà tout. Le cordeau n'avait pas épargné un seul pouce de terrain : tout était mesuré fort exactement. Rien de perdu; rien ne s'arrondissait, rien ne fuyait, rien n'était imprévu, rien n'appartenait au caprice; le hasard et la fantaisie avaient cédé à la toise et au niveau. Je comparais cela aux boulevards parisiens. J'avais dix-neuf ans. Cette parodie de boulevard, cette exactitude rectiligne, carrés, losanges, parallélogrammes, me semblaient lugubres.

Cependant il fallait me rendre à une fête splendide et bourgeoise, que donnait, pour son *birth-day*, ou anniversaire de naissance, un négociant de la cité, devenu très riche et assez « orgueilleux de sa bourse, » comme on dit là-bas. Le *birth-day* est une coutume raisonnable et touchante; la famille s'assemble pour fêter le jour où vous êtes né; amis, visiteurs, dandies, accourent ensuite et remplissent vos salons; après le bal, grand souper. La fête se donnait dans une de ces boîtes de briques, aux stores verts et aux dalles bien polies, qui faisaient triste sentinelle, des deux côtés de New-Road. Le maître de la maison avait mille anecdotes à me conter, sur Pitt et Fox, sur Louis XVIII, sur les émigrés français, sur le duc d'Aiguillon, sur Delille, sur M. de Châteaubriand qu'il avait beaucoup connu, sur les premiers jours de la lutte atroce que le monde fit subir à ce célèbre athlète. Pendant qu'il parlait, la contredanse anglaise déroulait ses replis pesans : le quadrille continental ne l'avait pas encore dégrossie; elle était lourde, naïve, ardente, pleine de verve et de ferveur, sans grace, toute paysanne, dansée ou plutôt *lourée* avec une forte et vive joie, par trente femmes blanches, aux blanches épaules, au col nu, au sein palpitant et vibrant sous le regard que nul voile n'arrêtait. La volupté n'était pas là, non, ni la délicatesse; mais je ne sais quelle franchise énergique, je ne

sais quel abandon de liberté, je ne sais quel génie d'indépendance saxonne et à demi sauvage, dont la saveur étrange me charmait. Elle a déjà disparu, cette saveur antique et insulaire. L'Angleterre n'est plus ce qu'elle était, après le blocus, après la guerre, avant que les mœurs de l'Europe l'eussent envahie et saturée : elle était alors magnifique d'originalité, d'audace, de développement individuel et de bizarrerie involontaire. Aujourd'hui elle cède à la civilisation commune. *Old England*, « la vieille Angleterre » va finir : adieu, vieille Angleterre, mère de Shakspeare, si isolée et si étrange ! Tu ne seras bientôt plus qu'un fragment de l'Europe.

Et je comparais ce que je voyais à nos bals de la place Vendôme et de la rue Bleue. Dans les intervalles des contredanses, j'allais m'asseoir près des danseuses fatiguées, sylphides sans voile ou caryatides vivantes, dont le costume extraordinaire laissait si peu de place à l'imagination. Une jeune miss, aux lèvres bien découpées, au sourire mélancolique, à la taille fine, délicate et souple, parlait, comme un professeur, chimie et physiologie, gaz et phrénologie ; elle dissertait sur le système de Werner et sur les aérolithes. J'écoutais stupéfait ; j'essayais en vain de ramener la conversation à des sujets moins graves. Le pédantisme féminin était à la mode à Londres : le *Bas-Bleu* y dominait ; Byron ne l'avait pas détrôné. J'admirais donc ces douces têtes blondes, têtes de vierges plus idéales que celles de Raphaël, têtes que le Nord seul produit, secouant mollement la forêt de leurs cheveux de soie et les ramenant sur leurs belles épaules, pour me demander si je n'avais pas étudié la minéralogie, si je n'avais pas dans ma collection certain *quartz* magnifique, si je connaissais les dernières expériences sur l'électricité et sur le galvanisme, ou si j'avais lu le dernier sonnet de Wordsworth sur Westminster. — Me voilà, me disais-je, chez un peuple étrange ! Ses femmes ne s'aperçoivent pas qu'elles ne sont plus habillées : elles pensent que nous autres, qui avons dix-neuf ans, nous ne nous en apercevrons pas ; et ces bouches fraîches, ces carnations merveilleuses, ces yeux d'un admirable azur, raisonnent chimie et physique pendant les folies et les ivresses du bal. A deux heures du matin, fatigué de *reels* et de *country-dances*, je quittai les salons. La nuit était belle, la lune brillait ; je m'acheminai à pied le long de New-Road dont une succession de

jalons lumineux marquait le vaste circuit ; la monotonie de ces clartés régulières ajoutait encore à la tristesse du boulevard désert.

J'avais marché près d'un quart d'heure le long des grilles, quand une aventure m'advint.

Oh ! si vous pouviez croire que je veux me mettre en scène, me poser, me draper, me rendre intéressant, comme c'est d'ailleurs la coutume de nos jours, je serais désolé vraiment ! Qu'on veuille bien me regarder comme un simple comparse. On reconnaîtra tout-à-l'heure que le premier acteur ce n'est pas moi. Aussitôt qu'il me sera permis de m'effacer, je le ferai.

Le héros du drame, c'est ce gros homme qui marche d'un pas rapide et délibéré. Il débouche par une rue latérale qui aboutit dans New-Road. Le *watchman*, race détruite (aujourd'hui toute la vieille Angleterre s'en va par morceaux) venait de crier funèbrement :

Half past two !! — fine weather !! — Deux heures et demie, il fait beau !!

Sa voix rauque, surchargée de vin, s'égarait, roulait, diminuait et se perdait peu à peu dans les longues avenues de brique noire, au moment où l'homme dont je viens de parler sortit de la rue devant laquelle je passais ; il vint droit à moi, le bâton levé ; puis il me regarda et abaissa son arme. Je ne sais pas précisément quelle était sa taille : il me parut avoir six pieds. Son aspect était athlétique. Il portait un chapeau de matelot, une veste courte et ronde, de larges pantalons et un superbe gourdin, dont l'extrémité semblait ornée d'une tête noueuse, qui faisait de ce bâton une massue redoutable.

Il jouait avec cette canne comme avec une badine, quand il fit devant moi sa première apparition. Il eut l'air de toiser attentivement le jeune homme maigre, débile, svelte, en habit de bal, qu'il venait de rencontrer : puis il vint se placer près de moi. J'ai dit que je ne voulais pas me rendre intéressant, et pour première preuve de cette assertion, j'avouerai que ma sensation à son aspect ne fut pas héroïque. — J'eus peur.

Ce colosse se mit à marcher à mes côtés, silencieux, mesurant son pas sur mon pas, et d'un air grave. Je commençai à faire, à part moi, l'inventaire de ce que j'avais à perdre. Dans les basques

étrangement pointues de mon habit noir, tel qu'on le portait alors, et dans les poches de ma culotte de bal, se trouvaient, je crois, une trentaine de shellings, un portefeuille avec des lettres, et une montre d'or, donnée par ma mère, léguée par ma grand'mère, portant le nom célèbre de *Le Roi*, guillochée sur toutes les coutures, passablement hors de mode, qui n'allait pas deux jours de suite, ronde comme une balle; mon vrai trésor!

Le silence de cet homme, sa marche régulière, son regard qui tombait d'aplomb sur moi, toutes les fois que nous atteignions un réverbère, m'avaient tenu, pendant près de cinq minutes, dans une sorte de palpitation et d'anxiété peu agréable, quand il rompit le silence, et d'un ton à la fois impérieux et affable :

— *What countryman are you!* — De quel pays êtes-vous?

Question singulière, pour commencer une causerie nocturne! Je vis ma situation, et je répondis assez bien :

— Français. Et vous?

— Né à la Jamaïque, possessions anglaises. Permettez-moi, mon jeune gentilhomme, de vous demander si vous êtes riche?

Trois heures du matin; — la lueur des réverbères scintillant dans l'obscurité; — près de moi, sans armes et sans force, le colosse armé de sa massue! je repris mon sang-froid et répliquai :

— Je ne suis pas riche. Et vous?

— Riche et pauvre, selon les chances.

Il y eut un silence entre nous. La crecelle du garde de nuit criait et vibrait dans le lointain. On n'entendait pas une voiture rouler : pas un seul passant dans la rue; pas une lumière aux fenêtres. Mon homme reprit d'un air insouciant :

— Voici deux ans que je suis sorti de la prison de Newgate. Depuis cette époque, les affaires vont bien. Mais vous, mon jeune gentilhomme, que venez-vous faire à Londres?

— Apprendre l'anglais et voir du pays.

— Oh! vous êtes un savant! Et quels sont vos revenus?

— Près de deux cents livres sterling.

— Année moyenne, mon jeune gentilhomme, je peux compter sur plus de mille livres sterling. Il n'y a pas à Londres de *flash* (mot d'argot, *voleur*) plus célèbre que *Jemmy Cower*. Avez-vous tou-

jours vos parens? dit-il en continuant son interrogatoire d'un ton vraiment sentimental; où sont-ils?

— Ils habitent Paris.

— Vieux?

— Mon père est très âgé.

— Que fait-il?

— Rien.

— Quel est son état?

— Général de brigade en retraite.

— J'ai servi aussi, moi. Et portez-vous sur vous des bijoux ou de l'argent?

Ceci devenait sérieux. Je répondis nettement.

— Où demeurez-vous?

— *Marlborough-Street, Oxford-Street.*

— Diable! c'est fort loin; et jusqu'au bout de *New-Road*, il y a du danger. Les camarades pourraient bien vous soulager de vos *brillans* et de vos *plaques* (termes d'argot qui signifient *shellings* et *pence*). Je vous accompagnerai jusqu'à *Saint-Giles*. Là vous n'aurez plus rien à craindre; causons un peu et marchons.

Jemmy Cower, le *flash*, devenu mon protecteur, me raconta ses aventures. Il avait servi sur mer et sur terre; le licenciement l'avait engagé à devenir flibustier nocturne. Il parlait de ses vols comme de ses batailles, avec une fierté modeste; et quand nous fûmes arrivés devant la vieille et sale église de Saint-Giles, il s'arrêta, me prit la main, la secoua vigoureusement et me dit:

— Vous n'êtes qu'un enfant; mais vous n'avez pas eu peur. (*Jemmy* se trompait.) C'est bien. Vous pouvez vous vanter d'avoir voyagé pendant une demi-heure de nuit avec *Jemmy Cower* sur le trottoir de *New-Road*. Quand on a fait une pareille rencontre et qu'on se quitte bons amis, on se donne la main, mon gentilhomme. *God bless you!*

Le géant frappa de sa canne le pavé et s'enfonça, en disant ces mots, dans le labyrinthe tortueux de Saint-Giles.

Il était quatre heures quand je rentrai, et déjà les premiers bruits, les premiers mouvemens de la ville colossale annonçaient son réveil. Comment aurais-je dormi? Aux singularités du bal se

mêlait dans mon souvenir la conversation bizarre de ce généreux *Jemmy Cower* qui m'avait laissé ma montre et mes quarante shellings, qui s'était intéressé à mon père et à ma mère, qui avait eu pitié d'un jeune homme faible, et qui m'avait escorté, de peur que je ne fusse volé en route. A onze heures, tombant de fatigue, je m'assoupis enfin; mes rêves furent singuliers; il y avait là, au-dessus de ma tête, un millier de jolies têtes d'anges, mélancoliques, pédantes, idéales, blondes, aux lèvres roses, aux bras nus, aux épaules nues, parlant de chimie, secouant leurs beaux cheveux sur mon front, et au milieu desquelles m'apparaissait la tête massive, bronzée, musculeuse de *Jemmy Cower*, avec son grand chapeau ciré, et son œil noir perçant qui m'interrogeait.

§. III.

Pourquoi les Anglais sont excentriques et comment ils vont devenir raisonnables.

J'avais pour guide et pour ami un petit vieillard à la figure osseuse, pointue, anguleuse, recouverte d'un parchemin rouge et plissé, au son de voix aigu et fêlé, aux jambes grêles et à l'aspect bizarre. Il eût fourni une merveilleuse caricature à Mathews et à Cruikshanks; mais les caricatures étaient si communes à Londres, qu'on n'y faisait pas attention. Il pétillait d'esprit, de singularité, d'ironie; peintre, sculpteur, amateur, virtuose, collecteur d'antiquités; riche d'ailleurs, et assez connaisseur pour ne pas se ruiner avec le plus ruineux de tous les goûts, il recevait dans ses salons excellente compagnie. Il passait pour un original; mais son sarcasme, sa fortune et ses relations l'eussent protégé contre toutes les attaques. On savait qu'il possédait à la campagne plusieurs retraites dans lesquelles il n'admettait personne; on savait qu'il se renfermait souvent dans une petite maison baroque, située au bord de la Tamise, et qu'il n'y recevait pas même les plus intimes de ses amis. Comme en Angleterre toutes les originalités ont leurs coudées franches, le spirituel et malin vieillard continuait sa vie indépendante, sans que personne y trouvât à redire. Il achetait des tableaux, exerçait sur le tiers et le quart l'art du *quizzing*, du *hoaxing* et du *cutting*, variétés de la satire et de l'épigramme. Il donnait de fort

bons concerts et bâtissait des pavillons chinois. Le pavillon chinois était encore une de ses manies. Cet homme, que la nature avait irrégulièrement dessiné, abhorrait le goût hellénique et la régularité architecturale. Il tolérait le genre gothique; il admirait le goût égyptien; il avait de l'enthousiasme pour le genre chinois; il embrassait d'une vénération sans bornes les grottes de Tritchinopoli, les colonnes hindoues, et ces pagodes immenses, audacieuses, chargées de sculptures et de monstres sans nombre qui s'élèvent comme des bijoux d'orfèvrerie gigantesque, dans les plaines du Dekkan.

Le vieil architecte Wordem (c'était le nom de cet original) me devait quelque reconnaissance. J'avais fait recueillir à Paris, pour enrichir sa collection, une quantité considérable de vues de cathédrales, que nos amateurs ne recherchaient pas encore : la fureur de l'ogive ne nous avait pas envahis. Wordem avait donc beaucoup d'amitié pour moi. Il prenait plaisir à m'expliquer les anomalies du caractère anglais; et chaque fois qu'il compulsait et admirait ses merveilles gothiques (ce qui lui arrivait tous les soirs), il sentait se ranimer et reverdir ses sentimens de bienveillance pour le jeune voyageur français.

Wordem fut la première personne à qui j'allai raconter ma solennelle entrevue avec le terrible *Jemmy Cower*. Il faisait son *launch* ou second déjeuner, flanqué de *sandwiches* et de beurre frais. A mon récit, le front du vieillard se dérida; son sourire sardonique s'anima de joie et de gaîté; les cartilages de ce nez pointu et voltairien tressaillirent plusieurs fois, et il s'écria quand j'eus fini :

— *Jemmy Cower* est un brave garçon, ma foi! *Jemmy Cower* est un de nos *Excentriques*. C'est là ce qui s'appelle honorer son métier. Mais vous, qui venez de France, du pays social par excellence, comment pouvez-vous comprendre quelle importance nous attachons à l'*excentricité*, à l'originalité, au mouvement imprévu, indépendant et spontané d'une existence qui se fait elle-même, qui vit en dehors de toutes les sphères et qui ne doit rien à personne? Chez vous *originalité* est synonyme de folie; chez nous, c'est un éloge et un honneur. Mais cela finira bientôt. Nos rapports avec le continent nous perdront. Nous n'aurons plus, comme vous, que des espèces, et pas d'individus. Voyez *Jemmy Cower :* il est *gentilhomme de grand chemin;* Tyburn l'attend; c'est un grand coquin, sans doute,

mais il exerce sa profession à sa guise ; il agit librement, il choisit ses victimes ; il a son code personnel et sa moralité à part. Il sait ce qu'il fait, ce qu'il veut et où il va. *Jemmy Cower for ever !*

J'écoutais en riant ce panégyrique d'un original de grand chemin par un original de salon. Après avoir bu un verre de *ginger-beer*, sa liqueur favorite, Wordem reprit en ces mots :

— Vous m'avez fait beaucoup de plaisir en me racontant cette petite aventure ; et Jemmy Cower occupera un rang honorable dans mon *Histoire des excentriques anglais*, car je veux bien vous l'apprendre, en vous demandant le secret sous le sceau du serment : c'est un travail dont je m'occupe depuis trente ans bientôt. Le premier, j'aurai fait les annales de l'originalité anglaise, c'est-à-dire celles de la Grande-Bretagne. Elles sont d'autant plus honorables pour l'humanité et dignes d'être conservées, que nos vieilles mœurs vont s'effaçant chaque jour. Mais venez avec moi ; partons pour Twickenham, où j'ai une petite maison fort curieuse à voir ; je n'y ai jamais laissé entrer personne, que le sculpteur Flaxman et le poète Walter Scott. Nous monterons en bateau, et nous causerons en route. Votre voyage, mon jeune ami, ne sera pas sans instruction ni sans fruit. —

En effet, nous partîmes du pont de Londres, laissant derrière nous ce vaste port couvert de navires, et cette forêt de mâts dont l'ombre tremble sur les flots, et ces milliers de voiles dans lesquelles le soleil et le vent se jouent. Deux rameurs, *bargemen*, célèbres par le dialecte composé d'injures qu'ils adressent à tous les passagers, nous accueillirent de leurs malédictions les plus caressantes et les plus choisies : puis ils firent voler la nacelle à travers les embarcations qui glissaient autour de nous.

—Vraiment, disait en français le vieil architecte, je désespérerai de notre Angleterre, quand elle perdra ses *Whims*, ses *Oddities*, ses *Eccentricities*, ses habitudes d'indépendance individuelle. C'est précisément à cette manière d'être anti-sociale qu'elle doit sa plus grande force ; c'est de sa personnalité enracinée, respectée, touchant à l'égoïsme, que sa liberté politique a surgi. Voilà son meilleur *habeas corpus*. Dès le berceau de notre histoire, nous retrouvons dans nos mœurs cette tendance à l'originalité individuelle, et cette vénération pour le déploiement de chaque ca-

ractère selon sa forme et son humeur. Dans nos parcs, les arbres que nous préférons, ce sont les grands chênes « aux bras tortus, comme dit Shakspeare, au front noueux, aux capricieux enroulemens, à l'écorce bizarre, aux racines qui sortent de terre pour y rentrer. » Nous n'avons aimé jusqu'ici ni les arbres taillés en espalier, ni les quinconces à angles aigus, ni les hommes disciplinés sur le même modèle, ni les caractères coulés dans le même moule. Je crains bien, ajouta-t-il avec un grand soupir, que cette époque de l'*excentricité* et de la gloire britannique n'ait dit son dernier mot, et que bientôt, grace à la civilisation qui nous gagne, nous polit, nous raffine, nous glace et nous aplanit, nous n'allions misérablement nous confondre avec toutes les nations européennes! Une nation et un homme sans originalité! sans empreinte! fi donc! Cela ne vaut pas la peine de naître. Je conçois que vous, jeune homme, ayez quelque difficulté à me comprendre. Chez vous, depuis très long-temps, la première de toutes les vertus, c'est la sociabilité. Vous définissez l'homme un *animal sociable*. Nous le définissons un *animal indépendant*.

— En France (continuait ce singulier philosophe, pendant que nous voguions sur la Tamise entre deux rives couvertes d'une pelouse verte et veloutée, comme les gazons de Wouvermans), il a été convenu, depuis le XIIIe siècle, que chacun devait se sacrifier à la société et confondre son individualité propre, son originalité personnelle dans le torrent des idées et des mœurs générales. Un homme qui s'écartait de la route commune était anathème. J.-J. Rousseau et Montaigne, parmi vos grands écrivains, sont peut-être les seuls qui aient osé livrer au public leurs singularités spéciales, ou, comme disent les médecins, leur *idyosyncrasie*. Voilà pourquoi l'écrivain *humoristique*, commun chez les Italiens, très fréquent parmi nous, vous est inconnu. Vos auteurs comiques eux-mêmes sont raisonnables. Ils redoutent le caprice : ils veulent plaire, en instruisant. L'excellent Molière est un Gassendiste. Voltaire est un chef de parti.

— Mais interrompis-je, que pensez-vous donc de Scarron, le bouffon, le niais, le cul-de-jatte, qui faisait rire de ses folies la cour galante et grave de Louis XIV? Était-ce un excentrique selon votre cœur?

— Non pas. Scarron n'était qu'un bouffon et un parodiste :

« Ce pauvret
« Très maigret,
« Au col tors
« Dont le corps
« Tout tortu
« Tout bossu,
« Suranné,
« Décharné,
« Fut réduit
« Jour et nuit
« A souffrir
« Sans guérir
« Des tourmens
« Véhémens ; »

(et cette citation vous prouvera que je l'ai lu avec fruit) ; Scarron, qui passa pour le plaisant par excellence, pour le gracioso de son époque, n'était pas ce que nous appelons un humoriste. Il suait sang et eau pour amuser autrui. Il est profondément triste. C'eût été un écrivain mélancolique et bizarre, s'il eût écouté son penchant. Sa gaîté me fait mal ; je crois entendre les cris que lui arrachent la goutte et le rhumatisme. Contentez-vous de ce que vous possédez, d'une belle et grande littérature, bien disciplinée, noble, féconde, fière, sage, admirable de raison et de pureté. Nous avons autre chose, et peut-être n'est-ce pas mieux. Dans l'*Old England*, le respect national pour l'individualité a fait naître parmi le peuple une foule d'originaux comiques ; parmi les écrivains, les *humoristes* dont je vous ai parlé ; parmi les gens riches, une multitude de lubies extravagantes, philanthropiques, inouies, baroques, vertueuses, vicieuses, inutiles, d'ailleurs amusantes à observer. C'est le résultat naturel du soin avec lequel nous avons établi parmi nous l'inviolable puissance du *moi individuel*, le culte de ce *moi*, qui peut se révéler librement par toutes les bizarreries, sans qu'on le harcèle ou le chagrine.

Dans toutes les classes, même liberté.

Je suis un *Excentrique*.

Jemmy Cower est un *Excentrique*.

Celui qui a bâti la maison que vous allez voir était un *Excentrique*.

§. IV.

La Maison d'un Amiral.

Mais nous abordions, et je me trouvai en face du plus singulier bâtiment que j'eusse jamais contemplé. Cette folie architecturale, construite par un amiral en retraite, avait la forme d'un vaisseau de haut bord; nous entrâmes; tous les usages de la vie maritime avaient été religieusement conservés. Nous y trouvâmes des canons sur leurs affûts, des hamacs en guise de lits, des cabines fort propres, un fond de cale en guise de cave, et un pont en guise de terrasse. Un vieux matelot, en grande tenue, ancien domestique de l'amiral défunt, nous reçut et nous servit.

— « Vous connaissez maintenant la manie qui me possède, me dit Wordem; je suis à l'affût de toutes les bizarreries de mes compatriotes, et je ne pouvais pas acheter de maison de campagne plus en harmonie avec mes goûts que cette maison-navire. *Historiographe des excentriques*, j'ai eu soin de conserver ici le souvenir du bizarre fondateur de ce domaine. Entrez; vous trouverez toute une bibliothèque d'originalités, toute une galerie de burlesques, y compris les voleurs de grand chemin, les confrères de votre *Jemmy Cower*, enfin tous les monumens de la bizarrerie anglaise que j'ai pu recueillir. »

Ce fut dans cette étrange résidence que Wordem me permit de compulser de nombreux volumes, tous écrits de sa main, qui contenaient sa Biographie des Excentriques, et d'en extraire quelques notes. Des portraits aussi bizarres que l'appartement même étaient suspendus aux parois, et ne correspondaient pas mal avec la singularité des caractères et des actes rapportés dans les in-folios du vieillard. Je craindrais de fatiguer le lecteur si je lui donnais la liste exacte de cette encyclopédie des folies anglaises. Il y avait un volume consacré uniquement à chaque classe des Excentriques :

Tome Ier. — AUX EXCENTRIQUES RELIGIEUX.
II. — AUX EXCENTRIQUES DE GRAND CHEMIN.
III. — AUX EXCENTRIQUES D'ÉRUDITION.

IV. — AUX FEMMES ORIGINALES.
V. — AUX BIZARRERIES DES POÈTES.
VI. — AUX ORIGINALITÉS DES PEINTRES.
VII. — AUX ORIGINALITÉS BOURGEOISES.
VIII. — AUX EXCENTRIQUES CÉLÈBRES.
IX. — AUX BIOGRAPHIES DES EXCENTRIQUES ANGLAIS, etc.

Il me laissa feuilleter long-temps la bibliothèque extravagante, où se coudoyaient tous les produits de cette demi-démence, de cette originalité baroque, ou de cette individualité indépendante qu'on nomme excentricité. J'y rencontrai des noms célèbres et obscurs, des astronomes et des géomètres, des pauvres et des millionnaires, des mendians et des rois, des acteurs et des bourgeois; quelques fragmens de poésie, des lambeaux de musique, des gravures ou des esquisses, filles du burin ou du crayon de ces originaux. Je n'obtins pas sans peine la permission de transcrire les plus piquantes de ces anecdotes, conservées par leur possesseur avec cette vigilante et curieuse jalousie commune à tous les amateurs exclusifs. Wordem interrompait souvent mon travail par des observations qui prouvaient le bon sens et la philosophie dont ce cerveau bizarre n'avait pas répudié le culte.

— Observez, me disait-il, que la fin du XVIe et le milieu du XVIIIe siècle sont surtout féconds en originaux anglais. Ben Johnson, dans ses comédies, en fait, sous Jacques Ier, une magnifique collection ; Swift, Sterne, Sheridan et Pope s'emparent de ceux qui fleurissent dans leur époque. Notez encore que ce sont là les belles phases de nos annales, nos ères de repos et de gloire : tant il est vrai que l'excentricité se confond avec la fortune de la Grande-Bretagne, et n'est qu'un des rayons de sa puissance.

§. V.

Le roi des gastronomes. — La loterie. — M. Tout-à-L'heure. — Le mendiant-amateur.

Tam suavia dicam facinora, ut malè sit ei qui talibus non delectetur!

(*Extrait d'un livre que l'auteur n'a pas lu.*)

Je dirai de si amusantes fredaines (facinora), que quiconque ne s'en réjouira pas sera un sot.

(*Traduction très libre.*)

— Par où diable vous plaîra-t-il de commencer, me dit Wordem? Par les avares? par les ermites? par les mélancoliques? par les philanthropes ou les voleurs? Tenez, voici le portrait du roi des gastronomes : il se nommait Rogerson, et son père, homme riche, l'avait fait voyager en Europe. Il n'avait, dans sa tournée, observé, étudié, approfondi qu'une science, les différens systèmes de cuisine, les diverses méthodes gastronomiques. Peu de temps après son retour en Angleterre, son père mourut. Il avait recueilli beaucoup de notes qu'il se hâta de mettre en œuvre. Tous ses domestiques furent des cuisiniers. Valets de chambre, cochers, grooms, tous savaient la cuisine. En outre, il payait trois cuisiniers italiens, trois français et un allemand. L'un d'eux n'avait qu'un seul emploi, celui d'accommoder le plat florentin nommé *dolce piccante*. Un courier était constamment sur la route de la Bretagne à Londres pour lui apporter des œufs de perdrix de Saint-Malo. Souvent, deux plats lui coûtèrent cinquante guinées. Entre ses repas, il n'était occupé qu'à compter les minutes qui le séparaient de sa jouissance prochaine. En neuf ans toute sa fortune était *mangée*, dans l'acception littérale du mot. Son estomac avait absorbé cent cinquante mille livres sterling. Devenu mendiant, un ami le rencontra et lui donna une guinée. Il alla acheter un ortolan qu'il accommoda lui-même, selon les règles de l'art; et la digestion faite, il se suicida.

En voilà un autre dont la manie était moins sensuelle. Le hasard

de la loterie avait tant de charmes pour lui, qu'il lui sacrifia un million de fortune. Il se nommait Christophe Barthélemy, et vivait à la fin du XVIIIe siècle. Quand le sort le favorisait, il donnait des fêtes magnifiques dans ses jardins d'Islington. Les cartes d'entrée portaient les mots suivans :

To commemorate the smiles of Fortune.
Commémoration des sourires de la Fortune.

Cet adorateur aveugle du hasard lui avait sacrifié ses revenus et se trouvait réduit à la besace, lorsqu'il emprunta deux livres sterling à un de ses amis, les mit à la loterie, et gagna vingt mille livres sterling. Il les rejoua, perdit tout, et mourut mendiant.

M. Tout-à-l'heure, dont vous apercevez le portrait, vous intéressera peut-être davantage. La manie, le *hobby-horse* de *John Robinson* de Kendal, c'était l'espérance et l'avenir. Aujourd'hui n'existait pas pour lui; il espérait vivre *demain*. Les mots *tout-à-l'heure* (*by and by*) sortaient sans cesse de sa bouche. Il devait monter à cheval, employer ses chiens, régler ses comptes, se marier, réparer sa maison, — demain. — Sa meute, ses écuries, sa bibliothèque, devaient lui être utiles — demain. Il est mort à quatre-vingts ans, à Kendal, sans avoir cessé un moment de se regarder comme chasseur, comme membre du parlement, comme homme de lettres, comme écuyer, — mais sans avoir amorcé un fusil, ni brigué une élection, ni écrit une lettre, ni monté un cheval.

Vous en trouverez de toutes les espèces : un orfevre nommé Smith, devenu millionnaire, s'éprit si bien de l'état de mendiant, qu'il passa quinze ans de sa vie à l'exercer. On le connaissait dans les environs de Londres sous le nom de *l'homme au chien*, parce qu'il était suivi d'un chien. Un jour, ayant fait je ne sais quelle offense à un habitant de Mithan, il fut condamné par le juge de paix de l'endroit à être fouetté en place publique; il ne pardonna jamais cette injure au village de Mithan, et dans son testament, ayant laissé un legs à tous les villages du comté de Surrey, il eut soin d'oublier le seul village où cette punition lui avait été infligée.

Vous faut-il une scène plus dramatique, plus développée? Je vous raconterai la grande révolution des chats, dont Chester fut témoin il y a quinze ans.

§. VI.

Le révolutionnaire de Chester.

On s'en souvient encore à Chester, pays du fromage. Peu de temps après le départ de Bonaparte pour Sainte-Hélène, beaucoup de prospectus et d'affiches furent répandus dans la ville. « Un grand nombre de familles honorables, disait le prospectus, allaient habiter Sainte-Hélène, et comme cette île était désolée par le grand nombre de rats qui y pullulent, le gouvernement anglais avait résolu de détruire par tous les moyens cette population dangereuse. » Pour faciliter cette entreprise, l'auteur du prospectus se disait chargé de faire une provision de chats, dans l'espace de temps le plus court possible. « Il offrait donc seize schellings pour un gros matou bien portant, dix schellings pour une chatte d'âge mûr, et une demi-couronne pour un petit chat capable de courir, de boire du lait et de jouer avec un écheveau de fil. »

Deux jours après la publication de cette annonce, on vit entrer dans Chester, à l'heure indiquée par l'auteur du prospectus, une multitude de vieilles femmes, d'enfans et de petites filles portant des sacs remplis de chats. Toutes les routes, tous les sentiers, toutes les rues étaient occupés par cette singulière procession. Avant la nuit, une congrégation de trois mille chats se trouvait réunie à Chester. Ces intéressantes créatures poussaient des cris lamentables, en se dirigeant vers une rue que le prospectus avait indiquée. La rue était étroite; tous les chats entassés miaulaient ensemble. Voilà tous les sacs qui se pressent et se heurtent, le concert qui prend des forces nouvelles, les cris des femmes et des enfans qui se mêlent à ceux des chats, et les longs aboiemens des chiens qui font rouler la basse de cette harmonie singulière. Quelques-unes des porteuses de chats, se trouvant gênées par leurs voisines, déposèrent leurs sacs et boxèrent. Les chats prisonniers hurlaient le chant de guerre. Alors survinrent les polissons de la ville, qui se mirent à délier les sacs, d'où s'élancèrent trois mille chats enragés, crachant, criant, les griffes nues, et courant sans pitié sur les épaules et les têtes des combat-

tantes. Tout le monde était aux fenêtres. Nos trois mille chats couraient sur les balcons, s'élançant dans les appartemens, cassant les carreaux, renversant les théières, et dévastant les salons. Imaginez l'effet que produisit cette émeute, et l'étrange spectacle que se donna le *wag*, auteur du prospectus et moteur de la révolution. Les chiens effrayés s'en mêlèrent, et la population mâle de Chester ne tarda pas à s'armer. Les trois mille quadrupèdes succombèrent : ce fut une Saint-Barthelemy de chats. En moins de deux heures on vit cinq cents cadavres flotter sur la rivière. Le reste des assaillans avait évacué la ville, en laissant comme traces de la bataille l'empreinte de ses griffes sur plus d'une poitrine de femme, et comme monumens, un amas de porcelaines brisées.

§. VII.

Milton. — Johnson. — Steele. — Le marcheur. — Le tailleur.

Ceci vous semble une plaisanterie, une *waggery*, une farce, dont on aurait pu s'aviser dans tous les pays. Voulez-vous que nous nous occupions des hommes célèbres excentriques? Ils ne nous manqueront pas. Je pourrais vous montrer *Shakspeare*, dont les sonnets attestent un platonisme si bizarre, et cet enthousiaste *Milton*, qui partit pour l'Italie dans l'espoir d'y trouver une femme à peine entrevue. Elève de Cambridge, il s'était endormi sur les dalles du collége. Une jeune Italienne passa près de lui, le remarqua, traça sur un morceau de papier ces vers charmans du Guarini :

« Occhi, stelle mortali,
« Ministri de' miri mali,
« Se chiusi m'uccidite,
« Aperti, che farete?

et glissa le papier dans la main du jeune homme. Milton s'éveilla, entrevit l'Italienne, et lut les vers qu'elle venait d'écrire. Si la tradition est vraie, son voyage en Italie, voyage auquel nous devons le *Paradis perdu*, n'eut pas d'autre motif que cette suave apparition qui ne cessa jamais de hanter l'imagination rêveuse et tendre du grand homme.

Que faire de cette armée à peu près innombrable? Parmi les personnages célèbres de l'Angleterre, à peine deux ou trois s'isolent de la grande famille excentrique. Whigs et tories, hanovriens et jacobites, tous ont leur grain de folie indépendante. Juges sur leurs sièges, gens du monde dans les salons, poètes dans leur cabinet, prédicateurs dans leurs chaires, font parade de ces goûts étranges. Butler, dans son *Hudibras*, recueille les excentricités puritaines, Addison les extravagances du temps de la reine Anne. Les moralistes sévères ne sont pas exempts de la contagion universelle. Samuel Johnson, ce pédant que l'on surnommait l'ours, prévient la femme qu'il veut épouser qu'il a eu deux oncles pendus : elle lui répond gravement que ce genre de mort est le seul en usage dans sa propre famille, qu'elle compte dans sa généalogie trois générations de pendus; et elle l'épouse. Voici des testamens excentriques et des plaisanteries en face de la mort; Marlborough, couvert de gloire, boxe avec un cocher; Steele, le bel esprit, dort sur une borne; le mélancolique et admirable Cowper élève des lapins et leur consacre des élégies; Shenstone, poète, et homme de talent, se transforme en berger du Lignon et mène une vie tout arcadienne. Goldsmith, écrivain plein de simplicité, de génie, parcourt la France et l'Italie sans un liard dans sa poche, en faisant danser aux sons de sa flûte les paysans de ces contrées; Kean, notre contemporain, choisit pour garde-du-corps un jeune lion qu'il fait coucher dans sa chambre; l'éloquent Fox, après avoir gagné beaucoup d'argent au jeu, emploie, pour chasser ses adversaires et garder les guinées, un moyen tellement immonde, que j'ose à peine l'indiquer. Êtes-vous curieux de connaître les originaux de nos fats actuels, les pères de la race des dandies, laquelle a fleuri si glorieusement de 1815 à 1850? les voici. *Beau Nash* et *Beau Brummell*, glorieux héros, doivent leur gloire à la pose de leur cravate et à la coupe de leurs pantalons. C'est à *Beau Brummel* que vous devez les gants jaunes; c'est *Nash* qui a réglé pendant dix ans la forme des bottines. Nash, qui demeurait à Bath, était aussi célèbre que Burke. Sa statue en pied, placée entre les bustes de Pope et de Newton, orne la salle où l'on prend les eaux de Bath. La fatuité a les honneurs d'une statue; le génie n'a qu'un buste.

Voici déjà long-temps que nous traitons avec cette bienveillance

nos excentriques de toutes les classes. Dès le XVIe siècle, les originaux anglais ont eu l'immortalité à espérer. Entrez chez ce vieux marchand de cannes d'Exeter-Change : au milieu des fouets, des cravaches, des badines, des jones et des tabatières, parmi un nombre infini de bagatelles d'ivoire sculpté, de bambous polis et de noix de coco taillées, on vous montrera une figure d'ivoire, un long nez sous un chapeau plat, les cheveux plats aussi. Cette tête bizarre sert de pomme à une canne. C'est le portrait de Thomas Coryate, voyageur du XVIe siècle, dont la laideur et la bizarrerie furent si célèbres, que les artistes du temps briguèrent la gloire et le plaisir de sculpter cet extraordinaire visage. De là les cannes à la Coryate, qui sont aujourd'hui d'un prix extrêmement élevé dans les ventes, et dont la plus belle a appartenu au docteur Arbuthnot. Coryate traversa toutes les contrées de l'Europe à pied, et publia une de ses relations sous ce titre : « Crudités avalées à la hâte pendant un voyage de cinq mois. » Il savait douze langues, et se vantait beaucoup d'avoir forcé de se taire une femme hindoue avec laquelle il avait eu querelle.

Le XVIIIe siècle a reproduit le même phénomène. Le fameux *Stewart le marcheur* (*Walking-Stewart*) ne doit pas manquer à notre galerie d'originaux. Quand il n'était pas au Japon ou au Pérou, vous le rencontriez sous une des alcoves du *pont de Westminster*. C'était un vieillard vénérable qui portait toujours un bâton blanc à la main, qui se vantait de n'être jamais monté ni à cheval ni en voiture, et qui avait visité tous les coins du globe à pied; comme J.-J. Rousseau, il avait adopté le costume arménien. En 1780, il donna des bals magnifiques à Londres, et des concerts toujours suivis d'un sermon prononcé par Stewart. Il avait, disait-il, couru le monde en quête de la *polarité de la vertu morale*, c'est-à-dire du grand problème que Kant et Leibnitz n'ont pas résolu. Innocent et philosophique original, dans les salons duquel affluait toute la bonne société de l'époque! Quand l'orchestre jouait la marche funèbre de *Saül*, on savait que c'était là le signal du départ, et les salons se vidaient aussitôt.

. . . . . .

Quiconque a été à Margate, quiconque a vu ce rivage couvert

d'ânes et de chevaux, et cette mer couverte de barques, et ces citoyens endimanches, et ces visiteurs brillans, doit se souvenir du vieux Lowell. On le trouvait partout : son nom est à jamais attaché au souvenir de Margate ; il vivra dans la mémoire des habitans, comme Napoléon dans l'histoire; sa livrée de pluche rouge aux galons noirs et verts était connue de tous les voyageurs. Enrichi par son commerce de tailleur, il avait toujours dans sa garderobe cinquante habits complets; presque millionnaire, il acheta au centre de la petite île de Thanet une belle propriété dont l'aspect était bizarre. Depuis la grille d'entrée jusqu'aux girouettes du toit, tout représentait l'un des instrumens ou des accessoires de la chasse; car sa monomanie, depuis qu'il avait quitté l'aiguille, c'était le metier de chasseur; les croisées figuraient des têtes de sangliers; au lieu de tapisseries, il avait jeté sur le parquet des dépouilles d'animaux sauvages ou tués à la chasse : des peintures, représentant tous les sujets de chasse imaginables, donnaient au château du tailleur l'apparence du palais de Nemrod. Il s'était accoutumé à ne rien faire comme un autre : son cheval favori, nommé Blucher, acheté, je crois, chez Astley, était dressé à le suivre comme un chien; et c'était chose plaisante, ma foi, que de voir mon vieux tailleur, habit et culotte de velours rouge, marchant gravement dans les promenades de Margate, suivi pas à pas du quadrupède docile; derrière le cheval, un myrmidon, vêtu de rouge comme son maître, portait une immense pipe d'écume de mer; et sans s'embarrasser autrement des sourires, des épigrammes, de l'étonnement et des railleries des voisins, il était bon de le voir causer avec les dames, tendre la main à celui-ci, sourire à celui-là, et commencer des intrigues amoureuses. Car notre vieux tailleur était érotique, et je ne dois pas oublier une de ses singularités les plus extraordinaires; il avait soixante-dix ans et se targuait de sa belle conservation. Je ne sais quelle fille de Margate eut la malice d'exploiter ses prétentions et de lui attribuer l'enfant auquel elle allait donner le jour. En Angleterre, il suffit du serment de la fille-mère pour prouver la paternité et condamner celui qu'elle accuse à payer les mois de nourrice. Le vieux Lowell fut très flatté, il paya avec joie; et bientôt toutes les demoiselles de Margate qui s'avisaient de forfaire à l'honneur, eurent recours à sa vanité charitable,

si bien qu'en moins de deux ans Lowell se trouva père légal de soixante-deux enfans, dont il paya très exactement l'éducation. Jamais ministre n'a rempli sa vie d'un plus grand nombre d'occupations strictement coordonnées et toutes inutiles. Il se levait à quatre heures, correspondait avec la plupart des clubs ou sociétés de chasseurs, fatiguait trois chevaux, tournait autour de l'île, chassait, pêchait, et terminait sa journée par une promenade de trois cents pas sur un âne, ni plus ni moins.

Je le rencontrais quelquefois à Londres, dans les visites assez rares qu'il rendait à ses amis de la capitale; il échangeait alors son habit de velours rouge contre un habit de velours noir complet. Une brochette, plus chargée de décorations que celle de M. de Metternich, suspendait à l'une de ses boutonnières à peu près soixante médaillons. Je l'arrêtai et lui demandai quel était ce grand nombre de décorations étrangères dont les souverains d'Europe l'avaient honoré. « Ce sont, répondit-il, les médailles de tous les clubs auxquels j'appartiens, et presque tous ceux d'Angleterre me comptent parmi leurs membres. Voici la médaille des Lunatiques, celle des Druides, celles des Chevreaux et celle des Chats-maigres. Je suis encore chevalier de l'Aiguille, comte du Choux-fleur et duc des Epinards. J'appartiens à l'ordre des Comètes et à celui des Echeveaux-mêlés; j'ai bien le droit de porter tous mes ordres. » En effet, à chaque pas qu'il faisait, c'était une sonnerie indéfinissable de cuivre, d'argent et de plomb.

Mon tailleur, pour terminer dignement une vie si singulière, quand il approcha de sa quatre-vingtième année et vit de près la mort, envoya chercher son vieil ami le charpentier Amerall, qui demeure encore en face de l'église.

— Que me voulez-vous? lui demande Amerall.

— Que vous me preniez mesure. J'ai besoin de mon dernier habit; vous allez vous mettre à l'ouvrage. Acajou de première qualité, charnières d'argent, la serrure et la clé de même métal. Vous pratiquerez au couvercle, vis-à-vis l'endroit où ma tête doit être placée, une ouverture ovale, à laquelle vous attacherez un morceau de cristal très solide.

Le cercueil attendit encore son maître pendant deux années entières. Lowell ne manquait pas d'aller le visiter une ou deux fois

par semaine. La lettre qu'il écrivit au charpentier, deux jours avant sa mort, mérite d'être conservée :

« M. Amerall, préparez-moi ma maison; passez-y le balai et le plumeau. Samedi dernier, j'ai trouvé que les poignées n'étaient pas assez propres. Tenez-la, je vous prie, en meilleur état. »

— Au surplus (continue Wordem qui me voyait étonné de ses récits), tirez-vous comme vous pourrez de cette grande forêt de documens hétéroclites. Classez et systématisez si vous pouvez toutes ces extravagances. Je vous recommande surtout le volume que voici; vous y trouverez tous les passages d'auteurs célèbres; toutes les citations et tous les exemples qui peuvent excuser l'excentricité des goûts et des humeurs s'y trouvent rassemblés.

J'ouvris l'in-folio, et je transcrivis au hasard quelques-uns des fragmens destinés à servir d'excuse, de préambule et de portique, à la biographie des originaux.

§. VIII.

Le Chapitre des Citations.

La citation ou quotation est perle fine qui esmaille agréablement et merveilleusement un discours.

(BELLEFOREST.)

Ces gens-là, voyez-vous, mon cher, ne ressemblent à rien. Ils sont possédés d'un certain génie extravagant et baroque, plein de formes, de figures, d'idées, de lubies, de caprices, de craintes, d'espérances, de changemens, de mouvemens, de révolutions, de contradictions. Leur fantaisie conçoit, leur cerveau bouillonne, l'occasion sert d'accoucheuse. C'est un drôle de cadeau que Dieu leur fait là; mais quand il est complet et bien vivant, il vaut son prix, sur mon honneur.

(SHAKSPEARE, *Love's labour lost.*)

Mes amis, soyez libres; usez de votre liberté!—Et, je vous en supplie, permettez-moi de faire voltiger la mienne selon mon beau et noble plaisir.

(MASSINGER.)

J'use de la charte que nature m'a donnée : charte libre comme l'air, changeante comme le vent.... la folie! (SHAKSPEARE.)

Tel condamne mon coq-à-l'âne qui en justifiera le bon sens.
(FURETIÈRE.

Rien assurément ne me pourra faire despartir de ma fantaisie préméditée. (TABOUREAU sieur DESACCORDS.)

Ces honnestes jeux d'esprit, nommez-les bouffonneries, si vous voulez.
(PASQUIER.)

Prenez garde à ce que vous allez lire. — C'est une chose pleine de niaiseries contagieuses. On ne peut la contempler, cette œuvre folle, sans avoir envie d'être fou. — Si vous la placez dans votre poche, elle y mettra le feu et vos culottes brûleront! — Prenez garde! — Il ne faut pas ouvrir ces sortes de livres quand on est seul, ils montent à la tête; — ni à minuit, — l'heure où le prestige agit le plus violemment, — ni quand on a bu du vin de Champagne; — c'est bien plus dangereux encore. (EACHARD.)

Ne me rejetez pas dédaigneusement, ô mes amis, à cause de mon costume bariolé, de mes grelots et de ma barette. (G. WITHER.)

Gens qui ne savent ni regler ni contrerôler leurs espéciales humeurs.
(AGRIPPA D'AUBIGNÉ.)

Vous en direz ce que vous voudrez. C'est un catalogue de pochades, barbouillages et zig-zags, de fautes, de folies, de bêtises, de barbaries, d'impromptus, de singeries; une rapsodie de lambeaux pris à toutes les maisons de fous, un amas de débris empruntés à toutes les tables; — joujoux, bibus, bagatelles, clinquant, haillons, pendelocques, morceaux de marbre et d'or, — le tout jeté confusément et sans choix, sans art, sans invention, sans esprit, sans jugement; — un chaos bizarre, grossier, absurde, fantastique, inutile, indigeste, incohérent, impertinent, bouffon; sans but, sans moralité, sans raison et sans sel. — Oh! je confesse tout cela. — Et que m'importe? — Presque tous ces défauts sont volontaires. — C'est indigne d'être lu. — Je le veux bien. — Ne perds donc pas ton temps à me lire, mon pauvre ami. — Lirais-je ces lignes, moi, si tu les avais faites? — Tout ce que je peux affirmer, c'est que j'écris de l'histoire, que toutes ces misères sont vraies, et que j'ai mes belles et bonnes autorités qui le prouvent! (BURTON, *Anatomie de la Mélancolie.*)

Il prit donc envie à Saturne, vieux barbon au flambeau rouge, que

court dans le ciel avec deux couronnes d'argent, il lui prit envie de tenir le discours suivant à la petite planète la *Terre*, qui continuait tristement son tour, suivie de sa femme de chambre la lune : — *Tu n'es qu'un misérable composé de caprices et de niaiseries ; tu ne sais pas même marcher droit, comme le prouve assez la précession de tes équinoxes. Va, misérable maison boiteuse, tu es le Bedlam de l'univers.* »

(JEAN-PAUL-FRÉDÉRIC RICHTER.)

Si cela vous ennuie, fermez le livre. (COWPER.)

Imaginez, s'il vous plaît, que vous entrez dans le palais du *prince de Palagonia*, Sicilien, dont j'ai visité les propriétés à Palerme. Cette Altesse n'a pas d'autre bonheur que de tout bouleverser. Dès que vous mettez le pied dans ses domaines, vous voyez commencer le règne de la folie. Il a dépensé des millions pour créer une sculpture, une architecture, des jardins sans exemple. Tout est contraire à la raison dans son palais. Fontaines sans eau, statues sans tête, cours sans issues, avenues se terminant par des allées souterraines, bâtimens en demi-cercles qui se croisent, qui se cachent, qui s'interrompent sans se correspondre jamais; monumens dilapidés par la volonté du maître; grands arbres plantés sur les toits et qui y meurent faute d'aliment; ici, un édifice peuplé de vases; là, un édifice occupé par des singes de pierre; ailleurs, un groupe d'éléphans qui jouent de la flûte; plus loin, un hippopotame une guitare à la main; un polichinelle de quinze pieds, au centre d'un bassin sans eau; Achille et Thétys jouant aux cartes avec Arlequin; un Atlas colossal portant un tonneau au lieu d'un globe; une perspective infinie de monstres inconnus, à trois têtes, sans tête, chimères que le cauchemar invente; idoles plus ridicules et plus affreuses que le monstre d'Horace; à l'intérieur, des chaises et des fauteuils aux pieds inégaux; des tabourets dont le siège est garni de clous aigus; des chambres exclusivement occupées par des cadres sans tableaux, d'autres par des têtes de statues superposées; un cirque de quarante pieds entouré de marbres magnifiques, sculptés comme des pièces d'échecs; — tel est le palais ridicule du prince de Palagonie.—Tel est aussi l'édifice que je vous ouvre, le lieu où je vous introduis, panthéon de toutes les idées bizarres qui peuvent naître dans notre *pia mater* et se traduire en actions. Ce que le prince n'a pu exécuter qu'en pierre ou en marbre, je vous le donne, moi, sous forme humaine et vivante. (GŒTHE.)

Riez et pleurez ! (SHAKSPEARE.)

§. IX.

Transambule.

Je cherchais un mot nouveau.

Je remercie M. Fourier, auteur de l'*Association agricole et domestique* en deux volumes in-8°, de m'avoir fourni cette excellente expression : — *transambule*, — Qu'est-ce que — *transition* — *passage* — auprès de *transambule*???

Maintenant, lecteur, suivez-moi si vous l'osez, à travers ces singularités humaines, que Wordem m'expliquait complaisamment. Et d'abord :

§. X.

Les femmes élevées à la brochette.

Love's labour lost. (SHAKSP.)

Vous vous souvenez d'un livre qui vous amusait et vous intéressait dans votre jeune âge, une espèce de Robinson Crusoé secondaire. Je veux parler de Sandfort et Merton. Le bon Thomas Day, auteur du livre européen que je viens de citer, excellent homme, original s'il en fut jamais, pensa un jour que le meilleur moyen d'avoir une bonne femme, c'était de l'élever pour son propre compte. Le voilà qui choisit deux petites filles dans une école de charité, qui les prend jolies, demande des renseignemens sur leur intellectualité, paie le prix convenable, et emmène les petites filles chez lui, décidé à épouser plus tard celle qui lui plaira le mieux. L'expérience réussit merveilleusement bien. Lucretia et Sabrina (il les avait ainsi baptisées) grandirent sous ses auspices, prospérèrent sous sa loi, répondirent aux désirs et aux efforts du maître, devinrent belles et même sages; ce furent d'excellentes épouses, — qui toutes deux devinrent bonnes mères, — helas! mais non pas au profit de Thomas Day, qu'elles refusèrent, les ingrates! Il avait quarante ans.

Il recommença l'expérience. Camille et Vesperie imitèrent l'exemple de Sabrina et de Lucrèce. O théoristes, faites bien attention, et n'imitez pas Thomas Day!

§. XI.

Sterne, Swift, l'oncle Toby, le Haïsseur de femmes.

Je te devais assurément la première place dans ces extraits pantagruelistes, mon bon Sterne; toi, si rabelaisien, si affecté, si faux, si vrai, si délicat, si grossier, plagiaire et original, sensuel et sensible! Ta figure seule est un excellent emblème de l'excentricité; cet œil oblique et chinois, ce sourcil proéminent, cette bouche sardonique, cette tête extravagante, ce long corps fantastique et fluet, se repliant sur lui-même comme un jonc que le vent abat, ne forme-t-il pas un type complet? C'est toujours toi, Sterne, soit que tu entres chez la marchande de gants à Paris et que tu comptes les pulsations de ses veines, soit que tu forces les passans du Pont-Neuf à s'agenouiller avec toi devant la statue de Henri IV!

Sterne aimait surtout à pénétrer, à surprendre les sentimens des femmes, à observer et disséquer leurs petites émotions, à saisir au passage les nuances de leur ame. Au spectacle il ne regardait pas les acteurs. Il s'arrêtait au beau milieu de son sermon pour continuer ses observations bizarres. Souvent il se plaçait à l'endroit d'où partent les voitures publiques qui vont de Londres à Hampstead. Il se promenait sur la grande route, remarquant d'un œil curieux les voyageurs qui s'embarquaient. Si le hasard voulait que l'une de ces voitures se remplît de femmes, il y montait. Pendant le cours du voyage (qui dure environ une demi-heure), il liait conversation, puis tirant de sa poche le manuscrit de son *Tristram*, il lisait à cet auditoire féminin les passages qu'il préférait; il essayait ainsi ses effets comiques, pathétiques ou bizarres, et se gardait bien de confier cette faiblesse à ses amis.

Le jour des funérailles de George II, Sterne traversait la Tamise dans un bateau où se trouvaient quelques gens du peuple, et entr'autres une pauvre femme. Les cloches sonnaient; leur vibration ébranlait les eaux du fleuve et les bateliers criaient : *Tenez-vous bien!*

Trà tutte quante le musiche umane,
O signor mio gentil, trà le più care,

Gioie del mondo, e' l suon delle campane;
Don, don, don, don, don, don, che ve ne pare? (1)

La bonne femme, qui était quakeresse, se mit à faire un discours sur la mort. A chaque ébranlement des campanilles retentissantes, elle se sentait saisie d'une nouvelle inspiration : enfin les larmes vinrent à ses yeux et elle dénoua le petit chapeau brun qui couvrait sa tête : *On est vivant, on est heureux, on est roi*, s'écria-t-elle; *puis la mort arrive, l'œil se ferme; on tombe,... pouf,... comme mon chapeau* (elle jeta son chapeau dans la Tamise), *et l'on disparaît.* — Vous souvenez-vous de l'éloquence de Trim et de son sermon funèbre sur les cendres de la pauvre Obadiah? Sterne vola ce trait, un des plus éloquens et des plus singuliers de ses écrits, au discours de la quakeresse.

Toutes les bizarreries érudites, ou les singularités de vie privée, qui se trouvent dans *Tristram-Shandy*, sont le résultat d'observations de la même espèce. L'oncle Toby, bâtissant des forteresses et des parallélogrammes avec ses bottes, n'est que la copie de Guillaume *Stukeley*, contemporain de notre Sterne.

Stukeley, homme riche, solitaire, bizarre, et voué à la recherche du mouvement perpétuel, n'était point un fou. Un jour qu'il fut obligé de quitter sa retraite pour aller prêter à George III le serment d'*allegeance*, il causa pendant toute la route avec autant de bon sens que d'esprit, se moqua de ses manies et du mouvement perpétuel, et dit qu'il reviendrait peut-être un jour vivre parmi les hommes et mettrait un terme à ses caprices. Quand il eut bien reconnu que le mouvement perpétuel était une chimère, il en abandonna la recherche, mais il ne changea pas d'habitudes. Jamais son lit ne fut fait; il se lavait les mains vingt fois par jour, jamais le visage ni le corps; il avait deux femmes pour domestiques, l'une qui demeurait chez lui, l'autre qui habitait à l'extérieur. Pendant quelque temps, il s'occupa de l'étude des fourmis, et il en infecta tout le voisinage.

Le duc de Marlborough ouvrait les tranchées en Flandre; notre savant l'imitait pied à pied; après avoir tracé avec de la craie le

(1) Agnolo Firenzuola.

plan de toutes les villes que le général attaquait, il se mettait, la pioche à la main, à détruire son propre plancher, suivant toujours exactement les instructions de la *gazette* et les mouvemens du général. Chaque ville lui coûtait un plancher. C'est précisément l'oncle Toby.

Il n'avait ni fauteuil, ni chaise; un trou creusé devant la cheminée lui servait à placer ses jambes et ses pieds qui pendaient. Il restait assis sur le parquet. Ses fermiers ne purent jamais obtenir de lui qu'il reçût leur argent; il leur faisait dire de l'attendre dans une auberge voisine de sa maison, et là, il payait leurs dépenses jusqu'à ce qu'il lui plût de les renvoyer. Sa manière de disposer ses finances n'était pas moins originale. Après avoir fait à Londres ses études d'avocat, il laissa au-dessus de la porte de son antichambre un vieux porte-manteau, tellement moisi et délabré, que personne n'y fit attention. Une douzaine d'étudians vinrent habiter tour à tour la même chambre sans déranger le porte-manteau; enfin, un dernier occupant ordonna à son domestique de faire disparaître ce débris : on le jeta par terre. Il était pourri; on en vit tomber sept cents pièces d'or et des papiers qui appartenaient à M. Stukeley.

Au lieu de ranger son argent, il l'empilait sur les planchers de sa cuisine; il y avait environ trois mille guinées dans sa chambre où jamais domestique n'entra. Un jour il y introduisit un enfant; une partie de la somme se trouvait sur une table à laquelle un pied manquait. L'enfant heurta contre la table et la fit tomber; les guinées s'éparpillèrent. Pendant dix ans qu'il vécut encore, Stukeley ne releva pas la table et ne ramassa pas les guinées. Il se contenta de les repousser du pied, de manière à se frayer une double route, de son lit à la porte et de son lit à la fenêtre.

Si Sterne était à l'affût des originalités vivantes et des originalités écrites, qu'il copiait avec le même soin et dont il a perpétué le souvenir, Swift faisait mieux encore; il prenait rang parmi les originaux. Un pauvre cordonnier qui lui avait fait attendre une paire de bottes, fut enfermé dans son parc pendant une nuit d'hiver. Une domestique qui lui avait demandé permission de se rendre à la danse du village, et qui avait oublié de fermer la porte, se trouva obligée de quitter la contredanse et de revenir fermer sa porte. Quand il rendait visite à un fermier et que le costume du fermier,

celui de sa femme et de ses enfans, lui semblaient afficher trop de luxe et de prétentions, il arrachait le galon des habits, déchirait la dentelle des robes, et, le lendemain matin, il envoyait au fermier la valeur de la dentelle et du galon, en instrumens aratoires et en habits de bure et de ratine. Les certificats de mariage, qu'il signait en sa qualité de doyen, étaient presque toujours des épigrammes en vers contre le marié, la mariée, et surtout contre le mariage. Homme étrange, d'une intelligence rare, d'une force de sarcasme sans égale, d'une laideur remarquable, il fit périr de chagrin deux femmes aussi jolies qu'il était laid, aussi tendres qu'il était insensible; et par une étrange punition du ciel, il mourut idiot après avoir, toute sa vie, abusé de son esprit.

A sa haine profonde pour les femmes et pour l'amour, se joignait un singulier raffinement. Il aimait à les dominer, à les enchaîner, à les prendre pour victimes. Marié secrètement, il exigea de sa femme le platonisme le plus absolu, et cet homme dont les rimes cyniques font rougir le lecteur, se renferma dans la même abnégation. Il alla un jour rendre visite à un homme qui, comme lui, faisait profession de fuir les femmes. Cet autre excentrique se nommait Gossling et demeurait dans Wych-Street. Il se vantait de n'avoir jamais adressé la parole à une femme depuis sa dix-huitième année. Sa maison était fermée à toutes les femmes; Swift passa un jour entier avec lui et lui consacra quatre mauvais vers.

Si tous mes excentriques ressemblaient à ces gens-là, je n'aurais pas emprunté deux lignes à la bibliothèque de Wordem.

§. XII.

Les Misanthropes.

Quant à vous, honnêtes et pauvres ames blessées, dont l'extravagance n'a jailli que de vos chagrins, oh! je vous donnerai ici une belle place à part, je ne vous confondrai pas avec les mille insensés que nous passons en revue. Vous avez été frappées par le sort, vous; et votre folie, c'est le sang de votre blessure, c'est la sève de l'arbre qui s'écoule de son écorce attaquée. Je vous respecte, ô pauvres ames, et vous n'aurez pas une mauvaise parole de moi!

Qui ne respecterait et n'aimerait ce pauvre Henry Wellby,

que Burke et Sheridan ont connu, et dont la fille existe encore? Comme le daim fugitif de Shakspeare, qui porte dans son flanc l'épieu du chasseur, et va pleurer de grosses larmes au bord du lac, loin de ses compagnons, Henri Wellby, frappé au cœur, alla vivre et souffrir, seul, pendant trente années, dans une maison de *Grubstreet*, qui lui appartenait. Grubstreet est à peu près la rue des Marmousets de Londres. Il en chassa tous les locataires. Personne ne pouvait l'entrevoir, excepté une vieille servante, dans les cas de grande nécessité et très rarement. Riche, spirituel, Wellby avait voyagé en Europe, et vécu dans la meilleure société de Londres. Il avait quarante ans, et venait de faire un voyage en Italie, quand, une nuit de l'hiver 1787, comme il sortait d'un bal, il fut arrêté dans la rue par un bandit qui lui mit le pistolet sur la gorge. Une lutte eut lieu; le pistolet fit long feu. Wellby arracha l'arme des mains de l'assassin, trouva dans le pistolet trois balles de calibre, et reconnut que cet homme était son frère cadet, ruiné par de mauvaises spéculations, ancien armateur, qui espérait conquérir ainsi l'héritage fraternel.

Henri fut frappé d'une si profonde horreur, qu'il résolut de ne plus voir le monde. Alors commença sa retraite absolue. On ne peut être ni plus charitable ni plus bienveillant que lui. Il vivait, dans sa tanière, de gruau, de lait et de végétaux. Son grand festin était un jaune d'œuf. Il achetait tous les livres qui paraissaient, et les entassait après les avoir parcourus. Sa fortune passa à une fille qu'il avait eue d'un premier mariage, et à quelques orphelins qu'il avait choisis.

— Appelez-vous cela un misanthrope?

— A côté de Wellby, je placerai un autre solitaire bienfaisant et triste, *Harry Bingley*, un des plus singuliers humoristes que l'Angleterre se vante d'avoir possédés. Il vivait vers la fin du règne de George II. Maître d'une assez grande fortune, il avait commencé par être homme politique. Il avait brillé dans les tavernes et sur les *hustings*; il avait rédigé des pétitions et des remontrances; il avait sa petite gloire dans son petit cercle.

Tout à coup il découvre que cette gloire est vanité. Il quitte Londres et va seul habiter deux chambres d'une ferme située à quelques milles de Londres. Là, il resta jusqu'à sa mort, sans

domestique et sans ami. Il vivait de gruau et de céleri, excepté pendant le temps de la moisson; alors sa bizarre philanthropie achetait, dix sous la pièce, chaque moineau que les paysans lui apportaient. Il en faisait (car il était son propre cuisinier) des pâtés de moineaux. La prime offerte aux moineaux qui dévastent la campagne à l'époque de la moisson était assurément un acte de bienfaisance très bien entendu; mais il avait une manie plus charitable et plus étrange. Tous les dimanches, il s'entourait des petites filles du village, qu'il catéchisait et qu'il instruisait. C'était le parrain universel. A sa mort, on a compté neuf cent quatre-vingt-seize de ses filleules et filleuls. Il assura en mourant une dot aux filleules et un petit revenu aux filleuls. Après son catéchisme, il allait s'enfermer dans l'église du village, où il se promenait en rêvant; une petite église bâtie par les Saxons, et si solitaire, si triste, si dénuée d'ornemens! « J'ai souvent, me disait le vieux Wordem, été m'y promener aussi. J'empruntais les clés au bedeau; je traversais les ailes froides et nues; j'aimais ce silence. Je n'étais troublé par aucun souvenir trop présent de la faiblesse humaine; je ne pensais qu'à la piété simple, à la religion vraie de ces nombreuses générations qui étaient venues la prier et rêver. Peu à peu mon pas se ralentissait et je devenais calme, immobile, sévère, comme ces vieilles statues de pierre qui s'agenouillaient et qui priaient autour de moi! »

— Bravo! Wordem (étais-je tenté de dire au vieux collecteur d'anecdotes *excentriques*): il y a encore quelque chose d'humain dans ce vieux cœur et sous ce parchemin racorni!

Après la mort de Bingley, continua-t-il, on découvrit la cause de sa retraite. Une femme l'avait trompé.

A cet excentrique, à ce philanthrope-misanthrope, parrain universel et destructeur des moineaux, je joindrais volontiers un brave matelot nommé Smith, et qui, en 1815, s'avisa d'une originalité bienfaisante. Une ou deux prises et le hasard l'avaient rendu maître de quarante mille francs dont il ne savait que faire. Il s'arrêta dans une taverne de Chelsea. Le matin, il sortait, examinant toutes les physionomies des passans qu'il rencontrait dans la rue. Il invitait les gens comme il faut à dîner avec lui, et il demandait aux ouvriers combien ils désiraient recevoir de salaire pour une journée de

travail. Quand il avait recruté ainsi douze personnes, hommes, femmes et enfans, il rentrait à la taverne, commençait par payer la journée de ses ouvriers, leur faisait servir un excellent déjeuner, les laissait danser jusqu'au dîner; à dîner, la même scène d'hospitalité bruyante recommençait, et il y avait bal jusqu'à minuit. Smith prétendait que la plus grande jouissance qu'il eût éprouvée pendant toute sa vie était celle de voir tant de monde heureux par ses œuvres. Les quarante mille francs furent bientôt dépensés, il remonta tranquillement à bord de son vaisseau et repartit pour les Indes.

§. XIII.

Cisambule (1).

— Mais, interrompis-je, le grand nombre de ces bizarreries anglaises que vous avez racontées n'a-t-il pas pour cause la publicité que vous avez donnée à tous les faits, dans votre pays de liberté?

— Peut-être, dit Wordem. Cependant je crois que nous avons plus d'originaux que les autres peuples. Un excentrique est un homme qui porte défi au monde entier, et nous aimons beaucoup à porter défi à nos semblables: c'est encore une lutte, une manière de boxer.

Le *Hamlet* de Shakspeare est le premier personnage de ce genre que l'on rencontre dans la littérature anglaise. C'est bien là un personnage humoristique. — « Bienheureux, dit-il, sont ceux chez qui l'ardeur du sang et la froideur de la raison se contrebalancent! Ils échappent par la solitude aux dangers du monde; la fortune ne les prend pas comme un pipeau dont elle joue, et dont son souffle et ses doigts tirent les sons qui lui plaisent! » Voilà une pensée d'humoriste excentrique. Ce qui est étrange à observer, c'est que les symptômes de maladie morale, de gaîte folle ou de mélancolie extravagante qui constituent l'humoriste et que l'on rencontre chez *Hamlet*, datent de la destruction du catholicisme en Angleterre, et spécialement de la destruction des

(1) Voir pour le sens de ce mot l'*Association agricole et domestique* de M. Fourier. 2 vol. in-8°, Paris.

ROYAL

couvens. Les couvens servaient d'issue à toutes ces demi-folies qu'on ne pouvait pas admettre ailleurs, d'asile à ces ames ardentes et blessées qui ne trouvaient aucun port, aucun avenir dans le monde, ou à ces grands coupables qui avaient su échapper aux lois, mais non aux remords de leur conscience. Lord Goring, après la vie la plus dissipée et la plus criminelle, se retira en Espagne, se fit moine dans un couvent de Dominicains et y mourut.

L'humoriste, cousin-germain de l'excentrique, abonde chez nous. Ce mot qui a servi de texte à si délicates et subtiles dissertations, au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe; ce mot, que l'on a obscurci en essayant de l'expliquer, est facile à comprendre. Il indique l'homme qui se livre à son *humeur* avec indépendance, et qui trouve moyen d'intéresser les autres à ce caprice. C'est l'homme naïvement bizarre; les Italiens et les Anglais, chez lesquels la sociabilité a respecté bien plus que chez vous la trempe individuelle des caractères, ont eu de très grands humoristes. Rabelais et Montaigne dans le genre gai, J.-J. Rousseau dans le genre triste sont à peu près les seuls que vous puissiez citer; encore l'un vivait-il fort ignoré dans son castel du Périgord, l'autre dans son presbytère de Meudon : et l'on sait avec quel soin le troisième échappait aux persécutions des grands seigneurs et des femmes qui venaient le relancer dans sa tanière de philosophe.

Je vais vous citer un fou rabelaisien et humoriste, qui vivait encore en 1804, et que j'ai connu :

§. XIV.

Le docteur Kempf et son valet Bragadoccio.

Le docteur Kempf avait fait ses études de médecin; après avoir exercé à Londres pendant cinq ou six ans, il eut le bonheur de perdre un oncle qui mourut aux Indes, et lui laissa un nombre considérable de *rupies*. Kempf, dont la famille était bonne et l'esprit singulier, se fit marchand d'orvietan, engagea un paillasse comme domestique et courut l'Angleterre.

Ce médecin errant avait remarqué que le pauvre peuple était dupe de tous les charlatans qui parcourent les villages; qu'on ven-

dait aux paysans de détestable thériaque, de la poudre qui cariait leurs dents, et qu'on les empoisonnait à très grand prix. Il pensa que s'il y avait des prédicateurs nomades, des cours d'assises mobiles, des tournées d'inspecteurs de finances, et d'inspecteurs d'université, il serait fort utile de faire voyager aussi un médecin nomade, qui serait charlatan par philanthropie.

Kempf eut donc une pharmacie complète; de plus, un fort beau théâtre de marionnettes, un Italien grotesque pour paillasse, un habit rouge brodé d'argent, deux chevaux gris, une belle calèche, et il commença sa croisade. Il aimait à faire des harangues au peuple, à réciter des contes, à débiter des histoires, à déclamer sur tous les sujets. Quelquefois il habillait ses polichinelles en membres du parlement ou en lords de la chancellerie. Il écrivait les drames qu'il faisait jouer à ses acteurs de bois; et quinze ans de sa vie se passèrent ainsi. On a conservé quelques-unes des étranges harangues qu'il prononçait du haut de ce carosse qui lui servait de tribune : entre autres une définition nouvelle du gouvernement représentatif, définition pleine de barbarismes de langage; — que le *Gentleman's Magazine* a reproduite dans toute sa crudité, — et que je rapporte, non sans scrupule.

UN SERMON EN PLEIN AIR SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

« Messieurs, disait Kempf (pour le cynisme duquel nous demandons humblement pardon), mes chers frères et amis, la machine politique dont on nous fait tant de bruit, et que vous appelez *Constitution anglaise*, me semble se diviser en deux parties; permettez-moi de vous en expliquer le mécanisme et prêtez-moi votre attention.

« Le gouvernement représentatif est une double machine d'élévation et de compression. Elle se compose d'un ressort pour soulever l'ambition des classes moyennes, et d'un pilon pour les écraser. Vous les voyez surgir, lever la tête, prendre le bonnet de la milice, faire les fières et les hautaines; puis, quand ce ressort qui les pousse par derrière a bien fait son effet, un gros et massif morceau de bois et de plomb les enfonce, les écrase, les refoule, les comprime. Le représenté se révolte et relève la tête, et le pilon enfonce toujours.

« Ce beau mouvement de bascule compose le gouvernement constitutionnel.

« Le ressort *suscitatoire* pousse donc les médiocrités en avant. Il se compose de diverses parties : du journalisme, de l'électoralisme, de la militantomanie et de la publicitomanie. Figurez-vous le suscitatoire, armé de pointes qui picotent et excitent l'épiderme bourgeoise, qui titillent l'ambition épidermale, située... Dieu sait où ! — qui portent vers le haut toutes les petites envies de glorification populaire; qui insinuent dans les pores et font pénétrer dans le tissu, de là dans les veines et de là dans le cerveau une infinité d'idées grandificantes, magnificantes, perstringentes, superdominachifisantes, judicantes, réprobantes et extravagantes. Il lance et fait jaillir de longs effluves d'orgueil. Et, ce remède une fois pris, vous voyez chacun et chacune électoriser, criticailler, brailler, railler et lâcher au loin comme beau diable, les sentences atrophiées et dires seigneuriaux.

« Vous devez comprendre quelle rameur, tumeur, ferveur, ardeur, clameur, doivent susciter dans la ville tous ces petits et grands appétits vers le pouvoir; tous ces ministérophètes et sinécuristes corroyeurs, boutiquiers, rôtisseurs, épiciers et honorables merciers; chacun ayant son *quantum* d'ambition et de liberté dans les entrailles; chacun suscité, fouetté, titillé par le fouet du journalisme et les orties brûlantes de l'élection; chacun poussé vers le haut par le piston subalterne du constitutionnalisme, cette grosse machine à vapeur ascendante que l'on a établie aux caves souterraines de la société.

« Alors vient l'action nécessaire et salutaire du *refouloir*. Il consiste en un immense tampon de gomme élastique résistante, mais non contondante, par charité chrétienne, — afin de ne pas écarbouiller les pauvres cervelles de nos élus et éligibles (lesquels n'en ont guère), — et afin aussi de ne pas trop colériser toute cette masse ascendante, déjà en bel état d'expansion, de crise et d'orgasme. Vers la partie médiante du levier auquel est attaché le tampon, sont d'utiles instruments, lançant au loin de l'eau glacée, élixirs nénuphartiques et autres astringens admirables destinés à éteindre l'orgasme universel. Un peu plus loin encore, vous apercevez dans les profondeurs béantes d'un dôme ténébreux qui s'ap-

pelle *couronne*, *pouvoir*, *administration* (lequel est suspendu dans le vide), une épouvantable quantité de tubes de toutes dimensions, mêlés de baïonnettes, damas, coutelas, s'agitant d'eux-mêmes à mesure que le tampon tombe sur les têtes bourgeoisicoles et regnipètes; — tellement que si le mouvement du susdit piston était accéléré par la main du grand ouvrier (lequel a diablement à faire), — non seulement le tampon tamponnerait, mais canon de tonner, damas de jouer, têtes de rouler, sang de ruisseler. — O la belle machine! ô le beau gouvernement! ô la belle vie de mes citoyens républicanophiles, avec leur étoupe ardente sous le... (révérence parler) et leur artillerie grondante sur l'occiput!

« Fouettez, fouettez ces imbécilles! titillez-moi ces stupides, excitez, écrasez-moi ces abominables fous qui ne voient pas que plus ils s'arrogent de liberté, plus ils sont esclaves de cette liberté violente; que tout cela est un jeu misérable, et que leurs bourses se vident dans l'opération, et que leurs cerveaux s'écrasent, et que leur machine de bascule n'est qu'un jeu extrêmement fatigant!... »

— « Et singulièrement coûteux, dit un *utilitaire* qui était présent! »

Pour nous, qui sommes honteux d'avoir transcrit ce cynique et bizarre morceau d'éloquence, nous n'ajouterons rien sur le compte de Kempf, sinon qu'en voulant dépenser sa fortune, et en amusant le peuple des villages; il la doubla; car s'il y faisait de mauvais discours, il vendait de très bons onguens.

§. XV.

Une petite Conversation intercalaire avec le Docteur Mystique, et des différentes manières d'être un sot.

Operi suscepto inserviendum fuit. — Il fallait continuer ce que j'avais commencé.

(*Jacobus Myrtillus*, Præfatio ad Lucianum latinè redditum.)

— Mon cher Docteur Mystique, vous qui êtes si profondément grave, et qui planez de si haut sur la poétique, la diplomatique et la synthèse, vous avez beau dire, et, tout en colère, éparpiller mes feuilles sur mon bureau de sapin blanc; rider, en grommelant,

de six rides nouvelles votre front déjà ridé de haut en bas par deux lignes parallélogrammatiques, posant sur les sourcils et creusées par votre pédagogie, je vous affirme que ces niaiseries sont bonnes, que ces anecdotes futiles renferment des vérités notables, qu'elles sont significatives, qu'elles entrent dans la théorie des *karakteristics*, qu'elles peignent un peuple, qu'elles peuvent rester, qu'elles doivent rester, qu'elles resteront.

— Mais, cher auteur, vous ne deviez ni écrire, ni publier ces choses : recoudre ainsi les feuilles d'un *Ana* ; comme si nous n'avions pas le *Carpenteriana*, le *Ducatiana*, le *Grosleyana*, le *Thuana*, le *Brunetiana* ; c'est bien assez. Et comment voulez-vous être admiré ? Vous ne faites preuve de nulle science ; vous ne posez nul système ; vous ne vous placez sur aucun piédestal philosophique. Impardonnable faute ! Je pensais à vous introduire dans le club des Syncrétistes ; je renonce à mon projet.

— Ah ! docteur !

— C'est positif !

— Mes pauvres Excentriques ! si innocens, si bons, si bizarres, si amusans, pour moi, tout au moins, leur historien ; les bannir ! Docteur, que ne trouvez-vous dans votre philosophie quelque raison amphigourique et critique pour qu'ils existent et pour qu'ils soient grands, sublimes, hommes de progrès, nécessaires à la civilisation, eux et leur histoire, eux et leur historien ? Tenez, il y a dans la souple élasticité des paroles, de si admirables ressources ; et le système se prête si bien à tout ! Une théorie quelconque vous est-elle difficile, bon docteur, à vous qui connaissez le *subjectif* et l'*objectif* ? Aidez-moi ; je n'aurais que cette phrase du vieux Pasquier à vous alléguer pour ma défense, et c'est une très pitoyable excuse : *Bons amis, je n'ai certes entrepris de vous contenter tous en général, ains celui-ci ou celui-là peut-être en particulier, et par espécial moi-même !*

— C'est là une raison concluante ! Il s'agit bien de vous contenter vous-même ; il faut contenter le public. Le public est un et indivisible. C'est un gros seigneur auquel il faut plaire ; pour lui plaire, le dominer ; pour le dominer, l'étourdir ; pour l'étourdir, employer l'érudition, ou la pompe du style, ou la concentration du syllogisme, ou la hauteur inaccessible de la phrase.

— Le public un et indivisible! Place au public! être idéal et sans forme, être qui vit à peu près comme l'*Inoculation*, ou la *Presse*, ou le *Jury* (dont l'Académie Française a fait naguère de petites muses)! Vous êtes le public, et moi aussi, et lui aussi. C'est le cercle dont le centre est partout, et la circonférence nulle part. Combien y a-t-il de manières d'être un sot? Combien y a-t-il de manières d'être public? *Chiabrera* le lyrique avait raison :

Ha forse
Testa la plebe? . . . . . .
. . . . . O forma voce
Chi sta piu saggia che un bebù d'armento?

« Où est sa tête à ce public?... A-t-il des paroles plus sages que le *bê-bê* d'un troupeau? »

— Allez donc, dit le docteur en secouant une prise de tabac tombée sur son jabot. Vous ne prospérerez jamais.

— Et si j'avais l'honneur d'être vous, ô docteur! je me montrerais plus serviable, je prouverais, par Schlegel, lord Kaimes et l'indivisibilité de la matière, la *Sinequanonité* des Excentriques, leur force dans le monde et leur éternité.

— Folies!

— Et je démontrerais que cette œuvre est populaire, et qu'elle appartient à un temps éminemment populaire! Ne savez-vous pas que nous tendons à la démocratie? Je puis vous dire, avec Juan Perez de *Montalvan*, *natural de Madrid* (badaud de Madrid, s'il vous plaît); ceci est un livre populaire, plein de suc et que tout le monde peut lire avec utilité, un livre pour tous, *para todos; porque es un aparato de varias materias, donde el Filosofo, el Cortesano, el Humanista, el Poeta, el Predicador, el Teologo, el Soldado, el Devoto, el Jurisconsulto, el Matematico, el Medico, el Soltero, el Casado, el Religioso, el Ministro, el Plebeyo, el Senor, el Oficial, y el Entretenido, hallaran juntamente utilidad y gusto, erudicion y divertimiento, doctrina y desahogo, recreo y ensenanza, moralidad y alivio, ciencia y descanso, provecho y passatiempo, alabanzas y reprehensiones, y ultimamente exemplos y donaires, que sin ofender las costumbres delecten el animo, y sazonen el entendemiento. — Ah!*

— Le docteur s'en allait terrassé.

— Je le reconduisis très poliment jusqu'à la porte.

— Et puisque vous voulez de l'érudition, ajoutai-je; puisque dans notre époque que vous connaissez, la prétention ou l'apparence de l'érudition charme le lecteur, encore une citation que j'appliquerai, si vous voulez bien, à mes modestes recherches sur les *Excentriques* : *Siccome colui* (dit l'Italien Sermini dans sa lettre à Boccace), *che una insalatella vuole a un suo amico mandare, preso il panerazzo e il coltellino, l'orticello suo ricerca, e come l'erbe trova, così nel paneretto le mette senza alcuno assortimento mescolamente. Non altrimenti a me è convenuto di fare. Però dunque mi pare che questo meritamente non libro, ma un paneretto d'insalatella si debba chiamare* (1). « J'ai fait comme celui qui voulant envoyer à son ami une petite salade, va dans son petit jardin avec son petit panier et son petit couteau, et jette confusément dans le petit panier les petites herbes, telles qu'il les rencontre, sans y mettre aucun ordre; voilà tout ce que j'ai voulu faire. — Ceci n'est donc pas un livre à proprement parler, mais un tout petit panier de toute petite salade. » — Faites là-dessus, docteur, une théorie des diminutifs italiens, une théorie de la traduction et une théorie des langues méridionales et septentrionales, attendu que jamais dans nos idiomes du nord, vous ne traduirez ni le *panerazzo*, ni le *paneretto*, ni *l'orticello*, ni *l'insalatella*. Et c'est ainsi que la linguistique...

Le docteur avait fermé la porte.

§. XVI.

Si Peau d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême!

Et je continuai mes extraits avec un peu moins d'ordre qu'auparavant, raffermi que j'étais dans mon système par l'opposition que je venais de rencontrer, tout fier de mes exemples, de mes citations et de mon triomphe. En tête de l'extrait suivant j'écrivis :

(1) Novelle del Sermini.

La Nuit des Noces.

A vous, auteurs de vaudevilles; si jamais sujet fut exploitable, c'est celui que je vais avoir l'honneur de vous conter en style de *Peau-d'Ane*, s'il vous plaît, et précisément comme le raconte l'*Annual-Register*, sans rien altérer.

La scène est à Londres, en 1777.

Un homme riche, qui avait environ dix mille livres sterling de rente, spirituel et bonhomme, s'appelait Howe. Il avait épousé une jeune personne fort jolie, nommée Mallet. Il l'aimait avec passion. Le jour des noces, après avoir soutenu à déjeuner que toutes les femmes sont infidèles, et qu'il était impossible de compter sur leur affection, il se leva, dit à sa nouvelle femme qu'il était obligé de partir pour la Tour, où des affaires l'appelaient. Sur les quatre heures, elle reçut un billet de lui, dans lequel il lui apprenait que des circonstances imprévues le forçaient de partir pour la Hollande.

Pendant quinze ans, madame Howe n'entendit plus parler de son mari. Voici de quelle nature avait été le voyage étrange de M. Howe. Il avait choisi un petit logement, tout au bout de la même rue, chez un chaudronnier, auquel il donna six shellings par semaine. Il changea de nom, et comme il y avait peu de temps qu'il demeurait à Londres, il ne fut reconnu de personne. A trois portes de la maison de sa femme, se trouvait un petit café qu'il fréquentait. Trois ans après son évasion, il trouva dans ce café un journal qui lui apprit que sa femme venait d'adresser une pétition au parlement pour nommer des arbitres qui réglassent les affaires de son mari, dont la vie ou la mort était incertaine. Il suivit avec beaucoup d'attention les détails et les progrès de l'affaire, qui se termina comme le désirait la veuve. Dix ans s'écoulèrent. Madame Howe, changeant de logement, alla demeurer de l'autre côté de la rue, chez un nommé Salt, que le mari avait rencontré dans le petit café. Lorsque Howe apprit cette circonstance, il se lia plus intimement avec Salt, et finit par aller habiter une petite chambre de son appartement. De cette chambre, qui n'était séparée que par une cloison, de celle de madame Howe, on voyait et on entendait tout ce qui se faisait à côté. Salt, qui croyait son nouvel ami garçon,

lui conseillait vivement d'épouser la veuve. Dans la chambre occupée par Howe, il avait déposé un grand sac où se trouvaient les billets de banque qui lui étaient nécessaires pour vivre, avec beaucoup d'économie, il est vrai. Enfin, l'anniversaire même du jour de son départ, et dix-sept ans après, madame Howe se trouvait à table avec sa sœur et son beau-frère, quand un domestique inconnu apporta un billet sans signature, et dont l'auteur anonyme suppliait madame Howe de se rendre le lendemain matin, à dix heures, au parc Saint-James, près de la Volière.

— Allons, dit madame Howe, en jetant le billet à sa sœur, toute vieille que je suis, j'ai encore des amoureux.

La jeune sœur, prenant le billet et l'examinant avec attention, s'écria :

— C'est l'écriture de M. Howe.

Mistriss Howe, qui avait aimé ce singulier mari, s'évanouit et il fut convenu que le lendemain son beau-frère et sa sœur l'accompagneraient au rendez-vous. Depuis cinq minutes, elles s'y trouvaient, quand M. Howe, d'un air tout dégagé, s'approchant de sa femme et lui parlant comme s'il l'eût quittée la veille, l'embrassa, lui donna le bras et rentra chez lui. Entre le jour des noces et la nuit des noces dix-sept ans s'étaient écoulés. L'histoire ajoute qu'*ils vécurent heureux et qu'ils eurent beaucoup d'enfans.*

§. XVII.

Les Pembroke.

Ils sont excentriques de père en fils, comme le prouve le testament ci-joint du duc de Pembroke, contemporain de Cromwell.

TESTAMENT D'UN COMTE DE PEMBROKE.

1° Pour mon ame, j'avoue que souvent j'ai entendu parler de cela ; mais qu'est-ce qu'une ame? où est-elle? pourquoi est-elle? Dieu le sait ; je l'ignore.

2° On me fait aussi grand bruit d'un certain autre monde, où je n'ai jamais été : je ne connais pas un pouce de la route qui y mène. — Tant que le roi fut sur le trône, j'ai été de sa religion, j'ai fait porter soutane à mon fils ; je pensais même à en faire un évêque

lorsque les Écossais me changèrent en presbytérien : enfin depuis que Cromwell a paru, j'ai été *indépendant*. Voilà, je crois, les trois états religieux du pays; l'existence de l'un d'eux suppose-t-elle celle d'une ame? Alors j'en ai une, tout au moins. Si mes exécuteurs m'en trouvent une, je la rends à qui me l'a donnée.—*Item*. J'abandonne mon corps, que je ne puis garder, à ceux qui l'enseveliront; je ne veux pas qu'on le place sous le porche de l'église; vivant, j'étais lord; mort, je ne veux pas être où furent les langes de cet enfant trouvé, devenu seigneur, lord Pride. — *Item*. Point de monument funèbre; on y mettrait des épitaphes, et des vers; et pendant ma vie j'en ai eu par-dessus la tête. — *Item*. — Je donne ma vénerie au comte de Salisbury : je sais qu'il en aura soin, lui qui a refusé au roi un cerf de ses parcs royaux. — *Item*. A lord Say, rien : legs qu'*il rendra aux pauvres*, j'en suis sûr. — *Item*. *A Tom May*, cinq shellings: je voulais lui donner davantage; si vous avez lu son histoire du parlement, vous savez que je lui donne cinq shellings de trop.— *Item*. Au lieutenant-général Cromwell, une parole entre mes paroles; car jusqu'à présent il n'en a jamais eu. — *Item*. Je donne, ou (si l'on veut) je rends l'ame!

(Conforme à l'original.)

Le dernier Pembroke avait une étrange fantaisie; il feignait d'être sourd; et faisant semblant de ne rien entendre de ce qu'on lui disait, il échappait à toutes les importunités. Sa famille ne pouvait rien obtenir de lui. Il avait un vieux serviteur auquel il tenait beaucoup, que sa maison détestait, et qui s'enivrait souvent. Toutes les fois que lady Pembroke disait à son mari : Renvoyez donc cet ivrogne? — Le mari répondait :

— Oui, c'est vrai, c'est un excellent serviteur.

— Mais il est toujours ivre?

—Vous avez raison; voici bientôt trente ans qu'il vit avec moi, et vraiment il serait cruel de ne pas lui pardonner ses torts.

Un soir l'ivrogne versa la voiture de lady Pembroke. La dame revint en fureur :

—Ce misérable nous a versés; si vous ne le chassez, il nous tuera tous.

—Ah! diable, ce pauvre John est malade! Eh bien! il faut le soigner.

— Je vous dis qu'il est ivre et qu'il nous a versés.

— C'est vrai, il est à plaindre; allons! faites venir le médecin.

La dame s'en alla, et lord Pembroke fit appeler John, auquel il dit :

— John, j'apprends que vous êtes malade, et je vois en effet que vous avez peine à vous tenir sur vos jambes; j'en suis fâché, voici déjà long-temps que vous êtes avec moi et je suis fort content de vous. On vous soignera.

John se met au lit suivant l'ordre de son maître; on lui applique un large cautère sur la tête, un autre entre les épaules, et on lui tire seize onces de sang. Pembroke envoie deux fois par jour savoir comment il se porte. Une garde-malade, placée auprès de lui, lui fait boire de l'eau de gruau : cela dure huit jours. Au bout de ce temps, le maître s'écrie :

— Ah! il va donc mieux? j'en suis bien aise; qu'on le fasse venir.

John se présente tout tremblant.

— Mon Dieu! s'écrie-t-il, milord, je vous demande bien pardon, cela ne m'arrivera plus.

— Vous avez raison, reprend le sourd, on ne peut pas empêcher la maladie de venir, et si vous retombez malade, n'ayez pas peur, on vous traitera avec le même soin.

— Mille remerciemens, votre honneur; je n'en aurai jamais besoin.

— Je l'espère; remplissez toujours vos devoirs envers moi, et je serai toujours aussi bon envers vous que je l'ai été.

§. XVIII.

L'Attelage des Daims. — Les Femmes-Momies. — Le Juge ami des femmes.

Lord Orford, parmi une infinité de caprices, avait celui d'essayer de singuliers attelages; ses expériences de tout genre ne finissaient pas; tantôt il inventait de nouveaux bateaux, tantôt de nouvelles voitures. Un jour il s'avisa de faire traîner son phaëton par quatre daims; l'attelage ne marchait pas mal, et ces quatre daims, qu'il avait disciplinés pendant long-temps, faisaient l'admiration du public. Mais, hélas! une meute vint à passer, et l'odorat

des chiens ne tarda pas à les instruire de la présence des habitans des forêts. C'était à Newmarket. A peine la meute les eut-elle dépistés, elle se mit à leurs trousses, et la chasse commença. En vain lord Orford essaya-t-il d'arrêter dans leur essor ces impétueux coursiers. En vain le jockei et les grooms s'opposèrent-ils à cette chasse extraordinaire; lord Orford fut emporté avec la rapidité du tonnerre, et le phaeton, agité de vibrations électriques, fut sur le point de s'enflammer, comme le char du fils du soleil. Heureusement une taverne où lord Orford descendait ordinairement se trouva sur sa route; les daims s'élancèrent d'un bond dans la cour, et les portes se fermèrent au nez de la meute, qui, poussant de longs hurlemens, voyait sa proie lui échapper.

Le fameux sir John Price épousa trois femmes. Les deux premières furent embaumées par son ordre et placées comme deux statues des deux côtés de son lit. La troisième femme qu'il devait épouser, s'effraya de ces deux momies, et lui refusa sa main jusqu'à ce qu'il les eût fait enterrer.

La même aventure arriva au docteur Martin Van Butchelt. Il s'entendit avec deux médecins de ses amis pour conserver au corps de la défunte toutes les apparences de la vie. On injecta les vaisseaux sanguins, de manière à ce que les lèvres et les joues conservassent leur coloration. Toutes les cavités du corps furent remplies de substances anti-putrides; la chevelure fut arrangée avec soin; on remplaça les yeux par des yeux de verre, et une boîte, remplie de plâtre de Paris, reçut le corps, arraché à la corruption. Un morceau de cristal fut adapté au couvercle, et caché par un rideau que l'on pouvait tirer : Mme Van Buchelt, qui semblait encore vivante, resta ainsi pendant cinq ans debout dans le salon de son mari. Malheureusement une seconde femme exigea le départ de sa rivale et l'enterrement du cadavre.

M. Ellis, conseiller du tribunal de Dublin, s'était imposé la loi de ne jamais condamner une femme, quelque coupable qu'elle fût. Sa réputation en ce genre était si bien faite qu'un jour une femme, accusée d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, et ne voyant pas M. Ellis sur le banc des juges, s'écria : — Je ne veux pas être jugée. — Et pourquoi, lui demanda-t-on? — Je ne veux être jugée que par M. Ellis.

§. XIX.

Le Cercle des Avares.

Leur liste est bien longue : mais toutes leurs folies se ressemblent. Il n'y a que le docteur Monsey, l'ami de Swift et de Sterne, qui me semble valoir la peine d'être cité. C'était lui qui, en attachant une corde à boyau à une balle de pistolet creusée, et en fixant l'autre bout à une dent malade, faisait sauter la dent. Il brillait parmi ces nombreux humoristes qui ont amusé le monde au commencement du XVIIIe siècle; l'histoire de ses billets de banque fit beaucoup rire alors. Il était si horriblement avare, qu'il ne savait où les cacher; enfin, un jour qu'il partait pour la campagne (c'était en été), il s'avisa de les déposer sous les cendres du foyer. A son retour, imaginez un peu son horreur : la gouvernante s'était avisée de faire du thé pour une de ses amies. Le pauvre docteur s'élance comme un furieux, et jette sur la flamme d'abord une carafe, puis un pot d'eau, puis la théière. La gouvernante se courrouce, et lui reproche de gâter la plaque du foyer et l'acier qui l'environnait.

— Laissez-moi donc, s'écriait-il, et que Dieu vous damne, vous et votre thé! Vous m'avez ruiné, vous avez brûlé mes billets de banque!

— Qui diable se serait imaginé de mettre des billets de banque dans un foyer?

— Et qui diable aurait imaginé de faire du feu dans le mois de juillet?

Moitié grondant et moitié pleurant, Monsey finit par déterrer plusieurs morceaux de papier, à demi rongés par le feu, qu'il emporta tout rôtis, mais non consumés, chez le premier ministre, lord Godolphin, un de ses clients. Sans attendre qu'un domestique l'introduisit, il entra en blasphemant, étala ses billets brûlés sur le bureau du lord, et raconta sa mésaventure avec tant de gestes, tant d'énergie et d'éloquence, que Godolphin, après lui avoir promis de le seconder dans sa réclamation auprès de la Banque pour obtenir en espèces le montant des billets, se hâta d'aller chez le roi, qui aimait beaucoup les originalités, et de lui raconter l'histoire de l'avare. George III s'en amusa, et voulut absolument se ca-

cher le lendemain dans un cabinet voisin de la chambre où Godolphin devait recevoir Monsey. Ce dernier fut si plaisant dans ses exclamations, que le roi éclata de rire dans le cabinet, et que Monsey, s'y précipitant et reconnaissant sa majesté, s'écria :

— Oui, oui, riez, vous et votre ministre; quand vous perdrez cinq cents livres sterling, je rirai aussi.

On apaisa Monsey : Godolphin lui donna rendez-vous à la banque pour deux heures précises. Le docteur fit un petit paquet de ses billets brûlés; et, forcé de traverser la Tamise pour aller à la banque, il plaça le paquet sous son bras; puis, une fois dans le bateau, il lui vint à l'esprit de les considérer de nouveau. Il ouvrit le paquet, en tira les billets de banque, qu'un coup de vent emporta dans la Tamise.

— Attendez, attendez, mille tonnerres; mes chiens de billets sont dans l'eau !

Au moyen d'un ou deux coups de rame, les bateliers amenèrent le bateau et le docteur à l'endroit où les billets flottaient encore. Il eut le bonheur de les ramasser dans le creux de son chapeau. Dans cet état, pressant son chapeau contre ses flancs, et ayant bien soin de ne pas desserrer le coude, il débarqua.

Les directeurs de la banque le virent entrer tout effaré, portant son feutre mouillé et déformé sous le bras.

— Que diable avez-vous là sous le bras? lui demanda Godolphin.

— Eh ! ce sont ces billets de banque que je voue à tous les diables, répondit-il en jetant son chapeau sur la table, au milieu des papiers et des livres des directeurs, de manière à faire jaillir l'eau sur tous les assistans; prenez, prenez le reste de vos damnés de billets, qui ont passé par le feu et l'eau !

§. XX.

L'Homme-Oiseau et L'Homme-Lion.

— Oh ! ceux-là, s'écria le vieux Wordem, ont une nuance de folie plus prononcée. Hirst, par exemple, à force d'avoir étudié les oiseaux, se prit d'une si belle passion pour eux, que sans être absolument maniaque, sans faire aucun acte de démence, il voulut

absolument être vêtu en oiseau. Propriétaire du château de Rocliffe près d'York, on le vit, à soixante ans, se promener dans les champs et sur les grandes routes, avec une veste très longue, couverte de plumes de toutes les espèces d'oiseaux, un chapeau rouge et vert dont la coiffe ronde se moulait sur la tête et portait d'immenses bords faits de plumes de paon qui s'agitaient comme des ailes. Sa culotte de soie noire portait, sur le côté, une série de petites rosettes rouges semblables à des crêtes de coq. Ses bas de soie bleu foncé étaient tachetés de points rouges et violets semblables aux yeux de la queue d'un paon ; il se servait, pour souliers, de peau de chagrin rouge qui les faisait ressembler aux pattes d'une oie. Pour compléter l'étonnement des voisins, il se promenait dans cet accoutrement à cheval, sur un taureau. Il avait de l'horreur pour tous les métaux, et il s'était fait construire une calèche d'osier toute recouverte de grandes plumes d'autruche. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que dans l'administration de ses affaires et même dans ses actes de charité, cet homme était très sage. Il a écrit un ouvrage sur les oiseaux, ouvrage utile et vraiment remarquable.

Cet homme volatile vous plaît-il ? — Je vais vous montrer l'homme devenu lion rampant.

Les plus savans ministres de l'église anglicane, Porson, Bentley, Parr, sont de parfaits excentriques. Harvest, théologien qui a laissé d'excellens traités, se trouvait à Calais, avec un de ses amis. L'enseigne de l'auberge où ils étaient descendus représentait un *lion d'argent rampant*. Il alla se promener seul sur le rempart, s'égara, et ne sachant pas le français, il imagina d'imiter l'attitude du *lion rampant* de son auberge, de placer un shelling entre ses dents et de se promener dans cet équipage et cette attitude à travers la ville. C'était attribuer infiniment trop d'esprit aux habitans. On le prit pour un fou, on l'arrêta. Le même ecclésiastique, ayant un jour apporté trois sermons manuscrits dans sa poche, les laissa sur une table. Un de ses amis entra, et déplaçant toutes les feuilles des trois manuscrits, les mêlant ensemble, les dispersa de manière à ce que rien ne se suivît plus ; le lendemain, Harvest monta en chaire, et se mit à lire ce sermon bizarre, sans s'apercevoir que ce qu'il disait n'avait pas le sens commun.

§. XXI.

Une soirée du vieux pont de Londres.

.... Faisait proprement tout
ce qui concerne son état.

—Cette gravure curieuse, me dit Wordem, représente l'une des maisons qui couvraient encore, en 1778, le vieux pont de Londres. Vous apercevez les grotesques *Gable-ends*, les pignons de bois, les anfractuosités des boutiques, les maisons qui surplombent, les enseignes dont le vent soulève la masse, et que vous croyez entendre crier et retentir. Voici un antique bâtiment qui a chancelé et penché sur son flanc gauche, comme un homme qui ne se soutient plus sur ses jambes avinées : toutes les fenêtres sont de travers; en voilà un autre qui s'est fièrement renversé en arrière, et dont toutes les solives tombent et avancent comme le ventre d'un alderman; plus loin, celui-ci avec son balcon de bois en terrasse, à six pieds de terre, envahit la moitié de la rue, et son toit, à plus de dix pieds en-delà des fondemens, projette au loin une ombre rembranesque. Cette architecture était fort laide, dit la *Voirie*. Elle était malsaine et exposée aux incendies, dit l'*Économie politique*. C'est vrai. Mais elle était pittoresque, dit l'art; la lumière et l'ombre se jouaient si bien dans ces encoignures; et ces vieux mascarons de bois de chêne, ridés et sculptés par le temps, qui nous les rendra?

Là demeurait autrefois, mon jeune ami, toute une nation d'excentriques. Ils s'étaient réfugiés sous ces solives biscornues, par sympathie avec elles, comme certains oiseaux de couleur brune s'abritent sous les chênes qui leur ressemblent. Tout cet essaim s'envola quand la hache du charpentier et l'acte du parlement eurent démoli la ville de bois qui depuis le moyen-âge s'était établie sur le pont de Londres. Le souvenir de *Jean Bungan*, grand poète qui n'a fait que de la prose, chaudronnier sublime, fantastique inspiré, créateur d'une épopée qui a eu trente éditions, n'habite plus le pont de Londres. Plus de boutiques de bouquinistes, aux in-folios rongés des rats et étiquetés soigneusement. Plus de tavernes caverneuses, dont les chambres aux fenêtres de trois pieds, aux vitres

de trois pouces, retenues par du plomb, donnaient sur la Tamise. Plus de chanteurs de ballades, assis sur les bornes, pendant que les ondes du fleuve accompagnaient ces cris barbares qu'ils donnaient pour de la mélodie. Enfin, plus de *Crispin Tucker*, homme célèbre, autrefois la gloire du pont de Londres. *Crispin Tucker* était bouquiniste de son métier, libraire par extension, auteur par habitude et faussaire comme vous allez voir; il habitait un petit caveau obscur dans lequel étaient entassés tous ces livres qui n'ont jamais été des livres : almanachs, calendriers de la cour, vieux dictionnaires, racines grecques, barèmes, algèbres, codes antiques, essais sur la population, tragédies tombées, et poèmes épiques. J'ai, dans ma première enfance, vu l'étalage de Crispin Tucker : mon père ne voulait pas que je me livrasse à d'autres études que celles qui se rapportaient à l'architecture. Quand je passais par-là, avec quel bonheur entr'ouvrais-je timidement un volume dépareillé de *Clarisse*, pendant que le vieux Crispin, à la panse ronde, à l'œil rond et véron, au corps figuré en boule, à la tête chauve, les mains dans ses poches, me regardant fixement et impatiemment du pas de sa porte, ou plutôt du seuil de son antre, avait l'air de dire :

Quand ce polisson aura-t-il fini?

Oh ! si vous saviez le plaisir de cette lecture dans la rue, lecture volée, arrachée, furtive, subreptice, tremblante, palpitante, sous un regard jaloux ! J'ai parcouru ainsi deux volumes de Tom Jones, et je ne les oublierai jamais.

Crispin (c'était un de mes excentriques) avait la manie d'imiter le style des poètes à la mode et de faire imprimer sous leur nom les vers qu'il avait composés dans leur style. De sa manie il faisait une spéculation qui ne lui réussissait pas trop mal. On voyait, de temps à autre, paraître une ou deux pages de vers stupides, imprimés sur papier jaune avec une vignette en bois représentant *mister Pope*, ou *doctor Arbuthnot*, ou *doctor Swift*, auteurs prétendus de l'œuvre pseudonyme. C'était Crispin Tucker qui était le coupable. En outre, il avait boutique ouverte et boutique achalandée de littérature, de style épistolaire, de romances, de chansons, d'acrostiches, de couplets qu'il débitait à bon compte.

Oh ! les bonnes scènes qui eurent lieu dans cette vieille cave bi-

bliothecaire, lorsque un bourgeois de Londres, d'une part, venait acheter à Tucker un couplet de fête pour sa femme, et que, d'une autre, Pope ou Goldsmith venaient demander raison au même personnage des vers qui leur étaient attribués par lui! Un jour Swift se présenta chez Tucker, comme un fermier de campagne qui n'aurait pas été fâché de faire insérer dans le journal de la province une chanson ou un logogriphe avec sa signature. Voilà Tucker qui lui fait voir tout son magasin, qui lui développe toutes ses richesses, qui indique à ce bon fermier toutes les ruses du métier : comment il fait servir deux fois la même pièce en la rhabillant de quelques rimes, et comment il est très sûr que ses vers sont excellens, puisqu'il les compose d'un hémistiche emprunté à Pope et d'un autre emprunté à Swift. Le docteur joue bien son rôle; et le lendemain il amène Pope, plus vaniteux, plus colère, plus impatient, et qui bouleverse la boutique du faussaire, en s'écriant : *Je suis Pope!*

§. XXII.

Psalmanazar, Chatterton, Pseudo-Milton et Pseudo-Shakspeare.

Un des plus assidus visiteurs de Tucker était *Psalmanazar*. Ce nom vous étonne. Son nom est moins bizarre que sa vie, telle qu'il l'a donnée lui-même et telle que je l'extrairai de ses confessions.

Psalmanazar appartient à cette série d'originaux dont la manie a été de se constituer faussaires en littérature. L'un inventa une vieille pièce qu'il attribua à Shakspeare et dont il fit cadeau à un libraire; l'autre, pour ternir la réputation de Milton, inventa une fable ridicule; le malheureux Chatterton prit le costume et le langage d'un moine du XIIe siècle; sa mascarade n'ayant pas réussi, il se suicida. Mais vous avez entendu parler de tous ces excentriques; en voici un qui a fait du bruit à Londres dans son temps et que vous ne connaissez pas. Laissons-le parler :

Psalmanazar.

« Ma famille était ancienne, mais déchue. Je n'avais que cinq ans lorsque mon père fut obligé de s'éloigner et d'aller vivre à près de deux cents lieues de son domicile. Ma mère, malgré l'abandon de son mari et son peu de fortune, n'ayant que moi pour fils, m'envoya à une école du voisinage.

« J'avais l'esprit vif et je fis de rapides progrès; mais la vanité, le désir de parvenir, le besoin de jouissances, se développèrent rapidement en moi. J'entrai chez les jésuites, et je fus ensuite confié à un professeur, qui, au lieu de nous expliquer les auteurs grecs, qu'il n'entendait pas, entreprit de nous montrer le blason, la géographie, les fortifications. Je perdis, sous lui, le goût de l'étude des langues et de la belle littérature; j'acquis une variété de notions incohérentes. Il était donc possible, avec de l'audace, de parler de beaucoup de choses sans les connaître, et de se donner, sans travail, l'apparence du savoir. Le supérieur d'un petit couvent allait ouvrir un cours de philosophie. Je suivis ce cours, et mon orgueil augmenta. J'allai ensuite étudier la théologie sous un maître dominicain, dans une université voisine. Transplanté tout à coup, à l'âge de quinze ans, dans une ville populeuse, qui m'offrait le spectacle nouveau du luxe, des richesses, de la dissipation, des plaisirs, j'achevai de perdre le goût que j'avais eu pour le travail. Mes sens s'éveillèrent; je voulus briller, jouir et bien vivre. Je perdis mon temps à fréquenter le théâtre et les lieux de réunion, à dessiner des vues des environs, à me promener avec des jeunes gens de mon âge, et même avec des femmes. C'est ainsi que se passa dans l'oisiveté la plus complète, mais sans aucune action coupable, l'année de ma théologie. J'avais écrit à ma mère le peu de progrès que je faisais dans mes études; elle m'envoya de l'argent, et m'ordonna en même temps de me rendre à Avignon, chez un riche conseiller, qui consentait à me prendre pour précepteur d'un de ses neveux, encore enfant.

« Au lieu de me fatiguer à l'instruire, je passai avec mon élève tout mon temps à jouer de la viole ou de la flûte. Un homme riche et d'une grande naissance me confia ses deux enfans, dont le plus âgé avait sept ans. Leur mère les gâtait : femme jeune, jolie, vive et spirituelle, dont le mari était ivrogne, et qui était fort lasse de son mari.

« Elle vit avec plaisir auprès de ses enfans un jeune professeur docile à toutes ses volontés, complaisant pour toutes ses faiblesses. Moi, loin de chercher à la séduire, je jouai le tartufe. J'affectai une dévotion outrée et une chasteté inébranlable, qui n'étaient point dans mon cœur. Ma figure était agréable : le goût que cette femme

avait pour moi surmontait le dédain que lui inspirait ma pauvreté, et elle me fit des avances. Ma gaucherie, mon inexpérience, l'embarras de déposer le masque de la vertu, les rendirent inutiles. Après diverses tentatives, renouvelées par intervalles, pendant l'espace de six mois, et toujours infructueuses, elle changea tout à coup, et ne me témoigna que la plus froide indifférence; puis elle annonça l'intention de partir et d'emmener ses fils avec elle, sans dire à leur précepteur s'il devait les accompagner, ou si elle me laisserait avec son mari, ou enfin si elle me reverrait.

« Quoique j'eusse prévu ou craint cet événement, j'en parus très affligé. La dame voulut en profiter, et fit sur moi, la nuit même de mon départ, un dernier essai de ses charmes, qui fut infructueux. Alors, outrée de dépit, elle me fit signifier mon congé définitif, par une femme de chambre, qui ne me laissa pas ignorer l'opinion que sa maîtresse avait de moi, et la cause de mon expulsion.

« D'Avignon je me rendis à Beaucaire, dans le moment de la foire; j'empruntai de l'argent à plusieurs marchands de ma connaissance, puis à quelques moines que j'intéressai à mon sort, en me faisant passer pour un jeune homme de famille protestante, converti à la religion catholique, et, pour cette raison, persécuté par son père. De retour à Avignon, je me fis délivrer, par le supérieur d'un couvent, un certificat qui constatait que j'étais un jeune étudiant en théologie, Irlandais d'origine, obligé de quitter son pays, et allant à Rome en pélerinage. Je reçus dans une chapelle un accoutrement complet de pélerin aux pieds de la statue d'un saint auquel on m'avait consacré. Je m'en revêtis, sortis de l'église et de la ville; et ainsi déguisé, pris le chemin de Rome, demandant l'aumône en latin à tous les religieux, recueillant quelques sommes, et quand ma bourse se trouvait garnie, cessant de mendier, non par honte, mais par indolence.

« La route que je suivais me conduisit à peu de distance du lieu où résidait ma mère. Je ne pus résister au désir de l'aller voir; néanmoins, craignant d'être reconnu, je n'osais pas me montrer dans ma ville natale : je m'y glissai, comme un coupable, à la faveur de la nuit, et ce fut de nuit aussi que j'entrai dans la maison paternelle. Ma mère m'accueillit avec tendresse : cependant, au bout de deux ou trois jours, elle m'engagea à me rendre auprès de mon

père, qui pourrait, disait-elle, me procurer des ressources. Cette proposition m'étonna d'autant plus que mon père était fort éloigné, et qu'un commerçant de la ville avait récemment rapporté qu'il se trouvait dans un état peu prospère. Je soupçonnai qu'un de mes cousins, pour lequel ma mère témoignait beaucoup d'affection, avait une part très grande dans le conseil qu'elle me donnait. Celle-ci, s'apercevant de l'impression fâcheuse que faisait sur son fils sa proposition, n'épargna rien pour me persuader qu'en m'engageant à ce voyage, elle désirait seulement vérifier la condition où se trouvait mon père. Je consentis à tout, revêtis de nouveau l'habit de pèlerin, et me rendis, par le secours des aumônes qu'on me donnait, dans cette partie de l'Allemagne qu'habitait mon père.

« Sur les routes, ce n'étaient que cadavres rongés par les chiens, ou suspendus par douzaines à des gibets. C'étaient de ces soldats licenciés qui, après la paix de Ryswick, n'ayant plus ni feu ni lieu, parcouraient le pays en bandes nombreuses, pillaient les villes et les villages : on en faisait prompte justice quand on pouvait s'en saisir, les laissant ainsi exposés après leur mort, pour épouvanter ceux qui auraient voulu les imiter.

« Je parvins sans accidens fâcheux à rejoindre mon père, qui me reçut avec tendresse, mais qui, par sa pauvreté, était hors d'état de m'offrir aucun moyen d'existence. Je songeai donc à revenir auprès de ma mère. Mon père me détourna de ce projet.

« Que deviendrai-je, pauvre pèlerin irlandais? — Depuis que je voyageais à travers le monde, j'avais vu le mensonge et l'escroquerie réussir. — Je mentis, je fus escroc; mais je portai dans ma résolution une persévérance scientifique.

« Les leçons de géographie de mon professeur jésuite m'avaient fait pressentir combien on savait peu de chose sur la Chine, le Japon et les contrées les plus orientales de l'Asie. Je résolus de me faire passer pour un Japonais natif de l'île de Formose, qui avait été converti à la religion chrétienne. J'imaginai un nouvel alphabet, une nouvelle grammaire, une nouvelle division de l'année en vingt mois, une nouvelle religion, et tout ce qui était propre à accréditer le rôle que je voulais jouer. Je m'habituai à écrire avec les caractères que j'avais inventés, et je me fis un certificat calqué sur celui d'Avignon, et avec les mêmes signatures, que je contrefis.

« Je me dirigeai sur l'Alsace, passai à Cologne et ensuite à Landau où je devins suspect par le récit que je faisais aux soldats de mes aventures et de mon origine japonaise. On me prit pour un espion; on me jeta dans un cachot, et je fus sur le point d'être fusillé; mais on se contenta de me chasser de la ville, avec injonction de n'y jamais rentrer, sous les peines les plus sévères. Cette leçon ne me corrigea point. J'errai ainsi en Allemagne, en Brabant, en Flandre, trouvant partout des hommes insoucians ou incrédules, recueillant quelques aumônes qui étaient promptement dissipées.

« Les habitudes indolentes et avilissantes qu'un tel genre de vie me faisait contracter, me rendirent insensible à la honte. Mes habits n'étaient que des haillons, et la malpropreté la plus repoussante me défigurait. Lorsque arrivé dans une grande ville, je demandais refuge dans un hôpital, sans égard pour mes certificats qu'on ne lisait point, on me plaçait toujours parmi les plus misérables, et dans les endroits les plus sales. Je fus enfin couvert de vermine et infecté de la gale! Béni soit ce dernier fléau, qui m'empêcha de devenir l'instrument du libertinage!

« Dans diverses grandes villes du Brabant, il y avait des espèces de religieuses non cloîtrées, qui parcouraient les rues et les maisons pour y visiter les pauvres et leur procurer des ressources. Des femmes indignes, se cachant sous cet habit, cherchaient quelquefois, dans la classe des vagabonds, des jeunes gens bien faits qu'elles emmenaient avec elles sous prétexte de les faire connaître à des dames pieuses et charitables qui devaient les secourir, tandis qu'elles les conduisaient chez les dames d'un autre genre et dans un autre but. Je fus plusieurs fois choisi par ces entremetteuses, et les traces de la maladie honteuse que ma nudité trahissait, me faisaient aussitôt renvoyer. Quoique je fusse resté jusqu'alors innocent de tout commerce avec les femmes, j'avoue que la faim et la misère m'auraient rendu le refus impossible.

« Tandis que j'étais à Liége, où je recevais de l'hôpital la pitance du pauvre, j'appris qu'un recruteur, logé dans un des faubourgs de la ville appartenant aux Hollandais, engageait des jeunes gens pour le service des provinces unies. Je déterminai une douzaine de mes compagnons mendians à s'aller offrir à ce racoleur. Le recruteur, après m'avoir interrogé, me garda, tandis

qu'il se défit de toutes ses autres recrues, en faveur de divers officiers dont il était l'agent. Il me procura de la nourriture et des vêtemens décens. Il essaya, par des bains, des saignées, des frictions, de me guérir de la gale, et ne put y parvenir. Il m'emmena néanmoins à Aix-la-Chapelle, où il tenait un café et un billard, dans une des plus belles parties de la ville, et m'employa comme garçon de café et comme précepteur, pour enseigner à lire à son fils. Ce limonadier fournissait aussi les salles de bal et les assemblées; il m'y envoya plusieurs fois, et je vis enfin le beau monde dans tout son éclat. Je fus tellement frappé de cette vue, qu'elle m'inspira un projet qui tient de l'extravagance et de la folie et que je m'abstiendrai de mentionner dans ces mémoires. Tant que je vivrai, je ne l'oublierai jamais, et je remercierai toujours la Providence de m'avoir détourné de l'exécution de mon idée. J'aurais succombé à la tentation, si j'avais été envoyé seulement une fois de plus dans un de ces lieux si dangereux pour moi; mais ma maladie cutanée, dont on voyait des traces sur mes mains, détermina mon maître à m'en interdire l'entrée. Ainsi, je fus deux fois préservé, par le fléau dont j'étais affligé, de malheurs plus grands que tous ceux qui m'ont accablé.

« Une circonstance fortuite me fit sortir de chez celui qui m'avait tiré de la misère. Il se trouvait absent, et était allé à Spa; sa femme avait besoin de lui faire dire, dans un délai déterminé, de revenir sur-le-champ : elle m'y envoya. Je m'égarai sur la route, et craignant d'être grondé par ma maîtresse, je pris le parti de m'évader, non sans éprouver quelques remords. En passant à Cologne, je me laissai engager, avec une inconcevable étourderie, dans les troupes de l'électeur; et les soldats, mes camarades, ajoutant foi à ce que je leur disais, je me fis passer, non plus pour un Japonais converti, mais pour un Japonais encore païen, et j'adoptai le nom de Psalmanazar. Ma vanité trouvait un certain plaisir dans la surprise qu'excitaient mes blasphèmes sur les vérités les plus sacrées de la religion, et aussi dans mes discussions avec les ecclésiastiques qui entreprenaient de me convertir. Je changeai de régiment, j'eus diverses aventures, et passai dans diverses garnisons, me complaisant dans mes impostures, et éprouvant une folle jouissance à abuser de la crédulité de mes compagnons d'armes.

Mon régiment fut envoyé au fort de l'Écluse, dont le chevalier Lauder, gentilhomme écossais, d'un caractère respectable, était gouverneur : il avait pour aumônier un de ses parens, nommé Innes, prêtre débauché, hypocrite et rusé, qui fit connaissance avec moi. L'aumônier, sans être ma dupe, vit tout le parti qu'il pouvait tirer lui-même, pour son avancement, de la fable que lui débitait Psalmanazar. Il m'enseigna l'anglais, qu'il savait mal, et me persuada de me laisser convertir par lui à la religion anglicane, et de me faire baptiser. Moi, qui n'avais alors que dix-huit ans, je me prêtai à cet impie stratagème : le brigadier Lauder fut mon parrain; il me nomma George. Innes reçut de Compton, évêque de Londres une promotion, pour prix des soins qu'il s'était donnés.

« J'allai donc à Londres, où ma renommée m'avait précédé; et l'on ne douta point que je ne fusse natif de Formose, quand on me vit manger de la viande et des racines crues, et écrire couramment en caractères inconnus. Innes me força de faire une traduction en langage de Formose, du catéchisme anglican, qui fut placé, par l'évêque de Londres, au nombre des manuscrits les plus curieux de sa bibliothèque. Encouragé par le succès de mon imposture, j'y mis le comble en publiant sous mon nom supposé de George Psalmanazar, une description de l'île de Formose, dans laquelle se trouvaient gravés mon alphabet formosan, les figures des divinités du pays, les costumes des habitans, leurs temples, leurs édifices, leurs navires, et une carte de l'île de Formose et des îles du Japon. Je n'avais que vingt ans. Je trompai toute l'Angleterre. Qu'il est facile d'en imposer au monde et aux savans! Mon roman géographique eut un immense succès. On en parla dans tous les recueils érudits de l'Europe. Une grande discussion s'éleva. Comme dans ma relation je disais que j'avais été séduit par un jésuite qui, en partant de mon pays, m'avait aidé à voler le trésor de mon père, les jésuites, et surtout le père Fonteney, m'attaquèrent avec violence. D'un autre côté, plusieurs membres de la Société royale, tels que les Halley, les Mead, les Woodward, qui étaient, surtout le premier, connus par leur opposition aux dogmes du christianisme, n'ajoutaient point foi à la prétendue conversion de ce jeune Japonais qui, dans son livre et ses discours, soutenait la vérité de la révélation évangélique avec toute la science d'un théologien. Ils me

considéraient, non sans raison, comme un hypocrite et un imposteur; mais, dans leur emportement et le désir qu'ils avaient de me démasquer, mes antagonistes prétendirent avoir découvert ce que j'étais, et avancèrent plusieurs faits controuvés. Il fut facile aux hommes pieux qui croyaient à la sincérité du nouveau converti, de réfuter leurs assertions. Ainsi, la fraude s'accrédita par les moyens mêmes qu'on prenait pour la combattre. Je parus aux yeux du public religieux un néophyte sincère, que persecutaient les fanatiques et les incrédules : mon caractère personnel contribuait beaucoup à affermir ma réputation de bonne foi. Indolent et insouciant, je me montrai dépourvu d'ambition, plutôt prodigue qu'intéressé, et irréprochable dans ma conduite et dans mes mœurs. Mes apologistes disaient : « Sans aucun vice, il possède toutes les vertus, une piété sincère, une grande candeur d'ame, un attachement à tous ses devoirs; quel intérêt peut-il donc avoir pour se rendre coupable d'une si abominable profanation que celle dont on l'accuse? Lors même qu'il en aurait conçu l'idée, sa jeunesse et son inexpérience ne le rendraient-elles pas incapable de soutenir un pareil rôle? » Ces raisons parurent irrécusables, et il passa généralement pour constant que Psalmanazar était un natif de Formose. Ma relation fut considérée comme authentique et citée comme une autorité; elle eut plusieurs éditions, et fut traduite en diverses langues.

« Je recommençai donc ma vie indolente, que soutenaient les libéralités de personnes pieuses qui s'étaient cotisées pour m'assurer une petite pension. Je passai ainsi encore douze ans dans cette espèce d'affaissement moral, dans cet engourdissement de l'ame qui n'excluait pas la vivacité de l'esprit et la sensibilité du cœur; mon penchant à l'amour ne m'entraîna jamais dans le libertinage.

« Vers l'âge de trente-deux ans, l'amour sincère que m'inspira une jeune femme produisit en moi un changement complet, mais non subit. Quelques livres religieux que je lus alors commencèrent à m'inspirer une conviction entière de la vérité du christianisme, et ensuite une piété fervente, qui fit naître en moi le désir, et bientôt après la ferme volonté de travailler à mon entière conversion. Pour y parvenir, je renonçai d'abord aux bienfaits de ceux que

j'avais abusés; résolu à vivre de mon travail, j'appris l'hébreu, j'annonçai aux libraires que je traduirais, pour un juste salaire, tous les livres qu'ils désireraient, pourvu qu'ils ne fussent point contraires à la religion et à la morale. Je me créai ainsi une indépendance qui m'élevait à mes propres yeux. »

— Ici s'arrête l'excentricité de *Psalmanazar*. Il a passé le reste de sa vie, très pieux, très contrit, fort honnête. Il a confessé dans ses mémoires les bizarreries et les voluptés de sa vie d'escroc. Tenez, les voici. Passez dans cette bibliothèque. Vous les trouverez sur le troisième rayon à gauche.

J'entrai en effet, et je me vis entouré d'une armée de livres bizarres, dont les titres, le contenu, l'impression, les gravures rivalisaient d'étrangeté. J'en ouvris quelques-uns.

— Parbleu, m'écriai-je, on croirait être ici dans les petites-maisons de la pensée.

§. XXIII.

Bibliothèque absurde.

— Je le crois bien, dit Wordem. Ce sont ici les livres excentriques : *Mémoires de George Psalmanazar*, *Mémoires de Cardan*. — *Cervelli, Cervelloni, Cervellacci, Cervellini*. — *Les Songes de Quevedo*. — Toutes les œuvres des académies italiennes et de leurs — enflammés, — enfarinés, — humides, — secs, — goulus, — enragés, — tortus, — crochus, — bancals, — furieux, — innommés, — vengés, — frisés, — malavisés, — assommés, — grands-nasiers, — petits-nasiers, et autres, emplissant de leurs noms seuls un catalogue de six cents pages, — académies fort importantes dans l'histoire littéraire de l'Italie, dont elles ont dévoré, comme une nuée de sauterelles, la subsistance intellectuelle et la vie morale.

Puis deux mille volumes de vers burlesques dans tous les dialectes d'Italie pour louer la peste, la teigne, le melon, l'épingle, la puce, la torture, Néron, Busiris, la syphilis, etc., etc., et trente pages d'etcétéra.

Voici encore des livres que personne n'a jamais compris : — *Le songe de Polyphile*, — *Nostradamus*, — *quatre-vingts volumes de rêveries sur Nostradamus*, — *Homerus Hebraïzans*, pour prouver qu'Homère était Juif, — *Les Enfers de l'antiquité*, pour prouver

que le paradis perdu fut placé jadis en Hollande, etc.; — et un millier d'autres stupidités savantes, allégoriques, cabalistiques, mystiques, herméneutiques; *Raymond Lulle*; le *Théâtre universel* de cet Italien qui reçut de François Ier six cents écus pour composer cette œuvre où devait se trouver *Tout*; etc., etc.

Vous pensez bien que les acrostiches ne manquaient pas à ce grand hôpital de la pensée,

Et que
l'absurde
manie
des vers
figurés, qui, pendant le moyen-âge,
constituaient un grand poète, préférable
à Dante,
au-dessus
de Virgile
lui-même,

avait laissé là des traces nombreuses. On y voyait tous les
écrivains qui avaient fait des pots avec leurs phrases,
des vases avec leurs vers, et même les capricieux,
les fantasques, qui, comme notre savant
et éloquent contemporain,

Avaient descendu
un moment
les degrés
brillans
de leur pensée
typographiques.
d'escaliers
des billevésées
sur papier vélin
à batir
pour s'amuser

— Rendons cette justice aux Français, disait Wordem; ils sont en petit nombre ici. Leur bon sens les arrache à ces lubies, à ces extravagances, dont quelques-unes, toutefois, sont pleines d'esprit et de sens, par exemple celles de Tabourot sieur *Desaccords*.

Voici pourtant un certain *Pierre-le-Loyer*, né à Huillé, près d'Angers, qui mérite attention. Il soutient gravement qu'il est descendant en ligne directe d'*Issacar*, parce que *Issacar* en hébreu signifie *loyer, rétribution*. Dans son livre d'*Edom* ou *les colonies*

iduméennes que voici, il avance avec la même gravité que l'Anjou a été peuplé par une colonie juive; ce qu'il prouve par des étymologies vraiment admirables : « Le village d'Huillé, dit-il, est évidemment le *Holoë* d'Ezéchiel. » La *Tabarderie*, c'est *Hadar*, fils de *Madian*; il retrouve des traces de son cher Anjou non-seulement dans la *Bible*, mais chez *Homère*. Il croit sérieusement que tous les écrivains grecs n'ont pensé qu'à l'Anjou, que l'antre des nymphes, si bien décrit par le poète, se rapporte aux localités situées entre Lignerelles et Chaufour; enfin, comme preuve irréprochable et de la vérité de ses assertions et de la mission prophétique qu'il s'attribue et de la prévision d'Homère, il cite un vers de *l'Odyssée*, qui signifie évidemment, en retournant seulement les lettres :

« Pierre-le-Loyer, Angevin, Gaulois, d'Huillé. »

N'est-ce pas quelque chose d'admirable? et après un pareil exemple de folie sérieuse, pourquoi vous citerai-je tous les ouvrages sur l'*Onéirocritie*, sur l'art de se rendre heureux par des songes; les ouvrages historiques qui ont été consacrés à la description fort longue des songes de Louis XIV; les innombrables folies ascétiques d'*Arthus Désiré*, de *Doré de Beaulxamis*, et de ce bon capucin anonyme qui adresse son livre aux mamelles, à la poitrine, aux pieds, aux genoux, au col, aux épaules inébranlables de la vierge Marie? « Colonne de l'univers, dit-il, bouclier de défense, rempart de notre protection, » etc., etc.

Vous montrerai-je, dans ce coin-ci, les systèmes du monde; le dernier, publié en 1830 par Woodley, qui soutient que la lune et les étoiles sont des fragmens de glace; la *sextessence diallactique et potentielle du conseiller Démons*; la *Démonstration de la quatrième partie de rien*; les *Oracles divertissans de Wilson de la Colombière*; les ouvrages de *Fludd*, etc., etc., etc.?

Voici un compartiment plus digne d'intérêt et d'estime; ceux-ci, ce sont les vrais humoristes, Gozzi, Cervantes, Sterne, Nodier dans son admirable *Trilby*, Cazotte dans ses petits chefs-d'œuvre que vous n'appréciez pas, enfin tout ce que le caprice a dicté au génie, toutes les arabesques de la pensée!

PH. CHASLES.

LES ADVERSAIRES

DE

M. DE LA MENNAIS.

Il y a deux ans que nous adressant à MM. de Châteaubriand et de La Mennais, nous les sollicitions, dans l'intérêt de leur nom, d'adhérer tout-à-fait au mouvement de leur siècle. Depuis ce temps, ces deux hommes illustres ont achevé la défection glorieuse qui déjà les séparait du passé, mus par ces entraînemens irrésistibles qui sont la liberté du génie. M. de Châteaubriand a délaissé sans retour les souvenirs impuissans, les regrets inutiles, pour contempler l'avenir du monde, et l'ancien royaliste s'est fait démocrate. Il est impossible à M. de Châteaubriand d'assister au progrès des sociétés sans s'y associer avec éclat : il aime trop la gloire pour permettre à quoi que ce soit de le devancer; quand il aperçoit les jeunes générations marchant dans leurs idées et leurs espérances d'un pas rapide et soutenu, laisser entr'elles et lui un trop long intervalle, il repart pour les rejoindre; il quitte le foyer domestique, les réminiscences des anciens jours, jusqu'au soin de parer son tombeau; il arrive haletant; il crie : Me voilà, et les jeunes générations accueillent avec transport l'infatigable voyageur; on l'accable de caresses, d'applaudissemens et de cou-

ronnes ; on lui donne une place, la première ; on le rassasie d'acclamations et de bruit. Tout cela est mérité, et il ne faut jamais mesurer parcimonieusement la gloire aux serviteurs dévoués de l'émancipation du monde.

Mais quelque chose de plus saillant encore s'est passé : un prêtre vient d'émouvoir l'Europe. Qu'a-t-il donc fait? Il a changé ; il a changé, non pas de Dieu, mais de manière de le servir, et il a fait de la croix de Jésus-Christ un étendard de liberté. Au milieu des faiblesses et des indécisions de son siècle, de ses hypocrisies pusillanimes et de ses demi-mesures impuissantes, M. de La Mennais s'est comporté avec audace ; on le croyait abattu, il s'est levé ; soumis, il s'est révolté. Il s'est préservé de l'imitation de Fénélon, il a été lui-même. Nous l'avions appelé *révolutionnaire au service d'une vieille cause*, il a embrassé la nouvelle. Il a jeté à la face de Rome un poème, un pamphlet, un tonnerre ; il a éclaté à l'improviste, et avec un irrésistible fracas ; il a rempli les peuples d'espoir et les rois de stupeur ; il a consterné l'église en la désertant ; il s'est cru lui-même pour mieux croire à Dieu, il a été courageux, nouveau, grand, sublime, le seul prêtre de l'Europe.

C'est que cet homme a suivi sa nature ; il a été docile à sa destinée et aux desseins que Dieu avait mis sur sa tête. Après s'être trouvé, il ne s'est pas refusé à sa grandeur, il s'est livré à l'impulsion du souffle divin, et par un hardi changement de lui-même, il a grandi au-dessus de tous.

Il a changé ; voilà sa gloire et sa force. Il avait maudit la révolution française, il la sert aujourd'hui ; il avait déclamé contre la liberté, il parle pour elle. Depuis 1830, il est sensible que M. de La Mennais est mené par un esprit inspirateur qui a doublé ses forces ; le cri du peuple a été pour lui la voix de Dieu. C'est une allure qui n'est pas rare chez les grands hommes de contredire une partie d'eux-mêmes pour se développer davantage : ils ont débuté par le contraire de leur misssion, et c'est en la niant avec éclat qu'ils commençaient à la trouver. Les puissantes natures sont longues à se dérouler ; on ne les perce pas d'un seul coup d'œil ; elles ne s'épuisent pas vite ; sachez les attendre à l'occasion et à l'œuvre, à leur convenance et à leur opportunité ; elles vous étonneront par des manifestations imprévues, et par des forces accablantes.

Saint Paul est sur la route de Damas, il poursuit les chrétiens : ce jeune Juif ne se possède pas de fureur, et les plus cruels supplices pourront à peine donner quelque répit à sa haine contre les novateurs. C'est une imagination ardente, un esprit jusqu'alors mobile, parce qu'il se cherche lui-même. A Tarse, l'ardent Paul s'était imbu avec amour des lettres et de la philosophie; un instant il avait été grec; mais cette science ne fut pas assez solide pour le sustenter toujours; il aima mieux les préceptes et les erremens de l'hebraïsme et de la synagogue, il préféra Moïse à Platon; le culte paternel, la sévérité de la religion de Jehovah le captivèrent; aussi que d'indignation dans son cœur contre les novateurs téméraires qui voulaient changer la loi de Jérusalem, pour mieux la développer, disaient-ils! Paul brigue l'honneur de les poursuivre et le plaisir de les maltraiter, il court sur la route de Damas; mais qu'a-t-il? il s'arrête; il est frappé d'une pensée soudaine comme d'un coup de foudre; il semble entendre une voix intérieure, l'écouter et lui répondre; dialogue mystérieux, ou plutôt sublime monologue où le vieil homme change pour faire place au nouveau; admirable inconstance! caprice divin de la force et du génie! Paul est chrétien : cela lui plaît ainsi. Mer, prépare tes orages, bourreau de Rome, ta prison et tes supplices; Paul va partir; il ira montrer la croix de Jésus-Christ entre Sénèque et Néron, il est chrétien.

Luther a commencé sa vie par chérir l'autorité du pape; il avait plus de ferveur que pas un ultramontain; il s'irritait des hardiesses d'Érasme et volontiers l'aurait fait brûler. Dans ces dispositions, il tomba sur les livres de Jean Hus. Quelle révolution dans son esprit! Il conçut d'attaquer violemment ce qu'il avait vénéré jusqu'alors; le Bohémien a converti le Saxon. Le moine de Vittemberg accable Tetzel, étonne Maximilien; puis, s'élevant toujours à de nouvelles véhémences, il attaque le célibat des prêtres, les vœux monastiques, l'invocation des saints, la hiérarchie, l'abstinence de la viande, la confession, le purgatoire, le pape, la communion sous une seule espèce; enfin il ébranle sur ses fondemens la spiritualité du monde.

Comme saint Paul et comme Luther, M. de La Mennais a changé : il a obéi à la voix intérieure qui lui révélait son vrai devoir et son vrai génie; il n'était pas fait pour s'enterrer dans les rangs

inférieurs d'une orthodoxie surannée, pour accomplir obscurément de stériles pratiques; apparemment on n'attendait pas de lui qu'il calculât les petites chances d'un avancement ecclésiastique : que pouvait-on faire pour lui? Pape, il eût été moins grand que prêtre breton, que prophète de liberté, que vengeur de l'Évangile et de Jésus-Christ. Laissez chanter le poète divin; laissez-le devenir la proie fatale et l'harmonieux écho d'un génie qui ne s'appartient pas : il est ravi hors de lui-même; Christ le remplit et le subjugue; il lui ordonne de proclamer son nom et sa vertu sur les ruines de son culte méconnu, de flageller ces Pharisiens superbes, ces brocanteurs nouveaux qui encombrent le temple, de fouiller ces sépulcres blanchis et d'en montrer à tous le vide et l'hypocrisie. Écoutez tous, rois et puissans de la terre, votre jugement et votre sentence! Société égoïste et corrompue, tu seras traînée aux pieds d'un prêtre pour entendre ta condamnation. Tes usages, tes lois, tes superstitions et tes préjugés seront flétris. Le croyant demandera compte à tous de la pratique de l'Évangile; avez-vous été fidèles à votre maître divin, à son livre, à sa loi? Vous êtes muets d'un étonnement stupide, parce que ce prêtre a jeté sur vous l'anathème : mais c'était son devoir, il ne pouvait pas être modérément chrétien. S'il a tout réprouvé, la société telle qu'elle est faite, la constitution de la propriété, l'organisation de l'industrie, l'église, l'armée, c'est qu'il est embrasé d'un immense amour du Christ et de l'Évangile. La passion qui l'anime le remplit de fureur contre les hommes qui rendent inutile la passion de son Sauveur. Oh! que ce prêtre a souffert au pied de la croix! C'est après y avoir usé ses genoux et rongé son cœur qu'il s'est levé pour donner des accens de colère et de vengeance à son amour des hommes et de Dieu. Voilà comment il faut comprendre les *Paroles d'un Croyant*; ce n'est pas un livre de fantaisie littéraire, c'est une œuvre de fatalité : l'homme qui fait ces choses y était prédestiné, et quand il les a faites, il se tient debout au milieu des hommes dans sa douleur et sa majesté.

Nous sommes d'autant mieux placés pour expliquer ainsi M. de La Mennais que nous n'appartenons pas à son école chrétienne. Il est dans nos habitudes de mettre non pas l'humanité dans le christianisme, mais le christianisme dans l'humanité. Mais outre

notre admiration et notre respect pour ce prêtre éloquent, la manière dont il professe et dont il enseigne aujourd'hui la religion est trop favorable à la cause philosophique, pour ne pas reconnaître entre lui et nous sous des différences d'intimes affinités. Pendant que l'illustre écrivain achève dans sa retraite un traité dogmatique d'où ressortira, c'est notre espoir, l'identité de la religion et de la philosophie, consacrons quelques instans à examiner quels adversaires se sont élevés contre lui, à reconnaître le poids de leurs objections et la valeur de leurs attaques.

Il est convenable de nous arrêter d'abord devant Sa Sainteté le pape Grégoire XVI qui a donné à Rome, près St.-Pierre, le 7 des calendes de juillet, une lettre encyclique contre les *Paroles d'un Croyant*. Rome démantelée par Luther, dédaigneusement raillée par Montesquieu, que mit en lambeaux la philosophie du dernier siècle et qu'oubliait celle du nôtre, n'a pas manqué de conseils pour être invitée à la prudence. On lui a représenté qu'entre elle et le génie les armes ne seraient pas égales; que ses condamnations officielles seraient pour elle la source d'un immense ridicule, et pour le condamné le moyen d'une immense notabilité. Mais persuadez donc les puissances aveugles et destinées à mourir! Donnez donc aujourd'hui à un pape la conscience du siècle, ramenez donc à la raison ces Gérontes de la théocratie!

On nous assure que Grégoire XVI est hors d'état d'avoir rédigé lui-même son encyclique, si médiocre qu'elle soit. Mais comment la papauté ne peut-elle avoir à ses gages de plus habiles rédacteurs? Peut-on lire une plus insipide oraison, quelque chose de plus étroit, de plus hypocrite, de plus fade et de plus cafard. On y trouve des phrases ainsi faites : « *Nous avons dilaté les entrailles de la charité paternelle pour un fils que nous devions croire touché de nos avis... Nous prions le ciel avec instance de donner à ce fils un cœur docile et un esprit élevé, afin qu'il entende la voix d'un père tendre et affligé, et qu'il devienne promptement la joie de l'église, de l'épiscopat, du saint-siége et de notre faiblesse.* Nous prévenons la chancellerie romaine que rien n'inspire plus de dégoût à notre époque que ces cafardises oratoires; nous lui pardonnerons plutôt une haine ouverte, que ses hypocrisies emmiellées. Pour le fond des choses, la doctrine catholique sur l'identité de l'erreur et de la

nouveauté est reproduite avec insistance. Nous l'avions signalée il y a deux ans (1); elle reparaît aujourd'hui avec des développemens. « Il est déplorable de voir jusqu'à quel excès se précipitent les délires de la raison humaine, *quand quelqu'un se jette dans les nouveautés*, etc., etc... Vous comprenez bien, vénérables frères, qu'ici nous parlons aussi de ce système trompeur de philosophie introduit récemment et tout-à-fait blâmable, dans lequel, *par un désir effréné des nouveautés*, on ne cherche pas la vérité là où elle se trouve certainement, et négligeant les traditions saintes et apostoliques, on admet d'autres doctrines vaines, futiles, incertaines et non approuvées par l'église, doctrines que les hommes légers croient faussement propres à soutenir et appuyer la vérité. » Il paraît que Grégoire XVI n'a pas souvent réfléchi sur la manière dont s'est successivement formé le christianisme. Croit-il que sans *nouveautés* les quatre évangiles eux-mêmes aient été rédigés? Et les autres évangiles qui ne sont pas venus jusqu'à nous? Grégoire XVI ne s'est-il donc jamais aperçu que Jean a d'autres opinions que Luc, que l'apôtre Paul a apporté des *nouveautés* à la doctrine naissante du Christ? Ignore-t-on à Rome que les pères et les docteurs illustres de l'église étaient *nouveaux* dans leur siècle, qu'ils ont formé la doctrine catholique par des nouveautés successives et par des originalités qui leur étaient propres? Grégoire XVI semble destiné à faire de son pontificat l'apogée de l'incapacité papale. Il y eut un autre Grégoire, premier du nom, unanimement appelé *le grand*, qui fonda l'autorité morale de la papauté, qui détruisit en Lombardie les restes de l'arianisme, fit en Espagne des conversions fécondes, conquit l'Angleterre à l'Évangile, parlait à toute l'Europe par une immense correspondance, écrivait à Brunehaut aussi bien qu'à l'évêque de Marseille, inspectait toutes les églises de l'Occident, forçait au respect Constantinople, partout présent, toujours intelligent et toujours supérieur. Je le dénonce à Grégoire XVI comme ayant dû dans son siècle se rendre coupable de *nouveautés*.

Après le pape, nous rencontrons parmi les adversaires de

(1) *Lettres philosophiques*. — DE L'ÉGLISE ET DE LA PHILOSOPHIE CATHOLIQUE. M. DE LA MENNAIS.

M. de La Mennais une jeune personne, Mlle Aimable Le Bot (1). Nous devons sur-le-champ aller à elle pour lui demander ce qu'elle désire au milieu de ces graves débats; nous ne saurions lui dissimuler notre surprise de la voir mêler la gracieuse faiblesse de son esprit et de son sexe dans les controverses ardentes d'une si âpre polémique. Mlle Aimable Le Bot nous répond qu'elle a été douloureusement agitée, qu'elle a fait un rêve affreux, qu'elle est en sueur et se sent glacée, que *les Paroles d'un Croyant* l'ont tellement troublée.... Hélas! mademoiselle, elles en ont troublé bien d'autres, mais vous avez eu tort, après avoir lu ce livre, de le relire et de vous en tourmenter; il ne vous était pas destiné. Le Croyant n'a pas chanté pour porter l'effroi dans votre cœur, mais dans le cœur des oppresseurs des peuples et de l'humanité; le Croyant a pu vouloir faire trembler les rois, mais non pas les jeunes filles. Retournez, mademoiselle, à de plus douces lectures: vous êtes heureuse, dites-vous, par votre foi dans la parole du Christ; ne dérangez donc pas votre bonheur; aimez votre Dieu comme il convient à la candeur délicate de votre ame; ne troublez pas les ineffables jouissances que vous goûtez avec votre amant divin par des cris au dehors et des distractions extérieures; aimez, n'écrivez pas, ou si vous voulez essayer sur quelque sujet les naïves inexpériences de votre plume, au nom de votre bonheur et de votre tranquillité, ne vous égarez plus désormais que dans les plus riantes régions de la religion et de l'amour.

Qu'a donc voulu M. Elzear Ortolan? a-t-il voulu jeter lui-même du discrédit sur ses estimables recherches en législation par ses *Contre-Paroles d'un croyant* (2). Il nous dit que son opuscule ne doit pas être pris au sérieux, nous le prenons au mot. Mettons qu'il n'ait rien écrit sur ce sujet, qu'il n'ait pas eu la pensée de donner, comme il le dit, après les paroles, les contre-paroles, après le poison, le contre-poison; oublions cette malencontreuse rapsodie : nous désirons vivement n'avoir désormais à nous occuper de M. Ortolan qu'en matière de législation.

(1) *Paroles d'une croyante*, par Mlle Aimable Le Bot. Paris, Mme Charles Béchet, quai des Augustins, 59.

(2) Paris. Gouas, libraire-éditeur, quai des Augustins, 49.

Voici enfin une œuvre grave et un adversaire digne d'attention. M. Henri Lacordaire vient de faire plus qu'un livre remarquable (1), il a fait une action décisive. Il s'est ouvertement séparé de son ami et de son maître, M. de La Mennais, et il a voulu donner au public les raisons philosophiques de cette retraite. M. Lacordaire a changé aussi, mais en arrière, et non pas en avant. Il ne s'est pas senti la force et la mission de passer avec son maître, enseignes déployées, du côté de l'avenir, ou d'y rester du moins; il s'est rejeté avec effroi dans les vieilleries de l'orthodoxie, et il a quitté la pensée libre pour l'église officielle. Nous ne révoquons pas plus en doute la sincérité de M. Lacordaire que son talent; il est de bonne foi, car il a eu peur; il a frémi à la pensée d'être entraîné à l'hérésie flagrante, au schisme ouvert, à la gloire persécutée. Après tout, l'héroïsme n'est pas obligatoire. Le *factum* de cet ecclésiastique distingué, outre le talent littéraire qui s'y fait voir, a le mérite de mettre plus en relief encore l'état du problème tel que l'a posé M. de La Mennais. Les objections adressées à l'illustre Breton sont précieuses par leur ingénuité. M. Lacordaire reproche à M. de La Mennais d'avoir appuyé le christianisme sur l'autorité du genre humain, et c'est le plus grand service qu'il ait pu rendre à la religion et à la vérité; il lui reproche de faire primer l'autorité de l'église par celle même du genre humain, et il s'attache à mettre l'église en opposition avec le genre humain et la philosophie, singulière façon de placer haut l'église dans l'opinion du siècle et de l'humanité. Il affirme que le système philosophique de M. de La Mennais est inutile à la défense du christianisme, ce qui est faux, car ce système a grandi de nos jours l'intérêt qui s'attache au christianisme en le ralliant aux autres traditions du genre humain; il soutient que le système de M. de La Mennais renferme le plus vaste protestantisme qui ait encore paru, ce qui est vrai en ce sens que le système de l'auteur de *l'Indifférence* a commencé par l'autorité de la tradition pour aboutir aujourd'hui à l'autorité de la pensée.

En deux mots, je voudrais tracer la marche de M. de La Mennais à travers sa glorieuse carrière. Sous l'empire, il a vengé l'ou-

(1) *Considérations sur le système philosophique de M. de La Mennais*, Paris Derivaux, libraire, rue des Grands-Augustins, 18

trage des autels; il a crié contre la philosophie; c'était le droit du sacerdoce et du malheur. Les vieux rois revenus, il a voulu radouber l'arche sainte; mais, s'apercevant de l'indifférence du siècle pour ses pieux efforts, il a tonné contre cette indifférence, et le siècle a tressailli; arraché de sa torpeur par la voix du génie, le siècle désormais a contemplé, il a écouté. Alors M. de La Mennais résolut d'appuyer le christianisme sur le double étai de la tradition humaine et de la théocratie catholique. Le tonnerre de juillet le surprit au milieu de ce travail, et les éclairs qui jaillirent du Sinaï populaire l'illuminèrent ardemment. Prêtre dévoué, il voulut confondre le christianisme avec la liberté, et il appela à bénir son œuvre le vieillard séculaire qui siège au Vatican; mais l'impuissante idole demeura sans yeux et sans oreilles, et la parole de M. de La Mennais ne fut pas une langue de feu pour le successeur des apôtres. Abandonné par la théocratie, M. de La Mennais se retourna vers la tradition du genre humain, il en reconnut alors l'identité avec la pensée même; et il prépare aujourd'hui de cette identité une démonstration complète. Sa propre spéculation, les bruits d'idées qui circulent en Europe, des entretiens avec Schelling à Munich, l'appréciation des efforts des jeunes travailleurs du siècle, tout a conquis M. de La Mennais à l'idéalisme, à la philosophie, à l'humanité. Voilà pourquoi nous avons salué ce prêtre d'un cri d'allégresse, de reconnaissance et de triomphe; voilà pourquoi il s'est élevé pour lui dans les cœurs des jeunes générations tant de vénération et d'amour. Voilà pourquoi aussi vous l'avez abandonné, jeunes lévites; vous n'avez pu le suivre dans ses métamorphoses fulminantes, dans ses ascensions; vous avez été mis hors d'haleine par cette course haletante du génie, et vous êtes restés dans la plaine. Nous souhaitons vivement à M. Henri Lacordaire qu'il ne sente pas un jour de trop cuisans regrets d'avoir quitté son maître et d'avoir manqué tant de gloire; nous désirons aussi que son talent survive dans son éclat à l'abjuration qu'il vient de faire de son indépendance et de sa liberté.

Sous la restauration, Strasbourg fut témoin d'un changement d'état extraordinaire. Un jeune philosophe dont la parole et le professorat avaient remué tous ceux appelés à l'entendre, embrassa la prêtrise. M. Bautain, après avoir traversé les stériles régions de la

philosophie écossaise, s'était attaché fortement à l'étude de Kant : convaincu par les *critiques* kantiennes de l'impuissance du rationnalisme pur en ce qui touche certains points souverains de la science humaine, il adopta les doctrines de Schelling à l'état où elles étaient alors, il chercha la vérité par l'intuition pure, par la spontanéité, par une contemplation directe, par un élan d'amour idéal. Ce poétique idéalisme ne fut pour lui qu'un passage au mysticisme proprement dit, c'est-à-dire à cette philosophie secrète du christianisme, qui perpétue et cultive plus encore par la tradition orale que par l'Écriture, les vérités élémentaires de l'humanité chrétiennement considérée. Une fois profondément chrétien, M. Bautain voulut le devenir pratiquement : M. Bautain unit à une intelligence éminente une volonté forte, et dont l'énergie est, je crois, supérieure encore à l'activité même de son intelligence; il a besoin de tourner la pensée en acte, d'exercer sur les hommes de l'influence et de l'action; il a conclu du fond à la forme, de la conviction au dévouement : chrétien, il n'a pas hésité à se faire prêtre, voilà son originalité, son mérité. Il a conduit sa vie avec une logique ardente, sincère et tenace, et ses contemporains l'ont vu, débutant par l'abstraction, aboutir à la volonté.

M. l'abbé Bautain était appelé naturellement à combattre M. de La Mennais, et il s'en est montré l'adversaire le plus ferme et le plus redoutable. Ces deux hommes se font antithèse l'un à l'autre : M. Bautain est sorti de la philosophie pour aller à l'église; M. de La Mennais est allé de l'église à la philosophie.

La *Réponse d'un chrétien aux Paroles d'un Croyant* (1) est la meilleure de toutes les productions qu'ait suscitées contre lui l'illustre prêtre de Bretagne. M. Bautain s'y montre ferme, habile, noble, pénétrant, incisif avec dignité; il y a de la mesure dans son indignation et de la sérénité dans sa colère : tout est net, posé d'aplomb et clairement. Nous prendrions volontiers la *Réponse* de M. Bautain comme la meilleure rédaction des principes du christianisme officiel. Avec quelle lucidité l'auteur nous montre que le christianisme tel qu'il l'entend, n'est qu'un système spiri-

(1) Paris. Derivaux, rue des Grands-Augustins, 18. — Strasbourg. Février, rue des Hallebardes, 23.

tualiste de purification intérieure et morale; qu'il ne faut pas donner pour but à la venue et à la mort du Christ l'affranchissement politique sur la terre et l'établissement matériel de la liberté des peuples! Peut-on mieux marquer la dissidence de la vieille doctrine avec l'esprit nouveau qui travaille à faire entrer dans la religion de l'humanité, la société comme l'individu, donc le droit, l'intelligence comme le sentiment, donc la science, les satisfaction terrestres comme l'attente de l'immortalité, donc le bonheur?

Dans la *Réponse* nous trouvons aussi professée comme principe l'inaction et la neutralité de l'église au milieu des révolutions sociales : dans les grandes circonstances où les trônes chancellent, où les princes sont précipités, où l'autorité se renouvelle, l'*église*, dit M. Bautain, attend en silence que *la volonté d'en haut se montre par l'évènement, et que les marques de l'investiture divine paraissent.* C'est-à-dire que l'église, au milieu des douleurs de la terre, ne se dévouera plus comme Jésus-Christ, mais s'en lavera les mains comme Ponce-Pilate.

L'obéissance inaltérable à l'autorité, si injuste qu'elle soit, la résignation absolue, le mépris de la science, l'humilité de l'esprit, la vie intérieure recommandée comme le premier devoir, tout cela est développé par M. l'abbé Bautain avec un art lumineux, une méthode sûre, une logique sérieuse et puissante.

M. Bautain représente le christianisme conservateur et intelligent. M. de La Mennais représente le christianisme révolutionnaire et plus intelligent encore.

Il est évident que le célèbre professeur de Strasbourg s'est proposé, quand il est entré dans l'église, d'y faire entrer avec lui les idées, d'y régénérer la vieille théologie par un platonisme renaissant, et de ramener l'interprétation de l'Évangile au niveau de l'esprit du siècle. Il a pensé que pour cette grande mission le sacerdoce était un premier sacrifice qu'il devait à la vérité; il a donc apporté à l'église des facultés vigoureuses, une infatigable volonté, de la doctrine, de l'éloquence. Sera-t-il compris dans son dévouement? sera-t-il suivi, soutenu dans son entreprise? N'entend-il pas murmurer autour de lui d'ineptes jalousies, de basses envies, de stupides accusations? Le mot d'hérésie n'a-t-il pas été prononcé à

son égard? L'hérésie, c'est l'*idée* (1) qu'il veut inoculer à l'église. Croit-il qu'on lui pardonnera sa philosophie, si chrétienne qu'elle soit? M. Bautain peut déjà s'apercevoir qu'il trouverait plus de justice chez ceux qu'il combat, que dans ceux qu'il défend; je le lui prédis, les philosophes le feront un jour archevêque.

Avez-vous lu M. Madrolle? Courez le lire, si la chose n'est déjà faite. Et ne vous contentez pas de l'*Histoire secrète du parti et de l'apostasie de M. de La Mennais*; lisez tout ce que vous pourrez rencontrer de M. Madrolle; lisez le *Traité des devoirs catholiques dans les révolutions*, les *Crimes des faux catholiques*; lisez surtout son dernier ouvrage : *Tableau de la dégénération de la France, et de ses moyens de grandeur*, et dites-nous si vous avez jamais trouvé lecture plus récréative et plus divertissante. Sénèque a pensé qu'il n'y avait pas de grand esprit sans folie : *nullum magnum ingenium sine mixturâ dementiæ*. Le génie de M. Madrolle doit être immense, s'il est en rapport avec la folie qui l'accompagne. Évidemment, M. Madrolle extravague; mais dans cette extravagance il y a une verve de logique qui provoque le rire et la gaîté. Dans son *Tableau de la dégénération de la France*, il s'est mis à insulter son siècle, toutes les opinions, toutes les écoles, tous les systèmes, tous les noms; il s'est fait le Diogène de la sacristie; il a confondu toutes les idées, mêlé tous les tons, la dissertation, le calembourg, la prière; et tout cela se reflète dans un style tantôt ignoble, tantôt nerveux, où parfois on remarque les saines traditions des grands maîtres de la langue, où souvent aussi éclate dans tout son jour la cuistrerie du personnage; on y sent alors comme une odeur de cierge d'église mal éteint.

L'Orient a tourné la tête à M. Chaho : *Les Paroles d'un Voyant en réponse aux Paroles d'un Croyant* (2) ne témoignent pas d'une grande tranquillité d'esprit et d'une satisfaisante clarté dans les idées. Le livre de M. Chaho ressemble à un de ces rêves que procure l'opium dans les cafés de Constantinople; tout passe devant vos yeux, confusément, pêle-mêle, les croyances, les traditions,

(1) Voyez l'opuscule de M. Bautain, intitulé : *Quelques réflexions sur l'institution des conférences religieuses à Paris.*

(2) A la librairie orientale de Prosper Dondey-Dupré, rue Richelieu, 47 bis.

les cultes de l'Orient; c'est un vertige bizarre, une évocation incohérente et arbitraire de certaines données de l'orientalisme.

L'auteur a pressenti quel puissant contraste opposaient au spiritualisme étroit et exclusif des chrétiens les magnificences idéales et symboliques de l'Orient où la religion embrasse à la fois la nature, la société, la science, et trouve la vérité dans l'immensité de sa formule. Mais nous prions l'auteur, s'il est jeune, comme on nous l'affirme, de renoncer, dans l'intérêt de son avenir, à ces imitations enflées et stériles du style apocalyptique, de dissiper les fumées de son imagination, de n'admettre dans sa méditation que les pensées nettes et claires, et de se servir, pour contempler le génie de l'Orient, des qualités de l'esprit occidental. Sans doute notre siècle est destiné à comparer toutes les traditions du monde, à remuer l'Inde, la Chine et l'Égypte, à confronter toutes les traductions historiques des idées éternelles; mais dans ce vaste labeur mettons toujours la clarté à côté de la force; portons dans tout une lumière impitoyable; l'esprit de l'Occident doit être tranchant et acéré comme l'épée d'Alexandre.

L'homme qui pense doit aujourd'hui avoir devant les yeux l'union de l'Orient et de l'Occident aussi bien que l'union de la politique et de la théologie.

Tombent donc les représentations insuffisantes des choses, les formules fatiguées et impuissantes, les systèmes étroits, les fictions, les mensonges, les erreurs long-temps accréditées, et les méprises devenues des superstitions! Que l'homme travaille sous l'œil de Dieu à deblayer le sol qui doit recevoir les fondemens du temple nouveau; qu'au moins, s'il n'est pas encore heureux, il ne soit plus trompé. Dans cet œuvre qui s'accomplit de toutes parts, M. de La Mennais a pris le rôle de chrétien révolutionnaire; il s'est offert à l'esprit nouveau avec les insignes de l'antique sacerdoce; les cieux ont tressailli en le regardant faire, et une voix a été entendue criant du plus profond du sanctuaire divin : *Il est sauvé!*

LERMINIER.

POÈTES

ET ROMANCIERS

DE L'ITALIE.

I.

MANZONI.

Il y a deux manières d'écrire la biographie : selon l'une, on prend l'homme au point de vue individuel, on l'isole du monde extérieur ; dissimulant ou du moins atténuant les circonstances de temps, de lieu, on le considère purement en soi, on brise les fils qui le lient au tout social, en un mot, on en fait une entité indépendante et complète. L'homme ainsi vu est la Minerve mythologique sortant toute faite et tout armée du cerveau de Jupiter. Cette méthode est analogue à celle des naturalistes de la vieille école qui décrivent un animal comme un être absolu, sans le lier à l'ensemble de la création. C'est la méthode monographique.

Selon l'autre manière, l'homme n'est plus qu'un membre du

grand corps de l'humanité, un organe plus ou moins parfait de la pensée universelle. Sa voix est un écho plus ou moins retentissant de la grande voix humaine; il vit de la vie de tous, il agit sous l'inspiration du siècle, il pense avec lui, il écrit sous sa dictée. C'est un arbre qui monte au ciel, mais qui reçoit d'en bas sa sève et sa force; il touche aux nues, mais il tient au sol, et sa tête s'élance d'autant plus haut que les racines plongent plus profondément dans les entrailles de la terre, mère commune de l'humanité. C'est là la biographie sociale, l'autre est la biographie individuelle.

Chacun des deux systèmes a ses périls; l'un tend trop à effacer la personnalité, l'autre à l'exagérer. L'individu sans doute doit être subordonné à l'espèce, mais l'individu veut être respecté, sans cela même il n'y a point de biographie, il n'y a plus que de l'histoire. Écrire une biographie, c'est faire acte de respect pour l'individualité; mais ce respect a des bornes, il ne doit point aller jusqu'à assujétir la partie au tout.

Il ne s'agit plus de fabriquer des grands hommes pour les démolir. Il ne faut ériger en système ni l'apothéose, ni l'atténuation; l'une et l'autre manquent de justesse et plus souvent encore d'équité, procédant d'instincts passionnés plus que d'instincts réfléchis. Le devoir du biographe est d'avoir des balances justes et de peser fidèlement l'œuvre de chacun, afin de payer à chacun son tribut, et de rendre à l'individu ce qui appartient à l'individu, à l'espèce ce qui appartient à l'espèce.

Il est clair que si pénétré que soit l'auteur de la vérité de ces principes préliminaires, il ne se flatte pas d'avoir su dans l'application concilier les systèmes et qu'il n'a pas surtout l'insoutenable fatuité de se proposer en exemple. On voit ce qui est bien, on y aspire, on y atteint rarement; et ce sentiment d'impuissance n'est pas la moindre des douleurs humaines.

Des talens éminens ont pratiqué la biographie avec distinction; ils ont peuplé de statues infiniment belles le musée littéraire, et certes voilà les maîtres; on ne vient pas après eux sans timidité, sans inquiétude; on peut différer de vues, ne pas tendre au même but, mais on n'en craint pas moins, on n'en craint que plus peut-être de redoutables comparaisons.

Manzoni est le premier écrivain vivant d'une langue que je cultive et que j'aime de tout l'amour que je porte au pays qui la parle; l'Italie contemporaine tout entière, amis et ennemis, lui a décerné la royauté littéraire, comme dit un critique habile. Il m'a paru que la France n'avait du nouveau roi d'outre-monts qu'une connaissance assez vague, et qu'il y avait lieu à lui présenter ses titres en les discutant devant elle. Elle prononcera son jugement et l'arrêt qu'elle rendra ne sera pas perdu pour l'Italie.

Manzoni n'est pas un génie de première ligne, mais il est le premier de son pays, et à ce titre il mérite une considération particulière. En ce moment d'ailleurs, l'Europe n'a pas le droit d'être si difficile et de faire la dédaigneuse.

Toute valeur littéraire à part, Manzoni a de plus une signification philosophique, il est catholique dans son œuvre comme dans sa vie, et il me semble représenter assez fidèlement la tendance actuelle de certains esprits analogues au sien vers les formes religieuses du Vatican. On peut donc le prendre comme un type, et il ne se plaindra pas, dévot sincère comme il l'est, que l'on fasse de lui la personnification de l'idée catholique dans l'art du dix-neuvième siècle.

La vie de Manzoni n'est pas, comme celle d'Alfieri, une vie d'aventures; rien de romanesque dans son histoire; c'est un poète tout casanier, et l'on peut dire de lui avec vérité ce qu'on a dit de tant d'autres faussement : sa vie est dans ses écrits.

Alexandre Manzoni est né à Milan en 1784, c'est-à-dire qu'il a aujourd'hui cinquante ans, et appartient par conséquent à l'autre génération, à l'autre siècle. Son père était comte, mais banal et ignorant; sa mère, femme d'esprit et d'activité, est fille du marquis Beccaria, l'auteur des *Délits et des peines*. Il y avait donc dans la famille une double tradition : la tradition patricienne et la tradition philosophique.

Manzoni se rappelle peu son aïeul qui mourut d'apoplexie lorsqu'il n'avait encore que neuf ans (1). Il n'en parle qu'avec vénération et il est curieux de l'entendre louer son livre *Du Style*, assez triste ouvrage dont on a dit qu'il traite du style sans style. On

(1) Beccaria mourut en 1793.

comprend mal l'estime du petit-fils pour l'aïeul, celui-là étant sobre et ardent catholique, tandis que l'autre était un viveur tout imbu de la haine philosophique du XVIIIe siècle contre le christianisme, et qui, dans ses leçons d'économie, pauvre livre ! dit que les prêtres et les moines font tort à tous les enfans qu'ils n'ont pas mis au monde. Certes, ce ne sont pas là les idées de l'homme qui a célébré le cardinal Borromée et créé le père Cristoforo. Beccaria, revenant dans sa famille, serait bien dérouté.

Malgré la contradiction et l'antipathie des doctrines, Manzoni a poussé le culte de son aïeul jusqu'à hériter de ses inimitiés littéraires et privées, et parce que Parini n'aimait ni Verri, ni Beccaria, qu'il traite d'écrivassiers barbares, *scrittoracci barbari*, Manzoni ne fait nul cas de Parini. Il appelle son style un centon d'imitations gauches et d'indigeste érudition, et il va jusqu'à dire que si son poëme du *Jour* ne fut pas puni, c'est qu'il ne fut pas compris. Toutefois, il est bon de remarquer ici que Verri et Beccaria étaient tenus par la haute société de Milan pour des apostats et des fous; et quant au dernier, on fit courir le bruit, vrai ou faux, que, tandis qu'il combattait la torture la plume à la main, il y faisait appliquer un de ses valets soupçonné par lui d'un vol d'argenterie. Cela paraît peu probable, car, talent à part, Beccaria, tout attaché qu'il était à la table, était un bon homme.

Manzoni a passé une partie de son enfance au bord du lac de Côme, dans les lieux que plus tard il a décrits dans son roman; il ne connaît guère d'autre nature; il est peu voyageur. Sentant le besoin de colorer la dernière partie de son livre, il tenta en 1827 une course à pied dans les campagnes de Bergame; il en revint fatigué et malade. Sa nature ne l'entraîne pas dans le monde extérieur, on sent en le lisant que c'est tout-à-fait un poëte de cabinet.

Il fut élevé comme tout le monde, c'est-à-dire claquemuré dans un collége, et il se souvient en souriant de ces temps primitifs de la vie où les églogues de Virgile le faisaient soupirer pour ces champs d'où on l'avait arraché pour le garrotter avec ses jeunes compagnons d'exil sur les bancs enfumés de l'école. Rendez, rendez au grand air ces frémissantes victimes. Ne voyez-vous pas que la captivité leur est malsaine et qu'elles s'étiolent loin du soleil?

Le jeune Manzoni s'appliqua d'une façon toute spéciale à l'étude

des Latins; ses écrits en font foi. Virgile, plus que tout autre, lui va au cœur; pour Horace, il le goûte peu, Ovide encore moins, mais il aime Tibulle et l'a beaucoup lu. Ennius lui paraît la poésie originale de Rome. Il se sentit poète de bonne heure. Ce fut Monti qui, à ce qu'il semble, lui donna la secousse électrique et fit jaillir l'étincelle. Un jour que l'illustre poète assistait aux examens du collége, Manzoni, qu'un défaut de langue qu'il a encore aujourd'hui empêchait de paraître, trouva le moyen de s'approcher de lui, et lui saisissant la main, il la baisa en pleurant. Bien des années après, il rappela le fait à Monti qui lui dit en avoir perdu le souvenir. Il est probable qu'il l'avait gardé, mais il craignit sans doute de montrer une si longue mémoire dans la vanité.

Les deux poètes se lièrent plus tard, et quoique leur amitié se refroidît ensuite, et il faut rendre à Manzoni la justice de dire que ce ne fut point par sa faute, il ne parla jamais de Monti qu'avec une admiration vraie et point jouée. Ce qu'il loue en lui surtout, c'est l'évidence, mérite qui manque à l'obscur Parini, et la *franchezza* qui est donnée à si peu.

La première vocation de Manzoni fut lyrique; il s'éprit beaucoup d'abord de ces vieux poètes du XVIe siècle, le cardinal Bembo, monsignor de la Casa, Louis Alamanni, qui tous alors s'étudiaient à ramener le sonnet classique et les *canzoni* au goût de Pétrarque; Casa surtout, le moins mou de tous après Michel-Ange, était son homme. Les premiers vers inédits de Manzoni se ressentent de ces premières affections; ils sont paisibles, corrects, élégans, qualités propres aux *cinquecentisti*, mais empreints d'un sentiment plus délicat et plus fin.

Il visita alors une partie de la Lombardie et du pays vénitien; il vit le jésuite Bettinelli à Mantoue. Il raconte en souriant la gravité principesque avec laquelle le reçut ce révérend critique qui se moqua tant de Dante. Quant à Cesarotti, qui alors tenait en Italie le sceptre de la critique, je veux dire la férule, il ne le vit point; il en avait pourtant un ardent désir, mais il n'osa. Il séjourna quelque peu à Venise, et il en parle le dialecte en plaisantant. Pendant ce temps il faisait de l'art, comme on dit aujourd'hui, lisant et relisant ses chers vieux lyriques, et en ramassant autant qu'il en trouvait sur les murs des bouquinistes. Comme son aïeul Beccaria, il aimait la

table et tournait à l'embonpoint, ce qu'on ne dirait pas aujourd'hui à le voir si sobre et si maigre.

C'est à cette époque que Monti, Mécène intéressé des jeunes gens qui l'admiraient, commença à connaître Manzoni et à le protéger. Il lui corrigeait ses vers et souvent les gâtait, comme cela m'a été affirmé par un juge très compétent qui a vu les ratures et les corrections.

Des *cinquecentisti* Manzoni monta à Dante et l'admira profondément et spontanément, avant que ce fût la mode et que la mode par conséquent lui imposât l'admiration. C'est devenu aujourd'hui une contagion ridicule, non qu'Alighieri ne soit digne du culte de l'Italie, mais parce que la grande masse de ses adorateurs, et des plus chauds, adorent par imitation, adorent sur parole, maintes fois sans comprendre, et embouchent la trompette des louanges, comme l'âne embouchait la flûte.

Manzoni s'était épris des poètes du XVIe siècle, il fut fou d'Alfieri; il embrassa tous ses délires. Il raconte fort plaisamment son enthousiasme enfantin; une seule chose lui semblait dure à digérer, c'est que le père dût assommer ses enfans pour les soustraire à la tyrannie (1). « Cependant, dit-il, j'avalai encore celle-là. » Il avait alors vingt ans. Il voit aujourd'hui Alfieri avec de bien autres yeux, sans cesser toutefois d'en faire cas.

Manzoni vint à Paris au commencement du siècle, et il y séjourna quelque temps avec sa mère et l'ami de sa mère, le comte Charles Imbonati. Il se lia dès lors d'amitié avec M. Fauriel auquel il a plus tard dédié sa tragédie de *Carmagnola*. Il se lia aussi avec la veuve de Condorcet qui même donna à sa mère un volume de poésies de Voltaire avec des corrections autographes. Ce volume avait été donné par Voltaire lui-même à Turgot, et par Turgot à Condorcet. Il est curieux surtout en ce qu'il contient une pièce italienne de la façon d'Arouet, dont la plupart des vers sont énormément défectueux. L'accent y est toujours censé tomber sur la dernière syllabe, et suivant le système français *amore* rime avec *rè*, *onestà* avec *regina*, ce qui, en Italie, est une monstruosité.

Charles Imbonati mourut à Paris, laissant toute sa fortune à la

(1) Alfieri, dans la *Tirannide* et la *Virginie*.

mère de Manzoni; il fut enseveli à Meulan dans un jardin des Condorcet, et sa dépouille resta là jusqu'à la *repatriation* des Manzoni. Ils chargèrent alors Botta d'aller chercher le cadavre, et ils l'emportèrent avec eux à Milan. Le père Manzoni était mort depuis plusieurs années.

De la mort d'Imbonati (1) date la carrière littéraire de Manzoni; âgé alors de vingt-un ans, il publia à Paris en 1806 une épître à sa mère sur la mort de leur ami. C'est un morceau en vers *sciolti*, — les vers *sciolti* sont les vers blancs des Italiens, — dans le genre des *Sepolchri* de Foscolo. C'est un morceau fort jeune et inexperimenté; la forme en est un peu vulgaire et académique; il manque d'originalité, d'invention. L'apparition du mort et son dialogue obligé avec le poète composent le fonds du poème; c'est, comme on voit, une machine usée. Mais en l'examinant de près, on y démêle les germes de son talent et même de sa philosophie. Ces premiers vers respirent cette amertume contre la vie qui fait regarder au ciel les ames tendres et contemplatives, cette misanthropie vague et ardente, précurseur ordinaire du suicide pour les uns, de la foi pour les autres. Je ne sais, mais tout imparfait qu'est ce petit poème, j'y trouve une certaine énergie âpre que je ne vois plus nulle part dans les écrits postérieurs du poète, si supérieurs qu'ils soient, et que je regrette. La dévotion a émoussé la pointe acérée de sa verve satirique.

Peu de temps après ce début parut sous le titre d'*Urania* un second discours en vers *sciolti* comme le premier, mais bien inférieur, et qui n'a de remarquable, à mon sens, que le violent désir de gloire dont le poète avoue être travaillé. Mais excepté cette profession de foi franche et naïve, tout le reste n'est qu'une froide allégorie mythologique dans le genre des imitateurs d'Hésiode, écrite d'ailleurs d'un style faux, maniéré et incapable de soutenir la comparaison avec les moindres pastorales grecques d'André Chénier.

Il est évident que Manzoni tâtonnait et n'avait pas encore trouvé

(1) Ce comte Imbonati n'était ni docte ni croyant; c'était un brave homme. C'est à lui que Parini avait adressé sa belle ode :

Lorna a fiorir la rosa, etc.

sa route; si j'ai fait mention de ces deux essais, c'est plus comme pièces justificatives que comme œuvres ayant en soi une valeur littéraire. Ils affirment seulement les tatonnemens du poète. Lui-même, sans nul doute, les juge ainsi.

Nous voici arrivés à l'époque critique de Manzoni. Il est homme, le moment est venu où il doit sentir qu'on ne puise pas impunément l'inspiration à des sources étrangères, et qu'il n'y a d'œuvre durable que celle qu'on édifie sur son propre fonds, de sa propre main; mais il manque d'un but fixe, d'une croyance arrêtée; il n'est pas tyrannisé par une idée, il est sceptique, il doute. C'est là une épreuve que nous subissons tous plus ou moins. C'est l'heure où une voix, où mille voix nous crient : « Fais ton choix. » Heureux qui le fait! plus heureux qui le fait bon! Si on ne le fait pas alors, on risque de ne le faire jamais. Ceci est une vérité qui a été dite et maintes fois répétée, mais maintes fois encore elle le sera, car elle est d'une application quotidienne, universelle, et l'on est d'autant plus autorisé à la répéter aujourd'hui que ceux qui la prêchent ne sont pas toujours ceux qui la pratiquent. La chose est bonne à dire, mais elle est meilleure encore à faire.

Jusqu'ici, Manzoni, élevé suivant les doctrines courantes, avait vécu dans l'incrédulité, ou du moins dans une indifférence religieuse qui l'inquiétait peu. De retour à Milan, on lui fit épouser (1808), en haine de la croyance catholique, une femme protestante, fille d'un banquier genevois nommé Blondel; or, ce qui devait l'éloigner de l'église l'y ramena. Sa femme abjura le protestantisme, et passant de Genève à Rome, elle entraîna son mari dans sa conversion. De ce jour, le choix de Manzoni fut fixé, et il est resté dès-lors catholique fervent. On raconte à Milan que quelques paroles pieuses dites à sa mère à Paris, ou à sa femme par une sœur de la Charité, furent la première occasion de cette triple conversion, je dis triple, car la fille de Beccaria suivit de près ou précéda de peu la métamorphose des deux époux. Ce petit drame domestique se jouait à Milan vers 1810.

On aimerait que de telles démarches fussent spontanées et procédassent moins de circonstances accidentelles que d'une volonté libre et solitaire. Les influences, celles du foyer surtout, sont si puissantes, qu'elles prennent facilement le pas sur les principes et

usurpent trop souvent leur place. C'est un prisme qui teint toutes choses de couleurs arbitraires, et qui, à force de changer les points de vue, finit par dénaturer les objets. Une fois sous ce joug, on abdique toujours une partie de soi-même, et, prenant le change, on tombe aisément et sans même en avoir la conscience dans des confusions pardonnables, mais périlleuses. Qu'on voie un autre en soi ou soi dans un autre, le danger est le même, et il devient dès lors malaisé, sinon impossible, de distinguer dans ses résolutions ce qui est l'effet des réactions ou des condescendances, de ce qui est le résultat logique et volontaire d'une argumentation personnelle, indépendante, d'une déduction intime et réfléchie de principes et de sentimens. Que de fois n'arrive-t-il pas que la volonté s'assoupissant, on croit vouloir spontanément ce qu'on ne fait qu'accepter par lassitude ou par imitation ! Ce sont ces mille conditions accessoires qui donnent plus ou moins de poids à une résolution, à une croyance individuelle.

Je ne voudrais pas appliquer dans leur rigueur ces principes à la conversion de Manzoni. Je respecte ses motifs; je crois ses convictions volontaires, sinon spontanées; seulement, je crois aussi qu'en fait de croyances les esprits les plus distingués sont sujets à des illusions nobles, je le veux, et touchantes, mais enfin à des illusions. Dans ces luttes-là les ames tendres sont le plus exposées; le péril est plus grand pour elles que pour toutes les autres, car il y a toujours dans la tendresse un peu de faiblesse.

Quoi qu'il en soit, Manzoni ne s'est pas démenti. Une fois dans cette route, il y a persisté. Je dirai plus, c'est que son talent s'y est formé, il avait besoin de croire et de croire selon un mode bien précis et bien déterminé; or, le catholicisme seul lui pouvait offrir ce mode de croyance limité, et son esprit s'y est merveilleusement casé.

Depuis sa conversion, Manzoni a mené une vie fort studieuse et fort sédentaire; il a fait, dès l'an 1812, une étude particulière de sa langue et des lettres allemandes, et n'a plus guère, que je sache, quitté ses pénates. Sa seule absence fut un nouveau voyage en France vers 1820. Il séjourna encore alors quelque temps à Paris; il y vit Destutt de Tracy, Villemain, Lamartine; il s'y lia avec

M. Cousin, et conçut dès lors, sans doute, l'idée de réfuter sa philosophie.

Il s'est donné plus tard la peine bien inutile d'exécuter son idée, comme si l'on pouvait réfuter ce qui n'existe pas. Il y a une philosophie de Hegel, une philosophie de Schelling; mais la philosophie de Cousin, cela n'existe pas, cela n'a jamais existé, cela n'existera jamais. Je demande grace pour la vulgarité de la comparaison, mais c'est comme pour le pâté de lièvre de Louis XVIII; pour faire une philosophie, il faut un philosophe. Ici Manzoni a été évidemment la dupe d'une illusion de l'amitié. Il n'en a pas moins mené à terme sa réfutation, et le manuscrit en est en ce moment entre les mains de M. Cousin. Je n'en ai point eu connaissance, mais il paraît que c'est tout simplement la critique du rationalisme allemand immolé par l'auteur à l'autorité catholique.

J'ignore si l'ouvrage est destiné à voir le jour.

J'ai dit que ce second séjour à Paris avait été la seule absence de Manzoni, ce n'est pas tout-à-fait exact; car il fit, sept ou huit ans plus tard, un petit voyage en Toscane où il fut fort choyé par la cour. Il vit maintenant dans une profonde retraite, passant la plus grande partie de l'année dans sa villa palladienne de Brusano, à cinq ou six milles de Milan. Il voit peu de monde, et sa timidité naturelle lui rend toute visite importune. Il se trouble et rougit comme une jeune fille à la vue d'un étranger.

Manzoni est de moyenne taille, il a l'œil doux, et comme Virgile et Pétrarque, ses cheveux ont blanchi avant l'âge. Sa santé d'ailleurs est précaire; ainsi que Pascal, il est sujet au vertige, il croit souvent voir un abîme s'ouvrir à ses côtés; ce qui l'oblige à marcher toujours accompagné. Il a eu la douleur de perdre sa femme l'année dernière. Une de ses filles a épousé le marquis Azeglio, paysagiste distingué et auteur du roman de *Fieramosca*.

Les opinions littéraires de Manzoni sont fort arrêtées: il n'aime pas Byron; Byron en effet doit troubler sa paisible orthodoxie. Il estime beaucoup Schiller et Shakspeare; mais il est sévère pour Tasse et ne le goûte pas. Doué d'une grande mémoire, il a des connaissances variées en histoire, en économie politique, en botanique, même en agriculture. Son esprit est tourné maintenant à la philologie, il a fait une étude approfondie des dialectes popu-

laires, et il prépare un travail important sur les origines de la langue italienne.

Mais je m'aperçois que je ne parle que d'ouvrages inédits ou en projet, et que je n'ai rien dit encore des ouvrages publiés. Il est temps d'y penser.

Comme artiste, Manzoni a fourni une triple carrière, passant de l'ode au drame, du drame au roman. Pour me conformer à l'ordre chronologique, je devrais commencer par l'ode, puisque Manzoni a commencé par là; mais ses poésies lyriques se liant plus étroitement à son système religieux, elles me serviront de transition naturelle pour aller du poète au philosophe, au théologien si l'on veut, car Manzoni a fait acte de théologie; je les mets donc en réserve pour plus tard.

Comme poète dramatique, Manzoni relève de Goethe; comme romancier, de Walter Scott, c'est-à-dire qu'il a brisé le vieux moule classique et jeté la littérature italienne dans la forme nouvelle dite romantique, dénomination, comme on sait, qui ne veut rien dire. A lui pourtant n'appartient pas l'initiative de la réforme; le premier à jeter le gant au caduc aréopage du Parnasse enfumé fut Berchet. Traducteur du *Féroce Chasseur* et de la *Lénore* de Bürger, il publia en tête une lettre en faveur du romantisme, bluette légère plus spirituelle que concluante, quoique vraie au fond. Ce fut le signal de la mêlée, elle fut terrible. Les rages classiques des vénérables pensionnaires du palais Mazarin sont des aménités auprès des vociférations des Baour d'Ausonie. La littérature tout entière entra dans la querelle, et les deux armées se retranchèrent bientôt chacune dans son camp; le romantisme se campa dans le *Conciliateur*, journal à la fois scientifique et littéraire, le classicisme, mot barbare! dans la *Bibliothèque italienne*, revue austro-milanaise.

Je fais grace des détails. On échangea de part et d'autre force argumens, force absurdités, force injures; mais tout s'était borné encore à ces coups de fronde et de bélier, le parti destructeur n'avait rien fondé; c'est alors que le *Carmagnola* de Manzoni tomba dans la mêlée (1). Grande fut la rumeur. Le camp romantique

(1) 1820.

d'emboucher la trompette et de crier hosannah! Le troupeau classique de se ruer sur le nouveau-né pour le déchirer, si bien que Goethe qui ne connaissait pas l'auteur, mais qui se reconnut lui-même dans l'œuvre nouvelle, tira l'epee a Weimar, et descendit dans l'arène, le vieux maître, pour défendre son disciple.

Carmagnola en effet procède directement de *Gœtz de Berlichingen*, le don Quichotte germanique. Quoique de proportions inégales, le drame italien et le drame allemand sont conçus dans le même système, tous les deux selon la loi de succession plutôt que selon la loi de concentration. Or, c'est là, à mon sens, le défaut capital des deux tragédies de Manzoni, de *Carmagnola* comme d'*Adelchi* qui vint après. Le *Gœtz* de Goethe n'est qu'une chronique taillée en scènes, et cela est si vrai, qu'il fut primitivement écrit sous forme de chronique et morcelé ensuite comme nous l'avons, quand l'auteur se fut ravisé. Aussi n'est-ce point un drame dans l'acception rigoureuse et littérale du mot; il n'y a réellement pas d'action, c'est tout simplement un tableau vif et piquant de la féodalité expirante. Le poète n'a pas entendu faire autre chose, et le cadre adopté par lui suffisait à son plan. C'est donc un mauvais modèle de drame, et Goethe ne l'a jamais donné comme tel.

Ce n'est pas qu'il n'y ait une action dans le *Carmagnola*, mais elle se déroule avec une telle lenteur qu'on l'oublie. Il n'y a pas moins de quatre actes d'exposition, et l'action dramatique ne commence réellement qu'au cinquième. Le cinquième acte devrait donc être le second. Les trois intermédiaires ne sont pas vides, ils renferment au contraire de grandes beautés de détail; mais pour me servir d'une expression métaphysique qui rend bien mon idée, ils ne sont pas nécessaires, ils sont contingens. Je sacrifierais volontiers pour ma part la savante étude de condottieri du second acte, et, au quatrième, le monologue de Marco, le Posa du sénat vénitien, monologue d'ailleurs faible d'analyse, faible de forme, et qui de plus a le malheur de finir par un madrigal; je sacrifierais, dis-je, volontiers ces deux scènes et d'autres pour un plus large développement du caractère principal et un intérêt plus puissant.

Il y a toujours, je le sens, de la pédanterie à dire à un homme : Vous avez fait cela, il fallait faire ceci. Mais quand un nom a de l'au-

torité, et le nom de Manzoni en a beaucoup en Italie, il est permis de discuter ses titres; plus l'autorité est grande, plus le contrôle est nécessaire, la sévérité même légitime. Tant de gens sont enclins par la servilité ou la paresse de leur nature à faire leur soumission dans les mains du maître, qu'il est bon, dans l'intérêt de l'art, de n'introniser qu'avec précaution les maîtres littéraires.

Un autre reproche que je ferai à l'auteur de *Carmagnola*, c'est d'avoir trop caché la bure du pâtre sous la cuirasse du condottier. Son héros manque de souvenirs.

François Bussone, dit Carmagnola du nom de son village natal, n'était comme Sixte-Quint qu'un gardeur de pourceaux. Il s'éleva par sa bravoure et sa capacité militaire jusqu'à l'alliance des ducs de Milan dont il épousa une parente. Payé d'ingratitude par Philippe Visconti, dont il avait fait la fortune, il passa au service de Venise, fut mis à la tête des armées de la république, et, attiré dans un guet-apens par la seigneurie sombre et soupçonneuse, décapité pour prix de ses services. Il y a là certainement tous les élémens d'un drame fort, pathétique, et ces élémens donnés par l'histoire, il est permis de demander compte à l'artiste de l'emploi qu'il en a fait. Je répète donc ma question, et je demande à Manzoni où est le pâtre dans sa tragédie. Je vois partout le capitaine, nulle part le paysan parvenu. Le poète même oublie si bien la condition première de son héros, qu'il lui met dans la bouche ces singuliers vers :

. . . . Le crude
Ire di stato avversi (1) fean gran tempo
De' Carmagnola e de' Visconti *il nome*.

C'est *di Carmagnola* qu'il fallait dire, car il y a *un* Carmagnola dans l'histoire, *les* Carmagnola n'existent pas. C'est comme si le vainqueur de Toulouse, par exemple, eût dit à Louis XVIII que la guerre civile avait divisé le nom des Bourbons et des Soult.

Cette fatuité du pâtre parvenu est d'autant plus mal placée que

(1) Ne faudrait-il pas au lieu d'*avversi*, *avverso*, pour accorder l'adjectif avec son substantif, qui est *nome*?

rien ne la provoque, que rien ne la justifie. Il est alors en prison, il fait ses adieux à sa famille, et l'échafaud où il va monter se dresse, au moment qu'il parle, entre les deux colonnes fatales de la Piazzetta. C'est pousser bien loin la préoccupation des vanités mondaines que de se décerner des quartiers de noblesse aux portes de l'éternité, et l'inadvertance du poète enlève, si je ne me trompe, beaucoup de l'intérêt dû aux infortunes de son héros. J'aurais de beaucoup préféré le voir occupé à son heure dernière moins de sa nouvelle illustration que de son ancienne obscurité. N'avait-il pas un regard de bénédiction à jeter en arrière? des retours consolans à faire sur son passé? Après une carrière si bien fournie, on peut se coucher en paix dans sa tombe, qu'elle soit de fleur ou de sang, — on a vécu. En négligeant cet élément éminemment dramatique, le poète n'a-t-il pas supprimé la poésie fondamentale du caractère de Carmagnola? Je le crains.

Que j'aime bien mieux la fierté plébéienne du Sanche de notre vieux Corneille, soldat parvenu comme Carmagnola :

> Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache,
> Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
> Sanche, fils d'un pêcheur et non d'un imposteur,
> De deux comtes jadis fut le libérateur :
> Sanche, fils d'un pêcheur, mettait naguère en peine
> Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine :
> Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
> De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain :
> Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
> Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.

Comparez cette âpre et fière éloquence du condottier espagnol à l'élégance contenue et un peu raide du condottier italien, évidemment l'avantage est au poète français. Mais c'est que pour exprimer dignement ces instincts plébéiens de

> Qui ne doit qu'à lui seul toute sa renommée,

il faut les sentir, et c'est là peut-être ce qui n'est pas donné au patricien milanais. Pourquoi alors mettre en scène des plébéiens? On

risque, en choisissant des sujets en dehors de sa nature, de violer à la fois et les lois de l'histoire et les lois du cœur humain.

Quelques-uns des reproches faits au *Carmagnola* vont à l'adresse de l'*Adelchi* (1); mais l'Adelchi en mérite d'autres qui lui appartiennent en propre. Le sujet de la pièce est la défaite du roi Didier par Charlemagne et la chûte de la dynastie lombarde, sujet, comme on voit, bien plus épique que dramatique. Adelchi est le fils de Didier; il voit les fautes de son père, il les déplore; mais enfant soumis, il obéit : c'est le génie en seconde ligne, le génie subalternisé, obligé d'exécuter ce qu'il condamne. Tout l'intérêt dramatique repose sur cette antithèse. Voir qu'on fait mal et cependant faire. Adelchi est une espèce de métaphysicien par trop germanique. Il tient du Hamlet et du Posa; il rêve comme le premier; il se berce comme le second de nobles utopies morales, et pendant ce temps l'armée française roule du haut des Alpes, entraînant dans ses flots débordés, père, trône et dynastie.

Il y a dans la pièce une figure touchante, c'est Ermengarde, la fille de Didier, la femme répudiée de Charlemagne. Ces frêles destinées, jetées au milieu de la rumeur des camps, sont d'un effet simple et beau, et quoique les tendres regrets de l'épouse répudiée rappellent trop, sans les égaler, ceux de la reine Catherine dans le *Henri VIII* de Shakspeare, cependant ils ont un charme propre, une grace onctueuse qui repose de la soldatesque.

Seulement je regrette que ce ne soit là qu'un épisode et qu'Ermengarde ne soit pas plus mêlée à l'action. On pourrait retrancher tout le rôle sans que la suppression parût; or, si l'épopée tolère, sollicite même l'épisode, je crois qu'il est de la nature du drame de la repousser. Celui dont il est question, pour me borner à l'espèce, allanguit d'autant plus l'action que ce n'est pas le seul de la pièce, car je ne saurais en vérité quel autre nom donner à cette description des Alpes, si belle et poétique qu'elle soit d'ailleurs, qui tombe au milieu du second acte. Elle a plus de cent vers et rompt toutes proportions théâtrales. Ce n'en est pas moins en soi, je le répète, un fort beau morceau de poésie, empreint d'un vif sentiment de la nature alpine; son seul tort est de n'être pas à sa place.

(1) 1823.

Manzoni ne me semble pas avoir la conscience bien nette des devoirs qu'impose le théâtre. Le théâtre est de tous les maîtres le plus jaloux, le plus inflexible. C'est presque un fatum pour le poète. C'est cette voix impérieuse de Bossuet, qui ne lui permet pas de repos, et qui lui crie, quand il veut s'arrêter : Marche ! toujours marche ! C'est de tous les genres celui qui oblige aux plus durs sacrifices. L'artiste qui s'y dévoue, et c'est un dévouement dans l'acception rigoureuse du mot, est condamné à abdiquer une partie de lui-même, afin de mieux imposer l'autre. La scène est une chaire, le drame un enseignement, le dramatiste un instituteur. L'antiquité l'a toujours entendu ainsi, et le clergé chrétien lui-même l'avait si bien compris, qu'il ne crut pas déroger en se faisant comédien ; le moyen-âge est plein de ses *mystères*. Tout ce qui tend à altérer ce caractère primitif et social du théâtre, tout ce qui distrait l'attention du peuple de la vérité morale qu'on ne lui représente en action que pour la lui mieux inculquer, tout ce qui n'est pas dramatique, dans l'essence du mot, est pour le moins superflu. Voilà en vertu de quel principe je condamne l'épisode dans le drame.

Manzoni lui-même l'aurait senti s'il avait pu écrire pour la scène ; la voix du peuple lui aurait appris que le poète dramatique ne s'appartient pas, qu'il ne lui est pas permis de vaguer à son aise de l'ode à l'élégie, de l'élégie au descriptif, et qu'il doit aller son droit chemin, sous peine de manquer le but. Mais Manzoni a fait des tragédies théoriques ; il n'a écrit que pour le cabinet, il avait ses coudées franches, il a joui de sa liberté *usu et abusu*.

Mais je reviens à la tragédie d'*Adelchi*, car je n'ai pas réglé mes comptes avec elle. Il me reste à faire au poète deux reproches qui ne tiennent plus seulement aux exigences de la forme, mais deux reproches fondamentaux. Le premier, et il est grave, est d'avoir manqué complètement le caractère de Charlemagne. Or, ceci n'est point une simple infraction à la loi dramatique, c'est une violation flagrante de l'histoire. Au lieu de peindre le grand politique qui rêve l'unité de l'occident, l'homme intellectuel, le civilisateur de la barbarie, l'ame tendre, qui, à la vue des voiles normandes, pleure de vraies larmes sur les maux futurs de la France, au lieu

de tout cela, et tout cela est dans l'histoire, qu'a-t-il peint? Un tyran de melodrame, ou peu s'en faut.

Corrupteur et vulgaire avant le combat, il est rodomont après la victoire ; il pousse même la brutalité du succès jusqu'à insulter au vaincu. « Tais-toi, répond-il au roi Didier qui le rappelle à la modé-« ration, tais-toi, toi qui es vaincu. Eh quoi!.... tu viens encore « tempêter autour de moi, comme le mendiant qui reçoit un refus!.. « Tais-toi, l'infortune est inépuisable en vaines paroles, mais l'o-« reille d'un vainqueur offensé (offensé! il vient lui voler sa cou-« ronne après lui avoir renvoyé sa fille) n'est pas également tolé-« rante et infatigable (1). » — Je traduis littéralement.

Tout ce que dit Charlemagne est dans cet esprit de morgue et de plate arrogance. Je me suis toujours étonné que Manzoni, homme si noble, si élevé, ait pu inventer un tel caractère; inventer, car dieu merci, il ne l'a pas trouvé dans l'histoire. Pourquoi faire le conquérant si grossier après avoir fait le condottier si gentilhomme?

Quelques traits semés çà et là m'ont fait presque supposer qu'il avait entendu faire dans son Charlemagne une satire de Napoléon, et que le cloître de Saint-Sauveur où meurt la reine répudiée n'est que la Malmaison où meurt Joséphine, reine aussi répudiée.

Le second reproche capital à faire à l'*Adelchi* est l'absence du peuple. Deux dynasties étrangères, les Lombards et les Francs, se disputent la sanglante Italie, et pas un Italien ne s'élève entr'eux pour les maudire! Et si l'auteur se justifiait de cet inconcevable oubli en disant qu'il a personnifié l'Italie dans les deux Latins, Pierre, le légat du pape, et Martin, le diacre de Ravenne, je lui adresserais alors le reproche bien autrement grave d'avoir montré l'Italien livrant de sa propre main l'Italie à l'étranger, car c'est le

(1) Taci tu che sei vinto. E che?....
Anco mi vieni a imperversar d'intorno
Come il mendico che un rifiuto ascolta!
. . . . . Taci.
Inesausta di ciancie è la sventura ;
Ma del par sofferente e infaticato
Non è d'offeso vincitor l'orecchio.

légat qui décide Charlemagne à la conquête, c'est le diacre qui lui ouvre les Alpes. Que si maintenant le poète m'objecte qu'il ne s'agit dans sa pièce que de la papauté, point de l'Italie, et que Charlemagne vient protéger le pape Adrien menacé par Didier, la question se complique, et l'on tombe de difficultés en contradictions.

Dans ce cas, il aurait dû poser plus nettement la question de civilisation, et surtout, chose importante, ne point méconnaître Charlemagne, l'artisan providentiel de cette civilisation, jusqu'à le déshonorer. Comment n'a-t-il pas senti, lui qui est si bon catholique, qu'en rabaissant à de telles proportions l'allié, le vengeur de la papauté, il rabaissait la papauté elle-même? Et puisqu'il voulait montrer le pape disposant temporellement de l'Italie et en ouvrant les portes à l'étranger, il devenait urgent de bien montrer aussi d'abord qu'il avait ce droit, puis en vertu de quoi et dans quel but il l'exerçait. Il fallait établir nettement l'identité des intérêts de Rome et de l'Italie, et personnifier en un mot le peuple dans le pape. Il fallait surtout, je le répète, et j'insiste, il fallait renoncer à présenter Charlemagne sous les traits d'un conquérant sans grandeur et sans idée qui a bonne envie de ceindre pour son propre compte la couronne de fer.

Je ne dis pas que cette vue historique soit fausse en tous points, je la crois au contraire très soutenable et très propre à un magnifique drame social; mais il convenait de la dessiner d'une manière plus explicite, et quoi que je fasse, j'arrive toujours à cette conclusion, que dans un cas comme dans l'autre la tragédie est défectueuse.

L'œuvre dramatique de Manzoni se bornant à ces deux pièces, j'ai pu et dû en faire un examen un peu développé. Le lecteur français sera mieux au fait, et les Italiens n'auront pas lieu de se plaindre que j'aie affirmé sans prouver. Je me résume et je maintiens que le drame de Manzoni manque aux deux lois fondamentales du théâtre, le pathétique et la terreur. L'action n'y est jamais pressante, l'intérêt jamais saisissant. Ce n'est guère qu'une suite de tableaux plus ou moins noués avec une fin plutôt qu'un dénouement. C'est là du reste le défaut capital du drame de succession. Il cotoie de si près la chronique, qu'il y tombe souvent et se confond avec elle.

Je ne voudrais pas donner, comme c'est la mode aujourd'hui, une importance exagerée à la charpente; cependant je ne puis m'empêcher de reconnaître que Manzoni a par trop négligé l'art des ressorts dramatiques. Son respect de l'histoire dégénère en superstition ; il est méticuleux, et il oublie qu'on peut être inexact à force d'exactitude. L'histoire est une chose, le drame est une autre. Ce n'est pas le fait matériel qu'il importe de mettre si scrupuleusement en scène ; c'est l'esprit et les mille circonstances avérées ou seulement probables qui modifient le fait, et dans ce champ-là la carrière du poète est immense, sa liberté illimitée. Ces scrupules outrés sont d'autant moins concevables, que Manzoni lui-même a fait la distinction dans sa lettre française sur les unités, plaidoyer plein de finesse et remarquablement élégant d'une cause aujourd'hui gagnée. Pourquoi n'avoir pas été fidèle à sa propre théorie?

Un autre défaut commun à tous ces caractères, à Carmagnola comme à Adelchi, à Charlemagne comme à Didier, c'est le manque de développement, le manque d'ampleur. Au lieu de tailler des statues comme Sophocle ou Goethe, il sculpte ses figures en demi-bosse.

La conclusion nette de tout ceci, c'est que Manzoni n'a pas le génie dramatique. Il n'a ni une de ces personnalités ardentes qui s'imposent aux hommes, ni une de ces vastes capacités qui embrassent tout pour tout comprendre. Il manque surtout, ou du moins il n'est pas assez possédé de ces chaudes sympathies sociales sans lesquelles il faut renoncer aux orageux triomphes du théâtre. Sa dignité, froide et contenue, est parfois glaciale. Il est tendre, mais sa tendresse reste à l'état paisible; elle manque d'entraînement, elle ne se passionne pas: elle n'a pas ces émotions fortes, bouleversantes, qui secouent les ames pour les vivifier, jamais de ces mots intimes, de ces cris puissans qui vont du cœur au cœur et font vibrer la fibre humaine au plus profond des entrailles.

La plupart des objections faites à Manzoni, poète tragique, sont applicables à Manzoni, romancier. Les *Promessi Sposi*, qui parurent en 1827, appartiennent à l'école de Walter Scott comme Carmagnola appartenait à celle de Goethe. Mais en passant du nord au midi, le système écossais a subi une heureuse transformation. Je ne crains pas d'affirmer qu'inférieur à Scott, sous le rapport de

l'intérêt dramatique et du paysage, Manzoni lui est supérieur par l'idée et surtout par l'amour. Le roman de Manzoni a une pensée; Scott n'en a jamais; le roman de Manzoni a des entrailles; Scott n'en a point. Manzoni écrit *ad probandum*; Scott *ad narrandum*: Manzoni donc est en progrès sur Scott.

Le but de Manzoni est de prouver que la société civile et politique est malade, et que le remède à lui appliquer est le catholicisme. C'est bien là évidemment son idée, et qu'il y ait eu ou non préméditation, c'est l'enseignement qui ressort de son livre. Le sujet en est simple. Deux villageois sont à la veille de se marier, un seigneur libertin du pays, qui a fait le pari d'enlever la fiancée, l'enlève en effet, ou du moins la fait enlever. Ce rapt est le nœud du roman. Après plusieurs années d'incidens, d'obstacles, d'aventures, le mariage enfin se fait par les soins du cardinal Frédérick Borromée, archevêque de Milan.

Dans ce cadre borné, mais élastique, on passe en revue tous les ordres de la société. C'est une espèce de tableau mouvant où l'on voit défiler tour à tour une famine, une sédition, une invasion, une peste. Dans cet enchevêtrement d'aventures et à travers tant de digressions épisodiques, le fil se rompt bien quelquefois; l'auteur l'a senti, mais il s'exécute de si bonne grace, qu'il y aurait de la brutalité à lui courir sus. Il se compare à un enfant qui veut faire rentrer au bercail un troupeau de petits cochons d'Inde, lesquels se dispersent, qui d'un côté, qui de l'autre, et lui donnent beaucoup de mal.

Puisque nous voici sur le terrain des comparaisons, je comparerai, moi, les *Fiancés* à un fleuve, au Pò si l'on veut, qui s'épanche en nappe unie, calme, monotone, presque immobile, tant son cours est lent, qui réfléchit en passant couvens, châteaux, villes et villages, et avant de se perdre dans la mer, se bifurque en mille bras sinueux et divergens. Mais quelque long circuit que fasse l'auteur, il arrive pourtant au but, et sa pensée finit par se dégager lucide de tout cet engrenage un peu confus d'individus et de faits.

Renzo et Lucia, les deux fiancés du village, c'est le faible opprimé; don Rodrigo, le ravisseur, est le fort oppresseur: le cardinal Borromée, l'arbitre suprême entre l'un et l'autre, l'appui du faible contre le fort. Le pontife, le noble, le peuple, voilà bien les trois

termes de la société féodale debout encore en plus d'un lieu. Le livre de Manzoni est la réhabilitation du premier terme, le prêtre. C'est en ce sens que l'ouvrage a une valeur philosophique et une intention sociale.

Voilà pour le fond; quant à la forme, ce roman participe des qualités et des défauts du drame. A force d'exactitude, l'auteur tombe dans la minutie. Il est un peu trop descriptif à la manière de Delille; peint-il un homme, il ne vous fait pas grace d'une veine; un costume, pas grace d'un bouton. Son procédé général, et il y excelle, est d'exprimer les mouvemens intérieurs de l'ame par les manifestations extérieures du corps; l'épisode de la Signora est un chef-d'œuvre en ce genre.

A propos de ce personnage tout épisodique de la religieuse de Monza, je ferai remarquer que ce qu'il y a de plus intéressant dans le livre, ce sont les épisodes; c'est ainsi que la figure de l'*Innominato* est la plus dramatique de toutes; on regrette qu'elle n'ait pas une plus large place dans l'action. J'en dirai autant du moine Cristoforo, personnification noble et touchante de la charité chrétienne et de cette humilité timorée qui nait du repentir.

Mais pour revenir aux manifestations externes dont Manzoni, à l'exemple de l'Arioste, paraît s'être fait un système, il en résulte bien quelquefois des longueurs, mais celles-là du moins ne sont pas inutiles, et je ne m'en plaindrai pas trop. Où la lenteur est plus sensible et maintes fois dépitante, c'est dans le dialogue. Le même reproche s'adresse aux drames : ici comme là, le dialogue manque de mouvement et de vivacité. Le roman rachète ce défaut par une simplicité champêtre et une naïveté villageoise qui n'est pas sans charme. Malicieux, retors, subtil et un peu poltron, le paysan italien est pris sur nature et peint à merveille; Manzoni, dont l'esprit, quoi qu'il fasse, est tourné à l'épigramme, et qui pis est à la satire, s'est mis là à son aise, et il raille en liberté.

Il m'a semblé seulement, mais peut-être n'est-ce là qu'une illusion de mon inexpérience d'étranger, il m'a semblé que sa prose, si sobre, si chaste qu'elle soit, avait dans l'allure quelque chose d'irrésolu, et pour ma part je préfère son vers; je le trouve plus net, plus concis, plus plein. Son roman, tel qu'il est, n'en est pas moins une excellente étude de langue. Les idiotismes lombards se

bornent à quelques mots, à quelques locutions populaires introduites par lui de la langue parlée dans la langue écrite, et quant aux gallicismes que les puristes lui reprochent, il ne nous appartient pas à nous autres Français de lui en faire un crime. C'est une querelle à vider entre lui et les fougueux champions de la vénérable Crusca.

Une chose peu sensible, sinon perdue pour les étrangers, ce sont les allusions politiques dont le livre est plein, et qui n'ont pas peu contribué à son succès en Italie. Manzoni a peint la domination espagnole à Milan; mais où l'auteur met espagnol, le lecteur met de lui-même autrichien, et l'ouvrage s'élève par-là à un intérêt tout actuel. C'est ainsi que sa critique ou plutôt sa parodie de l'ordre judiciaire s'applique aussi bien aux sbires d'aujourd'hui qu'aux sbires du XVIIe siècle, époque où l'action se passe. Que l'auteur l'ait ou non entendu ainsi, ce n'en sont pas moins là autant d'éléments d'un succès national.

Cet élément national se retrouve dans tout un côté des tragédies dont je n'ai point encore parlé, dans les chœurs. Ce n'est pas le lieu de traiter ici *ex professo* la théorie du chœur dans la tragédie moderne; cette question m'entraînerait trop loin. Je prends donc les chœurs de Manzoni tels quels, c'est-à-dire comme de belles poésies lyriques.

Chacun d'eux en effet est une ode, et je crois qu'ils ont contribué plus que tout le reste, surtout en Italie, au succès de l'*Adelchi* et du *Carmagnola*. C'est que l'ode et non le drame est le véritable genre de Manzoni, l'ode est son triomphe. C'est une nature lyrique, et il en convient lui-même à la fin de la préface du *Carmagnola*: lyrique par le fond et plus encore par la forme. La strophe, qui pour d'autres est une entrave, est une aide pour lui. Elle soutient sa pensée, et sa pensée s'y moule, s'y cristallise. La rigueur d'une forme imposée lui est si peu incommode, lui paraît si naturelle, que la liberté du vers blanc semble l'embarrasser; la rime pour lui est vraiment une muse.

Carmagnola n'a qu'un seul chœur: *Adelchi* en a deux. Le dernier, celui des vierges de Saint-Sauveur, sur la mort d'Ermengarde, est un modèle de grâce naïve et de pure mélancolie. L'autre, plus mâle et singulièrement harmonieux, est empreint aussi de mélan-

colie, mais d'une mélancolie toute politique. La bataille est finie, Charlemagne est vainqueur, Didier fugitif. C'est alors que le chœur découragé vient déplorer avec une profonde amertume les illusions évanouies du peuple. Avant et pendant la lutte, le peuple se berce de magnifiques espérances,

Sogna la fine del duro servir.

Après la victoire, il reste enchaîné au milieu des ruines et retourne en pleurant

Ai solchi bagnati d'un servo sudor.

Ligués contre lui, vainqueurs et vaincus ont pactisé; les forts se partagent entr'eux les troupeaux, les esclaves, et fraternisent dans le sang sur le champ de bataille où dort

Un volgo disperso che nome non ha.

Cela est beau comme les belles choses de notre Béranger.

Dans ce dernier chœur, les allusions à l'Italie sont diaphanes; elles le sont bien davantage dans le chœur de *Carmagnola*, le plus beau, le plus patriote, le plus antique des trois : c'est une lamentation sur les guerres civiles, car ce sont deux peuples italiens qui vont en venir aux mains; le poète rappelle les combattans aux sentimens éteints de la fraternité citoyenne; puis, s'élevant tout d'un coup à la fraternité humaine, il lance l'anathème sur qui rompt le pacte sacré de l'humanité :

Siam fratelli; siam stretti ad un patto :
Maladetto colui che l'infrange
Che s'innalza sul fiacco che piange,
Che contrista uno spirto immortal!

Ce mouvement est grand, simple, religieux, social, et le vers qui le termine est sans nul doute le plus beau de l'Italie contemporaine.

Je suis donc arrivé au point désiré de mon voyage intellectuel où je n'ai plus qu'à louer, du moins quant à la forme; car pour l'inspiration philosophique, j'ai plus d'une objection à proposer au

poète. J'y mettrai toute la mesure possible, car il s'agit de choses intimes, de croyances sincères, et je ne voudrais pas tomber sous l'anathème en contristant un esprit immortel.

Indépendamment des chœurs, l'œuvre lyrique de Manzoni se compose de cinq hymnes sacrées et de l'ode à Napoléon. Les hymnes parurent en 1810 et eurent peu de succès, le *Cinq Mai* est de 1822 ou 23 et en eut beaucoup. Cette petite armée d'élite est un chef-d'œuvre de discipline; je dis discipline, car jamais la langue ne fut mieux disciplinée, jamais elle n'obéit plus exactement à la pensée, ni ne marcha plus d'accord avec elle. Pas de luxe inutile, pas une image fausse, point d'épithètes forcées; rien de heurté, rien d'obscur; tout au contraire est diaphane, limpide, et c'est là surtout qu'on peut dire que le vers est la cristallisation de la pensée.

Ce large et sincère hommage rendu sans arrière-pensée à la forme rhythmique du poète, il reste à apprécier l'emploi qu'il a fait d'un si bel instrument et à analyser les sources où il a puisé. Il ne s'agit que des hymnes, car pour l'ode à Napoléon, c'est une œuvre à part, écrite sous une inspiration actuelle, et que je déclarerais parfaite dans le genre, n'était le trop grand développement donné à l'inexactitude historique de la conversion finale. C'est aussi faire mourir l'empereur par trop en saint Louis. Lamartine a mieux fait de se retrancher dans le doute; sans y rien perdre en poésie, son ode y a gagné en vérité.

Les hymnes de Manzoni sont rigoureusement catholiques et irréprochables sous le point de vue de l'orthodoxie. Ce peut être un mérite aux yeux de l'église, aux yeux de la critique ce peut n'en être pas un.

Aux jours de décadence de la mythologie grecque, un poète vint qui se mit à chanter dans les temples déserts des hymnes en l'honneur des dieux expirans de l'Olympe. Il chantait Cérès, il chantait Apollon, s'efforçant de rajeunir par l'art toutes ces divines caducités; ce poète était Callimaque : or, Manzoni me semble être justement le Callimaque du catholicisme.

Comme le poète d'Alexandrie, le poète lombard puise à des sources taries et froides. La poésie s'est dès long-temps retirée de ces vieux mythes percés à jour par la philosophie. Les symboles

sont pénétrés, il ne s'agit plus maintenant de les paraphraser, il faut en créer d'autres. Ce que les antiques avaient pour nos pères de mystérieux et de sacré est pour nous aujourd'hui vulgaire. Ce qui était de la religion est devenu de l'histoire. Le voile de Saïs est déchiré, le peuple a vu l'idole face à face, il l'a touchée, il la juge; il faut sur l'autel un nouvel emblème. C'est à la science à fournir à l'art la matière première, l'art taillera la statue et l'idéalisera. De l'alliance inévitable et prochaine de ces deux puissances trop long-temps rivales naîtra la religion de l'avenir.

Mais telle n'est pas la pensée de Manzoni, il est si invinciblement lié à la vieille forme catholique, qu'il la considère comme la forme finale et définitive de l'humanité; toute son œuvre poétique le prouve, et l'on a vu que l'idée fondamentale de son roman est la réhabilitation du prêtre. Il croirait perdre son ame en donnant son coup de ciseau à la statue ébauchée des temples futurs; les temples passés et leurs simulacres lui suffisent; il ne s'aperçoit pas qu'en croyant s'agenouiller devant la vie il s'agenouille devant la mort. La seule idée de réformer l'église lui semble un de ces blasphèmes contre le Saint-Esprit qui ne se pardonnaient pas. « Toute idée de réforme dans la foi, dit-il, est chose impossible et impie. »

Cette phrase est tirée de son *Traité de la morale catholique*, ouvrage qu'il écrivit en réponse aux vues de Sismondi sur l'église et le clergé, et dans lequel il s'attache à démontrer l'infaillible et inamovible sainteté de la morale catholique. Mon projet n'est pas d'accompagner les deux champions dans l'arène; ni l'un ni l'autre ne me semblent aller au fond des choses; c'est une simple escarmouche entre un catholique et un protestant. Les bases ne sont pas discutées, la question de révélation pas même posée, et je dirai plus, les textes une fois admis de part et d'autre, comme code éternel, infaillible et divinement révélé, je trouve que le catholique a raison en droit, et le protestant me semble vaincu.

Du reste, l'historien des républiques italiennes a le tort d'être trop calviniste dans le passé. Il a, je crois, méconnu la mission civilisatrice du catholicisme, et par amour de la liberté il a trop violemment réagi contre l'unité religieuse du Vatican. Bien entendu qu'il s'agit ici du moyen-âge, car aujourd'hui nulle réaction contre la théocratie romaine ne saurait être trop forte. Mais je le répète,

sa querelle avec Manzoni est secondaire. Tous deux combattent sur un terrain borné. Je n'ai cité *la Morale catholique*, ouvrage ingénieux, mais peu concluant, que pour justifier ce que je disais en commençant, que Manzoni a fait acte de théologie.

Flétrir du nom d'impie toute tentative de réforme dans le domaine de la foi, c'est nier positivement le progrès, c'est prétendre par conséquent pétrifier l'esprit humain dans une forme usée et nécessairement transitoire. L'école catholique de France est plus avancée, car elle, du moins, admet le dogme du progrès; il est vrai qu'elle conserve le dogme de l'infaillibilité papale, ce qui implique, ce me semble, contradiction, car les deux dogmes s'excluent réciproquement et se détruisent l'un l'autre. Ainsi donc, si Manzoni est moins avancé, il est plus logique et plus conséquent; j'aime mieux cela; sa position est plus franche, et partant plus facile à assiéger dans les règles. Les autres vous échappent toujours par quelque concession; ils combattent comme les Parthes, en fuyant. L'anarchie est grande dans ce camp-là.

Le malheur de Manzoni est d'être un homme de transition, et, cette position étant donnée, d'avoir tourné les yeux vers le passé plus que vers l'avenir; de ce côté-là pourtant il y a des sujets de contemplation; et si beaucoup d'étoiles s'éteignent, il en pointe déjà quelques-unes. Manzoni est tombé en cela dans la contradiction de nos romantiques de la restauration, qui, en brisant les vieux moules, ont bien fait marcher la forme, mais rétrograder l'esprit.

Son erreur fondamentale, surtout comme artiste, et le reproche s'adresse aussi aux autres, est d'avoir cru qu'il y avait de la poésie dans ce qui n'a pas même de vie. Au lieu d'ouvrir des horizons, il a borné le sien aux plus étroites dimensions, et s'est retranché, si je l'ose dire, dans un petit coin de l'humanité.

De là vient que ses types manquent de grandeur, ses conceptions d'intérêt. De là vient encore sa théorie des passions, théorie erronée et par trop puritaine (1). Il pousse le rigorisme jusqu'à

(1) Il paraît que son puritanisme n'a fait qu'augmenter et qu'il l'a poussé à ses dernières limites. Voici ce qu'on lit dans la relation d'une visite récemment faite au poète milanais, par un professeur allemand, M. Charles de Witte : « Manzoni, c'est M. Witte qui parle dans un journal de Leipsick, Manzoni avait préparé une re-

s'interdire et à condamner comme immoraux les grands developpemens passionnés; c'est ainsi par exemple que dans *Carmagnola* l'élement de la vengeance, cet élément si dramatique, si naturel, si légitime ici dans l'ame ulcérée du condottier qu'on assassine, est oublié, ou, ce qui est pis, réduit à quelques vers. Or c'est là méconnaître une vérité de fait, à savoir que les grandes passions régénèrent et jettent l'ame dans l'infini; au lieu de cela, le poëte a dû recourir à des formes usées, qui ont perdu l'auguste privilége d'en éveiller en nous le sentiment. Je n'en veux pas d'autre preuve que la fin de l'ode à Napoléon ou la fin du drame de *Carmagnola*, car elles sont identiques; la mort de l'empereur du XIXe siècle est calquée trait pour trait sur celle du condottier du XVe, et ce n'est pas là la seule identité entre l'ode et la tragédie.

Manzoni, je me plais à le répéter, est une nature élevée; il y a en lui le respect de l'esprit, l'amour du beau, nobles dons qui vont s'altérant tous les jours dans les saturnales de la matière et du laid. Quoiqu'imitateur, il a su se conquérir une originalité en faisant subir au romantisme une transformation que je ne saurais mieux comparer qu'à celle que les artistes italiens du moyen-âge firent subir à l'architecture du nord. C'est quelque chose de plus aéré, de plus limpide, de plus brillant. Goethe, c'est la cathédrale de Cologne; Manzoni, la cathédrale d'Orvieto.

Mais en rendant hommage à ces qualités rares, on lui voudrait, surtout comme Italien, une préoccupation plus ardente et plus directe des choses de la terre; on le voudrait plus de son siècle, plus de son pays. Un des écueils du système chrétien est l'indifférence. Qu'importent les soins d'une si courte vie, quand on a le ciel pour apanage, l'éternité pour lendemain? Et pendant que les yeux dans la nue, on crie : « Seigneur! Seigneur! » la force s'institue maîtresse du monde, la tyrannie s'invétère, les cachots se peuplent, les

ponse à Goethe, dans laquelle il condamne les romans et les drames historiques comme des avortons littéraires. Dans le cours de la conversation, il s'exprima avec beaucoup de force dans le même sens; il soutint que tout récit devait être une vérité ou une fiction, et il condamna la fiction comme immorale. » C'est ainsi que Mme de Krudener, tombée dans les abîmes du méthodisme, pleurait sur son roman de *Valérie* comme sur un irrémissible péché.

gibets se dressent, et violentée dans sa marche, contrariée dans son développement, l'espèce recule et se dépravе.

On aimerait voir Manzoni plus activement pénétré de ces vérités pratiques, ému plus puissamment de ces catastrophes de tous les jours. On lui aurait souhaité moins de vieillesse, une inspiration plus jeune, des sympathies plus actuelles, plus immédiates, plus impérieuses : je ne parle ici que de l'écrivain, car pour l'homme privé je veux bien croire, et je crois que ses larmes coulent sur les victimes; mais on attendait peut-être du poète de la Lombardie des sympathies moins silencieuses, des larmes moins discrètes.

L'héroïsme civil ne se commande pas, mais une parole de consolation, un cri de pitié sur les martyrs, est-ce donc là un héroïsme si impossible? Le poète aussi n'est-il pas un prêtre? n'a-t-il pas, apôtre à la bouche d'or, une mission d'amour et de charité? Et puis n'y a-t-il pas des temps d'orage où la résignation peut cesser d'être une vertu, où la révolte est un devoir? Le catholicisme lui-même ne proscrivit pas toujours la rébellion. Arnaud la prêchait à Rome, Savonarola à Florence, Bussolari à Pavie, et tous les trois étaient catholiques, tous les trois étaient moines (1).

Je sens que je touche là à des cordes délicates, et que plus d'un timoré va crier à l'indiscrétion, et frapper d'anathème la main téméraire qui ose ainsi briser le sceau mystérieux de l'intimité. Mais je suis dans mon droit et j'y persiste. Le jour où un homme se dévoue à la publicité, il s'investit lui-même d'une magistrature dont chacun a le privilége de lui demander compte. La Providence ne départ pas les dons de l'intelligence et du cœur pour qu'on les gaspille ou qu'on les enfouisse, mais pour qu'on en use à sa gloire et à la gloire de l'humanité. Que les élus qui les reçoivent en fassent donc un usage saint, c'est-à-dire humain, car faire acte d'humanité, c'est faire acte de sainteté; et s'il arrivait qu'ils jetassent aux vents ces précieuses semences, qui ne se sent en soi le droit inné de s'ériger en juge et de crier à la profanation?

(1) On cite cependant de Manzoni un trait qui l'honore. A la restauration, l'empereur d'Autriche ordonna à tous les nobles lombards de s'inscrire je ne sais où dans un délai fixé, sous peine de perdre leurs titres. Le comte Alexandre Manzoni ne se présenta pas

Certes le reproche de profanation ne saurait s'adresser à Manzoni. Jamais auteur ne fut moins profane, ne fut plus austère, plus pénétré de vénération pour les trésors de l'intelligence, de gratitude pour la main qui les dispense. Ce que j'entends seulement, c'est bien établir une fois pour toutes un droit que certains hommes sont enclins à contester.

C'est en vertu de ce droit que j'ai pu sans remords et dû même par devoir demander compte au poète de sa foi. Il est passé en proverbe, je le sais, qu'il est de mauvais goût de chicaner un homme sur ses croyances, et que le sanctuaire du cœur doit rester voilé. Il se peut que cela soit de mauvais goût, mais c'est d'un bon exemple, et si cela se pratiquait plus, il y aurait dans la société peut-être moins de mensonge et de lâcheté. Que de gens se réfugient dans le for intime de leurs convictions, comme ils disent, qui seraient bien honteux, si on les y forçait, d'être surpris dans le vide! Ce n'est pas le cas de Manzoni, et voilà pourquoi je le révère en le combattant. Il a des convictions, j'en ai d'autres : je conçois l'infini autrement qu'il ne le formule; mais s'il n'est pas mon homme en tout, il est mon homme en beaucoup de choses, et personne n'est plus digne de tous respects.

Où en serions-nous, bon Dieu! s'il n'était pas permis de contrôler les croyances rivales, celles surtout qui se résolvent en actes; s'il n'était pas permis de porter le scalpel sur tous ces cadavres qu'on s'efforce de galvaniser, et de demander à ces mânes que l'on ressuscite ce qu'ils nous veulent avec leurs faces mornes, et ce que viennent faire au milieu des vivans tous ces transfuges de la mort? Bien des ruines sont entassées, mais on n'aura pas tant nivelé, tant labouré, tant semé, pour venir, après toutes ces sueurs, planter au milieu des décombres l'étendard poudreux du Vatican. Autant valait en rester à Boniface VIII ou à Grégoire VII.

Nous ignorons à quelles transformations nouvelles le vieux principe chrétien est réservé dans l'avenir; mais c'est notre conviction, intime, inébranlable, que la forme catholique est usée : elle a fait son temps; la vie s'est retirée de là, c'est une institution morte. Ces derniers cantiques, ces dernières faveurs, c'est le prêtre qui administre le viatique à l'agonisant.

Troublés, épouvantés d'une catastrophe qu'ils pressentent sans

l'oser accepter, les faibles se rejettent en arrière, et cherchant pour refuge et pour abri quelque lambeau du passé, chacun saisit son épave dans ce grand naufrage. Les uns gagnent tout d'un vol les sommets du Golgotha et embrassent en gémissant la croix muette du charpentier; les autres, et ceux-ci sont les plus faibles, s'arrêtent au Vatican et se cachent, tremblans, dans les plis de ta pourpre, ô vieillard caduc et solitaire, défaillant gardien des tabernacles abandonnés!

Les forts seuls tiennent bon dans cette laborieuse attente; seuls ils ne regimbent pas contre les aiguillons. Appuyés sur la tradition, éclairés par la science, ils veulent ce que Dieu veut, comme dit le poète, car ils savent que ce qui doit être sera, et le plus noble emploi de la liberté humaine est la soumission volontaire aux lois éternelles. Ils s'y soumettent donc et travaillent chacun sur sa ligne à en hâter l'accomplissement. La phalange est petite, mais ils agiront plus d'ensemble. Les yeux sur l'avenir, ils montent l'âpre sentier, sentier si rude et si plein d'épines, qu'il y a quelque gloire à ne pas rompre. Et si la défection les contriste et les décime, si l'insulte et la calomnie montent vers eux du sein des boues qu'ils dédaignent, ils prennent en pitié les transfuges, en mépris les outrages, et ils se fortifient par la contemplation du juste et du beau. Religieux apôtres de la démocratie, ils savent en qui ils espèrent et peuvent rendre compte de leur foi; ils combattent le bon combat, ils le combattront jusqu'au bout, car il est écrit que ceux qui persévèreront jusqu'à la fin seront sauvés.

CHARLES DIDIER.

UN

SPECTACLE

DANS UN FAUTEUIL,

DE M. ALFRED DE MUSSSET.

A mesure que les essais tentés par l'art romantique, pour recomposer et enflammer la langue à une fonte nouvelle, ont été accueillis par les intelligences souveraines, et généralement accrédités, la critique, qui s'était d'abord débattue avec l'art dans le cercle de la grammaire, s'est tournée, comme lui, vers les qualités plus essentielles de la poésie. Après avoir posé la question de la versification, de la forme, du style, elle a demandé compte aux novateurs de leur pensée, de leur ame, de leur invention. Il faut même rendre cette justice à l'art romantique qu'il ne voulut jamais borner sa révolution aux réformes préliminaires de la langue, qu'il résolut de tout temps de joindre les innovations intérieures au renouvellement des surfaces, et qu'ayant à peine refait l'œuvre de Ronsard, il se promit de surpasser la gloire de Corneille. C'était peut-être avoir une ambition trop haute. Et les faiseurs de belles et grandes odes, qui ont tout à coup dilaté leur inspiration dans les vastes enceintes de nos théâtres, s'indignent de n'y avoir pas trouvé les acclamations qu'ils s'étaient prophétisées.

Voici pourtant que les miracles du peuple ont si vite mûri le siècle, qu'il ne peut désormais plus s'arrêter à admirer uniquement les curiosités extérieures de la création, ni les stalactites brillantes, ni les masses des sombres forêts, ni les mille échos des vents, des eaux et des tempêtes; il demande les tableaux mobiles de l'humanité, les luttes et les enseignemens de la vie, les regrets, les douleurs et les espérances; il veut du roman et du drame; il cherche le sens de la réalité; il s'informe auprès des poètes, ces chastes rêveurs, quelle issue ils ont aperçue à nos souffrances et à nos joies, et si les anges qui les visitent ne leur ont pas parlé de ce qui sera demain. Le siècle s'inquiète de l'avenir, et des modifications que l'homme subira encore pour s'approcher de l'infini, et des formes où le présent se purifiera pour atteindre Dieu.

L'invention est donc bien véritablement aujourd'hui la nécessité urgente de toute poésie. Ce n'est plus assez de ces vagues tristesses harmonieuses que les ruines tombées inspiraient à de solitaires amans du passé. Le sentiment actuel ne peut non plus se servir à lui-même d'enveloppe et de prétexte unique. Non-seulement nous appelons tous le parfum et la mélodie de la réalité; mais nous en désirons voir l'imitation, les sentiers âpres et prolongés, les angles coupés au flanc des côteaux. Nous ne nous contenterions plus de deviner les hommes aux empreintes que leurs pieds laissent sur le chemin; nous les voulons voir drapés et parlant ensemble. La prophétie même étouffe dans la strophe; elle veut se noyer au milieu de la multitude pour en sortir plus forte et plus tonnante. Le genre lyrique me semble insuffisant : Béranger, Lamartine et Victor Hugo lui doivent leur renommée, parce qu'ils l'ont trempé dans des genres plus vivans, et fécondé par les merveilles de l'Invention, cette fée particulière de l'art moderne.

L'Invention, ce n'est pas une combinaison d'images ou d'événemens; c'est plus que cela : c'est le désir d'un idéal; c'est le pressentiment d'un but. L'Invention s'exerce au-dessus de la réalité; elle est distincte de l'Imagination qui lui prête les couleurs cueillies sur la robe de l'univers. L'Invention est une faculté innée et spéculative, qui trouve en elle-même sa vie et sa direction. L'Imagination n'est qu'une servante qui la pare de joyaux empruntés au monde extérieur. Mais l'Invention, c'est une puissance altière et indépendante, qui se perd dans les plus hautes régions de l'humanité, et les plus voisines du ciel; c'est une aspiration incessante qui détache l'esprit du passé, qui le pousse en des voies actives et sublimes, qui imite et surpasse dans l'ordre intellectuel le mouvement imprimé à la création vers l'avenir. L'Invention dérobe à l'infini les lois de l'univers pour en accélérer sur un point l'énergie et les résultats. L'In

vention, c'est une passion. Si c'était une formule, elle changerait trop rapidement les choses et les hommes.

Cette faculté ardente, qui aide tous les hommes à vivre et à se mouvoir, est rarement accordée à un individu avec une intensité supérieure. Lorsqu'elle dépasse certaines limites communes, elle devient du génie. Lorsqu'elle s'applique au sentiment douloureux ou triomphant des destinées humaines, on l'appelle l'Inspiration.

La haute Inspiration inventive est, comme j'ai dit, un don peu prodigué. Elle marque certaines époques, bouleversées ou assises, qui ont fait éprouver un notable changement aux conditions intimes de la vie. Elle ne vient à quelques élus que chez les peuples qui accomplissent un progrès social. Ce progrès peut être révolutionnaire, comme aujourd'hui, ou latent comme au XVIIe et au XVIIIe siècles. L'état moral était aussi renouvelé sous Louis XIV, que l'état intellectuel le fut ensuite à l'insu de Louis XV, et, après, l'état politique, malgré la restauration et sa sœur cadette. Eh bien! Corneille sentit le mâle génie de la société française, pendant que Richelieu cherchait à le préciser. Racine chanta la galanterie au moment où elle s'épurait pour se corrompre encore. Molière eut une chaire de moralité rationaliste qui succédait à la vertu du vieux Corneille et faisait attendre la philosophie agressive de Voltaire. L'Invention assurément n'a pas manqué à ces époques et à ces hommes. Le *Cid*, *Cinna*, *Nicomède*, ont assez de souffle, n'est-ce pas? dans leur vaillance et dans leur diplomatie. On a savamment relevé le voile de *Bérénice*. Le *Misanthrope* et *Tartufe* ont apparemment une originalité propre. Et *Mahomet*, c'est, je pense, une création.

D'où nous viendra donc l'exemplaire de notre génération et de notre foi? Qui nous donnera en spectacle à nous-mêmes? Qui découvrira nos faiblesses et les gourmandera? Qui aiguillonnera notre ferveur allanguie et nos débiles résolutions? Car enfin il faut qu'il y ait au fond de quelque conscience quelque grand nom qui, une fois ébruité, retentira dans tous les cœurs, comme un écho familier; il faut que quelque part se cache ce type contemporain, dont la première apparition semblera à tous un souvenir et sera aussi une espérance; il faut que notre temps jette son ombre sur la poésie, et dépose dans une ame le calque immortel de ses grandeurs; il faut que les désirs de notre époque soient représentés par quelque création, où tous les yeux soient invinciblement fixés, où tous les esprits s'agrandissent, où tous les cœurs s'énorgueillissent, où tous les hommes viennent à une communion d'amour et de force. Là seulement, dans cette actualité puissante, est la poésie; elle ne s'échappe et ne s'entrouvre vers l'infini, elle n'a des élans et des abîmes, qu'à la condition de s'appuyer

sur une terre réelle et présente. Elle n'est divine que si elle est d'abord humaine; et ses soudaines transfigurations ne nous ravissent que parce que, avant de la voir rayonner dans le nuage, nous touchions sur la montagne son manteau pareil au nôtre.

Le roman a conquis, depuis la révolution dernière, une célébrité devant laquelle les réputations nouvelles et présomptueuses se sont effacées. La réalité entière semble désormais être tombée en la possession de ce tout-puissant génie, et se prêter, sous son commandement, aux fantaisies les plus passionnées et aux rêves les plus brûlans. Ce beau talent d'invention tout à coup révélé et monté au suprême degré de l'estime publique a fait pâlir le faux soleil, déjà couchant, de l'art égoïste, et a magnifiquement rouvert une ère de poésie complète et vraie.

Avant, nos grammairiens n'avaient hasardé que des inventions indécises, sur lesquelles ils déployaient l'étoffe riche et diversement brodée de leur langue, mais où l'apparence faisait trop oublier le sens, où le système gênait trop l'inspiration, où la manière étouffait trop le caractère. Pourtant au milieu d'eux, et quasi à leur école, se trouvait un jeune homme, dont le profil paraissait dérobé à une muse grecque, et qui avait la réputation de tailler à sa pensée des vêtemens copiés et variés à l'infini. Ce don souple du pastiche, loin de trahir l'insuffisance, accusait au contraire un foyer intérieur de poésie élevée et libre, qui se possédait déjà et se versait volontairement dans toutes les formes. Aussi, quand parurent les *Contes d'Espagne et d'Italie*, la critique, qui n'avait pas encore nettement proclamé la victoire romantique, ne se laissa point distraire, par les scandaleuses nouveautés de la forme, des perspectives de poésie réelle qu'elle y entrevoyait. Et il est singulier au moins que cette jeune renommée, qui ne sembla d'abord admise que pour l'insurmontable exagération de ses insultes, soit restée presque la seule inattaquée de toutes les gloires de ce temps-là.

C'est que, à travers ses allures dégagées et folles, à travers sa flânerie dédaigneuse et abandonnée; sous le sans-façon de son élégance, sous les emportemens de sa jeunesse; au milieu de l'embarras cherché à plaisir de ses hémistiches enjambés, comme dans les linéamens droits et purs qui arrêtent çà et là son dessin et enferment ses caprices; lorsqu'il imite Mathurin Regnier, lorsqu'il se souvient de Shakspeare, lorsqu'il ressemble à Byron, lorsqu'il prend le feutre empanaché et la cape de la Fronde, lorsqu'il se met de blanches ailes pour aller au ciel, lorsqu'il se brunit la face pour blasphémer solitairement; s'il déraisonne, s'il aime, s'il se perd, s'il avive ses douleurs, s'il les oublie, s'il les épure; fan-

tasque et tendre, ravi et brusque, voluptueux et blasé, toujours et partout, M. Alfred de Musset laisse à découvert dans ces diversités une source vraie et naturellement concentrique d'inspiration. Cette source a des sinuosités égarées; elle se brise quelquefois avec un grand bruit, et quelquefois elle se cache et s'atténue sous les herbes; elle aime souvent les roches escarpées et sublimes, elle aime aussi les bergeries plus facilement fréquentées; mais le flot qu'elle traîne ou qu'elle précipite est toujours teint d'une même couleur, qui semble un beau reflet de l'azur céleste.

Le type présenté par M. Alfred de Musset est un type descendu aujourd'hui dans bien des méditations, peu manifesté cependant, un type de jeunesse brillante et audacieuse qui s'éparpille sans craindre de se perdre, qui s'élève et s'irrite sans redouter les chutes et les excès; c'est un type ambitieux, si l'on veut, cherchant à vivre de tout ensemble, ne ménageant ni ses forces, ni les choses, usant de lui-même généreusement et sans bride, duelliste envers le reste des ouvrages de Dieu, parce qu'il sent Dieu dans son propre sein; c'est un type de liberté téméraire. Mais M. de Musset donne à cette fougue un mouvement particulier; il lui laisse toute son imprudence, et, ne lui ayant pas d'abord assigné nettement un but, il la brise parfois en des mélancolies où elle noircit quelque peu ses pieds d'ivoire, mais d'où elle sort alerte et entière néanmoins. Cette impéritie, qui accroît peut-être le charme de ses hardiesses, tient du reste à une désinvolture insouciante et fashionable qui sert, si je puis ainsi dire, de costume à la pensée du poète. Forte jeunesse fatiguée de ses loisirs, aspiration à la beauté pure, purification des beautés tachées, décision de l'action, doute et étendue de la pensée, élégance des caprices les plus hasardés, Satan défié et moqué par une ame neuve, voilà les qualités et les inclinations que le talent de M. Alfred de Musset avait servies jusqu'à ce jour. Tout cela a été trop habilement et finement montré à propos de la première livraison du *Spectacle dans un fauteuil*, pour qu'on doive y insister davantage.

Nous aimons franchement cette verve entreprenante, peu émue pour les ruines qu'elle fait, et courant toujours au dénouement de toutes les aventures et de tous les secrets, parce que nous y voyons la personnification naïve de l'activité juvénile qui fait hennir le siècle. Nous voudrions même l'aiguillonner encore et la heurter plus directement contre les barrières où l'on nous tient parqués, bien sûrs que sa corne serait efficacement tournée à cette œuvre d'émancipation.

Dès le commencement, M. de Musset a prodigué assez d'ironie et de passion pour faire voir qu'il a le mépris de bien des choses et le désir du

changement. Les écarts familiers à sa muse, les soudaines fuites vers l'infini qui l'arrachent au présent, la poétique habitude de ne se poser sur la réalité qu'autant qu'il faut pour prendre vol et s'en aller planer dans l'espace, montrent assez l'impatience qu'éprouve le poète de se trouver pris dans le monde actuel. Il cherche des horizons plus larges et plus éthérés. La confiance qu'il a en ses pressentimens du mieux est si grande, qu'avant de s'élancer vers sa chimère, il insulte la mesquinerie présente, la baffoue et la déchire. Il ne songe nullement à y revenir prendre pied. Car s'il ne rencontre pas les mondes qu'il a souhaités, il les créera; il s'abritera dans ses inventions, ainsi que dans une réalité nouvelle; il vivra dans ses rêveries aussi bien que nous dans nos villes.

Mais, de plus en plus, son génie, sans rien perdre de son impétuosité première, secoue l'élégante étourderie qui nous avait charmés d'abord. Il étend son ambition à des rivages qu'il avait négligés; il pousse son enthousiasme en dehors des circonscriptions aristocratiques, où d'autres se sont bornés; il embrasse des pensées encore inexplorées par lui; il veut avoir son essor libre sur toute la création et l'a déjà essayé vers les zônes extrêmes. C'est lui qui a écrit: « Depuis quand l'humanité ne marche-t-elle plus au combat, comme Tyrtée, son glaive d'une main et sa lyre de l'autre! » C'est lui qui a chanté l'amour infini de don Juan et les mâles épreuves de Franck.

Les comédies en prose de M. de Musset n'ont pas seulement une originalité de grace piquante et légère. Toutes brèves et délicates, elles vous font parcourir cependant une série longue et profonde d'impressions; elles vous emportent au-dessus de tous les abîmes et de toutes les majestés de la terre à une hauteur si soutenue, qu'elles vous font venir rapidement et à la fois les sensations multipliées de ce vaste spectacle; elles choisissent si bien le point de vue pour vous montrer les joies et les douleurs de l'ame humaine, que le plus petit mouvement suffit pour remplacer ou agrandir les perspectives. Ces fantaisies dramatiques, animées vivement par une mince bouffée du souffle de l'artiste, mais animées si véritablement qu'elles paraissent remuer et s'achever d'elles-mêmes, sans que l'artifice du poète ait besoin de les secourir après le premier enfantement; ces idéales apparitions qui n'ont que les semblans les plus choisis de la vie; ces charmans atômes flottant ainsi que de grands mondes vers de sévères destinées et dans une harmonie complète, ont plus de portée et de force que tous les énormes drames taillés dans le chantier actuel. Et puis c'est une faculté d'invention particulièrement féconde en espérances, que celle qui donne une suite si raisonnable à des évocations si ténues et si fines. Il y a une

puissance rare dans cette indépendance de toute date, de tout costume, de toute chaîne historique. Il faut avoir à un degré très éminent la possibilité d'idéaliser son époque, pour se soucier aussi peu de toutes les époques accomplies. Il faut avoir fortement noué sa poésie aux fibres de son cœur, pour la laisser impunément vaguer en des espaces si illimités et si lointains.

Ce sont toutes questions vivantes que celles-ci. Les caprices les plus enjoués de M. Alfred de Musset ont une trame sérieuse. — *André del Sarto* est mort de la peste. Qu'importe la chronique au poète? André del Sarto, c'est un idéal d'artiste. Eh bien! l'artiste a besoin d'une muse réelle, pour s'inspirer d'elle et tirer de son sein les visions que son génie éternise. André a besoin de sa Lucretia del Fede, pour laquelle il a quitté la France et méprisé les largesses de François Ier. Mais la pureté de cette muse est flétrie; elle a été profanée par les élèves de l'artiste. André n'a plus foi en sa muse secrète. Il porte un toast empoisonné *à la mort des arts en Italie!* Il meurt.

Fantasio a une mélancolie tendre. Il la déploie au premier acte avec une ravissante naïveté; au second, il la fait glisser derrière une petite intrigue d'amour si discrètement, qu'on ne peut rencontrer nulle part une impression plus chaste. Cette fois le poète, pauvre bourgeois attristé, avait distrait sa paresse aux pieds d'une princesse. Tout-à-l'heure il s'appellera Perdican, il sera fils de noble maison; il voudra, au sortir du collège, séduire sa cousine et vaincre les obstacles de son spiritualisme en éveillant sa jalousie. Perdican donne un baiser à Rosette, simple fille, dans un champ, devant une petite maison. Rosette meurt pour s'être trompée. *On ne badine pas avec l'amour.*

Aux Noces de Laurette, Razetta, patricien ennuyé, passe, en une nuit, d'un désespoir facile à une gaieté plus facile encore. Le poète aime ces résolutions promptes, opposées, qui révèlent un esprit abondant et un cœur hardi. *Les Caprices de Marianne*, la plus spirituelle peut-être de toutes ces comédies, montrent aussi la soudaineté des passions, avec un inimitable mélange de fine coquetterie et de sentimentalité rêveuse.

Les comédies de M. de Musset semblent bien avoir emprunté à Shakspeare leur luxe féerique et leur jeu tout intellectualisé. Certainement c'est à l'école de ce maître qu'elles ont pris leur manière leste, moqueuse, brillante, leur allure de femme nerveuse, mobile et impressionnable, leur course fantasque qui froisse et brusque la réalité en la traversant. Mais ces études et ces ressouvenirs d'une forme merveilleuse enveloppent toujours une inspiration originale. Tous les noms d'André, de Fantasio, de Perdican, de Razetta, du prince d'Eysenach, de Cœlio, d'Octave,

sont donnés à des idéalités nouvelles. Chacun de ces caractères a une physionomie fraîchement et subitement peinte, une idiosyncrasie parfaite et contemporaine. Même à les considérer ensemble et de près, on reconnaît, sous leurs diversités tranchées, une similitude et une solidarité réelles. Frères d'une même famille poétique, ils portent à divers âges, sous l'éclair de lumières diverses, le même signe de jeunesse et d'amour; ils ont une vigueur intérieure qui se promet de triompher de leur ennui; ils ont une foi bonne et latente. Si le scepticisme a tracé quelques rides sur leurs joues vermeilles, il leur a donné aussi une force prématurée qui désormais surmontera les périls qu'elle connaît.

Lorenzaccio, le dernier né de cette belle race, a plus d'ardeur encore que ses frères, plus de décision, une puissance plus arrêtée et plus positive.

« Ma jeunesse, dit Lorenzo, a été pure comme l'or. Pendant vingt ans de silence, la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine, et il faut que je sois réellement une étincelle du tonnerre, car tout à coup une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines du Colysée antique, je ne sais pourquoi je me levai, je tendis vers le ciel mes bras trempés de rosée, et je jurai qu'un des tyrans de la patrie mourrait de ma main. J'étais un étudiant paisible, je ne m'occupais alors que des arts et des sciences; il m'est impossible de dire comment cet étrange serment s'est fait en moi. Peut-être est-ce là ce qu'on éprouve quand on devient amoureux. »

Ce qui fait vraiment les poètes, c'est une manière intime, concentrique, unitaire, de sentir les faits humains et les œuvres de la création. Cette unité de sentiment peut revêtir diverses formes; ce centre de sensibilité peut aboutir à plusieurs issues: mais enfin sous les différentes manifestations qu'elle emprunte, la même poésie circule. La même ame anime différens corps. Et l'apparente variation qui se fait remarquer dans des œuvres successives, vient de la différence des choses auxquelles se mêle le même type inaltérable. Dans la poésie dramatique, ce sentiment dominateur se produit par l'habitude de certains caractères dont l'unité s'élabore et s'étend à mesure que le talent s'accroît. On peut ainsi juger un poète sûrement d'après les indications générales de sa création la plus familière. Essayé à cette règle, le génie de M. de Musset paraît tout à coup dans la plénitude de sa force et de ses espérances. Non-seulement il a un type à lui que nous avons montré; mais encore il n'a cessé de l'exalter et de l'idéaliser. Lorenzo, ce Brutus moderne, est une grande création, plus grande évidemment en elle-même que le type de Byron, qui pourtant s'élève si haut, que toutes les lassitudes étalées au milieu de nous par le génie du siècle avaient paru jusqu'à ce jour refléter son ombre sublime. Les douleurs de la poésie byronienne s'étaient arrêtées à un lyrisme éperdu

solitaire, comme dans *Manfred*, ou bien elles s'étaient emportées au crime et au brigandage, comme dans *Lara* et *le Corsaire*. Voici que la douleur enfante le dévouement. Lorenzo, caractère fondamentalement nouveau, cherche dans ses plaies et malgré sa débauche la rédemption de sa patrie.

Mais à considérer dans ce beau drame, autour de cette mélancolique figure, les physionomies diversement groupées et l'action elle-même, on y trouve immensément encore de grandeur, de force, de souplesse et d'élévation.

Lorenzo, venu aux derniers efforts de la république de Florence, issu des Médicis, voyant sa patrie opprimée par l'un d'eux au profit de l'Allemagne, se voue au libertinage comme Junias s'était voué à la folie. Il s'environne de honte pour cacher sa vertueuse pensée de sacrifice. Son cousin Alexandre ne peut rien soupçonner, ni redouter de ce mignon amaigri, que la proposition d'un cartel fait défaillir, qui a tant flétri d'honneurs dans la ville, qui lui a tant vanté et livré de vierges. Aussi, Alexandre court sans crainte à la débauche et s'en repaît au milieu de son aristocratie gâtée. Il rencontre un jour une femme, la marquise de Cibo (une pure et belle invention), qui, *tiède encore des larmes républicaines* répandues sur la servitude de Florence, accepte la cour du tyran pour le dissuader du despotisme. Alexandre se soucie peu de cet amour démocratique. Ce sera donc la vengeance qui fera l'œuvre. Mais les Strozzi, ces nobles restes fidèles à la vieille liberté, et fermes, n'ont pas le courage et la promptitude nécessaires à l'action. Philippe Strozzi, le chef de cette famille sévère, blanche et grande tête, n'a servi l'égalité que par le culte de sa pensée. C'est à lui que Lorenzo se révèle un jour. L'intègre vieillard est dépassé par l'idée d'un dévouement si péniblement préparé. Cette scène a des effets tout-puissans, et des recherches si avancées du cœur humain, qu'on partage vraiment la stupeur de Philippe. — Lorenzo, le libertin flétri par les quolibets et les mépris du peuple, attire Alexandre à une dernière infamie : au lieu de lui livrer sa tante, dans le palais de sa mère, il le tue. Mais il a eu beau avertir dès la veille les partisans de la liberté. Ces marchands se laissent escamoter la république, à peu près aussi imprudemment qu'on l'a fait en ces temps derniers. Le cinquième acte a des réminiscences comiques dont les tragédies précédentes augmentent l'ironie et aiguisent cruellement la pointe. Ce drame, c'est Florence tout entière en 1556; c'est la république complète avec ses maîtres et son peuple, avec ses bourgeois anoblis, avec ses boutiquiers bavards, avec ses étudians curieux, avec ses muguets débauchés, avec ses filles aisément séduites et ses vertus plus sûres et suaves, avec l'affront de sa

garnison allemande, avec la trahison de ses cardinaux vendus au pape, vendus à Charles-Quint; avec l'aveuglement de ses patriotes vendus à François Ier, avec sa vénalité parfaite, et quelque peu encore de son antique raideur. Ce drame, c'est tout un pays, tout une époque; c'est l'Europe et le XVIe siècle, vus du palais des Medicis.

Il est admirable qu'on ait pu mêler tant de vérité historique à tant de sens et d'intimité, et mettre cette variété à une unité si forte. Nous oserons désormais citer un drame aux détracteurs de nos jeunes espérances.

Sans effacer la trempe particulière et innée de son talent, M. Alfred de Musset est ainsi arrivé sur la frontière de la démocratie. Il est devenu la satire à la fois et la trompette des vœux du peuple. Si plein de jeunesse et de feu, il ne pouvait marcher long-temps dans sa voie ardente sans toucher au cœur même de la réalité contemporaine, et sans connaître les désirs plébéiens qui nous enflamment. Toutes les tendresses se tiennent. L'amour a mis ce poète des folles ivresses aux pieds de la muse des sympathies plus grandes et des ferventes aspirations; il a ouvert à sa fantaisie élégante l'intelligence des passions publiques. Ah! sans doute, dans cette rencontre, le poète aura été frappé encore par quelques rayons dont il nous réserve la lumière et l'harmonie. Puisse-t-il avoir envisagé tout-à-fait la démocratie face à face, et l'avoir vue si imposante dans sa large draperie, qu'il en conserve fidèlement le souvenir! Il trouverait en elle les abîmes que sa pensée aime à creuser, et l'appui ferme dont tout génie a besoin. La démocratie a étendu son cercle; elle embrasse aujourd'hui un univers entier d'idées; elle comprend et réchauffe tous les sentimens de l'ame humaine.

Ainsi la caractérisation de la poésie de M. de Musset est un type de jeune et audacieux amour, semblable, dans sa sphère propre, aux élans du siècle, et s'y joignant toujours plus ouvertement. Pendant que le théâtre de M. Hugo exalte les passions haineuses et réhabilite brutalement les infériorités de la création, il s'est trouvé un artiste qui, au milieu de la *négation* dure et exaspérée de ces débordemens scéniques, a réalisé des tendances *affirmatives* et idéales, a modelé des formes adorables, et étendu sur le monde le voile de beauté que Dieu met aux mains de ses enfans privilégiés. Donc, en-dehors des limites de la grammaire qui a absorbé tant de talens, il y a vraiment aujourd'hui une poésie nouvelle, inventive, inspirée, recueillant les échos de notre époque, écoutant les mélodies prophétiques qui s'élèvent du milieu du mal présent. Ceci est une joie grande pour nous.

Et si, après avoir tiré du génie de M. de Musset des conclusions pour

l'histoire de l'art et de la sociabilité actuelle, nous cherchions quels enseignemens il en peut résulter pour les artistes, nous féliciterions encore notre jeune poète de leur donner un exemple rare aujourd'hui. Effectivement sa pensée s'insinue dans la réalité extérieure et descriptive, comme son style s'y baigne, sans que l'une y perde sa hauteur, ni l'autre sa rapidité. Son imagination accompagne toujours son invention, et ne l'annule pas. Son esprit vit dans le monde et ne s'y pétrifie point. Il use de la métaphore aussi, mais il la crève et en revient. Son ame descend bien dans la création pour s'y choisir un vêtement, mais elle en change du moins lestement et à l'infini; elle n'est point retenue toujours sous la même chape pesante et tirée. Comment donc est-il parvenu à conserver ainsi à sa verve une indépendance que M. Hugo n'a point encore acquise? Comment fait-il pour se mêler impunément à toutes ces couleurs, à tous ces sons, à tous ces angles où d'autres poètes s'embarrassent et ont le vertige? Pourquoi marche-t-il toujours si assuré et si svelte en ces défilés de la matière renommés par plus d'une chute? C'est qu'il porte avec lui un flambeau immortel qui résiste au souffle de tous les vents, qui éclaire son chemin au loin et le guide; c'est qu'il n'a pas perdu tout son amour dans la volupté inférieure des sens, et qu'il en a réservé le feu pour les beautés du cœur; c'est qu'il sent son intelligence supérieure à toutes les splendeurs de la nature; c'est que partout où il va, dans les ruines et dans les fleurs, sur la crête découverte des montagnes et dans les enceintes murées des villes, c'est l'homme qu'il cherche toujours. Le culte de l'humanité peut seul préserver l'art de ce fétichisme matérialiste qu'il a enseigné dernièrement.

L'homme, mystère qui se déploie à travers le temps, dont le sens varie, dont le mot se perd et se retrouve; l'homme, pensée changeante, passions changeantes aussi, voyageur qui déchire les tentes qu'il quitte et en construit toujours de nouvelles, conquérant jamais rassasié, jamais repoussé; l'homme, rêveur de plaisirs, patient de douleurs, inconstant parce qu'il est éternel, — voilà l'objet premier, la base et l'idéal de toute poésie. Si l'art veut être vrai et grand, s'il cherche les sources intarissables, s'il désire les profondeurs et les contrastes, s'il a soif du changement et de la durée, s'il aspire à la signification, à l'enthousiasme, à la vie, il doit se résigner à servir la fortune de l'humanité, et à écouter sa voix, dont les autres bruits du monde ne sont que les échos effacés.

HIPPOLYTE FORTOUL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1834.

M. de Talleyrand résumait, il y a peu de jours, en ces termes, une longue conversation qui venait d'avoir lieu devant lui sur la situation de l'Europe : « La paix ne sera pas troublée. Les étrangers ne peuvent bouger, la France ne peut non plus. Il y aurait une invasion de barbares comme au IVe siècle, que la paix serait encore maintenue; on trouverait moyen de s'arranger avec eux. » Mais tout en nourrissant cet espoir de paix, M. de Talleyrand ne reste pas inactif. M. de Talleyrand n'est pas un de ces hommes qui s'en reposent sur la Providence du soin d'arranger leurs affaires et celles des états. Son retour se lie, comme nous l'avons dit, à deux questions importantes, les affaires d'Espagne et celles d'Orient; mais ce qui a surtout déterminé M. de Talleyrand à venir conférer directement à Paris, non pas avec le ministère, car nous doutons qu'il existe un ministère, mais avec le roi, c'est l'inquiétude réelle que lui cause la situation de l'Angleterre. On sait que l'alliance anglaise a été le rêve de toute la vie politique de M. de Talleyrand, qui, pour des yeux clairvoyans, n'a jamais été vacillante, comme on le croit. La première fois que M. de Talleyrand occupa le ministère des affaires étrangères, il s'appliquait déjà à mettre cette idée en pratique; et ce fut à l'occasion de l'Angleterre qu'eut lieu sa retraite, et ensuite sa rupture avec Bonaparte. Une seconde fois M. de Talleyrand rompit avec un gouvernement qu'il avait élevé et soutenu, nous parlons ici du gouvernement de la restauration, que M. de Talleyrand abandonna ostensiblement dans la chambre des pairs, à l'époque où M. de Villèle se tourna vers le nord et délaissa M. Canning pour se vouer corps et ame à l'alliance russe. M. de Talleyrand a marché quarante ans

sans relâche vers ce but où il croyait voir la prospérité de la France, qu'en homme d'esprit il ne sépare jamais de sa prospérité particulière; il s'est dirigé vers ce point avec une persévérance inouie, usant de tous les moyens, employant avec la sagacité et la profondeur qui lui sont propres toute l'influence dont il dispose en Europe, l'immense pouvoir que lui donnent ses relations avec les souverains et les ministres de tous les états, renversant avec patience et souvent avec courage tous les obstacles qu'il rencontrait sur son chemin, et ne s'arrêtant pas même quand l'un de ces obstacles se trouvait être un trône au pied duquel il avait prêté serment. C'est ainsi que M. de Talleyrand a continué paisiblement sa route, d'un pied lent mais sûr, *pede claudo*, comme on l'a dit de la vengeance, et qu'il a passé tour à tour sur l'empire et sur la restauration. Il eût passé au besoin sur la royauté des barricades, s'il eût fallu renoncer pour elle à son système favori. Cette fois M. de Talleyrand était au terme de son voyage; il a jeté l'ancre et s'est assis sur le rivage, non pas épuisé, à quatre-vingts ans, par la tâche qu'il venait d'accomplir, mais glorieux d'être arrivé, comme le vieil Argonaute qui se réjouissait de toucher avant sa mort la terre que ses yeux avaient cherchée pendant si long-temps.

Mais comme rien ne vient à point en ce monde, pas même aux heureux et aux habiles, M. de Talleyrand éprouve un grand souci qu'il n'a pu dérober à tous ceux qui ont eu la faveur de l'approcher depuis son retour. Il craint que cette alliance anglaise, poursuivie depuis tant d'années, n'ait été conclue un peu tard pour porter ses fruits. En un mot, M. de Talleyrand voit en noir l'avenir de l'Angleterre, il redoute une révolution dans ce pays, et dans les momens de franchise que lui cause son inquiétude, il avoue quelquefois qu'il croit cette révolution prochaine. Au reste, il ne faut pas oublier que M. de Talleyrand est tory, et que les affaires de l'aristocratie anglaise sont en quelque sorte les siennes.

Le refus du bill des dîmes d'Irlande a surtout frappé M. de Talleyrand. Sans doute, il n'ignorait pas que sur les questions religieuses, la rudesse et l'opiniâtreté de la chambre des lords trouveraient de l'écho dans toute l'Angleterre; mais M. de Talleyrand a trouvé que dans cette situation passablement critique, les vieilles idées politiques de l'Angleterre, cette prudence conservatrice qui se manifeste au parlement dans toutes les grandes questions, les principes d'ordre et de durée enfin, avaient manqué de toutes parts. Il a cru reconnaître que l'aristocratie tendait à se perdre par trop de haine et de violence, et que le ministère n'était pas assez fort ou assez courageux pour servir de digue entre cette aristocratie à laquelle il tient encore de près, et le parti radical qui frappe à grands coups au parlement et qui en ébranle déjà les portes.

Parmi tous ses collègues, lord Brougham s'est prononcé si ouvertement contre le bill, il a déclaré si hautement dans son discours, qu'un ministre protestant n'a pas le droit de pénétrer dans une maison fermée pour y demander sa dîme, que l'agitateur O'Connell pourrait, le discours du lord chancelier à la main, recommander la résistance au régime que le ministère est forcé de maintenir en Irlande. Les troubles d'Irlande n'ont jamais beaucoup inquiété les hommes d'état anglais, et en effet ils ne

touchent pas très vivement aux grands intérêts de l'Angleterre, mais cette discussion du parlement va envenimer toutes les questions, et la lutte qui va s'ouvrir sera sans doute décisive. Or, M. de Talleyrand, tout anglais qu'il soit, se demande quel avantage nous retirerions de l'alliance de l'Angleterre, si l'Angleterre était bouleversée par une révolution.

M. de Talleyrand est venu confirmer par des preuves certaines un fait dont on se doutait bien aux Tuileries. C'est que don Carlos n'agit, dans l'étroite sphère où il est encore enfermé, que d'après les instructions des trois puissances, qui ont près de lui des représentans, parmi lesquels on compte un homme reconnu pour fort habile, et un ancien aide-de-camp de l'empereur de Russie. Quant aux secours matériels, des bâtimens russes, autrichiens et hollandais croisent en vue des ports d'Espagne d'où l'on espère que don Carlos pourra communiquer avec le continent; ces navires portent des hommes, des munitions, des armes. De nouveaux convois se préparent en toute hâte dans le Texel et dans l'Adriatique. Les tories travaillent aussi avec zèle à seconder le prétendant, et si la France et l'Angleterre ne prennent un parti prompt et décisif, il faudra peut-être, dans quelques mois, en venir à une grande démonstration des deux puissances et à une guerre d'intervention qui compromettrait fort cette paix européenne que M. de Talleyrand garantissait, il y a peu de jours, avec tant d'assurance.

Pour tout le reste, pour les questions d'intérieur, M. de Talleyrand rit, hausse les épaules, et dit à ses confidens que ces choses-là sont à la taille de M. Thiers et de M. Guizot. Encore présume-t-il trop de M. Thiers qui paraît excédé de son ministère, qui refuse toute signature, chasse ses chefs de division de son cabinet, ne veut plus pour société que des jeunes femmes et d'innocentes gazelles, s'enfuit à Dieppe pour se refaire, et ne parle depuis quelque temps que de se retirer dans la chambre des pairs ou dans une ambassade. M. Thiers a des projets de retraite; et dans son dégoût du monde, il se contenterait d'un traitement de cent mille francs, d'un titre de comte et du manteau d'hermine.

Nous connaissons trop M. Thiers pour croire à la sincérité de ses paroles. Pendant la courte session qui vient d'avoir lieu, M. Thiers a tâté du pied le terrain de la chambre, et il l'a trouvé terriblement mouvant. Dès-lors, et selon son habitude, M. Thiers s'est mis à négocier avec tous les partis, avec toutes les nuances. Il est venu trouver tour à tour les économes et les furieux d'amour dynastique; avec les uns, il a déclamé contre les prodigalités et les pots-de-vin, avec les autres contre la tiédeur de ses collègues; il a promis tout à tout le monde, il a brocanté tous les portefeuilles du ministère, à l'exception du sien; en un mot, M. Thiers a fait ce qu'il fait chaque fois qu'il s'agit d'un changement ministériel, et pour terminer dignement la comédie, il a lancé quelques mots de démission, afin de se mettre en mesure, et pouvoir dire à la chambre devant laquelle ce ministère se dissoudra probablement, qu'il avait déjà volontairement cessé d'en faire partie avant la session.

Ces honteuses et déplorables intrigues ont déjà réussi plusieurs fois à

M. Thiers, qui espère bien se glisser de ministère en ministère à la présidence du conseil; mais toutefois l'habileté de M. Thiers aura fort à faire dans cette session. Dans le petit nombre de réunions parlementaires qui ont eu lieu, à l'exception très minime des ministériels absolus, on s'est montré unanimement fort opposé à M. Thiers, dont on ne rattache la politique à aucun système, mais dont les actes ministériels se lient à une foule de choses blâmables. La chambre paraît décidée, sinon à se défaire du ministère actuel, du moins à le purger de toutes les réputations véreuses, et à ouvrir à un ou deux ministres la porte par laquelle s'est retiré le maréchal Soult. La chambre trouvera dans le ministère même des appuis pour cette opération; l'amiral Jacob, qui a peu d'importance comme homme politique, a commencé cette levée de boucliers en demandant hautement à M. Persil de provoquer une enquête sur les concussions attribuées à quelques principaux employés de son ministère; M. Guizot ne cache pas qu'il est loin d'accepter la responsabilité du scandale du vaisseau de juillet et des pots-de-vin du ministère de l'intérieur, et le maréchal Gérard retrouve encore un peu d'énergie, et regarde avec inquiétude autour de lui chaque fois que la presse réveille les souvenirs des marchés scandaleux du ministère de la guerre. La chambre fera preuve de dignité, de probité, et d'intérêt pour le trône, en purifiant, comme il paraît qu'elle a dessein de le faire, le ministère qui va se présenter devant elle; le ministère même y gagnera quelque chance de durée et s'asseoira sur un terrain meilleur.

Qui sait toutefois si la présidence du conseil ne sera pas vacante avant le ministère de l'intérieur? Le maréchal Gérard est déjà dégoûté, il est malade, les affaires l'accablent et l'ennuient, il ne se sent pas la force d'amener à travers le ministère de la guerre le large fleuve de réformes qu'il faudrait pour nettoyer ces étables d'Augias, infectées de tant de corruptions. La maréchale s'afflige des fatigans efforts de son mari, elle pleure, le supplie de se démettre, et ne craint pas, dans sa sollicitude conjugale, de reprocher au roi le peu de ménagement qu'il a pour ses amis. Il est douteux que le maréchal Gérard, ami du repos, consente bien longtemps à porter le fardeau que lui a inspiré son dévouement à la dynastie de juillet; et ceux qui espèrent le plus le voir rester à son poste jusqu'à la session craignent bien qu'à la première discussion orageuse, il ne prenne sa retraite. Cette retraite serait fâcheuse, car l'avènement au département de la guerre d'un ministre honnête homme était un motif d'espérance pour les amis de l'ordre et de l'économie. Comme personnage politique, le maréchal Gérard ne donnera sa voix, nous le pensons du moins, à aucune mesure rétrograde. Il a quitté les affaires à l'apparition du système du 13 mars. Sa conduite passée répond de l'avenir. Mais à son vote isolé se réduira toute son influence, la direction du conseil dont il a la présidence nominale ne lui appartenant pas. Comme administrateur, son action doit être puissante, mais sa tâche sera bien plus difficile. Il revient au département de la guerre après une gestion désastreuse qui, en trois ans et demi, a dévoré au-delà d'un milliard. Ici tout est à refaire : il faut une Saint-Barthelémy d'abus. Nous ne rappellerons pas les nombreuses attaques dirigées contre l'administration de la guerre pendant

toute la durée du ministère de M. Soult. La tribune, la presse, ont tour à tour reproduit les plus scandaleux détails. Les marchés de fusils et de sabres-poignards, les remontes, les fournitures d'effets d'équipement, de draps, de grains, de fourrages, paraissent évidemment avoir été la source des transactions les plus honteuses. Enfin le trafic des places compléterait, dit-on, le tableau de ces désordres, et la seule incertitude qui régnerait à cet égard serait dans le choix du coupable. Ces faits ont acquis une déplorable notoriété. Aujourd'hui une justification tardive n'est pas de mise. Le maréchal Gérard a conçu, dit-on, l'espoir d'obtenir une gestion pure et fidèle des agens corrompus que lui a légués M. Soult. Il paraît peu probable que des gens habitués aux transactions sous la cheminée, aux pots-de-vin, puissent jamais revenir à des idées de droiture et de probité. Quelques faits récens démontrent, en effet, qu'à chaque instant le nouveau ministre les prend en flagrant délit de dissimulations de dépenses, de violations de budget; et comme les investigations d'un homme d'état ne peuvent s'étendre à tous les détails, il y a lieu de croire que, maintenant comme devant, les intrigans font leurs affaires. Comment pourrait-il en être autrement, quand on voit certains chefs de l'administration de la guerre entretenir ouvertement les relations les plus intimes avec les banquiers de fournitures, les courtiers d'affaires et les vieilles intrigantes, qui, déjà sous le directoire, étaient initiés à tous les tripotages, et prenaient leur part de toutes les dilapidations. Le maréchal Gérard, s'il conservait une administration inféodée à de semblables souillures, ne pourrait parvenir à diminuer le chiffre de son budget que par des réductions dans les cadres; ce serait, du reste, une singulière manière de prouver aux chambres qu'on a pris au sérieux les recommandations de l'adresse relativement aux agens sûrs et fidèles, que de se présenter devant elle avec l'entourage de M. Soult, flétri tant de fois à la tribune.

Un journal ministériel s'étonnait, il y a peu de jours, de ce qu'on eût pu supposer que le maréchal Gérard songeât un seul instant à congédier les chefs de ces bureaux qui, en 1830, furent presque tous honorés de sa confiance. D'abord rien ne démontre que la confiance accordée, il y a quatre ans, ait été justifiée par une gestion probe et économique, et peut-être pourrait-on aisément établir que les scandales qui régnèrent de 1831 à 1834 prirent naissance en 1830. Ce n'est ici ni le lieu ni le moment de se livrer à une discussion de cette nature. Mais s'il était vrai que ces bureaux, vertueux, dit-on, en 1830, se fussent contaminés sous une direction corruptrice, il faudrait déplorer l'aveuglement d'un ministre honnête homme qui croirait pouvoir les purifier par le reflet de sa probité, et qui ne craindrait pas de jouer sa réputation, jusqu'ici sans tache, contre des chances aussi évidemment défavorables.

Quelques personnes, qui ne croiraient aux pots-de-vin que si elles en voyaient les quittances, invoquent, pour prouver la bonne foi de l'administration de la guerre, le système d'adjudication introduit dans la plupart des services. Voici quelques détails qui indiqueront la confiance que l'on doit avoir dans cette apparente bonne foi. Les adjudications ont lieu sur soumissions cachetées, déposées entre les mains du président d'une

commission instituée dans chaque place pour y procéder. Dix jours avant l'adjudication, les concurrens ont dû adresser au président de cette commission une déclaration de leur intention de concourir, et la commission a dû délibérer sur leur aptitude. Les concurrens admis par elle sont seuls reçus à présenter des soumissions le jour de l'adjudication, c'est-à-dire *six jours* après cette séance préparatoire, dont le procès-verbal doit être envoyé immédiatement au ministre. On connaît donc au moins cinq à six jours avant l'adjudication, au ministère de la guerre, le nom de tous les concurrens qui doivent s'y présenter, et comme le ministre ne s'est pas réservé le droit de revenir sur les décisions de la commission, ni d'exclure personne du concours, on se demande quel est le but dans lequel l'envoi immédiat du procès-verbal préparatoire est exigé. N'est-il pas permis de penser que le procès-verbal est communiqué aux loups-cerviers de la finance, à ces banquiers de fournitures, toujours prêts à se charger de toutes les entreprises? Si le procès-verbal ne contient aucun nom de concurrens de connaissance, on fixe un prix limité inférieur aux cours de la localité, et l'on est bien sûr que le jour définitif *il n'y aura pas d'adjudication*. Dès-lors l'usage, au ministère de la guerre, est de traiter *à Paris*, de gré à gré, et le nom du fournisseur habituel est dans toutes les bouches. Si, au contraire, le procès-verbal indique le nom de concurrens avec lesquels on puisse s'entendre, le prix limité est ordinairement fort élevé : les divers concurrens font entre eux une *ventilation*, ou un partage, et l'adjudication se fait à un taux qui indique que la dépêche cachetée du prix limité n'a pas été secrète pour tout le monde. Les faits que nous venons d'énoncer se renouvellent chaque année, et les adjudications de fournitures de fourrages qui ont lieu en ce moment, démontrent que l'ancien système n'a point été abandonné sous le nouveau ministre, dont la haute probité ne soupçonne sans doute nullement tous ces tripotages.

Il est un fait incontestable pour les gens du métier; c'est que le prix moyen de la ration ordinaire des fourrages est de 1 fr. à 1 fr. 10 c., c'est à ce taux, à peu près, que se faisaient les traités d'entreprises générales, quand ce mode était suivi en France. Ce qui prouve, au reste, que le prix de 1 fr. n'est pas de beaucoup inférieur au prix moyen, c'est que le gouvernement paie à ce taux, aux officiers sans troupes, ou aux officiers de cavalerie voyageant isolément, les rations qui ne leur sont pas données en nature. Or nous croyons être certains que la moyenne des adjudications qui se font en ce moment sera, pour le nord, de 1 fr. 25 c., et pour le midi, de 1 fr. 50 c. Il y a donc un excédant d'au moins 25 c. sur les prix qu'on aurait pu obtenir par un meilleur mode d'administration. Ces 25 c., multipliés par 60,000 chevaux, font une dépense journalière de 15,000 fr. ou de 5 millions et demi pour l'année entière, au-delà de celle à laquelle on aurait pu se réduire.

Puisque nous avons parlé de fourrages, nous rapporterons une anecdote assez curieuse que racontait, il y a peu de jours, un voyageur. Il se trouvait dans une diligence avec un homme assez communicatif. Arrivé dans la ville de ....., ce dernier engagea le conducteur à retarder le départ de la voiture de quelques minutes, ayant à régler une affaire pres-

sante. En revenant, il dit à son compagnon de voyage qu'il était l'un des sous-traitans du service des fourrages de cette ville; que le titulaire du marché le lui avait cédé moyennant un pot-de-vin de 50 fr. par jour; qu'il avait, lui, trouvé à rétrocéder ses droits moyennant 50 fr. par jour à un individu qui en tirait un semblable bénéfice, de telle sorte que la fourniture d'un seul régiment de cavalerie était grevée d'une somme de pots-de-vin s'élevant ensemble à 150 fr. par jour, ou 47,450 fr. par an, sans compter les bénéfices du fournisseur véritable.

Dans l'espoir que toutes ces honteuses affaires décideront le maréchal Gérard à s'éloigner, déjà les ambitions s'agitent, les faiseurs cherchent de toutes parts un président du conseil, et vu l'impossibilité de trouver un troisième maréchal qui consente à ne pas présider le conseil, on songe à placer la présidence au ministère des affaires étrangères.

M. Molé, qui a occupé plusieurs fois ce ministère avec honneur, a été un moment sur le tapis, pour l'éventualité de la retraite du maréchal Gérard; mais M. Molé tiendrait à faire lui-même les affaires de son ministère; il a une sorte d'inflexibilité dans le caractère qui s'accorderait mal avec tous les mystérieux revirements de la diplomatie des Tuileries; on le craint, et cependant on reconnaît de quel poids serait un tel nom. Ce qui rend cette combinaison presque impossible, c'est que M. Molé est très mal avec M. Guizot qui s'est prononcé hautement contre lui dans le conseil, très mal avec M. de Broglie qui n'est pas sans influence, et que sa rigidité en affaires rend impossible tout rapprochement politique entre lui et M. Thiers.

Après M. Molé, peut-être avant M. Molé, M. de Broglie aurait quelques chances de reparaître sur l'horizon, si la chambre exigeait un remaniement politique. M. de Broglie n'est pas sorti des affaires en homme capable et habile, bien que M. de Broglie soit réellement habile et capable; mais on n'a pas une réputation de probité plus méritée, et la chambre paraît décidément vouloir des hommes probes. Au reste, M. de Broglie ne fera rien pour avoir un portefeuille, on aurait même quelque peine à le lui faire accepter; retiré depuis quelque temps à Bonn sur le Rhin, dans une retraite philosophique avec son ami Schlegel, il a annoncé l'intention de ne revenir en France qu'après passé quelques mois dans le calme de la vie de Coppet. Il est vrai que c'est là qu'on était venu chercher M. Necker pour le faire ministre.

Il existe un autre candidat à la présidence, mais celui-là n'attend pas qu'on vienne le chercher. C'est, le croirait-on, et l'eût-on jamais deviné, le général Sébastiani, que son impotence et sa nullité ont déjà depuis longtemps forcé de quitter le ministère, et qui, plus nul et plus impotent que jamais, demande à grands cris, comme un enfant volontaire, le bâton de maréchal et le fauteuil de la présidence. Pauvre vieillard qui aurait grand besoin en effet d'un bâton et d'un fauteuil pour soutenir et reposer son corps débile! La pensée de la présidence est venue à M. Sébastiani, dit-on, en apprenant la nomination du maréchal Gérard. M. Sébastiani se trouve plus jeune et plus ingambe que le maréchal, retenu dans son lit par une sciatique; il se redresse, sautille presque comme faisait naguère

ment le vieux duc de Richelieu devant son vieux fils le duc de Fronsac, cloué sur sa chaise par la goutte, et s'écrie sans cesse qu'en ce temps il faut des ministres verts et actifs qui puissent, comme lui, se multiplier et se montrer partout. Au reste, M. Sebastiani est aussi bon que tout autre pour présider nominativement le conseil; peut-être même le voudrait-on au château un peu plus cassé et plus apoplectique, avant que de lui confier cette haute et inutile fonction.

Les chambres feront sans doute justice de toutes ces ambitions, et peut-être sera-t-on forcé de les convoquer avant l'époque fixée par l'ordonnance de prorogation. Les affaires extérieures, qui peuvent se compliquer d'un moment à l'autre, amèneraient cette nécessité. L'insurrection de Madrid, dont il n'est encore que vaguement question, la maladie grave et la mort sans doute prochaine de l'empereur d'Autriche, sont des faits importans qui exigeront en France un ministère uni dans une pensée, compacte, et non pas formé d'hommes si contraires et si indécis, tel qu'est le ministère actuel. M. Thiers, accouru hier de Dieppe, où depuis quelques jours il vivait mollement, laissant aller à vau-l'eau les affaires de son ministère, va sans doute prendre les devans et travailler à la démolition de ses collègues.

L'espace nous manque malheureusement pour donner aujourd'hui tous les renseignemens que nous avons recueillis sur la manière dont *le jeune ministre* administre le département qui lui est confié. La police et les beaux-arts nous fourniraient seuls la matière d'un volume. Là on trouverait, d'un côté, l'odieux, et de l'autre l'ignorance et le ridicule. On ne peut se figurer la bouffonne arrogance, la sottise et la mauvaise foi qui président à la division des théâtres et des beaux-arts, gérée par M. Cavé. Les faits seuls pourront en donner une idée, et encore bien imparfaite.

Entre autres faits graves qui se rattachent à l'administration politique de ce ministère, on doit citer les rigueurs inutiles exercées contre les réfugiés qui ont pris part à la tentative de Romarino en Savoie. L'extrait suivant de la brochure publiée à Londres par ces infortunés, en dit plus que ne pourraient faire toutes les réflexions. Ce récit naïf, ces plaintes dépouillées d'aigreur, ont produit une grande sensation en Angleterre, où les ministres eux-mêmes ont souscrit en faveur de ces malheureux officiers.

On se souvient sans doute des faits qui avaient motivé leur arrestation. Les voici rapportés par eux-mêmes :

Dans les premiers jours du mois de février dernier, deux corps de réfugiés polonais et italiens, l'un commandé par le général Romarino, l'autre par le capitaine Allemandi, se présentèrent sur deux points des frontières de Savoie, du côté de la Suisse et de la France, pour appuyer la révolution de la Savoie et du Piémont. Les réfugiés, ayant échoué dans leur entreprise, entrèrent en Suisse, où ils furent reçus avec une courageuse hospitalité. La colonne qui entra par la frontière française, sous le commandement du capitaine Allemandi, après avoir soutenu un engagement avec les troupes piémontaises, dans lequel il y eut des hommes de tués des deux côtés, fut bientôt après obligée de se retirer devant une force supérieure. Les réfugiés qui composaient cette colonne passèrent sur le territoire français. A la frontière, ils furent reçus par la police armée, qui les jeta dans les prisons de Grenoble. Après un emprisonnement de trois mois, le capitaine Allemandi,

Vairetti, Antongina et neuf autres parurent, le 12 du mois de mai, devant la cour d'assises, accusés d'avoir, par des voies de fait hostiles et non approuvées par le gouvernement, exposé l'état à une déclaration de guerre au roi de Sardaigne, le tout selon les articles 84 et 85 du Code pénal. Le jury, après dix minutes de délibération, déclara que les accusés n'étaient point coupables. Cette décision fut reçue avec des signes d'une approbation générale par le public; mais bientôt l'avocat-général déclara qu'en conséquence des instructions que lui avait communiquées le préfet de l'Isère, les réfugiés seraient reconduits en prison jusqu'au moment de leur déportation en Angleterre.

Notes, écrites au crayon, durant le voyage du capitaine Allemandi.

13 *mai* 1834. — Quitté Grenoble à deux heures du matin, la chaîne au cou, deux à deux, et montés sur une charrette, escortés de six gendarmes et d'un brigadier. Arrivés à Moirans à midi. Enfermés dans un donjon obscur et sombre; appel fait au maire qui nous fit mettre dans une prison moins malsaine. A deux heures environ, ma femme arriva avec mes trois filles et mon ami Burnier, avocat. Nous dînâmes tous ensemble dans la prison; à quatre heures ma famille me quittta pour retourner à Grenoble; un bien triste adieu! Nous passâmes une cruelle nuit dans la prison de Moirans.

14 *mai.*— En route à six heures. La charrette nous transporta, à nos frais, et enchaînés comme le jour précédent; nous nous arrêtâmes à la Ferté, puis nous continuâmes notre route. Vers onze heures, arrivés à la prison de la Côte-St.-André, couchés sur de la paille sale et humide. Donjon glacé, nuit horrible, le geôlier homme dur et inhumain.

15 *mai.*— Partis à 6 heures, la charrette à nos frais; arrivés à midi à Bourgoin, le geôlier avec l'apparence d'un honnête homme, n'est qu'un coquin; il demanda le double de la valeur d'un misérable repas. Madame Bouquet et quelques amis vinrent nous visiter. Nuit passée dans un mauvais lit.

16 *mai.* — Appelés à six heures, la charrette payée par nous. Les gendarmes, qui avaient quelques sentimens d'humanité, refusèrent de nous lier. Arrivés à St.-Laurent à midi; le donjon étroit et sans croisées; le geôlier, vieux gendarme, est un homme sans cœur; mais le major, M. Dorel, un vrai patriote qui, considérant notre position, ordonna qu'on nous mît dans la chambre d'un gendarme; nous passâmes la journée dans sa société, et il se réunit à nous dans nos souhaits pour la liberté de toutes les nations.

Le soir il nous envoya des matelas et des couvertures pour nous rendre la nuit plus supportable. Honneur à cet excellent homme, qui nous fit oublier nos peines pour quelques minutes!

17 et 18 *mai.* — Nous passâmes ces deux jours dans la prison de Perrache, à Lyon, où nous avons été assez bien logés.

19 *mai.* — Partis à sept heures par un violent orage. La charrette à nos frais. Enchaînés par deux gendarmes qui se placent à nos côtés. Le préfet Gasparin refusa de payer la somme ordinaire pour nos dépenses de route; nous arrivâmes le soir à Villefranche dans un état déplorable. Bonne prison, bons lits. Les sœurs de Charité, qui vouent leurs soins à cette prison, sont des modèles d'humanité; elles obtinrent une charrette pour laquelle nous ne fûmes pas obligés de payer.

20 *mai.* — Nous dînâmes à midi à Mâcon sans être enchaînés. Bonne prison. M. Jacquod, le geôlier, digne homme. Nous eûmes la visite de nos compatriotes réfugiés et de deux braves polonais. J'insistai pour que le procureur du roi vînt prendre connaissance de nos effets et en faire l'inventaire, afin de constater que nous n'avions pas, selon la fausse dénonciation du geôlier de Lyon, emporté, par mégarde, un paquet appartenant à un prisonnier. J'écrivis au préfet pour dénoncer ce calomniateur nommé Pulgère. Par les soins du geôlier, nous avons une charrette non à nos frais.

21 *mai.* — Quitté Mâcon à six heures, enchaînés sur la charrette et arrivés à midi à Tournu. Bonne prison, la femme du geôlier est une femme compatissante.

22 *mai.* — Arrivés à pied à Châlons, par une chaleur excessive, les mains liées et traînés par toute la ville avant d'arriver à la prison. Prison mal tenue, lits malpropres et geôlier spéculant sur la bourse des prisonniers.

23 *mai.* — A dix heures, arrivés à Chagny, la prison est dans une tour. Le geôlier, laisse le fumier pourrir dans le donjon où le pauvre prisonnier est obligé de dormir; l'air en est infecté, et il n'y a pas de constitution assez robuste pour résister un seul instant. Plusieurs patriotes vinrent nous voir et dînèrent avec nous, sur la terre, le geôlier nous ayant refusé une table et des chaises. Nous passâmes une bien cruelle nuit, et nous dénonçons à la honte publique le geôlier, qui est à la fois bedeau, commissaire de police, sonneur et garde-chasse.

24 *mai.* — A six heures, nous quittâmes Chagny, avec une escorte composée d'un brigadier et de gendarmes. Bonnes gens, braves soldats; ils refusèrent de nous enchaîner.

25 *mai.* — Partis d'Arnay à six heures. Les gendarmes nous mirent la chaîne au cou et nous placèrent dans la charrette payée par nous. Nous atteignîmes Saulieu à midi. Comme c'était dimanche, le peuple se rassemblait dans les rues pour nous voir passer, et plus d'une voix d'indignation se fit entendre en voyant la manière dont nous étions traités. La prison est bonne, le geôlier un honnête homme. Il nous fit servir notre dîner dans notre chambre, par sa jeune et aimable fille. M. Poteau, le médecin, homme sans éducation, déclara, sans nous avoir questionnés, que nous étions en état de faire la route à pied, et ainsi on nous refusa une charrette.

26 *mai.* — Nous quittâmes Saulieu à six heures. Les gendarmes ne nous lièrent point, et nous arrivâmes à deux heures à Avallon, jolie petite ville. Le sous-préfet, par un sentiment d'humanité, nous procura gratis des moyens de transport pour le lendemain jusqu'à Vermanton. Bonne prison : nuit passable; le geôlier et sa femme honnêtes gens.

27 *mai.* — Partis d'Avallon à six heures; à dix arrivés à Vermanton. Nous fûmes mis dans une vieille tour, dans un obscur et humide donjon, n'ayant qu'un peu de paille sale pour lits. Obligés de veiller toute la nuit pour nous protéger contre les couleuvres et les énormes rats qui rendent souvent visite aux prisonniers. Les gendarmes de cette brigade ont des cœurs d'airain. La femme du geôlier nous demanda fort cher pour une petite soupe et quelques œufs qu'elle nous servit. Cinq officiers polonais et deux réfugiés italiens vinrent nous voir. Ces frères d'exil versèrent des pleurs d'indignation en voyant l'horrible lieu où nous étions.

28 *mai.* — Partis à cinq heures du matin, enchaînés comme des voleurs de grand chemin, sur une misérable charrette pour laquelle nous payâmes. Arrivés à Auxerre. Le geôlier de la prison est un bossu qui. . . . . Cet homme nous mit dans la partie de la prison destinée aux derniers criminels. Nous demandâmes des lits en offrant de payer, il nous refusa. Nous fûmes forcés de nous coucher trois dans un lit, qu'un prisonnier touché d'un sentiment d'humanité nous céda. Nous payâmes fort cher le peu de nourriture qui nous fut donné.

29 *mai.* — Nous quittâmes Auxerre à six heures, enchaînés, comme d'ordinaire, et payant la charrette sur laquelle nous étions attachés.

30 *mai.* — A midi nous étions à Sens; bonne prison et bons lits. Je reçus une lettre de ma femme.

31 *mai.* — A midi, à Montereau; la prison est tolérable, et les lits sont bons. Le geôlier, un homme dur qui nous fit payer très-cher notre nourriture. On nous refusa, comme d'ordinaire, le paiement du transport.

1er *juin.* — Nous quittâmes Montereau enchaînés sur une charrette; nous arrivâmes à midi à Melun. Comme c'était fête, le peuple s'assembla autour de nous. Nous fûmes jetés dans une grande prison où étaient *d'autres* criminels; la malpropreté et la vermine abondantes; la nourriture en petite quantité et fort chère; ainsi nous ne pûmes avoir pour toute notre journée qu'une demi-bouteille de vin.

2 *juin.* — Nous fûmes enchaînés jusqu'à Brie; une petite prison et deux mauvais lits. Le geôlier, honnête homme; il nous traita avec humanité, et nous fit peu payer pour notre nourriture. Nous obtînmes gratis des moyens de transport.

3 *juin.* — Partis de Brie à 6 heures. Arrivés à Charenton, des gendarmes de Paris nous enchaînèrent deux à deux, et nous placèrent sur une misérable charrette; nous fûmes ainsi traînés, par un soleil brûlant, jusqu'à Saint-Mandé, où le fameux Vidocq, qui a touché fraternellement la main de ... ..., est propriétaire d'un moulin à papier. Les gendarmes nous déposèrent pour une heure dans un donjon infect, puis nous enchaînèrent, et nous continuâmes notre route jusqu'à Belleville.

Après une autre heure de repos, passée aussi dans un donjon infect, nous allâmes à la Villette, puis à la Chapelle. Nous fûmes ainsi traînés par la chaleur et la poussière dans toutes les communes qui entourent la capitale, et ce ne fut que le soir, qu'exténués de fatigue, nous fûmes enfermés dans la prison de St.-Denis. Le geôlier, homme dur, mais moins encore que le médecin, qui refusa de faire payer les frais de route. La prison est infecte, la nourriture chère, et les gendarmes dignes de l'emploi qu'on leur donne.

4 *juin.* — Nous partîmes de St.-Denis à 6 heures, enchaînés sur une charrette à nos frais. Nous arrivâmes à midi à Luzarches; la pluie nous avait trempés. On nous mit dans une étable qui sert de prison, où nous ne trouvâmes qu'un peu de paille humide. De larges gouttes d'eau tombaient le long des murs, et pas une fenêtre pour donner de l'air ou de la clarté. Nous souffrîmes cruellement tout le long du jour, mais plus encore la nuit. Un animal venimeux me mordit à la joue; et lorsque après ces heures d'angoisses, le matin, nous nous préparâmes à sortir, et que nous demandâmes un petit verre d'eau-de-vie, nous fûmes refusés.

5 *juin.* — Par la pluie, à 7 heures, nous montâmes dans une charrette à nos frais.

6 *juin.* — A 6 heures, partis de Clermont sur une charrette pour laquelle nous payâmes. Arrivés à midi à Breteuil, où nous fûmes laissés dans un misérable donjon, sur de la paille pourrie. Le geôlier demanda fort cher pour le peu de nourriture que nous avions prise. Deux ou trois personnes de la ville vinrent nous faire visite, et nous plaignirent. Ces personnes revinrent accompagnées de leurs femmes et de leurs familles, et restèrent quelque temps avec nous, dans notre donjon: elles nous envoyèrent quelques bouteilles de vin de Bordeaux, et parurent toutes indignées de la conduite du gouvernement français, qui faisait traîner d'une manière si cruelle, de prison en prison, de braves officiers, victimes de leur amour pour leur patrie. Ces excellentes dames nous laissèrent de touchans souvenirs, gravés seulement dans les cœurs de ceux qui connaissent l'adversité.

La voiture nous fut fournie par les autorités de l'endroit.

7 *juin.* — A Amiens, nous arrivâmes sans être enchaînés. Bonne prison, bons lits; nous dînâmes à la table du geôlier pour un prix modéré. Le commandant de gendarmerie, homme excellent, nous procura une charrette gratis.

8 *juin.* — Partis à six heures sans être enchaînés. Arrivés à Doulens à midi.

9 *juin.* — Nous quittâmes Doulens à six heures, et à midi nous étions à Saint-Pol. Nous rencontrâmes plusieurs sous-officiers que l'on conduisait à Alger, et nous leur donnâmes des preuves de notre sympathie.

10 *Juin.* — Nous arrivâmes à Saint-Omer. Bonne prison, geôlier et gendarmes compatissans. Rafraîchissemens à bon marché; mais les moyens de transport refusés.

11 *juin.* — A Ardre à midi. Le caporal et les gendarmes consentirent avec que nous dînassions dans une auberge; mais le geôlier, afin de ne pas perdre ses profits, porta plainte contre les gendarmes et obtint que nous prendrions nos repas en prison. Ne voulant pas céder, nous restâmes jusqu'à quatre heures sans rien prendre; alors, après avoir donné dix francs aux gendarmes, nous obtînmes un transport extraordinaire, et le soir nous étions à Calais.

12 *juin*. — Nous passâmes toute cette journée dans la prison de Calais. Nous eûmes une bonne chambre et de bons lits. Le geôlier et sa femme sont d'excellentes personnes. La nourriture un peu chère, mais nous payâmes sans regret, nous avions été traités avec bonté!

13 *juin*. — Ce matin, un commissaire et deux agens de police nous accompagnèrent au port, afin de nous mettre à bord d'un misérable bateau de pêche, le gouvernement français ayant consenti à payer la somme de trois francs pour le passage de chacun de nous. Indigné d'un tel traitement, je déclarai à l'officier que le gouvernement français agirait avec plus de dignité en nous laisant fusiller sur le rivage plutôt que de nous exposer, dans un méchant bateau, au danger évident de périr en mer. L'officier nous menaça d'employer la violence; nous résistâmes, et nous fûmes conduits devant le maire de Calais. Je lui exposai avec énergie la conduite lâche et barbare du gouvernement français, nous contraignant par la force de nous expatrier en Angleterre, sans nous laisser le choix du lieu de notre exil. Comme hommes et comme étrangers, nous protestâmes à la face de l'Europe contre cette violation des droits des nations et de ceux de l'humanité. Le maire fut sourd à nos réclamations, mais, comme *faveur spéciale*, ordonna aux gendarmes de nous mettre à bord d'un paquebot. Ils donnèrent nos passeports au capitaine, avec l'ordre de nous débarquer à Douvres, comme si les côtes d'Albion étaient une colonie française et un lieu de déportation à la disposition du roi-citoyen. Nous débarquâmes à cinq heures, et maintenant nous jouissons de la liberté!...

ALLEMANDI, VAIRETTI (E.), ANTONGINA (J.).

LES HIRONDELLES, PAR M. ALPHONSE ESQUIROS (1), sont un recueil de poésies détachées qui expriment les divers élans d'un jeune cœur et comme son premier essor au printemps. Ce qui distingue ce recueil entre beaucoup d'autres qui paraissent journellement, c'est une inspiration naturelle et vraie, même sous les réminiscences de formes auxquelles le jeune poète n'échappe pas toujours. Le fonds de ces rêves, de ces plaintes, de ces enthousiasmes, est bien en propre à la jeune ame adolescente qui les produit; c'est une première moisson qui en fait espérer d'autres. M. Esquiros n'a qu'à approfondir sa nature et à ne pas la dépasser; il a en lui matière de poésie.

— La 3e livraison de *l'Histoire de la Réforme, de la Ligue et du règne de Henri IV*, par M. Capefigue, vient de paraître. Nous examinerons bientôt avec la plus sérieuse attention cette importante composition historique; les documens les plus nouveaux y sont jetés à profusion. Les 5e et 6e volumes publiés comprennent les évènemens de la ligue, l'histoire du gouvernement municipal de Paris, Rouen, Bordeaux, Marseille, Toulouse, Lyon, durant l'union catholique, la fédération politique avant l'avènement de Henri IV.

— M. Quatremère de Quincy vient de réunir en un beau volume in-8° les *Notices historiques* qu'il a lues à diverses époques dans les séances publiques de l'Académie des Beaux-Arts, dont il est secrétaire perpétuel. Ce volume renferme des biographies curieuses et des appréciations artistiques des membres ou associés de l'Académie morts pendant ces vingt dernières années.

— Nous avons à rectifier deux fautes qui se sont glissées dans notre dernière livraison : page 456, ligne 13, au lieu de *communes*, lisez *connues;* page 469, ligne 13, au lieu de *à ce sujet*, lisez *à regret*.

(1) Chez Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

F. BULOZ.

DE

L'INDUSTRIE

MANUFACTURIÈRE

EN FRANCE.

Les règles invariables de l'économie politique nous montrent la production, sous quelque forme qu'elle se fasse, comme le résultat combiné d'une demande pour la consommation et d'une production équivalente faite par un consommateur futur, conditions sans lesquelles le produit ne pourrait ni être créé, ni entrer dans la circulation. Toutes les mesures qui d'un côté provoqueront le besoin ou le goût d'un article, et qui de l'autre exciteront ou développeront une production correspondante, pour en faire les frais, accroîtront la richesse et la puissance du pays. Ce système, simple dans ses principes, le serait également dans son application; mais malheureusement les hommes qui se succèdent au pouvoir, cédant aux exigences ou aux sollicitations des producteurs spéciaux, ont bien rarement compris que les protections ou les faveurs accordées à une industrie ne devaient jamais attaquer les sources d'une autre production en entravant une consommation correspondante. Les prohibitions et les droits protecteurs exa

gères, les représailles de peuple à peuple, les impôts sur les matières premières et sur les subsistances, agissent en sens inverse de l'esprit d'entreprise et d'invention. Condamnée presque à réagir sur elle-même, la nation n'obtient dans la carrière de l'industrie, ni les succès, ni les profits qu'elle était appelée à recueillir dans le commerce général du globe. Jamais cette vérité n'a été si bien manifestée que par l'exposition de l'industrie dont la clôture vient d'avoir lieu.

Dans l'état avancé de civilisation où la France est arrivée, les efforts de ses divers gouvernemens n'ont pu parvenir à faire rétrograder l'intelligence du pays; mais ils en ont souvent suspendu et comprimé l'essor. Incapables ou inhabiles, les hommes d'état ont préféré combattre et repousser le mouvement intellectuel plutôt que de se mettre à sa tête et d'entreprendre de le guider dans les voies du bien. Cette tâche eût été plus facile et plus profitable au pays; mais elle eût été accompagnée d'un travail incessant, appelant chaque jour les méditations du pouvoir sur les améliorations possibles. Aussi les charmes du repos, le besoin de cette quiétude qui s'excuse soi-même en disant que tout est bien comme il est, et que le mieux serait difficile à obtenir, l'ont-ils toujours emporté. L'on a préféré les peines matérielles du combat, au trouble d'esprit qu'il eût fallu éprouver pour sonder les plaies de notre état social. On a laissé le soin de ces recherches aux étrangers que le désir de s'éclairer a conduits chez nous, et pour bien connaître les bases sur lesquelles reposent la fabrique lyonnaise et nos relations commerciales à l'étranger, c'est aux enquêtes du parlement anglais ou aux rapports de MM. George Villiers et John Bowring que nous devons recourir.

La question vitale, la question importante à l'occasion de l'exposition, celle par conséquent dont on s'est le moins occupé, c'est de savoir, de chacun de ces produits si brillans, si parfaits quelquefois, quelle quantité nous envoyons à l'étranger, quelle matière première ou quels nouveaux moyens de consommation et de jouissance ces envois nous procurent et quelle grande impulsion le commerce extérieur, ce principe de vie des grands états, en reçoit chez nous.

Une réponse banale, toute prête aux questions que nous faisons, c'est qu'un grand peuple doit être, à lui-même, son premier consommateur, et qu'il suffit qu'il exporte tout juste de quoi payer certaines matières premières que son sol ne lui fournit pas. Telle est du moins la pensée secrète qui dirige nos conseils. On perd de vue la question de puissance politique dont la portée est si grande. On n'aperçoit pas que le mauvais vouloir des états du nord et de l'est de l'Europe est empêché par le seul fait de l'exiguité de leur commerce et de leur marine, et faute de res-

sources suffisantes, tandis que l'Angleterre et la France, plus favorisées, mais cette dernière à un moindre degré, trouvent le moyen de faire face aux exigences d'une situation politique qui occupe tant d'hommes et absorbe tant de capitaux. Cependant c'est ici que nous entendons dire qu'il serait heureux que nous fussions arrivés à produire, par la betterave, au lieu de dix millions de kilogrammes, les quatre-vingts millions de sucre que la France peut consommer. On ne réfléchit pas que ce serait condamner au feu cent mille tonneaux de nos navires marchands et renvoyer à d'autres emplois huit à dix mille de nos meilleurs marins, en affaiblissant d'autant les moyens si précieux dont la défense de l'état dispose.

La meilleure, la plus sûre excitation de notre production industrielle, est tout entière dans la science des débouchés. Ce produit est parfait, mais à quels consommateurs s'adresse-t-il? Quel est le peuple éloigné qui, pour l'acquérir, viendra nous offrir quelqu'autre denrée utile, quelque moyen de satisfaire de nouveaux goûts? Dans la grande revue des nations qui se partagent la surface de la terre, quelles sont celles qui ont recours à nos travailleurs si laborieux, si intelligens, pour suppléer à l'imperfection des arts producteurs chez elles? Quels objets nous offrent-elles en échange? Quelles entraves, enfin, nos lois douanières n'apportent-elles pas à des communications dont la réciprocité seule assure les avantages et la durée? Telles sont les pensées qui se pressaient dans notre esprit en parcourant ces longues salles où les merveilles de notre fabrication étaient étalées, et combien notre joie eût été grande si, au lieu des écriteaux qui indiquaient les achats de quelques objets de luxe pour la liste civile, nous eussions vu sur quelque étoffe, sur un assortiment de quincaillerie, sur un produit simple, mais d'un bon usage : Ceci est destiné à l'Amérique espagnole, au Levant, aux Indes-Orientales! Nous aurions pensé alors que l'industrie française était dans la bonne voie. Quelque grande qu'ait été la munificence du roi et de sa famille, c'est bien autre chose d'avoir les peuples pour consommateurs. Mais le but de l'exposition était il de nous faire faire la revue des sources de notre prospérité et des causes qui peuvent assurer l'existence des travailleurs? non certainement, et pour s'en convaincre, il faut jeter un regard sur le principe de nos expositions publiques, et sur les motifs qui à diverses époques les ont fait renouveler.

Les fêtes publiques sont un des besoins les plus vifs des peuples dans l'état de civilisation. Associant la nation entière dans un concours vers un but unique, les solennités que l'état institue appellent toutes les classes à y figurer suivant le rang qu'elles occupent. Pour la multitude, le plaisir est d'autant plus grand que chacun y est à la fois acteur et spectateur. Ce-

pendant il faut un motif pour de telles réunions, les hommes ne sont guère conduits à s'assembler que pour rendre hommage à la Divinité, honorer la mémoire de quelque grand citoyen, ou célébrer la commémoration d'un événement qui a exercé une certaine influence sur la situation du pays. Les jeux scéniques, retribués par ceux qui y assistent, rentrent, aujourd'hui, dans la classe des réunions domestiques. En France et surtout à Paris, les cérémonies religieuses, dont pendant tant de siècles l'importance a été si grande, ont cessé d'être un lien commun entre tous les habitans. L'on ne trouve donc plus, à cette heure, que le principe politique qui soit en possession de provoquer les assemblées du peuple et de le faire participer aux cérémonies commémoratives de quelque évènement que l'on veut célébrer.

Ce sera un sujet digne de remarque que l'affaiblissement progressif de la foi politique qui, dans un court espace de temps, fait perdre tout intérêt, pour les assistans, à la circonstance qui a donné naissance à la fête publique. Ainsi, depuis la révolution française de 1789, les gouvernemens qui se sont succédé ont eu à cœur de perpétuer par des cérémonies le souvenir de leur origine et d'en fêter l'anniversaire. Mais bientôt chacun d'eux, faussant à son tour les principes sur lesquels sa naissance s'était appuyée, a vu le mépris du peuple flétrir et glacer les pompes dont le spectacle pouvait bien encore entraîner la foule, mais la laissait indifférente à la question morale qui en avait provoqué l'institution. C'est en vain que les rites se préparent et que les sacrifices se dressent avec appareil, quand la croyance s'est évanouie. L'histoire de nos fêtes, depuis la fédération de 1790 jusqu'à la commémoration actuelle de juillet, de leur établissement en harmonie avec le vœu populaire, des phases d'enthousiasme, d'indifférence, de conviction, de mépris, par lesquelles toutes celles qui sont aujourd'hui anéanties ont successivement passé, cette histoire, disons-nous, ne serait pas un des chapitres les moins piquans de notre grande histoire politique; car ce serait le tableau complet des variations de la conscience des hommes que les changemens de fortune ont tour à tour fait arriver au pouvoir.

Quoi qu'il en soit, l'idée d'associer aux revues et aux exercices militaires, qui composent la meilleure part de ce que nous appelons des fêtes publiques, l'exposition des productions de l'industrie manufacturière française, remonte à 1798. François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur, sous le gouvernement du directoire, voulut la faire concourir à la célébration de la fondation de la république. On était encore alors sous l'influence des mœurs d'apparat et du langage emphatique qui caractérisaient la transition des habitudes brutales de la convention à l'époque plus positive et

plus laconique de l'empire. La république française avait vu la première coalition se dissoudre, et une partie des puissances de l'Europe faire acte de reconnaissance. La fortune britannique maintenait seule une lutte que la présence de Bonaparte en Égypte devait rendre d'autant plus vive, et dans laquelle on vit bientôt rentrer, avec elle, Naples, la Russie et l'Autriche. Les évènemens de cette époque avaient un caractère de grandeur que toutes les merveilles de l'empire n'ont pu faire oublier, et le ministre, par son appel à l'industrie, voulait prouver à l'Europe que cinq années de guerre extérieure, combinées avec les maux de l'anarchie intérieure, n'avaient pas eu le pouvoir de modérer l'élan du génie producteur de la nation française. Le gouvernement décerna des médailles aux fabricans qui lui parurent mériter cette distinction, et annonça le projet de rendre périodiques et annuelles les expositions dont l'essai venait d'être tenté.

Ce n'est cependant qu'après l'avènement au consulat du grand capitaine du siècle, que la seconde exposition eut lieu. Ouverte le 19 septembre 1801, elle fut encore associée aux fêtes de la fondation de la république et concourut heureusement avec la signature des préliminaires de la paix avec l'Angleterre. L'année suivante à la même époque, une troisième exposition devait être la dernière qui fût consacrée au nom de la conquête de la liberté. L'empire était aux portes, avec son cortège de nouvelle noblesse, de princes, de ducs, de maréchaux, de sénateurs et de grands fiefs; et, quand en septembre 1806 une nouvelle exposition s'ouvrit, depuis deux ans, un ordre de chose tout nouveau régnait sur la France étonnée. Les idées avaient rétrogradé bien au-delà de la célèbre nuit du 4 août 1789, et les médailles décernées par les pairs des concurrens, par des hommes libres et indépendans, ne furent plus le seul mobile qui conduisit les industriels à s'associer au grand inventaire des richesses de la nation.

Il sera difficile aux hommes qui n'en ont pas été témoins, de comprendre l'influence puissante qu'exerçait alors la présence de Napoléon. Ses éclatantes victoires, ses gigantesques travaux, ses fortunes diverses, les entreprises colossales dans lesquelles il avait engagé la France, solidaire désormais de sa réussite, tout en lui agissait sur ceux qui venaient à l'approcher. Heureux qui obtenait un mot, un regard, une approbation; plus heureux ceux à qui il décernait quelque distinction flatteuse, car à lui moins qu'à tout autre souverain on eût osé proposer de récompenser la médiocrité. Napoléon, préoccupé de certaines fausses opinions pour la grandeur et la prospérité du pays, déçu peut-être par les rêves de son ambition particulière, avait, malheureusement, conçu l'idée que l'industrie peut s'improviser, que ses progrès peuvent se commander, que la repul-

sion du travail étranger suffit à développer le travail national, et il ne s'aperçut pas qu'en bornant la consommation française aux produits français, il paralysait l'excitation d'améliorer, et nous laisserait devancer par tous nos rivaux. Cette grande faute ne lui a pas été révélée, car l'exposition de 1806 a été la seule de l'empire. Elle fut brillante, il est vrai ; mais on eût pu craindre que les désastres des années qui précédèrent la restauration, l'ignorance des progrès que les arts mécaniques faisaient ailleurs, et les maux de l'invasion joints aux discordes civiles, ne fussent un jour près d'accabler les forces productives de l'industrie française, si le courage et le génie de la nation étaient choses qui pussent être anéanties.

Le gouvernement de la restauration, dominé par un esprit de retour vers l'ancien état politique de la France, sentait cependant la nécessité de se concilier les classes dont l'influence avait grandi dans le corps social pendant trente années de révolution. Il eut recours aux expositions des produits de l'industrie. Deux eurent lieu sous Louis XVIII, la troisième sous Charles X, car, depuis Napoléon, le chef de l'état est associé à la pensée de ces grandes solennités. C'est vers lui que se dirigent les vœux, c'est de lui qu'émanent les encouragemens, les récompenses et les faveurs. Les appréciations se combinent entre le ministre dirigeant et le jury qu'il a nommé. La situation sociale, les recommandations puissantes, entrent en considération avec le mérite et l'habileté. La modestie, qui attend sauvagement que l'on aille à elle, a tort, comme c'est à peu près le cas dans toutes les choses de ce monde, et les hommes honorables qui donnent leur avis sur les concurrens font assurément de leur mieux pour ne point commettre d'injustice.

Les trois expositions de la restauration ne se rattachent plus, comme autrefois, à une commémoration publique; elles ont été des actes politiques isolés, conseillés par M. Decazes et par M. de Villèle, pour rapprocher du trône les industriels du pays. Il fallait bien, à l'occasion, leur témoigner quelque intérêt, accorder à ceux qui se montraient dévoués, des honneurs qui eussent l'apparence de n'être pas de simples faveurs. On cherchait, dans l'urbanité du souverain, le moyen de faire quelque conquête qui prouvât que l'on avait des amis en dehors des courtisans.

L'exposition qui vient de se clore est un acte politique comme les trois expositions de la restauration. Des questions vives venaient d'être agitées à la tribune publique; la marche du pouvoir n'avait pas toujours été en harmonie avec son origine; la législature arrivait à son terme : aucun des moyens dont on peut disposer, n'était à négliger, s'il devait contribuer à donner quelques voix au pouvoir dans les élections annoncées. Une exposition appelle à Paris, met en relation avec l'administration les hommes

qui au fond des départemens exercent le patronage des industries auxquelles l'existence de nombreuses familles est souvent attachée. Un accueil gracieux, de douces paroles, des concessions long-temps ajournées, mais que l'occasion fait accorder, l'espoir d'honorables distinctions, dont l'obtention satisfait l'amour-propre ou l'intérêt, tout cela adoucit bien des préventions, calme bien des irritations; et le système du ministre, car le principe du pouvoir n'est pas en question, ce système qui, à distance, avait paru si mauvais, finit par se trouver passable et par recueillir le vote de l'industriel qui cependant comptait le refuser.

Nous trouvons donc aisément le motif qui décide le gouvernement à ouvrir une exposition à une époque donnée; les raisons que les fabricans ont d'y paraître sont d'une nature plus variée. Il est douteux pour nous qu'une semblable institution eût du succès dans un pays dont la production a pour double mobile la consommation du pays et celle des contrées éloignées, en Angleterre par exemple. Cette partie de la fabrication qui est destinée à l'exportation est souvent le résultat de renseignemens pris avec beaucoup de difficulté et à grands frais. Des indications spéciales deviennent une propriété dont la communication ferait disparaître le prix. Tel autre fabricant perfectionne laborieusement les machines qui diminuent le coût du travail, et ne peut désirer de transmettre à ses concurrens le fruit de ses méditations et de ses dépenses. L'Angleterre n'a donc pas d'expositions industrielles; mais le voyageur qui parcourt le monde, qu'il entre sous la tente de l'Arabe, dans la hutte de l'Indien ou dans la demeure des colons espagnols, affranchis à cette heure du joug de leur métropole, y trouvera certainement quelques-uns des ustensiles domestiques et peut-être tous de fabrique anglaise. Les vêtemens des riches comme ceux des classes inférieures vous offriront encore les traces de l'industrie anglaise, et cette exposition toujours existante et toujours renouvelée vaut bien l'exposition d'apparat qui, pendant quelques semaines, met en émoi toutes les intelligences de la France.

Sans chercher à pénétrer trop profondément dans le for intérieur, on peut donc apprécier raisonnablement la combinaison des causes diverses qui entraînent les fabricans français à paraître à l'exposition. Quelques-uns, certains de leur supériorité, tiennent à en rendre le pays juge et témoin, et songent un peu aussi à l'avantage que leur procureront des distinctions méritées par d'honorables travaux. Beaucoup y vont parce que l'un de leurs voisins s'est déterminé à y aller, et qu'en ne l'imitant pas, ils donneraient à croire que l'industrie locale est concentrée dans une seule main. Cet inconvénient est plus grave pour eux, que celui de commettre leurs produits à l'examen de rivaux qui pourront y puiser des renseigne-

mens de fabrication ou des elemens de concurrence. D'autres comptent s'aider de la publicite que reçoit de la presse periodique l'examen de l'exposition. D'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, ne voient dans l'exposition qu'un mode de remplacer les foires du moyen-âge, et d'operer plus promptement la circulation et le débit d'une marchandise.

Les foires étaient utiles et nécessaires alors que la féodalité et la division de l'Europe en petits etats rendaient les routes peu sûres, et obligeaient, comme cela se pratique encore en Asie, les acheteurs à se réunir en caravanes pour leur protection mutuelle. Ces temps sont loin de nous, et cependant Beaucaire, Francfort-sur-le-Mein, Leipsig, etc., attirent encore les commerçans éloignés, comme les consommateurs du voisinage; ce sont des bourses annuelles pour les uns, des lieux d'approvisionnement pour les autres. L'exposition de Paris a pris, dans quelques-unes de ses parties, un peu de ce caractère, et une portion considérable des exposans a plutôt compté sur le débit immédiat que lui procurerait ce bazar ouvert pendant deux mois, que songé au jugement que l'on pouvait porter de ses produits. Certes, nous sommes loin de blâmer les hommes qui recherchent les avantages qui doivent, dans ces occasions, compenser pour eux quelques-unes des chances de la carrière industrielle; mais on peut se demander si c'est bien là le but que le gouvernement devrait se proposer, et quelle est alors la part du pays dans ces éclatantes réunions?

Il n'entre pas dans notre plan de retracer les progrès que les fabricans et les producteurs français ont pu faire dans les vingt années qui se sont écoulées de 1806 à 1827. Ces progrès étaient grands; mais ont-ils été en proportion de la longue période que cet espace de temps comprend? Nous n'hésitons pas à dire que non. Ce n'est pas avancer que de ne pas resserrer la distance où l'on est de ses concurrens. La marche de l'industrie a été embarrassée, hésitante. S'appuyant principalement sur la consommation intérieure, elle a été, d'un autre côté, peu secondée par le commerce extérieur, dont la situation est toujours si difficile. La science de la création, c'est la science des débouchés; et comment s'étonner de la lenteur du développement de notre production quand les vérités économiques les plus triviales sont mises en doute ou combattues par les ministres les plus influens de l'état, qui croient seuls avoir découvert la vraie science économique?

Les doctrines prohibitives sont commodes pour les gouvernans; elles leur concilient l'affection d'une classe entière de producteurs qui se trouvent délivrés du souci de la concurrence étrangère. Le dommage souffert par chaque consommateur en particulier ne paraît pas à celui-ci assez

grand pour mériter une réclamation bien vive; car il ne s'aperçoit pas que le mal est dans le principe, qui pèse par une réunion de plusieurs petits dommages partiels, et que la masse de ces dommages vient renchérir la production, dont, à son tour, il s'occupe. Il vaudrait mieux, pour lui, ne pas être protégé et ne pas subir la protection accordée aux autres. Les prohibitions absolues surtout ont fait d'autant plus de mal, que l'industrie française n'avait pas le moyen de mesurer l'espace qui la séparait de l'industrie étrangère.

Quoi qu'il en soit, nous devons rendre justice aux efforts et à la persévérance des industriels français. En dépit des causes puissantes qui les entravent, on doit reconnaître que les progrès ont été grands depuis l'exposition de 1827. Deux mauvaises années, celle de la crise commerciale et celle du choléra, sont comprises dans cette période. Beaucoup d'honorables existences ont succombé dans une lutte vive et terrible; mais la fortune du pays a surnagé. On a compris, dans quelques branches, que la prohibition ne défendait pas contre la contrebande, et encore moins contre la concurrence intérieure. On s'est alors adressé à l'intelligence, à l'introduction des moyens perfectionnés, à la réduction de tout ce qu'il a été possible de diminuer dans les frais de production, et par l'abaissement des prix on a créé une augmentation réelle dans le nombre des consommateurs. Il est à déplorer que ces améliorations aient été encore généralement trop faibles pour nous faire prévaloir sur les marchés étrangers et accroître la masse de nos exportations. Il faut donc briser de nouvelles entraves et entrer plus largement qu'on ne l'a fait dans la voie de l'affranchissement commercial. Il faut interroger les besoins des autres peuples, honorer celui qui ouvre une nouvelle route de déplacement commercial, car il est aussi utile que celui qui nous dote d'un produit nouveau.

Nous appartenons à Paris, à une société qui a fait beaucoup de choses bonnes et utiles, sous le titre de Société d'encouragement pour l'industrie nationale, et nous nous sommes souvent émerveillé de voir qu'attentive à récompenser celui qui établissait à grands frais, à l'aide de quelque protection douanière, un produit que nous recevions précédemment de l'étranger, elle n'ait jamais détourné ses faveurs sur celui qui aurait procuré le placement à l'étranger de quelque article français. La grande phrase, la phrase obligée dans toutes ses solennités, et qui était encore, il y a peu de jours, répétée devant nous, est *l'affranchissement du tribut payé à l'étranger*. On est beaucoup plus occupé de ne rien recevoir des autres nations que de leur vendre, et cependant cette société a au nombre de ses comités un *comité de commerce*, dont l'existence, il est vrai, ne se révèle nulle autre part que sur le tableau des membres qui le composent.

Que l'on ne voie point dans les réflexions qui précèdent l'empreinte d'un esprit chagrin, qui demande ce que chacun regarde comme impossible à obtenir. C'est notre conviction qu'il dépend du gouvernement, par un bon emploi des moyens qui sont à sa disposition, de rendre de grands services à l'industrie française, en s'enquérant des débouchés qu'elle doit solliciter, en abolissant les droits des matières premières, réduisant les taxes de consommation, et remplaçant par une protection modérée les prohibitions absolues. Les vaines terreurs de cette dernière mesure se dissiperaient bien vite, remplacées par l'excitation d'une concurrence extérieure éventuelle, placée à une distance assez grande pour ne pas être dangereuse.

Une hardiesse moins grande, et dont la portée eût été immense, c'est l'introduction à l'exposition, et dans un local particulier, des produits de l'industrie étrangère, avec des notes sur leur destination. Là, en outre de l'enseignement que la généralité des fabricans français y eût puisé, nous aurions pu juger que les articles dans lesquels nous sommes restés les plus arriérés sont justement ceux qui, prohibés dans leurs analogues, sont par leur volume, leur poids, leur valeur, le mieux défendus contre la contrebande. Ainsi la poterie, la quincaillerie, la coutellerie, valent d'autant moins en France, que l'on n'a pas le moyen de les comparer à celles de l'étranger.

Un coup d'œil rapide sur les principales branches de l'exposition servira de complément à nos pensées.

Considéré sous un point de vue philosophique, le travail tout entier de la société, ou l'ensemble des opérations qui, dans la vue d'une application à nos besoins, modifie et change la forme des objets pour la création de nouveaux produits, mérite le nom d'*industrie*. La science agricole, les arts manufacturiers, le commerce de déplacement, sont dirigés par les mêmes principes économiques, et leur exploitation repose sur des bases semblables. Tous emploient comme moteurs ou comme agens destinés à suppléer soit à l'insuffisance de la force humaine, soit à l'inhabileté des organes dont la nature nous a pourvus, des instrumens plus ou moins perfectionnés. Ces instrumens reçoivent le nom d'*outils*, quand leur impulsion peut provenir d'une main isolée, capable à elle seule de les mettre en œuvre, et celui de *machines*, quand leur ensemble offre une combinaison de forces diverses, surveillée ou mise en action par une ou plusieurs intelligences.

Les machines sont des produits d'une importance d'autant plus grande que la perfection à laquelle elles peuvent atteindre détermine et facilite la création de tous les autres produits du travail de la société. L'on ne s'é-

tonnera donc pas de nous les voir placer au premier rang dans la revue des objets qui ont été offerts aux regards du public.

A la restauration, la France était pauvre en machines, et bien que l'instruction théorique et la science soient parvenues, dans ce pays, au plus haut degré d'élévation, la pratique, faute d'occasion de l'exercer, était restée complètement arriérée. Comment, en effet, les arts mécaniques auraient-ils pu faire des progrès? Les moyens de produire, quelque imparfaits qu'ils soient, sont presque toujours suffisans à ceux qui sont protégés par des prohibitions contre les productions étrangères. Ce n'est que lorsque la concurrence intérieure augmente et se développe que les plus industrieux sentent la nécessité de recourir à des procédés perfectionnés. Mais alors quelles ne sont pas les difficultés qu'ils éprouvent pour améliorer les instrumens dont ils se servent? Par représailles de la clôture du marché de consommation, les étrangers prohibent la sortie des machines, et, sans égard pour le libre arbitre que la nature accorde à tous les hommes, ils frappent de rudes peines les ouvriers qui tenteraient de s'expatrier. Ainsi les mécaniciens français ont eu à lutter contre le manque de bons modèles, la privation d'ouvriers instruits et intelligens, la cherté du combustible et des métaux, et surtout contre celle de la fonte et du fer, accrue par l'énormité de nos droits protecteurs. Lorsque des efforts soutenus ont pu remédier à quelqu'une de ces causes, d'autres n'en existaient que plus puissantes, et si nous avons à nous émerveiller, c'est que l'art de la mécanique n'ait pas péri dans cette lutte. La persévérance de quelques hommes laborieux, l'aide des artistes et des ingénieurs étrangers, que les lois pénales de leur pays n'ont pas découragés, ont cependant naturalisé en France la fabrique des machines; et quand nous aurons à bon marché du fer et de la houille, nous pourrons bientôt suffire aux besoins de nos manufactures. Déjà un certain nombre d'ouvriers en sont venus à acquérir cette capacité qui imprime l'impulsion à de nombreux ateliers, et l'exposition de 1834 a montré les importans progrès qui ont eu lieu depuis celle de 1827. Ce n'est pas qu'on y remarque aucun système neuf, que l'on puisse signaler comme une découverte, mais c'est déjà beaucoup que d'y rencontrer d'heureuses imitations, et ce caractère de précision dans l'exécution qui a trop long-temps manqué aux mécaniciens français.

Le fabricant de machines qui recherche des commandes peut trouver quelque avantage dans la publicité; mais les industriels qui font établir dans leurs propres ateliers les appareils dont ils se servent ne paraissent guère à une exposition qui les déposséderait du privilége des améliorations qu'ils ont pu imaginer. Quelque nombreuse qu'ait été la liste des machines qui ont été soumises aux regards du public, quelque étendue qu'il ait fallu

donner à la place qui leur était assignée, nous regardons comme incomplète la série de cette partie de l'exposition, et nous en augurerions volontiers que la France est plus riche en ce genre qu'elle n'a dû le paraître, quoique bien loin encore du point où elle doit arriver. Les arts industriels ne peuvent avancer qu'avec le secours de la mécanique, et les mesures qui faciliteront cette branche importante réagiront sur toutes les autres. Abaissement du prix des matières, instruction des ouvriers, bonne direction des capitaux, c'est là ce qu'exige la prospérité future de la France.

Les machines à vapeur qui ont figuré à l'exposition, les presses à huile, la machine à broder et la machine à aunner, les bancs à broches pour la filature du coton et pour celle de la laine, la belle presse monétaire et la presse à imprimer de M. Thonnelier, l'engrenage d'impression au cylindre à trois couleurs pour les toiles peintes, attestent, avec une foule d'appareils plus ou moins ingénieux, une recherche sérieuse des effets obtenus par les combinaisons de puissance et une étude heureuse des procédés en usage chez nos voisins.

Une partie de l'exposition qui nous a le plus aidé à nous rendre raison des obstacles qui s'opposent encore au développement de la mécanique est celle où on a essayé de nous donner une idée de la puissance métallurgique en France. Hélas! nous manquons de cuivre, de plomb, d'étain, de zinc, et nos exploitations de fer, protégées dans la vue du profit qui pouvait en résulter pour les propriétaires de forêts, ne nous fournissent qu'à un prix exorbitant le plus nécessaire et le plus précieux des métaux. La législation française a cherché le moyen d'augmenter la production intérieure du fer en adoptant des dispositions qu'elle a cru favorables aux entrepreneurs de cette industrie, et elle n'a été en définitive avantageuse qu'aux propriétaires de combustibles. C'est cette classe qui a recueilli, au détriment du pays, tout le fruit du droit prohibitif sur lequel on éprouve aujourd'hui tant de difficulté à revenir.

La France a accueilli un système particulier sur les droits des fers. Elle impose à un taux plus élevé le fer de la moindre valeur, celui qui est fabriqué à la houille, et qui ne convient pas à tous les emplois. Aussi l'importation, en 1832, n'a-t-elle été que de 178 tonnes (de 1,000 kil.), sur un acquittement total de 5,806 tonnes. Le pays a reçu, dans cette même année, 6,800 tonnes de fonte brute de l'étranger, et 676 tonnes d'acier. La production locale, correspondante à cette époque, a été évaluée à

225,250 tonnes de fonte;
9,000 de fer obtenu du minerai;

dont l'emploi a eu lieu sous toutes les formes.

L'Angleterre, dont la production en métaux est élevée à un si haut degré, qui exporte elle-même chaque année

25 à 30,000 tonnes de fonte brute ou mazée,
Et 70 à 80,000 tonnes de fer en barres ou en verges,

tire cependant de l'étranger pour sa consommation

15 à 16,000 tonnes de fer en barres du nord,

c'est-à-dire près de trois fois autant que nous en recevons nous-mêmes. Le fer est un instrument de travail, on ne saurait en avoir trop, et l'abaissement des droits aurait des résultats incalculables pour l'agriculture, la marine et l'industrie du pays. Les maîtres de forges en souffriraient moins qu'on ne pense, l'exposition nous a révélé des progrès que nous attribuons plus au développement de la science qu'à la protection des prohibitions. Au reste, ce n'est pas à cette exposition que l'on peut juger de l'état actuel de l'exploitation métallurgique en France. Importante comme l'est cette industrie, on ne peut l'apprécier sur des échantillons qui laissent une idée trop imparfaite du travail qui a été nécessaire pour les obtenir.

Les travaux de préparation exercés sur les métaux bruts, pour en faciliter l'emploi dans les arts, ont fait les mêmes progrès que la fabrication des machines, sans lesquelles il n'eût pas existé de résultat possible. On remarque, sur les précédentes expositions, une supériorité incontestable dans les dimensions et la perfection de la main-d'œuvre pour le plomb coulé en tables, pour le plomb laminé, et pour l'étain en feuilles à étamage. Le laminage du zinc, du cuivre pur, du laiton, du bronze, et du fer amené à l'état de tôle ou de fer-blanc, l'emboutissage du cuivre pour fonds de chaudières, le moulage de la fonte, la conversion du fer en acier, et la tréfilerie du fer et du cuivre pur ou allié se sont également distingués. Nous nous réjouissons de voir préparer ainsi les élémens nécessaires à des industries d'une autre nature, d'autant plus que la prohibition absolue d'importation étrangère qui frappe sur presque tous n'est pas une des causes les moins fortes du haut prix des travaux de ces diverses fabrications.

Les instrumens d'agriculture, exposés isolement, n'ont offert aucun ensemble des moyens qu'emploie à présent cette branche précieuse de la fortune publique. La science agricole n'a pas été appelée d'une manière spéciale à l'exposition de l'industrie, et c'est par d'autres juges et dans un autre concours que ce qui s'y rapporte doit être apprécié. Cependant on n'a pas dû refuser ce qui était envoyé sous le titre d'outils fabriqués. Quelques charrues nouvelles, entre autres celle de Grangé, des moyens de

transport et d'autres objets connus depuis long-temps constituaient cette partie de l'exposition.

Sous l'empire d'un tarif qui, lorsqu'il ne prohibe pas, frappe la production étrangère de droits exagérés, les ouvriers français ont été plus souvent entravés qu'aidés. Ce qui se faisait le plus remarquer à l'exposition, c'était l'absence des outils, aides si précieux dans les arts. Nous rendons justice aux efforts des fabriques de faux, de limes, de rapes, de taillanderie, qui ont paru dans les salles de l'industrie; mais la prohibition ou les surtaxes les ont moins favorisées que le haut prix du fer et du combustible ne leur a été nuisible, et les tableaux de notre commerce extérieur nous serviront à cet égard d'enseignement. Devant laisser à part l'année 1831, époque de crise commerciale, nous prendrons la moyenne des deux années 1850 et 1852, et celle de 1825-1826, pour base de nos comparaisons avec les années antérieures.

Sous le tarif de 1814, les faux payaient, du plus haut droit, 72 francs par 100 kil., et l'importation moyenne de 1818 à 1822 a été de 325,000 kil. Le tarif de 1822 a porté le droit à 176 francs. L'importation annuelle de 1825-26 a été de 285,000 kil., celle de 1850-52 de 275,000 kil., éprouvant à peine une diminution d'un sixième, en dépit de 150 pour 100 d'augmentation sur un droit déjà élevé, car de bonnes faux ne peuvent être remplacées.

La quantité de faucilles et autres instrumens aratoires que l'on importe en France est plutôt en voie d'accroissement, car le travail rural augmente, et nos forges françaises ne répondent pas aux besoins.

Les limes communes payaient 60 francs 50 cent. par le tarif de 1814, 83 francs 60 cent. par celui d'avril 1818, 95 francs par celui de juin 1820; les limes fines étaient tarifées en 1814 à 176 francs, à 254 francs et à 291 depuis 1820. Il s'est importé moyennement des premières 211,000 kil. de 1818 à 1820, 285,000 kil. en 1825-26, 258,000 kil. en 1850-52; et des secondes 32,000 kil. de 1818 à 1820, 29,000 kil. en 1825-26, enfin 36,000 kil. en 1850-52.

Que si nous passons aux articles désignés sous le nom d'*outils*, le tarif de ceux de *pur fer* n'a pas été changé depuis 1814, et l'importation fort variable n'offre point de moyenne sur laquelle une opinion puisse se fixer. Mais les outils *de fer rechargés d'acier*, imposés à 118 francs par 100 kil. en 1814, l'ont été à 164 francs en 1820. La moyenne de l'acquittement a été de 140,000 kil. en 1818-19, de 114,000 kil. en 1825-26, et seulement de 82,000 kil. en 1850-52. Les outils de *pur acier*, tarifés aux mêmes époques à 176 francs, puis à 254 francs, ont obtenu un acquittement an-

nuel de 30,000 kil. en 1818-19, et, après quelque variation dans ce chiffre, de 31,000 kil. en 1830-32.

De semblables considérations et les mêmes changemens du tarif s'appliquent aux deux qualités de *scies* dont on a reçu 27,000 kil. en 1818 et 25,000 kil. en 1830-32.

On voit que l'élevation des droits n'a rien changé à la nécessité des importations, parce que les outils sont une chose indispensable à l'ouvrier, et que l'exorbitance de l'impôt n'a pu amener les fabricans français à en établir qui pussent satisfaire les besoins de ceux qui les emploient. Les quantités importées restent au même niveau, seulement on a prélevé sur le salaire des classes pauvres le moyen de répondre aux exigences d'un droit protecteur. Les seules parties constituantes des articles dont nous venons de parler sont le fer et le bois, avec plus ou moins d'une main-d'œuvre souvent assez grossière, et les taxes varient de 60 francs 50 cent. et 95 francs jusqu'à 234 francs le quintal métrique, c'est-à-dire bien au-delà de ce que paient la majeure partie des denrées exotiques précieuses que le commerce introduit pour la consommation des classes riches.

Si un tarif modéré et sage eût été établi, peut-être l'importation des outils étrangers se serait-elle accrue avec le développement du travail en France. Nous avons peu de foi aux calculs des valeurs officielles dont se sert l'administration, l'époque où elles ont été établies est déjà éloignée, et la production améliorée est partout moins coûteuse; nous trouvons cependant, en les prenant pour base, que les droits ont été de 78,000 francs sur une valeur de 120,000 francs d'outils rechargés d'acier venus de Prusse, d'Angleterre et de Belgique en 1832. Où en sont donc nos fabricans d'outils, pour qu'un droit de 66 pour 100, qui, dans notre opinion, est de 100 pour 100, n'ait pas empêché cet acquittement? Quoi! on leur donne pour prime la valeur de l'objet produit, et cela ne suffit pas! Que devient alors le droit protecteur, si ce n'est une taxe directe sur l'emploi des outils, sur le travail, sur l'industrie? Cette taxe, réunie à celles que nous imposons aux matières premières, exerce, comme nous continuerons à le démontrer, l'effet le plus fâcheux sur notre production industrielle. On a voulu tout protéger, on a réussi à tout étouffer, à rendre surtout la production coûteuse, et pour avoir renoncé à acheter de l'étranger, nous avons augmenté la difficulté de lui vendre.

Si nous regardons comme un mauvais acte d'économie politique, la mesure qui a porté une taxe exagérée sur les outils de l'ouvrier, sans parvenir à les faire remplacer par des outils faits en France, nous jugerons tout aussi sévèrement l'impôt sur les laines adopté dans le but, non de favo-

riser l'agriculture, mais d'élever le prix du fermage des terres, au grand détriment de l'agriculture, et pour le seul bénéfice du propriétaire. L'exposition de 1834 nous a montré de belles et bonnes laines produites sur le sol français. Le nord de la France, c'est-à-dire les départemens qui avoisinent Paris, la Normandie, l'Artois, la Champagne, la Picardie, la Brie, la Beauce et l'Ile de France possèdent presqu'exclusivement les moutons à laine fine et à toisons améliorées. Il n'existe guère qu'une exception dans le troupeau de Naz, département de l'Ain, vrai type de supériorité, et qui montre à cent vingt lieues de la capitale les résultats que peuvent obtenir des hommes judicieux et éclairés. Nous louerons surtout les propriétaires de ce que, seuls de tous les producteurs de laines, ils ont compris que l'intérêt de l'agriculture n'était pas de vendre sans concurrence aux fabricans d'étoffes, mais de voir les manufactures se développer et s'améliorer. Eux seuls ont combattu les mesures désastreuses contre lesquelles le gouvernement se débat à cette heure.

Pendant une longue période, les pays industrieux entraient assez volontiers dans la voie de prohiber ou d'entraver la sortie des laines, mais aucun ne songeait à repousser ou à frapper d'un droit celles qui arrivaient de l'étranger. On regardait comme précieuses toutes les matières premières, et on les exceptait soigneusement des prohibitions. L'Angleterre, sous les ministres tories dont le règne a duré un quart de siècle, a commencé, en 1803, à leur imposer un droit qui équivalait d'abord à 15 francs par 100 kilogrammes, et qui fut graduellement élevé jusqu'à 23 fr., 30 c. (un denier par livre), taux auquel il était encore en octobre 1819. La même influence, qui depuis a agi chez nous, amena un changement de système. Le droit fut porté, vers la fin de 1819, à 6 deniers par livre (139 fr. 80 c. pour 100 kilogrammes), et subsista ainsi jusque vers la fin de 1824, où l'on est enfin revenu au droit de un denier (23 fr. 30 c.) pour la laine dont la valeur dépasse un shilling la livre, et moitié de ce droit pour celle qui est au-dessous.

En France, la loi du 28 avril 1816 n'imposait les laines qu'à un simple droit de contrôle de 1 fr. par 100 kil. A la sortie, en revanche, on percevait 33 fr. sur les laines fines lavées, 16 fr. 50 c. sur les mêmes laines en suint, et on prohibait les laines communes. La production se développant dans toute l'Europe, les prix baissèrent dans une série de bonnes récoltes, et le système de prohibition étant réclamé par les grands propriétaires, on fixa le tarif des laines brutes ou en suint à 24 fr. 20 c. pour les surfines, 18 fr. 15 c. pour les fines, et 12 fr. 10 c. pour les communes; le double quand elles étaient lavées à froid, et le triple quand elles étaient lavées à chaud. Un simple droit de balance fut mis à la sortie.

Ces mesures n'opérèrent pas assez vite au gré des éleveurs de troupeaux. L'importation qui de 6,950,000 kil. en 1821, de 9,120,000 kil. en 1822, était tombée à 4,400,000 kil. en 1824, s'était relevée à dépasser 6 millions en 1825. On s'effraya de nouveau, et on porta en 1826 le droit à 55 pour cent de la valeur sur toutes les sortes sans distinction, avec défense d'admettre une déclaration au-dessous du prix de 1 fr. le kil. pour la laine en suint, le double ou le triple pour les laines lavées à froid ou à chaud.

C'est donc justement quand, sous le ministère de M. Huskisson, l'Angleterre comprenait que les mesures prohibitives ou répulsives cessaient d'avoir quelque valeur, puisque la situation de l'Europe permettait à chaque état de les employer, c'est, disons-nous, dans ce même moment que les législateurs français s'empressaient de s'en emparer. Mais d'autres causes que celle de la concurrence étrangère agissaient sur le prix des laines. Plus on cherchait à en élever le prix, plus on mettait obstacle au commerce d'exportation, et la France cessant d'être un marché favorable pour les laines, les fabricans eurent de la peine à assortir des mélanges convenables. Le ralentissement des travaux devint plus funeste que le bas prix antérieur, et les troupeaux cessèrent de recevoir les mêmes soins. La France comptait 55 millions de bêtes à laine en 1819. Suivant M. Ternaux, elle n'en avait plus que 29,500,000 en 1828, donnant moyennement en laines lavées, 150,000 kil. de laines surfines, 5,000,000 kil. de laines fines, et 22,000,000 kil. de laines communes.

Depuis 1828, la production a encore diminué; les prix, par des causes générales dans toute l'Europe, ont subi une hausse de 60 ou 80 pour cent, et la France, manquant surtout de laines communes, a importé dans toutes les espèces 7,950,000 kil. en 1830; 5,858,000 kil. en 1851 et 4,624,000 kil. en 1852.

Nous avons parlé de la législation anglaise et de ses variations. Les résultats justifient toutes les conséquences que l'on peut en déduire. La moyenne, pour le Royaume-Uni, des acquittemens de laine étrangère pour les années 1820, 1821 et 1822, n'atteint pas 6 millions de kilogrammes; elle dépasse 12 millions et demi pour les années 1850, 1851 et 1852. Toute cette laine a été avantageusement employée par le fabricant anglais, et elle a empêché le pays de perdre la consommation des peuples étrangers qu'il était en possession de fournir. L'exportation des étoffes, bonneteries et lainages de toute espèce dont la valeur déclarée a été en 1820 de 5,586,000 liv. sterl., qui, quelquefois s'est élevée par occasion jusqu'à 6 millions sterl., est encore pour 1852 de 5,244,000 liv. sterl., ou plus de 131 millions de France, dans lesquels ne sont pas compris près

de 2 millions de kilogrammes de laine filée, dont la production et le travail ont été acquis au pays.

Les Anglais produisent plus de laine qu'aucun autre peuple, et cependant ils ont eu le bon sens d'admettre très facilement toutes les laines étrangères, en même temps qu'ils laissent sortir les leurs sans contrariété. Aussi leurs fabriques prospèrent, profitent de toutes les chances commerciales que le monde entier peut offrir, et offrent, au producteur de laines du pays même, le débouché le plus avantageux qu'il puisse rechercher. En France, nous voulons protéger la laine de nos troupeaux, et au lieu de chercher à améliorer le marché en nous occupant de trouver l'emploi des articles manufacturés, nous croyons avoir tout fait quand nous avons fermé la porte à la matière première étrangère. Aussi allons-nous voir quelle a été la suite de ces dispositions pour notre industrie manufacturière, si belle et si importante. Une ordonnance rendue récemment a réduit à la vérité à 22 pour cent le droit sur les laines, et elle a aboli le minimum des déclarations qui pourront à l'avenir être faites sur la valeur réelle. Mais ce palliatif est trop faible pour amener un notable changement dans l'état du commerce.

L'emploi le plus important qui se fasse de la laine est dans la fabrication des étoffes destinées aux vêtemens, et surtout de celles qui portent spécialement le nom de *draps*.

Les manufactures de draps ont, dans le cours d'un siècle et demi, conquis en France une supériorité bien caractérisée sous le rapport de la qualité, de l'éclat et de la couleur. L'exposition de 1834 est loin, quoi qu'on en ait dit, d'indiquer une marche rétrograde. Les efforts des fabricans, bien qu'entravés par tant de causes fâcheuses, ont conservé à cette industrie le rang où elle s'était élevée. Mais cette place est-elle d'accord avec les enseignemens de la science économique, et les résultats sont-ils en rapport avec le développement du mouvement social sur le globe entier? Il nous sera, malheureusement, facile de démontrer que non, et la sévérité de nos observations ne doit pas empêcher d'en mesurer la portée.

Nous concevons qu'en France, un partage plus égal de la fortune publique a permis, depuis 1789, à un plus grand nombre de citoyens, d'atteindre à la consommation de certains produits réservés autrefois aux classes supérieures. Les fabriques des étoffes communes de nos aïeux, comme la ratine, la bure, le froc, se transforment petit à petit en fabriques de draps ordinaires, fournissant un vêtement plus décent, plus durable, qui fait disparaître les différences trop tranchées entre les diverses classes sociales. Les nuances extérieures, ramenées de plus en plus à un type

commun, hâtent le progrès d'une civilisation qui n'est complète que lorsqu'elle a pénétré dans les masses. Sous un point de vue moral qu'il serait facile de développer, nous devons donc désirer toutes les mesures qui peuvent abaisser les prix des choses bonnes et belles, et les faire descendre dans la consommation générale. Nous devons le désirer encore pour reconquérir au pays les débouchés à l'étranger auxquels il a droit de prétendre, et qui seuls peuvent maintenir les progrès de notre industrie.

Les documens officiels, dans lesquels les gouvernemens des pays civilisés rendent compte des faits commerciaux, nous ont toujours paru d'une grande importance, et nos efforts ont constamment tendu à assurer à la France les bienfaits de cette publicité qui n'était pas même refusée à l'Espagne et à la Russie. Mais ces documens, quand on les obtient, ne peuvent contenir, avec les faits principaux, tous les détails nécessaires pour les expliquer. Un certain esprit de critique est donc nécessaire pour en faire bon usage et nous aider à porter quelque jour sur la vraie situation de notre commerce de draperie et de lainages avec l'étranger et sur son effrayante insignifiance.

Nous avons vu qu'en 1832 la France avait importé 4,621,594 kil. de laine pour une valeur déclarée de 7,861, 821 fr. D'après la rigueur de la faculté de préemption laissée à la douane, cette valeur peut être regardée comme exacte et en rapport avec le droit payé de 2,595, 755 f.. Le prix moyen de la laine importée est donc de 1 fr. 70 c. le kil., et comme le minimum de déclaration était de 1 fr. pour la laine en suint, ou de 2 fr. pour la laine lavée à froid, il est évident que cette importation est presqu'en entier en laines communes, d'autant que nous avons en France une proportion excédante de laine fine.

L'exportation générale des objets de toute espèce fabriqués avec la laine, y compris même les laines teintes ou filées, a été, en cette même année 1832, de 486,076 kil., dont la valeur se résume *officiellement* en 37,657, 852 fr.

Les primes à l'exportation, basées sur la loi de douanes de mai 1826 et l'ordonnance de mai 1831, n'ont été liquidées en 1832 que sur une partie de cette exportation soit 1,245,856 kil. et ont été de 2,982,116 fr., c'est-à-dire qu'elles avaient déjà excédé de 388,561 fr. les droits perçus, et que les paiemens n'étaient pas achevés.

Si l'on descend maintenant dans les détails, on verra que nos exportations ont été de

680,844	kil. draps évalués officiellement.	18,382,788 fr.
157,569	» casimir et mérinos	7,405,743
838,413	kil. valant.	25,788,531 fr.

et l'on va en conséquence répétant partout que notre commerce d'exportation est encore de 26 millions. Mais à l'article des primes, on voit que l'on a accordé 1,746,725 fr. sur 624,251 kil. à 15 et demi pour cent, valeur en fabrique. Cette valeur de fabrique, sur laquelle on perçoit la prime, est portée par les déclarans, et les officiers de la douane le savent bien, aussi haut qu'il est possible de la faire admettre, et il en résulte que la valeur de ces 624,251 kil. ne dépasse pas 12,568,570 fr.

Il est difficile de diviser ce qui tient au drap, de ce qui a pour objet le casimir et le mérinos, mais en admettant un cinquième du poids, pour ces dernières étoffes, ce qui est la moyenne, on aurait pour

500,000	kil. de draps ou environ.	450,000 aunes
	à 18 fr. prix moyen d'exportation.	8,100,000 fr.
124,251	kil. casimir et mérinos.	4,468,570
624,251	kil. valeur déclarée.	12,568,570
214,182	non liquidés, dont la valeur proportionnelle relative est de.	4,208,214
858,413	kil. de draps, casimir et mérinos, ont donc pour valeur réelle.	16,772,584 fr.

c'est-à-dire qu'il faut déduire un grand tiers de la valeur officielle portée dans les tableaux des douanes.

Qu'est-ce donc pour un pays comme la France qu'une exportation de 16 à 17 millions de draperie?

Les autres exportations ont été en 1852, étoffes, pures et mélangées, châles de laine, passementerie, et

divers. . . .	238,414	kil. valeur officielle. . . .	5,464,742 fr.
Couvertures	210,890	— — — — — — — —	1,466,590
Tapis. . . .	9,451	— — — — — — — —	255,755
Bonneterie .	68,951	— — — — — — — —	1,792,706
Laines filées ou teintes	117,815	— — — — — — — —	2,254,808
Total. . .	645,479	— — — — — — — —	11,214,661

Ici il n'y a plus de valeur déclarée que nous puissions prendre pour base, mais une réduction d'un tiers sur la valeur officielle ne nous semble en aucune façon exagérée. Nous trouvons donc à peine à compléter une valeur totale d'exportation de 24 millions dont un douzième en laines

filées ou teintes, matière première d'autres fabrications. Les primes liquidées sur ces derniers articles ont été

270,090 k.	Étoffes et passementerie.	
	Auxquelles on a alloué. .	704,477 fr.
202,781	Couvertures.	270,887
5,248	Tapis.	6,298
76,262	Laine filée.	420,288
65,615	Bonneterie.	435,445
609,615	Qui ont reçu de prime.	1,227,535 fr.

Une certaine partie des objets qui composent cette dernière liste peut bien avoir été fabriquée avec de la laine d'importation; mais il est évident que la prime ne peut, en aucune façon, réparer le mal que cause à nos fabriques l'impôt exagéré mis sur la matière première. Le droit réduit à 22 p. 0/0 est tout aussi intolérable qu'à 33, et la protection accordée en ce cas au propriétaire foncier continue à être meurtrière pour notre industrie. C'est presque une dérision pour un pays comme la France d'appeler ses manufacturiers à un brillant concours et en même temps de conserver des mesures qui font payer à tous les consommateurs du pays une surhausse de prix, en réduisant la branche la plus brillante à recevoir de l'état des primes qui excèdent le *draw-back* des droits qu'elle a payés.

Les primes payées en 1833 à la sortie des étoffes et laines ouvrées n'ont été que de

2,168,850 fr., et par conséquent notre exportation a beaucoup diminué.

Les fautes commises par d'autres peuples et à d'autres époques, en économie politique, devraient nous profiter. L'état de prospérité, qui a actuellement pour principe l'agrandissement des libertés commerciales, serait une chose bonne à prendre en considération. Après quelques variations dans cette carrière, l'Angleterre a pris enfin le meilleur parti. Un droit fort modéré sur la laine importée en faveur du fabricant, liberté complète d'extraction en faveur du propriétaire, cessation des prohibitions en faveur de tous les consommateurs et en faveur de l'industrie elle-même qui en reçoit d'utiles leçons, tels sont les moyens qui éveillent et développent l'industrie anglaise. La valeur *déclarée* des exportations de laine a été, comme nous l'avons dit, en 1831 et 1832, de 150 millions de francs, et pour 1833, dont les documens nous parviennent au moment où nous écrivons, cette valeur est de plus de 155 millions : cette année-là il est sorti de la Grande Bretagne 597,000 pièces de drap, dont 325,000

pour les États-Unis, le Brésil et l'Amérique espagnole, pays qui nous sont ouverts tout comme à nos voisins, et 127,000 pour la Chine et les Indes. Aussi cette même année l'Angleterre a reçu de l'étranger plus de 17 millions de kilogrammes de laine, en a revendu plus de deux millions de la sienne en nature, sans compter un million de kilogrammes de laine filée.

En nous bornant toutefois à comparer des années correspondantes, nous voyons que l'Angleterre a exporté, en 1851 et 1852, moyennement 400,000 pièces de drap. A 20 yards par pièce et au prix de 5 à 6 shillings le yard, c'est une valeur en draperie de 55 millions de francs, c'est-à-dire plus de quatre fois ce que la France, qui se pique de bien fabriquer les draps, a exporté. C'est qu'il faut fabriquer pour les masses, pour le gros des consommateurs, et non pour l'exposition, pour la médaille d'or, ou pour les tailleurs de Paris. Le bon sens des fabricans anglais suffirait à les garder contre notre système de fausse gloire, si l'esprit d'innovation venait à essayer de naturaliser chez eux les expositions industrielles où chacun veut avoir son *chef-d'œuvre*, ainsi que les anciens artisans étaient tenus d'en faire en recevant la maîtrise. Les fabricans anglais en appelleraient des opinions du jury ou des grands de l'époque aux tableaux du commerce de leur pays ou du commerce des pays avec lesquels ils sont en rapport. Ils verraient, par exemple, dans les rapports faits au congrès des États-Unis, qu'en cumulant les deux années 1850-51 et 1851-52, que les fabriques de draps et de lainage y ont envoyé, l'Angleterre pour 8,668,000 dollars, et la France 1,197,000 dollars; que dans ce calcul la première a 152,000 dollars de draperie, et la seconde 28,000 dollars seulement; et ils seraient convaincus que c'est leur fabrication qui est dans la voie rationnelle.

Nous serions bien fâchés que notre ardeur pour la vérité pût être prise pour un désir de ne pas rendre justice à nos manufacturiers. Nous croyons qu'ils ont tort de ne pas demander eux-mêmes l'abolition des prohibitions par lesquelles ils supposent qu'ils sont défendus, et qui seraient remplacées par un droit de protection. Ils solliciteraient en même temps la suppression, qui ne pourrait leur être refusée, des entraves qui réduisent leurs produits à ne pouvoir sortir de France. En tout état de choses, nous reconnaissons qu'il y a amélioration dans leurs procédés et dans leurs produits.

Louviers, par exemple, conservant sa supériorité pour les beaux draps de couleur, soigne davantage ses apprêts et sa filature. Les draps légers et les draps noirs de Sedan exigent le choix le plus scrupuleux des laines supérieures de France et des laines de Saxe. Carcassonne, qui imite les draps noirs dans les qualités inférieures, est encore loin d'avoir adopté

l'usage des machines nécessaires à une fabrication perfectionnée. Elbœuf, dont la grande draperie est le type de la solidité, a aussi envoyé à l'exposition une variété d'étoffes légères dont les couleurs et le tissu laissent peu à désirer. Les cuirs de laine et les castorines de Castres, ainsi qu'un produit nouveau appelé *hybernine*, élèvent encore la réputation de la fabrique déjà si recommandable de cette ville. Un petit nombre de fabricans de Lodève, de Saint-Pons et de Saint-Chinian se sont faits les représentans des fabriques de draps de troupes et de draps de couleur à bas prix. Bédarieux et Clermont de Lodève se sont abstenus de paraître à l'exposition, au grand regret de ceux qui comme nous aiment les prix modiques en harmonie avec une fabrication solide et cependant soignée. Là on a compris que l'attention se porterait sur les draps à 60 fr. l'aune, plutôt que sur ceux de 10 à 15 fr., et que des draps qui se consomment au Levant ou dans le fond de la province ne paraîtraient pas aussi dignes de faveurs que ceux que l'on porte à la cour ou dans les salons des ministres. Grâce à nos lois de douanes, nous n'avons pu trouver à l'exposition un seul échantillon de tissu en poil de Brême; il est vrai que cela ne sert qu'aux matelots. Nous avons aussi manqué de documens sur quelques parties intéressantes de l'exposition où un petit nombre d'articles à bas prix était relégué. Nous le regrettons d'autant plus que nous n'avons jamais entrevu l'avenir du commerce français dans la fabrication des objets à prix élevé. Aussi, un journal belge terminait-il son examen de notre exposition de draps par ces mots significatifs : « La Belgique n'a pas à s'en effrayer! »

La fabrication des casimirs a suivi les progrès de celle des draps dans les localités qui s'en occupent simultanément, et surtout à Sedan. Mais d'autres étoffes légères, et surtout celle qui est connue sous le nom de mérinos, font le plus grand honneur à nos manufactures et sont estimées des étrangers. Il y a une amélioration notable dans les flanelles de Reims et les petites étoffes mélangées; mais nous sommes loin, pour les flanelles surtout, de pouvoir songer à aucune concurrence avec l'Angleterre.

Si nos gasquets pour le Levant ont conservé un débouché précieux, le reste de notre bonneterie ne peut, ni pour le prix, ni pour la qualité, soutenir la concurrence étrangère. Aussi les États-Unis n'en ont-ils reçu que pour 16,000 dollars (84,000 fr.), en 1851-52, quand l'importation anglaise s'y est élevée à 220,000 dollars (1,155,000 fr.)

La France est certainement le pays où il est le plus difficile de trouver une paire de bas de laine d'une finesse médiocre à un prix modéré. Nous ne voulons pas d'autres preuves des progrès immenses qui restent à faire à nos filatures, tout en appréciant les difficultés qui gênent leur essor

De toutes les branches d'industrie manufacturière en France, la plus importante, sans contredit, est celle de la soierie. C'est au goût de nos fabricans et de nos dessinateurs, à l'habileté de nos teinturiers et de nos ouvriers tisseurs, qu'est due la supériorité que nous conservons encore. Malheureusement, de graves circonstances ont, depuis quelques années, porté la perturbation dans la fabrique et placé son avenir dans une situation critique. Ce n'est point ici le lieu d'examiner la cause des malheurs que déplore encore cette noble cité de Lyon, si long-temps métropole des arts et du commerce. Une étude approfondie des vices de notre ordre social peut seule indiquer le remède et conserver au pays les avantages que la rivalité des nations étrangères nous dispute de toutes parts. Le péril est imminent et ne peut être conjuré que par un véritable retour de la part du gouvernement aux idées d'une économie politique libérale et éclairée.

La France produit une quantité considérable de soie, comme matière première. Les progrès de notre agriculture, ceux surtout de la science mécanique, doivent augmenter encore cette production qui ne sera en rien contrariée par l'adoucissement que nous avons eu le bon esprit d'apporter aux droits sur la soie étrangère, car celle-ci nous devons nous garder de la repousser pour la faire profiter à nos rivaux. L'Angleterre trouve moyen d'employer l'immense quantité de laine qu'elle produit et d'en importer encore; pourquoi n'en ferions-nous pas de même pour la soie?

La France a dès long-temps renoncé, pour les soieries fabriquées à l'étranger, au faux système de la prohibition. Les droits qu'elle perçoit à l'importation constituent une protection suffisante, mais ils n'empêchent pas d'être avertis du relâchement dans notre industrie et de la nécessité de redoubler d'efforts pour maintenir la concurrence. Le pays eût gagné à ce que la sagesse de cette mesure eût été générale.

Quelques chiffres pris à des époques assez distantes nous paraissent nécessaires pour que l'on puisse juger de l'importance du commerce des soieries.

En 1825, année qui a précédé l'ouverture du marché anglais, la France a importé pour 53 à 54 millions de francs de soies étrangères. Elle a acheté de plus pour 2,165,756 fr. de tissus fabriqués, dont :

1,000,000 fr.	Étoffes unies, châles ou mouchoirs.
796,000	Rubanerie et passementerie.
560,000	Fleurets tissus.

et le reste sans importance.

On a exporté cette même année 1825 :

16,670 kil.	Soies teintes.	pour	1,583,650 fr.
1,059,772	Marchandises fabriquées.		
	Tissus, bonneteries et fleurets.		122,334,742 fr.

Les principaux articles de cette dernière exportation sont pour

52,900,000 fr.	Tissus unis.
24,458,000	Façonnés, brochés, gazes.
4,495,000	Crêpes, Tulles et blondes.
3,286,000	Bonneterie.
3,565,000	Passementerie.
30,688,000	Rubannerie.
2,974,000	Articles de bourre et de fleuret.

En 1832, l'importation des soies a été d'environ

	600,000 kil.	pour	35,000,000 fr
et celle des bourres de soie	288,666		4,500,000

Les soieries fabriquées à l'étranger et admises à la consommation ont été évaluées à 3,693,347 fr. dont :

1,948,870 fr.	Tissus unis, les deux tiers venant d'Angleterre, et le reste de la Belgique et de la Prusse.
65,160	Façonnés, principalement de la Prusse.
1,619,760	Rubanneries dont 12/13es de la Suisse et 1/13e de la Prusse.

Nous avons exporté également en 1832

16,159 kil. soies teintes pour	1,555,205 fr.
et en marchandises fabriquées diverses.	107,399,492

Les marchandises fabriquées se répartissent en

31,296,000 fr.	Etoffes unies.
19,537,000	Façonnées ou brochées et gazes.
5,140,000	Tissus mélangés, couvertures.
3,167,000	Crêpes, tulles et blondes.
1,362,000	Bonneterie.
3,286,000	Passementerie.
23,256,440	Rubannerie.
558,000	Chapeaux, articles de bourre ou de fleuret

La diminution la plus importante à remarquer sur cette exportation comparée avec celle de 1825, porte sur la rubannerie, et l'on s'en rend raison en voyant que l'importation des rubans étrangers en France a aug-

mente dans une bien autre proportion, et nous montre le péril qui menace cette branche de la fabrique.

Les causes de cette situation grave ne sont certainement pas ignorées, bien que nous ne nous apercevions pas que les hommes du pouvoir en France les aient fait mettre sous leurs yeux et les aient jugées dignes de considération. Le parlement anglais, qui recherche toutes les occasions de développer le génie actif et laborieux de la nation aux destinées de laquelle il préside, s'est occupé à diverses époques de l'industrie des soieries, et il a voulu, il y a deux ans, se rendre compte de l'effet qu'avait produit le changement de législation opéré en 1826. Une enquête véritable, conduite par un comité des hommes les plus capables de la chambre des communes, s'est terminée par un rapport imprimé en août 1832, auquel on a joint le texte même des dépositions des personnes appelées devant le comité. Cet énorme volume est le tableau le plus complet de la situation de la fabrique de soieries en Angleterre, en France et sur divers points du continent. Le docteur Bowring, commissaire du gouvernement anglais, a montré, dans la description qu'il a faite de la fabrique lyonnaise, que les esprits éclairés et pénétrans n'ont besoin que de peu de temps pour apprécier les choses sur lesquelles ils dirigent leurs investigations. Grace à lui, les détails qui intéressent notre patrie, encore plus que la Grande-Bretagne, sont aujourd'hui connus et soumis aux méditations des hommes à qui la science de l'économie politique est précieuse. On trouvera aussi dans les réponses de M. Robert Clay des observations pleines d'intelligence et de naïveté sur les rapports de la fabrique française dans ses débouchés avec l'Angleterre. Voici au reste comment s'est réparti, en 1832, le commerce des principaux articles de notre fabrique.

Les exportations de la France en 1832, dont nous avons plus haut donné les valeurs détaillées, représentaient

427,466 kil. de tissus unis, dont 102,000 kil. ont été envoyés en Angleterre, et 98,000 aux Etats-Unis.

141,224 kil. de tissus façonnés, brochés, dont 4,000 en Angleterre, 30,000 aux Etats-Unis, et 52,000 en Allemagne.

25,272 kil. crêpe, dont 3,769 en Angleterre, et 9,474 aux Etats-Unis.

650,581 fr. valeur des blondes, dont 154,967 fr. en Angleterre, et 58,576 fr. aux Etats-Unis.

13,621 kil. bonneterie, dont 4,324 aux Etats-Unis, et 5,000 aux autres états d'Amérique.

21,797 kil. passementerie de soie, dont 13,524 aux Etats-Unis.

193,637 kil. rubannerie, dont 26,000 en Angleterre, 53,000 aux Etats-Unis, et 64,000 kil. en Allemagne.

L'exposition de 1834 n'a reçu que fort tard les produits de la fabrique de Lyon, qui venait d'éprouver une commotion intérieure grave et à jamais déplorable. La série des articles que cette cité produit a été loin d'être complète, mais ce qui en a paru a suffi pour prouver que dans les étoffes riches la perfection s'était, si on peut le dire, surpassée elle-même. Les velours, les satins, les étoffes brochées, les étoffes pour meubles brillent encore de tout leur éclat, et en jetant les yeux sur les produits d'une industrie aussi avancée, on peut sans hésitation dire qu'il n'est point de rivalité qui puisse en déposséder la France. Mais est-ce là tout le but? Le nombre des consommateurs à fortunes royales est bien limité, et le peuple des travailleurs est bien nombreux. Le monde entier se meut dans une époque de paix presque générale où les richesses se développent, et cependant, en 1832, nous n'exportons pas plus d'étoffes unies qu'en 1825, et nous exportons moins de rubans et d'autres articles du moindre prix. Après sept ans enfin, nos exportations sont réduites de 15,000,000, et nos importations en articles manufacturés augmentées de un million et demi! Ah! que la France songe aux moyens d'aider l'intelligence de l'ouvrier par les secours de la mécanique, et tente enfin de résoudre le problème de produire à meilleur marché sans affecter le bien-être des classes ouvrières.

Le mouvement commercial de l'étranger est trop intéressant à connaître pour que nous ne complétions pas par quelques lignes cet article des soieries.

Les États-Unis ont reçu en 1830-31, année finissant le 30 novembre, en articles de soierie de toute sorte :

De la France pour dollars.	7,097,949	ou 37,264,232 fr.
De l'Inde et de la Chine..	1,857,005	9,749,276
De tout autre pays	1,949,441	10,234,565
Total. . .	10,904,395	57,248,073

En 1831-32.

De la France, dollars. . .	5,047,817	26,501,039
De l'Inde et de la Chine. .	2,696,332	14,155,743
De tout autre pays	1,350,417	7,089,689
Total. . .	9,094,566	47,746,471

Le commerce d'Angleterre (royaume-uni) a importé en 1832

4,373,247 lb. soie à fabriquer de toute espèce, sur laquelle on a perçu 26,451 liv. sterl. de droits.

Il a importé pour la consommation pour

98,520 liv. st.	en soieries, châles et mouchoirs de l'Inde.
46,725	objets déclarés à la valeur, modes et vêtemens venant d'Europe.

Et en articles au poids.

70,148 lb.	Satin et rubans unis.
46,858	Gaze et rubans de gaze.
15,092	Crêpe.
11,987	Velours et rubans de velours.
657	Rubans ouvrés.
107	Tricots.
127	Rubans brochés de matières fines.
144,956 lb.	ou 65,468 kil.,

qui, calculés sur la valeur officielle qui est appliquée en France à de semblables articles, s'élèveraient à la somme de 7,473,000 fr., mais qui sont évalués bien plus haut par l'Angleterre.

Il faut ajouter à cela

37,727 yards carrés de tulle.

Cette importation totale d'objets manufacturés doit donc représenter une somme approximative de 11 à 12,000,000 de fr., dont 2,000,000 pour les articles de l'Inde. Elle a payé au trésor, comme droits de douane, 167,964 liv. st., ou 4,241,000 fr. On remarquera que les droits sont censés établis sur une valeur calculée de 30 pour 100, excepté sur les articles de l'Inde, qui n'en paient que 20, mais que ces droits dépassent évidemment ce taux.

La valeur déclarée des soieries de manufacture anglaise qui ont été exportées en 1852 s'est élevée à 529,990 liv. st., ou 13,250,000 fr., sur laquelle le *draw-back* remboursé a été de 39,747 liv. st., ou 1,003,600 fr. Cette exportation dépasse déjà la valeur de l'importation générale.

En nous attachant, comme nous le faisons, à recommander aux manufacturiers la préférence pour les objets à l'usage du plus grand nombre, nous n'entendons cependant pas proscrire les articles qu'un luxe recherché a introduits dans la consommation, et nous citerons comme une des conquêtes précieuses de notre industrie la fabrication des châles, vêtemens souples et commodes, parures élégantes que le goût avoue et que la mode sans doute protégera long-temps. La fabrication des châles, cette imitation heureuse de l'industrie de l'Orient, n'a fait de sensibles progrès que depuis

qu'en dépit de nos lois prohibitives, la fraude a été assez heureuse pour faire pénétrer en France une quantité assez grande de châles de l'Inde. Sans cela, privée de modèles variés, l'émulation de nos fabricans n'eût pas reçu l'excitation nécessaire, et nous en serions encore aux châles merinos et aux bourres de soie.

La filature du duvet de cachemire est arrivée à un point de perfection auquel nous regrettons de voir que la laine n'ait pu encore atteindre comparativement au degré de finesse des deux matières, ceci au moins à un petit nombre d'exceptions près. Ce duvet, ainsi filé, sert à confectionner des étoffes admirables qui, sous des noms divers, ont embelli l'exposition de 1834, ainsi que les châles les plus beaux. Mais cette industrie des châles variée dans ses procédés et dans les matières qu'elle emploie, a envoyé à l'exposition de nombreux échantillons, sur chacun desquels nous dirons quelques mots.

Les premiers, entre tous, sont les châles cachemires, façon de l'Inde, tissus avec le duvet de cachemire, et dont le travail, nommé *espoulinage*, est le même que celui de l'ouvrier indien. Les nombreux fils qui forment les dessins, n'étant point découpés à l'envers, assurent la solidité de ces châles, et la perfection avec laquelle les dessins originaux sont copiés ne laisse, tout-à-l'heure, que le haut prix du châle indien pour type de différence.

Les châles cachemires français qui rivalisent avec les précédens pour l'apparence extérieure, sont faits au *lancé*, et les fils, qui forment les nuances, découpés au revers. Ils sont par conséquent moins solides que les précédens, bien que formés de la même matière.

La fabrique de Paris seule fournit les châles de cachemire et aussi les plus beaux des châles, nommés improprement *indous*, dont la chaîne en bourre de soie, offrant à l'ouvrier plus de résistance et de force, permet un travail plus expéditif. Fabriqués sur le procédé des cachemires français, ils en ont toute l'apparence et peuvent se donner à un prix inférieur. La fabrique de Lyon concourt avec celle de Paris pour cette espèce de tissu.

La fabrique de Lyon a donné le nom impropre de châles du *Thibet* à un tissu dont la chaîne est en fil très fort nommé *fantaisie*, et la trame en bourre de soie à laquelle on ajoute souvent la laine, le coton, même le duvet de cachemire. Cette fabrication offre des produits de valeurs très diverses, et la fabrique de Nîmes s'est distinguée par ses châles à bas prix.

Les châles imprimés, tissus légers et élégans en cachemire, en mérinos et en soie, font honneur par leur variété, leur bon goût et leur bas prix, aux fabriques de Paris, de Lyon, de Nîmes, de Vizille, etc. Paris encore

nous offre les châles *Tartan*, tant en cachemire qu'en laine, tissus à grands quadrilles, dont l'utilité pour la saison rigoureuse ne peut être contestée.

Dans les évaluations de notre commerce extérieur, les châles sont compris avec les autres tissus formés des mêmes matières. Mais nous sommes convaincus, par l'exposition de 1834, qu'ils entreront, de plus en plus, en grande proportion dans la somme de nos exportations. Le gouvernement a levé la prohibition des châles de l'Inde; mais, par condescendance pour l'esprit général de la fabrique de France, il a établi le droit d'importation à 22 pour cent. Peu de châles introduits devront payer ce droit. Quand les fraudeurs se contentent de 8 ou 10 pour cent, il n'est pas naturel d'en supporter plus du double. Seulement, la levée de la prohibition éteint la recherche à l'intérieur, et sous ce rapport la mesure fera quelque bien au commerce. Il est pénible d'avoir toujours à déplorer des erremens d'après lesquels les hommes honnêtes et soumis aux lois de leur pays doivent renoncer à exercer certaines branches de commerce que la législation réserve exclusivement à la contrebande.

Ce que nous venons de dire plus haut s'applique encore avec plus de force au commerce des cotons filés. L'ordonnance du 2 juin, modifiée par celle du 22 août, en permettant l'entrée des numéros 143 et au-dessus, au taux de 7 fr. 70 c., et de 8 fr. 80 c. par kilogramme, a entendu par le fait maintenir la prohibition. L'introduction légale ne pourra jamais lutter contre la fraude, qui se fait à bas prix; et malgré les progrès évidens de notre industrie cotonnière dans les qualités ordinaires qui sont à portée du plus grand nombre, nous devons convenir de notre infériorité pour la filature en fin. L'exposition de 1834 nous a prouvé que les causes qui retardent l'essor des arts mécaniques agissent encore sur cette branche de notre industrie. Détruire ces causes serait plus raisonnable que de maintenir les prohibitions auxquelles on se confie.

L'on a, en 1832, acquitté en France, pour la consommation

33.636.000 kil. de coton, évalués à la somme de 58.443,000 fr.

Le poids des marchandises fabriquées avec cette matière, et qui ont été exportées, est d'environ 2,500,000 kil. pour une valeur estimée de 55,000,000 fr.

Sans doute ces résultats sont dignes d'appréciation; on peut juger du travail fourni aux classes ouvrières et de ce qui en est resté au profit du pays. Mais à quelle autre importance les manufacturiers de la Grande-Bretagne, aidés du bas prix du combustible et du fer, de la puissance mécanique et de l'esprit de conduite et d'entreprise, n'ont-ils pas porté

cette même fabrication? Nous allons en indiquer le résultat sur la moyenne des trois années 1850, 1851 et 1852.

L'Angleterre a importé et acquitté annuellement 121,251,000 kil. de coton, près de quatre fois autant que la France.

En 1820 et dans les années qui ont suivi, elle exportait pour 400,000,000 de fr., valeur *déclarée*, de toutes marchandises produites par le coton. Malgré la baisse constante des produits, cette valeur *déclarée* est pour 1850-51-52 de 455,000,000, dont

108,000,000 pour 51,000,000 de kil. environ de coton filé.
320,000,000 pour les tissus, et
27,000,000 pour la bonneterie.

Les 55,000,000 d'exportation de la France, en 1852, se répartissent en

810,000 fr.	pour 147,000 kil. coton filé.
33,550,000	Toiles peintes.
5,678,000	Calicots et percales.
14,579,000	Autres tissus, mousselines, mouchoirs, printannières, articles mélangés, tulles, gazes et passementerie.
383,000	Bonneterie.

Ici, comme pour la laine, nous voyons que c'est par le haut prix de la filature que l'industrie du coton se perd. La faible exportation de la bonneterie indique le point difficile.

L'exposition de 1854 vient à l'appui de l'enseignement que peuvent offrir les chiffres qui précèdent. La supériorité incontestable de nos produits, quand il s'agit du goût, du dessin et de la teinture, se prouve par les 25 à 30,000 liv. st., ou environ 6 à 7,000,000 fr. de valeur, pour lesquels l'Angleterre s'en procure tous les ans, reconnaissant que son habileté peut bien aller à les imiter, mais non à les inventer. La Grande-Bretagne travaille pour le peuple de tous les pays, et nous pour les gens d'un goût exquis; elle a certainement le meilleur lot.

Deux grands centres de fabrication se partagent, en France, les toiles peintes, la Seine-Inférieure et le Haut-Rhin, bien que le sol français renferme encore un nombre d'établissemens recommandables que l'on peut rattacher à l'un ou à l'autre. La localité de l'Ouest, voisine des lieux d'arrivage de la matière première, s'exerce sur les articles pour lesquels un double transport serait une charge trop onéreuse. Elle fait le solide et le bon marché, et aujourd'hui qu'elle néglige moins le dessin et la teinture, comme on en a pu juger par les belles indiennes envoyées de Rouen, de Bolbec, etc., elle peut prétendre à un accroissement de prospérité. Les

produits de la région de l'Est, frappés par quelque désavantage de situation, conservent pour les classes aisées la supériorité que donnent la finesse du tissu et le talent du dessinateur. Nous devons compte aussi à la société industrielle de Mulhouse de ses efforts pour étendre l'instruction dans le pays, y accélérer la diffusion des connaissances pratiques, et provoquer à de nouvelles découvertes.

Ne touchant que légèrement aux spécialités et aux détails de fabrication, nous mentionnerons cependant la propagation en Alsace de l'impression à une ou deux couleurs, l'éclat des impressions de genre riche sur percale ou calicot, des étoffes à meubles, des châles et mouchoirs, le bon goût des mousselines imprimées qui, mieux que les prohibitions, a fait taire le désir de s'en procurer en Angleterre.

Sainte-Marie-aux-Mines, Ribauvillier et Colmar fabriquent des guingans, des Madras, des cotonnades. Saint-Quentin poursuit en concurrence la fabrication des guingans et quelques autres articles qui lui sont particuliers. Avec l'amélioration de nos systèmes de législation, cette belle industrie cotonnière verra s'agrandir le cercle de ses consommateurs; la fabrique de mousseline de Tarare, moins bien placée que celle de Saint-Quentin, est celle qui en réclame le plus vivement l'adoption.

Une industrie plus ancienne en France que celle des cotons, et qui, se liant ordinairement à l'exploitation agricole, aurait dû, ce semble, conserver dans le pays une position plus avantageuse, est celle de la toile de lin ou de chanvre. Là, plus encore, on remarque que la fabrication a emprunté peu de secours aux arts mécaniques, et que, faute de s'aider par l'amélioration des procédés, elle a de la peine à soutenir la lutte contre les pays où la main-d'œuvre est à bas prix, et contre ceux où l'aide des machines vient la suppléer.

La France a importé pour l'acquittement, en 1852, pour

2,500,000 fr.	de chanvre brut,
300,000	de lin,
5,000,000	de fil de lin en divers états et
12,555,000	de toiles diverses.

Elle a exporté dans la même année pour

1,220,000 fr.	de lin et de chanvres en divers états, et
850,000	de fil à dentelle, presque en entier pour la Suisse.

Les exportations de toileries et articles de lin et chanvre se composent encore de

8,500,000 fr. pour 600,000 kil. de toile écrue, dont moitié pour nos colonies à sucre.

6,000,000	500,000 kil. de toile blanche dont 2 cinquièmes pour nos colonies.
600,000	100,000 kil. toile teinte, dont 9 dixièmes pour nos colonies.
1,045,000	Articles divers.
2,100,000	Dentelles, tulles et passementerie.
200,000	Linge de table.
12,000	Bonneterie.
18,447,000	

Si l'on met à part l'exportation obligée pour nos propres colonies, les autres pays n'auront consommé guère que 12 à 13 millions de produits français fabriqués, ou à peu près une somme égale à celle que nous avons nous-mêmes reçue de l'étranger.

Nous avons réservé, sur les calculs ci-dessus, comme une exception la batiste dont nous avons exporté en 1852 pour

14,500,000 francs représentant 90,000 kilogrammes,

qui se sont ainsi répartis :

33,000 kil.	en Angleterre.
6,500	en Belgique.
6,700	en Allemagne.
20,000	aux États-Unis.
10,300	aux autres États d'Amérique.
3,500	dans nos colonies.
10,000	en divers pays.

Cette fabrication de batiste, presque toute de main-d'œuvre, concourt, avec ce que nous avons signalé précédemment, à montrer le goût spécial qui nous entraîne vers la création de produits à l'usage exclusif des riches, ce qui nous fait paraître d'une manière si désavantageuse sur tous les marchés éloignés.

Les États-Unis ont importé chez eux, *dans les deux années réunies* de 1850-51 et 1851-52, en marchandises dont la matière première est le lin, pour 41 millions de francs, sur lesquels il y avait :

27,400,000 fr.	de l'Angleterre.
6,820,000	de l'Allemagne.
4,850,000	de la France.

En prenant dans les documens anglais les trois années 1830, 1831 et 1832, on trouve une importation moyenne annuelle de

50,000 pièces batiste ou mouchoirs à bordure de France.
6,609 yards carrés de linge damassé ou diapré de divers pays, ainsi que
12,385 liv. sterl. à la valeur de toile ou linon.

L'exportation moyenne de l'Angleterre dans ces trois années est de

50 millions d'yards de toile pour une valeur déclarée de 43 millions de francs.

Le département du Nord est toujours le point de fabrication des batistes, et les soins apportés par quelques fabricans au choix des dessins et aux procédés de teinture ont certainement donné une nouvelle impulsion à cette industrie.

La Mayenne et l'Aisne ont offert à l'exposition quelques beaux échantillons de linge damassé. Mais combien, puisqu'il y a une exposition, aurions-nous aimé à y rencontrer la série de toutes les diverses toiles fabriquées en France pour la consommation et pour l'exportation! Nous aurions voulu juger quelles sont les influences locales qui paralysent une branche si importante pour notre commerce et notre agriculture.

Il ne nous reste guère, en ce qui touche les tissus, qu'à dire quelques mots de la fabrication des tapis en France. Aucun art n'est, à notre avis, à la fois plus avancé et plus arriéré que celui-là. Les manufactures des Gobelins, de Beauvais, d'Aubusson, produisent des choses merveilleuses, dignes des palais des rois pour lesquels elles sont destinées, ou des demeures des gens favorisés de la fortune. Mais les tapis à l'usage de toutes les classes, les tapis réunissant la solidité, la durée à une élégance convenable, nous ne les avons pas rencontrés à l'exposition. La laine est chère, les filatures arriérées; nous comprenons les difficultés contre lesquelles se débattent les fabricans, et nous leur tenons compte de celles que quelques-uns ont surmontées. Une fabrique de Paris s'est fait remarquer par le choix de ses dessins renouvelés du XVIe siècle et par l'éclat des couleurs. Sans doute il y a progrès, mais ce progrès est bien lent, et nous ne rivalisons pas encore avec les moquettes anglaises. Comme on l'a vu plus haut, notre exportation de tapis a été de 235,000 fr. en 1832, et il y en a même pour l'Angleterre. Mais ce dernier pays en exporte annuellement pour 4 à 5 millions de francs, et travaille pour tous les consommateurs. L'usage des tapis, qui entraîne celui de l'ordre intérieur, de la propreté, du bien-être domestique, ne se propage pas en France, parce que depuis vingt ans nous sommes occupés à faire hausser le prix des laines, le prix des machines, le prix des ou-

tils, et que les fortunes ordinaires ne peuvent atteindre à des choses fabriquées avec des élémens si coûteux.

Le goût du dessin, dans les tapis, offre les nuances de l'époque de transition dans laquelle nous nous trouvons. Le dessin régulier et encadré de l'ancienne fabrique d'Aubusson, la façon de Perse, l'imitation du cachemire, l'époque des Valois et celles de Louis XIV et de Louis XV concourent à cette heure et se sont trouvés en présence à l'exposition de 1834. La même indécision se fait remarquer dans la fabrication des meubles, et des ouvrages d'ébénisterie. Les formes sévères et classiques de la république, la surcharge de dorures et d'ornemens de l'empire ont disparu pour céder la place à un retour vers les siècles écoulés. Tel fait de la marqueterie, un autre de la rocaille, et de l'ornement comme au milieu du XVIIIe siècle; quelques-uns se passionnent pour les incrustations et les grandes formes de Boule. Remontant au-delà, un artiste ingénieux et habile a reproduit d'une manière élégante, mais avec un scrupule d'imitation peut-être trop servile, les fauteuils carrés et solides de Louis XIII, aussi bien que les colonnes torses, les franges et les tentures brillantes du lit de Marie Stuart, alors qu'épouse de François II elle ajoutait par ses charmes à toutes les séductions de la cour des Valois. L'ogive même, accompagnée de ses fragiles découpures sous le nom de *genre cathédrale*, est entrée dans la lice et a retrouvé des partisans. Le discernement, nous devons le dire, n'a pas toujours présidé au choix de l'ouvrier, et nous ne saurions nous en étonner quand les artistes qui doivent l'exemple et le conseil font si souvent fausse route.

Le commencement du XVIe siècle, de ce grand et beau siècle à qui nous devons tout ce que nous sommes, et surtout la liberté de la pensée, source de toutes les autres libertés, a reçu le nom de *la renaissance*. Les arts sortant de la barbarie se trouvèrent comme par enchantement au niveau de toutes les merveilles que l'antiquité avait léguées au monde civilisé. D'heureuses découvertes, en rendant à la lumière les prodiges de l'art ancien, firent éclore l'art nouveau; mais les hommes de génie de cette mémorable époque ne se crurent pas obligés de copier minutieusement les travaux de leurs ancêtres. Ils regardèrent autour d'eux les besoins nouveaux que le culte, la civilisation dans la vie domestique, la guerre et les sciences avaient enfantés, et ils y approprièrent leurs plans et leurs dessins. Ce n'est point alors que voulant construire une église, on eût pris pour type le temple d'Antonin et Faustine tronqué et mutilé, surmonté enfin d'une espèce de cheminée percée à jour, destinée, dit-on, à un clocher, et qui fait de l'édifice la chose la plus ridicule qui se puisse voir. On au-

rait eu en vue les cérémonies du culte, ce qui y est nécessaire; on aurait fait un plan, et si dans ce plan un clocher n'eût pu se raccorder, on l'eût construit à part, isolé, comme une tour séparée; ou mieux encore on eût compris qu'un temple pseudo-grec ou romain n'est pas une église, pas plus qu'il n'est une bourse, ou un opéra. On eût donc fait une église, de même qu'à Anvers, à Rotterdam, à Amsterdam, à Londres, on a fait des bourses, c'est-à-dire des édifices ayant au centre une grande cour carrée et aérée où l'on peut se mouvoir et s'entretenir d'affaires, et des portiques à l'entour où l'on peut se mettre à l'abri des injures accidentelles du temps. Dans ces pays on ne comprendra jamais une bourse dans un édifice auquel on ne peut arriver qu'en traversant un parvis et montant vingt marches, exposé pendant la traversée aux rayons brûlans du soleil ou à des torrens de pluie, pour se trouver dans une salle d'agiotage. L'architecte de Notre-Dame de Lorette, en donnant son plan, ne songeait donc pas au culte, mais à l'effet qui résulterait pour le monument d'être vu depuis le boulevard; l'architecte de la Bourse rêvait une belle ligne de colonnes et la perspective harmonieuse de l'édifice vu du coin de la rue Vivienne; mais des usages et des besoins du commerce il en avait peu de souci, et l'on aurait pu, sans le contrarier, appliquer son œuvre à toute autre destination. Eh bien! l'esprit des gens de l'art à l'époque actuelle, nous l'avons retrouvé, à l'exposition de 1834, dans tous les genres de produit qui ont pour base une portion quelconque de l'art. Nous faisons des étoffes, des tapis, des meubles, des bronzes, des bordures de tableaux, sans nous inquiéter le moins du monde si les formes que nous adoptons sont en harmonie avec les dispositions intérieures de nos demeures, avec leur aspect, avec nos usages domestiques, avec nos mœurs enfin. Nous contentant d'une ressemblance grossière, et ne pouvant atteindre aux prix qu'exigerait une fabrication solide, nous tolérons que les ornemens gothiques, au lieu d'être taillés dans un meuble, soient réunis par la colle forte, que les moulures *rocailles* de Louis XV soient en pâte fragile, au lieu d'être sculptées dans le bois, et nous restons au milieu de *jolis* colifichets, esclaves de notre maladresse ou victimes de celle de nos domestiques.

Le mot que nous venons de prononcer est le mot important et le principal en France. Le *joli* est tout, et ce mot a été répété par toutes les bouches à l'exposition de 1834. Le but même de l'exposition était que ce fût une *jolie chose*.

Paris est toujours en possession de la fabrique de bronzes. L'exportation à l'étranger est de 15 à 1,600,000 francs. Là encore nous retrouvons

l'habileté du fondeur, du ciseleur, du doreur, mais quel petit nombre d'objets pourraient être avoués par l'amateur des arts? Combien, si de véritables artistes ont fourni les modèles, ne s'est-on pas appliqué à faire disparaître par la lime ce caractère élégant et un peu heurté que le talent imprime à ses ouvrages! Que d'efforts enfin pour ramener les figures aux formes rondes, polies et dégradées, si goûtées du vulgaire! Nous savons bien qu'il y a d'heureuses exceptions, et qu'il ne faut pas voir toute une industrie dans l'exposition; mais encore faut-il la juger sur ce qui frappe partout nos regards.

L'orfèvrerie et la bijouterie donnent lieu à une exportation de près de deux millions. Aucune nation ne peut lutter contre nous pour le fini, le bon goût et le bas prix de la main-d'œuvre de ces brillans produits; et nous nous reprocherions de ne pas signaler les succès que des hommes industrieux et recommandables ont obtenus en faisant revivre pour nous les nielles du moyen âge. Véritables artistes, ils ont exécuté avec un goût exquis des coupes, des coffrets, des manches d'épée, et divers objets qu'ils ont habilement enrichis de pierres précieuses.

Le plaqué d'argent, dont l'exportation va à près de deux millions et demi, a acquis, depuis les précédentes expositions, encore une nouvelle supériorité, et notre industrie en ce genre arrive graduellement à la perfection.

Nous exportons pour plus de cinq millions d'horlogerie, et l'exposition de 1834 a été recommandable sans indiquer de bien grands progrès faits dans cet art. La France reçoit une grande quantité de mouvemens bruts de l'étranger. Le bon marché de l'existence et la division du travail permettent de les établir à bas prix; mais l'habileté de l'ouvrier français est ensuite nécessaire pour l'assemblage d'une pièce d'un bon usage courant. La perfection existe plus communément en Angleterre, et on y est plus exigeant à cet égard; il en résulte que la différence de valeur amène une plus grande consommation de nos produits. En bijouterie, plaqué d'argent et horlogerie, la Grande-Bretagne n'a exporté en 1832 que pour 4,500,000 francs. Les goûts d'une nation sont ainsi, à un certain point, le régulateur de son commerce extérieur. Les Anglais veulent des montres plus parfaites, ils en exportent pour une moindre valeur que nous qui nous contentons d'une qualité relativement suffisante; mais ils prennent leur revanche sur tant d'objets!

Les autres ouvrages de métaux divers, les machines et métiers fournissent à l'exportation quatre millions à quatre millions et demi, et la cou-

tellerie un peu moins d'un million dont plus de moitié pour les peuples d'Espagne, de Portugal et des états sardes.

L'Angleterre exporte par comparaison, pour

22,500,000	fr.	d'ouvrages de cuivre et de bronze.
6,075,000		d'ouvrages d'étain et de fer-blanc.
2,300,000		de machines et métiers.
36,000,000		de quincaillerie et coutellerie.
66,875,000	francs.	

Nous laissons de côté, dans cet état, l'exportation qui a lieu de

75,000,000	fr.	de fer brut ou travaillé.
2,750,000		d'étain.
3,600,000		plomb brut ou moulé.
81,350,000.		

Cette exportation n'a point chez nous de terme de comparaison; mais l'on voit que l'Angleterre exporte près de douze fois plus que la France en métaux travaillés. Ici nous tournons toujours dans le même cercle, et nous revenons à ces deux questions banales : Faut-il renoncer à une fabrication qui ne peut avoir lieu que lorsque nous serons arrivés à produire le fer à des prix plus bas? ou faut-il attendre, pour se mettre au travail, que la concurrence intérieure ait réduit la valeur du métal brut assez pour qu'aidés du plus bas prix de notre main-d'œuvre, nous puissions, dans un ou deux siècles, entrer en partage de la consommation de l'étranger? La solution de ces questions ne nous paraît pas douteuse. En attendant, nous seuls et quelques voisins pauvres nous consommons la quincaillerie française. Dans les bas prix rien de plus médiocre et de plus mauvais, dans les prix élevés de l'élégance et point de solidité, telle est l'idée que l'exposition laisse de notre coutellerie. Fabriquée sur une petite échelle, sans le secours des machines qui aident le travail, la coutellerie d'Auvergne et du Forez étonne par son bas prix; elle sort des mains de gens qui vivent si pauvrement! En Angleterre, au contraire, tout couteau a un prix raisonnable, mais nous croyons difficile que l'on en achète un absolument mauvais; et alors le meilleur marché ne paraît pas être pour le bas prix.

Pour avoir toujours des armes à leur disposition, les Anglais en ont rendu la fabrication libre comme celle de tout autre objet. Aussi sont-ils certains

de n'en avoir pas à demander à leurs voisins. On n'a assez pour soi que que de ce que l'on vend aux autres.

La Grande-Bretagne a exporté en 1832 pour

6.800.000 fr. d'armes et munitions.

La France a vendu la même année pour

525,000 fr. d'armes de guerre et
422,000 d'armes de luxe.

L'exposition de 1834 a été fort occupée de modifications introduites dans les détails des armes à feu. Le temps rendra compte de la bonté de ces changemens.

Un des arts industriels les plus arriérés en France est celui de la poterie, et nous n'hésitons pas à déclarer que la prohibition absolue de la poterie fine, en nous privant de modèles, en plongeant nos fabricans dans l'apathie, est la cause première de la décadence, ou tout au moins de l'état stationnaire dans lequel nous sommes restés. On a remarqué à l'exposition de 1834 quelques efforts et des essais plus ou moins heureux, tentés dans deux ou trois manufactures; mais nous ne trouvons là rien qui dépasse ce que le public a pu voir, il y a plusieurs années, aux expositions des manufactures royales. La fabrication de la porcelaine, en revanche, a pris un assez grand développement. La découverte de gisemens de terres convenables, et sans doute aussi le dégoût qu'inspirent aux classes aisées l'ancienne faïence ou la terre de pipe de Creil, ont favorisé la consommation. Mais tout le monde ne peut atteindre à la porcelaine, et nous continuons à faire des vœux pour l'amélioration de nos anciennes poteries, bien persuadés que nous sommes que cette amélioration n'aura lieu que lorsque la prohibition aura été levée.

La France a exporté en 1832

Pour 354,000 fr. de poterie grossière.
224,000 de fayence.
37,000 de grès.

615,000 dont près de moitié pour nos propres colonies qui ne peuvent se fournir ailleurs, et le reste presque en entier par terre, par relation de voisinage, chez des peuples encore moins avancés que nous.

L'exportation de la porcelaine a été de

3.600.000 fr. dont un tiers pour les deux Amériques.

L'Angleterre a de la porcelaine trop chère pour en faire une grande exportation; mais la grande supériorité de ses diverses poteries lui en a procuré, en 1852, l'écoulement à l'étranger pour une somme de

12,200,000 fr.

L'art de la verrerie dans toutes ses branches et surtout l'art de couler les glaces se maintient en France à un rang élevé. Des glaces d'un volume remarquable ont paru à l'exposition de 1834. Les cristaux ont de la peine à atteindre la perfection dans la matière et surtout la taille des cristaux anglais.

L'exportation de 1852 s'est composée de

580,000 fr.	glaces et miroirs de toutes grandeurs.
60,000	verres à lunettes.
568,000	verrerie, cristaux.
2,400,000	verrerie ordinaire.
50,000	verroterie en masses, en grains et taillée.
3,658,000 fr.	

L'exportation de la Grande-Bretagne en 1852 est de 10,050,000 fr. en verrerie ou verre sous toutes les formes.

La chapellerie à peine représentée à l'exposition de 1834 donne lieu à une exportation de 13 à 1,400,000 fr.

La Grande-Bretagne en exporte pour 3,600,000 fr.

Le papier est à meilleur marché en France qu'en Angleterre. En réunissant sous un même chapitre les articles qui s'y rattachent, nous trouvons l'exportation de 1852 se composer de

2,400,000 fr.	en papier.
500,000	cartons et papiers d'enveloppe.
2,800,000	livres imprimés.
46,000	cartes géographiques.
1,698,000	gravures et lithographies.
150,000	musique.
175,000	cartes à jouer.
7,769,000 fr.	

Tous ces articles ont paru à l'exposition sans que d'aucun d'eux on

ait pu dire que cette exposition rendait compte de l'état actuel de l'industrie dans le pays.

L'Angleterre a exporté en 1852 :

4,400,000 fr.	articles de papeterie comprenant plusieurs des objets énumérés ci-dessus, et
2,300,000	livres imprimés.
7,700,000 fr.	

Une industrie particulière à la France, et pour laquelle sa supériorité dans les arts du dessin et dans l'entente des couleurs lui laisse craindre peu de rivalité, est celle des papiers peints. Les manufactures de Paris et du Haut-Rhin ont offert des dessins dignes d'être comparés à des ouvrages de la main la plus habile. L'exportation de cet article, en 1852, a été de 1,700,000 fr. et ne peut que s'accroître encore.

La France a conservé des débouchés assez importans pour les cuirs et peaux préparés, sur lesquels l'exposition de 1854 était loin d'être complète.

L'exportation de 1852 comprend pour

5,655,000 fr.	de peaux tannées ou préparées.
89,000	de pelleteries.
6,952,000	de gants de peau.
7,755,000	de peaux ouvrées sous d'autres formes.
465,000	de selleries et voitures.
20,876,000 fr.	

L'Angleterre n'a exporté que

6,000,000 fr.	de cuirs ou peaux brutes ou travaillées.
1,400,000	ouvrage de sellerie.
7,400,000 fr.	

Les arts chimiques continuent à obtenir en France une grande attention, due à la participation directe des savans les plus éclairés à nombre d'entreprises industrielles. Les exportations de 1852 qui s'y rattachent sont

4,200,000 fr.	de produits chimiques divers.
1,560,000	teintures et couleurs.

430,000	cire, chicorée, épices.
1,700,000	médicamens.
1,500,000	savons.
6,000,000	parfumeries.
15,190,000 fr.	

L'Angleterre a exporté, en 1832, pour

2,900,000 fr.	de couleurs.
7,700,000	de savons et chandelles.
10,600,000 fr.	

En cordages, filets, etc., nous avons encore exporté pour 752,000 en 1832, et l'Angleterre pour 2,500,000 fr.

Ici se termineront nos comparaisons spéciales : nous trouvons encore dans les documens anglais une exportation, en 1832, de

17,800,000 fr.	pour merceries et vêtemens.
29,200,000	pour articles non détaillés.
47,000,000 fr.	

A l'encontre de ces articles, nous pouvons mentionner les exportations suivantes faites de France en 1832 :

7,280,000 fr.	articles divers de l'industrie parisienne.
1,135,000	tabletterie, dont plus de 650,000 fr. en peignes presque tous pour les Amériques.
7,425,000	mercerie fine et commune, dont seulement 34,000 fr. en aiguilles.
1,861,000	modes.
682,000	chapeaux de pailles, nattes et sparterie.
790,000	parapluies.
312,000	bimbeloterie.
765,000	vannerie.
740,000	bois ouvrés.
1,222,000	meubles.
538,000	instrumens de musique.
214,000	instrumens d'art.
576,000	article de collections.
23,540,000 fr.	

Le cadre dans lequel il nous est prescrit de nous renfermer ne suffirait pas à apprécier, même de la manière la plus succincte, les causes qui retardent les progrès de toutes nos industries si diverses et si variées. Nous avons, encore moins, eu la prétention d'indiquer même sommairement tous les articles qui ont paru à une exposition que l'on regarde comme la plus brillante de toutes celles qui se sont succédé. Notre but, non moins grave, a été d'appeler l'attention sur la route que poursuit notre industrie, sur les causes qui l'entravent et sur le dommage que le pays en reçoit.

Dans un grand état comme la France, la civilisation développe chaque jour des besoins nouveaux, enfans plutôt du caprice et de la mode que de la nécessité. L'industrie, laborieuse, appliquée, s'étudie à remplir ces besoins, à fournir à toutes les classes de citoyens les objets que l'époque réclame. Il en résulte une excitation de travail dont nous ne méconnaissons pas l'heureuse influence sur l'économie intérieure du pays. Ce n'est point une création méprisable que celle de cette immense quantité de valeurs échangeables qui a paru à l'exposition de 1834 en articles de modes, de toilette, de coiffures, de fantaisies diverses. Mais si l'on peut voir là quelque indice de la richesse relative de la France ou de l'aisance d'une partie de ses habitans, le cercle infiniment étroit des consommateurs, le peu de poids de ces productions dans nos rapports avec l'étranger, séparé de nos goûts par une civilisation différente, nous feront toujours regarder, avec un intérêt secondaire, cette partie de notre inventaire industriel. C'est cependant elle qui a principalement besoin de l'exposition comme d'un bazar destiné à éveiller le désir de l'acheteur, et les capitaux déplacés à cette occasion sont peut-être le seul bien réel que la circonstance ait produit. Quant à cette haute industrie manufacturière qui s'occupe des besoins généraux des peuples, de les nourrir, de les vêtir, d'aider à leur bien-être, de faciliter leurs communications, nous croyons que l'exposition lui est chose plus dommageable qu'utile.

Depuis la révolution de 1789, quarante-cinq années se sont écoulées, et une partie des souverains de l'Europe n'a encore pu pardonner à la nation française la déclaration de principes politiques qui en fut la conséquence. C'est à la lutte qui s'engagea, à cette époque déjà reculée, entre les puissances coalisées et la France, que l'on doit attribuer le développement du système qui, par degrés, a fait regarder comme une tolérance presque exorbitante l'admission du produit de l'industrie étrangère dans la consommation du pays. Les gouvernemens de la révolution et de l'empire, voyant la France chassée par la force de tous les marchés au-delà des mers, se mirent à repousser ce qui ne pouvait plus leur parvenir que de la main de leurs ennemis. La prohibition devint bientôt la règle, et l'impôt

dit de protection fut l'exception, que l'on accordait sous la condition de n'en faire qu'un usage presque inaperçu. La restauration est entrée bien plus avant encore dans cette voie funeste, et les principes anti-économiques, soutenus, pendant quinze ans, à la tribune publique, ont tellement survécu que les hommes qui arrivent au pouvoir s'empressent à l'instant même d'abjurer les opinions contraires qu'ils ont pu émettre, ou de les rendre nulles dans l'application. Le propriétaire du sol, tout-puissant par l'effet de notre constitution, considéré comme ayant seul intérêt dans la chose publique, n'a vu, dans le pouvoir dont il dispose, que la faculté de procurer aux produits d'où il tire son revenu, une plus haute valeur, en les gardant de toute concurrence contre ceux de l'étranger. Il n'existe plus aujourd'hui de distinction entre les matières premières et les objets destinés à des consommations immédiates. On a frappé la houille, le fer, les outils, la laine, le coton filé dont on n'avait pas quantité suffisante, tout aussi bien que les toiles blanches, les calicots, les draps. Les manufacturiers, froissés par des surtaxes, se sont plus que jamais réfugiés sous le couvert des prohibitions. Ils voient le bénéfice des marchés étrangers leur échapper et n'osent cependant solliciter la levée des obstacles qui se trouvent devant eux; ils redoutent que cette mesure ne soit étendue plus loin, et manquent de confiance en eux-mêmes, pour soutenir la concurrence étrangère même à l'abri d'un droit élevé. Pourquoi cela? C'est que presque tous, excités par les expositions publiques, ont voulu travailler pour les riches seulement, et qu'un petit nombre des articles destinés aux classes inférieures égale en bonté et en qualité les fabrications analogues de l'étranger. C'est cependant dans les productions à bas prix, quand le fer et la houille auront été affranchis, quand la laine sera taxée comme en Angleterre à 22 fr. les 100 kil., quand le coton filé fin paiera seulement un droit égal à la prime de fraude, c'est, disons-nous, dans les productions à bas prix à l'usage des masses, que l'industrie française doit chercher son salut.

Nous n'attachons pas une importance trop grande aux chiffres que nous avons employés. La statistique fournit des faits sur chacun desquels il y aurait des considérations particulières à établir. En nous en servant, nous n'avons voulu que faire remarquer leur tendance générale, et peut-être établir plus nettement des idées qui s'expriment moins facilement d'une manière abstraite. Un peuple intelligent, éclairé, ami des arts, comme on l'est en France, peut donc passer à côté du but par l'amour même du bien. On a beaucoup loué à l'exposition de 1834 ceux qui ont fait des choses merveilleuses. Eh bien! nous, nous faisons remarquer par la comparaison des deux commerces, de France et d'Angleterre, se rencontrant sur un

terrain neutre, que l'avantage est pour celui qui fait du bon, suffisamment bon, mais à un prix modéré, que ce soit du drap anglais ou de l'horlogerie française. Mais cette direction, comment la concilier avec les expositions?

L'esprit qui préside aux expositions générales n'est pas un esprit d'ordre et de méthode ayant pour but de mettre sous les yeux de la France l'inventaire général des produits du travail de la nation, d'y appeler le plus simple, le plus usuel, le plus ignoré, comme celui qui se distingue par la richesse et l'éclat. Non! Il faut des objets extraordinaires, créés n'importe à quel prix, mais qui attirent l'attention de la foule ignorante, et par suite provoquent les récompenses.

On a donné dans le temps la décoration à l'homme au petit manteau, et tout le monde a applaudi. Les vertus modestes, l'esprit de charité, trouvent leur récompense dans leur intérieur; mais quand le pouvoir les aperçoit, il s'honore en les honorant. L'homme au petit manteau, c'est le fabricant zélé, laborieux, ami de ses ouvriers, qui, ne trouvant rien d'extraordinaire dans ce qu'il produit tous les jours, n'a pas l'idée de paraître à l'exposition, ne demande rien au pouvoir, que l'abaissement des droits sur les matières et sur les articles qu'il emploie. Surtaxer les outils, quand quinze années d'impôt n'arrivent pas à en empêcher l'importation, c'est à la lettre imposer le pain de l'ouvrier.

Après la brillante solennité qui a suivi l'exposition, nous avons écouté la voix publique, la presse départementale et cette expression de la pensée vulgaire qui se trompe moins souvent que les ministres, leurs bureaux et les jurys les plus indépendans. Nous avons recueilli de longues plaintes sur des omissions à l'égard du mérite méconnu. Nous avouons en avoir été peu touchés. Le manufacturier venant se soumettre à des appréciations où manquent tant d'élémens, où tant de difficultés vaincues peuvent être ignorées, nous paraît hors de son rôle. Il éprouve un dommage quand le jugement déclare son concurrent plus habile, et cependant il peut avoir la conscience que lui-même est plus utile au pays. Qui garantit le pouvoir contre les erreurs? Entre deux concurrens égaux, qui tient la balance, si ce n'est l'opinion publique; est-on certain de ne pas l'égarer?

Les médailles, les mentions honorables indiquent que les produits exposés ont été appréciés par le jury. Mais de bonne foi y a-t-il mérite égal de difficultés vaincues ou d'importance pour ceux qui obtiennent des récompenses semblables? La décoration montre que le ministre ou le pays vous reconnaît pour un homme honorable dans la carrière que vous poursuivez; mais tous les hommes honorables sont-ils décorés, et n'y a-t-il que de tels

hommes qui le soient? Il y a donc pour le manufacturier, pour l'homme à entreprise, une perspective plus noble, plus élevée que celle de l'exposition publique de ses produits : c'est celle d'être utile au pays en accroissant la somme de travail dont l'emploi peut lui être demandé par l'étranger. Il n'est pas impossible à l'industrie française de reprendre, dans l'état de la consommation générale des peuples, le rang qu'elle doit occuper; mais ce n'est pas en sollicitant des décorations et des médailles qu'elle pourra atteindre ce but.

D. L. RODET.

LETTRE

SUR L'ÉGYPTE.[1]

Mars 1831.

Les plus savans de nos voyageurs modernes ont trop négligé peut-être de nous parler de l'Égypte telle qu'elle est de nos jours : lorsqu'on lit leurs relations, on serait tenté de croire que le pays n'a plus d'habitans. L'humanité n'attire leurs regards que lorsqu'il en est question sur des pierres ; et pour que l'homme les intéresse, il faut qu'il ait vécu il y a trois mille ans, et qu'il ne soit plus qu'une momie. Pour moi, je me sauve de cette préoccupation excessive par mon peu de savoir, et mon érudition, tant soit peu nouvelle, ne m'empêche pas de porter mon attention sur ce qui se passe maintenant dans les lieux où je suis. Mille générations écou-

(1) M. Michaud a bien voulu nous communiquer cette lettre inédite qui fera partie du cinquième volume de la *Correspondance d'Orient.*

lees ne m'empêchent point de voir la génération présente, qui doit prendre aussi sa place dans l'histoire. Si j'avais du temps, je n'irais ni à Thèbes, ni dans les autres lieux où sont les grandes ruines; mais je resterais quelques mois dans un village du Delta. Les familles des fellahs, la religion et les mœurs de ce peuple n'auraient plus rien de caché pour moi, et ce que j'aurais appris aurait peut-être plus d'intérêt que tout ce qu'on pourrait nous dire de la gloire de *Ramsès*, du dieu *Amounra*, et des Égyptiens du temps d'Hérodote.

Nous sommes arrivés hier devant l'embouchure du canal de Ménouf, qui tire ses eaux de la branche de Damiète, et qui arrose la partie supérieure du Delta. A quelques milles de là, notre barque s'est arrêtée près de la rive; notre patron est monté avec nous au village de Nadir. C'est une pauvre bourgade qui n'a rien de remarquable. Comme nous nous promenions dans la campagne, nous avons vu de loin une procession qui s'avançait à travers les arbres: on portait un mort au cimetière. Deux drapeaux, l'un noir, l'autre blanc, précédaient le cortége; beaucoup de femmes, qui suivaient le cercueil, tenaient un des bouts de leur robe bleue et l'agitaient en l'air, jetant de grands cris; la procession s'est arrêtée sur un terrain élevé où se trouvait le champ des morts du village. Des enfans ont apporté des feuilles de palmier pour en répandre sur la tombe du défunt. Quand la cérémonie a été finie, nous nous sommes approchés, et nous avons parcouru le lieu des sépultures. On y voit à peine les traces des tombeaux, point d'arbres, point de pierres sépulcrales; les morts n'y sont recouverts que d'un peu de terre, ce qui doit produire des épidémies. Les eaux du Nil, lorsqu'elles remontent jusque-là, ne trouvent rien qui défende les dépouilles des morts. Le réis qui nous accompagnait, nous a dit qu'il en était de même de la plupart des cimetières voisins du fleuve. Aussi arrive-t-il souvent qu'ils sont emportés dans les grandes inondations, et que les ossemens des fellahs se trouvent entraînés par le courant du Nil, ou dispersés dans les campagnes. Ceci nous explique pourquoi les anciens Égyptiens ne confiaient point les dépouilles de l'homme à la terre, mais à la pierre dure, à la roche immobile, ou pourquoi ils les renfermaient dans des *tumulus* de briques cuites.

Quand nous sommes rentrés au village, le réis nous a montré une mosquée qui tombe en ruine, et qu'on ne répare point; il nous a fait voir une école pour les enfans, qui est abandonnée. Le pacha, nous a-t-il dit, s'est emparé de tous les biens qui appartenaient aux mosquées et aux établissemens de charité; il s'est bien engagé à payer quelques pensions, certaines sommes annuelles pour la réparation et l'entretien des mosquées et des écoles, mais ce qu'il donne ne suffit pas toujours. Quand il s'agit du miri, on augmente les chiffres; quand il s'agit de Dieu et des pauvres, on fait des économies. — Pendant que le réis nous parlait de la sorte, nous avons entendu le bruit d'un tambourin; nous sommes entrés dans un café qui nous a offert un spectacle tout nouveau. Ce café était une espèce de hangar assez vaste, n'ayant que les quatre murailles; on y trouve seulement quelques gradins en planches pour se tenir assis; dans un coin de la salle, brillait une lampe ou *kandil* qui éclairait la moitié de l'enceinte; un orchestre était placé à la porte, composé d'un homme qui jouait d'un chalumeau formé de roseaux du Nil, et d'un instrument en terre cuite, recouvert d'une peau de chacal; près des musiciens, plusieurs jeunes femmes dansaient, tenant en main des castagnettes, et jouant les pantomimes les plus obscènes. Une espèce de Gilles se mêlait à leur danse; autour de sa tête pendaient des coquillages qu'il agitait et faisait retentir, comme pour accompagner la musique. Tout-à-l'heure, ai-je dit au réis, vous reprochiez à votre pacha de laisser tomber les mosquées, de laisser fermer les écoles, il a grand tort sans doute; mais comment tolère-t-il des spectacles comme celui que nous voyons? — La chose est toute simple, m'a-t-il répondu : il faut que le pacha donne de l'argent pour l'entretien des écoles et des mosquées, et les cafés comme celui-ci donnent au contraire de l'argent au pacha.

Notre patron nous a parlé de plusieurs cafés semblables à celui de Nadir; on en trouve dans beaucoup de villages du Nil; les Arabes les appellent du nom générique de *fantasia*. Les courtisanes qui les fréquentent sont inscrites sur les registres du fisc et paient un tribut; elles ont une organisation et des réglemens qui leur sont propres; elles ont même dans plusieurs bourgs un quartier séparé, comme à Fouah. Le bourg ou la ville où elles se trouvent en plus grand nombre, et qui est comme le quartier-général de la prosti-

tution, est Mehallet-el-kibir, située à quatre lieues de la branche de Damiette, non loin de Mansourah et de Semanour; elles choisissent une matrone à laquelle elles obéissent, et qui les envoie par détachemens dans les bourgs et les villages du Delta.

Les courtisanes que nous avons vues à Nadir doivent se rendre à la foire de Tentah, qui s'ouvrira dans la première quinzaine d'avril; Tentah est un gros bourg, situé à quatre ou cinq lieues de Nadir, dans l'intérieur des terres. Là est le tombeau du santon Saïd le bédouin, qui est en grande vénération parmi les Égyptiens; les femmes surtout vont implorer le saint musulman, pour ne pas demeurer stériles, et lui sacrifient jusqu'à la pudeur de leur sexe, jusqu'à la fidélité conjugale; il y a dans le bourg de Tentah des maisons bâties tout exprès pour la réunion mystérieuse des deux sexes, et pour faciliter en quelque sorte les miracles qu'on demande au santon. La foire est ouverte par le grand cheik du Caire, qui fait la prière dans la mosquée; le katchef de la province y vient en personne, pour veiller au maintien de l'ordre, et pendant tout le temps que dure la foire, il est campé sous des tentes vertes. L'affluence des étrangers reste en dehors de la ville : d'un côté, des boutiques formées de branchages ou de toiles tendues, étalent toutes sortes de marchandises et se prolongent sur deux rangs dans la plaine; de l'autre, la campagne est couverte de pavillons élégans, de tentes de roseaux habitées par des courtisanes et des almées. Cette foire dure quinze jours; au bout des quinze jours, une seconde foire, qui est comme une continuation de la première, s'ouvre dans un autre bourg à trois lieues de Nadir, en descendant le Nil. Dans ce dernier bourg, est un autre santon, nommé *Ibrahim-el-Soukgy*, qui n'est pas moins révéré que le santon Saïd le bédouin; on fait dans ce lieu les mêmes pèlerinages qu'à Tentah; on y retrouve la même affluence de marchands, de courtisanes, de dévots musulmans; tous ces pèlerinages, toutes ces réunions moitié religieuses, moitié profanes, ressemblent beaucoup à certaines solennités de la vieille Égypte; on célèbre aujourd'hui la fête de Saïd le bédouin et d'Ibrahim-le-Soukgy, comme on célébrait autrefois celle de Sérapis à Canope et celle d'Isis à Bubaste.

Nadir est sur la rive orientale du Nil. Rentrés dans notre bateau, nous nous sommes rapprochés de la côte occidentale; les monceaux

de sable y annoncent plus fréquemment le voisinage du désert; les habitans ont l'air plus sauvage. Nous n'avons point débarqué à Terranéh, que nous avons laissé à notre droite; c'est là qu'est le dépôt du natron que le pacha tire des lacs de Nitrie, et qu'il fait transporter à Alexandrie par des caravanes. Je regrette de n'avoir pu faire quelques courses dans cette partie des déserts de la Libye; j'aurais voulu visiter ce *fleuve sans eau* où l'imagination des Arabes a vu des navires pétrifiés, et cette solitude habitée autrefois par les deux Macaire. De toutes les lectures que j'ai faites en ma vie, aucune ne m'a laissé plus de souvenirs que l'histoire des pères du désert; leur abstinence et leurs mortifications tenaient du prodige. Les solitaires de Scetté jeûnaient tous les jours de l'année; on s'accusait parmi eux d'avoir mangé une grappe de raisin, d'avoir bu de l'eau toutes les fois qu'on avait soif, d'être resté une heure sans travailler et sans prier. C'est là que se pratiquait une humilité inconnue parmi les hommes, et qu'on poussait jusqu'à l'excès l'amour de la pauvreté; un des hôtes du désert ayant laissé en mourant une somme de cent écus, les uns proposaient de la donner aux pauvres, d'autres à l'église : « Que ce trésor, dit Macaire, suive au tombeau les dépouilles du défunt, et qu'il périsse avec celui qui l'a possédé. » Vous voyez jusqu'à quel point les anachorètes de Nitrie méprisaient la richesse; je veux vous montrer comment ils traitaient la gloire : un jeune homme d'Alexandrie se présenta pour vivre au milieu des solitaires; Macaire, auquel il s'adressa, voulut l'éprouver. — Allez, lui dit-il, dans le cimetière qui est proche, adressez-vous aux morts, et dites à chacun tout ce qu'on peut dire à un homme de plus injurieux. — Le jeune homme fit ce qui lui était commandé, et lorsqu'il revint, Macaire lui demanda ce qu'on lui avait répondu. — Rien. — Eh bien! retournez et faites le tour du cimetière, en chantant les louanges de tous ceux qui y sont ensevelis. Le jeune néophyte obéit, et revint. — Qu'ont dit les morts? — Rien. — Profitez donc de la leçon, dit le vieux solitaire; imitez l'indifférence des morts pour les jugemens des hommes, et vous vivrez pour Jésus-Christ. — Voilà quelle était la philosophie du désert de Scetté; croyez-vous, mon cher ami, qu'on ait jamais entendu d'aussi belles paroles dans Sais, dans la ville de Minerve, dans la ville où Solon et Platon allaient apprendre la sagesse?

Dans la solitude de Scetté que les légendes appellent la *Montagne-Sainte*, on trouve encore quatre couvens habités par des moines cophtes ; le voyageur Sonnini les visita vers la fin du siècle dernier. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il y ait sur la terre une position plus horrible que celle du principal monastère de Natron; bâti au milieu du desert, ses murs quoique fort hauts, lorsqu'on les aperçoit d'un peu loin, ne se distinguent pas des sables, dont ils ont la couleur rougeâtre et la sauvage nudité. Nul chemin n'y conduit, nulle trace d'un être vivant; le couvent n'a qu'une porte etroite qu'on n'ouvre presque jamais ; on y entre par-dessus les murs, en se faisant tirer avec des cordes. La règle des moines est très austère; ceux qui veulent la suivre sont conduits dans l'église : là, on étend sur eux un drap mortuaire en récitant les prières des morts; il ne se fait pas d'autres cérémonies ; les chrétiens du Delta et des rives du Nil vont souvent en pélerinage au couvent de Saint-Macaire. »

La navigation du Nil n'est pas sans danger, surtout dans la saison où nous sommes. Nous avons eu souvent les vents contraires, et souvent la tempête s'est élevée sur notre passage; le kamsin a deux fois rassemblé autour de nous des tourbillons de sable, et nous a forcés de chercher un abri derrière une côte escarpée; mais ce que nous redoutons plus que le kamsin, ce sont les brigands qui habitent certains villages du Nil; tous ces villages sont connus de nos mariniers, qui évitent prudemment de s'arrêter dans leur voisinage pendant les ténèbres de la nuit, et qui nous avertissent souvent de nous tenir sur nos gardes. Les Arabes voleurs épient les bateaux qui passent, surprennent les voyageurs dans leur sommeil, les dépouillent, et quelquefois leur ôtent la vie. Parmi les faits les plus récens qu'on nous a racontés, j'ai retenu celui-ci : Un marchand d'Alexandrie, après avoir amassé au Caire quelques milliers de piastres, se retirait dans sa patrie avec son petit trésor; étant descendu à Terraneh, il eut l'imprudence de parler de la somme qu'il emportait avec lui. Lorsqu'il fut rentré dans sa barque, et que la nuit eut couvert le Nil de ses ombres, des coups de fusil se firent entendre; le rivage répéta des cris plaintifs, c'était le marchand d'Alexandrie qu'on avait assassiné. Méhémet-Ali a fait depuis long-temps la guerre à ces pirates du Nil; plusieurs de leurs

villages ont été démolis, mais on n'a pu les détruire entièrement. Ammien-Marcellin dit que de son temps il n'y avait point de supplice qui pût corriger les Égyptiens de leur malheureux penchant pour le vol. Dans ce pays, le vol est comme la corruption des mœurs; les temps n'y ont rien changé; l'Égypte a perdu sa gloire, mais elle a conservé ses voleurs et ses filles de joie. Il faut vous dire d'ailleurs qu'il n'y a nulle part sur notre globe d'hommes plus exercés à la rapine et plus adroits dans leurs expéditions nocturnes que les Arabes. Ce qu'on nous raconte de nos filous d'Europe n'approche pas de la ruse et de la dextérité d'un fellah qui veut s'emparer du bien d'autrui; il n'y a point de danger qu'il ne brave, point de difficulté qu'il ne surmonte; les voleurs arabes se tiendront cachés, s'il le faut, pendant toute une journée dans un égoût ou dans une meule de fourrage; ils ramperont comme des reptiles sous des voûtes obscures, ils se glisseront comme des lézards à travers la fente d'un mur. Si l'occasion les favorise, une seule minute leur suffit pour achever leur expédition; une maison, un navire, sont dévalisés en un clin d'œil, et lorsqu'ils se retirent, on peut être sûr qu'il ne reste pas un parah, pas un habit, pas une natte dans les lieux qu'ils ont visités. Leur grande précaution, pour qu'on ne les reconnaisse pas et pour échapper plus facilement à toutes les poursuites, c'est d'être dans un état de complète nudité. Il est rare qu'on les prenne sur le fait, et même qu'on les arrête après le vol, car il ne leur faut qu'un moment pour mettre le désert entre eux et la justice.

Les premiers jours qu'on voyage sur le Nil, on est enchanté du spectacle; mais la physionomie du pays est toujours la même : ce sont toujours des villages bâtis de terre avec leurs palmiers et leurs minarets, des canaux avec leurs digues, de vastes campagnes couvertes de moissons, une multitude de fellahs toujours misérables. Le cours du Nil nous offre aussi un aspect qui ne varie point; souvent, après avoir fait quelques lieues, nous croyons encore nous trouver au même endroit. On ne change pas plus d'horizon que lorsqu'on navigue en pleine mer, et qu'on n'aperçoit que le ciel et les flots. Dans deux mois, le Nil commencera à croître, puis il sortira de son

lit, ses eaux couvriront les plaines; les villages, les bourgs paraîtront comme de petites îles, et le Delta sera comme un archipel. Après cela le fleuve reprendra son cours; on cultivera de nouveau les terres; on leur confiera les germes de la fécondité, et la campagne se couvrira d'autres moissons. Voilà toutes les variétés du pays où nous sommes, voilà tout ce qu'on voit en Égypte depuis le temps de la création.

L'histoire nous dit que les anciens Égyptiens étaient d'un caractère mélancolique, et qu'ils avaient sans cesse besoin d'être distraits. Je n'ai pas trop de peine à le croire, car l'uniformité des spectacles qu'ils avaient sous les yeux devait les disposer à la tristesse. Cette disposition me paraît fort naturelle, et je sens que l'ennui commence aussi à me gagner.

Huit jours se sont écoulés depuis que nous sommes partis de Rosette; nous avons vu tout ce qu'il y a de plus curieux; nous passons chaque jour en revue beaucoup de villages qui ne présentent plus rien de nouveau que leur nom. A mesure que nous avançons, j'éprouve moins le besoin de descendre à terre et de parcourir la campagne. Mon attention a fini par se concentrer dans notre kanje, et, pour achever mon itinéraire, je veux vous décrire la manière dont nous y vivons.

Notre chambre, si je puis l'appeler ainsi, n'a rien que de très commun; elle n'a pas dix pieds carrés; on ne peut s'y tenir debout : aussi, y suis-je toujours couché ou assis; une porte donne sur le devant de la barque, une autre sur un petit réduit où sont nos malles. Sur les deux côtés de notre cabane, sont de petites fenêtres, par lesquelles nous voyons les rivages du Nil comme dans une lanterne magique; nous sommes trois dans cette espèce de cellule. J'ai avec moi le fidèle Antoine; nous avons pour commensal et pour compagnon un brave négociant de Neuchâtel, en Suisse, qui va vendre au Caire des toiles peintes de son pays; ses marchandises sont dans une autre kanje qui marche de conserve avec la nôtre.

Nos mariniers sont des hommes de vingt-cinq à trente ans; ils paraissent forts et robustes; j'ai remarqué qu'ils avaient sur le bras et sur la poitrine des signes ou des caractères tracés avec de la poudre ou de l'antimoine; c'est un usage que nous avons trouvé

partout en Orient; les hommes et même les femmes y sont tous marqués et étiquetés comme des ballots à la douane. Les gens de notre équipage ne parlent que la langue arabe; ils s'expriment avec tant de vivacité, que parfois on les croirait en colère; mais leurs manières sont au fond très pacifiques. Lorsqu'ils tiennent la rame, ils ont un chant qui semble accompagner tous leurs mouvemens, qui monte et descend avec les avirons. Cette musique monotone les tient en haleine; quand leur voix s'anime, la barque vole sur les flots; quand leurs chants s'affaiblissent, la rame leur tombe des mains; tout l'équipage s'endort, et la kanje, si elle n'est pas poussée par les vents, demeure immobile. Les voyages sur le Nil, comme je crois l'avoir dit, ne sont pas sans péril; les voiles sont très élevées, offrent beaucoup de prise aux vents, et peuvent faire chavirer la barque; la manœuvre en outre se fait avec beaucoup de négligence. J'ai ouï dire à des officiers de marine qu'ils redoutaient plus la navigation du Nil que celle de la Méditerranée et de l'Océan; j'ai fait plusieurs observations à notre réis sur la manière dont son navire est dirigé; il m'a toujours répondu : *C'est l'usage*. Nous rencontrons quelquefois des kanjes dont le mât est emporté, dont les voiles sont dans l'eau, et la quille en l'air; lorsque nous demandons les causes de ces fâcheux accidens, notre patron se contente de dire : *Dieu l'a voulu*.

Nos mariniers, fidèles au ramadan, restent tout le jour sans fumer; ils regarderaient comme un péché d'avaler une goutte de l'eau du Nil; il faut voir l'attention avec laquelle ils comptent les heures et les minutes; ils ont toujours les yeux vers le soleil, pour savoir comment va le temps; quand le soir arrive, leur impatience redouble; ils attendent que l'arrivée de la nuit vienne leur donner le signal propice, pour se livrer à leur appétit; c'est alors que la joie éclate sur leur front. N'allez pas croire cependant qu'on leur ait préparé un festin; j'ai quelquefois assisté à leur repas : c'est un riz, qui n'a pas été blanchi, et qu'on fait bouillir avec un peu de sel; leur soif n'est jamais apaisée que par l'eau du fleuve; il est vrai que le réis vient tous les soirs dans notre cabine nous demander un peu d'eau-de-vie qu'il boit à l'insu de son équipage. Avant le lever du jour, on fait un autre repas, et le jeûne le plus rigoureux recommence comme la veille. Cette pénitence retombe indi

rectement sur nous, car les marins qui jeûnent de la sorte sont peu disposés à travailler, et notre kanje s'avance lentement; nous pourrions en bonne justice demander compte au prophète Mahomet du temps que nous perdons sur la route.

Quant à nous, nous n'attendons point la fin de la journée pour nous mettre à table; nous avons deux cuisiniers, qui s'occupent de nos repas; à huit heures du matin, nous déjeunons avec du café; nous y mêlons du lait de buffle quand nous en trouvons. A quatre heures après midi, on nous sert le dîner : ce sont ordinairement des poulets et des pigeons apprêtés par Ibrahim, qui, avant de les mettre à la broche, ne manque jamais de prononcer les mots sacramentels, sans lesquels toute viande est immonde aux yeux des musulmans; quand la fortune nous favorise, nous avons du mouton; la chair du mouton est fort estimée en Égypte; pour que vous connaissiez l'estime qu'en font les Arabes, je vous dirai qu'ils la comparent à la *thériaque*. Notre cuisinier Ibrahim est un plaisant à la manière du pays; il sait quelques mots italiens, ce qui lui a valu auprès de nous le titre d'interprète; nous lui avons appris quelques mots français qu'il répète tout haut, sans en comprendre le sens, comme un perroquet bien élevé; nous lui faisons dire, entre autres choses : *Tous les Arabes sont des larrons*. Il répète ces paroles à tout propos, et les accompagne de quelques grimaces; lorsqu'il nous vient quelques Arabes dans notre bateau, il ne manque jamais de leur dire selon la coutume du pays : *Comment va votre chameau? comment vont vos buffles? comment vont vos pigeons, vos poulets et vos enfans?* Après cela, il se retourne vers nous, et crie à tue-tête ce que nous lui avons appris : *Tous les Arabes sont des larrons*, ce qui est pour nous une véritable comédie.

Je viens de vous parler de nos plaisirs; il faut que vous connaissiez aussi nos misères. Nous avons dans notre petit réduit un extrait des sept plaies d'Égypte; tous les insectes qui nous tourmentaient l'été dernier sur l'Hellespont, nous les retrouvons sur le Nil; notre kanje n'a pas une planche d'où il ne sorte par milliers des punaises et d'autres petits animaux qui viennent nous assiéger, et ne nous laissent point de répit; les immersions d'eau du Nil, les cérémonies de l'ablution vingt fois répétées, ne sauraient nous en préserver; comme je me plaignais au réis : « Vous êtes bien heureux,

m'a-t-il dit, que les moucherons et les cousins ne soient pas encore arrivés; ils ne viennent qu'au mois de juin; alors on ne peut ouvrir la bouche sans en avaler, ni montrer un coin de sa peau sans être couvert de piqûres. » Nous devons donc prendre notre mal en patience, et nous applaudir d'être encore au mois de mars, où tous les ennemis du repos de l'homme ne sont pas entrés en campagne; mais je ne vous ai pas encore dit tout ce qu'il y a de plus incommode et de plus dégoûtant dans notre habitation : ce sont les rats et les souris. Nous n'en avions point lorsque nous sommes sortis de Rosette, et maintenant la kanje en est remplie; chaque fois qu'on s'approche du rivage, et qu'on attache la kanje, les rats ne manquent pas de grimper le long de la corde; il n'est point de village qui ne nous ait envoyé sa colonie; ils traversent en plein jour notre petite chambre; la nuit, ils nous passent sur le corps; ils savent mieux où sont nos provisions que notre cuisinier Ibrahim; en voyant cette engeance qui nous tourmente, je ne serais pas très éloigné de reconnaître les chats pour des dieux, comme on le faisait à Bubaste. Cette multitude de rats, après avoir dévoré tout ce que nous avons en comestibles, rongent les planches du bateau; ce matin, nous avons été réveillés par des cris de détresse partis de la kanje qui marche de conserve avec nous; nous nous sommes levés pour aller au secours; nous avons trouvé que les rats venaient de faire une large ouverture au fond du bateau; l'eau y pénétrait à gros bouillons; plusieurs ballots de toiles peintes ont été avariés; on a eu toutes les peines du monde à réparer la kanje et à la mettre en état de continuer sa route.

Les journées nous paraissent longues, et nous faisons ce que nous pouvons pour les abréger; nous avons eu soin d'abord de tirer nos livres de nos malles et de les dérober à la voracité de nos incommodes et dangereux commensaux. Tous ces livres, parmi lesquels se trouvent beaucoup de relations de voyages, sont pour nous comme des compagnons, comme une caravane choisie, au milieu de laquelle nous poursuivons notre route. Nous les interrogeons sur l'histoire, sur les mœurs et les monumens du pays, nous n'oublions pas surtout les Mémoires de la commission d'Egypte, si remplis de notions positives; nous relisons quelquefois Savary, malgré ses exagérations, et nous ne dédaignons point Volney, mal-

gre sa philosophie pedantesque; mais j'avoue que je reviens plus souvent au consul Maillet, parce qu'il a de la bonhomie, et qu'il mêle à ses descriptions des contes qui me divertissent.

Vous devez bien penser que nous n'oublions pas Hérodote, et que le père de l'histoire ne nous a point quittés dans nos courses; son livre intitulé *Euterpe* est moins un récit historique qu'une relation de voyage. C'est au vieil Hérodote que nous faisons toutes nos questions sur les merveilles de l'ancienne Egypte; il nous impatiente quelquefois par ses réticences, par ses scrupules; il y a une foule de choses qu'il sait très bien, qu'il a vues de ses propres yeux, et qu'il n'ose pas nous dire; il se fait surtout un scrupule de parler de la religion des Egyptiens, et par respect pour les dieux, il nous cache la vérité; mais s'il y a des lacunes dans ses récits, je suis du moins plein de confiance pour ce qu'il nous rapporte, et j'aime mieux, à tout prendre, un historien qui en sait plus qu'il n'en dit, que tant d'autres qui en disent plus qu'ils n'en savent. J'ai interrogé le bon Hérodote sur la formation du Delta, dont nous cotoyons maintenant les rivages; cette riche province, nous dit-il, n'était qu'un vaste marécage au tems du roi Ménès; l'Égypte n'allait pas plus loin que le lac Méris; le Delta, formé par les alluvions, fut *un présent du Nil*. Telle est l'opinion que le père de l'histoire trouva établie parmi les Égyptiens; cette opinion adoptée par les savans modernes, nous explique la construction successive de Thèbes, de Memphis, de Saïs, d'Alexandrie; à mesure que le pays s'agrandissait vers la mer, la capitale changeait de place; le peuple égyptien avec ses rois, ses palais et ses temples, semblait descendre le Nil pour prendre possession des provinces que le fleuve avait créées dans son cours: on ne peut donner une plus grande idée des bienfaits du Nil.

Nous avons dans notre petite bibliothèque le Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet; j'ai voulu relire son chapitre sur l'Égypte. Il semble qu'on relise un ancien, car tel est le privilége du génie, qu'il est le contemporain de tous les âges, et qu'il inspire le même respect que les grandes ruines de l'antiquité. C'est dans l'histoire de Bossuet que l'Égypte se montre dans toute sa grandeur, et qu'on croit la voir telle qu'elle était au temps des Pharaons; le génie de l'historien se plaît à la description de cette terre

que ses premiers habitans appelaient *la région pure*; le peuple égyptien est un peuple de son choix, et peu s'en faut qu'il ne lui donne la préférence sur le peuple de Dieu; en relisant ce que Bossuet nous dit de l'antique Égypte, de ses arts, de ses institutions, de ses monumens, on voudrait être un sujet de Sésostris; que dis-je! j'aimerais mieux vivre dans la vieille Thèbes telle qu'il nous la représente, que dans la triste cité de Sion que nous venons de visiter. Quand on a lu le tableau si poétique de Bossuet, et qu'on descend des temps antiques à ce qui se voit aujourd'hui, on reste surpris et désolé du contraste.

Nous n'étions pas loin des pyramides, et nous nous attendions à les voir à chaque moment; à la fin, je n'ai plus feuilleté nos livres, je n'ai plus interrogé nos anciens voyageurs que pour savoir ce qu'ils en ont dit, car pour voyager avec fruit, il faut d'abord étudier ce qu'on va voir, il faut étudier ensuite ce qu'on a vu. On ne peut se faire une idée de tout ce qui a été publié sur les pyramides: ce monde que Dieu a livré aux disputes des philosophes n'a pas été l'objet de tant d'explications, de commentaires et d'hypothèses. Les pyramides sont-elles des tombeaux, des temples ou des observatoires? Voilà trois questions qui seules ont enfanté de gros volumes; pour quelle opinion nous déciderons-nous?

Si nous en croyons Hérodote, les pyramides ne peuvent avoir été des temples, car le roi Chéops, qui bâtit le plus remarquable de ces monumens, fit fermer tous les temples d'Égypte; les moyens employés pour construire l'une des pyramides de Gisch ne vont guère non plus avec les idées de la piété: Hérodote nous apprend qu'elle fut l'ouvrage de la fille de Chéops, et que cette princesse, d'après le conseil de son père, exigeait pour cela, de chacun de ses amans, quelques blocs de marbre ou de granit. Les pyramides sont-elles des observatoires? Cette opinion ne paraît pas plus vraisemblable que la première. Il y a des gens, même parmi les savans, qui se persuadent qu'on bâtit un observatoire pour être plus près du ciel, et pour diminuer l'espace qui nous sépare de la voûte étoilée; mais il ne s'agit que de s'élever au-dessus des vapeurs qui couvrent la terre, et d'avoir un horizon découvert; dans un pays comme l'Égypte, où le ciel est presque toujours pur, on n'avait pas besoin de se placer sur les lieux élevés. Si les pyramides avaient été

des observatoires, elles sont en si grand nombre, qu'on pourrait croire que tout le peuple d'Égypte s'occupait d'astronomie; nous avons à Paris un observatoire, et c'est bien assez pour loger tous nos astronomes; que dirait-on dans la postérité, si vingt ou trente observatoires s'élevaient dans la plaine de Montrouge? Il me paraît donc bien évident que les pyramides n'avaient pas pour objet l'observation du firmament. Reste la question des tombeaux; je me décide ici pour l'affirmative, et j'ai beaucoup d'autorités à citer pour cette opinion. Je raisonnerai plus longuement sur ce point, quand je verrai de plus près ces monumens. Tout ce que je puis faire dans mon étroite cabine, c'est d'admirer comment ces merveilles sont restées debout en dépit des siècles; on peut les considérer, s'il m'est permis d'employer cette expression, comme la plus grande bataille que le génie de l'homme ait jamais livrée au temps. Aussi la vanité humaine en a-t-elle triomphé! elle a pu voir avec indifférence les hauteurs de l'Atlas, du Taurus et du Liban, mais en voyant des montagnes de pierre, sorties des mains de l'homme, en voyant leurs cimes éternelles, elle a battu des mains.

Au reste, les pyramides sont comme l'Égypte elle-même; ce pays ne nous intéresse pas seulement par ses merveilles, mais par les mystères qui couvrent son histoire; lorsque l'Égypte sera complètement connue, et qu'on passera du domaine des conjectures à celui des faits, lorsqu'il ne sera plus permis de bâtir des systèmes sur tout ce qu'on y voit, et que l'imagination ne sera plus pour rien dans les relations des voyageurs, il est possible que ce pays excite moins d'intérêt, et qu'il attire moins notre curiosité et notre attention.

Mais tandis que je me livre ainsi à de vagues réflexions, j'entends crier autour de moi : *Les pyramides! les pyramides!* Je suis sorti de notre cabine, et les trois pyramides de Giseh nous ont apparu dans l'horizon lointain. Nos mariniers nous disent qu'elles sont à une distance de plus de huit lieues. Elles s'élèvent sur une surface plane et sous un ciel blanc; l'espace qui nous en sépare les fait paraître diaphanes : le sentiment qu'on éprouve au premier aspect est difficile à définir; c'est l'inspiration sévère de la solitude, mêlée à celle du ciel et de ses merveilles; c'est la mystérieuse Égypte qui sort du cercueil et qui lève sa tête vers le firmament; le pro-

fond silence, la vaste étendue du désert, voilà ce qui frappe l'imagination. On n'éprouve point de terreur à cette vue, comme le prétend le voyageur Clarke, mais l'aspect des pyramides vous trouble et vous émeut comme une grande pensée morale, comme un chant de l'*Iliade*, ou comme un beau passage des *Prophètes*. On est pénétré de je ne sais quel sentiment religieux qui nous reporte aux temps reculés et qui nous donne confiance dans l'avenir; je conçois très bien maintenant ces paroles que Bonaparte adressait à ses soldats : *Du haut des pyramides trente siècles vous contemplent*. Ces monumens sont en effet comme des colonnes placées sur le chemin de l'éternité, et si l'immortalité pouvait se personnifier, si elle nous apparaissait, je crois qu'elle se montrerait à la terre du sommet des pyramides.

En même temps que nous avons vu les pyramides, nous avons découvert les sommets du Mokatan et la chaîne des montagnes libyques, couvertes d'une vapeur rougeâtre. La journée était sur le point de finir, et le soleil se couchait à notre droite; les ténèbres de la nuit ont fait disparaître ce magnifique spectacle, et nous ont laissés livrés à nos réflexions. J'ai eu beaucoup de peine à m'endormir, et vous devez bien croire que j'ai rêvé aux pyramides. Quand le soleil s'est levé, nous avions dépassé le lieu où le Nil se divise en deux grandes branches, et qu'on appelle la *Tête de la Vache*. Le fleuve se présente à nous comme le *large Hellespont*; les minarets et plusieurs beaux édifices frappent nos regards; tout nous annonce les avenues et l'approche d'une grande cité. Nous allons débarquer et nous rendre au Caire, d'où je vous écrirai mes prochaines lettres.

MICHAUD.

Nous regrettons de ne pouvoir donner place aujourd'hui, à la suite de ces belles pages de M. Michaud, à une lettre de son compagnon de voyage, M. Poujoulat, sur la Palestine; mais nous ne renonçons pas à user encore de la communication bienveillante qui nous a été faite de la partie inédite de la *Correspondance d'Orient*. Il y a trop de charme et d'instruction à puiser dans cette intime et simple causerie des deux amis, pour que nous ne citions pas encore quelques fragmens de leur correspondance. Un trait commun aux deux voyageurs, c'est le bon goût et la réserve de leur érudition. Tous deux ont su éviter la faute commise par plusieurs de leurs devanciers. Ils disent ce qu'ils savent et ce qu'ils sentent, sans faire parade de leurs lectures; et pourtant à chaque page on devine qu'il leur a fallu fouiller bien avant dans le passé pour comprendre, comme ils font, le présent qui s'agite sous leurs yeux.

POÈTES

ET

PHILOSOPHES MODERNES

DE LA FRANCE.

XV.

M. BALLANCHE.

1814 fut une grande année, d'une influence décisive sur beaucoup d'activités et d'intelligences. Pour ceux dont le fléau de la Terreur avait ravagé la famille et centristé l'enfance ; sur qui Fructidor avait passé comme un dernier nuage sombre ; qui s'étaient émus aux récits de Sinnamari et avaient salué avec espérance le rétablissement du culte et des lois ; pour ceux qui avaient épousé le Consulat, mais non pas l'Empire, et que cette dictature militaire comprimait comme un poids de plus en plus étouffant, pour ceux-là 1814 fut une joie bien légitime, une délivrance. Ce qu'il y avait d'inoui et de particulièrement merveilleux dans ces retours de royales

destinées et dans ces péripéties qui, pour peu qu'on n'y opposât pas de prévention très contraire, semblaient aisément une indication de la providence, ce qu'il en sortait de dramatiques et irrésistibles effets ajoutait encore à l'explosion des sentimens et leur donnait un caractère d'enthousiasme. Tandis qu'une moitié de la France se méfiait déjà et se voilait dans ses blessures, l'autre moitié était saisie d'une véritable ivresse; et aujourd'hui, quand, après des années, on se raconte mutuellement ses impressions d'alors, il semble, à la contradiction des témoignages, qu'on n'ait vécu ni dans le même pays ni dans le même temps.

M. Ballanche est remarquable entre tous ceux qui saluèrent la Restauration comme une ère nouvelle. Il avait trente-huit ans en 1814, ayant vécu jusque-là dans l'etude, dans la reverie, dans les affections et les souffrances individuelles, s'étant élevé naturellement à une moralité générale, douce, pieuse, plaintive, chrétienne, mais n'ayant pas approprié sa pensée à son siècle, n'ayant pas trouvé la loi, la formule de sa philosophie, n'ayant pas deviné l'enigme. Cette énigme, dont il était malade, depuis plus de dix ans, à son insu, s'éclaircit pour lui dans l'agitation universelle. Le sphinx redoutable de 1815, en proposant de nouveau la ténébreuse question, acheva de confirmer la réponse dans l'esprit du sage. 1814 ou 1815 fut véritablement pour M. Ballanche l'année décisive, la grande année climaterique de sa vie, le moment effectif de l'*initiation*, selon son langage; ce fut l'heure où, sortant de la limite des sentimens individuels et de la divagation aimable des rêveries, il embrassa la sphère du développement humain et tout un ordre de pensées sociales dont il devint l'hiérophante harmonieux et doux. Il y a une telle unité dans la carrière de M. Ballanche, l'évolution de ce beau et difficile genie est tellement spontanée dans sa lenteur, que c'est un charme infini de le suivre à travers les essais et les préparations, tandis qu'il s'ignorait encore lui-même. Son imagination, d'abord nourrie de religieuses et sentimentales lectures, et tempérant Pascal par Fénelon et par Virgile, se plaisait aux fables grecques, au monde de Pythagore, d'Orphée et d'Homère. Les initiations égyptiennes, auxquelles il n'attachait pas tout le sens que plus tard il y a vu, l'attiraient vaguement à leurs profondeurs. La noble figure d'Antigone lui souriait depuis long-temps

comme une compagne d'enfance. La sensibilité du jeune homme se portait de préférence vers ce qui était triste et pur, expiatoire et clément. Quand l'idée philosophique vint à naître chez M. Ballanche, elle trouva donc toutes ces belles formes éparses, ces antiques images déjà préparées; quand le Dieu parut, il y avait des marbres et des statues pour un temple. Au souffle immense sorti des événemens, ces marbres remuèrent comme au son d'une lyre; la philosophie de M. Ballanche se mit à se construire et à s'ordonner d'elle-même, comme les philosophies antiques, comme les murs des Thèbes sacrées. — Mais tout ceci mérite d'être repris avec détail.

Pierre Simon Ballanche est né à Lyon en 1776. Son enfance et sa première jeunesse furent souffrantes, valétudinaires et casanières. Vers l'âge de dix-huit ans, il resta trois années entières sans sortir; il n'était pas seul pourtant, et avait toujours nombreuse compagnie de jeunes gens et de jeunes personnes. Il lisait, et surtout écrivait dès-lors beaucoup. Vers l'âge de vingt ans, il écrivit ces pages *du Sentiment* qui furent publiées en 1801. Mais avant ce livre, et durant ses années les plus valétudinaires qui correspondent au temps du siége de Lyon, il s'était fort occupé de l'Epopée lyonnaise, grand poème en prose, dont parle la *préface générale*, et qui ne fut jamais imprimé. Grace à cette poétique conception et à un sentiment d'espérance qu'il nourrissait, la durée du siége se passa pour lui assez heureusement; mais la terreur qui suivit n'en fut que plus accablante; il s'enfuit à la campagne avec sa mère, et y souffrit de toutes les privations. Il tenait de son père pour la constitution physique; mais, comme tant d'hommes célèbres, pour le dedans et la manière de sentir, il tenait étroitement de sa mère.

De retour à Lyon après le 9 thermidor, le jeune Ballanche eut à subir une convalescence très longue, très pénible, plus orageuse que ne l'avait été la maladie même. Une partie des os de la face et du crâne étaient altérés ou atteints de mort; il fallut appliquer le trépan. La force de caractère du malade était si grande que, tandis que l'instrument opérait sur sa tête, des dames qui causaient près de la cheminée à l'autre bout de la chambre ne s'en aperçurent pas. Vico, dit-on, éprouva dans son enfance une maladie du même genre. Toujours le dur marteau de Vulcain doit-il aider à l'enfante-

ment de la pensée difficile, à la sortie de la Minerve immortelle!

Pauvres hommes, infirmes dans vos grandeurs; grands parce que vous êtes infirmes, et infirmes parce que vous êtes grands! philosophes ou poètes, penseurs ou chantres, ne vous mettez pas les uns au-dessus des autres, ne vous exceptez pas, ne vous vantez pas! Je lis dans un témoin oculaire qu'après la confection de cette machine arithmétique si bien montée et qui lui coûta tant d'application et d'efforts, Pascal eut lui-même la tête presque démontée pendant trois ans. Newton, au milieu de l'âge, ressentit, pendant des années, ce qu'il appelait son *embrouillement* de cerveau. A défaut des dérangemens physiques, ce sont les douleurs morales qui arrivent comme une condition de la haute pensée, du sentiment profond et du génie. Pour peu qu'on chante, c'est parce qu'on a pleuré. Des fibres saignantes furent à l'origine les premières cordes de la lyre; elles seront encore les dernières. C'est parce que la statue de Memnon était brisée, qu'elle rendait un son à l'aurore.

M. Ballanche a peint plus tard, au début de la *Vision d'Hébal*, son état psychologique en cette douloureuse convalescence : « Des souffrances vives et continuelles avaient rempli toute la première partie de sa vie. Des accidens nerveux d'un genre très extraordinaire avaient produit en lui les phénomènes les plus singuliers du somnambulisme et de la catalepsie... Plus d'une fois il eut de ces hallucinations qui restituent un instant la forme et l'existence à des personnes dont on pleure la mort, ou qui rendent présentes celles dont on regrette l'absence.... » C'est ainsi qu'ayant perdu sa mère en 1802, M. Ballanche la crut voir deux jours de suite, au matin, entrer dans sa chambre et lui demander comment il avait passé la nuit : tant était prédominante en son organisation la puissance intérieure, tant elle était indépendante du moment, du lieu, de la réalité actuelle! Le souvenir représentatif du temps où, si soigneuse de lui, sa mère entrait toujours la première dans sa chambre, suffisait pour créer invinciblement l'illusion.

Nous assistons à la formation lente et mystérieuse de cette nature singulière qui, s'affermissant à travers tant de crises, eut bien le droit de croire à la vertu des épreuves. Ce qui la caractérise particulièrement, c'est cette lenteur, cette spontanéité qui tirera pres-

que tout d'elle-même, et aussi cette incubation sommeillante qui attend son heure. M. Ballanche, quoique né à Lyon, et malgré ses inclinations mystiques et ses dispositions magnétiques, resta étranger, et à l'école mystique qui avait dû laisser quelques traditions depuis Martinez Pasqualis, et à l'école magnétique que l'exaltation des esprits, pendant le siége, enrichissait d'observations extraordinaires. Sa nourriture habituelle était Pascal, Fénelon, Jean-Jacques, Bernardin, Virgile, Delille, tout ce que l'éducation classique indiquait alors; à quoi s'ajoutaient les facilités précieuses de lectures diverses que la librairie de son père lui fournissait. Le livre du *Sentiment* atteste à chaque page cette indécision d'un talent qui s'essaie, ce naïf empressement de l'ame vers tout rayon qui la colore. Il lut des fragmens de cet ouvrage, le soir même du 18 fructidor, au sein d'une société littéraire de très jeunes gens dont MM. Dugas-Montbel et Ampère faisaient partie. Camille Jordan, sitôt célèbre, et qu'atteignirent les évènemens de fructidor, bien que l'aîné de M. Ballanche, était dès lors son ami. Cette ame ardente, dévouée, religieuse, de Camille, avait deviné les trésors de l'autre ame sous l'enveloppe obscure.

Dans la *Vision d'Hébal*, de ce jeune Écossais que je crois être tout-à-fait à M. Ballanche ce qu'*Obermann*, *Adolphe* et *René* sont à leurs auteurs, il est dit : « Vers l'âge de vingt et un ans, sa santé se raffermit... Il ne lui resta plus, pendant quelques années, qu'un ébranlement de nerfs et une sensibilité très facile à émouvoir. Les notions qu'il s'était faites du temps et de l'espace subsistaient; ses méditations sur l'homme collectif avaient la même suite et la même intensité... On le croyait distrait lorsqu'il était occupé à gravir les hauteurs de la pensée, à descendre dans les abîmes des origines, etc., etc. » Dans ce portrait idéal tracé à distance et au point de vue des années condensées, il ne faudrait pas chercher un renseignement biographique précis. Il se passa entre l'affermissement de la santé du véritable Hébal et son éclosion philosophique quinze années d'études, de rêveries, d'affections, une longue phase individuelle, depuis le livre du *Sentiment* jusqu'au poème d'*Antigone* qui est à la limite et qui confine aux secondes perspectives. Durant ces quinze années, si on y porte son attention, plusieurs des idées futures de M. Ballanche se retrouvent, il est vrai, dans ses rares

écrits d'alors, mais éparses, isolées, en germe et à l'ombre, et, comme il l'a dit souvent, s'ignorant elles-mêmes.

Le livre sur le *Sentiment* est composé en entier, non pas de chapitres, mais d'une suite de digressions; l'auteur a voulu faire un *jardin anglais*, et il promène son lecteur à travers les rochers, les cascades, les groupes de statues sentimentales et autres pareils accidens. C'est une perpétuelle exclamation; cette ame expansive aime, admire, adore; si dès lors elle avait su chanter, elle aurait exprimé beaucoup des sentimens dont la poésie de M. Lamartine fut plus tard l'organe. Ce rapport qui existe entre les sentimens de M. Ballanche à leur premier état de spontanéité et ceux qu'a consacrés la lyre des *Méditations* nous a singulièrement frappé; nous le retrouverons bientôt dans les *Fragmens*. C'est la même matière religieuse, littéraire, le même fonds d'inspiration mélancolique; c'est quelque chose d'harmonieux, de lyrique, d'élégiaque. « Retournons donc, s'écrie le jeune auteur, retournons, il en est temps, aux idées religieuses: les littérateurs et les artistes ne peuvent rien sans elles. » Et ce sont çà et là, en accompagnement de cette croyance, des couleurs de mythologie grecque, des essais de peintures homériques, évandriennes, pastorales; Antigone, Eurydice, tous ces noms favoris y ont des autels. *Neuilly*, nom symbolique, lui représente ses amis morts durant le siége, et il les invoque comme un seul être. Fénelon, Pascal, Racine, sainte Thérèse, Job et Virgile s'entremêlent sans cesse; il est vrai que tout à côté l'auteur compare avec délectation Delille et Saint-Lambert, qu'il groupe ensemble Léonard, Florian et Berquin, comme ne formant à eux trois qu'un seul génie; Goethe, par son *Werther*, lui paraît pourtant supérieur. Il parle de l'*Eliza* de Sterne et de Raynal en amant transporté qui cherche une Béatrix et qui l'aura. La beauté des campagnes, les côteaux qui encadrent Lyon, Grigny où se passèrent les années cachées de la Terreur, lui sont aussi douces que la terre de Milly à Lamartine. Mais rien de tout cela n'a la composition ni la forme, ni même l'originalité de détail, et M. Ballanche a pu retrancher le livre du *Sentiment* de son œuvre complète sans se montrer trop sévère. Toutefois, indépendamment des accens de vive sensibilité qui recommandent certaines pages, il convient de remarquer comme un dessinement d'avenir, l'opinion que le jeune

auteur exprimait au sujet des *chartres*, ainsi qu'on disait alors. En face de cette école des *constitutionnistes* dont Sièyes était le grand-prêtre et qui pensait qu'une bonne constitution écrite pouvait s'appliquer immédiatement à un peuple quelconque, l'auteur du *Sentiment* réclamait pour le caractère profond, historique et presque divin, de toute institution sociale ayant racine dans une nation. M. Ballanche avait lu, dès cette époque, les *Considérations sur la Révolution française*, par de Maistre, et, tout en ignorant le nom de l'écrivain, il citait des passages de cet opuscule étonnant. Enfin, à travers le manque de direction du livre du *Sentiment*, et quoiqu'en somme l'espérance y domine, on y voit trace encore d'une pensée lugubre qui est commune à Jean-Jacques et à certains de ses disciples, à M. de Sénancour en particulier: c'est que la civilisation européenne et les cités dont elle s'honore, destinées à périr, feront place à des déserts, et que les voyageurs futurs s'y viendront asseoir avec mélancolie comme aux ruines de Palmyre et de Babylone. L'épopée lyonnaise de M. Ballanche était fondée sur cette donnée. Dans les entretiens du *Vieillard* et du *Jeune homme*, publiés en 1819, le vieillard qui, par un gracieux renversement d'idées (1), est pour l'avenir, tandis que le jeune homme est pour le passé; le vieillard tâchant de vaincre les pressentimens sinistres de ce désespoir de vingt ans, dit en un endroit : « Voilà donc ce que je vous entends répéter chaque jour et à chaque instant du jour. Eh bien! moi aussi, j'ai cru quelque temps que tout était fini pour notre vieille Europe. Oui, lorsqu'aux premiers orages de la révolution française, qui ont grondé sur vous à votre insu, car vous n'étiez qu'un enfant, je voyais tous les liens de la société se dissoudre, toutes les institutions nager dans le sang, ah! ce fut alors qu'il fut permis de croire à la fin de toutes choses. » Mais cette perspective funèbre ne dura pas long-temps pour M. Ballanche. Dans le récit qu'il a donné d'un voyage à la grande Chartreuse, fait en 1804 avec M. et Mme de Châteaubriand, il est question, comme dans le *Vieillard et le jeune homme*, d'une conversation entre un jeune mélancolique qui repousse toute science, toute

(1) Selon l'expression de M. Barchou, dans l'article qu'il a consacré à M. Ballanche. (*Revue des Deux Mondes*, avril 1831.)

tentative humaine, et un prêtre tolérant qui maintient la science et la croit conciliable avec une religion élevée. « Comment, s'écrie en finissant le narrateur, comment un jeune homme paraît-il détrompé à ce point de toutes les choses de la vie?... Voyez, il ne sait accueillir aujourd'hui que l'ironie terrible de Pascal; demain peut-être il sera dompté par le puissant génie de Bossuet : heureux si, le jour suivant, il vient à prendre goût aux chants mélodieux de Fénelon, lorsqu'il charme notre exil par les plus douces paroles qui se soient trouvées jamais sur les lèvres d'un habitant de la terre! » L'ombre de Fenelon prit donc de bonne heure par la main M. Ballanche et le tira de la crainte, et le préserva de l'obstination dans des ruines; il espéra; et, plus tard, devenu prêtre à son tour, prêtre à demi voilé du plebéianisme grandissant, aimant à voir dans Fénelon *le véritable fondateur de l'ère actuelle*, le voilà qui marche et continuera, à travers tout, de marcher vers l'avenir, comme un de ces tranquilles vieillards de son maître, comme un Aristonoüs serein et patient, souriant de loin sous ses bandelettes à quelque ami qui s'avance, le long du sable fin des mers.

Le livre du *Sentiment*, publié en 1801, ne passa point sans être remarqué de quelques-uns; les journaux de Paris s'en occupèrent. J'ai sous les yeux trois articles favorables et fort judicieux du *Journal de Paris* (de germinal an X); ils sont écrits au point de vue du christianisme pratique, et l'usage tout poétique et sentimental qu'on fait de la religion y est indiqué comme un danger ou du moins comme un affaiblissement d'une chose auguste et sévère. « Au « reste, dit en finissant le critique anonyme, on nous annonce de- « puis long-temps, et je crois même qu'on publie déjà un ouvrage « plus considérable ayant, dit-on, pour titre : *Des Beautés poétiques*, « ou seulement *Des Beautés du Christianisme*, et dont ce livre-ci « paraît être l'avant-coureur; semblable à ces petits aérostats qu'on « a coutume de faire partir avant les grands pour juger des cou- « rans de l'atmosphère. Puissent-ils tous les deux, et tous ceux qui « seront remplis du même esprit, avoir assez de force ascendante « pour élever tout ce qui s'y attachera, vers une sphère plus heu- « reuse! » Le *Journal des Débats* montra moins d'indulgence; ce journal, dans son premier brillant, avec son état-major critique au complet, était alors en tête de la réaction classique, et contri-

buait à réduire à l'ordre le mouvement d'insurrection littéraire qui s'essayait à la suite des révolutions politiques. Grenville, Bonneville, Senancour, Nodier, et d'autres restés inconnus dans cette génération intermédiaire, furent ajournés ou interceptés; les meilleurs ne s'en relevèrent, après quinze ans, qu'à demi. Seuls, les génies hors de ligne de M. de Châteaubriand et de Mme de Staël ne ressentirent nulle atteinte et ne subirent pas de déviation.

M. Ballanche, qui, de compagnie avec son père, s'occupait de réimpressions d'ouvrages classiques et religieux, d'une édition de la *Poésie sacrée des Hébreux* de Lowth, vint à Paris en 1801 ou 1802, quelques mois après la publication du *Sentiment*. Il alla voir tout aussitôt M. de Châteaubriand dont le *Génie du Christianisme* avait paru, et il lui proposa de donner une Bible française avec des discours. Les discours devaient être de M. de Châteaubriand, et dans le texte français, qui aurait été en gros celui de M. de Saci, M. Ballanche aurait infusé tous les passages des Ecritures qui se trouvaient traduits par Bossuet et autres grands écrivains sacrés : « car, ainsi qu'il l'a remarqué depuis dans les *Institutions sociales*, Bossuet, ce dernier père de l'Église, a une merveilleuse facilité à s'approprier les textes sacrés et à les fondre tout-à-fait dans son discours qui n'en éprouve aucune espèce de trouble, tant il paraît dominé par la même inspiration. » Ce projet n'eut pas de suite, quoique M. de Châteaubriand ait commencé quelque chose des discours. Mais il se forma du moins à ce sujet, entre le grand poète et M. Ballanche, une première liaison qui ne fit plus tard que se resserrer. M. Ballanche fit avec lui le voyage de la grande Chartreuse et des glaciers, en 1804, et au moment du départ pour Jérusalem, il l'alla rejoindre à Venise d'où il ramena en France Mme de Châteaubriand. Pendant son premier séjour à Paris, M. Ballanche vit aussi M. de La Harpe, alors exilé à Corbeil par ordre du Consul, et il lui proposa de donner ses soins à une édition choisie et purifiée de Voltaire; la mort de La Harpe, qui survint l'année suivante, coupa court à cette pensée. La Harpe avait été fort frappé que, dans le livre du *Sentiment*, l'auteur eût appelé l'Elysée du *Télémaque* un véritable paradis chrétien; il lui enviait cette idée : « Moi qui ai fait un éloge de Fénelon, je n'ai pas songé à cela, s'écriait-il, et voilà qu'un jeune

homme a mieux trouvé; *le Seigneur est avec ceux qui font le bien.* » La Harpe, devenu dévot, aimait à citer les psaumes.

M. Ballanche avait accueilli le Consulat avec transport; l'organisation officielle du culte lui donna une première impression de crainte; il trouvait la religion plus belle dans la persécution que dans une reconnaissance pompeuse, et il eût préféré pour elle la liberté à cette forme de suprématie. Le meurtre du duc d'Enghien le sépara tout-à-fait d'un pouvoir impudemment despotique, et, à partir de ce jour, il n'éprouva plus que le sentiment graduel d'une oppression croissante. Mais déjà des affections privées, des espérances bientôt entrecoupées de douleurs, se joignaient à cette souffrance de gêne politique, pour détourner la pensée de M. Ballanche et retarder son essor. Plus d'une fois, en ces années, il se dirigea vers Montpellier à travers les Cévennes; il vit dans l'un de ces trajets M. de Bonald, le gentilhomme de l'Aveyron, à Milhau; mais ce n'était pas le philosophe profond dont il partageait volontiers la doctrine sur la parole, qu'il allait surtout visiter. Lui-même, dans un neuvième et dernier fragment daté de 1850, il nous a laissé entrevoir son pieux et triste secret : « Le 14 août 1825, dit-il, une « belle et noble créature qui m'étais jadis apparue et qui habitait « loin des lieux où j'habitais moi-même, une belle et noble créature, « jeune fille alors, jeune fille à qui j'avais demandé toutes les pro- « messes d'un si riche avenir; en ce jour, cette femme est allée « visiter, à mon insu, les régions de la vie réelle et immuable, après « avoir refusé de parcourir avec moi celles de la vie des illusions et « des changemens. Hélas! je dis qu'elle avait refusé; mais il y a là « un mystère de malheur que je ne saurai jamais sur cette terre. » Les huit autres fragmens écrits en 1808 ne sont que des élégies en prose qui peignent avec discrétion et douceur les vicissitudes de ce noble attachement. C'est déjà la manière littéraire d'*Antigone*; aux divagations perpétuelles du livre du *Sentiment* a succédé une mesure grave, sobre, solennelle à la fois et charmante de mélodie, un écho retrouvé du mode virgilien. Si ces huit fragmens étaient en vers ce qu'ils sont en prose, M. Ballanche aurait ravi à M. de Lamartine la création de l'élégie méditative. La philosophie, qui en est simplement religieuse et chrétienne, n'a rien de cette nouveauté un peu étrange et de cette phraséologie essentielle à une

doctrine, et que la poésie ne réclame pas. Les plaintes du poète sont celles de toute ame humaine contristée, depuis Job : « Nous « serions bien moins étonnés de souffrir, si nous savions combien « la douleur est plus adaptée à notre nature que le plaisir. L'homme « à qui tout succède selon ses vœux oublie de vivre. La douleur « seule compte dans la vie, et il n'y a de réel que les larmes. » Et ailleurs : « Montrez-moi celui qui a pu arriver à trente ans sans être « détrompé. Montrez-le-moi, ce mortel privilégié : son imagination « a tenu toutes ses promesses ; l'amour l'a conduit par la main ; heu- « reux époux, père plus heureux encore, il n'a acheté par aucun « tourment le charme des affections du cœur ; il a connu les agré- « mens de la société sans ignorer les plaisirs de la solitude ; il n'a « rencontré sur sa route que des hommes bons et généreux, et lui- « même n'a jamais vu au fond de son ame que des pensées douces « et calmes qu'il s'est plu à entretenir ; il a joui de ses souvenirs « comme il avait joui de ses espérances ; il a trouvé dans le passé le « gage de l'avenir : montrez-le moi !... Vous riez en gémissant ! Vous « ne savez où trouver cette créature exceptée de la commune loi ; « c'est qu'en effet elle n'existe point, elle n'a jamais existé. Un dé- « luge de maux couvre la terre ; une arche flotte au-dessus des « eaux, comme jadis celle qui portait la famille du Juste ; mais cette « arche-ci est demeurée vide, nul n'a été jugé digne d'y entrer ! »

Un hasard heureux a mis entre nos mains une petite relation d'un pélerinage au Mont-Cindre près Lyon, relation écrite par une jeune Languedocienne de seize ans. Cette personne distinguée, la même que celle qui mourut le 14 août 1825, fit ce pélerinage, vers 1808, avec un guide, jeune et prudent, qui était l'un des amis de son père et qu'elle désigne sous le nom de M. Pierre Simon. En s'élevant sur la montagne, la jeune personne, à l'imagination sensible et pieuse, remarque que les fleurs y sont la plupart d'un bleu pâle comme le ciel de cette contrée, qu'elles ne penchent point sur la terre comme celles de nos plaines : « Presque toutes celles que nous vîmes, ajoute-t-elle, étaient de petites cloches. N'est-ce point parce qu'étant privées d'eau sur les lieux élevés et exposées à l'ardeur du soleil, cette divine Providence, qui donne sa parure au lis des champs, a voulu que leur calice pût retenir la rosée du matin, et que la fleur épanouie rendît à sa tige le bienfait qu'elle en avait

reçu avant d'éclore? » Arrivés à l'ermitage même, les deux voyageurs virent les murs d'un petit corridor tout couverts de passages qui avaient rapport à la puissance ou à la bonté de Dieu. La jeune fille pria M. Pierre Simon d'écrire aussi quelque chose; il ne le voulait point; elle le pressa, il écrivit : « Cet ermitage rappelle assez bien les destinées humaines : resserré dans des bornes étroites, on y jouit d'une étendue immense. »

N'est-ce point peu après ce pèlerinage au Mont-Cindre, que M. Ballanche, redescendu dans les obstacles de la vie, traça ce sixième fragment sur Orphée perdant Eurydice que tout-à-l'heure il guidait sans oser la voir, et cet autre fragment où il nous montre la rencontre pudique d'Hermann et de Dorothée près du ruisseau, et de si aimables présages n'aboutissant qu'à des larmes?

Le premier effort que fit M. Ballanche pour sortir du découragement profond où il était tombé, fut la conception d'Antigone. Il y songea dès 1811, et il est à croire que, dans sa pensée primitive, l'amour sans bonheur de la pieuse Antigone et du généreux Hémon devait consacrer sous une forme idéale et antique les sentimens dont il était plein : « L'amour et le malheur ont été une même chose pour eux : pour eux la mort et l'hymen devaient aussi être une même chose. » Mais peu à peu, et quoiqu'à le bien entendre ce fonds personnel soit encore ce qui anime le reste, la pensée du poète se généralisa, s'agrandit, et, chemin faisant, recueillit des impressions successives. Inspiré par la muse de la douleur, le poète s'attachait à peindre l'histoire même de l'homme, de cet être qui, aux termes de l'énigme, n'a qu'une voix et n'est debout qu'un instant, l'histoire de ses misères, de ses faiblesses, de ses félicités trompeuses, suivies d'amers retours. La moralité qu'il tirait de ces tableaux était toute de soumission, de devoir et de sacrifice, de clémence et d'espoir à travers les pleurs. Sous ces grands et magnifiques noms royaux, il figurait l'épopée domestique de la foule des hommes; la tentative d'épopée sociale devait venir plus tard dans l'*Orphée*. Quelques juges clairvoyans, éveillés à ces idées d'expiation, de solidarité, de sacrifice, distinguèrent dès l'abord dans *Antigone* plus de choses que n'en voyait l'auteur lui-même. Un de ses amis lui disait : « Vous ne savez pas ce que vous avez fait? un poème martiniste. » M. de Maistre, à qui M. Ballanche avait envoyé son livre,

lui écrivait une lettre qui ne lui parvint pas, mais c'était aussi en un sens plus que pathétique et poétique, en un sens théosophique, qu'il avait entendu *Antigone*. Quant au personnage même de l'héroïne, quelques circonstances précieuses et consolantes dans la vie du poète avaient rehaussé encore et achevé de perfectionner les traits. Il avait vu pour la première fois à Lyon, en 1812, une noble exilée à laquelle son ami Camille Jordan le présenta, et qui eut depuis une influence si sereine sur sa destinée apaisée. Il lui avait lu les chants commencés d'*Antigone*, et quelques impressions nouvelles, dues à un sourire compatissant, se retrouvèrent bientôt dans le portrait intime de la fille d'Œdipe : ainsi les paroles de la consécration d'Antigone par son père mourant sont une inspiration de ces premières rencontres : « Ame sublime d'Antigone, que t'importe le « bonheur ou le malheur? N'auras-tu pas toujours la paix de la « conscience, les louanges des hommes et l'amour des dieux? » En 1815, M. Ballanche courut à Rome retrouver celle que plus tard il nomma du nom de Béatrix; il lut au sein de cette petite société romaine la fin d'*Antigone*, la scène des funérailles. Quand le poème parut l'année suivante, dans les pompes de la restauration, un sentiment général y voulut reconnaître une princesse orpheline, la fille des rois. Ainsi vont se modifiant en perspectives diverses les œuvres du poète. Lui-même il a changé sa pensée en la continuant, et quand il croit l'avoir achevée, ceux qui le lisent la changent et l'achèvent encore.

Nous voici revenus au point que nous avons marqué comme décisif dans l'initiation sociale de M. Ballanche. La conduite de la Restauration, durant la première année, lui révéla tout un ordre historique dont il n'avait pas eu clairement conscience jusque-là. Il comprit ce que c'est que la vie d'une nation, l'ame de cet être collectif qui garde son unité à travers ses âges et sous ses continuels développemens, la mission départie à chaque peuple en particulier sur la scène du monde; que les institutions vraies sont filles du temps, qu'elles plongent dans les mœurs et les souvenirs comme un arbre en pleine terre; que les constitutions rédigées d'après des théories plus ou moins savantes ne sont qu'une juxtà-position provisoire qui peut aider le corps social à refaire sa vie, mais qui n'a pas vie en soi; qu'ainsi la Charte n'était, à proprement parler,

qu'une formule pour dégager l'*inconnue*, une méthode pour résoudre le grand problème des institutions nouvelles, un appareil fixe sous lequel les os brisés et les chairs divisées auraient le temps de se rejoindre et de se raffermir. Le 20 mars, rechute terrible, dernier et violent assaut des forces anti-sociales, ne parut à M. Ballanche que récapituler, à vrai dire, les faits antérieurs dans une unité dramatique, sans rien changer aux termes fondamentaux de la question. Pourtant, les passions exaspérées en divers sens ne l'entendaient pas ainsi, et la guérison sociale au moyen de la Charte en était très compromise. C'est alors que M. Ballanche, désormais fixé à Paris, tout solitaire et pensif au milieu d'un monde d'élite, eut l'idée de se porter pour conciliateur, pour interprète pacifique des difficultés flagrantes, et l'*Essai sur les Institutions sociales* dut paraître avant l'ouverture des chambres de 1817, dans le but louable, bien que certainement illusoire, de les éclairer. Quelques obstacles retardèrent d'un an cette publication. L'*Essai* est donc à la fois un livre de théorie, et je dirai presque, une brochure de circonstance. Mais si l'on regrette fréquemment que cette application à des conjonctures trop spéciales préoccupe l'auteur, s'il se détourne à tout moment pour s'inquiéter des opinions trop particulières d'alors, s'il se retranche une foule de précieux développemens, de peur que l'ouvrage ne soit hors de proportion avec le fait, le caractère général l'emporte suffisamment, et la doctrine philosophique y obtient une belle part. Dans la pensée de M. Ballanche, l'*Essai*, en même temps qu'il répondait aux difficultés politiques du moment, devait servir comme de prolégomènes au poème d'*Orphée* déjà conçu en 1816. Ainsi que dans les autres *Prolégomènes* qui sont en tête de la *Palingénésie*, et en général ainsi que dans tous les écrits de M. Ballanche qui n'ont pas revêtu la forme poétique, la composition n'est pas très distinctement établie. Ce n'est pas à l'aide d'un lien logique évident, que l'on peut serrer de près l'auteur en ses chapitres et discours; il procède d'habitude par des analogies cachées dont quelquefois le rapport échappe et qui ont l'air de digressions; il avance par cercles et circuits. Il y a chez lui un grand effort de tout dire à la fois, un embarras de choisir et comme un bégaiement entre des pensées qui sont toutes pour lui co-existantes et contemporaines, ou plutôt qui ne sont qu'une seule

et indivisible pensée. Cela tient à son mode de conception, d'intuition synthétique ; c'est toujours plus ou moins comme pour Hébal : « Et il n'avait pu raconter tout ce qu'il avait vu, et il n'avait pu « dire tout ce qu'il avait senti ; car la parole successive est impuis- « sante pour une telle instantanéité. — Et même il n'était pas cer- « tain de l'exactitude de son langage ; il avait passé trop brusque- « ment de la région de l'esprit à la région de la forme. »

Je lis dans l'excellente Histoire de la philosophie en France au XIXe siècle, par M. Damiron (1), à côté d'une analyse parfaitement nette et logique des idées de M. Ballanche, l'expression d'un vif regret de ce que notre philosophe a presque toujours préféré l'exposition poétique à l'exposition scientifique, la figure à la démonstration, la couleur à l'évidence : « Car, ajoute M. Damiron, comme au fond sa pensée, nourrie d'histoire et de psychologie, exercée à de fortes études, n'en est plus à la simple foi, mais à la conception systématique, il faut, pour qu'il puisse l'accommoder aux formes de la poésie, qu'il la ramène par artifice à une inspiration qui n'est point naïve... M. Ballanche n'a été conduit là, au moins à ce qu'il me semble, que par suite d'une erreur de goût qui l'a porté à convertir et à traduire en poésie une opinion créée par la réflexion et l'analyse. » Nous croyons qu'il ressort de la biographie psychologique de M. Ballanche, telle que nous avons essayé de la tracer, que ce n'est point par voie d'analyse ou de logique qu'il a composé l'ensemble de son système. L'œuvre en lui s'est édifiée autrement. Il n'a pas été d'abord philosophe et métaphysicien, et ensuite poète; sa conception et sa forme se tiennent de plus près et ont une bien réelle harmonie. Il ne lui a pas été loisible d'éviter ces figures sacrées qui, même avant que l'idée philosophique s'en mêlât, le poursuivaient dès l'enfance : Orphée et Eurydice furent la fable de toute sa vie. Il avait naturellement l'ame musicale et sensible jusqu'à la chimère, et cela était poussé au point que dans un temps il ne pouvait prononcer le simple nom de *Cymodocée* sans répandre des larmes. Les philosophies primitives de l'antiquité furent sans contredit intuitives, et se produisirent sous les voiles de la poésie,

(1) Troisième édition, augmentée d'un *Supplément*. Chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 12.

avec les accens de la muse; refuserait-on entièrement aux époques de transformation où le sens antique se réveille, et où aboutissent tous les échos du passé, de reconstruire à leur manière quelque chose de ces mystérieux monumens? Sans doute il y a bien de la combinaison savante et de l'obscurité alexandrine dans les poèmes de M. Ballanche; mais cet effort lui plaît, ce vêtement lui est naturel. Quand il le dépouille et qu'il s'avance sans personnages et sans symboles, est-il plus à l'aise? Sa marche est-elle beaucoup plus svelte et dégagée? Gagne-t-il évidemment en rigueur philosophique? Pour moi, le plus complet, le plus fidèle et satisfaisant résumé de sa doctrine est encore la *Vision d'Hébal* où le prisme poétique réfracte pourtant chaque idée. Dans tout autre résumé, même dans les pages si nettement lucides de M. Damiron, il manque l'atmosphère où baignent ces idées qui ne sont quelquefois que des sentimens, il manque toute une portion, intraduisible en langue abstraite, de leur profondeur, de leurs horizons, de leur lumière ou de leur crépuscule, en un mot de leur vie. Sachons donc consentir à voir dans M. Ballanche un philosophe non didactique, qui nous introduit à travers des enceintes compliquées et par des détours gracieux ou obscurs jusqu'à un sanctuaire profond : le poème d'*Antigone* est comme une symphonie attrayante que nous avons entendue au parvis.

L'*Essai sur les Institutions sociales* exprimait la théorie fondamentale du langage, selon M. Ballanche. Plus tard, en 1825, il retrouva dans une malle, à Lyon, de vieux papiers oubliés où cette théorie était déjà ébauchée en entier; ce travail ancien, qui le frappa comme une découverte, se rapportait probablement à l'époque de sa jeunesse où il avait tenté une réfutation du *Contrat Social*. Tant il y avait eu antériorité instinctive et prédestination, pour ainsi dire, dans les idées de M. Ballanche, tant cette théorie capitale dans son œuvre était née en quelque sorte avec lui! La question de l'origine de la société se ramène exactement à celle de l'origine du langage. En voyant aux prises les deux partis acharnés, les libéraux et les ultra-royalistes, chacun croyant à son droit et pouvant produire également des hommes de vertu et d'intelligence, M. Ballanche en était venu à comprendre qu'indépendamment des passions et des intérêts contraires, il y avait chez les uns et les autres une

doctrine radicalement contraire aussi sur la fondation de la société, et par conséquent (qu'ils s'en rendissent compte ou non) sur l'origine du langage. Les ultra-royalistes ou illibéraux devaient croire à la société instituée divinement, au langage révélé, à l'autorité de la tradition; et les libéraux, à la société formée par contrat, au langage inventé par l'homme, à l'émancipation graduelle et au progrès. En examinant cette double prétention si opposée et si ferme, M. Ballanche ne put croire que le droit fût exclusivement d'un côté, et au lieu de prendre parti avec MM. de Bonald et de Maistre pour l'antique tutelle, ou avec Condorcet et Saint-Simon pour l'émancipation purement humaine, il s'avança, un rameau de paix à la main, pour expliquer comment chacun avait tort et avait raison, pour accorder aux uns la vérité dans le passé, aux autres le règne dans l'avenir. Il montra avec M. de Bonald et les catholiques que la parole n'a pu être inventée primordialement, qu'elle a été nécessaire et préexistante à la pensée, qu'elle a été donnée par Dieu à l'homme naturellement social; mais, en arrivant aux temps de la parole écrite et imprimée, il montrait avec les autres philosophes la pensée humaine s'affranchissant peu à peu du joug de cette parole devenue plus matérielle et plus pesante, brisant l'enveloppe, acquérant des ailes, et dès-lors s'élançant librement à de nouvelles croyances sociales, à de nouvelles interprétations religieuses. Toutefois, M. Ballanche ne portait pas l'horizon le plus lointain de cette émancipation moderne au-delà des limites du christianisme lui-même; il proclamait la perfection de celui-ci en tant qu'institution spirituelle et divine, et s'il croyait que les sociétés humaines dussent se gouverner désormais selon une loi de liberté, le résultat de cette action immense ne lui semblait pouvoir être autre chose que l'introduction de plus en plus profonde du christianisme dans la sphère politique et civile. Une doctrine de conciliation si haute en des instans si irrités ne fut que peu saisie, comme bien l'on pense, et, auprès du petit nombre de ceux qui la comprirent, elle ne fut accueillie ni dans un camp ni dans un autre. Les vues très avancées et d'une sagacité presque divinatoire que l'auteur exprimait sur l'avenir littéraire et poétique de la France, ses éloquens et ingénieux présages à ce sujet, un an avant l'apparition de M. de Lamartine, compliquaient encore la question de

succès, en choquant des préjugés non moins irritables en tout temps que les passions politiques. M. Lémontey, dans *Le Constitutionnel* (alors *Journal du Commerce*), lui fit la faveur, en qualité de compatriote sans doute, de parler longuement de lui, et, pour conclusion, il le définissait *le libéral à son insu, et le classique malgré lui*. M. de Maistre écrivait à l'auteur de l'*Essai*, sans le connaître personnellement, une lettre honorable, dans laquelle la vigueur de ce hautain et ironique génie éclate comme partout. On y lit ces passages : « Votre livre, Monsieur, est excellent en détail : en « gros, c'est autre chose. L'esprit révolutionnaire, en pénétrant « un esprit très bien fait et un cœur excellent, a produit un ou- « vrage *hybride* qui ne saurait contenter en général les hommes « décidés d'un parti ou de l'autre. J'ai *profondément* souri en « voyant votre colère contre les châteaux (1) et contre les couvens « que vous voulez convertir en prisons, et contre la langue catho- « lique (2) que vous prétendez abolir par la jolie raison que *les la- « tins n'ont plus rien à nous apprendre*. C'est encore une chose « excessivement curieuse que l'illusion que vous a faite cet esprit « que je nommais tout-à-l'heure, au point de vous faire prendre « l'agonie pour une phase de la santé; car c'est ce que signifie au « fond votre théorie de l'*Émancipation de la pensée*, etc. Si vous « trouviez quelque chose de mal sonnant dans l'expression *Esprit « révolutionnaire*, vous seriez dans une grande erreur; car nous « en tenons tous. Il y a du plus, il y a du moins sans doute; mais

(1) Il fallait les préoccupations de M. de Maistre pour avoir vu M. Ballanche en colère contre les châteaux; c'est au chapitre III de l'*Essai* qu'il en est question : « Ces noires tours couronnées de créneaux doivent tomber; ces longs « cloîtres silencieux doivent être transformés en prisons ou en vastes ateliers « pour les manufactures, etc. » M. Ballanche dénonce tristement un fait inexorable.

(2) M. Ballanche, au chapitre XI de l'*Essai*, parlait, il est vrai, d'éliminer dorénavant le latin de la première éducation, et ce qu'il avançait à ce propos est assurément contestable, dans les termes surtout dont il usait. Mais il n'entendait aucunement abolir cette *langue catholique*. La langue et les traditions latines étant pénétrées maintenant par les esprits, il demandait qu'on se portât vers les langues de l'Orient, et qu'on ouvrît de nouveaux sillons de linguistique et de nouvelles formes intellectuelles.

« il y a bien peu d'esprits que l'influence n'ait pas atteints d'une « manière ou d'une autre ; et moi-même qui vous prêche, je me « suis souvent demandé si je n'en tenais point.... Tout ce que vous « avez dit sur les langues et tout ce qui en dépend est excellent. « Enfin, monsieur, je ne saurais trop vous exhorter à continuer vos « études et vos travaux. Je ne crois pas, comme je vous l'ai dit « franchement, que vous soyez tout-à-fait dans la bonne voie, mais « vous y tenez un pied, et vous marcherez gauchement jusqu'à ce « qu'ils y soient tous les deux. Avez-vous vu une feuille du *Cour-* « *rier du Commerce* (*c'était l'article de M. Lémontey*), qui m'ap- « pelle *le raporeux Piémontais*, qui me compare à Zuingle, M. de « Bonald à Luther, et vous, monsieur, au doux Melanchton. Si vous « voulez examiner ce beau jugement et le confronter au mien, vous « y verrez la preuve évidente de ce caractère *hybride* que je vous « reprochais tout-à-l'heure. Le sans-culotte vous attend dans son « camp ; moi, je vous attends dans le mien. Nous verrons qui aura « deviné. Si je vis encore cinq ou six ans, je ne doute pas d'avoir « le plaisir de rire avec vous de l'*émancipation de la pensée.* »

Non, si M. de Maistre avait rencontré après des années M. Ballanche, il n'aurait pas ri avec lui de cette émancipation de la pensée, ou c'est qu'alors il aurait ri de ce mauvais et diabolique sourire qu'il a lui-même tant reproché à la lèvre stridente de Voltaire. Tout invincible qu'il était, il aurait fini par comprendre qu'il y avait quelque chose d'irrévocable qui, d'agonie en agonie, achevait d'expirer. M. Ballanche a magnifiquement et pieusement répondu à la lettre de l'illustre contradicteur, lorsqu'apprenant sa mort, il ouvre la troisième partie des *Prolégomènes* par cette sorte d'hymne funéraire : « L'homme des doctrines anciennes, le prophète du passé vient de mourir... Paix à la cendre de ce grand homme de bien !... » Tout ce morceau est d'une haute vigueur de pensée et d'une belle effusion de cœur : je me figure le geste clément de Fénelon s'il avait béni le cercueil de Bossuet et proféré son oraison funèbre.

Dans l'*Essai sur les Institutions* et dans les écrits qui suivirent, dans le *Vieillard et le Jeune Homme*, publié en 1819 (1), dans l'*Homme*

1. Cette expression *publié* est inexacte pour les écrits de M. Ballanche qui

sans nom, publié en 1820, dans l'*Elégie*, les formes, les locutions du style monarchique et bourbonien abondent; mais elles ont toujours un sens particulier à l'auteur. Lorsque M. Ballanche parle de la légitimité dans l'*Essai*, il s'agit non point du droit divin, tel qu'on l'entend vulgairement, mais d'une légitimité historique que nul publiciste spiritualiste ne conteste aujourd'hui. Une dynastie restaurée lui paraissait un arbre sacré qu'on replante après qu'il a été déraciné par l'orage, et auquel il est accordé un temps pour reprendre racine; passé ce temps, l'arbre, s'il n'a pas repris la sève et la vie, n'est qu'un morceau de bois mort digne d'être rejeté. La dynastie restaurée des Bourbons, arbre ainsi replanté, ne vécut jamais qu'à l'extérieur et par l'écorce, ayant dédaigné d'enfoncer ses racines dans la vraie terre. M. Ballanche le savait bien. Aussi la conviait-il incessamment, cette race antique, à s'identifier avec les destinées de la nation, afin de représenter exactement le principe social, comme c'est le propre et la condition de toute dynastie légitime. Il croyait que la restauration pouvait et devait être l'incarnation politique et civile du christianisme; l'instrument bourbonien lui paraissait nécessaire à son idée, bien qu'il le sentît rebelle; simple erreur de moyen et de circonstance! Dans l'effervescence de la réaction qui suivit la mort du duc de Berry, il terminait son élégie commémorative en s'écriant : « Dynastie glorieuse, illustre maison, hâtez-vous de vous identifier avec nos destinées qui vous réclament; hâtez-vous, car il est de la nature de nos destinées d'être immortelles! » Après le 8 août 1829, il écrivait : « Maintenant tournons nos regards vers le trône de Charles X, et conjurons le roi qui jura la Charte de faire enfin cesser la perturbation du 8 août. Nulle puissance ne serait en état de résoudre le problème posé ce jour-là. Il faut anéantir la pensée de ce jour néfaste; car cette pensée n'eut ni cause ni motif; elle fut une pensée stérile, incapable d'arriver à l'acte. » Quand toutefois l'absurdité s'obstina et que la foudre populaire se mêla du problème, M. Ballanche était préparé et détaché. Il fut de ceux qui, sans la désirer ni la faire,

suivirent l'*Essai sur les Institutions*, il faudrait dire *imprimé aux frais de l'auteur, et distribué à quelques amis et à quelques juges*. La publication véritable ne date que de ces dernières années.

comprirent et admirent la révolution de juillet dès sa première heure. Il arriva alors à la pensée de M. Ballanche ce qu'il a dit de la pensée humaine en général ; son idée s'émancipa de cette forme de la restauration où elle avait voulu trouver asile, et, devenue plus libre, elle plana dans des cercles indéfinis. C'est même à partir de 1830, que les doctrines de M. Ballanche ont fait le plus de chemin par le monde, et qu'elles ont remué le plus d'esprits religieux et penseurs dans la jeunesse.

Entre l'*Essai* et l'*Homme sans nom*, M. Ballanche publia, en 1819, le *Vieillard et le Jeune Homme*, enseignement philosophique plein d'autorité et de grace. Un critique d'un bon sens si spirituel, M. Saint-Marc Girardin, citait récemment les consolations de Jean Chrysostôme à son jeune ami Stagyre, comme s'appliquant à bien des ames d'aujourd'hui. Le *Jeune Homme* de M. Ballanche est atteint d'un mal tout-à-fait semblable ; il désespère de la société et de lui-même ; il voit des ruines en lui, autour de lui, et il les aime, et il ne veut pas s'en arracher. C'est une généreuse passion de la mort, le culte sombre des idées vaincues, une abjuration stoïque de l'avenir. Il y a beaucoup de ces nobles ames ; mais il y en a encore plus qui pèchent et souffrent par excès d'espérances, par anticipation dévorante et immodérée, par immersion éperdue dans la grande souffrance sociale. Ce mal est si beau dans de tendres jeunesses, il tient de si près au dévouement et à l'amour des hommes, il est pour ainsi dire si sacré, qu'on est tenté de l'envier pour soi, bien loin d'essayer chez d'autres de le guérir. Et pourtant comme il aboutit en d'âpres mécomptes, comme il vous use à des réalisations impossibles ici bas, comme il vous jette à la merci des systèmes universels, qui n'ont en eux ni la vraie morale dont ils se passent, ni le bonheur délirant dont ils vous leurrent, il est bon d'y opposer l'avertissement, et ce que M. Ballanche disait à son jeune désespéré de 1819 pourrait s'adresser fructueusement à beaucoup des jeunes néophytes qui embrassent les siècles et l'univers : « Je veux essayer, mon fils, de guérir en vous une si triste maladie, état fâcheux de l'ame, qui intervertit les saisons de la vie, et place l'hiver dans un printemps privé de fleurs. » — La destinée de l'homme se compose, en effet, de deux destinées qu'il doit simultanément accomplir, une destinée individuelle proportionnée à son temps de

passage sur cette terre, une destinée sociale par laquelle il concourt pour sa part à l'œuvre incessante de l'humanité. Ainsi, notre terre a son double mouvement, et elle tourne à la fois sur elle-même et autour du soleil. Mais faites que ce mouvement sur elle-même soit supprimé, et qu'elle regarde toujours fixement l'astre; voilà que vous avez une terre à moitié torréfiée, sans saisons, sans rosée et sans lune. Ainsi pour l'homme (à part de très rares exceptions), quand il supprime le cours individuel de sa destinée. Le danger, dira-t-on peut-être, n'est pas là aujourd'hui, et c'est plutôt le concours au mouvement social que l'on incline à s'épargner. Oui, dans le gros de la société constituée et jouissante, cela se passe ainsi; mais l'élite de la jeunesse, par une sorte de dévouement expiatoire, tombe dans l'excès contraire, et pour elle le danger existe là où nous disons.

« Allez, croyez-moi, dit le vieillard au jeune homme par la bouche de M. Ballanche, l'homme peut faire sa destinée; mais il ne peut rien sur les destinées du genre humain; Dieu, dans ses conseils éternels, saura bien se passer de vos pensées mûries avant le temps. Croyez-moi, la société a été imposée à l'homme, non comme un moyen de parvenir au bonheur, mais comme un moyen de développer ses facultés. » Nous tenons surtout à cette dernière pensée, et M. Ballanche y revient souvent dans son écrit; il le conclut en ces termes mémorables : « Ce qui a toujours troublé la raison des fabricateurs de systèmes, c'est qu'ils ont toujours voulu faire tendre l'espèce humaine au bonheur, comme si l'homme était sans avenir, comme si tout finissait avec la vie, comme si enfin on pouvait être d'accord sur les appréciations du bonheur. » M. Ballanche protestait ainsi à l'avance contre les âges d'or terrestres de Saint-Simon et de Fourier, contre ces pays de Cocagne que les doctrines matérialistes de progrès font voyager devant nous à l'horizon; il ne protestait pas moins en ces paroles contre l'absorption dernière de l'individu dans la vie confuse de l'humanité, autre excès où vont les doctrines progressives panthéistiques : lui, il était et il est distinctement spiritualiste et chrétien.

Dans l'*Homme sans nom*, et dans l'*Élégie*, il règne une grande préoccupation des catastrophes du 20 mars et du 13 février; l'immolation de Louis XVI, le retour de l'île d'Elbe, l'assassinat du

duc de Berry, se répondaient à distance comme un triple tonnerre ; il se fit alors en M. Ballanche comme un réveil du dogme de la fatalité antique. Suivant lui, le principe nouveau qui agite le monde, ou qui rôde à l'entour pour y pénetrer, s'incarne quelquefois prématurement en certains individus, les exalte, les égare et les pousse en automates à des forfaits : ainsi Louvel, ainsi l'Homme sans nom, le régicide. Il voit presque en eux, dans le dernier du moins, des Œdipes coupables sans avoir failli librement, coupables par solidarité, par surcroît d'épreuve, des espèces de victimes eux-mêmes. Cette manière de consacrer l'homme par l'idée, et de l'ériger en représentant mystérieux, va mieux, on le sent, aux personnages lointains qu'à des individus qu'on peut coudoyer. Aussi, comme l'a remarqué judicieusement M. Magnin, les symboliques réminiscences et les instinctifs pressentimens de l'auteur d'*Orphée* ont-ils un degré de vraisemblance que nous ne retrouvons pas dans l'*Homme sans nom* : « Dans ce dernier poème, ajoute le même cri-« tique, la proximité de l'objet nous paraît déjouer l'œil profond « du mystique interprète : la double vue ne s'applique bien qu'à « l'invisible. »

Et pourtant, chose remarquable! il y a un fonds effrayant de réalité dans une partie de l'*Homme sans nom*, un fonds d'autant plus extraordinaire, que M. Ballanche l'ignorait tout-à-fait lorsqu'il bâtissait idéalement son poème. Un conventionnel régicide, Lecointe-Puyraveau des Deux-Sèvres, aurait pu raconter la séance du vote exactement comme l'Homme sans nom la raconte. Comme celui-ci, Lecointe-Puyraveau assistait en frémissant aux votes qui précédaient le sien; il s'agitait sur son banc avec angoisse, et à chaque suffrage de mort qu'accueillaient les applaudissemens des tribunes, son voisin, de qui je tiens l'histoire, le voyait pâlir et s'indigner. Il appelait impatiemment son tour et avait hâte de dire une parole de justice. Son tour arriva ; il s'élança à la tribune, des murmures accueillirent ses premiers mots, puis des menaces ; il se troubla, et par degrés ses paroles changèrent de sens, jusqu'à ce qu'enfin, comme à l'Homme sans nom, une parole inconnue, une parole qui n'était pas la sienne, vint se placer sur ses lèvres. Il s'en retourna égaré à son banc, ayant voté la mort. — Ce qui est vrai de l'*Homme sans nom* l'est aussi à quelque degré, j'en suis

certain, des personnages introduits ailleurs par M. Ballanche. Jusque dans ses conceptions en apparence les plus arbitraires, il y a des divinations historiques pénétrantes.

En 1820, M. Ballanche fit une grande maladie pendant laquelle plusieurs des symptômes antérieurs, tels qu'ils sont décrits dans *Hébal*, se reproduisirent; mais au sortir de cette nouvelle crise, son organisation fut comme un instrument plus complet et plus monté aux vastes œuvres; il mit encore davantage son ame et sa substance intime dans chacune de ses pensées. Durant un séjour qu'il fit à Rome en 1824, dans la même compagnie d'élite qu'autrefois, il eut conscience de l'antique cité latine, du droit patricien et de cette époque incertaine dont il a cherché, dans la *Formule générale*, à reconquérir le sens sur Tite-Live. Ses projets de travaux s'élargirent, se fixèrent et prirent, par leur structure imposante, quelque chose de ces grandes lignes romaines des monumens et des horizons. Le plan, dès lors arrêté, de sa *Palingénésie* consista en trois poèmes ou épopées : 1° il résolut de faire pénétrer le génie historique, tel qu'il le sentait, dans la région qui précède l'histoire. Son *Orphée* dut résumer les quinze siècles de l'humanité qui, en dehors du cercle de nos traditions religieuses, sont placés en avant des temps historiques : *Orphée* dut être une espèce de Genèse du haut paganisme. 2° Si M. Ballanche enfermait toute l'humanité, extérieure aux Hébreux et antérieure à l'histoire, dans cette composition mythique d'*Orphée*, il songeait en même temps à enfermer l'histoire positive dans une *Formule générale* : les cinq premiers siècles de l'histoire romaine lui parurent se prêter excellemment à ce dessein, en ce qu'historiques par la gloire des noms, ils sont couverts de vapeurs transparentes et crépusculaires, et en ce que l'évolution s'y accomplit dans une gradation distincte et toute dramatique. Le plebéien romain, type, pour M. Ballanche, de l'homme qui se fait lui-même, lui représentait par les trois *sécessions* la masse de l'humanité conquérant successivement la conscience ou le sentiment de soi, la pudicité ou le mariage légal, et enfin la dignité ou l'aptitude aux magistratures dans les divers ordres. 3° Quant à l'avenir qui suit cette émancipation et à la perspective future et finale des destinées humaines sur la terre, ce devait être un des objets, un des pressentimens de la *Ville des Ex-*

piations : M. Ballanche concevait, dès cette époque de 1824, la *Vision d'Hébal* qui n'en est qu'un épisode et qu'il écrivit en 1829. — Des trois grands poèmes philosophiques, *Orphée* seul a paru au complet; mais outre la *Vision d'Hébal*, on a des fragmens et chapitres des deux autres ouvrages que les *Prolégomènes* nombreux et féconds, en entier publiés, déterminent suffisamment. Toutefois, si, malgré quelques lacunes, la pensée de ces parties inédites est déjà saisissable, on ne peut également en apprécier la forme et l'art; l'ensemble du monument est en souffrance; nous aimons à espérer que l'auteur ne tardera pas à y donner l'harmonie de son premier dessin.

Ce serait ici le lieu, si nous le voulions, d'offrir une exposition générale de la doctrine de M. Ballanche; mais assez d'autres l'ont fait, M. de Givré, l'un des premiers, au *Journal des Débats*, M. d'Ekstein dans *le Catholique*, M. de Châteaubriand dans la préface de son beau livre des *Études*, M. Barchou de Penhoën dans cette *Revue des deux Mondes*, M. Lavergne à Toulouse. — Nous dirons quelques mots de l'*Orphée*.

L'*Orphée* n'est pas une tentative qui aille à recomposer une antique réalité; ce n'est pas une restitution poétique, et poétiquement aussi vraisemblable que possible, d'une époque évanouie. Le poète ne s'est inquiété que d'évoquer l'esprit général de ces temps, de le faire circuler abondamment çà et là; quant aux détails, il n'a pas cherché à les mettre en rapport exact avec les débris qui se sont conservés. Ce n'est pas en étudiant, par exemple, les fragmens attribués à Orphée, qu'il s'est préparé à faire parler son personnage. De même dans les peintures qu'il nous donne de cet ancien monde, il n'a pas visé à retrouver en géologue l'aspect réel, persuadé que ce serait toujours un paysage très aventuré. Il n'a donc tenu qu'à se faire l'organe d'un certain esprit général et intime avec lequel il se sentait en communication, et il a pris d'avance son parti sur l'invraisemblance (je parle de l'invraisemblance poétique) du langage et de beaucoup de peintures. Evandre et Thamyris parlent entre eux de cosmogonie, de patriciat et de plébéianisme, presque comme auraient pu faire Niebuhr et M. Ballanche; les vieilles expressions latines, les étymologies essentielles de Vico ont passé intégralement dans leur langage; et tout à côté de ces paroles anti-

cipées, ce sont des chants qui appartiennent à la lyre antique, des expressions orphéennes tirées comme avec un plectre d'or. En un mot, l'*Orphée* n'est pas un poème qui, avec plus de profondeur, offre l'unité et l'harmonie du ton, comme le *Télémaque* ou l'*Antigone*; l'invraisemblance n'y est pas généralement étendue et adoucie de manière à se faire peu sentir. Mais l'anachronisme entre la forme et le fond éclate et crie en maint endroit, le poète ayant désespéré de jamais rapprocher assez à son gré cette forme du fond. *Orphée* est un singulier poème où le chant, émané d'une muse antique, a été commenté avec science par un néoplatonicien ou un éclectique alexandrin; mais le copiste, par mégarde, a fait confusion; le commentaire est entré dans le texte et l'interrompt çà et là; les bordures du cadre sont bigarrées et blasonnées de triangles, de chiffres, de racines en toutes langues, bien que le milieu du tableau se maintienne aimable et pur autant que profond (1).

C'est ce milieu du tableau que j'aime et que j'admire dans l'*Orphée*; c'est là que circule le sentiment des temps incertains, cette musique du passé dont M. Ballanche est la harpe éolienne, et dont il sait nous renvoyer un sympathique et merveilleux écho. L'heureux séjour d'Orphée en Samothrace, son chaste hymen avec Eurydice, ses entretiens avec la Sibylle mourante, son intervention au milieu des farouches combats, son refus de l'amour d'Erigone, ses bienfaits partout présens, sa personne toujours lointaine ou passagère, suffiraient à justifier les naïves paroles dans lesquelles le poète se rend témoignage à lui-même : « Qu'il me soit permis d'affirmer que l'inspiration à laquelle j'obéis est plus près que celle de Virgile des inspirations primitives.... Oui, j'ai plus que Virgile, incomparablement plus, le sentiment de ces choses que j'oserai appeler divines. » — N'y a-t-il pas une voix dans les choses? s'écrie dans l'*Orphée* notre poète théosophe; or, cette voix, M. Ballanche l'a fréquemment entendue. Dans les mêmes morceaux d'*Orphée* que j'admire pour le sens antique et primitif qu'ils respirent, je n'aime

(1) Cet anachronisme et cette discordance, qui n'appartiennent pas à la manière des *Fragmens* et d'*Antigone*, et que nous signalons en grand dans l'*Orphée*, ont pénétré quelquefois jusque dans la diction, d'ordinaire si pure, de M. Ballanche. Ainsi Hébal, décrivant en deux traits la guerre du Péloponèse, montre Sparte essayant de *stéréotyper* la civilisation héroïque.

pas moins à retrouver les sources secrètes des affections, des anciennes larmes et du génie de M. Ballanche, cette pensée éternelle d'un hymen à la fois accordé et impossible, cette initiation au vrai et au bien par la chasteté et par la douleur : « La douleur, dit Orphée, sera le second génie qui m'expliquera les destinées humaines. » Chaque page nous offre des pensées de tous les temps, dans la magnificence de leur expression : « Souvenez-vous que les dieux immortels couvrent de leurs regards l'homme voyageur, comme le ciel inonde la nature de sa bienfaisante lumière. » Et encore : « Toutes les pensées d'avenir se tiennent ; pour croire à la vie qui doit suivre celle-ci, il faut commencer par croire à cette vie elle-même, à cette vie passagère. » Enfin, les approches de la mort d'Orphée, les troubles et l'agonie passagère de cette grande ame qui se croit un moment délaissée, ont une sublimité égale aux plus belles scènes des épopées modernes. Et voilà pourquoi M. Ballanche a bien fait de rester poète.

L'influence des écrits de M. Ballanche a été lente, mais réelle, croissante, et très active même dans une certaine classe d'esprits distingués. Pour n'en citer que le plus remarquable exemple, la lecture de ses *Prolégomènes*, vers 1828, contribua fortement à inspirer le souffle religieux à l'école, encore matérialiste alors, de Saint-Simon. Témoin de l'effet produit par cette lecture sur quelques-uns des plus vigoureux esprits de l'école, je puis affirmer combien cela fut direct et prompt. L'influence, du reste, n'alla pas au-delà de cette espèce d'insufflation religieuse. Historiquement, l'école saint-simonienne partit toujours de ce que M. Ballanche appelle l'erreur du XVIIIe siècle, erreur admise par Benjamin Constant lui-même ; elle persista à voir le commencement de la société dans le sauvagisme, comme lui, Benjamin Constant, commençait la religion par le fétichisme.

M. Ballanche est peut-être l'homme de ce temps-ci qui a eu à la fois le plus d'unité et de spontanéité dans son développement. Sans varier jamais autrement que pour s'élargir autour du même centre, il a touché de côté beaucoup de systèmes contemporains et, pour ainsi dire, collatéraux du sien ; il en a été informé plutôt qu'affecté, il a continué de tirer tout de lui-même. La doctrine de Saint-Martin semble assurément très voisine de lui, et pourtant, au lieu d'en être aussi imbu qu'on pourrait croire, il ne l'a que peu

goûtée et connue. Je remarque seulement dans les *Prolégomènes* le *magisme de la parole*, le *magisme de l'homme sur la nature*, expressions qui doivent être empruntées du mystérieux théosophe. M. Ballanche connut de bonne heure à Lyon Fourier, auteur des *Quatre Mouvemens*; mais il entra peu dans les théories et les promesses de ce singulier ouvrage publié en 1808; aujourd'hui il se contente d'accorder à l'auteur une grande importance critique en économie industrielle. Il lut les *Neuf Livres* de Coëssin dès 1809, et dans un voyage qu'il fit à Paris, il visita ce prophète d'une époque pontificale; mais l'esprit envahissant du sectaire le mit d'abord sur ses gardes, M. Ballanche voulait avant tout rester lui-même. Il vit une fois Hoëné Wronski, lequel, dans son *Prodrome*, revendique l'honneur d'avoir le premier émis en 1818 une vue politique que l'*Essai sur les Institutions* exprimait en même temps que lui. M. Ballanche vit plus d'une fois, bien que rarement, Fabre d'Olivet dont les idées l'attiraient assez, s'il ne les avait senties toujours retranchées derrière une science peu vérifiable et gardées par une morgue qui ne livre jamais son dernier mot. Il a profité pourtant des écrits originaux de ce philosophe qui aurait pu se passer d'être charlatan; l'idée d'Adam, l'homme universel, et d'Ève qui est la faculté volitive d'Adam, lui a probablement été suggérée par Fabre. Les hommes qui ont le plus agi sur M. Ballanche, mais par contradiction surtout, sont MM. de Bonald, de Maistre et de La Mennais. Ce dernier, ainsi que l'abbé Gerbet, est devenu son ami, et la contradiction première a cessé bientôt dans une conciliation que le christianisme qui leur est commun rend solide et naturelle.

Pour nous qui n'approchons qu'avec respect de tous ces noms, et qui ne les quittons qu'à regret, il faut nous arrêter pourtant. Heureux si, à défaut d'une exposition complète de système, cette étude de biographie psychologique a insinué à quelques-uns la connaissance, ou du moins l'avant-goût, d'un homme dont la noble ingénuité égale la profondeur, et si cette explication intérieure et continue que nous avons cherché à démêler en lui peut servir de prolégomènes en quelque sorte à ses prolégomènes! Préparer à la lecture de notre auteur, c'est là en général dans les essais que nous esquissons, et ce serait dans celui-ci en particulier, notre plus entière récompense.

SAINTE-BEUVE.

LETTRES

D'UN

VOYAGEUR.

III.

Venise, juillet 1834.

Depuis quelques jours, nous errons sur l'archipel Vénitien, cherchant un peu d'air vital, hors de cette ville de marbre qui est devenue un miroir ardent; ce mois-ci surtout les nuits sont étouffantes. Ceux qui habitent l'intérieur de la cité dorment tout le jour, les uns sur leurs grands sophas, si bien adaptés à la mollesse du climat, les autres sur le plancher des barques. Le soir ils cherchent le frais sur les balcons, ou prolongent la veillée sous les tentes des cafés, lesquels heureusement ne se ferment jamais. Mais on n'entend plus les rires et les chansons accoutumées. Les rossignols et les gondoliers ont perdu la voix. Des milliers de petits coquillages phosphorescens brillent au pied des murs, et des algues chargées d'étincelles passent dans l'eau noire autour des gondoles

endormies. Rien n'interrompt plus le silence des nuits, que le cri aigu des souris et des mulots qui folâtrent sur les marches des perrons. De longs nuages noirs arrivent des Alpes et passent sur Venise, en la couvrant de grands éclairs silencieux; mais ils vont se briser sur l'Adriatique, et l'air s'embrase de l'électricité qu'ils ont apportée.

Les enfans du peuple et les chiens caniches sont, avec les poissons, les seuls êtres qui ne souffrent pas de cette sécheresse. Ils ne sortent de l'eau que pour manger ou dormir, et le reste du temps ils nagent pêle-mêle. Pour nous, qui avons le malheur d'avoir des chemises et qui ne pouvons passer la vie à les ôter et à les remettre, nous cherchons l'air de la mer, que la Providence a fait si bon en tout pays, et qui court généreusement en plein midi sur les lagunes. Les seuls voyageurs que nous rencontrons sont de pauvres petits papillons affamés, qui se hasardent à passer d'un îlot à l'autre, pour y trouver quelque fleur que le soleil n'ait pas dévorée, mais qui succombent souvent à la fatigue, et tombent dans une vague avant d'avoir pu achever leur longue et périlleuse traversée.

Hier, nous passâmes devant l'île de San Servilio qui est occupée par les fous et les infirmes. A travers une des grilles qui donnent sur les flots, nous vîmes un vieillard pâle et maigre assis à sa fenêtre, les coudes appuyés sur le bord. Il tenait son front dans une de ses mains; ses yeux caves étaient fixés sur l'horizon. Un instant, il ôta sa main, essuya son front étroit et chauve, et retomba aussitôt dans son immobilité. Il y avait dans cette immobilité même quelque chose de si terrible, que mes yeux s'y attachèrent involontairement. Quand nous eûmes tourné l'angle de la façade, je vis que les regards de Beppa avaient suivi cette direction et se reportaient sur moi. — Etait-ce un fou? me dit-elle. — Un fou furieux, lui répondis-je.

Un homme jeune encore, un peu gros, vermeil, d'une figure agréable qu'ombrageaient de beaux cheveux noirs bouclés et humides de sueur, sortit des buissons qui bordent le jardin, et s'avança sur la grève. Il tenait un rateau, et son air n'avait rien d'extravagant; mais il nous adressa d'un ton amical des paroles sans suite qui trahirent le dérangement de son cerveau. L'abbé était assis à la proue, avec cette vive et saisissante physionomie que personne

ne contemple indifféremment, et il regardait ce fou d'un air bienveillant. *Addio, caro!* lui cria l'amateur de jardinage, en voyant que nous n'abordions pas à l'hospice. Il dit cette parole d'un ton de regret affectueux et doux, et, nous envoyant encore un adieu de la main, il reprit son travail avec un empressement enfantin. — Il doit y avoir un bon sentiment dans cette pauvre tête, dit l'abbé, car il y a de la sérénité sur ce visage et de l'harmonie dans cette voix. Qui sait de quoi l'on peut devenir fou? Il ne faut qu'être né meilleur ou pire que le commun des hommes, pour perdre ou la raison ou le bonheur. Bon fou, dit-il en envoyant gaîment une bénédiction vers l'horticulteur, Dieu te préserve de guerir! — Nous arrivâmes à l'île de Saint-Lazare, où nous avions une visite à faire aux moines arméniens. Le frère Hiéronyme avec sa longue barbe blanche surmontée d'une moustache noire, et sa figure si belle et si douce au premier coup-d'œil, vint nous recevoir, et son infatigable complaisance de vanité monacale nous promena de l'imprimerie à la bibliothèque, et du cabinet de physique au jardin. Il nous montra ses momies, ses manuscrits arabes, le livre imprimé en vingt-quatre langues sous sa direction, ses papyrus égyptiens et ses peintures chinoises. Il parla espagnol avec Beppa, italien avec le docteur, allemand et anglais avec l'abbé, français avec moi, et, chaque fois que nous lui faisions compliment sur son immense savoir, son regard, plein de ce mélange d'hypocrisie et d'ingénuité qui est particulier aux physionomies orientales, semblait nous dire : S'il ne m'était pas commandé d'être humble, je vous ferais voir que j'en sais bien davantage.

— Vous êtes Français, me dit-il, vous connaissez l'abbé de La Mennais? je voudrais bien rencontrer quelqu'un qui le connût. — Certainement, je le connais beaucoup, répondis-je effrontément, curieux de savoir ce que l'on pensait de l'abbé de La Mennais en Arménie. — Eh bien! quand vous le verrez, dit le moine, dites-lui que son livre.... Il s'arrêta en jetant un regard méfiant sur l'abbé, et acheva ainsi sa phrase, commencée peut-être dans un autre but : dites-lui que son dernier livre nous a fait beaucoup de peine. — Ah! dit l'abbé qui, pour n'être que Vénitien, n'en a pas moins la pénétration d'un Grec, savez-vous, mon frère, que M. de La Mennais est un homme d'un immense orgueil, et qui s'imagine devoir

compte de ses opinions à l'Europe entière? savez-vous qu'il est bien capable de considérer votre couvent comme une imperceptible fraction de son auditoire?

— Carliste! c'est un carliste! dit le père Hiéronyme en secouant la tête. — Parbleu! il me paraît étrange d'entendre parler de ces choses-là dans le lieu et dans le pays où nous sommes, dis-je à voix basse à l'abbé, tandis que l'Arménien était distrait par Beppa qui touchait à sa grande bible manuscrite, et qui passait insolemment ses petits doigts sur les vives couleurs des peintures grecques semées sur les marges. Vous allez voir qu'il dira du mal de La Mennais, s'il se mefie de nous, dit l'abbé; excitez-le un peu. — Est-ce que vous ne trouvez pas, mon père, dis-je au moine, que M. de La Mennais est un grand poète sacré? — Poète! poète! répéta-t-il d'un air effrayé, vous ne savez donc pas le jugement de Sa Sainteté? — Non, répondis-je. — Eh bien! mon fils, sachez-le; ce nouvel écrit est abominable, et il est défendu à tout chrétien de le lire. — Malheureusement je ne savais point cela, répondis-je, et je l'ai lu sans penser à mal. — Ce malheur-là a pu arriver à bien d'autres, dit l'abbé en souriant. C'est un génie si dangereux que celui de M. de La Mennais! On peut bien le lire jusqu'au bout sans s'apercevoir du danger. — Sans doute, reprit le moine, ce n'est qu'après l'avoir lu, quand on y réfléchit, qu'on aperçoit le serpent caché sous les fleurs de la séduction. — C'est ce qui vous est arrivé après l'avoir lu, n'est-ce pas, mon frère? dit l'abbé. — Je ne dis point que je l'aie lu, repartit le moine. Cela aurait bien pu m'arriver sans que je fusse fort coupable; jugez-en : l'abbé de La Mennais vint ici après son entrevue avec le pape; il parla avec moi. Tenez, il était assis à la place où vous êtes. Je vivrais cent ans que je n'oublierais ni sa figure, ni sa voix, ni ses paroles. Il me fit une grande impression, j'en conviens, et je vis tout de suite que c'était un de ces hommes qui peuvent, lorsqu'ils le veulent, servir la religion vigoureusement. Je m'imaginai qu'il était rentré de bonne foi dans le sein de l'église, et que désormais il serait son plus orthodoxe défenseur. Que voulez-vous, il parlait si bien! il parlait comme il écrit.... *A ce qu'on dit, il écrit bien*, ajouta l'Arménien qui se méfiait toujours du sourire ironique de l'abbé; ce fut au point, continua-t-il, que je le priai sincèrement de m'envoyer le

premier ouvrage qu'il publierait. — Et il vous l'a envoyé? demanda l'abbé. — Je ne dis point qu'il me l'ait envoyé, reprit aussitôt le moine. S'il me l'eût envoyé, ce ne serait pas ma faute. Qui pouvait prévoir que cet homme si pieux et si bon ferait un livre abominable? — Mais êtes-vous bien sûr, lui dis-je, qu'il soit abominable? — Comment, si j'en suis sûr! — Si vous ne l'avez pas lu? — Mais la circulaire du pape! — Ah! j'oubliais, repris-je. — Lorsque cette circulaire nous est arrivée, dit le moine, j'étais comme vous dans l'erreur sur le compte de M. de La Mennais. Je disais à mes frères : Voyez un peu quelles graces ineffables Dieu a répandues sur ce saint homme! voyez comme un instant de doute et de souffrance a fait place en lui à une foi vive et ardente! c'est l'effet de son entrevue avec le pape. — Vous disiez cela encore après avoir lu le livre? dit l'abbé, persévérant dans sa taquinerie. — Je ne dis point que je l'aie dit alors, répondit le moine. D'ailleurs quand je l'aurais dit? je n'avais pas reçu la circulaire. — Cette circulaire me chagrine beaucoup, lui dis-je. Voyez donc! j'étais enthousiasmé du livre et de l'auteur; je sentais, en le lisant, éclore en moi une foi plus vive; l'amour de Dieu, l'espoir de voir son règne s'accomplir sur la terre, m'avaient transporté aux pieds du trône éternel. Jamais je n'avais prié avec autant de ferveur, j'éprouvais presque, chose inouie en ces jours-ci! la soif du martyre. Cela ne vous a-t-il point produit le même effet, mon père? — Si je n'avais pas reçu la circulaire du pape... dit le moine d'un air ému et contrarié, mais que voulez-vous? Quand le pape déclare que le livre est contraire à la religion, à l'église, aux mœurs, et au gouvernement de... de... Il se frappa le front sans pouvoir trouver le nom de Louis-Philippe Ier; ce fut le seul moment où il fut un peu Arménien et moine. — Les Français, continua-t-il, ont beaucoup d'obstination dans leurs opinions politiques. M. de La Mennais est un carliste. — Savez-vous bien au juste, mon père, ce que c'est que d'être carliste? lui demandai-je. — Il paraît, répondit-il, que cela est très contraire aux opinions du pape. — Ma foi, je n'y comprends plus rien, dis-je à voix basse à l'abbé; ou cet Arménien fait un étrange amphigouri dans sa tête, ou le pape craint le juste-milieu autant que les moines arméniens craignent le pape. — Je vous demande pardon, dit le frère Hiéronyme en se rapprochant de nous

d'un air curieux, j'ai peut-être blessé vos opinions particulières en parlant ainsi. — Comme je ne songeais point à répondre, l'abbé me poussa le coude et me dit : Vous n'entendez donc pas que le père Hiéronyme vous demande quelle est votre opinion particulière? — En vérité, repris-je, je n'en ai point d'autre que celle-ci : le monde se meurt, et les religions s'en vont — Hélas oui! la religion s'en va, si l'on n'y prend garde, dit l'Arménien : les doctrines nouvelles s'infiltrent peu à peu dans l'antique vérité, comme l'eau dans le marbre, et ceux qui pourraient être les flambeaux de la foi se servent de la lumière pour égarer le troupeau. Quant à moi, continua-t-il en prenant un air de confidence, j'ai un grand désir, et presque un projet arrêté : c'est de demander la permission d'aller trouver l'abbé de La Mennais, en quelque lieu qu'il soit, et de le supplier au nom de la religion, au nom de sa gloire, au nom de l'amitié que j'ai ressentie pour lui en le voyant, de rentrer dans le giron de la sainte église romaine, et de redresser ses voies. J'ai tant de choses à lui dire, ajouta-t-il naïvement, je suis sûr que je viendrais à bout de le convertir. — L'abbé se détourna pour cacher un rire moqueur; puis il fit le tour du cabinet, tandis que le moine le suivait du regard avec cet œil oriental, si beau et si brillant, qui semble tenir de l'aigle et du chat. Quand l'abbé eut fait semblant de regarder tous les objets d'histoire naturelle, il sortit, et Beppa pria l'Arménien de lui lire quelques lignes des diverses langues orientales dont les manuscrits étaient épars sur la table, afin d'écouter et de comparer les diverses musiques de ces langues inconnues à son oreille. Je laissai le docteur avec elle, au moment où ils se montraient fort satisfaits du syriaque et commençaient à goûter quelque peu le chaldéen; j'allai rejoindre l'abbé qui se promenait d'un air rêveur dans le cloître, le long des arcades ouvertes sur un préau rempli de soleil et de fleurs éclatantes. — Voilà ce que c'est que de jouer au plus fin avec son pareil, lui dis-je en riant. Tu as voulu faire de l'esprit, et tu as été pris pour un espion, l'abbé; c'est bien fait.

Il ne me répondit pas, et parut suivre une conversation très animée avec un interlocuteur imaginaire. — Vous n'iriez point, disait-il en ajoutant un mot patois qui équivaut à notre inimitable *plus souvent*. Vous le dites, mais vous ne le feriez point : vous ne quitte-

riez pas tout cela. — Il regardait et montrait en gesticulant les jardins et les galeries du couvent. En se retournant, il m'aperçut et partit d'un éclat de rire. — L'idée de ce moine, me dit-il, qui veut aller convertir M. de La Mennais me trotte par la cervelle : que t'en semble? — Mais combien veux-tu parier, repris-je, que si le pape te chargeait de cette mission, tu ne répugnerais nullement à la remplir? — Je le crois bien, répondit-il, voir cet homme et causer avec lui, crois-tu que ce soit un évènement à dédaigner dans la vie d'un pauvre prêtre? — Et que lui dirais-tu? — Que je l'admire, que je l'ai lu, et que je suis malheureux. — Ce n'est pas une raison pour briser ces arbustes qui ne t'ont rien fait, ni pour tourmenter ce brave moine qui a eu peur de ton rabat, et qui s'est cru obligé de déplorer l'erreur de celui qu'il admire peut-être autant que toi. — Ce moine? il a fait semblant de s'intéresser à des choses qui ne l'intéressent nullement. Ils sont savans et polis, mais ils sont moines avant tout, et tout ce qui se passe au-delà de leurs murailles leur est parfaitement indifférent. Pourvu qu'on les laisse tranquillement jouir de leurs richesses, ils répéteront toujours servilement le mot d'ordre du pouvoir qui les protège. Laïque ou religieux, peu leur importe, et croyez bien qu'ils ont un souverain plus sacré que le pape : c'est l'empereur François qui leur a donné ce couvent et cet îlot fertile, où lord Byron est venu étudier les langues orientales, et que M. de Marcellus a visité dernièrement, comme l'attestent les quatre beaux vers qu'il a écrits sur l'album des voyageurs.

— Je sais de lui un quatrain non moins beau, repris-je, c'est celui qu'il a improvisé et écrit de sa propre main aux pieds de la statue de la Victoire à Brescia. Le voici :

Elle marche, elle vole, et dispense la gloire;
On est tenté de l'adorer.
Et *même* en contemplant cette *noble* Victoire,
Après avoir vu Rome, il *nous* faut l'admirer.

— Je parie que M. de Marcellus ne peut pas souffrir l'abbé de La Mennais! dit l'abbé, et qu'il le réfute victorieusement. — Que t'importe, méchant tonsuré? lui dis-je. Laisse M. de Marcellus improviser des quatrains tout le long de l'Italie, laisse ces pauvres

moines goûter le repos acheté au prix des violences et des persécutions féroces qu'ils ont essuyées dans leur patrie de la part des Turcs. Le soin qu'ils prennent d'élever de jeunes Arméniens, et de conserver par l'imprimerie les monumens de leur langue qui possède des historiens et des poètes sublimes, n'est-il pas d'ailleurs un travail noble et utile? — Mais ils vendent très cher leurs livres et leurs leçons, dit l'abbé, et pourtant ils sont riches. Un de leurs élèves alla faire fortune en Amérique et y mourut, il y a peu d'années, en leur léguant quatre millions. — Eh bien! tant mieux, répondis-je, il leur fallait du luxe, et ils en ont. Dis-moi, l'abbé, t'imagines-tu un couvent sans fleurs rares, sans colonnes de porphyre, sans pavé de mosaïque, sans bibliothèque et sans tableaux? Des moines qui n'ont pas tout cela sont des êtres immondes auxquels nous ne viendrions certainement pas rendre visite. Pour moi, je suis bien fâché que ces merveilleux couvens d'autrefois, ces véritables musées des reliques de l'art et de la science, aient été pillés pour enrichir les généraux et les fournisseurs de l'armée française, des tueurs d'hommes et des larrons. Je déplore la perte de cette race de vieux moines qui blanchissaient sur les livres et qui épuisaient les sciences humaines au point de n'avoir plus à exercer la puissance de leurs cerveaux que dans les rêves de l'alchimie et de l'astrologie. Ces instrumens de physique et ce laboratoire m'avaient transporté aux temps poétiques de la vie monacale; maudits soient ce moine bavard avec sa politique étrange, et M. de Marcellus avec ses sublimes quatrains qui m'ont si brusquement rappelé au temps présent!

— Tu ris de tout cela, homme léger, dit l'abbé en fronçant le sourcil, et tu as raison, car notre siècle ne mérite plus qu'ironie et pitié. Malheur à celui qui croit encore à quelque chose! Consume-toi dans ton cercle de fer, ô flambeau inutile de l'intelligence. Ardeurs de la foi, rêves de grandeurs divines, vous rongerez en vain la poitrine et le cerveau du croyant; les hommes sourient et passent indifférens. Ah! je ris comme un fou! — Il me tourna brusquement le dos et s'enfonça d'un air chagrin sous un berceau de vigne. J'eus envie de le suivre, sa tristesse me faisait peine. Mais je vis passer dans l'eau une dorade qui s'élançait sur une seppia, et, curieux de voir la singulière défense de ce pauvre animal in-

forme contre l'agile nageur, je me penchai sur la grève. Je vis alors le calamajo, *l'encrier*, c'est ainsi qu'on appelle ici cette espèce de seppia, lancer son encre à la figure de l'ennemi qui fit une grimace de dégoût et s'éloigna fort désappointé. Le calamajo fit à sa manière quelques gambades agréables sur le sable; mais ce divertissement ne fut pas de longue durée. La dorade revint traîtreusement, et, par derrière, le saisit et l'emporta au fond de l'eau, avant qu'il eût songé à se servir de son ingénieux stratagème. Cette guerre me fit oublier celle du pape avec M. de La Mennais, et je restai un quart d'heure à me bronzer au soleil dans la contemplation imbécille de quelques brins d'herbes où vivaient en bonne intelligence deux ou trois mille coquillages. Cette société paraissait florissante, lorsqu'un goëland effronté vint, sous mes yeux, la bouleverser d'un coup d'aile et presque l'anéantir. Rien ne peut donc subsister, pensai-je, et je me rappelai les tristes réflexions de l'abbé. J'allai le rejoindre; mais, à ma grande surprise, je le trouvai riant tout de bon et relisant d'un air de satisfaction, en se caressant la barbe, des lignes qu'il venait d'écrire avec le bout d'une ardoise sur le méridien du jardin. Je me penchai sur son épaule, et je lus des vers vénitiens qu'il venait de composer, et dont j'ai essayé de faire tant bien que mal la traduction.

L'ennemi du pape.

« Restez en paix, mes frères, et laissez le pape vider ses querelles lui-même. Les foudres de Rome sont éteintes, et le feu de la colère brûle en vain les entrailles des hommes de Dieu. Leur anathème n'est plus qu'un son dont le vent se joue comme de l'écume des flots grondeurs. L'hérésiarque n'est plus forcé d'aller se réfugier dans les montagnes, et d'user la plante de ses pieds à fuir les vengeances de l'église. La foi est devenue ce que Jésus a voulu qu'elle fût : un espoir offert aux ames libres, et non un joug imposé par les puissans et les riches de la terre. Restez en paix, mes frères; Dieu n'épouse pas les querelles du pape.

Imprudens qui voulez les réconcilier, vous ne savez pas le mal que vous feriez à l'église, si vous étouffiez cette voix rebelle! Vous ne savez pas que le pape est bien content et bien fier d'avoir un ennemi;

que ne donnerait-il pas pour en avoir deux ! pour qu'un autre Luther entraînât la foule vers ses pas ! Mais le monde est indifférent désormais aux débats théologiques ; il lit les plaidoyers de l'hérétique, parce qu'ils sont sublimes ; il ne lit pas les jugemens du pape, parce qu'ils sont catholiques et rien de plus. Lisez-les, mes frères, puisque le pape vous les impose ; mais priez tout bas pour l'ennemi du pape.

Vous avez bien assez travaillé, vous avez bien assez souffert en ce monde, vieux débris du plus ancien peuple de la terre ! vos barbes blanches sont encore tachées du sang de vos frères, et la neige du mont Ararat en a été rougie jusqu'à la cime où s'arrêta l'arche sainte. Le cimeterre turc a rasé vos têtes jusqu'aux os, et l'infidèle s'est baigné la cheville dans les pleurs des derniers enfans de Japhet. La méfiance qui plisse parfois vos fronts sereins est le cachet qu'y a laissé la persécution. Mais rassurez-vous, mes frères, et sachez bien qu'il y a loin du pouvoir d'un pape romain à celui du moindre cadi turc d'un village de l'Arménie. Restez en paix, et soyez sûrs que le pape prie pour son ennemi, de peur que Dieu ne le lui retire.

Le déluge du sang a cessé, votre arche a touché ces grèves fertiles, ne quittez pas votre île heureuse. Cultivez vos fleurs et cueillez vos fruits. Voyez ! vos raisins rougissent déjà, et les pampres chargés de grappes se penchent sur les flots comme pour boire, dans un jour de fatigue. Tout est couleur de rose ici, les lauriers, les marbres, le ciel et l'onde. Chaque matin vous saluez le soleil qui sort des montagnes de votre patrie, et vous buvez dans ses rayons la rosée de vos cimes natales. De quoi voulez-vous inquiéter vos ames paisibles ? Enseignez aux orphelins de vos frères la langue que parlèrent les premiers hommes, et surtout racontez-leur l'histoire de votre esclavage, afin qu'ils gardent la liberté que vous avez si chèrement payée. Mais ne leur parlez pas de l'ennemi du pape, c'est bien inutile, hélas ! Quand ils seront grands, l'église sera pacifiée, et le successeur de Capellari n'aura pas un ennemi au soleil.

Restez donc en paix, mes frères, car Dieu a remis son arc dans

les nuées. Du monde inconnu qui est au-delà de votre île, un messager vous est venu. Vous l'avez pris pour la colombe, tant sa voix était belle et son aspect candide. Mais le pape vous dit que la colombe est un corbeau. Dites comme lui, ô fils de Noé le prudent! Mais si l'ennemi du pape, battu par quelque tempête, revient quelque jour s'asseoir à l'abri de vos figuiers, passez bien doucement derrière le feuillage, ô bons peres! et courbez vers lui le beau fruit au manteau déchiré (1). Les hirondelles de l'Adriatique ne l'iront pas dire à Rome. S'il entre dans votre chapelle, laissez-le courber son vaste front devant votre madone. C'est un Turc qui l'a peinte, et pourtant elle est bien belle et bien chrétienne. Peut-être entendra-t-elle la prière de l'hérésiarque. Mais si elle le convertit à l'église romaine, gardez-vous bien de vous vanter du miracle opéré chez vous, frère Hiéronyme, qui avez commandé l'image sainte au pinceau musulman, et qui voudriez réprimer la parole terrible du croyant; c'est vous qui, sous peine d'excommunication, seriez forcé de vous déclarer l'ennemi du pape. »

— Et toi, l'abbé, lui dis-je, ne serais-tu pas tenté par hasard de devenir l'ennemi du pape? Ce rôle étrange ne leurre-t-il pas ton orgueil de quelque dangereuse promesse? Mais c'est plus difficile en ce temps-ci que d'improviser une satire, prends-y garde. Le rôle est grave, et il ne suffit pas d'être un prêtre éloquent, il faut être un grand caractère, pour lever l'étendard de la révolte dans le concile. Respecte silencieusement l'habit que tu portes, à moins que tu ne te sentes aussi marqué du sceau fatal d'une grande destinée.

L'abbé, sans s'apercevoir de la fatuité de sa réponse, et s'abandonnant naïvement à une douloureuse préoccupation, dit en secouant la tête : — Il eût mieux valu cent fois être un gratteur de guitare à la toilette des Cidalises, passer sa vie à rire et à faire des bouts rimés, que de souffrir le poids des réflexions qui s'obstinent à creuser cette pauvre tête. O La Mennais! où êtes-vous? ô Capellari! que faites-vous? De cette soutane noire, linceul de nos

(1) *El figo col tabaro strapazza*; c'est une expression dont se sert le peuple de Venise.

gloires passées, ne sortira-t-il qu'un seul homme? Tous ceux qui s'y ensevelissent descendront-ils sans honneur dans l'oubli du tombeau!

— O mon cher abbé, lui dis-je en pressant sa main, prends garde à ce qui se passe en toi! prends garde au démon de l'orgueil. Efface tes vers. Voici venir Hiéronyme. Laisse à ce moine sa tranquille prudence et son obscur bonheur. N'éveille pas en lui le serpent caché. Qui sait s'il n'a pas songé bien des fois, lui aussi, à être un homme? Laisse faire la reine du monde nouveau, l'intelligence, qui approche à pas de géant, et qui fera de nous ce que je sais bien, sans ton secours et sans le mien. . . . . .

Quand nous repassâmes devant l'île des fous, Beppa se plaignit qu'on lui fît faire deux fois cette route. — Je déteste leurs cris, dit-elle, cela me rend malade, et ma souffrance n'adoucit point la leur. — Ils ne crient pas toujours, lui dis-je, en lui montrant le vieillard que nous avions vu deux heures auparavant. Il était toujours à la même place et dans la même attitude. Sa figure était pâle et morne comme nous l'avions laissée, et il contemplait encore les flots. — C'est bien pis que s'il criait, dit Beppa. Mon Dieu! quelle effrayante figure! quel calme désespoir! A quoi songe-t-il et que regarde-t-il? Que se passe-t-il dans cette tête chauve qui ne sent pas les rayons du soleil? Ils sont lourds comme du plomb, et il les supporte depuis deux heures! — Et peut-être les supporte-t-il ainsi tous les jours, dit le docteur. J'en ai connu un qui se croyait un aigle, et qui s'est tellement obstiné à regarder le soleil, qu'il en est devenu aveugle. Quand il eut perdu la vue, sa fantaisie n'en fut que plus opiniâtre. Il croyait en contempler encore le disque lumineux, et prétendait, au milieu des ténèbres de la nuit, voir sa chambre inondée d'une clarté éblouissante. — Plaise à Dieu, dit Beppa, que celui-ci ait quelque manie stupide de ce genre! il ne souffrirait pas. Mais je crains bien qu'à cette heure il ne soit pas fou, et qu'il sache seulement qu'il est captif. Comme il regarde l'horizon! Pauvre homme! tu n'iras jamais jusqu'à cette première lame de l'Adriatique, et il y a peut-être dans ton cerveau un volcan qui voudrait te lancer au bout du monde. — Il ne s'en est peut-être pas fallu de l'épaisseur d'un cheveu sous son crâne, dit le docteur, qu'il ne fût un homme de génie, et qu'il ne remplît

l'univers de son nom. Peut-être y a-t-il des instans où il le sent, et où il s'aperçoit qu'il faut mourir à l'hôpital des fous! — Voguons, voguons, dit Beppa. Voici le front de l'abbé qui se plisse. . . . .

La lune montait dans le ciel, quand après avoir dîné longuement et longuement causé dans un café, nous arrivâmes à la Piazzetta. — Ce fils de chien dont la mère était une vache ne se dérangera pas, grommela Catullo, qui avait le vin misanthrope ce soir-là. — A qui s'adresse cette apostrophe généalogique? dit le docteur. En se retournant, il vit un Turc qui avait ôté ses babouches et une partie de son vêtement, et qui s'était agenouillé sur la dernière marche du tragnet, si près de l'eau qu'il mouillait sa barbe et son turban à chacune des nombreuses invocations qu'il adressait à la lune. — Ah! ah! dit le docteur, ce monsieur a choisi un étrange prie-dieu; l'heure l'aura surpris au moment où il appelait une gondole, il aura été forcé de se jeter le visage contre terre en entendant sonner le coup de sa prière. — Ce n'est pas cela, dit l'abbé, il s'est mis là pour que personne ne pût passer devant lui et ne vînt à traverser son oraison; son culte lui commande de recommencer autant de fois qu'il passe de gens entre lui et la lune.

En parlant ainsi, il mit sa canne en travers des jambes de Catullo, qui voulait poser brutalement le pied sur la rive et repousser le Turc pour nous faire aborder. — Laisse-le, dit l'abbé; celui-là aussi est un croyant. — Et comment voulez-vous faire, dit le gondolier, si cet animal sans baptême ne se dérange pas?

En effet, le tragnet étant bordé de deux petites rampes de bois, nous ne pouvions aborder sans traverser quelque peu l'oraison du musulman. — Hé bien! dit l'abbé, nous attendrons qu'il ait fini : assieds-toi et ne dis mot. — Catullo alla s'asseoir sur sa poupe en secouant la tête; il était facile de voir qu'il n'approuvait en rien les principes de l'abbé. — Qu'importe, dit celui-ci en se tournant vers nous, que la madone s'appelle Marie ou Phingari? La vierge mère de la Divinité, c'est toujours la même pensée allégorique; c'est la foi qui donne naissance à tous les cultes et à toutes les vertus. — Vous êtes bien hérétique ce soir, monsieur l'abbé, dit Beppa; pour moi, je n'aime pas les Turcs, non parce qu'ils adorent la lune, mais parce qu'ils tiennent les femmes dans l'esclavage. — Sans compter qu'ils

coupent la tête à leurs esclaves, dit Catullo d'un air indigné. — Mon oncle, dit le docteur, a été témoin d'un fait que cette prière turque me rappelle. Un jour, il y a environ cinquante ans, un musulman fut surpris par l'heure de la prière, comme il se trouvait sur la rive des Esclavons. Il s'arrêta au beau milieu des quais, et commença, après avoir ôté ses babouches, les dévotions d'usage. Une troupe de polissons, qui voyait apparemment ce spectacle pour la première fois, se prit à rire, l'entourant avec curiosité, et répétant ironiquement ses génuflexions et le mouvement de ses lèvres. Le Turc continua sa prière sans paraître s'apercevoir de cette raillerie. Les polissons encouragés redoublèrent de singeries, et peu à peu s'enhardirent jusqu'à ramasser des cailloux et à les lui jeter au visage. Le croyant resta impassible, sa figure ne trahit pas la moindre altération, et il n'omit pas une parole de son oraison. Mais quand elle fut finie, il se releva, prit par le cou le premier petit malheureux qui lui tomba sous la main, et lui plongea son kandjar dans la gorge, avec la même tranquillité que si c'eût été un poulet. Puis il se retira sans dire une seule parole, laissant le cadavre ensanglanté à la place où sa prière avait été profanée. Le sénat délibéra sur ce meurtre, et il fut décidé que le Turc avait exercé une vengeance légitime. Il ne fut fait aucune poursuite contre lui.

Ce récit, que Catullo écouta la tête penchée et l'oreille basse, parut lui inspirer un profond respect pour l'idolâtre; car quand celui-ci eut fini de prier, non-seulement il attendit patiemment qu'il eût remis son dolman, mais encore il lui présenta ses babouches. Le Turc ne fit pas un geste de remerciement, ne parut pas s'apercevoir de notre politesse, et alla rejoindre ses compagnons, qui fumaient autour de la colonne de saint Théodose. — Ceux-là sont des muscadins, dit l'abbé, lorsque nous passâmes auprès d'eux. Ils n'ont pas fait leur prière. Ce sont des négocians établis à Venise, et que l'air de notre civilisation a corrompus. Ils boivent du vin, renient le prophète, ne vont point à la mosquée, et ne se déchaussent point pour saluer l'Hingari; mais ils n'en valent pas mieux, car ils ne croient à rien, et ils ont perdu toute la poétique naïveté de leur idolâtrie, sans ouvrir leur ame à la vérité austère de l'Evan-

gile. Cependant ils sont encore honnêtes parce qu'ils sont Turcs, et qu'un Turc ne peut pas être fripon.

Après nous être séparés pour prendre quelques heures de repos, nous nous retrouvâmes à la fête ou *sagra* du Rédempteur. Chaque paroisse de Venise célèbre magnifiquement sa fête patronale à l'envi l'une de l'autre; toute la ville se porte aux dévotions et aux réjouissances qui ont lieu à cette occasion; l'île de la Giudecca, dans laquelle est située l'église du Rédempteur, étant une des plus riches paroisses, offre une des plus belles fêtes. On décore le portail d'une immense guirlande de fleurs et de fruits, un pont de bateaux est construit sur le canal de la Giudecca qui est presque un bras de mer en cet endroit; tout le quai se couvre de boutiques de pâtissiers, de tentes pour le café, et de ces cuisines de bivouac, appelées *frittole*; les marmitons s'agitent comme de grotesques démons au milieu de la flamme et des tourbillons de fumée d'une graisse bouillante dont l'âcreté doit prendre à la gorge ceux qui passent en mer à trois lieues de la côte. Le gouvernement autrichien défend la danse en plein air, ce qui nuirait beaucoup à la gaîté de la fête chez tout autre peuple; par bonheur, les Vénitiens ont dans le caractère un immense fonds de joie : leur péché capital est la gourmandise, mais une gourmandise babillarde et vive, qui n'a rien de commun avec la pesante digestion des Anglais et des Allemands; les vins muscats de l'Istrie à six sous la bouteille procurent une ivresse expansive et facétieuse.

Toutes ces boutiques de comestibles sont ornées de feuillage, de banderolles, de ballons en papier de couleur qui servent de lanternes : toutes les barques en sont ornées, et celles des riches sont décorées avec un goût remarquable. Ces lanternes de papier prennent toutes les formes : ici se sont des glands qui tombent en festons lumineux autour d'un baldaquin d'étoffes bariolées; là, ce sont des vases d'albâtre de forme antique, rangés autour d'un dais de mousseline blanche dont les rideaux transparens enveloppent les convives; car on soupe dans ces barques, et l'on voit, à travers la gaze, briller l'argenterie et les bougies mêlées aux fleurs et aux cristaux. Quelques jeunes gens habillés en femmes entr'ouvrent les courtines, et débitent des impertinences aux passans. A la proue,

s'élève une grande lanterne qui a la figure d'un trépied, d'un dragon ou d'un vase étrusque, dans laquelle un gondolier, bizarrement vêtu, jette à chaque instant une poudre qui jaillit en flammes rouges et en étincelles bleues.

Toutes ces barques, toutes ces lumières qui se réfléchissent dans l'eau, qui se pressent, et qui courent dans tous les sens le long des illuminations de la rive, sont d'un effet magique. La plus simple gondole où soupe bruyamment une famille de pêcheurs est belle avec ses quatre fanaux qui se balancent sur les têtes avinées, avec sa lanterne de la proue, qui, suspendue à une lance plus élevée que les autres, flotte agitée par le vent comme un fruit d'or porté par les ondes. Les jeunes garçons rament et mangent alternativement, le père de famille parle latin au dessert, — le latin des gondoliers qui est un recueil de jeux de mots et de prétendues traductions patoises, quelquefois plaisantes et toujours grotesques ; — les enfans dorment, les chiens aboient et se provoquent en passant.

Ce qu'il y a encore de beau et de vraiment républicain dans les mœurs de Venise, c'est l'absence d'étiquette, et la bonhomie des grands seigneurs. Nulle part peut-être il n'y a des distinctions aussi marquées entre les classes de la société, et nulle part elles ne s'effacent de meilleure foi. On reconnaît un noble au fond de sa gondole, rien qu'à sa manière de hausser et de baisser la glace. Un agioteur juif aura beau imiter scrupuleusement l'élégance d'un dandy, on ne le confondra jamais avec le plus simplement vêtu des descendans d'une antique famille; et un gondolier de place, quoi qu'il fasse, n'aura jamais, dans sa manière de ramer, l'allure à la fois élégante et majestueuse de ceux qu'on appelle gondoliers de palais. Mais il n'est pas une fête publique qui ne réunisse tous les rangs, sans distinction, sans privilèges et sans antipathie. Le peuple, qui se moque de tout, se moque des disgraces de la noblesse, et, au carnaval, l'un de ses déguisemens favoris consiste à s'affubler d'une perruque immense, d'un habit ridicule, et à s'en aller par les rues, l'épée au côté, avec des bas crottés et des souliers percés, offrant sa protection, ses richesses et son palais à tous les passans. Cette mascarade s'appelle l'*illustrissimo*. Elle est devenue classique comme Polichinelle, Brighella, Giacometto, et Pantalon. Mais, en dépit de cette cruelle dérision, le peuple aime en-

core ses vieux nobles, ces hommes des derniers temps de la république qui furent si riches, si prodigues et si dupes, si magnifiques et si vains, si bornes et si bons, ces hommes qui choisirent pour leur dernier doge Manin, lequel se mit à pleurer comme un enfant quand on lui dit que Napoléon s'approchait, et qui lui envoya les clefs de Venise au moment où le conquérant s'en retournait, la jugeant imprenable.

Ils ont toujours été affables et paternels avec le peuple et ne fuient jamais sa grosse joie, parce qu'à Venise elle n'est vraiment pas repoussante comme ailleurs, et que ce peuple a de l'esprit jusque dans la grossièreté; le peuple répond à cette confiance, et il n'y a pas d'exemple qu'un noble ait été insulté dans une taverne ou dans la confusion d'une regate. Tout va pêle-mêle. Les uns rient de la gravité des autres, ceux-ci s'amusent de l'extravagance de ceux-là. La gondole fermée du vieux noble, la barque resplendissante du banquier ou du négociant, et le bateau brut du marchand de légumes, soupent et voguent ensemble sur le canal, se heurtent, se poussent, et l'orchestre du riche se mêle aux rauques chansons du pauvre; quelquefois le riche fait taire ses musiciens pour s'égayer des refrains graveleux du bateau; quelquefois le bateau fait silence et suit la gondole pour écouter la musique du riche.

Cette bonne intelligence se retrouve partout; l'absence de chevaux et de voitures dans les rues, et la nécessité pour tous d'aller sur l'eau, contribue beaucoup à l'égalité des manières. Personne ne crette et n'écrase son semblable. Il n'y a point là l'humiliation de passer à pied auprès d'un carrosse; nul n'est forcé de se déranger pour un autre, et tous consentent à se faire place. Au café, tout le monde est assis dehors. Le climat l'ordonne, et ce ne sont pas les grands, mais les frileux qui restent au-dedans. Un pêcheur de Chioggia appuie ses coudes déguenillés à la même table qu'un grand seigneur. Il y a bien des cafés de prédilection pour les élégans, pour les artistes, pour les nobles. Chacun aime à trouver là sa société de tous les soirs; mais dans l'occasion (que la chaleur rend fréquente) on entre dans la première taverne venue, et personne ne songe à critiquer ou même à remarquer une femme de bon ton assise dans un cabaret pour boire une *semata*

ou pour manger du poisson frais. Les Vénitiennes sont coquettes et amoureuses de parure. La richesse de leurs toilettes fait un singulier contraste avec le *sans-façon* de leurs habitudes. Est-ce à cette simplicité seigneuriale qu'il faut attribuer la manière hardie dont les hommes du peuple les regardent? Un cocher de fiacre à Paris n'est pas un homme pour la femme qui monte dans sa voiture. Ici, un gondolier regarde la jambe de toute femme qui sort de sa gondole. La sentence de Labruyère : *Un jardinier n'est un homme qu'aux yeux d'une religieuse*, serait peut-être un non-sens à Venise. Beppa n'a certes pas une figure agaçante, ni des manières éventées. L'autre jour, comme nous passions auprès d'une barque pleine de manans, l'un d'eux qui récitait, c'est-à-dire qui écorchait une strophe de Tasse, s'interrompit pour la montrer à ses compagnons, en s'écriant : Voici la belle Herminie. L'ostentation des anciens nobles est encore dans le caractère de la population; l'usage de la *sagra* en offre une preuve : chaque année le paroissien et son chapitre délibèrent et choisissent un ordonnateur pour la fête patronale, à peu près comme on choisit une quêteuse dans une paroisse de Paris. Les fonctions de cet ordonnateur sont d'appliquer le produit annuel des aumônes et des offrandes à la décoration de l'église, à l'éclairage et à la musique du chœur; on prend ordinairement le plus généreux et le plus riche. Dévot ou non, il met toujours son ambition à surpasser son prédécesseur en magnificence; et si le revenu de la paroisse ne lui suffit pas, il contribue de sa bourse aux frais de la fête. Aussi le peuple s'amuse beaucoup; les prêtres sont satisfaits, et distribuent à pleines mains les absolutions et les indulgences à l'ordonnateur, à sa famille et à ses serviteurs. Il y a quelques jours, un simple particulier n'a pas dépensé moins de quinze mille francs pour une messe.

A deux heures du matin, comme nous n'avions pas pris de vivres dans la gondole, parce qu'après tout c'est la plus incommode manière de manger qu'il y ait au monde, nous rentrâmes dans la ville, et nous allâmes souper au café de Sainte-Marguerite, qui avait aussi ses ballons de papier suspendus à la treille. Nous allâmes nous asseoir au fond du jardin, et l'abbé nous fit servir des soles accommodées avec du raisin de Corinthe, des graines de pin et du citron confit. Jules et Beppa s'aimèrent si bien la tête et les

entrailles avec le vin de Bragance et les macarons au gerofle, qu'ils ne voulurent jamais nous permettre de retourner chez nous. Il fallut aller voir lever le soleil à l'île de Torcello. Catullo, étant à demi ivre et incapable de ramer seul un quart du chemin, nous proposa d'aller chercher ses compères, César et Gambierazzi : l'un qui fut fait nicolatto le mois dernier, en jurant sur le crucifix haine éternelle aux Castillans; l'autre qui remplit avec Catullo le rôle de grand prêtre, en versant l'encre de seppia sur la tête du néophyte, et en dictant la formule du serment. En expiation de ces cérémonies païennes et républicaines, ils furent mis tous trois en prison avec une vingtaine d'assistans ; je crois t'avoir raconté cela dans une de mes lettres. J'étais impatient de voir ces gondoliers illustres. Mais hélas! que les hommes célèbres démentent souvent d'une manière fâcheuse l'idée que nous nous en formons! Cesare, le néophyte, est bossu, et Gambierazzi, le pontife, a les jambes en vis de pressoir. Le plus agréable des trois est encore Catullo qui ne boite que d'une jambe, et qui ne manque jamais de dire, en parlant de lord Byron : — Je l'ai vu, il était boiteux. — Hélas! hélas! Le divin poète Catulle était Vénète; qui sait si l'ivrogne ecloppé qui conduit notre gondole ne descend pas de lui en droite ligne?

Ces trois monstres, à l'aide de la voile et du vent, nous conduisirent très-vite à Torcello, et le soleil se levait quand nous nous enfonçâmes gaîment dans les sentiers verts de cette belle île.

Torcello est, de tous les îlots des lagunes où vinrent se réfugier les habitans de la Vénétie lors de l'irruption des barbares en Italie, celui qui conserve le plus de traces de cette époque d'émigration et de terreur. L'église et une fabrique en ruines sont les seuls vestiges de la ville que ces réfugiés y construisirent. L'église, par sa construction irrégulière et le mélange de richesses antiques et de matériaux grossiers qui la composent, atteste la précipitation avec laquelle elle fut bâtie. On y employa les débris d'un temple d'Aquilée, soustraits à la ruine de cette capitale des provinces vénètes. La nef a encore la forme circulaire d'un temple païen, et de précieuses colonnes d'un marbre africain sculpté en Grèce soutiennent le toit de briques chargé de ronces qui s'échappent en festons, et s'ouvrent un chemin dans les crevasses des corniches. La coupole

et la partie intérieure du portique sont couvertes de mosaïques exécutées par des artistes grecs. Ces mosaïques, qui datent du XIe siècle, sont hideuses de dessin comme toutes celles de cette époque de décadence, mais remarquables de solidité. C'est de Venise que l'art de la mosaïque s'est répandu dans toute l'Italie, et ces fonds d'or, qui donnent un si grand relief aux figures et se conservent si intacts et si brillans sous la poussière des siècles, sont formés de petites plaques de verre doré, que l'on fabriquait à Murano, île voisine de celle-ci. Peu à peu l'art du dessin, perdu en Grèce, et retrouvé en Italie, s'appliqua à rectifier la mosaïque, et les dernières qui furent exécutées dans l'église Saint-Marc, par les frères Zuccati, furent dessinées par Titien.

L'abbé voulut nous persuader que les madones en mosaïque du XIe siècle avaient un caractère austère et grandiose, où le sentiment de la foi parlait plus haut que la grace poétique des beaux temps de la peinture. Il fallut bien avouer que dans ces grandes figures de type grec, dans ces yeux fendus, dans ces profils aquilins, il y a quelque chose de ferme et d'imposant comme les préceptes de la foi nouvelle. L'abbé en revint à sa fantaisie, tant soit peu païenne, de faire de la Vierge une allégorie religieuse. Il voulut en trouver la preuve dans les diverses expressions que ces figures révérées reçurent des grands artistes, et nous montrer dans chacun de leurs types favoris un reflet de leur ame. Titien avait, selon lui, révélé sa foi robuste et tranquille dans cette grande figure de Marie qui monte au ciel avec une attitude si forte et un regard si radieux, tandis que la nuée d'or s'entr'ouvre, et que Jehova s'avance pour la recevoir.

Raphaël et Corrège, amans et poètes, avaient répandu sur le front de leurs vierges une douceur plus mélancolique et une plus humaine tendresse pour la Divinité; ce n'est pas le ciel seul qu'elles contemplent : c'est Jesus, Dieu d'amour et de pardon, qu'elles caressent saintement.

Enfin, Giambellino et Vivarini, les peintres aimés de Beppa, avaient confié au sourire de leurs *madonettes* la naïve jeunesse de leurs cœurs. — O Giambellino! s'écria Beppa, que je t'aurais aimé! que je me serais plu à tes puérilités charmantes! comme j'aurais soigné ton chardonneret bien-aimé! comme j'aurais écouté dans mes

rêves la viole et la mandoline de tes petits anges voiles de leurs longues ailes, souples, mélodieux et mignons comme la mésange! Que j'aurais respiré avec délices ces fleurs délicates que ta main a ravies à l'Éden, et que firent éclore les pleurs d'Ève et de Marie! Comme j'aurais frémi en baisant le léger feuillage qui flotte sur les cheveux d'or de tes pâles chérubins! Comme j'aurais timidement contemplé tes vierges adolescentes, si pures et si saintes que le regard humain craint de les profaner! J'aurais conservé mon ame sereine afin de leur ressembler. — Tu leur ressembles, Beppa! s'écria l'abbé avec un regard qu'il lança sur elle comme un éclair. Mais il reporta aussitôt sa vue sur la grande et sombre madone grecque, emblème de souffrance et d'énergie, qui se dressait au-dessus de nos têtes. — O foi triste et sublime! — dit-il en étouffant un soupir. Le visage de cet honnête jeune homme exprima la satisfaction d'un douloureux triomphe, et le sourire d'amertume que l'indignation généreuse ramène si souvent sur ses lèvres, s'effaça pour tout le jour. — Qu'on m'impose des sacrifices, me dit-il souvent, qu'on m'ordonne de vaincre et de macérer l'imagination rebelle, d'enfoncer dans mon cœur les sept dards qui percent le sein de Marie, qu'on me donne à souffrir, c'est bien. Ce qui tue, c'est l'inaction, c'est de sentir tout son être inutile, toute sa force perdue, c'est de n'avoir rien à combattre, rien à immoler. — Je ne serais pas surpris que l'abbé se laissât aller parfois à caresser des pensées dangereuses, des sentimens funestes, afin d'avoir la joie d'en triompher.

Le docteur alla s'endormir au milieu des orties sur la chaise curule en pierre, qui servit peut-être à plus d'un préteur romain chargé de percevoir l'impôt sur les pêcheurs des lagunes. La tradition populaire impose à cette chaise le nom de trône d'Attila, bien que le conquérant barbare ayant fait une vaine tentative d'invasion sur ces îles, et ayant vu ses vaisseaux échouer, à l'heure de la marée descendante, sur les paludes dont il ne connaissait point les canaux navigables, se fût retiré, abandonnant même la chétive conquête de la péninsule de Chioggia. Jules resta à examiner les étranges contrevens de l'église, formés, comme dans les temples orientaux, d'une grande pierre plate tournant sur un pivot et sur des gonds. L'abbé alla faire visite à son confrère de Torcello, dont

le blanc prieuré, perdu dans les rameaux des jardins, faisait envie à la romanesque Beppa. J'allai seul, rêvant et ramassant des fleurs pour elle, au travers des traînes de Torcello, plus belles, hélas! que celles de ma vallée noire. Une profusion de liserons éclatans grimpait le long des haies et formait souvent au-dessus du sentier des berceaux plus riches et plus élégans que si la main de l'homme s'en fût mêlée. Huit ou dix maisons, vingt peut-être, disséminées au milieu des vergers, renferment toute la population de l'île. Tous les habitans étaient déjà partis pour la pêche. Un silence inconcevable régnait sur cette nature si prodigue que l'homme s'en occupe à peine, et y reçoit en pur don ce que chez nous il achète au prix de ses sueurs. Les papillons rasaient le tapis de fleurs étendu sous mes pieds, et, peu habitués sans doute aux tracasseries des enfans ou des entomologistes, venaient se poser jusque sur le bouquet que j'avais à la main. Torcello est un désert cultivé. Au travers des taillis d'osier et des buissons d'althæa, courent des ruisseaux d'eau marine, où le pétrel et la sarcelle se promènent voluptueusement. Çà et là un chapiteau de marbre, un fragment de sculpture du bas empire, une belle croix grecque brisée, percent dans les hautes herbes. L'éternelle jeunesse de la nature sourit au milieu de ces ruines. L'air était embaumé, et le chant des cigales interrompait seul le silence religieux du matin. J'avais sur la tête le plus beau ciel du monde, à deux pas de moi les meilleurs amis. Je fermai les yeux, comme je fais souvent, pour résumer les diverses impressions de ma promenade, et me composer une vue générale du paysage que je venais de parcourir. Je ne sais comment, au lieu des lianes, des bosquets et des marbres de Torcello, je vis apparaître des champs aplanis, des arbres souffrans, des buissons poudreux, un ciel gris, une végétation maigre, obstinément tourmentée par le soc et la pioche; des masures hideuses, des palais ridicules, la France en un mot. — Ah! tu m'appelles donc! lui dis-je. Je sentis un étrange mouvement de désir et de répugnance. O patrie! nom mystérieux à qui je n'ai jamais pensé, et qui ne m'offres encore qu'un sens impénétrable! le souvenir des douleurs passées que tu évoques est-il donc plus doux que le sentiment présent de la joie? pourrais-je l'oublier si je voulais? et d'où vient que je ne le veux pas?. . . . . GEORGE SAND.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1834.

Faute d'événemens politiques, la question de responsabilité royale a occupé toute la presse pendant cette quinzaine. Une certaine franchise a régné dans cette discussion, même de la part des journaux ministériels. Ceux-ci n'ont pas nié trop fortement que le roi ne dirige à peu près seul les affaires, et que ses ministres ne composent guère qu'un comité consultatif dont on s'abstient quelquefois de suivre les avis. Le *Journal des Débats*, admettant le fait comme une supposition, s'est déclaré, en quelque sorte, partisan de cette manière d'entendre le gouvernement constitutionnel. Il faut, selon lui, l'accepter, puisque les chambres, les électeurs et les ministres l'acceptent. Le gouvernement constitutionnel est, avant tout, le gouvernement de la majorité, et si cette majorité a trouvé une chambre qui s'est unie avec un ministère dont les membres se bornent à être les commis du roi, tout ceci est une affaire purement personnelle entre le roi et ses ministres : chacun se fait un fardeau proportionné à sa capacité. Si les ministres reconnaissent au roi plus d'intelligence des affaires, plus de lumières, plus d'expérience qu'ils n'en ont eux-mêmes, on ne peut leur faire un crime de cette déférence. Libre à eux de prendre la responsabilité des actes du roi ; et qu'ils l'acceptent ou non, il faut bien qu'ils la prennent. La charte

ne le veut-elle pas ainsi? et la charte nous a promis une loi de responsabilité ministérielle qui viendra tôt ou tard, — peut-être.

L'opposition libérale n'entend pas de cette oreille. Elle conçoit aussi qu'il plaise au roi de gouverner, si c'est là son bon plaisir, et s'il se sent capable de mieux gouverner que ses ministres; mais elle veut alors que le roi se résigne à être attaqué, elle veut qu'il souffre les inconvéniens du mode de gouvernement qu'il adopte: elle demande qu'il ne cumule pas l'irresponsabilité, l'impunité, pourrait-on dire, qui est attribuée au souverain constitutionnel, et le droit d'agir, de décider seul dans toutes les affaires. Enfin elle veut que la royauté, devenue agissante, descendue de son plein gré dans l'arène, et mêlée aux combattans, se dépouille de l'armure impénétrable dont le respect des peuples l'a couverte, et qu'elle lutte à armes égales. Enfin, dans ce duel d'intérêts, le parti populaire demande sa part du terrain et du soleil; mais nous doutons qu'il l'obtienne.

L'opposition royaliste a cherché, avec son habileté ordinaire, à tirer parti de cette discussion. Il y a des choses incompatibles, dit-elle, l'irresponsabilité royale a suivi la royauté que vous avez chassée, celle que vous avez rendue responsable des ordonnances signées par ses ministres. La royauté révolutionnaire voudrait être irresponsable qu'elle ne le pourrait pas. Elle le sait, et elle veut au moins s'asseoir au gouvernail, car elle voit bien qu'elle sombrerait avec le navire ministériel, s'il prenait mal le vent. Le principe de l'irresponsabilité royale a été foulé aux pieds dans la personne de Charles X. Il ne peut être relevé que par une réhabilitation solennelle et complète. Donnez cette satisfaction aux principes, ou n'en parlez plus. Rétablissez la branche aînée, ou acceptez la branche cadette avec toutes les conditions d'un gouvernement révolutionnaire, c'est-à-dire un roi qui réponde des actions de ses ministres, et qui veuille, par conséquent, agir, tout faire, tout voir par lui-même. D'après ce raisonnement, le régime constitutionnel n'existerait plus en France depuis le jour où les ordonnances de Charles X contre la Charte n'ont pas été exécutées.

Les journaux anglais ne sont pas restés neutres dans cette polémique. Ce sont des raisons en quelque sorte domestiques qu'allèguent la plupart d'entre eux pour motiver la manière dont s'exécute le gouvernement représentatif en France. Le roi des Français aura beau faire, disent-ils, ses ministres l'ont aide à prendre la couronne; ils ont beau s'appeler ses fidèles sujets, ils ne sont pas moins ses amis, ses commensaux, ses compères. Le roi ne pourra jamais obtenir qu'ils le placent sur un autel, et qu'ils s'agenouillent devant lui. Il sera forcé de s'asseoir avec eux en conseil, de discuter, de proposer, d'influencer, de gouverner en un mot. En Angleterre, la place du roi est trop haut pour qu'il se mêle aux partis, son droit est consacré par des siècles et par d'admirables usages. Jamais les ministres ne discutent devant lui; il ne connaît les affaires que par le résultat des délibérations du cabinet qu'on vient soumettre à sa sanction, et alors il décide, mais sans être influencé par la chaleur d'une discussion, sans que sa présence ait gêné la franchise d'un de ses ministres, ou que le désir de lui plaire et de faire des progrès dans son esprit les ait entraînés dans une manifestation contraire à leur propre pensée. C'est là, en effet, la position

et le rôle qui conviennent le mieux à un roi constitutionnel ; mais qu'eussent fait les ministres anglais si, au lieu de George III le *farmer*, comme on le nommait, occupé uniquement de sa basse-cour et insensé plus tard ; de George IV, livré à la table et à ses maîtresses ; de Guillaume, esprit calme et tranquille, vieille *jaquette bleue* qui se plaît dans la retraite et le repos, le trône d'Angleterre eût été occupé par un prince laborieux, actif, qu'on nous passe le mot, intrigant, amoureux de négociations secrètes, d'affaires publiques, de menées diplomatiques, et par-dessus tout, ne s'en rapportant qu'à lui-même des soins du gouvernement? Ils eussent sans doute protesté par leur retraite; mais le moyen d'échapper à l'influence d'un tel caractère, quand il se trouve en possession du trône? L'Angleterre l'eût subi, et peut-être ne s'en fût-elle pas trouvée plus mal que la France.

Nous ne pensons pas que la couronne veuille se soustraire à la responsabilité dont elle a pris en quelque sorte le poids par l'initiative qu'elle s'est attribuée dans le conseil. Il n'est pas dans la nature d'une capacité de repousser les suites de ses conceptions, et la capacité qui préside depuis long-temps en réalité le conseil des ministres n'en est pas en ce moment à regretter ses actes. Tout paraît lui réussir, et il semble que chaque jour les embarras s'éloignent. Les émeutes ne sont plus qu'un souvenir, les affaires commerciales renaissent par toute la France, et y répandent une sorte de prospérité; les partis, comprenant que leur avenir est dans les chambres, et qu'ils ne feront de progrès dans l'opinion qu'en se servant des moyens d'influence que leur donne la constitution, les partis, qui ont encore quelque consistance, ont renoncé à se servir d'autres armes. A l'extérieur, la quadruple alliance se consolide, et de nouveaux liens s'établissent chaque jour entre la France et l'Angleterre. L'Espagne, soustraite pour toujours au pouvoir de la Sainte-Alliance, donne bien quelques inquiétudes d'un autre genre : on craint que l'esprit révolutionnaire n'y grandisse trop rapidement, et ne franchisse les limites entre lesquelles on le maintient de ce côté des Pyrénées; mais on est fort et habile, et l'on commence à se reposer sur son habileté. Ne parlait-on pas récemment d'un mariage projeté entre l'infant fils de don Francisco et une princesse d'Orléans, dans le cas d'une déchéance de la jeune reine? On a aussi un prince à jeter en Portugal, et dans la main encore libre et vacante du duc d'Orléans se trouve le germe de quelque grosse alliance, que cette habileté qui résout tout fera certainement éclore. Tout va bien enfin, ou semble bien aller, et encore une fois ce n'est pas ce moment qu'on choisira pour abandonner le timon des affaires aux mains des ministres, ou même pour décliner la responsabilité dont on veut charger cette tête royale si vive et si agissante.

Cependant un point sombre se montre à l'horizon : ce n'est ni la ténacité que met don Carlos à se faire traquer par Rodil, ni la note remise par M. de Werther au sujet du retrait de l'*exequatur* du consul prussien à Bayonne, encore moins la banqueroute de l'Espagne; mais bien l'avènement si heureux, si à propos et si vanté par tout ce qui tient au pouvoir, du maréchal Gérard à la présidence du conseil. Dans ce fait, nous ne voyons

pas seulement la chute du ministère, mais un péril pour le gouvernement.

Le maréchal Gérard est entré au ministère de la guerre pour mettre fin à une administration évidemment dilapidatrice; il n'y a même pas de courage à le dire, tant il est facile de le démontrer. Dès les premiers jours de son ministère, le maréchal Gérard, tout malade, tout exténué qu'il était, s'est mis avec cœur à remplir cette pénible tâche. Il a refusé de signer aucun marché, avant un examen qui demandera des réflexions et une attention sérieuses; il a destitué quelques hauts employés, sans déguiser au public les motifs de leur renvoi; et enfin, du fond de son lit de souffrance, il a couronné dignement ces premiers travaux de réforme par un rapport au roi sur les crédits supplémentaires, où se trouve cette phrase qui restera : « La bonne foi est féconde en résultats. » Le roi a approuvé ce rapport.

Les journaux ministériels, qui vantaient la gloire, l'économie et la probité du maréchal Soult, ont aussitôt chanté les louanges du maréchal Gérard, éloges auxquels il a dû être fort sensible. Mais l'opposition de toutes les nuances et de toutes les couleurs a renchéri sur ces éloges. Ce n'était après tout que l'éloge de la droiture et de l'honnêteté, et il était assez naturel qu'il se trouvât dans toutes les bouches; mais enfin cet éloge ne pouvait se faire qu'au détriment du ministre éloigné, au détriment de ses collègues qui connaissaient mieux que personne le désordre et tous les vices plus ou moins honteux de son administration, qui l'avaient soutenu et défendu à la tribune, avaient si long-temps marché avec lui, et s'étaient rendus solidaires de toute sa conduite; et il ne pouvait aussi se faire qu'au détriment du pouvoir souverain, qui joue un rôle si actif dans les affaires, et qui s'était appuyé si hautement sur le maréchal Soult. Chaque louange adressée au maréchal Gérard est donc un coup qui ébranle le ministère, et qui porte même un peu plus haut.

Le pouvoir sait-il bien toutes les obligations qu'il s'est imposées en portant un homme tel que M. le maréchal Gérard à la présidence du conseil, et le maréchal lui-même sait-il tous les devoirs qu'il s'est prescrits en acceptant? Le maréchal n'est pas seulement ministre de la guerre, il est président du conseil. La doctrine qu'il a établie pour les crédits supplémentaires, le mode de budjet qu'il prescrit, il doit les imposer à ses collègues; le flambeau qu'il a allumé pour éclairer les désordres de son département, doit être porté dans tous les autres; ce flambeau éclairera toutes les figures qui sont près de la sienne, sur le banc des ministres, et qui se passeraient bien de cette clarté; la chambre pourra lire, voudra lire sur ces visages, et il en est déjà qui lui ont semblé manquer de droiture et de loyauté. Plus l'opposition, plus les journaux ministériels, plus tout le monde louera le maréchal Gérard, plus le maréchal sera un embarras pour ses collègues, ou plutôt ses collègues un embarras pour lui; il ne pourra marcher avec eux, et eux avec un tel homme; et comme après tout c'est sur lui que s'arrêteront l'estime et le choix des chambres, il sera forcé de les jeter par-dessus bord, comme un lest inutile et dangereux par le gros temps. Toute autre issue lui est interdite. Le

maréchal, nous n'en doutons pas, est rempli de bonnes intentions pour les autres ministres, il leur porte une bienveillance sincère, il les voit avec plaisir, il les défend, il les estime; mais il les tue.

Le ministère tout entier aura beau se blottir derrière le maréchal Gérard, la chambre le fera déguerpir de sa cachette. Le coup est frappé, et le ministère se l'est porté lui-même. En consentant à sacrifier le maréchal Soult, il a consenti à ce que le grand jour fût porté dans les affaires, et le grand jour, c'est le renversement de tout ce qui est, c'est la guerre à l'agiotage, au monopole des nouvelles et à l'exploitation du télégraphe; c'est la guerre aux marches onéreux, aux adjudications fictives et aux pots-de-vin; c'est la guerre aux fonds secrets et aux manœuvres de police; c'est la réforme et l'amélioration de tout, c'est une loi de responsabilité réelle pour les ministres; c'est tout ce que les ministres actuels refusent de faire et de consentir depuis quatre ans, soit comme ministres, soit comme députés, soit comme écrivains et orateurs du gouvernement; c'est la condamnation de tout ce qu'ils ont fait pour la plupart, de tout ce qu'ils font encore en ce moment. Voyez comme l'éloge des honnêtes gens est depuis quelques jours dans toutes les bouches, voyez comme l'appel du maréchal Gérard à la bonne foi a retenti dans toute la France, comme cette simple pensée qu'il a écrite au roi dans son rapport, a été adoptée avec chaleur et répétée partout comme le plus naïf proverbe populaire. Tous ces symptômes sont menaçans pour vous, et il faut vous hâter de renvoyer le maréchal Gérard, si vous voulez rester au ministère.

Ce ministère ne tombera pas seul, soit que le maréchal Gérard ou ses collègues se retirent. En Angleterre, le cabinet est à la veille de se dissoudre, mais par d'autres causes plus faciles à avouer. Les prédictions de M. de Talleyrand s'accomplissent déjà. Lord Melbourne succombe sous son fardeau. On ne fait pas les affaires d'un pays en dormant, et lord Melbourne dort souvent, si toutefois il veille jamais. Lord Brougham est désigné comme devant composer le nouveau ministère. Pour nous, son prochain avènement au poste de premier ministre ne nous avait pas semblé douteux, et nous l'avions annoncé le jour même de la nomination de lord Melbourne. Nous en avions indiqué les conséquences. Avec lord Melbourne finit le ministère de tous ces tories accomplis qui se nomment whigs, comme dit O'Connel dans sa lettre au peuple irlandais. Lord Brougham, chef du cabinet, serait le signal d'une rupture complète avec l'aristocratie, et le parti whig n'est pas assez puissant en Angleterre pour lutter avec les tories, dans une querelle sérieuse, sans le secours du radicalisme. C'est là ce qui inquiète si vivement M. de Talleyrand, c'est ce qui lui cause des idées sombres. Il a déjà manifesté le désir de jeter les bases d'une alliance éloignée qu'on pourrait substituer à celle de l'Angleterre, dans le cas où les évènemens qu'il prévoit se réaliseraient, car l'alliance anglaise ne pourrait alors se continuer qu'avec un ministère de l'extrême gauche, et ce ministère conviendrait peu à M. de Talleyrand.

L'Espagne est aussi au moment de passer à une nuance politique plus avancée. La lutte de M. Martinez de la Rosa et de M. Torreno contre la liberté de la presse a mal tourné pour le ministère espagnol. On a vu

dans la chambre des procuradorès tous les débris du vieux libéralisme de l'émigration combattre la première des libertés constitutionnelles, par des argumens empruntés à M. de Bonald, à M. de Labourdonnaye, et même à M. de Sallaberry. C'est là toute l'instruction qu'ils ont recueillie dans leur long séjour en France pendant la restauration, c'est tout ce que le malheur et l'exil leur ont enseigné. Ferdinand VII eut grand tort de redouter de pareils hommes. Il fallait leur ouvrir les portes de l'Espagne qui leur furent si long-temps fermées, et qu'ils n'eurent pas l'énergie de forcer quand il y avait quelque courage à le faire. Avec de tels ministres, l'Espagne perdrait bientôt toutes ses antiques libertés provinciales, sans gagner la liberté constitutionnelle qui là peut-être ne les vaut pas. Ce malheureux Martinez de la Rosa, qui se montrait si empressé d'échapper à la censure de M. de Corbière, déclare aujourd'hui que la monarchie dont il est le ministre ne peut subsister avec la liberté de la presse ! Il est vrai que c'est aussi le langage que tiennent M. Thiers et ses amis. On doit s'attendre à recevoir bientôt la nouvelle de la retraite forcée de M. Martinez de la Rosa et de son digne collègue Torreno.

Les derniers jours de cette quinzaine sont marqués à Paris par un grand calme. Le roi est parti pour visiter ses domaines, emmenant avec lui M. Thiers, qui ne demande qu'à ne pas s'occuper des affaires de son ministère ; M. Duchâtel chasse, M. de Rigny se promène, le maréchal Gérard est toujours malade, et M. Guizot attend avec sagacité les évènemens. La société de Paris, si active, si ardente, si mêlée par goût à toutes les affaires politiques, est absente tout entière. Les femmes de Paris surtout se sont lancées au loin ; on les trouve éparses sur toutes les routes de la Suisse, à Naples, à Vienne, à Venise. Les eaux ont eu peu d'attraits pour elles cette année. La mode est aux voyages. Si ce goût augmente un peu, l'été prochain on les verra en Égypte, à Alger, aux ruines de Thèbes, ou assises sur les dernières colonnes d'Athènes. On se prépare déjà cependant aux plaisirs de l'hiver, qui sera plus brillant que jamais, s'il faut en juger par les apparences. Un grand nombre d'étrangers de distinction se sont donné rendez-vous à Paris pour y vivre avec magnificence. Lord Grey, entr'autres, se fait meubler un hôtel.

L'Opéra reçoit des lettres de change de Vienne, de Londres et de Berlin, pour la location de ses loges, et l'on s'y prépare à mériter cette vogue européenne. Aujourd'hui même doit avoir lieu la première représentation de *La Tempête*, délicieux ballet, dit-on, d'une magnificence digne du lieu, où débutera Fanny Essler, célèbre à Londres par sa danse originale et gracieuse, et à Vienne par l'amour qu'elle avait inspiré au malheureux duc de Reichstadt. On annonce aussi la prochaine représentation d'un opéra de M. Halevy dont on dit la musique fort belle, puis un opéra de M. Meyer-Beer, et des bals d'un effet tout nouveau.

L'Opéra-Italien sera aussi très-brillant. Avec Tamburini, Rubini, Lablache et Ivanoff, viendront, à la fin de ce mois, Julie Grisi, Mmes Finck-Loor et Brambilla. Le *Mariage secret* de Cimarosa, *les Puritains* de Bellini, et le *Faliero* de Donizetti, seront chantés par cette belle troupe.

Enfin on assure que le faubourg Saint-Germain, ayant compris que son influence est dans ses salons, dans son bon goût et dans son luxe, a résolu de rivaliser cet hiver avec le faste financier du juste-milieu, et que quelques beaux et nobles hôtels vont enfin se rouvrir. On cite un grand seigneur de la restauration, très-connu par sa passion pour les arts, et par sa richesse, à qui la duchesse d'Angoulême aurait dit : « Votre place est à Paris, M. le duc; c'est là que vos amis peuvent employer toute leur influence. » Il n'en faut pas davantage pour faire rentrer toute l'émigration du faubourg Saint-Germain, qui commence déjà à s'ennuyer beaucoup à Rome et à Vienne.

— Nous avons rendu compte dans le temps (livraison du 1er novembre 1832) des *Fragments of Voyages and Travels* du capitaine Basil Hall, et nous exprimions alors le désir de voir publier en France une traduction du *Voyage aux Etats-Unis* du même auteur. En effet, aucune production de ce spirituel écrivain n'est indifférente, et c'est avec plaisir que nous annonçons à nos lecteurs la publication de cette traduction (1). Le capitaine Basil Hall est un des meilleurs écrivains de l'Angleterre moderne. C'est un observateur plein de tact et de finesse, et peu de relations de voyages offrent autant de charme et d'attrait que les siennes. Cependant l'auteur est *tory*, et peut-être n'a-t-il pas jugé la république américaine avec une complète impartialité.

— Le nouvel ouvrage de George Sand, *Jacques*, paraît aujourd'hui, 15 septembre.

— M. Klaproth vient de publier une *Lettre à M. de Humboldt sur l'invention de la boussole.*

— L'*Histoire de France* de l'abbé Montgaillard, qui avait eu déjà six éditions, se réimprime maintenant par livraisons de 48 pages in-8°, avec une gravure sur acier (2).

(1) Chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille.

(2) Moutardier, rue du Pont-de-Lodi; chaque livraison se vend 50 centimes.

F. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

(TROISIÈME SÉRIE.)

A. BARCHOU DE PENHOEN. — Un Vaisseau à la voile. — De la navigation dans l'Orient, dans l'antiquité et dans le monde moderne. 5
ALFRED DE MUSSET. — On ne badine par avec l'Amour, proverbe. 40
X. MARMIER. — Leipsig et la librairie allemande. 93
ALEX. DUMAS. — Impressions de voyages. — XI. — Le mont Gemmi. 106
Chronique de la quinzaine. 121
AUGUSTIN THIERRY. — Nouvelles Lettres sur l'Histoire de France. — IIIe lettre. 153
GEORGE SAND. — Lettres d'un Voyageur. — IIe lettre. 179
GUSTAVE PLANCHE. — Poètes et romanciers de la France. — XIII. — C. A. Sainte-Beuve. (*Volupté.*) 209
UN VOYAGEUR. — Dernière révolution du Pérou. 224
Chronique de la quinzaine. 253

LERMINIER. — De l'Enseignement des législations comparées. 253
F. DE LA MENNAIS. — De l'Absolutisme et de la liberté. (*Dialoghetti.*) 298
EDGARD QUINET. — Napoléon, poème. 323
GUSTAVE PLANCHE. — Poètes et romanciers modernes de la France. — XIV. — Benjamin Constant. (*Adolphe.*) 345
UN PAIR DE FRANCE. — Statistique parlementaire. — I. — La nouvelle chambre des députés. 357
Chronique de la quinzaine. 370

PROSPER MÉRIMÉE. — Les Ames du purgatoire. 377
X. MARMIER. — Les Universités allemandes. — Goettingue. 434
A. DE LATOUR. — Anciens poètes français. — François Malherbe. 449
UN PAIR DE FRANCE. — Statistique parlementaire. — II. — La nouvelle chambre des députés. 473
Chronique de la quinzaine. 489

PH. CHASLES. — Les Excentriques anglais. 497
LERMINIER. — Les Adversaires de M. de La Mennais. 559
CH. DIDIER. — Poètes et romanciers modernes de l'Italie. — I. — Manzoni. 572
H. FORTOUL. — *Un Spectacle dans un fauteuil*, nouvel ouvrage d'Alfred de Musset. 602
Chronique de la quinzaine. 613

L.D. RODET. — De l'Industrie manufacturière en France. 625
MICHAUD. — Lettre sur l'Egypte. 671
SAINTE-BEUVE. — Poètes et Philosophes modernes de la France. — XV. — M. Ballanche. 686
GEORGE SAND. — Lettres d'un Voyageur. — IIIe lettre. 714
Chronique de la quinzaine. 736

FIN DE LA TABLE.

AP
20
R5
ser.3
t.3

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY